
UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01911159 0


ST. BASIL'S SEMINARY
LIBRARY
TRANSFERRED


UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY

XXVe CONGRÈS EUCHARISTIQUE

INTERNATIONAL

A LOURDES



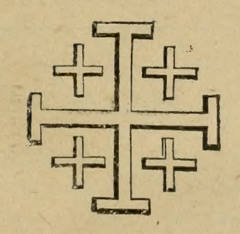
SOUVENIR DU CONGRÈS EUCHARISTIQUE DE LOURDES
(22-26 juillet 1914).
(Agrandissement de l'insigne des congressistes.)

XXVe Congrès Eucharistique

INTERNATIONAL

tenu à Lourdes

DU 22 AU 26 JUILLET 1914



SECRÉTARIAT GÉNÉRAL

56, RUE DES SAINTS PÈRES, PARIS

AVERTISSEMENT

La Grande Guerre de 1914-1919, qui a suivi à huit jours de distance la clôture du XXVe Congrès eucharistique international, n'a pas permis de publier plus tôt ce compte rendu. Elle a, de plus, empêché de recevoir et de donner certains discours ou rapports prononcés ou lus soit aux assemblées générales, soit aux sections nationales. Plusieurs orateurs ou rapporteurs sont d'ailleurs décédés au cours de ces sept années. Nous sommes obligés de nous excuser de ce retard et de ces lacunes imposés par ces raisons de force majeure. Néanmoins, l'ensemble des discours et rapports que nous offrons au lecteur forme un monument grandiose dont les éléments multiples tendent à honorer la divine Eucharistie et à la faire aimer davantage.

Nihil obstat.

Parisiis, die 22ª aprilis 1921.

J. André.

IMPRIMATUR

Parisiis, die 22ª aprilis 1921.

E. Lapalme,
vic. gen.

DOCUMENTS PRÉLIMINAIRES

I. Invitation au Congrès

1. Lettre adressée par S. G. Mgr Heylen

Président du Comité permanent des Congrès eucharistiques internationaux à NN. SS. les archevêques et évêques du monde entier pour les inviter au Congrès eucharistique international de Lourdes.

ILLUSTRISSIME ET RÉVÉRENDISSIME SEIGNEUR,

Devant prochainement tenir le XXVe Congrès eucharistique international, nous ne pouvions pas ne pas choisir, pour sa célébration, la France, où ces Congrès sont nés, et où ont eu lieu la plupart des vingt-quatre premiers. Il ne nous était pas possible non plus d'hésiter sur le choix de la ville où nous le tiendrions. Si, en effet, c'est par Marie qu'il faut aller à Jésus, sans nul doute Lourdes réclamait la célébration de ce Congrrès, en quelque sorte comme un droit, puisque, depuis de nombreuses années, la Très Sainte Vierge y conduit ses enfants à son Fils dans l'Eucharistie,

---

ILLUSTRISSIME AC REVERENDISSIME DOMINE,

Vigesimum quintum Congressum eucharisticum internationalem celebraturi, non potuimus in sedem ipsius Galliam non deligere, ubi isti Congressus ortum habuerunt, et ubi priores fere omnes fuerunt celebrati. Nec ancipites hærere debuimus in quanam urbe proximus Congressus celebrandus esset. Etenim, si per Mariam ad Jesum eundum est, procul dubio oppidum Lourdes hunc Congressum quasi jure proprio sibi vindicat. Ibi siquidem beatissima Virgo a multis annis fideles ad Filium suum in

et y répand ses bienfaits, surtout en présence du Très Saint Sacrement.

C'est pourquoi nous célébrerons notre prochain Congrès à Lourdes, du 22 au 26 juillet, et offrirons ainsi nos hommages solennels au Roi des nations par les mains de Marie, et apprendrons de Marie comment nous devons progresser dans le culte de son divin Fils.

J'invite humblement et instamment Votre Grandeur Illustrissime et Révérendissime à ce Congrès, et je lui demande en même temps de vouloir bien, dès aujourd'hui, le bénir et le recommander à Dieu dans ses prières. Je désire vivement aussi, de même que le Comité permanent, que vous daigniez exhorter les fidèles confiés à votre sollicitude à venir à ce Congrès, et que vous les engagiez, s'ils ne peuvent y assister, à s'y unir au moins par la pensée et par le cœur. Ils ne sauraient d'ailleurs manquer d'y être invités par la bonté du Souverain Pontife. Sa Sainteté, en effet, a accordé une indulgence plénière aux fidèles du monde entier qui, le 26 juillet, recevront la sainte communion en union avec ceux qui, à Lourdes, assisteront à la procession du Congrès.

Il serait assurément à souhaiter que l'on fît dans toute l'Eglise ce qui, l'an dernier, a été réalisé dans quelques diocèses, et que, de la sorte, la journée de clôture du Congrès devînt une journée

---

Eucharistia adducit, et beneficia sua coram SS. Eucharistia plerumque distribuit.

Quare, proximum Congressum in oppido Lourdes a die 22^a ad 26^am Julii celebrantes, per manus Mariæ obsequia solemnia Regi nationum deferemus, et a Maria discemus quomodo Filium ipsius semper magis ac magis colere debeamus.

Ad hunc Congressum Dominationem Tuam Illustrissimam humiliter et instanter invito, simulque rogo ut ei modo jam benedicas, eumque precibus tuis Deo commendes. Vehementer etiam cum Concilio permanente exopto ut fideles tuæ curæ commissos ad hunc Congressum frequentandum hortari velis, eosque incites ut, si illi adesse non possunt, saltem mente et corde se illi conjungant. Ad quod præstandum eos invitare debet benignitas Summi Pontificis, qui Indulgentiam plenariam concessit iis omnibus qui, in quacumque orbis parte, sacram communionem die 26^a Julii suscipient, in unione cum iis qui processioni in oppido Lourdes intersunt.

Optandum sane esset ut in tota Ecclesia fieret quod, anno præterito, in aliquibus diœcesibus factum fuit, et ita dies qua Congressus concluditur

de triomphe pour le Très Saint Sacrement. Il en sera ainsi si, par exemple, on y prépare les fidèles par un *Triduum ;* si, le 26, le Très Saint Sacrement est exposé à leurs adorations ; si l'on prescrit une communion générale ; si l'on fait une procession solennelle ou célèbre d'autres cérémonies publiques.

Je propose ces pensées à la piété et au zèle de Votre Seigneurie Illustrissime et Révérendissime, et je demeure, avec le plus profond respect,

De Votre Seigneurie
Illustrissime et Révérendissime
le très humble serviteur,
✝ Th.-Louis,
Ev. de Namur, président.

Namur (Belgique), le 23 janvier 1914.

---

evadat dies triumphalis SS. Eucharistiæ dicatus. Talis sane erit, si v. g. fideles per triduum præparentur, si die 26[a] SS. Eucharistia venerationi fidelium exponatur, si communio generalis instituatur, si processio solemnis habeatur, vel alia exercitia publice celebrentur.

Hæc pietati et zelo Dominationis Tuæ Illustrissimæ commendo, simulque cum omni veneratione permaneo

Dominationis Tuæ Illustrissimæ
humillimus famulus
✝ Th. Lud., *Ep. Namurcen., præses.*

Namurci (Belgique), 23 Januarii 1914.

2. Lettre de Mgr l'évèque de Tarbes et Lourdes

à NN. SS. les archevêques et évêques du monde entier pour les inviter au Congrès eucharistique international de Lourdes.

ÉVÊCHÉ DE TARBES ET LOURDES

N.-D. de Lourdes, le 2 février 1914,
en la fête de la Purification de la Bse Vierge Marie.

Très vénéré et cher Monseigneur,

Veuillez permettre qu'après S. G. Mgr Heylen, évêque de Namur, président du Comité permanent des *Congrès eucharistiques internationaux,* je vienne, comme évêque de Tarbes et de Lourdes

inviter Votre Grandeur à prendre part au XXV[e] de ces Congrès, qui doit être célébré, *du 22 au 26 juillet de la présente année*, dans les sanctuaires de Notre-Dame de Lourdes.

Si le domaine de la Vierge immaculée a été choisi pour servir de cadre, en 1914, à cette grandiose manifestation de foi, Mgr Heylen donne de ce choix la raison la plus touchante, dans le fait que la Très Sainte Vierge, dont l'essentielle mission est de conduire les âmes à Jésus, semble avoir voulu faire de la Grotte miraculeuse un foyer particulièrement puissant de dévotion envers la très sainte Eucharistie.

La lettre de Mgr l'évêque de Namur ne se borne pas à mettre en relief cette haute signification de Lourdes et ses affinités, en quelque sorte célestes, avec le culte du Très Saint Sacrement. L'éminent prélat a bien voulu ajouter que la France, où est née l'idée de ces Congrès, où elle s'est réalisée et développée pour aller conquérir le monde, était comme naturellement désignée pour en voir la vingt-cinquième célébration, *Noces d'argent* de cette grande institution. Que Mgr le président du Comité permanent des Congrès eucharistiques daigne être remercié de cet hommage, rendu au zèle religieux de ma bien-aimée patrie, et auquel — serai-je téméraire de l'espérer ? — Votre Grandeur ne refusera pas de s'associer.

Au reste, plus qu'un éloge pour mes chers compatriotes, il nous apporte une lumière qui nous fait mieux comprendre l'étendue de nos obligations, et un encouragement qui secondera notre bonne volonté. Aussi, avec l'aide de Dieu, nous nous appliquerons à recevoir les visiteurs de Jésus et de Marie, en France et à Lourdes, avec toute la sympathie et tout le dévouement que peuvent inspirer la piété catholique et ce que les évêques belges ont si bien appelé naguère « la piété patriotique » (1).

Je souhaite vivement qu'il ne soit pas impossible à Votre Grandeur, si tendrement attachée au culte de la Vierge immaculée, d'assister personnellement à notre Congrès. Tout porte à croire qu'il aura l'importance d'un grand événement et marquera d'une empreinte profonde un moment solennel de l'histoire de l'Eglise.

---

(1) *Lettre pastorale de S. Em. le cardinal Mercier, archevêque de Malines, et de NN. SS. les évêques de Belgique* sur la Foi patriotique *et Mandement pour le Carême de l'an de grâce 1910.*

Si le monde, trop oublieux de son Sauveur, a besoin, pour revenir à lui, d'être instruit par une éclatante leçon, quelle leçon il recevra, quel enseignement, mais quelle consolation aussi aux fidèles enfants de Dieu de voir les représentants de tout l'épiscopat, de tous les catholiques du monde réunis à Lourdes sous les auspices du Pape, et venant, comme conduits par la Sainte Vierge, aux pieds de Jésus-Christ vivant au milieu de nous, Roi des âmes, Roi des nations, Source de la vie éternelle dans le Très Saint Sacrement ! *Per Mariam ad Jesum !* C'est le chemin du ciel ouvert devant l'humanité avec une splendeur capable d'illuminer toute la terre.

Il est à peine besoin de le dire, je considérerai comme un grand honneur et une joie profonde que Votre Vénérée Grandeur daigne accepter d'être mon hôte. Sans doute, et je le regrette infiniment, il ne sera pas en mon pouvoir de lui offrir une hospitalité telle que la souhaiterait mon religieux respect pour NN. SS. les évêques ; elle sera du moins empressée et cordiale, à la mesure de mes moyens. *Que Votre Grandeur veuille bien, aussitôt que possible, avoir la bonté de me faire connaître ses intentions.*

***

A ces lignes, je prends la liberté de joindre deux documents, dont il serait superflu de signaler l'intérêt.

C'est d'abord le texte d'une note rédigée par un saint religieux, membre du Comité permanent des Congrès eucharistiques et de sa Commission théologique. Avec la plus filiale déférence à l'égard de l'autorité épiscopale, il propose ce qu'il semble opportun de faire pour entrer dans l'esprit et les sentiments du Souverain Pontife, et pour rendre effectivement universel le Congrès de Lourdes. Une telle perspective ne peut manquer de toucher Votre Grandeur, et Elle daignera vouloir sans doute que son diocèse participe à ce concert de louanges organisé par le monde entier en l'honneur du Très Saint Sacrement.

La lettre signée de M. le comte d'Yanville, secrétaire général du Comité permanent, et de M. le comte de Beauchamp, secrétaire général du Comité local, destinée à votre délégué diocésain, sollicite l'attention de Votre Grandeur dans l'intérêt du bon ordre qu'il est nécessaire d'introduire dans la préparation, en quelque sorte matérielle, du Congrès. J'ose espérer que, *pour son diocèse,*

ou si elle le préfère pour un groupe de diocèses, après entente avec ses vénérés collègues, elle voudra bien constituer un Comité dont le rôle sera de centraliser les demandes de participation au Congrès, de fournir aux futurs congressistes les renseignements convenables et — *par le délégué que daignera nommer Votre Grandeur* — de se mettre en relation, pour régler ces affaires, avec le *Comité local* de Lourdes. Les distingués et très zélés signataires de cette lettre, ainsi que leurs dévoués collaborateurs, seront heureux de se mettre aux ordres de Votre Grandeur et de son Comité, en tout ce qui peut contribuer à la réalisation de vos pieux désirs, c'est-à-dire au succès et à la splendeur du futur Congrès.

Que Notre-Dame de Lourdes répande sur votre auguste personne et sur son diocèse l'abondance de ses maternelles bénédictions et nous obtienne la grâce de glorifier, avec tout l'éclat possible, Notre-Seigneur présent dans la sainte Eucharistie.

A ce souhait, si conforme aux sentiments de Votre Grandeur, daignez permettre que je joigne, très vénéré et cher Monseigneur, l'hommage de mon très profond et affectueux respect.

† FR.-XAVIER,
év. de Tarbes et Lourdes.

3. Lettre de M. le comte Henry d'Yanville

Secrétaire général du Comité permanent des Congrès eucharistiques internationaux, à NN. SS. les archevêques et évêques du monde entier pour leur donner les renseignements utiles pour le Congrès.

MONSEIGNEUR,

Votre Grandeur a dû recevoir en son temps deux lettres, l'une de Mgr Heylen, évêque de Namur, au sujet du XXVe Congrès eucharistique qui doit se tenir à Lourdes du 22 au 26 juillet, l'autre de

---

REVERENDISSIME DOMINE,

Accepit Amplitudo Tua duas suo tempore epistolas : unam, DD. Heylen, episcopi Namurcensis, de XXV° Congressu eucharistico internationali in oppido Lourdes diebus Julii XXII-XXVI habendo, alteram DD. Schœpfer,

Mgr Schœpfer, évêque de Lourdes, qui invitait Votre Grandeur à accepter son hospitalité pendant toute la durée du futur Congrès et qui la priait de nommer un délégué chargé de préparer le Congrès dans votre diocèse.

Cette nouvelle lettre a pour but de demander humblement à Votre Grandeur, au nom de Mgr Heylen et des membres du Comité permanent, qu'elle veuille bien confier à son délégué le soin de notifier à ses diocésains, par le moyen des journaux et des périodiques du diocèse, un vœu du Souverain Pontife. Sa Sainteté désire que tous les fidèles de l'univers s'associent au moins d'esprit et de cœur au Congrès de Lourdes, et pour atteindre plus sûrement ce but elle accorde les mêmes indulgences à tous les associés de fait ou d'intention.

Pour faciliter cet appel, nous adressons à Votre Grandeur :

1° Une note rédigée en latin par un des membres de la Commission théologique du Comité permanent pour expliquer ce vœu du Souverain Pontife.

2° Une autre note également en latin sur le but du XXVe Congrès.

3° Deux fascicules écrits en français et comprenant tous les documents qui concernent soit l'œuvre des Congrès en général, soit le Congrès de Lourdes en particulier, documents qu'il faut faire

---

episcopi Lapurdensis. A. T. invitantis ut toto tempore futuri Congressus hospitio suo frui velit et A. T. rogantis ut quemdam certum Congressui in propria diœcesi præparando Delegatum constituat.

Hæ vero rursus litteræ illuc spectant ut A. T., DD. Heylen ejusque Concilio permanente humiliter rogantibus, benigne per suum Delegatum suis diœcesanis omnibus ope diœcesanarum periodicarum quotidianarumque publicationum significare velit illud, infra expositum, pontificium votum de omnibus Orbis fidelibus mente saltem et corde Congressui Lapurdensi sociandis. Quod ut certius procuretur, Sanctitas Sua benigne omnibus tum affectu tum effectu nostris sociis futuris easdem benigne concessit indulgentias.

Quæ vero A. T. opera insignis quo facilius aliquo modo præstetur, subjicimus :

1° Latine versam, schedam unam cujusdam membri Commissionis theologicæ Concilii permanentis, votum illud pontificium explanantis ;

2° Notam, itidem latinam, de scopo hujus XXV^{i} Congressus :

3° Gallice scriptos fasciculos duo, ea omnia documenta complectentes quæ cum de opere Congressuum, tum de proximo Lapurdensi Congressu

connaître à tous les fidèles de l'univers pour que chacun puisse répondre au vœu du Souverain Pontife.

Votre Grandeur sera heureuse d'apprendre que tous les fidèles peuvent concourir aux frais considérables des préparatifs du Congrès par toute offrande adressée à M. le comte Etienne de Beauchamp, à Lourdes. Tous ceux qui enverront un franc recevront au mois d'octobre prochain une notice illustrée de 64 grandes pages.

Daigne Votre Grandeur agréer l'hommage du profond respect de son très humble serviteur

Comte Henry d'Yanville,
secrétaire général.

4. Note d'un membre de la Commission théologique du Comité permanent des Congrès eucharistiques internationaux (1) sur la participation du monde entier au Congrès de Lourdes.

Il conviendrait que, lors du prochain Congrès eucharistique international de Lourdes, le Comité permanent ménageât une

---

totius orbis fidelibus exhiberi oportet, ut quisque pontificio illi voto possit accedere

Juvabit A. T., reor, cum sciet licere A. T. diœcesanis fidelibus ut non levibus Congressus parandi sumptibus participent, oblatione qualibet subscripta D. comiti Stephano de Beauchamp, Lapurdi (in Gallia). (*M. le comte Etienne de Beauchamp, à Lourdes, France*). Quivis unam libellam (*1 franc*) obtulerit, notitiam-brevem illustratam, 64 amplis paginis, mense proximo octobri accipiet.

Et dignetur A. T. benigne suscipere summæ testimonium reverentiæ demissimi famuli

Comes Henricus d'Yanville,
secretarius generalis.

De consociandis totius orbis fidelibus proximo Lapurdensi congressui scheda cujusdame membris commissionis theologicæ concilii permanentis.

Cum Summus Pontifex Pius Papa X benigne totius Orbis fidelibus proprias Congressus internationalis indulgentias concesserit, qui sese, vel

---

(1) T. R. P. Emmanuel Bailly, Supérieur général des Augustins de l'Assomption. Le texte latin donné ci-dessous et envoyé à tous les évêques du monde entier a quelques divergences avec le français ; nous les respectons.

démonstration universelle de foi, d'amour et d'adoration à Jésus Hostie. Puisque le Pape a accordé aux fidèles du monde entier de gagner les indulgences du Congrès international en s'associant aux actes, fêtes ou cérémonies de ce Congrès par des actes ou cérémonies semblables, il ne faudrait pas attendre, comme l'an dernier, jusqu'au mois qui précède le Congrès pour provoquer cette manifestation concomitante de foi et de piété dans tout l'univers.

L'an dernier, quelques diocèses de Belgique, quelques provinces d'Autriche, le Tyrol et le Trentin, avertis peu de temps avant le Congrès de Vienne, s'unissaient à nous. On dit que le Tyrol entier fut sur pied et que le moindre village eut sa procession le jour et à l'heure où on la faisait à Vienne. Je demande que, cette année, ce ne soit pas seulement le Tyrol, mais le monde entier qui soit sur pied, ou plutôt à genoux aux pieds de Jésus dans le Très Saint Sacrement ; qu'au même moment où, à Lourdes, aura lieu le triomphe eucharistique, tous les peuples rendent un hommage solennel à Notre-Seigneur dans le Sacrement de son amour.

Un frémissement de haine s'est répandu dans toutes les nations contre Jésus-Christ ; il faut que nous fassions frémir d'amour pour Jésus Hostie la terre tout entière.

La franc-maçonnerie a voulu détrôner Jésus-Christ et répudier partout sa royauté : *Nolumus hunc regnare super nos.* Il nous faut faire éclater cette royauté sur les pavois de nos autels et de nos tabernacles, dans les âmes comme sur les peuples, par une ovation mondiale au Roi des cœurs et des nations, dans le Sacrement par lequel son amour exerce son empire divin sur toute l'humanité.

Les ennemis de Dieu se sont servis de la vapeur, de l'électricité,

---

absentes, actibus cœremoniisque Congressus, paribus actibus cœremoniisque vellent consociare, satagendum est ut illa ubique fidei et pietatis simultanea universalisque demonstratio procuretur erga Jesum in Hostia salutari adorabilem.

Duobus jam ante annis diœceses quædam Belgicæ, Austriacæ item Hungaricæque provinciæ, Tirolinæ Tridentinæque regiones, paulo ante Congressum Vindobonensem monitæ, huic ita se Congressui sociare non dubitaverunt. Omnibus Tirolis hoc studio excitatis vallibus omnes dicuntur vici, omnia oppida, suam instituisse processionem ea die et hora qua

des chemins de fer, des bateaux, etc., pour jeter sur tout l'univers comme un réseau de haine et enlacer les peuples dans leur complot contre Dieu et contre son Christ ; il nous faut, avec ces mêmes éléments du progrès qui ont amené la compénétration des peuples, jeter sur le monde comme un réseau d'amour qui les captive dans les liens de notre Dieu et les rende à Jésus qui a reçu toute la terre en héritage.

Le fait de Lourdes est, en outre, un fait mondial ; cette année, ce fait, uni au fait (rendu mondial par les Congrès internationaux) des triomphes eucharistiques populaires, constitue une circonstance unique pour soulever, du Japon au Chili, de Liverpool à Sydney, d'Amsterdam, à Magellan, un élan magnifique de foi et d'amour envers Marie et Jésus, envers la Mère et le Fils, comme à Lourdes, où le Fils attire à sa Mère et où la Mère pousse à son Fils.

Il s'agit de faire de toute la terre comme un vaste encensoir qui, à la même heure, au même jour qu'à Lourdes, en juillet prochain, fera monter le parfum de la même foi, du même amour, des mêmes adorations vers le même Dieu et le même Sauveur dans l'Eucharistie, au milieu d'une ovation simultanée de tous les peuples, confondus dans une même pensée et offrant chacun, au nom de sa patrie, son hommage national au Cœur du Fils, Roi et Maître des nations, par les mains de sa Mère immaculée.

Mais je demande que — comme de Maistre dit que l'éducation

Vindobonensis processio habita est. Oportet igitur, hoc anno MCMXIV, non Tirolini tantum sed totius Orbis fideles surgant et ante pedes Jesu in SS. Sacramento viventis genibus provolvantur.

Quo ipso tempore et momento Lapurdi Eucharistiæ triumphus celebrabitur, eo oportet tempore omnes gentes solemne testimonium amoris reddant Christo Domino et amoris dominici Sacramento.

Quam late *fremuerunt* odio *gentes* adversus Jesum Christum tam late oportet, ut, quoad per nos poterit, infremat etiam omnis terra amore Domini Nostri in Eucharistia habitantis et triumphantis.

Quantum secta massonica voluit Christum de throno abjectum, ejusque repudiatum dominium : *Nolumus*, inquit, *hunc regnare super nos*, tantum per nos ut fulgeat et splendeat illud oportet dominium, in altaribus nostris et tabernaculis, cum in singulos fideles tum in gentes, ovatione parta Regi cordium et gentium ex toto mundo in illo Sacramento quo regit mundum illique imperat.

consiste à répéter toujours la même chose sans se lasser — nous aussi nous ne nous contentions pas d'émettre trois, quatre, cinq fois cette idée, mais quarante et cinquante fois, au cours des mois prochains, que nous fassions appel aux journaux, revues, *Semaines religieuses*, Bulletins paroissiaux, etc., de tous les pays, en tous les idiomes et en toutes les langues, japonais, chinois, flamand, breton, italien, espagnol, anglais, allemand, etc., afin que, même dans les missions les plus éloignées, au sein des huttes des tribus converties comme dans nos moindres villages d'Europe, nous jetions cette pensée ; qu'elle soit semée d'un bout du monde à l'autre comme une traînée de poudre, et qu'un vaste incendie d'amour s'allume sur toute la surface de la terre, au signal, à l'étincelle partie de Lourdes. C'est la pensée ou le désir de Jésus qui a dit : « Je suis venu apporter le feu de mon amour sur la terre ; que veux-je, sinon qu'elle soit embrasée tout entière? »

Seulement, respectons l'ordre voulu par Dieu et par son Eglise. Puisque Mgr l'évêque de Namur, président du Comité permanent, et Mgr Schœpfer, évêque de Tarbes et de Lourdes, doivent envoyer à tous les évêques du monde une lettre leur annonçant les faveurs spirituelles accordées par le Pape aux congressistes de fait ou de désir et invitant leurs vénérés collègues à promulguer ces indulgences et à exhorter leurs diocésains à en profiter, propageons cette nouvelle, secondons l'épiscopat, la hiérarchie sacrée, dont

---

Quo ipso moderno apparatu terra marique circulationis communicationisque mechanico et electrico usi sunt inimici Dei, adversus Deum et Christum ejus conjurati, ut mundum, ut ita dicam, irretirent odii indagine, eodem nos uti debemus, quo in dies populi inter se conjunctiores Jesu Christo, totius orbis hæredi et regi voveantur et amoris nexibus vinciantur.

Insigne rursus Lapurdensium peregrinationum miraculorumque spectaculum non uni regno aut provinciæ sed universo mundo datum, hoc anno cum mundiali Congressus eucharistici apparatu connexum, insignem nobis opem affert, ut magnificentissimum fidei et amoris nisum, a Japonia ad ultimas Patagoniæ plagas, a Septentrionali Europa ad extremas Asiæ et Australiæ insulas, a dissitissimis orbis totius locis, erga Mariam et Jesum, Matrem et Filium suscitemus, ut Lapurdi suscitatum speramus, ubi Filius ad Matrem trahit, ad Filium fideles Mater impellit.

Huc igitur spectamus, huc tendimus ut ex omni terra, quasi immenso turibulo, eadem die, hora eadem qua in oppido Lourdes ejusdem fidei

tout dépend justement, afin de lui faciliter sa tâche. Les évêques, les vicaires apostoliques, les supérieurs des missions, les chefs des Instituts de missionnaires, une fois régulièrement prévenus et se prêtant à cette croisade eucharistique, quel admirable courant ne pouvons-nous pas créer ? C'est, après tout, le but, la mission de notre Comité permanent, c'est son droit imprescriptible, consacré par le Pape, c'est son devoir sacré, sa lourde mais très douce et magnifique responsabilité.

Je demande encore que, dans sa lettre aux évêques, notre vénéré président ne se laisse pas aller à une modestie qui tairait les belles manifestations que son diocèse fit simultanément avec le Congrès de Vienne : communions, triduums, adorations de jour et de nuit, processions, etc. Les exemples sont nécessaires à donner. Devant une invitation vague, on se demande ce qu'on pourrait bien faire. Quand des indications pratiques, des exemples positifs sont fournis, on passe du désir hésitant à l'action plus facile et plus prompte.

En résumé, je crois le projet réalisable, en dépit de l'ampleur immense qu'il présente. Si on s'y prend à temps, si nous nous souvenons que nous ne sommes pas seulement un Comité national, mais que nous devons donner une impulsion internationale, que, dès lors, nous ne devons pas recourir à une seule langue, mais à toutes, que nous devons battre le rappel avec la publicité de tous les pays et provoquer un enthousiasme universel, purement reli-

---

incensum, ejusdem amoris ascendat, earumdem adorationum, uni Deo et Eucharistico Salvatori, inter omnium gentium communem simul exaltationem, quæ mente communi, quæque suo nomine, publicum devotionis testimonium Cordi Filii, Regis gentium, per Matrem Immaculatam ostendant et offerant.

Neque dubium est, dummodo enixe Deum oremus, hujusmodi fidei et pietatis demonstrationem omnium posse esse conspicuam inter omnes jam antea partos Jesu Christo triumphos ab origine Ecclesiæ et creatione mundi. Imo ea inde divina sperantur auxilia, quibus facies terræ renovetur, insignis victoria Ecclesiæ comparetur.

Quam nobis gratiam Lapurdensis Virgo misericors impetret.

Auctor vero, paulo post privata a Summo Pontifice audientia exceptus, addit :

Hujus audientiæ opportunitate usus sum ut Sanctitati Suæ significarem quid Concilium permanens ageret quo uberiores fructus sperarentur

gieux et surnaturel, en dehors de toute vue politique ou particulière, j'estime, si surtout nous faisons beaucoup prier à cette intention, que cet événement sera peut-être l'événement ou le fait religieux le plus remarquable, comme acte de foi et de piété universelle, offert à Notre-Seigneur depuis la naissance de l'Eglise et depuis le commencement du monde.

Il pourra même nous attirer des grâces qui seront le signal d'un renouveau sur toute la face de la terre et d'un triomphe inattendu de l'Eglise. X.

5. But du XXVe Congrès eucharistique international

On attend de notre XXVe Congrès eucharistique un grand effort dont l'intensité et l'étendue permettront d'atteindre le but qu'ont poursuivi tous nos Congrès, sinon d'une façon apparente, au moins d'une façon constante. Ce but a été indiqué par nos vénérables fondateurs en tête de nos statuts dont le premier article nous l'impose avant tout comme notre fin essentielle. C'est un point assurément digne de remarque et qui, peut-être, n'a pas été jusqu'ici assez remarqué.

Le premier article de nos statuts porte, en effet, que l'œuvre des Congrès eucharistiques doit avoir cette fin et poursuivre ce but de

---

indulgentiarum pontificiarum. *Placuit Sanctitati Suæ mens nostra* ut in universalem transiret illa futura Lapurdensis manifestatio *Rem professa est ampla dignam sua benedictione, jam comprobandam et comprobatam*, omni ope et nisu prosequendam et ad splendorem ultimum perducendam, *opportunissimam nempe et faustissimam.*

Scopus XXVi Congressus eucharistici internationalis.

Summus speratur a nostro XXVo Congressu eucharistico internationali nisus, et qui, cum intensitate tum universalitate, quam proxime pertingat ad hunc scopum quem, si minus aperte, attamen constanter, nostri vicissim Congressus prospexerunt, jam a nostris venerabilibus Fundatoribus, in capite nostrorum Statutorum, articulo nempe primo, primitus assignatum, ut essentialem finem. Et hoc quidem notatu dignissimum, etsi nondum forte satis notatum.

Fert enim nostrorum Statutorum articulus primus, Operi Congressuum eucharisticorum hunc esse finem, hunc scopum, ut magis in dies cognito

rendre à Jésus-Christ de plus en plus connu et aimé au Très Saint Sacrement de l'autel des hommages sous la forme de réunions solennelles, internationales et périodiques, puis de propager son règne social dans le monde. Dans chacun de nos Congrès nous cherchons à atteindre ce but de deux façons : d'abord par des prières, des communions, des adorations, des manifestations solennelles de piété envers le Roi des rois ; puis, à la fin de chaque Congrès, par une démonstration religieuse publique, splendide et autant que possible nationale, qui soit une attestation de notre amour réparateur envers le Très Saint Sacrement.

Le but de nos Congrès est donc d'abord de faire rendre des hommages à Notre-Seigneur Jésus-Christ connu et aimé par chacun des fidèles. Il faut, en effet, amener les individus et les familles à prier, à communier, à adorer, avant de chercher à atteindre les nations qui se composent d'individus et de familles.

Mais, dès l'origine, nos statuts nous montrent qu'il ne faut pas en rester là. Après ce début, nous devons viser à atteindre les nations comme nations, à créer un mouvement international et à propager le règne social de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

C'est à cette fin qu'on nous conseille d'organiser, à l'issue de chaque

---

et amato serviatur Domino Nostro Jesu Christo, in Sanctissimo Altaris Sacramento, solemnibus, internationalibus periodicisque comitiis et propagetur Ejus regnum sociale in mundo. Quem scopum, singulis in Congressibus, duobus modis prosequemur : primo modo, orationibus nempe, communionibus, adorationibus, solemniterque Regi regum significata devotione ; secundo vero, sub finem Congressus, aliqua demonstratione et manifestatione religionis, quo publice, splendide, et quantum poterimus, titulo *nationali*, reparatorium amorem Sanctissimo Sacramento exhibeamus.

Est igitur nostrorum Congressuum scopus ut cognito et amato præstetur servitium Domino Nostro Jesu Christo, a singulis privatim fidelibus primo ; nam, prius singuli et sanguine conjuncti adducendi sunt ad orandum, communicandum, adorandum, quam gentes conquirendæ, quæ ex individuis denique et familiis constent.

Ostendunt vero Statuta, a principio et origine, non hic standum sed inde tanquam a præambulo procedendum ad ipsas gentes, ut gentes sunt, conquirendas, inter quas congredimur, internationali procursu, atque ita satagendum ut in mundum propagetur regnum sociale Domini Nostri Jesu Christi ; quem ad finem, monemur ut, vergente ad exitum

Congrès, une manifestation publique, éclatante et autant que possible nationale, de réparation et d'amour envers le Très Saint Sacrement.

Telle était la pensée, telle était la préoccupation de la pieuse Emilie Tamisier sur la fin de sa vie. C'est là ce qu'elle demandait avec insistance, persuadée que Notre-Seigneur voulait la réalisation immédiate de cette idée. Elle désirait que dans tous nos Congrès on cherchât à établir en chaque nation un culte perpétuel, à organiser des démonstrations publiques qui fussent un acte de foi national, un hommage de piété national envers Notre-Seigneur Jésus-Christ dans le Très Saint Sacrement.

Après trente ans de travaux et d'efforts, nos Congrès ont obtenu un magnifique développement de la piété envers l'Eucharistie, dans le cœur des fidèles. Résolu à tout restaurer dans le Christ, Pie X, par ses décrets sur la Communion fréquente et sur la Communion des enfants, est arrivé à ramener les fidèles à Jésus-Christ par une dévotion plus grande envers l'Eucharistie. Mais, quand mourut Mlle Tamisier, si un grand nombre de citoyens étaient personnellement remplis de piété pour le Très Saint Sacrement, les nations comme nations, habituées à ignorer Jésus-Christ, continuaient à le reléguer dans son tabernacle et à l'écarter de leur vie publique.

Congressu, manifestationem procuremus publicam, splendidam, et, quantum poterimus, titulo nationali, reparationis et amoris erga Sanctissimum Sacramentum.

Huc demum spectabat, hac cura quasi angebatur piissima virgo Maria-Emilia Tamisier, modo e vivis decessura ; hoc instanter rogabat, cum idem ipse, ut rebatur, Dominus Noster Jesus Christus sine mora fieri jubebat. Hoc cupiebat, ut, nostris in Congressibus, satageremus, ut, inter gentes singulas, perpetuo quodam ritu, publicæ demonstrationes instituerentur, in nationalem actum fidei et nationale testimonium devotionis erga Dominum Nostrum Jesum Christum in Sanctissimo Sacramento.

Triginta jam annorum labore et diligentia hoc nostri Congressus obtinuerunt ut ample quidem promoveretur in cordibus fidelium eucharistica pietas. Ut statuerat « instaurare omnia in Christo », Beatissimus Papa Pius X, decretis, cum de frequenti omnium, tum de parvulorum communione, datis, profecit imprimis ut fideles, sanctæ Eucharistiæ devotiores, ad Jesum Christum reverterentur. Quo tamen tempore Emilia Tamisier defuncta est, gentes, ut gentes erant, quamvis multi sane cives, singuli, devotionem suam profiterentur, ipsæ Jesum Christum ignorare solitæ, Eum, in Tabernaculo relegatum, a sua vita publica amovere non desierant.

Au Congrès de Madrid, en 1911, le premier qui suivit la mort de Mlle Tamisier, quand on connut son ardent désir, on résolut de rechercher d'une façon toute spéciale, dans les futurs Congrès, le moyen de susciter dans tous les pays une œuvre d'adoration réparatrice et nationale.

Cette œuvre aurait pour but de rendre à Notre-Seigneur au Très Saint Sacrement, au nom de chaque nation, un hommage spécial qui serait la reconnaissance et l'attestation publiques de la souveraineté sociale et royale que le Christ possède de droit divin sur tous les peuples.

Au Congrès de Vienne et de Malte le sujet a été repris et a fourni matière à délibération.

Pour répondre aux vœux de ces Congrès, en Belgique, en France et au Canada, différentes œuvres d'adoration nationale se sont organisées et continuent de se développer régulièrement avec l'approbation et les encouragements des évèques. L'idée est donc mûre ; elle n'attend qu'une application qui s'étende au monde entier.

Or, cette année, nous allons nous réunir à Lourdes, dans la cité de Marie, où depuis cinquante ans Marie voit son divin Fils recevoir le plus magnifique triomphe. N'est-il pas opportun de préparer à Lourdes et d'attendre de la Vierge de Lourdes la reconnais-

---

In Congressu Matritensi, anno MCMXI, post obitum Emiliæ Tamisier primo, significato illo ejus ardentissimo voto, statutum est ut in futuris nostris Congressibus peculiari cura prospiceretur quibus viis melius posset, in singulis gentibus, promoveri opus reparatricis, ejusdemque nationalis, adorationis, ad hunc scopum institutum ut Domino Nostro Jesu Christo, in Sanctissimo Sacramento, nomine cujusque gentis, speciali proprioque testimonio, confessio fieret agnitioque publica dominii socialis regiique quod jure divino Christus habet in unamquamque gentem.

In Vindobonensi rursus et Melitensi Congressibus, de eadem re deliberatum est.

Tunc vero, horum Congressuum perspectis votis in Belgio, in Gallia, in Canadensi regione, varia adorationis nationalis opera constituta sunt et regulari quodam cursu procedunt, approbantibus harum singularum gentium et promoventibus Episcopis. Matura igitur res est, et formam quasi mundialem expectat.

Hoc vero anno, Lapurdi rursus, in civitate Mariali, ubi quinquaginta jam annos miri splendidissimique triumphi Divino Mariæ Filio parti, modo congressuri sumus. Nonne peropportunum est et Lapurdi præparare,

sance triomphale, dans l'univers entier, de Jésus-Christ comme Roi et Souverain des nations ?

Notre but, notre espérance, après ces vingt-cinq années d'efforts, dans ce XXV[e] Congrès eucharistique, c'est que l'œuvre commencée dans les Congrès de Madrid, de Vienne et de Malte parvienne enfin à son achèvement.

Déjà, en 1896, S. S. le Pape Pie X, alors patriarche de Venise, dans la lettre qui annonçait le Congrès eucharistique italien, tenu l'année suivante à Venise, parlait magnifiquement à son peuple de l'autorité royale de Jésus-Christ. C'était comme la préface des Congrès de Madrid, de Vienne et de Malte. Nous reprendrons ce vœu qui a paru admirablement propre à promouvoir et à propager chez tous les peuples l'œuvre capitale de l'adoration réparatrice nationale.

Ce vœu qui répond au sentiment d'un nombre considérable de fidèles, nous le présenterons au Souverain Pontife. S'il vient à se réaliser, l'œuvre des Congrès eucharistiques aura reçu son couronnement. Nous aurons rempli notre mission quand le Souverain Pontife aura assigné un jour où, dans tous les temples catholiques du monde entier, en vue d'une adoration et d'une réparation universelle, Notre-Seigneur, ce divin Réparateur, sera exposé dans le Saint Sacrement et verra prosternés à ses pieds les citoyens de toutes

---

nonne legitimum expectare a Lapurdensi Virgine et Regina triumphalem a toto Orbe Christi agnitionem, in Regem Dominumque gentium ?

Huc tendimus, hoc spectamus, peracto lustro hoc nostri Operis quinto, in XXV° Congressu nostro eucharistico, ut inchoatum Matriti, Vindobonæ, Melitæ, hic denique, Lapurdi, perficiamus laborem.

Beatissimo Papæ Pio X, qui jam anno MDCCCXCVI Patriarcha Venetensis, in epistola Congressus eucharistici italiani præparatoria, Venetis subsequente anno habendi, populum diœcesanum magnifice allocutus erat « de regio Domini Nostri Jesu Christi dominio », quasi in dogmaticam præfationem Matritensis, Vindobonensis, Melitensisque Congressuum, subjicienda ea vota curabimus quæ aptissima visa fuerint ad promovendum propagandumque inter omnes gentes magnum opus adorationis reparatricis nationalis. Maxime vero hoc complurium piorum fidelium votum Sanctitati Suæ proponemus, quod si in rem transeat, Operi Congressuum quasi coronam impositam intelligent, missionemque nostram adimpletam, nempe si qua in toto orbe eadem a Summo Pontifice assignetur dies, qua, ad universalis reparationis et adorationis munus, in omnibus mundi templis, exponatur in Sanctissimo Sacramento Dominus Noster Jesus Christus, Reparator ille divinus, ad cujus

les nations pour lui rendre, chacun au nom de son propre pays, un hommage public et solennel, tous professant hautement, d'après une formule commune de réparation, qu'ils veulent acclamer la domination sociale et royale de Jésus-Christ sur tous les peuples, et le reconnaître comme le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs.

Beau et grand spectacle quand, sur toute la surface de la terre, on verra pendant un jour entier tous les fidèles chrétiens cesser toute occupation profane, interrompre leurs affaires temporelles et se prosterner en acclamant de tout leur cœur le Christ-Roi. Quelle édification produira ce spectacle, quels sentiments et quelle piété rempliront tous les cœurs !

Alors enfin, par cet hommage de foi et de piété rendu par les fidèles du monde entier, chacun au nom de sa nation respective, il semble que nous aurons obtenu, autant qu'il est actuellement possible, le but primitivement entrevu et proposé aux Congrès catholiques internationaux : la proclamation dans le monde entier de l'autorité sociale et royale de Jésus-Christ, ainsi que l'établissement dans chaque pays d'une manifestation nationale de réparation et d'amour envers le Saint Sacrement.

Nous avons la confiance qu'à Lourdes nous parviendrons à ce but et que nous atteindrons cette fin, grâce à la protection de la bienheureuse et immaculée Vierge Marie.

---

pedes provoluti cujuscumque nationis cives, quisque suæ gentis nomine, publicum Ei reddant et solemne testimonium, aperte alteque professi, juxta communem formulam reparationis, velle sese proclamare Jesu Christi sociale regiumque dominium in omnes gentes, eumque sincere agnoscere Regem regum, Dominumque dominantium.

Mirum magnumque spectaculum, si toto Orbe terrarum omnes totam diem Christifideles, genibus provoluti, abjecto omni sæculari negotio, omissisque temporalibus curis et terrenis commodis, toti sint in acclamando Christo Rege ! quæ non inde ædificatio, qui omnium animorum conciperentur sensus atque devotio ?

Tunc denique, quantum nunc fieri potest, per singulorum totius mundi fidelium, suæ nationis nomine, professionem et devotionem perveniri videretur ad hunc primitus spectatum Congressuum eucharisticorum internationalium scopum ; ut propagetur in universo mundo dominium Jesu Christi sociale et regium, et in omnibus gentibus instituantur splendida et, quantum licebit, nationalia reparationis et amoris testimonia erga Sanctissimum Sacramentum. Quem finem et scopum assequendum Lapurdi, favente B. Virgine Immaculata, esse confidimus.

6. Lettre adressée par les Secrétaires généraux du Comité permanent des Congrès eucharistiques internationaux et du Comité local du Congrès de Lourdes aux délégués chargés par NN. SS. les évêques de la préparation du Congrès dans leurs diocèses respectifs.

Notre-Dame de Lourdes, le 11 février 1914.

MONSIEUR LE DÉLÉGUÉ,

Le XXVe Congrès eucharistique international se tiendra, cette année, à Notre-Dame de Lourdes, du 22 au 26 juillet prochain.

Le Souverain Pontife ayant manifesté le désir que les catholiques du monde entier prennent part à ce Congrès, soit en y assistant effectivement, soit en s'y associant par le cœur et par la prière, nous vous adressons une note d'un membre de la Commission théologique du Comité permanent de l'œuvre, qui suggère les moyens de réaliser la pensée de Sa Sainteté.

Comme cinq mois seulement nous séparent du Congrès, il est nécessaire que vous preniez sans retard toutes les mesures propres à vous mettre en rapport avec tous les fidèles du diocèse, pour leur faire parvenir les renseignements d'ordre spirituel et matériel qui leur permettront de répondre, dans la mesure du possible, au vœu de Pie X.

Sous peu, nous vous enverrons les documents de nature à vous seconder dans l'exercice de cette sorte d'apostolat eucharistique. Nous sommes d'ailleurs à vos ordres pour vous fournir, dans la mesure du possible, tous les renseignements que vous voudrez bien nous demander.

Il importe de nous prévenir, *dans le plus bref délai*, du nombre probable des congressistes qui viendront à Lourdes de votre diocèse, afin que nous nous mettions en mesure de leur procurer les insignes et les *cartes de congressistes sans lesquelles il leur serait impossible d'assister aux séances et cérémonies du Congrès.*

A cette observation très importante nous en ajoutons une autre qui ne l'est pas moins, et c'est que *ces cartes de congressistes devront être délivrées aux intéressés exclusivement par le délégué de l'évêque diocésain.*

Ainsi que pour les Congrès eucharistiques précédents, il y a deux sortes de *cartes de congressistes*, les unes à *cinq francs* qui

donnent droit à l'insigne et à l'assistance aux séances et cérémonies du Congrès ; — les autres à *dix francs* qui, outre ce qui vient d'être dit, donnent droit à recevoir le volume qui sera consacré au compte rendu complet du Congrès et contiendra, *in extenso*, tous les discours et rapports prononcés ou lus au cours de ces solennelles assises eucharistiques.

En ce qui concerne le service des logements — après mûre réflexion et aussi après diverses négociations qui n'ont pas donné les résultats désirés, — il a été décidé qu'il y avait lieu de laisser aux congressistes eux-mêmes (soit isolés, soit en groupes) le soin de s'assurer des places dans les hôtels. Nous sommes d'ailleurs portés à croire que les hôteliers de Lourdes et des villes et localités du voisinage, fidèles à leur réputation de loyauté, ne voudront pas abuser de la circonstance pour majorer leurs prix d'une manière exagérée, ce qui, au surplus, serait loin de servir leurs intérêts.

Veuillez agréer, Monsieur le Délégué, l'expression de nos sentiments respectueux et dévoués.

Le secrétaire général du Comité permanent
Cte HENRY D'YANVILLE,
à Lourdes (Hautes-Pyrénées).

Le secrétaire général du Comité local
Cte ETIENNE DE BEAUCHAMP,
à Lourdes (Hautes-Pyrénées).

Nota. — Pour tous renseignements relatifs au Congrès, en particulier pour les demandes de cartes de congressistes — dont on voudra bien accompagner la demande du montant de leur prix, — prière de s'adresser à M. le comte Etienne de Beauchamp, secrétaire général du Comité local du XXVe Congrès eucharistique, à Lourdes, Hautes-Pyrénées, France. Le Comité local a pour organes officiels le *Journal de la Grotte de Lourdes* et les *Annales de Notre-Dame de Lourdes.*

7. Exemple d'une des nombreuses Lettres pastorales annonçant le XXVe Congrès international des œuvres eucharistiques à Lourdes.

1. Lettre de S. G. Mgr HEYLEN, évêque de Namur, à ses diocésains.

NOS TRÈS CHERS FRÈRES,

Le XXVe Congrès international des Œuvres eucharistiques se tiendra à Lourdes, du 22 au 26 juillet prochain.

Un nombre considérable d'évêques du monde catholique ont fait de ce Congrès l'objet de Lettres pastorales à leurs diocésains.

Nous nous sentons d'autant plus porté à vous en signaler, à notre tour, l'importance et la solennité.

Vous l'aurez remarqué : Lourdes termine une série glorieuse, pleine d'éclat, de vingt-cinq Congrès. Tout naturellement, la pensée se reporte, en cette année, sur l'espace de temps déjà long qui s'est écoulé depuis la première de ces Assemblées tenues à Lille en 1881 ; on se remémore l'essor merveilleux d'une œuvre, modeste à ses débuts, qui était appelée par la Providence à jouer dans le monde chrétien un rôle considérable. Aussi voulons-nous faire monter tout d'abord vers Dieu une parole d'action de grâces et de reconnaissance.

Ces Congrès, en amenant successivement aux pieds de l'Eucharistie les plus grandes nations du monde, ont proclamé à l'envi la *royauté sociale de Jésus Hostie* : c'est cette royauté qui sera spécialement étudiée durant les séances prochaines. Nul programme ne convient mieux en cette date jubilaire.

Il est une autre particularité intéressante du Congrès de Lourdes : c'est qu'il sera à la fois le triomphe de l'Eucharistie et le triomphe de Marie. Ainsi en doit-il être dans la ville rendue célèbre par les apparitions de la Vierge immaculée et où, depuis plus d'un demi-siècle, cette bonne Mère ne cesse d'amener à son divin Fils les fidèles de l'univers entier.

Ces idées ont paru à tous très touchantes ; il s'annonce une affluence de congressistes exceptionnelle, jusqu'à rendre insuffisantes les proportions d'une ville à laquelle, pourtant, les plus grandes foules sont coutumières.

Nous désirons vivement, N. T. C. F., que le diocèse tout entier s'associe aux hommages solennels de foi et d'amour qui vont être décernés à notre divin Sauveur.

Un groupe de privilégiés, accompagnant leur évêque, représenteront officiellement le diocèse. Mais nous espérons que ceux même qui n'ont ni le temps ni le moyen d'entreprendre ce pieux voyage ne se dispenseront pas de nous accorder l'aide et l'appui de leurs prières.

Supplions dès maintenant la divine Providence de bénir le Congrès et de le rendre fécond en procurant de plus en plus l'accroissement, dans notre pays et dans le monde, du culte eucharistique. Demandons aussi à Dieu qu'il daigne continuer sa pro-

tection toute-puissante à notre Œuvre en lui accordant un avenir digne de son passé.

C'est surtout pour la journée de clôture du Congrès — celle à laquelle se fera la procession générale — que nous sollicitons cette communion de sentiments et de prières.

S. S. Pie X a daigné accorder une indulgence plénière, applicable aux âmes du Purgatoire, aux fidèles du monde entier qui communieront le 26 juillet en union avec le Congrès.

Nous en avons la ferme confiance : le diocèse de Namur se distinguera par son empressement à répondre à l'appel du Souverain Pontife.

Notre vif désir, c'est que le 26 juillet soit dans toutes les paroisses une vraie journée eucharistique qui permette à nos diocésains de s'associer personnellement aux manifestations du Congrès de Lourdes. MM. les curés voudront bien rappeler notre invitation dimanche 19 juillet ; instituer, là où la chose sera possible, un triduum préparatoire pour lequel nous accordons les faveurs et les pouvoirs ordinaires, et faciliter le plus possible la réception des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. Dimanche 26 juillet, nous permettons l'exposition du Très Saint Sacrement dans toutes les églises, chapelles et communautés pendant tout le jour ou une partie seulement, et nous autorisons une procession spéciale du Très Saint Sacrement.

Rien n'est plus touchant, N. T. C. F., que cette pensée du Souverain Pontife : à l'heure même du Congrès de Lourdes, transformer en quelque sorte le monde entier en un immense sanctuaire où la très sainte Eucharistie sera de toute part louée, remerciée, adorée. Ayez à cœur de contribuer, tous et chacun, à cette sorte d'extension et d'universalité donnée aux Congrès eucharistiques.

Et sera notre présente Lettre lue au prône dans toutes les églises, chapelles et communautés, dimanche 28 juin.

Donné à Namur, sous notre seing, notre sceau et le contreseing de notre secrétaire, le jour de la Fête-Dieu, 11 juin 1914.

† THOMAS-LOUIS,
évêque de Namur.

Par mandement :
J.-H. GEORGES, *chan. secrét.*

2. Note aux Confrères du Très-Saint-Sacrement.

Dans la lettre pastorale adressée à tous nos diocésains pour leur annoncer le XXV[e] Congrès eucharistique international à Lourdes, nous émettons le vœu que le 26 juillet soit, dans toutes les paroisses, une vraie journée eucharistique.

Il s'agit de faire de toute la terre comme un vaste encensoir qui, à la même heure, au même jour qu'à Lourdes, le 26 juillet prochain, fera monter le parfum de la même foi, du même amour, des mêmes adorations au même Dieu et au même Sauveur dans l'Eucharistie.

Pour la réalisation de cette noble pensée, nous faisons particulièrement appel aux membres de nos chères confréries du Très-Saint-Sacrement. Ils se souviendront que noblesse oblige et ils ne voudront point laisser passer cette occasion unique de témoigner, une fois de plus, leur amour pour la divine Eucharistie. Si souvent déjà leur piété et leur zèle nous ont profondément ému et édifié, quand il nous a été donné d'assister aux manifestations régionales et aux journées eucharistiques! Ce sera avec le même empressement — nous en sommes persuadé — qu'ils répondront à notre présent appel et qu'ils solenniseront la grande journée du 26 juillet : ils contribueront ainsi à proclamer la royauté sociale de Jésus-Christ dans l'Eucharistie.

C'est avec confiance que nous leur demandons ce qui suit :

1° Dans le but de gagner l'indulgence plénière accordée par le Souverain Pontife, pour le 26 juillet, ils organiseront partout une communion générale et s'approcheront en groupe de la Table sainte en union avec les congressistes de Lourdes.

2° MM. les curés voudront profiter de l'autorisation que nous leur avons donnée de faire une procession spéciale du Très Saint Sacrement, le dimanche de la clôture du Congrès ; cette procession pourra remplacer celle qui a lieu chaque mois, d'après les statuts de la confrérie, et les associés ne manqueront pas d'y prendre part en très grand nombre.

Avant la bénédiction du Très Saint Sacrement, l'acte de consécration sera renouvelé comme aux grandes solennités.

3° Dans leur amour pour Notre-Seigneur, ils s'emploieront à conduire leurs parents et leurs connaissances tant à la communion du matin qu'à la procession du soir.

Joignons-nous tous, l'âme joyeuse, aux solennités sacrées de Lourdes ; que nos temples et nos paroisses résonnent des hommages de nos cœurs : *Sacris solemniis juncta sint gaudia et ex præcordiis sonent præconia.*

† THOMAS-LOUIS,
év. de Namur.

Namur, le 19 juin 1914.

8. Rescrit et Prière indulgenciée
à l'occasion du Congrès.

BEATISSIME PATER,

Thomas Ludovicus Heylen, Episcopus Namurcensis et Præses Concilii permanentis Congressuum Eucharisticorum, ad pedes Sanctitatis Vestræ provolutus, humillime postulat :

1° Ut, tempore Congressuum Eucharisticorum internationalium, liceat, omnibus Sacerdotibus qui Congressui intersunt, celebrare *quotidie* Missam votivam de SS. Sacramento, cum *Gloria*, unica Oratione et *Credo*, præterquam in majoribus Ecclesiæ festis.

2° Ut Fideles, qui, die processionis solemnis, S. Communionem receperunt, lucrari valeant Indulgentiam plenariam, animabus Purgatorii applicabilem.

Et Deus...

Juxta preces in Domino,
die 24 januarii 1912.
PIUS PP. X.

Rec. N. 718, 12 die 19 Aprilis 1912,
Visum et de Mandato SSmi recognitum.
ALOÏSIUS GIAMBENE.

TRADUCTION

TRÈS SAINT PÈRE,

Thomas-Louis Heylen, évêque de Namur et président du Comité permanent des Congrès eucharistiques, prosterné aux pieds de Votre Sainteté, lui demande très humblement :

1° Que, pendant la durée des Congrès eucharistiques internationaux, il soit permis, aux prêtres qui assistent à ces Congrès, de célébrer, *chaque jour*, la Messe votive du Très Saint Sacrement, avec *Gloria*, une seule Oraison et *Credo*, excepté les fêtes majeures de l'Eglise.

2° Que les fidèles qui, le jour de la procession solennelle, auront reçu la sainte communion, puissent gagner une indulgence plénière applicable aux âmes du purgatoire.

Et que Dieu, etc.

Accordé dans le Seigneur, suivant la demande, le 24 janvier 1912.

PIE X, PAPE.

Prière indulgenciée pour le succès du Congrès eucharistique de Lourdes.

O Jésus, qui vous donnez en nourriture à nos âmes, daignez couronner d'un plein succès le prochain Congrès eucharistique international. Inspirez-en les travaux, les résolutions et les voeux. Agréez les hommages solennels qui vous y seront rendus. Enflammez les cœurs des prêtres et des fidèles, des parents et des enfants, afin que la communion fréquente et quotidienne soit en honneur dans tous les pays du monde, et que le règne social de Jésus-Christ soit partout reconnu. Ainsi soit-il !

A la date du 8 septembre 1913, nous avons attaché une indulgence de 50 jours à la récitation de cette prière.

† Fr.-Xavier,
év. de Tarbes et Lourdes.

Notre-Dame de Lourdes, priez pour nous !

Indulgence de 300 jours *toties quoties*, applicable aux âmes du purgatoire. (Pie X, au cours de l'audience qu'il daignait nous accorder le 9 novembre 1907.)

† Fr.-Xavier,
év. de Tarbes et Lourdes.

II. Organisation du Congrès

1. Bureau général du Congrès

sous la haute présidence de S. Em. le cardinal Granito Pignatelli di Belmonte Légat du Saint-Siège.

PRÉSIDENTS D'HONNEUR

S. G. Mgr SCHŒPFER, évêque de Tarbes et Lourdes ; LL. EEm. les cardinaux et NN. SS. les archevêques et évêques présents au Congrès.

PRÉSIDENT ET DIRECTEUR DES TRAVAUX

S. G. Mgr HEYLEN, évêque de Namur, président du Comité permanent des Congrès eucharistiques internationaux.

SECRÉTAIRES GÉNÉRAUX

M. le comte HENRY D'YANVILLE, secrétaire général du Comité permanent.

M. le comte ETIENNE DE BEAUCHAMP, secrétaire général du Comité local.

MEMBRES

Les membres du Comité permanent présents au Congrès :

Mgr Henri Odelin, vicaire général de Paris, vice-président du Comité permanent.

T. R. P. Emmanuel Bailly, Supérieur général des Augustins de l'Assomption, à Rome.

M. l'abbé E. Bouquerel, assistant général de l'Union apostolique, à Paris.

R. P. Edouard Brière, des Frères Mineurs.

M. Valentin Brifaut, député, à Bruxelles.

M. Louis Cazeaux, président de l'Adoration nocturne, à Paris.

R. P. Eutrope Chardavoine, directeur de l'*Eucharistie*.

T. R. P. Eugène Couet, Supérieur général des Prêtres du Très-Saint-Sacrement, à Rome.

M. le chanoine Crépin, supérieur des chapelains de Montmartre, à Paris.

Mgr le prince Ferdinand de Croy, protonotaire apostolique, curé doyen de Mons.

M. Henri Davignon, camérier secret de cape et d'épée de Sa Sainteté, à Bruxelles.

R. P. Henri Durand, des Prêtres du Très-Saint-Sacrement.

M. le chanoine Erman, à Metz.

M. Paul Feron-Vrau, directeur de la *Croix*, à Paris.
M. José Gabilan, ancien président du Centre eucharistique. à Madrid.
Mgr Paul Gauci, à Malte.
R. P. Marie-Léopold Gerbier, des Augustins de l'Assomption, à Marseille.
R. P. M.-A. Janvier, des Frères-Prêcheurs.
M. le chanoine L. Lamérand, à Lille.
R. P. Jean-Baptiste Lemius, des Oblats de Marie-Immaculée.
M. Mathieu Liesens, ingénieur, à Tamines (Belgique).
R. P. Jules Lintelo, S. J., directeur de l'*Action eucharistique*, à Charleroi.
M. l'abbé Pierre Mankowski, à Gitomir (Russie).
R. P. Joseph Masquilier, Rédemptoriste, à Rome.
M. le général Rafael Moreno, à Burgos.
R. P. Postius y Sala, des Missionnaires Fils du Cœur de Marie, à Madrid.
R. P. Pelletier, des Prêtres du Très-Saint-Sacrement, à Montréal (Canada).
M. le comte de Renesse-Breidbach, à Bruxelles.
Mgr Skarsinski, camérier secret de Sa Sainteté, curé de Notre-Dame, à Varsovie.
R. P. Tharsicius, de l'Ordre des Prémontrés, à Namur.
M. le chanoine Thellier de Poncheville, à Paris.
Mgr Jules Tiberghien, protonotaire apostolique, chanoine de Saint-Jean de Latran, à Rome.
M. le baron Henri de Trannoy, à Bruxelles.
M. Charles Vautrin, à Paris.
M. François Veuillot, ancien directeur de l'*Univers*, à Paris.

Les membres du Comité local de Lourdes :

Mgr Adrien Lestelle, prélat de Sa Sainteté, vicaire général de Tarbes.
M. Emile Christophe, de Lourdes, commandeur de Saint-Grégoire le Grand, président de l'Hospitalité de Notre-Dame de Lourdes.
M. le chanoine Arras, doyen du Chapitre de Tarbes.
M. l'abbé François Campan, chanoine titulaire, archiprêtre de la cathédrale de Tarbes.
M. l'abbé Raymond Quidarré, chanoine titulaire, secrétaire général de l'évêché de Tarbes, directeur des œuvres diocésaines.
M. l'abbé Jean Ozon, chanoine honoraire, supérieur des Chapelains de Notre-Dame de Lourdes.
M. l'abbé Pierre Laurence, chanoine honoraire, supérieur du Grand Séminaire de Tarbes.
M. l'abbé Ferdinand Duffau, chanoine honoraire, curé doyen de Saint-Jean, de Tarbes.
M. l'abbé Paul-Jean Artiguenave, chanoine honoraire, curé de Sainte-Thérèse, de Tarbes.
M. l'abbé Julien-Jean Larré, chanoine honoraire, curé doyen de Bagnères-de-Bigorre.
M. l'abbé Jean-Baptiste Fourcade, chanoine honoraire, curé doyen de Lourdes.

M. l'abbé Dominique Sentagnes, chanoine honoraire, curé doyen d'Argelès.

M. l'abbé Fernand Pottier, archiprêtre de la cathédrale de Montauban, chanoine honoraire de Tarbes et de Lourdes, directeur des pèlerinages diocésains de Montauban.

M. l'abbé Jean Galez, chanoine honoraire, curé doyen de Vic-Bigorre.

M. l'abbé Jean-Louis-Cyrille Lassus, chanoine honoraire, supérieur du Petit Séminaire de Saint-Pé.

M. l'abbé Maurice-François-Robert Brun, chanoine honoraire, curé doyen de Maubourguet.

M. l'abbé Jean-Pierre Beauxis, chanoine honoraire, curé doyen d'Ossun.

M. l'abbé Joseph Delpy, chanoine honoraire, procureur de Notre-Dame de Lourdes à Rome et chapelain de Notre-Dame de Lourdes.

M. l'abbé Jean-Baptiste Duthu, chanoine honoraire, aumônier du monastère des Pauvres Clarisses de Lourdes et économe de l'œuvre de Notre-Dame de Lourdes.

M. l'abbé Joseph Eckert, secrétaire particulier de Mgr l'évêque de Tarbes, chanoine honoraire, chapelain de Notre-Dame de Lourdes et rédacteur du *Journal de la Grotte de Lourdes.*

M. l'abbé Jean-Marie Balette, chapelain de Notre-Dame de Lourdes, rédacteur des *Annales de Notre-Dame de Lourdes* et directeur de l'Hospitalité de Notre-Dame de Lourdes.

R. P. Maximin Vion, directeur du Pèlerinage National français.

Mgr Edouard Lancelle, camérier d'honneur de Sa Sainteté, chanoine honoraire de Tarbes et de Lourdes, directeur du bureau central du Comité national des pèlerinages.

M. l'abbé Bonnaire, chanoine honoraire de Tarbes et de Lourdes, curé de Witry-les-Reims, directeur des pèlerinages diocésains de Reims.

M. l'abbé Malsou, curé de la Trinité d'Angers, chapelain honoraire de Notre-Dame de Lourdes, directeur des pèlerinages diocésains d'Angers.

M. l'abbé Baraton, chapelain honoraire de Notre-Dame de Lourdes, directeur des pèlerinages diocésains de Poitiers.

M. l'abbé Georges Collin, curé de Châtel-Saint-Germain, chanoine honoraire de Tarbes et de Lourdes, directeur des pèlerinages diocésains de Metz.

M. l'abbé Louis Dantin, chanoine honoraire, directeur au Grand Séminaire de Tarbes.

M. Justin Lacaze, chevalier de Saint-Grégoire le Grand, maire de Lourdes et conseiller général.

M. Richard de Boysson, commandeur de Saint-Grégoire le Grand, chevalier de Malte, président de l'Hospitalité de Notre-Dame de Salut.

M. le D[r] Boissarie, commandeur de Saint-Grégoire le Grand, président du Bureau des Constatations médicales de Lourdes.

M. le D[r] Cox, chevalier de Saint-Grégoire le Grand, médecin attaché au Bureau des Constatations médicales de Lourdes.

M. le D[r] Auguste Vergez, conseiller d'arrondissement de Lourdes.

M. Armand Mérillon, membre du Conseil de l'Hospitalité de Notre-Dame de Lourdes, brancardier chef de l'Hospitalité de Notre-Dame de Salut.

M. le marquis de Laurens-Castelet, commandeur de Saint-Grégoire le Grand, Hospitalier de Notre-Dame de Lourdes et de Notre-Dame de Salut.

M. le comte Pierre de Marcellus, de Marendat (Charente), secrétaire général de l'Hospitalité de Notre-Dame de Salut.

M. Emile Boulet, secrétaire général de l'Hospitalité de Notre-Dame de Lourdes.

M. Georges Batbie, Hospitalier de Notre-Dame de Lourdes, conseiller général de Saint-Pé.

M. Gamblon, Hospitalier de Notre-Dame de Lourdes.

M. Boussès de Fourcaud, de Tarbes, avocat de l'œuvre de Notre-Dame de Lourdes.

M. Didier-Rousse, de Bagnères-de-Bigorre, avocat.

M. Lapèze, de Tarbes, avocat.

M. Bayle, maire d'Ossun et conseiller général.

M. Fourcade, président de la confrérie de Saint-Vincent de Paul, de Tarbes.

M. Jean-Marie Lacrampe, de Lourdes, architecte de l'œuvre de Notre-Dame de Lourdes.

M. le vicomte Charles de Curel, chevalier du Saint-Sépulcre, de La Souterraine (Creuse).

2. Liste des cardinaux, archevêques et évêques présents au Congrès

Éminentissimes cardinaux par ordre de préséance.

1. S. Em. le cardinal GRANITO PIGNATELLI DI BELMONTE, évêque d'Albano, légat du Saint-Siège (Rome).
2. S. Em. le cardinal NETTO, ancien patriarche de Lisbonne (Portugal).
3. S. Em. le cardinal LOGUE, archevêque d'Armagh (Irlande).
4. S. Em. le cardinal LUÇON, archevêque de Reims (France).
5. S. Em. le cardinal ANDRIEU, archevêque de Bordeaux (France).
6. S. Em. le cardinal FARLEY, archevêque de New-York (Etats-Unis).
7. S. Em. le cardinal AMETTE, archevêque de Paris (France).
8. S. Em. le cardinal ALMARAZ Y SANTOS, archevêque de Séville (Espagne).
9. S. Em. le cardinal DE ROVÉRIÉ DE CABRIÈRES, évêque de Montpellier (France).
10. S. Em. le cardinal SEVIN, archevêque de Lyon (France).

NN. SS. les archevêques par ordre alphabétique.

1. Mgr ARBOLEDA, archevêque de Popayan (Colombie).
2. Mgr BONNEFOY, archevêque d'Aix (France).
3. Mgr BRINDISI, archevêque de Naxos (Grèce).
4. Mgr CHEBLI, de rite maronite, archevêque de Beyrouth (Turquie d'Asie).
5. Mgr CHESNELONG, archevêque de Sens (France).
6. Mgr CHOLLET, archevêque de Cambrai (France).
7. Mgr COMBES, archevêque de Carthage (Tunisie).
8. Mgr DOBRÈCIC, archevêque d'Antivari (Monténégro).

9. Mgr Dontenwill, archevêque titulaire de Ptolémaïs de Syrie, Supérieur général des Oblats de Marie-Immaculée (France).
10. Mgr Drure, Carme, archevêque de Bagdad (Turquie d'Asie).
11. Mgr Duarte e Silva, archevêque de Saint-Paul (Brésil).
12. Mgr Dubois, archevêque de Bourges (France).
13. Mgr Fuzet, archevêque de Rouen (France).
14. Mgr Germain, archevêque de Toulouse (France).
15. Mgr Haggear, Basilien, de rite grec melkite, archevêque de Saint-Jean-d'Acre et de la Galilée (Syrie).
16. Mgr Herscher, archevêque titulaire de Laodicée, à Paris (France).
17. Mgr Kakowski, archevêque de Varsovie (Russie).
18. Mgr Kojunian, de rite arménien, archevêque titulaire de Chalcédoine (Turquie d'Asie), en résidence à Rome.
19. Mgr Messeguer y Costa, archevêque de Grenade (Espagne).
20. Mgr Mignot, archevêque d'Albi (France).
21. Mgr de Miranda Henriquez, archevêque de Parahyba (Brésil).
22. Mgr Mirow, de rite bulgare, archevêque titulaire de Théodosiopolis, vicaire apostolique des Bulgares unis, à Constantinople (Turquie).
23. Mgr Nègre, archevêque de Tours (France).
24. Mgr Pujia, archevêque de Santa-Severina (Italie).
25. Mgr Redwood, Mariste, archevêque de Wellington (Australie).
26. Mgr Ricard, archevêque d'Auch (France).
27. Mgr Saouaia, de rite grec melkite, archevêque de Beyrouth (Turquie d'Asie).
28. Mgr Soldevilla y Romero, archevêque de Saragosse (Espagne).
29. Mgr Varady, archevêque de Kalocsa (Hongrie).
30. Mgr Vieira de Mattos, archevêque de Guarda (Portugal).
31. Mgr Zucchetti, Capucin, archevêque de Smyrne (Turquie d'Asie).

NN. SS. les évêques par ordre alphabétique.

1 Mgr Albano, évêque titulaire de Bethsaïde, ancien évêque de Saint-Louis-de-Maranhao (Brésil).
2. Mgr Alvarado, évêque de Barquisimeto (Venezuela).
3. Mgr Alvarez, évêque de Zulia (Colombie).
4. Mgr Amigo, évêque de Soutwark (Angleterre).
5. Mgr Ampuero, évêque de Puno (Pérou).
6. Mgr Andreoli, évêque de Lorette (Italie).
7. Mgr Anton y de la Fuente, évêque de Teruel (Espagne).
8. Mgr Arlet, évêque d'Angoulême (France).
9. Mgr Bahabanian, de rite arménien, évêque de Césarée de Cappadoce (Turquie d'Asie).
10. Mgr Bardel, évêque de Séez (France).
11. Mgr Bartolomasi, évêque titulaire de Derbe et auxiliaire de Turin (Italie).
12. Mgr Baztan y Urniza, évêque d'Oviédo (Espagne).
13. Mgr Béliveau, évêque titulaire de Domitiopolis, auxiliaire de Saint-Boniface (Canada).
14. Mgr Belmont, évêque de Clermont-Ferrand (France).

15. Mgr Benlloch y Vivo, évêque d'Urgel (Espagne).
16. Mgr Berruti, évêque de Vigevano (Italie).
17. Mgr Beuvain de Beauséjour, évêque de Carcassonne (France).
18. Mgr Bevilacqua, évêque d'Alatri (Italie).
19. Mgr Biermans, des Missionnaires de Mill-Hill, évêque titulaire de Gargara, vicaire apostolique du Nil supérieur (Afrique centrale).
20. Mgr Biolley, évêque de Tarentaise (France).
21. Mgr Bogarin, évêque d'Assomption (Paraguay).
22. Mgr Boracchia, évêque de Massa Maritima (Italie).
23. Mgr Borghini, évêque de San-Severino (Italie).
24. Mgr Bougouïn, évêque de Périgueux (France).
25. Mgr Bouissière, évêque de Constantine (Algérie).
26. Mgr Bovet, évêque de Lausanne et Genève (Suisse).
27. Mgr Campistron, évêque d'Annecy (France).
28. Mgr de Campos Barreto, évêque de Pelotas (Brésil).
29. Mgr Capmartin, évêque d'Oran (Algérie).
30. Mgr Caroli, évêque de Ceneda (Italie).
31. Mgr Carroll, évêque de Lismore (Australie).
32. Mgr de Carsalade du Pont, évêque de Perpignan (France).
33. Mgr Castellan, évêque de Digne (France).
34. Mgr Cenez, Oblat de Marie-Immaculée, évêque titulaire de Nicopolis, vicaire apostolique du Basutoland (Afrique du Sud).
35. Mgr Cézérac, évêque de Cahors (France).
36. Mgr Chatelus, évêque de Nevers (France).
37. Mgr Chieppa, évêque de Lucera (Italie).
38. Mgr Cieplac, évêque titulaire d'Evaria, suffragant de Mohilev (Russie).
39. Mgr Clerc-Renaud, Lazariste, évêque titulaire d'Elée, vicaire apostolique du Kiang-si oriental (Chine).
40. Mgr Cloutier, évêque de Trois-Rivières (Canada).
41. Mgr Conroy, évêque titulaire d'Arindela, auxiliaire d'Ordensburg (Etats-Unis).
42. Mgr de Cormont, évêque d'Aire et de Dax (France).
43. Mgr Crespo, évêque d'Antioquia (Colombie).
44. Mgr Cucchi, évêque de Senigaglia (Italie).
45. Mgr David, évêque titulaire de Sébaste et auxiliaire de Montpellier (France).
46. Mgr Déchelette, évêque d'Evreux (France).
47. Mgr Delrio, évêque de Gerace (Italie).
48. Mgr Desanti, évêque d'Ajaccio (France).
49. Mgr Douais, évêque de Beauvais (France).
50. Mgr Doubrava, évêque de Kœniggraetz (Autriche).
51. Mgr Doumani, de rite grec melkite, évêque de Tripoli de Syrie (Turquie d'Asie).
52. Mgr Dowling, évêque de Port-d'Espagne (Antilles).
53. Mgr de Durfort de Civrac de Lorge, évêque de Langres (France).
54. Mgr Dwyer, évêque de Maitland (Nouvelle-Galles du Sud).
55. Mgr Emanueli, évêque d'Ales (Italie).

56. Mgr Eyssautier, évêque de La Rochelle et Saintes (France).
57. Mgr Fabre, évêque de Marseille (France).
58. Mgr Faulhaber, évêque de Spire (Bavière).
59. Mgr Faveau, Lazariste, évêque titulaire de Tamasse, vicaire apostolique du Tché-Kiang occidental (Chine).
60. Mgr Fiorentini, évêque de Tricarico (Italie).
61. Mgr Forbes, évêque de Joliette (Canada).
62. Mgr Foulquier, des Missions Etrangères de Paris, évêque titulaire de Corydallus, vicaire apostolique de la Birmanie septentrionale (Indo-Chine).
63. Mgr Fox, évêque de Green-Bay (Etats-Unis).
64. Mgr Garcia Irigoyen, évêque de Trujillo (Pérou).
65. Mgr Gaughran, évêque de Meath (Irlande).
66. Mgr Gauthier, évêque titulaire de Philippopolis, auxiliaire de Montréal (Canada).
67. Mgr Gély, évêque de Mende (France).
68. Mgr Gieure, évêque de Bayonne (France).
69. Mgr Ginisty, évêque de Verdun (France).
70. Mgr Gjivojic, évêque de Spalato (Autriche).
71. Mgr Gomès da Silva, évêque de Goyaz (Brésil).
72. Mgr Gonçalves, évêque de Ribeirao-Preto (Brésil).
73. Mgr Gonzalès y Estrada, évêque de La Havane (Antilles).
74. Mgr Grison, des Prêtres du Sacré-Cœur de Saint-Quentin, évêque titulaire de Sagalassus, vicaire apostolique de Stanley-Falls (Afrique centrale).
75. Mgr Guillibert, évêque de Fréjus et Toulon (France).
76. Mgr Guyot, de la Compagnie de Marie, évêque titulaire d'Augustopolis, vicaire apostolique de Llanos de Saint-Martin et des Intendances orientales (Colombie).
77. Mgr Hartley, évêque de Columbus (Etats-Unis).
78. Mgr Hayes, évêque titulaire de Tagaste et auxiliaire à New-York (Etats-Unis).
79. Mgr Hennessy, évêque de Wichita (Etats-Unis).
80. Mgr Herrera y Pina, évêque de Tulancingo (Mexique).
81. Mgr Heylen, Prémontré, évêque de Namur, président du Congrès (Belgique).
82. Mgr Humbrecht, évêque de Poitiers (France).
83. Mgr Israélian, de rite arménien, évêque de Karpouth (Turquie d'Asie).
84. Mgr Izart, évêque de Pamiers (France).
85. Mgr Jacuzzio, évêque de Capaccio (Italie).
86. Mgr Jara, évêque de La Serena (Chili).
87. Mgr Jeglic, évêque de Laibach (Autriche).
88. Mgr Keating, évêque de Northampton (Angleterre).
89. Mgr Khouri, de rite maronite, évêque titulaire d'Arca, vicaire patriarcal à Beyrouth (Turquie d'Asie).
90. Mgr Koppes, évêque de Luxembourg (Grand-duché de Luxembourg).
91. Mgr Kurialacherry, de rite siro-malabar, évêque titulaire de Pella, vicaire apostolique de Changanachery (Inde).
92. Mgr Lago y Gonzalez, évêque d'Osma (Espagne).
93. Mgr de La Porte, évêque du Mans (France).

94. Mgr Lausberg, évêque titulaire de Thyatire, auxiliaire à Cologne (Prusse rhénane).
95. Mgr Lecœur, évêque de Saint-Flour (France).
96. Mgr Leite de Vasconcellos, évêque de Beja (Portugal).
97. Mgr Lenihan, évêque de Great-Falls (Etats-Unis).
98. Mgr de Ligonnès, évêque de Rodez (France).
99. Mgr Mac-Carthy, évêque de Galloway (Ecosse).
100. Mgr Maes, évêque de Covington (Etats-Unis).
101. Mgr Maggio, évêque d'Ascoli-Piceno (Italie).
102 Mgr Majlath de Székhely, évêque de Transylvanie (Hongrie).
103. Mgr Maldonano Calvo, évêque de Tunja (Colombie).
104. Mgr Manier, évêque de Belley (France).
105. Mgr Marbeau, évêque de Meaux (France).
106. Mgr Marcou, des Missions Etrangères de Paris, évêque titulaire de Lysiade, vicaire apostolique du Tonkin maritime (Indo-Chine).
107. Mgr Martin de Gibergues, évêque de Valence (France).
108. Mgr Marty, évêque de Montauban (France).
109. Mgr Massi, Franciscain, évêque titulaire de Jaffa, vicaire apostolique du Kiang-Si septentrional (Chine).
110. Mgr Mathieu, évêque de Regina (Canada).
111. Mgr Mélisson, évêque de Blois (France).
112. Mgr Métreau, évêque de Tulle (France).
113. Mgr Mikès de Zabola, évêque de Szombathely (Hongrie).
114. Mgr Monnier, évêque de Troyes (France).
115. Mgr Morrison, évêque d'Antigonish (Canada).
116. Mgr Mossard, des Missions Etrangères de Paris, évêque titulaire de Médéa, vicaire apostolique de la Cochinchine occidentale (Indo-Chine).
117. Mgr Moutinho, évêque de Portalegre (Portugal).
118. Mgr Naslian, de rite arménien, évêque de Trébizonde (Turquie d'Asie).
119. Mgr Oscodi y Udave, évêque de Tarazona (Espagne).
120. Mgr Padilla y Barcena, évêque de Tucuman (République Argentine).
121. Mgr Péchenard, évêque de Soissons (France).
122. Mgr Pellizzari, évêque de Piacenza (Italie).
123. Mgr Penon, évêque de Moulins (France).
124. Mgr Perdomo, évêque d'Ibagué (Colombie).
125. Mgr Pereira de Albuquerque, évêque de Piauhy (Brésil).
126. Mgr Petkoff, de rite bulgare, évêque titulaire d'Hébron, vicaire apostolique des Bulgares, à Sophia (Bulgarie).
127. Mgr Phelan, évêque de Sale (Australie).
128. Mgr Piquemal, évêque titulaire de Thagora, auxiliaire à Alger (Algérie).
129. Mgr Portelli, Dominicain, évêque titulaire de Selinonte et auxiliaire à Malte (Ile de Malte).
130. Mgr Privilegio, évêque de Tyne et Mycone (Grèce).
131. Mgr Rojas, évêque de Garzon (Colombie).
132. Mgr Rojas, évêque de Panama (Panama).

133. Mgr Roy, des Missions Etrangères de Paris, évêque de Coïmbatour (Inde).
134. Mgr Roy, évêque titulaire d'Eleuthéropolis, auxiliaire à Québec (Canada).
135. Mgr Rumeau, évêque d'Angers (France).
136. Mgr Sagot du Vauroux, évêque d'Agen (France).
137. Mgr Scanu, évêque de San-Marco (Italie).
138. Mgr Schoepfer, évêque de Tarbes et Lourdes (France).
139. Mgr Sedfaoui, de rite copte, évêque d'Hermopolis Majeure ou Minieh (Egypte).
140. Mgr Silva, évêque de Merida (Venezuela).
141. Mgr da Silva Gomez, évêque de Fortaleza (Brésil).
142. Mgr de Souza, évêque de Diamantina (Brésil).
143. Mgr Tissier, évêque de Châlons-sur-Marne (France).
144. Mgr Tommasi, évêque de Sant'Angelo de'Lombardi (Italie).
145. Mgr Toro, évêque de Santa-Marta (Colombie).
146. Mgr Touchet, évêque d'Orléans (France).
147. Mgr Tournier, évêque titulaire d'Hippone-Zarite, auxiliaire à Carthage (Tunisie).
148. Mgr Van de Ven, évêque d'Alexandria (Etats-Unis).
149. Mgr de Vieira Brito, évêque de Lamego (Portugal).
150. Mgr Waitz, évêque titulaire de Cibyra et auxiliaire de Bressanone (Autriche).

Résumé statistique.

10 cardinaux, 31 archevêques et 150 évêques ; au total : 191.

115 archevêques ou évêques, dont 9 cardinaux, représentent l'*Europe* (Allemagne : 2 ; Autriche-Hongrie : 7 ; Andorre : 1 ; Belgique : 1 ; Bulgarie : 1 ; Espagne : 7 ; France : 58 ; Grande-Bretagne et Irlande : 5 ; Grèce : 2 ; Italie : 19 ; Luxembourg : 1 ; Malte : 1 ; Monténégro : 1 ; Portugal : 5 ; Russie : 2 ; Suisse : 1 ; Turquie : 1).

19 archevêques ou évêques représentent l'*Asie* (Chine : 3 ; Inde : 2 ; Indo-Chine : 3 ; Turquie d'Asie : 11).

9 archevêques ou évêques représentent l'*Afrique* (Afrique centrale : 2 ; Afrique du Sud : 1 ; Algérie : 3 ; Egypte : 1 ; Tunisie : 2).

44 archevêques ou évêques, dont 1 cardinal, représentent l'*Amérique* (Antilles : 2 ; Argentine : 1 ; Brésil : 9 ; Canada : 7 ; Chili : 1 ; Colombie : 8 ; Etats-Unis : 9 ; Mexique : 1 ; Panama : 1 ; Paraguay : 1 ; Pérou : 2 ; Venezuela : 2).

4 archevêques ou évêques représentent l'*Océanie* (Australie : 3 ; Nouvelle-Galles du Sud : 1).

3. Liste des principaux Congressistes

(non cités dans les listes précédentes).

Nous donnons, d'après les registres du Secrétariat du Congrès, une liste forcément incomplète d'un certain nombre de congressistes, présents au Congrès ou qui avaient annoncé leur présence. Pour plus de commodité, nous la donnons par ordre alphabétique.

A

Abadie (M. Paul), notaire à Saint-Martory (Haute-Garonne).
Abbadie (M. l'abbé), chanoine honoraire, supérieur du Petit Séminaire de Bel-Loc, diocèse de Bayonne.
Abbadie d'Arrast (Mlle Henriette d'), à Evreux.
Abranches (Dr Santos), à Lisbonne (Portugal).
Acard (M. l'abbé), chanoine honoraire, missionnaire apostolique, à La Barre-en-Ouche, diocèse d'Evreux.
Accary (M. l'abbé), chanoine titulaire, délégué diocésain de Laval.
Achard de Leluardière (M. l'abbé), curé doyen d'Isigny, diocèse de Coutances.
Agostini (M. l'abbé), à Oran.
Ahmann (Miss J.-H.), à Remsen, Iowa (Etats-Unis).
Aillaud (R. P. Emile), à l'asile Toribio Duran, Barcelone (Espagne).
Ainval (M. d'), ingénieur, à Périgueux.
Albéric (R. Fr.), Supérieur général des Frères du Sacré-Cœur, à Renteria (Espagne).
Albos (M. le chanoine Carlos), archiprêtre de la cathédrale, délégué diocésain de Teruel (Espagne).
Albrecht (R. P. François), des Prêtres du Saint-Esprit, missionnaire apostolique, délégué du vicariat apostolique de Kilimandjaro (Afrique).
Alerdi (M. l'abbé Valentin), à Vitoria (Espagne).
Alhinc (M. l'abbé), chanoine honoraire, curé doyen d'Allanche, diocèse de Saint-Flour.
Alibert (M. l'abbé), curé doyen de Cintegabelle, diocèse de Toulouse.
Allard (M. l'abbé), chanoine honoraire, curé du Sacré-Cœur, à Rouen.
Allard (M. J. C.), à Worcester, Massachusetts (États-Unis).
Allizon (Mme), château de Thunas, à Chanas (Isère).
Almaraz (M. l'abbé Eugenio), chanoine, secrétaire particulier de Mgr l'archevêque, à Séville (Espagne).
Almeida-Garrett (M. et Mme de), à Pau.
Amanieu (M. l'abbé), curé doyen de Sauveterre, diocèse de Bordeaux.
Ambroise (R. P.), à Béziers (Hérault).
Amelin (Mlle d'), à Versailles.
Ameye (M. Alexandre), chevalier de Saint-Grégoire, à Neuvy-Saint-Sépulcre, diocèse de Bourges.
Amigues (M.), avocat à Narbonne.
Amonarritz (Don Carlos), à Angoulême.
Andreassi (Don Colombo), chanoine à l'archevêché d'Aquila (Italie).
Andrieu (M. l'abbé), chanoine prébendé, à Carcassonne.
Andrieux (M. l'abbé), chanoine titulaire, à Langres.
Aneiros (Mme Paulino), La Corogne (Espagne).
Angioli (Don Giorgio), vicaire à Ricorboli, délégué diocésain de Florence (Italie).
Antoni y Antoni (M. l'abbé Marcos), chanoine doctoral de la cathédrale et délégué diocésain de Jaca (Espagne).
Arbolega (M. l'abbé Max), délégué diocésain d'Oviédo (Espagne)
Arcos (Mme), à Saint-Sébastien (Espagne).
Ardila (Don Luis E.), à Santander (Colombie).
Ardoin (M. l'abbé), chanoine honoraire, archiprêtre de Toulon.
Arena de Aretio (Mme de la), à Behobie (Basses-Pyrénées).
Arida (M. l'abbé Antoine), archiprêtre maronite de Tripoli de Syrie (Turquie).
Ariste (Baron d'), commandeur de Saint-Grégoire, à Pau.
Arlet (M. l'abbé Joseph), secrétaire de Mgr l'évêque d'Angoulême
Arquès (R. P. Jean-Baptiste), Fils du Cœur Immaculé de Marie, à Madrid (Espagne).
Arripe (M. d'), notaire à Oloron.
Artozoul (M. Alphonse), avocat, à Pau.
Assieu (Mgr), vicaire général, à Toulouse.
Astier (M. l'abbé), chanoine honoraire, aumônier, à Agen.
Astruc (M. l'abbé Antoine), missionnaire diocésain, à Chirac, diocèse de Mende.
Auberjon (Comte Ernest d'), à Saint-Félix-de-Caraman.

Aubert (M. l'abbé), curé de Saint-Alexandre de Javel, à Paris
Aubry (M. l'abbé), chanoine honoraire, à Compiègne, diocèse de Beauvais.
Aufdermaner (Dr), à Steinerberg (Suisse).
Augé (M. l'abbé), curé doyen de Lury, diocèse de Bourges.
Auriault (R. P.), à Paris.
Aussenac (M. l'abbé), chanoine honoraire, curé doyen de Saint-Alexandre, à Bédarieux, diocèse de Montpellier.
Auxy (Comtesse d'), à Rome.
Avellar (Mlle Marie da Assumpçao), Arriaza, à Lisbonne (Portugal).
Averseng (M. Jules), avoué, à Saint-Jean-d'Angély.
Aymar (M. l'abbé), chanoine honoraire, archiprêtre de Prades.
Azambuja (Comte de), à Lisbonne (Portugal).
Azcunada (R. P. Venance), Augustin, à Madrid (Espagne).
Azevedo (Dr Louis d'), à Lisbonne (Portugal).
Azpiazu (M. l'abbé Libario), au Grand Séminaire, et délégué diocésain de Vitoria (Espagne).

B

Bader (M. l'abbé), curé de Mollau, diocèse de Strasbourg.
Bado (M. l'abbé), curé de Fort-de-l'Eau (Alger).
Baechtiger (M. l'abbé), à Idaburg, canton de Saint-Gall (Suisse).
Baensch (M. l'abbé), chapelain à Kunersdorf (Allemagne).
Bagnos (R. P. Ignace), Picpucien, à Madrid (Espagne).
Bailliet (M. l'abbé), chanoine honoraire, archiprêtre de Montreuil-sur-Mer.
Bairon (Me), notaire, à Condrieu (Rhône).
Baizini (Dr Carlo), médecin, à Milan (Italie).
Balaresque (Mlle Georgette), à Arcachon (Gironde).
Balduzzi (Don Giovanni), à Vigevano (Italie).
Balestracci (Don Antonio), délégué diocésain de Pontremoli (Italie)
Baleulle (Mme de), à Moullineau-Pontacq (Basses-Pyrénées).
Baleztena (Mme Sylvia), consulat d'Espagne, à Pau.
Ballande (Mlle), à Bordeaux.
Barada (M. l'abbé), aumônier à Mirande.
Baraton (M. l'abbé), chanoine honoraire à Poitiers.
Barbe (M. l'abbé), chanoine honoraire, secrétaire général de l'évêché, à La Rochelle.
Barbesson (M. l'abbé), à Pau.
Barbet (M. l'abbé), chanoine honoraire, curé doyen de Laroquebrou, diocèse de Saint-Flour.
Barbier (M. l'abbé), chanoine honoraire, curé de Saint-Nicolas, à Meaux.
Barbier (M. l'abbé), vicaire général à Nancy.
Barbieri (Don Clément), à Vigevano (Italie).
Barcelo Madueno (M. Antonio), à Malaga (Espagne).
Bardet (M. l'abbé Vivien), envoyé spécial de la *Croix* de Paris.
Barello (M. le chanoine Antonio), directeur du *Pensiero del Popolo*, délégué diocésain d'Ivrée (Italie).
Barillet (M. l'abbé), curé de Saint-Jean-Baptiste, à Châtellerault.
Baron (M.), à Orléans.
Barrère (M. l'abbé), chanoine honoraire, à Larrivière, diocèse d'Aire.
Barthe (M. l'abbé Germain), curé doyen de Valence-d'Agen, diocèse de Montauban.
Barthes (M.), capitaine de vaisseau, à Brest.
Barthez (M. Henri), avoué à Carcassonne.
Basinet (M. l'abbé), président des aumôniers militaires de France, à Verdun.
Baslos (M. Antonio), Camara dos Deputados, Rio de Janeiro (Brésil).
Bastard (Baron et Baronne Alfred de), à Pau.
Bastard (M. François de), à Pau.
Batiffol (M. l'abbé), archiprêtre de Pontoise.
Batisse (M. l'abbé), archiprêtre d'Eauze, diocèse d'Auch.
Battaglia (D. Herménégilde), à l'évêché, Espirito Santo (Brésil).



Batut (M. l'abbé H.), directeur du patronage, à Narbonne.
Bauger (M. l'abbé), à Clermont-Ferrand.
Bazerque (M. l'abbé), curé doyen de Boulogne-sur-Gesse, diocèse de Toulouse.
Bazignan (M. O. de), à Biarritz (Basses-Pyrénées).
Bazignan (Mme et Mlle de), à Ligardes (Gers).
Bazin (M. René), de l'Académie Française, à Paris.
Béal (M. l'abbé), curé doyen de Brassac-les-Mines, diocèse de Clermont.
Beauchamp (M. Pierre-Robert de), à Bordeaux.
Beaucourt (Marquis de), à la Mésangère.
Beaufort (Mme de), à Niort.
Beaujan (M. l'abbé), chanoine titulaire, secrétaire à l'évêché, délégué diocésain d'Evreux.
Beaumarchais (Mlle Marie de), à Brétignolles (Vendée).
Béchetoille (Mgr), chancelier de l'archevêché, à Lyon.
Bédouret (M. l'abbé), chanoine titulaire, à Agen.
Begouen-Demeaux (Mme), au Havre.
Béjot (M. l'abbé), chanoine honoraire, curé doyen de Froissy, diocèse de Beauvais.
Belladen (Mme), à Avignon.
Bellevance (R. P.), curé de Dunrea, Manitoba (Canada).
Belleville (M. l'abbé), chanoine honoraire, curé doyen de Thenezay, diocèse de Poitiers.
Bellomayre (M. de), à Toulouse.
Bellon (M. l'abbé Léon), curé de Saint-Nectaire, diocèse de Clermont.
Belmont (Baronne de), à Puyoo (Basses-Pyrénées).
Bénadet (M. l'abbé), chanoine honoraire, archiprêtre de Saint-Gaudens.
Benoist (Général de), à Versailles.
Benoît (M. l'abbé), chanoine honoraire, curé doyen de Châteauneuf-de-Randon, diocèse de Mende.
Benoit (M. l'abbé), supérieur du Petit Séminaire de Cambrai.
Beral (M. l'abbé), chanoine honoraire, curé de Saint-Joseph, à Cette, diocèse de Montpellier.
Bérard (M. l'abbé Joseph), collège Pio-Latino-Américain, à Rome.
Berchtold (Comtesse de), femme du premier ministre autrichien, à Vienne.
Berchtold (Vicomte de), fils du premier ministre autrichien, à Vienne.
Berdoy (M. l'abbé), curé de Notre-Dame, à Oloron.
Béréziat (M. l'abbé F.), chanoine honoraire, aumônier à Bourg, diocèse de Belley.
Bernhard (M. l'abbé Jean), à Linz (Autriche).
Bernies (M. l'abbé), chanoine prébendé, à Carcassonne.
Bernis (M. l'abbé), curé doyen de Grenade, diocèse de Toulouse.
Bernon (Mlle Madeleine de), à Sainte-Hermine (Vendée).
Bert (M. l'abbé), chanoine, supérieur du Grand Séminaire, à Agen.
Bertanza (Don Giovanni), archiprêtre de Murano, délégué diocésain de Venise.
Bertereche de Menditte (Mlle de), à Mauléon (Basses-Pyrénées).
Berthaud (M. l'abbé), chanoine, curé de Saint-Porchaire, à Poitiers.
Berthemy (Baronne), à Fontainebleau.
Berthold (M. Henri), à Belfort.
Berthoult (Marquis de), à Saint-Pol-sur-Ternoise (Pas-de-Calais).
Bertin (Mlle Alice), à Nancy.
Bertrand (M. Charles), président du groupe Saint-Martial de l'Union catholique des Chemins de fer, à Limoges.
Bertrand-Geslin (Baronne), à Paris.
Bessette (R. J.), à Montréal (Canada).
Beynac (Comtesse de), à Rayac-sur-l'Isle (Dordogne).
Beyssac (M. l'abbé André), missionnaire apostolique, à Craponne, diocèse du Puy.
Bezard (M. l'abbé), chanoine honoraire, supérieur des missionnaires diocésains, à Béthisy-Saint-Pierre, diocèse de Beauvais.
Bianchi (M.), à Marseille.
Bias (M. l'abbé), chanoine honoraire, professeur au collège Saint-Joseph de Périgueux.
Bien (Mlle Louise de), à Gand (Belgique).
Bignon (Commandant), à Castelmayran (Tarn-et-Garonne).

Billebault (Mgr), vicaire général, délégué diocésain de Nevers.
Birarra (Francisco Vieira), Faja Grande da Flores (Açores).
Birkenfeld (M. l'abbé), à Homberg-Hochende (Allemagne).
Bittner (Mgr Guido), délégué diocésain de Klagenfurt (Autriche).
Bizet (M. l'abbé), chanoine honoraire, curé de Saint-Pothin, à Lyon.
Blachère (M. Georges), à Saint-Julien-de-Peyrolas (Gard).
Blanc (M. l'abbé), chanoine honoraire, secrétaire général de l'évêché de Cahors.
Blanc (M. l'abbé), directeur au Grand Séminaire de Cahors.
Blanc (Mme), à Oran.
Blanchard (M. l'abbé), aumônier des Carmélites, à Bayonne.
Blanchard (M. l'abbé), chanoine honoraire, curé de Montataire, diocèse de Beauvais.
Blaquière (M. l'abbé), chanoine honoraire, curé de Lunel, diocèse de Montpellier.
Bleau (M. l'abbé), chanoine honoraire, aumônier du lycée, à Poitiers.
Blondel (M. Gérard de), à Blangy-sur-Ternoise (Pas-de-Calais).
Bocqueraz (M. l'abbé Louis), directeur des œuvres, délégué diocésain de Chambéry.
Boillot (M. l'abbé), chanoine honoraire, archiprêtre de Pontarlier, diocèse de Besançon.
Boiron (M.), notaire à Condrieu (Rhône).
Boisbaudry (Vicomte de), à Angers.
Boissière (M. l'abbé), professeur au Grand Séminaire de Nantes.
Boiza (Don Manuel Garcia), chanoine à Salamanque (Espagne).
Bondy (Vicomtesse de), à Paris.
Bonnaire (M. l'abbé), chanoine honoraire, curé de Witry-les-Reims, diocèse de Reims.
Bonnans (M. l'abbé), curé doyen de Massat, diocèse de Pamiers.
Bonnardet (Mgr), vicaire général à Lyon.
Bonnaud (R. P.), à Auray, diocèse de Vannes.
Bonnault (Baronne Guy de), à Montpensier (Cher).
Bonneau (M. l'abbé), vicaire général, chanoine honoraire et délégué diocésain de Sens.
Bonnefoy (M. l'abbé), chanoine honoraire, supérieur du collège Saint-Stanislas, à Nîmes.
Bonnefoy (M. l'abbé de), curé doyen de Nailloux, diocèse de Toulouse.
Bonnet (R. P.), missionnaire diocésain, à Notre-Dame-de-Maylis, diocèse d'Aire.
Bonnet (Mlle de), à Grospierre (Ardèche).
Bonnis (M. l'abbé), chanoine honoraire, à Agen.
Borda (Don Favier Mérino), à Badajoz (Espagne).
Borde (Comte de), à Messimy (Ain).
Borderie (M. l'abbé), chanoine honoraire, curé doyen de Saignes, diocèse de Saint-Flour.
Bordes (R. P.), missionnaire diocésain, à Notre-Dame-de-Buglose, diocèse d'Aire.
Bordo (D^r), à Pézilla-de-la-Rivière, diocèse de Perpignan.
Borel (M. l'abbé), chanoine honoraire, vicaire général, archidiacre de Saint-Martin, à Marseille.
Borgni (Don Antonio), curé de Saint-François, délégué diocésain de Reggio-Emilia (Italie).
Boriero (Mgr Francesco), chancelier épiscopal et délégué diocésain de Padoue (Italie).
Bosc (M.), banquier, à Tarbes.
Bosc (M. l'abbé Georges), curé doyen de Jars, diocèse de Bourges.
Bosredont (Comte de), à Bourges.
Bost (M. l'abbé), chanoine honoraire de Lyon, directeur de l'hôpital Saint-Louis, à Jaffa (Palestine).
Boube (M. l'abbé), chanoine honoraire, curé doyen de Bagnères-de-Luchon, diocèse de Toulouse.
Bouche (M. l'abbé Martin), aumônier des religieuses du Saint-Sacrement, à Langeac, diocèse du Puy.
Boucher (M. l'abbé), chanoine honoraire, directeur des œuvres, à Bourges.
Boucher-Prat (M.), à Amiens.

Boucheras (M. l'abbé), chanoine honoraire, secrétaire général de l'évêché, à Clermont-Ferrand.
Bouchet (M. l'abbé), chanoine titulaire, à Luçon.
Boudou (M. Henri), maire de Saint-Sever (Aveyron).
Bouillier (Mlles), à Lyon.
Bouillon (M. l'abbé), chanoine honoraire, curé de Saint-Nicolas, à Coutances.
Boulanger (M. l'abbé), à Rouen.
Boulée (M. l'abbé), aumônier des Sœurs de la Charité, à Besançon.
Bourassa (M. Henri), à Montréal (Canada).
Bourdeau (M. l'abbé), curé doyen de Frontenay-Rohan-Rohan, diocèse de Poitiers.
Bourdenne (R P.), des Pères de Bétharram, à Irun (Espagne).
Bourgeois (M. l'abbé François), à Cocagne, Nouveau-Brunswick (Canada).
Bourqueney (Comte de), à Paris.
Boury (Baronne de), à Magny (Seine-et-Oise).
Bouvier (R. P.), à Shanghaï (Chine).
Bouvier de la Forgerie (Mme), à Chambéry.
Bovens (Mgr), vicaire général, délégué diocésain de Liége (Belgique).
Bowers (Miss Helen), à Nottingham (Angleterre).
Boyer (M. l'abbé Casimir), chanoine titulaire, délégué diocésain de Rodez.
Boyer (R. P.), à Saint-Laurent-du-Maroni, Guyane française (Amérique).
Boyer-Montégut (M. Robert de), à Cugnaux (Haute-Garonne).
Brabandt (Mlle Anne), à Gand (Belgique).
Brabant (Mme), à Cambrai (Nord).
Branes (Comtesse de), à Espinte (Basses-Pyrénées).
Branquau (M. l'abbé Elvire), à Gand (Belgique).
Bréard (M. l'abbé), curé doyen de Messéi, diocèse de Séez.
Bremond (M. l'abbé), missionnaire, à Puimichel, diocèse de Digne.
Bréon (Mlle de), à Paris.
Bresson (M. Louis), ingénieur des mines, à Nœux (Pas-de-Calais).
Breton (M. l'abbé), chanoine honoraire, curé de Saint-Sever, à Rouen.
Briand (R. P.), Mariste, à Yzeures, diocèse de Tours.
Brissac (Comtesse de), à Paris.
Brisson (M. l'abbé), curé de Saint-Aigulin, diocèse de La Rochelle.
Bru (M. l'abbé), chanoine honoraire, curé doyen de Montignac-sur-Vézère, diocèse de Périgueux.
Bruant (M. l'abbé), chanoine, archidiacre, vicaire général d'Orléans.
Brucher (M. Michael), à Remsen, Iowa (Etats-Unis).
Brugnac (Colonel de), à Paris.
Brugnon (Mme), à Paris.
Bruignac (M. de), à Reims.
Bruix (Mlle de), à Geaune (Landes).
Brunel (M. l'abbé), chanoine honoraire, curé doyen de Sainte-Christine, à Saint-Flour.
Bruno (Don Nicolas), pénitencier de la cathédrale de Rossano (Italie).
Bruynot (Sœur), Fille de la Charité, à Rio de Janeiro (Brésil).
Brzeziewicz (Mgr Eusèbe), délégué de Mgr l'archevêque de Varsovie.
Bullier (M. l'abbé), chanoine et vicaire général, à Dijon.
Bunoz (M. l'abbé), vicaire général honoraire, supérieur du Grand Séminaire d'Ajaccio.
Buquet (M. l'abbé), chanoine honoraire, curé de Framerville, diocèse d'Amiens.
Buron (M. et Mme de), à Pau.
Bustamante (Donna Marguerita), à Valladolid (Espagne).

C

Cabassut (M. l'abbé), chanoine honoraire, à Aspiran, diocèse de Montpellier.
Cabrol (Dom), abbé de Farnborough (Angleterre).
Cachot (M. l'abbé), curé de Saint-Ferjeux, à Besançon.
Cadot (M. l'abbé L.), chanoine honoraire, secrétaire de l'évêché d'Amiens.
Calonge (Mlle Elisa de), à Madrid (Espagne).

Calot (R. P.), S. J., directeur général de l'Apostolat de la Prière, à Toulouse.
Calvet (M. l'abbé), chanoine honoraire, curé doyen de Caussade, diocèse de Montauban.
Calvo (Don Andrès), vicaire général de Salamanque (Espagne).
Cambuzat (Commandant), à Louplande (Sarthe).
Camera (M. Salvatore), avocat, délégué diocésain d'Amalfi (Italie).
Camp (M. l'abbé), chanoine honoraire, directeur du collège Saint-Théodard, à Montauban.
Campagne (M. l'abbé), chanoine titulaire, à Agen.
Campy (M. Emile), à Barcelone (Espagne).
Camy (M. l'abbé), directeur au Grand Séminaire de Nay, diocèse de Bayonne.
Candau (M. l'abbé), directeur au Grand Séminaire de Nay, diocèse de Bayonne.
Candau (Mlle de), à Bizanos (Basses-Pyrénées).
Candegabe (M l'abbé), chanoine titulaire, curé de la cathédrale, à Bayonne.
Candellé (M. l'abbé J.), aumônier de l'asile Saint-Frai, à Bagnères-de-Bigorre, diocèse de Tarbes.
Carceller (M. l'abbé Juan), délégué diocésain et secrétaire de l'évêque de Saragosse (Espagne).
Cardes (Mme de), à Barrau (Gers).
Carel (M. l'abbé Germain), à Roquecourbe, diocèse d'Albi.
Carlet (Dr Georges), à Paris.
Carmine (Don Romano), chanoine, chancelier de l'archevêché de Naples (Italie).
Carré (M. l'abbé), archiprêtre de Crest, diocèse de Valence.
Carré (Capitaine), à Pontivy (Morbihan).
Carrère (M. l'abbé), chanoine honoraire, curé doyen de Castelnau-Magnoac, diocèse de Tarbes.
Carrère (M. l'abbé), curé doyen de Monein, diocèse de Bayonne.
Carrère (M. l'abbé), missionnaire diocésain, à Auch.
Carvalhaes (M. Barnabé de), à Pau.
Casamajor (M. l'abbé de), curé de Cerbère, diocèse de Perpignan.
Casassus (M. l'abbé), chanoine honoraire, directeur au Grand Séminaire de Nay, diocèse de Bayonne.
Casnin (M. l'abbé), chanoine honoraire, chapelain de Saint-Martin, délégué diocésain de Tours.
Cassignau (M. l'abbé), chanoine honoraire, vicaire général, à Bayonne.
Casteig (M. l'abbé), chanoine honoraire, supérieur du collège de l'Immaculée-Conception, à Pau.
Castel (M. l'abbé), chanoine honoraire, vicaire général et délégué diocésain de Pamiers.
Castel (M. l'abbé), missionnaire diocésain, à Alger.
Castel (M. l'abbé), chanoine honoraire, curé doyen de Mèze, diocèse de Montpellier.
Castel (M. André du), à Paris.
Castelbajac (M. l'abbé de), curé doyen de l'Isle-en-Jourdain, diocèse d'Auch.
Castell y de Descatllar (M. Francisco J.), à Barcelone (Espagne).
Castelli (Don Ettore), recteur du Séminaire de Fano (Italie).
Castelnau (M. et Mme de), à Sainte-Marie-de-Gosse (Landes).
Castillo (Don Miguel), chanoine et vicaire général de Séville (Espagne).
Castillon du Perron (M. Pierre), à Cognac (Charente).
Castro (D^r de), à Rome.
Castro (Mlle Maria Joanna de), à Granja (Portugal).
Castro (Mlle Maria Candida de), à Granja (Portugal).
Catalanotto (Mgr Gaetano), délégué diocésain de Palerme (Italie).
Cavalié (M. l'abbé), curé de Notre-Dame de la Clarté, à Castres, diocèse d'Albi.
Cavia (Don Julian), à Vitoria (Espagne)
Caylus (Duchesse de), à Angers.
Cazauran (M. l'abbé), curé d'Urt, diocèse de Bayonne.
Cazaux (M. l'abbé L.), chanoine titulaire, à Dax.
Cazenave (M. l'abbé), économe à l'école Notre-Dame de Bétharram, diocèse de Bayonne.
Cazenave (M. l'abbé), curé de Saint-Vincent, diocèse de Bayonne.

Cazes (Mme de), à Bayonne.
Cécillion (M. l'abbé), curé doyen de Saint-Paul de Montluçon, diocèse de Moulins.
Chabert (R. P.), supérieur de la mission et du collège Saint-Louis, à Tantah, délégué du vicariat apostolique du *Delta du Nil* (Afrique).
Chabot (M. l'abbé), chanoine honoraire, curé doyen des Sanières, diocèse de Digne.
Chacour (M. Joseph), à Beyrouth (Turquie d'Asie).
Chaléon (Baronne et Mlle de), à Colomiers (Haute-Garonne).
Chalmé (R. P.), missionnaire diocésain, à Biville, diocèse de Coutances.
Chalve (M. l'abbé), chanoine honoraire, directeur du collège Saint-Vincent de Paul, à Annot, diocèse de Digne.
Chamayou (M. l'abbé), chanoine honoraire, curé du Sacré-Cœur, à Toulouse.
Chambert (M. l'abbé Louis), supérieur du Séminaire du Sacré-Cœur, à Montauban.
Chambost (Mlle Inès de), à Chambéry.
Chancerelle (M.), à Douarnenez (Finistère).
Chantermerle (Mme L. de), au Verger (Allier).
Chapelle (M. l'abbé), chanoine titulaire, directeur des œuvres, à Mende.
Chappuis (M. l'abbé), curé de Délémont (Suisse).
Chargères (Comtesse de), à Bourges.
Charmetant (M. l'abbé), à Lyon.
Charnières (Mlle Camille de), à Angers.
Charpentier (Comte), à Orléans.
Charpin-Feugerolles (Comte), au Chambon-Feugerolles (Loire).
Chartier (M. l'abbé), chanoine de Trois-Rivières (Canada).
Chartraire (M. l'abbé), chanoine titulaire, secrétaire général de l'archevêché, à Sens.
Chateaubodeau (Comte de), à Lunéville (Meurthe-et-Moselle).
Chateauvieux (Marquis de), à Lambézellec (Finistère).
Chateignier (M. l'abbé), curé de Guérande, diocèse de Nantes.
Chatenay (M. l'abbé Joseph), chanoine honoraire, archiprêtre de Saint-Jean-d'Angély.
Chatillon (Mme de), à Montreuil-Bellay (Maine-et-Loire).
Chauchard (M. Martial), à Fuenterrabia, Guipuzcoa (Espagne).
Chausse (M. l'abbé J.-M.), archiprêtre de Notre-Dame, à Rive-de-Gier, diocèse de Lyon.
Chauveau (M. l'abbé), chanoine honoraire, directeur de l'école Saint-Stanislas, à Nantes.
Chauvin (R. P. A.), des Oblats de Marie-Immaculée, missionnaire, délégué de Mgr le vicaire apostolique du Natal (Afrique).
Chauvin (R. P.), O. P., à Paris.
Chauvin (M. l'abbé), chanoine honoraire, à Poitiers.
Chauvin (M. l'abbé), curé de Saint-Etienne, Le Blanc.
Cheruft (M. l'abbé), chanoine honoraire, à Bergerac
Chesneau (M. l'abbé), aumônier de la Visitation, à Nantes.
Chesnelong (Mme Joseph et Mlle), à Orthez.
Chevallier (M. l'abbé), chanoine honoraire, archiprêtre d'Issoudun.
Chevallier (Sœur), supérieure de l'Hôtel-Dieu, à Laval.
Choisnard (M. l'abbé), chanoine honoraire, curé de Dompierre-sur-Mer, diocèse de La Rochelle.
Chollet (M. l'abbé), chanoine honoraire, supérieur du Grand Séminaire de Nevers.
Christophe (M.), consul de Belgique, à Lourdes.
Cipriani (Don Filippo), curé de Saint-Pierre, délégué diocésain de Fermo (Italie).
Circucchi (Don Ubaldo), à Lorette (Italie).
Clainpanain (R. P.), professeur à l'Université Saint-Joseph, à Beyrouth (Syrie).
Clausen (M. Félix), juge fédéral, à Lausanne (Suisse).
Claverie (M. l'abbé), chanoine honoraire, supérieur des missionnaires diocésains, à Bétharram, diocèse de Bayonne.
Clavier (M. l'abbé), chanoine honoraire, aumônier des Dominicaines, à Dax.
Clément (M. l'abbé), chanoine honoraire, directeur des œuvres, à Avignon.
Clément (M. l'abbé), curé doyen de Montbenoît, diocèse de Besançon.
Clerc (M. l'abbé), chanoine honoraire, archiprêtre de Mirepoix, diocèse de Pamiers.
Clerck (R. P. J. de), à Paris.

Clerck (Mlle de), à Arras.
Clervaux (Mme de), à Paris.
Clinchamp (Comtesse de), à Baigneaux (Gironde).
Clinquart (Dr Léon), à Grand-Fresnoy (Oise).
Cnœsig (R. P.), Mariste, à Meppen (Hanovre).
Cochez (M. l'abbé), curé doyen de Lomme, diocèse de Lille
Coelho (R. P. Manoel Nunez), collegio San-Lorenzo, à Rome.
Coenëgracht (Mlle), à Amsterdam (Hollande).
Cognard d'Agoret (Comte), à Paris.
Colleville (Comte de), à Paris.
Collin (M. l'abbé), économe du collège de Saint-Dizier, diocèse de Langres.
Collin (M. l'abbé G.), chanoine, curé de Châtel-Saint-Germain, délégué diocésain de Metz.
Colpin (M. l'abbé), chanoine titulaire, à Cambrai.
Colson (Mgr), curé doyen de Plancy, diocèse de Troyes.
Combe (M. l'abbé), chanoine honoraire, à Agen.
Combes (M. l'abbé), chanoine honoraire, directeur des œuvres diocésaines, à Carcassonne.
Combès (M. l'abbé), représentant du journal *The Imperial News Letter Syndicate*, missionnaire diocésain, à Notre-Dame de Buglose, diocèse d'Aire.
Conceiçaô (R. P. Francisco da), à Porto (Portugal).
Concha de Lecuona (Mlle), à Pau.
Conti (Mgr Luigi), chanoine, professeur au Séminaire et délégué diocésain de Fabriano (Italie).
Conty (M. l'abbé), chanoine honoraire, curé doyen de Noailles, diocèse de Beauvais.
Cor de Duprat (Mlle du), à Estang (Gers).
Corbeil (M. l'abbé Eugène), curé de la Tuque, délégué de Témiscamingue (Canada).
Cordeiro (Manoel-Maria), à Bragança (Portugal).
Corlay (M.), adjoint au maire de Plédran (Côtes-du-Nord).
Cornudet (M. Léon), à Paris.
Cortès (M. l'abbé Joseph), à Vich (Espagne).
Corval (Mlle de), à Boissay (Seine-Inférieure).
Costa (M. l'abbé Joao), à Varzim (Portugal).
Costa (M. l'abbé Jean), à Vich (Espagne).
Costedoat (M. l'abbé), curé d'Anglet, diocèse de Bayonne.
Cote (M. l'abbé), chanoine honoraire, aumônier du lycée, à Sens.
Cotteau de Simencourt (M.), à Arras.
Coudance (M. l'abbé), curé doyen de Sabus, diocèse d'Aire.
Couet (T. R. P.), Supérieur général des Prêtres du Très-Saint-Sacrement, à Rome.
Couget (M. l'abbé), chanoine honoraire, sous-directeur des œuvres diocésaines, à Paris.
Coupin (M. l'abbé), curé de Saint-Julien, à Marseille.
Courson (Comtesse de), à Paris.
Courtis (M. R. de), à Cadillac (Gironde).
Coutanseaux (M. Justin), à Saintes.
Cramaussel (M. l'abbé), économe du Grand Séminaire, à Albi
Crebassol (M. l'abbé), chanoine honoraire, curé de Saint-Cléophas, à Montpellier.
Crocherie (M. l'abbé), curé doyen de Fronton, diocèse de Toulouse.
Crohаré (M. l'abbé), directeur du collège Notre-Dame de Bétharram, diocèse de Bayonne.
Croisier (M. l'abbé), chanoine prébendé, à Blois.
Croisille (M. Edouard), à Amiens.
Croisœuil (Mme Léonce de), à Urt, diocèse de Bayonne.
Crozals (Mme et Mlle de), à Béziers.
Cucchietti (Mlle), à Livourne (Italie).
Curran (R. P.), à Sale, Victoria (Australie).
Curzon (M. René et Mlle Odile de), à Poitiers.
Cusin (M. l'abbé), chanoine et vicaire général à Annecy.
Cussy (M. Jean de), à Bayeux.
Czernin (Comte et Comtesse), à Vienne (Autriche).

D

Dabadie (M. l'abbé), curé doyen d'Amou, diocèse d'Aire.
Dacheux (M. l'abbé), missionnaire apostolique, chanoine honoraire, curé doyen de Corbie, diocèse d'Amiens.
Dachs y Carné (Don José), archiprêtre de la cathédrale, délégué diocésain de Vich (Espagne).
Daguerre (M. l'abbé), directeur au Grand Séminaire de Nay, diocèse de Bayonne.
Dalgo (M. l'abbé Carrera), chanoine, délégué diocésain de Quito (Equateur).
Dalpé (R. Joseph), à Filchburg, Massachusetts (Etats-Unis).
Dampierre (Mlle B. de), à Paris.
Danjou de la Garenne (M.), commandeur de Saint-Grégoire, à Anglet (Basses-Pyrénées).
Dartiguelongue (M. l'abbé), chanoine titulaire, à Bayonne.
Daru (Mme Léon), à Paris.
Dasquet (M. l'abbé), chanoine titulaire, à Aire.
Daurensan (Mme), née de Gramont, à Aignan (Gers).
David (M. l'abbé), professeur à l'école Saint-Paul, à Angoulême.
Debat-Ponsant (Mme), à Bayonne.
Débidard (M. l'abbé), missionnaire diocésain, à Hasparren, diocèse de Bayonne.
Debout (Mgr Henri), archiprêtre de Calais.
Deckelmeyer (R. P. Guilhem), à Pelotas (Brésil).
Decoster (M. l'abbé), aumônier à Montaulieu, diocèse de Carcassonne.
Decoul (M. l'abbé), missionnaire diocésain, à Agen.
Delaage (M. l'abbé), chanoine titulaire, archiprêtre de Notre-Dame, à Paris.
Delanghe (R. P.), chanoine honoraire, supérieur de Notre-Dame du Pouy, à Dax.
Delassus (M. l'abbé), chanoine honoraire, délégué diocésain de Toulouse.
Delatre (R. P. Marcel), chanoine honoraire de Constantine, délégué diocésain de Nîmes.
Delcambre (M. l'abbé), curé du Sacré-Cœur, à Denain, diocèse de Cambrai.
Delcroix (M. E.), à Roubaix (Nord).
Delmas (M. l'abbé), secrétaire particulier de Mgr l'évêque de Mende.
Delmon (Mgr Louis), chanoine et archiprêtre de la cathédrale de Tunis.
Delort (M. l'abbé), chanoine honoraire, vicaire général de Saint-Flour.
Delrieux (M. l'abbé), chanoine honoraire, à Bergerac.
Démaret (M. l'abbé), chanoine honoraire, archiprêtre de Saint-Quentin.
Denans (M. l'abbé), recteur de Sainte-Marguerite, à Marseille.
Denis (M. l'abbé Paul), chanoine honoraire, curé doyen de Saint-Pierre-d'Oléron, diocèse de La Rochelle.
Deniset (M. l'abbé), chanoine titulaire, curé de Saint-Alpin, à Chalons-sur-Marne.
Denoyel (R. P. L.), supérieur des Jésuites, à Aix-en-Provence.
Denoyer (Mme), à Bruxelles (Belgique).
Depoilly (M. l'abbé), curé doyen d'Ailly-le-Haut-Clocher, diocèse d'Amiens.
Derouet (Mme), à Châteauroux.
Desaint (M. l'abbé), chanoine titulaire, supérieur du Grand Séminaire, à Beauvais.
Descamps (R. P.), supérieur du collège des Pères de Bétharram et délégué diocésain de Montevideo (Uruguay).
Descuns (M. l'abbé), chanoine, directeur des œuvres, à Agen.
Desdier (M. l'abbé Melchior), curé doyen de Saint-Paul, diocèse de Digne.
Desers (M. l'abbé), chanoine honoraire, curé de Saint-Vincent de Paul, à Paris.
Deshaies (M. l'abbé), à Saint-Justin, province de Québec (Canada).
Despin (M. l'abbé), chanoine, délégué diocésain d'Agen.
Despois (M. l'abbé), aumônier de l'Immaculée-Conception, à Annecy.
Despréaux (M. l'abbé), aumônier des Petites-Sœurs des Pauvres, à Châteauroux.
Desrauleau (M. l'abbé P. S.), collège Pio-Latino-Américain, à Rome.
Dessorbès (M. l'abbé), missionnaire diocésain, à Agen.
Destieux-Junca (Mme), à Sorbetz (Gers).
Detrieux (M. l'abbé), chanoine honoraire, à Périgueux.
Devaux (M. l'abbé), chanoine et vicaire général, délégué de Mgr l'évêque d'Amiens.
Dhers (M. l'abbé), chanoine honoraire, professeur au Grand Séminaire de Pamiers.

Diaz (M. l'abbé José-Augusto), à Bragança (Portugal).
Diegues (M. le chanoine José Manuel), délégué du vicaire capitulaire de Bragance (Portugal).
Diharce (M.), consul de Bolivie et de Saint-Domingue.
Dinet (Comte et Comtesse), à Moulins.
Dios (Don Guillermo de), secrétaire de l'évêché de Jaca (Espagne).
Dolly de Vasselot (Mlle), à Melle (Deux-Sèvres).
Domenech (M. et Mme), à Croix-Daurade (Gers).
Donadieu (M. l'abbé Gabriel), Séminaire français, à Rome.
Donneaud (Mme), à Périgueux.
Donnodevie (Mme), à Lectoure (Gers).
Dorguin (M. l'abbé), curé de Nérondes, diocèse de Bourges.
Dornier (M. l'abbé), curé doyen d'Amancey, diocèse de Besançon.
Dos Santos Abranches (R. P.), à Lisbonne (Portugal).
Dos Santos Coelho (Mgr), ancien supérieur du Séminaire de Béja (Portugal).
Doucerain (M. Christian), hôpital Pasteur, à Paris.
Doux (M. l'abbé), curé doyen à Lannemezan, diocèse de Tarbes.
Drilhon (M.), directeur de la Société générale, à Pau.
Drouin (M. l'abbé), aumônier des Petites-Sœurs des Pauvres, à La Tour-Saint-Joseph, diocèse de Rennes.
Dubarrat (M. l'abbé), chanoine honoraire, archiprêtre de Pau.
Dubois (Mgr), vicaire général de Toulouse.
Duboys-Fresney (Mlle), à Paris.
Ducastaing (M. l'abbé), économe au Grand Séminaire de Poyanne, diocèse d'Aire.
Dugas (Mgr F. A.), à Saint-Boniface (Canada).
Duffaud (M l'abbé), curé doyen de Labarthe, diocèse de Tarbes.
Dufresne (R. P.), curé de Notre-Dame de Lorette, Manitoba (Canada).
Dugay (Rév. L. E.), à l'évêché des Trois-Rivières (Canada).
Duhalde (M. l'abbé), chanoine honoraire, archiprêtre de Mauléon, diocèse de Bayonne.
Duluc (M. l'abbé), curé archiprêtre de Seyches, diocèse d'Agen.
Dumas (M. l'abbé A. B.), professeur au collège Saint-Théodore, à Montauban.
Dumas de Vaulx (M.), à Roanne (Loire).
Dumford (V.), à Londres (Angleterre).
Dunajski (M. l'abbé), député et curé au diocèse de Posen.
Dunford (M. le chevalier Valentin), délégué diocésain de Westminster et de Northampton, à Londres.
Duperche (M. l'abbé), chanoine honoraire, à Meaux.
Dupin de Saint-Cyr (M. l'abbé Gérard), Mareuil-sur-Belle, diocèse de Périgueux.
Duprat (Mme), à Bagnères (Hautes-Pyrénées).
Duran (M. Pierre), à Barcelone (Espagne).
Durand (R. P. André), S. J., à Lyon.
Durand (M. l'abbé), chanoine honoraire, à Montpezat, diocèse de Viviers.
Durand (M. l'abbé), aumônier de l'école Jeanne-d'Arc, à Albi.
Duron (M. l'abbé), curé doyen de Blesle, diocèse du Puy.
Duval-Arnould (M.), conseiller municipal de Paris.

E

Echevarria (R. P Thomas), des Fils du Cœur Immaculé de Marie, à Madrid (Espagne).
Egan (R. P.), O. P., à Ettal (Bavière).
Eggermont (M. André), à Leignon (Belgique).
Egide (R. P.), à Outreau, diocèse d'Arras.
Elbée (Marquise d'), à Guéthary (Basses-Pyrénées).
Elzandia (M. l'abbé Manuel), chanoine, secrétaire de l'archevêché, à Buenos-Aires (République Argentine).
Emmanuel (R. P.), Capucin, au Mans.
Epetve (M. Epifanio), à Vitoria (Espagne).
Epitalon (M. l'abbé), aumônier militaire, à Saint-Etienne, diocèse de Lyon.

Ercoli (Don Luigi), directeur spirituel au Séminaire et délégué diocésain de Cesene (Italie).
Escalada de la Bastida (Mme et Mlles), à Séville (Espagne).
Escalon (M. l'abbé), chanoine honoraire, curé d'Aigueperse, diocèse de Clermont.
Esclozes (M. l'abbé), curé archiprêtre de Pennes, diocèse d'Agen.
Escribano Garcia (M. le chanoine Crisostomo), délégué diocésain de Cuenca (Espagne).
Esnault (M. l'abbé), curé doyen de Notre-Dame de Vire.
Espelagne (Rev. Sylvestre), à Cincinnati (Etats-Unis).
Esperon (M. Charles), pharmacien, à Fabrezan (Aude).
Estellon (M. l'abbé), chanoine, vicaire général à Avignon.
Estrem (M. l'abbé), chanoine honoraire, archiprêtre d'Oloron.
Etchebarne (M. l'abbé), curé d'Urrugne, diocèse de Bayonne
Ethier (Rev. Joseph), de l'Ontario (Canada).
Etienne (M. l'abbé), curé de Lorry-les-Metz (Alsace-Lorraine).
Euzet (M. l'abbé Joseph), collège français du Sacré-Cœur, à Smyrne (Turquie d'Asie).
Evesque (M. l'abbé), chanoine honoraire, curé de Boisson, diocèse de Nîmes.

F

Fabo (R. P. Pedro), Augustin Récollet, à Madrid (Espagne).
Fabre (M. l'abbé), chanoine honoraire, curé de Saint-Louis, à Oran.
Fabre des Estavels (Mme), à Toulouse.
Fargues (M. l'abbé), curé archiprêtre de Mézin, diocèse d'Agen.
Faria (M. l'abbé Aurélio Martinos de), à Povoa-de-Varzim (Portugal).
Fauchon (R. P.), missionnaire diocésain, à Notre-Dame-sur-Vire, diocèse de Coutances.
Faustin (Mme), à La Rochelle.
Favier (M. l'abbé), aumônier de l'hospice mixte de Toul, diocèse de Nancy.
Favreau (D[r]), à Pau.
Febvre (M. l'abbé), chanoine honoraire, à Poligny, délégué diocésain de Saint-Claude.
Feige (M. l'abbé), chanoine honoraire, supérieur des missionnaires diocésains, à Meaux.
Fernandez (M. Severo-Alfonso), ancien président de la République de Bolivie, à Paris.
Ferrario (Don Felice), secrétaire du Comité national italien, à Turin (Italie).
Fetel Malato (M. l'abbé), délégué de Portalègre (Portugal).
Fichaux (M.), notaire, à Oisy-le-Verger (Pas-de-Calais).
Figueroa (M. le chanoine Maximio), doyen de la cathédrale, à Salta (République Argentine).
Fitau (M. l'abbé Paul), à San-Pedro de Besalu, près Gérona (Espagne).
Fitzgerald (R. P.), à Glasgow (Ecosse).
Fleury (M. l'abbé Paul), chanoine honoraire, à Rouen.
Foissac (M. l'abbé), directeur au Grand Séminaire de Cahors.
Fonlongue (M. et Mme de), à Nancy.
Fontaine (M. l'abbé), aumônier de l'hôpital, à Gaillac, diocèse d'Albi.
Fontenberta y de Santmenate (M. Ignacio de), à Barcelone (Espagne).
Forbin (Comte de), à Paris.
Forestier (M.), rédacteur au *Télégramme*, à Toulouse.
Formigas (M. l'abbé Manuel Nunes), à Porto (Portugal).
Fort (M. l'abbé), archiprêtre de Gaillac (diocèse d'Albi).
Fortunato (Mgr Giordano), à Naples (Italie).
Foucaud (M. Adrien), à La Rochelle.
Fouquet (R. P.), missionnaire à Haïti.
Fourcade (M. l'abbé), chanoine honoraire, professeur au Séminaire de Saint-Pé, diocèse de Tarbes.
Fournier (M. l'abbé), supérieur du Grand Séminaire, à Auch.
Fournier (M. l'abbé), professeur au Grand Séminaire, Albi.

France (M. l'abbé), chanoine honoraire, directeur des œuvres et délégué diocésain de Grenoble.
Franco y Gonzalez (M. Miguel), à Madrid (Espagne).
François (M. l'abbé), chanoine honoraire, curé de Philippeville (Algérie).
François (M. l'abbé), chanoine honoraire, délégué diocésain de Chartres.
Franqueville (Vicomte de), à Angoulême.
Freda (M. le chanoine Antonio), vicaire général et délégué diocésain de Bisaccia (Italie).
Freese (M. l'abbé Jean), curé de Schwagsdorf, diocèse d'Osnabruck (Allemagne).
Frégeville (M. et Mme de), à Toulouse.
Freitas Barros (R. João-Chrysostomo de), curé, représentant la Ligue de l'Action sociale de Lisbonne (Portugal).
Fréneau (M. l'abbé Xavier), missionnaire diocésain, à Martinet, diocèse de Luçon.
Frotey (M. l'abbé), chanoine honoraire, curé de Notre-Dame, à Besançon.
Fuchs (M. l'abbé), à Landau (Palatinat) (Allemagne).
Fumon (M. l'abbé Anastasio de), délégué des Canaries (Espagne).
Furhsauys (M. Ambroise de), à Eger (Hongrie).

G

Gabelich (R. P. Raimundo), Dominicain, à Buenos-Aires (République Argentine).
Gadiou (M. l'abbé), chanoine honoraire, délégué diocésain de Saint-Brieuc.
Galan (M. l'abbé René), curé de Notre-Dame d'Oran (Algérie).
Galard (Vicomte de), à Sirac (Gers).
Gallardo (M. l'abbé José), secrétaire de Mgr l'évêque de Tucuman (République Argentine).
Gallardo (Don Joseph), à Rome.
Gamaleri (M. le chanoine Louis), prévôt de la cathédrale de Vintimille (Italie).
Gandia (R. P. Sigismondo del Real de), à Santa-Marta (Colombie).
Garcia Boiza (Don), chanoine titulaire de Salamanque (Espagne).
Gareau (M. l'abbé), chanoine titulaire, à Dijon.
Garicoïts (Mlle), à Tardets (Basses-Pyrénées).
Garnich (M. l'abbé), chanoine, secrétaire de l'évêché, à Luxembourg (Grand-Duché).
Garnier (M. l'abbé), chanoine honoraire, à Paris.
Gasbarri (Don Romolo), à Viterbe (Italie).
Gasset (M. du), à Gorges (Loire-Inférieure).
Gastebois (M. de), à Lourdes.
Gaston (M. l'abbé), chanoine honoraire, curé doyen de Saint-Mamet, diocèse de Saint-Flour.
Gaston (M. l'abbé Joseph), chanoine, à Pamiers.
Gately (M. l'abbé Louis), à Munich (Bavière).
Gately (M. l'abbé Louis), délégué du vicariat du district oriental du Cap de Bonne-Espérance (Afrique).
Gattinois (M. l'abbé), chanoine titulaire, vicaire général, à Verdun.
Gaubert (M. l'abbé), à Maral, par Bellegarde (Tarn).
Gaudioso (M. l'abbé), missionnaire apostolique à l'hôpital civil de Lucques (Italie).
Gauléjac (M. et Mme Georges de), à Pau.
Gaussens (M. l'abbé), chanoine honoraire, curé de Notre-Dame, à Bordeaux.
Gauvoin (M. l'abbé), curé doyen de Selles-sur-Cher, diocèse de Blois.
Gavido de Mérinos (Mlle Elisabeth), à Almendvaleje (Espagne).
Gay (M. l'abbé), archiprêtre de Samoëns, diocèse d'Annecy.
Gayan (M. l'abbé), directeur au Grand Séminaire de Poyanne, diocèse d'Aire.
Geiss (M. l'abbé), curé de Rixheim (Alsace).
Geldern-Egmont (Comtesse de), à Bergues (Nord).
Genau (M. l'abbé Antoine), curé de Rengelrode, diocèse de Paderborn (Allemagne).
Genta (M. le chanoine Domenico), délégué diocésain de Savone (Italie).
Gazel (M. l'abbé), chanoine honoraire, secrétaire général de l'évêché, délégué diocésain de Saint-Flour.

Gentilhomme (M. l'abbé), chanoine titulaire, supérieur du Grand Séminaire, délégué diocésain de Saint-Dié.
Germain (M. l'abbé Emmanuel), chanoine et vicaire général, délégué diocésain de Blois.
Gervais (R. P.), Capucin, à Bayonne.
Gervais de Lafond (M. l'abbé), curé doyen de Vouneuil, diocèse de Poitiers.
Gestas (Marquise de), à Tarbes.
Giard (M. Raphaël), à Bordeaux.
Gigord (Mlle Marie de), à Lyon.
Gilibert (M. l'abbé), chanoine honoraire, à Gimont, diocèse d'Auch.
Gimeno (M. Antonio), à Valladolid (Espagne).
Gineste (Mme de), à Toulouse.
Ginestet (M. l'abbé), curé de Saint-Salvy, à Albi.
Giot (Don Richard), à Cunéo (Italie).
Girard (Mme Paul de), à Montpellier.
Girardeau (R. P. Prosper), missionnaire diocésain, à Martinet, diocèse de Luçon.
Girbeau (M. l'abbé), chanoine titulaire, secrétaire général de l'évêché et vicaire général, à Pamiers.
Gissot (M. l'abbé), chanoine honoraire, archiprêtre de Condom, diocèse d'Auch.
Glemet (Rev. E.), Red River, Michigan (Etats-Unis).
Glotin (M. Paul), à Bordeaux.
Gnaesig (R. P.), Mariste, à Meppen (Allemagne).
Godet (M. l'abbé), chanoine titulaire, archidiacre, délégué diocésain d'Oran.
Godet (M. l'abbé), curé d'Excideuil, diocèse de Poitiers.
Goguyer-Lalande (M. l'abbé), chanoine honoraire, curé de Sainte-Valérie, à Limoges.
Gomes Correa (R. P. Abilio), délégué du vicaire capitulaire de Braga (Portugal).
Gommecourt (Mlle de), à Foncquevillers (Pas-de-Calais).
Gontaut-Biron (Marquis de), grand-croix du Saint-Sépulcre, à Paris.
Gonzalez (R. P. Albin), Dominicain, à Madrid (Espagne).
Gonzalez (Mlle Carmen), à Valladolid (Espagne).
Gornicki (M. l'abbé), curé doyen (Pologne).
Gorostiza (Mme de), à Gondrin (Gers).
Gorse (R. P. Léonard), prieur de la Chartreuse d'*Aula Dei* (Espagne).
Gougelot (M. l'abbé), curé doyen de Hirson, diocèse de Soissons.
Gougeon (M. l'abbé), chanoine titulaire, à Blois.
Gouré de Villemontée (M.), à Paris.
Goussens (M. l'abbé), chanoine honoraire, curé de Notre-Dame, à Bordeaux.
Grandin (R. P. Henri), provincial des Oblats de Marie-Immaculée, à Edmonton (Canada).
Grassaud (M. l'abbé), curé doyen de Saint-Paul, diocèse de Perpignan.
Graveron (Comtesse de), à Granville (Manche).
Gravier (M. l'abbé), chanoine honoraire, curé doyen des Mées, diocèse de Digne.
Grémaud (M. l'abbé A.), curé doyen de Remaufens, délégué diocésain de Lausanne (Suisse).
Grente (M. l'abbé), chanoine honoraire, directeur de l'Institut libre, à Saint-Lô.
Griffoni (M. l'abbé), curé doyen de Gatti-di-Vivario, diocèse d'Ajaccio.
Grimmer (M. le chanoine Anton), délégué diocésain de Prague (Autriche-Hongrie).
Grisoni (Mgr Cristoforo), chanoine, délégué diocésain de Sassari (Italie).
Gruffat (M. l'abbé), chanoine honoraire, archiprêtre de Douvaine, diocèse d'Annecy.
Guay (M. Eugène de), à Saint-Denis-de-Gastines (Mayenne).
Guedes (M. l'abbé Manuel Augusto), à Porto (Portugal).
Guembe (M. l'abbé Firmin), à l'évêché, délégué diocésain de Pampelune (Espagne).
Guérin (M. l'abbé), curé doyen de Bourgueil, diocèse de Tours.
Guérin (M. l'abbé René), chanoine prébendé, aumônier des Clarisses, à Alençon.
Guernon (Mme de), à Saint-Lô (Manche).
Gueyraud (M. Joseph), à Marseille.
Guibal (M. Louis), conseiller général et bâtonnier des avocats, à Montpellier.
Guibé (R. P.), missionnaire diocésain, à Séez.
Guignant (M. l'abbé), chanoine honoraire, curé doyen d'Eu, diocèse de Rouen.

Guigou (M. l'abbé), curé doyen de Comps-du-Var, diocèse de Fréjus.
Guilhem (M. l'abbé), chanoine honoraire, archiprêtre de Castelnaudary, diocèse de Carcassonne.
Guillesnot (M. l'abbé), archiprêtre de Saint-Lazare d'Avallon, diocèse de Sens.
Guillet (M. l'abbé), professeur au Grand Séminaire de Nantes
Guiran (Mlle de), à Marvejols (Lozère).
Guise (Mlle de), à Paris.
Guttierrez de Cossio (M. Antonio), consul de Honduras, à Santander (Espagne).
Guyot (R. P.), des Missions africaines, au Caire (Egypte).

H

Hachmer (Mme Thérèse), à Vienne (Autriche).
Hallenberger (M. l'abbé), curé de Cernay (Alsace-Lorraine).
Hartz (M. l'abbé), curé de Sainte-Marie-aux-Mines (Alsace-Lorraine).
Havet (D^r), professeur à l'Université de Louvain (Belgique).
Hays (M. et Mme du), à Anvin (Pas-de-Calais).
Hewison (M. l'abbé), chanoine à Salford (Angleterre)
Heloua (Lias Mécalli), à Alexandrie (Egypte).
Hendecourt (Vicomte d'), à Gognies-Chaussée (Nord).
Hendecourt (Vicomte de), à Sars-la-Bruyère (Belgique).
Henry (M. l'abbé), chanoine honoraire, curé de Saint-Martin, à Brest.
Héricault (Mlle J. d'), à Samer (Pas-de-Calais).
Herly (M. l'abbé), chanoine honoraire, supérieur du Petit Séminaire, à Rouen.
Herrera (Mme de), à Paris.
Hiegelsberger (M. le chanoine Mathias), délégué diocésain de Linz (Autriche).
Hildebrand (M. l'abbé), à Copenhague (Danemark).
Hillen (M. V.-A.), à Scheveningue (Hollande).
Hippolytus (Fr. Joseph), à San-Maurizio (Italie).
Hirth (M. l'abbé), aumônier du Bon-Pasteur, à Modenheim (Alsace-Lorraine).
Hiss (M. l'abbé), chanoine honoraire, institut Sainte-Marie, à Nivelles (Belgique).
Hocquart de Turtot (Comte Jean), à Paris.
Hoffann (Rev. S. P.), à Effinston (Etats-Unis).
Holguin Caro (S. Exc. Fernando), ministre de Colombie, à Paris, représentant du gouvernement de Colombie au Congrès.
Hosszu (Dr Jules), professeur à Lugos (Hongrie).
Hospital (M. l'abbé José), délégué diocésain de Valladolid (Espagne).
Hottelet (M. l'abbé), curé de Boneffe (Belgique).
Houard (M. l'abbé), chanoine titulaire, à Orléans.
Houle (Rev. Théophile), à Saint-Maurice, Thetford (Canada).
Houpert (M. l'abbé), rédacteur en chef du *Lorrain*, curé de Nouilly, diocèse de Metz.
Hourcastagne (Mgr), camérier de Sa Sainteté, à Orthez, diocèse de Bayonne.
Hoyn de Marien (Mme et Mlle de), à Bayonne.
Hozakowski (Mgr Wladislas), camérier de Sa Sainteté, professeur au Séminaire et délégué de Mgr l'archevêque de Posen (Allemagne).
Huc (R. P.), Jésuite, à Toulouse.
Hugonneau (Comtesse d'), à Poitiers.
Humières (Comtesse E. d'), à Bordeaux.
Hunt (Rev.), aumônier de l'hospice Saint-Joseph de la Délivrance, à Québec (Canada).
Hurault (M. l'abbé), vicaire général, Châlons-sur-Marne.
Huet (M. l'abbé), chanoine titulaire, archiprêtre de la cathédrale de Bayeux.

I

Ibarra (M. Fernando de), à Bilbao (Espagne).
Ibasbia (Don Ignacio), chanoine à Roncesvalles (Espagne).
Ingensand (M. l'abbé Guillaume), curé de Goch, diocèse de Munster (Allemagne).

Isoard de Chénerilles (M. l'abbé G. d'), chanoine titulaire, délégué docésain d'Aix-en-Provence.
Iwanska (Mme), à Varsovie (Pologne).
Izabé-Santé (M. l'abbé), curé de Saint-Paul d'Auch.

J

Jackowska (Mme Jeanne), à Cracovie (Autriche).
Jacquelin (M. l'abbé), chanoine prébendé, à Meaux.
Jacquier (M.), avocat, à Lyon.
Jaffrain (M. l'abbé), chanoine honoraire, recteur de Pléneuf, diocèse de Saint-Brieuc.
Jamart (M. Louis), à Bruxelles (Belgique).
Janin (Colonel), à Versailles.
Jaquet (M. E.), lieutenant de vaisseau, à Brest.
Jardon (M. A.), avocat, à Mont-de-Marsan.
Jarlier (M. l'abbé), chanoine honoraire, aumônier de Saint-Joseph, à Saint-Flour.
Jassoud (M. l'abbé), curé archiprêtre de Bourg-d'Oisans, diocèse de Grenoble.
Jaulerry (Mme et Mlle), à Biarritz (Basses-Pyrénées).
Jaureguy (R. P. André), vicaire général des Franciscains, à Rome.
Jaussan (M. Louis), avocat à Campouy (Aude).
Jean (M. l'abbé), curé doyen de Jausiers, diocèse de Digne
Jean (M. l'abbé), chanoine honoraire, à Limoux, diocèse de Carcassonne.
Jean-Baptiste (R. P.), Capucin, à Blois.
Jeandel (R. P. Godefroy), des Augustins de l'Assomption, à Santiago (Chili)
Jeglic (Dr Antonius Bonaventura), à Lubiana (Autriche).
Jegou (R. P.), Saint-Devion (Angleterre).
John (M. Edouard), curé à Gunthersdorf (Allemagne).
Josset (M. l'abbé), chanoine titulaire de Beauvais.
Jossier (M. l'abbé), chanoine honoraire, curé de Saint-Urbain et délégué diocésain de Troyes.
Jourdes (M. l'abbé), aumônier du Carmel, à Rabastens, diocèse d'Albi.
Julien (M. l'abbé), curé doyen de Sévérac-le-Château, diocèse de Rodez.
Jullion (R. P.), curé de Saint-Hippolyte, Saskatchewan (Canada).
Jureczka (M. l'abbé Ernest), curé de Zanditz, Silésie (Allemagne).
Jureczka (M. l'abbé Jean), curé de Deutsch Krawarn, Silésie (Allemagne).
Justice (M. l'abbé), aumônier de la Providence, à La Flèche, diocèse du Mans.

K

Kalstings (Baron et baronne), à Bayonne (Basses-Pyrénées).
Kavanagl (Rev. L. J.), à La Nouvelle-Orléans (Etats-Unis).
Kearny (Miss Mary), à Saint-Jean-de-Luz (Basses-Pyrénées).
Kebrle (M. l'abbé Joseph), chanoine honoraire de la collégiale des Saints-Pierre-et-Paul, à Vysehrad, diocèse de Prague (Bohême).
Kergorlay (Comte et Mlle de), à Montpellier.
Kergorlay (Comte Christian de), à Paris.
Khatchadourian (M. l'abbé Joseph), à l'évêché de Mamouret-ul-Aziz (Turquie d'Asie).
Kinsky (Comtesse Elisabeth), à Vienne (Autriche).
Klyberg (M. H. Barbé), à Harlem (Hollande).
Kœnig (R. P. Magnus), professeur au collège Saint-Charles, à Altdorf (Suisse).
Kœver (M. Victor de), à Vienne (Autriche).
Kokel (R. P. Remi), des Augustins de l'Assomption, à Rome.
Kolisek (M. l'abbé Aloys), délégué tchèque des diocèses de Prague, Olmutz et Brunn, à Gœding (Moravie).
Korakowski (Mgr), à Varsovie (Pologne).
Kosima (M. Jean), à Sanok (Autriche).
Kostrowski (M. le chanoine de), à Torokbalin (Hongrie).
Kovoar (M. le chanoine Joseph), délégué diocésain de Leitmeritz (Autriche).
Kulewko (M. l'abbé), à Wilna (Russie).
Kury (M. l'abbé), curé de Pany (Suisse).

L

Laage (M. l'abbé A. de), chanoine honoraire, curé doyen de Saujon, diocèse de La Rochelle.
La Arena de Aretio (Mme de), à Behobie, diocèse de Bayonne.
La Barre de Nanteuil (Comte de), à Ploujean (Finistère).
Labarthe (M. l'abbé), curé archiprêtre de Lavardac, diocèse d'Agen
Labat (M. et Mme Emmanuel), à Biarritz.
La Blottais (Mme de), à Laval.
Laborde-Moguez (Mme de), à Ustaritz (Basses-Pprénées).
La Borderie (Comtesse de), douairière, à Lesterps (Charente).
Laborie (M. de), à Lafox (Lot-et-Garonne).
Lacerda (Mlle Guilhermina de Jésus), à Porto (Portugal)
Lacodre (Mlle de), à Aigueperse (Puy-de-Dôme).
Lacoin (Mme), à Bayonne.
Lacq (M. l'abbé), chanoine honoraire, supérieur de l'institution Saint-Louis de Gonzague, à Bayonne.
Lacroix (M. l'abbé), curé doyen de Montmoreau, diocèse d'Angoulême.
La Croix-Laval (Commandant de), à Lyon.
Lafargue (M. l'abbé), curé doyen de Montesquiou, diocèse d'Auch.
Laffitte (M. l'abbé), chanoine, vicaire général, à Alger.
Laffitte (Mme de), à Aire (Landes).
Lafon (M. l'abbé), chanoine honoraire, curé de Notre-Dame, à Rochefort-sur-Mer.
Lafon (M. l'abbé), chanoine honoraire, curé doyen de Saint-Astier, diocèse de Périgueux.
Laforcade (Mlle de), à Pau.
La Forest (Comte de), à Nantes.
Lafortune (M. l'abbé L. J.), à Bouchuville (Canada).
Laglaye (M. l'abbé), maître de chapelle, à Aire.
Lagnès (M. l'abbé), chanoine honoraire, aumônier de la Visitation, à Saint-Flour.
La Grange (Baronne de), à Paris.
Laherrère (M. l'abbé), curé de Saint-Etienne, à Bayonne.
Laire (M. l'abbé), chanoine honoraire, à Compiègne, diocèse de Beauvais.
Laisney (M. l'abbé), chanoine honoraire, curé de Saint-Clément, à Cherbourg, diocèse de Coutances.
Laitre (Vicomte de), à Bourges.
La Lande (Comtesse de), à Paris.
La Landelle (Comte et comtesse Guy de), à Cognac (Charente).
La Landelle (Mlle de), à Quimper.
Lalanne (M. l'abbé), curé doyen de Fleurance, diocèse d'Auch.
Lalanne (M. Léon), directeur de la Société des Fonderies de Cran, à Annecy.
La Loge (M. F. de), à Mourion (Maine-et-Loire).
Lamaze (M. de), à Brive (Corrèze).
La Maisonneuve (Mme de), à Montargis (Loiret).
Lambel (Comtesse de), à Poitiers.
Lambert (M. l'abbé), chanoine honoraire, curé de Saint-Pierre, à Toulon diocèse de Fréjus.
Lamerville (Mlle de), à Bourges.
La Motte-Saint-Pierre (M. et Mme de), à Cambrai (Nord).
Lamy de la Chapelle (Mlle Thérèse), à Limoges.
Landaburu (R. P.), Franciscain, à Saint-Palais, diocèse de Bayonne
Landon (M. l'abbé), curé doyen d'Eymet, diocèse de Périgueux.
Langendries (R. P.), Jésuite, à Gand (Belgique).
Langlade (M. Etienne), à Armstrong, Floride (Etats-Unis).
Langlois (M. l'abbé), missionnaire diocésain, à Vire, diocèse de Bayeux.
Lansade (Mlle de), à Jonquières (Hérault).
Lanversin (Mlle de), à Marseille.
La Perrelle (Mme de), à Berck-Plage (Pas-de-Calais).
La Piganière de Courcelles (Mme César de), Pleine-Fougères (Ille-et-Vilaine).
Laplagne (Mme Joseph), à Montesquiou (Gers).

La Plesnaye (Mme la marquise de), à Paris.
Larbiouze (Commandant), à Ossun (Hautes-Pyrénées).
La Rivière (Mlle de), à Pau.
Larminat (M. de), à Nantes.
La Rozerie (Mlle de), à Valençay (Indre).
Larrède (M. l'abbé), curé doyen de Mugron, diocèse d'Aire.
Lartigue (M. l'abbé), curé doyen de Saint-Martin-de-Ré, diocèse de La Rochelle.
La Salle (Duc de), à Versailles.
Lassalle (M. l'abbé), chanoine honoraire, secrétaire du bureau diocésain des œuvres, à Toulouse.
Lassus (M. le chanoine), supérieur du Petit Séminaire de Saint-Pé, diocèse de Tarbes.
Lastic (Marquise de), à Montpellier.
La Taille (Vicomtesse de), à Evreux.
Lataulade (Mme de), à Saint-Cricq-Chalosse (Landes).
Latil (M. le Dr), à Nîmes.
La Torre (Don Francesco), curé du Gesù, délégué diocésain de Foggia (Italie).
La Tour d'Auvergne-Lauraguais (Prince de), à Paris.
La Tour du Pin (Mlle de), à Paris.
Laude (M. l'abbé), chanoine honoraire, délégué diocésain du Mans.
Laugier-Villers (Mme la comtesse de), à Paris.
Laurence (M. l'abbé), chanoine honoraire, supérieur du Grand Séminaire de Tarbes.
Lauro (M. l'abbé), chanoine honoraire, curé de Saint-Bonaventure, à Alger.
Laval (Mlle), à Paris.
Lavandier (M. l'abbé), curé doyen de Bléré, diocèse de Tours.
Lavaur (Mme de), à Saint-Céré (Lot).
Lavernette (M. l'abbé de), chanoine honoraire, supérieur de l'école de Rimont, diocèse d'Autun.
Lavialle (M. l'abbé), chanoine titulaire, doyen du Chapitre de Périgueux.
La Villerabel (Capitaine Raoul de), à Saint-Brieuc.
Lavoral (Mgr), abbé mitré de Strahov (Autriche-Hongrie).
Lavorel (M. l'abbé), chanoine honoraire, directeur de la *Croix de la Haute-Savoie*, à Annecy.
Lazcano (R. P. Augustin de), Fils du Cœur Immaculé de Marie, à Madrid (Espagne).
Le Bas (M. l'abbé G.), église catholique Saint-Matthieu, à Jersey (Angleterre).
Le Bec (Dr), chirurgien de l'hôpital Saint-Joseph, à Paris.
Leblanc (M. l'abbé), curé doyen de Chailland, diocèse de Laval.
Le Chauff de Kerguenec (Capitaine), à Laval.
Leclerc (M. l'abbé), chanoine titulaire, supérieur de l'école Saint-Edme, à Sens.
Lecocq (M. l'abbé), curé doyen de Nouvion, diocèse de Soissons.
Lecoiffier (M. l'abbé), chanoine honoraire, à Rennes.
Lecointe des Iles (M.), à Saint-Saulve (Nord).
Le Courtois (R. P. Paul), au Séminaire d'Halifax (Canada).
Ledochowska (Comtesse), à Woloczyska (Russie).
Le Dorz (M. l'abbé), chanoine honoraire, curé de Saint-Paterne, à Vannes.
Lefebvre (M. l'abbé), chanoine honoraire, vicaire général, à Paris.
Lefèvre (M. l'abbé Achille), curé doyen de Wassigny, diocèse de Soissons.
Legasse (Mgr), préfet apostolique de Saint-Pierre et Miquelon.
Legentil (Mme), à Rouen.
Lehardy (M. l'abbé), chanoine honoraire, aumônier de l'Adoration, à Rennes.
Le Huérou-Kéridel (M. l'abbé), curé doyen de Plestin, diocèse de Saint-Brieuc.
Lelièvre (M. Henri-Gustave), avocat, à Mayenne (Mayenne).
Lelong (M. l'abbé), chanoine honoraire, à Saint-Quentin, délégué diocésain de Soissons.
Le Mercier (M. l'abbé), supérieur de l'Institution Saint-Joseph, à Lannion, diocèse de Saint-Brieuc.
Lemonnier (M. l'abbé), directeur de l'Institution Saint-Romain, à Rouen.
Lemos (M. Arthur de), sénateur, à Rio-de-Janeiro (Brésil).
Lenert (M. l'abbé), curé de Saint-Nicolas du Chardonnet, à Paris.

Leopardi (M. le chanoine Monalduzio Conte), archiprêtre de Recanati (Italie).
Lepetit (Mgr), vicaire général, à Coutances.
L'Epine (M. et Mme de), à Pézenas (Hérault).
Le Ronne (M. l'abbé), chanoine honoraire, curé doyen de Longjumeau, diocèse de Versailles.
Leroux (M. l'abbé), chanoine honoraire, délégué diocésain de Séez.
Leroux (M.), notaire à Plouer (Côtes-du-Nord).
Leroy (M. l'abbé Auguste), missionnaire diocésain, à Paris.
Le Sann (Rev.), à Margo, Saskatchewan (Canada).
Lesergeant (M. l'abbé), chanoine archiprêtre de la cathédrale et délégué diocésain de Rouen.
Lespinasse (M. l'abbé), chanoine titulaire, vicaire général, à Agen.
Lespinay (Marquise de), à Paris.
Lestapis (M. et Mme Henri de), à Artix (Basses-Pyrénées).
Letellier (M. l'abbé), chanoine titulaire, à Beauvais.
Letellier (R. P.), à New-York (Etats-Unis).
Letestu (R. P. Lazare), Frère Mineur Capucin, à Paris.
Letourneau (M. l'abbé), chanoine honoraire, curé de Saint-Sulpice, à Paris.
Leynaud (M. le chanoine), curé de Sousse, diocèse de Carthage (Tunisie).
Lichstenstein (Princesse de), à Linz (Autriche)
Lichy (Vicomte de), à Trouget (Allier).
Liénard (Mgr), vicaire général, à Arras.
Ligeard (M. l'abbé), curé doyen de Preuilly-sur-Clain, diocèse de Tours.
Limairac (Mlle de), à Montauban.
Limoges (M. l'abbé Eugène), curé de la cathédrale et délégué diocésain de Mont-Laurier (Canada).
Linger (M. de), à Nantes.
Lisle (M. l'abbé), chanoine honoraire, curé de Saint-Martin, à Biarritz, diocèse de Bayonne.
Littierre (M. l'abbé Alexandre), chanoine honoraire, supérieur du Grand Séminaire, à Soissons.
Llobera y Solivellas (M. le chanoine), à Majorque (Espagne).
Llopez y Pomares (M. le chanoine Pascual), recteur du Séminaire et délégué diocésain de Tortosa (Espagne).
Lobkowicz (Princesse H. de), à Horin-Melnik (Autriche).
Lopez de la Vega (M. l'abbé P.), missionnaire diocésain, à Hasparren, diocèse de Bayonne.
Lorenzana (Marquise de), à Fuente del Maestre (Espagne).
Loridant (M. J.), à Tourcoing (Nord).
Lorido (Don Jesus), secrétaire de l'évêché et délégué diocésain de Léon (Espagne).
Loubet (M. l'abbé), chanoine honoraire, économe à l'école de la Trinité, Béziers.
Luc (Mlle du), à Condom (Gers).
Lucia (R. P. Léon), missionnaire de l'Immaculée-Conception, à Tucuman (République Argentine).
Lucia (M. le chanoine Salvator de), à Bénévent (Italie).
Lucien-Brun (M. Joseph), avocat, à Lyon.
Lukomski (Mgr Stanislas), camérier de Sa Sainteté et curé de Kozmin (Pologne russe).
Lunardi (Don Federico), à Salviano, délégué diocésain de Livourne (Italie).
Lyndermayr (M. l'abbé), vicaire à la cathédrale d'Augsbourg (Bavière).
Lyra (M. Bénigne), délégué de l'évêque de Floresta (Brésil).

M

Mac-Corry (Rev. Geo), à Down (Irlande).
Mac Nairney (Rev.), doyen de Saint-Peters'Church, à Glasgow (Ecosse).
Magaldi (M. le chanoine Francesco-Paolo), curé de San-Costantino, à Rivelli (Italie).
Mage (Mme Paul), à Mostaganem (Algérie).
Magnier (M. l'abbé Adolphe), curé du Cret (Suisse).
Maire (Mlle Julienne), à Cognac (Charente)

Maistre (Mlle Marie de), à Bourges.
Malafosse (Comte), à Paris.
Malignon (M. l'abbé), chanoine honoraire, curé doyen d'Aigues-Mortes, diocèse de Nîmes.
Malsou (M. l'abbé), chanoine honoraire, curé de la Trinité, à Angers.
Mandeville (Mme Jean), à Béziers (Hérault).
Mangin (Mgr), protonotaire apostolique, curé de Stenay, diocèse de Verdun.
Manissier (M. l'abbé), chanoine honoraire, curé de Ganges, diocèse de Montpellier.
Marandat (M. l'abbé), chanoine honoraire, archiprêtre de Saint-Yrieix, diocèse de Limoges.
Marcellus (Comte Paul de), à Montbron (Charente).
Marchand (M. le chanoine), chancelier de l'évêché et délégué diocésain de Trois-Rivières (Canada).
Marcos (M. l'abbé Antonio), chanoine doctoral, à Jaca (Espagne).
Maréchal (M. l'abbé), curé doyen de Montauban-de-Bretagne, diocèse de Rennes.
Marguet (M. l'abbé), chanoine honoraire, curé de Saint-Loup, à Châlons-sur-Marne.
Marin (Mgr), curé de la cathédrale de Chambéry, représentant de S. Em. le cardinal Dubillard.
Mario (M. l'abbé), chanoine honoraire, à Carcassonne.
Mariscotti (Comtesse), à Rome (Italie).
Marnas (M. l'abbé), chanoine honoraire, directeur des œuvres, à Lyon
Marois (M. l'abbé Z.), chancelier de l'évêché de Regina (Canada).
Marolles (Mme de), à Arpajon (Seine-et-Oise).
Maromado (Dr Francisco-Maria), à Estremoz (Portugal).
Marquès de Figueiredo (Mgr Antonio), vicaire général à Viseu (Portugal).
Martin (Mgr), protonotaire apostolique, archiprêtre de la cathédrale de La Rochelle.
Martin (M. l'abbé), chanoine, à Clermont-Ferrand.
Martin (Rev. L.), à Kilmore, Victoria (Australie)
Martin du Nord (Baron et baronne), à Verneuil (Sarthe).
Martini (M. l'abbé), chanoine adjoint, à Marseille.
Marty (M. l'abbé), chanoine honoraire, directeur des œuvres, à Perpignan.
Marty (M. l'abbé), directeur au Grand Séminaire de Nîmes.
Masin (Vicomte de), à Paris.
Masson (M. l'abbé), chanoine honoraire, curé-doyen de La Grand'Combe, diocèse de Nîmes.
Massot (M. l'abbé), maître de chapelle, à Toulouse.
Matheus (Comte), à Versailles.
Matignon (M. l'abbé), curé de Saint-Bruno, à Bordeaux.
Mattos (Mme Maria-Filomena de), à Lisbonne (Portugal).
Maudhuit (M. l'abbé), chanoine honoraire, archiprêtre de Provins, diocèse de Meaux.
Maurel (M. l'abbé), chanoine honoraire, curé archiprêtre de Notre-Dame de Tonneins, diocèse d'Agen.
Maurel (M. l'abbé), chanoine, supérieur du Grand Séminaire de Cahors.
Maurette (M. l'abbé), curé doyen de Quérigut, diocèse de Pamiers.
Mauri (M. l'abbé), chanoine honoraire, curé de la Madeleine, à Béziers.
Maurin (M. l'abbé), chanoine honoraire, économe à l'école libre du Sacré-Cœur, à Montpellier
Maury (M. l'abbé), curé doyen de Varilhes, diocèse de Pamiers.
Mazodier (M.), directeur des Mines de La Grand'Combe (Gard).
Mazzuchelli (M. le chanoine Arturo), à Valdarno (Italie).
Mechtler (M. l'abbé Jean), curé de Saint-Florian, à Vienne (Autriche).
Medebielle (M. l'abbé), chanoine honoraire, délégué diocésain et directeur des œuvres de Bayonne.
Meeus Jacobs (M. Eugène), à Anvers (Belgique).
Mellerio (M.), à Paris.
Menditte (M. l'abbé de), curé doyen de Tardets, diocèse de Bayonne.
Menditte (Mlle Marie de), à Menditte (Basses-Pyrénées).
Menten de Horne (M. l'abbé J. de), à Liége (Belgique).
Méra (M. l'abbé), chanoine honoraire, archiprêtre de Vervins, diocèse de Soissons.
Mercier (M. l'abbé Augustin), vicaire général, délégué de Mgr l'évêque de Luçon.

Merdjmekian (M. l'abbé Pierre), vicaire à la cathédrale d'Angora (Turquie d'Asie).
Mergentheim (M. l'abbé Léon), vicaire à Muenchen-Gladbach, diocèse de Cologne (Allemagne).
Mério (M. l'abbé), chanoine honoraire, secrétaire particulier de Mgr l'archevêque de Rouen.
Merrier (R. P.), à Saint-Boniface (Canada).
Messire (M. l'abbé), curé de Sainte-Blandine, à Lyon.
Meyer (M. l'abbé), curé de Balsthal (Suisse).
Miaz (Dr Joseph), à Vienne (Autriche-Hongrie).
Michardière (M. l'abbé), chanoine et vicaire général de Poitiers.
Michel (M. le chanoine), à Allibaudières, diocèse de Troyes.
Michel (M. l'abbé), chanoine, curé de la cathédrale, à Nîmes.
Michel (M. l'abbé Jules), curé doyen de La Motte-du-Caire, diocèse de Digne.
Michelet (M. l'abbé), professeur à l'Institut catholique de Toulouse.
Miguel de Munoa (M.), à San-Sebastian (Espagne).
Milleville (Mme de), à Londinières (Seine-Inférieure).
Milleville (Mlles de), à Boissay (Seine-Inférieure).
Millot (M. l'abbé), chanoine et vicaire général, à Versailles
Minheiro Marques (R. P.), à Lisbonne (Portugal).
Mirabel-Chambaud (M. l'abbé), curé de Notre-Dame, à Annonay, diocèse de Viviers.
Mitton (M. l'abbé), supérieur du Petit Séminaire, à Carcassonne.
Moine (M. l'abbé), curé doyen de Saint-Savin, diocèse de Poitiers.
Moisan (M. l'abbé), chanoine honoraire, secrétaire général de l'évêché de Vannes.
Moissac (M. Pierre de), à Poitiers.
Molinier (M. l'abbé), curé doyen de Salles-Curan (Aveyron).
Monet (M. l'abbé), chanoine honoraire, à Poitiers.
Monjaux (R. P. Norbert), à Saint-Brieuc.
Monkievicz (M. Louis), à Pétrograd (Russie).
Monpeurt (R. P.), Dominicain, à Paris.
Monsch (M. l'abbé), curé de Hochfelden (Alsace-Lorraine).
Montagne (M. l'abbé Jules), délégué diocésain d'Assomption (Paraguay).
Montault (Mlle de), à Paris.
Montels (M. l'abbé), chanoine honoraire, professeur à l'école de la Trinité, à Béziers, diocèse de Montpellier.
Montero de Espinosa (Mme Josefa), à Badajoz (Espagne).
Montesquieu (Baron Jean de), à Cholet.
Montfort (Baronne de), à Arpajon.
Montgermont (M. l'abbé de), chanoine honoraire, à Rennes
Montgermont (Comtesse de), à Saint-Méen (Ille-et-Vilaine).
Morant (Comte de), à Paris.
Moreau (M. l'abbé), curé doyen de Levet, diocèse de Bourges.
Moreau (M. l'abbé), chanoine honoraire, aumônier de l'école Colbert, à Limoges.
Morel (M. l'abbé), chanoine honoraire, curé de Chevrières, diocèse de Beauvais.
Moreno y Martinez (M. l'abbé Javier), à Madrid (Espagne).
Morillot (Mme Vve), à Menton (Alpes-Maritimes).
Morville (Comtesse de), à Paris.
Moulin de Labarthète (Mme et Mlle du), à Aire.
Mourot (M. le chanoine), à Besançon.
Moustiers (Marquise de), à Paris.
Monti de Rezé (M. Claude de), à Nantes.
Mraz (M. l'abbé Antoine), chanoine titulaire, à Budweis (Autriche-Hongrie).
Mulder (Mlle), à Anvers (Belgique).
Muller (M. l'abbé Joseph), professeur au Grand Séminaire, délégué diocésain de Fulda (Allemagne).
Müller-Hoberg (M. François), de Muenchen-Gladbach, diocèse de Cologne (Allemagne).
Munoa (M. Jean), à Saint-Sébastien (Espagne).
Murphy (Miss M.), à Bordeaux.
Murua (Don Jean de), à Saint-Sébastien (Espagne).

N

Naegel (R. P.), Mariste, à Meppen (Hanovre).
Neyrand (M. André), à Saint-Chamond (Loire).
Nicolas (M. l'abbé), chanoine honoraire, curé doyen de Clermont-l'Hérault, diocèse de Montpellier.
Noaillat (M. et Mme de), à Paris.
Noguer (Mme), à Barcelone (Espagne).
Nougaret (Rev. L.), délégué diocésain de Toledo (Etats-Unis).
Nunez Formigão Junior (M. l'abbé Manuel), délégué de Santarem (Portugal).
Nunez Vasquez (M. le chanoine Edouard), vicaire général et délégué diocésain d'Osma (Espagne).

O

Obein (M. l'abbé J.), secrétaire de l'évêché, à Nice.
Obich-Naly (Baronne), à Vienne (Autriche).
O'Brien (Miss Mary), à Bordeaux.
Ocetek (M.), conseiller consistorial, à Vienne (Autriche).
O'Conner (Miss Mary), à Bordeaux.
O'Gorman (Comte et comtesse), à Pau.
Olivier (M. l'abbé), chanoine titulaire, archiprêtre de la cathédrale, à Sens.
Ollier (M. l'abbé Louis), aumônier militaire, à Toulouse.
Ordonneau (M. Pierre), missionnaire diocésain, à Luçon.
Orlandi (Don Nazzareno), délégué diocésain de Sienne (Italie).
O'Rourke (R. P. John), à New-York (Etats-Unis).
O'Rourke (Mme la comtesse Elvire), Varsovie (Pologne russe).
Ostuzzi (Don), directeur du *Corriere del Friuli*, délégué diocésain d'Udine (Italie).
O'Sullivan (M. J.), à Sneem Kerry (Irlande).
Ott (M. l'abbé), chanoine titulaire, à Strasbourg (Alsace-Lorraine).

P

Pacaud (M l'abbé), curé doyen d'Eguzon, diocèse de Bourges.
Pachins (M. l'abbé), curé doyen de Montbazens, diocèse de Rodez.
Padlewski (M. l'abbé François), doyen et conseiller ecclésiastique du diocèse de Posen (Allemagne).
Pælaert (M. l'abbé), chanoine titulaire, secrétaire général de l'évêché d'Oran.
Paget (M. l'abbé), chanoine titulaire, vicaire général, à Sens.
Pailhas (R. P.), Supérieur général des Pères de Bétharram, à Irun (Espagne).
Paillart (M. l'abbé), aumônier de la maison-mère des religieuses de la Compassion, à Domfront, diocèse de Séez.
Painhas (M. José), à Duteiro, Vianna-do-Castello (Portugal).
Palazzi (Mme), à Naples (Italie).
Pambrun (Dr), à Bayonne.
Pando (M. Luis de), président du Centre eucharistique, à Madrid (Espagne).
Pandolfi (M. le chanoine Salvator), à Castellamare di Stabia (Italie).
Panissié (M. l'abbé), chanoine honoraire, curé du Baillif, délégué diocésain de la Guadeloupe.
Pannebœuf (Mme la marquise de), à Tulle.
Pantoja (Mgr Argemiro), délégué de l'archevêque de Belem-de-Para (Brésil).
Paoli (M. l'abbé), curé doyen de Rogliano, diocèse d'Ajaccio.
Paquet (R. P.), de la Compagnie de Jésus, à Bruxelles (Belgique).
Paraire (M. l'abbé), curé doyen de Trèbes, diocèse de Carcassonne.
Parias (M. Gustave), à Mortagne-sur-Gironde (Charente-Inférieure).
Parot (M. l'abbé), à La Louvière, délégué diocésain de Tournai (Belgique).
Parrado Garcia (M. Augustin), délégué diocésain de Salamanque (Espagne).
Parrilla (M. l'abbé Bellon), vicaire général, à Cuenca (Espagne).
Pascucci (Mgr François), à Rome.
Pasquier (M. l'abbé), missionnaire, à Guyancourt, diocèse de Versailles.
Passe (M. l'abbé), chanoine honoraire, curé de la cathédrale d'Alais, diocèse de Nîmes.

Passicot (M. l'abbé), économe au Petit Séminaire de Bel-Loc, diocèse de Bayonne.
Patillas (Rev. Jules-Guilbert), à Porto-Rico (Antilles).
Payen (M. l'abbé), chanoine prébendé, secrétaire de l'évêché de Troyes.
Pécastaing (M. l'abbé), curé doyen de Rion-des-Landes, diocèse d'Aire.
Pech (M. l'abbé), aumônier militaire, à Lyon.
Peeperkorn (Rev. H.), à Vlaardingen (Hollande).
Pelleport (Baron de), à Bordeaux.
Pellissier (M. l'abbé), chapelain de Notre-Dame de la Garde, à Marseille.
Pencki (M. l'abbé), chanoine, à Varsovie (Pologne).
Pennerath (R. P.), des Oblats de Marie-Immaculée, supérieur de la mission de Boma, délégué du Basutoland (Afrique).
Pereira Cabral (R. P. François), à Lisbonne (Portugal).
Pereira Ribeiro (M. le chanoine), vicaire capitulaire, délégué diocésain de Funchal (Ile Madère).
Peret (M. l'abbé), chanoine et vicaire général, à Poitiers.
Perkmann (Mgr Christian), délégué diocésain de Salzbourg (Autriche).
Peroni (M. Settimio), à Fiesole (Italie).
Perret (M. l'abbé), curé doyen de Mouthe, diocèse de Besançon.
Perrimond (M. l'abbé), doyen honoraire, aumônier des Sœurs de l'Espérance, à Hyères, diocèse de Fréjus.
Perselli (M. et Mme), à Storgatan (Suède).
Peruzy (Mlle Elise), à Bucarest (Roumanie).
Peski (M. l'abbé Adam), professeur au Grand Séminaire, à Plock (Pologne russe).
Pesque (M. l'abbé), chanoine titulaire, chancelier de l'évêché de Perpignan.
Peter (M. l'abbé), curé d'Obermuespach (Alsace-Lorraine).
Petit (M. l'abbé), curé doyen de Dampierre, diocèse de Troyes.
Petit (M. l'abbé Alexandre), à Angoulême.
Peyrouselle (M. l'abbé), curé doyen de Salies, diocèse de Toulouse.
Peyroux de Salemagne (Comte et comtesse du), à Clermont.
Philipps (M. l'abbé Bélisaire), secrétaire de l'archevêché de Lima (Pérou).
Piacenza (Mgr), consulteur des Rites, à Rome.
Piberne (M. l'abbé Henri), curé de Saint-Michel des Sables-d'Olonne.
Pierlot (R. P.), O. M. I., à Bruxelles (Belgique).
Piette (M. le chanoine), délégué de Joliette (Canada).
Pilain (M. l'abbé), chanoine honoraire, missionnaire apostolique à Wissant, diocèse d'Arras.
Pilven (M. l'abbé), chanoine honoraire, secrétaire général de l'évêché de Quimper.
Pineau (M. l'abbé), aumônier du Bon-Pasteur, à Angers
Pineau (M. le D^r), à La Caillère (Vendée).
Pinheiro (M. l'abbé José B.), à Manteigas (Portugal).
Pinheiro de Souza (P. Manoel Soares), à Porto (Portugal).
Pinheiro Marquès (M. l'abbé), curé d'Alcantara (Portugal).
Pini (Mgr Giambattista), prévôt de Sant'Eustorgio, à Milan (Italie)
Pins (Mlles J. et M. de), à Toulouse.
Pins-Montbrun (Mlle de), à Toulouse.
Pinto de Moura (M. l'abbé Jose), délégué de l'évêque de Porto (Portugal).
Pinto de Paiva Freixo (Dr P. Antonio), à Porto (Portugal).
Pinyot (M. l'abbé Valentin), à Vich (Espagne).
Pio (Mgr), délégué de l'archevêque de Marianna (Brésil).
Planchard (M. l'abbé), missionnaire diocésain, à Rodez.
Planson (M. l'abbé), chanoine honoraire de Meaux, aumônier des religieuses Bénédictines, à Gestel (Hollande).
Poey (M. l'abbé), curé doyen de Coarraze, diocèse de Bayonne.
Pointis (M. le chanoine), à Lourdes.
Poletti (R. P. Charles-Marie), des Prêtres du Saint-Sacrement, à Turin (Italie).
Ponce de Léon (Don José), chapelain royal, à Séville (Espagne)
Poncelet (M.), député, à Bruxelles (Belgique).
Ponchalon de Vichy (Comtesse de), à Paray-le-Monial (Saône-et-Loire).
Ponsay (Mme et Mlle de), à Ligné (Loire-Inférieure)
Pontac (Comte de), à Langon (Gironde).
Pontavice (Comte du), à Paris.

Poprawski (M. l'abbé Maryan), chanoine et délégué diocésain de Posen (Allemagne).
Portal (Baronne de), à Arcachon (Gironde).
Portalis (Baron et baronne), à Biarritz (Basses-Pyrénées).
Porte (M. l'abbé), chanoine honoraire, supérieur du Petit Séminaire, à Nay, diocèse de Bayonne.
Poterat (Mgr Ph. de), directeur de l'œuvre de la Jeunesse ouvrière, à Orléans.
Pottier (M. l'abbé), chanoine titulaire, archiprêtre de Montauban.
Poulin (M. l'abbé), chanoine honoraire, curé de la Trinité, à Paris.
Prados y Morales (M. Saturio), à Madrid (Espagne).
Praneux (M. l'abbé), maître de chapelle au Berceau de Saint-Vincent-de-Paul, diocèse d'Aire.
Prat (M. l'abbé), supérieur de la maîtrise, à Gaillac, diocèse d'Albi.
Prevel (M. l'abbé), chapelain de la Vierge fidèle, à La Délivrande, diocèse de Bayeux.
Previtali (Mgr Joseph). curé de San-Salvatore, à Venise (Italie).
Primeau (M. l'abbé Léonide), à Saint-Boniface, Manitoba (Canada).
Pro (M. Hector Guevara), à Santander (Colombie).
Prosdocimi (Don Giovanni), délégué diocésain de Vicence (Italie).
Prunet (M. l'abbé), chanoine titulaire, à Albi.
Puciata (M. Léon), à Vilna (Russie).
Puginier (M. l'abbé), curé de Notre-Dame de Mazamet, diocèse d'Albi.
Puglisi (M. le chanoine Salvatore), délégué diocésain de Catane (Italie).
Puig (Dr Henri), à Nice.
Puthaut (Mlle de), à Ennordres (Cher).
Puyferrat (Mme de), à Niort.
Puymaigre (Mlle de), à Paris.
Puységur (Comtesse Erhard de), à Paris.

Q

Quadrès (M. l'abbé Tranquillo), chanoine, à Locarno (Suisse)
Quattrini (M. le chanoine Giuseppe), prévôt de Saint-Adrien, délégué diocésain de Modène (Italie).
Quinn (M. le chanoine John), à Ireland (Angleterre).

R

Raab (M. l'abbé Joseph), primicier, à Geisa (Allemagne).
Radius (M. Georges), à Paris.
Ragnikowski (M. l'abbé), doyen, à Varsovie (Pologne).
Rambert (M. l'abbé), curé doyen de Saint-Nicolas, diocèse de Montauban.
Rambure (M. l'abbé), chanoine et vicaire général, à Arras.
Ramos Bentes (Don José dos), vicaire général, à Faro (Portugal).
Ransan (R. P. Othon), à Bordeaux.
Rattaire (M. l'abbé Louis), des Prêtres du Sacré-Cœur de Saint-Quentin, délégué de Mgr le vicaire apostolique de Norvège et de Mgr le vicaire apostolique du Danemark.
Raveau (M. l'abbé), chanoine honoraire de Lorette, aumônier des Petites-Sœurs des Pauvres, à Poitiers.
Raynard (M. l'abbé), curé de Saint-Maixent, diocèse de Poitiers.
Real de Gaudia ((M. del), à Santa-Marta (Colombie).
Rebière (Mgr), chanoine honoraire, à Périgueux.
Recouvreur (M. Georges), avoué, à La Châtre (Indre).
Refojos (Don Antonio Gonzales), chanoine de la cathédrale d'Orense (Espagne).
Renouard (M. Henri), à Vannes (Morbihan).
Renvoisé (M. l'abbé), chanoine honoraire, archiprêtre de Vendôme, diocèse de Blois.
Replumaz (M. l'abbé), archiprêtre de Marcellaz, diocèse d'Annecy.

Rescanières (R. P.), missionnaire diocésain, à Limoux, diocèse de Carcassonne.
Respaut (M. l'abbé), chanoine honoraire, curé doyen de Rivesaltes, diocèse de Perpignan.
Reversade (M. l'abbé), chanoine honoraire, aumônier du Sauveur, à Terrasson, diocèse de Périgueux.
Rey-Herme (M. l'abbé), chanoine honoraire, archiprêtre de Saint-Péray, délégué diocésain de Viviers.
Rias (M. l'abbé), chanoine honoraire, supérieur du collège Saint-Joseph, à Poitiers.
Ribeiro (M. Alberto Alvares), à Porto (Portugal).
Rinieri (M. l'abbé), curé doyen de Altiani, diocèse d'Ajaccio.
Rius (M. Antonio de), à Montevideo (République Argentine).
Rivera (Mme Dolorès Torrès), à Malaga (Espagne).
Rivez (M. l'abbé), chanoine honoraire, à Bédarieux, diocèse de Montpellier.
Robert (R. P.), missionnaire diocésain, à Notre-Dame de Buglose, diocèse d'Aire.
Rodriguez (M. Augustin), à Coli (Colombie).
Roitel (M. l'abbé), curé de Saint-Jean-Baptiste, à Verdun.
Rolland (M. Benoit), vice-président du Sénat espagnol, à Madrid (Espagne).
Rolland (M. Guillermo), secrétaire d'ambassade, à Madrid (Espagne).
Rollin de Courthillet (Mme de), à Pau.
Romano (M. le chanoine Carmine), délégué diocésain, à Naples (Italie).
Romeu y Prat (M. l'abbé Antoine), à l'évêché de Vich (Espagne).
Roques (D[r]), à Bordeaux.
Roquigny (M. Roger et Mlle de), à Etaples (Pas-de-Calais).
Rosendo Olivares (M. l'abbé Joseph), Tertiaire Dominicain, professeur à Santiago (Chili).
Rosier (Mme Henry), à Dôle (Jura).
Rossi (Don Bosone), délégué diocésain de Gubbio (Italie).
Rossillon (R. P. Pierre), supérieur de la Mission, délégué de l'évêque de Vizagapatam (Inde).
Rothe (M. le chanoine), à Coutances.
Rotier (M. l'abbé), aumônier de l'Hôtel-Dieu, à Blois.
Rotours (M. André des), à Paris.
Rouballay (M. l'abbé), curé doyen de Bracieux, diocèse de Blois.
Roubieu (M. l'abbé), chanoine adjoint, à Marseille.
Roucairol (M. l'abbé H.), missionnaire diocésain, à Pibrac, diocèse de Toulouse.
Rouède (M. l'abbé), curé doyen de Castanet, diocèse de Toulouse.
Rougé (Comtesse de), à Angers.
Rouillé d'Orfeuil (Comtesse D.), à Dammarie-les-Lys (Seine-et-Marne).
Rouquette (D[r]), à Mèze (Hérault).
Roussac (M. de), à Montpellier.
Rousseau (M. l'abbé E. Armand), chanoine honoraire, aumônier à Ruillé-sur-Loir, diocèse du Mans.
Rousselot (M. l'abbé), professeur à l'Institut catholique de Paris.
Rouvroy (Comte Laurens de), à Avignon.
Roux (M. l'abbé), chanoine honoraire, curé de Sainte-Bazeille, diocèse d'Agen.
Roy (M. l'abbé), chanoine honoraire, aumônier à La Puye, diocèse de Poitiers.
Rozier (M.), camérier de Sa Sainteté, à Dôle.
Rudelle (M. l'abbé), chanoine honoraire, archiprêtre de Gourdon, diocèse de Cahors.
Rudinger (M. l'abbé), aumônier du couvent d'Ottmarsheim (Alsace-Lorraine).
Rudinger (M. Antonin), instituteur à Sigolsheim (Alsace-Lorraine).
Ruffin (M.), à Montreuil-sous-Bois (Seine).
Ruis (M. Antonio de), à Montevideo (République Argentine).
Russell (Miss Mary), à Bordeaux.

S

Sabarthès (M. l'abbé), chanoine honoraire, curé doyen de Sigean, diocèse de Carcassonne.
Sagarday (M. l'abbé), chanoine honoraire, curé de Saint-André, à Bayonne.
Saint-Clair (Mgr), prélat de Sa Sainteté, à Annecy.

Saint-Laurent (M. l'abbé), chanoine honoraire, curé doyen de Saint-Martory, diocèse de Toulouse.
Saint-Laurent (Baronne de), à Saint-Mars-la-Brière (Sarthe).
Saint-Laurent (Comtesse de), présidente générale de la Ligue des Femmes françaises, à Lyon (Rhône).
Saint-Louvent (M. René de), à Cognac (Charente).
Saint-Macary (M.), notaire, à Auterrive (Basses-Pyrénées).
Saint-Marsault (Mlle de), à Salles-sur-Mer (Charente-Inférieure).
Saint-Martin (Comte de), à La Tremblade (Charente-Inférieure).
Saint-Maur (Mme de), à Pau.
Saint-Paul (M. l'abbé de), curé de Saint-Germain-de-Marancennes, diocèse de La Rochelle.
Saint-Pierre (Mlle de), à Biarritz (Basses-Pyrénées).
Saint-Saud (Comte de), à Bordeaux.
Sajus (M. l'abbé), secrétaire de l'évêché, à Agen.
Salas-Maury (M. l'abbé), curé doyen de Varilhes, diocèse de Pamiers.
Salenave (M. l'abbé), curé doyen de Labastide-Clairence, diocèse de Bayonne.
Salomon (M. l'abbé), chanoine titulaire, archiprêtre de Fréjus.
Salomon (M. l'abbé), curé doyen de Chalabre, diocèse de Carcassonne.
Saluces (Marquise de), à Saint-Claud (Charente).
Salvat (M. l'abbé Alejo), secrétaire particulier de l'évêque d'Urgel (Espagne).
Salvat-Roucairol (M. l'abbé H.), missionnaire diocésain, à Pibrac, diocèse de Toulouse.
Samboste (M. Julien), notaire à Merdrignac (Côtes-du-Nord).
Sampigny (Mme et Mlle de), à Limoges.
Sanchez y Suzillo (M. le chanoine Angel), délégué diocésain de Séville (Espagne).
Santucci (M. le chanoine Cesare), délégué diocésain de Rimini (Espagne).
Sa Pereira (Mgr de), chanoine, vicaire général et délégué du patriarche de Lisbonne (Portugal).
Saravia (R. P. Raymond), Rédemptoriste, à Madrid (Espagne).
Sarrut (Baron Paul), à Toulouse.
Saulnier (Mme John), à Bordeaux.
Saunier (M. l'abbé), chanoine honoraire, archiprêtre de Vesoul.
Sauvaire (M. l'abbé), curé doyen d'Entrevaux, diocèse de Digne.
Sawaya (R. P. André), délégué de Mgr l'archevêque grec de Sidon (Turquie d'Asie).
Scannell (M. l'abbé Joseph), délégué de Mgr l'évêque de Cork (Irlande).
Schabl (Mgr Georges), archiprêtre et délégué diocésain de Gratz (Autriche).
Schabl (M. l'abbé), chanoine de Linz (Autriche).
Schaller (M. l'abbé), chanoine titulaire de Strasbourg.
Schaus (M. l'abbé Jean), curé de Sandweiler (Luxembourg).
Schirrmann (Mme Maria), à Francfort-sur-le-Mein (Allemagne).
Schmidlin (M. l'abbé), curé de Wittelsheim (Alsace-Lorraine).
Schmitt (M. Georges), à Trèves (Allemagne).
Schneider (M. l'abbé Bruno), curé de Beneschau, Silésie (Allemagne).
Scholl (Mme la baronne de), à Nice.
Schultz (M. l'abbé), curé de Bettlach (Alsace-Lorraine).
Scorailles (Comte E. de), à Saint-Lys (Haute-Garonne).
Sebé (M. Henri), avoué, à Montpellier.
Sedouy (Marquise de), à Paris.
Segonzac (Comte Raymond de), à Orvilliers-Sorel (Oise).
Segouin (M. l'abbé), chanoine honoraire, curé doyen de Cancale, diocèse de Rennes.
Séguin (M. de), à Bordeaux.
Ségur d'Aguesseau (Comte et Comtesse de), à Paris.
Sélimoff (M. l'abbé Nicolas), à Philippopoli (Bulgarie).
Senchar (Mlle E.), à Peruwelz (Belgique).
Septenville (Mlle de), à Versailles.
Séré (M. l'abbé), curé de Pamiers.
Serrano Garcia Vaho (R. P. Andrès), Dominicain, directeur du collège des vocations ecclésiastiques, à Valencia (Espagne).

Servais (M. l'abbé), missionnaire apostolique, à Auxerre.
Servettaz (M. l'abbé), chanoine honoraire, aumônier du lycée Berthollet, à Annecy.
Servois (M. et Mme), à Limoges.
Sévaille (M. l'abbé), curé doyen de La Guerche, diocèse de Rennes.
Sevenet (M. Bernard), avoué, à Angoulême.
Sevestre (M. l'abbé), chanoine honoraire, secrétaire de Mgr l'archevêque de Bourges.
Sèze (Vicomte de), à Toulouse.
Sharrock (Chanoine Thomas), délégué de Mgr l'évêque de Salford (Angleterre).
Sifferlen (M. l'abbé), curé de Lümschweiler (Alsace-Lorraine).
Silva (M. Romualdo), député aux Cortès de Santiago (Chili).
Silva Ramos (Mlle de), à Paris.
Simeone (M. l'abbé), chanoine honoraire, supérieur du Petit Séminaire, à Marseille.
Simon (M. l'abbé), chanoine honoraire, directeur des œuvres du diocèse de Saint-Flour, à Aurillac.
Simony (Vicomte de), à Dijon.
Simorre (M. l'abbé), chanoine et vicaire général, à Constantine (Algérie).
Siréra (M. l'abbé), chanoine honoraire, directeur de l'enseignement, à Agen.
Sisco (M. l'abbé), chanoine honoraire, archiprêtre de Corte, diocèse d'Ajaccio.
Slade (Mlle M. J.), au château de Bouillon (Belgique).
Smaha (Mgr Mathieu), archimandrite, délégué diocésain de Mgr l'archevêque grec de Beyrouth.
Snoy d'Oppuers (Baron), à Bruxelles (Belgique).
Socorro (M. Victor Julio Urik), à Santander (Colombie).
Soldini (M. le chanoine Francesco), à Milan (Italie).
Somabère (M. l'abbé), chanoine et vicaire général, à Auch.
Somellera (Gabriel-Fernandez), à Saint-Sébastien (Espagne).
Sommereisen (M. l'abbé), secrétaire de l'évêché de Strasbourg.
Sorin de Bonne (Mlle), à Paris.
Soteau (M. l'abbé), chanoine honoraire, archiprêtre de Romorantin, diocèse de Blois.
Souarn (R. P. Romuald), des Augustins de l'Assomption, à Constantinople (Turquie).
Sauberbielle (Mlle), à Nogaro (Gers).
Souchette (M. l'abbé), curé doyen d'Essoyes, diocèse de Troyes.
Souchon (M. le D^r), à Nîmes.
Soulange-Bodin (M. l'abbé), chanoine honoraire, curé de Saint-Honoré d'Eylau, à Paris.
Soulas (M. l'abbé), chanoine honoraire, secrétaire particulier de Mgr l'archevêque de Sens.
Souplis (M. l'abbé), curé doyen de Criquetot-Lesneval, diocèse de Rouen.
Souriac (M. Alexandre), président général de l'Association Catholique de la Jeunesse française, à Paris.
Sousa (D. Ignacio de), au collège Pio-Latino-Américain, à Rome.
Sousa Reis (M. l'abbé Joâo Pio de), chanoine délégué de Mgr l'archevêque de Marianna (Brésil).
Souty (M. Paul), à Evreux.
Spenher (M. l'abbé), curé de Walf (Alsace-Lorraine).
Sredzinski (M. l'abbé Joseph de), à Chorzèle, gouvernement de Płock (Pologne russe).
Stagne (M. l'abbé), aumônier à Boulouris, diocèse de Fréjus.
Stemmelin (M. l'abbé), curé de Bonfol (Suisse).
Stephens (Miss Kate), à Bordeaux.
Stœfler (M. l'abbé), chanoine titulaire, délégué diocésain de Strasbourg.
Strang (Rev.), post. secrétaire, Wald, Hohenzollern (Allemagne).
Subra (M. l'abbé), chanoine titulaire, à Pamiers.
Sumoz (Anastasio de), vicaire général aux Canaries (Espagne).
Sursol (M. l'abbé), chanoine titulaire, délégué diocésain de Bordeaux.
Susen (M. l'abbé Gérard), professeur au Grand Séminaire et délégué diocésain de Cologne (Allemagne).
Szovetseg (M. Orszagos), à Budapest (Hongrie).

T

Taberne de Miramont (M. Frank), à Bruxelles (Belgique).
Taltavull (M. Juan), à Madrid (Espagne).
Tardy (R. P.), des Missions africaines de Lyon, à Grenoble.
Taylor (M. l'abbé Thomas), Lazariste, délégué diocésain de Glasgow (Ecosse).
Teillard (M.), maire de Grabels (Hérault).
Teixeira-Alvares (M. Jean), délégué de Mgr l'évêque d'Uberaba (Brésil).
Teixeira da Silva (R. P. Albino), à Porto (Portugal)
Tereygeol (Mme), à La Fyère (Corrèze).
Terssac (Comtesse de), à Pamiers (Ariège).
Tertre (Comte Armand du), à Nay (Basses-Pyrénées).
Teyseyre (R. P. Edouard), Picpucien, à Madrid (Espagne).
Thellier de Poncheville (M.), ancien député, à Valenciennes.
Théophane (R. P.), Capucin, au Mans.
Thériault (R. P.), à Montmartre (Canada)
Thiard (M. l'abbé), curé doyen de Vic-Fezensac, diocèse d'Auch.
Thibeau (M. l'abbé), curé de Saint-Pierre, à Bordeaux.
Thibon (M. l'abbé), chanoine honoraire, curé de Blida, diocèse d'Alger.
Thiveaud (M. l'abbé), chanoine honoraire, curé de Saint-Jacques, à Bergerac.
Tholouze (Mme de), à Bordeaux.
Thomas (M. l'abbé), chanoine honoraire de Rodez, professeur à l'Institut catholique de Toulouse.
Thusteler (Mme la marquise de), à Bruxelles (Belgique).
Tigar (M. H. G.), à Londres (Angleterre).
Tillette de Clermont-Tonnerre (Colonel), à Angers.
Tocal (D. Norberto), directeur de l'Agence *Prensa Asociada*, à Madrid (Espagne).
Toth (M. l'abbé Jean), curé de Fertoemeggyes, délégué du diocèse de Gyor ou Raab (Hongrie).
Tournié (M. l'abbé), curé doyen de Saint-Hilaire, diocèse de Carcassonne.
Tourquis (M.), avoué, à Périgueux.
Tréjaut (M. l'abbé), curé archiprêtre du Mas, diocèse d'Agen.
Tretaigne (Baron de), à Paris.
Trias y Canadell (Joseph), à Barcelone (Espagne).
Trivino (M. l'abbé Henri), vicaire général et délégué diocésain de Badajoz (Espagne).
Tron (M. l'abbé J.), chanoine titulaire, à Aix.
Tucon (R. P.), des Pères de Bétharram, à Irun (Espagne).
Tuech (M. l'abbé), curé doyen de Bagnols, diocèse de Nîmes.
Turner (M. l'abbé), chanoine et délégué diocésain de Dunkeld (Ecosse).

U

Uhalt (Mlle Victoire d'), à Tardets (Basses-Pyrénées).
Urbano (R. P. Louis), Dominicain, à Madrid (Espagne).

V

Vacher (M. l'abbé Joseph), directeur de la *Semaine religieuse*, au Puy.
Vaillancourt (M. J.-B.), à Saint-Henri de Lévis (Canada).
Valet (M. l'abbé), chanoine honoraire, curé doyen de Saint-Antonin, diocèse de Montauban.
Vallaro (P. Vincenzo), curé de Saint-Thomas et délégué diocésain de Turin (Italie).
Van den Bruggen (Baron), sénateur, ancien ministre de l'Agriculture, à Bruxelles (Belgique).
Van den Gheyn (M. l'abbé), chanoine, délégué diocésain de Gand (Belgique).
Van de Velde (M. l'abbé), chanoine, délégué diocésain de Bruges (Belgique).
Van der Vijoer (Mlle), à Rotterdam (Hollande).

Van Genechten (M. l'abbé), chanoine, délégué diocésain de Malines pour la province d'Anvers (Belgique).
Van Heesvijk (M. l'abbé), curé d'Haastrecht (Hollande).
Van Mol (Mme), à Bruges (Belgique).
Van Tichelt (Mlle), à Anvers (Belgique).
Van Wymeersch (M. Charles), ingénieur, à Eysden-Sainte-Barbe (Belgique).
Van Wymeersch (M. Emile), à Bruxelles (Belgique).
Vanssay (Marquis et marquise de), à Saint-Calais (Sarthe).
Varela de Limia y Ménendez (M. José), à Santiago de Galice (Espagne).
Vasconcellos (Mme Marguerita de), à Algarve (Portugal).
Vasselot (Mlle Yvonne de), à Poitiers.
Vaux (M. François de), à Paris.
Vaux (Vicomte de), à Monistrol (Haute-Loire).
Vaz (M. Joâo Baptisto), à Mirandetta (Portugal).
Vasquez (M. le chanoine Edouard Nunez), vicaire général, à Osma (Espagne).
Védrine (R. P.), à Toulouse.
Vélard (Vicomtesse de), présidente générale de la Ligue patriotique des Françaises, à Paris.
Velasco (M. et Mlles), à Biarritz.
Venditti (M. le chanoine Alfonso), à Lucera (Italie).
Verninac de Saint-Maur (M.), à Périgueux.
Vesins (Mlle Jeanne de), à Versailles.
Vézina (M. l'abbé Arthur), au Séminaire de Saint-Hyacinthe (Canada).
Vicquery (M. l'abbé), chanoine, directeur des œuvres diocésaines, à Annecy.
Vicente de Zevedo (D[r] José), à Saint-Paul (Brésil).
Videloup (R. P.), missionnaire diocésain, à Notre-Dame-sur-Vire, diocèse de Coutances.
Vidol (M. l'abbé), curé de la Manduba (Tunisie).
Vielle (M. l'abbé), chanoine, secrétaire de l'évêché, à Bayonne.
Vielva (M. le chanoine Mathias), délégué diocésain de Palencia (Espagne).
Vigliero (Rev. J.), curé de Saint-Joseph, à Patterson, Louisiane (Etats-Unis).
Vignes (M. l'abbé Lucien), curé doyen de Saint-Béat, diocèse de Toulouse.
Viguier (M. l'abbé), missionnaire, à Forcalquier, diocèse de Digne.
Vila (M. l'abbé Jean), à Morella (Espagne).
Villa (M. le chanoine Luigi), délégué diocésain de Gozo (île de Malte).
Villèle (R. P. J. de), curé de Saint-Jean-Baptiste, à Tananarive (Madagascar).
Villeneuve (M. l'abbé), des Missions étrangères, à Paris.
Villeneuve (Vicomtesse de), à Batz (Gers).
Villeperdrix (Vicomtesse de), à Lansargues (Hérault).
Villermont (Marquis de), à Bourges.
Villiers (Mlle Mathilde de), à Paris.
Villoutreys (Mlle de), à Angers.
Vilmorin (M. Jacques de), à Paris.
Virnich (Mme), à Bonn (Allemagne).
Vitipon (M. l'abbé), à Constantine (Algérie).
Vivie-Régie (M. J. de), avocat, à Marmande (Lot-et-Garonne).
Vivier (M. l'abbé), chanoine prébendé, à Meaux.
Vleck (M. l'abbé Th.), à Rotterdam (Hollande).
Vosters (M. l'abbé), chanoine, à Bruxelles, délégué diocésain de Malines pour la province de Brabant (Belgique).

W

Wachnev (Mlle Sophie), à Berlin (Allemagne).
Wagner (M. l'abbé), vicaire général, chanoine titulaire et archidiacre, à Metz (Alsace-Lorraine).
Wambolt (Mme la baronne), à Gross-Umstadt (Allemagne).
Warmuth (M. Johannes), à Neuses (Bavière).
Weck (M. l'abbé Rodolphe), chanoine, à Fribourg (Suisse).
Wemer (M. Henri), à Plymouth, Jowa (Etats-Unis).
Werbier (Comte de), à Lourdes.

Wessels (M. Frans), rédacteur au journal *De Maasbode*, à Rotterdam (Hollande).
Willermont (M. le marquis de), à Bourges.
Wilmot (M. Alexandre), ancien membre de la Chambre-Haute du Cap de Bonne-Espérance, à Cape-Town (Afrique australe).
Winter (M. Leo), à Geisa (Allemagne).
Witz (M. Oskar), curé de Rangendingen-Hohenrottern (Allemagne).
Wolfgang (R. P. Dom), O. S. B., abbaye d'Emaus, à Prague (Autriche).
Wuyam (M. l'abbé), curé de Soultz (Alsace-Lorraine).

Y

Yvart (M.), à Desvres (Pas-de-Calais).
Yzoulet (Mlle), à Touffailles (Tarn-et-Garonne).

Z

Zayas y Colis (M. José de), à Bilbao (Espagne).
Zazo (M. l'abbé Hernandez), doyen de la cathédrale de Cuenca (Espagne).
Zileri Dal Verme (Mlle Bianca), à Vicence (Italie).
Zitelli (M. Frédéric), professeur, à Rome.
Zoegger (M.), à Paris.
Zwickel (M. l'abbé), archiprêtre de Phalsbourg, diocèse de Metz (Alsace-Lorraine).

III. Horaire et programme du Congrès

1. Horaire général du Congrès

MARDI 21 JUILLET

A 13 h. 20. — Réception solennelle de S. Em. le cardinal GRANITO PIGNATELLI DI BELMONTE, légat de Sa Sainteté, dans les salons de l'Hôtel Terminus, à la gare de Lourdes, par Mgr SCHŒPFER, évêque de Tarbes et de Lourdes, et M. LACAZE, chevalier de Saint-Grégoire le Grand, maire de Lourdes, entouré du Conseil municipal.

Puis, entrée solennelle en ville par l'avenue de la Gare, la chaussée Maransin, la rue Saint-Pierre, la rue de la Grotte, les allées de l'Esplanade, les bords du Gave, la Grotte, puis la route du Bois jusqu'au Chalet épiscopal, résidence du cardinal Légat.

Sur le parvis du Rosaire, souhaits de bienvenue à Son Eminence par Mgr l'évêque de Tarbes et Mgr HEYLEN, évêque de Namur, président du Comité permanent, et réception liturgique à la Grotte.

MERCREDI 22 JUILLET

A 5 h. 1/2, *devant l'église du Rosaire.* — Assemblée générale d'ouverture.

A 18 heures. — Procession du Très Saint Sacrement.

JEUDI 23, VENDREDI 24 ET SAMEDI 25 JUILLET

A 7 heures. — Messe pontificale, *à la Grotte.*

De 9 à 11 heures. — Réunion des diverses sections *dans les locaux ci-après désignés.*

De 11 à 12 heures, *au Rosaire.* — Réunion sacerdotale ; le samedi 25, les rapports, allocutions et discussions de cette réunion se feront en latin. — Ce même jour (25 juillet), réunion pour les hommes, à la même heure.

De 14 à 16 heures, *au Rosaire.* — Réunion pour les dames, les deux premiers jours ; — pour les jeunes gens, le samedi 25.

De 16 à 18 heures, *devant l'église du Rosaire.* — Assemblée générale.

A 18 heures. — Procession du Très Saint Sacrement.

A 20 h. 1/2. — Procession aux flambeaux.

A 21 heures, *salle Jeanne d'Arc, Hôtel de la Grotte.* — Conférence cinématographique sur les Apparitions, Bernadette et le Congrès eucharistique de Malte.

JEUDI 23 JUILLET

A 12 h. 30, *devant la Grotte.* — Réunion d'enfants et allocution du R. P. Henri Durand, des Prêtres du Très-Saint-Sacrement ; salut du Très Saint Sacrement.

VENDREDI 24 JUILLET

De 13 h. 30 à 14 h. 30, *à la chapelle de l'Asile Notre-Dame de Lourdes.* — Réunion des membres de l'Association des Prêtres-Adorateurs.

SAMEDI 25 JUILLET

A 9 heures, *à la Grotte.* — Messe et allocution pour les Enfants de Marie, à l'occasion du cinquantième anniversaire du premier pèlerinage à la Grotte.

DIMANCHE 26 JUILLET

A 10 heures, *à la Grotte.* — Messe pontificale de S. Em. le cardinal Légat. Les fidèles sont massés au delà du Gave, dans les prairies qui s'étendent au pied du Carmel. Les chants seront exécutés alternativement par une *Schola* de deux cents chanteurs et par la foule ; on chantera notamment le *Credo* de la Messe royale de Dumont. Tout l'espace compris entre la Grotte et le Gave sera réservé aux Eminentissimes cardinaux, à NN. SS. les archevêques et évêques et au clergé.

A 15 heures. — Procession solennelle de clôture.

ORDRE DE LA PROCESSION

En tête, pelotons de guides pyrénéens à cheval et à pied ; — Clairons, tambours ; — Fanfare municipale de Lourdes ; — *Lyre montagnarde*, Société musicale de Lourdes en costume pyrénéen ; — *Cantadous det Labéda*, Société musicale de Lourdes en costume pyrénéen ; — Sociétés religieuses avec leurs bannières ; — Corporations ; — Délégations des cheminots catholiques avec environ 400 étendards ; — Pénitents du Midi de la France ; — Membres des Tiers-Ordres ; — Prêtres en noir ; — M. le maire de Lourdes et son Conseil municipal ; — Prêtres en surplis ; — Chanoines de tous les diocèses ; — Prélats sans *mantelletta ;* — Chapelains titulaires et honoraires de Notre-Dame de Lourdes ; — Prélats en *mantelletta ;* — Prêtres parés ; — Délégués ou représentants de NN. SS. les évêques ; — Abbés mitrés en *mantelletta ;* — Vénérable Chapitre de la cathédrale de Tarbes ; — Evêques en violet ; — Evêques parés ; — Archevêques parés ; — Maîtrise de Notre-Dame de Lourdes ; — Ministres de la procession ; — Encensoirs, torches et flamberges ; — Le dais qui abritera le Saint Sacrement porté par S. Em. le cardinal Légat ; — Personnages de la suite du cardinal Légat ; — Eminentissimes cardinaux en *cappa magna ;* — L'évêque diocésain de Tarbes et de Lourdes en *cappa magna*, entouré de ses vicaires généraux ; — Evêques en habit de ville ; — Chevaliers de Malte en grand costume ; — Ordres pontificaux en costume (Ordre du Christ, Eperon d'or, Saint-Grégoire le Grand, Ordre de Pie IX, Saint-Sylvestre, Saint-Sépulcre) ; — Camériers de Sa Sainteté en costume ; — Ordres pontificaux sans costume, mais avec insignes ; — Camériers sans costume, mais avec insignes ; — Membres du Comité permanent des Congrès eucharistiques internationaux avec Mgr Heylen, leur président, en *mantelletta ;* les prêtres du Comité en noir ; — Le Comité local, les prêtres en noir ; — MM. les membres du corps diplomatique ; — MM. les sénateurs catholiques ; — MM. les députés catholiques ; — MM. les académiciens catholiques ; — Médecins du Bureau des consultations médicales de Lourdes ; — Représentants des Conseils généraux des grandes œuvres catholiques ; — Membres de l'Hospitalité de Notre-Dame de Lourdes avec leurs insignes ; — Un peloton de guides pyrénéens à pied.

ITINÉRAIRE DE LA PROCESSION

Départ de la Basilique, route longeant la base du Calvaire, place Mgr-Laurence, rue de la Grotte, chaussée du Bourg, place de la Halle où sera dressé

un reposoir ; rue de Laffitte, place Marcadal, rue Saint-Pierre, chaussée Maransin, jusqu'auprès de l'hôpital municipal Bernadette où s'élèvera un second reposoir, côte d'Enjouan, boulevard de la Grotte, allée de l'Esplanade, place du Rosaire.

Le salut final du Très Saint Sacrement sera donné par S. Em. le cardinal Légat, du haut d'un reposoir qui, dressé sur le dôme même de l'église du Rosaire, pourra être aperçu des prairies avoisinant le Carmel tout aussi bien que de l'Esplanade.

2. Sections du Congrès et leurs lieux de réunion

Section française, à l'église du Rosaire.
Section allemande, à la salle Jeanne d'Arc de l'asile Notre-Dame de Lourdes.
Section anglaise, à la salle du Sacré-Cœur du même asile.
Section autrichienne, à la salle Saint-Michel du même asile.
Section belge, à la salle Sainte-Germaine du nouvel Abri des pèlerins.
Section espagnole, à la salle Sainte-Marthe, de l'asile Notre-Dame de Lourdes.
Section hongroise, dans une salle de l'hôpital Saint-Frai ou des Sept-Douleurs.
Section italienne, à la chapelle de l'asile Notre-Dame de Lourdes.
Section polonaise, à la chapelle des Clarisses.
Section portugaise, à la chapelle de l'hôpital Saint-Frai ou des Sept-Douleurs.
Section tchèque, à la salle Saint-Jean-Baptiste de l'asile Notre-Dame de Lourdes.

3. Avis et renseignements

TRIDUUMS EUCHARISTIQUES EN DIVERSES LANGUES

A 9 heures, des *Triduums* eucharistiques seront prêchés — la plupart en plein air — dans les principales langues européennes :
En *français*, devant l'église du Rosaire, par S. G. Mgr Penon, évêque de Moulins.
En *italien*, au Calvaire, par un de NN. SS. les évêques d'Italie.
Pour les *Belges*, auprès du petit Calvaire érigé au delà de la Grotte, dans l'allée qui longe le Gave, par le R. P. Paquet, S. J.
En *espagnol*, dans la grotte Sainte-Madeleine, par le R. P. Arquès, M. le doyen de Malaga et Mgr Crespo, évêque d'Antioquia.
En *allemand*, à l'église paroissiale.
En *anglais*, pour les Irlandais, à la salle Saint-Benoît-Joseph Labre, du nouvel Abri des pèlerins.

ADORATION PERMANENTE DU TRÈS SAINT SACREMENT

Pendant toute la durée du Congrès, le Saint Sacrement sera exposé, jour et nuit sans interruption, à l'adoration des fidèles, *dans la Basilique*. Prédications spéciales entre 21 heures et minuit.

Le *vendredi soir*, 24 juillet, de 21 à 22 heures : Heure d'Adoration spécialement réservée aux membres de l'Association des Prêtres-Adorateurs.

Chaque jour, *à la Basilique*, office du Très-Saint-Sacrement en plain-chant grégorien, sous la direction de Dom Lucien David et des Bénédictins français. Les heures seront affichées à la porte de la Basilique.

CHANTS DU CONGRÈS

Les chants des diverses cérémonies du Congrès seront exécutés par une *Schola* de deux cents chanteurs, composée de quatre-vingts prêtres des diocèses de Tarbes, de Bayonne, d'Auch, d'Aire, de Montauban et de Toulouse, et de quatre-vingts enfants des maîtrises de Saint-Etienne de Toulouse, de la cathédrale de Bayonne, du Berceau de Saint-Vincent de Paul (Landes), du Petit Séminaire d'Aire-sur-Adour, qui, avec leurs directeurs, MM. les abbés Massot, de Toulouse ; Dartiguelongue, de Bayonne ; Praneuf, du Berceau de Saint-Vincent de Paul ; et Laglaye, d'Aire, viendront renforcer la *Schola* de Lourdes et prêter leur concours à M. l'abbé Darros, maître de chapelle des sanctuaires.

4. Programme général des études

LA ROYAUTÉ SOCIALE DE JÉSUS-CHRIST DANS L'EUCHARISTIE

Instaurare omnia in Christo. (S. PAUL, *Eph.* I, 10.) Devise de Pie X.

Christum Regem adoremus, dominantem gentibus qui se manducantibus dat spiritus pinguedinem. (S. THOMAS D'AQUIN, Liturgie de l'office du Très-Saint-Sacrement.)

I. — Fondement doctrinal et droits de cette royauté.

« Créateur et à la fois Rédempteur de la nature humaine, le Fils de Dieu est le Roi et le Maître de l'univers ; il possède une souveraine puissance sur les hommes, soit comme individus, soit comme société. » (LÉON XIII, Encyc. *Tametsi.*)

Jésus-Christ, comme Dieu et comme Rédempteur, est Roi. Il exerce son autorité par son Eglise, mais il a droit aux hommages d'adoration, d'actions de grâces, de réparation et de prières dans son Eucharistie. Sa présence réelle exige non seulement l'adoration privée, mais publique et sociale. La Messe est par excellence l'acte

du culte public et social. « Rien ne peut davantage honorer Dieu ni lui être plus agréable que le sacrifice de sa divine Victime. » (Léon XIII, Encyc. *Miræ caritatis*.)

a) La *doctrine* de la Royauté sociale de Jésus-Christ dans l'Eucharistie d'après la théologie.

b) Son *développement* dans les Pères, dans les Théologiens, dans les Universités, dans les Ordres religieux.

c) Sa *manifestation* dans la liturgie, dans les arts et les monuments.

d) Sa *manifestation* dans la littérature.

e) Sa *manifestation* dans l'histoire. (Rechercher dans l'histoire des diverses nations les actes constituant de la part des peuples une reconnaissance de la royauté sociale de Jésus-Christ dans l'Eucharistie.)

f) Son *renouvellement* par la dévotion au Sacré Cœur.

g) Son *épanouissement* dans les Congrès eucharistiques internationaux.

II. — Bienfaits de Jésus-Christ envers la société par l'Eucharistie.

> « Rien n'égale la puissance de cette dévotion (à l'Eucharistie) pour établir dans les cœurs ces liens de paix et de mutuelle bienveillance dont la société chrétienne comme la société civile ont un si puissant besoin. » (Pie X, Lettre à S. Em. le cardinal V. Vannutelli, légat au Congrès de Montréal.)

Faire ressortir ces bienfaits d'après les témoignages de la tradition catholique. Ces bienfaits sont : la charité mutuelle entre les individus, la charité entre les classes sociales. Comment la vie surnaturelle des membres de la société contribue au bien de celle-ci. L'hommage de la société envers Dieu présent dans l'Eucharistie attire ses faveurs sur les peuples.

Ces bienfaits se produisent par la Messe, la présence réelle, la Communion. Insister principalement sur la Communion quotidienne et sur les résultats des décrets *Sacra Tridentina Synodus* et *Quam singulari*.

Comment la Messe et la Communion sanctifient la famille.

Première Communion à l'âge de discernement et Communion quotidienne des petits enfants.

Communions générales d'enfants plusieurs fois l'année, recommandées par le décret *Quam singulari*. Vrai caractère de la Communion solennelle.

Communion fréquente et quotidienne des jeunes gens, des jeunes filles, des hommes, des femmes. Montrer comment la Communion, alimentant la vie intime des fidèles, va jusqu'à produire la glorification sociale de Jésus-Christ.

III. — Les hommages rendus ou à offrir à Jésus-Christ Roi dans l'Eucharistie.

« Tandis que l'ennemi, battant en brèche les mœurs et les institutions chrétiennes, précipita à leur perte les institutions et les Etats, voici que l'admirable bonté du Dieu de miséricorde, en allumant comme un nouvel incendie de charité chrétienne, s'efforce de ramener les égarés dans le droit chemin... En vérité, il n'y a pas à désespérer du salut commun quand nous voyons les catholiques du monde entier embrasés d'un zèle aussi ardent pour la Très Sainte Eucharistie. » (Pie X, Allocution consist., 27 novembre 1911.)

Hommage social : un jour de fête chaque année, commun à toutes les nations.

Hommages d'adoration et de fidélité par les Congrès eucharistiques internationaux, nationaux, diocésains, régionaux. Reconnaissance par ces Congrès du règne social de Jésus-Christ.

Hommages de réparation en face de l'athéisme social.

Hommages par la vie eucharistique de la paroisse, par la vie eucharistique de chaque œuvre catholique. Les triduums eucharistiques.

IV. — Le règne de Jésus-Christ dans l'Eucharistie et le règne de Marie immaculée.

Relations entre la royauté du Christ et la royauté de Marie. Comment Notre-Dame de Lourdes a conduit les âmes à l'Eucharistie :

Notre-Dame de Lourdes et l'adoration.

Notre-Dame de Lourdes et les manifestations eucharistiques.

Notre-Dame de Lourdes et les miracles eucharistiques.

L'Eucharistie et la charité à Lourdes : malades, brancardiers, hospitaliers.

V. — Le Jubilé des Congrès eucharistiques internationaux.

L'idée du règne social de Jésus-Christ dans la pensée des initiateurs et dans les travaux des vingt-quatre précédents Congrès.

IV. Nomination d'un cardinal Légat

LETTRE DE S. S. PIE X

Conférant le titre de « légat *a latere* » à l'Eminentissime cardinal Granito Pignatelli, prince di Belmonte, pour présider au nom de Sa Sainteté le Congrès international de Lourdes.

A Notre cher Fils Janvier Granito Pignatelli di Belmonte, cardinal prêtre de la Sainte Eglise Romaine,

PIE X, PAPE

NOTRE CHER FILS, SALUT ET BÉNÉDICTION APOSTOLIQUE.

De tous les lieux choisis jusqu'à ce jour pour y tenir les Congrès annuels des catholiques en l'honneur de la très sainte Eucharistie, aucun ne Nous paraît mieux désigné que celui où bientôt va s'assembler de tous les points du monde la foule chrétienne, à savoir cette cité de Lourdes dont l'Immaculée Vierge Mère de Dieu a fait jadis comme le siège de son immense bonté.

Depuis le commencement du christianisme, l'Eglise a éprouvé le perpétuel secours de la Mère de Dieu, secours différent, selon la diversité des temps, mais toujours très opportun et plein d'une admirable suavité.

Ad Januarium card. Granito Pignatelli di Belmonte, qui conventus eucharistici in urbe Lourdes celebrandi legatus pontificius renuntiatur.

Dilecte Fili Noster, salutem et apostolicam benedictionem.

Ex omnibus locis, qui usque adhuc delecti sunt ad annuos Catholicorum conventus habendos in honorem sacratissimæ Eucharistiæ, nullus accommodatior videtur, quam is, quo propediem undique convenient : id est ad illam ædem Lourdensem, ubi immaculata Virgo Mater Dei jam pridem immensæ benignitatis suæ tamquam sedem collocavit. Jam inde ab exordio rei christianæ perpetuum Deiparæ auxilium experta est Ecclesia, varium id quidem pro varietate temporum, at peraptum semper miraque plenum

Cet amour d'un cœur maternel, avec lequel elle a formé, dans la plus tendre sollicitude et jusqu'à son dernier soupir, l'Eglise, épouse de son Fils, qui venait de racheter l'humanité au prix de son sang divin, cet amour, Marie n'a jamais cessé de le manifester.

On dirait que son unique souci est d'entourer de ses soins le peuple chrétien. On l'a constaté maintes fois dans des causes désespérées, surtout afin d'attirer les âmes à l'amour et à l'imitation de Jésus.

Or, c'est bien ce qui s'est manifesté d'une façon merveilleuse à la Grotte de Massabieille.

Là, prenant en pitié cette société humaine qui, brisant les liens des lois de Dieu, se précipite vers sa ruine, elle apparut, invita les hommes à la pénitence et puis voulut, par de fréquentes et prodigieuses guérisons des corps, préparer la voie à la guérison des âmes, et, lorsqu'elle eut accompli son œuvre, on l'a vue montrer au siècle malade le céleste Médecin lui-même qui, seul, peut le délivrer de tous les maux dont il est affligé.

Ne constate-t-on pas, en effet, combien la dévotion envers la Mère de Dieu a fait fleurir sur cette terre privilégiée une ferveur et une piété remarquables envers Notre-Seigneur Jésus-Christ, puisque les miracles de guérison, qui jusque-

---

suavitatis. Omnino eum materni animi affectum, quo Sponsam Filii sui, recens divino sanguine quæsitam, perstudiosa educavit usque ad extremum spiritum, numquam exuit Maria ; cujus hoc unum esse opus dixeris de populo christiano curam agere — quod pluries desperatis in rebus apparuit — maxime ut animos omnium ad amorem studiumque Jesu alliciat. Id enimvero ad specum *Massabielle* mirabiliter eluxit. Illic, miserans hujus humanæ societatis, quæ excussis divinarum legum vinculis ruit ad interitum postquam se conspiciendam dedit ad pœnitentiamque homines invitavit, per crebras easque prodigiales sanationes corporum instituit munire viam sanandi vulnera animorum. Tum quasi jam suo perfuncta munere, ipsum cœlestem medicum laboranti sæculo demonstrare visa est, a quo solo malis omnibus, quibus est affectum, liberari posset. Etenim dignum notatu est, quemadmodum ibi ex pietate in Deiparam insignis quidam ardor pietatis in Christum Dominum effloruerit, cum ipsa curationum mira-

là s'opéraient d'ordinaire devant l'image de la Vierge, se produisent aujourd'hui plus fréquemment dans les solennités en l'honneur de l'auguste Sacrement.

Dès lors qu'il en est ainsi et devant cette industrieuse manifestation de la Très Sainte Vierge Marie, pour révéler la gloire de Jésus, caché sous les voiles de l'hostie, il est désormais permis d'affirmer que le Congrès eucharistique qui va s'ouvrir se tiendra sous les meilleurs auspices qui furent jamais.

Aussi y a-t-il lieu de se réjouir à la pensée des fruits abondants qu'il produira.

De tout cœur, Nous les souhaitons surabondants, surtout pour le salut de la France.

Que le divin Auteur et Conservateur de l'Eglise daigne jeter les yeux sur cette très noble portion du troupeau du Seigneur qui dépérit aujourd'hui au milieu de tant de calamités ; qu'il stimule la généreuse vertu et l'ardeur des bons, qu'il ranime la foi mourante de ceux qui n'ont plus guère de chrétien que le nom, en leur envoyant le feu de sa charité.

C'est ce que, dans Notre sollicitude paternelle pour la Nation française, Nous demandons très instamment à Dieu, en Nous aidant du patronage de la Vierge immaculée.

Conformément à Notre coutume de rehausser la solennité

---

cula, quæ fere ad simulacrum Virginis antea fieri solebant, nunc in pompis Sacramenti augusti frequentius exsistant. — Quæ igitur cum ita sint, cumque præsertim tam sit ibidem explorata Mariæ sanctissimæ industria ad gloriam Jesu mystice latentis revelandam, jam nunc affirmare licet, conventum Eucharisticum qui proxime agetur, optimis, si quem alium, auspiciis actum iri. Libet autem cogitatione præcipere proventuram ex eo copiam fructuum ; quam quidem exoptamus uberrimam, præsertim in salutem Galliæ. Faxit divinus auctor et conservator Ecclesiæ, ut nobilissimam illam dominici gregis partem, quæ in tantis hodie calamitatibus tabescit, aliquando respiciat ; bonorum generosam virtutem et alacritatem exacuat ; intermortuam fidem eorum, qui christianum vix retinent nomen, immisso igne suæ caritatis exsuscitet. Quod equidem pro paterna in Gallorum gentem Nostra voluntate, impensissime patrocinium adhibentes immaculatæ Virginis, Deum rogamus. Quoniam autem horum cœtuum

de ces assemblées par Notre participation, Nous le ferons encore bien volontiers en cette occasion ; c'est pourquoi Notre cher fils, par les présentes Lettres, Nous vous nommons Notre Légat, afin que vous soyez le représentant de Notre Personne au Congrès eucharistique de Lourdes, et que, en Notre nom, vous le présidiez.

Cette haute mission, Nous avons jugé bon de vous la confier, parce que l'excellence de votre piété, de votre prudence et de votre zèle Nous était bien connue.

Nous voulons surtout que vous vous fassiez l'ardent interprète de l'affectueuse bienveillance qui remplit Notre âme pour tous ceux qui prendront part à ces imposantes réunions, et que vous leur apportiez, comme gage des célestes faveurs, la Bénédiction Apostolique que Nous vous accordons de tout cœur, Notre cher Fils.

Donné à Rome, près Saint-Pierre, le douzième du mois de juillet dix-neuf cent quatorze, l'an onzième de Notre Pontificat.

PIE X, PAPE.

---

celebritatem consuevimus participando augere, idem perlibenter hac etiam occasione facturi sumus. Itaque, dilecte Fili Noster, his te litteris Nostrum renuntiamus Legatum, qui apud Lourdensem conventum Eucharisticum Nostram personam geras eidemque conventui nomine Nostro præsideas. Hoc tibi honestissimi muneris, eximiam tuam et pietatem et sollertiam et diligentiam cum perspectam haberemus, mandare visum est. Tu vero in primis magnam, qua sumus erga omnes qui convenerint, benevolentiæ caritatem, naviter interpreteris volumus, ad eosque afferas, cœlestium auspicem munerum, apostolicam benedictionem, quam tibi, dilecte Fili Noster, amantissime impertimus.

Datum Romæ apud S. Petrum, die XII mensis julii MCMXIV, Pontificatus Nostri anno undecimo.

PIUS PP. X.

V. Réception solennelle à Lourdes de S. Ém le cardinal Légat

1. DISCOURS DE M. LE MAIRE DE LOURDES

à l'arrivée du cardinal Légat, devant la gare de Lourdes.

EMINENCE,

Certain d'être l'interprète des sentiments de nos populations pyrénéennes, si fortement attachées à leur foi catholique, je viens, en ma qualité de maire de Lourdes, accompagné par mes collègues de l'Assemblée communale, saluer en votre très illustre personne la personne auguste de S. S. le pape Pie X, dont vous représentez ici la suprême autorité morale.

Au moment où vous allez pénétrer dans la modeste cité des Apparitions, patrie de la petite Bernadette Soubirous, je suis heureux — et c'est en même temps pour moi un grand honneur — de déposer aux pieds de Votre Eminence mes très respectueux souhaits de bienvenue, auxquels je joins ceux des compatriotes de l'humble voyante que l'Eglise a daigné, tout récemment, et à notre grande joie, honorer du titre de vénérable.

En me faisant ici le porte-drapeau des concitoyens de Bernadette, je ne puis, en songeant au passé et en reportant mes regards un demi-siècle en arrière, me défendre d'une poignante et reconnaissante émotion. C'est, en effet, grâce à cette chétive enfant et à sa céleste Visiteuse que la renommée de Lourdes s'est répandue à travers le monde avec un extraordinaire retentissement. Et malgré tous les obstacles, toutes les attaques, tous les sarcasmes qui, humainement, semblaient devoir, déjà dès le début, arrêter le mouvement des pèlerins vers les Roches de Massabieille, ce mouvement s'est au contraire bientôt transformé en un élan irrésistible de foules innombrables se succédant de tous les points de l'univers.

Cet élan irrésistible, nous le voyons se continuer aujourd'hui

encore à l'occasion de ces grandes assises internationales que Votre Eminence va présider et auxquelles la présence inaccoutumée d'un nombre si considérable de princes de l'Eglise et de représentants de l'épiscopat, venus de toutes les nations à l'appel de notre sympathique et très distingué évêque, Mgr Schœpfer, donnera un éclat qui est peut-être sans exemple dans l'histoire de l'Eglise de France et qui contribuera à étendre plus loin encore, si c'est possible, le rayonnement du nom de Lourdes.

Nous eussions voulu recevoir Votre Eminence avec toute la pompe à laquelle aurait droit la très haute dignité de légat dont vous êtes investi ; mais les faibles moyens dont dispose une petite ville de 8 000 habitants ne nous permettent pas de rivaliser avec les grandes capitales dans lesquelles se sont si brillamment tenus les Congrès eucharistiques internationaux.

J'ose espérer néanmoins que, malgré son extrême simplicité, l'accueil qui vous est fait par la municipalité de Lourdes, les acclamations chaleureuses dont vous serez l'objet de la part de la foule et les témoignages de respectueuse sympathie que vous recevrez pendant votre séjour au milieu de nous laisseront dans l'esprit de Votre Eminence l'heureuse impression d'une satisfaction réconfortante pour le présent et d'espérances précieuses pour l'avenir de l'Eglise de France.

2. RÉPONSE DE S. ÉM. LE CARDINAL LÉGAT
à M. le Maire de Lourdes.

Monsieur le Maire,

Je suis profondément touché et ému des excellentes paroles que vous m'adressez. Je les accueille avec plaisir, parce qu'elles sont adressées plus directement à celui que je représente parmi vous, c'est-à-dire au hiérarque suprême de l'Eglise catholique.

Je suis heureux, en arrivant ici, de pouvoir saluer le premier magistrat de cette ville qui a déjà un nom célèbre dans le monde tout entier et qui, du chef de ce Congrès catholique international, va acquérir une célébrité plus grande encore.

Des millions de pèlerins, venus depuis plus de cinquante ans

sur cette terre, ont toujours reçu un accueil admirable, un accueil plein de cœur de cette population que vous représentez si dignement. J'ai le plaisir de vous dire que le renom de cet accueil cordial s'est répandu dans le monde entier, et que le nom de Lourdes et des représentants de l'administration de cette ville y est également connu et béni.

Vous m'en donnez, Monsieur le maire, en ce moment encore, un témoignage profondément émouvant, et je vous en suis extrêmement reconnaissant.

Moi-même je compte pouvoir, et cela me fait le plus grand plaisir, je compte pouvoir passer ces quelques jours dans une simplicité de cœur et une piété qui seront un repos plutôt qu'une fatigue.

Je vous assure que de cela je vous serai toujours reconnaissant.

Je vous remercie encore une fois de l'accueil que vous me faites, vous, Monsieur le maire, et votre Conseil : je ferai de ma part tout ce qui dépendra de moi pour répondre aux efforts que vous avez faits en vue de la glorification de Dieu et de la Sainte Vierge.

3. SALUT ADRESSÉ PAR Mgr SCHŒPFER

à l'Éminentissime cardinal Légat sur le parvis du Rosaire.

Eminentissime et Révérendissime Seigneur Légat,

Sur le seuil de ce temple magnifique et élevé en l'honneur de la Vierge immaculée, l'humble évêque de Tarbes et de Lourdes essayerait en vain de cacher l'émotion qui lui étreint le cœur au moment de vous présenter, Eminence, l'hommage de la respectueuse vénération, j'ose ajouter de l'affectueux respect qui remplit le cœur de ses fidèles assemblées sous vos regards. Et dans votre auguste personne, au nom de cette assemblée catholique, je dépose aux pieds de Notre Saint-Père le Pape les sentiments de la piété la plus tendre, de la soumission la plus absolue et de la gratitude la plus entière ; de gratitude surtout, et c'est là un langage que Lourdes a souvent l'occasion de parler quand il est question du Pape.

Né d'un sourire de la Vierge immaculée et de l'apostolat de l'humble Bernadette, Lourdes a grandi, et, à mesure que s'écoulaient les années, sa gloire est devenue de plus en plus étincelante. Mais il n'est pas un rayon de cette gloire qui n'ait été béni par les Papes, qu'ils s'appellent Pie IX, Léon XIII ou Pie X. Si leur nom a changé, leur cœur est resté le même, et leur main est demeurée étendue sur Lourdes pour en bénir les splendeurs et les augmenter par leurs bénédictions.

Au reste, je me sens incapable de donner à cette reconnaissance une expression qui traduise les sentiments profonds de nos cœurs. Mais, aussi bien, ma faible voix pourrait-elle s'arrêter, car les choses parlent d'elles-mêmes, et le spectacle magnifique qui s'étale devant vos regards, Eminence, me dispense de dire qu'ici tous les cœurs battent à l'unisson dans l'amour et la vénération du Pape.

Quand Votre Eminence a posé le pied sur le sol de Lourdes, la ville de la Vierge immaculée, la ville de Bernadette, elle aurait pu dire comme les Israélites du temps de Notre-Seigneur le disaient de Jérusalem : « *Commota est universa civitas.* La cité entière a été émue, comme bouleversée par une émotion faite de joie, de fierté et d'espérance. » Mais, plus heureux que le peuple dont je viens de rappeler la parole, les Lourdais n'ont pas eu à dire : « *Quis est hic ?* — Quel est celui-là ? » Leur foi le leur a appris. Ils voient, ils touchent, ils admirent et ils aiment dans votre auguste personne celui-là que tout à l'heure vous avez appelé, Eminence, le hiérarque suprême de l'Eglise, le Vicaire de Jésus-Christ, le Père commun des pasteurs et des fidèles, l'homme qui, au nom de Dieu, parle, commande et est entendu, écouté, obéi par des millions et des millions d'âmes fidèles.

Votre Eminence a pu contempler, en traversant notre ville, des rues triomphales où tout chante, où tout proclame la foi des habitants de Lourdes, leur piété vaillante, intelligente, ambitieuse de se traduire sous vos yeux par un langage qui porte au loin, jusqu'aux extrémités même de la terre, cette vérité que Lourdes, dans son amour pour la Vierge, comprend et amplifie son amour de Jésus-Christ et du Pape.

Au nom de la population de Lourdes, au nom de tous les catholiques rassemblés ici et en votre nom — j'espère que vous m'y

autorisez, Eminence, — je remercie donc et je félicite toute la ville de Lourdes, la municipalité et, en tête, son maire distingué.

Aujourd'hui, en effet, à Lourdes, on sent battre le cœur de la France.

Je suis touché et ému de voir que cette simple parole est si bien comprise par cet auditoire et de constater qu'il me fait écho, quand je dis que Lourdes, aujourd'hui, sent battre dans sa poitrine, si je puis dire ainsi, le cœur de la France tout entière.

Il est raconté, Eminence, que saint Hilaire, quand il revint de son long exil, fut accueilli par la Gaule — la France — avec un enthousiasme sans limites, et saint Jérôme ajoute que « la Gaule, affligée par de longs malheurs, secoua ses vêtements de deuil pour embrasser Hilaire revenant de l'exil après avoir fait triompher sa foi ».

Aujourd'hui — et je vois que ma pensée est comprise avant même qu'elle soit exprimée, — aujourd'hui, la France tout entière, oubliant ce qui, pour le moment, doit être oublié, s'est soulevée dans un enthousiasme sans limites, si j'ose dire, pour embrasser le Pape qui, dans votre personne, vient à nous, et qui naguère a embrassé la France en baisant les couleurs de son drapeau.

Mais il y a ici plus que la France : il y a le monde entier. Le monde entier, Eminence, est ramassé en quelque sorte sous vos regards, et vous n'auriez qu'à jeter les yeux sur cette splendide couronne de cardinaux, d'archevêques et d'évêques qui vous entourent, pour sentir qu'en vérité l'Eglise catholique tout entière est à Lourdes aujourd'hui et que l'on peut dire avec saint Ambroise : « *Ubi Petrus, ibi Ecclesia.* — Là où est Pierre, là est l'Eglise. » Pour moi, j'ajouterai : « *Ubi Petrus, ibi Gallia.* — Là où est Pierre, là est la France » ; et même aussi : « *Ubi Petrus, ibi Maria.* — Là où est Pierre, là aussi est la Vierge immaculée, là est l'univers catholique. »

Toutes les parties du monde, en effet, Eminence, sont sous vos yeux comme elles sont dans le cœur de l'Immaculée. Ces vénérés archevêques et évêques, ces EEmes SS. cardinaux, que sont-ils, sinon les représentants vivants, la voix éloquente, le cœur du monde catholique qui, aujourd'hui, bat avec une générosité, une émotion, une joie qui nous comblent tous de bonheur?

Il est dit, dans l'Evangile de saint Jean, que Notre-Seigneur

Jésus-Christ, avant d'inaugurer le premier Congrès eucharistique, c'est-à-dire avant de dire la première Messe, avant d'instituer le sacrement de l'Eucharistie, avait demandé qu'on lui préparât pour cette auguste manifestation une salle grande, parée, ornée de tapis, et il est remarquable que Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui avait voulu naître dans une crèche, qui n'avait pas eu où reposer sa tête et qui a voulu mourir dans le dénuement le plus absolu, quand il s'est agi de la sainte Eucharistie, de cette réunion que j'ose appeler encore une fois le premier Congrès eucharistique, a désiré que la pompe éclatât autour de la manifestation de son amour. Or, Eminence, vous l'avez vu aujourd'hui, Lourdes tout entier s'est transformé en cénacle : *Cœnaculum grande stratum et ibi parate.* Là, dans ce cénacle de Lourdes, nous avons préparé le Congrès eucharistique, et fidèles, prêtres et évêque — Votre Eminence a pu s'en rendre compte, — nous y avons mis tout ce que nous avons pu de bonne volonté, d'efforts, de générosité.

Que ne devons-nous pas espérer d'une manifestation comme celle que nous avons préparée et que Votre Eminence inaugure aujourd'hui par son auguste présence ! Que la Sainte Vierge, dont c'est la mission de conduire les âmes à Jésus-Christ, nous conduise tous vers le Cœur de son divin Fils et que les jours bénis du Congrès eucharistique voient dans la ville de Lourdes, dans notre France bien-aimée et dans le monde catholique, éclater plus que jamais la foi en Jésus-Christ, l'amour de la sainte Eucharistie, la dévotion à la Vierge immaculée et l'amour du Pape!

4. RÉPONSE DE S. ÉM. LE CARDINAL LÉGAT

à Mgr Schœpfer.

MONSEIGNEUR,

C'est le cœur profondément ému que je vous remercie des sentiments que vous venez de m'exprimer en de si belles paroles.

Je les accueille avec d'autant plus de satisfaction que je sais qu'ils ont surtout pour objet celui qui m'a accordé l'insigne honneur de venir parmi vous pour le représenter, le Vicaire de Jésus-Christ, S. S. le pape Pie X.

Je suis profondément ému de voir qu'à peine arrivé dans ce diocèse, sur le territoire de Marie immaculée, Mère de Jésus-Christ, vous avez voulu ouvrir votre cœur pour me dire combien vous êtes reconnaissant à celui qui, durant ces jours, veut être au milieu de vous.

Oui, par le cœur, le pape Pie X est parmi vous, et sa joie est grande de savoir qu'il est ici entouré de l'élite de ses fils du monde tout entier qui aiment la Mère de Jésus-Christ parce qu'ils savent que c'est par Marie que nous devons aller à Jésus.

Aussi, Monseigneur, après avoir rendu grâces à Dieu qui a fait tout ce que nous voyons, transportons-nous à Rome par le cœur et par la pensée auprès du Vicaire de Jésus-Christ qui partage et bénit toutes les émotions dont tressaillent nos cœurs.

Quant à vous, Monseigneur, vous devez être fier de contempler cette manifestation due à votre dévouement et dont le succès s'accroîtra chaque jour, durant ce Congrès, jusqu'au grandiose triomphe de Jésus dans le Très Saint Sacrement qui en sera le magnifique couronnement.

Et maintenant, après vous avoir encore une fois remercié, permettez, Monseigneur, que je dépose mon cœur aux pieds de la Vierge immaculée et que je la supplie de bénir ce Congrès.

Oui, daigne la divine Mère de Jésus nous obtenir que, du Cœur sacré de son Fils, les grâces les plus abondantes se répandent sur vous, Monseigneur, sur nous tous ici présents et jusque sur les fidèles des contrées les plus lointaines.

Unissez-vous à ces vœux, à ces prières, mes bien chers Frères, et nous pourrons être sûrs que ce XXVe Congrès eucharistique international produira des fruits de salut dont nous ne saurions, en ce moment, mesurer la bienfaisante efficacité.

DISCOURS ET RAPPORTS
du XXVe Congrès eucharistique international

PREMIÈRE PARTIE
Assemblées générales

PROGRAMME GÉNÉRAL DES ASSEMBLÉES GÉNÉRALES
sur le parvis du Rosaire.

Président : S. G. Mgr HEYLEN, président du Comité permanent des Congrès eucharistiques internationaux, sous la haute présidence de S. Em. le cardinal Légat.

MERCREDI 22 JUILLET, DE 16 A 18 HEURES

(Ouverture du Congrès.)

S. G. Mgr HEYLEN, président du Congrès.
S. G. Mgr SCHŒPFER, évêque de Tarbes et Lourdes.
Lecture du Bref de S. S. PIE X.
S. Em. le CARDINAL LÉGAT.
S. Em. le cardinal NETTO, ancien patriarche de Lisbonne (Portugal).
S. Em. le cardinal LOGUE, archevêque d'Armagh, primat d'Irlande.
S. Em. le cardinal ALMARAZ Y SANTOS, archevêque de Séville (Espagne).
S. Em. le cardinal FARLEY, archevêque de New-York (Etats-Unis).
S. G. Mgr LAUSBERG, évêque auxiliaire de Cologne (Allemagne).
S. G. Mgr PUJIA, archevêque de Santa-Severina (Italie).
S. Em. le cardinal LUÇON, archevêque de Reims.

JEUDI 23 JUILLET, DE 16 A 18 HEURES

S. G. Mgr Rumeau, évêque d'Angers. — *La royauté de Jésus-Christ et de Marie immaculée.*

S. G. Mgr Gauthier, évêque auxiliaire de Montréal (Canada).

S. G. Mgr Bartolomasi, évêque auxiliaire de Turin.

S. G. Mgr Miroff, archevêque des Grecs bulgares.

M. Henri Bourassa, du Canada. — *Ce que le Canada rend à l'Eglise et à la France.*

M. le Kommerzienrat Franz Muller-Hoberg, d'Allemagne. — *La sainte Eucharistie et la paix entre les nations.*

S. Em. le cardinal Andrieu, archevêque de Bordeaux. — *La charité à Lourdes.*

VENDREDI 24 JUILLET, DE 16 A 18 HEURES

S. G. Mgr Chebli, archevêque maronite de Beyrouth.

M. Valentin Brifaut, député belge. — *L'Eucharistie et les hommes.*

Hon. Alexandre Wilmot, ancien membre de la Chambre Haute de la colonie du Cap de Bonne-Espérance. — *Pie X et la Communion fréquente ; dette de reconnaissance des fidèles envers lui.*

M. Juan Taltavull, d'Espagne. — *L'adoration nocturne et la royauté sociale de Jésus-Christ.*

M. Jacquier, avocat à la Cour d'appel de Lyon. — *Les processions eucharistiques à Lourdes.*

SAMEDI 25 JUILLET, DE 16 A 18 HEURES

(Clôture du Congrès.)

S. G. Mgr Pereira de Albuquerque, évêque de Piauhy (Brésil).

R. P. Janvier, O. P. — *Les miracles eucharistiques à Lourdes.*

S. Em. le cardinal Amette, archevêque de Paris. — *Le règne social de Jésus-Christ par l'Eucharistie.*

S. G. Mgr Schoepfer, évêque de Tarbes et Lourdes.

S. Em. le Cardinal Légat.

S. G. Mgr Heylen, président du Congrès.

Assemblée générale d'ouverture

DU MERCREDI 22 JUILLET 1914

ALLOCUTION DE S. G. MGR HEYLEN

évêque de Namur, président du Congrès.

Par ordre de S. Em. le cardinal Légat, je déclare ouvert le XXVe Congrès eucharistique international.

Eminentissime Seigneur Légat,
Eminences,
Messeigneurs,
Mesdames, Messieurs,

Dieu soit béni ! C'est le cri qui s'échappe de nos cœurs à l'ouverture de ce XXVe Congrès eucharistique international. Le divin Maître a béni l'œuvre des Congrès eucharistiques. Semblable au grain de séneve, humble et caché dans le commencement, elle a grandi sous la protection céleste, s'épanouissant pour la gloire du Dieu de l'Eucharistie, produisant des fruits salutaires de piété et de sainteté. Une grande dette de reconnaissance s'impose à nous tous, s'impose tout spécialement au Comité permanent. Nous voulons la payer par ce XXVe Congrès, nous voulons la payer sur cette terre de France, qui a vu naître l'œuvre des Congrès, qui a abrité un grand nombre de nos réunions solennelles et qui, au milieu des difficultés et des persécutions de l'heure présente, reste toujours si fidèle au culte de la sainte Eucharistie.

Nous voulons payer notre dette de reconnaissance sur cette terre bénie de Lourdes, sur la terre de l'Immaculée Conception.

Impuissants à rendre par nous-mêmes à Dieu la reconnaissance que nous lui devons, nous voulons aller à Jésus par Marie

et nous voulons demander à notre Mère du ciel de suppléer à notre impuissance.

Au sentiment de reconnaissance vient s'ajouter un sentiment de regret. Président et membres du Comité permanent, nous sentons que pendant ces vingt-cinq Congrès écoulés nous avons été souvent en dessous de notre tâche. Nous avons été sans doute toujours pleins de bonne volonté ; mais, nous l'avouons, nous n'avons pas fait tout ce que Dieu était en droit d'attendre de nous, nous le reconnaissons bien humblement. Si les Congrès eucharistiques sont devenus des manifestations triomphales à la gloire du Dieu de l'Eucharistie, ce n'est point nous, membres du Comité permanent, qui en avons le mérite, c'est Dieu qui a fait toutes choses. En le remerciant, nous voulons, dans ce Congrès jubilaire, demander pardon de tout ce qui a manqué de notre part.

Enfin, dans ce Congrès, nous venons prendre de nouvelles résolutions, faire à Dieu des promesses solennelles.

Les vingt-cinq Congrès qui se sont tenus jusqu'ici forment la première période de l'œuvre des Congrès eucharistiques. Une nouvelle période va commencer, période qui, nous l'espérons, sera au moins tout aussi glorieuse à Dieu, aussi salutaire aux âmes. D'après le désir du Saint-Père, qui est un ordre pour nous, désormais les Congrès eucharistiques se tiendront tous les deux ans. L'année intermédiaire, selon le désir du Souverain Pontife encore, nous nous appliquerons à promouvoir les Congrès nationaux, régionaux, diocésains, cantonaux. Ces Congrès seront, en quelque sorte, la préparation du grand Congrès international qui, nous en faisons la promesse à Notre-Seigneur, sera préparé par tous les membres du Comité permanent avec le zèle le plus ardent, avec le dévouement le plus absolu. Ces promesses, nous les déposons aux pieds de Notre-Dame de Lourdes, nous les plaçons aussi, Eminentissime seigneur Légat, sous votre bénédiction et sous la bénédiction du Souverain Pontife, la bénédiction de Dieu lui-même. Nous les confions aussi, Monseigneur de Tarbes, à vos prières, afin que

vous qui restez toujours auprès de notre Mère, vous lui rappeliez de temps à autre nos promesses, vous lui rappeliez notre prière.

Dieu soit béni ! C'est le cri par lequel j'ai commencé, c'est le cri par lequel nous continuerons, sous lequel nous espérons terminer notre XXVe Congrès eucharistique.

ALLOCUTION DE S. G. MGR SCHŒPFER
évêque de Tarbes et Lourdes.

Eminences,
Messeigneurs,

En votre nom, comme au nom de cette assemblée éminemment catholique, j'avais, hier, l'honneur d'exprimer à l'Eme seigneur cardinal Légat du Souverain Pontife les sentiments d'allégresse infinie dont sa venue parmi nous remplit tous nos cœurs. Et j'essayais de dire de mon mieux à Pie X l'immense gratitude que nous inspire la paternelle bonté avec laquelle Sa Sainteté daigne, par l'illustre envoyé de sa droite, s'associer à nos travaux et présider ce XXVe Congrès eucharistique.

Aujourd'hui, grâce au privilège de ma charge, c'est à LL. EEm. les cardinaux et à NN. SS. les archevêques et évêques du monde catholique tout entier, couronne de gloire rayonnant autour du Pape en la personne de son Légat, que je dois avoir l'honneur, mes bien chers Frères, de présenter l'hommage du plus religieux respect et des plus sympathiques souhaits de bienvenue.

Mais en quels termes m'acquitter de ce devoir à l'égard de ces pontifes qui, au nombre d'environ 200, ont à cœur d'unir leurs adorations aux nôtres devant le Très Saint Sacrement de l'autel ?

L'histoire ancienne nous rapporte qu'arrivé en présence du Sénat romain, l'ambassadeur de Pyrrhus fut tellement saisi

d'admiration et, en quelque sorte, de stupeur, que, de retour auprès de son souverain, il s'écria : « J'ai vu une assemblée de rois ! » Qu'eût donc dit Cinéas — et que dirai-je moi-même ? — en contemplant cette imposante réunion de princes de l'Eglise ?

C'est bien, en effet, l'Eglise tout entière que rend sensible à nos yeux la présence de ces 200 évêques. Oui, l'Eglise tout entière : l'Europe, avec la France, l'Italie, la Belgique, l'Espagne, le Portugal, l'Angleterre, la Pologne, l'Allemagne, l'Autriche, le peuple tchèque ; l'Asie, l'Afrique, l'Océanie, avec les représentants de leurs immenses régions et leurs peuplades sans nombre ; l'Amérique, avec le Dominion du Canada et ses grandes et nobles Républiques des Etats-Unis, de la Colombie, du Brésil, du Pérou, de la Bolivie, de l'Equateur, du Chili, de l'Argentine, nations nées d'hier et déjà si glorieuses.

Laissez-moi donc, tout d'abord, mes bons et chers amis, déposer, en votre nom à tous, le tribut de notre tout filial respect aux pieds de LL. EEm. les cardinaux Luçon, Andrieu, Amette, Sevin et de Cabrières, de France ; de S. Em. le cardinal Neto, du Portugal ; de S. Em. le cardinal Logue, d'Irlande ; de S. Em. le cardinal Farley, de New-York, et de S. Em. le cardinal Almara y Santos, de Séville, en Espagne.

Vous m'excuserez, je l'espère, si mon cœur a fait trembler ma voix d'une émotion toute particulière en nommant les cardinaux français, qui sont la gloire de mon pays et le légitime orgueil de ma patrie. Pourquoi d'ailleurs n'avouerais-je pas, en manifestant tout haut ma conviction intime, que le Portugal, l'Irlande, les Etats-Unis et l'Espagne ont lieu, tout autant que nous, d'être fiers d'avoir pour représentants à ce Congrès les plus nobles et les plus illustres de leurs fils ?

Me tournant ensuite vers mes bien-aimés et vénérés frères, les archevêques et évêques de France, je voudrais me prévaloir de la solidarité qui associe mon néant à leurs mérites, pour honorer de mon mieux, en leur nom, l'épiscopat catholique tout entier réuni devant nous.

Mais, encore une fois, comment formuler cet hommage, alors qu'il faudrait avoir l'autorité du Rme évêque de Namur, Mgr Heylen, président du Comité permanent des Congrès eucharistiques, pour traduire dignement les sentiments dont j'ai à me faire l'interprète ? Aussi ne veux-je prononcer qu'un mot, dans lequel cependant sera renfermé, à l'adresse de mes très illustres collègues, le plus religieux, le plus cordial respect. Cette parole, je l'emprunterai à la fois au ciel et à Lourdes, car c'est celle même dont l'ange Gabriel salua la Vierge immaculée, au jour de l'Annonciation ; celle aussi dont l'atmosphère de Lourdes est toute remplie et toute pénétrée : *Ave !*

Oui, vénérés et bien-aimés Frères, que l'Ange de l'Eglise, le Vicaire de Jésus-Christ, a conviés à ces assises eucharistiques, *soyez salués !*

Soyez salués, vous qui aimez vos frères, *fratrum amator* (1) ; vous qui priez pour votre peuple et qui ne cessez de prier pour lui, *multum orat pro populo* (2) ; je vous salue !

Vous qui, pour la tendre affection que vous portez aux fidèles confiés à votre sollicitude pastorale, méritez d'être appelés leurs pères, *pro effecta pater... nominatur* (3), je vous salue !

Je vous salue, vous qui êtes vraiment la joie et l'orgueil de nos patries respectives ; vous qui, au sein des nations baptisées depuis de longs siècles, avez continué les traditions d'une glorieuse lignée de saints pontifes !

Je vous salue, évêques des peuples nés plus récemment à la vie sociale et politique ; vous qui, dans cette vie puissante, avez fait pénétrer les principes souverainement salutaires de l'Eglise catholique !

Je vous salue en particulier, vous, évêques missionnaires

(1) *II Macch.* xv, 14.
(2) *Ibid.*
(3) *Ibid.*, xiv, 37.

qui, sous nos yeux émerveillés, faites revivre l'apôtre saint Paul, et qui, armés de l'Evangile et de la croix, arrosez et fécondez de vos sueurs, et bien souvent de votre sang, les terres vers lesquelles vous a conduits l'Esprit de Dieu ! Je vous salue, ai-je dit, et je voudrais faire passer dans cet *Ave* tout ce que je suis capable d'éprouver de religieuse vénération et de fraternelle dilection !

Oui, Messeigneurs, qui vous dépensez pour la gloire du divin Fils de Marie et pour le salut des âmes rachetées du sang de Jésus-Christ, à chacun de vous, au nom de Notre-Dame de Lourdes, je répète — et je voudrais le dire à genoux : « *Ave, ave !* Je vous salue ! »

Ou plutôt, mes bons et chers amis, c'est bien plus haut encore, c'est jusque dans le Cœur de Dieu que j'irai chercher le salut qu'en votre nom j'adresserai à NN. SS. les évêques.

Au moment de donner le baiser de paix à ceux qui l'assistent à l'autel, le prêtre va, en quelque sorte, le recevoir du Cœur même de Jésus-Christ, figuré par la pierre sacrée sur laquelle est offerte la divine Victime. Ce sera donc à Notre-Seigneur lui aussi que, pour ma part, je demanderai la parole avec laquelle je pourrai saluer en son nom ceux qui, par le caractère épiscopal, sont d'autres Christs au sein de l'humanité.

Vous rappelez-vous la scène de l'Evangile où nous sont représentées les saintes femmes s'empressant, à l'aurore de Pâques, vers le tombeau dans lequel — leur foi n'étant pas encore suffisamment éclairée — elles croyaient trouver le corps adorable du Sauveur. Or, comme elles approchaient du lieu de sa sépulture, Jésus leur apparut et leur dit : « *Avete !* Je vous salue ! » (1)

Vous l'entendez, le Fils de Dieu lui-même prononce cet *Ave ;* lui-même l'adresse à celles que l'amour et la foi avaient attachées à ses pas. Et le texte sacré ajoute que, saisies de joie, transportées d'un pieux enthousiasme, Marie-Madeleine

(1) *Matth.* XXVIII, 9.

et Marie Salomé se prosternèrent devant Jésus et l'adorèrent : *illæ autem accesserunt et tenuerunt pedes ejus et adoraverunt* (1).

Ah ! vénérés et bien-aimés Frères dans l'épiscopat, Jésus-Christ vous a vus accourir, vous aussi, non certes vers son tombeau, mais vers l'autel, vers l'ostensoir qui rappelle, il est vrai, sa mort, mais qui surtout proclame sa vie ! Pourquoi donc, alors, ne serait-il pas permis au plus humble de vos frères de vous redire le même salut : *Avete !*

A votre tour, mes bons et chers amis, comme les saintes femmes, ainsi saluées par le Sauveur de nos âmes, et à l'exemple des évêques de l'Eglise catholique tout entière, vous tomberez à genoux devant Jésus-Christ ressuscité et vivant dans son tabernacle, et vous l'adorerez : *et accesserunt et tenuerunt pedes ejus et adoraverunt.* Telle est la raison d'être, telle sera la vie de ce Congrès.

Un mot résume cette adoration et le but que nous nous proposons : *Christum adoremus dominantem gentibus, qui se manducantibus dat spiritus pinguedinem.* C'est au Christ, Roi des nations, qui enrichit de ses trésors infinis l'âme de ceux qui le reçoivent comme leur aliment, que nous offrirons l'hommage de nos adorations.

Ah ! mes bien chers Frères, laissez-vous aller à ce sentiment, qui, à l'heure actuelle, j'en suis sûr, vous attire, vous entraîne vers Jésus dans l'auguste Sacrement de l'autel ! *Christum adoremus !* Et puisse notre adoration être si fervente, si agréable à notre Dieu, que les grâces dont elle sera la source sacrée et féconde se répandent de Lourdes sur l'univers entier, telles ces eaux bienfaisantes que le prophète a vues envahir le monde pour lui porter le salut !

Je m'arrête, mes bons et chers amis, et, avec vous je me prépare à écouter la parole de celui qui est Jésus-Christ vivant parmi nous, la parole du Pape.

---

(1) *Id., ibid.*

Cette parole, qui nous apporte sa bénédiction et qui marque sa participation à ce XXVe Congrès eucharistique international, nous allons tous la recueillir avec une sainte avidité, comme le rayonnement du Dieu de nos autels, comme la manne du ciel, qui fera notre force et notre joie pendant ces journées solennelles, consacrées à la glorification de Jésus Hostie. Oui, il en sera ainsi, et si bien que les historiens de notre Congrès pourront écrire à bon droit que, le Pape ayant parlé, l'immense et pieuse multitude réunie sur cette terre bénie de Lourdes l'écoutait avec un religieux silence, avec foi et amour, résolue à lui obéir toujours, en tout et partout.

Aussi m'est-il doux de penser que, parmi les nombreux fruits de salut dont tout à l'heure Mgr l'évêque de Namur nous montrait éloquemment le principe dans ce Congrès, l'un des plus consolants sera — pardonnez-moi cette ambition — d'ajouter une nouvelle gloire à nos sanctuaires. Lourdes, que déjà le Pape appelait naguère *le centre du culte marial et le trône le plus glorieux du Mystère eucharistique en ce monde* (1), Lourdes, dis-je, apparaîtra et sera de plus, en toute réalité, aux yeux de l'Eglise entière, comme le monument le plus éclatant de l'amour pour le Pape ! — Ainsi soit-il !

LECTURE DU BREF

par S. G. Mgr Heylen, président du Congrès.

J'ai l'honneur de vous donner lecture du Bref par lequel S. S. le pape Pie X nous envoie comme son Légat l'Eme cardinal di Belmonte. (*Lecture du Bref en latin, suivie des acclamations :* Vive Pie X ! Vive le cardinal Légat!)

Je demande respectueusement à S. Em. le cardinal Légat de vouloir bien adresser la parole à l'assemblée.

---

(1) *Marialis cultus centrum, idemque Eucharistici Mysterii thronus omnium gloriosissimus in catholico orbe.* (Lettres apostoliques *Singularem gloriam*, en date du 25 avril 1911, par lesquelles, à la demande de S. G. Mgr Schœpfer, le pape Pie X a autorisé, chaque jour et à perpétuité, à partir de minuit, la célébration du Saint Sacrifice et la distribution de la sainte Communion, dans les sanctuaires de Notre-Dame de Lourdes.)

DISCOURS DE S. ÉM. LE CARDINAL LÉGAT

Eminences,
Messeigneurs,
Mesdames, Messieurs,

La voix auguste et paternelle du Souverain Pontife Pie X, glorieusement régnant, vient de nous redire le but élevé qui nous réunit une fois encore en un Congrès, auquel prennent part des représentants du monde catholique tout entier.

Nous sommes à Lourdes pour tenir le Congrès eucharistique international. Bien plus, nous sommes venus y célébrer cette année, en des fêtes jubilaires imposantes, et pour la vingt-cinquième fois, ce que j'appellerais volontiers les grandes assises de l'Eucharistie, c'est-à-dire la manifestation mondiale, affectueuse et grandiose que l'univers entier veut donner, de sa foi et de sa piété, à Celui qui, Roi du ciel et de la terre, a trouvé dans sa toute-puissance, par l'Eucharistie, le moyen de régner personnellement à la fois et dans le ciel et sur la terre.

C'est en France que Pie X, naguère encore, appelait la nation choisie « pour porter le nom de Jésus-Christ devant tous les peuples de la terre » ; c'est en France, c'est à Lille que prit naissance l'Œuvre des Congrès eucharistiques internationaux.

N'était-il pas convenable, dès lors, que le premier Jubilé de cette sainte et belle institution revienne à la France ?

N'était-il pas juste aussi que ce vingt-cinquième Congrès se tienne à Lourdes, où de l'univers entier les foules se dirigent aujourd'hui, parce que Lourdes est la terre des miracles accomplis par Marie et par l'Eucharistie ?

Quels prodigieux développements et quelles majestueuses solennités toujours grandissants ont atteints, depuis leur création, les Congrès eucharistiques !

Les diverses nations se sont disputé l'honneur de les posséder, et l'on a vu, avec des foules immenses, les princes et les souverains eux-mêmes y apporter leur concours et s'honorer en

leur donnant leur patronage et leur participation personnelle.

Le Canada, l'Espagne, l'Autriche ont fourni, en cette occasion, le spectacle de manifestations telles qu'il semble que rien ne les puisse surpasser.

N'a-t-on pas vu à Vienne l'un des plus puissants monarques du monde plier publiquement ses genoux devant le Christ-Roi?

Ne l'a-t-on pas entendu, ce souverain au cœur profondément chrétien, déclarer qu'il voulait qu'à Vienne, sa capitale, Jésus Eucharistie soit reçu avec la même solennelle magnificence, soit acclamé avec le même éclat triomphal, qui présidèrent à sa réception lorsque, soixante-quatre ans auparavant, il venait, lui empereur, prendre possession de son empire ? Pour qui connaît de quelle vénération les peuples d'Autriche entourent leur souverain, c'est assez dire qu'il ne pouvait demander davantage.

Et, joignant l'exemple à la parole, n'a-t-on pas vu ce monarque vénérable, entouré de son impériale famille, donner au monde un spectacle, rare de nos jours, de la plus haute édification et s'approcher de la Table sainte avec tous les siens, pour s'y nourrir du Pain des anges et recevoir dans son cœur le Roi des rois, Jésus-Christ Fils de Dieu ?

Malte, dans un cadre plus restreint, sans doute, n'offrit pas moins la satisfaction unanime et magnifique de tout un peuple qui a gardé intacts sa foi et son amour de l'Eucharistie, en dépit des persécutions et des épreuves des siècles. Jésus, dans le sacrement de son amour, y fut acclamé comme le Roi des nations, comme il le fut en Autriche, à Madrid et dans tous les autres pays.

Que pouvait-on faire, en cette année jubilaire, qui puisse apporter à ce Congrès plus d'éclat encore, si possible, et à Jésus Eucharistie plus de gloire, d'honneur et de témoignages d'amour de la part des peuples chrétiens ?

Dieu lui-même s'en est chargé ! C'est lui qui a inspiré les organisateurs de ce Congrès et s'est plu, dans sa sagesse, à les conduire là où ne règne ni prince ni roi d'ici-bas, mais où

règne, toute-puissance suppliante sur le Cœur de son Fils, la Reine du ciel et de la terre ; j'ai nommé Lourdes, où Marie immaculée a établi son trône de prédilection pour la France et pour le monde !

Messieurs ! Nous sommes en ce moment les hôtes de la Très Sainte Vierge, de la Mère de Jésus perpétuellement présent parmi nous dans l'Eucharistie.

C'est ce Jésus que, par Marie, nous sommes venus fêter, adorer et entourer d'éclatants hommages. C'est ce Jésus que nous chercherons dans nos travaux du Congrès, pour le mieux connaître, l'aimer davantage, le faire aimer et régner partout de plus en plus dans nos cœurs d'abord, dans nos familles et dans nos nations.

C'est Marie qui nous a donné Jésus ; allons à Jésus par Marie.

Le monde, depuis la création, était enveloppé dans les misères du péché, et voici que Dieu, dans sa miséricorde, s'adressant à la plus vertueuse et à la plus belle des créatures, Marie immaculée, demanda son concours et, par elle, envoya son Fils, qui se fit homme dans ses entrailles et vint habiter parmi nous : *Verbum caro factum est et habitavit in nobis.*

La charité de Jésus-Christ descendit sur le monde et les anges entonnèrent leur cantique : « Gloire à Dieu dans les cieux et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté : *et in terra pax hominibus bonæ voluntatis.* » L'amour et la paix : tel fut le programme de Jésus se faisant homme pour racheter le genre humain.

Toute la vie mortelle du Sauveur fut l'affirmation renouvelée de ce programme divin, et pendant trente-trois ans, nous le rencontrerons semant sans cesse les miracles de sa miséricorde et de son amour infini.

La malice des hommes le paya de retour en le crucifiant entre deux voleurs. Mais cette malice des hommes ne put triompher de la charité du Maître ! bien plus, elle provoqua, si je puis ainsi dire, l'effort suprême de cette charité divine : l'institution de la très sainte Eucharistie : Jésus parmi nous,

réellement et substantiellement présent dans nos tabernacles, partout où un prêtre l'y fera descendre !

O mystère incommensurable de l'amour d'un Dieu qui a su trouver le secret de demeurer parmi nous jusqu'à la consommation des siècles ! Seigneur, je crois et j'adore !

Hoc est corpus meum, je le crois !

Hoc facite in meam commemorationem, je le crois !

Voilà bien le couronnement du programme annoncé par les anges : amour et paix !

C'est l'amour de Jésus qui nous a valu l'Eucharistie, et c'est l'Eucharistie qui nous donne la paix, cette paix qui surpasse tout sentiment. C'est à cette source divine que les hommes peuvent puiser les trésors de l'amour de Dieu comme le remède à toutes leurs misères. C'est en se nourrissant de ce pain qui fait les forts, de la vraie vie qui est Dieu lui-même, qu'ils trouveront la force d'étouffer en eux les germes de la concupiscence et le secret de s'assurer la paix dans leur cœur, et de la répandre dans la société, cette paix que le monde ne peut donner. *Quam mundus dare non potest.*

Venez donc à l'Eucharistie, vous tous qui avez soif et faim de la vie éternelle et de l'amour de Dieu, et vos âmes seront rassasiées.

Venez à l'Eucharistie, vous qui combattez péniblement contre les assauts du démon, et vous remporterez la victoire.

Venez à l'Eucharistie, vous qui êtes tombés sous le joug de vos passions, venez-y, noyés dans le repentir et l'amour, et vous recouvrerez la paix de vos cœurs.

Venez à l'Eucharistie, vous qui êtes courbés sous le poids des infirmités de l'âge, et vous y trouverez l'avant-goût des délices éternelles qui vous attendent.

Venez à l'Eucharistie, jeunes gens, vous qui êtes l'espoir de vos patries et l'espoir de l'Eglise ; il vous faut de la vaillance pour triompher des luttes de votre adolescence et assurer l'avenir : l'Eucharistie fera de vous des triomphateurs et des chrétiens valeureux.

Venez à l'Eucharistie, petits enfants qui entrez dans la vie ; venez-y avant que le démon n'ait souillé votre innocence ; que Jésus prenne possession de votre âme et la garde pour le temps et pour l'éternité.

Tous, chrétiens, mes frères, allons à l'Eucharistie. Comme saint Augustin le disait à son peuple, *Ite ad vitam :* allez à la vie ; la vie, c'est l'Eucharistie.

Un jour, Notre-Seigneur, par un miracle de son amour et de sa bonté, trouva le moyen de nourrir, avec sept pains, une foule immense accourue pour entendre sa doctrine. Quand tous furent rassasiés, les apôtres recueillirent les restes et en eurent douze corbeilles pleines. Ce miracle de la multiplication des pains, symbole de l'Eucharistie, remplit tellement de reconnaissante admiration pour Jésus ces milliers d'hommes, qu'ils voulurent le proclamer leur roi.

Mais Jésus se déroba à leurs acclamations, ne voulant ni de ces titres périssables de ce monde, lui Roi du ciel et de la terre, ni non plus porter envie à ces princes de la Judée, si jaloux de leur pouvoir. Mais Jésus est remonté à la droite de son Père. Il règne dans les cieux et il veut régner aussi sur le monde. Il nous demande, à nous ses disciples, de le proclamer Roi par toute la terre et de le faire régner sur tous les peuples comme sur les princes et les rois. De tous il veut les cœurs, parce qu'il veut régner sur nos âmes pour les mettre à l'abri du royaume des ténèbres.

Il veut régner sur les peuples, pour les guérir de leurs misères et les rendre plus dociles à l'autorité légitime qui vient de Dieu.

Mais il veut régner par l'amour, car c'est l'amour seul qui donnera aux peuples la paix dont les nations ont aujourd'hui un si pressant besoin.

Ce devra être l'une de nos résolutions les plus fermes, au lendemain de ce Congrès, de nous employer tous, chacun dans notre sphère, à faire régner Jésus-Christ en nous et autour de nous, et d'autant plus qu'il semble que toutes les puissances de

l'enfer se soient conjurées en ce moment pour s'efforcer de faire disparaître, non seulement le joug sacré du Seigneur, mais même jusqu'au souvenir de son nom trois fois béni, du cœur des fidèles et du sein de la société.

Insensés furent ceux qui, un jour, le crucifièrent au Calvaire, convaincus que, par leur crime, ils l'élimineraient de la terre pour toujours. Le sang du Christ fut une semence de chrétiens !

Insensés et bien aveugles sont ceux qui, de nos jours, renouvellent le crime déicide. Ils n'étoufferont pas le cri des consciences chrétiennes, qui réclament Jésus comme le Roi des âmes et des cœurs.

Mais, s'ils ne parviennent pas à supprimer Dieu de ce monde, ils ne réussissent que trop, hélas ! à lui ravir des âmes rachetées de son sang. On a banni Dieu de l'école ; on l'a banni des hôpitaux ; on voudrait le chasser même de ses temples. Quels fruits en retire-t-on ?

L'éducation sans Dieu ne peut donner que des générations de révoltés, qu'aucun frein physique ou moral n'a la puissance de retenir dans le débordement des appétits.

Leur cœur, enivré de passions, se repaît tous les jours d'immoralité, dans les lectures, dans les modes, dans les spectacles, sans que ceux qui sont les dépositaires de l'autorité songent à y mettre un frein, si tant est qu'ils ne soient pas eux-mêmes les complices ou les instigateurs de ce dévergondage éhonté, dont le but est de supprimer Dieu du sein des sociétés.

La voilà, l'œuvre de Satan et de ses suppôts !

Mais qu'ils y prennent garde ! Plus ils supprimeront Dieu dans les manifestations de son amour, plus aussi ils supprimeront la paix dans les peuples. Les fruits de l'impiété ont toujours été les luttes fratricides, comme la suppression des autels a provoqué l'effondrement des trônes et la mort des nations.

MESSIEURS !

Malgré tout, Jésus-Christ ne se lasse pas. Son amour est divin ! Dans tous les siècles, et précisément à ces heures jugées

les plus critiques, l'histoire nous dit que c'est alors qu'il intervient par un miracle de son amour. Où peut-on le proclamer avec plus d'à-propos que sur cette terre bénie de Lourdes, où tant de pauvres malades, désespérés et abandonnés des docteurs de la médecine et la science, ont recouvré subitement la santé au passage de Jésus dans le sacrement de son amour ?

Oui ! l'Eucharistie, voilà le principe de la force et le remède à tous les maux dont nous souffrons. Où puisaient-ils leur force, ces millions de martyrs qui s'avançaient joyeux au-devant de leurs bourreaux, sinon dans l'Eucharistie ?

Où puisent-ils leur courage, ces milliers d'apôtres qui quittent leur patrie, leur famille, la France surtout, cette grande pourvoyeuse de l'apostolat dans le monde, pour s'élancer à la conquête des âmes les plus abandonnées et les gagner à Jésus-Christ ? Où trouvent-ils le secret de leur indomptable héroïsme, sinon dans la sainte Eucharistie ?

Rendons à l'Eucharistie sa place dans les cœurs et dans les sociétés ; restituons à Jésus Hostie les honneurs et le culte qui lui reviennent et que toujours les Souverains Pontifes ont si énergiquement et si vaillamment défendus ; rendons les peuples à l'amour de Dieu par l'Eucharistie, et nous leur rendrons la paix que le monde ne donne pas.

Et voici que nous en arrivons à ce que fut l'idée inspiratrice des Congrès eucharistiques : la rénovation de toutes choses dans et par l'Eucharistie, qui est comme l'effort suprême de l'amour de Dieu, en même temps qu'elle est le principe de la sanctification pour nos âmes, le principe de conservation pour les sociétés, et pour tous le principe de la force, la source de la paix et le foyer de l'amour surnaturel et divin.

Le succès toujours grandissant de ces Congrès nous est le signe de la bénédiction de Dieu sur cette louable institution, et l'enthousiasme des peuples qui s'y donnent rendez-vous nous est le gage que les fils de Dieu sont fatigués du joug de Satan et qu'il leur tarde de se masser sous la bannière de Jésus Eucharistie.

C'est à ce besoin des âmes pour l'Eucharistie, source d'amour et de paix, qu'a voulu répondre notre bien-aimé Pontife Pie X, que toute l'Eglise acclame aujourd'hui comme le Pape de l'Eucharistie, lorsque, guidé par l'Esprit-Saint et regardant le mal en face et auscultant le cœur malade de nos sociétés modernes, il a proclamé que le salut des nations ne nous viendrait que par l'Eucharistie.

Puisant alors dans les trésors inépuisables de l'Eglise, il en a fait découler en abondance les torrents de cette grâce eucharistique, et a invité tous les fidèles, jusqu'aux plus petits enfants, à venir rafraîchir leurs âmes à cette source d'eau vivifiante, source d'amour, source de force, source de paix, source de vérité, source de la vie éternelle.

En établissant entre nos âmes et l'enfer cette digue la plus puissante et la plus efficace, il nous presse de tout régénérer dans le Christ et de venir retremper nos âmes tous les jours, si possible, au céleste banquet.

Voilà pourquoi aussi le saint Pontife s'est fait le spécial protecteur de toutes les œuvres eucharistiques, qu'il s'agisse de la Communion fréquente et quotidienne, de la Communion des petits enfants, de l'œuvre des Prêtres Adorateurs, des œuvres de l'Adoration nocturne, et par-dessus tout des Congrès eucharistiques internationaux, en leur donnant comme céleste protecteur l'apôtre passionné de l'Eucharistie que fut saint Pascal Baylon.

Et maintenant, Messieurs, à l'œuvre ! Travaillons dans nos séances à promouvoir le règne de Jésus, sous toutes ses formes, dans le sacrement de son amour ; mais surtout prions beaucoup. Revêtons-nous de l'amour de Jésus comme d'une armure pour protéger nos âmes et assurer la paix de nos cœurs. Rentrés dans nos foyers, soyons les apôtres de l'Eucharistie, si nous voulons garantir la paix de nos familles, de nos sociétés et implanter partout le règne de Jésus-Christ. Oh ! qu'il advienne, ce règne béni dont les nations ont si grand besoin !

Et vous, Vierge immaculée, Mère de Dieu, Reine du ciel,

Reine de la terre, Reine de Lourdes, Reine de la France ! priez pour nous. Bénissez ce Congrès, bénissez-nous tous, cardinaux, évêques, prêtres et fidèles, bénissez surtout cet évêque de Tarbes et Lourdes, passionnément dévoué à votre sainte cause et l'organisateur de ce Congrès, qui sera un nouveau triomphe pour Jésus dans son Eucharistie. Priez avec nous ce Dieu fait homme dans vos entrailles d'envoyer à nouveau sur la terre les anges de Bethléem, pour chanter leur cantique de paix et d'amour.

Envoyez-les, ces anges, au Pontife de l'Eucharistie pour lui porter force et courage ; envoyez-les jusqu'au bout du monde pour bénir tous ceux qui, sur la terre entière, nous sont unis, pendant ces jours, par la prière et à la Table sainte : *orietur in diebus Ejus justitia et abundantia pacis*, « que désormais se lève partout une ère de justice et de plus abondante paix » (1).

Et maintenant, il ne me reste plus qu'à implorer sur ce Congrès les faveurs de la Très Sainte Trinité et les bénédictions de Marie, Fille de Dieu, Epouse de l'Esprit-Saint et Mère de Jésus-Christ ! Il ne me reste plus qu'à vous remercier tous, ici présents, venus de tous les points de la France et du monde, au prix peut-être de méritoires sacrifices, pour payer à Jésus et à Marie votre tribut d'amour, de gloire et d'honneur, pour acclamer Jésus-Christ, Roi du ciel et de la terre, et pour chanter avec les anges : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté, *Gloria in excelsis Deo et in terra pax hominibus bonæ voluntatis.* »

Amen.

DISCOURS DES EE[mes] CARDINAUX NETTO, LOGUE, ALMARAZ ET FARLEY

(Chacun de ces EEmes cardinaux a tenu à dire, en sa langue, le salut de sa nation à la France. Nous avons le regret de ne pouvoir reproduire ces paroles qui furent aussi un hommage et un tribut d'amour à l'Eucharistie.)

---

(1) *Ps.* LXXI, 7.

AVIS DE S. G. MGR HEYLEN
président du Congrès.

Messieurs, il nous resterait à entendre encore les Révérendissimes archevêques et évêques de différents pays qui ont accepté de porter au Congrès, de porter à la France le salut des nations qu'ils représentent. Le temps ne nous permet pas de les entendre tous, aussi je prends la liberté de leur demander de vouloir bien remettre au Comité les discours qu'ils voulaient prononcer, nous les publierons dans le compte rendu. Nous entendrons encore les deux ou trois premiers inscrits avant de demander à S. Em. le cardinal de Reims de vouloir bien répondre aux EEmes cardinaux, aux évêques qui ont parlé ou qui ont promis de parler. C'est un sacrifice que nous demandons, mais Notre-Seigneur ne s'honore pas seulement par la parole, il s'honore aussi par le sacrifice de la parole.

Qu'il soit permis à un évêque de demander à des évêques un sacrifice! Donnons tous l'exemple du sacrifice, et s'il y en a un à supporter la pluie, je vous demande aussi de la supporter de tout cœur.

ALLOCUTION DE S. G. MGR LAUSBERG
évêque auxiliaire de Cologne.

(A notre très vif regret, nous n'avons pu, malgré nos efforts, nous procurer le texte de cette allocution.)

ALLOCUTION DE S. EXC. MGR PUJIA
archevêque de Santa-Severina.

EMINENZE,

ECCELLENZE,

SIGNORI,

Porto il saluto dell'Italia cattolica alla Francia cattolica.

Qui, a Lourdes, batte oggi, col cuore della Francia, il cuore dell'Italia. È qui, anzi, il cuore di Roma : io sento che il Papa, il primo adoratore di Gesù-Ostia, è — per il suo Legato — in mezzo a noi ; e che, con noi, assiste al gran trionfo di Gesù Cristo, Re de'secoli, Re delle nazioni.

Dopo Malta — la città de'Cavalieri — Lourdes, la Città di

Maria, che per Lei, è, in questo Congresso, la Città universale del Sacramento.

Ed io son felice dell'onore che mi si è dato di rappresentare l'Italia, e di parlare, in nome de'Cattolici d'Italia, in questa che è la magnifica, la cristiana assemblea de'popoli civili ; in un' affermazione di fede e di amore non mai vista ne'secoli.

Oh sì, che ho da gloriarmi dell'alto onore che mi s'è dato di portare a voi il saluto della mia patria, a cui è stato concesso da Dio di aversi in Roma il *Trono,* la *Cattedra,* l'*Altare* del mondo ; a voi, o Francesi, che, nella famiglia umana, potete additare la vostra grande nazione come la *Figlia primogenita della Chiesa.* Io sento, in questo giorno, forse il più bello della mia vita, che dall'Italia, dalla Roma del Vicario di Gesù Cristo, avete avuta la *vita nuova,* la *storia nuova,* la *civiltà* nuova : una vita, una storia, una civiltà che hanno fatto della Francia *il più bel Regno del mondo dopo quello di Dio.*

Signori !

Italia e Francia, unite dalla Provvidenza, fanno insieme, ora mai da secoli, il loro cammino, che è il cammino stesso di Gesù Cristo e della sua Chiesa : in una missione che i popoli possono invidiarci, non mai toglierci... E sì, perchè voi, accettando la Fede da quella Città onde Cristo è *Romano,* voi, accanto agli Italiani, avete avuto, e vi avrete, i più splendidi annali dell'umanità, i più alti trionfi del genio, l'epopea de'Cavalieri di Cristo e della Chiesa.

Lasciate, dunque, che, in nome dell'Italia cattolica, io saluti oggi in voi la Francia di Clodoveo e di Clotilde, di Carlo Magno e di S. Luigi, la Francia di Baiardo e di Giovanna d'Arco, la Francia delle Crociate e delle Missioni...

È la Francia che sta qui — *pœnitens et fidelis* — a piedi di Cristo-Re, di Cristo-Maestro, di Cristo-Dio ; per aversi la parola dell'avvenire. Maria ci ha chiamati à Lourdes, per essere tutti di Gesù Cristo ; per non morire, in un arresto di vita e di civiltà che sarebbe la fine stessa dell'Europa.

Troppo eravamo vissuti dello spirito di un redivivo paga-

nesimo che ci legava, che c'inchiodava alla terra. Sia questa, che è l'ora di Dio, anche l'ora nostra. Bisogna rinnovarci in Cristo Gesù, o morire !... E morire non vogliamo, non dobbiamo.

Potranno venirci giorni di lutto e di pianto ; però — ricordatelo — dopo le tenebre, la luce. Ma non morremo. Maria da Lourdes assiste la Francia cattolica, come assiste da Loreto e da Pompei l'Italia cattolica ; e noi saremo sempre insieme, come ne'passati secoli, nelle battaglie della civiltà cristiana e della libertà vera e santa, venutaci da Cristo.

Oggi, è Maria che ci addita la *Via*, la *Verità*, la *Vita ;* e la Via, la Verità e la Vita è solamente Cristo : — fuori o contro il Cristo di Dio non vi è che l'*errore*, la *menzogna*, la *morte*.

Da questo Congresso usciranno più unite nella Fede la Francia cattolica e l'Italia cattolica. Gli uomini tentano dividerci ; ma Gesù Cristo, nel suo Vicario, da Roma, ci terrà sempre uniti ; perchè noi — sangue latino — siamo l'avanguardia della Civiltà cristiana. Questo sarà il gran trionfo del Congresso eucaristico di Lourdes.

Per Maria, a Gesù. E per Gesù arriveremo sino a Dio, per vivere della vita di Dio.

L'avvenire sarà nostro, se sapremo sentirla, e farla nostra, questa vitalità cristiana, immortale, divina ; la quale deve essere la vita della Francia e dell'Italia, se non vogliamo morire.

Signori !

La politica ci ha spesso divisi ; ci può ancora dividere ; ma la Fede di Roma, come ci ha uniti ne'secoli, ci unirà sempre ; e vivremo : — come Cristo non muore, non morranno mai le nazioni che vivono di Lui.

Ebbene, come io ho portato a voi il saluto dell'Italia, da questa assemblea del mondo, mandate voi oggi all'Italia il saluto vostro di figli del Papa.

Unico sia il nostro grido, come unica è la nostra fede :

Viva, in Cristo Gesù, la Francia cattolica !

Viva, in Cristo Gesù, l'Italia cattolica !

DISCOURS DE S. ÉM. LE CARDINAL LUÇON

archevêque de Reims, doyen des cardinaux français.

Eminentissime cardinal Légat,
Eminences,
Messeigneurs,

Je dois à mon titre de doyen de promotion des cardinaux français l'honneur de remercier, au nom de la France, les nations représentées à ce Congrès, et de leur rendre le salut qu'elles viennent de lui adresser dans un langage si plein de cœur, de grâce et d'éloquence par la bouche des EEmes cardinaux et des RRmes évêques qui m'ont précédé dans cette chaire.

A ce titre, il se trouve que je puis en joindre un autre, que je ne saurais oublier en cette circonstance : celui de successeur du grand évêque qui a baptisé la France naissante, et par qui fut scellé le pacte qui, depuis plus de quatorze siècles, unit le peuple de France à Jésus-Christ et à son Eglise.

Ainsi, en mon humble personne, c'est par la bouche du successeur de saint Remi, l'apôtre des Francs, que la France chrétienne salue et remercie les vénérés cardinaux et évêques venus à ce Congrès et les nations qu'ils représentent.

La France donc vous salue, Eminences, Messeigneurs, Messieurs, et vous remercie de l'honneur que vous lui faites ; car c'est pour elle un grand honneur de voir tant d'éminents princes de l'Eglise, tant de vénérables évêques, tant de prêtres et de laïques, aussi distingués par le talent que par la vertu, apporter l'éclat de leur présence et de leur parole à ce Congrès, déjà si magnifiquement préparé par Mgr l'évêque de Lourdes, et nous aider à le rendre autant que possible digne du Dieu de l'Eucharistie.

La France vous salue et vous remercie, et ce remerciement s'adresse tout spécialement à vous, Monseigneur l'évêque de Namur, et au Comité que vous présidez avec un zèle qui n'a d'égal que votre haute sagesse et votre parfaite compétence,

d'avoir choisi cette cité des Apparitions pour le XXV[e] Congrès international en l'honneur de l'Eucharistie.

Grâce à cette délicate attention, le jubilé des Congrès eucharistiques sera célébré dans le pays même où ils ont pris naissance et dans ce coin de France où depuis un demi-siècle Jésus Hostie se plaît à reproduire, à la prière de sa divine Mère, les prodiges de sa vie terrestre avec tant de profusion que, selon le mot de Pie X, « le sanctuaire de Lourdes rayonne aux yeux du monde entier, tout à la fois comme le centre du culte de Marie et comme le trône le plus glorieux du mystère eucharistique ».

La France vous salue, Eminences, Messeigneurs, Messieurs, et vous remercie du magnifique et réconfortant spectacle que vous lui offrez.

Quelle grandiose et émouvante manifestation de la catholicité, de l'unité et de la vitalité de l'Eglise que cette assemblée ! Nous sommes ici près de deux cents évêques, venus avec des légions de prêtres et de fidèles de l'Orient et de l'Occident, de l'Ancien et du Nouveau Monde, de toutes les parties du globe. Divers par la race, par la nationalité, par le langage, par les mœurs, nous n'avons cependant qu'un cœur et qu'une âme, parce que, parmi nous, tous les esprits sont unis dans la même foi, toutes les prières dans les mêmes espérances, tous les cœurs dans la même charité de Jésus-Christ.

Tous nous chantons le même *Credo*, nous observons le même décalogue, nous adressons la même prière à notre Père qui est dans les cieux, tous nous obéissons avec amour au même Chef, tous nous recevons les mêmes sacrements, tous nous offrons le même Sacrifice. Et de cette unité, le symbole et le foyer, comme le générateur, c'est la divine Eucharistie, mémorial de tous les mystères de notre foi.

Groupés autour du même autel, assis à la même Table sainte, nourris du même Pain descendu du ciel, nous ne formons qu'une même famille, mieux que cela, un même corps, le corps mystique dont le Christ est la tête : *Unum*

corpus multi sumus, omnes qui de uno pane participamus (1).

La France vous salue et vous remercie des grands exemples que vous lui donnez de contempler. Avec l'édification de votre foi et de votre piété, vous apportez en effet, Eminentissimes Seigneurs et Vénérés Frères, le témoignage de la piété et de la foi de vos peuples. Quels spectacles ont offerts tour à tour au monde la Belgique, l'Angleterre, l'Allemagne, l'Autriche, l'Espagne, le Canada, quand on vit les plus hauts représentants du pouvoir civil et la majesté royale ou impériale elle-même venir s'incliner religieusement devant le Roi des rois et confondre leurs adorations avec celles de leurs peuples au pied de la divine Hostie !

De tous les honneurs que la terre peut rendre au Dieu de l'Eucharistie, en est-il qui révèle plus manifestement la foi vivante d'un peuple ? En est-il qui parle plus éloquemment à l'âme ? En est-il qui excite plus justement l'enthousiasme des foules ? En est-il qui mérite au même degré notre admiration ?

La France vous salue et vous remercie de la sympathie fraternelle que vous lui témoignez. Elle s'est toujours montrée compatissante à l'infortune. Souvent elle a versé son sang pour la défense de la faiblesse injustement opprimée, et son or pour le soulagement des malheureux. A son tour, elle passe par l'épreuve, elle vous est reconnaissante de vos sympathies et de vos prières. Puissent les peuples dont vous êtes les chefs spirituels ou les délégués ne connaître jamais les persécutions violentes et perfides que nous subissons !

La France vous salue et vous remercie enfin de l'hommage que vous avez si noblement rendu à ses gloires et à ses traditions religieuses. Vous vous êtes plu, Eminentissimes Seigneurs et Vénérés Frères, à rappeler, à l'honneur de notre pays, les faveurs singulières dont la Providence l'a comblé. Certes, à ne considérer que les bienfaits divins dont la France

---

(1) *I Cor.* 10.

a été l'objet au cours des siècles, nous ne pouvons pas ne pas reconnaître que nous avons été traités en privilégiés : *Non fecit taliter omni nationi...*

La gratitude nous fait un devoir de le proclamer avec vous, et nous sommes profondément touchés du sentiment délicat qui vous a fait comprendre que, au milieu de nos douloureuses épreuves, ce nous serait une précieuse consolation de nous entendre rappeler ces anciens jours, dont Moïse veut que les peuples ne perdent jamais la mémoire : *Memento dierum antiquorum... interroga majores tuos et dicent tibi.*

En même temps que les plus glorieux souvenirs, ce sont pour nous les plus réconfortants sujets d'espérance. Parmi les bienfaits du ciel à la France, vous avez naturellement mentionné celui qui a rendu à jamais illustre cette petite cité pyrénéenne. Nous ne saurons jamais assez remercier Dieu de l'honneur qu'il a fait à notre pays en choisissant ce coin de terre française pour y ouvrir la source de tant de grâces et pour en faire le théâtre de tant de merveilles. Mais, quand nous nous demandons la raison de ce choix, nous n'avons point la pensée de la chercher dans nos mérites ; nous la trouvons plutôt dans la miséricordieuse intention qu'a eue la Providence de nous donner, dans les luttes terribles qu'elle prévoyait que nous aurions à soutenir, un nécessaire encouragement, et dans les rudes épreuves et les revers qu'elle savait que nous aurions à traverser, une consolation bien opportune.

C'est en France, en effet, que les philosophes du XVIIIe siècle ont conçu et mis au jour le dessein de renverser la royauté sociale de Jésus-Christ et de déchristianiser le monde ; c'est en France que les sectes héritières de leur esprit ont voulu tenter le premier essai d'un Etat athée, d'une société sans Dieu, d'un peuple sans religion ; c'est en France conséquemment que se trouve le centre et le foyer le plus ardent de la lutte contre le Christ et son Eglise. Et voilà pourquoi c'est chez nous que Dieu a voulu opposer à la négation naturaliste l'affirmation la plus éclatante, la démonstration la plus péremp-

toire et la plus saisissante de la réalité du surnaturel et de la vérité de notre foi.

Mais les faits et les enseignements de Lourdes ne regardent pas uniquement la France. Ils portent plus loin ; ils s'adressent au monde entier. C'est dans toutes les nations que l'Eglise voit de nos jours se dresser devant elle, en ennemie, la synagogue de Satan. Ce que la libre pensée et les sectes antichrétiennes essayent chez nous, à l'heure actuelle, elles annoncent l'intention de le faire dans le monde entier ; et elles ont déjà commencé.

La lutte actuelle, d'ailleurs, n'est qu'une phase et la forme spéciale à notre temps de la lutte éternelle du mal contre le bien, du mensonge contre la vérité, de la cité du démon contre la cité de Dieu, de Lucifer contre le Christ.

Elle remonte plus haut que l'humanité. Alors que les anges étaient les seules créatures intelligentes et qu'ils étaient encore soumis à l'épreuve, une femme, celle-là même que nous honorons en ces lieux, leur fut montrée : *Signum magnum apparuit in cœlo : Mulier ;* et cette femme leur fut présentée comme devant, dans le lointain des siècles à venir, mettre au monde un fils : *Mulier quœ erat paritura filium ;* et le fils qu'elle devait mettre au monde, celui-là même que nous adorons dans l'Hostie, était appelé à recevoir en apanage toutes les nations de la terre : *Qui recturus erat omnes gentes.*

Et il leur fut révélé que ce fils de la femme serait le Verbe de Dieu incarné dans une nature humaine ; et il leur fut demandé, par anticipation, d'adorer cet Homme-Dieu : *Et adorent eum omnes angeli ejus.*

C'est alors, selon le sentiment de Suarez et d'un grand nombre de théologiens, que Lucifer, qui ambitionnait pour lui-même l'honneur de l'union hypostatique à la Divinité, refusa d'adorer l'Homme-Dieu et fut précipité dans les enfers. Michel, au contraire, et les anges fidèles s'inclinèrent devant les desseins du Très-Haut et furent confirmés dans la possession du bonheur céleste.

Or, Messieurs, la scène qui fut dans le ciel l'épreuve des anges, elle se reproduit sur la terre où elle est maintenant l'épreuve des hommes.

A nous aussi il est montré cet Homme-Dieu, dans les bras de sa Mère, sur la croix, dans l'Hostie, et Dieu réclame pour lui la foi, l'adoration, l'obéissance des hommes comme celles des anges ; la foi, l'adoration, l'obéissance des peuples comme celles des individus.

Le Christ, dans l'Hostie, comme sur la croix, comme dans les bras de sa Mère, c'est le signe élevé par Dieu au milieu des peuples : *Qui stat in signum populorum ;* mais c'est un signe livré à la contradiction : *Signum cui contradicetur.*

Tous les siècles, toutes les générations, tous les hommes doivent passer devant lui et, en passant devant lui, se prononcer pour ou contre lui en lui donnant ou en lui refusant foi et obéissance. Et de l'attitude prise envers lui dépend pour les nations comme pour les âmes le salut ou la perdition ; car, pour les nations comme pour les âmes, il n'y a de salut qu'en lui : *Nec enim aliud nomen est sub cœlo datum hominibus, in quo oporteat nos salvos fieri.* Pour les peuples comme pour les âmes, il est la voie, la vérité et la vie, il est la résurrection et le salut.

Notre siècle passe donc à son tour, et comme les autres il se partage. Mais ce qu'il y a de particulier à notre époque, c'est que ce sont les peuples, les Etats, les sociétés, que l'on veut entraîner dans l'apostasie : c'est la royauté sociale de Jésus-Christ qui est reniée. Et comme autrefois dans le ciel, entre Michel et Lucifer, une lutte ardente, *prœlium magnum,* est engagée entre les adorateurs du Christ qui l'acclament — Vous êtes le Christ, fils du Dieu vivant, *Tu es Christus, filius Dei vivi,* — et les ennemis qui le repoussent : *Recede a nobis. Nolumus hunc regnare super nos.* Entre ces deux clameurs contradictoires, le Christ passe ; et du sein de l'Hostie comme du haut de la croix, comme des bras de sa Mère, il nous interroge : « Et vous, hommes du XX[e] siècle, que pensez-vous de

moi ? Voulez-vous aussi m'abandonner ? » *Vos autem quem me esse dicitis ? Num quid et vos vultis abire ?*

Et il s'en va à travers le monde ; et il nous convoque de nation en nation, et nous allons de France en Belgique, de Belgique en Angleterre, d'Angleterre en Allemagne, d'Allemagne en Autriche, en Espagne, en Amérique, lui porter notre réponse. Cette année, c'est à Lourdes. Où la profession de notre foi à sa divinité, à sa royauté sur le monde pourrait-elle jaillir plus spontanée, plus convaincue, plus ardente, plus aimante qu'en cette terre des miracles ?

Aussi sommes-nous accourus nombreux de toutes les parties du monde, par-dessus les frontières, à travers les montagnes et les océans, pour lui redire avec Pierre la protestation de notre fidélité et de notre amour : « Vous abandonner, ô Maître, mais à qui irions-nous ? Vous seul avez les paroles de la vie éternelle. Ce que nous pensons de vous ? Mais vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant ; vous êtes la voie, la vérité et la vie. Vous êtes notre Seigneur et notre Dieu. A vous nos âmes, nos intelligences, nos cœurs, nos volontés ; à vous nos familles, à vous nos diocèses, à vous nos patries ! »

Voilà, Eminences, Messeigneurs, Messieurs, ce que vous êtes venus dire avec nous au Dieu de l'Eucharistie. La France qui aime toujours et qui ne cessera jamais d'aimer le Christ vous en remercie.

Eminentissime cardinal Légat, vous avez un droit tout singulier à notre respectueuse reconnaissance. Vous représentez ici le Vicaire de Jésus-Christ, celui qui a mérité d'être appelé le Pape de l'Eucharistie. (*Acclamations : Vive le Pape ! Vive Pie X !*) Ne pouvant venir en personne parmi nous, il a voulu s'y faire représenter par un envoyé, par un envoyé de Rome, par un envoyé qui nous le rappelle d'autant plus sensiblement qu'il a été choisi plus près de son cœur. (*Cris : Vive le Légat !*)

En rentrant à Rome, quand vous lui rendrez compte de votre auguste mission, veuillez bien lui dire que vous avez trouvé ici des légions de prêtres et de fidèles qui, en union avec leurs

évêques, s'appliquent chaque jour à croître dans la dévotion envers Marie et dans le culte de la sainte Eucharistie, certains de répondre ainsi à sa pensée la plus profonde, heureux de travailler à la réalisation de sa sainte devise : Restaurer toutes choses en Jésus-Christ.

O Notre-Dame, vous avez été à Bethléem le premier ostensoir du Verbe fait chair ; c'est dans vos bras qu'il a reçu des bergers et des mages les premières adorations des hommes. C'est dans votre sanctuaire que nous venons, nous, les descendants lointains de ces Gentils dont les Mages étaient les prémices, lui offrir par vos mains les hommages de toutes les nations de la terre que nous représentons ici.

Fasse votre maternelle bénédiction que ce Congrès, tenu sous vos auspices, marque le point de départ du règne social de votre divin Fils, et puissions-nous voir un jour pleinement réalisée la prédiction du prophète :

Et adorabunt eum omnes reges terræ ; omnes gentes servient ei. — Amen!

Assemblée générale
DU JEUDI 23 JUILLET 1914

La royauté de Jésus-Christ et de Marie Immaculée

DISCOURS DE S. G. Mgr RUMEAU
évêque d'Angers.

Christum Regem adoremus dominantem gentibus, qui se manducantibus dat spiritus pinguedinem.
Adorons le Christ-Roi, le Christ maître souverain des peuples, le Christ qui donne l'abondance de la vie à ceux qui se nourrissent de lui.
(Office du Très Saint Sacrement, Invitatoire.)

Eminentissime Cardinal Légat,
Eminentissimes Seigneurs,
Messeigneurs,
Mes Frères,

L'apôtre saint Jean, le voyant de Pathmos, raconte ainsi une de ses plus grandes visions : « Je vis, et voici qu'une porte s'ouvrit dans le ciel et une voix me dit : monte ici... Et aussitôt je fus ravi en esprit, et voilà qu'un trône était placé dans le ciel, et sur ce trône quelqu'un était assis. Et autour du trône vingt-quatre vieillards, revêtus de vêtements blancs et sur leurs têtes des couronnes d'or... Et les vingt-quatre vieillards se prosternaient devant Celui qui est assis sur le trône et ils adoraient Celui qui vit dans les siècles des siècles.

» Et je vis, et voilà qu'au milieu du trône... et au milieu des vieillards un Agneau se tenait comme immolé... Et les vingt-quatre vieillards se prosternèrent devant l'Agneau, ayant chacun des coupes d'or pleines de parfums, qui sont les prières des saints... Et ils chantaient un cantique nouveau, disant : Vous nous avez faits pour Dieu rois et prêtres...

» Et je vis autour du trône et des vieillards beaucoup d'anges, et leur nombre était des milliers de milliers... Et j'entendis toutes les créatures qui sont dans le ciel et sur la terre... disant à Celui qui est sur le trône et à l'Agneau : Bénédiction, et honneur, et gloire, et puissance dans les siècles des siècles... » (1)

Serait-il téméraire de rapprocher de ce tableau celui que nous offrent les solennelles assises de ce Congrès eucharistique?

Ici, dans ce coin de terre, depuis que le ciel l'a visité et que la bonté de Dieu en a fait « le centre du culte marial et le trône le plus glorieux du mystère eucharistique » (2), n'est-ce pas comme un coin du ciel qui s'ouvre à nos regards ?

Ici, le trône du Roi immortel des siècles, devenu par l'Eucharistie le trône de l'Agneau immolé, n'est-il pas dressé en permanence ?

Autour de ce trône, ce ne sont pas vingt-quatre vieillards seulement, ils sont près de deux cents, venus de tous les points du globe pour entourer le trône de l'Agneau. Ils portent, eux aussi, des couronnes d'or, car Dieu les a sacrés pontifes et pasteurs des peuples.

A leur tête, sur un trône plus resplendissant, un Prince représente le Vieillard à la robe blanche, le Pontife universel, le Pasteur des pasteurs, qui, ne pouvant sortir de sa captivité, a voulu que l'un de ceux de sa droite, l'un de ceux qui vivent le plus près de son cœur et qui aiment le plus Lourdes et notre France, vînt nous donner l'illusion de sa présence.

Et autour des princes des peuples, tenant comme eux des coupes d'or pour le divin sacrifice, les milices angéliques du sacerdoce, par centaines et par centaines ; puis, par milliers et par milliers, les fidèles adorateurs accourus des îles et des continents.

C'est, rendues visibles et palpables, l'unité de l'Eglise et la catholicité de l'Eglise ; il n'y manque que le don des langues,

(1) *Apoc.*, IV, V *passim.*
(2) Paroles de Pie X.

afin que, parlant dans une seule, on puisse être entendu dans toutes les autres. Mais n'est-ce pas dans tous les cœurs le même enthousiasme et sur toutes les lèvres la même acclamation : « A l'Agneau qui a été immolé, bénédiction, et honneur, et gloire, et puissance dans les siècles des siècles ! »

I

Et l'on m'a demandé de chanter un hymne à la *royauté* de ce divin Agneau, qui trône ici-bas sur nos autels, comme il trône dans les cieux ; et ma pauvre langue, dont l'infirmité trouvera une excuse suffisante dans les transports de ma foi, est condamnée à balbutier des choses qui ne pourraient être dignement racontées que par le cœur et les lèvres d'un séraphin.

Nous sommes donc conviés, vous dirai-je en empruntant les accents inspirés du prophète Isaïe, à célébrer les gloires du Dieu caché : *Vere tu es Deus absconditus* (1).

Des voix autorisées, avec l'approbation du Chef auguste de l'Eglise, ont dit à la chrétienté : « Assemblez-vous et venez : *Congregamini et venite.* » (2) Puisque les Congrès eucharistiques internationaux ont pris naissance sur le sol français et qu'il convenait d'y célébrer le vingt-cinquième, pouvait-on faire un plus heureux choix que cette terre des miracles ? Prenez conseil tous ensemble, et dans des travaux compétents, dans des études fouillées, appliquez-vous à mieux connaître le Dieu de nos tabernacles pour l'aimer et le faire aimer davantage : *Consiliamini simul* (3). Apprenez en particulier que, sous ses anéantissements, il demeure le souverain Seigneur : *Numquid non ego Dominus* (4), Celui devant qui tout genou doit fléchir : *Mihi curvabitur omne genu* (5).

---

(1) *Is.* XLV, 15.
(2) *Ibid.*, 20.
(3) *Ibid.*, 21.
(4) *Ibid.*
(5) *Ibid.*, 23.

Oui, Jésus-Christ est roi, parce qu'il est le Verbe incréé et le Verbe créateur. « Au commencement était le Verbe, dit l'évangéliste saint Jean, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu, et tout a été fait par lui. » Si donc les mondes sont l'ouvrage de ses mains, les mondes relèvent de son empire ; car c'est de plein droit que l'*autorité* appartient à l'*auteur*.

Dieu son Père l'a sacré de toute éternité, en lui disant : « Tu es mon Fils, la splendeur de ma gloire, c'est par toi que j'ai fait toutes choses et que j'ai créé les siècles ; tu es Dieu, ton trône est éternel. Ton sceptre est le sceptre de la justice. Prends place à ma droite, et que tes ennemis soient l'escabeau de tes pieds. » (1)

Ainsi parle saint Paul, et le génie de Bossuet, illuminé par celui du grand apôtre, de s'écrier : « Le Christ est roi, je le vois en esprit sur un trône. Tout relève de ce trône, tout ce qui relève de Dieu lui est soumis. »

Aucune créature ne peut subsister sans lui. Tout ce que renferme l'immensité, il le porte, il le régit, il l'anime, il le vivifie. Et comme tout dans l'univers obéit à la grande loi de l'unité, il ne se contente pas de gouverner les créatures, il règle aussi les rapports qu'elles ont entre elles ; c'est ainsi que les myriades de mondes se meuvent dans l'espace avec une harmonie dont il est le législateur.

Jésus-Christ est roi aussi, parce qu'il est le Verbe incarné. C'est de sa venue sur la terre que date l'ère du salut. Par la rédemption il a tout restauré dans l'univers, et, comme fruit de la rédemption, Dieu son Père lui a redonné en héritage la royauté sur tous les peuples, dans toute la suite des siècles : *quem constituit hæredem universorum* (2).

« Jésus-Christ, conclut Bossuet, a donc deux royautés, dont l'une lui convient comme Dieu et l'autre lui appartient en qualité d'homme... La première lui est naturelle et lui appartient par sa naissance ; la seconde est acquise et il l'a méritée

(1) *Hebr.* I, 2-13.
(2) *Hebr.* I, 2.

par ses travaux. » (1) La première est une royauté de puissance, la seconde est une royauté d'amour, et celle-ci, s'il la recherche, dit saint Augustin, ne croyez pas que ce soit pour augmenter son pouvoir, non, c'est pour mieux exercer sa miséricorde : *Dignatio est, non promotio ; miserationis indicium, non potestatis augmentum* (2).

C'est là ce qui explique comment « notre Sauveur, qui a refusé si constamment le titre de roi durant les jours de sa gloire, c'est-à-dire quand il se montrait un Dieu tout-puissant par la grandeur de ses miracles, commence à le recevoir dans le jour de ses abaissements et lorsqu'il paraît le dernier des hommes par la honte de son supplice. » (3)

Il va même jusqu'à le revendiquer devant le tribunal de Pilate. « Oui, vous l'avez dit, je suis roi ! » Et Pilate, qui l'a condamné par faiblesse, pour plaire aux Juifs, leur résiste, dès qu'il s'agit de maintenir cette inscription qu'il a fait graver sans dessein sur la croix : « Jésus de Nazareth, roi. »

« Grand Dieu ! s'écrie là-dessus l'Aigle de Meaux, je reconnais vos secrets : il fallait que Jésus mourût sur la croix, il fallait que sa royauté fût écrite au haut de cette même croix. Pilate exécute le premier par sa complaisance, et l'autre par sa fermeté...

» Ecrivez donc, ô Pilate, les paroles que Dieu vous dicte et dont vous n'entendez pas le mystère. Que la royauté de Jésus soit écrite en la langue hébraïque, qui est la langue du peuple de Dieu ; et en la langue grecque, qui est la langue des doctes et des philosophes ; et en la langue romaine, qui est celle de l'empire et du monde. Et vous, ô Grecs, inventeurs des arts ; vous, ô Juifs, héritiers des promesses ; vous, Romains, maîtres de la terre, venez lire cet admirable écriteau ; fléchissez le genou devant votre roi... Bientôt arrivera ce qu'il a prédit autrefois, qu'étant élevé hors de terre il attirera tout à soi...

---

(1) Sermon pour la profession de Mme de Villers.
(2) *In Joan.* Tract. LI, n° 5.
(3) Bossuet, *loc. cit.*

Bientôt ce Crucifié sera couronné d'honneur et de gloire, à cause que, par la grâce de Dieu, il a goûté la mort pour tous, comme dit la divine Epître aux Hébreux. » (1)

Et de fait il lègue à douze ignorants son Evangile, sa croix et son Eucharistie. L'Evangile est toute leur science, la croix est tout leur attrait, l'Eucharistie est toute leur force et tout leur trésor, et il leur suffit d'apparaître pour renverser les idoles, pour réconcilier l'homme avec Dieu, l'homme avec son semblable, l'homme avec lui-même ; pour changer la face des choses dans les esprits, dans les cœurs, dans les sociétés ; en un mot, pour établir le règne du Christ dans le monde.

Voyez, en effet, depuis les apôtres jusqu'à nous, dans tous les siècles, dans toutes les nations, des multitudes infinies de tout rang, de tout sexe, de tout âge, se prosterner au pied des mêmes autels devant le Christ-Roi, se nourrir du même pain eucharistique, dans lequel il se survit, et, répondant à l'incompréhensible demande qu'il avait faite d'être aimé, d'être aimé plus que tout, se rencontrer dans le prodige d'un même amour, aimant comme on n'avait pas encore aimé sur la terre.

Voulez-vous entendre les accents de cet amour, accusant sa présence par des mots qui sont eux-mêmes une merveille ?

Saint Pierre dit à Jésus : « Vous nous avez appelés, et nous avons tout quitté, et nous vous avons suivi. » Un peu plus tard, au moment où le Christ va lui remettre les clés du royaume des cieux : « Seigneur, vous qui connaissez toutes choses, vous savez bien que je vous aime. »

Quelques années après, un homme enchaîné par la tyrannie allait mourir, dévoré par les lions, dans ce Colisée fameux de la Rome des Césars : « C'est maintenant, dit-il, que je commence à être le disciple de Jésus. Viennent et le feu et la croix, et le fracassement de mes os et le morcellement de mes membres, viennent enfin toutes les tortures inventées par Satan, pourvu que je jouisse de mon Dieu ! Je suis le froment

---

(1) BOSSUET, Sermon sur la royauté de Jésus-Christ.

du Christ, je veux être moulu par la dent des fauves, afin de devenir un pain immaculé ! »

Vous venez d'entendre un apôtre et un martyr ; écoutez une vierge, une enfant, en présence de la tentation et aux prises avec la violence : « Retire-toi, aliment de la mort, un autre t'a devancé, j'aime le Christ : *amo Christum ;* oui, je l'aime, car en l'aimant je suis pure, en me consacrant à lui je suis vierge, et pour lui je veux donner ma vie ! »

Ainsi ont parlé et l'apôtre saint Pierre, et saint Ignace d'Antioche, et sainte Agnès de Rome. Par la voix de Pierre, tous les apôtres ont parlé ; par la voix d'Ignace, tous les martyrs ont parlé ; par la voix d'Agnès, toutes les vierges ont parlé ; par la voix de ces trois saintetés, l'amour de tous les saints a parlé et il a raconté le miracle du triomphe de la royauté du Cœur de Jésus sur le cœur des hommes.

On objectera peut-être que ce règne du Cœur de Jésus n'est pas universel, que, s'il recueille des amours sublimes jusqu'à l'héroïsme, il rencontre aussi des haines implacables et inextinguibles. Je pourrais répondre que ces haines manifestement sataniques — haines brutales des persécuteurs, haines savantes des doctrinaires et des hypocrites, haines renégates des apostats et des consciences vendues — tournent à la gloire de notre divin Roi ; car on ne hait de la sorte que ce qui est divin. Mais je me bornerai à cette réplique d'un de nos grands écrivains : « Eh ! sans doute, Dieu ne fait pas ce qu'il n'a pas voulu faire. Le libre arbitre subsiste. » (1) Oui, mes Frères, le libre arbitre subsiste et Dieu attend ; il sait bien que l'insensé qui n'aura pas voulu se soumettre ici-bas à l'empire de son amour sera condamné à subir éternellement l'empire de sa justice.

O Christ Jésus, régnez à jamais sur nous, et, s'il m'est permis de le dire, régnez sans crainte, car si l'on peut haïr votre amour, on ne peut pas le détrôner !

---

(1) Louis Veuillot, *Vie de Jésus-Christ.*

Oui, mes Frères, « qu'on nie le Christ, nous l'affirmerons ; qu'on l'attaque, nous le défendrons ; qu'on le blasphème, nous l'adorerons ; qu'on le chasse, nous le recueillerons... Et nous, tous et chacun, nous serons son asile, et pour qu'il n'en ait plus, il faudra tuer le dernier des chrétiens. Mais le jour de la mort du dernier des chrétiens sera le jour où mourra le monde, parce que le monde ne vit que pour les saints et par les saints ; il ne vit que de la présence, que de la souveraineté du Christ. » (1)

II

Mais la royauté de Jésus ne se limite pas à la vie de l'homme, elle s'étend à la vie des nations. Dès lors que l'homme a été créé pour vivre en société, le règne du Christ ne doit-il pas revêtir nécessairement un caractère social ? Tel fut le plan divin de la Rédemption : régénérer les hommes en tant qu'hommes, et les peuples en tant que peuples.

Conçoit-on que des Etats, établis pour le règne de la justice, de l'ordre et de la paix ; que des gouvernements qui, selon la doctrine révélée, tiennent leur puissance de Dieu et ne sont que ses ministres pour le bien de leurs sujets, puissent méconnaître les droits du Créateur et se soustraire à l'empire de son Christ ? Peuvent-ils se déclarer athées dans leurs constitutions et leur législation sans commettre un crime de lèse-divinité ? Conçoit-on, en particulier, que des peuples baptisés, des peuples où le christianisme a tout relevé, tout transfiguré, les croyances et les mœurs, l'idéal de la famille et le culte de la patrie, la dignité de l'homme et l'honneur de la femme, la noblesse du travail et la grandeur de la vertu ; où tout progrès digne de ce nom, toute vraie civilisation relèvent de lui, soient assez aveugles et assez ingrats pour secouer le joug tant de fois séculaire de sa bienfaisante souveraineté ?

Jésus a dit : « Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce

---

(1) Mgr Gay. *Nouveaux sermons.*

qui est à Dieu. » (1) Certes, la distinction est manifeste : aux sociétés humaines le plein pouvoir dans le domaine temporel, mais au Christ et à l'Eglise le plein pouvoir dans le domaine spirituel. Et ces deux autorités, au lieu de se combattre, ne sont-elles pas appelées à se fortifier par un harmonieux concours ? Chacune d'elles ne trouve-t-elle pas la garantie de ses droits dans l'accomplissement de ses devoirs ? D'où peuvent surgir les conflits, si ce n'est de l'injustice des hommes ? Non, que l'on ne touche pas à la royauté sociale de Jésus-Christ, ni à l'indépendance et à la suprématie de son Eglise au sein des nations ! Non, que l'on ne crie pas à ses prétendus empiétements, quand elle ne demande que la liberté d'accomplir sa divine mission pour le bien spirituel et pour le bonheur éternel des âmes ! « Vous vous plaignez que la religion vous menace, s'écriait un jour en plein Parlement un de nos grands évêques, elle ne vous menace pas, elle vous manque. » (2)

Et en effet, si nous pénétrons dans l'intime de la vie des peuples, partout nous trouvons deux éléments constitutifs : un pouvoir et des sujets.

Or, sans l'influence de la religion, que deviendra le pouvoir? Il inclinera vers le despotisme, il déviera dans l'arbitraire, et, d'autre part, comme il sera découronné de son prestige, n'ayant plus l'auréole du divin, les peuples oublieront de le respecter, cesseront de lui obéir, ne craindront pas de le combattre, iront même jusqu'à le mépriser, ce qui est le signe des suprêmes décadences.

Sans l'influence de la religion, que deviendront les sujets ? Ils abuseront de la liberté, ils chercheront à briser toute chaîne ; ils se couvriront de honte dans la licence ou dans la révolte ; ils sèmeront les divisions, ils provoqueront les désordres, ils allumeront les révolutions.

C'est donc une étrange aberration des temps modernes,

---

(1) *Matth.* XXII, 21.
(2) Mgr DUPANLOUP.

c'est une sacrilège usurpation de placer les sociétés humaines et les puissances qui les régissent au-dessus de tout, même de Dieu. Non, la volonté des potentats, ni la prépondérance des majorités ne suffisent pas toujours à créer le droit. L'autorité humaine, si grande, si absolue qu'on la suppose, s'arrête et, au besoin, se brise devant une infranchissable limite : les droits de Dieu et de la conscience. Seul, le règne du Christ peut assurer la grandeur et la vitalité des nations, parce que seul, il peut y maintenir l'harmonie entre ceux qui commandent et ceux qui obéissent ; seul, il peut les renfermer dans les étroites limites de l'équité ; car l'autorité trouve sa première borne dans la conscience de celui qui gouverne, et la liberté son suprême asile dans la conscience de celui qui obéit. Et ainsi se trouve justifiée la sage remarque de Montesquieu : « Chose admirable, la religion chrétienne, qui ne semble avoir d'objet que la félicité de l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci ! » (1)

Supposez, en effet, un pays où tous sans exception, gouvernants et gouvernés, se prosterneraient devant la majesté eucharistique, et là, nourris du même Dieu qui se donne à chacun sans autre préférence que la vertu, se sentiraient égaux et frères ; ne pensez-vous pas que ce pays serait le pays le plus paisible, le plus heureux et le plus privilégié de l'univers ?

Aussi, voyez, lorsque Satan résolut de séparer violemment la France de Dieu par l'œuvre de la Révolution, il commença par exiler l'Eucharistie des tabernacles, ce fut l'œuvre du protestantisme ; puis il l'exila des âmes, ce fut l'œuvre du jansénisme ; finalement il l'exila de la société, ce fut l'œuvre de la Révolution. Le protestantisme, ou l'insurrection doctrinale, engendra le jansénisme, ou l'insurrection morale, qui engendra la Révolution, ou l'insurrection sociale. C'était logique.

Or, ce simple aperçu vous donne une idée de l'importance

---

(1) *Esprit des Lois*, l. XXIV, ch. II.

sociale de nos Congrès eucharistiques. Pour établir l'ordre et la paix dans nos sociétés bouleversées, qu'avons-nous à faire, sinon suivre la même logique au rebours, c'est-à-dire commencer l'œuvre de réédification par la restauration du règne social de Jésus Eucharistie ?

O Christ Jésus, qui arrêtez les complots des méchants, comme vous commandez à la tempête, levez-vous et voyez ces foules frémissantes, accourues de tous les points de l'espace pour célébrer vos gloires eucharistiques ; levez-vous et entendez ces acclamations et ces supplications qui partent de tant de milliers de poitrines et qui font revivre sous nos yeux les scènes de l'Évangile ; levez-vous et d'un coup de miséricorde renversez vos ennemis ! Non, ne permettez pas que l'on voie sous le soleil une France sans Dieu ! Vous qui l'avez choisie pour en faire le royaume de votre Sacré Cœur et celui de votre Mère immaculée, montrez-nous que vos dons sont sans repentance ! Soyez à jamais notre Sauveur, notre Maître, notre tout ! Régnez sur nous, ô Christ-Vérité, par votre Evangile ; régnez sur nous, ô Christ-Autorité, par votre Église et par la Papauté ; régnez sur nous, ô Christ-Charité, par votre Eucharistie ! Resplendissez dans la sérénité d'un triomphe immortel, et qu'après vous avoir exalté sur cette terre des miracles, nous retournions dans nos bourgades et dans nos cités, avec l'unique ambition d'être, comme le Séraphin d'Assise, les hérauts et les apôtres de votre divine Royauté !

III

Pour achever ma tâche, selon le programme qui m'a été tracé, je devrais mettre en parallèle de la royauté de Jésus la royauté de sa Mère immaculée.

Mais, limité par le temps, je ne puis qu'effleurer, sous forme de conclusion, cette seconde partie de mon sujet.

En racontant la naissance du Verbe incarné, les évangélistes observent que ses premiers adorateurs, entrant dans la maison, trouvèrent le divin Enfant avec Marie, sa mère : *Et intrantes*

domum invenerunt puerum cum Mariâ matre ejus (1).

« Ces paroles ne sont pas seulement le récit d'un fait ; elles sont l'énoncé d'un principe et d'une loi... L'Enfant avec sa Mère ! Ah ! dirons-nous avec Bossuet, « pour quiconque con-» naît la portée mystérieuse de tous les faits évangéliques, il y a » un mystère ici »... Entrant dans la maison, ils trouvèrent l'Enfant avec sa Mère. Entendez-le bien : la maison, c'est l'Eglise, et quand on entre dans cette maison qui est l'Eglise, ce que l'on trouve, ce n'est pas seulement Jésus, c'est Jésus avec sa Mère. La religion chrétienne, c'est la religion du Fils de Marie. Séparer le Fils de la Mère, c'est diviser ce que Dieu a uni. On ne trouve Jésus qu'avec Marie ; on n'arrive sûrement au Fils que par la Mère. Et c'est là le rempart le plus inexpugnable de la dévotion à la Très Sainte Vierge. » (2)

Pas un mystère de la vie de Jésus, où ne se trouvent mêlés le nom et la coopération de Marie. Pas une fête en l'honneur de Jésus qui n'ait, dans notre liturgie, une fête correspondante en l'honneur de Marie. Pas un sanctuaire élevé à la gloire de Jésus, où Marie ne possède son trône et son autel. Marie, fille, épouse et mère de Dieu, a été couronnée de gloire et de puissance par l'adorable Trinité. Marie est Reine, à la suite du divin Roi.

Entendez-la nous faire elle-même la description de l'étendue de son empire et des prérogatives de sa royauté : *Gyrum cœli circuivi sola* (3), j'embrasse dans ma souveraineté l'immensité des cieux. Là-haut, autant d'élus, autant de têtes couronnées. Eh bien, je règne sur tous ces rois de l'éternité. *Et profundum abyssi penetravi* (4), je pénètre au fond des abîmes, et l'enfer se trouble à l'apparition de ma splendeur immaculée : *infernus subter conturbatus est in occursum adventus tui* (5) ; la seule

(1) *Matth.* XVI, II.
(2) Card. PIE, *Œuvres*, t. VI.
(3) *Eccli.* XXIV, 8.
(4) *Ibid.*
(5) *Is.* XIV, 9.

invocation de mon nom suffit pour mettre les démons en fuite : *Omnes dæmones audito nomine meo aufugiunt.* Je parcours les lacs de flamme du purgatoire : *in fluctibus maris ambulavi* (1) et j'y remplis ma mission préférée, qui est celle de la miséricorde ; mon pouvoir s'y exerce par un droit de grâce et chacune de mes visites y est le signal de quelque délivrance. Enfin, mon autorité atteint jusqu'aux confins de la terre : *in omni terrâ steti et in omni populo et in omni gente primatum habui* (2), et, par la volonté de mon Fils, ma puissance y est telle, qu'aucune des grâces dont il est la source n'y est répandue que par ma médiation.

Et ici, mes Frères, nous touchons à ce qu'il y a de plus suréminent dans la royauté de Marie. Non seulement elle a reçu de son divin Fils le privilège de régner à côté de lui sur toute créature, mais il lui a donné cet étonnant pouvoir de régner sur lui et d'exercer sur son cœur une vraie souveraineté. « Marie étant la Mère de Dieu, l'étant toujours, c'est-à-dire là-haut comme ici, parce qu'ici tout se sème et que là-haut tout se moissonne, Marie a sur Jésus son Fils, et sur Dieu par là-même, une sorte d'autorité et une mesure d'empire. Evidemment, c'est une autorité qui ne se peut exercer que sous le bon plaisir souverain de Celui qui s'y oblige ; évidemment, c'est un empire fondé sur un pur don..., un empire qui affecte surtout la forme de la prière et de l'intercession. Mais, ceci entendu, les Pères sont unanimes à dire qu'il plaît au Dieu Jésus d'obtempérer, même dans la gloire, aux désirs et aux vouloirs, d'ailleurs toujours sages et saints, de sa Mère, et que, pour parler avec saint Pierre Damien, elle aborde le trône de Dieu comme mère et non comme servante, en reine qui commande et non en inférieure qui prie. » (3)

O Vierge puissante, du haut de ce trône de gloire que vous

---

(1) *Eccli.* XXIV, 8.
(2) *Ibid.*, 9 et 10.
(3) Mgr Gay, *Entretiens sur les mystères du saint Rosaire*, t. II.

avez choisi dans le creux du rocher, où vous voyez se succéder à vos pieds les foules croyantes, comme se succèdent les eaux du Gave, parlez au Cœur du Roi Jésus en notre faveur ! Et qui donc est plus digne de parler au Cœur de Jésus que vous, ô heureuse Marie ; *Quis tam idoneus ut loquatur ad cor Domini nostri Jesu Christi ut tu, felix Maria ?* Vous ne vous êtes montrée en ce lieu que pour nous conduire à Jésus. « Que par vous il nous reçoive, Celui qui par vous nous a été donné. » (1) Et tandis qu'en ces solennités du Congrès eucharistique, le monde entier, les yeux fixés sur ce coin de terre privilégiée, n'a qu'un cœur et qu'une voix avec nous pour vous implorer, vous et votre divin Fils, plaidez victorieusement notre cause ! C'est toute l'Eglise qui a recours à vous, soyez sa défense ! Le Fils exaucera la Mère : *exaudiet utique matrem Filius ;* le Père exaucera le Fils ; *exaudiet Filium Pater* (2), et une fois de plus il sera démontré que votre pouvoir suppliant, ô Immaculée, ne connaît de limites ni au ciel, ni sur la terre !

Ainsi soit-il !

ALLOCUTION DE S. G. Mgr GAUTHIER

évêque auxiliaire de Montréal.

Eminentissime cardinal Légat,
Eminences,
Messeigneurs,
Mesdames, Messieurs,

Mgr le président fait à Montréal le très grand honneur de l'inviter à prendre la parole dans ce XXV[e] Congrès eucharistique international de Lourdes.

Je regrette, et ses nombreux amis de France aussi bien que les habitués de ces Congrès qui l'ont entendu à Londres, à

(1) S. Bern., 2[e] sermon pour l'Avent.
(2) S. Bern., *Hom. in Nativ. B. M. V.*

Montréal et à Madrid regretteront avec moi, que notre éminent archevêque ne soit pas ici pour répondre lui-même à cette invitation. Il a confié cette tâche à son humble auxiliaire ; et si je sens en ce moment une responsabilité trop lourde peser sur mes épaules, la tâche est de celles, cependant, auxquelles un évêque canadien-français, parlant dans un Congrès qui se tient en terre de France, ne saurait se soustraire. La seule parole qui convienne et qui puisse en ce moment tomber de son cœur et de ses lèvres est une parole de reconnaissance.

L'éminent évêque d'Angers, qui, avec son éloquent collègue d'Orléans, a laissé chez nous le plus profond souvenir, disait, dans l'une des séances de notre Congrès de Montréal :

« Comment ne pas espérer pour ma chère Eglise de France quand je songe que c'est elle qui a donné un sang si généreux et si chrétien à cette Eglise du Canada qui est sa fille ! »

Espérer pour la chère Eglise de France ! Je comprends que les chefs spirituels de cette Eglise, qui ont passé par le creuset de l'épreuve la plus douloureuse et la plus délicate, soient inquiets de l'avenir ! Nous qui suivons à travers la poussière et la fumée du combat nos frères de France, nous ne doutons pas du triomphe définitif !

Comment une Eglise qui possède Lourdes, Paray-le-Monial, Montmartre et Ars, pourrait-elle ne pas vaincre ? N'est-il pas évident, d'autre part, qu'avec cette merveilleuse souplesse à se ressaisir et cette inépuisable générosité qui sont les traits de sa physionomie, l'Eglise de France mène une rude bataille, et que les évêques de France ne commandent pas à une armée qui va mourir ?

Mais là où Monseigneur d'Angers a pleinement raison, c'est quand il affirme que l'Eglise de France a donné au Canada le sang le plus généreux et le plus chrétien. C'est vrai. Le mouvement religieux qui a pris naissance dans Québec et qui de là a poussé ses conquêtes jusqu'à la Louisiane et jusqu'aux côtes du Pacifique a pour causes premières l'apôtre et le colon venus de France, et il est simplement admirable.

Je sais que la France catholique est née apôtre et missionnaire et que, suivant le mot du vieux patricien gaulois saint Avit à Clovis, « elle existe pour avancer dans le monde les affaires de Dieu ». Cette confiance que Dieu a mise en elle, elle y fait honneur. Dans le travail, inlassable et mystérieux comme la vie, qui pousse l'arbre séculaire de l'Eglise à étendre ses rameaux, elle fournit encore les trois quarts des ouvriers qui l'entretiennent et le cultivent, et sur les plages les plus inhospitalières et les plus lointaines, elle pose sans compter la signature héroïque de ses œuvres et de son sang.

Malgré tout, je doute encore qu'il y ait dans son histoire une page plus belle que celle de l'évangélisation et de la colonisation de la Nouvelle-France. Quels géants d'apostolat elle nous a donnés ; des apôtres à qui il faut deux mois et demi pour atteindre leur terre d'élection à travers les redoutables traîtrises d'un océan qu'ils affrontent sur de frêles navires insuffisamment pourvus ; et quand ils ont abordé, qui s'abandonnent encore six ou huit semaines sur des canots d'écorce, au courant des rivières, pour rejoindre les tribus errantes des Indiens ; qui pénètrent dans les profondeurs de la forêt aussi loin que les plus hardis coureurs des bois, exposés aux privations de toutes sortes, aux froids terribles des hivers, et qui usent leurs forces et leur vie dans le plus absolu désintéressement. Tous ces semeurs de Dieu qui depuis 1625 parcourent le pays, qu'ils s'appellent Jésuites, Récollets, Sulpiciens, prêtres du Séminaire de Québec, pourraient s'approprier la parole de ce Sulpicien qui portait l'un des grands noms de l'Eglise de France, M. de Fénelon, et qui, au retour d'une mission particulièrement pénible, répondait à Mgr de Laval, qui le pressait d'en publier le récit :

— Monseigneur, la plus grande grâce que vous puissiez nous accorder, c'est de ne pas faire parler de nous.

Martyrs, enfin, ils savaient mourir comme ils avaient vécu, dans la simplicité du plus émouvant courage ; et les Jogues, les Lallemand, les Brébœuf, les Daniel sont bien de l'invin-

cible lignée qui, depuis les apôtres, a rendu à la doctrine et à la vie de Jésus-Christ le témoignage du sang.

A côté de ces missionnaires, il y a les découvreurs, les fondateurs et les premiers colons. Cartier, Champlain, Maisonneuve, et plus tard Godfroy, Joliette, La Vérandrye, Marquette n'ont vraiment pour premier objectif que d'avancer dans ces nouveaux domaines les affaires de Dieu. Depuis 1540, et de Tadousac jusqu'au Sault-Saint-Louis, des Compagnies privées exploitent les ressources naturelles du pays. C'est d'un dessein plus noble que ces vaillants s'inspirent et c'est d'une autre conquête qu'ils rêvent. Ils veulent faire pénétrer dans cette Nouvelle-France la civilisation chrétienne et française, gagner les âmes à Jésus-Christ, et quand les missionnaires n'ont pu visiter les régions inexplorées qu'ils traversent, ils se font catéchistes, instruisent les chefs de tribus et préparent la voie à celui que les sauvages appellent dans leur langue imagée : l'homme de la grande affaire.

Mais la pierre d'assise de la nation canadienne, c'est le colon et le laboureur. Il est vrai que les premiers Français qui ont foulé le sol de l'Amérique du Nord ont plus songé à découvrir et à conquérir qu'à coloniser, qu'ils se sont jetés avec délices dans cette vie d'aventures qui, pendant un siècle et demi, fut la leur ; plantant le drapeau de la France sur les terres qu'ils découvraient, construisant des forts, guerroyant contre l'Anglais et l'Indien. Comment, d'ailleurs, leur reprocher d'illustrer les vertus guerrières de leur race et de se couvrir de gloire, alors que la gloire consistait à ne jamais reculer et à braver tous les dangers ? Il reste vrai, pourtant, que ces rudes guerriers savent aussi coloniser, conquérir pied à pied sur la forêt, dans une lutte poignante, quelques lambeaux de terre féconde. Et ce travail opiniâtre se complique de la lutte autrement grave qu'il leur faut soutenir pendant vingt-cinq ans contre l'Iroquois, l'ennemi qui les harcèle sans relâche, qui est toujours là à une portée de mousquet, d'une fertilité de ruse vraiment extraordinaire, et dont la bravoure est faite du

mépris le plus absolu de la mort. Mais à ce jeu terrible, ces paysans de la Normandie, du Maine, du Perche et de l'Anjou se sont formés. Ils sont devenus trappeurs, bûcherons et grands chasseurs. Ils mettent à manier le fusil la même vigueur qu'à tenir la charrue. Les durs hivers leur sont une source de santé et de vigueur. Aux patients labeurs qui font germer de la terre l'épi de blé qui les nourrira, eux et les leurs, à la pureté de leurs mœurs, à la ferveur de leur foi, ils ont gagné une force incroyable de résistance. C'est à eux, comme l'avouera en 1767 le général anglais Carleton, que la race canadienne doit d'avoir pris racine sur le sol d'Amérique.

Enfin, je m'en voudrais de ne pas signaler le groupe des premières femmes venues de France, dont les unes, comme Marie de l'Incarnation et Marguerite Bourgeoys, ont fait s'épanouir sur les rives jusque-là païennes du Saint-Laurent la fleur exquise de la sainteté, et le jour où l'Eglise, répondant à nos vœux les plus ardents, les placera sur nos autels, vous pourrez, en toute justice, frères de France, acclamer avec nous deux des gloires les plus pures de votre pays ; dont les autres, une Jeanne Mance, et ses trois hospitalières de l'Hôtel-Dieu de La Flèche ont été, par leur clairvoyance, leur décision et leur ténacité, presque à l'égal des Maisonneuve, les fondatrices de la colonie française de Ville-Marie ; et dont les dernières, recrutées avec le plus grand soin, sont venues dès 1653 fonder les premiers foyers canadiens.

Ah ! cette foule anonyme de nos premières mères qui partagent les dangers et les labeurs de la vie du défricheur, qu'elle est magnifique de courage et d'endurance ! Elle sait, sans doute, quand la vague iroquoise vient battre la frêle palissade de Ville-Marie, faire le coup de feu et défendre son sol ; mais, fidèle aux lois providentielles, elle accepte avec joie le fardeau des maternités fécondes.

C'est elle qui fut la grande créatrice de la nation canadienne. Nous lui devons une race qui depuis deux cent cinquante ans est restée la même dans ses caractères essentiels, et à qui elle

a légué, comme le meilleur héritage et la meilleure arme de défense, une vitalité merveilleuse.

Femmes étonnantes, en vérité, à quelque poste que la Providence les ait placées, et dont on ne saurait mieux fixer le rôle qu'en leur appliquant le mot charmant et profond que l'abbé de Cluny, Pierre le Vénérable, disait des femmes qui ont formé l'âme de la France : « *Apud nos et virgo et mater et uxor patriam pietate foverunt.* Chez nous, la vierge, l'épouse et la mère ont fait éclore l'âme de la patrie au souffle de leur piété. »

Cette âme de notre patrie canadienne, dont les forces combinées des hivers, de la guerre et de la pauvreté menacèrent tant de fois de détruire les promesses, ces femmes de France la firent éclore et vivre, et en renouvelèrent l'amour sacré dans le cœur de nos premiers Pères. Oui, l'Eglise de France nous a donné son sang le plus généreux et le plus chrétien.

***

Oserai-je vous dire maintenant que la race qui est née de ce sang de France est restée digne de ses origines ? Sans vouloir dissimuler les ombres qui nous inquiètent et nier les dangers de nature diverse qui menacent d'atteindre dans ses sources vives notre vie religieuse et nationale, j'éprouverais quelque fierté patriotique à vous raconter ce que sont devenus les colons de 1642 et de 1653 ; et après avoir exprimé la reconnaissance que tout Canadien-Français ressent à l'égard de celle qu'il s'obstine à appeler la mère-patrie, à vous parler de cette race qui a l'ambition de grandir avec ses caractères ethniques propres et nettement accusés. Mais je veux me souvenir que nous sommes en Congrès eucharistique, réunis aux pieds de la Vierge de Lourdes, et vous dire que nous tenons de nos origines la dévotion la plus vive au Saint Sacrement et à la Sainte Vierge.

Avant que ne fût fondée la colonie de Ville-Marie, M. Olier la consacrait à la Sainte Vierge le 3 février 1641, dans l'église de Notre-Dame de Paris ; et quand la première troupe, com-

mandée par M. de Maisonneuve, aborda le 17 mai 1642 à la future Ville-Marie, des mains pieuses dressèrent un autel rustique sur lequel le Saint Sacrement fut exposé toute la journée. Le Christ eucharistique et sa Mère ont pris, ces jours-là, possession d'une terre qu'ils n'ont plus quittée.

C'est le P. Vimont, l'auteur de la *Relation de 1640*, qui nous affirme que les principaux habitants de la colonie entendaient, tous les samedis, la Messe en l'honneur de la Sainte Vierge ; et je ne sais rien de plus saisissant que les scènes de foi auxquelles donna lieu la construction des premières chapelles de missionnaires avec leurs voûtes d'écorce jetées sur cinq ou six perches, le cornet de bouleau qui leur sert de bénitier, et leur autel de branches dont le marchepied est fait d'une robe de caribou. Le génie humain a élevé des cathédrales plus somptueuses ; l'amour humain n'en a pas bâti de plus pittoresques à la fois et de plus touchantes, et où la présence eucharistique du Sauveur ait été goûtée avec une plus admirable ferveur.

Depuis lors, ces modestes chapelles ont fait place à de vastes églises ; sur ce sol dont les sillons ont recueilli tant de généreuses semences, grandit une population de deux millions et demi de Canadiens-Français. Le progrès industriel et commercial a créé une prospérité matérielle dont ils ont pris leur large part. Mais notre peuple a gardé intacte et vibrante sa foi des anciens jours.

Quand on voit la culture intellectuelle dont les catholiques de la vieille Europe appuient leur foi personnelle, l'on se prend à désirer pour notre classe dirigeante une pratique religieuse moins routinière, une foi plus éclairée et, en face des problèmes sociaux qui se posent chez nous comme en Europe et que rendront peut-être plus aigus les dangers d'une immigration mal surveillée, un sens plus exact de ses responsabilités. Notre foi n'a pas assez éprouvé le besoin de combattre pour s'affermir et de se dépenser pour se développer. Toutefois, la religion de notre peuple est extraordinairement vivante,

et il reste attaché par les fibres les plus profondes de son cœur à la foi de ses pères.

Par les garanties légales dont il entoure l'érection de ses paroisses, la construction de ses églises et au moyen desquelles il assure la subsistance de son clergé ; par la constitution civile qu'il octroie aux communautés religieuses telles que l'Eglise les reconnaît et les approuve, on peut dire en toute vérité qu'il a donné, dans la province de Québec, un statut légal au Christ eucharistique, et à l'Eglise catholique un organisme social et civil inconnu dans le reste de l'empire britannique, qui lui a permis d'exercer à son tour sur ses fidèles la plus salutaire influence, et, dans un magnifique essor d'apostolat, de peupler de ses missionnaires et de ses religieuses l'ouest du Canada aussi bien que l'est et l'ouest des Etats-Unis et jusqu'aux rivages lointains de la Chine et de l'Afrique.

Il a fait mieux. Il reste profondément attaché à sa paroisse. La paroisse, c'est sans doute la forme essentielle que prend la vie catholique quand elle s'organise ; mais notre peuple ne sait pas oublier que si la paroisse lui a appris la loyauté politique au nouveau pouvoir que les hasards de la guerre lui ont donné pour maître, ce fut aussi la paroisse qui, mieux que le traité de Paris, lui a gardé sa langue et ses libertés civiles et lui a permis d'opposer à la religion du vainqueur une résistance que rien n'a pu fléchir.

Il a fait mieux encore. Il a multiplié les confréries de la Sainte-Vierge et du Saint-Sacrement. Il se confesse et il communie. Le jansénisme qui a détruit dans un si grand nombre d'âmes la vie eucharistique et auquel, espérons-le, notre grand Pontife Pie X vient de donner le dernier coup, le jansénisme ne l'a pas touché. Avec la liberté religieuse qu'il a conquise et que, dans notre province, il maintient avec des susceptibilités jalouses, il promène l'Hostie sainte dans des processions de Fête-Dieu, pleines d'éclat et de solennité. Dans ces journées désormais historiques du Congrès de Montréal, qui me valent l'insigne honneur de vous parler de lui, ce qu'il y eut de plus

remarquable, ce ne fut pas l'intérêt des séances d'étude, l'ampleur des démonstrations, la richesse et l'abondance des décorations, l'entente si frappante des pouvoirs civil et religieux, ce fut la foi de notre peuple, cette foi qui a rendu tout le reste possible ; foi simple, lumineuse, cordiale, qui a fait de ces fêtes eucharistiques un merveilleux triomphe.

C'est ce peuple qui se joint en ce moment à ses aînés de la vieille Europe pour acclamer avec eux le Christ eucharistique et sa Mère. Il n'a pas, comme eux, le prestige des traditions historiques imposantes, de cette civilisation supérieure qu'ils possèdent et qui est le fruit du travail des siècles ; mais son passé de foi croyante lui donne peut-être le droit de s'unir à eux. Dans cet internationalisme catholique, le seul qui ne soit pas chimérique et le seul profitable, qui abaisse les barrières de race, de nationalité et de langue, et qui, à la lumière des mêmes croyances, agenouille au pied du tabernacle tous les peuples de la terre, il est heureux et fier de marquer sa place ; et, dans l'adhésion aux mêmes dogmes, la soumission filiale à la même autorité, l'amour passionné de l'Eglise et du Vicaire de Jésus-Christ, de contribuer pour sa part à maintenir l'incomparable splendeur de l'unité catholique.

ALLOCUTION DE MGR BARTOLOMASI

évêque auxiliaire de Turin, président du Comité national italien,

lue par le P. Charles-Marie Poletti, S. S. S., vice-président du même Comité.

Umile figlio del Ven. P. Pietro-Giuliano Eymard, il Saderdote-Apostolo dell'Eucaristia, precursore dell'immenso movimento eucaristico che allieta la Chiesa nei giorni nostri, avrei mille volte preferito di starmene tranquillo ai piedi di Gesù nel silenzio dell'adorazione ; ma la divina Providenza ha voluto ch'io parli, ed obbedisco.

Parlo dunque e saluto riverente queste venerande Assise Eucaristiche Internazionali, a nome degli Eminentissimi Cardinali Arci-

vescovi Richelmy di Torino, Maffi di Pisa, Francesco Salesio della Volpe, Prefetto della S. Congregazione dell'Indice, — a nome di più di 200 tra Arcivescovi e Vescovi Italiani, che non hanno potuto intervenire al Congresso, e me ne hanno appositamente affidato l'incarico.

Parlo e saluto a nome di 28 000 Sacerdoti Adoratori Italiani, la metà dell'illustre Clero d'Italia, tra cui 10 Em. Cardinali e 180 Vescovi. Dico 28 mila Sacerdoti Adoratori perfettamente organizzati nelle 271 diocesi italiane, col loro direttore diocesano, colle loro riunioni annuali.

Parlo infine e sopratutto a nome del Comitato Nazionale Italiano, costituito per autorità del Pontefice dell'Eucaristia, il glorioso Pio X, dopo il voto del riuscitissimo Congresso Eucaristico dei Sacerdoti Adoratori Italiani tenutosi in Roma nello scorso Settembre.

L'Italia, la patria di S. Tommaso d'Aquino e del Raffaello, si va dunque perfettamente organizzando nel movimento eucaristico, guidata dal suo Clero, dall'Episcopato, dal Papa.

Abbiamo un Comitato Permanente Nazionale pei Congressi Eucaristici Nazionali da celebrarsi ogni tre anni ;

Un Comitato regionale in ogni regione o gruppo di diocesi, pei Congressi Eucaristici Regionali, annuali, per turno ;

Un Comitato diocesano in ogni diocesi pei Congressi Eucaristici Diocesani annuali e per tutte le Opere Eucaristiche.

E questi Comitati diocesani, regionali e nazionale sono stretti tra di loro ed uniti cosi da fare un esercito compatto, guidato dal suo generale, il Presidente del Comitato Nazionale, nominato dal S. Padre, e che in questo momento è l'Ecc. Mons. Angelo Bartolomasi, ausiliare dell'Arcivescovo di Torino.

Egli, colla sua affascinante eloquenza, dovrebbe parlare in quest'ora solenne, ed invece tocca a me, strumento affatto inetto, leggervi freddamente la sua calda parola.

Confido dunque nel vostro benigno compatimento.

***

Da Torino, la città di Maria Consolatrice e del Santissimo Sacramento, ove mi tengono legami di pastorale uffizio, che neppure brama intensa potè rompere, giunga ai mille e mille Congressisti, stretti attorno a Gesù in forte patto di amore, il

saluto cordiale e l'omaggio profondo del Presidente del Comitato Italiano per i Congressi Eucaristici Nazionali.

Sono lungi da voi ed una distanza di 860 Km. ci separa ; ma per Gesù ed in Gesù le distanze scompaiono. Egli — che in questi giorni ha gloriosi trionfi sulla terra di Lourdes, fra mille luci tremole e migliaia di cuori palpitanti della medesima fede, desiderio ed entusiasmo, — vive pure nel tabernacolo delle umili parrocchie, che, lasciata la città, dovro percorrere per la sacra visita. Prostrato davanti al tabernacolo delle chiese campestri, signori Congressisti, saro con voi davanti a Gesù, la fede me lo dice, mi conforta e mi compensa l'amarezza della lontananza.

È tal fede che fa del mondo cattolico un Congresso perenne attorno a Gesù, verità e vita, re e centro.

Sono con voi per la fede ; ci sono anche con tutta l'ardenza del mio cuore : perchè amo questa terra benedetta, sulla quale l'eccelsa Regina dei cieli scelse e pose tra bruna rocca suo trono per guadagnar le genti colla potenza dei benefizi, coll'entusiasmo dei pellegrinaggi, colla soavità del soggiorno, e portarle a Gesù ; amo questo giardino dell'Immacolata, ove vigorosamente vegeta ombroso e fruttifero l'albero della vita, Gesù ; amo i Congressi Eucaristici ed intensamente, dopo averne studiato il programma e saputi i grandiosi preparativi, amo il Congresso Internazionale di Lourdes.

Sono con voi colla preghiera e coll'augurio, che quel Gesù benedicente qui ogni giorno alle turbe osannanti e supplicanti, come a quelle di Palestina, benedica agli intendimenti, studii, entusiasmi, preghiere vostre ; che l'Immacolata, sorridente sempre ai fiduciosi pellegrini, a voi sorrida ed il Congresso accolga sotto il suo regale e materno manto.

E meco sono, uniti nello stesso amore, desiderio e preghiera, tutti i veri Cattolici Italiani, dei cui palpiti vorrei che vibrassero queste pagine, cosi da dire ai fratelli di fede convenuti da tutto il mondo : l'Italia, gloriosa d'aver dato alla Chiesa il Pontefice dell'Immacolata, il Pontefice del S. Rosario, il Papa dell'Euca-

ristia, è a Lourdes, i cui santuarii da 50 anni, il cui Congresso oggi proclamano questi ideali ed amori di vita cristiana.

Anch'essa, la terra dei santuarii di Maria, — la Regina del Santo Rosario a Pompei la Vergine-Madre a Loreto, la Madre di Misericordia a Savona, la Consolatrice degli afflitti e l'aiuto dei Cristiani a Torino — ripete il motto caratteristico di Lourdes : *Ad Jesum per Mariam*, e si muove verso Gesù Eucaristico. Percio essa è intenzionalmente a Lourdes. E non potendo tutta riversarsi oltre le Alpi e fluire, come onda ai piedi degli alti Pirenei, sull'amico suolo francese, sull'amata terra della Signora Immacolata, si riversa nelle sue chiese ad assistere a predicazioni sacre, a funzioni eucaristiche, a farvi ore e notti di adorazione. È la nazionale partecipazione al grande Congresso.

L'Italia, come il mondo cattolico, guarda a Lourdes, a Gesù, qui Trionfatore della società, Amico degli uomini, Centro della Chiesa Cattolica. Armonia e fratellanza sublime, che solo Gesù puo dare ai popoli !

E poichè fu fatta benevola facoltà al Presidente della Sezione Italiana di prender la parola in questo augusto mondiale consesso, di che a nome del Comitato Italiano e della nazione tutta ringrazio l'Ecc.mo Presidente Generale, mi si permetta di passare dal saluto ad una proposta.

Amerei che questo collegamento, universale armonia di fede, di amore, di culto attorno a Gesù, Ostia e Centro, fosse con largo organismo fatto *perenne* ed *alimentato* ; che i Congressi Internazionali, come ne sono sorgente produttiva e manifestazione luminosa, confortante, cosi ne fossero forza coordinatrice e diffusiva ; in quella guisa che l'ordine dell'universo si regge e dura costante per le due forze : la centripeta e la centrifuga, impresse dall'Onnipotente nel mondo fisico. Come ?

Il Regno di Gesù sulla terra è simile ad un albero : oggi colossale nel tronco, universale per estensione di rami.

Albero è il culto di Gesù-Eucaristia nella Chiesa. Sono tronco robusto di esso, che conta 25 periodi di vita robusta e

rigogliosa, i Congressi Eucaristici Internazionali. Ne sono radici la Divina Provvidenza che li ha germinati con modesto seme nel 1880 e poi fecondati e cresciuti, la autorità del Pontefice Romano, lo zelo dell'Episcopato, l'organica costituzione e lavoro del Comitato Permanente, la fede e la generosità de cattolici forti ed ardenti. Rami di varia grossezza : i Congressi Nazionali, Regionali, Diocesani, i Tridui e le Giornate Eucaristiche parrocchiali, le Associazioni eucaristiche : Compagnie e Leghe per l'adorazione mensile, settimanale, quotidiana, notturna, per promuovere l'assistenza frequente e liturgica alla S. Messa, per tradurre alla vita pratica e cristiana il desiderio di Gesù e del Papa, la Comunione anche quotidiana. I frutti : la vita e la pace sociale cristiana, la purità e la pace individuale, l'eroismo della virtù e della beneficenza, la felicità, premio eterno delle anime nella vita soprannaturale : e nella pace virtuosa dei pellegrinanti, nella felicità assoluta dei celesti, la gloria di Dio, che colla comunicazione umile di sè ai mortali combattenti dona la pace, e colla comunicazione gloriosa di sè ai vincitori immortali dona la felicità, così effondendo la sua bontà : *Bonum est sui diffusivum.*

Ammiro con fiduciosa esultanza la vitalità robusta e benefica dell'albero eucaristico. Veggo le sue radici abbarbicarsi profonde e larghe nel suolo ; veggo il tronco cresciuto di mole e vigoria ad ogni nuovo Congresso Internazionale, e ricordo con entusiasmo i più recenti a Montreale, a Madrid, a Vienna, a Malta. Veggo moltissimi estendersi i rami ; e per parlare della sola Italia, ricordo i Congressi Nazionali di Napoli, Torino, Milano, Orvieto, Venezia e bene auspico per il prossimo di Ferrara, che sarà tenuto nell'aprile del 1915 ; ricordo i Congressi Regionali di Firenze, Parma, Modena, Tortona, tacendo di altri molti : ricordo i Congressi Diocesani, che nel 1913 furono 32 e, per il Congresso dei Sacerdoti Adoratori Italiani a Roma, supereranno nel 1914 il numero di 100 ; moltiplicarsi ed estendersi in tutte le parrocchie le istituzioni eucaristiche e specialmente le Ore mensili di Adorazione, l'Adorazione

notturna e l'Adorazione Universale perpetua quotidiana, nata nella mia diletta Torino, e qual necessaria conseguenza moltiplicarsi in tutte le chiese il numero delle quotidiane Comunioni. Ne veggo già i frutti in tanta gioventù e uomini, signori ed operai, che usi all'adorazione ed alla Comunione, presentano forte il petto, in cui sono ardori e convinzioni, agli assalti del mondo, alle lusinghe del piacere, alle derisioni maligne, agli errori serpeggianti... Ma io non posso, senza soverchiare onesti confini di tempo, proseguire nella confortante contemplazione.

Così si stabilisce ed allarga il Regno sociale di Gesù, carattere felicemente improntato in questo Congresso Internazionale di Lourdes. Felicemente, io dissi ; perchè Lourdes è la prova radiosa e vivente dei benefizi sociali del regno eucaristico di Gesù ; qui i trionfi, cui Egli ha diritto, qui la intensa vita cristiana eucaristica, ma qui pure la fratellanza dei popoli, qui la pace ed il riposo, qui i prodigi delle guarigioni e la calma sorridente dei doloranti non guariti, qui le gioie sante, qui gli eroismi della carità, qui le lagrime stesse, soavi. — Qui per Maria l'esperimento costante di quel che sarebbe la società umana, quando si stringesse più intimamente al Dio eucaristicamente nascosto.

Vagliamoci della verità pratica qui scritta per mano della Provvidenza Onnipotente ; portiamo Gesù ai popoli ed i popoli a Gesù per Maria, procurando di far conoscere in tutte le terre le meraviglie di Lourdes e la sovrana meraviglia, l'armonia soave e forte che qui palpita tra il culto a Maria e quello a Gesù Sacramentato, ed adoperiamoci a portare questa verità, altamente proclamata da Lourdes e dal suo Congresso, nelle parrocchie, nelle famiglie, nei cuori, a mezzo dei Congressi Nazionali, Regionali, Diocesani, Parrocchiali e delle istituzioni eucaristiche.

Ed ascendendo dal fatto ad un concetto generale, *faccio voto che si costituiscano Comitati Diocesani, Regionali, Nazionali,* sia per il più facile e largo lavoro di cooperazione ai

Congressi Internazionali, sia per la universale divulgazione dell'operato, degli studii e delle proposte di questi, sia per cooperare all'attuazione pratica dei voti formulati ed approvati dalla esperienza e dalle competenti autorità.

Il secolo passato fu il secolo di Maria Immacolata e del S. Rosario ed ha preparato i cuori all'adorazione ed unione con Gesù Sacramentato. Lourdes ne è la prova, la sintesi, il monumento insigne.

Il secolo xx, sotto la protezione e guida di Maria — per i Congressi maggiori e minori, per le giornate ed istituzioni parrocchiali eucaristiche, coordinati ed estesi a modo di fitta rete, i cui fili attraversino le nazioni, le diocesi, le parrocchie, i cuori e li leghino — sia il secolo del SS. Sacramento.

Dio lo vuole, noi lavoriamo in lui fidenti !

Adveniat Regnum tuum Eucharisticum !

ALLOCUTION DE MGR MICHEL MIROW

archevêque des Grecs bulgares.

Loués soient Notre-Seigneur Jésus-Christ et Notre-Dame de Lourdes !

EMINENTISSIME SEIGNEUR CARDINAL LÉGAT,
EMINENCES,
MESSEIGNEURS,
MESDAMES, MESSIEURS,

C'est Jésus Hostie et c'est aussi son immaculée Mère, n'est-ce pas, qui nous ont réunis de tous les coins de la terre à ce XXVe Congrès eucharistique international de Lourdes.

Qu'ils en soient bénis à jamais !

Le but de ce Congrès, devenu si imposant par la présence de tant d'illustres personnages, n'est autre pour chacun de nous, j'en suis persuadé, que d'adorer le plus solennellement possible — en présence de tous les bienheureux du ciel et de toutes les nations de la terre — Notre-Seigneur Jésus-Christ

dans la sainte Eucharistie ; de lui témoigner notre vive foi ; de réparer les sacrilèges et les attentats commis contre son adorable personne; de procurer sa gloire; enfin de nous enflammer pour lui d'un amour toujours croissant afin d'enflammer à notre tour le cœur de tous ceux qui nous sont confiés.

C'est pourquoi nous sommes tous venus ici d'un même élan d'ardente foi et de généreux amour.

En venant à Lourdes, j'ai cependant encore un autre but qui m'est tout particulier, si je puis m'exprimer ainsi. Permettez-moi de vous le dire dans toute la sincérité de mon âme.

Vous n'ignorez pas, chers Frères, que mon peuple bulgare n'est plus catholique depuis plusieurs siècles. Autrefois, il était uni à Rome, et l'histoire nous a gardé le souvenir de ceux de nos rois qui furent couronnés par le Pape. C'est alors aussi que le peuple bulgare était heureux et puissant. Le schisme maudit, hélas ! l'a trompé et l'a entraîné dans sa perdition. A plusieurs reprises, les Bulgares ont essayé de secouer ce joug infernal, et tout dernièrement encore un mouvement vers le catholicisme soulevait les masses, mais les puissances des ténèbres ont encore, cette fois, réussi à paralyser ce généreux élan vers Rome.

Eh bien ! chers Frères, il faut venir en aide à ce pauvre peuple et le délivrer pour toujours de l'esclavage de l'enfer, voilà mon but.

Ici, à la source des miracles et des grâces, aux pieds de la sainte Eucharistie et de Notre-Dame de Lourdes, je suis venu prier pour la conversion de mon peuple.

M'estimant cependant parmi les derniers et les plus indignes serviteurs de Dieu, ne pouvant rien de moi-même, n'ayant rien et n'étant rien, je viens vous demander et vous conjurer, chers Frères, au nom de Jésus Hostie et au nom de son immaculée Mère, de me venir en aide par vos ardentes prières. C'est sur elles — sur vos prières, — croyez-le bien, que je compte surtout, et beaucoup plus que sur toutes les richesses du monde.

Faisons une sainte violence au Cœur eucharistique de Jésus et à celui de sa divine Mère pour obtenir au plus tôt la conversion de ce peuple si vaillant qui, malgré ses fautes douloureusement expiées dans le sang de ses enfants — au cours de la dernière guerre, — n'a pas cessé d'avoir pour la douce Vierge Marie le culte le plus filial. J'ose affirmer que dans toute la Bulgarie il n'est aucun foyer, si modeste et si pauvre soit-il, qui ne conserve la meilleure place pour l'icone de cette douce Mère devant laquelle, les jours de fête, brûle toujours une petite lampe ou un modeste cierge.

Un mot encore et je termine.

Puisque Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même l'a promis et l'a dit : « Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom vous sera accordé », et que, d'autre part, les saints Pères et Docteurs de l'Eglise nous enseignent que toutes les grâces nous viennent par Marie, demandons aujourd'hui, avec ardeur et confiance, tous les biens : d'abord pour le Souverain Pontife, puis pour l'Eglise entière, pour nous, pour notre chère patrie. Disons du plus profond de notre cœur : Père céleste, c'est au nom de votre cher Fils et au nom aussi de Notre-Dame de Lourdes que nous venons vous conjurer : exaucez-nous, nous vous en supplions ; consolez l'auguste cœur si attristé de Notre Saint-Père le Pape ; hâtez, hâtez le triomphe de l'Eglise catholique ; ramenez au giron de cette Eglise toutes les nations qui en sont séparées et qui errent dans les ténèbres de l'erreur ; ayez pitié de nous et de notre chère patrie !

O Vierge immaculée, soyez désormais Mère et Reine de mon peuple si malheureux et si éprouvé depuis deux ans ! Dites en sa faveur un mot seulement à votre divin Fils, et ce peuple sera converti et sauvé ! De cette grâce si insigne — que j'ose appeler le miracle des miracles dans notre siècle — nous vous serons reconnaissants ici-bas, et surtout au ciel !

Aujourd'hui, en signe de pénitence et d'expiation de nos péchés et de ceux de notre peuple, nous nous prosternons humblement la face contre terre devant vous, ô Jésus Hostie,

et en baisant cette terre de France si privilégiée et si bénie — que l'heureuse enfant Bernadette a baisée la première et avant nous — il nous est bien doux de nous écrier plein de confiance : ô Jésus ! ô notre bonne Mère ! sauvez la France, la Fille aînée de l'Eglise ! sauvez la Bulgarie ! sauvez le monde entier !

Que tout soit pour votre plus grande gloire : toujours, toujours, toujours !

Ce que le Canada rend à l'Eglise et à la France

DISCOURS DE M. HENRI BOURASSA

Eminentissime cardinal Légat,
Eminences,
Messeigneurs,
Mesdames, Messieurs,

Vous vous étonnez, sans doute, après avoir entendu des princes de l'Eglise et des maîtres de la parole, de voir paraître devant vous un humble soldat du rang venant d'un pays presque inconnu. Je sens d'autant plus le poids de ma responsabilité qu'on a déjà fait la part belle au Canada. J'aurais voulu vous laisser sous l'impression des paroles éloquentes de S. G. Mgr l'évêque auxiliaire de Montréal. Je n'ai pas cru toutefois devoir me dérober à cette responsabilité périlleuse, car il me semble juste que, dans ces grandes assises de la foi catholique sur la terre de France, plus d'une voix rende témoignage de tout ce que le Fils aîné de la France doit à sa mère et par elle à l'Eglise de Dieu.

Mgr Gauthier vous a admirablement parlé de ce que l'Eglise et la France ont fait pour le Canada. Certes, il a eu raison. Sera-t-il permis à un enfant du peuple, après avoir ajouté son humble témoignage à celui de l'un des chefs de l'Eglise cana-

dienne, de vous rappeler ce que le Canada français et catholique, et par lui toute l'Amérique du Nord, a rendu jusqu'ici à la France et à l'Eglise ?

***

La fondation de la Nouvelle-France fut, assurément, une pensée et un acte de foi magnifiques ; ce fut aussi un geste patriotique d'une rare beauté et d'une merveilleuse fécondité. En ces temps où les principes essentiels de conservation des sociétés sont l'objet de tant de discussions, il est peut-être à propos de rappeler les caractères particuliers de cette fondation de la France catholique. Ce petit peuple est né, a grandi, s'est conservé, s'est fortifié, contrairement à toutes les prévisions humaines. Pourquoi ? Parce que, grâce à l'action salutaire de l'Eglise de Dieu, il a eu dès le début et il a conservé toujours l'unité de foi, une grande pureté de mœurs et des principes sociaux simples et solides.

Des historiens, même catholiques, ont fait reproche à l'Eglise et à la France, représentée alors par Richelieu, d'avoir empêché l'immigration protestante au Canada français.

Homme public d'un continent et d'une époque de toutes les libertés — oserai-je dire de toutes les licences ? — je n'éprouve aucune répugnance ni la moindre hésitation à rendre un hommage sans réserve à la pensée maîtresse qui a inspiré la politique de colonisation du grand homme d'Etat français. Si le Canada catholique s'est conservé, si même l'Eglise catholique jouit aujourd'hui d'un régime de tolérance en Amérique, c'est parce que la France catholique y a créé tout d'abord un foyer de foi catholique intense, dont l'unité et la pureté se sont conservées pendant un siècle et demi.

A l'Eglise, à ses pontifes, à ses prêtres, à ses communautés religieuses, nous devons le choix merveilleux des immigrants qui ont été les pères de la colonie française. A cet égard comme à beaucoup d'autres, la Nouvelle-France présente un contraste étonnant avec toutes les colonies des autres pays d'Europe, catholiques ou protestants. Elle ne fut jamais une colonie péni-

tentiaire, ni un déversoir où la mère-patrie jetait ses fruits gâtés. (*Rires.*) Elle ne fut jamais un refuge pour les mécontents politiques, apportant sur la terre d'exil une semence de haine et de révolte et l'esprit destructeur des factions. Sa population tout entière, comme ses prêtres et ses religieuses, vint là avec une pensée de foi, une pensée d'espoir, une pensée d'amour ; et c'est toujours le front haut, levé vers la croix du Christ, et l'ardeur de l'apostolat dans le cœur, qu'ils pénétrèrent sur la terre canadienne, depuis le golfe Saint-Laurent jusqu'aux Montagnes Rocheuses.

Le rôle providentiel et salutaire du clergé catholique au Canada fut peut-être plus marqué encore après la conquête, durant cette période de transition difficile qui suivit le jour où une population entièrement catholique et française passa brusquement sous la domination d'une puissance étrangère et protestante, qui n'avait alors ni les principes ni la pratique de la tolérance et de la liberté dont elle se glorifie aujourd'hui. Lorsque le drapeau français descendit de sa hampe, les pouvoirs civils disparurent, les classes dirigeantes furent désorganisées, une seule force sociale nous resta : le clergé catholique, uni autour de son évêque, et les communautés religieuses enseignantes et hospitalières qui ont prodigué à toute l'Amérique du Nord ces missionnaires héroïques, ces éducateurs dévoués dont Mgr Gauthier nous entretenait tout à l'heure. Grâce à l'action du clergé, la transition s'opéra sans trop de heurts violents. Le peuple français catholique s'adapta graduellement aux institutions britanniques, dans lesquelles il retrouva instinctivement plusieurs des organismes que ses ancêtres normands avaient apportés à l'Angleterre, sept siècles auparavant ; et il devint bientôt l'appui le plus solide, le plus loyal et le plus fidèle de la puissance anglaise en Amérique.

Ce que la Nouvelle-France doit à sa mère selon la chair, à la France d'Europe, ai-je besoin de l'énumérer longuement ? Nous lui devons d'abord son sang, le meilleur de son sang. Cette action salutaire, *permanemment* salutaire, de l'Eglise,

c'est par la France qu'elle s'est manifestée. C'est le clergé de France et les communautés de France qui ont développé et entretenu en nous la foi et l'esprit catholiques. Ce que le peuple canadien tout entier doit à la France tout entière, c'est sa mentalité, c'est son tempérament, c'est l'esprit de famille, c'est l'amour du foyer, c'est la gaieté et l'endurance inlassables, c'est l'ardeur apostolique, c'est cette flamme d'idéal qui, sur un continent où les préoccupations et les intérêts matériels dominent tout, reste là pour nous garder toujours le front plus haut que la terre et que l'or.

Oui, merci à la France de nous avoir donné le jour ! Merci surtout de nous avoir donné une parcelle de son âme et de son génie et de nous avoir transmis le verbe clair et loyal dans lequel ce génie et cette âme s'expriment.

***

Maintenant, Eminence, me sera-t-il permis de dire un mot de ce que le Canada, reconnaissant toute sa dette, sa lourde dette de gratitude envers l'Eglise et la France, a tâché de leur rendre et espère continuer de leur rendre ?

A l'Eglise catholique, apostolique et romaine, nous avons voué un amour sans bornes, une fidélité inviolable, une obéissance entière.

Sur cette terre vierge, féconde à la vérité, mais dure à l'erreur — où toutes les idées, l'avouerai-je ? bonnes ou mauvaises, ont peine à percer la croûte des réalités robustes, — les hérésies n'ont pas pris racine, et celles qui s'y sont transplantées ont vite dépéri. Nous avons peu connu le jansénisme ; le libéralisme nous a à peine effleurés ; le modernisme, trop compliqué pour nos esprits simples, nous l'ignorons ! Les dogmes que l'Eglise a définis, depuis qu'abandonnés matériellement par la France nous cherchons notre voie sur la route des nations, nous les avons adoptés sans discussion et avec amour. Le dogme de l'Immaculée Conception, nous l'avons accepté dans la simplicité de notre âme, comme Bernadette aux pieds de la Vierge, égrenant son chapelet. Le dogme de l'Infail-

libilité pontificale, nous l'avons accepté, non seulement avec amour, mais avec raison, — parce que tout autour de nous nous avons vu la faillite et l'effritement du protestantisme et du libre arbitre, et l'absence d'autorité et d'unité sociales qui en résulte.

Nous subissons, avec la même docilité, l'enseignement disciplinaire de l'Eglise.

Nulle part au monde, peut-être, pères et mères de famille n'ont conduit au pied des autels, avec plus de bonheur, leurs petits enfants balbutiant à peine pour y recevoir la communion quand leur cœur est encore pur. Ne vous en étonnez pas : pendant des années, beaucoup de ces pères et de ces mères, et plus encore, avant eux, leurs pères et leurs mères, avaient passé de longs mois dans les forêts séculaires, dans les plaines sans fin, croyant toujours, priant toujours, mais attendant longtemps que le missionnaire vînt leur apporter le Pain de l'Eucharistie. Est-il étonnant qu'ils aient gardé en eux une soif et une faim inextinguibles de Celui qui donne la force aux âmes et même aux corps ?

L'ordre sur les mariages mixtes, j'oserais presque dire que nous n'en avions pas besoin. Les circonstances que nous avons traversées, les conditions sociales où nous vivons, nous ont prémunis contre le danger si justement prévu par l'Eglise et par le Pape. Toujours prêts à entretenir les relations de société les plus cordiales avec les protestants qui nous entourent, à nous mêler avec eux dans le domaine de la politique et des affaires, nous avons compris depuis longtemps que si la croyance religieuse est différente chez le père et la mère, il est impossible de fonder un foyer qui possède l'unité d'âme, l'unité morale et l'unité de discipline familiale. Avant même que le Pape ou les évêques eussent parlé, nous ne faisions pas de mariages mixtes. Il n'est pas inopportun de rappeler que, si les Canadiens français ont évité ce danger et si les prescriptions de l'Eglise à ce sujet trouvent chez eux une obéissance générale et facile, c'est parce qu'ils ont conservé intacte la langue de

leurs pères et qu'ils ont résisté avec opiniâtreté à tous les efforts, parfois cruels, tentés pour leur imposer par la force ou par la ruse la langue du vainqueur et du grand nombre, qui est, en Amérique, la langue du protestantisme, du matérialisme et du rationalisme vécu.

Dans la faible mesure de nos forces, nous avons donné à l'Eglise, sur le continent d'Amérique, toute la mesure possible de l'apostolat. Nous constituons, à l'heure actuelle, j'ose le dire, l'obstacle le plus solide aux tentatives qui se renouvellent, de siècle en siècle, pour faire de l'apostolat catholique l'instrument d'une race ou l'arme de domination d'un gouvernement, et c'est peut-être là le service le plus signalé que le Canada français rende à l'Eglise. Lorsque, dans la simplicité de notre âme, nous ouvrons les pages des Livres Saints, nous y lisons que le premier miracle accompli par l'Esprit, selon la promesse du Christ, ce ne fut pas de faire parler les apôtres dans une seule langue, mais de faire entendre les vérités de l'Evangile à tous les peuples, dans toutes les langues et les idiomes de la terre.

Quand nous tournons les pages de notre histoire — car l'histoire de France est la nôtre, — nous y lisons que les légistes, interrogeant la vierge de Domremy, lui demandaient si ses Voix lui parlaient le latin des écoles ; et qu'elle leur répondit : « Non, elles m'ont parlé ma bonne langue de France, et mieux que vous, Messires ! » Et quand la Vierge Sainte apparut à la bergère des Pyrénées, sur la pierre sacrée près de laquelle nous sommes réunis en ce moment, ce n'est ni dans le grec de la scolastique, ni dans le latin des légistes, ni même dans le français de l'Académie, mais dans le patois des montagnes qu'elle lui parla.

Ce que nous voulons, ce que nous demandons, c'est que l'Evangile soit prêché sur la terre d'Amérique, comme il a été prêché en Europe, comme il l'a été en Asie, comme il l'a été partout et comme il le sera jusqu'à la fin des temps, dans la langue de tous les peuples qui veulent venir, avec une

pensée droite et un cœur généreux, au Christ et à son Eglise.

Mentionnerai-je un autre service que le Canada français a rendu à l'Eglise ? Oui, car il est peut-être le plus méconnu ou le moins connu.

Tous, évêques, prêtres et laïques de toutes les nations catholiques, nous nous réjouissons — et permettez-moi de dire qu'à titre de sujet britannique je m'en enorgueillis — de ce que l'Eglise, son clergé et ses communautés religieuses jouissent sur toutes les terres que protège l'étendard britannique d'une liberté qu'on ne trouve plus toujours dans les pays catholiques.

Mais qu'on me permette d'ajouter que ces jours sont nouveaux dans l'histoire de l'Eglise et dans l'histoire de la Grande-Bretagne. Longtemps, l'Angleterre fut la terre de la haine et de l'intolérance pour l'Eglise catholique, même lorsqu'elle avait, depuis plus d'un siècle, ouvert la porte large à toutes les hérésies, à toutes les sectes. Il n'y a guère plus de cinquante ans que le peuple de Londres se soulevait dans une émeute violente contre le rétablissement de la hiérarchie catholique en Angleterre. A quoi tient le changement profond et radical qui s'est opéré dans l'esprit du peuple anglais, dans ses lois et dans l'attitude de ses gouvernants ? Sans doute à des causes nombreuses et diverses ; mais, parmi ces causes, il s'en trouve une dont vous ignorez peut-être l'importance, quelque infime qu'elle paraisse dans le temps et dans l'espace. Ne l'oubliez pas : des causes minimes en apparence et longtemps ignorées produisent parfois des effets dont l'importance éclate au grand jour et dont le prolongement s'étend à l'infini.

Si, aujourd'hui, la tolérance et la liberté existent pour l'Eglise catholique dans l'empire anglais, je crois fermement que vous le devez en partie, Messeigneurs, Mesdames et Messieurs, à la lutte qu'une poignée de paysans catholiques et français, oubliés alors de la France et de l'Europe tout entière, ont faite pendant près d'un siècle pour faire triompher la tolérance dans la partie de l'empire britannique où la Providence de Dieu les avait humainement abandonnés à leurs seuls efforts.

Le jour où cette tolérance eut pénétré sur cette parcelle de terre française et catholique, alors l'une des portions les plus humbles et les plus ignorées de l'empire britannique, elle ne tarda pas, grâce à la largeur d'esprit qui caractérise les classes dirigeantes de l'Angleterre et à leur logique dans les actes sinon dans les termes des lois, à se répandre dans toutes les parties de cet immense empire et à devenir un exemple pour les autres nations.

De ce service nous n'exigeons pas une reconnaissance inouïe : nous demandons simplement qu'on ne l'oublie pas, lorsqu'on est tenté d'exagérer la dette de l'Eglise envers la Grande-Bretagne et même celle des Canadiens français envers leur seconde mère-patrie.

Ajouterai-je que cette tolérance que nous exigions pour nous, nous avons été les premiers à la pratiquer dans tout l'empire britannique ? Dans les limites territoriales où l'exercice des droits que nous confère la constitution de notre pays nous donne le pouvoir d'exercer notre volonté, nous avons accordé aux protestants et aux Juifs toutes les libertés civiles et politiques, longtemps avant que l'Angleterre eût aboli les lois d'exception qui pesaient sur les catholiques du Royaume-Uni et le serment royal qui constituait une insulte aux catholiques du monde entier. Notre dette de reconnaissance envers l'Angleterre, nous l'avons payée d'avance.

***

Et à la France, Messieurs, qu'avons-nous rendu ?

Nous sommes son témoin !

Trois millions de Français catholiques — car chez nous Français et catholique sont synonymes, — trois millions de Français catholiques, issus des soixante mille pauvres paysans séparés de la France, il y a cent cinquante ans, doivent dire assez haut ce que la race française a fait et ce qu'elle pourrait faire encore si elle le voulait.

Ce n'est pas seulement par le nombre que nous affirmons la vitalité de la race française. Oubliés pendant un siècle de la

patrie d'où nous avions tiré non seulement notre sang, mais notre langue et notre pensée, nous avons conservé, avec un sentiment religieux presque égal à celui qui nous a gardé notre foi au Christ, à l'Eucharistie et à la Vierge, le verbe de France et les traditions des vieilles provinces de Normandie, de Picardie, de l'Ile-de-France, du Poitou, de l'Anjou, de la Saintonge ou de l'Aunis.

Après une lutte tantôt sourde, tantôt violente, pour nous dépouiller de cet héritage moral, l'Angleterre a compris que sa force et sa gloire n'ont rien à perdre à la survivance de nos traditions françaises ; mais qu'au contraire la présence en Amérique de ce petit peuple, attaché de cœur à la France, mais loyal à son serment de fidélité à l'Angleterre, constitue la garantie la plus solide et la plus durable de la puissance anglaise sur le continent d'Amérique.

Et toi, France, France chrétienne ! penche-toi avec amour sur ce berceau où s'agite le premier-né de tes entrailles ! Il est encore faible et petit ; mais, pesé dans la balance des nations, ses jours comptés au calendrier des siècles, vois comme il grandit, comme il est beau, comme il est fort ! Regarde à son front : tu y verras la marque indélébile des baisers que tes lèvres de mère y ont déposés. Contemple son sommeil, à la fois fier et doux, tu y trouveras le présage du développement fécond des nobles pensées qui gonflaient ton sein quand tu lui donnas le jour. Reconnais-le : c'est bien ton fils !

Oh ! oui, France chrétienne, connais le Canada, aime-le, aide-le ; car si tu conserves encore, comme je l'espère et je le crois, la noble ambition de laisser partout l'empreinte de ton génie, c'est par ton fils, le Canada français, que tu laisseras en Amérique l'empreinte la plus profonde et la trace la plus solide.

***

Et toi, Eglise de Dieu ! Eglise de Rome, Eglise du Pape, aime ton fils, ton fils aîné d'Amérique, comme tu aimes celle qui a été, qui est et qui restera ta Fille aînée dans le monde.

Tu nous as donné pour patron le précurseur du Christ. Fidèles

à cette vocation, indifférents aux grands triomphes du monde, attachés à la foi que tu nous as enseignée, nous allons comme le Baptiste, criant devant les peuples plus riches et plus nombreux qui viennent aujourd'hui ramasser derrière nous le fruit de nos labeurs : « Préparez les voies du Seigneur, faites droits ses sentiers. »

Pendant des siècles, nous avons semé ta parole et tes œuvres, et aussi notre humble semence de labeur humain. Que ceux qui viennent longtemps après nous récoltent plus que nous, peu importe ! Tout ce que nous ambitionnons, c'est d'être ce que vous avez été, vous, catholiques de France, au premier rang de la bataille, prêts à recevoir tous les coups, ne demandant à Dieu et aux hommes qu'une récompense : celle de toujours garder le front haut, vers les régions de foi, d'espoir et de charité.

La sainte Eucharistie et la paix entre les nations

DISCOURS DE M. FRANZ MULLER-HOBERG

(A notre très vif regret, nous n'avons pu, malgré nos efforts, nous procurer le texte de ce discours.)

La charité à Lourdes

DISCOURS DE S. ÉM. LE CARDINAL ANDRIEU

archevêque de Bordeaux.

Eminentissime Légat,
Eminentissimes Seigneurs,
Messeigneurs,
Mesdames, Messieurs,

Parler alors que tant de bouches d'or se taisent est un peu cruel, et il ne m'en coûterait pas de garder le silence si l'une d'elles, surtout celle de l'Eminentissime Légat du Pape de l'Eucharistie, consentait à le rompre. Mais la promesse que

j'ai faite à l'Ange toujours si aimable et si persuasif de ce diocèse m'oblige. Elle m'oblige d'autant plus qu'elle est sacrée, comme les deux amours qui en furent les inspirateurs, et cette pensée m'encourage à vous dire, sans autre préambule, quelques-uns des beaux gestes que la charité accomplit sur cette terre de Lourdes devenue, à plus d'un titre, la terre des miracles.

Je constate d'abord qu'ici tout a changé d'aspect depuis les apparitions. Le Gave a reculé comme le Jourdain pour agrandir les alentours de la Grotte. Deux basiliques sont sorties de terre, montrant avec grâce l'une sa flèche, l'autre sa coupole. Des asiles spacieux ont été bâtis pour les pèlerins et pour les malades. On a ouvert cette esplanade devenue nécessaire pour les manifestations grandioses qui allaient s'y dérouler. Récemment encore on construisait les stations du chemin de la croix suspendues aux flancs de cette colline. Mais ces travaux gigantesques n'ont pas été gratuits, comme dans les siècles heureux où l'on bâtissait nos vieilles cathédrales. Il a fallu les payer, et qui en a fourni le moyen ? Ce n'est pas le budget des cultes, au moins le budget officiel, il n'est plus, hélas ! qu'un souvenir. C'est un autre budget, et celui-là est indestructible, bien qu'il n'ait à son service ni contrainte ni déclaration avec contrôle, c'est le budget de la charité.

Voici un autre geste digne de remarque. Chaque année, dans la seconde quinzaine d'août, la courageuse troupe de Notre-Dame de Salut organise un pèlerinage que l'on appelle national, et il mérite ce titre, car il amène dans ce lieu béni des Français et des Françaises de tous les points de la France. Il y amène aussi un grand nombre de malades ; beaucoup sont pauvres et, par suite, incapables de venir à leurs frais sur les ailes de la vapeur jusqu'aux roches de Massabieille. Heureusement la troupe du Salut est aussi ingénieuse qu'entraînante, et elle a ouvert pour le transport de ces déshérités une souscription dont les résultats furent tout d'abord assez

modestes ; mais ils progressèrent d'année en année, et ils atteignent aujourd'hui un chiffre digne de l'infortune qu'ils sont destinés à secourir. Qui pousse les catholiques de France à s'imposer tous les ans cette contribution, malgré les charges énormes que des lois spoliatrices font peser sur eux ?

Ce n'est pas la solidarité qui est en train de faire banqueroute, puisque l'on appelle fréquemment à son secours le socialisme d'Etat, c'est la vertu dont le divin Maître s'inspira pour multiplier les pains du désert, *Misereor super turbam*, et dont il s'inspire encore pour multiplier le Pain eucharistique, c'est la charité.

Lourdes est en ce moment la grande attraction religieuse du monde ; on y vient de tous les côtés, et, quand on y est arrivé, qu'y fait-on ? La plupart des pèlerins se souviennent de la recommandation de l'Immaculée à sa petite confidente, je dis la plupart, car quelques-uns, oh ! c'est le petit nombre, ne résistent pas à la tentation d'aller visiter d'autres grottes que la Vierge Marie n'a pas encore illuminées de son sourire, la plupart des pèlerins restent à Lourdes, auprès de cette Grotte où l'on oublie la terre ; jetés dans une sorte d'extase par le souvenir de la vision céleste, ils restent auprès de cette Grotte et ils prient, et leur prière monte vers Dieu, fervente, confiante, persévérante. Elle sait d'ailleurs qu'elle n'a pas le droit d'être égoïste, et elle ne l'est pas, car elle demande, avec la sanctification personnelle de ceux qui la récitent ou la chantent, la conversion des pécheurs, la guérison des malades, le salut de la France, le triomphe de l'Eglise, l'extension du règne de Jésus-Christ et la reconnaissance intégrale de ses droits souverains et imprescriptibles sur les hommes et sur les peuples. Cette prière des foules agenouillées devant la Grotte ou sur le passage de l'Hostie sainte est une grande aumône. Qui leur inspire de la faire aux nobles et saintes causes dont elles viennent soutenir les intérêts auprès de Jésus et de Marie ? Ce n'est pas la philanthropie telle qu'on l'entend dans les milieux libres penseurs

et qui semble avoir pour devise : Tout pour le corps et rien pour l'âme. C'est la vertu qui, non contente de donner ce qu'elle a, se fait mendiante pour ouvrir les trésors du ciel à toutes les détresses physiques et morales, c'est la charité.

J'ai à signaler une autre merveille, une autre fleur du parterre de Lourdes qui n'est pas la moins intéressante et qui impressionne vivement les visiteurs de ce sanctuaire, même et surtout ceux qui ne partagent pas nos croyances. L'un d'eux écrivait dans un livre qui lui a peut-être mérité de voir depuis ce qu'il ne voyait point alors : « Lourdes est, au point de vue de la miséricorde humaine, une merveille ; l'on y constate mieux que partout ailleurs la mise en pratique des Evangiles. » Quelle est cette merveille ? Elle porte un nom qu'on ne prononce pas sans orgueil pour l'Eglise, pour la France et pour l'humanité, dont elle met en vif relief un des plus nobles sentiments, elle s'appelle l'Hospitalité de Notre-Dame de Lourdes. D'où vient cette institution ? Remonte-t-elle aux Croisades ? Ses parchemins portent une date encore plus vénérable.

Il y avait des brancardiers au temps du Sauveur et ils étaient courageux comme les nôtres. Leur courage avait même des audaces que l'on serait tenté de blâmer s'il ne fallait pas les admirer. Ne leur arriva-t-il pas un jour d'enlever la toiture d'une maison pour faire descendre plus vite jusqu'aux pieds du Maître le malade qu'ils venaient lui demander de guérir ! En ce temps-là aussi il y avait des infirmiers et des infirmières. Ils s'appelaient Jean, Madeleine et Marie. Et où est-ce que je les retrouve ? Ils entourent au pied d'une croix un Dieu qui va mourir, et ils le consolent ou du moins ils essayent de le consoler en lui exprimant par leurs regards et surtout par leurs larmes le regret de ne pouvoir mettre sur ses blessures que le baume de leur compatissante tendresse.

Il y avait des brancardiers au temps des persécutions édictées par les Césars. Lorsqu'un chrétien ne succombait pas sous les verges du licteur ou sous la dent des bêtes,

ses frères dans la foi s'empressaient autour de lui et ils le transportaient chez quelque pieuse veuve, presque toujours de race patricienne, qui était heureuse et fière de panser ses blessures en attendant la guérison ou la mort.

L'histoire ne nous dit pas s'il y avait des brancardiers dans les Gaules après le baptême de Clovis, qui fut aussi le baptême de la France, mais elle raconte que Clotilde, la pieuse épouse du vainqueur de Tolbiac, n'estimait pas indigne d'elle de passer une partie de ses jours à laver les pieds des voyageurs et à soigner les malades et les pauvres dans les hôtelleries où l'on avait trouvé le secret, bien qu'il n'y eût pas encore d'assistance publique, de leur donner asile.

Il y avait des brancardiers au XIIe siècle pendant qu'on rebâtissait la vieille cathédrale où se trouvait l'inscription prophétique : *Virgini pariturœ* (A la Vierge qui doit enfanter). On rencontrait, dit le chroniqueur Chartrain, des chariots où gisaient des malades et des infirmes dont la Vierge ne pourrait refuser la guérison. Des foules entières s'étaient attelées à ces véhicules. Elles pensaient que l'œuvre était trop sainte pour la laisser à des bêtes de somme, et la foi qui supprime toutes les distances, puisqu'elle unit le ciel et la terre dans une étreinte ineffable, avait mis sous le même joug le suzerain et le vassal, le fier baron et le dernier roturier, tous égaux devant la majesté divine.

Les vertus hospitalières prirent au XIIe siècle une forme encore plus parfaite. Les chevaliers avaient retrempé leur foi au tombeau du Christ, et l'on vit se fonder — certains sages vont le taxer de folie ; la passion du sacrifice inspire en effet, depuis le Calvaire, des folies sublimes, — l'on vit se fonder les Ordres hospitaliers militaires qui unirent aux pratiques paisibles du cloître les exercices tumultueux des camps et se donnèrent la mission toute chevaleresque et toute chrétienne de porter secours aux faibles, d'offrir un asile aux voyageurs et de soulager les malades.

Je ne puis m'attarder sur l'histoire des précurseurs de

l'Hospitalité de Notre-Dame de Lourdes. Mais il faut que je salue en passant une hospitalière et une infirmière sympathique entre toutes. Jeune encore, disent les historiens, elle sollicitait un abri sous le toit paternel pour ceux qui n'en avaient pas ; elle leur cédait même son lit, ne craignant pas de passer la nuit sur un siège, près de son foyer. Elle soignait, en outre, les malades, et elle les soignait si bien que l'un d'eux s'en souvenait quarante ans plus tard et n'en parlait qu'en versant des larmes. Faut-il vous dire le nom de cette hospitalière, de cette infirmière ? Mais vous le connaissez. L'Eglise et la France l'acclament à l'envi, et il mérite d'être prononcé dans ces assises eucharistiques, car celle qui le porta était une fervente de Jésus et de Marie, elle s'appelait Jeanne d'Arc.

Ces souvenirs du passé honorent comme des titres de noblesse l'œuvre hospitalière qui nous occupe, et ils font plus que l'honorer, ils l'expliquent ; car ils ne furent pas sans influence sur l'esprit de ses fondateurs. Ecoutons, à ce sujet, le P. Vincent de Paul Bailly, dont l'Eglise de France porte toujours le deuil et qui était prédestiné, par son nom de baptême comme par son nom de famille, à devenir le fondateur et le directeur de l'une des œuvres d'apostolat les plus nécessaires à notre époque. Cet intrépide initiateur rappelle ainsi la genèse de l'Hospitalité :

Le soir où les mille malades du Salut, dont plusieurs agonisaient, réclamaient à grands cris, à la gare, des bras qui voulussent bien vite les porter à la Grotte, comme le paralytique de la piscine à Jérusalem, deux fils des croisés, venus moitié en curieux, moitié en pèlerins, furent émus ; ils allèrent trouver la Direction :

— Voulez-vous nos services ?

— Oui, soyez les domestiques des pauvres.

Revêtus de cette nouvelle dignité, ils reçurent pendant trois jours le baptême de feu des serviteurs de la charité. Et à la fin du pèlerinage, suivant leur expression, ils étaient *empoignés*.

— Si vous le voulez, dirent-ils au directeur, nous serons une armée. Nous ferons comme les chevaliers hospitaliers de Saint-Jean pour les malades de Jérusalem. Voulez-vous bénir notre recrutement et nous accueillir comme les frères du Salut ?

— Voulez-vous obéir ?

— De tout cœur.

— Eh bien ! soyez bénis et travaillons ensemble.

Quel dialogue ! Quelle naissance et quel baptême !

L'œuvre était fondée et elle grandit vite, comprenant tout ce qui paye de sa personne : infirmiers, dames infirmières, brancardiers, gardiens de la Grotte, même de petits pages qui semblent avoir des ailes pour faire des commissions et porter des aliments. Ils rappellent les petits anges d'un tableau du Louvre, qui font la cuisine pendant les extases du Frère cuisinier. L'heure des extases n'a pas encore sonné pour ces petits messagers de Marie, et ils courent pendant que les autres, prosternés, prient à la Grotte et aux piscines.

Le Pèlerinage National conduisait à Lourdes des malades ; les pèlerinages diocèsains suivirent son exemple, et, le nombre des malades grandissant, il fallut organiser, au lieu d'une milice de circonstance, une sorte d'armée permanente qui assurerait, pendant l'année entière, le fonctionnement des divers services hospitaliers. On établit alors une association sœur de celle qui assistait les malades du Pèlerinage National et on l'appela le jour de son baptême, car elle fut baptisée dans la crypte voisine un jour de fête solennelle, on l'appela l'Hospitalité de Notre-Dame de Lourdes. Ai-je besoin de dire qu'elle tint à marcher sur les traces de sa vaillante sœur aînée qui, du reste, avait prêté de très bonne grâce et sans intérêts la majeure partie de son effectif. Avec de tels éléments, elle pouvait marcher sans crainte, et elle s'est montrée toujours, même aux heures où l'affluence des pèlerins complique le plus le service, à la hauteur de la noble tâche qu'elle s'était imposée.

La belle tenue de ces volontaires de la charité ne manqua

pas de provoquer l'enthousiasme, et comme l'enthousiasme pousse à l'imitation, on vit éclore de petites Hospitalités diocésaines dont les débuts ont été modestes, mais qui veulent grandir. Elles y travaillent en tout cas de leur mieux à Rodez, Arras, Angoulême, Laval, Angers et, puisque la nomenclature doit être complète, dans le diocèse où naquit saint Paulin de Nole, ce héros de la charité chrétienne qui, n'ayant plus rien à donner, se donna lui-même et se fit esclave pour délivrer de l'esclavage le fils d'une pauvre veuve.

On l'a dit avec raison, l'Hospitalité de Notre-Dame de Lourdes est comme un Ordre de chevalerie. Or, pour les anciens chevaliers, il y avait une préparation, une veillée d'armes. Où se fait à Lourdes la préparation, la veillée d'armes ? A la Grotte et auprès du tabernacle. A la Grotte on se trouve à l'école de Marie, et qu'enseigne-t-elle ? précisément les trois devoirs qu'il faut remplir, quand on a l'honneur de faire partie de cette phalange d'élite, de cette chevalerie nouvelle. La Vierge Marie nous apprend d'abord à prier. Ne porte-t-elle pas suspendu à son bras l'emblème d'une supplication qui lui est particulièrement chère et que les mystiques ont appelée, sans doute pour ce motif, une couronne de roses. La Vierge Marie apprend à se dévouer. Ne s'est-elle pas dévouée elle-même avec un indicible amour quand elle est venue nous dire, pour nous ramener à Dieu, la fin dernière de l'homme, et partant son suprême bonheur : « Je suis l'Immaculée Conception. Faites pénitence. Je veux que l'on construise ici une chapelle et que l'on vienne y prier. » La Vierge Marie apprend à obéir. Il me semble entendre le divin Maître quand il lui confia la mission de venir à Lourdes : « Mère, je leur ai montré mon Cœur environné de flammes, et ils sont restés de glace. Allez vous montrer vous-même ; peut-être qu'en voyant votre amour ils comprendront l'intensité du mien. » Et la Mère, dont le cœur a toujours battu à l'unisson de celui de son Fils, répondit comme à l'ange : « Je suis la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole. » Merci,

ô Mère, de cet acte d'obéissance qui a opéré à Lourdes, comme à Nazareth, de si grandes choses. Et je ne saurais mieux acquitter ma dette et celle de tous les pèlerins qu'en formulant un vœu qui vous est cher, si j'en crois la médaille miraculeuse, les faveurs obtenues à Notre-Dame des Victoires, et la béatification de Jean Eudes, l'infatigable apôtre de votre Cœur immaculé ; un vœu qu'il est naturel d'émettre à Lourdes, pendant un Congrès eucharistique, puisque l'union de votre cœur et du cœur de Jésus s'affirme avec tant d'éclat à Lourdes et par des merveilles eucharistiques ; un vœu qui traduit, j'en suis sûr, avec mon désir personnel le désir de ces Eminentissimes princes de l'Eglise, de ces illustres évêques et de toute cette grande assemblée catholique, et il sera réalisé le jour où le Pontife suprême, le Régulateur de la prière universelle, daignera nous prescrire d'ajouter, en descendant de l'autel, à l'invocation trois fois répétée : Cœur sacré de Jésus, ayez pitié de nous, l'invocation trois fois répétée : Cœur immaculé de Marie, priez pour nous.

Commencée à la Grotte, la veillée d'armes se poursuit et s'achève auprès du tabernacle. Là on se trouve à l'école de Jésus et l'on y recueille les mêmes leçons qu'à l'école de Marie. Jésus apprend à prier, car il s'immole, et l'immolation constitue, d'après l'école, la plus parfaite des prières. Jésus apprend à se dévouer, car il se dévoue à la Table sainte. Il fait plus que se dévouer, il se donne et il se donne jusqu'à se rendre prodigue de lui-même, selon la forte expression de saint Thomas. Enfin, Jésus apprend à obéir. Sa vie eucharistique est en effet une vie de soumission. Il obéit au prêtre qui le fait descendre sur l'autel toutes les fois qu'il consacre. Il obéit au simple fidèle qui le fait venir à la Table sainte toutes les fois qu'il désire le recevoir. Il obéit surtout au tabernacle où l'amour l'enchaîne et ne lui permet d'autres mouvements que ceux que la volonté de l'homme lui imprime.

La prière, le dévouement, l'obéissance ! Cette trilogie résume bien les devoirs des hospitaliers de Lourdes, et pour

les connaître ils n'ont qu'à prêter l'oreille aux leçons si éloquentes de la Grotte et du tabernacle.

Après la veillée d'armes, il y avait l'investiture et le serment. L'Eglise donne l'investiture aux hospitaliers de Marie, mais elle ne leur demande pas le serment. Ils l'exécutent quand même dans ses lignes principales, car ils servent Dieu et ils le servent de manière à mourir sans peur après avoir vécu sans reproche. Ils servent les malades et ils les servent sans perdre de vue la dignité suréminente ou plutôt divine que leur confère cette parole du Sauveur : « Ce que vous avez fait aux plus petits d'entre les miens, c'est à moi que vous l'avez fait. » Ils servent enfin les chefs, acceptant les consignes sans les discuter, et ne se permettant jamais les mutineries que des doctrines subversives provoquent ailleurs pour faire courir les plus graves dangers à la discipline militaire et à la défense nationale.

Les membres des Ordres hospitaliers militaires ajoutaient aux trois vœux de religion un quatrième vœu : celui de combattre les ennemis de l'Eglise. Les Hospitaliers de Lourdes ne sont pas des moines et ils ne font pas des vœux, mais ils combattent à leur manière les ennemis de l'Eglise, en particulier les trois ennemis qui la menacent le plus à cette heure et qui sont, en même temps, les pires ennemis de la société, je veux dire : l'athéisme, l'individualisme et l'anarchisme. Ils combattent l'athéisme, car ils prient, et avec quelle ferveur ! Ils combattent l'individualisme, car ils se dévouent, et avec quelle générosité ! Ils combattent l'anarchisme, car ils obéissent, et avec quel désir de conserver dans leur petite ou plutôt grande phalange l'esprit de discipline, qui est la force des armées et la plus sûre garantie de la victoire !

Les Hospitaliers de Notre-Dame de Lourdes se montrent admirables dans le service qui leur incombe. Faut-il s'en étonner ? Ils communient, et la communion, semeuse incomparable, dépose dans les âmes, avec Jésus-Christ, le principe de toutes les vertus, de tous les dévouements et de tous les

courages. N'est-ce pas elle qui a fait les martyrs, et ils ne reculèrent devant aucun supplice pour défendre les droits de Dieu et de la conscience humaine. Leur constance fut telle, à certaines heures, que les bourreaux se lassaient de frapper plutôt que les victimes se lassaient de souffrir. A côté des martyrs de la foi, il y a les martyrs de la sainteté sous toutes les formes, et c'est par l'Eucharistie qu'ils s'élevèrent de vertu en vertu et d'héroïsme en héroïsme jusqu'aux plus hauts sommets de la perfection. Voilà pourquoi saint Jean Chrysostome disait : « Le chrétien qui communie ressemble à un lion qui respire le feu par les narines. » Il respire, en effet, le feu du saint amour. Vous connaissez aussi la parole de l'un des héros chrétiens qui sauvèrent à Loigny et à Patay le prestige du drapeau national : « Quand on porte Dieu dans son cœur, on ne capitule jamais. »

Je viens de dire ce que les Hospitaliers de Marie sont à Lourdes. Que seront-ils loin de Lourdes ? Quand les soldats reviennent des grandes manœuvres, ils n'ont pas le droit d'être moins soldats. Ils doivent, au contraire, développer en eux les forces naturelles et surnaturelles dont ils ont besoin pour être des défenseurs intrépides et, s'il le fallait, des martyrs de la patrie.

Les pèlerinages à Lourdes sont les grandes manœuvres des catholiques ; il faut qu'après en avoir suivi les exercices, les catholiques se montrent non pas moins pieux mais plus pieux, non pas moins dévoués mais plus dévoués, non pas moins soumis mais plus soumis, à tous ceux qui ont le droit de leur imprimer une direction. En prenant cette attitude, Messieurs et Mesdames, vous aiderez le grand et saint Pontife qui gouverne l'Eglise à restaurer, comme c'est son rêve, toutes choses dans le Christ, et dans le Christ vivant et opérant sous les voiles du mystère eucharistique. Vous contribuerez à faire revivre les temps heureux que Lourdes rappelle, les temps heureux où les premiers-nés du Christ, pénétrés d'un respect sans limites pour l'autorité des apôtres,

puisaient dans l'assistance assidue aux cérémonies saintes et dans la manducation quotidienne du Pain eucharistique l'admirable charité qui régnait parmi eux, et faire dire aux païens : voyez comme ils s'aiment ! Vous hâterez enfin l'heure tant désirée où les peuples, ramenés des utopies de la Révolution aux principes de l'Evangile, se presseront dans nos cathédrales reconquises et acclameront la royauté sociale de Jésus-Christ, en chantant avec l'Ange de l'école, le chantre le plus illustre de ses gloires eucharistiques :

Je vous adore avec dévotion, ô Dieu vraiment caché sous ces voiles, et mon cœur se consacre à vous sans réserve parce qu'en vous contemplant il se sent défaillir.

Je ne vois point vos plaies, comme Thomas, mais je confesse que vous êtes mon Dieu, et je vous demande de montrer à votre égard encore plus de foi, encore plus de confiance et encore plus d'amour.

Assemblée générale

DU VENDREDI 24 JUILLET

COMMUNICATION DE S. G. MGR HEYLEN
président du Congrès.

Par ordre de S. Em. le cardinal Légat, j'ai l'honneur de vous lire en premier lieu le télégramme que S. Em. le cardinal Légat a envoyé au Saint-Père :

Cardinal Merry del Val, Rome.

Dix cardinaux, près de deux cents archevèques et évêques, plusieurs milliers de congressistes réunis à la séance d'ouverture du Congrès eucharistique de Lourdes applaudissent la parole du Pape de l'Eucharistie, lui offrent l'hommage de leur vénération profonde, de leur affection filiale, de leur soumission entière. Ils promettent de suivre toutes les directions pontificales, de chercher le salut dans l'Eucharistie afin que tout soit restauré dans le Christ. Ils demandent humblement la bénédiction apostolique pour eux et pour les travaux du Congrès. Cardinal GRANITO DI BELMONTE.

Voici la réponse que Sa Sainteté a daigné envoyer au cardinal Légat :

CARDINAL GRANITO DI BELMONTE, LÉGAT PONTIFICAL, LOURDES.

Au moment solennel où, sous la présidence de Votre Eminence entourée de nombreux cardinaux, archevêques, évêques et d'une foule de congressistes, s'est ouvert à Lourdes le XXVe Congrès eucharistique international, en ces jours bénis où plus que jamais la pensée et le cœur de tous les catholiques sont tournés vers la terre privilégiée de l'Immaculée, la cité de Marie, le Souverain Pontife s'unit intimement aux congressistes accourus de toutes les parties du monde pour glorifier, exalter la très sainte Eucharistie, lui rendre un hommage sublime, universel de foi et d'amour. Il remercie Votre Emi-

nence et les congressistes de leurs nobles sentiments de piété filiale, envoie avec effusion de cœur à leurs personnes et pour leurs travaux la bénédiction apostolique, en priant la Vierge immaculée de conduire et d'unir plus étroitement les âmes, les peuples et les nations, la chère France en particulier, à notre divin Sauveur Jésus-Christ. Cardinal MERRY DEL VAL.

Quoique vous veniez d'applaudir la parole du Pape officiellement, je demande, au nom de tout le Congrès, de renouveler notre cri d'amour : « Vive le Pape de l'Eucharistie ! »

TOUS. — Vive le Pape de l'Eucharistie !

ALLOCUTION DE S. G. MGR CHEBLI
archevêque maronite de Beyrouth.

EMINENTISSIME CARDINAL LÉGAT,
EMINENTISSIMES SEIGNEURS,
MESSEIGNEURS,
MES FRÈRES,

Un historien des Croisades, le continuateur de Guillaume de Tyr, rapporte que les Francs, à leur arrivée dans la région de Tripoli et de Syrie, furent accueillis par les habitants du mont Liban, « et ces Syriens, ajoute-t-il, qui furent nos guides à travers le pays difficile qui nous séparait de la Terre Sainte, étaient de notre foi ».

Aux descendants des croisés, les fils de ces mêmes Syriens du XXe siècle, toujours attachés à la foi de leurs pères, toujours fidèles aux amitiés contractées dans les plaines et les montagnes de la Syrie et sous les remparts des villes de Palestine, apportent aujourd'hui le salut de leurs frères, le souvenir des constantes amitiés et des antiques gloires.

Un petit peuple établi dans les chères et pauvres montagnes du Liban, heureux de vivre libre sous un ciel des plus beaux et de contempler sans cesse les flots azurés que sillonnèrent les plus intrépides navigateurs de l'antiquité, un petit peuple

connu pour son dévouement à la France et fier de la protection qu'elle lui a toujours accordée, le peuple maronite a voulu envoyer à ce Congrès l'hommage de sa foi et de sa piété et exprimer à sa protectrice sa reconnaissance profonde et son attachement.

Une étoile nous est apparue comme aux anciens Mages ; nos mères nous l'ont montrée dès le berceau, et nos mères nous en expliquèrent le mystérieux symbolisme : c'était l'étoile d'une nation convertie la première au christianisme avec sa noblesse et sa loyauté, avide de civilisation et de science, heureuse sur les champs de bataille et dans l'organisation pacifique des conquêtes, étonnant les peuples par l'ardeur qu'elle met à faire le bien et à défendre les nobles causes, se faisant aimer pour tout ce qu'elle renferme dans son sein d'humanité généreuse et pour ce qu'elle communique naturellement et sans effort de chaude sympathie. Cette étoile de la nation de Clovis et de saint Louis, de Jeanne d'Arc et de Charlemagne, de Vincent de Paul et de Pasteur, cette étoile de la France, cette étoile nous est apparue dans le ciel profond et silencieux de l'Orient, et nous sommes venus apporter en hommage les dons modestes de nos fidèles et séculaires sympathies.

Nous avons vu son étoile depuis que, sous le pauvre habit des religieux et des religieuses, ses enfants se sont établis parmi nous pour enseigner la divine vérité et donner l'exemple des sublimes vertus. Nous avons vu son étoile depuis que sa langue nous a initiés aux secrets des sciences humaines et répandu dans notre atmosphère viciée des effluves d'humanité, de justice et de liberté. Nous avons contemplé sa douce étoile sous le voile blanc de la Sœur de Charité penchée sur le malade incurable, se dévouant maternellement à l'orphelin pauvre et abandonné. Nous avons vu son étoile quand, dans nos malheurs, son visage plein de bonté et sa main pleine de bienfaits se sont tournés vers nous et nous aidèrent à nous relever.

Nous avons vu son étoile, et nous sommes venus, animés

d'un double désir : adorer notre Dieu dans les triomphes eucharistiques et vénérer sa sainte Mère en union avec ces milliers de fidèles sur lesquels toute l'Eglise, tout l'univers chrétien a aujourd'hui les yeux attachés.

Et puis, nous sommes venus afin de rappeler à votre bienveillant souvenir l'Orient, le cher Orient qui vit toujours de son passé et qui ne renoncera jamais au doux rêve de redevenir ce qu'il fut dans les premiers siècles des origines chrétiennes.

Ce qu'il a été, Messieurs, vous le savez tous : patrie terrestre du Verbe incarné et de ses saints apôtres, patrie de celle qui fut bénie entre toutes les filles d'Adam, théâtre des premières prédications évangéliques, pays d'origine de tant de docteurs et de martyrs, il a eu l'incomparable honneur de porter jusqu'aux confins du monde ancien la divine semence de la parole révélée et de sceller de son sang les témoignages rendus à la religion de Jésus-Christ.

Malheureusement, il ne sut pas se maintenir à la hauteur de cette noble mission. Son zèle excessif pour la garde intégrale de la vérité révélée le poussa dans la voie périlleuse des discussions humaines et des disputes oiseuses, et il ne sut pas se conserver indemne ni sortir intact de la lutte où il s'était engagé. De là naquirent les schismes et les hérésies, et ces populations divisées en partis contraires et violents ne purent défendre leur sol contre l'invasion infidèle. Alors il connut toutes les humiliations de la défaite. Ses remparts furent renversés, ses citadelles prises dans un assaut furieux, et ses populations impuissantes subirent le joug et les chaînes. Et le voilà depuis des siècles, gémissant dans les fers, pleurant ses églises converties en mosquées, ses fils renégats, son unité disparue, sa gloire jetée à tous les vents, ses rêves évanouis, ses espérances perdues et tendant des mains suppliantes vers les frères éloignés qui ont mieux gardé le lien et la force de l'unité catholique.

Aujourd'hui, tout le monde parle de l'Orient, la diplomatie

et la presse lui consacrent leurs études et leurs soins. Les guerres successives y ont attiré les regards du monde civilisé. L'ambition des peuples, à l'étroit dans leurs patries respectives, le convoite comme une proie de prix, et chaque nation, en vue d'y ménager ses intérêts matériels et moraux, augmente ses flottes, entraîne ses soldats et améliore ses armes afin d'assister dignement et utilement au drame final.

Laissons faire les diplomates et les hommes de guerre. Leurs vues diffèrent des nôtres et leur œuvre n'est point notre œuvre. Nous n'avons qu'un intérêt et qu'une cause à défendre, l'intérêt des âmes et la cause de Jésus-Christ.

Pour l'amour de cette cause sacrée, nous vous demandons d'avoir un souvenir et une prière dans vos Congrès pour l'Orient, afin de faire sentir à nos frères séparés qu'ils ont toujours une place réservée au banquet de la charité catholique, et afin de faire comprendre à tous que le cœur de l'Europe chrétienne est toujours aussi grand et aussi généreux qu'il l'était au temps de Godefroy de Bouillon et de saint Louis, et que son bras, mû par la foi, armé du désir de faire le bien, est toujours capable de faire dans les régions sereines des âmes des conquêtes glorieuses et immortelles.

L'Eucharistie et les hommes

DISCOURS DE M. VALENTIN BRIFAUT

membre de la Chambre des Représentants de Belgique.

EMINENTISSIME CARDINAL LÉGAT,
EMINENCES,
MESSEIGNEURS,
MESDAMES ET MESSIEURS,

Je ne me fais pas d'illusion sur la témérité et la présomption qu'il peut y avoir pour un laïque, simple membre de l'Eglise enseignée, à prendre la parole dans une réunion qui place au pied du tabernacle autant d'illustrations glorieuses de l'Eglise

enseignante que pourrait en comprendre le plus brillant des Conciles.

Mais je trouve, en dehors de moi, un triple titre à votre bienveillante indulgence. D'abord, ne suis-je pas ici le représentant de cette Belgique, minuscule par sa population et par ses frontières, mais qui montre ce que peuvent les vérités et les vertus de l'Evangile associées aux aptitudes naturelles d'un peuple pour le placer au premier rang des nations modernes et pour en faire le royaume privilégié de la foi et de la liberté?

Et puis, ne dois-je pas me réjouir du privilège qui m'est accordé d'apporter ici, aux pieds du cardinal Légat, l'hommage respectueux et le tribut de la profonde reconnaissance d'une nation gardant en pieuse vénération le souvenir du nonce apostolique qui, pendant tant d'années, a incarné chez elle, en sa personne, la majesté souveraine, la haute autorité doctrinale et la paternelle bonté du Vicaire de Jésus-Christ!

Enfin, la Belgique, lorsqu'il lui est donné, comme aujourd'hui, de prendre part aux grandes assises de la chrétienté, aime à rappeler la reconnaissance éternelle qu'elle a vouée à tous les peuples, l'Angleterre et l'Irlande, l'Allemagne et l'Italie, l'Espagne et la France, la France surtout, qui lui ont apporté ou qui ont accru chez elle le patrimoine de la foi catholique dont elle est si légitimement fière.

Qu'il me soit permis, à cet égard, après les délégués de tant de continents et d'îles, d'exprimer plus spécialement à la France l'hommage de la petite Belgique.

Est-ce que la France, depuis le moment où elle a été conquise elle-même à l'Evangile, n'est pas devenue la nation prédestinée de l'apostolat chrétien à travers le monde? Et ici même, à Lourdes, est-ce que son apostolat ne se continue pas, lorsqu'elle y appelle toutes les nations de la terre pour augmenter en elles le sens de la foi et celui de la charité du Christ? Ah! et nous en souffrons, nous savons bien qu'aujourd'hui un vent de tempête souffle sur elle. Il semble que l'esprit du mal ait reçu la permission, comme autrefois pour Job, de la tenter. Il tra-

vaille à arracher de son sol ses églises, ses clochers, ses basiliques magnifiques qui lui donnaient la plus somptueuse parure d'art, de tradition et de foi que jamais nation ait connue. Sans doute, la bourrasque a pu vider les monastères et les abbayes qui formaient au pays de France comme une arche sacrée par le nombre de moniales et de prêtres qu'ils abritaient ; mais nous savons aussi qu'après ces épreuves passagères nous verrons renaître plus triomphante cette foi que la France a trop libéralement distribuée aux autres pour en être elle-même privée.

Vos religieux proscrits, et nous en sommes fiers, nous, Belges, ont trouvé chez nous la plus large hospitalité.

On dit parfois que Bruxelles est un petit Paris. Il est aussi exact de dire que la Belgique est une petite France, et c'est pourquoi ceux des vôtres qui se voient contraints à quitter leur patrie souffrent moins chez nous qu'ailleurs des amertumes de l'exil.

Si les circonstances le comportent, envoyez-nous-en encore et beaucoup, de ces exilés-là, car nous savons que ce sont parmi les meilleurs et les plus éminents enfants de la France. Nous garderons précieusement ce dépôt sacré pour vous le rendre un jour. Leur contact, leur exemple, leur apostolat ne peuvent que nous rendre meilleurs. Je ne veux pas manquer l'occasion qui s'offre de vous en remercier solennellement aujourd'hui.

Cette allusion aux épreuves actuelles ne rappelle-t-elle pas ce cri d'alarme que lançait déjà au jour de notre premier Congrès, à Lille, le 21 juillet 1880, un homme éminent arraché au judaïsme par la vérité de l'Evangile, l'abbé Lemann : « La France et les nations chrétiennes se meurent ! »

Sans doute, l'abbé Lemann n'a pas connu les raisons d'espérer qui s'affirment aujourd'hui. Il n'a pas vu ce réveil de la vie paroissiale, cette résurrection de la liturgie, cette expansion et cette intensification des études et de la science catholiques, cette merveilleuse efflorescence des œuvres et de l'apostolat. Il

n'a pas connu surtout le siècle de l'Eucharistie à l'aurore duquel nous sommes. Si, après tant d'années, ils revenaient parmi nous, l'abbé Lemann et ses premiers collaborateurs dans cette grande œuvre des Congrès eucharistiques internationaux, dont ils avaient jeté les bases, que diraient-ils devant ces magnifiques triomphes de l'Eucharistie qui se sont déroulés à Londres, à Cologne, à Montréal, à Madrid, à Vienne, et aujourd'hui ici, parmi vous ? Que diraient-ils, ces fondateurs, auxquels je m'en voudrais de ne pas associer le nom de l'humble, ardent et doux aveugle, Mgr de Ségur, et celui de cette active et enthousiaste Mlle Tamisier ? Combien il nous plaît de penser que du royaume céleste ils s'associent aux joies et aux triomphes de l'Eucharistie, parce que leur félicité de prédestinés se trouve accrue de toute cette gloire que vous-mêmes vous faites monter comme un encens merveilleux vers le trône de l'Agneau mystique. Mais nous, les militants d'aujourd'hui, nous savons que si nous sommes à la veille d'une si grande victoire, nous sommes aussi au matin d'une longue et dure bataille. Nous ne nous en effrayons pas ; il nous plaît, au contraire, de constater en face les dangers qui nous menacent et de voir, comme le montrait si bien, dans la séance inaugurale, S. Em. le cardinal Luçon, dans un discours dont le souvenir nous fait vibrer d'enthousiasme, et comme le montre saint Augustin, ces deux cités qui se dressent l'une contre l'autre : d'une part, la cité de l'erreur et de la révolution ; d'autre part, la cité de la vérité, l'Eglise de Jésus-Christ. Elles sont face à face dans un combat comme le monde n'en a peut-être jamais connu ; mais entre elles ce n'est pas seulement la lutte vive, franche et ouverte, c'est le complot patient, hypocrite et caché des sectes secrètes qui se poursuit. Et ainsi se prépare ce règne de la bête que saint Jean, dans son Apocalypse, nous montre dominant le monde à la fin des temps.

Le pouvoir de la bête menace aujourd'hui à la fois les intelligences et les cœurs. Dans les intelligences, il se traduit par le bouleversement, l'abaissement et l'anarchie complète et géné-

rale des idées. En 1793, après le règne des philosophes et des encyclopédistes, ne vit-on pas les gouvernants offrir en vénération aux foules, sur les autels de nos cathédrales, une courtisane, incarnation et symbole du culte de la Raison ! Voici qu'un siècle plus tard, un des grands malfaiteurs littéraires de notre époque ; un homme, pèlerin du doute et de l'impiété, dont le nom restera toujours associé à celui de Lourdes parce que, plus heureux qu'Hérode, il y a vu le miracle demandé, mais que, plus pervers que lui, il en a fait un instrument nouveau de mensonge et d'infamie ; un homme qui a épuisé la coupe de toutes les ivresses de l'orgueil, proclame à la face du monde que cet insatiable besoin de savoir rejette l'humanité dans le doute et que ce XIXe siècle qui avait déjà fait luire tant de clartés s'achève dans les menaces d'un flot de ténèbres. Il rappelle qu'on a trop promis, trop espéré, qu'on a attendu la conquête et l'explication de tout, mais que l'impatience gronde parce que la science n'a pas donné ce qu'elle avait annoncé aux âmes affamées de lumière et d'infini : la certitude absolue et le bonheur parfait. Et il termine en disant : « Le pain de l'homme reste amer, et le pessimisme lui tord les entrailles. »

Cela, c'est l'aveu de cette anarchie qui, à notre époque de science et d'enseignement généralisé, dicte à nouveau à tant de millions d'âmes le mot de Pilate : « Qu'est-ce que la vérité ? »

Mais comme le disait au premier Congrès eucharistique cet admirable orateur que fut M. de Belcastel : « Lorsque l'humanité s'écarte du Christ, elle ne perd pas seulement le sens et le bon sens, mais elle perd également le sens moral. » Et nous voyons aujourd'hui la corruption s'étendre dans les masses ; le culte de la raison a conduit l'homme au culte de soi. Ne croyant plus qu'à lui-même, ne voulant plus d'autre maître et d'autre Dieu que lui, il n'a plus voulu non plus d'autre législateur. Méprisant les lois éternelles, il s'est fait une morale indépendante de Dieu et subordonnée aux caprices de ses passions.

Saint Augustin le constate : les nations, comme les hommes,

une fois corrompues, deviennent insociables et intraitables. Et nous voyons partout s'élever le cri de l'éternelle révolte : « *Non serviam.* Je n'obéirai plus ! »

Aussi, Mesdames et Messieurs, nous sommes comme les apôtres au lendemain de la tragédie sanglante du Calvaire. Rappelez-vous ces pauvres âmes, meurtries par le deuil de l'amitié sacrifiée dans le supplice infamant de la croix. Ils errent sur le chemin d'Emmaüs, les deux disciples aux yeux remplis de larmes, parce qu'ils ont perdu la foi en cette rédemption un moment entrevue. Et tandis que, comme l'évangéliste nous le montre, ils cheminent navrés, échangeant leurs impressions, mêlant leurs pleurs, tout à coup un étranger se trouve à leurs côtés. Il leur parle. Immédiatement leurs cœurs et leurs yeux s'ouvrent, pour recevoir la vérité qu'ils croyaient à tout jamais perdue. Ils l'écoutent dans le ravissement, et, quand il fut parti, ils se disaient : « N'est-ce pas vrai que notre cœur était tout brûlant au dedans de nous-mêmes lorsqu'il nous parlait en chemin et nous expliquait les Ecritures ? »

Jésus leur avait dévoilé la vérité qui domine toutes les intelligences. Il leur avait rappelé la loi qui maintient l'harmonie de l'âme. Il leur avait rendu cette notion de la vocation et du plan providentiel qui donne à chacun, si faible, si malheureux, si malade et si humble qu'il soit, un rôle à remplir en conformité avec les desseins de Dieu. Mais cette vision, ce n'est pas le Christ glorieux qui la leur a apportée. Non ! Messieurs, elle leur apparaît à la fraction du pain, au contact de la très sainte Eucharistie.

N'est-ce pas là le vrai lien des âmes et des peuples ? Jamais plus qu'à notre époque on n'a parlé d'union, de fraternité, et jamais on n'a connu plus de divisions de nationalités et de langues, plus de luttes de classes et d'intérêts, de doctrines contradictoires, qui poussent les hommes à s'entre-déchirer. Partout sont absentes cette vérité et cette charité qui illuminèrent les disciples d'Emmaüs et que transfuse aux âmes le mystère de l'amour par excellence, le Sacrement trois fois saint

où le Christ se donne et où il nous donne l'esprit de sacrifice et la force de résister aux attaques combinées du doute et de la sensualité.

Le sacrifice n'est pas complet tel qu'il se renouvelle sur les autels, chaque jour depuis le Calvaire, dans la personne du Sauveur et Créateur, s'il ne comprend pas en même temps le sacrifice de la créature.

Le sacrifice et l'immolation, nous les avons compris et admirés dans le dévouement et le zèle de ces missionnaires du Canada célébrés ici même avec une si noble et haute éloquence par Mgr l'évêque auxiliaire de Montréal et M. Bourassa. Nous les voyons s'épanouir aussi dans ces vierges du Carmel, fleurs exquises de la charité chrétienne. L'antiquité païenne a connu, comme notre civilisation, des mères et des amis se sacrifiant pour des enfants ou des êtres chers ; mais ce qu'elle n'a jamais connu, ce sont des vierges s'offrant à Dieu dans la réclusion et les souffrances volontaires du cloître, comme victimes expiatrices des fautes de pécheurs inconnus. C'est l'Eucharistie qui donne à tous ces héros de l'apostolat chrétien l'amour de l'obéissance, de la discipline, du sacrifice, opposé à l'universel cri de révolte que j'évoquais tout à l'heure. C'est l'Eucharistie qui exalte l'âme de cette jeunesse catholique de Belgique, de France, d'Espagne au nom de laquelle j'apporte aux pieds de S. Em. le cardinal Légat, représentant le Vicaire de Jésus-Christ, l'hommage des générations eucharistiques qui seront des générations disciplinées, dévouées corps et âmes, sans réserve ni restriction, à l'esprit de l'Evangile et à la souveraineté spirituelle de Notre Saint-Père le Pape.

C'est qu'à nous laïques incombe aujourd'hui la tâche de nous montrer partout les apôtres de l'Eucharistie. En effet, combien n'y a-t-il pas de milieux en Europe où le prêtre catholique rencontre plus d'obstacles à son apostolat que n'ont à en surmonter les missionnaires évangélisateurs des peuplades les plus primitives et les plus hostiles ? Le nom seul du prêtre ne provoque-t-il pas des cris de haine et de rage dans des réunions

de libres penseurs, comme celles organisées à Bruxelles et à Lisbonne pour protester contre le triomphe du Christ dans l'inoubliable Congrès eucharistique de Vienne ? Elle nous incombe aussi parce que nous devons réparer autant par notre action publique que par notre formation privée les défaillances de nos devanciers qui, par manque de zèle ou de clairvoyance, ont laissé arracher les masses ouvrières à la royauté sociale de Jésus-Christ.

Nous agirons dans notre vie individuelle en rétablissant Jésus dans le tabernacle de notre cœur ; nous agirons dans notre famille en faisant de notre foyer comme un nouveau temple où Jésus-Christ sera Roi et où son image ne sera plus reléguée dans les appartements privés, mais où elle s'offrira aux regards et à la vénération de quiconque franchira notre seuil.

Soyons sûrs que lorsque les familles chrétiennes se seront ainsi fortifiées par le Pain eucharistique, elles ne trahiront plus les lois de la vie et elles mettront leur principal honneur et leur plus noble ambition à multiplier pour le Dieu-Hostie ces tabernacles vivants que sont les âmes des enfants.

Enfin, nous agirons dans la cité. Nous y prêcherons par notre exemple dans la vie paroissiale, en y prenant part, au premier rang, à toutes les cérémonies du culte eucharistique.

Nous aurons surtout et toujours sur les lèvres le nom de Jésus-Christ. Parmi les vœux du premier Congrès, il en est un que je relève et que je voudrais reprendre, c'est celui de voir tous ceux qui participent à la vie publique et qui ont au cœur l'amour de l'Eucharistie ne plus se contenter d'évoquer vaguement, dans leurs écrits ou leurs discours, le nom de Dieu, comme celui d'une entité imprécise ou conventionnelle, mais de lui substituer franchement et par amour le nom mille fois béni de Jésus-Christ.

Alors, Messieurs, après ces triomphes eucharistiques qui se répètent chaque jour ici, après la glorification plus solennelle et plus grandiose de dimanche prochain, nous retournerons

dans nos patries respectives, lançant à tous les échos de la vie, le faisant jaillir de nos paroles, de nos actions, de chacune de nos pensées, ce chant qui résume dans son élan toutes nos implorations, tout notre amour, toute notre adoration :

Honneur, gloire et puissance au Seigneur et au Maître, à l'Hôte divin de nos tabernacles et de nos cœurs, au Christ, Fils du Dieu vivant !

DISCOURS DE M. ALEXANDRE WILMOT

(Nous avons le grand regret de n'avoir pu nous procurer le texte anglais du discours de l'honorable Alexandre Wilmot, ancien membre de la Chambre Haute de la colonie du Cap de Bonne-Espérance ; le sujet qu'il a traité était : *Pie X et la Communion fréquente : dette de reconnaissance des fidèles envers lui.*)

L'adoration nocturne et la royauté sociale de Jésus-Christ

DISCOURS DE M. JUAN F. TALTAVULL

Eminences,
Messeigneurs,
Mesdames, Messieurs,

La maternelle attraction que Marie immaculée exerce si suavement sur le cœur de ses fils dès la Grotte de Massabieille est une des causes, je dirai même la cause principale, du grandiose spectacle que nous donne le Congrès eucharistique international de Lourdes.

Au nom de ma patrie bien-aimée, la catholique Espagne... — qui si un jour elle devait cesser d'être nation politique, jamais, jamais, ne cessera d'être nation eucharistique et mariale ! — chers confrères de l'univers chrétien, je vous apporte l'accolade fraternelle, le baiser de paix et de bien-

venue avec les paroles qui forment la devise espagnole, paroles si espagnoles qu'il n'est pas facile de les traduire exactement dans une autre langue : « *Adorado sea el Santisimo Sacramento ! Ave Maria Purissima.* Loué soit le Très Saint Sacrement ! Je vous salue, Marie, Vierge très pure. »

C'est pour traiter de l'adoration du Très Saint Sacrement que nous nous sommes rendus, de toutes les parties du monde, en présence de la Très Sainte Vierge, au lieu même où notre divine Mère, apparaissant à l'angélique Bernadette dans sa patrie, lui dit dans la langue de cette région, moitié française, moitié espagnole : « Je suis l'Immaculée Conception. » Paroles célestes qui, plus puissantes que les sons et la lumière, ont versé des torrents de consolation maternelle sur l'univers entier, ont fait d'une humble grotte le centre d'où Marie, pleine de grâces, la répand à pleines mains sur les malades incurables de toute espèce, mais plus particulièrement sur ceux qui souffrent de maladies spirituelles.

Et qui jouit d'une parfaite santé spirituelle et corporelle, en ce jour où, par permission de Dieu et particulièrement à cause de nos fautes, se multiplient les douleurs corporelles, où domine, règne et légifère l'incrédulité, la peste des âmes ? Et parmi nous qui, par la bonté divine, avons le don de la foi, combien de misères sur notre esprit, combien d'imperfections ternissent nos œuvres, voire même nos dévotions !

Dans notre noble désir de purifier, de corriger les imperfections, desquelles souffre toute chose humaine et peut même souffrir notre chère œuvre eucharistique, toujours désireux de l'étendre et de la fortifier, nous venons ici faire notre confession générale publique, détaillée, minutieuse, faite avec le désir véhément et invincible de la sainte persévérance ; cette confession, nous la faisons aux pieds des vénérables prélats de toutes les nations et de toutes les langues. Nous la faisons aux pieds de S. Em. le Légat apostolique, le représentant du Vicaire de Jésus-Christ sur la terre. Et pour

obtenir cette sublime pureté que nous désirons tous si ardemment pour notre œuvre, où trouver mieux que la piscine de la Vierge immaculée, dont les eaux miraculeuses nous purifieront et nous rendront de plus en plus agréables au Dieu de l'Eucharistie ?

SENORES :

Soy adorador nocturno veterano espanol de Jesus Sacramentado. En nombre de Espana, mi patria querida, he de hablaros de la Adoracion Nocturna, como medio de conseguir el reinado de Jesucristo en el Mundo.

En mis noches de vigilia, al caer de hinojos ante la Hostia Pura, Santa e Inmaculada, rindiéndole los homenajes de mi pobre corazon, he pensado y meditado en las grandes conquistas realizadas por Jesucristo en el transcurso de veinte siglos ; y sin poder detener el vuelo de mi pensamiento se han agolpado a mi imaginacion las sublimes expresiones de un gran conquistador, el coloso del siglo XIX, el cual, desde su cautiverio de Santa Elena exclamaba diciendo :

« Jesucristo ! he aqui un conquistador que une e incorpora a si mismo, no una nacion, sino la humanidad entera... Quiere el amor de los hombres, es decir, lo mas dificil de conquistar que hay en el mundo... Alejandro, Anibal y César con todo su poder, fracasaron ; conquistaron el mundo y no lograron conquistarse un amigo... Pero, habla Jesucristo y las generaciones le pertenecen por vinculos mas estrechos que los de la sangre... Yo mismo entusiasmaba en otro tiempo a millares de hombres que morian por mi, pero era necesaria mi presencia, la electricidad de mi mirada, mi palabra ; yo encendia entonces en los corazones un fuego sagrado... Mas ahora que estoy cautivo en Santa Elena... ahora que estoy solo, quien se acuerda de mi ? Quien se agita por mi en Europa ?... Qué abismo entre mi profunda miseria y el reino eterno de Jesucristo, predicado, amado, adorado, siempre vivo en todo el mundo ! »

Asi hablaba a la luz de la adversidad el primer Napoleon. Y nada tiene de extrano que asi se expresase, porque las conquistas de Jesucristo son un hecho sin igual en la historia, bastante por si solo para comprobar la divinidad del que lo realizo.

Contemplad, senores, a Jesucristo, Rey inmortal de los siglos, realizando sus conquistas desde el Sagrario.

En el Calvario, abrazando al estandarte de la Cruz, da comienzo a la conquista de su magno imperio, no con la muerte de sus enemigos, sino con su propia muerte, y en la Eucaristia establece su centro y como el cuartel general para dirigir todas sus operaciones.

Y de cuan admirable manera extendio y extiende Jesucristo su reinado en el mundo !...

Consumada en el Golgota su obra rendentora, escoge por apostoles a doce humildes pescadores que no conocian mas geografia que la del lago de Tiberiades, sin mas armas que la paciencia por escudo y por espada el precepto de devolver bien por mal. Y esos hombres, con tales aprestos de guerra salieron de la Judea y se esparcieron por el mundo, enarbolando el estandarte de Jesucristo por todo el orbe de la tierra. San Pedro, en nombre de Cristo, aplasta la cerviz de la orgullosa Roma, levanta la Cruz en la cumbre del Capitolio y el paganismo queda herido de muerte. Las hordas barbaras del Norte deshacen a girones el manto de purpura del corrompido imperio romano, mientras la vida de Jesucristo aparece floreciente en el propio seno de las mismas naciones barbaras. Un pueblo cautivo como el pueblo espanol impone sus creencias al pueblo godo, y le hace reconocer en el tercer concilio de Toledo la soberania social del Rey de las conquistas sobre la Espana catolica. Jesucristo arrastra en pos de si a los abisinios sin mas fuerza que el ejemplo de un nino cristiano llamado Fumencio. Santa Clotilde obtiene la conversion de su esposo Clodoveo y con ella la de toda la nacion de los francos ; San Patricio se erige apostòl de Cristo en Irlanda ;

San Willibrordo lleva la civilizacion cristiana a los holandeses ; San Anscario atrae al redil de Jesucristo la Dinamarca y Suecia ; admiramos al monje San Agustin y sus companeros en la conquista espiritual de Inglaterra ; cantamos un himno de alabanza al apostol San Bonifacio, que enciende la luz del Evangelio en toda la Alemania, estableciendo la celebre abadia de Fulda, semillero de santos y grandes hombres, a quienes se deben los principios de la civilizacion alemana.

Completada la conquista espiritual de Europa al fin de la Edad Media, Jesucristo hace un nuevo llamamiento a sus soldados, y se dispone a conquistar lo restante del mundo. Vasco de Gama dobla el Cabo de las Tormentas, descubriendo las Indias Orientales. Colon rasga los senos del Oceano haciendo brotar de sus antros tenebrosos un nuevo mundo. Uno y otro eran mensajeros del Rey de Reyes y la bandera de este Divino Rey fue la primera que tomo posesion de las Indias, del Asia y de la América...

Hermosos horizontes se abren, senores, a nuestros ojos ! Jesucristo va a compensar con nuevas y casi increibles conquistas las bajas que Lutero y sus secuaces ocasionan en Europa. Javier, con el crucifijo en la mano, acaudilla los ejercitos del Asia y bautiza millares de infieles. Ved en pos de él una legion de héroes misioneros, que continuan su obra, ábrigan los mismos alientos y logran los mismos triunfos en China, la India y el Japon.

Nada hay comparable a las conquistas de Jesucristo. Nuestro Rey ; Jesucristo es el mismo en Occidente que en Oriente, en Asia, en Oceania, en América.

Ahora, pregunto, senores, y todos estos intrepidos soldados, de donde tomaron las fuerzas y energias para extender el imperio y la soberania de su Invicto Capitan Jesus por todo el mundo ?

Es que todos ellos nunca olvidaron la solemne promesa del mismo Jesucristo de que estaria entre ellos hasta la consumacion de los siglos. En efecto, Jesucristo, que todo lo hace

por amor, cifra sus mayores complacencias en vivir con los hijos de los hombres y fija su residencia real entre nosotros para comunicarse, no de lejos ni a un numero determinado de personas, sino de cerca y a todos los hombres del Norte al Mediodia, del Oriente al Ocaso. Asi podemos decir muy bien que a la manera que el sol de nuestro sistema astronomico es el punto de union de todos los planetas y satélites, separados unos de otros por distancias inmedibles, el Sacramento de la Eucaristia es el centro de la Iglesia, de donde parten todos los rayos y a donde convergen todas las miradas.

De lo dicho se deduce claramente que todas las Obras eucaristicas son las mas a proposito y eficaces para conseguir, extender y perpetuar el reinado de Jesucristo en el mundo, porque sabemos por la fe que alli donde esta la Eucaristia esta Jesucristo real y verdaderamente presente, y, por lo tanto, cuanto mas se propague la devocion y culto a la Sagrada Eucaristia, mas homenajes de amor y de adoracion se tributaran al Rey inmortal de los siglos. Ahora bien : la Adoracion Nocturna es una obra eminente y totalmente eucaristica. Mirad, senores, nuestras banderas, leed nuestro Reglamento, contemplad nuestros actos de adoracion, fijaos en nuestros distintivos, registrad las hermosas paginas de su brillante historia y quedaréis convencidos de que el objeto primordial de nuestra Obra benemérita es el Sacramento augusto y adorable de nuestros altares. Y si la estudiamos detenidamente, veremos como la Adoracion Nocturna es una verdadera milicia y sus Secciones son huestes aguerridas de la Iglesia. Ella, nacida en la obscuridad del Sagrario, de un suspiro del corazon de Cristo, es amor. Ella, discipula de la sabiduria increada y enamorada de la gloria del Padre, es verdad. Ella, salpicada con la Sangre divina del Cordero inmolado en los altares, es humildad. Ella, eco dulcisimo de las amorosas quejas que salen del Tabernaculo santo, aspira a la restauracion del reinado social de Jesucristo sobre el individuo, sobre la familia y sobre la sociedad entera. Donde ella

llega a colgar su nido, donde quiera que esparza el perfume de su espiritu, la piedad crece vigorosa y lozana, las virtudes brotan de los corazones, la justicia es amparada, renace la tranquilidad en los pueblos.

Tan hermoso ramillete de escogidas flores nos induce a afirmar que la Adoracion Nocturna, como Obra totalmente eucaristica, es medio poderoso, el mas eficaz si cabe, para conseguir y extender el reinado de Cristo Sacramentado en el mundo ; si, Obra regeneradora es en nuestros dias tan saturados por la impiedad y la indiferencia religiosa. Perla de todas las devociones, es el mejor medio para atraer a los hombres a Cristo. Es arco iris que se dibuja en nuestro entenebrecido horizonte.

El reinado de Cristo es principalmente de los corazones, y la entrega real del corazon solo se demuestra por el sacrificio. A mayor sacrificio, mayor sujecion. Y qué mayor sacrificio que consagrar la noche al amor de los amores ? Y si esta sujecion està subordinada a una disciplina militar, a un reglamento riguroso al par que fraternal, adquiere un caracter de sujecion total, reverente y absoluta, la cual mas poderosamente influye en el real y efectivo imperio del Rey a quien sirve el adorador.

Pasando por un momento al terreno de los hechos, veremos que la realidad confirma y comprueba como la Adoracion Nocturna en los pueblos donde se ha establecido, ademas de sacar a las almas de la indiferencia, opera un cambio general en las costumbres, esparciendo el perfume de las virtudes cristianas. El joven disoluto que escandalizaba al mundo, es modelo de edificacion. El obrero que antes malgastaba el salario en el juego y el vicio, entrega hoy el producto de su trabajo a la esposa y educa a sus hijos en el santo temor de Dios, porque nuestra Obra eucaristica ha transformado su corazon, en el cual reina Cristo porque ama con delirio, perdona con amor, llora con el que sufre y se regocija con el alegre.

Y si todo lo dicho no fuera suficiente para demostrar como la Adoracion Nocturna tan poderosamente contribuye a la extension del reinado de Cristo en el mundo, decidme, senores, qué Obra en el transcurso de los tiempos presenta una estadistica tan admirable y portentosa como la suya ? Que Asociacion ha obtenido en los pocos anos que lleva de existencia un desarrollo tan extraordinario ? Que hablen también de la Adoracion Nocturna los fieles hijos de las otras naciones en este Congreso dignamente representadas. Permitidme a mi, el ultimo de los adoradores, algunas palabras de mi queridisima Adoracion Nocturna Espanola, mi Obra predilecta, el amor de mis amores. Mas que mis palabras, os probaran los numeros su prodigioso desarrollo y de cuan eficaz manera contribuye a que Cristo reine e impere en la catolica Espana, la nacion eucaristica por excelencia, que ha pedido y obtenido que la gran festividad del *Sanctissimum Corpus Christi* continue celebrandose en el mismo jueves de su antigua fiesta, dia de sublimes armonias y de entusiastas aclamaciones al Dios de la Eucaristia.

Era el 3 de Noviembre del ano 1877 cuando siete espanoles se reunian por vez primera en la humilde iglesia de San Antonio del Prado, en Madrid, para velar al Dios de la Eucaristia durante las solitarias horas de la noche. Benditos sean sus nombres, que seguramente estaran inscritos en el libro de la vida ! Aquel granito de mostaza ha fructificado de tal manera en Espana, tierra de martires y de santos, que hoy, senores, y fijaos bien, la Adoracion Nocturna hallase establecida en 525 poblaciones espanolas, desde las montanas vascogallegas a los campos andaluces y extremenos, en la eucarista costa valenciana, en la hacendosa region catala-aragonesa, en la meseta castellana, en los risuenos archipiélagos canariense y balearico. Somos los adoradores nocturnos espanoles 82 000. Ofrecemos anualmente al Senor la imponente cifra de 12 500 Vigilias de adoracion, de expiacion, de desagravio, de amor, de rogativas. Hemos celebrado cinco Asambleas eucaristicas

nacionales, llevando en ellas los asambleistas vida de comunidad y obteniéndose en todas brillantes resultados en orden a la mejor organizacion de nuestra Obra benemérita, de tal suerte, que nuestro Reglamento acaba de ser aceptado con entusiasmo por la mayor parte de las Republicas americanas, aquel hermoso suelo descubierto y conquistado por la virtud y fuerza de nuestros mayores, y aunque separado de nosotros por las leyes humanas, el sol de la Eucaristia de hoy en adelante unira y confundira por medio de la plegaria fervorosa al pueblo espanol con la América latina, a la cual dirigimos un carinoso y fraternal recuerdo.

Acabamos de reglamentar los Turnos de San Tarsicio, esos hermosos y simpaticos ejércitos infantiles unidos en fraternal consorcio con el Rey inmortal de la Eucaristia, que son el noviciado de la Adoracion Nocturna y van fundandose de dia en dia por toda Espana, mereciendo mi querida Menorca los honores de la. primacia en orden al numero de tarsicios inscritos, no obstante de ser la diocesis mas reducida de aquella nacion eucaristica por excelencia. Ved, pues, senores, como en Espana la Adoracion Nocturna, en treinta y siete anos que lleva de existencia, ha obtenido tan senalados triunfos, que, gracias a ella, Jesucristo reina en todas las capitales, en muchas villas y numerosos pueblos.

La Seccion de Madrid, nuestra querida hermana mayor, se propone festejar tan portentoso desarrollo estrenando en el proximo mes de Noviembre, al cumplirse los treinta y siete anos de que os hablaba hace un momento, una magnifica Sagrada Custodia de oro y piedras preciosas, costeada por los adoradores, y cuyos refulgentes destellos irradiaran por todos los ambitos de la nacion espanola, de tal suerte, que pronto no quede aldea alguna donde Cristo deje de reinar. Entonces, y esperamos no tarde en llegar tan venturoso dia, mi tesis quedara plenamente cumplida. El reinado de Jesus Sacramentado, en toda Espana sera un hecho, gracias a la Adoracion Nocturna. Bendita seas ! Cuanto te amo !

Permitidme termine, senores congresistas, recordando la prueba mas fehaciente, publica, solemne, que de su gran extension y desarrollo dio la Adoracion Nocturna Espanola en ocasion del Congreso Eucaristico Internacional de Madrid, a fin de que mi proposicion quede mas ampliamente confirmada. Paréceme escuchar el sonido de las trompetas, el eco marcial de las bandas, los canticos de alabanza que conmovian las calles de la Corte espanola en la tarde del 29 de Junio de 1911. Entre los numerosos grupos compactos de hombres de todas clases y condiciones, se erguian con paso firme, acompasado, 12 000 adoradores nocturnos espanoles que enarbolaban 400 banderas eucaristicas que en la plaza de la Armeria se rendian reverentes, mientras el estandarte del Sagrado Corazon de Jesus ondeaba en la capilla Real de los augustos Monarcas espanoles, cuando el venerable Cardenal Aguirre, de grata recordacion, levanto con sus trémulas manos al augusto Sacramento, que bendijo a Espana, al mundo entero ; momento grandioso, sublime, en el que quedo plenamente demostrado que el alma de la raza espanola juraba defender hasta morir la gloria y el honor de Jesucristo, a fin de que fuera hasta la consumacion de los siglos un hecho positivo y palpable su soberania real y absoluta en todos los ambitos de la catolica Espana.

Adoracion Nocturna Francesa !

Tu, que en el Congreso Eucaristico Internacional de Madrid presentaste el hermoso voto de que el mundo entero consagre un dia de cada ano a reconocer y proclamar la Soberania de Jesucristo sobre la humanidad entera. Tu, que con tu plegaria fervorosa y perenne, venceras en la feroz persecucion que ha organizado el Averno y capitaneado la Logia y la Sinagoga para que el nombre de Cristo desaparezca de Francia, la nacion catolica, la cuna de San Luis, de San Vicente de Paul, de San Juan Bautista de la Salle y de la Beata Juana de Arco. Adora a Cristo-Rey, alma y vida del mundo, de las naciones

y de los pueblos ! Unios todos los buenos franceses, porque la union hace la fuerza, y la fuerza de Cristo arrollara a esos ejércitos del espiritu del mal, a fin de que, desde las almenas de vuestro grandioso templo expiatorio de Montmartre, donde hace quince anos esta expuesto de dia y de noche, perennemente, el Santisimo Sacramento, podais exclamar, para que lo oiga Paris y Francia entera :

Chantons l'amour de nos cœurs,
Chantons le Seigneur.
Dieu est ici! Venez, adorateurs,
Adorons le Christ Rédempteur.
Gloire au Christ Jésus !
Cieux et terre, bénissez le Seigneur.
Honneur et gloire à Toi
Roi de la Gloire ;
Amour pour toujours à Toi,
Dieu de l'amour.

Catolicos alemanes, indomables creyentes que desarmasteis al hierro hecho Canciller, continuad vuestras conquistas por el magno y poderoso Imperio ; seguid extendiendo, alentados por las inspiraciones de vuestro magnanimo Emperador, el don inestimable de la fe ; adorad a Jesucristo porque es nuestro Rey por derecho natural y divino ; Rey por derecho de conquista ; Rey por derecho de naturaleza ; es el amigo de nuestras almas porque nos ha creado, nos ha redimido, nos alimenta con su Pan celestial. Repercutan para siempre en toda la Alemania catolica los vitores al Dios de la Eucaristia, que entusiasmaron al Legado pontificio al cruzar las exuberantes y frondosas riberas de vuestro incomparable Rhin, para proclamar en el Congreso Eucaristico de Colonia el reinado de Cristo en todo el Imperio aleman y en el mundo entero.

Fervorosos belgas, los disciplinados catolicos, los hijos de la preclara nacion siempre fiel a Jesucristo y a la Iglesia romana : Continuad estrechando vuestras bien compactas filas para seguir venciendo a nuestros enemigos, que, cual el socia-

lismo y el librepensamiento, intentan arrebataros el predominio de que felizmente gozais en la administracion de vuestro hermoso pais. El Sol de la Eucaristia sea el faro luminoso que encienda en vuestros pechos el ardor apostolico necesario para que, como hasta aqui, la nacion belga continue siendo un reino abrazado a la cruz de Cristo, que marche también a la cabeza de la civilizacion y del verdadero progreso.

Animosos austriacos, profundos pensadores, amigos predilectos del Romano Pontifice : La tea sanguinaria de la revolucion social se va ensenoreando de vuestro Imperio. El anarquismo acaba de consternaros. Muy cerca de aquellas calles de Viena, que hace dos anos fueron testigos del paso triunfal del Rey de Reyes y Senor de los que dominan, acaba de perpetrarse el doble y mas execrable crimen que registran los fastos de la Historia, cubriendo de luto el corazon de aquel venerable anciano, el hombre de las amarguras de familia, que llora con todo el Imperio austro-hungaro la pérdida de seres queridos, arrebatados a la vida por la bomba y el revolver. Solo la Sagrada Eucaristia, que es el mas poderoso camino para conseguir el reinado de Cristo, puede salvaros ; ella que es salud, resurreccion y vida, os conducira a la victoria si, firmes en vuestro puesto de honor, librais batalla de ideas, mas que de armas, a los que os siembran la desolacion y el espanto. Agrupaos, pues, en torno del Sagrario, y henchidos de entusiasmo vuestros pechos con el Pan angelical, que hace martires y engendra héroes, podais cantar desde Viena, como cantaran desde Berlin y de Bruselas los adoradores eucaristicos de los paises del Norte de Europa, diciendo :

Lasset uns preisen die gœttlichste Liebe,
Lasst uns loben den Herrn !
Hier ist unser Gott.
Kommt all herbei, ihr Glaübigen,
Anzubeten Christum, den Erlœser,
Preis und Ruhm, Dir, Cristo Jesu !
Himmel und Erde, lobpreiset den Schœpfer.
Ehre und Herrlichkeit sei Dir,

Kœnig der Herrlichkeit !
Liebe in Ewigkeit.
Dir, Gott der Liebe !

Adoracion Nocturna italiana !

Tu que eres nuestro principal y mas resplandeciente faro, que irradias célicos resplandores por todo el universo mundo. Tu, que como Madre carinosa has conseguido de los Romanos Pontifices, unida a la hermosa obra Minerva, tantas gracias, indulgencias, privilegios y prerrogativas para los adoradores eucaristicos. Tu que sientas tus reales junto a la Catedra Augusta de Pedro y participas mas de cerca del fuego ardiente que caracteriza al gran Pontifice reinante, el Papa de la Eucaristia. No olvides la sublimidad y transcendencia de tu providencial mision y de cuan brillante manera puedes conseguir el reinado de Cristo en el mundo. Y desde las torres de la Basilica de San Pedro y al compas de las trompetas pontificias, entona también nuestro himno eucaristico exclamando :

Cantiamo l'Amore degli amori
Lodiamo il Signor.
Dio dimora qui ! Venite, adoratori,
Adoriamo il nostro Redentor.
Gloria a Cristo Gesù!
Cieli e terra
Benedite il Signor.
Onore e gloria a Te,
Re della gloria ;
Amor per sempre a Te,
Dio dell' amor.

Catolicos ingleses e irlandeses !

Vosotros, que cada dia obtenéis tan senaladas conversiones catolicas, que admirasteis al mundo con el entusiasmo del primer Congreso Eucaristico celebrado en la populosa Londres, mucho hacéis y podéis realizar con vuestro enérgico caracter en pro de la Iglesia de Cristo-Rey. A la sonrisa desdenosa del protestante responded con vuestra fe rendida y profunda. A la

blasfemia satanica oponed la plegaria reverente y fervorosa. Recordad lo que el Papa de la Eucaristia por carta a vuestro Cardenal Legado os decia, de que el amor y el culto practico hacia la Santa Eucaristia, es fuente abundosa, de donde el espiritu de la vida sobrenatural se deriva a todo el cuerpo mistico de la Iglesia. Cantad, también cantad, acompanado con los pitos y sirenas de vuestros buques y con el martillo de vuestras construcciones navales, nuestro Himno Eucaristico, diciendo :

Let us sing to the love of loves,
Let us sing to our Lord,
God is among us ! Come here, worshippers,
Let us worship Christ our Redeemer.
Glory be to Jesus Christ !
Heaven and earth
Blessed to the Lord.
Honour and glory be to Thee,
King of the Glory ;
Love for ever be to Thee,
God of Love.

Adoracion Nocturna Espanola!

Tuya es la victoria si permaneces impavida en la brecha, porque el amor todo lo vence, y tu enarbolas por bandera el Corazon Deifico y en este corazon hay un lema que dice :

He aqui el amor de los amores.
Cantemos, pues, al amor de los amores,
Cantemos al Senor.
Dios esta aqui ! Venid, adoradores,
Adoremos a Cristo Redentor.
Gloria a Cristo Jesus !
Cielos y tierra,
Bendecid al Senor.
Honor y gloria a Ti,
Rey de la Gloria ;
Amor por siempre a Tí,
Dios del amor.

Les processions eucharistiques à Lourdes

DISCOURS DE M. JACQUIER

avocat à la Cour d'appel de Lyon.

EMINENTISSIME CARDINAL LÉGAT,
EMINENTISSIMES SEIGNEURS,
MESSEIGNEURS,
MESDAMES, MESSIEURS,

Ce sera un des honneurs de ma vie d'être appelé à prendre la parole en ces solennités, devant ce peuple accouru de tous les continents, après tant d'orateurs éminents qui ont à juste titre soulevé votre enthousiasme et électrisé votre foi. Mais ce m'est aussi une confusion quand je songe à tant de raisons que j'aurais de me taire ; alors que par ailleurs il m'eût été si profitable et si doux de continuer à savourer dans le recueillement et le silence les émotions de ces incomparables journées. L'indulgente bonté de Sa Grandeur Monseigneur de Namur a voulu qu'il en fût ainsi ; qu'Elle daigne en agréer ma respectueuse gratitude ; et que la Vierge, dont en face de moi je salue la souriante image, daigne bénir mon effort et mettre sur mes lèvres, à l'honneur de son divin Fils, des paroles qui ne soient trop indignes ni de lui, ni de sa majesté, ni de votre attente.

C'est du culte eucharistique à Lourdes en toutes ses manifestations, plus particulièrement dans les processions du Saint Sacrement, que j'ai la mission de vous parler. Je le ferai rapidement, heureux et récompensé si, de mon âme, ma parole peut aller aux vôtres et en doubler la ferveur et la foi.

Les processions de Lourdes ! On les a décrites cent fois, et la plume de nos meilleurs écrivains s'y est souvent appliquée. Je n'entreprendrai pas d'en refaire le récit. A quoi bon ? Pour qui n'en a pas été le témoin, ne les a pas vues dans leur impressionnante majesté dérouler sous un ciel propice leur éblouissant cortège, la parole la plus exercée n'en saurait donner une idée

même lointaine, une impression qui vaille. C'est qu'elles ne sont pas faites seulement de chants, d'or, de soleil, d'encens et de fleurs : ce qui, à la rigueur, se peut décrire. Ce qui ne se peut traduire, ce qu'il faut avoir senti pour le comprendre, c'est la foi intense qui pénètre ces masses, c'est la ferveur de leurs adorations, c'est le surnaturel qui, de toutes parts, déborde et met au cœur, pour un instant étranger à la terre, le frisson du divin.

Et pour qui a eu la joie d'en vivre les merveilleuses réalités, la parole apparaît plus impuissante encore à en retracer la grandeur et ne sait que répéter le verset de l'hymne eucharistique : *quia major omni laude me laudare sufficit.* De tels spectacles défient la louange, et la lèvre de l'homme doit renoncer à en donner même une lointaine image.

Certes, c'était un impressionnant spectacle que celui de la place Saint-Pierre de Rome lorsque, dans une matinée ensoleillée de Pâques, le Vicaire de Jésus-Christ, par-dessus la foule agenouillée et frissonnante, jetait à la ville et au monde sa bénédiction souveraine. A un demi-siècle de distance, je me rappelle encore l'incomparable figure de Pie IX apparaissant dans ce cadre grandiose à la loggia de la basilique vaticane, et levant, aux acclamations d'un peuple ivre d'émotion, sa main de Pontife et de Père : à ce souvenir lointain d'un demi-siècle, mon cœur s'agite encore et des larmes montent à mes yeux. Mais là-bas, c'était une image; ici, c'est la réalité; là-bas, c'était le Christ en son Vicaire ; ici, c'est le Christ lui-même qui, visiblement, vivant comme aux jours de sa vie mortelle, vient sous sa blanche robe de froment apporter à la terre les bienfaits et la joie de son auguste présence. Comme alors, les foules lui font cortège et sèment sur son passage les palmes et les fleurs : comme sur le chemin de Capharnaüm et de Jéricho, les acclamations montent en vibrants hosannas, brûlantes d'amour, chargées d'adoration et de respect. Et lorsque, sa course achevée, avant de regagner le tabernacle dans une dernière bénédiction, l'Hostie s'incline sur les malades que la foi lui

présente, n'est-il pas vrai que pour un temps la terre disparaît, et que, reculant de dix-neuf siècles, on se croit sur les chemins de la Palestine, reporté aux scènes de Béthanie et de Naïm.

Vision céleste dont rien d'humain n'égale la grandeur ! Explosion grandiose d'amour et de foi, devant laquelle le blasphème se tait et le doute s'incline. Combien, en effet, venus indifférents, combien qui, pour mieux satisfaire leur curiosité, comme au temps de Zachée, étaient montés sur les sycomores de la route, en sont descendus remués par la grâce et, dans leurs âmes transformées, sont allés lui préparer une demeure !

Les processions sont anciennes à Lourdes. On peut dire que, en réalité, elles y sont nées avec le pèlerinage lui-même. On ne saurait s'en étonner. Outre, en effet, qu'elles ont été de tous temps l'une des manifestations accoutumées de la foi populaire, au cours de ses apparitions la Vierge elle-même les avait expressément recommandées à Bernadette : « Vous irez dire aux prêtres de faire bâtir une chapelle et d'y venir en procession. »

Aussi, dès 1864, à l'occasion de la bénédiction de sa statue par les soins de Mgr Laurence, le vœu de Marie recevait sa première réalisation ; et, depuis lors, fidèles à son invitation, les foules n'ont cessé, jusque dans l'obscurité tombante des soirs, de se dérouler en cortèges pieux autour de son image, éclairées de mouvantes étoiles, et de faire monter à son trône l'*Ave* que, du ciel, l'ange était venu lui apporter pour le salut de la terre.

Pendant un quart de siècle, ces processions gardèrent leur caractère d'origine, c'est-à-dire exclusivement marial.

Mais comme Marie, continuant à travers les siècles son rôle de précurseur et de mère, n'a pas de préoccupation plus chère que de préparer les voies à son divin Fils et d'accroître sa gloire « où, en sa personne, brillait l'aurore, en celle de Jésus, comme l'a écrit Monseigneur de Tarbes, devait bientôt rayonner le soleil ». Et, en effet, suivant la parole de Pie X : « Bientôt il devait apparaître que, si de toutes parts et en une telle abondance, Marie attirait les foules à son sanctuaire, c'était pour les mettre en adoration aux pieds de son divin Fils. Fait éclatant,

poursuit le saint Pontife, que Lourdes rayonne à la face de l'univers catholique, à la fois comme le centre du culte marial et comme le trône le plus glorieux du mystère eucharistique. » C'est la même pensée qu'exprimait naguère l'auteur de la *Vision de Bernadette :* « Parce qu'elle est la terre de Marie, Lourdes est la terre de Jésus-Christ : et comme l'Eucharistie est le don du Christ, le culte et l'adoration eucharistique sont les grands dons de Marie. *Per Mariam ad Jesum.* » C'est le mot qu'on ne se lasse pas de répéter, parce qu'il explique tout ici. Marie, en effet, ne nous appelle à elle que pour nous donner à son Fils, et c'est ainsi que le pèlerinage de la Grotte a fini par devenir, à un titre égal, le pèlerinage de l'Hostie.

C'est au mois d'août 1888, au cours du Pèlerinage National français, que la pensée vint à un prêtre pieux du diocèse de Montauban qu'il conviendrait d'unir à la glorification de Marie des hommages publics au Christ dans le sacrement de son amour. La charité l'avait suggéré à sa foi. Pourquoi, se disait-il, puisque chaque jour, pour la bénédiction du soir, l'ostensoir est transporté du tabernacle à la Grotte, ne s'arrêterait-il pas aux piscines pour y porter la consolation, peut-être aussi, comme à Bethsaïde, la guérison et le miracle ? Pourquoi, sur son passage, les foules ne rediraient-elles pas les mêmes hosannas que les Juifs témoins de ses prodiges ? Qui sait si, à ces acclamations, le Fils de David, comme au tombeau de Lazare, ne sentirait pas de nouveau son âme remuée et ne répondrait pas par les grâces d'autrefois.

Communiqué au P. Picard — rapportent les *Annales de Lourdes*, — le projet fut aussitôt accueilli par lui. De l'approbation, on passa sans tarder à l'exécution. En quelques instants, des paroles appropriées furent extraites du récit évangélique, imprimées, distribuées aux pèlerins ; si bien que, lorsqu'à l'heure accoutumée, le salut commença à la Grotte, de toutes part, les invocations éclatèrent en l'honneur du Christ présent au Sacrement. De quel cœur et avec quel élan, après plus de quarante ans écoulés, ceux qui en furent les témoins s'en sou-

viennent. Jamais, peut-être, pareilles supplications n'étaient montées de la terre au ciel. Commencées à la Grotte, elles redoublèrent aux piscines où attendaient les malades. Là, par milliers, les pèlerins dont l'émotion redoublait tombèrent à genoux, et, les bras instinctivement en croix, multiplièrent les supplications. La réponse du ciel ne devait pas se faire attendre. Une première guérison attesta en effet que Dieu avait cette manifestation pour agréable. Le lendemain, à pareille heure, tout l'espace compris entre les piscines et la Grotte était envahi de malades, dont le spectacle de la veille avait stimulé la confiance et la foi. Ce fut un nouveau triomphe, ce fut aussi une nouvelle effusion de bienfaits. Plusieurs, en effet, touchés par la grâce, se levèrent guéris au passage du Christ. « Et pendant que les hymnes éclataient en actions de grâces — poursuit le narrateur auquel, pour en garantir l'authenticité, j'emprunte ces détails, — d'autres miracles mettaient le comble à l'enthousiasme de la foule. »

Les processions eucharistiques étaient fondées.

Fondée avec elles, cette bénédiction des malades qui, chaque jour maintenant les couronne et donne, au-dessus de toutes les autres, la grande émotion de nos journées de pèlerinage. Ah ! c'est là, n'est-il pas vrai, que l'impuissance de la parole éclate et qu'il faut renoncer à décrire : le cœur lui-même a peine à porter l'émotion qui l'étreint. Non, je ne pense pas qu'il puisse se rencontrer un homme qui, s'il est capable de sentir, devant un tel spectacle, devant ces impressions d'un silence que seule interrompt la prière, ne sent pas une émotion inconnue s'emparer de son âme et, du plus profond de lui-même, monter à ses yeux des larmes dont il n'avait pas jusque-là soupçonné la douceur. Larmes douces et bénies, comme on en voudrait répandre souvent, faites de ce qu'il y a de meilleur en nous, de charité, d'espérance, de foi : larmes qui valent des prières, qui nous font meilleurs et que, dans leurs ciboires d'or, les anges émus recueillent pour les porter au ciel, comme un hommage et une supplication. Ah ! oui,

vraiment, c'est bien le divin qui passe et qui, sous les voiles sacramentels, éclate dans la miséricordieuse souveraineté de sa tendresse et de sa puissance. Dieu — qui donc, si ce n'est lui ? — suspend comme il lui plaît les lois qu'il a créées, commande aux yeux de s'ouvrir, aux oreilles d'entendre, aux paralytiques de marcher, à la maladie d'arrêter son œuvre, qui, miracle plus inattendu peut-être, lorsqu'il ne guérit pas, met sur ces lèvres que déjà l'aile de la mort a décolorées de tels sourires et dans toutes ces âmes le don suprême d'une sérénité et d'une paix que rien ne peut décourager ni troubler ; qui, enfin, autour de ces misères et de ces souffrances, pour en adoucir l'amertume, multiplie tant de dévouements et de compassion. Nul n'en saurait douter, c'est là l'œuvre de Dieu, c'est le triomphe de sa royauté. Tout ici est fait de surnaturel et de divin. Et ainsi, comme l'a très justement écrit, avec la compétence qui lui appartient, M. le Dr Boissarie : « Les événements de Lourdes sont toujours venus consacrer les enseignements de l'Eglise. Depuis que le Saint-Père a, par son décret du 29 décembre 1905, recommandé la Communion fréquente, nous avons vu les guérisons les plus éclatantes se multiplier autour des manifestations eucharistiques, à la Messe, pendant l'Elévation, pendant la sainte Communion. Là, ce me semble, nous trouvons une réponse du ciel aux enseignements de l'Eglise. »

Aussi je comprends que les organisateurs de ces Congrès aient choisi, pour en célébrer le vingt-cinquième anniversaire, la terre où nous sommes. Si c'est celle de Marie, on peut dire que c'est aussi la terre du Christ. Nulle part, en effet, il n'est plus magnifiquement honoré, plus ardemment adoré dans le sacrement de son amour. Là, l'adoration du Fils n'y cesse pas plus que la louange de la Mère, et le tabernacle y est entouré de la même ferveur que la Grotte. Que dis-je, d'ici comme d'un foyer toujours ardent, accrue par chaque pèlerinage qui passe, la flamme de l'amour rayonne par le monde. Et en toute vérité, on peut dire que Lourdes a fait l'éducation eucharistique de la

catholicité tout entière, et, à tous ces titres, votre choix méritait de s'y fixer.

Aussi, laissez-moi ajouter que c'est pour notre chère et bien-aimée France un honneur dont nous sentons que c'est pour nous, qui l'aimons et rêvons pour elle de nouvelles destinées, un immense sujet de consolation et d'espérances. La France ! vous ne vous y êtes pas trompés, Messeigneurs et Messieurs, quand, en termes si unanimes et si touchants, vous l'avez, en toutes vos langues, à l'envi saluée de vos sympathies et de votre affection. C'est qu'en effet il ne faut pas la juger par ceux qui, aujourd'hui, y détiennent le pouvoir et ne songent qu'à rompre ses séculaires traditions : c'est que si le Christ a été officiellement chassé de ses institutions, de ses lois, de tout ce qui constitue sa vie nationale et publique, il y est encore ardemment adoré et fidèlement servi. C'est que le vieux sang de Clovis coule encore dans ses veines, pour toujours mêlé à l'eau de son baptême et au sang de ses martyrs. C'est qu'elle est prête, comme aux meilleurs jours de son histoire — elle l'a bien montré, — à souffrir, au besoin à mourir pour lui. La France ! Mais elle est là qui, à la voix de ses pasteurs, s'agenouille et qui prie. Elle est dans ces lettres émouvantes qui, par centaines, de tous les points de son territoire, du cœur même de son peuple, affluent au bureau du Congrès, apportant la naïve et touchante expression de sa fidélité et de sa foi. Ecoutez celle-là, qu'on a bien voulu me confier ; par elle, vous connaîtrez les autres. Ce sont trois jeunes enfants de la banlieue de Paris : Pierre, Marguerite et Madeleine, c'est tout ce qu'ils ont livré d'eux-mêmes. Ils sont pauvres, leur mère est malade ; elle est venue l'an dernier à Lourdes pour demander le miracle. Elle est revenue consolée, non guérie. Leur amour pour la Vierge ne s'en est pas amoindri. Ils ont lu qu'un grand Congrès se réunissait autour de son image et qu'on demandait des fleurs pour pavoiser le passage de l'Hostie. Alors, dans leur foi généreuse et naïve, ils ont brisé leur humble tirelire, et en retirant leur modeste trésor, ils l'ont adressé à M. le comte de Beau-

champ en y joignant ces simples mots : « Monsieur, nous avions trente sous, toutes nos économies, toute notre fortune ; nous vous les adressons. Vous voudrez bien en faire deux parts. Vous en emploierez vingt à acheter des fleurs pour que cela soit plus beau par où passera le petit Jésus. Les dix autres serviront à mettre un cierge à la Grotte pour notre petite mère, afin que la Sainte Vierge la guérisse. Nous aurions bien acheté des fleurs ici ; mais elles seront plus fraîches si vous voulez bien faire là-bas notre commission et les offrir pour nous au petit Jésus. » Et il a été fait suivant leur désir. Ah ! si Henry Bordeaux les eût connus, quelle place il leur eût faite dans sa « Nouvelle Croisade » ! Et comme le parfum de ces fleurs, embaumées de tant de simplicité et de tant de foi, ont dû monter en agréable odeur jusqu'à Celui qui, dans sa vie mortelle, prodigua aux petits tant de prédilection et de tendresse. Et cet artisan parisien qui, n'ayant que les trois roses de son parterre aérien, les enveloppe soigneusement de coton et les envoie pour être effeuillées sur le passage de l'Hostie ! Et cette ouvrière qui, regrettant de ne pouvoir faire mieux, envoie le salaire de sa journée, c'est-à-dire son nécessaire et son pain ! La France ! Oui, elle est là dans ces générosités obscures, dans ces âmes d'artisans, d'enfants et de femmes, dans ce cœur de son peuple où on n'a pu éteindre la croyance et la foi. Ah ! que sur elle, Messeigneurs, par vos mains, comme autrefois par celles de saint Remi, un nouveau baptême descende, et que, dans sa foi reconquise, sous la protection de la Vierge dont elle fut le royaume, elle reprenne le cours de ses anciennes et glorieuses destinées ; que, pour la gloire du Christ et l'honneur de son nom, de son épée ou de sa plume, elle continue à écrire à travers le monde le livre de ses gestes.

Et puisque, malgré ses apostasies officielles et ses reniements publics, le Pontife qui vous envoie, Eminentissime prince Légat, lui garde dans son cœur une place de prédilection, que sur la soie de son drapeau il a daigné déposer un paternel baiser, qu'à ses saints il prépare des autels, ah ! que vers lui,

mes chers concitoyens, monte un nouvel et filial hommage ! Que sans tarder, pour consoler son cœur, les anges qui nous entendent devancent votre retour, Eminence, et lui en portent les fidèles échos. Et que, de retour à la Ville Eternelle, Elle lui fasse le récit des solennités dont votre pourpre relève à cette heure la noblesse et l'éclat. Qu'elle lui redise que la France reste obstinément la fille aimante et dévouée de l'Eglise ; que le Pape y est filialement aimé, qu'on y acclame son nom ; que ses infaillibles directions y sont docilement suivies ; qu'on y demande à Dieu chaque jour de le conserver, de le vivifier, de ne le point livrer à l'âme ténébreuse de ceux qui voudraient sa ruine et de mettre enfin dans les longs jours que lui souhaite notre amour tous les bonheurs que cette terre peut lui donner au milieu des sollicitudes qui l'accablent.

Et maintenant, Messieurs, si j'osais, je vous proposerais, en forme de conclusion, de traduire en quelques résolutions pratiques les pensées qui précèdent ; notre pèlerinage serait, en effet, bien près, malgré toute sa solennité, de rester un acte inutile si notre curiosité et notre sensibilité devaient seules en retirer le bénéfice, et si quelque profit spirituel ne devait en être le fruit. Or et d'abord, pour la deuxième fois, nous allons dans un instant escorter le Dieu du tabernacle, en attendant que dimanche nous lui fassions dans les rues de la cité en fête, à travers l'encens et les fleurs, une ovation triomphale, que nos lèvres ne soient pas seules à lui jeter la louange ; au spectacle de son amour ranimons notre foi, et que, du plus profond de nos âmes, que de tout notre être montent à lui, humbles et ardentes, nos adorations et nos prières. Oui, répétons-lui, avec une foi profonde et reconnaissante, que nous croyons en lui, que, sous les espèces qui, par une délicatesse de son amour, le dérobent à nos sens, plus assurés que Thomas, nous croyons qu'il est substantiellement présent : que celui qui s'approche de lui a la surabondance de la vie, qu'il est la force des martyrs, la pureté des vierges, la bénédiction des foyers, le salut et la résurrection des peuples. Redisons-lui que, dans ses

abaissements volontaires, nous l'adorons comme notre Seigneur et notre Maître ; que, tandis que tant d'autres le blasphèment ou l'oublient, nous confessons qu'il est le Christ, Fils du Dieu vivant ; que nous croyons d'une foi ferme que, de même que tout vient de lui comme de son origine, tout y retourne comme à sa fin ; que, nous ayant créés par sa puissance, il nous a rachetés par son amour ; que, plus réellement que l'eau du puits de Jacob qui en était l'image, sa parole rejaillit jusqu'à la vie éternelle. Enfin et surtout, disons-lui que nous l'aimons ; que nous l'aimons parce qu'il est l'amour infini et la sainteté sans tache ; que nous l'aimons pour les bienfaits dont il nous a comblés, pour son sang répandu, pour ses divines promesses. Et si, comme à Pierre, se penchant sur nos âmes, il nous demande : « M'aimes-tu plus que les autres ? » hésitant à répondre, ouvrons-lui notre cœur et disons-lui que nous le lui donnons sans réserve, comme sans retour.

Puis, après l'avoir prié pour nous, pour qu'il nous comble de ses grâces les plus abondantes et les meilleures, prions-le pour nos foyers, afin qu'il en bénisse les berceaux et les tombes, et que, comme à Béthanie, il daigne venir parfois s'y reposer. Prions-le pour les nations dont nous sommes, et qui aujourd'hui, par-dessus leurs frontières que la croix domine, rapprochées dans une même pensée, mêlent dans le pacifique internationalisme d'une foi commune leurs adorations et leurs hommages. Prions-le pour l'Eglise et son chef bien-aimé, nous souvenant que, suivant la parole d'un saint Docteur, Dieu n'aime rien tant ici-bas que leur liberté, et par elle la possibilité de lui gagner des âmes ; et aussi cette parole de Léon XIII, à savoir « qu'au grand jour de Dieu, il apparaîtra que c'est la prière qui aura exercé l'influence principale dans la destinée des choses ».

Enfin, Messieurs, ce Christ que nous aurons ici adoré et béni, nous en ferons désormais le maître et le roi de notre vie : de notre vie publique comme de notre vie privée, de nos actes comme de nos pensées d'aujourd'hui et de demain. Nous n'imi-

terons pas ces Juifs dont je parlais tout à l'heure : ils l'avaient aux jours de sa vie apostolique entouré de leurs enthousiasmes et de leurs respects ; pendant trois jours, sans se préoccuper de savoir qui leur assurerait du pain, ils l'avaient suivi au désert, ils avaient voulu le faire roi ; nul ne pouvait s'en étonner. En toute occasion, il avait béni leurs enfants, guéri leurs malades, ressuscité leurs morts ; pour eux, il avait multiplié les prodiges, ils l'avaient vu marcher sur les eaux, remplir à les rompre les filets de ses apôtres, d'un geste apaiser la tempête ; il leur avait prêché l'Evangile nouveau, et, sur cet Evangile, fondé pour toujours l'inviolabilité des consciences et l'égalité des âmes, de celle de l'esclave jusqu'à celle de César. Il semblait que c'en fût assez pour lui assurer une gratitude éternelle. Or, il ne s'était pas écoulé trois jours depuis l'entrée enthousiaste à Jérusalem, que dans ces mêmes rues, encore jonchées des palmes du triomphe, par une invraisemblable ingratitude, ils lui préféraient un homicide, et que sur ses épaules ensanglantées par une cruelle flagellation ils jetaient, en signe de moquerie, une pourpre dérisoire, pendant que, pour consommer l'outrage, une couronne d'épines lui servait de diadème et qu'en ses mains déchirées un roseau lui tenait lieu de sceptre. Une telle ingratitude nous indigne, et nous avons raison. Mais, je vous le demande, en sommes-nous si loin ? Sous d'autres visages et d'autres noms, la synagogue ne continue-t-elle pas à travers le monde son œuvre impie et déicide ? Est-ce bien sûr que Hérode et Pilate ne se survivent pas parmi nous ? Et faudrait-il beaucoup chercher pour retrouver les trente deniers de Judas, l'hypocrisie des pharisiens, les calomnies des scribes et des anciens ? S'il n'était protégé par la hauteur de son ciel, est-il bien sûr que le Christ ne serait pas crucifié sur un second Calvaire ?

A tant de haine, nous opposerons notre amour, et, grâce à Dieu, si la race des déicides n'est pas éteinte, pour porter la croix du Christ, il restera des Cyrénéens, et pour essuyer la face auguste, de nouvelles et intrépides Véroniques. Oui,

quoi qu'il en puisse coûter, nous demeurerons ses fidèles, nous affirmerons sa royauté souveraine, nous serons ses apôtres, au besoin ses martyrs. Jusqu'à ce que vienne le jour que hâteront, je l'espère, nos prières, où, comme sur l'obélisque de la place Vaticane, sur le monde régénéré, notre foi puisse, pour n'en plus disparaître, écrire cette devise de paix et de victoire :

Christus regnat, Christus vincit, Christus imperat.

Assemblée générale

DU SAMEDI 25 JUILLET

ALLOCUTION DE MGR PEREIRA DE ALBUQUERQUE

évêque de Piauhy (Brésil).

EMINENTISSIME CARDINAL LÉGAT,
EMINENCES,
MESSEIGNEURS,
MESSIEURS,

Je parle très mal le français, cependant j'aime mieux vous entretenir dans la langue de Bossuet et de Fénelon, non pas parce que je la trouve plus belle que la mienne, le portugais, mais pour être compris par un plus grand nombre de cet illustre et très catholique auditoire.

Je veux, au nom du vénérable épiscopat qui est ici, représenté par un de ses évêques, vous dire quelques mots sur notre cher Brésil.

Comme vous le savez, le Brésil a été découvert par le distingué Portugais Pierre Alvarez Cabral, l'an 1500 de notre ère. Le Portugal, si petit comme territoire, a été appelé à cause de son pouvoir et de sa voix extraordinaire pour la propagation du nom de Jésus-Christ, dans un pays nouveau de l'Amérique, et notre patrie a reçu de la foi religieuse du Portugal le nom le plus illustre qu'on peut donner à un pays, celui de Terre de la Sainte-Croix, *Terra da Santa-Cruz.*

Une fois indépendant, il a su garder, malgré tout, les enseignements reçus de la mère-patrie qui envoyait au Brésil de nombreux et excellents missionnaires : Anchieta, Malagrita, Vieira et beaucoup d'autres très vénérés et toujours très aimés au Brésil.

Je profite en ce moment du Congrès eucharistique universel pour présenter au vénérable Portugal l'assurance de nos plux affectueux remerciements.

Oui, le Brésil ayant été découvert par des Portugais peut, sans aucun doute, être appelé le pays du Saint Sacrement, parce que le Portugal a pris officiellement possession de lui au moyen du Saint Sacrifice de la Messe qui y a été célébré pour la première fois par l'aumônier de l'escadre de Cabral, Frei Henrique de Coimbra, au milieu des indigènes, et qui fut suivi de grandes solennités eucharistiques.

Et comme, au Brésil, le nom sacré de Jésus est toujours accompagné du nom auguste de Marie, voilà que dans notre pays grandit la dévotion à la Vierge Mère de Dieu ; aussi possédons-nous un grand nombre de sanctuaires élevés en son honneur, et c'est pourquoi, comme le disait un illustre écrivain, le Brésil devrait s'appeler le « Pays de Marie ».

C'est ce qui explique la présence de beaucoup d'évêques et de catholiques du Brésil dans ce Congrès eucharistique, lesquels ont voulu ainsi témoigner leur amour envers Jésus dans son Sacrement et la Très Sainte Vierge Marie, traversant, pour offrir leurs hommages, les océans conquis.

Oui, nous sommes aujourd'hui un pays de 25 millions de catholiques ; pays où, grâce à la liberté qui nous est assurée par notre constitution civile, on rend à Jésus dans son Très Saint Sacrement les honneurs publics les plus solennels possible. A l'occasion de la Fête-Dieu, dans toutes les paroisses du Brésil, des plus petites aux plus grandes, Jésus-Christ dans son Sacrement est porté processionnellement dans les rues au milieu d'extraordinaires démonstrations de piété.

Les enfants étudient le catéchisme et font leur première Communion, et l'on peut dire que l'instruction première est confiée à l'Eglise. Si c'était possible et si j'étais égoïste, je bénirais les persécutions faites aux religieux dans quelque pays de l'Europe que ce soit, parce que la loi du Brésil, faite non

par le sectarisme soi-disant ami de la liberté, mais par un esprit plein de libéralisme, nous permet de recevoir les bras ouverts tous les religieux chassés de l'Allemagne, de la France ou du Portugal, et nous sommes disposés à le faire indéfiniment.

Non seulement Jésus et Marie sont très aimés au Brésil, mais le Pape ne l'est pas moins. Il y a quarante ans, les illustres évêques qui défendaient les droits du Saint-Siège furent mis en prison par un gouvernement franc-maçon. Alors tous les peuples unis à leurs évêques se sont montrés fermes dans la défense de la papauté, le ministère est enfin tombé, et l'Eglise catholique est restée libre jusqu'à maintenant. Nous pouvons affirmer, sans crainte d'être contredits, que le Très Saint Sacrement, la Bienheureuse Vierge Marie et la papauté sont respectés et aimés chez nous.

C'est ainsi que, malgré la Séparation de l'Eglise et de l'Etat, nous avons, au Brésil, un nonce apostolique et des plénipotentiaires auprès du Saint-Siège. Nous n'avons pas, Messieurs, le malheureux divorce qui détruit la famille et la patrie même, au contraire, nos familles ont le bonheur de voir leur foyer peuplé de nombreux enfants, et ici, en ce jour solennel, au nom des évêques brésiliens, je demande à Jésus, à Marie immaculée et à notre bien-aimé Souverain Pontife toutes leurs bénédictions pour notre patrie en criant de tout mon cœur avec vous :

Vive Jésus dans son Très Saint Sacrement ! Vive Marie immaculée ! Vive le pape Pie X !

ALLOCUTION D'UN ÉVÊQUE DE COLOMBIE

(Nous avons le regret de n'avoir pu nous procurer le nom de l'orateur et le texte de son allocution, tout empreinte de bienveillance et de charité.)

Les miracles eucharistiques à Lourdes

DISCOURS DU R. P. JANVIER

Dominicain.

Euntes, renuntiate Joanni quæ audistis et quæ vidistis ; Cæci vident, claudi ambulant, leprosi mundantur, surdi audiunt, mortui resurgunt, pauperes evangelizantur.

Allez, rapportez à Jean ce que vous avez entendu et ce que vous avez vu : les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les sourds entendent, les morts ressuscitent, l'Evangile est annoncé aux pauvres.

(S. MATTHIEU, XI, 4-5.)

ILLUSTRISSIME PRINCE LÉGAT,
EMINENTISSIMES SEIGNEURS,
MESSEIGNEURS,
MES FRÈRES,

A Lourdes, la religion catholique a connu d'incomparables triomphes. Nulle part la foi ne s'est affirmée sur un ton plus convaincu, nulle part les ailes de l'espérance n'ont emporté plus haut les âmes, nulle part l'amour de l'homme pour Dieu n'a fait entendre des accents plus sincères, nulle part la prière, l'adoration, le repentir, la sainteté n'ont trouvé des notes plus vraies ni plus retentissantes. Les vibrations des voix et des cœurs ont ému les Pyrénées tantôt abreuvées de soleil, tantôt couronnées de neige, elles ont rempli les vallées et enchanté les flots du torrent qui en répète les échos à toutes ses rives. Ici sont venus les grands et les petits, ici se sont inclinés la toge, la pourpre, le glaive, le sceptre ; ici Espagnols, Anglais, Irlandais, Allemands, Autrichiens, Slaves, Belges, Hollandais, Scandinaves, Italiens, Français, fils de la vieille Europe, ont rencontré les citoyens des jeunes continents, les enfants du désert, de l'Orient, des îles lointaines, de la Barbarie, et tous, unis par la même idée, par le même sentiment, ont entonné

les hymnes et les cantiques que la créature doit à son Créateur. Vous avez assisté à ce spectacle unique dans l'histoire, autels, sanctuaires, rochers, montagnes, firmaments, et vous avez confié aux quatre vents le soin de redire à l'univers les refrains enthousiastes qui vous avaient charmés. O Dieu, qui avez choisi un coin de notre territoire pour y recevoir cette louange sans pareille, qui avez demandé aux peuples de franchir nos frontières pour vous offrir un encens plus pur; ô Dieu, qui n'avez accordé cet honneur à aucune nation, soyez à jamais béni !

Ainsi sollicité, le ciel s'est ouvert et il a répandu sur les foules assemblées devant ces cimes le plus précieux de tous les biens : la vie. Des hauteurs où réside le Maître souverain des êtres, un souffle est descendu qui rendait aux corps épuisés la force, et aux âmes dégénérées la vertu. Non contente d'user des moyens qu'elle emploie ordinairement pour guérir la chair et l'esprit, la Providence se plaît ici à renverser toutes les lois de la nature, à déconcerter tous les calculs et toutes les prévisions de la science humaine, en ramenant à la santé les infirmes réputés incurables, et à la dignité morale les consciences obstinément engagées dans le vice et dans la rébellion. Au terme de ces récits évangéliques, saint Jean disait en substance : « Le monde entier, à mon sens, ne contiendrait pas les livres que je devrais écrire, s'il me fallait rapporter en détail toutes les grâces dont Jésus-Christ nous a comblés pendant son séjour parmi nous. » (1) Proportion gardée, on pourrait appliquer cette parole aux prodiges dont Lourdes s'enorgueillit. N'attendez donc pas, mes Frères, que j'essaye de vous peindre les merveilles accomplies sous ce ciel et sur ce sol, je resterai dans l'esprit de cet inoubliable Congrès : rapidement je vous parlerai des miracles qui concernent l'Eucharistie ; puis, un instant, je m'efforcerai d'arrêter votre attention sur leur portée religieuse.

---

(1) *Joan.* XXI, 25.

I

Chaque année, depuis longtemps déjà, des Messes sans nombre se célèbrent dans les divers sanctuaires de cette cité, des multitudes de fidèles s'agenouillent à la Table sainte, et le soir, lorsque le soleil a tempéré l'ardeur de ses feux, la procession du Saint Sacrement sort des basiliques, se développe lentement, majestueusement, royalement, autour de cette esplanade. Le long de son parcours, comme dans les églises et devant la Grotte, l'humanité souffrante est étendue sur des grabats. Quand l'hostie s'élève, consacrée par le prêtre, quand elle se dépose sur leurs lèvres tremblantes, tous ces êtres blessés prient en retenant leur souffle quand elle apparaît portée par le pontife, l'espérance soulève les bras décharnés, illumine les visages flétris, et bientôt les ovations retentissent : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! Hosannah au Fils de David ! Seigneur, vous êtes la résurrection et la vie ! » A l'adoration succède la demande, qui s'exprime sur un ton suppliant : « Jésus, Fils de David, ayez pitié de moi ! Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me guérir ! Seigneur, faites que je marche! Seigneur, faites que j'entende! Seigneur, faites que je voie ! » Et soudain, soit au milieu du sacrifice, soit au moment de la communion, soit au passage de l'ostensoir, un, dix, quinze malades ou mourants se lèvent ivres de reconnaissance et crient haletants : « Je vois, j'entends, je marche, je suis guéri », et en vérité ils sont guéris.

Tels sont les faits : faits constatés par des témoins de tout âge, de toute classe, de toute qualité, parmi lesquels, auprès de savants chrétiens, on compte des professeurs incrédules, athées ou matérialistes, qui ne craignent pas d'écrire : « Les observations de Lourdes ont été recueillies par des hommes honorables, instruits, les faits existent, l'interprétation seule nous divise.» (1), faits si avérés, si authentiques, qu'aujour-

(1) Le professeur BERNHEIM, cité par BOISSARIE, *Guérisons eucharistiques*, p. 94.

d'hui personne, à peu près, n'ose les nier. Les romanciers eux-mêmes, malgré leur parti pris de ne pas voir ce qui est visible, ont dû céder à la vérité. Dans des œuvres où l'imagination et, pour quelques-uns d'entre eux, la mauvaise foi abandonnent la description de ce qui est pour peindre ce qui n'est pas et quittent le ferme terrain de la réalité pour celui de la fiction, ils n'ont pas craint de défigurer et de travestir les phénomènes de Lourdes, mais ils ont senti qu'ils exaspéreraient la conscience publique s'ils s'inscrivaient en faux contre l'existence des guérisons effectuées sur cette terre privilégiée. Encore que parfois, en effet, ils se révèlent dans la solitude d'une chambre ou d'un oratoire, ces phénomènes, la plupart du temps, n'éclatent pas dans le secret d'une clinique ou d'un laboratoire, en présence de quelques personnes choisies et comptées, ils éclatent ici, au grand jour, en pleine lumière, aux vifs rayons du beau soleil qui en éclaire les moindres détails, sous les yeux d'hommes, de femmes, d'enfants, de vieillards de toute race et de toute langue, ils éclatent à la face de l'univers.

Ils éclatent nombreux. Ce ne sont pas des événements rares, épars, ils se produisent quotidiennement. Si l'on pouvait réunir tous ceux qui en ont profité, qui ont retrouvé au bord de ce torrent la vigueur, la santé, la vie, leurs légions formeraient une armée, leurs voix une clameur qui remplirait l'espace et ferait tressaillir au loin les plus hautes cimes et les plus longues vallées.

Ces faits si nombreux, si authentiques sont dus à une intervention extraordinaire de Dieu ; il faut leur donner leur vrai nom, ce sont des miracles. Cette assertion, je l'emprunte au peuple qui, spontanément, attribue à la cause première et suprême les guérisons qu'il constate. Son bon sens a pour moi une autorité singulière, et son témoignage, souvent, m'impressionne plus que les syllogismes des docteurs qui prétendent, avec un orgueil insupportable, au monopole de la vision. Oui, quand on essaye de l'entraîner dans les voies compliquées où se plaisent les disciples d'une science subtile et

d'une métaphysique raffinée, la multitude s'égare, la multitude se trompe, la multitude se perd. Mais il est des réalités positives, tangibles qui ne lui échappent pas. Chose admirable! les inventeurs de systèmes absurdes réussissent à troubler les Académies et les Universités, ils ne s'imposent pas à la masse, qui reste fidèlement attachée aux principes certains, évidents par eux-mêmes, sur lesquels s'appuie toute sagesse digne de son nom. Le peuple distingue avec une étrange perspicacité le miracle, qui est un fait accessible à l'intelligence des plus humbles : *Omnium intelligentiæ accommodata.* Les siècles lui ont appris qu'il est des maux implacables dont l'art n'a jamais triomphé, dont il ne triomphera jamais. Quand il les voit vaincus, par un raisonnement abrégé, qui contient substantiellement tous ceux de la philosophie savante, il salue l'action transcendante de Dieu, comme il salue son existence en écoutant l'hymne des cieux et en contemplant l'ordre des choses. Devant les prodiges de Lourdes, devant le spectacle de l'homme qui passe de l'agonie à la santé, la foule crie : Miracle! et elle entonne le *Magnificat.* En vain essayeriez-vous de la contredire, elle vous répondrait ce que l'aveugle de l'Evangile disait aux pharisiens d'Israël : « *A sæculo non est auditum quia quis aperuit oculos cœci nati. Nisi hic esset a Deo, non poterat facere quidquam.* Depuis le commencement du monde, on n'a point entendu dire que quelqu'un ait ouvert les yeux d'un aveugle-né. Si cet homme ne venait pas de Dieu, il ne pourrait rien faire. » (1) Ce jugement exempt de calcul m'inspire une confiance que je mesurerai à des docteurs esclaves de leurs préventions.

D'ailleurs, les savants ne sont pas moins affirmatifs que le peuple. Après avoir éliminé les cas douteux, après avoir analysé, contrôlé avec une conscience scrupuleuse et une sévérité que je ne leur reproche pas, mais qu'on aurait le droit d'ap-

---

(1) *Joan.* IX, 32-33. Sur la valeur philosophique de ce raisonnement, cf. BILLUART, *Summa Sancti Thomæ. De Fide.* Dissert. II, art. 2, § 1.

peler parfois excessive, ils ont, par centaines, déclaré miraculeux et surnaturels les phénomènes dont Lourdes est le théâtre. Ils ont reconnu que l'apparition subite, et sans le concours d'aucun remède, de matières neuves, solides, vivantes, que la reconstitution instantanée de chairs, de cellules et de tissus, que la réparation du système osseux ou musculaire, que la disparition, j'allais dire l'anéantissement total et non moins rapide d'éléments durs, énormes, avaient leur cause en dehors des agents créés, et, en dehors de là, il n'y a que le Créateur.

Sans doute, d'autres hommes, dont le savoir est indiscutable, ont refusé de s'incliner devant le caractère divin des guérisons. Mais, pour échapper au miracle, ils tombent dans un tissu de contradictions flagrantes. Hier, ils déclaraient qu'une maladie était incurable, que la nature n'en triompherait jamais ; aujourd'hui, ils soutiennent que sa guérison, étrange en elle-même, plus étrange encore parce qu'elle s'accomplit en un jour, en une heure, en une minute, est due à la seule nature. Hier, ils enseignaient que la suggestion, que l'hypnotisme n'ont point raison des lésions organiques ; aujourd'hui, ils prétendent que la foi, que l'entraînement de l'idée, qui ne sont, à leurs yeux, qu'une sorte d'hypnotisme et une sorte de suggestion, suffisent à rendre compte des changements extraordinaires auxquels nous assistons. Hier, ils employaient une méthode où l'on attribue aux remèdes ou aux traitements les succès qui en suivent d'une manière continue l'application ; aujourd'hui, ils refusent obstinément au seul agent que l'on invoque ici, Dieu, l'honneur d'avoir vaincu le mal. Hier, ils reléguaient parmi les chimères les causes dont ils n'avaient pas surpris les effets ; aujourd'hui, ils assurent que des forces inconnues, qui n'opèrent, d'ailleurs, qu'à Lourdes, y opèrent toutes les heureuses transformations qui soulèvent nos applaudissements. Si, en face des cures magnifiques qui font leur renommée, nous nous servions des procédés critiques dont ils usent vis-à-vis de Dieu, nous nierions à leur art toute valeur, à leurs interventions aussi coûteuses que recherchées toute

efficacité, et nous mettrions au compte des causes inconnues les résultats qui les rendent si légitimement fiers. Sans doute, ils me répondront qu'ils saisissent un rapport adéquat entre leurs remèdes et les effets qu'ils obtiennent, rapport qui n'apparaît pas à Lourdes entre les moyens employés et les guérisons constatées. Mais, sur ce terrain encore, nous sommes armés contre eux par leur principe même. La philosophie, en effet, la seule vraie, la seule qui, héritière de la sagesse grecque, s'élève par une ascension progressive des vérités évidentes et certaines pour tous aux sommets les plus lumineux, la philosophie, celle dont Pie X, avec la décision, l'autorité, la clarté qui lui sont propres, vient de rappeler au monde la supériorité, la philosophie parle et se prononce. Elle prouve non seulement l'existence d'un Dieu personnel, distinct de l'univers, maître absolu de tous les êtres et des lois qui les régissent, mais elle prouve encore qu'il est des phénomènes extraordinaires, insolites, que sa seule intervention explique, que sa puissance infinie peut seule expliquer. Certes, il est difficile de dire jusqu'où s'étend le pouvoir des agents créés, de déterminer le point précis où expire le naturel, où commence le surnaturel. C'est pourquoi l'Eglise montre tant de circonspection quand on lui demande de proclamer miraculeux des événements que la science et le bon sens ont cru tels, c'est pourquoi, médecins catholiques, j'applaudis à la prudence qui préside à vos études, à vos conseils et à vos délibérations. Mais il est une limite que la nature ne franchit jamais, il est des faits qui, soit à raison de leur substance, soit à raison du sujet qui en est le théâtre, soit à raison de leur mode d'accomplissement, sont impossibles si Dieu n'intervient pas. Il n'appartient qu'à Dieu de créer un être de toutes pièces, il n'appartient qu'à Dieu de lire dans les consciences, il n'appartient qu'à Dieu de multiplier instantanément la quantité matérielle d'un être existant, de réduire avec la même rapidité des éléments considérables en éléments imperceptibles, de rendre en un clin d'œil la force à un infirme épuisé, la vie aux morts ou aux agonisants.

J'en suis ravi, savants chrétiens, vous avez choisi, pour vos démonstrations scientifiques, les exemples mêmes de saint Thomas d'Aquin. Sans vous être concertés, vous vous entendez avec ce Docteur incomparable pour dire : « Quand éclate un des phénomènes que nous venons d'énumérer, apparition de matières nouvelles, disparition de matières palpables, etc., il faut crier miracle, il faut saluer l'œuvre réservée à la puissance transcendante qui dans toutes les langues humaines s'appelle Dieu. A Lourdes, ces phénomènes éclatent quotidiennement, c'est pourquoi, non pas au nom de la foi, non pas au nom de la théologie, mais au nom de la science et de la philosophie, nous avons le droit et le devoir de les nommer surnaturels et d'en rapporter la gloire à l'unique agent capable de les accomplir : Dieu.

Je ne m'attarderai pas davantage à combattre nos adversaires ; d'autres, dont vous connaissez les travaux, l'ont fait avec autant de compétence que de succès. Il me suffit d'avoir montré à grands traits que, pour nous contredire, ces adversaires ont dû renoncer à leurs principes, ébranler les fondements les plus solides de la certitude, verser dans un mystère insondable qui déroute au suprême degré la raison avant d'offenser la religion.

II

Les miracles ont pour nous une portée que je résumerai ainsi : ils confirment et ils facilitent notre foi à la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, ils augmentent notre espoir et notre amour vis-à-vis du Sauveur résidant dans l'hostie.

D'abord, les miracles accomplis devant le tabernacle, à la suite d'une communion, au passage et sous la bénédiction du Saint Sacrement, confirment notre foi à la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie.

Cette foi, en effet, est, pour les malades, l'inspiratrice de leurs supplications, l'âme de leur confiance et de leur espoir.

Ils croient que Jésus-Christ se cache vraiment, réellement, substantiellement dans l'hostie, qu'il s'y cache avec son corps et avec son sang, avec son esprit et avec son cœur, avec son humanité et avec sa divinité. Voilà pourquoi ils s'adressent à lui comme s'ils le touchaient de leurs mains, comme s'ils l'entendaient de leurs oreilles, comme s'ils le voyaient en chair et en os. Ils attendent de lui la consolation, la guérison, la santé, la vie, et leur attente est tout entière fondée sur la parole que prononçait le Prophète de Nazareth sur le premier pain consacré : « Ceci est mon corps, ceci est mon sang », en un mot, sur sa présence positive dans le ciboire, dans le calice, dans l'ostensoir. En choisissant précisément pour intervenir, pour accomplir un miracle, le moment où passe le Saint Sacrement, le moment où le fidèle s'agenouille devant l'autel, le moment où il communie, Dieu adhère par un signe sensible à la parole de Jésus ; indirectement, mais implicitement et vraiment, il approuve, il prend à son compte l'enseignement de l'Eglise qui proclame la présence de Jésus-Christ vrai Dieu et vrai homme dans les tabernacles. Dieu se trompe-t-il ? Non, mes Frères, car il possède à un degré transcendant la science des faits, des choses, des essences. Dieu nous trompe-t-il ? Non, mes Frères, car il n'est pas seulement infaillible quand il pense, il est infaillible quand il parle, il ne saurait, sans cesser d'être lui-même, trahir la vérité. Les miracles de Lourdes nous apportent donc une nouvelle assurance ; Dieu, par leur intermédiaire, nous garantit que notre foi au mystère de l'autel est solidement appuyée, que le Sauveur réside réellement dans l'hostie, que nous pouvons adresser à l'hostie les adorations, les prières, les louanges que le peuple d'Israël adressait à Jésus, fils du Père céleste et fils de David.

Mais l'esprit s'inquiète et se déconcerte vis-à-vis du dogme eucharistique, il se demande comment le pain et le vin peuvent se changer dans le corps et le sang de Jésus-Christ, comment Jésus-Christ peut être réduit aux proportions d'une hostie à peine visible ? Les miracles de Lourdes ne dissipent

pas le mystère, mais ils nous aident à le croire. Si, en effet, en un instant, la puissance infinie convertit le liquide fangeux qui coule dans vos veines en un sang vermeil, des éléments corrompus et gangrenés en os, en muscles, en nerfs, en chair vive; si, avec quelques cellules, elle reconstitue des cellules et des tissus sans nombre, si elle réduit d'énormes quantités de matières purulentes au point qu'on n'en trouve plus aucune trace dans l'organisme en dehors de quelques cicatrices à peine apparentes, pourquoi n'opérerait-elle pas sur le pain et sur le vin du sacrifice, sur le corps et sur le sang de Jésus-Christ comme elle opère sur le corps et sur le sang des malades, des cancéreux, des tuberculeux, des agonisants ; pourquoi nous insurgerions-nous contre un dogme qui ne contient rien que nous ne constations dans les phénomènes accomplis sous nos yeux ?

Notre espérance dans l'Eucharistie, dans son efficacité sur l'ordre physique et sur l'ordre moral, a son principe dans la conviction que Jésus-Christ dispose, sous les accidents du pain et du vin, de la puissance souveraine dont il disposait sous le voile de son humanité. Il fait un signe, il dit un mot, et à Cana l'eau se change en vin ; au désert, les pains et les poissons se multiplient ; près de Jérusalem, le figuier stérile se dessèche ; à Bethsaïde-Julias, à la porte du Temple, en Pérée, à Jéricho, les aveugles voient ; à Gergésa, au pied du Thabor, les sourds entendent et les muets parlent ; à Capharnaüm, à Bethesda, les paralytiques marchent ; en Galilée, en Samarie, les lépreux sont guéris ; aux confins de Tyr et de Sidon, à Gérasa, les hydropiques et les hémorroïstes sont délivrés de leurs maux, et les possédés arrachés à l'empire des démons. A sa voix, les foules sont éclairées, se convertissent, adorent celui qu'elles ne connaissaient pas ou qu'elles maudissaient hier. Sa présence suffit pour rappeler au bien la femme scandaleuse, Marie de Magdala ; c'est assez d'une réflexion de sa part pour réveiller la conscience de la Samaritaine, d'un regard pour ouvrir dans les yeux de Pierre une source d'intarissables

larmes, pour transformer en saint le larron du Golgotha.

A Lourdes, de l'Eucharistie, Jésus manifeste le même pouvoir sur les corps et sur les âmes, et à travers le rayonnement de l'hostie il opère les mêmes merveilles. Gabriel Gargan est dans un état tellement désespéré qu'on n'essaye même plus d'enrayer le mal. Un accident de chemin de fer a fait de lui, au dire des médecins, « une épave humaine » ; un lupus ronge la face de Mme Rouchel et a perforé chez elle la joue et le voile du palais ; Bernadette Hourdequin, âgée de cinq ans et atteinte d'une paralysie spinale, n'a jamais pu marcher ni même se tenir debout ; Mme Biré et Marie-Louise Horeau sont aveugles ; Hélène Duval, Joséphine Grosset, Félicie Serreau souffrent d'une péritonite ; Arsène Hayes, d'une inflammation chronique de la moelle épinière; Julie Derosiaux, Irma Jacquart, d'affections cardiaques ou cérébrales ; Charles Bron, d'une carie des os ; Marie Papalini, de paralysie ; Mme Caillot, d'une phlébite ; Mlle Clément, Mlle Noblet, d'une coxalgie ; Carina de Bénézel, Jeanne Tulasne, Fanny Pepper, de tuberculoses avancées ; Philomène Albrech, Jean Lacombe, du mal de Pott ; Mme Facq est mourante : tous lèvent des yeux suppliants vers l'hostie ; tous implorent la personne auguste qui habite l'hostie, et tous surgissent de leur grabat, se meuvent, sont guéris. Et combien d'autres, tourmentés de mille manières et agonisant sous l'action d'agents destructeurs, ont reçu la même grâce ? Si le Christ de l'Eucharistie ne guérit pas ici tous les malades, il guérit toutes les maladies, il montre que, maître de la vie et de la mort, il laisse s'acheminer vers le tombeau qui il lui plaît et il en ramène qui il veut.

Les plaies des âmes, plus difficiles à cicatriser que les plaies physiques; les déformations de la conscience, plus difficiles à redresser que celles des bras, des jambes, de la colonne vertébrale, découvrent leur médecin dans le Dieu de l'Eucharistie. Ils sont innombrables ceux qui, à l'heure de la Messe, de la procession, ont senti s'apaiser dans leur cœur les tempêtes du doute, des passions, de la colère, du désespoir ; innombrables

ceux qui ont retrouvé la lumière de la foi, la confiance dans l'avenir, la joie du saint amour. Ces spectacles sont réconfortants, ils nous poussent à nous adresser à l'Hôte de nos tabernacles comme au médecin universel de toutes nos misères et de toutes nos infirmités.

A Lourdes, la bonté du Christ de l'Eucharistie ne s'affirme pas moins que sa puissance. Sous une forme ou sous une autre, il exauce quiconque l'invoque. Jadis, brisant avec l'exclusivisme d'Israël, il déchirait le voile du Temple, il ouvrait aux Gentils le Saint des saints, il guérissait et évangélisait les Juifs, les Grecs, les Romains, les fils de Samarie et de Chanaan. Nul n'échappait aux rayons de sa miséricorde. De même à Lourdes, du ciboire et de l'autel, il gagne les cœurs par la magnificence de sa bonté. A quelque race, à quelque classe, à quelque pays qu'il appartienne, l'homme reconnaît en lui son bienfaiteur. Ceux qui, entrant en contact plus ou moins intime avec l'hostie, recouvrent ici la santé de l'âme ou du corps, viennent de tous les points de l'horizon. De l'ostensoir, l'incomparable bonté se répand en dons de toutes sortes, elle se répand avec une suavité impérieuse, pénétrante, on la respire comme l'air ; les êtres les plus indifférents, les plus mal disposés en sont malgré eux imprégnés, et la multitude la reflète avec une puissance peut-être sans exemple. « Le matérialiste le plus endurci cède à l'émotion suprême qui se dégage de cette foule croyante. Cette émotion vous gagne, vous trouble, vous étreint, elle vous emporte ; ces cantiques, qui ne sont qu'un cri de ferveur et d'espérance haletant, éperdu, versent réellement dans les âmes une griserie divine. N'attendez pas de mon matérialisme la négation inepte et qui serait mensongère de l'effet surhumain de ces appels fervents. On n'échappe pas à leur vertige. » (1) Ainsi parle un savant incrédule. Il devrait ajouter que ce courant de bonté a sa source prochaine dans l'Eucharistie. Cette bonté s'étend à tous, comme autrefois en Galilée,

---

(1) Dr Bérillon, cité par Boissarie. *Lourdes*, 3e série. « Les miracles eucharistiques ». p. 94.

nec est qui se abscondat a calore ejus. Si les pharisiens de la science, pareils à ceux de la synagogue, résistent à son prestige, c'est qu'elle se dérobe instinctivement à l'orgueil qui aveugle l'esprit et qui rend le cœur insensible. Mais sa complaisance s'arrête de préférence sur le peuple : sur les humbles enfants de Sainte-Ursule, de Marie-Joseph, de Saint-Pierre Fourier, de Sainte-Thérèse, de Saint-François, de Saint-Dominique, sur les jeunes poitrinaires de Villepinte, sur les pauvres femmes, sur les employés, sur les artistes ambulants, sur les ouvriers qui appartiennent aux classes modestes de la société. Ne reconnaissez-vous pas à ce trait celui qui disait : *misereor super turbam*, j'ai pitié de la foule, l'unique Christ descendu en terre pour panser, pour guérir, pour consoler, pour sauver. Or, le propre de la bonté, c'est d'exciter, c'est d'enthousiasmer l'amour : ainsi les miracles de Lourdes se rapportant au Saint Sacrement mettent en un relief plus marqué la vérité du dogme eucharistique, la puissance et la bonté de Jésus dans le mystère de ses autels, c'est pourquoi ils provoquent la naissance, le progrès, l'exaltation des trois grandes vertus qui servent de fondements à la vie chrétienne : la foi, l'espérance et la charité.

Mes Frères, demain vous rentrerez dans les cités et dans les nations glorieuses dont vous êtes les dévoués serviteurs : on vous demandera ce qui se passe à Lourdes. *Da gloriam Deo.* Rendez témoignage à Dieu et à son Fils. Dites : une hostie est renfermée dans l'ostensoir d'or, l'ostensoir s'avance, porté par les prêtres et par les pontifes. Au moment de son passage, les aveugles voient, les sourds entendent, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les acclamations retentissent, les indifférents s'émeuvent, les coupables pleurent leurs fautes, les saints se sanctifient encore, la foule transportée crie : Béni soit Celui qui vient au nom du Seigneur ! Hosannah au Fils de David ! et les envoyés de l'Orient et de l'Occident saluent dans l'hostie le Rédempteur universel et dans ce Rédempteur le Fils éternel du Père.

Mane nobiscum, Domine, quoniam advesperascit. O Christ, il se fait tard, demeurez avec nous. Les princes et les peuples s'agitent, un souffle d'impiété, de décadence emporte les générations contemporaines vers l'apostasie, retenez-les sur la pente des abîmes. Vous avez voulu conférer aux hosties consacrées à Lourdes une particulière vertu sur les corps et sur les âmes, je vous le demande au nom des races agenouillées ici dans la personne de leurs représentants, faites un grand miracle, manifestez dans les sanctuaires qui lui sont consacrés d'une extrémité à l'autre du globe la puissance, la bonté que vous manifestez ici. Etablissez la paix en Autriche, en France, en Espagne, en Italie, en Belgique, chez toutes les nations catholiques, l'unité de la foi, de l'espérance, de l'amour en Angleterre, en Allemagne, en Amérique, attirez à votre Eglise et à votre Evangile authentique les races d'Orient qui les ont reniés, les multitudes barbares qui ne les ont pas encore connus. O Christ, soufflez sur le monde entier et inspirez-lui les sentiments que vous inspirez à Lourdes, afin que dans votre personne il adore l'unique Sauveur de l'humanité.

Illustrissime prince légat, avec la suprême distinction, avec la souveraine amabilité que nous connaissions pour en avoir déjà largement profité, vous tenez parmi nous la place du Chef auguste qui, en d'autres temps, eût peut-être présidé ces fêtes mémorables, et vous représentez ici la chrétienté tout entière. Demain, à l'heure où vous monterez à l'autel, l'élite des âmes, d'une extrémité à l'autre de l'univers, sera prosternée devant les tabernacles. Je vous en prie, soyez leur interprète et portez à Notre-Seigneur le vœu que je viens d'exprimer. Puis, de retour dans la Ville Eternelle, racontez au vaillant Pontife, qui a tant travaillé à l'établissement du règne de Dieu par l'hostie, ce que vous avez vu, ce que vous avez entendu de réconfortant sous nos cieux, déposez à ses pieds les hommages des peuples qui, unis dans la même foi, dans le même espoir, dans le même amour, se pressent ici autour de votre personne, et, en particulier, celui de la nation

qui, ayant eu la gloire d'inaugurer les Congrès eucharistiques, est fière d'en célébrer le jubilé sur son territoire et veut, fidèle à sa vocation, rester jusqu'à la fin des siècles l'amie de la Papauté, la fille aînée de l'Eglise, le soldat du Christ : la France. Ainsi soit-il.

Le règne social de Jésus-Christ par l'Eucharistie

DISCOURS DE S. ÉM. LE CARDINAL AMETTE
archevêque de Paris.

Eminentissime cardinal Légat,
Eminences,
Messeigneurs,
Mes Frères,

Après le magistral discours que vous venez d'admirer et d'applaudir, c'est une simple et brève allocution que je vous apporte.

Le thème assigné à cette allocution qu'ont bien voulu me demander les vénérés organisateurs du Congrès était primitivement ainsi libellé : L'hommage social à Jésus-Christ, Roi dans la sainte Eucharistie. Je m'y tiens, mais ce sujet est trop vaste pour être traité avec toute son ampleur durant les vingt minutes qui me sont octroyées et que la pluie me conseille fort d'abréger encore. Aussi, me permettrez-vous de restreindre et de préciser le sujet.

Aussi bien, à quoi bon vous redire des vérités que tant de voix éloquentes vous ont rappelées durant ces jours ?

Que Jésus-Christ soit Roi, Roi par droit de naissance et par droit de conquête, Roi des âmes et Roi des peuples, Roi dans l'Eucharistie où il réside perpétuellement au milieu de ses sujets et par laquelle il règne sur eux en leur communiquant sa vie ; qu'à tous ces titres il ait droit, non seulement à l'hom-

mage individuel et privé des âmes, mais à l'hommage collectif et public des sociétés qui relèvent de son empire et qui doivent bénéficier de sa rédemption, tout cela, n'est-il pas vrai, n'a plus besoin de vous être démontré. Je me bornerai donc à vous dire quelques mots d'un hommage social que nous nous apprêtons à offrir au divin Roi de nos autels dans la capitale de notre pays.

Vous m'avez compris, je veux parler simplement de notre grande et chère basilique du Sacré-Cœur de Montmartre et de sa consécration prochaine.

L'église du Vœu National au Sacré Cœur est bien, n'est-il pas vrai, un hommage au Christ-Roi. Ce monument superbe, ce palais splendide qui plonge ses assises dans les flancs de la colline arrosée par le sang de nos premiers martyrs, qui dresse au-dessus de la capitale et de toute la région d'alentour ses blanches coupoles, son magnifique campanile, portant plus haut qu'aucun monument ne l'a fait encore la croix et l'image du Sacré Cœur, les deux emblèmes caractéristiques de cette royauté du Christ qui ne veut être qu'une royauté d'amour et de sacrifice, oui, c'est bien, n'est-il pas vrai, par excellence un hommage au Christ-Roi.

Et c'est un hommage au Christ-Roi dans l'Eucharistie.

Entrez dans le sanctuaire, qu'y voyez-vous dès vos premiers pas ? Au fond de l'abside, sur un trône toujours dressé, l'Hostie sainte, exposée perpétuellement, et le jour et la nuit, et vers laquelle, depuis trente années déjà, montent sans interruption les adorations, les réparations et les prières.

Le roi qui règne dans le palais de Montmartre, c'est le Christ de l'Eucharistie, c'est Jésus et son Cœur toujours vivant dans le Saint Sacrement de l'autel.

Et cet hommage au Christ-Roi dans l'Eucharistie, c'est un hommage vraiment social.

Pour être social, il faut qu'un hommage soit rendu à Dieu au nom de la société tout entière, et que les deux éléments essentiels qui la constituent, je veux dire les pouvoirs et les

sujets, y prennent leur part. Or, dussé-je vous surprendre quelque peu, je l'affirme, il en est ainsi dans la basilique de Montmartre.

Il est vrai, les premiers promoteurs de cet hommage au Christ-Roi furent deux humbles chrétiens que je peux bien nommer ici puisque Dieu les a rappelés à lui, ils s'appelaient Legentil et Hérode Fleury. Touchés dans l'année terrible par les malheurs de leur pays et de l'Eglise, ils se sentirent inspirés de promettre à Notre-Seigneur Jésus-Christ de faire élever dans la capitale de la France un temple en l'honneur de son Cœur. Bientôt des milliers d'âmes s'unirent à leur vœu. Un grand et puissant archevêque, après l'avoir mûrement médité devant Dieu, l'adopta et le fit sien, et un jour il eut cette extraordinaire fortune de le voir ratifié par les pouvoirs publics.

Les pouvoirs publics !

Quand, il y a maintenant plus de deux siècles, Notre-Seigneur Jésus-Christ avait demandé à la bienheureuse Marguerite-Marie que la France lui élevât un temple où elle se consacrerait à lui, le pouvoir était entre les mains d'un roi qui incarnait en sa personne le peuple tout entier, et à qui on a pu prêter cette parole : « L'Etat, c'est moi ! » La voix de l'humble vierge, interprète des désirs du Cœur de Jésus, ne fut pas alors entendue. Un siècle après, le petit-fils du grand roi, déjà dépouillé de sa puissance et captif de la Révolution, se souvint de la demande du Christ et il fit vœu d'y répondre s'il recouvrait son pouvoir et sa liberté. L'échafaud du 21 janvier ne lui permit pas de réaliser ce pieux mais tardif désir, et voici que trois quarts de siècle écoulé, c'est une assemblée dépositaire de la souveraineté nationale qui est mise en demeure de faire ce que n'avaient pas fait les rois de France.

Cette assemblée était issue du suffrage universel, mais ce jour-là le suffrage universel s'exprimant librement et sans contrainte, sous la seule impulsion des nécessités de la patrie, avait choisi pour élus des hommes qui, pour la plupart, étaient

des chrétiens et des croyants, et par suite des patriotes. Ils prêtèrent l'oreille à la voix du vieil archevêque, ils comprirent le langage de ce vaillant chevalier du Christ et de la France, qui s'appelait Emile Keller, je veux le nommer celui-là aussi qui leur demandait d'accomplir un grand acte à la fois religieux et partriotique. Ils comprirent la parole d'un ministre d'alors, jurisconsulte éminent, qui devait un jour léguer son cœur à la basilique, dont il avait favorisé l'édification et qui avait dit : « Il me paraît bon d'élever un temple à l'amour de Dieu pour les hommes. » Ils comprirent cela, et une loi fut votée, qui décrétait d'utilité publique la construction de l'église que l'archevêque de Paris voulait bâtir sur la colline de Montmartre en l'honneur du Sacré Cœur de Jésus.

Il faut l'avouer, hélas ! les temps sont bien changés. Aujourd'hui, on chasse d'humbles religieuses vouées à la prière et à la pénitence en alléguant qu'elles ne sont d'aucune utilité publique. Alors on comprenait que ce qu'il y a de plus utile, de plus nécessaire pour un peuple, c'est d'avoir Dieu avec lui et de se concilier sa protection.

Et voilà pourquoi l'église du Sacré-Cœur s'est bâtie et s'achève, en vertu d'une loi toujours subsistante.

Bien des fois depuis, l'impiété a tenté de faire abroger cette loi, de l'effacer des colonnes de nos Codes, elle y demeure inscrite, proclamant l'hommage rendu par la France au Christ, son Roi immortel. Elle demeurera un hommage national. Il est national plus encore parce que c'est tout le peuple de France qui l'a rendu et qui continue de le rendre à son divin Roi.

Ce que l'Assemblée nationale de 1873 avait voté, un plébiscite, qui s'est continué d'année en année et qui dure encore, l'a ratifié. Il l'a ratifié par plus de dix millions de suffrages, tous signés par une offrande, et encore ne parlerai-je pas de ces millions d'autres que représentent les oboles versées par tous les fidèles de France aux quêtes ordonnées par tous les évêques pour la basilique de Montmartre. Toutes ces offrandes se sont

élevées, vous le savez, en quarante années, au chiffre de plus de quarante millions. Il en est parfois qui sont tentés de s'en étonner et de répéter la plainte des apôtres ingrats : « *Ut que perditio est...* Pourquoi prodiguer tant d'or pour une seule église ? » A ceux qui parlent ainsi, nous répondons que l'amour ne compte pas, et comme l'a dit l'Esprit-Saint, quand il aurait donné tout ce qu'il a, il estimerait que ce n'est rien. *Sit tenerit omnes substantia done su... despicient eam.*

Nous pouvons répondre encore : « Vous ne vous étonnez pas, Français qui aimez votre pays, que l'Etat dépense soixante-dix ou quatre-vingts millions pour construire un seul de ces vaisseaux de guerre qui s'en vont protéger nos rivages et porter sur toutes les mers l'honneur du drapeau de la France. Et vous vous étonneriez, et vous vous plaindriez que les catholiques de France en aient dépensé la moitié pour élever sur le sommet de leur capitale le monument qui, à leurs yeux, est et sera le palladium de la patrie !

Dans cet hommage de la nation entière, toutes les classes de la société sont représentées, le clergé et les Ordres religieux, l'armée et la marine, la magistrature et le barreau, l'art, le commerce, l'industrie, les ouvriers, les hommes de France, dont on vous parlait tout à l'heure, les femmes chrétiennes, les jeunes filles pieuses, en un mot, toutes les forces vives du pays ont apporté là leur concours, et c'est vraiment la nation tout entière qui offre au Christ, toujours ami des Francs, et dont les Francs veulent faire à jamais leur Roi divin, son hommage, l'hommage du peuple tout entier, croyant, repentant, consacré, confiant.

Et c'est là, Eminentissimes Cardinaux, vénérés Archevêques et Evêques de France, c'est là l'hommage que je vous convie à venir dédier solennellement au Cœur Sacré de Jésus le 17 octobre prochain, en la fête de la bienheureuse Marguerite-Marie.

N'est-il pas juste de choisir, pour consacrer ce temple national au Sacré Cœur, le jour où l'Eglise honore celle

à qui le Cœur de Jésus avait daigné en faire la demande !

Vous y viendrez tous, j'en ai la confiance, et lorsque nous aurons consacré les murailles et les autels du temple, le soir, dans un acte solennel, tous ensemble, pasteurs de ce cher peuple, nous consacrerons autant qu'il sera en nous la France entière au Cœur de Jésus.

Vous vous unirez, chrétiens de France, à cet acte de vos pasteurs. Pie X, qui aime, qui encourage et qui bénit l'œuvre de Montmartre, comme l'avait aimée, encouragée et bénie ses illustres prédécesseurs Pie IX et Léon XIII, Pie X daigne nous témoigner, par une faveur spéciale, son désir de voir le pays tout entier s'associer à l'hommage qui sera rendu en ce jour au Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il a daigné accorder une indulgence plénière qui pourra être gagnée dans toutes les églises de France, ou le jour de la consécration, ou le lendemain dimanche, où NN. SS. les évêques voudront bien autoriser l'exposition du Saint Sacrement et faire réciter un acte de consécration de la France au Sacré Cœur.

Et ainsi, en ces jours, ce sera notre pays tout entier en ce qu'il a de croyant et, nous pouvons bien le dire, de meilleur, qui sera agenouillé dans tous ses sanctuaires devant l'Hostie sainte, devant le Cœur de Jésus vivant dans l'Eucharistie, pour lui redire : « O Christ, vous êtes et vous resterez notre Roi. Régnez sur nous et sauvez-nous ! »

Vous ne demeurerez pas étrangers à ce grand acte, vous, nos frères, qui représentez ici les nations catholiques. L'hommage social que constitue la basilique du Sacré-Cœur de Montmartre est d'abord et surtout un hommage national, mais de plus en plus il tend à devenir un hommage mondial. A l'heure qu'il est, plus de 2 000 confréries du Sacré-Cœur, plus de 5 000 églises dans toutes les nations d'Europe, d'Asie, d'Afrique et d'Amérique, sont affiliées à l'église du Sacré-Cœur de Montmartre, et adorent et prient en union avec elle le Sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Ah ! veuillez, en ces jours que je viens d'annoncer, veuillez

vous aussi unir vos prières aux nôtres et supplier le Cœur très miséricordieux et très bon de notre divin Sauveur d'agréer notre hommage, de répondre à nos vœux, de justifier nos espoirs, d'accomplir ses promesses, car il en a fait à la France pour le jour où elle aurait réalisé sa demande et se serait consacrée à lui. Oui, suppliez-le, par la Vierge immaculée de Lourdes, de daigner rétablir son règne sur la nation des Francs, d'étendre ce règne à tous les peuples de la terre et d'assurer le libre exercice de sa souveraineté à celui qui en est ici-bas le ministre, le vicaire, à notre très aimé et très vénéré pontife, Pie X.

Pie X a dit plus d'une fois, il a daigné me le dire à moi-même, que c'est de Montmartre et de Lourdes qu'il attend le salut de la France. Le salut de la France, c'est-à-dire son plein retour à sa vocation chrétienne, qui donc en pourrait douter ! Ce sera un triomphe pour la sainte Eglise, un bienfait pour tous les peuples chrétiens, une gloire incomparable à Dieu et à son Fils Jésus-Christ. Que ce jour arrive ! *Fiat ! Fiat !*

ALLOCUTION DE S. G. Mgr SCHŒPFER
évêque de Tarbes et Lourdes.

Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. — Ainsi soit-il !

Eminentissime Seigneur cardinal Légat,
Eminentissimes Seigneurs,
Messeigneurs,
Mes bien chers Frères,

Pour oser prendre la parole et vous retenir, en ce moment, au pied de cette chaire, j'ai besoin de me rappeler qu'au témoignage de la sainte Ecriture *les plus grandes eaux ne sauraient éteindre la charité* d'une âme fervente. *Aquæ multæ non potuerunt extinguere caritatem* (1).

(1) *Cant.* VIII, 7.

Et voilà pourquoi, malgré les menaces du ciel prêt à ouvrir sur nous ses cataractes, je veux m'efforcer de traduire les sentiments de joie et de reconnaissance qui remplissent toutes nos âmes.

La joie ! Je n'en dirai qu'un mot, et c'est que tous, j'en suis assuré, mes chers amis, vous faites le plus enthousiaste écho à la parole prononcée sur le Thabor par les trois apôtres privilégiés, Pierre, Jacques et Jean : « Seigneur, qu'il nous est bon d'être ici ! — *Domine, bonum est nos hic esse !* » (1)

La reconnaissance, qui anime toutes les prières de l'Eglise et dont, à cette heure, nous débordons tous, comment ne pas l'éprouver en jetant un regard sur les journées qui viennent de s'écouler ! Journées paradisiaques, journées inoubliables, qui resteront, à tout jamais, gravées dans nos cœurs en traits de feu et nous inviteront à la plus absolue générosité envers Dieu !

Reconnaissance donc envers Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui a voulu descendre du ciel pour être plus près de nous, et qui s'est revêtu de notre nature et a emprunté un corps et une âme semblables aux nôtres, afin de s'immoler pour nous et de se donner en nourriture à chacun de nous.

Reconnaissance à notre Dieu fait homme, au divin Fils de Marie qui, en ces jours bénis du Congrès eucharistique, a eu à cœur, si je puis ainsi parler, de rajeunir et de rendre plus manifeste sa tendresse à notre endroit. Aussi, n'est-il pas vrai, mes bien chers Frères, que jamais encore notre Dieu ne nous avait paru aussi près de nous, à tel point que notre cœur était parfois étonné lui-même de se sentir si brûlant d'amour pour Jésus : *Nonne cor nostrum ardens erat in nobis ?* (2)

Reconnaissance à la Vierge Marie qui, depuis deux mille ans, n'a cessé de combler le genre humain de ses bienfaits les plus précieux, et qui, pressée du désir de se montrer plus maternelle encore que par le passé, a établi à Lourdes, depuis un demi-siècle, le trône de ses miséricordes.

(1) *Matth.* XVII, 4.
(2) *Luc.* XXIV, 32.

Oui, reconnaissance à cette *Vierge glorieuse et bénie !* Après avoir souri à Bernadette, elle a daigné, durant ces grandes et saintes journées en particulier — j'en appelle à votre témoignage, — sourire à chacun de nous qui, à l'exemple et à la suite de l'humble fille des Soubirous, sommes venus l'honorer, l'invoquer, l'aimer et nous consacrer à Elle !

Reconnaissance au Pape ! Né d'un sourire de la Vierge immaculée, Lourdes — je le redisais il y a quelques jours à peine — a grandi, s'est embelli et a, en quelque sorte, pris possession du monde entier, grâce aux bénédictions que, de Rome, le Vicaire de Jésus-Christ a répandues sur nous.

Reconnaissance donc au Pape ! Reconnaissance à Pie X, héritier du cœur comme de l'autorité suprême de Pie IX et de Léon XIII, qui a eu deux fois la bonté de me faire cette émouvante déclaration : « Tous les jours, je vais à la Grotte de Lourdes construite à l'ombre du Vatican et de Saint-Pierre. — *Omnibus diebus ad Grottam me confero !* »

Et pourquoi n'ajouterai-je point que je lui ai répondu avec une candeur que vous trouverez peut-être excessive : « Très Saint Père, si vous veniez à Lourdes, le Gave, ce Jourdain de la cité mariale, sentirait ses flots s'émouvoir et suspendrait son cours, tandis que nos Pyrénées, pour emprunter le langage du Psalmiste, tressailliraient et que nos collines bondiraient comme des agneaux. »

En attendant la réalisation de ce vœu que formulait tout à l'heure l'éloquent conférencier de Notre-Dame de Paris et qui est aussi notre souhait à tous ; en attendant que le Pape vienne à Lourdes, nous avons — Dieu en soit béni ! — la visite que Pie X nous fait dans la personne de son Eminentissime Légat. Que cet auguste ambassadeur, en qui resplendit l'image de Jésus-Christ et de son Vicaire, veuille bien recevoir de ma bouche, en ce moment, le nouvel hommage de notre infinie reconnaissance pour cette visite qui a ravivé dans le cœur de notre Mère, la France, des joies, des souvenirs et des espérances que nous saluons tous comme le gage assuré d'un avenir plein

de promesses. « *Votre visite* — oserons-nous nous écrier avec le patriarche longtemps accablé d'épreuves — *est une protection pour notre âme* et l'attachera par des liens plus solides que jamais à la Chaire de saint Pierre. — *Visitatio tua custodivit spiritum meum.* » (1)

Reconnaissance aux Eminentissimes cardinaux qui ont voulu faire rejaillir sur ces fêtes l'éclat de leurs vertus autant et plus encore que la splendeur de leur pourpre !

Reconnaissance à mes très chers et vénérés Frères, les archevêques et évêques de toute langue et de toute nation, qu'il m'est bien plus facile d'admirer et d'aimer que de louer autant qu'ils le méritent, et dont l'éloge est sur toutes les lèvres et l'admiration dans tous les cœurs !

Reconnaissance à ces milliers de prêtres, dont la couronne fraternelle m'est si agréable à contempler en ce moment, et qui — pourquoi ne pas le proclamer ? — ont prélevé, sur la ration déjà si réduite de leur pain quotidien, de quoi payer la joie de se retremper à Lourdes dans l'amour de Jésus-Christ, leur tout en ce monde, en attendant qu'il le soit dans l'éternité !

Reconnaissance aux orateurs de notre admirable Congrès, dont la parole a été bien plus l'édification et la nourriture de nos âmes que le charme de notre esprit et que j'aurai assez loués quand j'aurai déclaré qu'à chacun des Eminentissimes cardinaux, des évêques, des prêtres, des religieux et des laïques que nous avons eu le bonheur d'entendre, le Dieu de nos autels pourrait répéter ce qu'un jour il dit à l'Ange de l'Ecole : « Tu as bien parlé de moi ! — *Bene dixisti de me !* »

Reconnaissance à vous tous, chers congressistes, qui êtes venus de tous les points de la terre, à vous tous dont le prénom est Français, Belge, Italien, Anglais, Américain, Espagnol, Irlandais, Ecossais, Portugais, Polonais, Luxembourgeois, Suisse, Tchèque, Russe, Dalmate, Croate, Monténégrin, mais dont le vrai nom est catholique !

---

(1) *Job.* x, 12.

Ah ! mes bien chers amis, que vous montrez bien à Lourdes ce que la sainte Eglise, notre Mère, pourrait faire de l'humanité, si l'humanité n'était pas ennemie d'elle-même, ennemie de la vérité, et savait écouter Dieu et son Vicaire ! Comme vous mettez en relief ce que le catholicisme pourrait faire des nations qui, sans être ni absorbées, ni confondues, ni diminuées, s'aimeraient les unes les autres et seraient toutes unies dans l'amour du Christ et de Marie, sa Très Sainte Mère, la Vierge immaculée !

Reconnaissance ! Ah ! qu'il m'est doux de répéter ce mot sacré ! Oui, reconnaissance à ma famille diocésaine, à la ville de Lourdes, en particulier, qui a tenu, vous l'avez vu, à se rendre digne de son titre de ville de Marie, digne, par conséquent, de la sympathie et de l'estime de tous les enfants de Dieu !

Reconnaissance à mes collaborateurs ! Vous permettrez bien, n'est-ce pas, à un évêque d'avoir un cœur d'homme et d'aimer ceux de ses frères qui travaillent près de lui et qui l'édifient par leur courage et par leur sainte obstination dans le bien.

Reconnaissance dònc aux chapelains de Lourdes et — pardonnez-moi si je dépasse les limites de la discrétion — reconnaissance toute spéciale à ceux d'entre eux qui se sont dépensés avec un désintéressement sans mesure, et j'ai nommé le supérieur des Chapelains, le chanoine Duthu, le chanoine Eckert et M. le comte de Beauchamp. Avec eux, honneur et reconnaissance au Comité permanent et à son chef si aimé et si hautement apprécié, Mgr Heylen, évêque de Namur ; à ses dignes lieutenants, mon très cher et vénéré ami, Mgr Odelin, vicaire général de Paris, et M. le comte d'Yanville, le très dévoué secrétaire général du Congrès ! Reconnaissance à tous les membres du Comité permanent, en qui, si j'ose tenir ce langage, je vois des thaumaturges, puisque, en s'appuyant sur le levier de leur zèle et de leur amour pour Jésus-Christ, leur foi ne se borne pas à soulever des montagnes, mais est assez puissante pour transporter le monde entier !

Reconnaissance au Comité local de Lourdes, qui a eu la noble ambition, je ne dis pas de surpasser ni même d'égaler le Comité permanent, mais de marcher sur ses traces et de montrer qu'il était vraiment digne d'être son auxiliaire !

Reconnaissance à tous ceux qui, de loin, ont voulu s'associer à nos fêtes du Congrès ! Et pourquoi n'entrerai-je pas, à ce sujet, dans les détails qui ont profondément touché le cœur de l'Eminentissime archevêque de Reims ? Ce vénéré cardinal m'a raconté, en effet, avec une émotion que je partage et qui m'empêche de vous redire la chose de sang-froid, qu'un meunier de son pays, ne pouvant venir prendre part à nos solennités en l'honneur du Dieu de nos autels, a voulu du moins envoyer ici des milliers d'hosties destinées à la célébration des Messes et aux communions sans nombre de nos congressistes.

J'ai tout lieu de croire qu'ambitieux de suivre, de loin sans doute, son éminent archevêque, ce meunier chrétien se sera dit : « Puisque mon archevêque va nourrir les foules de Lourdes du pain doctrinal de sa parole, je leur fournirai, moi, du pain qui, à la parole des prêtres, deviendra pour eux le Pain des anges. »

Reconnaissance à tant de personnes inconnues, qui, de toutes les provinces de la France, de Paris, de Rouen, de l'Est, de l'Ouest et du Midi, ont voulu nous envoyer des fleurs ! Après avoir, semble-t-il, entendu la parole de la Sainte Ecriture : *Veni, Auster, perfla hortum meum et fluent aromata illius* (1), elles ont, elles aussi, appelé l'*Auster* pour réchauffer la terre et faire fleurir leur jardin, et des wagons de fleurs sont venus nous permettre de joncher le chemin par où passera la sainte Hostie.

Reconnaissance — je craindrais presque d'entrer dans ce détail, si, en dépit de sa simplicité, il ne tirait un incomparable éclat de l'esprit de foi et de piété ! Après un minotier, je n'hési-

(1) *Cant.* IV, 16.

terai donc pas à citer un carrossier. Oui, mes chers amis, un pieux Nîmois, ayant en sa possession un très beau carrosse, a pensé qu'il ne saurait en faire un meilleur usage que de l'associer aux splendeurs du Congrès eucharistique de Lourdes. Qu'il soit donc remercié, en notre nom à tous, d'avoir épargné quelques fatigues à l'Eminentissime cardinal Légat.

Reconnaissance, enfin, aux morts, dont le vivant souvenir et les prières entrent, pour une large part, dans l'éclat de ces fêtes! Reconnaissance toute spéciale à deux âmes d'élite, chères à tous les serviteurs de l'Immaculée Conception et de la Très Sainte Eucharistie. Vous les avez nommées avant moi : Bernadette et Mgr de Ségur, dont les noms bénis sont inséparables d'une solennité où l'on célèbre le vingt-cinquième anniversaire des Congrès eucharistiques internationaux !

Oui, c'est Bernadette, la gloire de mon diocèse, l'honneur de la France, la joie de l'Eglise catholique, qui, de ses faibles mains de petite pastourelle, a, en quelque sorte, créé Lourdes, ce sanctuaire unique dans le monde entier. Si, en effet, la Très Sainte Vierge Marie a paru en ces lieux jadis ignorés, c'est par Bernadette que Lourdes est ce qu'il est. Aussi la Cité mariale sera-t-elle fière de proclamer aux yeux des générations les plus lointaines les merveilles que Dieu a opérées par l'humble enfant des Soubirous.

Quant à Mgr de Ségur, ce doux et saint aveugle dont le regard prophétique perçait les voiles de l'avenir, il a, quarante ans avant que le Pape heureusement régnant montât sur le trône de saint Pierre, célébré à l'avance quelques-uns des actes qui seront, à tout jamais, la gloire de son Pontificat et lui vaudront, dans tous les siècles, la reconnaissance des cœurs catholiques. C'est ainsi qu'il a été l'un des inspirateurs des Congrès eucharistiques, et c'est de son grand cœur, en partie du moins, qu'a jailli la pensée maîtresse dont, depuis quelques jours, nous admirons la merveilleuse réalisation.

De ce vénérable prélat, laissez-moi, mes chers amis, rappeler une parole qui, je me le persuade, sera la traduction parfaite

de tous vos sentiments, à cette heure. Il est raconté dans sa vie — et je le tiens de sa propre bouche — qu'il disait un jour : « Je suis bien heureux, car le bon Dieu et ma mère m'aiment beaucoup. »

Est-il difficile de faire l'application de ces paroles à chacun de nous?

Il est bien vrai — n'est-ce pas? — que nous sommes tous infiniment heureux à Lourdes. Et savez-vous pourquoi? C'est parce qu'ici, mieux que n'importe où, nous sentons que le bon Dieu et notre Mère du ciel nous aiment beaucoup.

Toutefois, l'explication de notre félicité presque céleste sera plus complète, plus exacte encore, si nous disons : « Nous sommes heureux, parce que Dieu, la Très Sainte Vierge et le Pape, le Père de nos âmes, nous aiment beaucoup. »

Et c'est pourquoi je finirai en vous citant trois paroles.

D'abord ces mots de Notre-Seigneur Jésus-Christ : « J'ai désiré d'un ardent désir manger cette Pâque avec vous. — *Desiderio desideravi hoc Pascha manducare vobiscum.* » (1) Qu'est-ce à dire, mes bons et chers amis, sinon que Notre-Seigneur aspire à descendre dans notre cœur par la sainte Communion? Aussi, n'en saurai-je douter, la Communion fréquente, et très fréquente, entrera désormais, pour tous les congressistes de Lourdes, dans le programme de leur vie chrétienne.

La deuxième parole, c'est celle qui est gravée sur une des faces de la médaille qui sert d'insigne à notre Congrès, et je vous demande de la méditer : « Faites tout ce qu'il vous dira. — *Quodcumque dixerit vobis, facite.* » (2) C'est, en définitive, le résumé des enseignements de la Très Sainte Vierge. Quand elle vous voit agenouillés à ses pieds, quand elle entend les soupirs, les gémissements, les accents enflammés de votre cœur, elle y répond en vous montrant son Fils Jésus, et en vous répétant ce que jadis elle recommandait aux serviteurs de

(1) *Luc.* XXII, 15.
(2) *Joan.* II, 5.

Cana . *Faites tout ce qu'il vous ordonnera.* La seule vraie dévotion envers Marie, c'est, en effet, celle qui nous rend dociles aux commandements de Jésus-Christ.

La troisième et dernière parole, enfin, ce sera celle que les premiers païens convertis adressèrent à saint Pierre : « Et maintenant, ô Pierre, nous sommes en votre présence, prêts à écouter tout ce que vous nous prescrirez au nom de Dieu. — *Nunc ergo omnes nos in conspectu tuo adsumus, audire omnia quæcumque tibi præcepta sunt a Domino.* » (1)

Vous me permettrez, en conséquence, mes bien chers amis, de dire en votre nom à l'Eminentissime cardinal Légat, pour qu'il le répète au Vicaire de Jésus-Christ, à Notre Très Saint-Père le Pape : « Et maintenant, ô Pierre, maintenant, ô Pie X, nous sommes en votre présence, prêts à écouter, prêts à exécuter tout ce que vous nous commanderez de la part de Dieu, ce que, par suite, Dieu lui-même vous a commandé. »

Plaise donc à Dieu, très chers congressistes, oui, plaise à Dieu que tous, moi le premier, nous gravions ces trois paroles au plus intime de nos cœurs, et puissent-elles, sous l'influence bénie et féconde de la grâce de Dieu, y germer et y faire éclore ce que le vénéré Mgr de Ségur appelait les trois roses des élus : l'amour de Jésus-Christ, la dévotion à Marie et la piété filiale envers le Pape ! — Ainsi soit-il !

DISCOURS DE CLOTURE DE S. ÉM. LE CARDINAL LÉGAT

Eminences,
Messeigneurs,
Mesdames, Messieurs,

Comment ne pas se sentir quelque peu attristé de voir se terminer si vite ce Congrès jubilaire des Congrès eucharistiques internationaux? Il fait si bon se trouver ici, sous le

(1) *Act.* x, 33.

regard maternel de Marie immaculée, vivant tous comme des frères, réunis par les liens de la charité divine, dans l'atmosphère d'une douce paix, et préoccupés d'une seule chose : aimer, adorer Jésus-Christ dans le Très Saint Sacrement et s'efforcer d'étendre son règne de paix et d'amour sur nos sociétés, sur la terre tout entière : *Quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum* (1).

Combien il nous fut consolant de constater la vitalité de votre foi et les accents enflammés de vos prières qui, sans interruption, sont montées nuit et jour jusqu'au trône de Dieu pour en faire descendre sur ce Congrès les plus abondantes bénédictions. Jésus Eucharistie n'est pas resté sourd à vos ardentes supplications; nous savons que ce Congrès a été béni.

L'union sainte de vos âmes avec Jésus s'est consommée dans ces communions innombrables qui ont été distribuées.

Vos séances de sections ont été suivies avec un élan admirable ; vous y avez entendu des hommes d'une science autorisée, saintement passionnés de l'Eucharistie, qui se sont efforcés, dans des rapports documentés, dans des discussions éclairées, par des vœux et des propositions sages, d'exciter votre zèle pour étendre partout, dans les œuvres nombreuses et pratiques, le règne eucharistique de Jésus-Christ.

Dans les réunions plénières, vous avez entendu des orateurs au noble langage, à la haute élévation des pensées et à la science profonde, qui ont fait vibrer vos âmes d'un harmonieux amour pour l'Hôte divin de nos tabernacles.

Demain, ce sera le digne couronnement de tout ce que nous avons vécu d'édifiant, de consolant dans ces jours, et Lourdes, la ville des manifestations de la foi et de la piété, sera le témoin de la manifestation la plus grandiose qu'elle ait jamais vue ; et Marie, du haut de son trône, contemplera avec bonheur ce spectacle de plus de 100 000 catholiques priant, adorant, proclamant à la face du monde les

---

(1) *Ps.* CXXXII, 1.

triomphes de son divin Fils dans le sacrement de son amour.

Gloire à Dieu au plus haut des cieux : *Te Deum laudamus !* à lui honneur, louanges et bénédictions, aujourd'hui, toujours et dans les siècles des siècles !

Gloire aussi à Marie immaculée ! C'est elle qui nous a conduits à Jésus et a déposé près de son trône et sur son Cœur vos prières, vos travaux, vos délibérations, vos vœux, le suppliant de les faire fructifier et de les bénir.

C'est avec confiance donc que nous pourrons quitter ce sanctuaire, assurés que la bénédiction de Jésus et de sa sainte Mère nous accompagnera dans nos pays respectifs et qu'elle demeurera avec nous pour soutenir nos efforts et féconder partout la réalisation des vœux de ce Congrès et l'extension du règne eucharistique et social de Jésus-Christ dans le monde.

Après avoir porté nos sentiments de reconnaissance jusqu'au ciel, abaissons nos regards vers cette terre, et avant tous autres, que nos cœurs se tournent vers celui qui est pour nous en ce monde la personnalité la plus vénérable, la figure la plus haute et l'autorité la plus sainte : le Vicaire de Jésus-Christ, notre bien-aimé pontife Pie X. Sa prière, son esprit et son cœur de Père commun des fidèles ont été avec nous pendant ce Congrès, que nous présidons en son nom et par son autorité ; ce nous sera une grande joie de lui dire qu'une foi vive, une ardente piété et l'union parfaite des âmes n'ont cessé de présider à ces imposantes assises eucharistiques.

Unis ici à la Table sainte, unis dans la volonté de rendre plus intense, sous toutes ses formes, la dévotion à Jésus Hostie, emportons cette volonté de l'union parfaite dans nos pays et dans nos foyers, réalisant parmi nous la prière du Maître divin, à la veille de retourner au ciel :

« Père saint, conservez en votre nom ceux que vous m'avez donnés, afin qu'ils soient un, comme vous et moi nous sommes un. » (1)

---

(1) *Joan.* XVII, 11.

« Pour moi, je leur ai communiqué la lumière que vous m'avez donnée, afin qu'ils demeurent unis comme vous et moi nous sommes unis. » (1)

Soyons unis à Jésus au pied des autels, par la pureté de la vie et par la même participation fréquente au divin banquet de l'Eucharistie.

Soyons unis à celui qui est Vicaire de Jésus-Christ sur la terre ; soyons-lui unis, non seulement en paroles, mais surtout de cœur, d'âme et de sentiments.

Que demain la bénédiction de Jésus descende de son ostensoir sur nous, sur vous, sur ce vœu d'union parfaite avec Jésus, avec Pierre et entre nous, parce que cette union est le principe de la force, le gage de la victoire et la source de la paix.

De quelle puissance invincible se revêtent ceux qui, unis pour l'extension du règne de Jésus-Christ, le demeurent dans toutes les luttes de la vie pour triompher des forces de l'enfer!

Le vénéré Pontife trouvera dans ce gage d'union que nous lui porterons de votre part la meilleure récompense du paternel attachement qu'il nous témoigne pendant ce Congrès et de l'affection profonde qu'il garde à la noble et généreuse nation française.

C'est donc le cœur débordant de joie que je vous remercie tous au nom de ce saint Pontife que je représente parmi vous.

Après le Pape, c'est à vous que va notre vive gratitude, membres illustres du Sacré Collège, Excellentissimes archevêques et évêques, réunis en si grand nombre aux pieds de là Vierge de Massabieille, et qui, malgré les soucis et les charges nombreuses de votre ministère pastoral, êtes accourus de tous les points du monde, pour accroître par votre présence la splendeur de ce Congrès et prendre part à cet imposant triomphe de Jésus dans son Eucharistie.

Je frustrerais vos espérances si je n'adressais pas des remer-

---

(1) *Joan.* XVII, 22.

ciements tout particuliers au Révérendissime évêque de Tarbes et Lourdes, qui a été l'âme de cette vaste et sainte entreprise, dont le cœur doit déborder de reconnaissance aujourd'hui envers Celle qui l'abrite sous son manteau, qui a béni si visiblement ses efforts, et dont il s'est fait l'illustre et infatigable apôtre. A l'évêque de Tarbes et Lourdes et à son dévoué Comité organisateur, nos félicitations et nos remerciements !

Merci aussi aux membres du Comité permanent des Congrès eucharistiques et à leur éminent président, l'évêque de Namur, pour la part considérable que ce Comité a prise dans le développement toujours grandissant de cette louable et sainte institution.

En mettant le pied sur cette terre bénie de Lourdes, nous avons été grandement touché et édifié de l'accueil bienveillant et plein de courtoisie qui nous fut fait par le premier magistrat de cette cité, entouré de son Conseil. Nous tenons à les en féliciter publiquement et à les en remercier du fond du cœur, en notre nom et au nom de tous les congressistes, qui, comme nous, ont constaté combien la largeur et l'élévation de l'esprit et la sollicitude des intérêts bien compris de la cité s'unissent ici harmonieusement avec les sentiments chrétiens pour promouvoir à la fois la gloire de Marie et le culte de l'Eucharistie.

A tous enfin, prêtres et laïques, de tous les rangs et de toutes les conditions, membres des Parlements, délégations diverses, pèlerins venus de tous les points de la France, de l'Europe, de l'Amérique, de l'Asie, de l'Afrique et de l'Océanie, à vous tous présents dans ce lieu béni de Lourdes, pour prier Marie immaculée et acclamer son Fils Jésus dans le sacrement de son amour, j'adresse du fond de mon âme les remerciements les plus sentis pour votre participation à ce grandiose Congrès.

Retournez dans vos patries diverses, l'âme surabondant des consolations surnaturelles de ce que vos yeux ont vu et de ce que votre cœur a ressenti.

Retournez plus forts dans votre foi, plus ardents dans votre

charité, plus passionnés de l'Eucharistie. Ne gardez pas pour vous ce trésor ; faites-le partager aux autres, et devenez les apôtres du règne de Jésus-Christ dans le monde par son Eucharistie.

Donnez vous-mêmes l'exemple entraînant d'une parfaite vie chrétienne, de la sanctification du dimanche, de la plus tendre dévotion au Très Saint Sacrement de l'autel, et nourrissez vos âmes, tous les jours si possible, du Pain divin qui vous rendra forts.

Pères et mères de famille, amenez vos petits enfants au Banquet céleste dès l'âge le plus tendre ; l'aimable Jésus gardera leur cœur innocent et pur. Cette communion, la première de leur vie, est et doit rester pour eux le grand acte de l'existence ; que rien de ce qui accompagne cet acte ne soit de nature à en diminuer l'importance à leurs yeux. Mais souvenez-vous que si votre enfant se nourrit, même tous les jours, du Pain céleste qui le rendra fort, un devoir non moins grave s'impose à lui, sous votre responsabilité, c'est celui d'acquérir l'instruction chrétienne par l'étude prolongée du catéchisme.

Il y apprendra à connaître les vérités de notre sainte religion, à se pénétrer des principes qui devront être la règle de sa vie afin qu'elle soit chrétienne, dans les pensées, dans les paroles, dans les jugements, comme dans les actes de l'existence.

A vous, mes frères dans le sacerdoce, qu'avec grande joie j'ai vus si nombreux suivre les séances de ce Congrès, revient plus encore qu'aux autres le devoir de travailler, comme des apôtres de Jésus-Christ dont vous êtes les ministres, à ce que les fruits du Congrès ne soient pas prématurément perdus. Retournez dans vos paroisses, plus pénétrés que jamais de la plus tendre dévotion au Saint Sacrement de l'autel. Favorisez chez tous vos fidèles la communion quotidienne, secondant en cela les désirs et les prescriptions du Saint-Père. Ne vous épargnez dans ce but ni démarches ni fatigues ; votre zèle doit être au-dessus de tout.

Amenez, par vos paroles et par vos exemples, aux pieds de Jésus, si souvent abandonné dans nos tabernacles, des âmes nombreuses qui le consolent par la visite quotidienne, dans nos églises où il nous attend nuit et jour.

C'est à l'amour du Cœur de Jésus pour nous que nous devons l'institution de l'Eucharistie ; soyez les apôtres de la dévotion au Sacré Cœur et, par elle, amenez vos fidèles à la Table sainte.

Fondez donc des œuvres eucharistiques et des confréries du Sacré-Cœur là où elles n'existent pas ; développez-les, renouvelez-les s'il le faut, avec un zèle inlassable et persévérant quand elles existent ; faites-en des foyers de piété vivante et active pour toutes les œuvres pratiques d'une vie chrétienne et sanctifiante, et secondez de toutes vos forces ce mouvement d'association qui se propage dans le monde pour que règne et triomphe partout Jésus dans l'Eucharistie.

Ne quittons pas non plus ce sanctuaire de Lourdes, où Marie s'est proclamée l'*Immaculée Conception*, cette terre des prodiges surnaturels de la grâce et de l'amour où la Reine des cieux ouvre si généreusement les trésors de son cœur maternel, sans déposer à ses pieds nos prières et nos vœux pour qu'elle daigne les offrir à son Fils et les bénir.

Promettons-lui de l'honorer davantage, de la faire aimer de plus en plus et de la proclamer dans nos familles et dans nos sociétés la Reine effective de nos cœurs, puisqu'elle est la Mère de notre Sauveur, Roi de nos cœurs et du monde.

Fort de cet amour de Jésus Eucharistie et de Marie immaculée, notre zèle deviendra efficace et persévérant, car nous n'aurons en vue que le bien des âmes et la gloire de Dieu.

Il me souvient d'avoir trouvé, dans un certain pays, merveilleusement organisées et dans une vitalité parfaite, tout un assemblage d'œuvres diverses, faisant écho aux misères de l'humanité de tout âge et de toute condition, et comportant

un réseau d'institutions tel que toutes les infirmités physiques ou morales bénéficiaient de l'influence salutaire de l'une ou l'autre de ces œuvres.

Si bien qu'il était vrai de dire que l'homme, depuis la naissance jusqu'à la tombe, ne pouvait échapper aux bienfaits de la charité de ces apôtres du Christ.

J'ai vu ces œuvres réunies chaque année en des Congrès, où le bilan charitable de chacune était exposé, où la charité comblait les vides et décidait de se porter sans retard là où étaient signalées de nouvelles souffrances des membres souffrants de Jésus-Christ : les pauvres, les malades et les déshérités de tout ordre.

Au sortir de ce Congrès de Lourdes, où la Vierge immaculée s'est faite la dispensatrice des miséricordes de son Fils envers ceux qui souffrent, emportons avec nous le souvenir d'un tel zèle et travaillons à l'imiter en le ravivant sans cesse dans la dévotion à Marie et à Jésus Eucharistie.

Dans le rayon d'action soumis à notre influence, créons, alimentons et soutenons de nos ressources et de notre dévouement personnel des œuvres similaires, adaptées à toutes les infortunes de la vie spirituelle ou temporelle ; qu'aucune de ces souffrances n'échappe non plus à notre charité, puisée à la source de l'amour divin. Enlaçons-les toutes dans les liens de la charité divine : *Traham eos in vinculis charitatis*. Créons des œuvres variées, pieuses, charitables : œuvres de catéchisme, œuvres de retraites, œuvres sociales, œuvres ouvrières, œuvres de préservation, etc.

Par là vous ferez régner la charité du Maître, vous serez les conquérants des cœurs ; vous serez les apôtres de la paix, de cette paix des enfants de Dieu que le monde ne connaît pas, qui dépasse tout sentiment, qui est le principe de l'union, de la sainte fraternité des âmes, et vous établirez dans vos familles, dans vos patries, le règne universel du Cœur de Jésus qui a tant aimé les hommes, le règne de Jésus-Christ notre Rédempteur, Roi du ciel et de la terre.

ALLOCUTION FINALE DE S. G. Mgr HEYLEN
président du Congrès.

Mesdames, Messieurs,

Je veux vous laisser sous l'impression de cette parole si eucharistique, aussi je ne veux pas vous retenir plus longtemps. Mais avant de clôturer le Congrès, j'ai un double devoir à remplir. Je dois, en votre nom à tous, remercier une dernière fois S. Em. le cardinal Légat.

Pendant ces jours, Eminence, vous nous avez bénis, vous nous avez encouragés, vous nous avez édifiés. Vos paroles nous ont éclairés, mais vos exemples nous ont fait un bien plus grand encore. Quand nous vous avons vu toujours le premier, toujours fidèle à tous les exercices, quand nous vous avons vu suivre pieusement, humblement la sainte Hostie, quand nous vous avons vu célébrant la sainte Messe à la Grotte, distribuant la sainte communion à ces milliers de fidèles, nous sentions que votre exemple, plus encore que votre parole, nous prêchait comment nous devons aimer, comment nous devons glorifier la sainte Eucharistie.

C'est de cet exemple que nous vous remercions. Nous en garderons le souvenir, et, rentrés dans nos foyers, ce souvenir nous stimulera et nous donnera toujours un nouveau courage pour glorifier, pour aimer, pour faire glorifier et pour faire aimer Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Je m'arrête ici, et je vous demande, mes chers Frères, de redire avec moi ce cri que bien des fois vous avez répété et qui restera toujours au fond de notre cœur :

— Vive Pie X !

— Vive Pie X !

— Vive le cardinal Légat !

— Vive le cardinal Légat !

— Vive l'évêque de Tarbes et Lourdes !

— Vive l'évêque de Tarbes et Lourdes !

A ces acclamations, ajoutons-en deux autres, ces deux accla-

mations si chères à nos cœurs et qui me semblent résumer cette journée tout entière :

— Vive Jésus dans le Saint Sacrement de l'autel !

— Vive Jésus dans le Saint Sacrement de l'autel !

— Vive Notre-Dame de Lourdes !

— Vive Notre-Dame de Lourdes !

Nous avons un second devoir à remplir.

Dieu nous a bénis pendant ces journées mémorables ; il nous a préservés de ces chaleurs que nous avions craintes, que nous avions prédites ; il nous a éprouvés par quelques gouttes de pluie, mais que font ces gouttes ! Remercions-le de tout cœur et en même temps adressons-lui une prière fervente, car ce dont nous avons besoin pour demain, c'est que nous n'ayons pas de pluie. Demandons-le à Marie, et pour l'obtenir je vous demande de réciter tous ensemble avec moi un *Ave Maria*, mais un *Ave Maria* de tout cœur. Il faut que ces milliers d'*Ave Maria* montent vers le ciel, que la Sainte Vierge les reçoive avec amour et qu'elle aille elle-même se prosterner aux pieds de son Fils pour qu'elle nous permette de proclamer, dans un cortège triomphal, la gloire de ce Fils.

Donc un *Ave Maria*, un *Ave Maria* de tout cœur.

Et vous qui avez des petits enfants chez vous, dans vos familles ; vous, habitants de Lourdes, vous, religieuses de nos orphelinats, demandez à vos petits enfants de dire encore un *Ave Maria*, et le Cœur de Marie, le Cœur de son Fils ne résisteront point.

Ave Maria...

Demandons à Son Eminence de vouloir bien nous bénir encore avant de quitter cette place.

S. Em. le cardinal Légat bénit solennellement l'assemblée.

DEUXIÈME PARTIE

Sections nationales

I — SECTION FRANÇAISE

Horaire des réunions

Toutes les séances de la section française sont sous la présidence d'honneur de LL. EEm. les cardinaux et de NN. SS. les archevêques et évêques qui daignent y assister.

Réunions générales

JEUDI 23 JUILLET, DE 9 A 10 H. 3/4, ÉGLISE DU ROSAIRE

Président : Mgr Odelin, vice-président du Comité permanent.
Vice-présidents : T. R. P. Emmanuel Bailly, membre du Comité permanent ; Mgr Adrien Lestelle, vicaire général de Tarbes.
Secrétaire : R. P. Marie-Léopold Gerbier, membre du Comité permanent.

RAPPORTEURS

T. R. P. Emmanuel Bailly, Supérieur général des Augustins de l'Assomption, membre du Comité permanent. — *L'Eucharistie et le Pape. Droits de l'Eucharistie et droits du Pape. Doctrine de Pie X.*

S. G. Mgr Chollet, archevêque de Cambrai. — *La Doctrine de la royauté sociale de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, d'après l'enseignement de la théologie.*

R. P. Romuald Souarn, des Augustins de l'Assomption, rédacteur aux *Echos d'Orient*, à Constantinople. — *Développement de la doctrine de la royauté sociale, d'après l'enseignement des Pères grecs et latins.*

R. P. Chauvin, des Frères Prêcheurs. — *Développement de la doctrine de la royauté sociale, d'après l'enseignement des Universités.*

Dr Le Bec, médecin à l'hôpital Saint-Joseph de Paris. — *La toute-puissance du Roi-Hostie à Lourdes.*

VENDREDI 24 JUILLET, DE 9 A 10 H. 3/4, ÉGLISE DU ROSAIRE

Président : Mgr Odelin.

Vice-présidents : M. le chanoine Erman, membre du Comité permanent ; M. le chanoine Jean Arras, doyen du Chapitre de Tarbes.

Secrétaire : R. P. Marie-Léopold Gerbier.

RAPPORTEURS

R. P. Lazare Letestu, des Frères Mineurs Capucins. — *Développement de la doctrine de la royauté sociale, d'après l'enseignement des Ordres religieux.*

R. P. Dom Cabrol, abbé de Farnborough. — *Manifestation de la doctrine de la royauté sociale dans la liturgie.*

M. le chanoine Leynaud, curé de Sousse (Algérie). — *Manifestation de la doctrine de la royauté sociale dans les arts et monuments.*

M. François Veuillot, membre du Comité permanent. — *Manifestation de la doctrine de la royauté sociale dans la littérature.*

S. G. Mgr Clerc-Renaud, Lazariste, évêque titulaire d'Elée et vicaire apostolique du Kiang-Si oriental (Chine). — *Les effets des décrets de S. S. Pie X dans les missions de Chine.*

SAMEDI 25 JUILLET, DE 9 A 10 H. 3/4, ÉGLISE DU ROSAIRE

Président : Mgr Odelin.

Vice-présidents : R. P. Janvier, O. P., membre du Comité permanent ; M. le chanoine de Nodrest, de Tarbes.

Secrétaire : R. P. Marie-Léopold Gerbier.

RAPPORTEURS

R. P. Marie-Léopold Gerbier, membre du Comité permanent. — *Manifestation de la doctrine de la royauté sociale dans l'histoire de la France.*

M. Louis Cazeaux, membre du Comité permanent, président de l'Œuvre de l'Adoration nocturne, à Paris. — *Epanouissement de la doctrine de la royauté sociale dans les précédents Congrès internationaux. Mlle Tamisier et les initiateurs de ces Congrès.*

R. P. Calot, S. J., directeur de l'Apostolat de la Prière. — *Renouvellement de la doctrine de la royauté sociale par la dévotion au Sacré Cœur.*

Réunions sacerdotales

JEUDI 23 JUILLET, DE 11 A 12 HEURES, ÉGLISE DU ROSAIRE

Président : S. G. Mgr Dubois, archevêque de Bourges.

Vice-présidents : R. P. J.-B. Lemius, Oblat de Marie-Immaculée, et R. P. Edouard Brière, Franciscain, membre du Comité permanent , M. le chanoine Campan, archiprêtre de Tarbes.

Secrétaire : M. le chanoine Lamérand, membre du Comité permanent.

RAPPORTEURS

R. P. Galtier, des Prêtres du Très-Saint-Sacrement. — *Les Triduums eucharistiques ; les Missionnaires eucharistiques.*

R. P. Langendries, S. J. — *Les résultats du décret* Quam singulari.
R. P. Couet, Supérieur général des Prêtres du Très-Saint-Sacrement, membre du Comité permanent. — *Les résultats du décret* Sacra Tridentina Synodus *dans les paroisses.*
S. G. Mgr Eyssautier, évêque de La Rochelle et Saintes. — *Les résultats du décret* Sacra Tridentina Synodus *dans les collèges.*

VENDREDI 24 JUILLET, DE 11 A 12 HEURES, ÉGLISE DU ROSAIRE

Président : S. G. Mgr Ricard, archevêque d'Auch, membre d'honneur du Comité permanent.
Vice-présidents : R. P. Lintelo, S. J., et M. l'abbé Bouquerel, membres du Comité permanent ; M. le chanoine Laurence, supérieur du Grand Séminaire de Tarbes.
Secrétaire : M. le chanoine Lamérand.

RAPPORTEURS

M. l'abbé Lenert, curé de Saint-Nicolas-du-Chardonnet, à Paris. — *Le recrutement sacerdotal sous le patronage de Marie Reine du Clergé.*
M. l'abbé Bouquerel, membre du Comité permanent, assistant général de l'Union apostolique. — *Les associations sacerdotales ; les retraites mensuelles sacerdotales.*
M. le chanoine Lamérand, membre du Comité permanent. — *Les Congrès eucharistiques diocésains et régionaux.*

SAMEDI 25 JUILLET, DE 14 A 16 HEURES, ÉGLISE DU ROSAIRE

Réunion sacerdotale internationale en latin
sous la présidence de S. Em. le cardinal Légat.

Allocution de S. G. Mgr Heylen.
Rapport de M. l'abbé Rousselot, professeur de théologie à l'Institut catholique de Paris. — *De Christo Rege, gentibus in Sacramento dominante.*
Allocution de S. Em. le cardinal Légat.

Réunion des hommes

SAMEDI 25 JUILLET, DE 11 A 12 HEURES, CHAPELLE DE L'ASILE NOTRE-DAME DE LOURDES

Président : S. G. Mgr Rumeau, évêque d'Angers, membre d'honneur du Comité permanent.
Vice-présidents : M. le chanoine Crépin et le T. R. P. Colet, membres du Comité permanent ; M. le chanoine Quidarré, secrétaire général de l'évêché et directeur des œuvres diocésaines de Tarbes.
Secrétaire : M. Charles Vautrin, membre du Comité permanent.

RAPPORTEURS

R. P. J.-B. Lemius, des Oblats de Marie-Immaculée, membre du Comité permanent. — *La communion et les associations d'hommes.*

M. le chanoine Reymann, directeur général de l'Association des employés catholiques des chemins de fer. — *La communion et les cheminots.*

M. Joseph Lucien-Brun, avocat à la Cour d'appel de Lyon. — *La communion et les travailleurs.*

M. le chanoine Crépin, membre du Comité permanent, supérieur des Chapelains de la basilique de Montmartre. — *Les hommes et l'hommage social.*

S. G. Mgr Tissier, évêque de Châlons-sur-Marne. — *La communion des hommes et la famille ; la communion fréquente et quotidienne, sa portée sociale.*

Réunions des dames

JEUDI 23 JUILLET, DE 14 A 16 HEURES, ÉGLISE DU ROSAIRE

Président : S. G. Mgr Chesnelong, archevêque de Sens.

Vice-présidents : Mgr Tiberghien, membre du Comité permanent ; M. le chanoine Ozon, supérieur des Chapelains de Lourdes.

Secrétaire : M. le chanoine Thellier de Poncheville, membre du Comité permanent.

RAPPORTEURS

Mgr Odelin, vice-président du Comité permanent, vicaire général de Paris. — *Raisons providentielles des apparitions de Marie en France, aboutissant par Lourdes au triomphe de l'Eucharistie.*

Mme la C^sse^ de Saint-Laurent, présidente de la Ligue des Femmes françaises. — *La communion fréquente des petits enfants ; rôle de la mère.*

Mlle Sorin de Bonne, secrétaire générale de l'Œuvre des Catéchismes. — *La communion fréquente des petits enfants ; rôle de la dame catéchiste.*

S. G. Mgr Chesnelong, archevêque de Sens. — *L'Eucharistie et la famille.*

VENDREDI 24 JUILLET, DE 14 A 16 HEURES, ÉGLISE DU ROSAIRE

Président : S. G. Mgr Martin de Gibergues, évêque de Valence, membre d'honneur du Comité permanent.

Vice-présidents : R. P. Gros, Mariste, membre du Comité permanent ; M. le chanoine Latour, de Tarbes.

Secrétaire : M. le chanoine Thellier de Poncheville.

RAPPORTEURS

R. P. André Durand, S. J. — *La communion fréquente et quotidienne des domestiques et des ouvrières.*

Mme la V^sse^ de Vélard, présidente de la Ligue patriotique des Françaises. — *La communion fréquente et quotidienne des mères de famille.*

Mme de Noaillat-Devuns. — *La communion fréquente et quotidienne dans les associations de jeunes filles.*

S. G. Mgr Martin de Gibergues, évêque de Valence. — *L'Eucharistie et l'influence sociale de la femme.*

Réunion des jeunes gens

SAMEDI 25 JUILLET, DE 14 A 16 HEURES, ÉGLISE DU ROSAIRE

Président : S. G. Mgr de Durfort, évêque de Langres, membre d'honneur du Comité permanent.

Vice-présidents : M. Paul Feron-Vrau, membre du Comité permanent ; M. le chanoine Campan, archiprêtre de Tarbes ; M. le chanoine Lassus, supérieur du Petit Séminaire de Saint-Pé.

Secrétaire : M. François Veuillot, membre du Comité permanent.

RAPPORTEURS

S. G. Mgr Lecoeur, évêque de Saint-Flour. — *La communion et les jeunes gens.*

M. Maurice Souriac, président de l'Association catholique de la Jeunesse française. — *La communion et l'Association catholique de la Jeunesse française.*

M. le chanoine Lecoiffier, aumônier militaire à Rennes. — *La communion et les soldats.*

Réunion générale

DU JEUDI 23 JUILLET

L'Eucharistie et le Pape : Droits de l'Eucharistie et droits du Pape : Doctrine de Pie X

RAPPORT DU T. R. P. EMMANUEL BAILLY

Supérieur général des Augustins de l'Assomption

Eminences,
Messeigneurs,
Messieurs,

Avant de commencer, qu'il me soit permis, comme à un des membres plus anciens du Comité permanent au moins par le triste privilège de l'âge et qui a vu tant et tant d'autres Congrès internationaux, de saluer dans le présent Congrès trois triomphes : 1° celui de la Sainte Vierge qui a établi ici son trône le plus éclatant ; 2° celui de l'Eucharistie en la ville où les prodiges opérés par le Très Saint Sacrement sont plus fréquents et plus merveilleux ; 3° enfin celui de la hiérarchie, car nulle part je n'ai vu ni tant de pasteurs de peuples ni tant de pasteurs de peuples si divers : cardinaux, archevêques, évêques réunis sous la présidence du Pape en la personne d'un Légat si semblable à tant de titres à celui qui l'envoie. Triple triomphe qui caractérise l'année jubilaire de ces vingt-cinq grandes assises de la foi et de l'amour.

Tu dicis quia Rex sum ego.
Oui, certes, je suis Roi. (*Jean.*)

Ainsi répond Jésus à la question du président romain. Il s'était tu devant les autres questions posées par le juge. Selon la remarque de Bossuet, quand Jésus proclame-t-il cette royauté? Quand la foule demande sa mort. Il n'en a pas parlé au milieu de ses miracles et des autres actes de sa puissance

divine. Il lui plaît de déclarer cette royauté lorsqu'il est près de succomber sous les humiliations de la croix. C'est au moment de son plus profond abaissement qu'il promulgue sa royauté ! C'est que, dans sa sagesse, il sait que cette croix va être son trône d'où il régnera sur le monde par l'amour qui va l'y clouer.

Les siècles ont passé ; la Sagesse éternelle ne change pas. Les foules modernes ont demandé, dans les temps présents, aux présidents et aux juges des pouvoirs humains de faire disparaître ce prétendu Roi importun, des institutions, des prétoires, des écoles, des places publiques. *Tolle, Tolle*, et Jésus a répondu : « Malgré vos menaces, oui, je suis Roi, et c'est du fond de mes abaissements eucharistiques, qui répètent ceux de ma Passion, que je fais éclater la royauté de mon amour ; je la fais éclater par les ovations populaires que ce don de moi-même provoque chez toutes les nations.

» Vous m'avez traité, comme l'a dit mon vicaire Pie X, comme un lépreux à qui l'on prohibe les rues et les places des cités, et dans la frêle et petite Hostie, je promulgue ma royauté comme du haut de mon gibet ; sous les apparences humiliantes des espèces comme sous les langes de mon berceau, je provoque les adorations des rois, des empereurs et des peuples.

» Vous avez voulu nier, railler, supprimer ma royauté. Eh bien, je la proclame plus que jamais et je la fais promulguer par la revanche et les représailles de mes sujets que mes abaissements eucharistiques délivrent, sauvent, ennoblissent et divinisent. *Rex sum ego.* »

En dépit des clameurs des Juifs et des maçons, une grande clameur internationale proclame cette éternelle royauté de Jésus crucifié et de Jésus Hostie. Nos Congrès sont cette clameur qui fait écho à celle que saint Augustin signale comme déjà internationale au IVe siècle : c'est la clameur du sang même de Jésus-Christ : *Habet enim magnam vocem Christi sanguis in terra, cum eo accepto ab omnibus gentibus respondetur : Amen.*

De cette clameur entendez les vibrantes ondulations de siècle en siècle. Entendez Bossuet s'écrier : « S'il est vrai que la royauté, c'est une puissance de faire du bien, s'il est vrai que c'est le propre des rois de sauver, venez, mes frères, adorer l'auguste monarchie du Sauveur des âmes. »

Rex sum ego. Certes, oui, je suis Roi.

Je suis Roi, non seulement par mon amour et par le salut qu'avec mon sang j'apporte à l'humanité, mais je suis Roi aussi par la vérité que je confie à une autre sorte de sacrement où je me perpétue et où je reste avec vous jusqu'à la fin des temps, c'est la Papauté.

La vérité est la reine des intelligences ; elle en est aussi le pain, dit saint Augustin : *Veritas panis intellectus ;* or, par cette vérité, j'ai délivré l'humanité du joug de l'ignorance et de l'erreur ; Sagesse éternelle et immuable, je me continue dans mon vicaire et j'en fais le roi infaillible et le Père nourricier des intelligences, un roi universel, un roi docteur, un roi libérateur. Ses lèvres distillent le Verbe de Dieu ; en l'écoutant, c'est le Christ, c'est moi-même qu'on écoute. Or, qui écoute le Christ se nourrit du Christ : *Christum audire Christum manducare est*, dit saint Augustin. C'est une sorte de communion par laquelle je me donne à l'humanité et reste avec elle à jamais.

Toutes les voies par lesquelles je viens à vous se résument dans ces deux legs de mon testament nouveau : le sacrement de ma miséricorde ou de mon amour, l'Eucharistie ; le sacrement de la vérité, qui est encore moi, la Papauté ! *Universæ viæ Domini misericordia et veritas requirentibus testamentum ejus.*

Mais de même que je fais resplendir ma royauté cachée dans l'Eucharistie d'un éclat proportionné aux éclipses dont la haine menace mon règne, de même j'entoure d'un prestige plus éclatant le roi par qui je règne sur les intelligences en donnant à la parole du Pape un éclat proportionné aux ténèbres où l'incrédulité s'efforce de plonger l'humanité, et aux nuages par lesquels sensuels, libéraux et neutres s'ap-

pliquent à diminuer le règne de la vérité parmi les enfants des hommes.

« Quelle royauté, Messieurs, s'écrie le P. d'Alzon, que cette infaillibilité perpétuelle, vivante, aussi étendue que le domaine de l'Eglise, c'est-à-dire que l'univers, destinée à empêcher qu'aucune erreur n'envahisse le royaume du Christ sans qu'aussitôt cette erreur ne puisse être victorieusement repoussée. »

Quel fait plus manifeste, dans le monde social, que les bouleversements apportés par les idées révolutionnaires ? Quels désordres plus féconds en ruines que les idées fausses répandues dans l'enseignement public et dans les œuvres sociales ? Comme au milieu des contradictions de sa Passion, Jésus-Christ fait éclater la royauté éternelle de la vérité : *Rex sum ego.* « Me voici, dans la personne de mon vicaire, avec la vérité dans sa plénitude et sa certitude, inébranlable, non seulement avec ses principes, mais encore avec ses interprétations vraies et légitimes et ses applications pratiques autorisées. Il faut que d'un bout du monde à l'autre on fasse sentir tout ce que certaines doctrines ou nouveautés ont de faux, d'erroné, de funeste ; et pour cela il faut une direction plus une dans l'impulsion donnée aux idées catholiques, un gouvernement dont l'autorité plus manifestée, un chef dont l'infaillibilité plus proclamée fasse de lui un roi plus écouté des sociétés comme des individus. *Quia Rex sum ego.* »

Du reste, en pouvait-il être autrement ? Jésus ne s'est-il pas uni son Epouse en la faisant vierge comme lui : *Ecclesiam fecit virginem.* Comment est-elle vierge ? Saint Augustin répond : *In fide virgo est.* Mais qui lui garde cette virginité de la foi, cette pureté, cette intégrité de la vérité qui fait de l'Eglise la très chaste épouse de l'unique Epoux qui est le Christ ? Le gardien de cette virginité, c'est le Pape. L'infaillibilité du Pape, c'est la virginité de la vérité se perpétuant avec son éclat immaculé à travers les siècles ; c'est l'intégrité de la foi triomphant des adultères ou des apostasies que tentent de lui arracher les hérésies, les schismes et les persécutions ; c'est

la royauté du Verbe de Dieu qui donne à son Epouse divine, l'Église, en son Chef, le Pape, le diadème lumineux et le sceptre infrangible de la royauté la plus incorruptible comme la plus nécessaire au salut des sociétés, la royauté de la parole vraie, qui ne trompe pas, qui délivre et civilise les peuples, qui unit, qui féconde, élève et divinise.

Les voilà donc, ces rencontres, ces coïncidences providentielles où les droits et les triomphes de la royauté sociale de Jésus-Christ dans l'Eucharistie répondent aux droits et aux triomphes de cette même royauté dans la Papauté. L'amour et la vérité se sont comme donné rendez-vous pour glorifier à l'envi dans ces deux inventions divines le Roi immortel des siècles et ses droits divins par des ovations mondiales jusque-là inconnues dans l'histoire de l'Eglise et des peuples : triomphes dans l'Eucharistie, triomphes dans la Papauté. *Misericordia et veritas obviaverunt sibi.*

A deux autres titres je salue la royauté sociale de Jésus-Christ dans l'Eucharistie et la Papauté.

C'est un principe que l'homme est le roi de la création, mais à la condition d'en être le pontife perpétuel, offrant sans cesse à Dieu l'hommage de toutes les créatures. Les droits de sa royauté cessent le jour où il renie les devoirs de son sacerdoce. Toute déclaration de ses droits faite en dehors de ce principe n'est qu'un défi sacrilège aux droits de Dieu.

L'homme parfait, l'homme archétype et chef de l'humanité, comment ne serait-il pas le pontife, le prêtre immolant plus parfaitement à Dieu ce qui lui est dû? Il devait lui offrir le sacrifice le plus parfait, le plus pacificateur, le plus efficace, en lui offrant la victime la plus pure, la plus agréable, la plus méritante. Il devait donc s'offrir lui-même et être prêtre et victime tout ensemble. Ainsi il prenait sur Dieu lui-même une influence décisive ; ainsi il obligeait envers lui l'humanité tout entière. Par cette médiation qui ne pouvait appartenir qu'à lui, *unus mediator Dei et hominum homo Christus Jesus*, il devenait notre négociateur entre le ciel et la terre, traitant de

notre destinée, pacifiant tout, faisant l'union des hommes avec Dieu et l'union des hommes entre eux.

Mais cette médiation, il a voulu la rendre perpétuelle comme est, hélas ! perpétuelle la faiblesse de l'homme, perpétuelles ses révoltes, perpétuels aussi les sujets donnés à la colère divine et l'incessante nécessité de l'apaiser. C'est pourquoi il a perpétué son sacerdoce dans les prêtres qui sont les instruments de sa médiation et dans le sacrifice incessant qui répète celui de sa Passion et qui est celui de l'autel.

Là se perpétue cette royauté sacerdotale, ce pontificat suprême pour lequel Jésus répare les abus que l'homme moderne, redevenu païen, fait de sa royauté sur la nature ; là le prêtre offre à toute heure, en tout lieu, sans cesse, la Victime prodigue d'elle-même, seule capable d'arrêter le bras de Dieu.

Donoso Cortès déclarait que si un seul jour, un seul instant, cessait sur la terre la prière qui monte au ciel avec la vapeur du sang de la Victime offerte sur l'autel, ce jour-là, à cet instant, la terre rentrerait dans le chaos parce que, entre l'humanité pécheresse et le ciel, il n'y aurait plus de prière et de sacrifice capable d'arrêter la vengeance divine.

C'est ce que s'applique à faire ressortir Léon XIII dans le mémorable passage de sa Lettre *Miræ caritatis* sur l'Eucharistie. Il y fait le tableau de toutes les raisons qui arment aux temps actuels le bras de Dieu contre la société moderne, et il nous pousse à recourir à la Victime de l'autel comme à notre unique salut contre une pareille tempête d'impiété et d'immoralité.

Si souverain que le peuple s'intitule et se prétende, sa souveraineté ne saurait s'élever au-dessus de celui qui a été, selon saint Paul, *constitué Pontife suprême à la place du peuple et pour le peuple auprès de Dieu.*

Cet homme à la fois Pontife et Victime ne se perpétue pas seulement à l'autel, mais aussi dans le Pontife suprême qu'il a établi à la tête de son Eglise.

Dans le Pape je salue le pontificat souverain, l'autorité médiatrice la plus élevée après Jésus-Christ qu'il continue ; celui que saint François de Sales appelait le Vice-Dieu sur la terre, celui qui a le pouvoir de lier ou de délier, de fermer ou d'ouvrir le ciel, celui qui perpétue l'épiscopat et par l'épiscopat le sacerdoce, et par le sacerdoce le sacrifice sauveur, le Père qui bénit et pardonne, le chef de la grande famille chrétienne auquel, en vertu de la juridiction qu'il tient de Jésus-Christ et de nul autre, doivent obéir dans leurs actes publics ou privés qui touchent par quelque côté à la religion les rois, les chefs de peuple et les peuples eux-mêmes.

Qui dira les ovations faites à cette souveraineté qu'exerce sur le monde ce Pontife souverain et universel ?

Mais si Jésus-Christ, dans son état de Victime à l'autel, conquiert par son sang les nations, n'oublions pas qu'il se continue aussi dans son Vicaire, à la condition d'en faire le serviteur des serviteurs de Dieu.

N'oublions pas la loi fondamentale de toute hiérarchie sociale : plus élevé est le degré qu'on y occupe, ou plus haute est la responsabilité imposée, plus aussi sont multiples et étendus les sacrifices. C'est pourquoi le trône des rois n'est qu'un autel où ils doivent s'immoler sans cesse pour leurs sujets. Le trône du Roi des rois a été une croix ; il reste ici-bas l'autel du sacrifice. A cette condition les Papes partagent la souveraineté du Roi des rois.

Leur dynastie a mérité d'être appelée la dynastie sanglante, alors qu'ils posaient les assises de la chaire de saint Pierre dans les Catacombes et qu'ils offraient la sainte Victime en mêlant leur sang à celui de l'Agneau divin. La puissance impériale ébranlée s'effondrait peu à peu, et la puissance pontificale établissait sa souveraineté sur les ruines du monde païen, en rayonnant de Rome sur toutes les nations.

Et dans la suite de l'histoire de la Papauté, que voyons-nous, sinon les affronts, les souffrances, les larmes, l'exil, les spoliations se succéder et faire du trône pontifical un autel où le

Vicaire de Jésus-Christ est perpétuellement livré aux humiliations et aux immolations que lui réservent les ennemis de l'Eglise. Mais par quels triomphes ces tribulations ne sont-elles pas tempérées ? Quand l'auguste captif du Vatican a-t-il été plus visité et plus admiré, plus glorifié par les fidèles accourus de toutes les parties de l'univers que depuis quarante-quatre ans ? Vous pouvez le découronner en lui arrachant sans droit sa couronne de roi temporel, et vous pouvez lui infliger une couronne d'épines avec toutes les amertumes dont vous attristez son cœur. Ce couronné d'épines n'en apparaît que plus roi à toutes les nations ; jamais la Papauté n'est apparue avec un prestige, une autorité, une souveraineté pareille à celle dont elle jouit aujourd'hui même aux yeux de ses ennemis !

C'est au point qu'elle est jalousée par eux : je n'en veux qu'une preuve dans le fait suivant. Un riche commerçant de Puerto-Rico, bien que catholique, pensa devoir donner son nom à la Maçonnerie internationale pour favoriser son commerce avec divers pays. Un mois après, il reçoit cette lettre : « Monsieur, nous vous savons riche et influent. Puisque vous vous êtes inscrit dans nos rangs, nous vous demandons de mettre votre influence au service du plan que nous voulons réaliser : préparer un chef commun de notre organisation maçonnique internationale pour supplanter le Chef commun des catholiques et l'action qu'il exerce dans le monde entier. »

On aura beau faire. Ces deux royautés de Jésus s'appellent l'une l'autre, et rien n'en triomphera. Par une sorte d'émulation mystérieuse, nos derniers Papes, nos grands Papes contemporains, voyant Jésus pousser les peuples vers eux, poussent à leur tour les peuples vers Jésus dans l'Eucharistie. Marie proclamée immaculée par le Pape lui répond en hâtant la proclamation de l'infaillibilité. Reine glorifiée entre toutes les reines, elle fait glorifier son Fils dans l'Eucharistie et aujourd'hui dans le Pape en la personne de son légat. Royauté de Marie, royauté de l'Eucharistie, royauté du Pape, vous vous prêtez un mutuel secours qui vous rend invincibles. A

Londres, quand, à la clôture de notre Congrès, on défendit à l'hostie de sortir, l'immense procession se déroula dans les rues de la grande cité protestante en chantant la Papauté là où quelques années avant on la brûlait en effigie. « *God bless our Pope*, Que Dieu bénisse notre Pape », chantait tout un peuple. L'Angleterre, en chantant le Roi-Pontife, déclarait chanter le même Roi Jésus.

Il y a quelques années, deux ouvriers attablés discutaient sur celui à qui devait revenir le pouvoir. « Moi je te dis que la question du jour, disait l'un, c'est la question Thiers ou Gambetta. » L'autre, frappant du poing sur la table, riposta : « Moi je te dis que c'est la question Dieu, savoir si Dieu sera supprimé ou maintenu. »

La question du jour n'a pas changé. Oui, c'est la question Jésus-Christ ou Lucifer, la question l'Eglise de Jésus-Christ ou celle de Satan. L'amour ou la haine, la vérité ou le mensonge, l'Eucharistie ou l'anarchie, le Pape ou la trahison.

La royauté sociale de Jésus-Christ dans l'Eucharistie d'après la théologie

RAPPORT DE S. G. MGR CHOLLET

archevêque de Cambrai.

MESSEIGNEURS,

Votre présence en cette assemblée, la présidence de ce Congrès prise par le Souverain Pontife en la personne aimée et vénérée de l'Eminentissime cardinal Légat, la couronne de cardinaux qui entourent l'envoyé du Saint-Siège, sont la meilleure preuve de la royauté du Christ. Si le mouvement se prouve par la marche, le pouvoir royal se démontre par son propre exercice. Et je suis heureux de saluer en la personne de S. Em. le cardinal Légat, en celle des Eminentissimes cardinaux venus des quatre coins du monde, en Vos Grandeurs, les organes hiérarchiques du royaume établi par le Christ sur le monde, et donc une très auguste manifestation de la royauté de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

I

1. La royauté du Christ est une des vérités dogmatiques les mieux établies. Le fait de cette royauté, l'étendue de son domaine, l'autorité qu'elle confère au Sauveur, les prérogatives qu'elle lui assure pour l'éternité sont nettement affirmés par la Sainte Ecriture et les saints Pères, et analysés par la théologie ; et vous ne pouviez, Messeigneurs et Messieurs, donner à vos travaux comme à votre piété eucharistique un fondement plus solide ni plus authentique.

A Pilate qui l'interroge : « Tu es donc roi? » Jésus répond : « Tu l'as dit : je suis roi. » (1)

Mais de qui est-il roi? Il est le *roi d'Israël :* « J'ai, dit-il par la bouche du Psalmiste, été établi par mon Père roi sur Sion, sa sainte montagne. » (2) Son royaume va même plus loin qu'Israël, et, au témoignage de Daniel (3), « tous les peuples, toutes les tribus et toutes les langues le serviront » ; en un mot, toujours d'après le Psalmiste (4), son pouvoir n'aura d'autres limites que celles de la terre. Il les dépassera même, puisque Jésus-Christ affirme catégoriquement dans l'Evangile : « Toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre. » (5) Vous avez entendu : c'est *toute-puissance*, et non pas une puissance quelconque, et cette puissance s'étend au ciel et à la terre. Elle est infinie dans l'espace, et elle l'est dans la durée : « Sa puissance, dit encore Daniel (6), est une puissance éternelle qui ne lui sera point enlevée, et son royaume ne subira aucune atteinte. » Grosse de toutes les facultés de gouverner, étendue à tous les lieux, permanente à travers les siècles : telle nous apparaît déjà l'autorité royale du Christ.

---

(1) *Joan.* XVIII, 37.
(2) *Ps.* II, 6.
(3) *Ibid.* VII, 13.
(4) *Ibid.* II, 8.
(5) *Matth.* XXVIII, 18.
(6) *Ibid.* VII, 14.

Léon XIII écrivait, le 25 mai 1899, dans l'Encyclique qui prescrivait la consécration du genre humain au Sacré Cœur de Jésus : « Jésus-Christ est le Prince et le Maître suprême. En effet, son empire ne s'étend pas seulement sur les nations qui professent la foi catholique ou sur les hommes qui, ayant reçu validement le saint baptême, appartiennent en droit à l'Eglise, quoique les opinions erronées les en séparent ou que le schisme ait brisé les liens de la charité ; mais il s'étend aussi sur tous les hommes privés de la foi chrétienne, de sorte que l'universalité du genre humain est réellement soumise au pouvoir de Jésus-Christ. »

2. Quels sont les titres sur lesquels se fonde l'autorité royale du Christ? Ils sont multiples. Nous rappellerons les trois principaux : Il est roi parce qu'étant le Verbe de Dieu, le Fils du Père ; étant la parole par laquelle et dans laquelle Dieu a créé toutes choses, et le Fils auquel le Père a transmis en héritage sa nature et ses perfections, sa gloire et ses droits ; étant, en un mot, celui qui possède tout en commun avec le Père, il a comme le Père le souverain pouvoir sur toutes choses. Dieu créateur, il est le roi de l'univers créé, le roi du ciel et de la terre : « Le Seigneur m'a dit : Vous êtes mon Fils, je vous ai engendré aujourd'hui. Demandez-moi, et je vous donnerai les nations pour votre héritage et les limites de la terre pour votre patrimoine. » (1)

A ce droit *naturel* qu'il possède comme Fils de Dieu, Jésus en joint un autre, droit *acquis*, droit de conquête. Homme-Dieu et Verbe incarné, le Christ « nous a arrachés de la puissance des ténèbres et s'est donné lui-même pour la rédemption de tous » (2).

« Pour lui donc, écrit encore Léon XIII, sont devenus un *peuple conquis*, non seulement les catholiques et ceux qui ont reçu régulièrement le baptême chrétien, mais tous les hommes sans exception. Aussi est-ce avec raison que saint Augustin dit

(1) *Ps.* II, 8.
(2) *Col.* I, 13.

à ce sujet: « Vous cherchez ce que Jésus-Christ a acheté? Voyez » ce qu'il a donné, et vous saurez ce qu'il a acheté. Le sang » du Christ est le prix. Quel objet peut avoir une telle valeur? » Lequel, si ce n'est le monde entier? Lequel, si ce n'est toutes » les nations? C'est pour l'univers entier que le Christ a payé » un tel prix. »

Il ne s'est pas contenté de nous racheter, c'est-à-dire de nous arracher au royaume du démon et d'éteindre les droits que le péché originel avait donnés à Satan sur la race humaine, il nous a régénérés. Nouvel Adam, il a rendu aux hommes l'accès à la vie surnaturelle, et cette vie divine que nous avions perdue dans le premier Adam nous est rendue dans le nouvel Adam. Il est donc auteur de vie, de la vie la plus riche et la plus parfaite pour tous les hommes, et cela lui donne l'autorité royale sur tous ceux qui participent ou qui sont appelés à participer à cette vie. Les patriarches avaient la puissance royale sur toute la tribu issue d'eux. Le patriarche était le roi de ses descendants. Isaac, qui vient de bénir Jacob et de lui attribuer par là le droit d'aînesse, dit à Esaü qui se plaint : « Je l'ai établi ton maître et je lui ai donné tous ses frères pour serviteurs. » (1) L'autorité appartient surtout à celui qui est auteur. Avant la constitution des nations, les familles étaient des sociétés naturelles dont le père était le chef. Jésus, auteur de vie surnaturelle dans la société humaine, est le roi des âmes régénérées par lui.

3. Ces titres nous indiquent la nature de la puissance royale détenue par le Christ. Ce n'est pas une puissance partagée ou diminuée, comme celle de beaucoup de chefs de nations aujourd'hui qui, tenant leur pouvoir du suffrage populaire, n'ont qu'une autorité restreinte et partagée avec d'autres élus du même suffrage. Nos rois constitutionnels sont soumis, dans l'exercice de leur puissance, à des conditions imposées par la Constitution du pays ou par la charte qu'ils lui ont accordée, et ont à côté d'eux un pouvoir législatif dont ils contrôlent seulement et exécutent ou sanctionnent les décisions. Le pouvoir

(1) *Gen.* XXVII, 37.

du Sauveur lui vient de sa nature divine ou du sacrifice par lequel il a reconquis et régénéré les âmes ; ce pouvoir n'est pas reçu d'en bas : il lui est communiqué par son Père ou il l'acquiert par sa propre immolation. Ce n'est donc pas un pouvoir diminué ou partagé : c'est une royauté *absolue*. Loin de nous l'erreur d'un libéralisme qui voudrait faire du Christ un roi constitutionnel.

C'est en même temps une royauté de service et de dévouement et non de domination et d'exploitation. Notre-Seigneur a pris soin de distinguer lui-même du concept païen le concept chrétien de la royauté. Chez les païens, le roi est le maître ; il est en quelque sorte la fin à laquelle, comme autant de moyens, les sujets sont soumis. Au roi les honneurs, le premier rang, les services des sujets. Dans la pensée du Christ, cet ordre est renversé : les sujets sont la fin à laquelle l'autorité royale doit se dévouer et se donner, comme le chef chrétien doit s'établir le serviteur de ses sujets. La royauté est un service, et la mission comme l'honneur du roi est de servir. C'est ce que Jésus fait envers ses apôtres et l'exemple qu'il donne à tous ceux qui commandent et à tous les souverains : « Les rois des nations dominent sur elles, dit le Maître, et ceux qui leur commandent sont appelés bienfaiteurs. Pour vous, ne faites pas ainsi, mais que le plus grand parmi vous soit comme le dernier, et celui qui gouverne comme celui qui sert. » (1)

4. La royauté du Christ nous apparaîtra plus certaine et mieux déterminée encore si nous considérons qu'elle possède autant et plus que toute royauté humaine le triple pouvoir de légiférer, de juger, de punir.

Jésus-Christ est un législateur. C'est le nom que lui donne Isaïe (2). Le Sauveur recommande à ses disciples d'observer ses commandements (3) : « Si vous observez mes préceptes, ajoute-t-il, vous demeurerez dans mon

(1) *Luc.* XXII, 25-26.
(2) *Ibid.* XXXIII, 22.
(3) *Joan.* XIV, 15.

amour. » (1) A ses apôtres, il dit : « Enseignez aux nations à observer tout ce que je vous ai prescrit. » (2) Saint Paul écrit : « Portez les fardeaux les uns des autres et ainsi vous accomplirez la loi du Christ. » (3) C'est tout un code, en effet, que Jésus a promulgué ou renouvelé. On y trouve la constitution de l'Eglise, l'institution des sacrements, l'organisation du sacrifice eucharistique, la confirmation des commandements de Dieu ou des préceptes de la loi naturelle, la transformation surnaturelle de l'union de l'homme et de la femme qui comportera désormais la monogamie et l'indissolubilité, les vertus théologales, les conseils évangéliques. Toute une religion et toute une morale va, grâce à la loi du Sauveur, travailler à l'instauration de la civilisation chrétienne. On comprend, dès lors, l'anathème porté par le saint Concile de Trente contre ceux qui refusent à Notre-Seigneur le titre de législateur (4).

Législateur, Jésus-Christ est juge. Il exerce cette fonction royale à la place et au nom de son Père. « Le Père ne juge personne, mais il a remis tout jugement à son Fils. » C'est saint Jean qui nous en donne l'assurance (5). A ce propos, saint Thomas d'Aquin (lect. IV) fait une remarque ingénieuse et juste. C'est en tant qu'Homme-Dieu et par le moyen de son humanité que Jésus nous jugera. Le Père n'apparaîtra pas dans le jugement. L'apparition du Père entraînerait pour les âmes auxquelles il apparaîtrait pour les juger la vision intuitive à laquelle est jointe comme son effet immédiat la béatitude. Cette apparition constituerait donc, du premier coup et avant toute sentence, tous les hommes même pécheurs dans l'état de bienheureux. Seul, le Fils qui est incarné apparaîtra ; seul, il jugera, mais au nom et par l'autorité du Père.

---

(1) *Joan.* xv, 14.
(2) *Matth.* xxviii, 20.
(3) *Gal.* vi, 2.
(4) Sess. VI, can. 21.
(5) *Joan.* v, 22.

Et parce qu'il jugera, il exécutera les sentences portées à son tribunal. Les sentences des juges humains ne sont pas toujours suivies d'effet : autre est le juge, autre est l'agent de la force publique par lequel sont exécutées les condamnations judiciaires. Cette force peut avoir ses défaillances ou ses impuissances, ou bien rencontrer des obstacles. Jésus est le Verbe dont la parole réalise ce qu'elle commande ; c'est la même parole qui punit et qui exécute, et la créature soumise à son empire obéit immédiatement à ses prescriptions. Au commencement, il dit, et le monde fut. Il commande à l'âme humaine de sortir du néant, et l'âme humaine est. A la fin, il dira : « Venez, les bénis de mon Père, possédez le royaume qui vous a été préparé depuis la création du monde », et les élus entreront dans le royaume ; aux autres, il dira : « Retirez-vous de moi, maudits, allez au feu éternel préparé pour le diable et ses anges », et ils iront au supplice éternel (1).

Le Sauveur est vraiment roi ; il peut dire les paroles que saint Jean, dans l'Apocalypse (2), lui met sur les lèvres : « Je suis le premier et le dernier et le vivant. J'étais mort et voici : Je suis vivant aux siècles des siècles. Je tiens les clés de la mort et du séjour des morts. »

II

1. Tout ce que nous venons de dire est vrai du Christ enfermé dans l'Hostie sacramentelle. Là, en effet, il se cache, il ne laisse paraître ni sa divinité ni son humanité. Elles y sont cependant ; la présence réelle entraîne dans l'état eucharistique la réalité des prérogatives royales, de la puissance absolue du Roi Jésus. Tous ces éléments appartiennent donc à la royauté sociale du Christ dans l'Eucharistie. Bien que là il n'exerce pas tous ses pouvoirs, et que, par exemple, le législateur ne légifère pas du fond du tabernacle, le juge n'est pas tout à fait inactif dans

(1) *Matth.* xxv, 34-41.
(2) *Apoc.* I, 17, 18.

l'Hostie, puisque l'Apôtre nous fait entendre ces paroles redoutables : « Celui qui mange et qui boit indignement, et sans discerner le corps du Seigneur, celui-là mange et boit son propre jugement. » (1)

Cependant, quand le Congrès choisit comme objet de son étude et de ses manifestations de piété la royauté sociale de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, il vise autre chose que ce que nous avons dit jusqu'ici, s'il entend reconnaître une forme de royauté spéciale à l'état eucharistique du Sauveur et des services royaux rendus à la société par Jésus précisément au moyen de l'Eucharistie.

Le sacrement, au lieu d'être un voile jeté sur la royauté réelle, mais paralysée en lui, de Notre-Seigneur, est tout au contraire un titre nouveau et un moyen particulier de cette puissance royale.

Le titre nouveau est contenu à la fois dans le sacrifice et dans la communion.

2. Par le sacrifice de la Messe, Notre-Seigneur, qui en est le Prêtre et la Victime, renouvelle et continue, reproduit le sacrifice de la croix, ce sacrifice par lequel l'empire du démon fut renversé, les âmes rachetées et le royaume du Sauveur établi sur la race humaine à titre de conquête.

En s'immolant sur l'autel, le Christ confirme ses droits sur tous les hommes rachetés par lui ; en se donnant à ceux-ci par la sainte communion, il prend possession de leurs âmes et il achève ainsi l'œuvre de conquête : il consomme l'établissement de sa puissance royale, comme, par la présence réelle, il réside au milieu de ses sujets.

3. Cette royauté agrandie ainsi et confirmée par le sacrement eucharistique a des caractères particuliers. Le Dieu n'y est pas seul caché, l'Homme, lui aussi, disparaît ; et l'exercice extérieur, humain, de la puissance royale est ainsi, de par la libre volonté du Sauveur et par l'institution du sacrement, rendu impossible.

---

(1) *I Cor.* XI, 29.

Dans l'Eucharistie, Jésus, bien qu'infiniment vivant comme Dieu, et éminemment vivant comme Sauveur, est comme mort: il ne parle pas, il ne commande pas. Le soin de régir extérieurement et intérieurement les hommes est, par lui, laissé à l'Eglise. Son action est tout intérieure et son influence royale est au dedans. Elle s'exerce dans la conscience et sur l'âme.

La mission du roi est de protéger et de garantir la vie de ses sujets, de les aider à s'assurer dans la paix le bien-être et le bonheur. Le Roi Jésus fait plus qu'aider au bien-être et à la vie de ses fidèles sujets : il donne son sang pour eux, il les nourrit de sa chair et de ce sang. Mieux que le Pharaon dont Joseph était le ministre et qui assurait dans les années de disette l'abondance du blé aux Egyptiens, Jésus, dans le froment eucharistique, alimente ses sujets de son être propre, de sa chair vivante et de son sang généreux.

La royauté eucharistique n'est pas seulement d'immolation et de *mort ;* elle est encore *spirituelle.* Celui qui, cause première, peut agir par lui-même et se passer des causes secondes, peut, à plus forte raison, s'élever au-dessus des lois qui les régissent. Ces lois, il les a foulées aux pieds pour instituer l'Eucharistie, qui est la merveille des merveilles et comme une gerbe de miracles. — Dans l'exercice de sa royauté eucharistique, il continue à se passer des lois naturelles, et, en particulier, de cette loi de la psychologie humaine qui veut que l'on n'aborde l'âme qu'en passant par les sens ; que ceux-ci soient avertis d'abord et que par eux l'âme prenne contact avec les réalités extérieures. Caché aux sens, le Roi de l'Eucharistie ne parle pas aux sens. Nature humaine ressuscitée et spiritualisée, il agit directement sur l'âme, nourrit et fortifie sa foi, exalte son espérance, réchauffe sa charité, enrichit par l'apport de nouvelles grâces son être surnaturel, et dans l'âme va toucher et vivifier les sources spirituelles des vertus de la chair. Il est le vin qui fait germer les vierges, qui transporte d'élans généreux le sang des martyrs.

Enfin, nous trouvons dans l'Eucharistie une royauté d'*anéan-*

tissement. Déjà nous avions entendu le Sauveur dire qu'il était venu non pour être servi, mais pour servir et exercer sa suprématie sur les apôtres par le geste qui l'avait mis à leurs pieds pour les leur laver ; il s'abaisse plus bas encore dans l'Eucharistie, et plus il est roi, plus il paraît abaissé. C'est toujours l'application du principe que la royauté est un service et que régner c'est servir : « O mon bon Maître, s'écrie Mgr d'Hulst, pardonnez-moi ce langage ; il faut bien aller jusqu'au fond de vos obscurités. Vous avez dit, en parlant de la chair corrompue du pécheur : « *Caro non prodest quidquam*, la chair ne sert de rien. » Mais dans votre sacrement ! Ah ! si j'écoutais le sens humain, je serais tenté de dire de votre chair adorable et sanctifiante qu'elle aussi ne sert de rien. Vous l'avez tellement cachée qu'on ne voit plus quel est son rôle. C'est ici le plein accomplissement de cette parole de votre Apôtre : « Le Fils de Dieu s'est anéanti. *Exinanivit semetipsum.* » Dans l'Incarnation, vous vous êtes fait homme ; dans l'Eucharistie, vous vous êtes fait rien. » (1)

Oui, il s'est fait rien, mais ce rien est tout, et sous les espèces débiles du pain et du vin il est Roi, il est Dieu, roi qui n'abdique pas, Dieu tout-puissant et infiniment bienfaisant, et c'est la liturgie qui a raison quand, nous montrant l'Hostie, elle nous invite à y adorer le Christ Roi des nations : *Christum regem adoremus dominantem gentibus.*

III

Nous venons de montrer que l'état eucharistique apporte à la royauté du Christ un titre spécial et des caractéristiques particulières ; en d'autres termes, qu'il y a une royauté eucharistique, ou plus exactement une forme eucharistique de la royauté du Christ, et c'était le premier objet de l'étude qui nous avait été demandée.

---

(1) *Mélanges oratoires*, t. Ier, p. 442.

Il nous reste, comme second objet de cette étude, à examiner le côté *social* de la royauté eucharistique du Sauveur.

1. Le Christ est le Roi du ciel et de la terre, rien n'échappe à son empire parce que rien n'échappe à son pouvoir de créateur et de conservateur des êtres, de coopérateur et de moteur de toute action ; il est le Roi des individus, il est le Roi des groupements ou sociétés qu'ils forment entre eux et qu'ils ne peuvent former qu'avec son aide, suivant sa loi et pour des buts qui relèvent de la fin dernière imposée par lui.

2. Il est intéressant de se demander si la royauté sociale de Jésus précède sa royauté sur les individus, si celle-ci découle de celle-là et la suppose, ou réciproquement. La réponse est simple et facile. Notre-Seigneur régit toutes choses, suivant leur nature et conformément aux rapports que cette nature établit entre eux. Or, les hommes ont été mis sur la terre pour glorifier Dieu en développant en eux l'image qu'il y a mise et par là même pour atteindre leur propre perfection et le bonheur dans cette gloire de Dieu. Afin de réaliser plus intégralement et plus noblement cette fin suprême, ils s'associent entre eux, ils forment des associations de toutes natures ; ces sociétés sont donc des moyens pour la perfection individuelle des hommes. Les individus sont la fin par rapport à la société, la société est un moyen par rapport à ses membres. Notre-Seigneur leur appliquera sa puissance royale dans la même mesure, et il sera le Roi des individus avant d'être le Roi des sociétés.

Du reste, la Rédemption ne peut profiter à la société que par le rachat de ses membres : c'est en régénérant ceux-ci que la vie surnaturelle brille dans la société ; comme la création ne peut réaliser les sociétés qu'après avoir créé les hommes. Le divin Roi Créateur, Rédempteur et Sauveur, est Roi des hommes avant d'être le Roi des sociétés humaines.

3. Et quels sont donc les *droits* que la royauté eucharistique confère à Jésus sur les hommes et leurs sociétés, car, ainsi que l'enseigne Bossuet dans son 2[e] *Sermon sur la Circoncision*,

« chaque monarchie a des droits, selon la qualité des monarques ».

La « qualité » de Jésus-Christ dans l'Eucharistie est double : c'est un *conquérant*, mais *humilié*.

A) En tant que *conquérant*, son droit repose sur ce qu'il nous rachète par son sacrifice, et sur ce qu'il se donne à nous par la communion.

a) Par son *sacrifice*, il nous achète d'un prix infini ; si nous nous refusons à lui, nous le frustrons véritablement d'un bien qui lui appartient : « Tout achat consiste en échange. Vous me donnez, je vous donne, c'est un échange, et, dans cet échange, fidèles, ce que je reçois remplit la place de ce que je donne. L'achat n'est point une perte. Je me dessaisis, mais je ne perds pas, parce que ce que je reçois me tient lieu de ce que je donne. Cela est dans le commerce ordinaire. Qu'a donné Jésus pour nous acheter? Il a donné sa vie, sa chair et son sang. Donc nous lui tenons lieu de sa vie ; nous ne sommes pas moins à lui que son propre corps et le sang qu'il a donné pour nous acheter; et c'est pourquoi nous sommes ses membres. Belle et admirable manière d'acquérir les hommes ! » (1)

b) Par la *communion*, il se donne à nous. Son droit de possession acquiert ainsi un nouveau titre ; et si nous nous reprenons à lui, nous ne manquons plus seulement à la justice, qui est la règle de l'achat, mais aussi à l'amour, qui est le principe de la donation. On pourrait peut-être dire que la justice nous oblige à lui appartenir *tout entiers*, et que l'amour nous oblige à lui appartenir *pour toujours*. Se donner, ce n'est pas se prêter ; se donner enveloppe dans son idée quelque chose d'absolu ; il n'y a pas de vraie fidélité ni de véritable amour qui ne soit éternel. Quelle profanation ce serait de ces noms si l'on disait à quelqu'un : « Je vous aime pour une année, pour un jour, pour une heure ! » Peut-on à la fois se donner et se reprendre, en marquant d'avance le terme où ce prétendu don gratuit réclamera sa liberté?

---

(1) Bossuet, 2e Sermon sur la Circoncision.

B) En tant que *monarque humilié*, il a droit à ce que nous reconnaissions d'une manière publique et qui le compense de ses humiliations la possession qu'il a acquise sur nous par son sacrifice et par la communion. Rappelons-nous la parole de l'Apôtre : « *Exinanivit.* Il s'est anéanti. » Il était là-haut, sur le trône de la divinité, entouré de la cour et des hommages des anges restés fidèles. Il descend du ciel, et sous les dehors de la nature humaine cache tout le rayonnement de sa gloire, renonce aux hommages divins qui lui sont dus. Et, sur la terre, il est *formam servi accipiens*, il prend la forme du serviteur, et nous le trouverons dans la boutique du charpentier, aux ordres de la clientèle, ou à deux genoux devant les apôtres dont il lave les pieds. Il ira plus bas encore, et il acceptera la pire et la plus ignominieuse des morts, celle qui apporte le plus de honte et de douleur, *Mortem autem crucis.*

Il descendra plus bas encore. Sur la croix, il était encore traité en homme, en esclave et en criminel, soit, mais en homme. Dans l'Hostie, il est moins que cela, un petit morceau de pain inerte offert à l'alimentation des hommes, exposé aux injures, aux profanations des communiants indignes ou des voleurs d'églises. Tant d'abaissements pour nous exigent une compensation et des hommages d'autant plus respectueux, des honneurs d'autant plus royaux qu'il s'est fait plus petit. Il a pris pour nous la dernière place, nous devons lui donner la première dans nos hommages et notre amour.

4. Que si nous cherchons les *bienfaits* sociaux de la royauté eucharistique de Jésus, nous en trouverons de multiples.

Qu'y a-t-il de plus nécessaire à une société que l'ordre dans la paix? C'est là l'essentiel et presque la définition de la société ; l'ordre, l'harmonie des membres entre eux et dans leurs coopérations vers le but de leur association, et cet ordre et cette paix ne peuvent s'obtenir que par l'affirmation et la réalité de deux principes : l'autorité qui commande les mouvements, l'obéissance qui les exécute.

La notion d'*autorité* subit, de nos jours, une terrible éclipse.

On ne veut plus reconnaître de chefs, ou, si on les reconnaît, on les discute, on prétend leur avoir conféré leur autorité et pouvoir la limiter ou la retirer. C'est tout le venin du suffrage universel, et rien n'est apte à restaurer la notion d'autorité, à la faire comprendre et accepter comme l'Eucharistie. L'autorité, la vraie, celle qui vient d'en haut, celle de laquelle Jésus disait à Pilate : « Tu n'aurais sur moi aucun pouvoir, s'il ne t'avait été donné d'en haut », a une analogie toute particulière avec l'Eucharistie. En effet, n'est-elle pas une participation de la puissance divine cachée sous les dehors humains? Quand un chef commande légitimement, c'est Dieu qui commande sous les espèces et apparences humaines de cet homme. L'état eucharistique de Jésus caché sous les espèces du pain et du vin, et exigeant le culte et l'adoration, aide à comprendre et à respecter la parole de Dieu exprimée par une bouche humaine, c'est-à-dire l'autorité.

L'Eucharistie n'enseigne pas avec moins de force la nécessité et la pratique de l'*obéissance*. Roi et Dieu sous l'Hostie, Notre-Seigneur obéit *perinde ac cadaver*. Il ne paraît avoir d'autre volonté que celle du ministre du sacrement, que dis-je? il n'a d'autre volonté que celle des impies criminels qui portent la main sur lui. L'Hostie obéit à tous les mouvements qu'on lui imprime. Elle se laisse enfermer ou exposer, donner en communion ou porter en procession, quand et comme les hommes le veulent, et si un abominable criminel s'empare, pour les répandre sur le sol ou les profaner, des hosties du ciboire, Jésus se laisse faire sans résister ni même se plaindre. Merveilleuse leçon d'obéissance que ne peuvent pas ne pas comprendre les fidèles disciples du Dieu de l'Eucharistie.

5. Instaurateur des *principes* de l'ordre social qui sont l'autorité et l'obéissance, Jésus, dans l'Eucharistie, est encore ouvrier du *progrès social*. De nos jours, on chante beaucoup les beautés de la liberté, de l'égalité et de la fraternité ; ce sont les avantages que toute société bien organisée doit assurer à ses membres.

Or, rien n'est source de liberté, garantie d'égalité, cause de fraternité comme l'Eucharistie.

La *liberté* est la conséquence normale de la royauté du Christ. L'Apôtre l'a dit : « *Ubi spiritus Domini, ibi libertas*, là où est l'esprit de Dieu se rencontre la liberté » (1), cette liberté qui est dans notre vocation de chrétiens, suivant le même Apôtre dans son épître aux Galates (2), *vos enim in libertatem vocati estis fratres.*

Il s'agit évidemment de la liberté qui, fuyant la licence de l'orgueil de l'esprit ou des passions de la chair, affranchit l'homme de ses propres désirs mauvais ou de la crainte des hommes, et le rend souple sous la main de Dieu dont il accomplit aisément et avec joie les préceptes et les conseils.

Le mystère qui enveloppe le sacrement de l'autel oblige l'esprit humain à vaincre son orgueil et à se soumettre à la raison divine ; la grâce eucharistique purifie les sens, éteint le feu des passions. Quant aux chaînes que, sous la forme de l'esclavage antique ou des tyrannies modernes, l'homme cherche à imposer à l'homme, l'Eucharistie les brise en mettant au cœur du maître et du serviteur le respect et l'amour mutuels : les liens d'amour sont substitués aux chaînes d'autocratisme et de crainte.

On vénère à Rome, dans l'église de Saint-Pierre ès liens, sous l'autel principal, les chaînes de saint Pierre ; sous tous les autels du monde dorment, brisées par le Dieu de l'Hostie, les chaînes inventées par les passions ou la tyrannie. L'âme de celui qui communie, affranchie de ses penchants mauvais et de la crainte des hommes, est libre comme la colombe qui s'élève légère et immaculée vers le ciel.

Quelle plus belle *égalité* des hommes que celle qui les réunit à la Table sainte? L'égalité absolue n'existe pas et ne peut exister, ni dans l'ordre naturel, où chacun naît avec des aptitudes diverses ; ni dans l'ordre social, où chacun prend, par l'emploi

(1) *II Cor.* III, 17.
(2) *Ibid.* V, 13.

divers de ses aptitudes, une place différente de celle du voisin ; ni dans l'ordre surnaturel, où les âmes, par leurs grâces inégales et leur inégale fidélité à ces grâces, diffèrent entre elles comme au ciel l'étoile diffère de l'étoile en importance, en position et en éclat. *Stella enim a stella differt in claritate* (1). Mais il est une égalité devant la mort et l'éternité, égalité devant Dieu qui a sur chacun de nous un pouvoir également absolu, un droit également intégral et envers nous un amour également infini, une providence également sage et bonne ; égalité devant Notre-Seigneur qui a offert également pour chacun de nous la richesse de son sang, le prix de sa Rédemption, le secours de ses grâces et l'amour de son Eglise. Les résultats sont différents parce que nous utilisons différemment les bienfaits divins. Mais comme le soleil rayonne un et pareil sur les cimes de la montagne et les profondeurs de la plaine, sur le cèdre puissant et le petit brin d'herbe, comme la pluie tombe pareillement sur le champ du laboureur actif et sur celui du paresseux, Dieu fait rayonner la chaleur de son amour et le Christ descendre la pluie de ses grâces sur tous les hommes avec une égale sollicitude ; et à l'autel Jésus s'immole également pour tous, est présent pour recevoir les hommages et les prières de tous, s'offre en communion à tous. A la sainte Table, le riche et le pauvre, le saint et le pécheur repentant, le puissant et le faible se coudoient, mêlés dans les mêmes rangs, usant des mêmes titres à recevoir leur Sauveur et leur Roi.

Cette égalité devant l'Hostie qui s'immole sur l'autel, s'enferme au tabernacle ou se donne à la Table sainte, est signe de la *fraternité* établie et nourrie par le Pain eucharistique. En prenant notre chair et notre sang, cette chair et ce sang renfermés sous l'Hostie, Notre-Seigneur s'est fait notre frère. Devenu notre frère, le premier-né d'entre les hommes, il a pu, par une mystérieuse solidarité, se faire anathème pour nous,

(1) *I Cor.* XV, 41.

et, couvert de nos péchés, accepter cette immolation que chaque autel voit recommencer chaque matin ; immolé pour nous, il nous a rappelés à cette vie surnaturelle que nous recevons du nouvel Adam dont nous sommes tous les fils et qui nous rend frères, membres d'une même famille. De cette vie il donne le meilleur aliment à la sainte Table, devenue ainsi la table de famille où les frères se rencontrent et se font plus frères, plus étroitement unis, en une communion plus large à la vie qui descend du Père par le cœur, la chair et le sang, par la grâce et la vertu du Fils. A la sainte Table l'esclave apparaît le frère de l'affranchi, le serviteur le frère de son maître, et rien n'est sublime comme la révolution sociale opérée dans le monde et dans la civilisation par la petite Hostie blanche descendue au cœur des hommes.

Les mots de liberté, d'égalité, de fraternité, sont partout sur les murs, dans les promesses des gouvernements et les revendications des citoyens ; le sens en a été perverti et la réalité faussée ; la vraie notion, la sincère réalisation de la liberté, de l'égalité et de la fraternité se trouve à la sainte Table. Peut-être peut-on ajouter qu'elle ne se trouve que là.

6. Comme là aussi la société humaine rencontre le principe de sa *perfection*.

La perfection sociale s'épanouit dans la pleine culture du vrai, du bien et du beau. Or, cette culture, rien ne la facilite et n'est apte à la promouvoir comme le Roi caché dans l'Eucharistie.

L'esprit humain veut s'enrichir, pénétrer le secret de la nature, découvrir la composition des êtres, éclairer la substance qui les constitue, fixer les rapports qui distinguent et relient les substances profondes aux apparences ou qualités secondes sous lesquelles elles se manifestent à nos sens ; il veut avoir quelques lueurs sur les conditions de vie des corps ressuscités, mille problèmes se posent devant sa raison : qu'il se tourne vers l'Eucharistie, et par les dogmes que, dans ce sacrement, le Christ a confiés à son Eglise, des solutions inouïes à l'intelligence

humaine, mais certaines d'une certitude divine, viendront enrichir nos trésors philosophiques et élargir nos horizons. La métaphysique, qui est la forme la plus haute de la science humaine et que, pour cela, les docteurs du moyen âge appelaient « la sagesse », doit à l'étude de l'Eucharistie les plus riches apports.

Le cœur humain doit également au Roi de l'autel les meilleurs stimulants moraux. Mille traits touchants montreraient comment, dans les temps de persécution, l'Hostie portée aux chrétiens prisonniers par les frères de Tharcisius mettait en leur âme l'ardeur qui leur faisait désirer et affronter le martyre ; aux siècles de corruption païenne, c'est par la communion que les vierges gardaient leur vertu, que les femmes chrétiennes protégeaient leur honneur, que les hommes domptaient leurs passions. Tout ce qui est beau et grand sur le terrain moral s'est alimenté de l'Hostie, et la patrie elle-même a vu les meilleurs de ses héros chercher la vaillance dans l'Hostie. N'est-ce pas elle qui rajeunissait les bras et le cœur des soldats de Monte Libretti et de Loigny, de Mentana et de Castelfidardo? Les Guillemin et les Pimodan, les Wiart et les de Sonis, mille autres furent des braves parce qu'ils furent des soldats de l'Eucharistie.

La beauté a ses meilleures sources au tabernacle ; c'est autour de celui-ci que l'art a multiplié ses plus admirables merveilles dans la dentelle de ses églises gothiques, dans les harmonies des grandes orgues, dans le poème des vitraux, dans les toiles et les sculptures des plus puissants artistes. Il faudrait des volumes pour rappeler tout ce que l'on doit à l'Eucharistie et tous les hommages que les artistes ont rendus au Dieu de l'autel.

Nous pouvons donc assurer que l'Eucharistie, la royauté eucharistique de Jésus est maîtresse des arts, éducatrice des mœurs, lumière des intelligences, civilisatrice des nations.

Elle assure aux sociétés humaines, par la restauration des idées d'autorité et d'obéissance, leur *ordre essentiel ;* par les bienfaits de la liberté, de l'égalité et de la fraternité, elle

leur apporte le *progrès*, et enfin, elle leur donne le commencement de la *perfection* par la culture idéale du vrai, du beau et du bien.

Aucune royauté n'est aussi efficace ni aussi bienfaisante, aucune n'est plus étendue et universelle.

IV

Elle étend son empire sur *toutes les sociétés*. Quelque forme que prennent, en effet, les groupements humains, ils relèvent du Dieu qui réside dans l'Hostie ; ils ont besoin des secours qui découlent du tabernacle comme d'une source infiniment salutaire et perpétuellement jaillissante.

1. La grande société humaine qui enveloppe les hommes de toute couleur et de toute nation relève de la royauté eucharistique de Jésus. Créateur, il a donné à chaque homme sa nature ; présidant aux générations humaines, il prononce le verbe qui tire du néant chaque âme et l'unit au corps avec lequel elle doit suivre ses destinées terrestres, et plus tard, après la résurrection, jouir ou souffrir éternellement. Comme le fer à hosties produit indéfiniment des hosties, le Verbe crée sans fatigue et sans arrêt les âmes qui doivent lui être des hosties, offertes à sa royauté en hommage total. Verbe incarné, il s'est uni, en prenant notre nature, à la race entière, et a entendu, dans ce mystère, se rendre le frère de tous les hommes, solidaire et répondant devant la justice du Père pour tous et chacun de ceux qui possèdent la même nature. Nouvel Adam, il s'est immolé sur le Calvaire et réédite chaque matin son immolation sur l'autel pour la race humaine. Rappelons-nous la parole de saint Augustin : « C'est pour l'univers entier, c'est-à-dire pour l'universalité des hommes, qu'il a payé un tel prix. » C'est à tous les hommes que la vie jaillie de son côté est offerte, et l'Eglise, qui en est l'organe et la distributrice, est l'Eglise *catholique*, c'est-à-dire universelle et possédant une vocation qui s'étend à tous les hommes et à tous les siècles.

Dans l'Eucharistie Jésus-Christ est le Roi de la race humaine, et il peut redire la parole que le Psalmiste met sur ses lèvres : « Le Seigneur mon Père m'a donné les nations pour héritage. » Il dit les nations, sans distinction ni réserve, c'est donc toutes les nations, c'est-à-dire la race.

2. Chaque nation, sous sa forme particulière, et comme nation distincte, relève également de lui et il en est le Roi, non seulement parce qu'il est le Roi de la race, mais aussi parce que sa compétence royale s'étend au fait particulier de la constitution et de la vie de cette nation.

Saint Paul l'enseigne nettement dans son discours à l'Aréopage (1) : « D'un seul homme, Dieu (et donc son Verbe créateur, et donc le Dieu contenu dans l'Hostie) a fait sortir tout le genre humain pour peupler la surface de toute la terre (et cela le constitue Roi de la race) ; ayant déterminé pour chaque nation la durée de son existence et les bornes de son domaine, afin que les hommes le cherchent et le trouvent. » Et ceci le constitue le Roi de chaque nation, Roi qui a fixé les frontières des peuples dans l'espace, leur durée dans le temps, et qui entend bien être reconnu Roi par chaque nation, puisque c'est pour qu'ils le cherchent et le trouvent qu'il les a créés d'un seul homme et répartis en diverses nations.

Sans doute, les nations ne sont pas des groupements d'essence surnaturelle et relevant par là directement de l'institution du surnaturel dans le monde. Mais le surnaturel ayant été établi et ayant été confié à l'Eglise, société surnaturelle fondée par Notre-Seigneur, les nations n'ont pas le droit de l'ignorer. Elles ont le devoir de reconnaître l'Eglise et la religion chrétienne, et même de recourir au surnaturel, puisque les nations ont besoin de liberté, d'égalité et de fraternité, de respect de l'autorité, de culture du vrai, du beau et du bien dont les sources, ou le secret, ou les adjuvants sont au tabernacle. Du reste, c'est une vérité dogmatique, que l'homme ne peut observer intégralement

---

(1) *Act.* XVII, 26, 27.

et parfaitement la loi même naturelle sans le secours de la grâce. Les gouvernants et les gouvernés ont donc besoin de la grâce, de cette grâce dont la réserve est au tabernacle, pour accomplir à souhait leurs devoirs de commandement et d'obéissance.

Tant pis pour les nations qui oublient de se tourner vers leur Roi, leur Père et Sauveur Jésus : « Dans ces derniers temps surtout, remarque Léon XIII dans l'Encyclique rappelée plus haut, on s'est efforcé d'élever, pour ainsi dire, un mur entre l'Eglise (et donc Jésus qu'elle représente) et la société civile. Dans la constitution et l'administration des Etats, on compte pour rien l'autorité sacrée du droit divin, et l'on cherche à obtenir que la religion n'exerce aucune influence dans la vie politique. Une telle attitude aboutit presque à faire disparaître la foi chrétienne, et, si c'était possible, on chasserait de la terre Dieu lui-même. Les esprits étant en proie à un si insolent orgueil, est-il étonnant que la plus grande partie du genre humain soit livrée à des troubles profonds et battue par des flots qui ne laissent personne à l'abri de la crainte et du péril? Il arrive nécessairement que les fondements les plus solides du salut public s'écroulent, lorsqu'on laisse de côté la religion. Dieu, pour faire subir à ses ennemis le châtiment qu'ils ont mérité, les a livrés à leurs penchants, de sorte qu'ils s'abandonnent à leurs passions et s'épuisent dans une licence excessive.

» De là cette abondance de maux qui sévissent et qui réclament impérieusement le secours de Celui qui, seul, peut les écarter. Or, qui est-ce, sinon Jésus-Christ, Fils unique de Dieu? Car « nul autre nom n'a été donné sous le ciel aux hommes » par lequel nous devions être sauvés. » (1) Il nous faut donc recourir à Celui qui est *la Voie, la Vérité et la Vie.* » Et où le trouver, sinon là où il est et où il se mêle et se donne à nous, c'est-à-dire dans la sainte Eucharistie?

3. Alors qu'il a laissé tous les groupements humains naturels

---

(1) *Act.* IV, 12.

à la merci des hommes qui peuvent y entrer ou en sortir à leur gré, il est une société dont il a voulu s'occuper tout particulièrement, sur laquelle il a entendu affirmer, plus que cela, exercer, plus que cela encore, monopoliser son autorité. C'est la famille. Le Christ a, en effet, revendiqué le foyer comme ressortissant à sa juridiction exclusive, et subsidiairement, suivant le langage du Palais, ressortissant à la juridiction de l'Eglise ; et de par sa volonté, le mariage entre les chrétiens est devenu un sacrement, un contrat un et indissoluble, dont la garde est confiée à l'autorité de l'Eglise, agissant au nom et par l'autorité de son Fondateur.

L'Eucharistie est un des moyens par lesquels la royauté sociale du Christ exerce sa bienfaisance sur les foyers ; elle donne aux époux les grâces de fidélité mutuelle, les forces nécessaires à l'accomplissement de leurs devoirs souvent très lourds, les lumières en face de responsabilités graves. Aux petits enfants, la communion précoce et fréquente apporte ce charme surnaturel qui nous séduit, et des habitudes pieuses qui leur seront une force à l'heure où s'engageront les luttes inévitables de la vie.

4. Dans les nations humaines, une foule de groupements sont licites et même conseillés : associations littéraires ou artistiques, sociétés de bienfaisance ou de sport, cours d'industrie et de commerce, etc., etc. Toutes ces sociétés, quelles qu'elles soient, ne peuvent s'ériger contre la loi du Christ, elles doivent même — et c'est la prudence de Pie X qui l'a rappelé — être confessionnelles, c'est-à-dire, à côté et au-dessus des intérêts professionnels ou temporaires, reconnaître et respecter les droits de Dieu et les exigences de l'âme chrétienne. Le Christ en est le Roi, et ce Sauveur qui, dans l'Eucharistie, favorise, ainsi que nous l'avons dit, la culture du vrai, du beau et du bien, ne peut, par les grâces du sacrement, qu'aider à la poursuite plus noble, plus sûre et plus désintéressée des associations régulières qui toutes ont pour but plus d'être et de bien-être, plus de bienfaisance, plus de science ou d'art.

5. Sauf la famille, nous n'avons parlé jusqu'ici que des sociétés naturelles restant dans leur sphère naturelle, et néanmoins dépendant du Verbe créateur ou recevant du Verbe incarné et caché dans l'Eucharistie les secours surnaturels utiles ou nécessaires à l'accomplissement parfait de leur tâche ; mais il est une société dont Jésus-Christ dans l'Eucharistie est le centre et le Roi tout particulièrement et essentiellement, c'est l'Eglise.

L'Eglise a été fondée par lui. Elle distribue, en son nom et par son magistère, les vérités révélées. Elle est la gardienne du dépôt révélé comme des principes de droit naturel et des préceptes de la loi morale. Par sa hiérarchie, elle gouverne le monde spirituel.

Par le pouvoir d'ordre surtout, elle est proposée au culte dont le Sacrement d'autel est le centre. L'Eucharistie, la prédication des dogmes qui la concernent ; la législation qui en règle la consécration, la conservation, la distribution ; la collation et l'exercice du pouvoir qui appelle Jésus sous l'hostie : tel est un des objets primordiaux de l'action de l'Eglise sur la terre, et Jésus, qui est le Chef dont l'Eglise est le corps, emprunte à l'Eucharistie un des titres principaux de son autorité dans l'Eglise et un des moyens les plus caractérisés de sa puissance royale sur les âmes. Nous saluons donc avec une joie et une révérence spéciales la royauté eucharistique de Jésus sur la sainte Eglise.

V

Comment les sociétés doivent-elles reconnaître cette royauté eucharistique de Jésus-Christ sur elles ?

Evidemment, il n'est pas de la compétence de ce Congrès de dicter à l'Eglise ses devoirs envers son Epoux et Roi, Jésus dans l'Eucharistie. Elle a sa hiérarchie et sa liturgie : la première a fixé dans la seconde les modes du culte officiel catholique envers le Saint Sacrement. Notre devoir est de connaître et de comprendre cette liturgie eucharistique et de prendre part dans

la mesure possible à ses manifestations : offices et pèlerinages, processions et Congrès, exposition et adoration du Saint Sacrement.

Quant aux autres sociétés, pouvoirs publics en particulier, leur devoir est de connaître l'autorité eucharistique du Christ et leur dépendance à son endroit, de laisser toute liberté à l'Eglise et aux fidèles de dérouler les pompes eucharistiques et d'y prendre part. Les sociétés, en elles-mêmes et par leurs chefs, doivent davantage, et, par des actes publics, sont tenues de reconnaître la royauté sociale de Jésus dans l'Eucharistie, de lui offrir leurs adorations, de lui témoigner leur reconnaissance, de lui demander son concours pour la bonne prospérité matérielle et morale du pays.

Ces conclusions peuvent paraître étranges. Elles sont vraies et nécessaires. Depuis le fait historique et providentiel de la Rédemption qui s'impose au monde, les sociétés n'ont pas le droit de l'ignorer, soit pour y trouver elles-mêmes des lumières et des secours, soit pour aider leurs membres à remplir leurs devoirs envers le Christ-Roi.

Qu'on ne dise pas que l'Eucharistie est essentiellement d'ordre surnaturel et que les sociétés humaines, nations ou associations, ont un but d'ordre proprement naturel, que les obliger à des manifestations de culte eucharistique, c'est les faire sortir de leur objet, les faire empiéter sur le domaine de la religion et usurper une partie de la mission de l'Eglise. L'objection paraîtra injustifiée, si l'on remarque, avec le Souverain Pontife, que, depuis la Rédemption, l'ordre naturel est compénétré de l'ordre surnaturel et qu'aucun acte humain ne peut plus être purement naturel ; que la religion appartient même à l'ordre naturel et se trouve être un des biens que toute société humaine doit respecter et que toute nation doit favoriser ; qu'enfin les sociétés, dans la reconnaissance officielle de l'autorité eucharistique du Christ, doivent agir conformément aux règles établies par l'Eglise, suprême ordonnatrice du culte divin et de la religion humaine.

Quand la grande-duchesse de Luxembourg suivait récemment à pied, dans les rues de sa ville ducale, le Saint Sacrement porté en procession ; quand, dans les Congrès eucharistiques précédents, un empereur d'Autriche ou un roi d'Espagne conviaient leurs peuples à fêter le Dieu de l'Eucharistie, et s'inclinaient eux-mêmes devant Lui, ils montraient la haute intelligence de leurs devoirs de souverains ; ils rendaient, non seulement comme chrétiens, mais comme princes, hommage au Dieu qui règne sur les nations et sur les rois ; ils donnaient au monde un noble exemple auquel nous ne saurions trop applaudir.

Mais Lourdes est le lieu éminemment choisi par Jésus-Christ pour y affirmer sa royauté par l'éclat de sa puissance et la bienfaisance de ses miracles. A Lui honneur et gloire dans les siècles des siècles !

La royauté sociale de Notre-Seigneur dans l'Eucharistie d'après les Pères grecs et les Pères latins

RAPPORT DU R. P. ROMUALD SOUARN

des Augustins de l'Assomption.

I. — Droits de la royauté.

Dans des pages vigoureuses, Bossuet a démontré que tout homme obéit par instinct à deux mouvements ; le premier le conduit à Dieu et l'autre l'unit à ses semblables. Telle est l'origine de la religion et de la société. Or, qui ne voit que la religion tomberait bientôt en ruines, et la société finirait dans le désordre et la confusion s'il n'y avait pour les conserver deux formes de gouvernement. Il a donc fallu introduire dans le monde les deux seuls pouvoirs capables de maintenir l'ordre et la discipline : la puissance des rois et l'autorité des pontifes. Notre-Seigneur est à la fois le Roi des peuples et le Pontife de Dieu. C'est lui, lui seul qui, étant le vrai Christ, le vrai Oint

du Seigneur, rassemble en sa personne la royauté et le sacerdoce par l'excellence de son onction. N'avons-nous pas à ce propos le souvenir de Melchisédech qui représente le Messie ? « Le roi de Salem, Melchisédech, offrit le pain et le vin. » (1)

Comme saint Paul le remarque (2), Melchisédech est un roi de justice et de paix, c'est le pontife du Très-Haut et prêtre pour l'éternité. N'était-ce pas pour signifier le Sauveur Jésus qui devait être le Roi de paix et le Grand-Prêtre du Dieu tout-puissant ? Roi et Pontife, Notre-Seigneur l'est surtout au Saint Sacrifice de la Messe, au moment où il offre son corps et son sang sous le voile de l'hostie et dans le vin du calice.

« O Jésus Hostie, c'est dans le ciel que vous avez établi votre trône, mais vous n'en êtes pas moins Roi sur la terre, et si vous avez sur la terre un trône, c'est votre autel ; si vous avez un palais, c'est votre temple. » (3)

Les témoignages établissant la souveraineté du Christ abondent dans la littérature patristique des premiers siècles. « Jésus règne partout, Jésus est adoré partout. Devant lui, la condition des rois n'est pas meilleure que celle de l'esclave, il est égal à tous, il est Roi de tous, il est le Seigneur et le Dieu de tous. » (4)

« Où sont, dit saint Augustin, les peuples farouches qui frémissaient autrefois contre les disciples du Christ ? Aujourd'hui ils ne sont plus. Notre-Seigneur les a frappés au cœur ; c'était dans le cœur qu'ils s'étaient élevés ; c'est dans le cœur qu'il les a abaissés. » (5)

« Le règne qu'il lui plaît d'établir sur nous, c'est la paix, c'est la liberté, c'est la vie et le salut de ses peuples. Il n'est pas Roi pour exiger des tributs, mais parce qu'il gouverne les

---

(1) *Gen.* XXV, 18.
(2) *Ep. ad Hebr.* VII, 1.
(3) Clément d'Alexandrie, l. IV. Strom. *P. G.*, t. VIII, c. 1369.
(4) *Christi regnum... ubique adoratur... non regis apud illum gratia major... omnibus rex.* (Tert., *P. L.*, t. II, c. 650.)
(5) *P. L.*, t. XXXVI, c. 503.

âmes, parce qu'il nous procure les biens éternels, parce qu'il fait régner avec lui ceux que la charité soumet à ses ordres. » (1)

La royauté du Christ s'affirme notamment dans l'Eucharistie, qui est le plus noble des sacrements. Le Docteur d'Hippone emploie une expression saisissante qui se vérifie dans l'empressement des foules à assister aux processions eucharistiques. Jésus-Christ est le divin froment qui subjugue le monde. ***Frumentum omnia sibi subjugans*** (2). La même idée revient sous une autre forme : *Sacramentum illud quo subjugatus est mundus* (3).

Saint Augustin insiste sur la nécessité pour les peuples d'avoir recours à l'Eucharistie. « Qui que vous soyez, la fraction du pain sera pour vous une source de consolation. Les disciples d'Emmaüs étaient des morts qui marchaient avec un vivant; des morts qui marchaient avec la vie. La vie marchait avec eux, mais la vie n'était pas renouvelée dans leurs cœurs. Si donc vous aussi vous voulez avoir la vie, faites ce qu'ils ont fait pour arriver à reconnaître le Seigneur. Vous aussi retenez Jésus-Christ comme hôte, si vous voulez le reconnaître comme Sauveur », c'est-à-dire comme Roi (4).

Que deviendraient les sociétés sans la *table royale* de l'Eucharistie, cette table offerte à tous les hommes (5), par laquelle le monde subsiste. Aussi avec quel respect convient-il de recevoir Jésus Hostie et de s'approcher de l'autel où descendent les séraphins, de cette table auprès de laquelle se tiennent les chérubins (6). Celui qui règne dans le ciel, que les anges adorent, nous sert d'aliment.

---

(1) *Ibid.*, *P. L.*, t. XXXV, c. 1765.
(2) *Ibid.*, *P. L.*, t. XLII, c. 269.
(3) *P. L.*, t. XXXIII, c. 201.
(4) *P. L.*, t. LXI, c. 380, t. XXXVIII, c. 1119.
(5) S. Athan., *P. G.*, t. XXVIII, c. 1047.
(6) S. Chrysost., *P. G.*, t. XLIX, c. 361, 369.

S'il est vrai que dans un palais de roi, ce qu'il y a de plus auguste, ce ne sont ni les murs ni les lambris d'or, mais le *roi sur son trône*, ainsi dans le ciel, c'est le Roi. Eh bien ! vous pouvez le voir aujourd'hui sur la terre. Je ne vous montre ni anges, ni archanges, ni le ciel, ni le ciel du ciel, je vous montre le Roi et le Seigneur universel. Comprenez-vous comment ce qu'il y a dans l'univers de plus précieux, vous le voyez sur la terre, et non seulement vous le voyez, mais encore vous le touchez, vous faites plus encore, vous vous en nourrissez (1).

« Si dans ce sacrement il y a toute l'humilité dans la majesté, il y a aussi toute la majesté dans l'humilité. » (Saint Léon.) « C'est vraiment la table du Tout-Puissant où se prend le corps du Christ. Au dehors, on aperçoit l'infirmité, mais au dedans on reconnaît la majesté. La majesté se cache sous le voile de l'infirmité. » (Saint Augustin.)

Enfin le *Cherouvicon* de la liturgie de saint Jean Chrysostome ne reflète-t-il pas la doctrine des Pères grecs ? Cette hymne dite des chérubins précède immédiatement la grande entrée. Le chœur dit : « Nous qui mystiquement représentons les chérubins et chantons à la vivifiante Trinité l'hymne trois fois sainte, déposons toute sollicitude afin de recevoir le *Roi de l'univers.* »

Pendant le chant du *Cherouvicon*, le prêtre dit tout bas : « O Roi de gloire, nul n'est digne de venir à vous, de s'approcher de vous, de vous offrir un sacrifice, s'il est lié par les désirs charnels ou les voluptés ; car vous servir est une chose grande et redoutable même pour les puissances célestes. Mais cependant, à cause de votre ineffable et infinie bonté, vous étant fait homme, sans changer en rien ce que vous êtes, vous êtes devenu notre grand Pontife, et vous nous avez donné le ministère de ce sacrifice public et non sanglant, comme étant

---

(1) S. CHRYSOST., *P. G.*, t. X, c. 205. Ἀύτη, ἡ τράπεζα τῆς ψυχῆς ἡμῶν τὰ νεῦρα, τῆς διανοίας ὁ σύνδεσμος, τῆς παῤῥησίας ἡ ὑπόθεσις, τὸ φῶς, ἡ ζωὴ.

maître de toutes choses. Vous seul, en effet, Seigneur notre Dieu, vous commandez au ciel et à la terre, vous êtes assis sur le trône des chérubins, vous êtes le Seigneur des séraphins et le Roi d'Israël. » (1)

II. — Bienfaits de la royauté sociale de Jésus-Christ dans l'Eucharistie.

La royauté, à la bien entendre, n'est-elle pas la puissance universelle de faire du bien aux peuples qui lui sont soumis ? Tout ce qui mérite le nom de puissance tend naturellement au bien, et si parfois, dit Tertullien, Dieu châtie les créatures, c'est là une sévérité forcée, empruntée, tandis que la bonté lui est naturelle : *illa ingenita, hæc accidens, illa edita, hæc adhibita ; illa propria, hæc accommodata* (2).

a) BIENFAIT DE LA VIE

La vie spirituelle, la vie intense, tel est le principal bienfait que l'Eucharistie assure aux sociétés comme aux individus.

A mesure que la société se détache de son Créateur, le chasse de son sein, refuse de reconnaître sa légitime royauté, les âmes fidèles se sentent pressées de proclamer ses droits et sa souveraineté. Puis la démonstration se fait tous les jours plus claire. Etouffée par toute espèce de mauvaises semences, rencontrant partout les obstacles, la sève chrétienne s'éteint dans les âmes. Tout est perdu si cette vie catholique ne reçoit une nouvelle et puissante intensité. Et quel moyen plus efficace, pour activer en nous la sève chrétienne, que l'usage du Sacrement de nos autels ? Sans cet aliment divin, point de vie ou une vie languissante et stérile.

Les Pères ont mis cette vérité en relief. « Prenez ce pain, dit Tertullien, car Jésus-Christ, c'est la vie, et notre vie, c'est le pain. » (3)

---

(1) Trad. du P. Charon, *les Saintes Liturgies*, p. 39.
(2) L. II *adv. Marc.*, *P. L.*, t. II, c. 298.
(3) *De oratione*, c. VI ; *P. L.*, t. I, c. 1160.

Saint Ambroise exalte à son tour la puissance et la bonté de Jésus-Roi qui, par l'Eucharistie, accomplit en notre faveur la plus grande merveille d'amour. « Considérez laquelle est la meilleure, ou de cette manne que les Juifs appelaient le pain des anges, ou de la chair de Jésus-Christ qui est le corps de la vie. Celle-là tombait du ciel, celle-ci est plus haute que le ciel ; c'est la manne non des cieux, mais du Roi des cieux. » (1)

Saint Augustin n'est pas moins explicite quand il dit : « C'est avec grande raison que les chrétiens d'Afrique appellent en leur langue le baptême du nom de salut, et le Sacrement du corps de Jésus du nom de vie... Ceux qui donnent le nom de salut, enseignent-ils autre chose que ce qui est marqué par ces paroles de l'Apôtre : il nous a sauvés par le bain de la régénération. Et ceux qui donnent au Sacrement du Seigneur le nom de vie disent-ils autre chose que ce que signifient ces paroles de l'Evangile : Je suis le pain vivant descendu du ciel ; le pain que je donnerai, c'est ma chair pour le salut du monde. » (2)

A un autre passage : « Alors, dit le Psalmiste, on dira parmi les nations : Sur toute l'étendue de la terre, voyez si de toutes parts on n'accourt point vers l'Eglise. Dans l'univers entier se paye le prix de notre rançon, et l'on répond : *Amen.* » (3)

Jésus-Christ a dit : *Venite ad me, omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos.* Venez tous, les individus comme les peuples, et je vous réconforterai. Voilà une des paroles les plus audacieuses de l'Evangile et dont la provenance ne se discute pas. Seul Notre-Seigneur a pu parler ainsi. Supposons un instant qu'un chef d'Etat s'avise, un beau jour, de tenir ce langage : Venez tous au palais royal, j'allégerai le fardeau de vos misères. D'un bout du pays à l'autre, on répondrait à une manifestation de ce genre par un sourire d'incrédulité. Jésus, lui, a laissé tomber de ses lèvres ces mots : Je vous réconfor-

(1) *De mysteriis*, c. VIII ; *P. L.*, t. XVI, c. 405-406.
(2) *Contra Pel.*, l. I, c. XXIV ; *P. L.*, t. XLIV, c. 128.
(3) *In Psalm. P. L.*, t. XXXVII, c. 1663.

terai, et les peuples viennent à la Table sainte et continueront d'y venir jusqu'à la fin des temps.

« Vous avez devant vous, dit saint Cyrille d'Alexandrie commentant un passage des Proverbes (ch. IX, v. 1-6), les délices de ce festin somptueux où l'opulence des mets le dispute à la diversité. L'auteur de cette munificence vous attend : voici les dons divins, voici la table mystérieuse, le vin vivifiant. Le Roi de gloire vous appelle, le Fils de Dieu vous reçoit, cette Sagesse substantielle qui s'est bâti un temple... vous distribue son corps et vous verse son sang comme un vin généreux. » (1)

Le saint Docteur revient très souvent sur cette idée : « Jésus s'est fait pour nous le pain vivant qui est descendu du ciel. Voilà le mystère du salut que le Seigneur livre à ses disciples. Il devait peu après ressusciter sa chair passible et remonter avec elle vers son Père ; et pourtant il ne voulait pas nous priver de sa présence, car sans la présence de Jésus, impossible à l'homme d'échapper à la mort et au péché, puisque nous ne portons pas en nous notre vie. Il nous a donné son propre corps et son propre sang pour détruire les germes de mort qui sont en nous. » (2)

Saint Jean Chrysostome fait de fréquentes allusions aux énergies vitales que nous communique la souveraineté de Jésus Hostie. « Joseph disait autrefois au grand échanson : Le roi recevra à boire de votre main, mais moi je ne dis pas que vous donnerez à boire au Roi du ciel, je vous dis que le *Roi du ciel lui-même* vous donnera un breuvage qui a une force et une vertu merveilleuses et qui surpasse par son excellence toutes les créatures corporelles et spirituelles. Ceux qui sont initiés aux divins mystères savent quelle est la force et la vertu de ce calice sacré. Souvenez-vous donc de moi quand vous serez arrivé à ce royaume tout spirituel, quand vous serez revêtu de cette pourpre éclatante qui est teinte du sang du Seigneur,

---

(1) *Hom. in mysticam cœnam*, *P. G.*, t. LXXVII, c. 1017.
(2) *Hom. in Luc.*, *P. G.*, *loc. cit.*

quand vous porterez sur le front ce diadème lumineux et plus brillant que les rayons du soleil.

A un autre endroit : Ceux qui participent à ce sang vivent dans la société des anges, des archanges et des puissances des cieux ; ils sont revêtus de la robe royale de Jésus-Christ ; c'est trop peu dire, ils sont revêtus du *Roi même* (1).

En Occident, saint Pierre Chrysologue fait écho à la tradition patristique quand il dit : « Jésus-Christ a légué son corps à l'Eglise afin que cette *chair céleste fût la source de salut pour les nations qui s'en nourriraient*. Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, et ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous. » (2)

b) BIENFAIT DE L'UNITÉ

Dans leurs homélies, les Pères de l'Eglise développent souvent ce thème des relations étroites qui existent entre l'Eucharistie et le véritable amour du prochain. Avec saint Paul, ils trouvent dans la matière même du sacrement le symbolisme de l'union qui de tous les chrétiens ne doit former qu'un corps mystique. Jésus Hostie est le Roi et le centre des peuples : les témoignages abondent à l'appui de cette affirmation.

« Nous ne formons tous, dit saint Paul, qu'un seul corps, parce que nous participons à un même pain. N'est-ce pas dire que des *nations ont été incorporées à Jésus-Christ, ont été unies à lui par la sainte Eucharistie* ? Bien que nous soyons distincts des autres, possédant chacun notre personnalité par laquelle l'un est Jean, l'autre est Pierre ou Thomas ou Matthieu, néanmoins nous sommes tous incorporés à Jésus-Christ, nourris que nous sommes de la même chair et marqués par le même esprit du sceau de l'unité. » (3)

---

(1) P. G., t. LIX, c. 262.
(2) P. L., t. LII, c. 467. *Christus corpus suum Ecclesiæ transmisit ad mensam ut esset cœlestis caro manducaturis gentibus ad salutem.*
(3) S. CYRILLE D'ALEX., *P. G.*, t. LXXV, c. 697.

Saint Chrysostome traite le même sujet à plusieurs reprises. « Pourquoi parler de communion ? Nous sommes précisément ce corps même. Qu'est-ce que le pain ? Le corps du Christ. Que deviennent les communiants ? Le corps du Christ, non pas une multitude de corps, mais un corps unique. De même que le pain composé de tant de grains de blé n'est qu'un pain unique, de telle sorte qu'on n'aperçoit plus les grains ; de même que les grains y subsistent, mais impossible de voir ce qui les distingue dans la masse si bien unie, ainsi nous tous ensemble et avec le Christ nous ne faisons qu'un tout. En effet, ce n'est pas d'un corps que se nourrit celui-ci, d'un autre corps, celui-là ; c'est le même corps qui les nourrit tous. » (1)

« O Agneau de Dieu, s'écrie saint Léon, vous êtes le véritable Agneau qui effacez les péchés du monde ; en vous s'achèvent tous les mystères; en établissant un seul sacrifice, vous voulez faire de *toutes les nations un unique royaume.* » (2)

Au VIIe siècle, le théologien grec saint Maxime le Confesseur démontre que l'Eucharistie est le lien social des peuples. « Comme tous les fidèles qui ont communié, dit-il, ont participé à ces biens spirituels, ils sont de nouveau unis entre eux et cette fois d'une façon plus intime qu'auparavant, puisque c'est le Christ lui-même, le Dieu-Hostie, qui sert de trait d'union entre les cœurs. »

III. — Luttes soutenues aux premiers siècles pour la royauté de Jésus Hostie.

Athanase, aussi illustre par l'énergie de son caractère que par la force de son génie, eut toute sa vie à combattre contre les ennemis de la foi. Lui-même dénonce la coupable facilité avec laquelle Constance se prêtait à tous les complots des ariens.

---

(1) *P. G.*, t. LXI, c. 199.
(2) *Serm. de Pas. P. L.*, t. LIV, c. 341.

Après avoir volé les églises aux catholiques, les hérétiques s'acharnaient contre l'autel et le sanctuaire.

L'empereur ne veut point d'Athanase et commande que les églises soient données aux ariens. L'intrépide lutteur refuse de livrer les palais du divin Roi.

En Occident paraît saint Hilaire de Poitiers dont saint Jérôme a vanté l'éloquence en le comparant au plus rapide de nos fleuves, *eloquentiæ latinæ Rhodanus*. Lui aussi lutte contre l'arianisme qui commençait à diviser le monde et s'élève vigoureusement contre l'empereur Constance qui tentait d'enlever les églises aux adeptes de la vraie foi.

Qui ne connaît la fermeté de saint Ambroise ? L'archevêque de Milan résista plus d'une fois aux injonctions de la cour. L'impératrice Justine eut un jour l'audace de réclamer pour les ariens la Basilique Portienne située hors les murs. Ambroise répondit qu'il ne livrerait jamais le temple de Dieu à ses ennemis. De nouvelles sommations faites au nom de l'impératrice n'eurent pas plus de succès. « Cédez la basilique, lui disaient les courtisans, elle appartient à l'empereur. — Si le prince, répondit Ambroise, me demandait ce qui est à moi, mes terres, mon argent, je ne les lui refuserais pas..., mais il n'a aucun droit à ce qui appartient à Dieu. Voulez-vous mon patrimoine ? Vous pouvez le prendre. Si vous me demandez mon corps, je suis prêt à le livrer, moi, je sacrifierai ma vie pour la cause des autels. »

Dans une lettre à sa sœur Marcelline, l'archevêque lui rend compte des mouvements excités par les ariens pour s'emparer des églises de Milan. « On me dit : Tout est permis à l'empereur. Tout est à lui. Je réponds : Ne vous faites pas ce tort de croire que comme empereur vous ayez quelque droit sur les choses divines. Si vous voulez que Dieu protège votre vie et votre empire, montrez-vous soumis à Dieu. A Dieu ce qui est à Dieu, et à César ce qui est à César. »

Dans le discours contre l'évêque arien, saint Ambroise s'exprime ainsi : « Vous venez d'entendre lire l'histoire de

Naboth à qui le roi Achab demandait sa vigne. « Dieu me garde, répondit-il, de livrer l'héritage de mes pères », et il défendit sa vigne au prix de son sang. Quand Naboth refusa de livrer sa vigne, j'irais, moi, livrer l'Eglise de Jésus-Christ !... Le tribut appartient à César ; à Dieu son Eglise ; elle ne peut être à César, car l'autorité de César ne s'étend pas sur le temple de Dieu. L'empereur est dans l'Eglise, non au-dessus d'elle. Qu'y a-t-il de plus glorieux pour l'empereur que d'être nommé fils de l'Eglise ? »

Ambroise était saintement jaloux de la gloire de Dieu : dans le sanctuaire il n'y avait de la place que pour le Roi des rois, Notre-Seigneur. Un jour de fête, après avoir présenté son offrande à l'autel, Théodose était resté dans l'enceinte du sanctuaire. Ambroise lui demanda ce qu'il attendait. Théodose répondit qu'il restait là pour assister au Sacrifice. Aussitôt, l'archidiacre alla lui dire de la part de l'évêque : « Seigneur, il n'y a que les ministres sacrés qui aient le droit de rester dans le sanctuaire ; vous devez en sortir et rester avec les fidèles. La pourpre fait les princes et non les prêtres. »

L'empereur sortit du sanctuaire et alla se ranger parmi les laïques.

Quand, après le massacre de Thessalonique, Théodose se présenta pour assister aux Saints Mystères, il trouva sur le seuil de la basilique le pontife avec ses ornements sacrés. L'évêque enjoignit à l'empereur de se retirer en lui rappelant qu'il n'était qu'un homme devant Dieu. « De quels yeux pourriez-vous soutenir l'aspect du *temple où réside le Maître universel ?* » Théodose n'insista pas.

En Orient, les saints évêques déploient le même courage pour défendre l'église et le tabernacle contre les usurpations sacrilèges des ariens. Faut-il rappeler les souffrances endurées par saint Grégoire de Naziance, archevêque de Constantinople ? Pendant la nuit de Pâques, en 379, au moment de l'administration du baptême, les ariens se précipitent en foule dans l'église de l'Anastasie, pénètrent jusque dans le chœur, pro-

fanent l'autel et *foulent sous les pieds les Saints Mystères.* C'est toujours, comme l'on voit, un incroyable acharnement contre le Dieu de l'Eucharistie dont les vaillants athlètes proclament les droits souverains.

Du temps de saint Chrysostome, le général Gaïnas réclamait impérieusement de l'empereur une des églises de Constantinople pour les ariens, ses coreligionnaires. L'empereur, n'osant refuser, pria Chrysostome de la désigner, mais l'évêque resta sourd aux menaces du général et ne consentit jamais à livrer une église aux sectateurs de l'hérésie.

Malgré l'appui des puissances séculières, l'hérésie succomba devant la noble fermeté des Athanase, des Ambroise et des Chrysostome. Jésus-Christ au tabernacle avait une fois de plus affirmé sa *royauté* et revendiqué le droit de nourrir son peuple en lui distribuant l'aliment de la vie et de l'unité.

Si la sève eucharistique avait toujours circulé dans les nations chrétiennes, elle aurait étouffé dans l'esprit les germes de l'orgueil et triomphé sans peine de cet égoïsme qui refroidit les cœurs. Malheureusement, certains superbes, au lieu d'adhérer humblement à Celui qui a les paroles de vie éternelle, se sont tournés vers les puissances séculières pour en obtenir la satisfaction de leurs vaines ambitions. Non contents de cela, ces mauvais bergers ont entraîné à leur suite des chrétientés jusque-là fidèles. Depuis lors, ces frères séparés, tout en ayant gardé le Sacrement de l'unité, n'y trouvent plus, par leur faute, cette vie intérieure, cette ferveur qui renouvelle l'organisme spirituel. Ce n'est pas la mort, sans doute, mais ce n'est plus la vie. Et cependant Notre-Seigneur est venu apporter l'abondance de la vie. Aussi émettons-nous le vœu que les peuples d'Orient, grâce à une dévotion profonde envers Jésus Hostie, retrouvent l'unité des esprits dans la vérité et l'union des cœurs dans la charité !...

C'est alors que se réalisera la parole de saint Chrysologue : les nations chrétiennes fortifiées par la nourriture céleste du Christ verront dans l'Eucharistie un gage de salut.

Le développement de la doctrine de la royauté sociale de Jésus-Christ dans l'Eucharistie d'après l'enseignement des Universités

RAPPORT DU R. P. M.-D. CHAUVIN
des Frères Prêcheurs.

MESSEIGNEURS,
MESSIEURS,

Depuis le XIII[e] siècle, les Universités ont jeté sur la doctrine chrétienne l'éclat d'un éloquent commentaire et d'une brillante défense.

Avant cette époque, dans l'état de trouble et d'instabilité qu'entretenait la barbarie expirante, trois Universités seulement (Paris, Bologne, Salerne) présidaient à l'enseignement de la chrétienté encore en formation. Mais, dès que le christianisme règne sans conteste, les Universités se fondent partout et désormais se multiplieront jusqu'à la fin du XV[e] siècle. La France en comptera 12, l'Italie 17, l'Allemagne 17, l'Espagne 10, l'Angleterre 5, la Hongrie 3, la Suède, le Danemark, la Pologne, le Brabant, la Bourgogne une chacun.

Il existe donc, avant l'apparition de Luther qui en fermera beaucoup, 69 Universités, où sont enseignées, avec la théologie, toutes les branches du savoir humain. Après le passage du prétendu réformateur qui ne créa que des ruines, trente nouvelles Universités s'ouvrent encore dans les nations restées fidèles ou dans les contrées nouvellement découvertes.

Si les grands hérésiarques sont presque tous issus de ces Universités, leurs erreurs du moins provoquèrent parmi leurs maîtres ou parmi leurs collègues une réaction si convaincue, que, en définitive, leurs défections ont été presque toujours pour le dogme qu'ils niaient l'occasion d'une plus haute exaltation, d'une plus minutieuse, plus complète explication. Dans les Conciles où l'Eglise fixa pour toujours certains points

implicites des dogmes, les professeurs des Universités furent appelés pour préparer, documenter les définitions et en esquisser les rédactions.

La doctrine de la royauté sociale du Christ dans l'Eucharistie n'échappe pas à cette loi pratique de la vie de l'Eglise.

A la base de la royauté de Jésus-Christ dans l'Eucharistie il y a le dogme de la présence réelle.

Aussi longtemps que les maîtres des Universités s'entendirent sur l'enseignement de la présence réelle et de la transsubstantiation, on trouve tout naturel de reconnaître la royauté de l'Hôte des tabernacles, de lui rendre les adorations et les hommages qui sont dus à l'Enfant de la Crèche, au Martyr du Calvaire, au Triomphateur de la Résurrection et de l'Ascension. Quand les hérétiques se levèrent pour nier d'une manière plus ou moins radicale la présence réelle de Jésus-Christ dans l'hostie, ils s'attaquèrent en même temps à l'idée de la royauté eucharistique. L'histoire de celle-ci est logiquement et réellement liée à l'histoire de celle-là.

A Oxford, en 1381, Wiclef, recteur de Baillol, mutila l'enseignement traditionnel de la présence réelle. Condamné par Guillaume Berton, le chancelier de l'Université, il recruta cependant assez d'adeptes pour troubler profondément l'enseignement qui se donnait dans la célèbre ville anglaise (1382). L'archevêque de Cantorbéry, Guillaume de Courtenay, réunit à Londres un synode qui excommunia Wiclef, et comme sa secte ne désarmait pas, son successeur, Thomas Arundel, aux Conseils de Londres (1397 et 1401) et d'Oxford (1408), exigea de tous les professeurs suspects le désaveu des propositions du maître condamné.

L'erreur de Wiclef ne restait pas sans écho même en dehors d'Angleterre. A Prague, en 1401, Jean Huss, doyen de la Faculté de philosophie, essaya d'introduire l'hérésie du recteur de Baillol. Après des alternatives d'échec et de succès au sein même de son Université, Jean Huss, deux fois condamné, en 1403 et en 1408, par l'archevêque et par le chancelier, fut

déféré au jugement du Concile de Constance. Accusé d'hérésie au sujet de l'Eucharistie, il se défendit assez habilement pour séparer sa cause de celle de Wiclef, mais son enseignement resta la source de nombreuses divergences vis-à-vis de la doctrine de l'Eglise.

En 1520, Luther s'insurge contre Rome. Pendant qu'il rejette la transsubstantiation, en maintenant la présence réelle, Zwingle, Œcolampade se prononcent contre l'une et l'autre. Bucer, Calvin cherchent à les mettre d'accord ; et tous finissent par s'entendre pour traiter d'idolâtres les catholiques qui, fidèles à leur foi, continuent à adorer Jésus-Christ dans l'hostie et à lui rendre les honneurs divins et royaux. De toutes parts, les docteurs des Universités fidèles s'élèvent avec indignation contre les blasphèmes de la nouvelle secte. A leurs côtés, les Ordres religieux lancent à l'assaut de la nouvelle hérésie une armée de maîtres illustres : les Dominicains, avec Cajetan, professeur aux Universités de Pavie et de Padoue ; Melchior Cano et Dominique Soto qui se succèdent dans la chaire de Salamanque ; Pierre Soto que se disputent Oxford et Dillingen ; les Jésuites, avec Canisius, professeur à Cologne, à Ingolstadt, à Vienne, et fondateur du Collège germanique, Lainez qui enseigne à la Sapience, font converger tous les efforts de leur enseignement contre le protestantisme.

La plupart de ces illustres universitaires assistèrent au Concile de Trente, où leur présence apporta une vive lumière et prépara les décisions des Pères. Le Concile définit dans les moindres détails le dogme de la présence réelle ; comme corollaire, il proclama qu'il fallait adorer Jésus-Christ dans l'hostie, et lui rendre partout où apparaissait cette hostie les honneurs royaux (sess. XIII, can. V) :

« Si quelqu'un dit que dans le sacrement de l'Eucharistie on ne doit pas adorer le Christ, Fils unique de Dieu, d'un culte de lâtrie, même extérieur, et par suite qu'on ne doit pas l'honorer par une solennité particulière, le porter en procession selon le rite et la coutume louable et universelle de la sainte

Eglise, l'exposer publiquement aux adorations du peuple... qu'il soit anathème. »

Voilà, résumé, *ne varietur*, l'enseignement de plusieurs siècles d'activité universitaire, et affirmé le lien de raison et de fait qui dans cet enseignement avait toujours uni la présence réelle et la royauté du Christ dans l'Eucharistie.

Les Universités rendaient à l'Eglise son propre bien, et en force ce qu'elles avaient reçu d'elle en lumière.

Mais le Concile de Trente n'eut pas raison partout des audaces de l'hérésie. Aux lieux où elle triompha, celle-ci abolit le culte eucharistique ; les Universités fidèles continuèrent donc la lutte.

A Paris, à Douai, à Louvain, à Dillingen, à Ingolstadt, à Salamanque, à Alcala, à Coïmbre, Coeffeteau, Gonet, du Perron, Sylvius, Billuart, Bellarmin, Lugo, Valentia, Suarez, Jean de Saint-Thomas, pour n'en nommer que quelques-uns, défendirent vigoureusement la présence réelle, ainsi que le culte extérieur et intérieur rendu au Christ du tabernacle comme au Chef de l'humanité. Instruite et excitée par eux, la chrétienté donna un développement magnifique au culte du Saint Sacrement. Elle ne savait qu'ajouter aux honneurs royaux pour les rendre dignes du Saint Sacrement : processions où l'Hostie était portée sous un dais plus riche que celui des rois, expositions solennelles où l'ostensoir était élevé comme sur un trône, acclamations de la liturgie : *Christum regem adoremus dominantem gentibus qui se manducantibus dat spiritus pinguedinem*, cortèges où le roi suit son Roi, où l'armée encadre son Chef, où l'Université précède son Maître divin, voilà ce qu'il fut donné de voir à ces heures où l'Eglise triomphait, soutenue par les maîtres fidèles à son inspiration.

Aujourd'hui, ces maîtres poursuivent leur œuvre, malgré le triomphe passager des erreurs issues du protestantisme. Celui-ci n'avait pas osé aller au bout des conséquences de ses principes : non plus que le gallicanisme ni le joséphisme. La rupture de la société avec Dieu, la neutralité religieuse des

services sociaux, d'où l'ignorance officielle du Roi de l'Eucharistie, sont des erreurs modernes, écloses dans la chaleur de l'atmosphère de la Révolution, mais contenues en germe dans les hérésies du XVIe, du XVIIe et du XVIIIe siècle.

Dans nos Universités modernes, des voix autorisées ne cessent de se faire entendre, pour exalter l'Eucharistie et son culte divin et royal. Les cardinaux Franzelin, Billot, Gasparri, Mgr Batiffol continuent la lignée des grands universitaires, des grands serviteurs du Roi eucharistique.

C'est à tous ces maîtres que nous avons emprunté la doctrine de la royauté sociale du Christ dans l'Eucharistie.

Mais, contraint de faire un choix, pour rester dans les limites du possible, nous avons cru que le meilleur était de nous en remettre à l'enseignement du maître des maîtres, saint Thomas. Par lui, nous sommes sûrs d'avoir l'écho de toutes les Universités, puisque, au long des siècles, on n'y a guère fait autre chose que le commenter : puisque, aujourd'hui, en 1914, la voix auguste chargée par Dieu de régler souverainement l'enseignement des Universités vient de nous dire :

« Pour cultiver la théologie d'une façon plus profonde, comme elle doit être cultivée dans les Universités..., il faut absolument que, revenant à l'ancienne coutume dont il n'eût fallu jamais s'écarter, il y ait des cours sur la *Somme théologique* elle-même, pour ce motif encore que ce livre commenté rendra plus facile l'intelligence et l'explication des décrets solennels de l'Eglise enseignante, et de ses actes venus dans la suite. » (1)

Le texte de saint Thomas et, avec son texte, les commentaires de trois des plus illustres professeurs des Universités d'Italie, d'Allemagne et de France, nous fourniront donc tous les arguments et tous les éclaircissements utiles à notre doctrine.

(1) Pie X, *Motu Proprio « Doctoris Angelici »*, 29 juin 1914.

Et pour plus de précision, nous fixerons successivement les trois parties de la doctrine :

La royauté du Christ ;

La royauté eucharistique du Christ ;

La royauté sociale de l'Eucharistie.

I. — La royauté du Christ.

Dans la question LIX de la IIIe partie de la *Somme théologique*, et dans les chapitres XIII, XIV, XV du IIIe livre du *De Rege et Regno*, nous trouvons solidement établies la base et l'extension de la royauté du Christ.

Sur ces textes, pour ne pas dévier de la pensée du maître, nous suivrons comme guides trois illustres professeurs des Universités d'Italie, d'Allemagne et de France : le cardinal Cajetan, le grand commentateur de saint Thomas, professeur aux Universités de Padoue (1494) et de Pavie (1497) ; Valentia, l'illustre docteur de la Compagnie de Jésus, dans l'Université d'Ingolstadt et de Dillingen (1590) ; Sylvius, autrement dit le chanoine Dubois, le maître séculier de l'Université de Douai (1660).

Dans cette question LIX, saint Thomas traite du pouvoir judiciaire du Christ. L'article 3 : *Utrum Christus ex meritis adeptus fuerit judiciariam potestatem* démontre que le pouvoir judiciaire appartient au Christ. Et le maître ajoute que son raisonnement vaut aussi bien pour le pouvoir royal, car le pouvoir judiciaire n'est qu'une émanation, une propriété du pouvoir royal. *In throno intelligitur judiciaria potestas, secundum illud Psalmi* IX, 5 : « *Sedisti super thronum qui judicas justitiam.* » (*In corp.*) *Judiciaria potestas consequitur regiam dignitatem.* (*Arg.* I.)

Nous pouvons donc appliquer, et le maître lui-même applique, à l'un tout ce qu'il dit de l'autre. Et de son raisonnement il ressort que le pouvoir royal appartient au Christ pour quatre raisons :

Parce que le Christ est une personne divine ;
Parce qu'il est la tête du corps mystique de l'Eglise ;
Parce qu'il a la plénitude de la grâce ;
Parce qu'il a conquis lui-même par ses mérites ce pouvoir.

1. Le Christ est une personne divine, Fils de Dieu et Dieu comme son Père, héritier du Créateur et Créateur comme lui. S'il ne vient pas à l'esprit de refuser à Dieu le droit de juger et de régir son œuvre, il serait aussi absurde de contester les mêmes droits au Verbe, qui par sa personne même est l'expression de la pensée du Père (art. 1, corp.). *Quia Filius est sapientia et veritas a patre procedens, et ipsum perfecte repræsentans, ideo proprie judiciaria potestas attribuitur Filio Dei.*

2. Le Christ est la tête du corps mystique de l'Eglise ; la tête du corps que constitue le genre humain régénéré. C'est à lui de nous juger et de nous diriger, comme c'est à notre tête de diriger et de juger notre corps tout entier. Du Christ en tous les hommes dérive la grâce, vie surnaturelle faite de pensée et de vouloir, comme du cerveau s'innervent en tout notre corps le flux sensitif et le flux moteur. Et comme revient au cerveau pour y être conscient, pour y être jugé, tout acte de sensation, ainsi tout revient au Christ pour être jugé en dernier ressort.

3. Le Christ a la plénitude de la grâce habituelle, et cette plénitude seule réalise l'idéal parfait de la sagesse qui a le droit de juger et de régir toutes choses. *Spiritualis judicat omnia.* L'être intelligent juge tout, et s'il est l'intelligence parfaite, que peut-il échapper à son jugement et à sa royauté ?

4. Mais cette plénitude de grâce habituelle, le Christ l'a conquise par les mérites de sa vie et de sa mort. Il a combattu pour établir la justice de Dieu, et il a vaincu par l'injuste jugement qu'il a dû subir. *Et vincas cum judicaris.* Dès lors, Dieu n'eût pas été lui-même parfaitement juste, s'il ne l'avait pas constitué Juge suprême et souverain Roi en son nom. Il n'y a pas manqué, l'Esprit-Saint nous le témoigne : *Ego autem*

constitutus sum rex super montem sanctum ejus, prædicans præceptum ejus (1).

Omnia clara sunt in littera, dit de cet article le maître de Padoue, Cajetan, « tout est lumière » et ne laisse rien à désirer sur les fondements de la royauté du Christ.

Nous avons maintenant à déterminer à quoi s'étend la royauté du Christ.

Saint Thomas le définit dans l'article 41 : *utrum Christo conveniat judiciaria potestas quantum ad omnes res humanas.*

Il semble, dit le saint Docteur, que la royauté du Christ ne s'étende pas aux choses humaines, aux affaires purement temporelles. C'est du moins ce que l'on pourrait induire d'une réponse que le Christ lui-même fit à quelque processif qui venait lui demander justice (2) : « *Homo quis me constituit judicem aut divisorem super vos?* Homme, qui m'a fait juge et expert de vos affaires ? » Et saint Paul, reprenant la même pensée, n'a-t-il pas dit (3) : « En lui soumettant toutes choses, Dieu n'a rien laissé en dehors de son empire. Or, à présent, nous ne voyons pas encore que toutes choses lui soient soumises. » Enfin, saint Augustin jette encore un jour plus vif sur l'objection par une réflexion de la *Cité de Dieu* (c. II) : « A la justice divine il faut attribuer l'alternative de biens et de maux dans la vie des bons et dans la vie des méchants. » Mais le monde n'a pas attendu le Christ pour être témoin de ces vicissitudes : donc le pouvoir du Christ n'a pas d'influence sur les choses humaines.

A ces objections, saint Thomas répond par un triple argument. Comme Dieu, Jésus-Christ gouverne évidemment les choses humaines puisque le Père ne fait rien sans lui. Mais comme homme il y a droit trois fois, et la dernière surtout nous intéresse. Droit, parce qu'il est l'homme idéal, l'homme par-

---

(1) *Ps.* II, 6.
(2) *Luc.* XII, 14.
(3) *Hebr.* II, 8.

fait ; droit, parce qu'il est mort pour l'acquérir : écoutez là-dessus saint Paul (1) : *In hoc Christus mortuus est et resurrexit ut vivorum et mortuorum dominatur,* et le prophète Daniel (2) : *Dedit ei potestatem et honorem et regnum ; et omnes populi tribus et linguæ servient ei.* Dieu lui a donné la royauté avec son pouvoir et ses honneurs, et tous les peuples, toutes les races, toutes les langues lui feront hommage.

Droit enfin pour une troisième raison, intéressante spécialement parce qu'elle précise merveilleusement l'extension de la royauté du Christ et nous empêchera d'exagérer la doctrine de la royauté sociale.

En tous genres d'affaires, dit saint Thomas, l'accessoire suit le nécessaire. Or, le Christ a toute sa raison d'être dans la nécessité de sauver les âmes des hommes. Et comme rien dans ce qui occupe les hommes n'est indifférent à leur salut, comme tout doit y concourir, rien non plus des choses temporelles n'est indifférent au Christ, tout en est soumis à son attention, à son jugement, à sa royauté, comme y est soumis notre salut.

Cette idée, saint Thomas la reprendra au chapitre XIII du livre III du *De Rege et Regno* : « Il est clair que le royaume du Christ concerne le salut de l'âme et les biens spirituels, quoiqu'il ne soit pas étranger aux biens temporels dans la mesure où ils servent à acquérir les biens spirituels. »

Le Christ n'est donc pas Roi dans le monde temporel à la façon de ceux qui y sont plongés, il ne sera pas le Roi des nations à la façon de ceux qui les gouvernent pour leur procurer premièrement les biens nécessaires de la vie d'ici-bas. « *Regnum meum non est de hoc mundo.* Mon royaume n'est pas de ce monde », a-t-il lui-même répondu à Pilate. Sans doute il pourrait gouverner toutes les nations comme il gouvernait Israël. Mais désormais sa royauté est toute spirituelle,

---

(1) *Rom.* XIV, 9.
(2) *Dan.* VII, 14.

non eripit mortalia, qui regna dat cœlestia. Celui qui donne l'éternel ne veut pas pour lui du passager, du temporel. *Quamvis esset rex constitutus a Deo, non tamen in terris vivens terrenum regnum temporaliter administrare voluit* (ad 1m). Quoique Roi de droit divin, il n'a pas voulu pendant sa vie gouverner un empire terrestre, et depuis sa Passion il n'a pas changé sa manière de faire, *nondum sunt omnia subjecta quantum ad executionem suo potestatis* (ad 2m) ; mais un jour il prendra en main l'exercice de tout son pouvoir royal : *quod quidem erit in futuro quando de omnibus voluntatem suam adimplebit, quos dam quidem salvando ; quosdam autem puniendo* (ad 2m).

De cette doctrine de la royauté du Christ, saint Thomas, Messieurs, tire en d'autres endroits de ses œuvres une triple leçon qui aujourd'hui plus que jamais est opportune :

Il ne veut pas que dans nos prières nous ayons toujours à la bouche et avant tout les demandes de biens temporels. Jésus-Christ met toujours à nous exaucer un conditionnel : si ces biens ne contrarient pas notre salut : l'accessoire suit le nécessaire.

Il ne veut pas non plus que dans notre vie nous soustrayions quoi que ce soit de nos affaires temporelles à sa royauté, car tout, situation, famille, politique, sert ou dessert cette royauté spirituelle, facilite ou compromet notre salut : l'accessoire suit le nécessaire.

Il ne veut pas que les gouvernements ignorent la royauté spirituelle de Jésus-Christ, car ils ne s'occupent que de l'accessoire, et le Christ s'occupe du nécessaire ; il aurait le droit de régir l'accessoire par lui-même, mais il le leur laisse, c'est à condition seulement qu'ils ne renversent pas l'ordre des choses. Il y a dans le *De Rege et Regno* tout un programme sur ce point délicat (1). « Comme le but de la vie présente, si agréable qu'elle soit, est la béati-

(1) *De Rege et Regno*, l. I, c. xv.

tude céleste, les rois doivent faciliter à leurs peuples la vie vertueuse capable de les amener à cette béatitude ; donc, ordonner tout ce qui les y oriente, interdire, autant que possible, tout ce qui les en détourne. Quant à savoir bien la route et les obstacles, ils n'y peuvent prétendre sans le secours de la loi divine, et cette loi, c'est au sacerdoce de l'enseigner, selon cette parole de Malachie (1) : « Les lèvres du Prêtre sont le réservoir de la science éternelle, et c'est de leur bouche qu'il faut emprunter la loi divine. »

Pour achever le tableau de cette royauté de Jésus-Christ dont nous venons de voir les fondements, l'extension, les leçons pratiques, il faudrait suivre saint Thomas dans les pages enthousiastes du *De Rege et Regno*, où il célèbre la monarchie du Christ avec des accents dignes du *Lauda Sion*.

« A l'empire romain succède une monarchie qui éclipse toutes les autres d'un triple rayonnement. »

Par sa durée : elle a duré davantage, elle dure encore, elle durera jusqu'à la rénovation du monde, comme l'annonce le prophète Daniel...

Par son étendue : « toute la terre a retenti de sa voix et les bornes du monde n'ont pas arrêté le son de ses paroles », est-il écrit au psaume XVIII, 5. En effet, pas un coin du monde, pas une plage où le nom du Christ n'ait des adorateurs...

Par la dignité de la personne de son titulaire, car il est Dieu et homme. Et la nature humaine du Christ considérée à la lumière de cette union participe une puissance infinie au-dessous de laquelle toute puissance humaine reste bien bas... Elle les dépasse, elle les efface, elle les brise, car toutes sont ses sujettes (XLV, 22), comme Dieu l'annonçait par la bouche d'Isaïe : « Je suis Dieu, il n'y en a point d'autre... Tout genou fléchira devant moi, et toute langue me prêtera serment. » C'est encore ce que disait saint Paul aux Philippiens : « Au nom

---

(1) *Ibid.*, II, 7.

de Jésus, tout genou doit fléchir, au ciel, sur la terre, dans l'enfer. »

... Cette monarchie, Daniel la dépeignait ainsi à Nabuchodonosor : « A ce moment-là, c'est-à-dire quand les quatre monarchies auront disparu, Dieu suscitera une royauté divine qui ne finira point, qui ne passera pas à un autre, qui dominera, en les mettant à leur humble place, tous les royaumes d'ici-bas. Ce sera le royaume éternel. » Et la raison de son éternité est évidente, puisque ce royaume confinera à l'éternel, son titulaire étant Dieu et homme tout à la fois. Et par là sera clos de point en point le cercle où se meut le monde créé : de Dieu toute souveraineté dérive, et, le courant des fluctuations humaines suivi jusqu'à son terme, à Dieu la souveraineté revient comme en son immuable principe.

« Mais quand donc, direz-vous, a commencé la royauté de Jésus-Christ ? » De fait, après lui de nombreux rois ont régné, et lui, il s'est contenté d'une existence moins que royale. Ecoutez saint Matthieu : « Les renards ont leurs tanières, les oiseaux du ciel leurs nids ; le Fils de l'homme, lui, n'a pas où reposer sa tête. » Et dans saint Jean nous lisons qu'après avoir nourri la foule, il se cacha parce que le peuple voulait l'enlever et le faire roi.

La réponse est que la royauté du Christ a commencé en même temps que sa vie terrestre. Les signes en sont : le rôle des anges, ses serviteurs et ses hérauts, l'adoration des mages qui cherchent le Roi des Juifs. De tels actes font assez augurer que le Christ est roi et quand il commence à l'être réellement, et ils soulignent que dans son enfance, sa puissance, marque de l'excellence de sa royauté, apparaît mieux que dans son âge adulte, afin qu'on sache que sa faiblesse est volontaire, non nécessaire. Et il n'use de sa puissance qu'exceptionnellement en public ; ordinairement, il vit dans l'état d'humilité pour enseigner aux rois l'humilité et à tout le monde que son royaume est d'ordre spirituel, que sa royauté tend directement à développer la vie spirituelle.

« Commencé dans l'humilité de sa naissance, le règne du Christ s'étend peu à peu, dans la mesure où il arrive à la connaissance des hommes, jusqu'à ce qu'il s'impose à la résistance même de ses ennemis. Alors les bons l'accueillant avec la joie de la béatitude éternelle, les mauvais avec la confusion du désespoir, le règne du Christ sera consommé, nulle intelligence n'ayant échappé à sa connaissance. » (1)

« Ce sera la fin : il remettra son royaume à son Dieu, à son Père, après avoir anéanti toute principauté, toute puissance et toute force, car il faut qu'il règne « jusqu'à ce qu'il ait mis » tous ses ennemis sous ses pieds »... Et lorsque tout lui aura été soumis, le Fils lui-même fera hommage à Celui qui lui aura soumis toutes choses, afin que Dieu soit tout en tous. » (2)

II. — La royauté de Jésus-Christ dans l'Eucharistie.

Le royaume des choses humaines appartient à Jésus-Christ. Tel est l'enseignement de saint Thomas et de tous ses commentateurs qui ont maintenu sa doctrine dans les Universités.

Mais, sur ses pas toujours, nous pouvons aller plus avant dans notre thèse et montrer que c'est au Christ de l'Eucharistie qu'appartient éminemment cette royauté.

Dans le Commentaire sur saint Matthieu que le Docteur Angélique donna vers 1258 à Rome, dans ses leçons au Vatican, nous lisons que le Christ réalisa la définition du roi parfait : C'est à propos de ces paroles de l'évangéliste, tirées du prophète Zacharie : « *Ecce rex tuus venit tibi mansuetus, sedens super asinam.* Israël, voici ton Roi qui vient à toi dans la douceur, monté sur une ânesse. »

Jésus-Christ, au moment de mourir, veut que le peuple acclame sa royauté, et jusqu'à son dernier souffle cette proclamation restera clouée au-dessus de sa tête. C'est en roi qu'il vit ses derniers jours, et c'est en roi qu'il va accomplir l'acte

(1) *Comment. in S. Paulum*, vol. I, p. 395, col. 2.
(2) *I Cor.* XV, 25-29.

de suprême et magnifique générosité qui résume toute sa vie, toute son œuvre, le don de l'Eucharistie.

De ce roi, l'évangéliste, après le prophète, note, dit saint Thomas, les quatre qualités qui font de lui le modèle du genre.

1. D'abord, l'identité de race avec ses sujets, *primo affinitas, quia magis afficitur homo ad magis conjunctos :* l'homme se sent attiré plus fortement vers ceux qui sont plus proches de lui par la race. C'était déjà la recommandation du Deutéronome : *Non poteris super te facere regem, nisi sit frater tuus.*

Mais qu'est donc l'Eucharistie ? C'est un corps d'homme comme le nôtre, c'est une âme d'homme comme la nôtre ; c'est un homme comme nous, mais qui seul a le pouvoir d'être à la fois auprès de chacun de ses frères et sujets dans le monde entier, qui seul saura y rester jusqu'à la fin des temps, donnant ainsi à toutes les générations rendez-vous auprès de son trône d'homme et de Dieu.

Donc, rien autant que l'Eucharistie ne peut faciliter, de ce premier chef, à Jésus-Christ, l'exercice de sa royale autorité, à nous-mêmes le loyalisme de l'obéissance. L'Eucharistie, c'est vraiment l'Emmanuel, le Roi Homme et Dieu avec nous, sans un instant d'absence ou d'oubli.

2. La royauté parfaite comporte une seconde qualité, c'est le dévouement aux intérêts de ses sujets. *Quandoque reges degenerant in tyrannos*, dit saint Thomas, *quia quærunt utilitatem suam, quod est contra morem regis : ideo dicetur* VENIT TIBI, *id est ad utilitatem tuam.* En effet, au livre I du *De Rege et Regno*, le maître pose ce principe et le prouve : « Par définition, le roi c'est un chef unique et un pasteur chargé du bien commun et non pas de son bien personnel. »

Mais, poursuit le maître, plus le bien commun auquel se dévoue le roi est complet, parfait, plus il mérite le nom de roi : *qui perfectam communitatem regit... antonomastice rex vocatur.*

Or, dans l'Eucharistie, c'est le bien absolu, éternel, c'est la vie sans défaut et sans fin, c'est, pour vivre pleinement, la

lumière et la chaleur vitale sans mesure, que nous dispense le Christ-Roi. Et si vous me dites que sur la terre il distribuait ses dons d'un mot de sa bouche, vous trouverez mieux dans l'Eucharistie, où avec sa parole il se donne lui-même tout entier, royale personne divine qui, liée à sa royale humanité, vient ouvrir en nos âmes les sources de la vie éternelle. Est-il plus vraie, plus haute, plus parfaite façon de comprendre les intérêts de ses sujets et de mériter le nom de roi ?

Le roi est un pasteur, *eadem est proportio regis ad subditos et pastoris ad oves — sicut pastor pascit oves ita et rex sustentat subditos*. De même que le pasteur paît son troupeau, ainsi le roi nourrit son peuple, l'empêche de défaillir ; tel le bon roi Henri qui veillait à procurer aux siens plus que le nécessaire même, le joyeux festin du dimanche.

Mais, mieux qu'un pasteur, le Christ paît son troupeau, il le repaît de sa chair. Toujours vivant d'une vie sans bornes, il la fait passer en son peuple qui le mange ; les sujets d'un roi vigilant se nourrissent du blé qu'il a accumulé pour les années de famine, le troupeau paît l'herbe grasse que son pasteur a su découvrir pour le rassasier, le peuple chrétien toujours a sa table servie, et sur cette table la chair de son roi qui ne meurt pas.

3. Les rois ont besoin encore d'une troisième vertu qui les distingue toujours : c'est la douceur : *mansuetudo. Ecce rex tuus venit dibi mansuetus. Mansuetudo pertinet ad regem*, dit saint Thomas. La douceur doit toujours marquer de son empreinte les actes d'un roi, parce qu'il est le père de ses sujets (*aliquando reges populorum patres vocabuntur*) et parce qu'il a besoin de leur bonne volonté, de leur confiance, de leur amour. *Misericordia et justitia custodiunt regem ; clementia roboratur thronus ejus*, dit l'auteur inspiré des *Proverbes* (1). Et si le roi David fut tant aimé, dit saint Thomas en finissant,

(1) *Prov.* XX, 28.

c'est qu'il était doux et miséricordieux avant tout. *Ideo David a populo dilectus fuit quia mansuetus fuit.*

Or, le Roi de l'Eucharistie a réalisé la douceur, la mansuétude, la miséricorde à un degré qui nous stupéfie. Nos péchés, nos révoltes, nos oublis, nos mépris, nos retards, nos feintes, sont tant de fois la seule réponse à ses invitations ! Mais quand, après tout cela, vous allez à ce Roi qui ne s'indigne pas, lui, d'avoir failli attendre, vous le trouvez doux, miséricordieux, prêt à excuser et accueillir le prodigue si lent à revenir. Parce qu'elle est voilée sous les espèces eucharistiques, nul n'est retenu loin de lui par la majesté de sa dignité royale ; et son abord reste facile et doux au prodigue honteux, au malade isolé, au désespéré, à tous ceux qui pleurent, à tous ceux qui souffrent, à tous ceux qui meurent, à tous ceux que la terre oublie et que ses rois ont rejetés.

Enfin, le métier de roi — je dirai de roi *conscient*, le mot est parfois à sa place, — le métier de roi conscient exige, selon saint Thomas, une grande humilité. Le fait d'être placé au-dessus des autres ne donne pas droit à l'orgueil. *Rectorem te posuerunt, noli extolli : esto in illis quasi unus ex ipsis*, disait l'*Ecclésiastique* (1). Car le roi n'est que le mandataire de Dieu, et on ne se glorifie pas de l'éclat qu'un autre jette sur nous. *Per me reges regnant* (2).

Or, le Christ, qui savait qu'on ne va à la vertu que par l'humilité, et qui n'était venu en ce monde que pour établir le règne de la vertu, le Christ ne voulut pas se contenter d'avoir prêché l'humilité par sa parole et par sa vie · *Discite a me quia mitis sum et humilis corde.* Un peu de pain, un peu de vin, des apparences vulgaires pour les petits, muettes pour les timides, réduites assez pour être transportables au plus misérable des taudis, communes tellement que nulle région n'en peut être dépourvue ; est-ce de l'humilité ? quand notre cortège

(1) *Eccli.* XXXII, 1.
(2) *Prov.* VIII, 15 : *Rom.* XIII.

glorieux portera sur le pavois de l'encensoir d'or le Roi eucharistique, quand nos acclamations plus nourries que celles qu'entendit jamais le plus grand roi salueront son passage, ce ne sera pourtant en apparence qu'un peu de pain que nous glorifierons. Ce quelque chose, si proche de rien, c'est le Roi des rois puisque c'est l'humilité à sa dernière expression. *In hoc signatur regis potentia in quantum in humilitate et infirmitate veniens totum mundum attraxit.* La victoire de l'humilité, quelle marque de puissance ! *Quod infirmum est Dei, fortius est hominibus* (1).

III. — La royauté sociale du Christ dans l'Eucharistie.

L'enseignement des Universités nous permet d'établir une troisième proposition, qui donne son dernier trait à la royauté du Christ : c'est par l'Eucharistie que le Christ exerce le plus efficacement sa royauté sur les nations. Sa royauté est une royauté sociale.

Dans l'article 1[er] de la question LXXIX de la III[e] partie de la *Somme*, saint Thomas nous apprend que, pour se rendre compte exactement des effets de l'Eucharistie, il faut considérer ce sacrement à quatre points de vue différents. Je ne veux retenir que le quatrième, qui se rapporte directement à notre thèse.

Quatrièmement donc, il faut chercher dans les apparences sous lesquelles nous est donné ce sacrement l'indication d'un effet spécial : l'unité. C'est la pensée de saint Augustin (2) : « Le Seigneur nous a confié son corps et son sang sous la forme de deux choses qui doivent leur existence à la combinaison d'éléments multiples ; car l'un, le pain, est un tout composé de grains innombrables ; l'autre, le vin, un tout où se mêlent d'innombrables grains de raisin. » C'est pourquoi, parlant de l'Eucharistie, saint Augustin dit encore ailleurs : « O Sacrement

(1) *I Cor.* I, 25.
(2) *In Joan.* tract. 26, *sub fine.*

de l'amour social, ô signe de l'unité, ô lien de la charité ! *O sacramentum pietatis, o signum unitatis, o vinculum charitatis !* »

Or, une société, quelle qu'elle soit, ne vit que par l'unité. Dans la première partie de sa *Somme* (1), saint Thomas l'établit en ces termes : « Toute forme de collectivité comporte deux éléments, la pluralité des individus et l'unité de l'ordre... Une nation, c'est une multitude d'hommes maintenus dans l'union par l'action d'un ordre quelconque. » Donc, les nations qui se partagent les âmes humaines créées par Dieu sont à la merci, dans leur existence, de tout ce qui fait ou défait l'unité.

Au livre I, chapitre 1 du *De Rege et Regno*, saint Thomas définit en quoi consiste cette unité. Une société se constitue pour assurer aux individus les choses nécessaires à la vie, et plus ces biens sont au complet, plus la société est parfaite. La famille nous en garantit déjà un certain nombre, c'est tout ce qu'exigent la nourriture, l'éducation, le développement des enfants, avenir de la société. Dans une ville, on trouve, de plus, tout ce qu'ajoutent de biens à la vie humaine l'art, l'industrie, le commerce. Mais c'est par la nation seulement que les individus réalisent la forte cohésion et la puissance redoutable qui protègent contre les entreprises de l'ennemi dans les biens obtenus. C'est donc autour de ces biens que se fait l'unité dans une société, et le roi est celui qui se dévoue à les assurer à tous les membres de la société. *Ex his igitur patet quod rex est qui unius multitudinem civitatis vel provinciæ et propter bonum commune regit.*

Remarquez seulement que ces biens matériels ne sont pas en infinie quantité ; toujours ils sont en retard sur les exigences d'une répartition strictement égalitaire. Pour qu'une société, pour qu'une nation remplissent leur but, il faut qu'une autre unité encore, celle des âmes, fournisse à la première, celle des intérêts, son appui.

(1) Q. XXXI, art. 1, ad 2.

Et même, cela fait, le bien commun de la société n'est pas réalisé pleinement. L'homme veut la vie sans mesure et la veut sans fin. Par création et par adoption il a été élevé à des aspirations, à des destinées telles que les biens de la terre ne lui donnent satisfaction qu'en le trompant, et le laissent inassouvi tant qu'il ne s'est pas rassasié de l'éternel.

C'est ainsi que trouve sa place dans une nation le Roi de l'Eucharistie.

Par la charité dont elle est le miracle, dont elle est l'aliment, l'Eucharistie consolide la défectueuse unité constituée par la recherche et la répartition des biens temporels. Avec quelle saisissante concision saint Thomas a formulé cet effet dans l'office du Saint-Sacrement !

Manducat Dominum pauper, servus, et humilis.

Le pauvre, le serviteur, l'inaperçu, ceux qui envient, ceux qu'on méprise dans les sociétés de la terre, sont ici réunis à la même table ; ils savent le peu que vaut la richesse qui les distingue, le tout que vaut celle qui les confond. Etant égaux quant au nécessaire, les biens éternels, comment ne corrigeraient-ils pas leur inégalité quant à l'accessoire, les biens terrestres ? *O vinculum charitatis !*

Par la vie surnaturelle dont elle est la source, l'Eucharistie constitue dans la société chrétienne une unité qui n'est accessible à aucune imperfection. Pourquoi ? Saint Thomas nous le dit encore dans l'office du Saint-Sacrement : *Sic totum omnibus quod totum singulis ;* à tous tout, à chacun tout autant. Ce que chaque individu est sûr de recevoir aussi complètement que toute la société elle-même ne laisse pénétrer, de son fait, aucun germe de division entre les membres divers d'une nation et entre les nations elles-mêmes.

Nous voici donc amenés à conclure que le Roi de l'Eucharistie, le Verbe éternel devenu le Christ par son Incarnation et l'Eucharistie par la transsubstantiation, est la vie même des nations.

Sa royauté s'exerce sur chaque nation en particulier, en

consolidant son unité intérieure par la charité qui modère l'appétit des biens temporels et en assure la bienfaisante répartition.

Sa royauté s'exerce sur toutes les nations en les rapprochant par le commun désir des biens éternels. De cette royauté les missions catholiques sont un effet, qui unissent, les uns à côté des autres, dans le même effort, les apôtres venus de pays ennemis. De cette royauté, il y eut, dès les jours de Pierre, un effet sublime, quand toutes les nations qu'énumèrent les Actes des Apôtres devinrent en un instant, à la voix du Vicaire du Christ, une seule nation, un seul peuple (1).

S'il reste entre toutes les nations une distinction possible, c'est celle qui provient de l'émulation à servir cette royauté, celle qui pour la France, tout le reste mis de côté, résulte des services qui lui ont mérité le titre de « Fille aînée de l'Eglise ».

Pouvons-nous espérer qu'un jour règne réellement sur toutes les nations comme sur une seule le Roi de l'Eucharistie, et qu'il les tienne unies comme les membres d'une seule famille ?

Soyons sûrs au moins que l'Eucharistie travaille et contribue à obtenir cette merveille. Si nous, catholiques, fils de nations différentes, nous y étions insensibles, nous serions bien mal les participants du Sacrement de la charité et de l'unité.

« Ceux qui ne ressentent pas le fruit pacifiant de l'Eucharistie, disent les maîtres de l'Université de Salamanque (1650), doivent à juste titre désespérer de recueillir les autres. Comme nous en avertit saint Jean Chrysostome, six cents miracles ne peuvent pas sauver du ridicule des chrétiens qui se battent, tandis que, même sans miracle, la charité qui les unit les rendrait aimables et invincibles au monde entier. Saint Paul doit être admiré pour sa charité plus infiniment que pour ses morts ressuscités et ses lépreux guéris. Son vrai miracle, le voici : « Qui souffre sans que je souffre ? Qui est blessé sans que je sois enfiévré ? » Quand vous me raconteriez des cen-

(1) *Act. Ap.* II, 9.

taines de miracles, jamais vous n'en signaleriez un qui soit comparable à celui-là (1).

Aujourd'hui, Messieurs, les nations traversent une période d'aveuglement qui les confine dans la recherche exclusive des biens temporels.

Dieu les a laissées faire : le double résultat de cette expérience renouvelée, c'est, à l'intérieur, une âpre division qui insurge les uns contre les autres les membres d'une même nation ; c'est, à l'extérieur, une concurrence féroce pour s'attribuer exclusivement les marchés du monde. Où vont-elles ? A la mort. *Nationis iniquæ diræ sunt consummationes* (2). Une nation qui oublie Dieu n'a que des catastrophes à attendre.

Les nations ont besoin d'une royauté forte à l'intérieur et à l'extérieur.

C'est dans l'Eucharistie qu'elles la trouveront.

Et ce Congrès international doit être le point de départ d'un effort efficace en ce sens.

En tant qu'internationaux, ces Congrès ne sont pas composés d'individus, mais de représentants des diverses nations. Ce que viennent faire ces représentants, c'est rendre hommage à l'Eucharistie en tant que nationaux. Déjà, par leur présence désintéressée, qui n'affirme rien d'exclusif, rien de défiant, rien d'agressif, contrairement à ce qui se passe dans les Congrès politiques, même en ceux de la paix, déjà, dis-je, les membres d'un Congrès international eucharistique rendent hommage à la royauté sociale du Christ dont ils se reconnaissent ainsi les sujets.

Ce Congrès international sera donc d'abord un acte d'adoration de toutes les nations à l'Eucharistie.

Il faudrait mieux. Il faudrait que, dans chaque nation, un

---

(1) Salmanticenses. 1650. *De Eucharistiæ Sacramentis.* Disp. X. Dub. I, § V.

(2) *Sap.* III, 19.

acte national proclamât le règne du Christ, reconnût pour Roi des rois le Dieu-Homme de l'Eucharistie. Ici, il nous est facile de définir et d'établir doctrinalement la royauté sociale de Jésus-Christ dans l'Eucharistie... Mais quand les membres de ce Congrès seront rentrés dans leurs patries respectives, ils auront plus de difficultés à obtenir que soit reconnue d'aussi explicite sorte la royauté de Celui de qui relèvent tous les empires.

Il faut que nous en emportions tous la volonté, et en même temps la volonté d'en prendre les moyens.

Il y en a deux, tous deux fondés sur l'Eucharistie.

Que, par la communion fréquente, chacun d'abord se fasse une âme de fidèle sujet du Christ. Que, par la communion fréquente, chacun sente grandir en soi la foi qui conçoit les pensées et les résolutions surnaturelles, l'espérance qui ne doute pas de les réaliser par Dieu, la charité qui les réalise jusqu'au bout avec l'amour des âmes, auquel toute difficulté semble si peu de chose ! Si dans chaque vie l'Eucharistie met la foi, la charité, la nation restera grande, restera bonne, restera féconde.

Et alors chaque âme ainsi nourrie sera assez puissante pour agir publiquement comme elle le fait en privé : pour remplir ses devoirs de citoyen en fils de Dieu comme elle remplit ses devoirs d'état particuliers, le pouvoir de l'autorité, l'ambiance de l'esprit public ont une emprise immense sur les individus, et si, comme aujourd'hui en certains pays, l'autorité et l'esprit public ont déclaré la guerre à Dieu, quel mal fait aux âmes la vie officielle d'une nation !

Mais si toutes les âmes nourries de la chair divine agissent partout en catholiques, si comme citoyens, comme hommes publics, tous agissent en sujets de l'Homme-Dieu. si par tous les moyens légaux, si par la presse et la parole chacun propage autant qu'il le peut la royauté du Christ, l'esprit public, l'esprit national sera bientôt changé, et mettra toute son influence au service de la cause qu'il combat aujourd'hui.

Malgré les apparences, la Fille aînée de l'Eglise a encore l'avance sur les autres nations : avance à l'intérieur, car il y a chez elle une opinion catholique qui s'étend chaque jour; à l'extérieur, car elle est encore la source la plus féconde de vie surnaturelle pour les nations assises à l'ombre de la mort.

Mais il ne faut perdre ni un instant ni un effort. Celui à qui Jeanne d'Arc, ayant reçu de Charles VII pour un quart d'heure le royaume de France, donna notre patrie pour toujours en hommage, celui-là est notre Roi. Et un roi, quand sa nation a besoin d'être sauvée, est plus roi que jamais : plus roi par son dévouement personnel et par le dévouement de tous ses sujets.

Que par vous, Messieurs, Jésus-Christ, Roi des nations, Roi plus aimé en notre France, sauve la Fille aînée de son Eglise !

En terminant, je voudrais émettre un vœu qui me semble avoir pour lui les droits de la plus stricte justice.

Saint Thomas d'Aquin, le grand maître des Universités catholiques, a été le grand Docteur de l'Eucharistie.

Nulle voix n'a contribué comme la sienne à la proclamation de la royauté sociale de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans l'Eucharistie, puisque, Docteur de la Théologie eucharistique, il est aussi le Docteur de la Liturgie eucharistique. D'un bout à l'autre du monde, ses hymnes incomparables servent à tous les adorateurs du Christ-Roi pour exprimer leur foi, leur loyalisme, leur amour sans mesure. C'est l'Office écrit par lui qui a fourni à notre Congrès sa devise si précise :

Christum Regem adoremus dominantem gentibus qui se manducantibus dat spiritus pinguedinem.

VŒUX

Je demande que ce Docteur et ce Poète de l'Eucharistie soit proclamé Docteur des Congrès eucharistiques internationaux et que son nom y soit toujours invoqué.

Les preuves médicales du miracle

RAPPORT DE M. LE D^r LE BEC

chirurgien de l'hôpital Saint-Joseph de Paris.

Eminentissimes Seigneurs,
Messeigneurs,
Messieurs,

Je suis profondément ému de l'honneur qui m'est fait de prendre la parole dans ce Congrès eucharistique au sujet des guérisons miraculeuses, après les grands orateurs chrétiens que vous venez d'entendre, et en présence de l'Eminentissime cardinal Légat, qui représente ici le Chef de la chrétienté.

Cet honneur, je le dois à S. G. Mgr l'évêque de Tarbes, à qui je suis heureux d'adresser mes plus respectueux remerciements.

J'éprouve cependant une crainte, c'est d'être impuissant à parler avec la science qui convient à un pareil sujet ; aussi ma première pensée est-elle d'invoquer la Vierge de Lourdes, qui n'a jamais refusé son concours à ceux qui ont accepté la tâche si glorieuse de célébrer ses louanges.

On comprendra que la nature de mes études chirurgicales m'interdise d'examiner les guérisons miraculeuses au point de vue si élevé de la théologie, et vous venez d'entendre la parole d'éloquents théologiens.

Je resterai donc sur mon terrain, qui est l'étude de ces guérisons au point de vue médical exclusivement, et j'espère pouvoir vous apporter des preuves cliniques de la réalité du miracle...

Les guérisons miraculeuses que nous voyons avec une abondance si extraordinaire à Lourdes se font les unes dans la piscine, et j'étudierai tout à l'heure longuement ce que l'on doit penser de l'action des *agents dits intermédiaires*.

Les autres pendant la procession, au moment du passage de la sainte Eucharistie.

Dans ce cas, aucun agent intermédiaire entre le malade et le divin Sacrement !

On voit guérir instantanément des caries tuberculeuses de la colonne vertébrale, disparaître des tumeurs cancéreuses ; or, ce sont des lésions matérielles des tissus organiques sur lesquels la suggestion est sans effet. Dans ces cas, le rôle du médecin qui constate est de s'incliner et de reconnaître la présence d'une force mystérieuse qui émane de la sainte Eucharistie.

On oserait presque dire que le divin Médecin consent à manifester sa toute-puissance au moment précis de son passage, comme pour montrer aux hommes, par des phénomènes visibles, la réalité de sa présence sous les divines Espèces.

Ces guérisons miraculeuses que nous constatons, plus nombreuses ici que partout ailleurs, excitent dans le monde médical une curiosité inquiète, comme le montre le nombre croissant chaque année des médecins qui viennent à Lourdes, de toutes les parties du monde.

Ils admirent la belle organisation du Bureau des constatations, qui va se perfectionnant sans cesse, sous la savante impulsion de S. G. Mgr l'évêque de Tarbes.

Ils viennent aussi attirés par la haute réputation du directeur du Bureau, le Dr Boissarie. Aussi, les médecins chrétiens ont-ils à cœur de venger leur confrère des attaques injustes dont il a été parfois l'objet, de la part de certains médecins venus ici plutôt en touristes qu'en observateurs impartiaux, et qui refusent même d'examiner les preuves que l'on place sous leurs yeux.

Mais aussi, combien grande est sa récompense. Il a voulu consacrer sa vie au service de la Vierge de Lourdes, et celle-ci l'a fait, s'il m'est permis de parler ainsi, son *collaborateur médical*, en l'admettant sur ce théâtre qu'elle a elle-même choisi pour faire éclater sa puissance.

Conditions physiologiques du miracle médical.

L'examen minutieux des guérisons miraculeuses a conduit à admettre que plusieurs conditions réunies constituent des preuves certaines de la guérison surnaturelle. Telles sont les conditions suivantes .

1° Une altération grave des tissus, une perte de substance, par exemple, une plaie, une carie osseuse des tubercules, etc.

2° Une cicatrisation obtenue dans un temps manifestement trop court pour une guérison médicale naturelle.

3° La persistance de la guérison et le rétablissement des fonctions, constatés pendant un temps assez long pour ne pas être une simple amélioration.

Je montrerai plus loin que ces conditions se trouvent réunies dans les guérisons miraculeuses.

Je me hâte de dire qu'il est de règle de laisser de côté tous les phénomènes d'ordre *purement nerveux*. La physiologie pathologique du système nerveux est mal connue, très discutée pour ce qui regarde la grande névrose l'hystérie, et les erreurs sont trop faciles à commettre.

Du reste, en cela, comme en bien d'autres choses, la sagesse de l'Eglise a devancé la médecine. Le pape Benoît XIV a prescrit de laisser de côté tous les faits d'ordre nerveux dans les procès de béatification.

Description générale.

La guérison miraculeuse présente souvent à Lourdes un *phénomène étrange* et qui n'a pas été signalé ailleurs.

C'est une *douleur* extrêmement violente, tantôt dans la région malade, tantôt dans tout le corps, douleur qui va quelquefois jusqu'à provoquer la perte de connaissance.

Aussitôt après, survient un *calme absolu*. Le malade a la sensation physique qu'il est guéri. Il éprouve un besoin impérieux de se lever et il marche.

Dans certains cas, quelle que soit la gravité du mal, quel

que soit l'épuisement du malade, le retour à la santé a été total, il n'y a *pas eu de convalescence*. C'est un phénomène frappant qui ne se voit jamais dans nos guérisons médicales.

Quand le médecin étudie les guérisons miraculeuses, il constate que Dieu fait le plus souvent appel à sa puissance créatrice. Je vous montrerai, à propos des maladies du système osseux, qu'il comble les vides avec des masses de sels calcaires, qui ne se trouvaient pas dans le corps un instant avant la guérison.

Vous verrez en même temps qu'il se passe alors dans le sang des phénomènes physiologiques qui seraient incompatibles avec la vie, s'ils n'étaient pas miraculeux.

Mais il se peut très bien que Dieu n'ait pas toujours recours à son pouvoir créateur. Ainsi, dans la cicatrisation des plaies superficielles, il peut se servir des cellules épidermiques existant au voisinage, les faire évoluer de la périphérie au centre, comme dans la cicatrisation normale, mais avec une rapidité surnaturelle.

Je vous livre ceci comme une simple opinion médicale discutable.

On pourrait même dire que, dans bien des cas, Dieu veut laisser une *trace visible* du mal guéri. La *cicatrisation* des plaies, la reformation des tissus s'effectue par un travail de réparation absolument identique à celui que l'on constate normalement.

Une fracture est guérie par un cal osseux ; *une carie vertébrale* par des dépôts osseux nouveaux ; de vastes plaies, *des plaies de lupus*, sont fermées par du tissu cicatriciel, ayant toutes les qualités morphologiques du tissu cicatriciel ordinaire.

Mais tout cela s'est fait d'une manière différente de l'évolution connue de nos lois physiologiques.

Et c'est en cela que le miracle revêt une allure que l'on voit dissemblable de l'allure de nos lois biologiques.

Pour expliquer le surnaturel des guérisons de Lourdes, les détracteurs du miracle ont imaginé l'hypothèse de l'action des *agents intermédiaires* physiques ou psychiques.

Il convient d'examiner rapidement cette hypothèse pour en apprécier la valeur.

Agents dits intermédiaires.

L'eau de la piscine.

On a généralement renoncé à soutenir que l'eau peut agir comme agent du miracle. Qu'est-ce qui pourrait agir, en effet? *La température?* Elle est très basse. On plonge dans la piscine des malades en pleine fièvre, au moment même où les médecins disent qu'une réaction violente les expose à la mort ; et ils guérissent.

La composition chimique? Nous usons très largement des eaux minérales en médecine, mais leur emploi est subordonné à leur composition, et elles agissent sur des maladies déterminées. Or, ce qui déconcerte, à Lourdes, c'est que l'eau agit sur les maladies les plus disparates ! Faut-il dire qu'elle réunit toutes les propriétés indistinctement? Il serait impossible d'en établir la preuve scientifique.

La suggestion.

La suggestion a naturellement été invoquée. Elle agit sur les maladies d'ordre nerveux pur. Or, j'ai dit qu'on refuse de les examiner à Lourdes. Bien plus, Bernheim, de Nancy, professe qu'elle est impuissante sur une névrose grave : la neurasthénie !

Est-il possible de parler de la suggestion chez les miraculés qui, en allant à Lourdes, déclarent hautement qu'ils viennent sans confiance? J'ai vu personnellement disparaître ici des varices monstrueuses des deux jambes, chez un prêtre bien connu à Paris, qui m'a déclaré avant son voyage n'avoir aucune confiance, et venir uniquement pour obéir à son évêque qui ordonnait le voyage. Il est rentré à Paris totalement guéri. Il a repris sa vie active, et sa guérison se maintient solide depuis plus de trois ans.

Il a peut-être mérité sa guérison par son obéissance à son évêque. Je vous cite ce cas qui m'est personnel, et il y en a bien d'autres.

Il serait médicalement absurde de soutenir la suggestion *chez les petits enfants de vingt à trente mois*, qui guérissent dans la piscine. Huysmans, avec son style pittoresque, a parfaitement décrit leur mentalité : « Il faut avoir vu baigner des enfants pour se rendre compte de leur état d'esprit. A ce moment, ils ne pensent pas plus à prier la Vierge qu'à guérir. Ils se débattent en pleurant, en criant, et une fois dans l'eau, ils hurlent ! »

Et pourtant, un de mes confrères, le Dr Aumaître, de Nantes, a vu son enfant de vingt-trois mois guérir instantanément d'une affection chirurgicale des deux pieds.

La foi qui guérit.

C'était le grand argument de Charcot — *the faith healing*, — qui ne voulait voir que des phénomènes nerveux à Lourdes. Il répétait toujours le même cas, le faux miracle obtenu, il y a deux cents ans, au tombeau du diacre Pâris, par la demoiselle Coirin, qui, à la suite d'une chute de cheval, avait une ulcération inflammatoire du sein, et non un cancer, et en plus de l'œdème des deux jambes dû à des troubles vaso-moteurs hystériques. Charcot nous a lui-même enseigné qu'elle était le type de la grande hystérique ; que ces états sont particuliers aux femmes hystériques, et guérissent par un traitement moral. Du reste, la demoiselle Coirin a vu son ulcération du sein guérir en dix-huit jours, et le gonflement des jambes en quarante-huit jours. Ce sont les délais ordinaires de la thérapeutique médicale. Il n'y a pas eu de guérison instantanée. Tout cela est donc bien loin de la guérison miraculeuse !

Forces inconnues.

L'explication du miracle par les *forces inconnues* n'est qu'une hypothèse qui n'a d'autre fondement que l'inconnu. Sans doute, les savants ont le droit de faire des hypothèses ; c'est même l'ori-

gine de découvertes fécondes, mais alors, ces hypothèses s'appuient sur des lois connues, dont elles ne sont que le développement. C'est ainsi que Curie a découvert le radium. Ici, nos adversaires fondent leur hypothèse sur un inconnu ! Bien plus, ils se voient obligés d'avouer que ces forces inconnues sont à notre service à Lourdes seulement, et nulle part ailleurs !

Cela est invraisemblable.

Cependant, il convient d'étudier cette hypothèse, en l'appliquant à des cas précis, tels que des maladies des os, des fractures non guéries, le cancer, des tuberculoses. Je prendrai ainsi des exemples de maladies *de systèmes anatomiques différents*, pour mieux faire ressortir la réalité du miracle.

Maladies des os. Fractures.

Un des cas les plus célèbres est la guérison miraculeuse de Pierre de Rudder. Ce malade eut la jambe fracturée au tiers supérieur par la chute d'un arbre. Il se forma une plaie qui suppura huit ans, et par laquelle s'élimina un grand morceau du tibia. Il guérit subitement, marcha aussitôt et mourut vingt-trois ans plus tard, travaillant jusqu'à la fin de sa vie.

Voilà bien réunies les trois conditions dont j'ai parlé au début.

On exhuma le corps, et on retira les os de la jambe. Ils étaient à Louvain.

Pour vous faire comprendre le miracle de cette guérison, permettez-moi de faire une courte incursion sur le terrain scientifique. Vous saisirez mieux le mécanisme de la formation naturelle du cal osseux, et ce qu'il y a de *surnaturel* dans le cas de Rudder.

Aussitôt après une fracture, les extrémités de l'os brisé sont entourées d'un magma plastique, formé par le sang. Dans ce milieu apparaissent des cellules embryonnaires qui, vers le dixième jour, s'organisent en formant de fins trabécules, lesquels s'incrustent de phosphate de chaux, fourni par le sang.

Le sang a puisé ces sels calcaires par assimilation dans les

matières alimentaires contenues dans l'intestin. C'est la réunion de ces trabécules calcifiés qui constitue le cal osseux et consolide la fracture.

L'expérience, bien avant Hippocrate, a démontré que le temps nécessaire pour que le cal reçoive assez de ses calcaires pour porter le poids du corps, à l'âge adulte, est de trente-cinq à cinquante jours. C'est le cas de Rudder, qui avait cinquante ans. Or, de Rudder a guéri subitement et a marché aussitôt.

D'après les mesures que j'ai prises sur le squelette de Rudder, je puis dire que le cal avait cinq centimètres carrés de surface et, en raison de l'écartement des fragments, une épaisseur considérable. Il existe au musée de la Faculté de Paris des pièces de fractures avec écartement des fragments identiques à celles de Rudder, qui prouvent ce que je vais dire. Avec le gros fragment, perdu pendant une suppuration de huit ans et qui s'est reformé, on peut dire sans exgération que le poids du phosphate de chaux pur fourni par le sang a dû être de cinq grammes environ. Où prendre ces matériaux?

Le sang, d'après Schmidt, contient en tout *un gramme soixante* de ces phosphates, c'est-à-dire plus de deux fois moins que le cas de Rudder.

Il faudrait donc que la force naturelle inconnue ait instantanément retiré du sang deux fois plus de sels calcaires qu'il n'en contient. Où prendrait-elle cette quantité qui n'existe pas ?

Faut-il dire *qu'elle les a formés ?* Mais alors c'est avouer la puissance créatrice que les incroyants repoussent et que les chrétiens connaissent fort bien.

Poursuivons l'hypothèse. Pourrait-on dire que cette *surcharge* de sels calcaires *était en circulation* dans le sang, et que le sang s'est instantanément dépouillé de la totalité qu'il renfermait? Mais cela est absolument impossible, puisque la composition chimique du sang est fixe, et ne peut être changée sans déterminer des maladies très graves. Or, les miraculés ne sont jamais malades !

Faut-il imaginer *une réserve* de sels calcaires, mise quelque

part, en vue d'une guérison qui devra être subite? C'est anatomiquement impossible. Il est manifeste qu'une telle manière de raisonner n'est pas admissible en matière scientifique.

On est donc contraint de reconnaître que cette quantité de sels n'existait pas dans le corps de Rudder, et qu'elle y a été déposée instantanément par une force autre que les forces biologiques.

C'est là le fait miraculeux.

Tuberculose vertébrale.

Ce que je viens de dire pour le cal des fractures est applicable à la guérison de la carie tuberculeuse vertébrale, qui guérit si souvent à Lourdes. En voici un exemple typique d'une malade que j'ai eue en traitement dans mon service à l'hôpital Saint-Joseph, de Paris, et qui a guéri à Lourdes.

Gabrielle Durand a été soignée à Villepinte pour tuberculose pulmonaire. A dix-huit ans, carie de la colonne vertébrale et abcès ossifluent, d'où je retire un demi-litre de pus. Puis coxalgie gauche. La malade est envoyée à Pau, dans un appareil plâtré, sans espoir de guérison. A Pau, méningite et péritonite tuberculeuses. Fièvre continue. Vomissements. Mort imminente.

Premier pèlerinage à Lourdes, dans une gouttière métallique. Pas de résultat. Second voyage dans des conditions pires. Guérison subite pendant la procession. J'ai revu la malade dix ans après, totalement et solidement guérie.

Mal de Pott.

Etudions maintenant la guérison du mal de Pott.

La guérison médicale est obtenue par des dépôts de phosphate de chaux qui remplacent les vertèbres détruites par la suppuration.

Ces dépôts calcaires peuvent être énormes. Au musée de la Faculté de Paris, j'en ai examiné de plus de trente centimètres de long, pouvant peser huit à dix grammes.

Admettons un chiffre plus faible et disons qu'un mal de Pott guéri subitement n'a exigé que cinq grammes de sels. Je viens de vous dire que le sang n'en contient que 1 gr. 60. D'où est venu le reste?

Nous savons que les phosphates sont puisés par le sang dans les aliments par assimilation, et nulle part ailleurs. Mais il faut nécessairement que les malades puissent s'alimenter. Or, ils arrivent précisément dans un tel état d'épuisement que l'alimentation ne se fait plus, et c'est pour cela qu'on les amène à Lourdes.

Faut-il dire que ces sels phosphatiques ont été soustraits instantanément du squelette? Alors, ce serait préparer le ramollissement des os et le rachitisme.

Jamais un miraculé n'est devenu rachitique!

Guérison du cancer.

Il est certain que des cancers ont subitement guéri à Lourdes. Il y en a des photographies probantes au Bureau des constatations.

Le mode de guérison est tout à fait différent, selon que le cancer *est ulcéré* ou qu'il *ne l'est pas.*

Quand il *est ulcéré*, la plaie se couvre d'une couche de cellules épidermiques saines, il se fait un tissu cicatriciel complet. Remarquez que ceci est d'autant plus étonnant que la propriété essentielle, vitale des cellules cancéreuses est de détruire les cellules épidermiques. Il faut donc que la force mystérieuse ait enlevé au cancer ses propriétés biologiques destructives.

Peut-on raisonnablement soutenir qu'une force naturelle peut agir précisément *contre* une propriété naturelle? Mais ce serait la destruction même de la nature. Ce serait une contradiction.

C'est donc une force surnaturelle.

La guérison du cancer *non ulcéré* offre quelque chose de bien plus étonnant, si j'ose m'exprimer ainsi, car il y a disparition d'une substance vivante!

On a observé en clinique quelques cas très rares de disparition des cancers par voie de mortification spontanée. Dans ce cas, la tumeur prend une teinte noire et s'élimine peu à peu en laissant écouler du pus. *C'est la gangrène.*

A Lourdes, rien de pareil, il y a comme une résorption du mal.

Une masse cancéreuse, formée de cellules, peut atteindre plusieurs centaines de grammes. Comme la cellule cancéreuse a de 15 à 20 millièmes de millimètre de diamètre, le nombre de ces cellules est incommensurable. Elles ont disparu. Où sont-elles allées?

Faut-il dire qu'elles *ont été résorbées en nature* par le sang? Mais nous savons que toutes les fois que les cellules cancéreuses pénètrent dans le sang, c'est la mort du malade par infection et généralisation du cancer. Or, ici la généralisation n'a jamais lieu. C'est la guérison absolue !

Faut-il dire que la résorption des cellules cancéreuses par le sang s'est faite, mais que *les cellules ont perdu leur pouvoir malfaisant ?* Alors, c'est avouer un effet contre nature. C'est le surnaturel, c'est-à-dire le miracle !

Maladies de l'intestin.

Marie Borel, trente ans, a été guérie à Lourdes de *six perforations de l'intestin.*

Opération non terminée pour appendicite, par le professeur Forgue, à Montpellier. Plusieurs mois après, seconde opération, à Mende (Lozère) ; formation successive de six fistules intestinales, dans le côté droit, deux en avant, quatre en arrière. Depuis plusieurs mois, la totalité des matières intestinales passaient par les fistules, quand la malade fut envoyée à Lourdes.

En trente heures, guérison de six fistules, qui se maintient depuis près de trois ans.

On ne peut pas dire qu'il n'y a pas miracle parce que la guérison n'a pas été instantanée, car il s'est formé avec une rapidité

inouïe une énorme quantité de tissu cicatriciel, dans les plus mauvaises conditions.

Pour traiter chirurgicalement de pareils cas, il est nécessaire de faire une suture à chaque ouverture intestinale, ou même quelquefois de supprimer une étendue considérable du tube digestif. La guérison est très difficile, car le passage continu des liquides intestinaux s'oppose énergiquement à la génération des cellules de la cicatrice.

Dans notre cas, aucune tentative opératoire n'a été faite, et je ne crains pas d'être démenti en disant que jamais un chirurgien n'a vu six ouvertures de l'intestin par lesquelles passaient toutes les matières se fermer presque ensemble, et en si peu d'heures.

Péritonite tuberculeuse, perforation intestinale.

Ce cas est d'autant plus intéressant qu'il appartient à un étudiant en médecine de Lille, M. D..., dix-neuf ans. En 1904, péritonite tuberculeuse. Un chirurgien fait une opération, il coule près de douze litres de liquide. L'opérateur constate que le péritoine est couvert de tubercules.

Quelques mois plus tard, un abcès se forme à la paroi abdominale, il sort du pus tuberculeux et des matières intestinales. Etat désespéré. En 1905, pendant la procession, le malade éprouva une douleur extrême. Il a eu, a-t-il dit, comme le ventre serré dans un étau. Fermeture instantanée de la fistule. M. D..., qui vomissait tout, se met à manger en arrivant à l'hôtel.

Depuis, le malade a pu terminer ses études médicales, et est en excellent état.

Nous savons, en chirurgie, que les ouvertures de l'intestin dans un foyer tuberculeux sont presque impossibles à fermer par une suture, à cause de l'infection tuberculeuse du péritoine et des parois intestinales.

De plus, jamais on ne les a vues se fermer spontanément tant que l'état général reste mauvais, ce qui était précisément le cas de M. D...

Nos adversaires. — Leur mentalité.

Que répondent donc nos adversaires, quand on leur montre ces guérisons? Nous avons devant nous des adversaires de catégories variées.

Il y en a qui nient et *refusent tout examen*. D'autres, qui repoussent *a priori* le miracle parce qu'il *ne cadre pas avec les lois de notre science*. Enfin, il y a des médecins qui *rejettent le témoignage clinique* de leurs confrères ou même qui *faussent* leurs certificats. J'ai le regret de dire que ces confrères indélicats existent, et que le Dr Boissarie a entre les mains des preuves écrites montrant que des médecins ont volontairement altéré leur premier certificat, pour ne pas avouer qu'ils avaient eux-mêmes jugé leur malade incurable.

Il est tout naturel que les savants se montrent difficiles, car ils ne peuvent oublier la mésaventure scientifique dans laquelle a sombré un illustre savant, Hæckel, professeur à Wurtzbourg et à Iéna.

Hæckel a consacré sa vie à chercher, sans la trouver, la preuve du transformisme. Pour démontrer la génération spontanée, il avait imaginé le fameux *Bathybius*, masse informe, vivant au fond de la mer. Dans ce plasma, il devait se former spontanément une cellule primitive, qu'il appelait *monère*. De cette cellule sont issus par évolution spontanée tous les êtres vivants.

Malheureusement, toutes les recherches ont démontré que ce fameux *Bathybius* n'est pas autre chose qu'un dépôt inorganique de *sulfate de chaux*.

De sorte que le célèbre physiologiste russe de Cyon a pu dire : « Ce fameux *Bathybius* vivant a toutes les qualités et un seul défaut, celui de ne pas exister ! »

Mais ce qui est beaucoup plus grave, c'est que Hæckel a été pris en flagrant délit de faux scientifique. Brass (1) a prouvé

---

(1) *Das affen Problem*. Leipsig, 1908.

que Hæckel avait altéré les figures embryologiques de Selenka, de Van Beneden et de His pour établir la descendance des animaux à l'homme.

Et Hæckel (1) a été contraint de faire cet aveu : « Une partie de mes figures ont été falsifiées, notamment toutes celles où les observations dont je disposais étaient incomplètes ou insuffisantes pour établir une chaîne ininterrompue de développement. J'ai été forcé, en pareil cas, de remplir les lacunes par des hypothèses ! »

C'est sur l'aveu de ce faux scientifique que ce grand contempteur du miracle a terminé sa carrière.

Quelques médecins acceptent la discussion, mais, guidés par l'esprit hostile de Renan, *veulent transformer le miracle en expérience de laboratoire*. Ils demandent la nomination d'une Commission scientifique, chargée de décider l'existence de Dieu. La Commission choisira un cas et fera à Dieu la commande d'un miracle. Si le miracle a lieu, pour ce cas choisi, on croira en lui.

Cette manière d'agir est tout au moins audacieuse. Il faudrait donner un rendez-vous à Dieu, lui donner des ordres, et, jusqu'à présent, les médecins n'ont point trouvé le moyen de le faire obéir.

Et pourtant, dans sa miséricorde infinie pour nos malades, Dieu ne refuse pas une sorte de contrôle du miracle.

C'est pour cela que le Bureau des constatations demande avec instance que les malades arrivent avec un certificat loyal ; qu'ils soient longuement examinés tout d'abord.

Puis alors on se met en prière, et si le miracle se produit on le constate. Il n'y a rien là que de très respectueux et de très scientifique en même temps.

C'est que le miracle ne se fait point sur commande. On le demande beaucoup et on l'obtient rarement.

Et, chose remarquable, qui montre bien l'infirmité de nos

(1) In *Volkzeitung*. Berlin, 29 décembre 1908.

jugements, on a vu le souverain Maître l'accorder à des malades qui, à notre sentiment, paraissaient le moins le mériter.

Permettez-moi de terminer cet exposé de la mentalité des adversaires de Lourdes par une note un peu comique, qui montre jusqu'où peut aller leur aberration.

Un de mes confrères qui emploie sa science à chercher la matérialisation de l'immatériel a annoncé avoir réussi à photographier *la force curatrice du miracle et la grâce divine descendant du ciel sur la foule !* (1)

Il est venu ici avec un appareil de premier choix dont il a braqué l'objectif sur la foule en prière. Il a obtenu des photographies dont j'ai pu examiner des exemplaires. On y voit de vagues ondulations qui, au dire de l'auteur, figurent les rayons de la grâce divine !

Malheureusement pour l'artiste, on lui a fait voir que ces ondulations ne sont que des défauts produits par un développement mal fait.

Depuis cet échec, la grâce divine n'a plus été photographiée !

RÉSUMÉ

J'ai terminé cet exposé médical du miracle.

J'espère vous avoir montré que les *trois conditions de certitude* dont je vous ai parlé au début se trouvent bien dans les cas que je vous ai exposés. Dans les cas de fracture de Rudder, carie tuberculeuse vertébrale, perforations intestinales, péritonite tuberculeuse, la lésion des tissus était évidente. La guérison s'est faite contre toutes les règles médicales par sa rapidité. Enfin, la guérison a été solide : vingt-quatre ans pour de Rudder ; plus de dix ans pour la carie vertébrale, l'étudiant est devenu médecin, etc.

Je vous ai donné des preuves cliniques de la réalité des miracles. Ce sont là les preuves que réclament les médecins. Il

(1) Dr B..., *La force curatrice de Lourdes et la psychologie du miracle.* Brochure, Paris.

faut les rechercher, car ce sont les seules qui peuvent convaincre les physiologistes. Nous devons donc nous efforcer de les mettre en évidence dans tous les cas que nous publions, car leur réfutation sera impossible, puisque ni les agents intermédiaires ni les agents psychiques ne peuvent rien contre les lésions organiques.

Il y a donc *nécessairement une autre force cachée, surnaturelle.* Nous, médecins chrétiens, nous n'hésitons pas à proclamer son existence. C'est la même qui se manifeste dans la piscine et au passage du Saint Sacrement.

Cette force tantôt utilise nos éléments créés par elle, tantôt elle en fait apparaître d'autres qui n'existaient pas en nous.

Enfin, chose remarquable, dans le cancer elle fait disparaître, sans laisser de traces, des éléments vivants qu'elle avait antérieurement créés.

Nous ne pouvons qu'adorer cette souveraine puissance qui vient se manifester au moment du passage de la sainte Eucharistie, comme si le divin Médecin voulait démontrer sa présence par des phénomènes surnaturels qu'il met à la portée de nos sens.

Réunion générale

DU VENDREDI 24 JUILLET

La royauté sociale de Jésus-Christ dans l'Eucharistie d'après l'enseignement des Ordres religieux

RAPPORT DU R. P. LAZARE LETESTU

des Frères Mineurs Capucins.

MESSIEURS,

La question ainsi posée et prise en son entier date d'hier, elle n'apparaît encore dans aucun manuel. Force est donc de décomposer le sujet en ses parties, et nous avons : La royauté sociale de Jésus-Christ : ce qui en a été dit s'applique manifestement à Notre-Seigneur Jésus-Christ « vraiment, réellement et substantiellement présent dans la sainte Eucharistie ». (*Conc. Trid.*)

Relativement à la royauté sociale de Jésus-Christ, une remarque s'impose. On ne voit pas qu'avant la Révolution française elle ait été traitée précisément à ce point de vue. Et d'ailleurs, il n'en était pas besoin, semble-t-il. Voici une raison qui, je l'espère, vous paraîtra plausible ; je l'ai recueillie dans mon enquête près de diverses personnalités.

Ce dogme de la royauté sociale de Jésus-Christ était entré dans la vie des nations. Depuis Constantin, le pouvoir civil recevait son investiture du pouvoir spirituel et se considérait avec saint Louis comme le sergent du Christ-Roi. L'illustre Dominicain, le prestigieux Savonarole, a pu, dans Florence convertie, faire graver sur les murs du Palazzo Vecchio la devise : *Jesus Christus rex populi Florentini*, et faire chanter dans les rues, crier par les enfants : « Vive le Seigneur Jésus-Christ et vive notre Reine, sa Mère, la Vierge Marie ! » L'empereur d'Occident,

l'empereur des Romains, était élu, sacré et parfois déposé par le Vicaire de Jésus-Christ. C'était donc proclamer en acte la royauté sociale de Jésus-Christ.

Mais, depuis cent cinquante ans. les peuples révoltés ont voulu chasser Jésus-Christ de leur vie sociale : *Nolumus hunc regnare super nos.*

Et depuis cinquante ans surtout, on (1) s'est préoccupé de mettre en lumière le dogme de la royauté sociale de Jésus-Christ, et nous sommes ici, Messieurs, pour activer le travail, et répondre de toutes les forces de nos esprits et de nos cœurs aux voix de l'enfer, protestantisme, rationalisme, naturalisme, libéralisme, laïcisme : *Oportet illum regnare* (2). Il faut que le Christ-Roi, présent dans la sainte Eucharistie, règne sur la société humaine tout entière.

Ces quelques remarques faites, je vous présente une synthèse qui, prise dans l'enseignement des Ordres religieux, offre une base inébranlable à la royauté sociale de Jésus-Christ dans la sainte Eucharistie. C'est, on me le pardonnera, une simple ébauche d'un travail qui pourrait être gigantesque.

Nous considérerons la royauté sociale de Jésus-Christ :

1. Dans ses fondements ;

2. Dans ses fonctions eucharistiques.

I. — La royauté sociale de Jésus-Christ considérée dans ses fondements.

Quelques notions générales vont situer la question qui nous intéresse. Je les emprunte au P. Ventura.

La société se compose de deux éléments : une agglomération de personnes, qui en est comme la matière ; un même pouvoir, qui en est la forme. En fait, nous rencontrons dans le monde : la société domestique avec pouvoir paternel, la société politique avec pouvoir temporel, la société religieuse avec pouvoir spiri-

(1) P. Félix, *la Royauté de Jésus-Christ.* — Dom Benoit, *les Erreurs modernes.*

(2) *I Cor.* xv, 25.

tuel. Dans l'état actuel des choses, ce sont là des sociétés partielles, limitées, localisées, qui toutes sont englobées dans une même société universelle : la société humaine qui, assemblant toute la race des hommes, les soumet à un même pouvoir : le pouvoir de Dieu, Créateur et Maître de l'humanité.

Or, *Jésus-Christ, présent dans la sainte Eucharistie, est tout à la fois Dieu et Homme.*

1. — *Comme Dieu*, Verbe créateur, Jésus Eucharistie a tout pouvoir et, par suite, toute royauté sur les individus, les sociétés et la société humaine tout entière. En créant le premier homme, le Verbe créait par lui toutes les familles et par elles toutes les sociétés et la société humaine universelle. Il en est donc le Maître, le Roi absolu.

C'est là, nous dit Suarez, l'enseignement des Ordres religieux et de toute la théologie, sans controverse aucune (1).

Or, régner sur la société humaine, c'est diriger tous les hommes vers une même fin déterminée, réunir leurs forces, leurs ressources, leurs travaux, pour les appliquer à un même but ; c'est surtout prescrire ce but aux intelligences, aux volontés, aux passions, leur imposer les moyens d'y parvenir, et cela avec une autorité efficace, infrangible. C'est donc gouverner tous les hommes par des lois avec puissance de sanction suprême : c'est être souverain et maître absolu des hommes.

Et c'est le fait de Dieu.

Comme il n'est rien qu'il n'ait créé, il n'est rien qu'il ne possède absolument avec droit de vie et de mort ; il n'est donc rien qu'il n'ait le pouvoir de gouverner selon sa volonté souveraine : son règne, comme son domaine, est sans limites.

En conséquence, cette royauté absolue de Jésus-Christ s'exerce sur les individus, esprit, volonté, cœur, âme et corps, intérieur et extérieur, personne et biens ; sur les relations des individus entre eux, des familles et des nations entre elles : c'est donc une royauté absolue sur les mœurs, les institutions et les lois (2).

(1) Suarez, *De Incarnatione*, q. xxii, art. 6, sect. 2, nº 1.
(2) Voir Lessius, *De Perfectionibus moribusque divinis*, l. X, c. i, ii.

2. — *Comme Homme*, Jésus possède la royauté sociale.

a) L'humanité de Jésus, Verbe incarné, a reçu de Dieu les droits à la royauté absolue et conséquemment sociale.

« Longtemps avant d'envoyer au monde ce Fils bien-aimé, nous dit le P. Ramière (1), Dieu nous l'annonce et nous trace en quelque sorte le signalement auquel nous devons le reconnaître. Or, entre tous les traits dont se compose ce portrait anticipé du Messie, entre toutes les prérogatives qui lui sont attribuées dès avant sa naissance, une des plus saillantes, sans contredit, est sa royauté sociale. »

Qu'il suffise de rappeler ici le texte de Daniel : après avoir prédit la défaite et la destruction du quatrième animal, qui symbolisait la monarchie romaine, le prophète continue : « Je vis s'avancer sur les nuées le Fils de l'Homme, et il vint en la présence de l'Ancien des jours, qui lui donna la puissance, l'honneur et la royauté. Tous les peuples, toutes les tribus et toutes les langues lui obéiront... Il n'y aura pas, sous le ciel, de royaume dont la grandeur ne lui appartienne. Son règne est un règne éternel ; et tous les rois lui devront service et obéissance. » (2)

Ici se place la distinction entre le pouvoir temporel et le pouvoir spirituel : Jésus n'a-t-il reçu que le second?

D'après le P. Ramière, le pouvoir spirituel suffit à la royauté sociale de Jésus. « Toute la question, dit-il, est de savoir si ces préceptes et ces institutions que Jésus-Christ nous a imposés ne regardent que les individus dans leur conduite privée, ou si les sociétés elles-mêmes, dans leur action collective, sont tenues de s'y conformer ; et c'est ce second sentiment que nous affirmons être seul conforme aux principes les plus élémentaires de la foi chrétienne. » (3)

Mais, en fait, Jésus a-t-il reçu le pouvoir temporel? Il est certain que, durant sa vie mortelle, Jésus n'a pas usé de ce pou-

---

(1) *Le règne social du Cœur de Jésus*, p. 24.

(2) *Dan.* VII, 13.

(3) *Le règne social du Cœur de Jésus*, p. 20, 21.

voir ; et d'ailleurs cette abstention ne supprime pas, n'infirme pas son droit.

La question du pouvoir temporel de Jésus a été traitée par saint Jean de Capistran dans son ouvrage *De Papæ et Concilii sive Ecclesiæ auctoritate* (1) ; la conclusion est affirmative.

Les *Analecta Juris Pontificii* (2) font mention du Dominicain Marchesi, évêque de Pouzzoles. « Il a, disent-ils, résumé d'une manière très lucide la question du pouvoir temporel. » (3) D'après lui, Jésus-Christ, dès le premier instant de sa conception, fut vrai roi et monarque du monde entier, il eut directement un domaine universel sur toutes les créatures.

Telle est la doctrine de saint Antonin, la doctrine de saint Thomas, surtout dans le *De Regimine Principum*, où, selon Marchesi, l'Ange de l'école démontre que les textes de la sainte Ecriture concernant la royauté de Jésus-Christ parlent à la fois de la royauté spirituelle et de la royauté temporelle.

C'est pourquoi Jésus a dit de lui-même et dans le sens absolu : « Toutes choses m'ont été livrées par mon Père. Vous m'appelez Maître et Seigneur, et vous dites bien, car je le suis. » (4)

b) L'humanité de Jésus, Verbe incarné, a par la Rédemption conquis les droits à la royauté sociale.

Puisque Jésus-Christ a racheté et régénéré le monde, il en est donc, à ce titre, le Maître et le Roi.

L'enseignement de la théologie sur ce point est précis et unanime : inutile d'insister. Qu'il suffise de citer le P. Félix, dans son ouvrage posthume *la Royauté de Jésus-Christ* (5).

« Jésus-Christ est mon Maître et mon Roi par droit de rédemption.

» Quiconque achète ou rachète une chose d'un prix équitable,

---

(1) P. 83 seq.
(2) Année 1878, col. 9, 10.
(3) Son travail se trouve dans Roccaberti, t. IX.
(4) *Matth.* xi, 27 ; *Joan.* xiii, 13.
(5) P. 27.

c'est-à-dire d'un prix au moins égal à sa valeur, demeure propriétaire et maître de cette chose.

Eh bien ! Jésus-Christ nous a rachetés... Il a donné une valeur infinie, car il s'est donné lui-même tout entier.

« En vertu de cette rançon, je lui appartiens une fois de plus. Je suis sa propriété, je suis son sujet ; il est mon propriétaire et mon souverain : et sa souveraineté sur moi porte le sceau de son propre sang ; car c'est par ce sang qu'il m'a acquis et racheté. *Acquisivit sanguine suo.* » (1)

Or, ce qu'il a fait pour moi, il l'a fait pour l'humanité tout entière ; il a donc sur elle, au titre de la Rédemption, les droits du Souverain, du Maître absolu.

c) Comme Chef de l'humanité, Jésus-Christ, Verbe incarné, possède la royauté sociale.

Voici un autre titre, plus majestueux encore et, j'ose dire, plus fondamental, plus large, plus beau. Nous sommes ici, Messieurs, pour proclamer tous les droits du Christ-Roi, et le manifester dans sa gloire et sa puissance, vous ne trouverez pas déplacé que j'insiste sur ce point.

Chef de l'humanité, le Verbe incarné possède la royauté sociale.

La primauté absolue du Verbe incarné inclut parmi ses éléments essentiels la royauté sociale de Jésus-Christ dans la sainte Eucharistie et lui donne son plein relief.

Dans l'épître aux Colossiens, saint Paul dit (2) :

« Rendons grâces à Dieu le Père qui nous a rendus capables d'avoir part à l'héritage des saints dans la lumière, en nous délivrant de la puissance des ténèbres, pour nous transporter dans le royaume de son Fils bien-aimé, par le sang duquel nous avons la rédemption, la rémission des péchés. »

C'est donc bien du Verbe incarné Jésus-Christ que parle l'Apôtre.

---

(1) *Act.* xx, 28.
(2) *Ad Col.* I, 12-18.

Et il ajoute sans interruption : « Il est l'image du Dieu invisible, né avant toute créature; car c'est en lui que toutes choses ont été créées, celles qui sont dans les cieux et celles qui sont sur la terre, les choses visibles et les choses invisibles, trônes, dominations, principautés, puissances ; tout a été créé par lui et pour lui. Il est, lui, avant toutes choses, et toutes choses subsistent en lui. Il est la tête du corps de l'Eglise, lui, qui est le principe, le premier-né d'entre les morts, afin qu'en toutes choses, il tienne, lui, la première place. »

Çà et là, dans l'Apocalypse, saint Jean appelle le Verbe incarné : *Primogenitus mortuorum, Alpha et Omega, principium et finis, qui fuit mortuus et vivit, principium creaturæ Dei.*

Ces textes corroborés de beaucoup d'autres sont expliqués du Verbe incarné par une série ininterrompue de textes patristiques, qu'il serait long d'énumérer ici, textes qui sont l'indice certain d'une tradition constante et ne permettent pas de mettre en doute la doctrine de la primauté absolue du Christ et, dès lors, de la primauté ou royauté sociale.

On a discuté dans l'Ecole sur la nature de cette primauté : Est-elle primitive ou seulement occasionnée ?

Il nous semble que la gloire du Christ, Verbe incarné, veut la primauté la plus large et la plus honorable possible : sa place dans la création ne peut être après Adam pécheur, sa place est avant tous les êtres créés, *ipse est ante omnes* (1) : il doit être le premier en tout, partout, Roi absolu et non pas conditionné.

L'Ecole franciscaine intervient ici et plaide cette cause, non pas *pro domo*, mais *pro Christo*. Dans l'ordre des réalités voulues par Dieu, l'incarnation du Verbe et conséquemment sa primauté n'a pas et ne pouvait avoir pour motif le péché d'Adam. La cause finale de l'Incarnation ne saurait être que la gloire de Dieu-Trinité, et cette gloire est le résultat de l'amour des créatures libres. Dans la variété infinie des possibles — êtres

---

(1) *Col.* I, 17.

individuels, agencements systématisés des lois naturelles et des décrets surnaturels avec les déterminations que devaient prendre les êtres libres, — dans les diverses combinaisons de ces lois et de ces décrets, Dieu fait choix de toute éternité d'un système déterminé, où Jésus-Christ a une primauté d'élection.

Notre pensée se représente ainsi, non des décrets successifs de Dieu, mais les liens ou les moments logiques des vouloirs divins.

Dieu veut : 1° sa gloire ; 2° le Christ pour sa gloire ; 3° les anges et les hommes pour le glorifier avec le Christ et par le Christ et pour glorifier le Christ; 4° le monde matériel pour servir le Christ et aider les hommes dans cette glorification de Dieu. Tout cela selon l'ordre exprimé d'ailleurs par saint Paul lui-même : *Omnia enim vestra sunt; vos autem Christi; Christus autem Dei* (1).

Le Christ est donc le premier choisi : nature créée, hypostasée dans la personne du Verbe, il aimera, il glorifiera souverainement, et c'est son titre à la primauté absolue. Ainsi la prévision de la chute n'est pour rien dans la volonté de Dieu, qui veut le Christ Dieu-Homme et prédestine une nature humaine, singulière, à l'union hypostatique. Le Christ n'est donc point entré dans le système du monde naturel et surnaturel, auquel s'arrête le choix du Créateur, par occasion, c'est-à-dire à raison d'autre chose, quasi fortuitement et après coup.

Il a été choisi, voulu, le premier et pour lui-même.

Dans l'univers, le Christ, célébré par saint Paul, est en vérité « le premier-né de toute créature », il « garde en tout et partout la primauté » (2).

Dans l'Ecole primitive, deux des grands initiateurs de la théologie du moyen âge, Alexandre de Alès, Franciscain, et Albert le Grand, Dominicain, s'accordent ici. Saint Thomas d'Aquin et saint Bonaventure, sans donner la préférence à la thèse de

---

(1) *I Cor.* III, 22, 23.
(2) *Col.* I, 18.

leurs maîtres, croient cependant devoir considérer comme probable la primauté absolue, non soumise à l'occasion du péché.

Plus tard seulement, le désaccord devient aigu.

La thèse franciscaine de la primauté absolue du Christ, indépendante du péché de l'homme, fait chaque jour des progrès. Elle compte parmi ses tenants (1) : avant le XIIIe siècle, le savant abbé Rupert et Honorius d'Autun, son contemporain; à partir du XIIIe siècle, Alexandre de Alès, le bienheureux Albert le Grand, Guillaume de Paris, Scot et les scotistes en général, le cardinal de Laura, le vénérable Denys le Chartreux, saint Bernardin de Sienne, les Dominicains Naclantus, Catharin, Viguier, d'autres. Salmeron, Suarez, Viva, et d'autres de la Compagnie de Jésus... Saint François de Sales, qui mérite une mention toute spéciale ; Camus, évêque de Belley, l'abbé Olier, le P. L. François d'Argentan, des Oratoriens ; plusieurs contemplatifs, sainte Marie-Madeleine de Pazzi, Marie d'Agréda... De nos jours, le cardinal Dechamps, le cardinal Pie, le cardinal Newman, NN. SS. Landriot, Berteaud, de Ségur, Gay, Bonomelli ; Dom Guéranger, le P. Faber, le P. Ventura, les abbés Combalot, Doublet, Pin, Buathier, et bien d'autres.

Et si cette thèse de la primauté absolue du Christ ne rallie pas encore l'unanimité des théologiens; si dans l'ardeur de la discussion elle a reçu de certains des notes sévères, elle partage en cela le sort d'une autre thèse franciscaine, qui lui est étroitement unie, l'Immaculée Conception, et celle-ci est aujourd'hui un dogme de foi défini.

Nous pouvons donc en toute sûreté de conscience contempler le Christ dans la gloire de sa primauté absolue et sans condition.

Ipse est ante omnes. Il est avant toutes choses dans le plan divin. Première pensée et premier amour de Dieu, le Christ est

---

(1) Voir, pour toute cette question, le très remarquable ouvrage du R. P. Jean-Baptiste du Petit-Bornand, Fr. Min. Capucin, p. 37 et seq. — L'ouvrage du P. Déodat, *Grandes thèses catholiques, Sacré Cœur.* — L'article du P. Raymond, Fr. Min. Capucin, sur « Duns Scot », *Dictionnaire théologique.*

la raison d'être de l'univers, la tête de tout ce qui vient après lui, et pour lui, monde angélique, monde humain, monde matériel. Le péché d'Adam fut pour lui un second motif de venir, et quand il vint, il entra chez lui dans son propre domaine. *In propria venit* (1).

Maître de toute la création, il est propriétaire de notre substance. *Vos autem Christi* (2). Nous sommes à lui, et tous les hommes qui ont vécu depuis le commencement du monde sont à lui, et il faut y ajouter encore les légions, les armées des anges, parce que tous, hommes et anges, ne sont qu'un peuple sous un seul et unique Roi.

Il est le primat de la création (3), sur tous il étend son sceptre : il est donc le Roi absolu et magnifique de la société humaine.

II. — La royauté sociale de Jésus-Christ considérée dans ses fonctions eucharistiques.

Je voudrais, Messieurs, m'inclinant avec vous devant le Christ-Roi, présent dans la sainte Eucharistie, considérer l'aboutissement de ses fonctions royales, eucharistiques.

Que devient par lui cette société humaine sur laquelle il règne de droit et veut régner de fait?

Elle est unie à son Roi, identifiée avec son Roi, déifiée par son Roi.

Et n'y a-t-il pas là, Messieurs, des titres nouveaux à la royauté sociale et eucharistique de Jésus-Christ?

1. « Par le mot *Union,* dit le P. Félix, j'entends l'union réelle qui nous unit tous, chrétiens, à Jésus-Christ comme des membres à leur chef. Ce serait ici le lieu de vous développer cette doctrine à la fois si simple et si grandiose de saint Paul, sur le corps mystique de Jésus-Christ.

---

(1) *Joan.* I, 11.
(2) *I Cor.* III, 23.
(3) *Coloss.* I, 18.

» Nous sommes beaucoup, mais nous sommes un en Jésus-Christ, *multi unum sumus in Christo* (1). Il y a plusieurs membres, mais il n'y a qu'un seul corps. Nous sommes nous-mêmes les membres de ce corps et Jésus-Christ en est le chef. Et comme dans un corps bien organisé tous les membres reçoivent les ordres du chef ou de la tête, ainsi, dans l'ordre surnaturel, tous nous relevons de Jésus-Christ, notre Chef suprême ; et il n'y a ni roi ni empereur qui exerce sur ses sujets une royauté ou un empire aussi intime, aussi légitime et aussi effectif que la royauté et l'empire que Jésus-Christ, comme chef de son corps mystique, exerce sur tous les chrétiens.

» Ses droits divins de Chef, de Roi et de Souverain naissent de l'intime union qu'il daigne avoir avec nous en nous admettant à l'honneur d'être les membres de son corps... et dans ce domaine plus intime la royauté effective de Jésus-Christ sur nos âmes se révèle avec plus de splendeur... car il commande ici par le droit de l'union qu'il contracte avec nous. » (2)

2. Or, cette union de la société soumise au Christ-Roi va jusqu'à l'*identification* avec lui.

« Car, continue toujours le P. Félix, je le crois avec saint Paul, avec l'Eglise, appuyé sur la parole même du Christ, sa vie c'est notre vie. Il est la vigne et nous en sommes les rameaux. Or, la vie de la vigne et la vie des rameaux ne sont pas deux vies mais une seule vie. » (3)

Ainsi en est-il du Christ-Roi et de la société sur laquelle il règne. Le grand Apôtre le révélait aux premiers chrétiens : « Le Christ est votre vie. *Christus vita vestra.* » (4)

Le P. Ramière, dans son ouvrage *le Cœur de Jésus et la Divinisation du chrétien*, dit : « Dieu nous a incorporés à Jésus-Christ, cet éternel objet de ses complaisances. De lui et de

(1) *Rom.* XII, 5.
(2) P. FÉLIX, *la Royauté de Jésus-Christ*, p. 33.
(3) *Ibid.*, p. 34.
(4) *Col.* III, 4.

nous il a fait un grand corps dont son Fils est la tête et dont nous sommes les membres (1). Et ce n'est pas une figure de langage, c'est une réalité. Nous formons un seul corps, dit l'apôtre saint Paul, et nous sommes animés d'un même esprit (2). Le divin Sauveur nous a donné son Esprit qui habite réellement en nous, qui nous apprend à prier comme Jésus-Christ, qui nous remplit des sentiments de Jésus-Christ, nous fait vivre de sa vie. » (3)

Le P. Ramière continue : « Jésus a pris des mesures pour réaliser la communion tant désirée, cette parfaite communion de tous ses membres avec lui.

» Ce n'est pas sur la terre, il est vrai, que peut avoir lieu la communion définitive, sans limites et sans retour, des hommes avec Dieu, par Jésus-Christ.

» Elle aura lieu au ciel, elle sera le ciel... Alors, selon l'apôtre saint Paul, Dieu sera toutes choses en tous, et tous les hommes seront un en Jésus-Christ et en son Père, comme le Père est un avec le Fils, et le Fils un avec le Père.

» Cependant cette communion qui a été le but de ses travaux sur la terre, Jésus la prépare ici-bas par la communion eucharistique.

» Le Fils unique de Dieu a pris un moyen digne de sa sagesse; en sanctifiant les fidèles dans la sainte communion, par la manducation d'un même corps, qui est le sien, il les rend concorporels avec lui et entre eux. » (4)

3. Enfin, le Christ-Roi dans l'Eucharistie déifie la société humaine.

Le P. Ramière écrit : « Oui, sans doute, nous avons reçu par Jésus-Christ des grâces créées très excellentes, mais nous avons reçu en même temps une grâce incréée. Les dons du Saint-Esprit ont été répandus dans nos cœurs, mais avec eux

---

(1) *Le Cœur de Jésus et la Divinisation du chrétien*, p. 83.
(2) *Ibid.*, p. 84.
(3) *Ibid.*, p. 14.
(4) *Ibid.*, p. 358 seq.

le Saint-Esprit lui-même nous a été réellement donné. Nous ne sommes pas seulement élevés au-dessus de notre nature, mais au-dessus de toute nature ; en un mot, nous sommes réellement divinisés, capables de faire des actes vraiment divins et de mériter un bonheur dont l'objet est Dieu même. La subtilité des théologiens peut disputer sur certains points accessoires de cette doctrine, mais le fond de la doctrine est parfaitement certain. La vraie divinisation du chrétien est un dogme de foi qu'on ne peut révoquer en doute sans donner un démenti aux Saintes Ecritures, et en particulier renverser par la base l'enseignement de saint Paul, le grand théologien de la loi nouvelle. » (1)

Pour éclairer sa pensée, le P. Ramière dit ailleurs, je le cite textuellement : « Il est bien vrai qu'il n'y aura qu'une seule nature individuelle qui, par son union avec le Fils de Dieu, perdra sa personnalité créée, pour acquérir une personnalité divine et qui par conséquent pourra être appelée Dieu; mais toutes les autres natures appartenant à la race d'Adam seront appelées à s'unir à cette nature privilégiée et à recevoir, par cette union, une communication très réelle de sa vie divine. Il n'y aura qu'un seul Homme-Dieu, mais tous les hommes qui voudront accepter l'influence de l'Homme-Dieu pourront devenir des hommes divins, faire en lui des actes divins et arriver par lui à la félicité divine. » (2)

Or, cette divinisation se perfectionne dans la sainte Eucharistie.

« Communier, dit le P. Gillet dans son dernier opuscule, *les Harmonies eucharistiques*, communier, c'est recevoir le Christ, et le recevoir de la manière dont lui-même s'est donné à nous dans l'Eucharistie, pour être la nourriture de nos âmes et nous incorporer à lui d'une façon vivante et par lui à Dieu même. » (3)

---

(1) *Le Cœur de Jésus et la Divinisation du chrétien*, p. 6.
(2) *Ibid.*, p. 81.
(3) *Les Harmonies eucharistiques*, p. 14.

Et ailleurs : « Par l'Eucharistie le Christ se donne lui-même en nourriture à nos âmes... Or, la nourriture, c'est le phénomène par excellence de l'incorporation... En sorte que si l'Incarnation est le mystère du Fils de Dieu fait homme, l'Eucharistie, pour ceux qui la reçoivent, est le mystère de l'homme fait Christ, par quoi il devient plus intimement, en vertu de l'incorporation eucharistique et des grâces qui y sont attachées, un Fils de Dieu. »

Enfin, nous pouvons dire avec le même auteur: « Si la communion garde son caractère d'acte *individuel*... elle devient au surplus l'acte *social* par excellence : chaque fidèle, en s'incorporant réellement au Christ par la communion, resserre, autant qu'il lui est possible, les liens vitaux qui rattachent la tête de l'Eglise, le Christ, à ses membres, et fait bénéficier le corps mystique tout entier de la plus-value de grâce qui lui vient directement de son incorporation à l'Homme-Dieu. » (1)

Telle est, Messieurs, la royauté sociale de Jésus-Christ dans la sainte Eucharistie. Etablie sur des droits manifestes, indiscutables, imprescriptibles, elle s'exerce sur la société humaine tout entière ; en retour, la société humaine, soumise à la royauté sociale de Jésus-Christ, atteint les sommets d'une perfection et d'un bonheur inespérés : unie, incorporée au Christ-Roi, elle est par lui pacifiée et divinisée.

Ah! Messieurs, quelle réponse, digne de Dieu, à la parole homicide de Satan ! L'ange maudit veillait au berceau de l'humanité et c'était pour la perdre. A l'instant de l'épreuve, il dit à la femme qui portait en elle la vie et les destinées de la race humaine : « Désobéissez, et vous serez comme des dieux. » (2) La même tentation poursuit toujours l'humanité, et naguère encore, en 1896, un théoricien socialiste, implacable ennemi de l'Eglise, n'a-t-il pas proclamé publiquement (3) le devoir d'être

(1) *Le Cœur de Jésus et la Divinisation du chrétien*, p. 53-55, *passim*.
(2) *Gen.* III, 5.
(3) Chambre des députés, séance du 25 juin 1896.

athée, « aujourd'hui que l'homme est en train de devenir Dieu et de se sauver lui-même » ; c'est dire: « Désobéissez maintenant que vous devenez des dieux. » Paroles de folie, de déchéance, de damnation! Dans son amour, Jésus nous dit : « Acceptez ma royauté sociale dans l'Eucharistie, et je ferai de vous des dieux. » C'est l'heure d'entendre et d'agir.

Puisque, en dépit de tout, les hommes ont le souvenir de leur origine et l'instinct de leur fin divine, puisqu'ils veulent devenir des dieux, entraînons l'humanité vers les autels de Dieu, pour qu'elle y offre au Christ-Roi son culte public (1) de foi, d'adoration, d'obéissance, de dévouement, d'amour et de réparation (2). Jetons l'humanité tout entière dans le Cœur de son Christ-Roi, par cet acte qui implique et résume avec intensité tout le culte public, cet acte social par excellence, qui unit l'humanité entre elle (3) et avec Dieu, l'incorpore à Dieu et la déifie, la sainte communion.

Puisque le Christ est la tête de l'humanité et que la communion parfait l'incorporation des membres à la tête, « plus nous communierons, dit le P. Gillet, plus nous vivrons du Christ, plus se réalisera la fin pour laquelle le Christ a été institué tête de l'univers, plus la circulation de la grâce se fera abondante dans le corps tout entier, plus l'Eglise s'affermira, étendra son règne, qui est celui du Christ continué, plus la Rédemption opérera son œuvre de salut universel, plus enfin éclatera la gloire de Dieu par la déification des membres incorporés d'une façon vivante à l'Homme-Dieu » (4).

Ainsi, Messieurs, et c'est le dernier mot :

Travailler à établir la royauté sociale de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, c'est travailler immédiatement à la réalisation du plan divin. Dieu veut que les nations viennent à lui, mais

(1) Sur le culte public demandé par le Sacré Cœur, voir René du Bouays de la Bégassière, *Notre culte catholique et français du Sacré Cœur.*

(2) Voir le P. Félix, *la Royauté de Jésus-Christ.*

(3) Voir *Revue thomiste*, octobre 1912, « Eucharistie, sacrement d'unité ».

(4) *Harmonies eucharistiques*, p. 153.

conduites par leur Roi, magnifique de grandeur et d'amour, le Verbe incarné.

Messieurs, vivons et mourons au travail de Dieu, pour sa gloire, pour la gloire et pour l'amour du Verbe fait chair, Jésus-Christ, pour la gloire et pour l'amour de sa Mère immaculée, la Vierge Marie. Ainsi soit-il.

Royauté sociale de Jésus-Christ dans l'Eucharistie démontrée par le témoignage de la liturgie

RAPPORT DU R^me DOM CABROL

abbé de Farnborough.

Dans cette page d'art immortelle qu'est la *Dispute du Saint Sacrement*, Raphaël a su grouper autour de l'Hostie exposée sur un autel les Papes, les docteurs, les martyrs, les solitaires, les simples fidèles, dont tous les regards, tous les gestes se portent vers ce Sacrement sublime et divin, vrai centre de tout le tableau.

Au-dessus de l'autel, dans la partie céleste, le Christ est assis sur un trône, entre la Sainte Vierge et Jean le Précurseur, tandis que siègent à l'entour et un peu au-dessous les douze patriarches, les prophètes, les évangélistes ; et au-dessus, entourant le Père qui se montre à mi-corps au sommet de la voûte céleste, les anges, les archanges et les chérubins s'exaltent dans un transport d'amour. La colombe, symbole de l'Esprit divin, semble comme le trait d'union entre l'Eglise triomphante du ciel et l'Eglise de la terre.

Le grand artiste, inspiré par sa foi et par le haut enseignement chrétien qui régnait encore sur les âmes au temps de la Renaissance, a su représenter ainsi le divin Sacrement de l'Eucharistie, comme le triomphe de l'Homme-Dieu et le centre de la piété chrétienne. Dans les parties supérieures de

la fresque, Jésus, assis sur un trône, règne sur l'Eglise triomphante ; à l'étage inférieur, il règne sur l'Eglise militante, sous la forme de l'Hostie enfermée dans l'ostensoir (1).

Mais ces deux Eglises n'en font qu'une ; l'Eglise du ciel, ce sont les fidèles qui ont conquis la couronne ; l'Eglise de la terre, ce sont les fidèles qui luttent encore ici-bas. Jésus ressuscité et Roi du ciel. c'est le même Jésus, caché sous les humbles apparences de l'Hostie, et qui est encore, dans son humilité, le Roi de la terre.

Ainsi, dans ce merveilleux ensemble de figures, de personnages, de groupes, tous animés d'une même pensée, sous les attitudes les plus variées, l'artiste nous donne un abrégé de la doctrine chrétienne que nous avons mission d'étudier ici, à savoir la Royauté sociale du Christ dans l'Eucharistie, prouvée par la liturgie.

Pour exposer cette doctrine, il faut remonter jusqu'à nos origines chrétiennes et même au delà ; il faut creuser jusqu'à ces assises sur lesquelles repose notre religion.

Dans l'Ancien Testament qui est comme l'aube des jours nouveaux, et où nous trouvons préfigurées et déjà esquissées les grandes doctrines qui s'épanouiront dans le plein midi de la révélation chrétienne, les Juifs forment le peuple choisi, le peuple de Dieu, le peuple élu, le peuple de la promesse et de l'alliance, du pacte conclu entre lui et son Dieu.

Ce peuple appartient si bien à son Dieu, que Jéhovah est son Roi, c'est une théocratie dans toute la force du terme. Aussi l'institution d'une royauté humaine chez les Juifs peut-elle être considérée comme une déviation, une diminution, une concession faite à regret, et comme à contre-cœur, à ce peuple ingrat et à tête dure.

En réalité, l'idéal et la conception primitive, c'était Dieu

---

(1) Sur la description et l'interprétation de cette fresque, voir l'intéressante conférence de l'abbé Broussolle, *l'Art, la Religion et la Renaissance*. Paris, 1910, p. 397 sq.

régnant sur son peuple comme son seul Roi, son seul Seigneur, le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs. Et malgré le compromis consenti avec Samuel, ces titres de royauté unique seront réclamés énergiquement durant la suite des siècles, par les auteurs des psaumes et par les prophètes. La notion du *royaume de Dieu* ou *royaume des cieux* n'est pas pour autant anéantie ni oubliée. Ce royaume où Dieu régnera seul, à l'exclusion de tout souverain étranger, et qui porte en conséquence et par antonomase le titre de *royaume de Dieu*, il est encore annoncé par toutes les voix inspirées d'Israël, comme la grande promesse de l'avenir.

Ce sera la cité future ; tout l'annonce, tout y prépare, le peuple de Dieu est en marche vers cet idéal. Ce royaume de Dieu qui sera constitué un jour sur terre réunira toutes les nations sous le sceptre de Jéhovah.

Le Messie promis annoncé par les prophètes sera chargé de constituer un jour ce royaume, cette monarchie universelle ; il sera sur la terre le Chef et le Roi, pour le compte de Dieu.

Ce rêve n'était pas un rêve, c'était une prophétie qui devait se réaliser un jour. Le Messie est annoncé, il est attendu ; on l'appelle, la terre aspire après lui, les bras des humains se tendent vers ce sauveur. A la voix des prophètes juifs, *Rorate cœli desuper et nubes pluant justum,* fait écho chez les Gentils la voix de la sibylle et celle des poètes.

Ultima Cumæi venit jam carminis ætas.
Magnus ab integro sæclorum nascitur ordo.
Jam nova progenies cœlo demittitur alto. (Egl. IV.)

Enfin, le moment est arrivé, l'heure sonne, *Venit hora et nunc est.* Jean-Baptiste, le dernier des prophètes et le précurseur, lui préparera les voies, et le montrera du doigt au monde : *Ecce Agnus Dei, ecce qui tollit peccata mundi.*

Ce Messie remplira, et au delà, les espérances des fils d'Israël. Il sera roi, d'un royaume qui n'aura pas de fin, *et regni ejus non erit finis ; ergo Rex es tu ? Tu dixisti.*

Ce royaume, c'est l'Eglise : elle est vraiment le royaume de Dieu, dans lequel sont conviées à prendre place toutes les nations de la terre ; les barrières tombent ; Juifs et Gentils, Grecs et barbares ne forment plus qu'un peuple, sous le sceptre du Messie qui en est le Chef et le Roi et qui le gouverne au nom de Dieu.

Et ce que les Juifs n'avaient pu deviner, ce que quelques-uns d'entre eux avaient pu peut-être entrevoir vaguement à travers la pénombre des prophéties, ce Messie n'est pas seulement un roi, il est Dieu, il est le Verbe divin, la seconde personne de la Sainte Trinité, descendu sur la terre, incarné, Messie divin, Roi des rois et Seigneur des seigneurs, non pas seulement au titre de Messie du royaume de Dieu, mais parce que Dieu, parce que Verbe et Créateur.

Seulement, ce Roi, ce n'est pas le Messie temporel rêvé par les Juifs, ce n'est pas le conquérant qui est venu chasser les Romains et écraser tous les ennemis des Juifs ; car sur ce point, pharisiens, sadducéens, princes et prêtres sont dans l'erreur. Jean le Précurseur le leur a dit clairement. Il prêche la pénitence, la purification du cœur ; le royaume qui vient est un royaume tout spirituel ; ce Messie est l'agneau qui « efface les péchés » du monde. Lui-même le dira : « Mon royaume n'est pas de ce monde. » Ce royaume est pour les humbles de cœur, pour les pauvres, pour les ignorants, pour les petits enfants, ou pour ceux qui sont comme les petits enfants.

Mais enfin ce royaume des cieux, cette Eglise, toute différente qu'elle soit des conceptions des Juifs, elle est fondée. Une substitution s'opère que les Juifs ne comprennent pas, qu'ils n'ont pas encore comprise après bientôt vingt siècles. Jacob a supplanté Esaü ; le peuple de Dieu n'est plus le peuple de Dieu, le peuple élu n'est plus le peuple élu.

Et ce paradoxe pour les Juifs devient réalité, que les fils d'Abraham se voient remplacés par des Gentils, par des barbares, devenus par le baptême fils de l'Eglise, peuple choisi, héritiers des promesses.

Le secret de l'histoire des premiers siècles est dans cette substitution, et c'est aussi la raison des jalousies, des haines, des persécutions des trois premiers siècles et de l'attitude des Juifs à l'égard de chrétiens. A cette lumière les écrits de saint Paul, les Evangiles aussi bien que les Actes et les Epîtres, et les premiers documents chrétiens s'éclairent d'une singulière façon.

La liturgie chrétienne, qui est la prière de l'Eglise, ne serait plus la voix de l'Eglise qui prie, qui loue, qui adore son Dieu, si elle ne traduisait pas dans ses formules et dans ses rites cette vérité, Jésus, Messie et Roi de son peuple, l'Eglise devenue son héritage et son royaume, *populus tuus, plebs tua, familia tua.*

C'est ce que nous avons maintenant à démontrer.

L'Apocalypse, qui est une page du *liber cœremoniarum* tombée du ciel sur la terre, nous montre Jésus comme Christ et comme Roi, siégeant sur un trône, au milieu des fidèles, *primogenitus mortuorum et princeps regum terræ* (I, 5)... (qui) *fecit nos regnum*, et à qui appartiennent la gloire et l'empire dans les siècles des siècles. Autour de son trône, siègent les 24 vieillards (IV, 4) ; auprès de lui est le livre aux sept sceaux, que lui seul peut ouvrir (V, 1 sq., VII, 10) ; et sur sa tête la couronne d'or des rois (XIV, 14 ; XX, 11). Dans les visions de l'Apôtre, il a les attributs royaux et divins, *ecce sum vivens in sæcula sæculorum, et habeo claves mortis et inferni* (I, 18). Il est le premier et le dernier (I, 17).

Il est celui qui a la clé de David, qui ouvre et personne ne ferme après lui, qui ferme et personne n'ouvre (III, 7) ; qui juge les anges de l'Eglise (I, II, III) ; il donne au vainqueur le privilège de s'asseoir avec lui sur son trône, comme il est assis sur le trône de son Père (III, 21).

Il est l'Agneau immolé pour les fidèles, mais l'Agneau triomphant. *Hi (qui) cum agno pugnabunt et agnus vincet illos, quoniam Dominus Dominorum est et rex regum.* (XVII, 14 ; *I Tim.* VI, 15.) Il est assis sur le cheval blanc, il juge

et il combat, ayant la tête chargée de plusieurs diadèmes (XIX, II, 12) ; sur son vêtement est écrit le nom « Roi des rois et Seigneur des seigneurs » (XIX, 16).

Ainsi, dans la liturgie de l'Eglise triomphante, Jésus nous est représenté comme le vainqueur, comme roi, comme pontife, comme l'hiérarque suprême, à qui s'adresse l'hymne de l'éternel hommage : *Dignus est agnus, qui occisus est, accipere virtutem, et divinitatem et sapientiam et fortitudinem et honorem et gloriam et benedictionem.* (V, 12.) *Sanctus, Sanctus, Sanctus Dominus Deus omnipotens qui erat et qui est et qui venturus est.* (IV, 8.) L'Agneau qui a été immolé est digne de recevoir la puissance et la divinité et la sagesse et la force et l'honneur et la gloire et la bénédiction. Saint, Saint, Saint, le Seigneur Dieu tout-puissant, qui était, et qui est et qui viendra.

Mais cette liturgie du ciel est au fond la même que celle de la terre. Il n'y a qu'une liturgie, il n'y a qu'un sacrifice, il n'y a qu'une victime, il n'y a qu'un prêtre. Comme dans la fresque de la chambre de la Signature dont nous parlions au début, il y a dans le ciel Jésus triomphant ; sur la terre, Jésus Hostie exposé sur l'autel. Il est Roi de ses fidèles, sur l'autel, comme il est roi, dans le ciel, des milices célestes.

Cela suffirait au besoin à la démonstration de notre thèse, s'il est vrai que la liturgie de la terre ne doit être qu'une avec celle du ciel. Mais nous devons le montrer par le détail afin que cette vérité éclate aux yeux de tous. Dans un sujet aussi vaste, l'embarras n'est pas de trouver les arguments, mais bien au contraire de réunir, je devrais dire d'entasser des matériaux dans un espace aussi limité que celui d'un rapport.

1. Démonstration par la nature même de la liturgie.

La liturgie unit les chrétiens entre eux ; elle affirme leur fraternité, elle fait d'eux un seul peuple, une famille ; c'est le peuple de Dieu, le royaume de Dieu sur la terre, et de ce

fait l'Eglise, comme nous le disions plus haut, est devenue l'héritière des droits d'Israël. C'est à toutes les pages des livres liturgiques que nous relevons des formules comme celle-ci : « Seigneur, jette un regard de miséricorde sur ton peuple (1) ; le Seigneur a conduit son peuple dans la joie, *alleluia* (2) ; Car vous êtes une race élue, un sacerdoce royal, une nation sainte, un peuple d'élection (3) ; Je suis le Seigneur votre Dieu et il n'y en a pas d'autre ; et mon peuple ne sera pas confondu pour jamais, dit le Seigneur tout-puissant (4) ; Je dresserai ma tente au milieu de vous, dit le Seigneur, je marcherai au milieu de vous et vous serez mon peuple (5) ; le Seigneur est la force de son peuple ; sauve ton peuple, Seigneur, et bénis ton héritage et gouverne-le à jamais. » (6) *Plebs tua, populus tuus, familia tua, servi tui, hæreditas tua, pars tua,* voilà des termes qui reviennent sans cesse dans les oraisons, et qui prouvent que les chrétiens réunis pour la prière ne forment qu'une seule famille, un seul peuple.

Le Baptême qui introduit les chrétiens dans l'Eglise, et qui fait d'eux les enfants de Dieu, et les sacrements et les rites divers, affirment de nouveau cette unité et en resserrent les liens. La liturgie nous donne une grande leçon d'unité et de catholicité.

Mais de cette société, le Christ est le chef. Tous les actes du culte s'accomplissent en son nom ; toutes les prières sont adressées à Dieu le Père, *per Dominum nostrum Jesum Christum*, par notre Seigneur et notre Maître qui vit et règne avec le Père et le Saint-Esprit dans les siècles des siècles.

---

(1) *Populum tuum, quæsumus, Domine, propitius respice.* Samedi des Quatre-Temps de Carême.

(2) *Eduxit Dominus populum suum in exultatione, alleluia.* Introït du samedi *in albis*.

(3) Epître du même jour.

(4) Vendredi des Quatre-Temps de la Pentecôte, épître.

(5) Samedi des Quatre-Temps de la Pentecôte.

(6) Introït, VI[e] dimanche après la Pentecôte.

2. Par le rôle de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans la liturgie.

Cette vérité éclatera avec plus de force encore si nous étudions de plus près le rôle de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans la liturgie.

La liturgie chrétienne a sa source en Jésus-Christ lui-même, qui a institué les sacrements, et en particulier l'Eucharistie, foyer et âme de la liturgie ; et qui a donné à ses apôtres et à son Eglise le pouvoir de compléter et d'organiser en détail le cérémonial et le formulaire des rites chrétiens.

Le Christ est le centre de toute la liturgie.

Dieu a sauvé le monde par son Fils ; ce Fils est la voie, la vérité et la vie. On ne peut se passer de lui ; on doit passer par lui.

Il est la pierre angulaire sur laquelle tout l'édifice repose.

Ce principe, la liturgie nous l'inculque. Tous les rites chrétiens ont pour objet d'honorer le Christ, de nous mener à lui ; toutes les prières sont inspirées par lui, offertes au Père par lui.

Mais ce n'est pas assez. Ce médiateur est égal au Père, il est Dieu lui-même. La liturgie nous enseigne magnifiquement la divinité de Jésus. Dans toutes les doxologies qui forment un élément essentiel de la liturgie, le Fils est uni au Père et au Saint-Esprit dans un hommage égal. *Gloria Patri et Filio et Spiritui Sancto ; Per Dominum nostrum Jesum Christum, Filium tuum, qui tecum vivit et regnat in unitate Spiritus Sancti Deus, per omnia sæcula sæculorum. Amen.*

Bien plus, dans certaines circonstances, l'Eglise adresse les prières à lui, directement, comme Dieu, égal au Père, *qui vivis et regnas*, dit alors la doxologie, *cum Deo Patre in unitate Spiritus Sancti Deus per omnia sæcula sæculorum.*

Or, Jésus, comme Dieu, comme Verbe, est Créateur et Seigneur, au même titre que le Père et le Saint-Esprit. Il est donc Roi de l'univers, Roi des rois et Seigneur des seigneurs, et il vit et règne avec le Père et le Saint-Esprit dans les siècles des siècles.

Mais ce titre de roi qu'il possède comme Dieu, il l'a conquis encore par son humanité. La liturgie nous le fait adorer comme le Sauveur et le Rédempteur des hommes. Il est devenu leur Roi par droit de conquête. C'est ce qu'exprime éloquemment cette oraison de Prime, qui s'adresse au Christ en personne :

Dirigere et sanctificare, regere et gubernare dignare, Domine Deus, Rex cœli et terræ, hodie corda et corpora nostra, sensus, sermones et actus nostros in lege tua, et in operibus mandatorum tuorum, ut hic et in æternum, te auxiliante, salvi et liberi esse mereamur, Salvator mundi, qui vivis et regnas in sæcula sæculorum. Amen.

« Seigneur Dieu, Roi du ciel et de la terre, daigne diriger et sanctifier, régir et gouverner aujourd'hui nos cœurs et nos corps, nos sens, nos paroles et nos actes selon ta loi, et dans les œuvres de tes commandements, afin qu'en ce moment et pour toujours, avec ton secours, nous méritions d'être sauvés et libérés, ô Sauveur du monde qui vis et règne dans les siècles des siècles. *Amen.* »

Nous sommes donc les sujets de notre divin Roi, ses serviteurs. Les titres *servi tui, famuli tui,* sont aussi fréquents dans les formules liturgiques que ceux de *plebs tua, populus tuus, familia tua,* que nous citions tout à l'heure.

Il est une autre théorie dont la justesse théologique a été contestée récemment, peut-être avec trop d'insistance, mais qui, en tout cas, est exprimée à diverses reprises dans la liturgie. Le démon, le prince des ténèbres, avait réussi à conquérir l'homme, œuvre de Dieu, et à le soumettre à son joug. Le Christ vient lutter contre le prince du monde pour lui enlever sa proie. L'homme est l'enjeu de ce combat singulier, dans lequel le Christ est vainqueur, et, comme pour mieux souligner sa victoire, il se sert pour vaincre Satan de l'arme même dont celui-ci avait usé. Le serpent avait trompé l'homme par le fruit de l'arbre. Il convenait pour les harmonies célestes que le diable fût vaincu par la croix. « *Qui salutem humani generis in ligno crucis, constituisti,* dit la Préface de la Croix, *ut unde mors oriebatur inde vita resur-*

geret ; et qui in ligno vincebat in ligno quoque vinceretur. (Seigneur saint, Dieu éternel) qui avez voulu que le salut du genre humain fût opéré par le bois de la croix, afin que de la substance même d'où est sortie la mort, ce fût la vie qui surgît ; de sorte que celui qui était vainqueur par le bois, par le bois même fût vaincu. »

Ou encore, comme le chante l'hymne de la Passion et de la Croix :

« *Hoc opus nostræ salutis ordo depoposcerat multiformis proditoris ars ut artem falleret et medelam ferret inde hostis unde læserat.* L'ordre de notre salut avait demandé cela ; à savoir que l'artifice trompât l'artifice du trompeur aux mille ressources et fît sortir le remède de l'instrument même qui avait fait sa perte. »

Ce qui est incontestable au point de vue théologique, c'est la victoire du Christ et sa descente aux enfers.

Après sa mort, pendant que le corps de l'Homme-Dieu restait au sépulcre, son âme descendait aux enfers. Voyage mystérieux dont les lumières de la révélation n'ont pu jusqu'ici éclairer d'une façon satisfaisante tout l'itinéraire, et sur lequel s'est donnée carrière l'imagination des dramaturges du moyen âge. Quelle fut la conduite du Christ dans ce séjour des ombres, que fut sa prédication dans les différents cercles des enfers, quelles âmes en bénéficièrent, ce n'est pas ce que nous avons à expliquer ici. Je me contente de renvoyer à un admirable et assez récent mémoire de Mgr Quilliet sur la *Descente du Christ aux enfers* (1).

Ce que nous avons à constater, et ce que la liturgie nous révèle sur ces faits mystérieux, c'est que ce périple fut un voyage triomphant, c'est que le Christ remporta sur le prince des enfers une nouvelle victoire, ramenant avec lui les âmes des justes qui l'attendaient depuis des siècles et qui lui firent cortège quand il remonta au ciel au jour de son ascension.

---

(1) Dans le *Dictionnaire de théologie catholique.*

C'est donc un nouveau triomphe à enregistrer pour notre Roi de gloire. « *Rex gloriæ introitu tuo inferni fauces illuminasti, stupentibus inferis... (per te) potestas diabolica cecidit ; tartarea inferni sunt vincula resoluta ; Chirographum est antiquæ prævaricationis extinctum ; aculeus mortis obtritus* (1). O Roi de gloire, par votre présence vous avez illuminé les gouffres de l'enfer qui ont frémi... par vous le pouvoir diabolique a été anéanti ; les liens de l'enfer se sont déliés ; le décret de l'antique prévarication a été détruit, l'aiguillon de la mort émoussé. »

3. En particulier par le sacrement de l'Eucharistie.

Mais nulle part le Christ n'affirme avec plus de force sa royauté que dans le sacrement de l'Eucharistie, qui, à quelque point de vue qu'on l'envisage, est le centre même et comme le foyer de la liturgie. Cette vérité, nous n'avons pas à la démontrer aujourd'hui, nous avons seulement à expliquer comment, dans cet auguste sacrement, se manifestent les attributs de la royauté.

Or, la condition même par laquelle la royauté s'exerce, c'est la puissance. Le mot même l'indique : la royauté, c'est un pouvoir, c'est le pouvoir suprême, c'est l'exercice du pouvoir royal. Un roi qui perd sa puissance, c'est un roi déchu, ce n'est plus que l'ombre d'un souverain.

Or, c'est dans ce sacrement de l'Eucharistie que Jésus, notre Roi bien-aimé, a déployé toute sa puissance. Il s'est joué des éléments. L'Eucharistie, c'est comme un défi jeté aux lois de la nature. C'est, dit un théologien, la somme et le résumé des merveilles, *mirabilium compendium et summa* (2). Comment le corps, le sang, l'âme et la divinité de Notre-Seigneur sont-ils présents sous ces apparences du pain et du vin? Comment est-il

---

(1) C'est une *contestatio* ou préface qui se trouve dans d'anciens livres des liturgies gallicanes et mozarabiques. Cf. notre article « la Descente du Christ aux enfers d'après la liturgie mozarabe et les liturgies gallicanes ». *Rassegna Gregoriana*, mai-juin 1909, p.-234 sq.

(2) Cf. Lessius, *De divinis perfectionibus*, xii, 16.

tout entier sous chaque parcelle d'hostie ? En vertu de quelle loi peut-il se donner ainsi tout entier à chacun de ceux qui se présentent ?

Si nous admirons la puissance de Jésus multipliant au désert les pains et les poissons et nourrissant cette multitude, que dirons-nous de ces prodiges renouvelés chaque jour sur l'autel et à la table eucharistique ?

Mais l'Eucharistie, c'est moins encore le sacrement de la puissance que celui de l'amour. O Sion, ton Roi n'est pas un monarque redoutable ; il vient à toi plein de mansuétude et d'amour. S'il est roi, c'est un Roi qui se plaît à vivre au milieu de ses sujets. « *Pange lingua gloriosi corporis mysterium, sanguinis que pretiosi quem in mundi pretium, Fructus ventris generosi rex effudit gentium. Christum regem adoremus dominantem gentium qui se manducantibus dat spiritus pinguedinem.* Chante, ô ma langue, le mystère du corps glorieux et du sang précieux, fruit d'un sein généreux, que le Roi des nations a répandu. Adorons le Christ Roi, Seigneur des nations, qui donne à ceux qui le mangent l'abondance de l'Esprit. »

Dans ce sacrement divin, Jésus exerce encore la souveraine magistrature de la royauté ; il absout et il condamne. C'est la doctrine de saint Paul : *quicumque manducaverit panem hunc, vel biberit calicem Domini indigne : reus erit corporis et sanguinis Domini... Qui enim manducat et bibit indigne, judicium sibi manducat et bibit : non dijudicans corpus Domini* (1).

L'autel est donc un tribunal d'où descendent le pardon et la grâce, mais d'où descend aussi la redoutable sentence de condamnation qui atteignit Judas.

Laissez-moi vous rappeler deux traits de l'histoire de l'Eglise qui mettront cette vérité en pleine lumière.

Le premier est tiré de la vie de saint Bernard. C'était pen-

(1) *I Cor.* XI.

dant le schisme d'Aquitaine qui déchirait l'Eglise de France. Le duc Guillaume avait mis sa grande puissance au service du schisme. C'est en vain que saint Bernard l'avait sollicité par ses lettres de revenir à l'Eglise. Le duc résistait encore. Une entrevue devait avoir lieu à Parthenay. Saint Bernard fait de nouveaux mais inutiles efforts pour gagner le duc. Cependant, le moment du sacrifice était venu. Saint Bernard monte à l'autel ; il offre la sainte Victime, puis, après la Consécration, il prend en mains l'Hostie consacrée, il traverse les rangs serrés du peuple, il arrive jusqu'au duc.

— Voici, s'écrie-t-il, que vers vous s'avance le Fils de la Vierge, le Chef et le Seigneur de l'Eglise que vous persécutez. Le voici, votre Juge, au nom de qui fléchit tout genou au ciel, sur la terre et dans les enfers. Le voici, votre Dieu dans la main de qui tombera votre âme. Le mépriserez-vous comme vous avez méprisé ses serviteurs ?

Le duc, atterré, se jette aux pieds du grand abbé ; terrassé devant son Juge, il confesse ses fautes et redevient un fils soumis de l'Eglise.

L'autre exemple est plus connu.

C'était le 25 janvier 1077, à Canossa. Henri IV de Germanie venait d'obtenir son pardon dans les circonstances tragiques que l'on sait. En signe de réconciliation, l'empereur pénitent assistait à la Messe dite par le pape Grégoire VII.

Tout à coup, au moment de la communion, le Pape prend sur l'autel le corps du Seigneur. Il s'avance vers Henri : « Voici, dit-il, le corps du Christ. Si je suis coupable des crimes dont vous m'avez accusé, qu'il me frappe à l'instant de mort. » Et il prit la moitié de l'Hostie sainte, offrant l'autre à l'empereur. Mais celui-ci refusa de subir la redoutable épreuve (1).

L'Eucharistie est donc bien le jugement de Dieu, la redou-

---

(1) Sur l'authenticité de cette scène, contestée par quelques-uns, cf. WATTERICH, *Vit. Rom. Pontif.* t. I, p. 395.

table ordalie qui sauve les justes et perd les méchants, *sumunt boni sumunt mali, sorte tamen inæquali vitæ vel interitus.*

Dans l'étude de certaines religions antiques, on constate que la royauté se confondait avec l'exercice du sacerdoce. Le roi est le *summus Pontifex.* Il est à la fois chef spirituel et chef temporel. Mais si les abus d'une pareille confusion du pouvoir politique et du pouvoir religieux sautent aux yeux, il faut reconnaître que si ce roi est le roi de toute justice, de toute sainteté, de toute bonté, de toute miséricorde, il ne sera le prêtre souverain que dans l'intérêt de ses sujets. Alors il sera le médiateur naturel entre eux et Dieu.

C'est ce sacerdoce que Jésus est venu exercer au milieu de nous et dont saint Paul nous a exposé le mystère dans son immortelle épître aux Hébreux, qu'il faudrait commenter ici tout entière pour comprendre cette doctrine.

4. Par les effets de la liturgie, surtout de la liturgie eucharistique.

L'office du Samedi-Saint s'ouvre par une cérémonie pleine de magnificence, et d'un sens symbolique qui aura frappé chacun de ceux qui ont suivi avec attention ce rite antique et majestueux. Après la bénédiction du feu nouveau et de l'encens, le diacre s'avance, venant du fond de l'église, et portant un roseau terminé par un cierge tripartite. Il allume chacune de ses branches au cri de : *lumen Christi,* auquel le peuple répond par *Deo Gratias.* Puis il entonne le chant fameux de l'*Exultet* à la louange du feu nouveau et du cierge pascal, symbole de cette colonne de feu qui conduisit les Hébreux à travers le désert. *Hæc nox est in qua primum patres nostros filios Israel eductos de Ægypto, Mare Rubrum sicco vestigio transire fecisti. Hæc igitur nox est, quæ peccatorum tenebras, columnæ illuminatione purgavit.* Mais cette colonne de feu, c'était le fils de Dieu lui-même qui veillait sur son peuple. C'est lui qui sauvait les Israélites du joug des Egyptiens, leur faisait passer la mer Rouge à pied sec, et leur montrait la voie à travers le désert ; c'est lui qui

aujourd'hui, dans cette même nuit pascale, arrache ceux qui croient en lui au joug de Satan, et les conduit au salut par les eaux du baptême.

C'est bien la même vérité que nous exposions tout à l'heure. Le Christ est le chef de son peuple ; il le groupe autour de lui, il le conduit à travers l'immensité du désert de ce monde, par des chemins de lui seul connus, jusqu'au terme qui est le ciel.

Ce que la cérémonie du cierge pascal nous représentait d'une façon dramatique, c'est ce que nous redit sur un autre mode toute la liturgie. C'est le Christ qui reste le chef et le conducteur de son peuple, *ut te rectore, te duce, sic transeamus per bona temporalia ut non amittamus œterna* (1). C'est lui qui est le véritable Agneau immolé dans la nuit pascale et dont le sang protège les fidèles contre la colère de l'ange dévastateur. *Hœc sunt enim festa paschalia, in quibus verus ille agnus occiditur, cujus sanguine postes fidelium consecrantur.* C'est lui qui fait franchir à son peuple par le baptême les eaux de la mer Rouge, c'est lui qui le nourrira au désert, non plus de la manne, mais de son propre corps, *Patres vestri manducaverunt manna et mortui sunt. Hic est panis de cœlo descendens ; ego sum panis vivus qui de cœlo descendi.*

Mais laissons ces symboles dont le sens est pourtant si profond et venons à la réalité ; transportons-nous par la pensée dans une de ces grandes basiliques du IVe, du Ve, du VIe ou du VIIe siècle. Au fond de l'abside, l'évêque siège sur son trône, revêtu des insignes qui rappellent la magistrature souveraine, entouré de son presbyterium qui concélèbre avec le pontife ; au milieu, l'autel sur lequel se consommera le sacrifice. La masse du peuple est groupée dans les nefs ou dans les tribunes. Ce n'est plus la basilique romaine où se traitent les affaires publiques et dans laquelle l'empereur donne audience à ses sujets. C'est un édifice qui ne le cède

(1) Oraison du IIIe dimanche après la Pentecôte.

à la basilique romaine ni en grandeur ni en magnificence. On sent que c'est ici le temple du Roi des rois, mais d'un roi qui habite au milieu de ses sujets, qui va renouveler sur l'autel le sacrifice dans lequel il a donné sur le Calvaire son sang jusqu'à la dernière goutte pour sauver son peuple, qui se donnera lui-même à ses fidèles, parce qu'il veut s'unir plus intimement à eux et les nourrir de son sang et de sa chair. Comme le dit saint Paul, ils ne forment plus qu'un corps, eux qui sont nourris d'un même pain.

C'est ainsi que le Christ par la liturgie a réalisé ce chef-d'œuvre de l'unité chrétienne qui doit résister à tous les assauts du schisme, de l'hérésie et de toutes les erreurs conjurées pour la ruine du nom chrétien.

5. Par la liturgie épénique ou de louange.

Dans le ciel, les anges et les bienheureux chantent l'hymne éternel de louange au Christ, *Sanctus, Sanctus, Sanctus, Dominus Deus Sabaoth. Hosannah in excelsis.*

Sur la terre, les chrétiens s'exercent à chanter les louanges de leur Roi ; dans le ciel, un mot suffit pour exprimer l'adoration des élus, c'est l'*alleluia*, hymne de joie et de louange, c'est l'*amen*, le mot de joyeuse adhésion à la volonté divine, c'est encore la doxologie que saint Jean nous a traduite dans son Apocalypse ; mais sur la terre l'Eglise a dû régler, organiser, soumettre à certaines lois une louange forcément imparfaite. Ne pouvant réaliser, sinon dans de bien rares circonstances, la *laus perennis* du ciel, elle a distribué la journée en un certain nombre d'heures canoniales, c'est l'office divin, destiné à louer Dieu. Elle a pris dans les Livres Saints la matière principale de ses chants. Mais c'est surtout aux psaumes qu'elle a emprunté les accents de sa prière.

Nous ne pouvons avoir le dessein de parcourir ces cantiques pour y chercher l'expression des vérités que l'Eglise entend formuler dans ses chants.

Mais si, comme nous le disions, les psaumes forment l'élé-

ment principal de la prière liturgique, il nous sera bien permis, sans du reste pouvoir nous arrêter aux détails, de faire remarquer que c'est surtout dans ces hymnes que la royauté sociale du Messie est annoncée, prophétisée et chantée.

Adstiterunt reges terræ et principes convenerunt in unum, adversus Christum ejus.

Postula a me et dabo tibi gentes hæreditatem tuam.

Reges eos in virga ferrea et tanquam vas figuli confringes eos.

Les rois de la terre se sont levés et les princes se sont réunis, contre le Seigneur et contre son Christ.

Pour moi, j'ai été établi roi par lui sur Sion, sa sainte montagne.

Demande-moi, et je te donnerai les nations en héritage.

Tu les régiras avec une verge de fer et comme le vase du potier tu les briseras.

Et dans combien d'autres versets nous trouverions l'expression de la même vérité, si le temps nous était donné !

6. Par le cycle liturgique et par les fêtes principales

De même que l'Eglise a divisé la journée en heures de veille ou de louange, Matines, Laudes, Prime, Tierce, Sexte, None, Vêpres et Complies, ainsi a-t-elle marqué dans le cours de l'année un certain nombre de jours ou d'époques déterminés auxquels elle assigne une signification et une solennité particulières. A ces grandes assises, elle convoque le peuple chrétien, elle l'appelle dans ses églises, elle lui fait donner du haut de la chaire chrétienne ses enseignements, elle lui prescrit des prières et des chants.

Si la royauté sociale de Jésus-Christ est, comme nous l'avons dit, une vérité chère à l'Eglise de Dieu, elle doit briller d'un éclat plus resplendissant durant ces fêtes. C'est ce qu'il est facile d'établir en jetant un regard rapide sur le cycle liturgique.

L'année sainte s'ouvre par une période d'environ quatre semaines qui s'annoncent comme une préparation à la fête de Noël.

Or, dès ce début, l'Eglise veut que tous les fidèles sachent bien que ce Messie qui vient, c'est le Roi. *Venez, adorons le Roi et le Seigneur qui va venir*, nous dit la première parole de l'Invitatoire.

« Je regarde de loin, nous crie Isaïe, et voici que je vois la puissance de Dieu qui vient, et une petite nuée qui couvre toute la terre. Allez au-devant et dites : apprends-nous si tu es celui qui doit régner sur le peuple d'Israël. Et vous tous, habitants de la terre et fils des hommes, riches et pauvres, allez au-devant de lui et dites : Toi qui régis Israël, écoute ; écoute, toi qui conduis Joseph comme une brebis. Ouvrez vos portes, princes, ouvrez vos portes éternelles, et le roi de gloire entrera. » (1)

Et à cette voix répondent comme un écho ces autres voix : « Toi qui régis Israël, écoute ; Toi qui es assis sur les chérubins, appelle à toi la puissance et viens nous sauver (2). Réjouis-toi, fille de Sion, voici que ton Roi vient à toi, le Saint et le Sauveur (3). Demain sera effacée l'iniquité de la terre et régnera sur vous le Sauveur du monde (4). Le Seigneur m'a dit : tu es mon fils... à toi le principe au jour de ta puissance... le Seigneur a dit à mon Seigneur : assieds-toi à ma droite. Il nous est né un Seigneur ; il sera appelé admirable, Dieu, prince de la paix, Père du siècle futur : son règne n'aura pas de fin. Le Seigneur a régné, il s'est revêtu de beauté. Ta place est prête dès maintenant, ô Dieu ; Réjouis-toi, fille de Sion ; loue, fille de Jérusalem.

» Voici que ton Roi vient, le Saint et le Sauveur du monde. Un enfant nous est né, il porte sur son épaule la marque de son empire. Venez, nations, adorez le Seigneur. » (5)

---

(1) *Aspiciens a longe*, etc. Répons du Ier nocturne, Ier dimanche de l'Avent.

(2) Graduel et trait du samedi des Quatre-Temps de décembre.

(3) Offertoire de la même Messe.

(4) *Alleluia* de la vigile de Noël.

(5) Les trois Messes du jour de Noël, *passim*.

Il est clair, sans pousser plus loin ces citations, que la liturgie du temps de l'Avent, aussi bien que celle de la fête de Noël, veut nous faire adorer dans Jésus le Messie, le vrai Roi, le Prince du nouveau siècle qui s'ouvre à sa naissance.

C'est bien lui encore que viennent adorer dans sa crèche ces mages et ces rois de l'Orient. « Voici, nous disent l'Introït et l'Offertoire de l'Epiphanie, voici qu'arrive le Seigneur et le Maître ; son royaume est dans sa main, avec la puissance et l'empire... Tous les rois de la terre l'adoreront, toutes les nations le serviront... Sur un trône élevé, j'ai vu assis un homme qu'adore la multitude des anges, chantant d'une seule voix : Voici celui dont l'empire est éternel. »

On pourrait croire que le Carême et le temps de la Passion ou la Semaine Sainte ne nous montrent que les humiliations, les abaissements et les douleurs de l'Homme-Dieu. Il n'en est rien. Au milieu des tristesses du Carême, nous entendons des acclamations comme celle-ci : « Tes autels, ô Dieu des vertus, mon Roi et mon Dieu : Heureux ceux qui habitent dans ta maison, dans les siècles des siècles, ils te loueront (1). Ecoute la voix de ma prière, ô mon Roi et mon Dieu : parce que je te prierai, Seigneur. » (2)

Au dimanche des Rameaux, toute la cérémonie de la bénédiction et de la procession des palmes nous rappelle l'entrée triomphale de Jésus à Jérusalem, salué comme le Messie et le Roi des Juifs : « Hosanna au fils de David : Béni celui qui vient au nom du Seigneur. O roi d'Israël, Hosanna dans les cieux.

» Ne crains pas, fille de Sion ; voici que ton Roi vient à toi, assis sur le petit de l'ânesse, comme il est écrit : salut, Roi, Créateur du monde, qui es venu nous racheter (3). La

---

(1) Communion du III[e] dimanche de Carême.

(2) Offertoire du vendredi de la III[e] semaine de Carême et Introït du samedi, même semaine.

(3) Antienne *Cum audisset populus.*

foule accourt avec des fleurs et des palmes au-devant du Rédempteur, et au victorieux triomphant elle fait une digne ovation : les nations proclament par leur voix le Fils de Dieu : et en l'honneur du Christ les voix acclament dans les nues : Hosanna au plus haut des cieux. » (1)

Le chant qui accompagne ces antiennes est une hymne en l'honneur du Christ-Roi :

Gloire, louange et honneur à toi, Christ-Roi et Rédempteur.

Tu es le Roi d'Israël, et le noble rejeton de David.

O Roi béni, qui viens au nom du Seigneur.

Mais cette royauté que saluaient les Hébreux n'était qu'éphémère. Tandis que nous saluons en lui le Roi dont le royaume n'aura pas de fin :

Ces Juifs offraient leurs hommages à celui qui allait souffrir :

Tandis que nous, c'est à toi qui règnes que nous chantons ce cantique.

Tu as accepté les hommages des Juifs ; que notre dévotion te plaise aussi :

O Roi bon, ô Roi clément, à qui plaisent toutes choses bonnes.

Aux jours mêmes de la Passion, c'est encore le titre de roi que nous saluons dans le Christ : *Qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse au ciel, sur la terre, aux enfers.* C'est lui-même qui affirme son titre devant Pilate : « *Tu es donc roi ?* lui dit celui-ci. — *Tu l'as dit,* répond Jésus : *Je suis Roi.* »

Mais le Christ ne meurt que pour ressusciter. Avec le soleil qui se lève sur le jour de Pâques, le Christ victorieux sortira du tombeau pour régner parmi les vivants. « C'est la nuit fameuse, nous dit la liturgie de cette fête, dans laquelle le Christ, ayant rompu les liens de la mort, revient des enfers victorieux... le Maître de la vie, qui était mort, règne vivant. » (2) C'est lui qui conduit les néophytes, baptisés durant

(1) Antienne *Occurrunt turbæ.*

(2) *Exultet* et prose *Victimæ paschali laudes.*

la nuit pascale, au royaume dont il est le chef et qu'il leur a préparé dès l'origine du monde : *Venite, benedicti Patris mei, percipite regnum, alleluia, quod vobis paratum est ab origine mundi, alleluia.* C'est son peuple qu'il conduira jusqu'à la terre promise. *Eduxit eos Dominus in spe, et inimicos eorum operuit mare... Eduxit Dominus populum suum in exultatione* (1).

La fête de l'Ascension marquera le triomphe final de notre Roi, qui, entouré des phalanges des justes qu'il a tirés des enfers, entre dans le ciel, dont il leur ouvre les portes, et va s'asseoir sur le trône qu'il gardera dans les siècles des siècles, à la droite du Père.

Mais le cycle liturgique n'est pas clos avec cette fête. Celle du Saint Sacrement nous réserve une nouvelle affirmation de notre foi. Instituée comme la protestation du XIIIe siècle chrétien contre l'erreur de Bérenger et contre celle des Albigeois, elle fut l'attestation officielle, l'affirmation publique et sociale de la foi du peuple chrétien en la présence réelle de Jésus-Christ dans le sacrement de l'Eucharistie. Or, cette société du XIIIe siècle, si imbue des principes chrétiens, ne pouvait manquer de reconnaître dans cet acte de foi solennel la royauté du Christ sur toutes les nations. C'est le premier cri de cet office, que nous avons déjà cité : *Christum regem adoremus, dominantem gentibus. Lauda, Sion, salvatorem,* chantera le poète, *Lauda ducem et pastorem in hymnis et canticis.*

Bone Pastor, Panis vere,
Jesu, nostri miserere :
Tu nos pasce, nos tuere ;
Tu nos bona fac videre
In terra viventium.

Loue, ô Sion, ton Sauveur et ton Pasteur par tes hymnes et par tes cantiques.

---

(1) Introït de la semaine *in albis.*

Bon Pasteur, Pain véritable.
Jésus, ayez pitié de nous.
Nourrissez-nous, défendez-nous,
Donnez-nous de contempler le bien suprême dans la terre des vivants.

Nous sommes conviés pour cette pâque à la table de notre roi :

A cette table du nouveau roi,
La nouvelle pâque et la nouvelle loi
Met un terme à l'ancienne pâque.

7. De quelques formules ou chants liturgiques et rites dans lesquels se traduit aussi cette vérité.

Cette royauté du Christ, on la trouve encore exprimée dans les plus solennelles formules de la liturgie et dans certains rites en dehors de ceux que nous avons déjà cités. Ici encore nous n'aurons que l'embarras du choix et nous serons obligés de nous borner à quelques témoignages.

Le *Te Deum* dont on nous disait encore récemment toute l'importance liturgique et qui est peut-être l'une des plus antiques et des plus vénérables formes de la préface eucharistique, contient cette affirmation :

Tu Rex gloriæ Christe.
Tu devicto mortis aculeo, aperuisti credentibus regna cœlorum.
Tu ad dexteram Dei sedes in gloria Patris.
Salvum fac populum tuum... et rege eos et extolle illos usque in æternum.

O Christ, vous êtes le roi de gloire ; après avoir brisé l'aiguillon de la mort, vous avez ouvert aux croyants le royaume du ciel.
Vous êtes assis à la droite de Dieu dans la gloire du Père.
Sauvez votre peuple... et régissez-le et relevez-le pour l'éternité.

Le *Credo* nous rappelle que le règne de notre Roi n'aura pas de fin, *et regni ejus non erit finis.*

Les antiennes O, ces perles précieuses de la liturgie de l'Avent, nous résument en termes excellents toute la doctrine de l'Eglise sur la royauté du Christ que nous avons exposée plus haut :

O Adonaï et chef de la maison d'Israël, qui avez apparu à Moïse dans la flamme du buisson ardent et lui avez donné la loi sur le Sinaï;

O rejeton de Jessé, qui êtes un étendard au milieu des peuples ; devant qui les rois se tiendront dans le silence. que les nations supplieront ;

O clé de David et sceptre de la maison d'Israël : qui ouvrez et personne ne ferme ; qui fermez et personne n'ouvre ;

O Roi et Désiré des nations, Pierre angulaire qui réunissez en vous les deux peuples ;

O Emmanuel, notre Roi et notre Législateur, Attente des nations et leur Sauveur.

L'office de Prime, à côté de cette magnifique prière que nous avons déjà citée : *Dirigere et sanctificare*, nous rappelle la royauté du Christ dans ce capitule de l'Apôtre : « au Roi des siècles immortel et invisible, à Dieu seul, honneur et gloire, et dans ce verset qui suit : *Christe, Fili Dei vivi, miserere nobis, qui sedes ad dexteram Patris, miserere nobis.* Christ, fils du Dieu vivant, ayez pitié de nous ; vous qui êtes assis à la droite du Père, ayez pitié de nous. »

Nous rappellerons aussi cet Offertoire si curieux de la fête des Morts : « *Domine, Jesu Christe, rex gloriæ.* O Seigneur Jésus-Christ, Roi de gloire, délivrez les âmes de tous les fidèles défunts des peines de l'enfer. » Ainsi notre divin Roi exerce sa puissance contre l'enfer pour délivrer les fidèles de la gueule du lion et des affres du Tartare.

Le chant célèbre de Venance Fortunat, en usage encore dans bien des églises pour la fête de Pâques, invoque le Roi sacré dont le triomphe éclate quand le bain salutaire donne le bonheur aux âmes pures. *Rex sacer, ecce tui radiat pars magna triumphi cum puras animas sacra lavacra beant.*

Mais il est une circonstance où cette doctrine de la Royauté du Christ sur la société chrétienne est formulée avec plus de précision que jamais, c'est dans le rite magnifique du couronnement des rois. Cette antique cérémonie qui remonte au VIe siècle serait à étudier dans ses origines et dans ses développements successifs (1). Nous ne pourrons ici que citer quelques-uns des textes du Pontifical romain.

La première admonition rappelle au roi que tout pouvoir vient de Dieu ; c'est par lui que règnent les rois et que ceux qui font des lois ordonnent des choses justes. Il est le Créateur de toutes choses, l'Empereur des anges, le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs. Ce pouvoir s'est exercé par le Christ Jésus qui, en vertu de sa croix, a détruit le règne de Satan, et qui après sa victoire est monté au ciel ; en lui est tout pouvoir, en lui le secret de la victoire ; il est la gloire des humbles, la vie et le salut des peuples (2). Si ce roi de la terre, qui en ce moment reçoit l'onction sainte, règne avec justice et modération, il méritera de régner avec le Christ, Roi des rois, qui seul est sans péché et qui est glorifié au ciel avec le Père, dans l'unité du Saint-Esprit, pendant les siècles (3).

CONCLUSION

Nous sommes loin d'avoir épuisé ce magnifique sujet qui demanderait à être traité avec tous ses développements et qui déborderait de beaucoup le cadre d'une simple conférence. Nous n'avons guère fait qu'en montrer les grandes lignes.

---

(1) On a un exemple du sacre d'un roi d'Ecosse par saint Columban, à Iona, en 574. Cf. le *Pontifical* d'Egbert, qui contient le plus ancien *ordo coronationis*, est du IXe siècle.

(2) *De benedictione et coronatione regis.* Passim, au *Pontifical* romain.

(3) Le même souhait est répété encore dans la monition. On trouverait assurément d'autres textes liturgiques affirmant cette royauté du Christ, mais nous avons dû nous borner aux prières les plus connues de la liturgie romaine, en usage aujourd'hui.

Nous ne pouvions dans un espace de temps si limité que tracer un sommaire.

Mais si incomplet, si insuffisant et si froid qu'il ait paru, il nous semble que nous pouvons en tirer une conclusion : la liturgie, par ses formules et par ses rites les plus solennels, affirme que Jésus est Roi, qu'il est le Chef de son peuple, et que par lui il doit régner sur les nations.

C'est donc avec raison, nous devons le conclure aussi, que les Congrès eucharistiques font éclater cette royauté du Christ et la saluent solennellement soit dans des réunions et des séances, comme celles auxquelles nous avons assisté déjà, soit par des processions et des manifestations auxquelles, dans certaines circonstances, des rois et des empereurs chrétiens n'ont pas dédaigné de prendre part, déposant leur sceptre et leur couronne aux pieds du Roi des rois, du Seigneur des seigneurs, présent dans le sacrement de son Eucharistie.

Ici, ô Christ, Fils de Dieu, Roi des nations, vous ne recevrez pas cet hommage. La France, qui si souvent par ses rois, Charlemagne, saint Louis, Louis XIII, Louis XIV, Louis XV lui-même, avait reconnu votre souverain domaine, la France s'est donné une autre constitution.

Mais il semble que la Providence se charge en quelque sorte elle-même de fournir une compensation.

Sous cette organisation nouvelle, c'est le peuple, c'est la foule qui est dépositaire du pouvoir.

Or, dans ce Congrès de Lourdes, c'est la foule qui vient s'agenouiller aux pieds du Roi des rois, *vox populi, vox Dei*. C'est un peuple à genoux qui vient vous acclamer et vous proclamer son Roi, et qui vient crier : *Vivat Christus in æternum*. Vive à jamais le Christ Roi et Souverain !

Nous n'aurons pas ici l'hommage d'un empereur ni d'un roi. Les pouvoirs publics sont absents. Mais celui qui, d'après leur doctrine même, délègue ce pouvoir, le peuple, est présent.

C'est un plébiscite d'un nouveau genre, le plébiscite de

l'Eucharistie, un plébiscite dans lequel il n'y aura pas un seul dissident.

C'est le suffrage universel en faveur de l'Eucharistie.

Crions tous du fond de notre cœur : « *Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat.* Le Christ est vainqueur, il règne, il commande. »

La royauté sociale de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans l'Eucharistie manifestée dans les monuments et dans les arts

RAPPORT DE M. LE CHANOINE LEYNAUD

curé de Sousse.

Lapides clamabunt.
(*Luc.* XIX, 40.)

MESSEIGNEURS,
MESDAMES, MESSIEURS,

Le jour de l'entrée triomphale de Notre-Seigneur Jésus-Christ à Jérusalem, les foules jettent sur ses pas leurs vêtements avec des rameaux et des palmes, et quand Jésus approche du mont des Oliviers, ne pouvant contenir leur joie enthousiaste, elles crient à haute voix les louanges de l'humble Triomphateur : « Hosanna au Fils de David ! Béni soit le Roi qui vient au nom du Seigneur : *Benedictus qui venit Rex in nomine Domini* » (1), « gloire au plus haut des cieux : *gloria in excelsis* ».

C'est bien Jésus-Christ Roi qui est acclamé : *Benedictus qui venit Rex.*

Cependant, du milieu de la foule, quelques pharisiens lui dirent : « Maître, imposez silence à vos disciples (2).

» — Je vous le déclare, leur répondit-il, si ceux-ci se taisent,

(1) *Luc.* XIX, 38.
(2) *Ibid.*, 39.

les pierres parleront : *lapides clamabunt.* » (1) Parole vraiment divine.

J'ai été chargé d'en prouver la réalité, dans un rapport où je dois montrer, non seulement par les monuments de pierre, mais encore par d'autres œuvres d'art, la *royauté sociale* de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans l'Eucharistie : thèse aussi immense que belle dont le développement demanderait plusieurs volumes.

Pour la traiter, il faudrait pouvoir embrasser d'un seul regard toutes les merveilles par lesquelles l'architecture, la sculpture, la peinture ont glorifié la royauté de Jésus-Christ ; il faudrait pouvoir prêter l'oreille à toutes les mélodies, à toutes les harmonies qui l'ont chantée ; pour faire un tel travail, il faudrait être une encyclopédie vivante ou se trouver près des bibliothèques des grandes villes ; ce n'est donc pas un missionnaire, venant de l'ancienne Barbarie, qui peut le faire dignement.

Aussi n'ai-je jamais mieux senti mon impuissance, heureux pourtant de dire avec le chantre incomparable de la divine Eucharistie :

Quantum potes, tantum aude
Quia major omni laude
Nec laudare sufficis.

Avant d'entrer dans mon sujet, permettez-moi de saluer de tout notre respect et de toute notre admiration le président de cette auguste assemblée, S. Em. le cardinal archevêque de Paris, qui, il y a deux ans, représentait au Congrès de Vienne, avec tant d'éloquence et une fierté toute française, la France catholique.

I

Messieurs,

Tous les arts semblaient s'être réunis pour faire du temple de Salomon une demeure digne du « Seigneur, Dieu d'Israël, qui n'a son semblable ni au plus haut du ciel ni sur la

(1) *Ibid.*, 40.

terre » (1) et que toutes les nations de la terre doivent reconnaître comme le seul vrai Dieu, *omnes populi terræ* (2) ; mais ce temple grandiose, « maison du Seigneur que la gloire de Dieu avait remplie, *impleverat enim gloria Domini domum Domini* » (3), n'était que la figure des temples et des monuments qui devaient être élevés, à travers les siècles, au Roi Jésus, vivant dans la sainte Eucharistie, comme un témoignage unanime de sa continuelle et réelle royauté sur la société.

Penchons-nous sur l'histoire du monde, depuis le jour où Jésus-Christ, après avoir fait d'une pauvre crèche son premier trône et d'une humble maison de Nazareth son premier temple, s'en retourna plein de gloire dans son temple éternel du ciel : *Rex æternæ gloriæ.*

Qu'y voyons-nous, pendant les premiers siècles de l'Eglise? Est-ce que la royauté sociale de Jésus-Christ dans l'Eucharistie apparaît alors dans les monuments et les arts? Sans aucun doute : il me semble même qu'elle s'y montre avec plus d'évidence, sinon avec plus d'éclat, que dans la suite des temps.

Comment cela? Eh ! Ne savons-nous pas que les mystères eucharistiques étaient célébrés d'abord dans les maisons mêmes des chrétiens (4), en commençant par celle de l'évêque, et que, à la même époque, dans les cimetières, dans les *areæ* de Cherchell ou de Carthage, par exemple, au milieu de l'*hortus*, du champ destiné à la sépulture du commun des fidèles, il y avait un véritable sanctuaire entouré d'une enceinte fermée de hautes murailles qui arrêtaient tous les regards. « Au centre de ce sanctuaire, se dressait une *cella* voûtée, construite au-dessus de la pierre funéraire en forme de table, qui recouvrait la tombe d'un martyr (*mensa*). La *mensa* servait d'autel ; le clergé se plaçait sous la voûte, dans une sorte d'abside, et les fidèles se

---

(1) *Reg.* VIII, 22.
(2) *Ibid.*, 60
(3) *Ibid.*, 11.
(4) *Quum convenissemus ad frangendum panem...., in cœnaculo ubi eramus congregati.* (*Act.* XX, 7 et 8.)

tenaient debout tout autour. » (1) C'est dans ces *areæ* que se déroulaient, devant les seuls initiés, les mystères eucharistiques.

Rappelons cette scène émouvante : l'évêque ou le prêtre prenait le calice qui, déjà du temps de Tertullien, était orné de peintures représentant quelquefois le Bon Pasteur, *pastor quem in calice depingis* (2); remarquez l'existence de l'art sacré, à la fin du IIe siècle ; il consacrait le pain, et, dans ce calice, il consacrait le vin que les diacres distribuaient ensuite aux fidèles. On communiait aussitôt, mais « on pouvait emporter chez soi du pain consacré pour les absents ou pour son usage personnel » (3). Ce dernier détail entre bien dans mon sujet, parce qu'il nous fait admirablement comprendre l'étendue et l'intensité du règne social de la très sainte Eucharistie.

Vous me demandez des monuments qui attestent son empire sur la société? Regardez, à Rome ou à Carthage, bientôt un peu partout, toutes ces demeures des chrétiens, depuis les palais, au toit doré, des Césars ou des gouverneurs, jusqu'aux plus humbles terrasses : en toute vérité, ne sont-elles pas devenues des temples consacrés au divin Roi qui vit et règne dans tous les cœurs ?

Voyez aussi les sanctuaires des anciennes *areæ :* Ah ! je comprends mieux maintenant pourquoi certaines persécutions sanglantes, comme celle de Septime-Sévère, commençaient au cri de : *Areæ non sint !* Plus de cimetières ! C'est-à-dire : plus de réunions ! plus d'autels ! Les païens avaient déjà la diabolique intelligence de frapper à la tête et de vouloir chasser de son humble trône le Roi Jésus-Christ, en renversant les murailles de l'enceinte sacrée au milieu de laquelle les chrétiens avaient l'habitude de l'adorer et de le recevoir.

Ainsi donc, aux premiers siècles de l'Eglise, d'un côté, les sanctuaires des *areæ*, avec l'autel élevé sur le tombeau d'un

---

(1) Monceaux, *Hist. litt. de l'Afrique chrét.*, I, p. 14.
(2) Tertul., *De pudicitia*, 10.
(3) Tertul., *De coron*, 3 ; S. Cypr., *De lapsis*, 26.

martyr ; de l'autre, les salles réservées aux réunions et à la célébration des saints mystères, dans la maison qu'on appelle déjà « la maison de l'église » (1), étaient les premiers monuments élevés par la société chrétienne à la sainte Eucharistie.

Mais ce n'est pas seulement en plein air que les chrétiens bâtissaient d'humbles sanctuaires pour abriter l'Eucharistie et lui rendre leurs hommages : arrêtez-vous au fond des Catacombes, dans la chapelle grecque qui peut être regardée comme la plus ancienne église de Rome ; elle est du IIe siècle. Une fresque découverte par Mgr Wilpert y représente l'action liturgique de la fraction du pain. A gauche, le prêtre ou l'évêque brise le pain ; il a, devant lui, le calice.

A Hadrumète, nous avons trouvé aussi une véritable petite chapelle pavée d'une très jolie mosaïque représentant le divin Poisson entouré « des petits poissons que nous sommes » (2) ; on y voit encore l'arcosolium qui servait d'autel et le banc des fidèles entourant l'autel.

***

Mais vive Dieu ! Après le culte rendu au Roi Jésus dans les obscures chapelles des Catacombes, après trois siècles de persécutions sanglantes où des millions de martyrs moururent pour lui, voici que Constantin, vainqueur par la croix, devient tout à coup le maître de l'Occident et de l'Orient.

La reconnaissance envers le vrai Dieu dont il connaît maintenant la puissance ne se fait pas attendre, et bientôt il donne au Pape le vieux palais de Latran, près duquel il fait construire, en 324, la basilique latérane, le premier temple officiel érigé au Christ, à l'Agneau qui est représenté dans le baptistère, avec ce distique : *Ecce Agnus Dei qui tollit peccata mundi.* Le jour de la consécration de cette basilique, la tête et le buste du divin Roi parurent au sommet de la voûte, au moment de l'élévation de l'Hostie. Le Pape fit commémorer ce prodige par la célèbre

(1) TERTUL., *De pudicitia*, 4.
(2) TERTULLIEN.

mosaïque qui passe, chez les meilleurs archéologues, pour le chef-d'œuvre incontestable de l'art à cette époque.

Deux siècles plus tard, dans la grande ville d'Orient à laquelle il avait donné son nom, à Constantinople, un de ses plus illustres successeurs, Justinien, faisait élever au Christ, la Sagesse éternelle, cette « grande église, merveille de stabilité et de hardiesse, de pureté des lignes et d'éclat des couleurs » (1), qui porte le nom de Sainte-Sophie (532). C'est dans ce monument grandiose, somptueusement décoré de colonnes de porphyre, de revêtement de marbres précieux et de mosaïques, que les empereurs d'Orient venaient rendre hommage au Roi des rois.

Ailleurs, les églises byzantines s'étaient multipliées, quelques-unes représentant dans leurs absides, ou sous leurs arcs, le Christ-Roi *Pantocrator*, comme les cathédrales gothiques devaient le représenter, sur leurs façades, Roi et Juge.

Et maintenant c'est dans tous les pays du monde que des monuments ont été consacrés à la sainte Eucharistie. Comment essayer de les énumérer sans s'exposer à des oublis regrettables? Aussi ne nommerai-je que les plus importants :

En 597, Ethelbert, roi de Kent, se fait baptiser avec dix mille Saxons, et, en mémoire du serment prêté au Christ-Roi, il bâtit, avec saint Augustin, l'apôtre de la Grande-Bretagne, une église en bois qui se changera, un jour, en la splendide cathédrale de Cantorbéry et qui sera le sanctuaire national ; un peu plus tard, 616, l'église de Westminster, fondée par le roi saxon Sebert, devint le sanctuaire d'Etat où ont voulu dormir leur dernier sommeil les rois et les hommes célèbres de l'Angleterre ; à peu près à la même époque, le saint roi de Northumbie, Edwin, fit ériger, en 629, à York, une chapelle sur l'emplacement de laquelle fut élevée (de 1260 à 1472) la grande basilique de style flamboyant, si imposante par son ensemble et ses proportions, un des plus beaux monuments de l'architecture intermédiaire.

---

(1) Choisy.

A son tour, Guillaume le Conquérant, avançant « par la splendeur de Dieu » (1066), construisit un monastère partout où il avait remporté la victoire, et chaque année il portait en hommage au Roi Jésus son heaume royal : à Pâques, au sanctuaire de Winchester ; à la Pentecôte, à l'abbaye royale de Westminster ; à Noël, à la basilique de Glocester, où il se faisait accompagner des seigneurs.

Ainsi ailleurs, les rois et les princes faisaient suspendre sur les autels leurs *regna* ou couronnes.

En Espagne, l'*ex-voto* monumental des victoires remportées sur les Maures est la vénérable basilique de Tolède, merveille d'architecture, fondée par Alphonse VI (1065-1109) sur l'emplacement d'une église primitive, véritable musée, riche de fastueux souvenirs et d'hommages princiers au Roi des rois : elle ne fut achevée qu'au XVe siècle par la piété de Ferdinand et Isabelle (1452-1516), qui y consacrèrent au Très Saint Sacrement leur immense empire.

Ne sortons pas de ce pays, où la foi est toujours si vive, sans nommer la cathédrale de Barcelone, avec son très remarquable ostensoir, qui est placé, pour la Fête-Dieu, sur le trône des rois d'Aragon ; les cathédrales de Saragosse, de Burgos, de Lugo, de Saint-Jacques de Compostelle, et le monastère-palais de l'Escurial, élevé par Philippe II (1562-1584) au Christ-Hostie, au nom de la monarchie espagnole.

Si nous passons en Italie, terre classique des arts, l'architecture y a tellement magnifié le règne social de Jésus-Christ dans l'Eucharistie que nous en sommes réduits à rappeler seulement non les monuments, mais les villes qui en possèdent souvent plusieurs à la fois, et des plus remarquables :

Pèlerins de Rome et de l'Italie, écoutez et réveillez vos souvenirs : Rome ! O Saint-Pierre de Rome, que ne sommes-nous aujourd'hui tous groupés sous ta large coupole qui proclame si haut la royauté de Jésus-Christ sur la capitale du monde chrétien et sur tout le monde chrétien !... Mais, malgré tes vastes dimensions, tu serais encore trop étroite, ô grande église près

de laquelle bat le cœur du grand Pontife-Roi, Notre Très Saint Père le Pape Pie X !...

Naples, Assise, Bolsena, Padoue, Pise, Sienne, Gênes, Pavie, Turin, Florence, Milan, Lucques dont la cathédrale garde, depuis 782, le *Saint Voult* ou Christ régnant : c'est le Christ en croix, couvert de vêtements très riches, la tête ornée d'une haute et très belle couronne, un calice à ses pieds sur un autel qui porte la croix ; Ravenne, où l'on voit, à la clé de voûte de l'église, une fresque qui représente saint Vital recevant du Christ la couronne pour la transmettre à Justinien ; Venise, dont le palais ducal a un plafond décoré d'une fresque de Dolabello rappelant la consécration officielle du doge, du Sénat et du peuple au Christ-Hostie régnant comme chef de la République, alors reine des mers ; Monza, où est déposée dans la cathédrale la couronne de fer des rois d'Italie : les rois déposant leur couronne dans les monuments eucharistiques ! quelle preuve éclatante du règne social de Jésus-Christ dans son sacrement d'amour !

En Allemagne, la basilique nationale de Fulda, la cathédrale de Cologne, qui vit naguère le triomphe d'un Congrès eucharistique, la cathédrale d'Aix-la-Chapelle, où sont gardés les chefs des rois mages et où l'empereur Charlemagne est représenté sur son siège, entouré des vingt-quatre vieillards déposant leurs couronnes devant l'Agneau-Roi.

Dans une des chapelles, la Messe de Saint-Grégoire est sculptée au retable.

En Autriche, est-ce que les belles églises que nous y avons admirées, il y a deux ans, la cathédrale et l'église votive surtout, ne nous rappellent pas le grand acte de foi de Rodolphe de Habsbourg rencontrant, en 1267, dans une forêt, un prêtre portant le saint viatique à un malade ? Le fondateur de la monarchie autrichienne s'empresse de descendre de cheval et d'offrir son coursier au prêtre pour continuer sa route avec son divin fardeau, le Roi des rois. Rubens a immortalisé ce fait dans un tableau célèbre du musée du Prado, à Madrid.

En Russie, le sanctuaire de Kiew, puis le Kremlin ; en Belgique, la cathédrale de Bruges, Sainte-Gudule de Bruxelles, Notre-Dame du Sablon, la Tour d'Anvers chantent aussi la royauté sociale de la très sainte Eucharistie.

Il est un autre pays, tout petit par son étendue, mais très grand par sa foi : je veux parler de la chère île de Malte, qui nous accueillit, l'année dernière, si fraternellement.

De ce pays, peut-être le plus chrétien de la terre, il faut dire qu'il n'a presque pas d'autres monuments publics que ses nombreuses et riches églises, élevées au Roi Jésus, le véritable Roi de l'île, par les sacrifices et l'amour de ses fidèles sujets.

Et dans notre chère France, la fille aînée de l'Eglise, comment énumérer les merveilles d'architecture élevées en l'honneur du Roi qui nous aime : *Vivat Rex qui diligit Francos !*

O vous, basilique de Reims, où les rois sont venus chercher, pendant tant de siècles, l'investiture du Roi Jésus ; basilique de Saint-Denis, où se gardait, en présence du Roi Jésus, l'oriflamme nationale; basilique de Chartres, qui relies le culte druidique de l'Agneau au culte évangélique de son règne par l'Eucharistie; basilique de Notre-Dame de Paris, dont les voûtes ont retenti des *Te Deum* de toutes nos joies nationales ; Sainte-Chapelle, châsse incomparable de la sainte Couronne d'épines du Roi des rois ; et vous, vénérables cathédrales d'Amiens, de Rouen, de Bourges, de Saint-Jean de Lyon, de Bordeaux — il faudrait, Messeigneurs, que je nomme ici presque toutes vos cathédrales, — basiliques de Saint-Sernin de Toulouse, de Saint-Martin de Tours, basilique millénaire de Paray-le-Monial, basiliques de Fourvière et de Notre-Dame de la Garde ; vous aussi, inoubliables cathédrales de Strasbourg et de Metz, et toi surtout, ô noble et chère basilique de Montmartre, qui viens rétablir maintenant, d'une manière si intense et par ordre même de Dieu, le culte national au Sacré Cœur du Roi Jésus, comment célébrer vos richesses, votre majesté, ô palais du grand Roi !... Parlez-nous vous-mêmes... Et je vous vois toutes frémir des émotions qui ont fait vibrer les foules que vous avez abritées,

et je vous entends crier, car *lapides clamabunt : Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat :* le Christ triomphe, le Christ règne, le Christ a le suprême empire ; le Christ est roi !

Et vous, illustre basilique de Lourdes, pieuse crypte, chère église du Rosaire dans laquelle nous sommes réunis, s'il est vrai que vous retentissez sans cesse des louanges de la Mère de Dieu, n'est-il pas vrai aussi que vous êtes faites surtout pour abriter le divin Roi, le donner aux foules toujours renouvelées et recevoir ces pèlerins enthousiastes qui viennent, de tous les points de l'univers, adorer, jour et nuit, le Roi du ciel et de la terre, caché dans l'humble Hostie ?

Quel roi a jamais vu autant de sujets à ses pieds ! Et quels sujets ! Tous prêts à mourir pour affirmer et rétablir sa royauté sociale !...

Et toi, esplanade du Rosaire, n'es-tu pas comme le monument que Dieu le Père a fait surgir, en ce coin privilégié de la France, pour la gloire de son Fils unique, temple grandiose dont les murs sont les rochers des Pyrénées, dont le pavé est la verte prairie sillonnée par les eaux, dont la voûte est le ciel ? Est-ce que les hosannas qui t'émeuvent, et qui nous émeuvent plus encore, ne montent pas, en un concert formidable et doux, vers le Roi Jésus : *Hosanna ! Benedictus qui venit Rex !...*

Enfin, je m'en voudrais de ne pas nommer, au nombre des monuments eucharistiques modernes, le musée de Paray-le-Monial : riche en collections de pierres, de tableaux de prix et d'objets d'art pieux, il est plein de ces hommages officiels que Notre-Seigneur indiquait à la bienheureuse Marguerite-Marie comme un moyen de hâter l'avènement de son règne.

Combien d'autres monuments splendides, quoique monuments d'un jour, ont été élevés et sont encore élevés sur les places publiques des villes et des bourgades : je veux parler des reposoirs de la Fête-Dieu. Est-ce qu'ils n'affirment pas, mieux encore, en un sens, que les monuments ou les œuvres d'art plus durables dont nous venons de parler, la royauté sociale de Jésus-Christ dans l'Eucharistie ? Beaux reposoirs de nos campagnes,

faits des arbres de la forêt, des fleurs des jardins, des genêts des champs et des tapis des salons les plus riches ; reposoirs de nos villes, comme le grandiose reposoir d'Alger, par exemple, autour duquel, sur la place du Gouvernement, se pressaient les chrétiens à genoux avec, quelquefois, à leur tête, le gouverneur général, comme à la dernière procession qui s'y fit, l'amiral de Gueydon, le front par terre, en présence des foules respectueuses des infidèles, au grondement des canons de tous les navires ancrés dans le port, au son des musiques militaires, au bruit du cliquetis des armes que les soldats présentaient au Roi des rois... Ah ! certes, vous attestiez bien haut que Jésus-Christ caché dans l'humble Hostie est toujours, et malgré tout, le Roi de la société.

***

A côté des monuments grandioses que l'architecture a dressés comme une affirmation imposante de la royauté sociale de Jésus dans l'Eucharistie, je me plais à citer les *Chars eucharistiques :*

En France, sous les rois de la première et de la seconde race, le pavillon sacré était placé sur le char portant l'Eucharistie dans les batailles, avec les reliques des saints, et surmonté d'un mât élevé où flottait le grand étendard.

Les croisés se faisaient suivre aussi par des chars où était porté le Saint Sacrement ; ces chars étaient surmontés de drapeaux correspondant au royaume, et chacun d'eux était vraiment le char de l'Etat.

En Espagne, les chars eucharistiques de Léon et de la Galice affectaient la forme d'un lion et d'un calice ; en Castille et Navarre, d'une tour couronnée d'une chaîne d'or ; ceux de Catalogne et d'Aragon étaient un trône surmonté de l'ostensoir renfermant la sainte Hostie.

En Italie, les chars eucharistiques étaient employés pendant les guerres du moyen âge : c'était le palais public ; la justice s'administrait là où le char s'arrêtait.

Vous le voyez : la royauté de la sainte Eucharistie sur la société tout entière s'affirmait dans la guerre comme dans la paix.

Après l'architecture, et en même temps qu'elle, la peinture s'est appliquée, de son côté, à fixer sur les murs et sous les voûtes des édifices sacrés, ou sur des toiles nombreuses, l'idée de la royauté sociale de Jésus-Christ dans l'Eucharistie.

Permettez-moi, pour me borner à quelques chefs-d'œuvre, de passer rapidement sur les plus anciennes peintures des cryptes de Lucine (1) et de la chapelle grecque (2), qui, tout en se rapportant clairement à l'Eucharistie, n'entrent pas directement dans mon sujet, et de citer d'abord la fresque de la salle de la Signature, au Vatican, connue sous le nom de *Dispute du Saint Sacrement*. C'est un chef-d'œuvre de ce sanctuaire de l'art chrétien, les Chambres de Raphaël ; « l'œil s'y fixe avec plus d'amour, soit à cause de la magnificence du sujet, soit à cause du bonheur de l'exécution » (3).

« La scène se passe tout à la fois au ciel et sur la terre. Dans la partie supérieure, Dieu, dans toute sa gloire, entouré de séraphins et de chérubins, bénit le globe terrestre qu'il tient dans la main gauche. Au-dessous de lui, Jésus-Christ est entouré de la Vierge, de saint Jean-Baptiste, des patriarches, des prophètes, des évangélistes et des docteurs. Dans la partie inférieure, le Saint Sacrement, reposant sur un autel, est vénéré par le Souverain Pontife, les évêques, les docteurs qui ont le mieux parlé de la présence réelle. » (4)

Et ce n'est pas sans motif que, parmi les spectateurs, le grand artiste a placé Bramante, l'immortel architecte de Saint-Pierre ; Dante, prince de la poésie italienne, la tête ceinte d'une guirlande de laurier, et le virulent orateur populaire, Savonarole ; ils sont là comme pour faire hommage de leur génie ou de leur talent au souverain Maître de toutes choses.

D'après l'explication traditionnelle de Vasari, confirmée, du vivant même de cet écrivain, par le graveur Giorgi Chisi, dis-

(1) Poisson portant sur son dos le pain et le vin.
(2) *Fractio panis*, Marucchi, *Elem. d'arch. chrét.*, I, 293, 295.
(3) Ozanam.
(4) L'abbé Corblet, *Hist. du sacrem. de l'Euch.*, II, 533.

ciple de J. Romain, « la fresque dont il est ici question avait pour but de montrer le moment où la manifestation de la lumière surnaturelle par la Trinité, résumée dans l'Eucharistie, vient mettre un terme à toutes les controverses et faire succéder la contemplation à la recherche » (1) ; c'est la victoire de la vérité par l'Eucharistie ; on pourrait donner à cette fresque célèbre le nom de « Triomphe de l'Eucharistie ».

Quelles peintures citerai-je encore? Sous le dôme de Pise, le Saint Sacrement adoré par les anges et les docteurs, de Francesco Vanni ; au musée de Paray-le-Monial, sainte Claire chassant les Sarrasins en leur présentant le Saint Sacrement, d'André Sacchi ; au musée d'Anvers, le remarquable tableau de Van der Weyden, connu sous le nom des *Sept Sacrements :* « Une église ogivale s'offre aux regards, élevée et pleine de lumière... La nef principale est consacrée au plus grand des sept sacrements, à l'Eucharistie. Après avoir représenté à l'avant-plan le sacrifice du Golgotha, Van der Weyden, par un rapprochement aussi habile qu'audacieux, montre le sacrifice non sanglant qui se célèbre, chaque jour, dans les églises : sur un riche autel, un prêtre, portant une chasuble violette, brodée de palmes d'or, élève aux yeux des fidèles le calice où il vient de consacrer le vin ; tout autour, un ange porte, sur une banderole, une inscription relative à l'Eucharistie ; dans le fond, à droite, un diacre ; dans la nef, un bourgeois qui prie, un mendiant qui tend sa sébile ; quelques fidèles, les uns agenouillés, les autres debout » (2), tous les rangs, toutes les conditions confondues en présence de l'Eucharistie.

Mais je ne connais rien de plus gracieux que *la Vierge à l'Hostie* d'Ingres : « Nous sommes dans un temple du XVI[e] siècle, dit un critique ; l'autel est dressé pour le Saint Sacrifice ; sur un vase d'or repose l'Hostie sainte ; c'est l'instant solennel où l'assistance visible et invisible se prosterne dans un saint trem-

---

(1) Rio, *De l'art chrétien*, IV, 405.
(2) Abbé Corblet, 537.

blement, car les paroles de la consécration ont été prononcées. Alors apparaît la Vierge sainte ; elle prie et adore. Quel regard d'admiration, de reconnaissance et de respect elle jette sur l'Hostie sainte !... » (1)

Ainsi, la Reine du ciel et de la terre, le chef-d'œuvre de la nature et de la grâce, le chef-d'œuvre de Dieu, la Très Sainte Vierge Marie, prie et adore son divin Fils anéanti sur l'autel. En vérité, il n'est donc personne dans la société, si grand soit-il, qui ne s'abaisse devant la royauté de l'Eucharistie.

***

C'est la doctrine qui ressort clairement des belles tapisseries du XVIIe siècle, à sujets eucharistiques aussi, dont les cartons sont dus à Rubens et que l'on conserve à Madrid.

On y voit les Docteurs présentant l'Eucharistie, dans un riche reliquaire, au Pape et aux évêques, tandis qu'au-dessus de cette scène, des anges tiennent des couronnes de fleurs. Les deux plus célèbres représentent la destruction des sacrifices païens par le Saint Sacrifice de la Messe et la victoire du Saint Sacrement : dans la première, un ange apparaît, tenant de sa main droite, près d'une colonne de marbre ornée de belles grappes, un calice surmonté de la blanche Hostie, et vous voyez soudain les sacrificateurs entraînant leurs victimes effrayées dans une fuite éperdue ; dans la seconde, un personnage, sur la tête duquel un ange pose la tiare, porte avec un respect infini la sainte Eucharistie dans un précieux reliquaire ; ce personnage est assis sur un char d'une merveilleuse richesse dont les roues écrasent l'hérésie haineuse qui semble hurler lamentablement : le char est traîné par deux superbes chevaux blancs montés par des anges ; l'un porte une couronne de la main droite, et l'autre, sur l'épaule, l'ombrellino orné des clés de saint Pierre. Quelle vivacité dans le mouvement ! Quelle expression dans toutes les figures !

Voilà de vrais chefs-d'œuvre qui expriment, de la manière la

(1) Ce tableau est aujourd'hui en Russie. (CORBLET, 529.)

plus saisissante, la victoire de Jésus-Christ régnant par l'Eucharistie.

Je remercie l'active et pieuse secrétaire des « Fastes eucharistiques » (1) de Paray-le-Monial d'avoir bien voulu me communiquer ces planches remarquables et d'autres documents qui m'ont été si utiles pour ce travail.

Je ne ferai que mentionner le beau vitrail de Saint-Etienne-du-Mont, du XVII[e] siècle, le célèbre ostensoir de Notre-Dame de Paris, de la même époque, magnifique soleil en argent vermeil dont le sujet est tiré du IV[e] chapitre de l'Apocalypse.

***

Je signalerai enfin les sculptures du XVI[e] siècle de la chapelle du Saint-Sacrement, à Saint-Martin de Liége, où fut célébré, pour la première fois, l'office de la Fête-Dieu : « L'autel est de marbre blanc et le tableau principal représente la sainte Eucharistie entourée d'esprits bienheureux prosternés qui l'adorent... Dans le lointain du tableau, on observe des dômes et des églises ; l'autel est surmonté et terminé par une gloire où se voient nombre de génies adorateurs. Du côté de l'Evangile, un médaillon de marbre de Gênes représente une multitude d'anges qui chantent la gloire et les louanges de l'Agneau immolé... du côté de l'Epître, sur un autre médaillon, paraît Jésus-Christ triomphant des hérétiques qui ont combattu la présence réelle et qui sont terrassés aux pieds de la sainte Eucharistie ; un autre a pour sujet Jésus-Christ adoré dans l'Eucharistie, aux pieds de laquelle les Papes, les empereurs, les rois, déposent leurs sceptres et leurs couronnes. » (2)

***

Il me resterait à vous parler de la musique. Ici, comme dans les autres arts, le génie humain a fait ses plus nobles efforts pour glorifier la sainte Eucharistie : de Palestrina à Gounod, combien de Messes et de motets célèbres ont chanté la gloire du

(1) Mlle Lépine.

(2) BERTHOLET, *Hist. de l'institution de la Fête-Dieu*. 3[e] édit., p. 91.

Roi Jésus dans le Très Saint Sacrement ! Mais, comme pour nous rappeler que le génie humain, même le plus sublime, est impuissant à glorifier dignement le Dieu de l'Eucharistie, le grand Pape dont la devise est de tout restaurer dans le Christ, Pie X, veut — nous le savons et nous sommes heureux de lui obéir — que nous revenions aux douces et harmonieuses mélodies grégoriennes chantées à la façon des Bénédictins, à ces mélodies, en particulier, inspirées par la foi et l'amour, qui enchâssent les belles hymnes et les larges proses composées par saint Thomas d'Aquin, en l'honneur de la sainte Eucharistie.

Et les cantiques populaires de Mgr de Ségur, du P. Hermann, et ce cantique qui a enchanté notre première Communion à tous : *Le voici, l'Agneau si doux,* ne contribuent-ils pas tous à manifester aussi et à étendre toujours plus avant la royauté de Jésus-Christ dant tous les rangs de la société?

Ainsi, nous venons de le voir : l'architecture, la peinture, la sculpture et même la musique placent, chacune dans leur genre, une couronne royale sur la tête de notre Dieu vivant dans son Sacrement d'amour : des œuvres nombreuses (1) l'attestent aujourd'hui dans toutes les parties du monde.

II

Notre Afrique, notre chère Afrique, elle aussi, a reconnu Jésus Eucharistie comme son Roi et lui a élevé des monuments qui prouvent vraiment sa royauté sur la société africaine.

Dans l'Afrique du Nord romanisée, la sainte Eucharistie avait partout des temples bâtis souvent sur les collines, bien en vue, comme à la place d'honneur réservée au souverain Roi. On y a découvert, jusqu'à ce jour, 168 basiliques, 197 églises et

---

(1) Il nous plaît de citer encore une œuvre de moindre importance, tirée de la collection numismatique de M. Filliette de Versailles : c'est « une bague antique dont le chaton représente un vase, surmonté d'une palme, sur lequel sont penchées deux colombes. A droite de ce vase, on voit un poisson ; à gauche, un pain de forme oblongue ». (CORBLET, II, p. 491.)

86 chapelles anciennes, et je m'empresse de vous dire que l'église la plus anciennement datée qui existe est celle de l'ancien *Castellum Tingis*, aujourd'hui Orléansville : elle fut fondée l'an 285 de l'année provinciale qui correspond à l'an 324 de l'ère chrétienne (1).

Dans quelques basiliques, comme à Segermès et à Henchir-el-Barla, la porte est encore debout, avec son cintre à grand appareil, et l'on y a retrouvé des débris d'architecture finement sculptés qui paraissent provenir du ciborium et des cancels qui entouraient l'autel.

A l'entrée de ces palais du Roi Jésus, lisez ces inscriptions significatives : *Domus Domini* (2) ; *Hic Deus abitat* (3) ; *Fide in Deum et vales* (4) ; *Domine protege nomen gloriosum* (5) ; et ce chant des anges de la crèche retentissant plus d'une fois sous le ciel de l'Eglise africaine : *Gloria in excelsis Deo* (6) ; et cette acclamation plus explicite encore, au-dessous de jolis chapiteaux : *Christus regnat* (7).

Le Christ règne et il règne bien par l'Eucharistie, comme le prouvent d'une manière évidente les multiples symboles connus, gravés sur les montants de portes, sur les piliers, sur les consoles, sur les bas-reliefs, où les colombes, les paons, les cerfs sont représentés, quelquefois à côté d'un lion, buvant la pureté, l'immortalité et la force divine dans un calice d'où sortent des ceps de vigne, des pampres et des raisins.

Même sur la mosaïque d'une cuve baptismale (à Sainte-Marie-du-Zit) sont des paons affrontés de part et d'autre d'un calice ; en avant, la biche et le cerf agenouillés qui boivent aux quatre fleuves du Paradis.

---

(1) Toulotte, *Maurétanie*, p. 65.

(2) Henchir Ogla.

(3) Gabeth.

(4) Henchir Mohamed-El-Bordji.

(5) Canrobert.

(6) A Haïdra, Carthage, La Kessera, Tébessa, Dra-ben-Jouder, Upenna, Bordj-el-Amri, Bir-Abd-Alla.

(7) Si Taïeb, voir P. Mesnage, *l'Afrique chrétienne*.

Ailleurs, comme pour mieux marquer que c'est bien au Christ-Roi que ces monuments sont élevés, voici, sur la façade intérieure d'une console (Aïn-Tella et Tipasa), le monogramme du Christ dans une couronne de laurier et, sur un bas-relief (Le Kroubs), l'image même de la Victoire ; encore une fois, ici comme en Europe, *Christus vincit.*

Et le culte de l'Eucharistie avait tellement pénétré la société que nous en trouvons des témoignages jusque dans l'empire de la mort : dans les catacombes d'Hadrumète et dans les anciens cimetières de Carthage et de Tabarca, nous voyons aussi, sur des mosaïques tombales ou sur le marbre, la colombe au raisin, ou les colombes buvant au calice ; sur un sarcophage de Tébessa, un personnage symbolique, la figure de Rome, lève bien haut le calice du salut... Vous l'avez levé si haut, ce calice, ô *Alma Mater*, que tous les peuples l'ont vu et se sont prosternés devant lui, car il contient le sang de notre Rédempteur et Roi, Notre-Seigneur Jésus-Christ

Le règne social de la sainte Eucharistie, en Afrique, brille d'un éclat moins vif, mais peut-être plus sûr, dans des objets de moindre importance, comme les lampes aux symboles eucharistiques qui ont été trouvées en si grand nombre, à Carthage surtout. Or, dit le savant et pieux P. Delattre, ces lampes servaient aux usages domestiques ou pour illuminer les édifices à certains jours de fête : preuve que le règne social de Jésus-Christ atteignait, d'une manière intime et profonde, le sein même de la famille... Ah ! pourquoi n'en est-il plus ainsi parmi nous !...

Qu'elle était belle, la grande Eglise africaine proclamant ainsi par ses monuments la royauté réelle de Jésus Eucharistie sur la société ! Hélas ! elle fut d'autant plus épouvantable, la tempête qui fondit sur elle : renversées, toutes ces basiliques, églises et chapelles, et ensevelies maintenant sous la terre. Que dis-je? Les pierres de ses sanctuaires ont été dispersées, *dispersi sunt lapides sanctuarii;* ses ennemis se sont enrichis de ses ruines et de ses dépouilles, *inimici ejus locupletati sunt :* les chapiteaux,

les pierres de nos basiliques servent à orner des mosquées, comme celle de Kairouan...

Et les impies passaient en sifflant et en branlant la tête devant l'infortunée fille de Dieu, autrefois l'orgueil et la joie du monde chrétien — *gaudium universæ terræ* (1) — avec sa couronne de martyrs et de docteurs, d'une beauté parfaite, et ils chantaient insolemment un cri de victoire, disant : Où est ton Dieu ? Qui donc te guérira, te ressuscitera?

Qui?... La France catholique.

Il n'y a pas encore un siècle qu'elle est venue dans l'Afrique du Nord, et déjà elle y a relevé partout les monuments qui attestent le règne social de Jésus-Christ dans l'Eucharistie,et son règne sans fin : *et regni ejus non erit finis* (2).

Elle a choisi, pour bâtir les palais de son Roi, les lieux les plus élevés, pour mieux marquer son souverain empire.

Voyez sur les hauteurs d'Alger : c'est Notre-Dame d'Afrique, où se déroulait, il y a à peine un mois, la toujours solennelle procession du Très Saint Sacrement ; sur la colline d'Hippone, c'est la belle basilique, bâtie par le vénéré primat d'Afrique, Mgr Combes, en l'honneur du plus grand des Docteurs, saint Augustin ; mais le trône en est occupé par le Roi des rois aux pieds duquel se prosternait, dans l'adoration et dans l'amour, ce grand génie ; sur la colline de Byrsa, à Carthage, c'est la primatiale, œuvre du grand cardinal Lavigerie; elle proclame bien haut l'héroïsme et la sainteté du roi de France saint Louis, qui, sur le point de mourir, malgré son extrême faiblesse, voulut recevoir, à genoux, la dernière visite du Roi du ciel et de la terre : il voit maintenant, dans la gloire, son Dieu, son Roi Jésus, dont il était si fier de se dire le sergent, triompher et régner au-dessus des temples païens, ceux-là à jamais détruits. Là-bas, à l'Ouest, c'est la grande cathédrale d'Oran qui chante le règne social du Sacré Cœur de Jésus : bientôt, dans notre nouvelle conquête du Maroc, quelque autre grand monument

(1) *Jer.* I, II.
(2) *Luc* I, 33.

prendra possession du territoire au nom du Christ-Roi ; partout, dans les villes, dans les campagnes, et même au milieu du désert, les temples du divin Roi ont été relevés. Que dis-je? Jusque dans les mystérieuses profondeurs de l'Afrique, où il ne s'agissait pas seulement de ressusciter des ruines ; là où le règne de la très sainte Eucharistie n'avait jamais pénétré, là où les infidèles n'avaient jamais vu un autel, des monuments se sont dressés en l'honneur du même Roi...

Eglises des régions infidèles, chères et pauvres églises, vous proclamez, et mieux peut-être que les grandes et riches basiliques, la royauté de Jésus-Christ dans l'Eucharistie.

N'est-ce pas pour y visiter leur Roi que les nègres y accourent des contrées les plus lointaines? Quel spectacle, le jour des Rameaux, par exemple, dans l'Ouganda, quand ils agitent leurs palmes, au moment de l'Elévation et sur le passage des prêtres, ministres du grand Roi ! Eux aussi savent redire : *Benedictus qui venit Rex !* Et, pendant la procession du Très Saint Sacrement, quand on voit les catéchumènes, la face contre terre devant la sainte Hostie qu'ils n'ont pas encore le droit de regarder !... c'est bien le Roi qu'ils adorent, sur la terre nue, comme les chrétiens dans leurs églises ; et nous les avons vus se relever de là pour voler au martyre le plus cruel !...

Et mon âme parcourt toutes les plages de l'Europe, de l'Afrique, de l'Asie, de l'Amérique, de l'Océanie, où les missionnaires, quels qu'ils soient — je les associe tous dans notre commune admiration et reconnaissance, — ont planté la tente du grand Roi.

Le Fils de l'Homme qui venait sur les nuées du ciel s'avança jusqu'à l'Ancien des Jours qui lui donna la puissance, l'honneur et le royaume. Et tous les peuples de toutes les tribus et de toutes les langues le serviront... Sa puissance est éternelle ; son royaume ne sera jamais détruit (1).

---

(1) *Dan.* VIII, 13.

Princes de ce monde, rois, empereurs les plus puissants, arrêtez-vous et voyez : vos palais ne sont rien à côté des innombrables palais de Jésus-Christ vivant dans l'Eucharistie, et, devant lui, les plus grands d'entre vous ne sont que des pygmées.

Si vous voulez garder vos trônes, abaissez-vous, courbez vos couronnes, et vos fronts, et vos cœurs, et vos Etats, devant le Roi des rois et le Dominateur des dominateurs, et chantez avec nous et avec les monuments et les œuvres d'art de vingt siècles de christianisme : *Hosanna ! Benedictus qui venit Rex in nomine Domini, pax in cœlo et gloria in excelsis !*

La royauté sociale de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans l'Eucharistie d'après la littérature française

RAPPORT DE M. FRANÇOIS VEUILLOT

Par la hauteur des questions qu'ils abordent et par la brièveté des conclusions qu'on leur demande, les rapports soumis à ce Congrès sont tenus d'écarter les vains ornements littéraires. On me pardonnera cependant si, chargé d'une enquête dans le domaine de la littérature, je lui emprunte mon exorde. Au lieu d'ouvrir mon travail par une idée, je vous proposerai d'abord une image. Image, au surplus, qui ne s'inspire aucunement d'un puéril souci de rhétorique, mais qui prépare une explication nécessaire.

Donnant sa note particulière, en ce cantique immense et harmonieux que les peuples élèvent à la royauté sociale de Notre-Seigneur Jésus-Christ proclamée dans le sacrement de l'autel, ce rapport en doit rechercher les préludes à travers nos lettres profanes. Or, il semble à première vue que sur ce grand sujet nos lettres profanes soient restées muettes. Et pourtant, s'il est vrai que ce sujet leur paraisse inconnu, ce serait

une exagération de prétendre qu'il leur est totalement étranger. Nos lettres le renferment, comme un paysage endormi recèle ses beautés.

Ces beautés, dans la nuit, sont invisibles; elles ne sont pas inexistantes. Le soleil, à son lever, ne les créera point: il ne fera que les découvrir. Avant même qu'il ne monte à l'Orient, les hautes cimes en révéleront déjà quelques merveilles. Et, néanmoins, le peuple qui sommeille au milieu de ces trésors de formes et de couleurs est incapable de les discerner ; le voyageur arrivé après la fin du jour les ignore même, alors qu'il les côtoie. Il faudrait posséder, pour les apercevoir, une lumière intérieure qui sondât les ténèbres.

Telle apparaît ou se devine, au cours de notre histoire littéraire, la royauté sociale de Notre-Seigneur adorée dans l'Eucharistie. Notre littérature la contient et ne la connaît pas. A peine en laisse-t-elle échapper, çà et là, quelques lueurs incertaines et rapides. Mais aujourd'hui, pour nous, le soleil s'est levé. Explicitement reconnue désormais, cette royauté divine éclaire à nos yeux la longue série des écrivains qui, pendant dix siècles, en ont obscurément préparé l'affirmation. Des chansons de gestes aux romanciers contemporains, nous pouvons en suivre la trace intermittente et variée, tantôt souterraine et tantôt affleurant le sol à de lointains intervalles.

L'image, vous le voyez, n'était pas inutile. Elle indique le caractère un peu spécial de ce rapport. Il n'a pas pour but de résumer un sujet. Il doit rassembler des éléments disjoints, parfois hétérogènes, dont aucun ne s'ajuste immédiatement ni pleinement à la question, pour constituer néanmoins, de cette mosaïque, un tableau. Le travail est difficile et l'ouvrier peu compétent. Pardonnez à l'œuvre ce qu'elle aura d'incomplet et de heurté.

Remontons d'abord aux sources de notre littérature nationale ! Sur nos vieux chroniqueurs et sur nos héroïques et candides trouvères, au point de vue qui nous occupe, deux remarques s'imposent. La première, c'est que l'idée du règne social

de Notre-Seigneur Jésus-Christ leur apparaît surtout sous son aspect national ; la seconde, c'est que, tout dévots qu'ils soient au Saint Sacrement de l'autel, ils n'en font pas positivement le siège de cette royauté divine.

Que Notre-Seigneur soit le premier Roi de la société tout entière, c'est une vérité que, sans doute, ils possèdent implicitement, mais à laquelle ils ne donnent point cette formule universelle ; ils se bornent à proclamer Jésus-Christ suzerain de la France. La France est son fief et le roi son sergent.

Clovis, au sortir du baptistère de Reims, et Charlemagne, au faîte de sa puissance, comprennent ainsi, le premier très vaguement encore, le second dans une clarté plus nette, leur pouvoir et leur mission.

Après la conversion du fier Sicambre, un poète inconnu, rénovant de sang chrétien la vieille loi salique, y célèbre « l'illustre nation des Francs, constituée par la main de Dieu » ; d'une acclamation qui a traversé les âges, il y glorifie « le Christ qui aime les Francs » ; il met enfin le royaume et l'armée sous la garde de ce « Seigneur des seigneurs ».

Après l'épopée du grand empereur, la même idée refleurit dans les chansons de geste. Nul peut-être ne l'affirme avec plus de force et de sûreté que l'auteur de la *Chanson des Saxons*, Jean Bodel :

Le premier roi de France fit Dieu, par son command,
Couronner à ses anges dignement en chantant,
Puis le commanda être en terre son sergent...

Toute la royauté sociale de Jésus-Christ se résume en ces trois vers, où la monarchie humaine apparaît, tout ensemble, instituée par la monarchie divine et constituée pour la servir. Et ce double caractère est confirmé par le formulaire du sacre, où le prélat consécrateur agit comme « tenant la place du Christ », de Celui « par qui les rois règnent », et rappelle au souverain qu'il doit « défendre constamment et contre tous la religion chrétienne et la foi catholique ».

Mais l'institution qui, à cette époque, donne à la fois le plus d'ampleur et le plus de lustre au règne social de Notre-Seigneur, c'est la Chevalerie : cette Chevalerie qui inspira nos vieux poètes et que leurs épopées nous révèlent. A tel point que Léon Gautier en a pu retracer le tableau et l'histoire, en suivant le cours des chansons de geste.

Or, qu'est-ce donc que le chevalier, sinon, dans les bornes de son domaine, un diminutif du roi sur son trône : un soldat du Christ ou plutôt, selon la symbolique expression des trouvères, du « Sire Jésus-Christ »? Le but de la Chevalerie, reconnaît Léon Gautier, « c'est d'élargir ici-bas les frontières du royaume de Dieu ». Les premiers articles du code chevaleresque impliquent la foi dans les enseignements de l'Eglise, l'obéissance à ses commandements, la défense de ses droits. L'institution du chevalier, comme le sacre des princes, est une cérémonie liturgique. En l'armant, le prêtre ordonne au nouveau champion du Roi du ciel d'être une « vivante copie du Christ ». Dès lors, selon le chantre du combat d'Aliscans, le voilà devenu « l'homme de Dieu » ; le poème d'Aubéron l'appelle « chevalier Jésus-Christ » ; la *Chanson d'Antioche* « li chevalier Jhésu ». Et quand, pendant la Messe, on chante l'Evangile, derrière les acolytes élevant droit leur cierge, les chevaliers portent haut l'épée nue.

Or, ces lieutenants du « Sire Jésus-Christ », où donc vont-ils rendre hommage à leur Roi, où prendre son mot d'ordre? Où, sinon dans la sainte Eucharistie? Les mêmes épopées qui nous chantent leur fougue à guerroyer pour le règne du Christ célèbrent leur ferveur pour le sacrement de l'autel.

La plus lointaine des légendes du moyen âge, et la plus féconde en poèmes, c'est assurément le Saint Graal. Et qu'est-ce que le Saint Graal, sinon la figure, obscurcie sans doute et déformée par l'imagination des trouvères et surtout par les audacieuses libertés de leurs traducteurs, mais enfin la figure apparente encore et voulue de la sainte Eucharistie? « Ce Graal qui tant est beau et précieux », comme admire le poète de *Perceval*,

ce Graal, c'est la coupe de pierre fine dont Notre-Seigneur se servit à la Cène, et dans laquelle Joseph d'Arimathie recueillit le sang du Calvaire. Et c'est pour la chercher, la conquérir ou la défendre, que les chevaliers se jettent à travers tous les périls, au-devant de tous les sacrifices, à la rencontre de la mort ! Ainsi, sous ce mythe légendaire, au fond du moyen âge, on voit rayonner, comme sur un trône royal, le calice eucharistique.

De la légende, abordons à l'histoire, et, sur le rôle de l'Eucharistie dans la vie du chevalier, interrogeons encore nos poèmes épiques ! La vie du chevalier ? Elle s'affirme enveloppée du sacrement divin. Quand le jeune guerrier se prépare à l'investiture, c'est au pied de l'autel qu'il doit passer la veillée d'armes ; puis, au matin de cette nuit de prières, il se confesse et communie. D'après certains chants, c'est quand l'épée attachée à son cou par le consécrateur lui pend sur la poitrine, que le nouveau chevalier reçoit la sainte Hostie. Comme si le corps du Sauveur, tout en réchauffant le soldat, devait pour ainsi dire animer et purifier le glaive !

En temps de paix, le chevalier se fait un devoir d'assister quotidiennement à la Messe.

« Chacun jour, beau doux fils, la saincte Messe auras », recommande à son héritier le vieux seigneur de Doon de Mayence. Et, souvent, nos preux vont retremper leur âme au banquet royal de la communion. Dans une épopée du XII[e] siècle, une traduction poétique et paraphrasée du *Pater* applique à la communion la demande du pain quotidien. Donne-nous, prie le trouvère inconnu, donne-nous notre pain de chaque jour, c'est-à-dire :

A l'âme le Saint Sacrement
Et au corps le soutènement.

Mais l'Eucharistie, cette réalité vivante et prochaine de son « Sire Jésus-Christ », n'abandonne pas le chevalier dans ses expéditions belliqueuses. A défaut du prêtre, le guerrier des chansons de geste a le droit d'emporter la sainte Hostie sur son

cœur. Et c'est ainsi qu'au soir de la tragique bataille d'Aliscans, Guillaume d'Orange peut donner à son neveu Vivien, qui meurt entre ses bras, la première et dernière communion de l'héroïque enfant.

Cette communion de Vivien, l'une des pages les plus hautes et les plus émouvantes de nos épopées chevaleresques — et qui pourrait merveilleusement inspirer quelque poète moderne, — appartient encore au cycle des légendes. Mais la légende ici ne fait que fleurir l'histoire. Car, vraiment, et nos chroniqueurs en ce point confirment nos trouvères, c'était le Roi divin, présent dans son Eucharistie, qui menait nos ancêtres au combat. Mathieu Paris, au matin de la bataille d'Hastings, nous montre les Normands qui ont passé la nuit à se confesser, communiant en foule avant de foncer sur l'ennemi au cri de *Dieu aide !* Et, d'après Balderic de Dol, c'est le même tableau, sur les champs de Hareg, en Palestine, où Godefroy de Bouillon, poussant les soldats du Christ à l'assaut des Sarrasins, proclame à grande voix : « Nous sommes au Seigneur ! »

Oui, le héros de la Croisade a bien dit : le Seigneur Christ est Roi de son armée.

Cette conception de la royauté divine, au surplus, n'était point l'apanage de la Chevalerie. Elle avait pénétré dans la conscience nationale, éclairée et surnaturalisée par une foi vive et robuste. Un jurisconsulte éminent du XIIIe siècle, Philippe de Beaumanoir, publiant la *Coutume de Beauvoisis*, trouvait naturel et même nécessaire de placer ce recueil d'usages et de lois profanes sous l'autorité du « Roi des rois » et du « Sire des seigneurs ». Sa piété, du reste, ajoutait au Souverain des cieux Celle que la Chevalerie tout entière honorait comme sa première « dame », la Vierge Marie, « reine et princesse ».

Mais le livre de Beaumanoir est de 1283 ; et bientôt nous verrons s'obscurcir et s'altérer la notion de cette royauté divine. Le siècle qui va s'ouvrir attaquera lentement la vieille sève chrétienne, dont la déperdition, arrêtée et compensée par l'incomparable floraison de Jeanne d'Arc, s'accentuera douloureuse-

ment sous les coups de la Renaissance. La politique antiromaine et antifrançaise de Philippe le Bel déterminera chez nos poètes ces répercussions lointaines et impalpables dont il est impossible de suivre la marche, mais dont il faut bien constater les effets. D'ailleurs, nos romans épiques eux-mêmes ont trop souvent glissé du surnaturel chrétien dans un merveilleux barbare, qui fraye inconsciemment la route à la mythologie païenne. Les derniers d'entre eux, vidés de cette foi candide, robuste et vaillante, qui avait fait leur grandeur, ne sont plus que des sanctuaires désaffectés.

Cependant, la tradition du droit royal exercé par Jésus-Christ sur la France est encore, à de longs intervalles, évoquée par les historiens. Guillaume de Nangis, en sa *Chronique de saint Louis ;* Le Bret, dans son *Traité de la souveraineté du roy*, la laissent entrevoir. Un siècle après eux, Blondel en affirmera plus nettement la persistance et l'authenticité. Ce qui donne au royaume de France « un éclat sans pareil », écrira-t-il, c'est que « la personne divine le dirige et le gouverne avec les tempéraments d'une souveraine équité » et que « la foi du Christ en est la suprême loi ».

Cette tradition, d'ailleurs, a son refuge et son foyer dans l'âme des rois très chrétiens qui ne veulent pas déchoir de ce haut titre. Et rien n'est plus caractéristique, en même temps qu'admirable, que la prière de Charles V à sa dernière heure. Christine de Pisan l'a recueillie en son langage simple et savoureux dans ces pages émouvantes où, pour ainsi dire, elle fait vivre cette mort, toute royale et chrétienne. Après avoir adoré dans l'Hostie la « majesté » du Christ et incliné la couronne de France devant la couronne d'épines, le roi commence ainsi l'aveu de ses péchés : « Mon très doux Sauveur et Rédempteur, qui en ce monde daignas venir... et qui, moi indigne et insipient à gouverner ton royaume de France, as institué ton vicaire... » On ne saurait découvrir affirmation plus autorisée ni plus décisive de la suzeraineté de Jésus-Christ sur les monarques de la terre !

Cette affirmation, les *Mystères*, semble-t-il, auraient dû la mettre en clārté. Mais plus religieux que les chansons de geste, ils sont moins nationaux et, par là, moins accessibles à cette idée du règne social de Notre-Seigneur, que nos aïeux percevaient surtout, je l'ai noté, par ses rapports avec notre patrie. Sans doute, les frères Gréban, dans le *Mystère de la Passion*, proclament Jésus « vrai Roy de l'Arche souveraine » ; sans doute encore, le *Mystère du Vieil Testament* prodigue à Dieu, par la bouche des anges, les titres de « hault empereur », de « souverain roy », de « vrai gubernateur » et, surtout, de

Hault resplendeur, assis en majesté
Qui seul régis totalle monarchie.

Mais, de ces hommages à la souveraineté divine, on ne voit point se dégager l'idée précise de la royauté sociale.

Pour la saisir ou mieux pour la surprendre, il faut étudier l'un de ces rares Mystères où le poète a cherché son inspiration dans nos fastes patriotiques. Quand l'auteur inconnu du *Mystère du siège d'Orléans* traduit la prière de Charles VII, il renoue, sur les lèvres du roi en détresse, la vieille tradition que nous avons recueillie de la bouche de Charles V agonisant.

Y vous a pleu certainement
Me bailler le gouvernement
Du royaulme...

Et, dans les hauteurs du ciel, la Vierge Marie, présentant cette supplication à son divin Fils, lui tient même langage:

... Le roi des fleurs de liz
Que, en dignité, avez mis
Conduire le royaulme de France...

Tandis que, sur la terre, Jeanne d'Arc affirme à son tour la même vérité.

Derniers reflets, déjà pâlis, que la Renaissance éteindra pour longtemps ! La Renaissance, vague de paganisme qui, déferlant du fond de l'antiquité, submerge, aux yeux des contemporains,

toute la forte poésie nationale et chrétienne du moyen âge! Il y a, certes, des résistances et des exceptions. Du sein même de la littérature profane, jaillissent encore parfois de beaux élans de piété, tendre et vraie. Mais ce n'est plus la foi des trouvères et des chevaliers. On ne songe plus guère à exalter la royauté du Christ.

C'est en vain que Vauquelin de la Fresnaye remarque justement que, si les païens avaient vécu de nos jours, « ils eussent les hauts faicts chantés de Jésus-Christ ». Cette protestation solitaire et perdue se noie sous le préjugé qui lentement se forme, en attendant que Boileau le vienne codifier dans un trop fameux quatrain, sévère comme un arrêt de cour et impitoyable comme une erreur judiciaire :

De la foi d'un chrétien les mystères terribles
D'ornements égayés ne sont point susceptibles.
L'Evangile à l'esprit n'offre de tous côtés
Que pénitence à faire et tourments mérités.

Et songez que cette religion rébarbative et tronquée s'affirme au siècle où fleurit Paray-le-Monial ! Il est vrai que c'est aussi le siècle où Port-Royal triomphe !

Ces vers de Boileau sont universellement connus. Je les ai cités néanmoins, parce que rien ne fait mieux comprendre, sur les sujets purement pieux et surnaturels, la stérilité de ces grands poètes chrétiens. Ajoutez que ces grands poètes français, en se coupant du moyen âge, ont rompu le fil de la tradition nationale et perdu la notion de la suzeraineté de Jésus-Christ sur le peuple franc.

La littérature profane du siècle de Louis XIV ne nous laisse donc entrevoir le règne social de Notre-Seigneur qu'enveloppé et confondu dans l'universelle royauté du Christ. Pascal lui-même, tout en adorant la « majesté » de Jésus-Christ, « centre et objet de tout » et « sans qui le monde ne subsisterait pas », ne regarde Jésus « comme souverain en les princes » que de la manière dont il le voit « comme pauvre en les pauvres »

et « comme riche en les riches ». Quant aux poètes, ils n'approchent guère de cette clarté royale qu'à travers les fictions dramatiques ou dans la traduction des auteurs sacrés. Si Rotrou proclame:

> C'est le Dieu que je sers qui fait régner les rois
> . . . .
> Les rois sont ses sujets,

ce n'est que par la bouche et pour le compte de Saint-Genest. Lorsque Corneille adore le « grand monarque du ciel », c'est l'auteur de l'*Imitation* qui l'inspire ; et c'est David que nous entendons chanter en lui quand, célébrant le « Roi de gloire », il s'écrie :

> C'est le Roi tout-puissant, le Roi de la victoire,
> C'est Dieu qui lui-même est ce Roi !

Enfin, s'il glorifie saint Victor d'avoir suivi « l'étendard de la croix » et d'être passé « du camp de César... au camp du Roi des rois », c'est que le héraut du *Cid* a eu la fantaisie de mettre en vers français les chants néo-latins de Santeuil.

On voudrait du moins supposer que Racine, en écrivant les chœurs d'*Athalie*, évoquait les malheurs et les relèvements de la France. Car, lorsque les filles de Sion, rendant grâces à Dieu, attestent :

> D'un joug cruel il sauva nos aïeux...
> Il nous donne ses lois, il se donne lui-même,

notre pensée reconnaissante et attendrie remonte d'elle-même à Clovis, à saint Louis, à Jeanne d'Arc.

Mais la vieille France était alors si loin!... Voici, au XVIII[e] siècle, le fils du poète, Louis Racine, qui célèbre en alexandrins graves et réguliers les grandeurs de la religion. Après un tableau de l'histoire antique, il arrive à l'époque

> Où le Dieu tant de fois prédit et figuré
> Doit de son règne saint établir la puissance,
> Ce règne dont mes vers vont chanter la naissance.

Ce règne, il le montre, en effet, se fondant à Rome et la croix dominant le trône impérial...

Constantin triomphant fait triompher la gloire
Du signe lumineux qui promit sa victoire...

Mais, poète français, Louis Racine va-t-il à présent suivre, au cours de notre épopée nationale, les progrès et l'affirmation de ce règne divin? Nullement. Le moyen âge est tout fermé pour lui, et, s'il parle un instant des croisés, ce n'est que pour plaider mollement en leur faveur les circonstances atténuantes :

En condamnant leurs mœurs, vantons du moins leur zèle !

Passons ! passons rapidement sur les sécheresses empoisonnées du XVIIIe siècle et sur le tourbillon sanglant de la Révolution ! Le règne du Christ, hélas ! est supplanté par le règne de Voltaire et celui de Marat.

Cependant, la tourmente a dissipé les brumes, et, quand elle s'apaise, on dirait que, par delà les ruines écrasées sur le sol, la vieille France apparaît plus proche et l'invieillissable Eglise plus jeune et plus brillante. Il faudra néanmoins tout un siècle entier pour jeter, dans le courant littéraire, l'idée du règne social de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Chateaubriand, qui déroule avec magnificence les beautés du christianisme, ne pénètre pas jusqu'à cette moelle et ne monte point jusqu'à ce sommet. Les grands poètes romantiques en discernent seulement quelques lueurs. Et, se rattachant aux conteurs du moyen âge, c'est, comme eux, par son caractère national, que la royauté du Christ éveille et ravit leur imagination.

Victor Hugo, le Victor Hugo royaliste et chrétien de la vingtième année, célébrant la naissance et le baptême du duc de Bordeaux, reconnaît dans le jeune prince un don de Dieu, du Dieu maître des rois.

Les rois qu'arma son tonnerre
Sont tout par lui sur la terre
Et ne sont rien devant lui !

Et le poète, voulant augurer l'avenir aux lumières du passé, affirme à « l'enfant du miracle » :

> A vous, comme à Clovis, prince, Dieu se révèle.

Quatre ans plus tard, au sacre de Charles X, il proclame encore :

> C'est l'héritier nouveau du vieux droit de Clovis.

Et, donnant à cette évocation son vrai sens chrétien, Victor Hugo ajoute :

> La royauté, longtemps veuve de ses couronnes,
> De la chaîne d'airain qui lie au ciel les trônes
> A retrouvé l'anneau perdu.

Au souffle des mêmes événements, Lamartine rivalise de foi et de lyrisme avec son jeune rival. Lui aussi, cherchant à deviner la carrière du duc de Bordeaux, espère que

> ...son glaive aux champs de victoire
> Nous rappellera la mémoire
> Des destins promis à Clovis.

Mais ces génies magnifiques et incomplets s'arrêtent à mi-chemin. Quand ils s'adressent à Dieu, Victor Hugo se grise d'images et Lamartine se berce de rêveries. Vous avez entendu le poète du moyen âge, paraphrasant le *Pater* et sollicitant le pain de chaque jour, implorer de Dieu qu'il accorde

> A l'âme le Saint Sacrement
> Et au corps le soutènement.

Certes, Lamartine est infiniment plus harmonieux, quand il dit au Seigneur :

> Nourris mon corps de pain, mon âme d'espérance.

Mais combien je préfère, à cette invocation romantique, la prière substantielle et claire du trouvère de jadis !

Pour découvrir, chez les auteurs modernes, les premiers linéaments du règne social de Jésus-Christ, nous devons monter de

la littérature poétique à la littérature militante. Et là deux noms s'imposent, et qui suffiront : Montalembert et Louis Veuillot.

Le premier, dès 1836, écrivant l'histoire de sainte Elisabeth de Hongrie, le pur chef-d'œuvre de sa jeunesse, ouvre son récit par cette magnifique et courageuse *Introduction*, qui fut l'une des premières apologies du moyen âge et restera l'une des plus éloquentes. Or, aux yeux de Montalembert, le moyen âge ne doit sa grandeur et sa beauté qu'au règne de l'Eglise, c'est-à-dire au règne de Jésus-Christ. « Jamais, s'écrie-t-il, jamais peut-être l'Epouse du Christ n'avait régné avec un empire si absolu sur la pensée et sur le cœur des peuples. » Et le noble écrivain décrit ce « vaste royaume d'amour et de science », où le peuple entier portait « l'empreinte du Christ » et où ce stigmate invisible irradiait sur la race humaine « une immense santé morale qui neutralisait toutes les maladies du corps social ». Aujourd'hui, soupire-t-il en achevant ce tableau, « les nations chrétiennes ont laissé détrôner leur mère ». Mais il garde en l'avenir une foi invincible : l'Eglise, affirme-t-il, l'Eglise « reprendra sa course glorieuse » et le monde un jour lui redemandera de « présider à ses destinées ».

C'est le règne social du Christ attendu et prédit.

Louis Veuillot, incroyant encore, admira ce livre. Deux ans plus tard, converti à Rome, il donnait, dès son retour, au *Dictionnaire de la conversation*, une étude sur la Ville Eternelle ; et, dans ce premier écrit de sa plume catholique, il évoquait, lui aussi, le souvenir de ces âges de foi, où c'était de la main du Vicaire du Christ que l'empereur des Francs recevait la couronne. Et, dès lors, dans la bataille quotidienne, il s'efforcera de restaurer la doctrine et la vie des grands siècles chrétiens. Le règne de Jésus-Christ domine et pénètre son œuvre. « Nous avons notre roi depuis longtemps, déclare-t-il au milieu des querelles et des compétitions, c'est le Roi-Christ. » Le premier droit du peuple, écrit-il ailleurs, « c'est d'avoir une constitution qui lui assure le bienfait de Jésus-Christ ». Au lendemain d'un

désastre politique, « la France, affirme-t-il encore, ne sera sauvée que par Jésus-Christ et en Jésus-Christ ». Or, ce « Roi-Christ », où Louis Veuillot va-t-il lui porter son hommage? Dans le Sacré Cœur et dans l'Eucharistie ! L'Eucharistie, « qui est l'unique fondement de tout ordre public durable et honorable », l'Eucharistie dont l'institution divine a marqué « la fondation des sociétés libres et ordonnées », l'Eucharistie, créatrice et soutien de la liberté, de la fraternité et de l'égalité !

Louis Veuillot, par ces lumineuses définitions, n'a-t-il pas conquis le droit d'être rangé parmi les précurseurs du règne social du Christ au Saint Sacrement de l'autel?

Or, déjà, quand le grand écrivain catholique enseignait cette vérité, les aînés de la génération présente avaient paru sur la scène du monde. Albert de Mun, fondateur des Cercles catholiques, exaltait formellement, au sortir de la Table sainte, « la royauté sociale de Notre-Seigneur Jésus-Christ ». Belcastel, entraînant avec lui ses collègues de l'Assemblée nationale, allait à Paray-le-Monial rendre hommage au Roi-Christ. Et, dès lors, la moisson se lève, abondante et drue. Des écrivains religieux, des sermonnaires et des hommes d'œuvres, la notion du règne de Jésus-Christ gagne insensiblement nos lettres profanes. Et, tandis qu'une conjuration diabolique essaye de courber la patrie sous le joug servile de Satan, toute une élite se dresse, pour établir sur la France la domination libératrice de Jésus. Parmi nos poètes, nos romanciers, nos historiens, nous entendons des égarés gémir sur l'abolition de ce règne qu'ils croient à jamais disparu, de nouveaux convertis le chercher avec ferveur, des convaincus enfin le proclamer dans un superbe élan de courage et de foi. Pierre Loti, dans son voyage pittoresque et mélancolique en *Galilée*, se désole en songeant que « le Christ parti, rien n'éclairera notre abîme ». Coppée, guéri par la *Bonne Souffrance*, se jette avec amour dans « les bras ouverts du Crucifix » et, sur l'évocation d'un « Noël impérial », il incline la puissance orgueilleuse de Napoléon aux pieds « du pauvre petit Enfant né à Bethléem, qui a vraiment conquis le monde »;

enfin, dans son dernier recueil poétique, il annonce avec une confiance assurée : « Le Christ sera toujours vainqueur ! »

Et, parmi les auteurs fidèlement catholiques, entendez Ollé-Laprune admirant, dans un prochain avenir, « l'Eglise plus que jamais, mieux que jamais, maîtresse des esprits et des âmes », et « le règne social du Christ en partie réalisé ». Entendez Etienne Lamy appelant tous les vrais chrétiens de race et de cœur à préparer ce règne : « Tout chrétien doit à Dieu le service personnel. Il n'est pas un d'eux qui ne puisse hâter cette victoire du Christ dans les âmes et dans la société ! » Entendez l'auteur du *Blé qui lève*, et de l'émouvante communion du socialiste converti ; l'auteur de la *Barrière* et de l'admirable évocation de l'adoration nocturne à Montmartre ; entendez René Bazin, chargé de distribuer les prix de vertu, s'écriant naguère en pleine Académie, devant le chef de l'Etat, devant l'élite intellectuelle et sociale de la France, au milieu d'applaudissements arrachés par un frisson d'enthousiasme : « Ces âmes d'élite, ces âmes annonciatrices, ont respiré l'atmosphère de ce pays sanctifié ; elles ont subi l'influence du baptême de la France. A travers chacune d'elles, je vois transparaître une image, nette ou effacée, toujours reconnaissable, celle du Maître qui apporta à la terre la charité, de l'Ami des pauvres, du Consolateur des souffrants, de Celui qui a passé en faisant le bien et qu'avec des millions de vivants et des milliards de morts, j'ai la joie de nommer : Notre-Seigneur Jésus-Christ ! »

La voie est donc ouverte. Une lumière nouvelle ou plutôt renouvelée s'offre aux lettres profanes. Après avoir épuisé les émotions et jusqu'aux excès des passions humaines, elles voient l'amour divin leur ouvrir plus large que jamais ce trésor incomparable où tant de grands poètes ont trouvé des inspirations de génie. Contre le règne du mal, qui trop souvent les emporta et les appauvrit, le règne de Jésus-Christ leur donne à cultiver des domaines immenses. Que nos écrivains s'y jettent avec bonheur et avec foi ! Ils y découvriront des merveilles inconnues et des forces prodigieuses ; ils y pourront prendre un

magnifique élan. Bien plus, ils y rencontreront, ce qui enrichit et ennoblit tout effort humain, l'occasion d'accomplir un impérieux devoir. La littérature, elle aussi, est un don de Dieu, une créature de Dieu. A Dieu donc elle doit son hommage et son service. L'art pour l'art n'est qu'une formule païenne, inventée par l'orgueil, l'ignorance et la rébellion. La vérité, c'est l'art pour Dieu. Par conséquent, les lettres profanes elles-mêmes sont obligées de concourir à l'instauration du règne social de Jésus-Christ, vivant sur la terre au Saint Sacrement de l'autel. Que dis-je ? elles sont tenues de le reconnaître et de l'accepter. Car, sur ce terrain, ce n'est pas seulement une mission d'apostolat qu'elles ont à remplir ; c'est un exemple de soumission qu'elles ont à donner. Le règne de Jésus-Christ sur les peuples et les sociétés s'étend à toutes les puissances et à toutes les manifestations sociales. Or, qui contestera que, de ces puissances, la littérature ne soit une des plus fortes et, de ces manifestations, l'une des plus considérables ? Tout écrivain est donc sujet du Christ-Roi, non seulement comme homme et dans sa vie, mais comme publiciste et dans ses œuvres. Alors même qu'il ne contribue pas directement à répandre et à proclamer son culte, il doit encore observer ses lois. Mais qu'il ne redoute point que cette sujétion n'entrave son indépendance ou ne diminue sa personnalité. L'obéissance au Fondateur et au Régulateur de la vraie liberté ne saurait être qu'une des formes les plus parfaites et les plus achevées de l'affranchissement. L'union docile et fidèle avec Celui qui gouverne le monde ne peut qu'élargir à l'infini le talent et l'inspiration. Et, s'il faut terminer par un vœu ce rapport littéraire, permettez-moi de souhaiter ardemment que, sous l'impulsion de nos Congrès eucharistiques, une école d'écrivains se lève et se forme, qui, par son esprit, par ses exemples et par ses ouvrages, se constitue l'apôtre du règne social de Notre-Seigneur au Saint Sacrement de l'autel. Elle pourra rénover la littérature et, par la littérature, avec la grâce de Dieu, contribuer à la rénovation du monde.

Le culte de la sainte Eucharistie dans les Missions de Chine

RAPPORT DE S. G. MGR CLERC-RENAUD

Lazariste, vicaire apostolique en Chine.

La place que le culte de la sainte Eucharistie occupe dans les missions de Chine est aussi large que possible ; elle ne correspond cependant pas aux aspirations des missionnaires.

Quelques brèves explications à ce sujet me paraissent nécessaires.

L'Eglise de Chine sort à peine de la période des persécutions ; sa situation actuelle a beaucoup d'analogie avec celle de l'Eglise, à la fin du IIIe siècle, un peu avant l'édit de Milan. Comme dans ces temps troublés, les assemblées des fidèles ne se tiennent pas en public, à quelques exceptions près ; rarement, le peuple assiste à ces manifestations de foi qui, timidement, commencent sous le règne de Constantin et se développent, dans le cours des siècles, sous des formes diverses. En Chine, nous pouvons croire que l'ère des persécutions est close, et que le changement de gouvernement nous a donné la liberté religieuse. Malheureusement, si la liberté nous a été octroyée, la sécurité nous manque, car le gouvernement est impuissant à détruire l'anarchie qui règne dans plusieurs provinces, et qui a amené, en janvier dernier, la mort tragique d'un missionnaire Jésuite, le R. P. Kich.

Je parlerai d'abord des églises en Chine, puis du dogme de la sainte Eucharistie en regard de la mentalité chinoise ; de la communion, et enfin des manifestations en l'honneur de la sainte Eucharistie.

I. — Églises.

Le malaise dans lequel se trouve la religion, en Chine, explique pourquoi le temple catholique n'est pas public et fait toujours partie intégrante de la résidence du missionnaire. Aller à l'église, c'est pénétrer dans une propriété privée,

et ne sont admis que les baptisés et les catéchumènes. Toute résidence qui a un prêtre à demeure possède, à de rares exceptions près, la sainte Eucharistie, en sorte que le missionnaire, et c'est justice, est le premier et le plus fidèle adorateur du Sacrement de nos autels. Aussi, je ne crois pas que l'Eglise de Chine ait un plus beau spectacle à offrir, en l'honneur de la sainte Eucharistie, que celui de ses 2 200 prêtres offrant tous les matins le Saint Sacrifice de la Messe et s'abîment en adoration, le soir, devant l'Hostie. L'isolement forcé dans lequel se trouve Jésus-Christ au Saint Sacrement de son amour est une de nos plus douloureuses préoccupations. Tous les missionnaires appellent de leurs vœux le jour où il sera permis à l'Eucharistie de se produire au dehors, et aux foules de s'agenouiller en sa présence. En attendant ce jour, hélas ! encore lointain, ils s'efforcent, partout où la chose est possible, d'élever, soit une modeste chapelle ou, si les ressources le permettent, une église, afin de procurer aux chrétiens la consolation d'approcher facilement de Notre-Seigneur. Les églises ne sont-elles pas la maison de Dieu ? Les statistiques nous font voir que jamais floraison d'églises et de chapelles ne s'est manifestée plus intense, dans les missions de Chine, que dans le cours de ces dix dernières années. Il y a actuellement 7 754 chapelles et églises, desservies pas 1 439 prêtres européens et 748 prêtres indigènes ; elles sont fréquentées par 1 535 000 baptisés, en augmentation de plus de 100 000 sur l'année précédente, soit un sanctuaire pour environ 200 chrétiens.

On aime à faire beau pour le bon Dieu, même en Chine. Aussi y a-t-il des églises tout à fait remarquables. Une des dernières en date a été élevée à Zikawei, près de Shang-Haï, dans la mission des Pères Jésuites du Kiang-Nan. C'est une église ogivale à cinq nefs, dédiée à saint Ignace. Elle est un des plus beaux monuments d'Extrême-Orient. Les églises de Péking, celle du Peitang, en particulier, sont connues. Je citerai, pour mémoire, l'église de Notre-Dame des Victoires,

à Tien-tsin, pleine des souvenirs des martyrs de 1870, sept Filles de la Charité de Saint-Vincent de Paul et deux missionnaires, église deux fois incendiée et deux fois rebâtie. Le sud de la Chine n'est pas moins favorisé que le nord ; la cathédrale de Canton, en style ogival pur du XIIIe siècle, rappelle, avec ses deux flèches élancées, nos belles cathédrales de France. Dans mon vicariat du Kiang-Si oriental, *si parva licet componere magnis*, Notre-Dame du Rosaire, la plus grande des huit églises bâties après la persécution de 1900, est aussi de style ogival ; elle mesure 48 mètres de long sur 15 mètres et demi de large. L'énumération pourrait être longue : telle région, celle de Pien-tsun, par exemple, dans le vicariat de Mgr Coqset, avec ses clochers nombreux et rapprochés, tous groupés autour d'un sanctuaire dédié à Notre-Dame de Lourdes, donne l'illusion d'un coin de France.

Ces églises sont toujours des foyers eucharistiques, dont l'influence se fait sentir d'abord sur les œuvres groupées auprès d'elles, écoles, orphelinats, ouvroirs, catéchuménats, puis sur les chrétiens du voisinage, dont elles sont les centres paroissiaux. Le P. Revaud, missionnaire dans la Mandchourie septentrionale, écrit : « Une vie plus chrétienne, plus intense, se développe journellement chez mes paroissiens. Le nombre des communions de dévotion s'élève à 1 854 ; c'est une moyenne de dix communions par personne. La visite quotidienne au Saint Sacrement est en honneur parmi les fidèles et les enfants des écoles. Les prières adressées à Jésus Hostie ne peuvent manquer d'attirer sur les païens des grâces de conversion. »

Ce tableau en raccourci d'une petite paroisse de la Mandchourie est l'image fidèle de toutes les églises ou chapelles qui ont le bonheur de posséder la sainte Eucharistie.

II. — Dogme de la sainte Eucharistie et mentalité chinoise.

L'influence de la sainte Eucharistie sur les nouveaux convertis est prépondérante. On peut dire des néophytes, instruits des mystères de notre sainte religion, mais tenus

éloignés de tout culte envers la sainte Eucharistie, et le cas est fréquent, qu'ils ne seront jamais que des chrétiens médiocres. L'exposition de la doctrine par le missionnaire, ses explications et comparaisons, ses catéchismes répétés, prépareront sans doute efficacement les cœurs en éclairant les intelligences ; mais combien le travail de la grâce sera lent dans ces natures qui ne se laissent guider que par les sens. Au contraire, qu'il soit donné à ces catéchumènes de pouvoir s'agenouiller devant l'auguste Victime de nos autels, aussitôt leur éducation devient facile et la parole du prêtre plus efficace. Cette lampe qui se consume devant l'autel, le recueillement du sanctuaire, les génuflexions que tout chrétien fait en entrant à l'église, la modestie du maintien, tous ces signes extérieurs de respect dont est entouré le Sacrement d'amour éclairent l'âme, en même temps qu'ils frappent les sens des nouveaux convertis. C'est d'abord chez eux de l'étonnement. A l'étonnement succèdent bientôt le respect et l'admiration. Ils demandent à s'instruire davantage, leur foi insensiblement s'éclaire, se fortifie; ils sentent que Dieu est près d'eux, et l'adhésion au mystère de la présence réelle se fait si forte, si prenante, que jamais le moindre doute ne viendra effleurer leur esprit. Car c'est un fait digne de remarque, le mystère de la présence réelle ne soulève pas d'objection de la part d'un païen chinois converti. Sa mentalité lui fait accepter plus facilement peut-être que les autres dogmes celui de la sainte Eucharistie.

Comme tous les Orientaux, le Chinois aime le merveilleux : il en nourrit son esprit. A défaut de la vérité, il se jettera dans les erreurs les plus grossières. A quelles absurdités le culte des ancêtres ne l'entraîne-t-il pas ? Le païen chinois croit à la présence réelle de l'âme du défunt dans la tablette devant laquelle il se prosterne tous les jours ; il ne doute pas que la statue aux ors luisants, qui se trouve dans la pagode voisine, ne soit le siège d'un esprit, bon ou mauvais. Les mets qu'il offre en sacrifice sur un tombeau sont destinés, selon lui,

à entretenir la vie de l'âme du trépassé. Trois cents millions de Chinois se repaissent de ces erreurs : le lettré lui-même, qui affecte de ne croire à rien, ne peut se défendre d'un sentiment secret de terreur à nier de telles absurdités, tant il est vrai que le monde invisible est une nécessité pour le peuple chinois. Comment, en dehors de la révélation, pourra-t-il découvrir un monde vers lequel le portent toutes ses aspirations ? Et quoi d'étonnant alors que le néophyte, éclairé des lumières de la foi, comprenant l'abîme d'amour que renferme le mystère de la sainte Eucharistie, donne son adhésion pleine et entière à un dogme qui satisfait et charme tout à la fois son cœur et son esprit.

III. — Messes et Communions.

La foi en la présence réelle se traduit chez le chrétien chinois par une assiduité remarquable à assister au Saint Sacrifice de la Messe toutes les fois qu'il a le bonheur de recevoir le missionnaire. Les chrétiens sont rarement visités plus d'une ou deux fois par an, aussi la présence du prêtre est-elle une fête pour les familles chrétiennes. On s'empresse autour de lui, on lui expose ses difficultés, ses peines, ses joies. Tel ménage a eu une mauvaise année, tel autre a perdu une partie de son bétail, que l'épidémie a emporté ; celui-ci, au contraire, malgré les temps difficiles, a pu faire quelques économies ; celui-là a marié son aîné. Pendant ces jours bénis, c'est le cœur à cœur du père avec ses enfants. Invariablement, tous les matins, et autant de temps que durera la visite, il y aura assistance, sinon nombreuse, toujours recueillie, à la Messe, puis préparation à la confession et à la communion. Comme les jours sont comptés, les chrétiens fervents communieront à peu près tous les jours. Les statistiques de tous les vicariats sont, sur ce point, unanimes à démontrer que la communion fréquente est en honneur chez les chrétiens chinois.

Dans mon vicariat, sur une population de 23 000 catholiques,

il y a plus de 58 000 communions de dévotion. En tenant compte des enfants incapables de communier, c'est-à-dire les deux cinquièmes au moins de la population, on a comme moyenne quatre communions par an, pour un chrétien. Voici un vicariat, le Tchékiang oriental, qui n'a que 2 000 catholiques de plus que le mien, et qui a trois fois plus de communions de dévotion ; 136 977 communions pour 25 074 baptisés. Mgr Séguin, dans son rapport de fin d'année, constate la pratique de plus en plus fréquente de la communion dans son vicariat de Kouy-tcheou. « Si (à cause des troubles causés par la révolution) le séjour prolongé de nos confrères dans leur résidence, écrit-il, a été cause d'une sensible diminution du nombre des baptêmes d'adultes, il a eu, par ailleurs, d'heureuses conséquences. Ils ont pu s'occuper, mieux que d'habitude, du groupe principal des chrétiens, qui habitent les chefs-lieux de district. Aussi avons-nous la joie d'enregistrer 115 000 communions contre les 70 000 de l'an dernier. » — « Le nombre des confessions répétées, écrit de son côté Mgr Mérel, vicaire apostolique du Kuang-tong, est de 140 851 et celui des communions de 205 065, deux chiffres qui n'avaient pas encore été atteints chez nous. »

Le vicariat qui a le plus de communions et où la marche s'accentue chaque année davantage est sans doute celui que dirige Mgr Van Aertselaer, le vicariat de la Mongolie centrale, desservi par les Pères Belges de Scheut-les-Bruxelles. « L'esprit de tolérance manifesté par la jeune république produit des fruits chez nous, écrit Mgr Van Aertselaer. Malgré les temps troublés où nous vivons, le nombre de nos chrétiens a monté jusqu'à 34 000 dans notre seul vicariat. Nous avons fait 1 100 baptêmes... Les chrétiens ont gagné en ferveur. Ils nous ont donné 75 000 communions de plus que l'année dernière, fournissant ainsi un total de 627 000 communions pour l'exercice écoulé. » C'est, à ma connaissance, le vicariat qui a la proportion la plus forte, soit plus de vingt communions par fidèle.

Que de paroisses régénérées par la pratique de la communion fréquente. Le P. Huchet, missionnaire dans la Mandchourie méridionale, écrit : « Grâces à Dieu, dans mon ministère auprès de mes anciens chrétiens, j'ai récolté ma petite part de joies et de consolations spirituelles. Le règne de Dieu pénètre peu à peu dans les âmes qui me sont confiées ; dociles aux instructions de Pie X, elles se familiarisent avec les sacrements. Le chiffre de 11 000 communions montre éloquemment comment mes chrétiens ont su comprendre les paroles de notre grand Pape, au sujet de la communion fréquente. La confession et la communion, voilà les deux grands moyens de faire des chrétiens dignes de ce nom. »

Toute une région de mon vicariat, celle du district de Liencheou, revient à la pratique des commandements, grâce au labeur incessant des missionnaires, qui ne cessent de recommander la communion fréquente à leurs vieux chrétiens. Je pourrais multiplier les témoignages ; je me permettrai de citer encore ceux de Mgr Mérel, vicaire apostolique du Kuangtong, et d'un de ses missionnaires, le P. Druais. Mgr Mérel écrit : « La cathédrale de Kuang-tong, que fréquentent 1 100 Chinois environ, a fourni 13 200 confessions et 26 432 communions. Plusieurs fidèles font la communion quotidienne. »

Le P. Druais, de son côté, dit : « Le chiffre des communions, qui était de 419 en 1906, dépasse aujourd'hui celui de 5 000. C'est la dévotion au Sacré Cœur de Jésus qui nous a valu ces progrès dans la ferveur. Deux catéchistes de grand zèle ont réussi, par leur dévouement et par leurs exemples, à inspirer à nos rudes montagnards un grand amour envers la sainte Eucharistie. »

A côté du renouveau de vie religieuse que les missionnaires constatent dans les chrétientés confiées à leurs soins, il y a les faits isolés, les traits édifiants, provoqués par le culte envers la sainte Eucharistie. En voici un raconté par Mgr Reynaud,

dans son ouvrage *Une autre Chine*. « Une chrétienne de Ning-Pô vint un jour, à 6 heures du soir, demander à faire la sainte communion. Le missionnaire, étonné, lui répondit : « Vous demandez une chose impossible. Pour communier, il » faut être à jeun, et il est 6 heures du soir. Vous ferez bien » de repasser votre catéchisme, que vous semblez avoir oublié. » — Père, répondit-elle, soyez tranquille ; je sais encore mon » catéchisme, et je suis à jeun, malgré l'heure avancée. J'ai » pour mari un homme brutal qui m'empêche de venir. » Aujourd'hui, il a dû faire un petit voyage, et j'en ai profité » pour me préparer à la communion. Hâtez-vous, s'il vous » plaît, car, s'il rentre avant mon retour, je serai battue. » Le missionnaire la confessa et lui donna la communion. »

Cet autre trait est raconté par M. Huchet, dans la lettre citée plus haut : « On croit que les Chinois sont mous et sans énergie. Cependant, la grâce de Dieu est capable de leur faire accomplir des actes du plus grand et du plus pur héroïsme, témoin une jeune fille de mon district, nommée Pan, âgée de quinze ans à peine, qui, ayant assisté un jour à une procession du Saint Sacrement, résolut de se faire chrétienne. Dès les premières ouvertures qu'elle fit de son dessein à son père, celui-ci lui déclara qu'il la tuerait plutôt que de consentir à la voir embrasser le christianisme. « Vous pouvez me tuer, » dit-elle à son père, mais il n'est pas en votre pouvoir de » m'empêcher d'adorer le Dieu des chrétiens. » Sa constance eut enfin raison de l'obstination paternelle, et l'enfant eut plus tard la consolation de voir toute sa famille embrasser la religion. »

IV. — Manifestations en l'honneur de la sainte Eucharistie.

Quelles sont les manifestations extérieures de l'Eglise de Chine en l'honneur de la sainte Eucharistie ? Elles sont peu nombreuses : j'en ai dit les raisons au début de ce rapport. Cependant, de grandes processions se font en quelques

endroits, notamment dans plusieurs chrétientés voisines de Shang-Haï. Je dois une mention spéciale à la grande et belle procession qui se déroule, chaque année, en plein air à Zikawei, sous le regard bienveillant de nombreux païens que la curiosité attire, et le concours de la police indigène. Rien ne manque de ce qui peut relever la cérémonie et glorifier Jésus Hostie : arcs de triomphe, cantiques, prières récitées par les Chinois, corporations religieuses, Enfants de Marie, orphelins de la mission des RR. PP. Jésuites, fanfare. Il en est de même à Canton ; à Péking, la procession de la Fête-Dieu, bien qu'elle se fasse à l'intérieur de la mission, est cependant belle et grandiose. Partout où le missionnaire croit possible de faire la procession, il est sûr d'avoir l'approbation de son évêque.

Je terminerai ce rapport en signalant une œuvre en l'honneur de la sainte Eucharistie, que je ne dirai pas unique en Chine ; peut-être existe-t-elle dans plusieurs vicariats, mais qui n'est nulle part aussi florissante que dans le vicariat du Tchely-occido-méridional. Il s'agit de l'adoration mensuelle qui se fait dans la nuit du premier jeudi de chaque mois, jusqu'au vendredi soir. Le promoteur de cette œuvre, celui qui actuellement en est l'âme, est le R. P. Aubé, Lazariste, qui a tous les encouragements de son vicaire apostolique, Mgr Coqset.

On lit dans le *Bulletin catholique* de Péking, de juin : « L'œuvre de l'adoration du Saint Sacrement s'établit ici, à Pien-Tsunn, il y a environ vingt ans, dans l'église consacrée à Notre-Dame de Lourdes. Une grosse chrétienté eut d'abord cet honneur; pendant quelques années, il n'y eut que l'adoration nocturne, réservée aux hommes seuls. Le nombre des adorateurs grossissant assez rapidement, puis les femmes, à leur tour, sollicitant le même honneur, l'adoration diurne et nocturne était désormais établie. Elle fut affiliée à Montmartre. Enfin, les inscriptions augmentant toujours, il fallut songer à multiplier les centres. Mais c'est surtout pendant ces dernières années que la diffusion se fit rapide. Il y a cinq ans, nous n'avions que cinq endroits où l'œuvre était établie ;

actuellement, nous en comptons une vingtaine, il y a encore des demandes que nous ne pouvons satisfaire.

» Les autres occupations de nos missions ne nous le permettent pas. C'est déjà un rude travail chaque mois, car il y a des chrétientés où l'on compte plus de 200 adorateurs.

***

» Il est à remarquer que toutes les dépenses, tant pour le culte que pour l'entretien du prêtre, sont à la charge de l'œuvre ; chaque membre apporte sa cotisation plus ou moins grande.

» L'adoration commence le jeudi qui précède le premier vendredi du mois, ou aussitôt après la Messe le vendredi, en certains endroits ; l'après-midi en d'autres. L'adoration diurne est réservée aux femmes ; elles se succèdent d'heure en heure, employant leur heure de garde comme il suit : Amende honorable au Très Saint Sacrement, litanies du Sacré Cœur, méditation et lecture pieuse, chapelet. A la nuit, les hommes prennent la garde à leur tour ; et, pour qu'il y ait plus de régularité, ceux qui sont de veille après 10 heures doivent coucher à la résidence, où ils trouvent une couverture et de la paille pour s'étendre. — Les nuits d'hiver doivent bien leur sembler un peu pénibles ; mais c'est d'autant plus méritoire pour eux et édifiant pour nous de les voir faire ce sacrifice généreusement. Enfin, le vendredi a lieu la communion générale et la bénédiction du Très Saint Sacrement.

***

» Telle est l'œuvre dans son organisation. Est-il besoin de la faire connaître dans ses effets ?

» C'est d'abord une vie chrétienne plus intense dans la paroisse. On ne s'approche pas en vain, plusieurs fois par mois, de Celui dont la seule frange du vêtement guérissait les malades, de Celui qui a dit : « Je suis la vie... »

» Et l'on arrive à avoir ainsi un bon noyau de chrétiens fer-

vents, dont l'exemple influe sur les autres et seconde avantageusement l'action du prêtre.

» Je pourrais citer une paroisse où l'on hésitait à établir l'œuvre, malgré la demande de quelques chrétiens, à cause du peu de ferveur qu'on y remarquait.

» Actuellement, la paroisse a subi une véritable transformation. C'est que, en effet, outre les membres de l'adoration, beaucoup profitent du passage du prêtre pour mettre leur conscience en bon état et communier.

» Enfin, les bienfaits de l'adoration ne se localisent pas à une paroisse.

» Les chrétientés environnantes, trop pauvres ou trop petites, peuvent aussi s'unir à un centre et jouir des mêmes avantages.

» Avantages pour les chrétiens, réconfort également pour le prêtre. Sans doute, il y a la fatigue du corps, par suite de ces longues séances au confessionnal ; mais quelles consolations pour l'âme de voir ceux dont on a la charge vivre dans l'union avec le Christ, de sentir ces âmes battre à l'unisson dans la sienne pour le même idéal, de voir Jésus-Christ mieux compris, mieux aimé ! On sort de ces adorations plus généreux et plus fort pour les épreuves, parfois dures, qui nous attendent si fréquemment.

» Mais, dira-t-on, pour cette œuvre il faut de grandes chrétientés ! Sans doute ; plus une chrétienté sera grande, plus ce sera beau ; mais, si le petit nombre vous laisse indécis, pourquoi ne pas faire l'adoration diurne seulement ?

» Laissez-moi vous dire, en passant, que nous l'avons établie en plusieurs chrétientés qui ne comptent pas plus de 150 confessions.

» Il faut avoir des vieux chrétiens, ajoutera-t-on. Ne croyez-vous pas que la visite plus fréquente du prêtre, la parole divine plus souvent répétée, la chair du Christ plus fréquemment reçue, ne soient un grand moyen de christianiser plus à fond ces néophytes et d'attacher les âmes tout de bon à Jésus-Christ ? »

V. — Conclusion.

Les missionnaires de Chine, c'est la pensée qui se dégage de ce rapport, travaillent à faire connaître, aimer et glorifier la sainte Eucharistie. Nous pouvons bien dire que Notre-Seigneur Jésus-Christ nous paye généreusement les sacrifices que nous nous imposons. Dans ces dix dernières années, les progrès ont été équivalents à ceux de tout le XIX[e] siècle. De 880 000 chrétiens que l'on comptait en 1906, le chiffre est monté à 1 531 216 en 1913. Cet exercice (1), dont je ne connais pas les résultats, permet de croire que nous atteindrons 1 600 000, et que, dans quelques années, nous dépasserons le deuxième million.

Et cependant, si nous mettons ces chiffres en regard de celui des païens, quelle immense besogne il nous reste à fournir ! Le grain est à peine levé ; 2 millions de chrétiens pour 300 millions de païens, c'est peu. En supposant que la propagation de la foi conserve l'allure de ces dernières années, voici le calcul suggestif sur lequel j'arrête ce rapport. En comptant sur un appoint de 100 000 nouveaux baptisés par an, nous avons un million de baptisés en dix ans, 10 millions en cent ans ; 100 millions en mille ans, 300 millions en trois mille ans.

C'est pourquoi, avant de terminer, je me permets de soumettre au Congrès, au nom de tous les vicaires apostoliques de Chine et de leurs missionnaires, le vœu qu'il soit fondé dans le monde entier une association de prières pour la conversion de la Chine, dont une des pratiques serait la communion une fois par mois. J'ose espérer que le Congrès prendra ma demande en considération et qu'il voudra bien la faire connaître au Souverain Pontife, qui a toujours été et restera le Père très aimé et toujours obéi de ses enfants de l'Eglise de Chine.

---

(1) 1913-1914.

Réunion générale

DU SAMEDI 25 JUILLET

La royauté sociale de Jésus-Christ dans l'Eucharistie et sa manifestation dans l'histoire

RAPPORT DU R. P. M.-L. GERBIER

des Augustins de l'Assomption.

L'histoire des peuples chrétiens doit faire écho à la doctrine des droits de Jésus-Christ. Dès lors que ces droits existent, les nations ont dû les reconnaître. En même temps qu'elles ont manifesté leur gratitude envers les bienfaits du Christ-Roi elles ont exprimé leurs sentiments aux pieds de la divine Hostie. Le Christ-Roi étant au milieu de son peuple, à l'Eucharistie sont allés les hommages. L'histoire doit donc chanter, comme la théologie, la tradition et la liturgie : *Christum Regem adoremus.*

Assurément, les nations représentées à ce Congrès de Lourdes n'auront pas de peine à trouver dans leurs annales de beaux témoignages de la foi nationale et des traits de la bonté du Christ à leur égard. Mais, Messieurs, nous n'étonnerons personne en disant que, s'il s'agit de la France, le souvenir de la reconnaissance des droits du Christ, l'ensemble des bienfaits du Christ-Hostie prennent une grandeur incomparable. Nous, enfants de la nation fille aînée de l'Eglise, nous dont les ancêtres ont inscrit au frontispice de leur loi fondamentale : *Vivat Christus qui diligit Francos !* Nous ne voulons ici en éprouver de fierté que pour en rendre gloire au Christ. Nous affirmons que si nous croyons avoir beaucoup reçu, nous nous estimons tenus à une fidélité plus grande envers Celui qui tant de fois,

comme l'a dit un de nos rois, « s'est montré bon Français » (1).

Nous ne pouvons renfermer dans les limites d'un rapport l'histoire entière de la reconnaissance des droits de Jésus-Christ et de ses bontés pour la France. Nous prononcerons seulement quatre grands noms qui occupent les sommets de notre histoire. Nous verrons en regard de ces noms le règne de Jésus-Christ. J'ai nommé Clovis, c'est l'*avènement* du règne de Jésus-Christ sur les Francs ; Charlemagne, c'est son *développement* magistral. Avec saint Louis, il est à son *apogée ;* nous retrouvons dans la bienheureuse Jeanne d'Arc son *affirmation* en face des temps modernes et la miséricorde qui a fait du Christ le Sauveur de notre pays.

1. Clovis. Commencement du règne de Jésus-Christ sur la France.

La division du Labarum et la bataille du pont Milvius avaient été le commencement du règne du Christ sur l'empire romain. L'appel au Dieu de Clotilde et la victoire de Tolbiac amenèrent le règne de Jésus-Christ sur les Francs. A peine Clovis est-il vainqueur qu'il reçoit le baptême à Reims avec trois mille de ses guerriers. Ce baptême fut suivi très vraisemblablement de la Messe et de la communion, de sorte que notre premier pacte national conclu entre le Christ et la France fut scellé avec le sang eucharistique.

Un de nos évêques, saint Avit de Vienne, dans sa lettre à Clovis, était l'écho du sentiment national quand il disait au roi : « Vos aïeux vous ont préparé de grandes destinées ; vous avez voulu en préparer de plus grandes à ceux qui viendraient après vous... *Puisque Dieu, grâce à vous, va faire de votre peuple le sien tout à fait*, eh bien ! offrez une partie des trésors de foi qui remplissent votre cœur à ces peuples assis au delà de vous et qui, vivant dans leur ignorance naturelle, n'ont pas encore été rompus par les doctrines perverses (il s'agit de l'aria-

(1) Saint Louis.

nisme), ne craignez pas de leur envoyer des ambassadeurs et plaidez auprès d'eux la cause de Dieu... »

Ici, Messieurs, saint Avit proclame l'appartenance du peuple franc au Christ ; il indique en même temps la vocation spéciale de la France. Elle est appelée à être l'*apôtre de la vérité* chez les autres peuples et l'*auxiliaire de l'Eglise ;* elle accomplira ainsi les gestes de Dieu dans le monde, *gesta Dei per Francos.*

Il était naturel que le Christ fût reconnu comme Roi ; les peuples de cette époque reconnaissaient leurs dieux comme présidant aux destinées non seulement des âmes, mais de la nation, ainsi Teutatès et Odin intervenaient dans les batailles et assuraient la victoire aux Francs. Le Christ qui avait donné la victoire de Tolbiac était donc le Dieu du peuple franc, c'était d'ailleurs la foi catholique dans son intégrité. Cela fut inscrit dans la loi fondamentale et salutaire des Francs : la Loi Salique.

La Loi Salique sortie des mains et assemblées populaires est, il est vrai, antérieure au baptême de Clovis, mais elle fut retouchée et rendue chrétienne à cette époque.

De même que les dieux nationaux avaient présidé aux assemblées populaires, les Champs de Mars devenus chrétiens furent précédés du sacrifice eucharistique ; sans doute, c'est en présence des autels que fut proclamé le grand et émouvant prologue composé à peu près au même temps : *Vivat Christus qui diligit Francos.*

Vive le Christ qui aime les Francs ! Que le Seigneur Jésus-Christ garde leur royaume et remplisse les chefs de sa lumière et de sa grâce, qu'il protège leur armée, soutienne leur foi et accorde à leur piété la joie, le bonheur, la paix et la durée de leur domination !

Voici d'ailleurs le texte primitif rendu chrétien proclamant la dépendance nationale vis-à-vis du vrai Dieu :

« L'illustre nation des Francs, constituée par la main de Dieu, forte dans la guerre, ferme dans les traités de paix, profonde dans le conseil et d'une noble stature, d'une beauté primitive

de sang et de forme, pleine de courage, de promptitude et d'élan, convertie récemment à la foi catholique lorsqu'elle était encore dans l'état barbare, cherchant la science sous l'inspiration de Dieu... dicta la Loi Salique par l'organe des grands, ses chefs élus entre plusieurs... » La nation étant de Dieu était à Dieu et proclamait ainsi sa soumission au Christ.

L'histoire des Francs a répondu à cette profession de foi aussi bien qu'aux appels de saint Avit :

« C'est, dit Godefroy Kurth, à propos de la lettre du saint évêque, le programme du peuple franc qui est ici formulé. Pour qui, à quatoze siècles de distance, voit se dérouler dans le passé le rôle historique de ce peuple... il semble qu'on entende un voyant d'autrefois prédire la mission d'un peuple d'élus. La nation franque s'est chargée pendant des siècles de réaliser le programme d'Avitus ; elle a porté l'Evangile aux peuples païens, et armée à la fois de la croix et de l'épée, elle a mérité que ses travaux fussent inscrits dans l'histoire sous ce titre : *Gesta Dei per Francos.* » (1)

Voyez comment les actes de nos rois réalisent cette destinée : Clovis détruit la domination romaine, établit l'unité nationale, la nation s'étend du Rhin à l'Océan et va jusqu'aux Pyrénées. Clovis, à Vouillé, bat les ariens ; bientôt Charles Martel anéantira l'Islam ; après lui Charlemagne ruinera les Lombards, tandis que Montfort triomphera des Albigeois. Nos pères porteront jusqu'à Jérusalem la croix du Christ au cri de : « Dieu le veut » ! Et aujourd'hui, malgré les négations impies, les enfants de France portent leur ardeur chrétienne et leur sang de martyr au fond de la Chine, au centre à peine exploré du continent noir, aux îles océaniennes et aux glaces des deux pôles. La France est la première de toutes pour le zèle apostolique et la propagation de la foi chrétienne ; elle est encore dans sa vocation, et aujourd'hui, par ses conquêtes de la foi, elle peut encore crier : *Vivat Christus qui diligit Francos !*

---

(1) G. KURTH, *Clovis*, t. I, p. 355.

2. Charlemagne. Le développement du règne de Jésus-Christ.

La civilisation chrétienne introduite dans le royaume des Francs fut souvent mêlée à la barbarie qu'il était difficile aux vieux Mérovingiens d'abandonner tout d'un coup. Elle prit un merveilleux développement avec Charlemagne. Le caractère distinctif de celui-ci a été d'être une force intelligente au service de la Papauté. Ses conquêtes, dit Bossuet, furent la dilatation du règne de Dieu. Ses luttes contre les Saxons eurent pour fin et pour résultat d'élargir, suivant l'expression de Léon Gautier, le cercle chrétien, de ménager un immense espace où les prêtres et les moines peuvent librement prêcher l'Evangile de Dieu.

Déjà, à maintes reprises, le pape Etienne III, implorant le secours de Pépin Charles et Carloman, avait proclamé les belles destinées des Francs ; il s'adresse à ces princes au moment où les Lombards assiègent Rome (754).

« Le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs, a constitué votre bonté très excellente au-dessus de la multitude des nations et de la foule des peuples uniquement pour exalter par vous la sainte Eglise. »

Par Charlemagne, les Francs furent fidèles à cette vocation de choix. Ils étendirent et dilatèrent le règne du Christ par les conquêtes sur les Lombards et sur les Saxons.

La législation du grand prince plus encore assura le progrès du règne de Jésus-Christ. N'a-t-il pas inscrit lui-même en tête de ses Capitulaires ce significatif prologue : *Regnante in perpetuum Domino et Salvatore nostro Jesu Christo.*

Cet homme qui tenait toute l'Europe sous sa main s'intitule ainsi dans ses Capitulaires : « Moi, Charles, par la grâce de Dieu et le don de sa miséricorde, roi et gouverneur du royaume des Français, dévot défenseur de la sainte Eglise de Dieu et son humble champion. »

Charlemagne faisait de la *Cité de Dieu* de saint Augustin sa lecture assidue ; aussi sa législation était-elle essentiellement chrétienne.

Les soixante-cinq Capitulaires qui nous restent comprennent onze cent cinquante et un articles ; sur ce nombre, quatre cent soixante-dix-sept sont consacrés aux besoins religieux et moraux de l'humanité et, par conséquent, tendent à l'affermissement du règne du Christ dans les âmes et dans la société.

Dans le Capitulaire *Aquense*, il est prescrit : Que chacun veuille se conserver pleinement dans le service de Dieu, pour cette raison que « le seigneur empereur est établi pour être, après Dieu et les saints, leur gardien et leur défenseur ». Sans doute, les historiens reconnaissent que parfois Charlemagne fut excessif dans l'exercice du pouvoir au détriment de l'autorité des évêques, mais Alcuin ne fut pas sans l'en reprendre ; il resta toujours le fils soumis du Pape ; nul, sauf saint Louis, ne porta plus loin le développement de la civilisation chrétienne.

Les Capitulaires étaient proclamés aux Champs de Mai. Théodulphe d'Orléans nous fait voir dans une de ses pages poétiques le cérémonial d'un de ces plaids nationaux (1196) :

« Voici venir le printemps nouveau, et avec lui tout renaît au bonheur. O roi, c'est le moment où tous viendront vers toi et tes enfants. L'année, en vertu de ses lois éternelles, se renouvelle dans la joie, et la terre fait sortir les germes ensevelis dans son sein maternel... Que les députés arrivent donc de toutes parts avec d'heureux messages, c'est le retour de la paix qui nous vaut ce bonheur. Loin d'ici la discorde. Bientôt, nous n'aurons plus qu'à lever nos mains, nos âmes, vers le ciel, pour rendre à Dieu mille et mille actions de grâces... Célébrons la gloire de l'assemblée, *et que d'abord la prière s'élève sous les voûtes magnifiques de la belle église !* De là, que l'on se rende au palais et que la porte s'ouvre ensuite ; mais de toute cette multitude qui se presse pour entrer, que ceux-là seuls soient admis que leur rang admet à cet honneur. »

D'ailleurs, la prière entre dans tous les actes de la nation. Il y a des prières publiques quand la guerre se prépare, comme il y aura des actions de grâces après les victoires. Une lettre de Charlemagne à la reine Fastrade nous montre comment,

au point de vue surnaturel, on se disposait à la bataille.

« Charles, par la grâce de Dieu roi des Francs et des Lombards et patrice romain, à notre très chère et très aimable épouse Fastrade, reine. »

Après les salutations et démonstrations de sentiments, le roi écrit :

« Quant à nous, nous avons célébré les Litanies pendant trois jours à partir des nones de septembre... afin de prier la miséricorde de Dieu qu'elle nous concède paix, santé, victoire et heureux voyages... Nos évêques ont ordonné une abstinence générale de chair et de vin... *Chaque évêque a dû dire sa Messe particulière* à moins d'empêchement de santé ; les clercs sachant la psalmodie avaient à chanter cinquante psaumes chacun, et pendant la procession des Litanies ils devaient marcher sans chaussures. »

Les services rendus par Charlemagne au Pape en l'affermissant contre les Lombards dans son domaine pontifical, les conquêtes des Saxons à la vraie foi déterminèrent le pape Léon III à placer en l'an 800 le diadème des empereurs sur la tête de Chalemagne. Il devenait par le fait même, ainsi qu'il le proclame dans ses actes publics, le défenseur et l'auxiliaire de la sainte Eglise ; il était donc lieutenant du Christ, son empire était bien l'empire du Christ. Charlemagne, au pied des autels, fit le serment d'en remplir la charge :

« Moi, Charles, je m'engage devant Dieu et son apôtre à protéger et à défendre cette sainte Eglise Romaine moyennant l'aide d'en haut autant que je saurai et je pourrai. »

Cette conception du pape Léon III, le serment formulé par Charlemagne déclaraient ainsi la forme idéale de l'Etat social chrétien ; il n'existait parmi les nations chrétiennes qu'une seule société dont le chef était le Christ représenté par son Vicaire dans l'ordre spirituel, par son lieutenant dans l'ordre temporel ; c'était le règne de Jésus-Christ s'exerçant sur les esprits par l'Eglise, sur les volontés et les intérêts temporels par l'empereur. On comprend quelle gloire en a rejailli sur la nation

française. L'acte de Léon III accentuait ainsi la vocation de la France, car Charlemagne empereur ne cessa point de garder le titre de roi des Francs.

Le sacre lui-même donnait le caractère d'une chose sainte à l'autorité royale, et signifiait que le souverain tenait son pouvoir du Christ. Dans un serment solennel, le souverain promettait de servir le Christ en défendant la sainte Eglise. La Messe faisait partie des cérémonies du sacre. Le prince y communiait sous les deux espèces. Beaucoup ont cru que le sacre imité de l'usage hébraïque remonte jusqu'à Clovis dans sa forme essentielle ; on n'en trouve pas de vestiges, cependant, avant Pépin le Bref, sacré par saint Boniface de Mayence. C'est à Louis VII que remonte le cérémonial qui fut en usage jusqu'à Charles X.

Nous n'aurons pas de peine à comprendre comment l'empereur chrétien aimait à rendre hommage au Roi eucharistique.

Le dôme d'Aix-la-Chapelle témoigne de la soumission du grand empereur au Christ-Roi ; ce fut tellement son idée directrice que dans les restaurations faites au dôme au XIXe siècle le peintre a représenté le Christ-Roi au-dessus du maître-autel, comme le symbole le plus exprès de l'idée du grand monarque. Les vieillards de l'Apocalypse offrent leur couronne au Christ souverain (1).

Clovis avait envoyé jadis au Pape sa couronne en signe d'hommage. Ce fut un usage des Carolingiens de suspendre au-dessus des autels des couronnes précieuses. La couronne enchaînée près de l'autel, dit Rohaut de Fleury, était l'emblème de leur royale dépendance ; on verra, deux siècles plus tard, saint Henri, couronné à Rome, à l'église des Saints-Apôtres, faire porter sur l'autel de Saint-Pierre la couronne que le Pape venait de lui poser sur la tête.

L'empereur, qui exige de ses sujets le respect du dimanche, l'assistance à l'acte social qu'est le divin Sacrifice, est lui-même un fervent de la Messe et de l'Eucharistie.

(1) Mosaïque de Béthune.

Charlemagne entrait au dôme d'Aix ; il déposait à l'entrée Joyeuse, sa brave épée, suivant une prescription de ses Capitulaires (1).

Il avait alors ses habits royaux. Attentif, il écoutait les prières divines, tenant peut-être l'Evangéliaire qui, longtemps, reposa sur ses genoux dans son glorieux tombeau. A l'heure de l'offrande il descend lui-même, le dimanche, de son trône pour faire remettre au prêtre le pain et le vin du Sacrifice, tandis que les belles mélodies de saint Grégoire sont chantées par les moines envoyés à Aix-la-Chapelle par le pape Adrien. Après la Consécration, Charlemagne dépose son diadème aux pieds du Roi des rois, et ainsi rend hommage à celui dont il tient la royauté et l'empire et dont il proclame les droits. Puis est venu le moment de la Communion : les mains sur sa croix pectorale, il s'avance pour recevoir le Pain des forts pendant qu'il rêve de nouvelles conquêtes à faire au Christ.

Mais pendant que l'empereur adore l'Eucharistie, la nation entière entoure son auteur, et ainsi le Christ règne sur son peuple.

Quels bienfaits, du reste, l'Eucharistie ne répand-elle pas? Indépendamment des secours ordinaires qui sanctifient le corps social, le Christ a fait de la France une terre eucharistique ; cent cinquante miracles eucharistiques s'échelonnent dans son histoire, depuis la communion de saint Denis des mains du Sauveur, jusqu'aux miracles de Lourdes qui ne se comptent plus.

En même temps, l'Eucharistie est pour nous une source de victoires.

Quand Simon de Montfort, en 1213, trois cents ans après Charlemagne, va défendre Muret contre le roi d'Aragon, vendu aux Albigeois, il dépose son épée sur l'autel de son manoir de Fanjeaux en disant : « Tu m'as choisi, Seigneur, pour défendre ta cause, je prends cette épée sur ton autel. » Il se confesse, en-

---

(1) L. VII, c. 278.

tend la Messe, communie et monte à cheval. Avec 800 paysans, il met en déroute les 42 000 hommes de Pierre d'Aragon.

A cette bataille avait flotté l'oriflamme, en usage de Philippe Ier à Charles VII. *La levée de l'oriflamme* était une cérémonie absolument eucharistique. A Saint-Denis le roi et le porte-oriflamme avaient fait la veillée sainte. Le matin, la Messe était célébrée, à la suite de laquelle le roi recevait l'insigne sacré au pied de l'autel. Il le remettait au porte-oriflamme qui devait d'abord jurer « sur le corps du Christ sacré cy présent » et « sur les corps de Monseigneur saint Denys et ses compagnons martyrs » de la garder et porter fidèlement comme bon et loyal chevalier, après quoi tous les pairs, comtes et barons défilaient devant elle en la baisant « comme chose sacrée ».

L'année suivante, 1214, on vient de fêter le centenaire à Saint-Denis. Philippe-Auguste a devant lui des Allemands, des Anglais, des Flamands, des Français transfuges, mais ceux-ci étaient les oppresseurs du Pape et de l'Eglise. Après de trop éclatants écarts, Philippe-Auguste était revenu à Dieu comme Montfort ; il dépose son épée sur l'autel, et humblement, en face du Christ, il offre de céder sa couronne au plus digne. 50 000 Français mirent en déroute 150 000 coalisés. La victoire de Bouvines assurait notre unité nationale. Le Christ-Hostie avait fait triompher et sauvé son beau royaume de France.

Ces victoires, qui sont bien des victoires eucharistiques, nous servent de transition de Charlemagne à saint Louis.

3. Saint Louis. Apogée du règne du Christ.

Avec saint Louis le règne du Christ atteint son apogée. En nul autre prince l'influence du Christ n'apparaît dans la même mesure.

Il s'intitule le sergent du Christ. Tout ce qu'il fait, il le fait pour la cause du Christ qui doit régner sur son peuple.

« Vous voyez, dit-il à ses fils, au moment de partir pour la

Croisade, comment pour la cause du Christ je n'épargne point ma vieillesse et comment j'ai résisté à la désolation de tous ceux qui me sont chers. J'ai voulu vous dire ces choses, afin qu'après ma mort, lorsque vous, mon fils Philippe, vous serez monté sur le trône, vous n'épargniez rien pour le Christ et pour la défense de son Eglise. »

Aussi dira-t-il en mourant : « Seigneur, gardez votre peuple et sanctifiez-le. »

De la conception nette du pouvoir chrétien, du pouvoir que le prince tient de Dieu et du consentement du peuple (1), du sentiment de la justice dans l'exercice du pouvoir et de la conscience, dans l'obéissance qui lui est due, il en résulte des bienfaits sociaux de premier ordre. Si Louis IX ne fut pas un génie, comme Alexandre, Charlemagne, Napoléon, les idées surnaturelles qui le guidèrent firent de son règne un des plus prospères que la France ait connus. La culture de l'esprit a pénétré dans toutes les classes sociales. M. Siméon Luce, dans son *Histoire de Bertrand Duguesclin*, montre qu'en 1337, époque où commença la guerre de Cent Ans, on trouvait des écoles jusque dans les villages. L'agriculture avait fait de grands progrès, l'industrie était prospère, les corporations étaient dans leurs plus beaux jours ; le prolétaire, l'ouvrier isolé n'existait pas. Quant aux pauvres, les institutions charitables leur venaient en aide avec une telle profusion que Luther a pu écrire :

« Au temps du papisme, tout le monde était miséricordieux et débonnaire, on donnait joyeusement des deux mains et avec une grande dévotion. Les aumônes, les fondations, les legs pleuvaient. »

Or, cette vie prospère du peuple s'écoulait à l'ombre des autels. L'Eucharistie était le centre de la vie. La liturgie et ses fêtes étaient l'âme de l'existence populaire. *Les mystères* eux-

(1) *Lex fit consensu populi et constitutione regis*, 854. Charles le Chauve. — *Carolus imperator cum episcopis... omnibusque fidelibus consensu concilio constituit...* (C. 813.)

mêmes venaient joindre la note joyeuse aux accents élevés, et après avoir prié dans les temples, on trouvait des éclats de rire à voir le diable désolé de ce que le Christ ressuscité demeurait le Roi du ciel et de la terre.

Les historiens font foi de cette influence eucharistique, jusqu'à Michelet lui-même :

« L'Eglise était alors le domicile du peuple ; ce n'est pas en vain que l'Eglise avait droit d'asile, c'était l'asile universel. La vie sociale s'y était réfugiée tout entière. L'homme y priait, la commune y délibérait, la cloche était la voix de la cité. »

On comprend comment, à cette époque où les belles cathédrales sortaient de terre, les âmes devaient être transportées et ravies.

« Qu'on se représente l'effet des lumières sur ces prodigieux monuments, lorsque le clergé, circulant par les rampes aériennes, animait de ses processions les masses ténébreuses, passant et repassant le long des balustrades, ces ponts dentelés, avec les riches costumes, les cierges et les chants... »

C'était, en effet, l'époque des processions, le temps de la Sainte-Chapelle et des flèches gothiques, l'époque des Universités avec Thomas d'Aquin, Duns Scot, Bonaventure et Albert le Grand, c'était l'époque où l'Ange de l'Ecole inscrivait en tête de l'office du Saint Sacrement l'appel à l'hommage national : *Christum Regem adoremus dominantem gentibus.*

Les cortèges se forment tandis que les grands vassaux et les princes du sang élèvent le dais royal au-dessus de l'Hostie ; le roi de France marche tête nue, accompagnant le triomphe de Jésus-Christ, et cet hommage solennel se renouvelle sur tout le territoire, et partout dans la France, fief de Messire Jésus-Christ, unies sous l'oriflamme de Saint-Denis, toutes les âmes proclament le Christ-Roi : *Christum Regem adoremus.*

Quant à la fidélité de la France à sa vocation, pourrions-nous mieux l'indiquer que par la lettre adressée par Grégoire IX à saint Louis ? Il compare la France à la tribu de Juda, préférée à celle des autres fils du patriarche.

« Le pays de France plus que tous les autres de la terre a reçu du Seigneur une prérogative d'honneur et de grâce. »

Il énumérait tous les services rendus à l'Eglise, tous les combats livrés pour la défendre.

« Car dans ce pays, en cette tribu toujours fidèle, qu'aucun effort de l'enfer n'a pu détourner de la sainte cause de Dieu et de l'Eglise, jamais la liberté ecclésiastique n'a péri. En aucun temps la foi chrétienne n'y a perdu de sa vigueur, mais, au contraire, les rois et les soldats de cette noble terre n'ont jamais hésité à répandre leur sang et à se jeter au milieu des périls pour la conservation de cette foi et de cette liberté. »

« D'où nous concluons avec évidence, disait toujours Grégoire XI, que notre Rédempteur, en choisissant ce peuple de France pour le spécial exécuteur de ses volontés divines, s'en est armé comme d'un carquois d'où il tire à certains jours des flèches choisies qu'il dirige contre les impies pour la protection de la foi, de la liberté religieuse ou pour la défense de la justice. »

4. Jeanne d'Arc. Le règne du Christ confirmé.

Hélas ! le temps de Philippe le Bel, l'ère des légistes, va venir, la lutte du pouvoir civil contre le pouvoir spirituel sera acharnée, les princes voudront se placer au-dessus de l'Eglise en attendant qu'ils s'en séparent. Il fallut la Bulle *Ausculta fili* de Boniface VIII pour rappeler aux rois leur subordination ; Philippe le Bel refusa de s'incliner, on sait quel fut le châtiment de Dieu ; la lignée du prince, faute d'héritier mâle, fut déchue du trône. Vint l'exode de la papauté à Avignon, où s'amoindrit son influence. La guerre de Cent Ans sévit avec toutes ses horreurs. Charles VII n'est plus que le petit roi de Bourges. C'est grande pitié au royaume de France.

Jeanne d'Arc apparaît ; sa mission va-t-elle consister seulement à bouter dehors l'envahisseur? Non. Avant tout, elle va rendre la France au Christ et remettre le trône au pouvoir de

qui elle connaîtra les droits de Jésus-Christ. Telle est la signification du sacre de Reims (1).

Elle vient de par le Roi du ciel ; le rétablissement des choses intéresse surtout le Roi Jésus-Christ :

« Le royaume ne regarde pas le Dauphin, déclare-t-elle à Robert de Baudricourt, mais il regarde mon Seigneur. Cependant le Seigneur veut que le Dauphin devienne roi et qu'il tienne le royaume en commende. »

Avoir en commende, on le sait, signifie avoir en garde un bien sacré ; la France est un bien sacré qui vient de Jésus-Christ.

A Chinon, elle dit au roi :

« Gentil Dauphin, ai nom Jeanne la Pucelle, et vous mande le Roi des cieux que vous serez sacré et couronné dans la ville de Reims et serez lieutenant du Roi des cieux qui est Roi de France. »

Aux Anglais, elle écrit « qu'ils ne tiendront point le royaume de France de Dieu, le Roi du ciel, le Fils de Sainte Marie, car Dieu, le Roi du ciel, le veut ».

Lorsque Charles VII aura été sacré à Reims, Jeanne l'appellera alors le roi, car le pacte qui unit Jésus-Christ à la nation aura été à nouveau scellé dans le sang eucharistique ; jusqu'ici, il n'a été que le Dauphin.

Mais en même temps Jeanne insiste sans cesse pour déclarer que le vrai Roi c'est Messire Jésus-Christ dont Charles VII est le lieutenant.

Elle appelle pour cela la France « le Saint Royaume », parce que Notre-Seigneur s'est attribué la France comme son domaine propre. Aussi se dit-elle « au royal service non de Charles VII, mais de Jésus-Christ, son droiturier et souverain Seigneur ». (Lettre aux habitants de Troyes et lettre au roi d'Angleterre.) Ainsi c'est au Fils de Sainte Marie que les ennemis sont sommés de faire raison : « Rendez-vous au Roi du ciel et au gentil roi Charles. »

---

(1) Voir sur ce sujet le beau livre de Mgr Delassus : *la Mission posthume de Jeanne d'Arc.*

Elle écrit au duc de Bourgogne, après Reims, le suppliant de retirer ses troupes du saint royaume de France :

« Tous ceux qui font la guerre audit saint royaume font la guerre au Roi Jésus, Roi du ciel et de tout le monde, mon droiturier et souverain Seigneur. »

C'est l'image de Jésus-Christ et non le signe du roi Charles qu'elle a peinte sur sa bannière. Le Christ en majesté qui est représenté, c'est la bannière de Jésus-Christ, Roi de France. Aussi elle flottera sur la tête du roi au sacre de Reims pour signifier que Jésus-Christ Roi intronise son vassal miraculeusement tiré des mains de ceux qui avaient prétendu lui ravir le fief.

Nul n'ignore aujourd'hui le trait charmant, mais trait significatif, de Jeanne d'Arc offrant au Christ le royaume de Charles VII. Un jour, on pense que c'est à Loches, la Pucelle demanda au roi de lui faire un présent ; la prière fut agréée ; elle demanda alors comme don le royaume de France ; le roi, étonné, le lui donna après quelques hésitations, et la jeune fille l'accepta; elle voulut même que l'acte en fût solennellement dressé et lu par les quatre secrétaires du roi. La charte rédigée et récitée à haute voix, le roi resta un peu ébahi, lorsque la jeune fille, le montrant, dit à l'assistance : « Voilà le plus pauvre chevalier de son royaume » ; et après un peu de temps, en présence des mêmes notaires, disposant en maîtresse du royaume de France, elle le remit entre les mains du Dieu tout-puissant : *Tanquam donaria regni Franciæ illud remisit Deo omnipotenti*. Puis, au bout de quelques autres moments, agissant au nom de Dieu, elle investit le roi Charles du royaume de France, et de tout cela elle voulut qu'un acte solennel fût dressé par écrit.

Jeanne fut martyre à Rouen, nul ne dit plus aujourd'hui que sa mission s'était achevée à Reims. Nous espérons même que sa mission ne se termina pas au bûcher de Rouen. Le cardinal Parocchi disait dans un discours, en 1897 :

« Le jour qui verra Jeanne d'Arc sur les autels, ce jour mar-

quera de nouvelles gloires pour la grande nation catholique, et d'un hémisphère à l'autre éclatera ce cri d'allégresse : Le règne de Dieu sur la terre hâte ses conquêtes. »

Cela signifie que, glorifiée dans le ciel, Jeanne sera l'ange intercesseur qui obtiendra pour la France retour et soumission à la royauté de Jésus-Christ.

Sans doute la Révolution a déchiré le pacte, et au cours du XIXe siècle la religion catholique ne fut plus la religion officielle de la France, mais la religion de la majorité des Français. Cependant, le sentiment de la nation chrétienne, sa soumission au Christ, apparaissait encore dans les cérémonies officielles. Le *Te Deum* était chanté au jour de la fête de nos princes, la Messe était célébrée au jour de l'ouverture des Chambres, des collèges, des tribunaux ; le Dieu des armées était invoqué au jour des grandes guerres ; on se rappelait que jadis les maréchaux victorieux avaient été appelés *les tapissiers de Notre-Dame*. La France officielle venait prier pour ses soldats morts au champ d'honneur, nos navires mettaient en berne leur pavillon au jour du Vendredi-Saint ; la Séparation a anéanti ces coutumes qui étaient encore une forme de l'hommage. A Orléans, à la fête de la Pucelle, tous les corps constitués s'unissaient pour exalter la libératrice. Tout cela a sombré sous l'effort des sectaires, la Séparation impitoyable a tout détruit, mais nous espérons quand même, nous comptons sur l'intercession de Jeanne que nous appellerons bientôt la Sainte ; nous avons pour nous les souffrances des religieux exilés auxquels les nations sœurs ont fait un si touchant accueil. Nous comptons sur la promesse du Sacré Cœur à la bienheureuse Marguerite-Marie : Je régnerai malgré mes ennemis. A cette heure où triomphent le naturalisme et l'athéisme, voici qu'apparaît le Roi des rois en personne présent dans son Hostie, et autour de lui des foules se pressent venant de toutes nations, *ex omni tribu et lingua*. Elles répondent au désir du Pape glorieusement régnant : *instaurare omnia in Christo*. Elles acclament Jésus-Christ Roi de tous les peuples, dans une fraternelle una-

nimité : *Christum Regem adoremus dominantem gentibus.*

Mais ceux de France sont là affirmant qu'ils veulent rester la nation *tout à fait nation du Christ*, comme disait à son berceau saint Avit, de Vienne ; une *nation sainte*, comme l'écrivait Grégoire IX à saint Louis ; une *nation dont le Christ est le Roi*, comme l'affirmait Jeanne d'Arc ; une *nation sur laquelle il règne*, comme l'a déclaré le Sauveur.

Il faut qu'il règne, nous devons travailler ensemble à ramener la France au règne de Jésus-Christ.

Soyons précis et déclarons en quoi doit consister ce retour au règne de Jésus-Christ. Pie X nous l'a expliqué : *Intaurare omnia in Christo.*

« Nous déclarons que notre but unique dans l'exercice du pontificat est de tout restaurer dans le Christ, afin que le Christ soit tout en tout.

» Le but vers lequel doivent converger tous nos efforts, c'est de ramener le genre humain à l'empire du Christ. Or, où est la voie qui nous donne accès auprès de Jésus-Christ ? Elle est sous nos yeux, c'est l'Eglise ; il s'agit de ramener les sociétés humaines égarées loin de la sagesse du Christ à l'obéissance à l'Eglise. L'Eglise, à son tour, les soumettra au Christ et le Christ à Dieu. »

En même temps, c'est faire œuvre de foi, de réparation et d'amour que de reconnaître explicitement la royauté de Jésus-Christ et de lui rendre hommage, là où il est au milieu de nous, cachant sa grandeur sous les voiles de l'Hostie, mais gardant ses droits, nous confiant sa gloire et nous comblant des bienfaits de son Eucharistie. Léon XIII indiquait jadis la consécration du genre humain au Sacré Cœur. Pie X l'a prescrite en 1906 pour le jour de la fête du Sacré Cœur. Nous demandons non seulement que tous les congressistes s'associent à cette consécration à laquelle demain le monde entier sera uni d'intention, mais encore nous proposons le vœu suivant :

Considérant que (comme l'a dit S. Em. le cardinal Amette dans sa lettre adressée aux archevêques et évêques de France) nulle autre

nation ne semble avoir plus de raison d'offrir à Notre-Seigneur Jésus-Christ cet hommage réparateur ; d'une part, Notre-Seigneur a des droits tout particuliers sur la France, dont il avait fait la fille aînée de son Eglise et l'instrument de ses œuvres dans le monde; et, d'autre part, la France est peut-être la nation qui, comme telle, officiellement, s'est le plus totalement séparée de lui, et qu'elle affecte de ne plus même connaître.

Le Congrès eucharistique émet le vœu :

1. Que des prières soient faites pour obtenir le retour de la France officielle à la reconnaissance des droits de Jésus-Christ Roi.

2. Que, chaque année, il y ait un hommage solennel et national rendu à Jésus-Christ Roi dans l'Eucharistie, soit par la consécration à Jésus Rédempteur, lue dans ce sentiment aux pieds de l'Eucharistie, soit sous une forme à déterminer par le Souverain Pontife ou par NN. SS. les évêques.

La restauration de la royauté sociale de N.-S. J.-C. dans l'Eucharistie a toujours été le but final poursuivi par les Congrès eucharistiques internationaux dès leur origine : elle doit être le couronnement de leur œuvre

RAPPORT DE M. LOUIS CAZEAUX

Messeigneurs,
Messieurs,

Ce n'est pas sans une certaine confusion que je viens, humble laïque, après les nombreux et remarquables rapports qui vous ont déjà été présentés sur la royauté sociale de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans l'Eucharistie, vous entretenir à mon tour de cette grande question, à laquelle l'esprit de vertige et de révolte qui, depuis plus d'un siècle, s'est emparé des nations donne une importance particulière, et fait d'elle, on peut le dire, la question capitale des temps où nous vivons.

Mon excuse, en prenant la parole après tant d'orateurs éminents et de théologiens autorisés, c'est que je ne fais qu'obéir, et je compte sur la grâce promise à l'obéissance pour m'aider dans la tâche que j'ai eu le devoir d'accepter.

I

Jésus-Christ, on vous l'a démontré, est Roi des nations qu'il a reçues en héritage de son Père. La doctrine de l'Eglise, par la voix de ses Pontifes, de ses docteurs, de ses Ordres religieux, de sa liturgie, dont on vous a redit les échos, dans ses arts : sculpture, peinture, architecture, dans sa littérature..., l'a toujours hautement proclamé, enseigné ; et jusqu'à la fin du XVIII[e] siècle, cette doctrine a eu l'assentiment de tous les peuples, dont l'ensemble formait ce qu'on se plaisait à appeler alors la chrétienté, c'est-à-dire le monde civilisé soumis à la loi de Jésus-Christ.

La France, entre tous les autres peuples, se faisait gloire d'être le sergent de Dieu. Ses rois, sacrés à Reims, n'étaient que les lieutenants de Notre-Seigneur Jésus-Christ, duquel ils tenaient leur investiture.

A l'heure la plus critique de notre histoire, Jeanne d'Arc a été suscitée de Dieu, pour rappeler à Charles VII cette vassalité glorieuse des successeurs de Clovis et de Charlemagne, et le gentil Dauphin ne recouvra son royaume, par la grâce de Dieu et avec l'aide de la sainte Pucelle, qu'après avoir confessé cette suzeraineté du Christ, le vrai Maître de la France.

Tout ce passé a été déroulé devant vos yeux par les rapporteurs qui m'ont précédé, et ce passé a duré quatorze siècles.

Mais c'est le passé !

Quel est le présent ?

Hélas ! on peut dire qu'au règne de Jésus-Christ a succédé le règne de Satan. Et, « quel que soit le nom porté dans le monde par ce pouvoir du mal, il faut nous rappeler que l'Evan-

gile l'a nommé le *Prince de ce monde* (1), le « Prince du siècle présent » (2), et encore la « Bête sortie de l'abîme » (3).

Qui a dit cela, Messieurs ? Ces paroles sont celles-là mêmes dont s'est servi notre saint et vénéré Pie X, alors qu'il n'était encore que le cardinal Sarto, patriarche de Venise, dans l'admirable Lettre qu'il adressa à ses diocésains, en 1896, pour leur annoncer la prochaine réunion d'un Congrès eucharistique dans sa ville patriarcale de Venise, et leur en expliquer l'importance.

Aujourd'hui, la Bête est sortie de l'abîme, elle gouverne le monde, et à la royauté sociale de Notre-Seigneur Jésus-Christ a succédé la royauté sociale de Satan.

Nulle part le Christ n'est plus reconnu pour le Roi des nations. Les moins mauvaises le tolèrent, favorisent même parfois son culte privé ; les pires le persécutent et le voudraient détruire jusque dans le fond des âmes : toutes ou presque toutes acceptent comme un dogme de droit public qu'en matière de religion l'Etat doit demeurer neutre, c'est-à-dire totalement étranger à toute religion ; Jésus-Christ n'a plus de place dans la vie publique des nations. La chrétienté a cessé d'exister.

Voilà où nous en sommes !

D'après la doctrine développée devant vous avec tant de science et d'éclat, c'est là une apostasie abominable, c'est le grand crime social de notre époque : l'instauration d'une société en dehors de Jésus-Christ !

Et comme tout crime public, ce crime exige une réparation publique, éclatante, faite au nom des nations, et par les nations, si nous voulons que ces nations échappent au châtiment que, selon toute justice, elles ont mérité. Les nations, dans leur aveuglement, peuvent proclamer leur émancipation et leur affranchissement des lois de Dieu, du règne de Notre-

(1) *Joan.* XII, 6.
(2) *Joan.* XIV, 30.
(3) *Apoc.* XI, 7.

Seigneur Jésus-Christ ; mais elles ne peuvent pas faire que ce règne ne soit pas de droit divin, et que Celui auquel il appartient n'ait toute puissance pour le leur imposer, au prix des plus terribles et des plus justes vengeances.

C'est encore Pie X, patriarche de Venise, qui nous l'a dit dans sa Lettre pastorale, déjà citée, de 1896 : « Il est de foi, a-t-il écrit, que malgré les efforts de tous les ennemis du Christ, qui ont pour roi « l'ange de l'abîme nommé « l'Exterminateur », le royaume du Christ ne périra pas, parce que la divine parole lui assure sur la terre l'immortalité jusqu'à la fin des siècles. Mais quelles larmes douloureuses l'Eglise est amenée à répandre en voyant les nations rebelles au Christ encourir irrémissiblement dans le temps les châtiments de Dieu, qui ne peuvent être différés dans l'éternité. »

Donc, il nous faut de nous-mêmes, par nos efforts, nos prières, nos sacrifices, par nos enseignements et par nos exemples, ramener les peuples à reconnaître la royauté sociale qui appartient à Notre-Seigneur Jésus-Christ sur chacun d'eux, et qui lui appartient dans son Eucharistie, puisque c'est dans l'Eucharistie qu'il habite parmi les peuples ; ou sinon, nous attendre au châtiment que la justice toute-puissante de Dieu réserve, dans le temps, aux nations qui s'insurgent contre ses droits souverains.

C'est là, Messieurs, ce qu'avaient admirablement compris nos pieux fondateurs, et ce rapport, tel qu'il m'a été demandé. a pour objet de vous montrer que, dès l'origine, les Congrès eucharistiques internationaux ont toujours eu pour but de travailler à la restauration de la royauté sociale de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; que jamais ils n'ont cessé de poursuivre ce but, directement ou indirectement ; que depuis trois ans surtout, depuis le Congrès de Madrid, ils en ont fait l'objet principal de leurs études, de leurs efforts ; que, grâce à ce zèle persévérant qui a été toujours grandissant, ils ont déjà obtenu des résultats considérables, un commencement d'organisation pratique qui fonctionne régulièrement dans les trois grands pays catholiques

de langue française : la Belgique, la France et le Canada ; et qu'aujourd'hui, au point où nous sommes parvenus, il nous est permis de croire que si la Vierge immaculée, Refuge des pécheurs et Reine de France, a amené notre XXV[e] Congrès, notre Congrès jubilaire, dans sa ville privilégiée de Lourdes, c'est pour y travailler avec nous à jeter les bases d'une organisation définitive, d'une organisation mondiale, universelle, c'est-à-dire vraiment catholique, de nature à préparer, à hâter, chez toutes les nations, cette restauration du règne social de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Tout d'abord, est-il exact que, dès leur origine, nos Congrès eucharistiques internationaux aient visé, comme devant être le couronnement de leurs efforts, la restauration du règne de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans le monde ?

II

Pour s'en convaincre, il suffit de lire les premières lignes de notre règlement. L'article 1[er] dit expressément : « L'Œuvre des Congrès eucharistiques a pour but de faire de plus en plus connaître, aimer et servir Notre-Seigneur Jésus-Christ au Très Saint Sacrement de l'autel, par de solennelles réunions internationales et périodiques, et de travailler à *étendre son règne social dans le monde*. Dans chaque Congrès, ce but est poursuivi de deux manières : 1° Par les prières, les communions, les adorations, les *hommages solennels rendus au Roi des rois*, et surtout par la manifestation finale, qui est un acte *public, éclatant*, et, *autant que possible, national*, de réparation et d'amour envers le Très Saint Sacrement. »

Le but assigné à nos Congrès est donc double, ou plutôt, il n'y en a qu'un, mais auquel on doit parvenir en deux étapes successives : ils doivent travailler « à faire connaître, aimer et servir Notre-Seigneur Jésus-Christ en son Très Saint Sacrement », par les individus d'abord, par les fidèles dans leur vie privée ; car, avant de conquérir les nations, il faut avoir conquis les indi-

vidus et les familles qui composent ces nations, dans l'intime de leurs consciences, en les ramenant personnellement « à la prière, à la communion, à l'adoration ».

Telle est la première étape !

Mais, aussitôt, notre règlement montre bien que ce ne doit être là pour nos Congrès qu'un premier travail préparatoire, et que ce qu'il leur faut atteindre et conquérir finalement, chez toutes les nations où les conduit leur caractère international, ce sont ces nations elles-mêmes en tant que nations, et « travailler à étendre le *règne social* (retenez ce mot), *le règne social de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans le monde* ».

C'est là la seconde étape, celle qui doit les conduire à leur but définitif. « Les prières, les communions, les adorations, voilà la part des individus. Des hommages solennels rendus au Roi des rois, une manifestation finale qui soit un acte *public, éclatant*, et, *autant que possible national*, de réparation et d'amour envers le Très Saint Sacrement », voilà la part requise des nations pour les amener à reconnaître et proclamer les droits souverains de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le Roi, le Maître des nations.

Tel est le programme fondamental proposé dès le premier jour à l'apostolat de nos Congrès. S'y sont-ils religieusement conformés ?

III

Oui, avec la grâce de Dieu, plus ou moins directement, mais conduits par une inspiration providentielle, qui les a toujours visiblement assistés, ils n'ont cessé de suivre la route qui leur avait été tracée, observant jusqu'aux étapes qui leur étaient marquées, s'occupant tout d'abord, suivant les instructions du Souverain Pontife, de réchauffer, de développer dans le cœur des fidèles la piété eucharistique, de les rapprocher individuellement du Cœur aimant de Jésus, de les familiariser avec le divin Maître, par la pratique de la communion fréquente, et notamment, aussitôt que parurent les décrets de Pie X, faisant

de ces décrets l'objet principal de leurs études. C'était bien là la première étape, qui s'est trouvée ainsi jalonnée par notre vénéré Pie X lui-même.

Jamais, cependant, ils ne négligèrent la partie publique, nationale, de leur mission, et, chose remarquable, dès le premier Congrès de Lille en 1881, un discours avait été demandé à un des plus grands orateurs catholiques de cette époque, M. de Belcastel, sur la *royauté sociale de Notre-Seigneur Jésus-Christ.*

La thèse de l'orateur peut se résumer en ce court passage de son discours : « Le Christ est Roi des peuples et des rois, le souverain Seigneur des sociétés humaines comme de l'univers. Qu'en conclure, Messieurs ? Le voici en deux mots : puisque le Christ est Dieu et Roi, nous avons le devoir sacré de travailler de toutes nos forces à l'avènement de son royaume et à édifier toutes choses sur la loi et par l'intime vertu de sa divinité : *Instaurare omnia in Christo !* »

Cette devise, vous la reconnaissez, Messieurs. C'est celle que, vingt-deux ans plus tard, Pie X, le Pape de l'Eucharistie, devait placer au frontispice de son pontificat ; c'est celle aussi que M. de Belcastel, dès la première heure de leur naissance, n'hésita pas à proposer à nos Congrès eucharistiques internationaux, comme la formule la plus expressive et la plus caractéristique de leur mission, celle qu'il leur faudra toujours avoir devant les yeux, comme le mot d'ordre qui devra régler toute leur conduite à venir. Restaurer tout dans le Christ, tout : hommes et choses, les nations et les individus ; la mentalité, les consciences individuelles d'abord, et puis, quand les âmes, quand les cœurs seront revenus à Notre-Seigneur Jésus-Christ, à son amour, à son divin Cœur, alors, de tous ces chrétiens reconquis, former des nations chrétiennes, et après avoir fait des citoyens chrétiens, des familles chrétiennes, reconstituer des peuples chrétiens, des peuples ayant l'esprit de Jésus-Christ, faisant entrer Jésus-Christ dans leurs mœurs, dans leurs lois, le reconnaissant pour leur souverain Législateur, leur véritable Roi, l'acclamant pour l'unique Maître qui commande aux nations.

Messieurs, la première partie de ce programme, celle qui concerne la conquête des âmes prises individuellement, le développement de toutes les œuvres eucharistiques privées, très spécialement le retour à la pratique de la communion fréquente, élément de toute vie chrétienne, a été l'objet des efforts presque exclusifs de nos Congrès pendant les trente premières années de leur existence, de 1881 à 1910, jusqu'au Congrès de Montréal inclusivement.

Ce Congrès, dans ses cérémonies de clôture, nous a donné une vision splendide de ce que pourraient être un jour, chez toutes les nations rentrées sous la loi de Jésus-Christ, les hommages nationaux, publics, rendus à sa majesté royale par les peuples empressés à reconnaître ses droits sur chacun d'eux.

Mais, jusqu'à ce Congrès de 1910, et y compris ce Congrès, l'ensemble des travaux des Congrès eucharistiques a beaucoup moins eu pour objet d'étudier et de fixer les droits appartenant à Notre-Seigneur Jésus-Christ comme Roi des nations, que les droits qui lui appartiennent sur les individus comme Roi des cœurs.

Et c'est à Madrid, en 1911, pour la première fois, qu'un de nos Congrès fut saisi d'une façon directe, précise, par un rapport spécial, de la nécessité, non plus seulement de rappeler théoriquement le principe de la royauté sociale qui appartient à Notre-Seigneur Jésus-Christ sur les nations, mais de la nécessité de faire passer cette doctrine dans les faits, et d'en faire le plus tôt possible, en présence de l'apostasie officielle chaque jour aggravée et de plus en plus générale des nations, d'en faire une application pratique, par l'organisation chez tous les peuples d'une grande œuvre eucharistique, ayant pour objet d'affirmer hautement, de la part des nations chez lesquelles fonctionnerait cette œuvre, leur volonté de reconnaître les droits de Jésus-Christ Roi, et de hâter le rétablissement de son règne dans leur pays.

Messieurs, permettez-moi, arrivé à ce point de ma tâche, de rendre ici un pieux hommage à la mémoire de celle qui fut

l'infatigable instigatrice de nos Congrès eucharistiques internationaux, l'humble et pieuse Mlle Tamisier. Je ne m'y attarderai pas, car, après sa mort comme durant sa vie, dans le ciel comme sur la terre, elle, qui a toujours voulu demeurer ignorée et cachée, je suis sûr qu'elle m'en voudrait si je détournais votre attention du grand sujet qui nous occupe, pour l'arrêter sur elle, ne serait-ce que quelques instants. La justice cependant et la vérité historique exigent que je vous dise que la pensée de restaurer la royauté de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans le monde a été la grande préoccupation de ses derniers jours. Et, de même que c'est à la persévérance de ses efforts pendant de longues années, années semées, pour elle, d'épreuves et d'humiliations de toutes sortes, que fut dû le succès de notre premier Congrès, en 1881, avec l'aide aussi, rappelons-le bien haut, d'un autre grand serviteur de Dieu, Mgr de Ségur, qui ne cessa de la soutenir et de l'encourager (ce sont bien là nos deux véritables fondateurs), de même c'est encore à l'initiative de Mlle Tamisier, à ses instances réitérées et de plus en plus pressantes, à la veille de sa mort, que cédèrent l'auteur du rapport présenté à Madrid et le vénéré président de notre Comité permanent, S. G. Mgr Heylen, lorsqu'ils soumirent à l'assemblée de Madrid le plan des mesures qui leur semblaient les plus propres à acheminer les nations vers la reconnaissance de la royauté de Notre-Seigneur Jésus-Christ et à obtenir d'elles d'une manière effective cette reconnaissance.

Sur le principe, tout le monde était d'accord ; sur son application et les moyens de le mettre immédiatement en pratique, les avis différaient, et à l'examen, les difficultés surgirent si nombreuses qu'elles semblaient presque inextricables en face des dispositions hostiles des pouvoirs publics.

Voilà cependant le vœu qui fut proposé et fut consacré par le vote de l'assemblée de Madrid, non pas, il est vrai, comme devant donner lieu à une réalisation immédiate, mais comme étant de nature à servir de base aux travaux des Congrès futurs. L'assemblée décida « que désormais, dans tous les Congrès

eucharistiques, seraient étudiés d'une façon spéciale les moyens d'organiser le culte social et public de Notre-Seigneur Jésus-Christ chez chaque peuple, de manière à faire reconnaître et proclamer par chacun d'eux la souveraineté qui lui appartient sur toutes les nations ».

C'était peu, et d'une allure singulièrement timide. Mais n'est-ce pas des éléments les plus humbles que Dieu souvent aime à se servir pour mener à bien ses desseins, afin de montrer que tout vient de lui seul et ne peut réussir que par lui ?

IV

Trois mois à peine s'étaient écoulés, lorsqu'au commencement d'octobre 1911 l'auteur du rapport présenté à Madrid reçut un document qui lui apparut comme la réponse même de la divine Providence.

C'était une lettre pastorale due à la plume du cardinal Mercier, archevêque de Malines, contresignée par tous les évêques de la Belgique, dans laquelle les vénérés prélats, unis dans un magnifique accord, prescrivaient au clergé et aux fidèles de Belgique de mettre immédiatement en pratique cette idée fondamentale qui avait été préconisée dans le rapport de Madrid : se servir de la belle œuvre de l'Adoration perpétuelle du Très Saint Sacrement, qui fonctionnait dans leur pays, pour en faire l'instrument d'une adoration réparatrice nationale perpétuelle, offerte chaque jour à Notre-Seigneur Jésus-Christ au nom de la Belgique, à l'effet de reconnaître les droits de Jésus-Christ sur leur pays, de réparer, prier, adorer, dans toutes les paroisses successivement, et pendant toute l'année sans discontinuer, pour le compte de la Belgique en tant que nation chrétienne, soumise au règne de Jésus-Christ.

« Désormais, était-il dit dans cette lettre remarquable, nous voulons que le jour de l'adoration perpétuelle soit un jour de réparation *nationale :* Le clergé et les fidèles offriront, en ce jour, la Messe, leurs communions, leurs heures d'adoration

à la même intention publique, le *bien de la nation*. Ils s'uniront à la sainte Victime de nos autels pour adorer, *au nom de la Belgique*, la souveraine Majesté de Dieu, et lui rendre des actions de grâces ; avec elle, ils expieront *pour la Belgique*, prieront *pour la Belgique ;* ils demanderont pardon à Notre-Seigneur Jésus-Christ pour les outrages dont l'abreuvent, *dans notre pays*, les impies et les indifférents, et ils protesteront qu'ils veulent, avec le secours de sa grâce, l'aimer de plus en plus. Les prêtres qui ont charge d'âmes devront célébrer la Messe *à la même intention*, le jour de l'adoration perpétuelle. »

Quels résultats inattendus, complets, immédiats, au lendemain même de ce Congrès, qui s'était montré si hésitant, si craintif, et avait paru devoir avancer si peu la question !

Qui n'eût vu là le doigt de Dieu, l'inspiration de son Esprit-Saint, la marque de sa volonté ?

La France, à laquelle appartenait l'initiative du vœu de Madrid, ne pouvait rester en arrière, alors qu'il s'agissait de passer de la théorie aux actes.

Aussi, très vite voulut-elle se placer au premier rang et s'occupa-t-elle d'organiser dans ses quatre-vingt-six diocèses comme un immense réseau d'adorations réparatrices nationales, couvrant tout son territoire et offrant à Notre-Seigneur Jésus-Christ ce beau spectacle de la nation entière partout agenouillée à ses pieds, adorant, priant, réparant sans interruption, non seulement chaque jour, mais, dans certains diocèses, chaque nuit, de manière à compenser par le nombre et la ferveur de ses adorations réparatrices la gravité des offenses nationales dont elle se sentait coupable envers lui.

S. Em. le cardinal Amette, archevêque de Paris, gardien de la basilique du Vœu National au Sacré Cœur, érigée au sommet de la colline de Montmartre par la France pénitente et dévouée, se considéra, à juste titre, comme particulièrement désigné pour soumettre à ses vénérés collègues de l'épiscopat français, ainsi qu'il le leur écrivait dans une lettre adressée à chacun d'eux, le plan d'une œuvre d'adoration nationale et réparatrice

devant le Saint Sacrement constamment exposé, de paroisse en paroisse, dans chacun des diocèses de France, dont la collectivité reliée à l'Adoration perpétuelle de Montmartre, comme à son centre, représenterait, aux pieds de Notre-Seigneur Jésus-Christ, l'ensemble de la patrie.

Sa démarche fut couronnée de succès, et quelques mois plus tard il avait la joie d'annoncer par une lettre pastorale à ses diocésains que « la plupart des évêques de France avaient accueilli favorablement le dessein qu'il leur avait soumis, que plusieurs même en avaient déjà ordonné la réalisation dans leur diocèse ».

Sans plus tarder, lui-même s'occupa d'organiser l'œuvre dans le diocèse de Paris.

Nous aurions aimé à citer dans son entier la lettre pastorale, dans laquelle il expose doctrinalement les motifs qui font un devoir aux nations de se reconnaître les sujettes du Christ-Roi, de l'adorer comme celui qui commande aux nations, celui de qui elles relèvent et dont elles doivent respecter les lois. « Entre toutes les nations, ajoutait-il, il n'en est pas qui appartienne plus que la France à Notre-Seigneur Jésus-Christ » ; et il rappelait le baptême de Reims et la mission miraculeuse de Jeanne d'Arc. Et « cependant, à l'heure présente, de toutes les nations chrétiennes, la France est celle qui, officiellement, semble s'être plus complètement séparée de Jésus-Christ ».

De là, en toute justice, l'obligation pour la France, plus que pour toute autre, de demander pardon des révoltes et des ingratitudes dont elle est coupable comme nation.

Son Eminence entre alors dans les détails de l'œuvre réparatrice qu'elle a conçue, et la précise dans ces quelques lignes du dispositif de son mandement :

« Art. 1er. — A partir du premier dimanche de l'Avent prochain (1912), l'adoration perpétuelle du Très Saint Sacrement sera célébrée dans notre diocèse *au nom et à l'intention de la France*.

» Art. 2. — Dans les paroisses et les communautés où l'adora-

tion dure plusieurs jours, le dernier jour sera plus spécialement consacré à ces intentions.

» MM. les curés et prédicateurs prendront soin de rappeler ce devoir aux fidèles.

» Ce jour-là, les Messes, les communions et les adorations seront offertes en esprit de réparation et de prière *pour la France.*

» Au salut solennel de clôture, on lira l'*acte d'amende honorable* dont le texte est joint à cette lettre, et qui exprime ces intentions. »

Cette dernière disposition mérite une mention particulière, car elle a une portée considérable. De l'exactitude qu'on mettra à s'y conformer dépendent en grande partie les fruits qu'il est permis d'espérer de cette œuvre de réparation nationale. Tout, en effet, est dans l'intention qui sera donnée aux prières de cette journée d'adoration. Il faut que dans toutes les œuvres pies qui seront accomplies ce jour-là, l'idée de la patrie, de ses devoirs, de son salut, soit constamment présente à l'esprit des fidèles. Or, les termes de l'amende honorable spécialement composée à cet effet, et qui devrait être récitée à haute voix, d'heure en heure, s'il est possible, sont tous calculés de façon à rappeler aux fidèles la fonction publique, le devoir public qu'ils ont à remplir au nom de leur pays, dont ils sont les représentants aux pieds de Dieu. Ils ne leur permettent pas d'oublier la pensée dominante qui doit être celle de leurs adorations, et assure ainsi la parfaite unité d'intention qui doit régner dans tous les exercices de cette grande journée nationale.

A la *Belgique*, à la *France*, se joignit bientôt une troisième nation, le *Canada*, cette France d'Amérique que tant de souvenirs et les liens du sang rattachent à notre pays.

Un très beau et substantiel mandement de Mgr Bruchesi, archevêque de Montréal (trop long pour que nous puissions le reproduire intégralement), fut adressé par lui à ses diocésains, le 30 mai 1913. Il y exalte, en termes d'une haute piété, le devoir des nations de rendre à Notre-Seigneur Jésus-Christ un

culte public, national, pour reconnaître les bienfaits dont elles lui sont redevables et les droits souverains qu'il a sur elles.

« Chaque année, écrit-il, le gouvernement de notre pays décrète un jour d'actions de grâces. C'est un acte dont les autres peuples pourront s'inspirer. Si louable qu'il soit, il ne saurait cependant satisfaire à nos graves obligations, il ne saurait répondre à notre piété, à ce besoin que ressentent nos âmes d'exprimer à Dieu, non pas une fois en passant, mais *continuellement,* notre reconnaissance pour ses incessantes bontés. L'établissement dans notre diocèse de l'adoration *nationale perpétuelle* est une mesure qui s'impose. Grâce à notre belle organisation des Quarante-Heures, elle s'introduira dans nos mœurs paroissiales sans commotion, sans difficultés. »

Et calquant presque exactement les dispositions arrêtées en Belgique et en France, il prescrit que le deuxième jour des Quarante-Heures sera désormais consacré, dans chaque paroisse du diocèse de Montréal, à l'adoration nationale réparatrice.

« Ainsi, conclut-il, à tour de rôle, nos paroisses, nos institutions religieuses, nos maisons d'éducation et de charité viendront reconnaître la royauté sociale du Christ et lui rendront de fervents hommages. »

Messieurs, n'êtes-vous pas frappés de la rapidité, de la spontanéité avec laquelle, en moins de deux ans (septembre 1911-mai 1913), trois grandes nations catholiques, répondant au cri d'alarme qui fut jeté à Madrid, se sont emparées, avec une sorte de hâte, des moyens qui leur étaient timidement suggérés, pour réparer, atténuer tout au moins dans la mesure du possible l'injure si grave faite à Notre-Seigneur Jésus-Christ par l'apostasie officielle des nations ?

Le vœu de Madrid demandait qu'on mît désormais à l'ordre du jour des futurs Congrès l'étude des moyens proposés. La *Belgique,* la *France,* le *Canada,* sans s'attarder à de plus longues discussions, ont résolu de les mettre, non pas à l'étude pour l'avenir, mais en pratique immédiatement.

V

Messieurs, je vous demande pardon de cet exposé historique déjà trop long, et sans autre transition, j'ai hâte d'en arriver aux conclusions pratiques qu'il nous faut en tirer.

La thèse est hors de discussion.

La doctrine de la royauté sociale de Notre-Seigneur Jésus-Christ a été de tous temps la doctrine enseignée par l'Eglise. Pendant quatorze siècles, les nations l'ont admise sans difficultés et y ont conformé leur vie publique. Par chacune d'elles, Notre-Seigneur Jésus-Christ a été reconnu et acclamé comme le Roi des nations.

Aujourd'hui, ces mêmes nations ont renié Jésus-Christ, lui refusent leur obéissance et leurs hommages, et répètent le cri de guerre de l'archange rebelle : *Non serviam*.

C'est le cri de tous les révoltés ; ç'a été celui des Juifs répondant à Pilate : *Nolumus illum regnare super nos ;* et toujours il a été puni de la même façon : par la ruine de ceux-là qui l'ont proféré et ont refusé de se repentir.

Il s'agit donc pour nous de nous repentir, et d'exprimer notre repentir par des actes.

Ces actes, il nous faut les préparer, les organiser, en obtenir la mise à exécution par toutes les nations.

Cette mise à exécution, grâce à Dieu, elle est commencée, et notre tâche aujourd'hui, celle du présent Congrès, c'est de la compléter, de la parfaire et de l'étendre à tout l'univers catholique.

Voilà, à n'en pas douter, la mission spéciale, providentielle, de notre Congrès de Lourdes, celle pour laquelle, à l'encontre de tous les précédents, la Vierge immaculée a voulu ramener pour la seconde fois sur ce coin de terre miraculeux notre XXVe Congrès, sachant bien que le seul prestige du nom de Lourdes ferait accourir des délégués de tous les peuples et les pasteurs de ces peuples. De fait, ce qui ne s'est jamais encore vu, près de deux cents évêques (exactement 197) se trouvent en ce moment réunis à Lourdes, dont dix cardinaux.

La décision que vous allez prendre, Messieurs, la portée des vœux que vous allez émettre, dépasseront donc en autorité tout ce qu'ont déjà fait nos précédents Congrès.

Quels doivent être ces vœux ?

Vous comprenez en quelle humilité et avec quelle réserve je me permettrai de vous les proposer ; ici encore, en le faisant, je ne ferai qu'obéir ; mais vous me permettrez, n'est-ce pas, de le faire en toute liberté et toute sincérité, vous assurant d'ailleurs de l'entière soumission avec laquelle j'accepte d'avance et je considère comme le meilleur, non pas ce que je vous aurai proposé, mais ce que vous aurez décidé.

Un premier vœu qui me paraît ne pouvoir faire de difficultés, c'est celui-ci :

Premier vœu. — Le Congrès exprime le vœu que dans tous les diocèses de la chrétienté soit organisée une œuvre nationale d'adoration perpétuelle du Très Saint Sacrement, semblable à celles qui fonctionnent déjà en *Belgique*, en *France* et au *Canada*, ayant pour objet d'assurer pendant toute l'année, dans chaque paroisse de chaque diocèse, à tour de rôle, la représentation constante de la nation à laquelle appartient ce diocèse aux pieds de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec cette intention spéciale de réparer, au nom de cette nation, les fautes publiques dont elle est coupable, et de reconnaître, par cet hommage public rendu au Très Saint Sacrement, la royauté sociale de Notre-Seigneur Jésus-Christ vivant parmi les hommes dans son Eucharistie.

Ce premier vœu, comme vous le voyez, vise l'extension à toutes les nations de l'œuvre d'adoration réparatrice nationale déjà organisée successivement en Belgique, en France et au Canada, et qui, à l'épreuve, a montré combien elle était d'un fonctionnement simple et pratique. Bien entendu, l'œuvre pourrait être modifiée dans ses détails suivant les habitudes, les mœurs, le tempérament de chaque nation. Mais nous pensons qu'on ne saurait mieux faire que de s'attacher à en observer les lignes principales.

Le deuxième vœu répond à une conception plus vaste encore et plus grandiose des moyens propres à faire pénétrer dans la conscience des peuples l'obligation qui s'impose à eux de rendre à Notre-Seigneur Jésus-Christ des honneurs vraiment royaux, de le traiter comme Celui qui, en toute vérité, est le Maître des nations, Celui qui commande aux rois, lesquels tiennent de lui l'autorité qu'ils exercent, et qu'ils ne peuvent exercer légitimement qu'en son nom.

L'intervention du Souverain Pontife serait nécessaire pour l'exécution de ce vœu, et ce ne serait que sous la forme d'un désir respectueusement exprimé qu'il pourrait être formulé.

Il s'agirait de solliciter du Souverain Pontife la fixation d'une grande journée d'adoration nationale réparatrice durant laquelle, dans tous les pays du monde, les catholiques seraient invités à rendre à Notre-Seigneur Jésus-Christ, dans son Très Saint Sacrement exposé sur tous les autels de l'univers, un hommage mondial de réparation, chacun au nom de la nation à laquelle il appartiendrait, afin de reconnaître, en qualité de citoyen de cette nation, ses droits royaux sur leur pays.

Cette journée universelle d'adoration aux pieds de Jésus-Christ-Roi dans son Très Saint Sacrement serait assurément la plus magnifique démonstration en l'honneur de sa royauté ; là même où ne s'y joindraient pas les autorités officielles, elle n'en revêtirait pas moins le caractère d'un hommage national, par la participation de tous les citoyens catholiques du pays, exerçant leurs droits de citoyens pour consacrer leur patrie à Jésus-Christ, pour proclamer son autorité et lui jurer fidélité. En tout citoyen, aujourd'hui, réside une partie de la puissance publique, dont les dépositaires officiels ne sont que ses mandataires, et chacun est en droit de parler au nom de son pays, est en droit surtout de s'offrir à Dieu pour prier et réparer au nom de son pays.

Cette grande manifestation aurait en outre l'avantage de frapper l'esprit des peuples et de retenir leur attention sur la nécessité de rendre à Notre-Seigneur Jésus-Christ la place qui

lui appartient, non pas seulement au foyer domestique et dans la famille, mais dans la vie publique, dans la vie des nations dont il tient le sort entre ses mains.

Serait-il nécessaire, pour la célébration de cet acte de réparation et d'adoration mondiales, de créer un nouveau jour de fête ?

Nous ne le pensons pas, et c'est encore une objection à écarter.

De même que dans chaque pays où a déjà été organisé le fonctionnement de l'adoration nationale réparatrice, on est convenu d'affecter à cette adoration une des journées de l'*adoration perpétuelle déjà existante*, sans créer aucune fête nouvelle, mais en attachant seulement à tous les exercices pieux de cette journée l'intention de réparer, prier, adorer au nom de son pays, de même il suffirait de choisir, parmi les journées de fête eucharistique déjà existantes, une d'entre elles dont les mérites, prières, sacrifices, communions, adorations, seraient offerts dans l'univers entier à Notre-Seigneur Jésus-Christ, au nom des nations, en réparation des crimes publics, des apostasies, des injustices nationales, commis par ces nations à l'encontre de sa royauté sociale.

C'est à notre époque, à l'époque où la révolte des nations contre la royauté du Christ s'est le plus insolemment et le plus universellement affirmée, que Notre-Seigneur a demandé aux hommes de venir consoler son Cœur en vouant un culte spécial à ce divin Cœur.

N'y a-t-il pas là une indication ?

Et ne semble-t-il pas que la fête du Sacré-Cœur pourrait être choisie comme la mieux appropriée pour offrir à Notre-Seigneur Jésus-Christ une journée d'adoration réparatrice au nom des nations qui l'ont rejeté de leur vie publique ?

N'est-ce pas cet hommage rendu à sa royauté sociale par toutes les nations, au jour même de la fête de son Sacré Cœur, qu'avait en vue Notre-Seigneur, lorsqu'il disait à sa servante la bienheureuse Marguerite-Marie, en lui annonçant le

triomphe certain de ce divin Cœur : *Je régnerai malgré mes ennemis ?*

Celui qui décidera du jour à choisir, s'il en approuve le principe, ce sera Notre Saint-Père le Pape, auquel devra être présenté le vœu du Congrès. Mais comment douter, lorsqu'on a lu le mandement du cardinal Sarto, écrit en 1896 pour annoncer le Congrès eucharistique de Venise, lorsqu'on se souvient que ce même cardinal Sarto a signé jadis une demande pour obtenir un office spécial de la royauté du Sacré Cœur, comment douter qu'un pareil vœu adressé aujourd'hui au même Pontife, devenu Pie X, ne soit accueilli par lui avec une particulière bienveillance ?

Ainsi sera atteint, dans la mesure du possible, par l'initiative spontanée de tous les catholiques du monde, agissant au nom de leur pays respectif, ce but assigné, dès leur origine, aux Congrès eucharistiques internationaux : *étendre le règne social de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans le monde ; organiser chez tous les peuples des hommages publics, éclatants, et autant que possible nationaux, de réparation et d'amour envers le Très Saint Sacrement.*

Ce but, ayons la confiance que nous l'atteindrons à Lourdes, avec l'aide et sous la protection de la Vierge immaculée : *Ad Jesum per Mariam !*

Nous proposons la formule de vœu suivante :

Deuxième vœu. — Le Congrès exprime le vœu qu'une supplique soit adressée, par les soins de son Bureau, à Notre Saint-Père le Pape Pie X, en vue d'obtenir de Sa Sainteté qu'elle daigne désigner une journée dans l'année qui serait choisie pour être *une journée d'adoration réparatrice nationale commune à toutes les nations,* durant laquelle, dans tous les pays du monde, le Très Saint Sacrement serait exposé sur les autels, et les catholiques seraient invités à rendre à Notre-Seigneur Jésus-Christ, substantiellement présent et Roi dans son Eucharistie, un hommage mondial de réparation, de fidélité et d'amour avec l'intention formellement exprimée de reconnaître et proclamer publiquement par cet hommage universel sa royauté sociale sur toutes les nations.

Le renouvellement de la doctrine de la royauté sociale de Jésus-Christ dans l'Eucharistie par la dévotion au Sacré Cœur

RAPPORT DU R. P. CALOT, S. J.

directeur général de l'Apostolat de la Prière.

Le Grand Siècle touchait à son déclin. Quand notre époque fut sur le point de paraître, ému des révolutions et des catastrophes qu'elle portait dans son sein, Jésus voulut lui ménager une grâce égale à ses malheurs.

Prenant de son corps l'organe le plus auguste et de sa divinité l'attribut le plus touchant, il vint porter son Cœur aux hommes. C'était le dernier effort de son amour, l'épanchement suprême de ses célestes tendresses sur le monde.

De la dévotion au Sacré Cœur nous ne tenterons pas de dire ici la sublimité. Amour allant droit à l'amour; Jésus atteint, dans ce qui est le plus lui-même, *Deus charitas est;* rencontre du Créateur et de la créature dans ce qu'ils ont de plus beau; tout à la fois résumé du dogme, *nos autem credidimus caritati*, plénitude de la morale, *plenitudo legis dilectio*, consommation du christianisme, à tel point que les plus hautes voix contemporaines ont pu dire : « Tout le christianisme est là; grâce suprême, selon la parole même de Jésus, réservée aux derniers âges » ; don à la terre, selon l'expression hardie de Marguerite-Marie, d'un « médiateur nouveau »; et, pour emprunter enfin le langage des derniers Papes, remède aux maux présents, aurore de jours nouveaux, « labarum des temps modernes »; en un mot, embrasement et fusion de la divinité et de l'humanité dans ce qui est le plus profondément l'une et l'autre, car le cœur de l'homme, c'est l'homme, et le Cœur de Jésus, c'est Dieu : ces splendeurs infinies de la dévotion au Sacré Cœur ne sont pas mesurables par une parole finie.

Et justement, parce que plus grands sont les desseins de Dieu, plus petit sera son instrument. Ne s'adressant ni aux docteurs,

ni aux génies, ni au grand roi, mais, ainsi qu'il se plaît à nous confondre, à une fille inconnue, et l'investissant d'une mission dont la grandeur surpassera celle de Clovis et celle de Jeanne d'Arc, Jésus-Christ lui transmet les plus augustes messages pour les hommes et pour les rois.

Pour les rois. Car il entend proclamer lui-même sa royauté sociale. Il veut, au surplus, préciser les hommages qu'il attend, à ce titre, des peuples de la terre. Ecoutons les paroles mêmes de la bienheureuse confidente de ses volontés augustes :

« Le divin Cœur, écrit-elle en 1689, désire entrer dans la maison des princes et des rois pour y être honoré autant qu'il y a été outragé et méprisé en sa Passion. Il faut qu'il ait autant de plaisir à voir les grands de la terre humiliés devant lui qu'il a senti d'amertume à se voir anéanti à leurs pieds. Et voici les paroles que j'entendis à ce sujet : « Fais savoir au Fils aîné de » mon Sacré Cœur (parlant de notre roi Louis XIV) que mon » Cœur veut triompher du sien et, par son entremise, de celui » des grands de la terre. Il veut régner dans son palais, *être* » *peint sur ses étendards* et gravé dans ses armes, pour le » rendre victorieux de tous ses ennemis et de tous les ennemis » de la sainte Eglise. Il veut qu'un *édifice* soit construit où sera » placé le tableau de ce Cœur pour y recevoir la *consécration* » de la nation et les hommages de toute la cour. »

Un *temple national*, une *consécration nationale*, *l'image du Sacré Cœur* sur nos étendards, tel fut donc le triple hommage social demandé par Jésus-Christ à la France.

A la France, et, disons-le tout de suite, par elle à toutes les nations. Car si la France seule est nommée, plus loin — comme l'indiquent les paroles mêmes du Sauveur, — plus loin va le regard de Jésus. En même temps qu'au cœur de la France, c'est au prosélytisme de la race que son appel s'adresse : la grande semeuse ne reçoit l'idée féconde que pour la répandre, et, si le flambeau est mis entre ses mains, ce n'est qu'à charge d'éclairer et d'embraser le monde.

Et nation pouvait-elle mieux deviner un cœur blessé

d'amour? Entre ce cœur et l'âme de la France n'y avait-il pas comme une affinité secrète et ne convenait-il pas que le peuple le plus prompt aux entraînements de la sympathie, dans le bien comme dans le mal, reçût la sublime mission?

Cette mission, ô ma patrie, malgré tes folies, dure encore. Car le Christ aime toujours la France de son vieil amour — le premier amour, — celui dont on ne guérit pas !

Avant d'aller plus loin, il importe de préciser exactement l'objet du présent rapport. Les travaux précédents ont surabondamment établi la royauté sociale de Jésus-Christ dans l'Eucharistie. Ce qu'il faut démontrer ici, c'est « le renouvellement de cette doctrine en nos âges, par la dévotion au Sacré Cœur ».

Jésus-Christ est Roi. Il est le Roi de tout homme : car il est sa cause première, et toute créature appartient radicalement, des pieds à la tête, à celui qui l'a faite.

Il est le Roi de tout homme : car il est le support permanent de son existence, laquelle, s'il se retirait un instant, tomberait aussitôt dans le néant.

Il est le Roi de tout homme : car il se fit un jour sa rançon, et certes, il y mit le prix, tout le sang de ses veines !

Ainsi tout homme est à lui, infiniment plus qu'un sujet n'est à son prince ; aucun atome ne peut échapper à son domaine souverain.

Roi, il l'est comme Dieu. Il l'est comme homme, puisque, au jour de l'Incarnation, le Verbe de Dieu a communiqué à l'humanité les droits et prérogatives propres à la divinité.

Roi des individus, l'est-il aussi des nations?

Si rien de la créature ne peut échapper à son infini domaine, il est aussi le maître des rapports de l'homme avec les autres hommes et de toute sphère où il se meut. Il est dès lors le Roi de l'*ordre social* dont chaque homme fait nécessairement partie. *Sa royauté intime entraîne sa royauté sociale*. En lui, celle-ci est rigoureusement inséparable de celle-là.

Toutes ces vérités ont été démontrées au cours du Congrès. Notre rôle, dans ces brèves pages, est de prouver que la dévo-

tion au Sacré Cœur, étant venue, depuis deux siècles, amener efficacement les âmes et les peuples à l'hostie, a contribué, pour une large part, à établir et à faire rayonner le règne individuel et social de Jésus-Christ dans et par l'Eucharistie.

Il suffira, pour s'en convaincre, d'étudier, soit les révélations de Paray, soit la théologie du Sacré Cœur. Une question de fait et une question de droit.

I. — Le fait de Paray.

En étudiant le fait de Paray-le-Monial, il importe souverainement d'observer que tout : apparitions à Marguerite-Marie, hommages individuels demandés aux hommes, hommages sociaux réclamés des rois, dis-je, *émane de l'Hostie, tout y ramène.*

Les apparitions. — C'est dans la sainte Eucharistie, en effet, que Notre-Seigneur apparaît à la Bienheureuse. On sait que les quatre grandes visions relatives au culte du divin Cœur eurent lieu quand elle était en adoration devant le Saint Sacrement, ou qu'elle le possédait en elle après la sainte communion.

De plus, c'est vers l'Hostie que le Maître ne cesse de la diriger, de la presser.

Que lui demande-t-il? En premier lieu et directement la *communion.* Notre-Seigneur la veut fréquente et réparatrice. Fréquente : « Tu me recevras dans le Saint Sacrement autant que l'obéissance te le permettra, quelques mortifications et humiliations qui doivent t'en arriver, lesquelles tu dois recevoir comme des gages de mon amour. » Réparatrice, et réparatrice envers le Saint Sacrement. « Je veux que tous les adorateurs de mon divin Cœur lui manifestent leur amour en se proposant pour fin de le dédommager des ingratitudes dont il est abreuvé dans la divine Eucharistie. »

C'est ensuite le *premier vendredi.* Notre-Seigneur demande spécialement la communion de ce jour : « Je t'ordonne de faire la communion tous les premiers vendredis du mois », et, pour

mieux nous gagner à ce désir véhément de son Cœur, il attache à cette communion une grâce exceptionnelle, et, à notre sens, unique, connue sous le nom de « la grande promesse ».

Aussi, divinement éclairée par Jésus, Marguerite-Marie fut-elle l'amante de l'Autel, comme elle fut l'amante du Cœur : « Tout mon désir, dit-elle, est de communier; tout mon secours, c'est le Cœur de Jésus au *Très Saint Sacrement.*

Chose frappante! ni la haine ni l'amour ne s'y sont jamais trompés. Les ennemis du Cœur furent toujours les ennemis de l'Hostie ; et, par contre, à mesure que la dévotion au Cœur grandit dans une âme, elle pousse à communier plus et mieux.

Et, de fait, n'est-ce pas elle qui, apparaissant en plein jansénisme et gagnant peu à peu les foules, a, depuis deux siècles, préparé la vague d'amour qui monte, à cette heure, vers l'Hostie?

Mais venons au *culte public* et aux *honneurs sociaux* réclamés à Paray par le Christ-Roi. Encore ici, même orientation, mêmes précisions, mêmes désirs de Jésus. Pouvait-il en être autrement, et l'hommage exigé des peuples serait-il, au fond, différent de celui des individus?

Jésus réclame du peuple chrétien une fête, la *Fête de son Cœur.* Il veut en fixer lui-même la date et en régler la célébration. Ecoutez : « Je te demande que le premier vendredi après l'octave du Saint-Sacrement soit dédié à une fête particulière pour honorer mon Cœur en communiant ce jour-là, et en lui faisant réparation d'honneur par une amende honorable pour réparer les indignités qu'il a reçues pendant le temps qu'il est exposé sur les autels. »

Ainsi, « communion, amende honorable envers le Saint Sacrement, et tout cela au lendemain de l'octave de la Fête-Dieu »; la fête du Sacré Cœur sera comme un prolongement de la grande solennité eucharistique et des hommages officiels et sociaux que la royauté du Christ reçoit alors dans le Très Saint Sacrement.

Jésus demande ensuite la *Consécration de la nation.* Mais

comment se fera-t-elle? Quand on parcourt les écrits de la bienheureuse Marguerite-Marie, on est encore frappé de la place donnée, dans les consécrations, à l'Eucharistie : « Si vous voulez, dit-elle, vous consacrer à lui, il faut communier et, après la sainte Communion, lui faire le don et le sacrifice de vous-même. »

A bien étudier l'Encyclique de Léon XIII, ordonnant, en 1899, la consécration du genre humain, ne pourrait-on pas aboutir à des conclusions à peu près identiques?

Réclame-t-il, enfin, un *temple national?* Il sait qu'un temple, c'est un sanctuaire ; et un sanctuaire, l'Hostie.

La piété populaire l'a compris. Voyez ; elle accourt et se presse pour adorer et recevoir cette Hostie. Et Montmartre, où, du 1er janvier au 31 décembre, Notre-Seigneur ne quitte pas son Thabor ; où, le jour, de ferventes délégations des paroisses, des Congrégations religieuses, des professions diverses entourent le divin Maître : la nuit, de courageux citoyens, souvent des ouvriers, de jeunes apprentis, viennent se reposer des fatigues de la journée au pied des saints autels, quelques-uns consacrant jusqu'à deux nuits par semaine à l'adoration, et tel de ces vaillants, passant, dans une seule année, deux cents nuits à ce poste d'honneur. Montmartre est, en notre siècle, non seulement la superbe basilique dont chaque pierre monte vers le Cœur de Jésus comme un cri de repentir, et tout ensemble de foi, d'espérance et d'amour de la France; non seulement le mémorial, devant l'avenir, de l'éternelle alliance conclue entre le Sacré Cœur et la nation, mais encore, avec ses innombrables communions et Messes annuelles, avec ses splendides bénédictions du Saint Sacrement, avec cette Adoration perpétuelle qui est son plus sublime joyau, la Colline de l'Amour eucharistique, le Temple des triomphes de l'Hostie et comme l'Ostensoir de la France !

Cet Ostensoir de la France fut d'ailleurs ciselé, en grande partie, par un apôtre du Sacré Cœur, le R. P. Ramière, et par son œuvre de l'Apostolat de la Prière.

On comprendra qu'ici nous laissions la parole à d'autres. A qui mieux qu'aux premiers inspirateurs de Montmartre, M. Legentil et M. Rohault de Fleury?

Racontant lui-même les débuts de l'œuvre, dans un discours prononcé le 5 avril 1872 au Congrès général des Comités catholiques de France, M. Legentil disait :

« Nous espérions encore la délivrance; sur certains points la victoire nous avait conservé quelques sourires. Mais bientôt il fut évident qu'un prompt secours d'en haut devenait nécessaire, et, à nos yeux, il ne suffisait pas d'un secours ordinaire : il fallait un acte éclatant de la miséricorde divine ; nulle protection ne nous parut aussi efficace que celle du Sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

« Vers ce même temps, un éminent religieux, le R. P. Ramière, de la Compagnie de Jésus, se faisait, auprès des âmes pieuses, le protecteur d'un vœu touchant, le vœu de travailler à la délivrance du Vicaire de Jésus-Christ. Nous lui demandâmes son appui et le concours d'une publication fort répandue qu'il dirige, *le Messager du Cœur de Jésus.* L'entente fut promptement faite : si c'est travailler au salut de la France que de travailler à la liberté de l'Eglise, c'est aussi préparer les victoires de l'Eglise que d'assurer la résurrection de la France. »

De son côté, M. Rohault de Fleury écrivait au R. P. Directeur de l'Apostolat de la Prière : « Mon Révérend Père, l'œuvre du Vœu National qui vous doit tant est heureuse de vous témoigner par l'organe de son secrétaire son respect et sa reconnaissance.

» Elle prend de l'extension, mais elle a de la peine à pénétrer jusqu'au fond des provinces. Aussi réclame-t-elle avec une humble assistance l'appui du *Messager*, qui est « la voix du » Cœur de Jésus dans notre France. »

Et un peu plus tard : « Je sais combien vous aimez le Vœu National. Vous travaillez pour le Vœu ; je vous en remercie, car je représente l'œuvre ; mais Jésus seul peut vous remercier convenablement. J'oubliais de vous dire un mot sur l'union du

Souverain Pontife avec la France dans notre intention du Vœu National. C'est le « *Messager du Cœur de Jésus* » *qui en a suggéré l'idée.* Qu'il en soit béni ! (1)

Grâce du bon Dieu pour nous, que cette page de nos annales. A un tel passé nous entendons rester fidèles. Et puisque jamais ne s'offrira plus solennelle occasion d'affirmer notre mission, qu'il soit permis, en passant, à l'œuvre que je représente dans ce Congrès, et qui dispose providentiellement d'une vaste presse internationale, faite de 45 *Messagers* en 28 langues, dont le tirage global dépasse un million, de proclamer hautement que son unique ambition, sa joie la plus profonde sera toujours d'apporter tout son concours, non seulement à l'œuvre du Vœu National, non seulement à l'œuvre des Congrès eucharistiques, mais à toute initiative et à toute œuvre vérifiant la devise qui est la sienne : Le règne, à travers la terre, de l'Eucharistie et du Sacré Cœur : *Adveniat regnum tuum !*

II. — Fondements théologiques.

Est-ce à dire que les conclusions que nous pouvons déjà tirer, concernant l'influence de la dévotion au Sacré Cœur sur le règne social de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, reposent uniquement sur une donnée historique ? Nullement. La dévotion au Sacré Cœur possède en elle-même une légitimité intrinsèque. Et si, en fait, l'intervention de Notre-Seigneur à Paray-le-Monial a inauguré pour elle une ère de diffusion sans pré-

---

(1) Voici ce que M. Hanotaux, dans son *Histoire de la France contemporaine* (t. II, p. 77, n. 1), dit des relations de Montmartre et de l'*Apostolat de la Prière :* « L'idée [l'érection de la basilique] avait été mise dans un sermon par le P. de Boylesve, de la Compagnie de Jésus, prononcé le 17 octobre 1870, au couvent de la Visitation, au Mans. Ce sermon fut répandu à 200 000 exemplaires. L'un d'eux tomba entre les mains de M. Legentil, membre du Conseil général de la Société de Saint-Vincent de Paul, réfugié à Poitiers pendant la guerre. Il obtint l'appui de Mgr Pie, et, dès le mois de janvier 1871, le projet d'ériger à Paris, par souscription publique, un monument voué au Sacré Cœur fut lancé par une publication religieuse très répandue, *le Messager du Sacré Cœur.* »

cédent, quant à l'amplitude et à l'importance, lui imprimant une impulsion décisive et universelle, en droit, cette dévotion, qui s'identifie avec le christianisme, est fondée sur la théologie la plus traditionnelle et la plus profonde.

Envisagée de ce point de vue purement doctrinal, la question conduit à des conclusions identiques.

Qu'est, en effet, la dévotion au Sacré Cœur? La réciprocité de deux amours. C'est l'amour allant à l'Amour.

Or, le Cœur de Jésus étant, en toute rigueur de théologie et d'ascétisme, le centre de tout le monde surnaturel, le foyer de la vie, la source de toute grâce, l'océan immense d'où les eaux de la divinité se déversent par mille canaux sur les âmes, comment l'amour, qui cherche toujours les traces de l'Amour, n'ira-t-il pas droit au plus riche de ces canaux, à celui de nos mystères qui représente de l'amour de Jésus l'expression la plus haute, la consommation la plus achevée et, pour ainsi parler, le rêve le plus dément, à *l'Eucharistie?*

Telle est l'une des tendances de l'amour. Il en a d'autres.

***

L'amour veut la rencontre. Où se fera-t-elle plus intime que dans l'Hostie, cette « visite du ciel à la terre »?

L'amour veut la présence, la présence aussi prolongée que possible. Où donc sera-t-elle plus continue et plus fidèle : *Se nascens dedit socium?*

L'amour veut le tout de l'être aimé. Jésus, dans l'Hostie, fait-il quelque réserve? *Carnem dedit et sanguinem.*

L'amour veut l'échange et la communication des biens. Or, la communion est-elle le don d'un seul? N'est-elle pas, comme son nom l'indique, une donation réciproque? *Dilectus meus mihi et ego illi ?*

L'amour enfin veut la fusion des deux êtres aimés. Comment plus qu'ici se fera-t-elle jamais intime et profonde : *Vivo, jam non ego, vivit vero in me Christus ?*

Ainsi la dévotion au Sacré Cœur, amenant infailliblement les âmes et les peuples à l'Hostie, aura la vertu de révéler et

d'amplifier toujours et davantage le règne de Jésus-Christ, tant social qu'intime, dans et par l'Eucharistie.

« Votre règne d'amour, ô Jésus, qu'il arrive pleinement en nous, autour de nous, sur la France et sur le monde ! *Adveniat regnum tuum !*

» *Adveniat regnum tuum !* Que sera, Seigneur, le siècle qui se lève? Que porte-t-il dans les plis mystérieux de son avenir? Triomphes ou ruines? Est-ce vous, ô Christ, c'est-à-dire la Vie, ou bien est-ce la mort? Il y a des raisons de craindre, n'y en a-t-il pas d'espérer?

» De ce XXe siècle, je sais le mal; le bien n'est-il pas plus immense encore? Il a des haines ; Seigneur, contemplez ses amours. Fut-il une époque où les fidèles se soient plus amoureusement approchés de vous, ô Jésus, de votre Cœur, de votre Table, et aient versé sur vos pieds divins plus de saints baisers, de parfums et de larmes? N'en pouvons-nous point présager qu'une grande miséricorde sera faite à sa grande misère, et qu'il sera beaucoup pardonné à qui aura tant aimé? » (1)

Tant aimé ! Se dégageant des dernières glaces du jansénisme, les âmes, éprises d'idéal et d'amour, se tournent d'un élan superbe vers ce Soleil qui est, dans l'Hostie, votre Cœur irradié de flammes.

Et la vague d'amour monte sans cesse. Voyez ! Emportera-t-elle victorieusement les foules, les peuples et le monde?... « Rêve, impossibilité », ont crié nos ennemis, qui sont les vôtres ! Rêve? soit ! Impossibilité? soit encore ! Qu'importe, Seigneur, si vous, vous le voulez? Or, vous le voulez, vous avez donné un jour votre parole : « Je régnerai malgré mes ennemis. »

Et alors?... Alors, confiants dans cette promesse divine pour la France et pour le monde, nous espérons, ô Jésus, nous croyons que le XXe siècle, semblable en quelque chose au disciple bien-aimé, sera le *siècle de l'Eucharistie et du Sacré Cœur*.

---

(1) Mgr BAUNARD.

VŒUX

En vue d'une compréhension toujours plus parfaite de la royauté sociale de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, le Congrès, convaincu que tout, dans la dévotion au Sacré Cœur, y ramène, émet le double vœu suivant :

1. Tous les catholiques, tant de France que de l'univers, accueillant avec respect les demandes de Notre-Seigneur à Paray — communion fréquente et réparatrice, fête de son Cœur, temple national, consécration nationale et étendard du Sacré Cœur, — en hâteront, par tous les moyens, dans leurs pays respectifs, l'entière réalisation.

2. Pour couronner ces hommages nationaux, un hommage international, s'élevant le même jour, du sein de tous les peuples, sera rendu, chaque année, à la royauté sociale de Jésus-Christ, dans l'Eucharistie, en la fête qui est le prolongement des solennités du Très Saint Sacrement, qui répond à une demande expresse du Sauveur et est conforme aux choix récents de Léon XIII et de Pie X, la *Fête du Sacré Cœur.*

Réunion sacerdotale
DU JEUDI 23 JUILLET

Les Triduums eucharistiques

RAPPORT DU R. P. E. GALTIER
des Prêtres du Très-Saint-Sacrement.

Parmi tous les sujets offerts à l'étude et au zèle du prêtre, il n'en est pas qui mérite de tenir une place aussi grande que le mystère eucharistique. Si l'on réfléchit bien, en effet, qu'il ne s'agit pas ici d'un mystère particulier, mais de l'objet central du dogme et de la morale catholique, c'est-à-dire Dieu lui-même, Jésus-Christ en personne ; qu'il ne s'agit pas d'un moyen particulier de sanctification, mais du principe même générateur de la vie chrétienne, on conviendra facilement de cette vérité, à savoir : que par sa dignité, son excellence, ses influences et efficacités multiples, l'Eucharistie revendique une place prépondérante dans l'apostolat du prêtre, comme dans les pratiques de la vie chrétienne des fidèles.

C'est sans doute pour avoir trop oublié cette fondamentale vérité basée sur la raison théologique et sur l'expérience, c'est pour avoir, sous l'influence latente du jansénisme, trop délaissé l'Eucharistie comme sujet de prédication, comme moyen d'apostolat et élément d'action, que le prêtre a vu son ministère et ses efforts devenir trop souvent inféconds; c'est pour avoir négligé, oublié, délaissé la pratique eucharistique que les fidèles ont perdu peu à peu la vigueur de leur vie spirituelle, leurs habitudes chrétiennes.

Il a fallu l'œil exercé, l'expérience consommée et l'esprit surnaturel du grand Pasteur qui préside aux destinées de l'Eglise, du Pilote habile qui tient avec tant de fermeté le gouvernail de la barque de Pierre, pour découvrir l'écueil fatal

où ont été échouer tant de bonnes volontés et où risquent de se briser encore les efforts des sauveteurs et des passagers, des pasteurs et des fidèles, je veux dire *l'abstentionisme eucharistique*, cause de l'anémie des âmes.

A l'univers chrétien, Pie X a montré la blanche Hostie, en lui disant : « Là, et rien que là, est le salut ! *Instaurare omnia in Christo !* »

Or, parmi les industries mises en œuvre, en ces derniers temps, pour restituer à l'Eucharistie la place qui lui revient dans l'enseignement de la chaire et dans l'apostolat du prêtre, comme pour répandre sa connaissance et sa fréquentation parmi les fidèles, il en est une sur laquelle nous voudrions particulièrement attirer l'attention de ce Congrès : les *Triduums eucharistiques*. Cette forme d'apostolat, peu connue il y a quelques années à peine, tend à prendre de plus en plus une place importante dans le champ du ministère pastoral dont elle constitue un des plus puissants moyens d'action.

Bien que déjà, dans les Congrès précédents, et notamment à Metz et à Montréal, il ait été question de la prédication des Triduums et que le R. P. Lintelo, S. J., nous ait donné sur ce sujet de fort belles pages, basées sur l'expérience, il ne sera pas inutile d'y revenir encore dans ce Congrès de Lourdes, pour suggérer des observations et proposer des industries, qui pourront stimuler et aider tous les prêtres à apporter leur concours à la croisade eucharistique qui doit régénérer la société.

Peut-on dire, en effet, que la pratique des Triduums eucharistiques, si recommandée par le Pape depuis huit ans, soit devenue, comme il le désirait, d'une pratique générale dans l'apostolat sacerdotal ?

Hélas ! à part quelques rares diocèses, où, sous l'impulsion d'évêques s'inspirant de la Lettre à eux adressée par la Cong. des Indulgences, en date du 10 avril 1907, un Triduum annuel a été institué, à part certaines paroisses où un curé zélé a pris à cœur l'apostolat eucharistique, on doit constater que la prédication des Triduums eucharistiques n'est encore réalisée qu'à

l'état d'exception. Le mouvement est loin d'être général, comme il devrait l'être; et vous me permettrez de m'approprier les paroles que prononçait à ce sujet, il y a quelques mois, au grand Congrès des Prêtres-Adorateurs d'Italie tenu à Rome, le rapporteur qui traitait la question des Triduums eucharistiques :

« Ne me demandez pas de statistique, elle serait décourageante : on y verrait que bien petit est le nombre des diocèses où se font ces Triduums, et que, dans bon nombre d'autres, ils sont totalement inconnus ; pauvre Lettre de la S. Congrégation ! Pauvre Saint-Père ! Comme on vous écoute peu ! Je clos donc ma triste statistique et n'en parle plus ! »

On ne peut donc nier que le mouvement des Triduums eucharistiques soit encore à créer, ou du moins à développer en bien des lieux pour le plus grand bien des âmes et la plus grande gloire du Dieu caché en l'Eucharistie.

Laissez-moi vous dire en quelques mots :

1. Le but et la nature du Triduum ;
2. Ses raisons d'être ;
3. La prédication du Triduum ;
4. L'organisation pratique du Triduum.

I. — But et nature du Triduum.

A quoi tend le Triduum eucharistique ? A exciter, à renouveler, à accroître dans les âmes chrétiennes la dévotion envers la sainte Eucharistie, et en particulier l'estime et la pratique de la communion fréquente et quotidienne. Voilà son but, tel qu'il ressort des documents pontificaux.

Il s'agit évidemment, tout d'abord, de répandre dans les âmes une plus grande connaissance, d'exciter un plus vif amour pour l'Eucharistie en général. C'est à cela que tendront les cérémonies, les prières solennelles, les manifestations et surtout les prédications suivies de ce Triduum : mettre les âmes en contact plus direct, plus intime avec l'Eucharistie ; révéler

l'Eucharistie aux âmes. Mais cela ne suffit pas, et les documents sont formels sur ce point. Il faut, dans le mystère eucharistique, mettre en un relief plus puissant le sacrement de la communion : « Que les prédicateurs, dans leurs instructions, exhortent les fidèles à une piété plus ardente à l'égard du Très Saint Sacrement, *et surtout à la pratique plus fréquente de la sainte communion.* » Et ailleurs : « On devra s'efforcer, *omnem impendant operam,* d'amener les fidèles à se nourrir plus souvent et même tous les jours de la sainte Eucharistie. » (Lettre aux évêques, 1907.) Et le couronnement du Triduum sera une communion générale, point de départ d'une fréquentation plus assidue de la sainte Table. Cette tendance vers la sainte communion à imprimer au Triduum eucharistique est si nettement marquée par le Souverain Pontife qu'elle paraît être la fin essentielle de ces pieux exercices, et que l'on rendrait fort douteux le gain des indulgences qui y sont attachées si l'on transformait ces Triduums en simples retraites ou Missions ordinaires, ou en cérémonies quelconques de prière ou de réparation.

Ceci dit, d'une façon générale, on nous permettra d'aborder une difficulté pratique, qui divise les esprits. D'aucuns ont cru voir une opposition entre les indications données au sujet des Triduums, d'une part, dans les statuts de la Ligue sacerdotale en date du 27 juillet 1906, et, d'autre part, dans la Lettre aux évêques en date du 10 avril 1907. Dans le premier de ces documents, il est fait mention d'une sorte de Mission dans laquelle sont traités les grands sujets de retraite avec une orientation vers la communion à obtenir comme but de la Mission (1).

(1) Le numéro IX des statuts de la Ligue porte ceci : « Voici quel pourrait être le plan de ce Triduum : Dans la méditation et l'instruction du premier jour, le prédicateur parlerait de la malice, des effets et des châtiments du péché mortel, et de la condition vraiment misérable des pauvres pécheurs, les exhortant vivement à revenir à Dieu. Dans la méditation et l'instruction du second jour, il parlerait de la grande miséricorde de Notre-

Dans le second document, au contraire, il n'est question que d'une série de sermons sur la sainte Eucharistie en général et la sainte communion en particulier.

La difficulté provenant de cette apparente contradiction cesse d'elle-même si l'on veut bien considérer que, dans ces deux documents, il ne s'agit pas tout à fait de la même chose.

Dans le premier cas, il est question de ce que j'appellerai une *Mission eucharistique*, puisque le Document se sert même du nom de *Retraite* (statut VIII). Cette Mission ne se borne pas nécessairement à trois jours ; elle peut avoir autant de jours qu'on voudra, mais au moins trois précédant le jour de la communion générale. (Voir le statut VIII de la Ligue.) Dans cette Mission on peut faire rentrer tous les sujets généralement traités dans les retraites; il suffit de donner à l'ensemble une orientation eucharistique ; ce que l'on obtiendra, soit en ramenant tous les sujets à l'Eucharistie, soit en réservant une place d'honneur aux instructions traitant directement de l'Eucharistie.

Dans le second cas, il est question de ce qui s'appelle à proprement parler un Triduum eucharistique, c'est-à-dire une série d'instructions durant trois jours, et uniquement consacrées à l'Eucharistie.

La *Mission eucharistique* nous apparaît donc comme un moyen plus extraordinaire et plus rare, utilisé surtout en certains cas pour remuer une paroisse, préparer les voies au mouvement eucharistique et même le lancer; tandis que le *Triduum* est le moyen ordinaire et habituel d'entretenir la dévotion eucharistique et la fréquentation de la sainte Table parmi les fidèles.

Seigneur Jésus-Christ, spécialement dans l'institution de la confession sacramentelle ; il en montrerait la nécessité pour quiconque a conscience du péché mortel, il instruirait le peuple des conditions nécessaires pour la bien faire, engageant tout le monde à se purifier dans le sang de Jésus-Christ au moyen de l'absolution sacramentelle. Enfin, la méditation et l'instruction du troisième jour seraient consacrées à la divine Eucharistie et développeraient ce sujet d'après ce qui est dit. »

II. — Raisons d'être du Triduum.

Comme nous l'avons constaté, les Triduums eucharistiques ne se font pas en un grand nombre de lieux. Il y a à ce fait plusieurs raisons : on ne se met pas en peine de répondre aux désirs du Pape ; on ne juge pas ces Triduums opportuns, ou on se défie de leur efficacité ; on ne juge pas nécessaire la prédication eucharistique, ni possible la communion fréquente dans le peuple ; on ne veut pas se déranger ni rompre avec la routine.

Disons donc les motifs spéciaux qu'il y a de recourir à cette forme nouvelle d'apostolat.

1. La première de ces raisons, qui peut à la rigueur dispenser d'en donner d'autres, c'est le *désir de l'Eglise*. Ce désir se manifeste par une série d'actes qui indiquent une volonté bien arrêtée et longuement mûrie. Dans le décret *Sacra Tridentina Synodus* sur la communion, le Souverain Pontife fait cette recommandation : « Les curés, confesseurs et prédicateurs exhorteront fréquemment et avec beaucoup de zèle le peuple chrétien à un usage si salutaire et si pieux. »

Puis quand, sur les désirs du Pape, se fonde peu de temps après la *Ligue sacerdotale* pour la communion, en vue de propager l'application du décret *S. Tridentina Synodus*, nous voyons, dans ses statuts, « une retraite d'au moins trois jours », indiquée comme un des plus efficaces moyens d'atteindre le but poursuivi (statuts VIII, IX).

Enfin, un an plus tard, le 10 avril 1907, la S. Cong. des Indulgences adresse à tous les évêques une Lettre pour recommander partout la célébration annuelle des Triduums eucharistiques.

Est-ce qu'un désir du Souverain Pontife, exprimé avec une telle insistance et si ouvertement, n'équivaut pas à un ordre ? C'est ainsi que le comprendra tout esprit non prévenu, et il s'efforcera d'y conformer ses actes. Les Congrès eucharistiques, faisant écho à la parole du Pape et aux indications venues de

Rome, ont recommandé solennellement aux pasteurs d'âmes la pratique des Triduums en l'honneur de l'Eucharistie. Qu'il nous suffise de faire mention spéciale des Congrès de Tournai, de Metz, de Montréal, qui comptent parmi les plus importants.

2. Si l'Eglise nous propose les Triduums eucharistiques avec tant d'insistance, c'est qu'elle est convaincue qu'ils *répondent à un besoin de l'heure présente.*

En effet, il faut bien l'avouer, l'Eucharistie n'est pas connue suffisamment des chrétiens ; elle est trop souvent un mystère délaissé, trop rarement exposé aux âmes dans l'enseignement de la chaire. Sauf en deux ou trois circonstances obligées, la Fête-Dieu, l'Adoration perpétuelle, la première Communion, où l'on ne peut pas faire autrement que de parler de l'Eucharistie (et encore comment le fait-on souvent ?), il est vrai de constater que ce mystère fondamental n'occupe pas la place à laquelle il a droit dans la prédication, et que, comme conséquence, les fidèles le connaissent peu et le fréquentent moins encore. Hélas ! il n'y a pas que l'ignorance à combattre ; il y a aussi l'indifférence des âmes à secouer, afin de les amener à la fréquentation de l'Eucharistie ; il y a des montagnes de fausses idées à corriger, de préjugés à vaincre, et on peut dire que nul devoir de la vie chrétienne ne se heurte à tant d'obstacles que la sainte communion. Il y a là un relent très vivace encore du jansénisme qui a tellement imprégné les idées qu'on ne s'en rend même pas compte.

Nous devons à la vérité de constater que, même dans le clergé, aujourd'hui encore, après les actes pontificaux des dernières années, bon nombre d'esprits sont opiniâtrément restés sur leurs positions anciennes, sans rien modifier à leurs manières de voir, à leurs sacro-saints principes, à leur routine, taxant presque le Pape d'exagération. Si telle est trop souvent la mentalité, la force des préjugés anciens, dans les rangs du clergé, on peut juger de ce qu'elle doit être parmi les fidèles. Pour peu qu'on ait de l'expérience, il est aisé de se rendre compte combien la masse des chrétiens de nos jours, même les

plus pratiquants, sont imbus de préjugés nombreux et tenaces vis-à-vis de la fréquentation de la sainte Table ; de sorte que le prêtre trouve devant lui, non seulement l'indifférence des âmes à secouer, mais aussi l'ignorance à combattre, des préjugés à vaincre, des fausses idées à corriger au sujet de la sainte communion.

Or, bien que nous espérions peu ramener à de meilleurs sentiments les prêtres que la parole du Pape n'a même pas ébranlés et qui ne craignent pas de lui faire opposition, en préférant leur sentiment au sien, nous voulons au moins nous adresser à tous ceux qui sont de bonne volonté et leur proposer les Triduums eucharistiques comme le moyen le plus efficace de faire connaître davantage l'Eucharistie aux fidèles, de vaincre leurs préjugés, de stimuler leur indifférence et d'attirer les âmes à la fréquentation de la sainte communion.

3. Qui ne comprend, en effet, combien le Triduum est un *puissant moyen d'apostolat eucharistique ?*

Il est facile de s'en rendre compte si l'on réfléchit un instant aux ressources qu'offre ce genre d'exercices. C'est *l'Exposition* du Saint Sacrement, si bien faite pour permettre à Jésus de parler aux âmes et de les attirer à lui ; c'est cette atmosphère de *prière* qui se répand sur la paroisse durant ces trois jours et qui est si favorable à l'action de la grâce ; c'est le puissant levier de *l'exemple*, si efficace pour entraîner les timides et décider les hésitants ; c'est enfin tout ce que suggérera au prêtre son *zèle* des âmes : mais c'est par-dessus tout la *prédication*, une prédication plus suivie, plus soignée, plus abondante, offerte avec l'attrait du nouveau, par un prédicateur d'occasion.

Ce n'est, en effet, que dans une série suivie d'instructions sur le même sujet, c'est-à-dire sur la sainte communion, sa nature, effets, motifs, etc., que l'on peut efficacement attirer l'attention des esprits et porter la conviction dans les cœurs. Là où une prédication passagère aurait échoué, le Triduum réussira. En consacrant toute une série d'instructions au même

sujet, il laissera à la conviction le temps de se faire dans les âmes ; en entourant ces prédications de l'éclat des solennités religieuses dirigées vers l'Eucharistie, il créera une sorte d'émotion et d'ébranlement dans les volontés. Les âmes seront éclairées et touchées ; pour un certain nombre, ce sera une révélation de l'Eucharistie; pour beaucoup, la conviction ira jusqu'à la pratique de la communion; pour toutes au moins, il y aura eu un mouvement salutaire qui, sans aboutir tout de suite peut-être, portera ses fruits plus tard.

Voilà certes plus qu'il n'en faut pour faire comprendre aux esprits les plus prévenus qu'un Triduum eucharistique n'est pas une industrie quelconque de zèle, mais un instrument de choix, un puissant moyen d'apostolat et de régénération du peuple chrétien.

4. Aussi l'expérience vient-elle confirmer nos dires.

Les prédicateurs, curés, aumôniers d'institutions qui ont fait l'expérience du Triduum, donné selon son véritable esprit, c'est-à-dire vraiment *eucharistique*, sont unanimes à proclamer l'efficacité merveilleuse de ce moyen d'apostolat pour renouveler une paroisse ou une communauté et pour y inaugurer ou développer le mouvement des âmes vers la sainte Table. Nous pourrions rapporter bien des témoignages éloquents et suggestifs. Qu'il nous suffise d'en citer quelques-uns pris au hasard.

« L'Eucharistie est mieux connue, dit l'un ; les décrets du Souverain Pontife sont rappelés et font impression. » « Résultats très consolants, écrit un autre, prédications très suivies, communions nombreuses. Les fidèles sont très satisfaits, et je me propose de continuer tous les ans. » Un autre : « Ma paroisse, qui n'a que 600 catholiques sur 900 protestants, voit le chiffre des communions passer, en trois ans, de 2 000 à 7 600. » Le peuple s'ébranle peu à peu, à force de s'entendre dire qu'il faut communier, que l'Eucharistie est la nourriture de l'âme, et le nombre des communiants augmente. « Je vais me remettre à faire ce que je faisais autrefois », me disait

à la fin d'un Triduum un brave ouvrier qui s'était négligé depuis quelques années.

Objection. « Mais, dira quelqu'un, ma paroisse est trop mauvaise pour y faire donner le Triduum que vous recommandez. Personne n'y viendra ! » Nous répondrons que c'est là, la plupart du temps, un manque répréhensible de confiance ; sous prétexte qu'il n'y a rien à faire, que c'est inutile, combien de prêtres chargés d'âmes se sont contentés trop souvent de se croiser les bras et de gémir ? N'est-ce pas cette lamentable abdication des pasteurs qui a été cause que certaines paroisses sont devenues semblables à un champ dévasté ?

La paroisse est mauvaise : raison de plus de se mettre résolument à l'œuvre et d'employer, avec une persévérance énergique, les grands moyens.

Sans doute il peut se faire qu'une Mission solennelle, une de ces retraites qui, semblable à une vague de fond, soulève une paroisse, s'impose avant tout au zèle d'un curé ; c'est le cas, lorsque depuis des années les âmes ont été privées de la parole de Dieu et sont tombées dans l'indifférence et l'abandon de leurs devoirs religieux.

Mais, même dans ce cas, nous osons affirmer que la Mission sera plus fructueuse si elle reçoit une orientation eucharistique et que, en tout cas, un Triduum eucharistique proprement dit devra venir à brève échéance compléter et couronner l'œuvre de la Mission, vu qu'il n'y a pas de persévérance possible sans l'Eucharistie.

En dehors du cas dont nous parlons, quand il s'agit, par exemple, de ces paroisses où se donnent de temps à autre des retraites et qui n'ont pas été privées du pain de la parole divine, de ces paroisses à peu près bonnes ou simplement insouciantes et endormies, aucune mission ne ravive le sentiment chrétien et ne suscite un vif enthousiasme comme une Mission eucharistique donnée par une âme d'apôtre. Et si le Triduum est donné plusieurs années de suite, il peut renouveler et transformer la paroisse la plus indifférente.

III. — Prédication du Triduum.

La question de beaucoup la plus importante qui se pose à propos des Triduums eucharistiques est celle de la *Prédication*. Le Triduum manquera son but s'il ne consiste qu'en pieux exercices ; ceux-ci ne doivent être que le cadre et l'accompagnement d'une série d'instructions sur l'Eucharistie.

Ces instructions devront être soignées, nourries de doctrine, simples et à la portée de tous, très pratiques surtout, et enfin persuasives et chaleureuses pour entraîner les volontés. Il faut qu'on y vienne avec plaisir et qu'on s'en retire avec des fruits sérieux d'édification et de conviction.

1. Nous voici donc amenés à nous demander quelle doit être la *matière* de cette prédication.

Il y a eu ici divergence de vues et nombre de prédicateurs ont cru pouvoir faire du Triduum une simple retraite de trois jours, où tous les sujets les plus étrangers à l'Eucharistie étaient traités, souvent au détriment du sujet principal. Ces Triduums-là n'avaient guère d'*eucharistique* que le nom et la communion générale qui les terminait.

Il y a dans cette façon d'agir une erreur fondamentale, et nous ne craignons pas de dire qu'il faut chercher là une explication de l'insuccès de bien des Triduums. Le prédicateur, en faisant de ces exercices une série de prédications ordinaires sur des sujets généraux, en ne parlant que peu de l'Eucharistie et, d'une façon trop générale, en se montrant peu décisif, peu pressant sur la question de la communion, enlevait ainsi à ces Triduums tout leur cachet propre, leur grâce et leur efficacité particulière. Que de fois il est arrivé à des curés zélés de tomber sur des prédicateurs qui, appelés pour prêcher l'Eucharistie et inviter les âmes à la communion fréquente, ont trouvé moyen de parler de tout, sauf de l'Eucharistie, ou n'ont donné sur ce sujet qu'un ou deux vieux sermons vagues et généraux, sans insister sur les directions pontificales au sujet de la communion, ni sur les raisons de communier sou-

vent. On a cité des cas, fait remarquer le P. Lintelo, S. J., où, par manque de compétence du prédicateur, l'exhortation à la communion tourna en sermon contre l'abus de la communion, et où les dispositions requises furent si mal expliquées que les meilleures consciences étaient plongées dans l'hésitation. Une paroisse où déjà fleurissait la communion mensuelle s'entendit exhorter à la communion des principales fêtes. Faut-il s'étonner que ces Triduums soient restés à peu près sans effet et n'aient en rien modifié l'état des choses existant au sujet de la fréquentation de la sainte Table ? La faute n'en est pas au manque d'efficacité de ces saints exercices, mais à l'incompétence du prédicateur qui n'a su ni convaincre ni entraîner les âmes.

Les Triduums eucharistiques sont essentiellement institués, ainsi que nous le disions en commençant et ainsi que le fait remarquer la Lettre aux évêques de la S. Congrégation, dans le but *de renouveler la dévotion des fidèles envers la sainte Eucharistie, en général, et de développer la fréquentation de la sainte Table, en particulier*. Il faut donc que ces Triduums soient, non pas une Mission ou une série de prédications quelconques, mais une *Mission eucharistique* dans toute la force du terme.

Il nous semble qu'un Triduum, dans la généralité des cas, devra contenir un bon sermon sur la présence réelle, un autre sur le Saint Sacrifice, le devoir et la manière de bien y assister; enfin, un troisième et même plusieurs sur la sainte communion. L'intention de l'Eglise, c'est que le prédicateur insiste surtout sur ce dernier sujet, et s'efforce de créer dans les esprits une mentalité et dans la paroisse un courant favorable à la fréquentation de la sainte Table. C'est là le but pratique du Triduum sans lequel il n'y aura pas de fruits durables. Il importe de solliciter vivement l'attention des prédicateurs sur ce point essentiel. Qu'ils s'appliquent donc tout particulièrement à exposer la doctrine de l'Eglise sur la communion fréquente et quotidienne, à proposer les motifs de communier souvent, surtout la nécessité de l'Eucharistie pour vivre en vrai

chrétien, à expliquer les dispositions requises (état de grâce, intention droite) et à réfuter les objections courantes. Evidemment, le plan du Triduum pourra être modifié de bien des façons selon les circonstances. Ainsi, si le Triduum est donné plusieurs années de suite dans la même paroisse, il sera bon d'éviter la monotonie des mêmes sujets et de proposer chaque fois un aspect spécial du mystère eucharistique. Mais l'on ne devra jamais perdre de vue le but pratique du Triduum : une fréquentation plus assidue de la sainte Table : tout est là !

Il est aisé, par là, de comprendre quel devra être le plan de cet enseignement. A part, peut-être, une ou deux instructions, le premier jour, ayant pour but de préparer les âmes à la grâce du Triduum en leur proposant la nécessité de la conversion, l'importance de l'état de grâce, les qualités de la bonne confession, etc., il faudra que, le plus tôt possible, le prédicateur aborde franchement l'enseignement eucharistique. Et ici le champ s'ouvre plus vaste qu'on ne le croie généralement devant l'apôtre studieux et zélé. L'Eucharistie, présence réelle, sacrifice et communion, avec toutes ses multiples applications à la vie des âmes et de l'Eglise : quel plus beau sujet à traiter si on veut l'étudier d'une façon sérieuse et pratique !

2. *Les Prédicateurs.* — Mais ici précisément se pose une grave difficulté, celle du choix des *prédicateurs !*

Il est de toute évidence que la prédication des Triduums ainsi que de toutes les autres sortes de Missions eucharistiques : retraites, premières Communions, Adorations perpétuelles, etc., demande des prédicateurs spécialement préparés à ce genre de ministère, c'est-à-dire des prêtres bien doués pour la parole et qui aient acquis de l'Eucharistie une connaissance sérieuse et approfondie ; des prêtres bien renseignés sur le mouvement eucharistique ; des prêtres ayant à leur disposition un cours suivi et complet d'instructions solides et pratiques sur le sacrement de nos autels, envisagé sous tous ses aspects, et surtout sur la sainte communion, afin, le cas échéant, d'être prêts à faire face aux diverses circonstances ; enfin, des prêtres rom-

pus au ministère et à la direction eucharistique des âmes. De tels apôtres ne s'improvisent pas : ils se forment dans l'étude et dans la pratique de la parole et du ministère. Que de fois il arrive qu'au lieu d'avoir de tels apôtres de l'Eucharistie on ne rencontre que des prédicateurs qui, sans être dénués de réel talent, habitués même à la parole sainte, ne se montrent vraiment inférieurs que lorsqu'ils abordent le sujet de l'Eucharistie !

Il faut donc que, désormais, les prédicateurs de missions et de retraites, les apôtres de la parole sainte, comprennent davantage ce que les âmes et l'Eglise leur demandent, et se tiennent prêts à ajouter à leur ministère de jadis celui des diverses *Missions eucharistiques ;* qu'ils se préparent en conséquence un arsenal tout renouvelé et bien muni d'instructions sur l'Eucharistie, en rompant décidément avec les généralités et les banalités des vieux sermonnaires.

Il serait même à souhaiter que partout se forme une élite d'apôtres, un groupe de prédicateurs se faisant une spécialité de la prédication eucharistique sous toutes ses formes et que, pour cette raison, on pourrait appeler les *Missionnaires de l'Eucharistie.* Ce groupe se composerait de prêtres ayant l'attrait du ministère eucharistique, doués pour la parole d'un certain talent et disposés à se perfectionner dans la science théorique et pratique de l'Eucharistie.

Cet essai a été tenté déjà avec succès dans quelques diocèses où, avec l'approbation de l'Ordinaire, quelques prêtres se sont voués au ministère eucharistique, sans pour cela renoncer à leur poste ou emploi régulier, toujours prêts à répondre à l'appel des pasteurs et aux besoins des âmes. Pourquoi donc cet essai ne se généraliserait-il pas ? Pourquoi, dans chaque diocèse, quelques prêtres vraiment capables et sérieusement préparés à leur apostolat ne seraient-ils pas reconnus et désignés par l'évêque comme *missionnaires eucharistiques ?* Un lien commun pourrait même les unir ensemble et décupler ainsi leurs forces. Ce serait, par exemple, une Association,

groupant tous ces prêtres dans la poursuite d'une fin commune, par des moyens communs et les faisant jouir de privilèges particuliers. Un périodique mensuel servirait d'organe à l'Association portant à tous les membres les nouvelles de nature à les intéresser, leur fournissant des matériaux de prédication et d'étude et leur suggérant les industries et les remarques pratiques qui pourraient leur être utiles dans leur ministère.

En attendant que se forme peu à peu cette *œuvre* de missionnaires, et en vue de lui préparer les voies, il est à désirer que le clergé paroissial voie surgir de plus en plus nombreux dans son sein des prêtres zélés, curés, vicaires ou aumôniers, se destinant à l'apostolat eucharistique et s'y préparant convenablement. Oh ! qu'ils seront rendus aisés, les Triduums eucharistiques, qu'ils auront chance de se multiplier partout, le jour où, pour les prêcher, le curé de la paroisse n'aura qu'à s'adresser à un confrère du voisinage qui se sera révélé suffisamment doué pour ce ministère !

IV. — Organisation pratique du Triduum.

Mais il est temps d'envisager la question du fonctionnement et de l'organisation pratique du Triduum.

1. *Epoque.* — C'est l'octave de la Fête-Dieu que Rome désigne comme l'époque toute naturelle du Triduum eucharistique. Il se fait, en bien des lieux, du jeudi de l'octave au dimanche où se célèbre la solennité du Sacré Cœur.

Toutefois, le Saint-Siège laisse aux évêques la faculté de fixer ce Triduum à d'autres époques de l'année s'ils le jugent plus convenable. C'est ainsi que, dans certains diocèses, le Triduum a lieu dans le temps pascal ou bien à l'époque des Quarante-Heures et de l'Adoration perpétuelle. Mais, en dehors de ces indications générales, un curé, un aumônier de communauté ou d'institution peut toujours choisir la date qui lui paraît la plus convenable pour ses subordonnés et faire donner le Triduum dans le temps qu'il juge le plus opportun.

Si l'on choisit la date de l'Adoration perpétuelle pour le Triduum, on peut procéder des deux façons : ou bien donner le Triduum comme préparation, ou bien le faire coïncider avec les exercices mêmes de l'Adoration. Dans ce cas, si l'adoration ne dure qu'un jour, comme dans certains diocèses, cette journée pourra servir de clôture au Triduum ; si elle dure deux jours, comme dans bien des lieux, on commencera le Triduum un jour plus tôt, de façon à avoir au moins trois jours entiers consacrés à ces exercices. Dans ce cas, les prédications auront lieu devant le Très Saint Sacrement exposé, que l'on voilera pour la circonstance, et elles recevront, de ce fait, une grâce particulière de pénétration dans les âmes due à l'action bienfaisante de la présence de Jésus.

2. *Organisation.* — *Avant* le Triduum, le prêtre aura soin d'y bien préparer les fidèles confiés à sa garde. Il annoncera à l'avance, à plusieurs reprises, ce Triduum comme un acte capital, en dira les avantages, excitera les désirs, et surtout fera beaucoup prier pour attirer les bénédictions du ciel. Il créera ainsi une atmosphère favorable à l'éclosion de ce fruit de vie.

Il est une industrie qui aura un excellent résultat pour provoquer l'attention et amener l'adhésion de tous les esprits à ces pieux exercices : c'est l'envoi à toutes les familles de la paroisse, surtout aux plus négligentes, d'une *lettre d'invitation* convoquant, en termes discrets mais pressants, toute la famille à ce Triduum, la priant de se faire au moins représenter par quelques membres.

Pendant le Triduum, on mettra tout en œuvre pour lui donner de l'éclat et en assurer la réussite. L'église sera ornée comme aux plus beaux jours, surtout le sanctuaire. Les prédications seront, nous l'avons dit, données par des apôtres à la parole convaincue et ardente, et placées aux heures les plus convenables.

Il pourra y avoir quelques instructions spécialement destinées soit aux jeunes gens et aux hommes, soit surtout aux enfants des écoles. Outre que ces enfants recevraient ainsi des

exhortations appropriées à leur âge, ce moyen contribuerait peut-être à donner le branle dans toutes les familles et à amener plus d'auditeurs aux grands sermons. On prend souvent les parents par les enfants. Des *confesseurs* assez nombreux se tiendront à la disposition des pénitents aux heures les plus commodes, surtout après l'instruction du soir. Une *Messe* sera dite tous les jours avec plus de solennité, et tous les soirs une ***béné*** *diction du Saint Sacrement* sera donnée avec tout l'éclat possible.

Il est à désirer extrêmement, en vue de créer un plus puissant mouvement surnaturel dans la population, que *l'exposition solennelle* du Très Saint Sacrement ait lieu, au moins pendant quelques heures, tous les jours, et que l'adoration soit assurée par des groupes désignés d'avance : enfants des écoles, Enfants de Marie, congréganistes, jeunes gens, etc. Il sera, nous semble-t-il, toujours facile de faire l'exposition, au moins une heure chaque soir ; dans ce cas, elle pourrait coïncider avec le sermon qui serait accompagné de chants et de prières et qui se terminerait par la bénédiction du Très Saint Sacrement, durant laquelle on réciterait la prière pour la propagation de la communion quotidienne recommandée par Pie X. Mais il nous paraît très important que la dernière journée, au moins, du Triduum soit tout entière une *journée d'adoration* et d'exposition. Rappelons-nous que des grâces spéciales de lumière et de conversion s'échappent de l'Hostie et que l'on peut appliquer aussi à l'exposition du Très Saint Sacrement la parole de Jésus : *Ego, cum assumptus fuero a terra, omnia traham ad meipsum !* Enfin, le Triduum se terminera par une *communion générale* à laquelle on donnera tout l'éclat possible, et dans l'après-midi par une *procession* solennelle du Très Saint Sacrement, au moins dans l'intérieur de l'église, suivie de la bénédiction papale et du salut du Très Saint Sacrement.

Il sera aussi très utile de distribuer, à l'occasion du Triduum, des tracts eucharistiques, images ou médailles destinées à en garder le souvenir dans les cœurs.

Après le Triduum, l'œuvre du prêtre n'est pas terminée : elle doit se poursuivre par tous les moyens propres à en maintenir les fruits, car le Triduum n'est qu'un point de départ. Voici ce que dit à ce sujet le statut XII de la Ligue sacerdotale de la communion : « Le Triduum étant terminé et la pratique de la communion étant ainsi inaugurée dans les paroisses, les curés s'efforceront de l'enraciner de plus en plus en adressant souvent, très souvent, au peuple assemblé, des exhortations courtes mais très pressantes pour inviter les fidèles à participer à la divine Victime. Ils se tiendront fidèlement au confessionnal à la disposition des pénitents... Ils auront un soin tout spécial de faire naître un vif désir de la communion fréquente et quotidienne dans les cœurs purs des enfants qui se préparent à la première Communion ; qu'ils veillent à leur faire faire cette première Communion dès qu'ils en sont capables et à leur faire renouveler si possible tous les jours. »

Rien n'égale en importance, après les exhortations fréquentes, l'assiduité au confessionnal à des heures connues des fidèles et souvent rappelées à leur souvenir. Un autre moyen excellent, c'est l'institution de la *communion mensuelle générale*, par exemple, le premier vendredi ou le premier dimanche en l'honneur du Sacré Cœur, en ayant bien soin d'avertir les fidèles que ce n'est là qu'un minimum destiné à prévenir la négligence et qu'ils sont toujours invités à communier aussi souvent qu'ils le peuvent.

Enfin, l'établissement d'une confrérie du Très-Saint-Sacrement et d'une Ligue spéciale d'hommes sera un puissant moyen de maintenir dans la paroisse les fruits du Triduum, qui aura besoin, du reste, d'être renouvelé de temps en temps, sinon tous les ans.

VŒUX

En conséquence des considérations qui précèdent, nous osons soumettre à l'approbation du Congrès les deux vœux suivants :

1. Que dans toutes les paroisses, communautés et maisons d'éducation, soit donné de temps en temps, et si possible tous les ans, le Triduum eucharistique, recommandé par la Lettre de la S. Congrégation, dans le but de propager la dévotion eucharistique en général et la fréquentation de la sainte Table en particulier.

2. Que dans chaque diocèse, avec l'assentiment et sous la direction de l'Ordinaire, se forme un petit groupe de prêtres ayant pour mission de prêcher partout où ils seront appelés les Triduums eucharistiques, les retraites de première Communion et les autres Missions eucharistiques.

Le décret « Quam singulari » et la communion des enfants
Précisions et résultats

RAPPORT DU R. P. LANGENDRIES, S. J.

Messeigneurs et Messieurs,

Quatre ans déjà se sont écoulés depuis la promulgation du célèbre Décret *Quam singulari Christus amore*, appelant les jeunes enfants à la réception moins tardive et plus fréquente de la sainte Eucharistie. Cette période a-t-elle suffi pour faire passer dans nos esprits et dans nos mœurs la doctrine et la conduite pratique que le Décret préconise ? Les objections sont-elles définitivement résolues ? Est-on parvenu à rompre avec des coutumes invétérées ? Sachons le reconnaître ; non, malgré le zèle d'un grand nombre de pasteurs et de confesseurs, malgré des efforts individuels constants, il s'en faut que, partout, les stipulations du Décret soient devenues la loi du peuple chrétien. Il reste beaucoup de préjugés à vaincre, d'esprits à persuader, et surtout de torpeurs à secouer ; en un mot, de conversions à opérer. Puisse ce magnifique Congrès jubilaire dissiper les derniers brouillards ! Tout enfant de l'Eglise, à plus forte raison tout prêtre, doit-il souhaiter que la lumière venue de Rome brille de tout son éclat, qu'elle seule indique la route à suivre en y dirigeant nos pas.

Il y a mieux à faire, après quatre années, que d'insister sur le peu de valeur des préjugés que le Décret a heurtés de front. Aussi bien, sa seule teneur ne les a-t-elle point définitivement renversés ? Arguments de doctrine en faveur de la communion précoce, témoignages de la Tradition confirmés par l'Histoire, raisons liturgiques, patristiques et disciplinaires, coutumes des Eglises les plus vénérables par leur antiquité, lumineuses notions théologiques au sujet de la grâce et des sacrements, telles que les formulent nos plus grands Docteurs, tout cet ensemble que nous présente la partie doctrinale du Décret constitue un faisceau de raisons reliées entre elles par une logique convaincante. Quant à la question de fait, à ceux qui prétendraient encore que la détermination de l'âge de onze ou de douze ans et l'exigence d'un *biennium* de fréquentation du catéchisme paroissial sont des coutumes vénérables par leur antiquité ; qu'il eût fallu les conserver — (conditions qui nous paraissaient naguère, en France et en Belgique, deux articles inviolables et sacro-saints du Code de la première Communion); — à ceux, dis-je, qui se lamenteraient sur leur disparition, le Décret démontre qu'elles ne remontent pas à plus de soixante ans ! La démonstration en est péremptoire ; c'est une question tranchée (1).

Ainsi, grâce au Décret libérateur, se trouve établi, sans contestation possible, un principe de morale qui doit régler désormais la conduite de tous les fidèles, parents ou enfants, maîtres d'école ou confesseurs. Ce principe est celui-ci : Parvenu à l'âge de discrétion — pour parler le langage du Concile de Latran, — c'est-à-dire une fois capable d'apprécier la valeur morale de ses actes, le jeune chrétien est soumis à la loi de la communion, loi qui ne diffère pas des autres préceptes donnés par le Christ à son Eglise. Il faut donc, et c'est une obligation *de conscience* que le Pape rappelle à tous les fidèles

---

(1) Le beau livre de l'abbé ANDRIEU, *la Première Communion, histoire et discipline* (Paris, Beauchesne, 1 vol.), renferme à ce sujet des précisions intéressantes.

sans exception, il faut donc que les parents, confesseurs, pasteurs et instituteurs de la jeunesse facilitent aux enfants qui leur sont confiés l'observation de cette loi de la communion, de la même manière qu'ils les initient à l'observation des autres lois, qu'ils les font assister, par exemple, à la Messe du dimanche ou s'abstenir d'aliments prohibés, aux jours fixés par l'Eglise.

Comment, du reste, se soustraire à cette obligation sans méconnaître, par là même, les conditions d'existence et d'accroissement de la vie surnaturelle dans les âmes? Cette vie nous est donnée dans le baptême ; aussi longtemps que l'enfant est incapable de la perdre, elle demeurera en lui, elle produira dans son âme ses effets bienfaisants. Mais si le baptême est la source de cette vie, son aliment normal est l'Eucharistie. A quel âge le jeune chrétien doit-il se l'assimiler ? A l'heure, évidemment, où il est présumé capable de pâtir de sa privation. Sans cet aliment divin, l'âme initiée à la vie du Christ s'étiole ; elle ne pourrait que difficilement croître, grandir et se fortifier, pas plus que la plante privée d'air et de soleil, pas plus que l'organisme humain privé de son pain quotidien.

Pour un croyant, c'est là l'évidence même. « Je suis le pain vivant descendu du ciel, a dit le Seigneur ; le manger, c'est recevoir la vie... Si vous ne mangez ma chair, si vous ne buvez mon sang, vous n'aurez pas la vie !... »

Paroles singulièrement significatives, reprises par l'Eglise dans son hymne liturgique : *Panis vivus, vitam præstans homini !...* On ne saurait assez le redire, la conception vraie de l'Eucharistie, c'est qu'elle est une nourriture, c'est-à-dire une source d'énergie vitale. Elle est donc *nécessaire* à l'âme de l'enfant dès l'heure où cette âme est exposée à subir une déperdition partielle ou totale de ses forces.

Que de chers petits êtres, dans nos grandes villes surtout, laissés sans communion jusqu'à l'âge de douze ans ! Ils ont, hélas ! trouvé le temps et l'occasion de contracter des habitudes vicieuses... Pour d'autres, le retardement de la première

Communion la leur rendit impraticable, emportés qu'ils furent dans l'engrenage de l'existence !.... Qui oserait affirmer que beaucoup d'enfants ne se sont pas perdus ou ne se perdent pas encore, faute de s'être assimilé, encore innocents et purs, le pain des vaillants et des forts ? La participation au divin ciboire eût conservé leurs âmes virginales : des préjugés déplorables, j'oserais presque dire une insouciance pernicieuse, les en ont éloignés. Que valent, Messieurs, en face de ces ruines prématurées et lamentables — elles n'ont, hélas ! rien d'hypothétique ; — que valent, je vous le demande, certaines objections utilitaires, certains regrets formalistes ?

De jeunes âmes sont mortes au Christ, qu'une première Communion plus précoce eût sauvegardées pour le temps et sauvées pour l'éternité. Le Cœur sacré du Maître redit sur elles le *Misereor super turbam, non habent quod manducent !* Laissez-les venir à moi, disait-il encore... C'est la parole reprise par Pie X.

Il n'a pas voulu, ce grand Pape, qu'une législation trop rigoureuse, tout efficace qu'elle parût être à d'autres points de vue, continuât de régir cette question si délicate et si importante de la première Communion. En faisant revivre dans toute leur pureté primordiale les vrais principes, en exigeant qu'ils dirigeassent désormais notre conduite, il a ouvert largement aux jeunes âmes les chemins de la véritable vie chrétienne, voire de la perfection et de la sainteté !

Ici, Messieurs, se présente un problème particulièrement délicat ; je ne l'esquiverai point. Je vous convie au contraire à le résoudre en toute loyauté d'esprit, avec tout le désintéressement d'une âme vraiment sacerdotale. Puisse l'écho de ma faible voix franchir cette enceinte, où se rencontrent surtout des convaincus ; puisse-t-il, au dehors, ébranler les indécis et stimuler les retardataires !

Comment se fait-il que la parole du Pape qui, dans des circonstances très critiques, a demandé et obtenu une soumission admirable, n'ait point, dans un ordre d'idées tout

religieux et sacramentel, recueilli partout, à un égal degré, la même soumission *pratique* qu'elle était en droit d'escompter?

Telle est la question, et voici peut-être la vraie réponse : Bien que, de la part de beaucoup d'entre nous, l'élan ait été superbe, comme en témoignent diverses revues eucharistiques, le Décret de Pie X en a pourtant désorienté un grand nombre. Ses prescriptions venaient troubler des habitudes enracinées et qui leur semblaient éminemment utiles et respectables, sanctionnées, d'ailleurs, par nos législations diocésaines ; nos mœurs religieuses s'en sont trouvées bouleversées. Les difficultés d'application leur ont paru des montagnes... fréquentation du catéchisme compromise, indifférence ou opposition des familles, des écoles ; disparition de solennités touchantes, etc., etc. Beaucoup alors ont cédé à la tentation de se dire que cette parole auguste était directive plutôt qu'impérative... leur préoccupation première fut de concilier les prescriptions pontificales nouvelles avec les pratiques anciennes. S'ils acceptaient (le moins possible) d'initier quelques jeunes enfants à la réception précoce de la sainte Eucharistie, c'était à la condition de suivre les anciens errements, de conserver intacte, de « sauver », comme on l'a dit, l'ancienne première Communion avec toutes ses modalités. Mais, par là même, on en conservait aussi tous les inconvénients signalés par le Pape, c'est-à-dire tous les abus. Des voix autorisées ne se sont pas fait faute de le reconnaître : « Nous avions de vieilles coutumes, écrit Mgr l'évêque de Poitiers, nous les croyions sacrées, elles n'étaient qu'abusives, des plus condamnables et en opposition formelle avec la volonté de Jésus-Christ. »

Ce fut là l'erreur initiale. Au lieu de marcher résolument dans la voie tracée par le Pape, on a cherché des compromis peu logiques ; ils n'ont fait qu'embrouiller les choses, sans grand profit pour personne.

Au fond, cet essai de conciliation repose sur un non-sens. Il n'y a pas deux premières Communions. Les parents chrétiens

s'en rendent bien compte. Cette ancienne première Communion débaptisée et devenue la Communion solennelle ne dit pas grand'chose aux plus intelligents ni surtout aux plus pieux. Ils l'acceptent puisqu'elle est une règle. Mais ils ne se font pas faute d'y découvrir une sorte de trompe-l'œil, le moyen de conserver la sanction de jadis à la fréquentation du catéchisme. Elle n'en dit pas davantage à des enfants initiés déjà au mystère eucharistique ; ils se demandent la raison d'être de tout cet apparat. L'essentiel de la communion, la rencontre intime de l'âme avec Notre-Seigneur Jésus-Christ, se trouverait-il modifié en quelque chose par le cierge, le brassard ou la robe blanche ?

C'est là, Messieurs, que gît l'erreur. Oui, on a fait fausse route : d'abord, et ceci est grave, parce que cette communion ainsi maintenue est demeurée, de fait, grâce à la force acquise, pour beaucoup d'enfants la *première* Communion. Ensuite, parce que la longue préparation qu'elle réclame, les fêtes familiales, trop souvent dispendieuses, qui l'accompagnent continuent à la faire considérer comme le terme d'un effort qu'on ne produit qu'une fois, effort après lequel il est permis de se reposer. De même qu'au lendemain d'une fête mondaine, l'amphytrion se juge libéré vis-à-vis de ses hôtes d'un jour, ainsi l'enfant, au lendemain de cette solennité extraordinaire, unique comme le serait un mariage, se croit quitte envers Dieu, comme il l'est envers les invités de son père.

De fait, Messieurs — les vétérans du confessionnal ne me contrediront pas, — pour beaucoup d'enfants, cette première Communion ainsi célébrée, terme et sanction un peu tapageuse d'une période de vie close désormais, ne fut, hélas ! jamais suivie d'une seconde. Une part trop grande de l'effort s'est portée vers la préparation didactique, vers la solennisation du rite extérieur ; la préparation intime de l'âme, l'*initiation* eucharistique, fit défaut. Le « grand jour » ne fut vécu qu'une seule fois, et son soir marqua le déclin de la vie de la grâce dans ces jeunes cœurs !

Mais, m'objectera-t-on, cette thèse est excessive. L'admettre, c'est marcher droit à la suppression de la Communion solennelle si en honneur parmi nous, si profondément ancrée dans les mœurs, si nécessaire aussi, puisque, dans beaucoup de milieux, elle demeure, en fait, l'unique moyen de donner aux enfants et pour leur vie entière les connaissances religieuses indispensables. Elle est, d'ailleurs, prescrite par nos évêques. Que l'on veuille bien me comprendre. Je suis absolument d'avis que le maintien d'une grande solennité religieuse, analogue à ce que fut longtemps la première Communion, continue à s'imposer pour le plus grand bien des âmes. Nous devons conserver à cette solennité sa place d'honneur sur le calendrier paroissial, mais lui donner son *vrai caractère*. Non seulement nous en éliminerons les inconvénients signalés, mais nous la ferons servir à réaliser, à sa manière, les généreux desseins du Saint-Père.

En premier lieu, pour la désigner, ne pourrait-on renoncer à l'appellation de *première Communion* ou même de *Communion solennelle* encore en usage ? Elle engendre dans plusieurs esprits une confusion funeste et provoque des reparties aussi ridicules que lamentables. Je vous en fais grâce. Des décisions épiscopales, dont quelques-unes très récentes, ont, du reste, réformé cette terminologie vicieuse.

Un pas encore est à faire dans cette voie. Au lendemain du Décret de 1910, un éminent professeur de théologie morale émettait un vœu dont la réalisation concilierait, semble-t-il, tous les *desiderata*. Formulé à nouveau et explicité avec grande compétence dans la *Revue catéchistique* par M. le chanoine Laude, inspecteur des écoles libres du Mans, il a reçu de nouvelles et très intéressantes précisions, lors de la dernière semaine liturgique organisée à l'abbaye bénédictine du Mont-César, à Louvain, grâce à un rapport très substantiel de M. le chanoine Raux, curé doyen d'Amettes (1).

(1) *L'initiation chrétienne des enfants*. Cours et conférences des Semaines liturgiques, t. II. (Louvain, Abbaye du Mont-César, 1914, 1 vol. in-8°.)

La fête actuelle de la Communion solennelle des enfants changerait de nom et d'objet. Sa dominante serait la profession de foi catholique et la rénovation publique et solennelle des promesses du baptême. Cette rénovation devrait être entourée de toute la pompe qui en rehausserait l'éclat, elle se déroulerait au milieu de rites qui en accentueraient la signification. Les enfants y seraient préparés, plusieurs jours à l'avance, par des prédications appropriées à la circonstance. On choisirait un jour de grande fête religieuse. La journée s'ouvrirait, naturellement, par une communion générale à laquelle on n'admettrait, sous aucun prétexte, un enfant qui n'aurait point encore communié. Cette communion, vu la fête religieuse, revêtirait déjà une certaine solennité ; mais ce ne serait plus l'objet principal de la fête du jour. La belle cérémonie se passerait à la Grand'Messe solennelle. Le chanoine Raux propose divers moyens d'en rehausser l'éclat. On organiserait une procession des *Renouvelants* aux fonts baptismaux ; là, on pourrait commenter les magnifiques prières du baptême, que beaucoup auront reçu en cet endroit : prières liturgiques si belles et que la plupart ignorent. La procession prendrait alors le chemin du chœur. Grand'Messe solennelle, chant du *Credo*, offrande du cierge à l'Offertoire de la Messe ; puis, à l'issue de celle-ci, rénovation publique et solennelle des promesses baptismales devant le livre des Evangiles. Que de rites majestueux et suggestifs qui laisseraient dans ces jeunes âmes une impression profonde, un souvenir inoubliable pour les heures troublées de l'existence.

Une telle solennité devrait s'appeler non plus la *Communion*, mais la *Profession de foi solennelle ;* d'autres proposent de la nommer *le jour des Promesses catholiques*, la *Cérémonie des Promesses*. Ainsi que le fait remarquer un prêtre éminent, un vocable approprié suffit parfois pour rendre bientôt populaires choses et institutions.

Ne pensez-vous pas, Messieurs, que les parents comprendraient vite le sens d'une telle cérémonie ? Bien instruits, ils

y tiendraient bientôt tout autant qu'à cette première Communion de jadis, dont Pie X, avec tant de raison, a voulu réformer les abus.

Cette fête ainsi organisée serait la sanction naturelle de la fréquentation régulière du catéchisme, une vraie fête d'initiation à la vie officielle du catholicisme, quelque chose d'analogue à ces fêtes qui solennisaient le jour où le jeune citoyen de Rome quittait la robe prétexte pour revêtir la toge. Ainsi compris et célébré, loin d'être un obstacle à la première Communion précoce de nos enfants, le *grand jour* serait pour eux, comme pour leurs parents, une fête religieuse d'un caractère tout spécial, appelée à laisser dans leur souvenir une trace profonde. C'est une mentalité à refaire ; y réussir ne sera pas l'œuvre d'un jour ; mais que ne peut l'effort persévérant du zèle allumé par l'amour de la sainte Eucharistie et de son règne dans les cœurs ?

Que de points spéciaux il resterait à traiter encore si le temps ne m'était strictement mesuré. Il faut donc se borner ; aussi bien, j'ai hâte de vous entretenir de deux autres applications du Décret *Quam singulari.*

La question du saint Viatique aux jeunes malades ne soulève guère de difficultés pratiques. A l'heure du grand passage surtout, nous devons veiller à la destinée des âmes qui nous furent confiées par Dieu même.

Quelle charité intelligente de la part d'un prêtre que de valoir à une âme encore angélique, pendant l'éternité entière, un degré supérieur de gloire, conséquence heureuse de cette première et dernière communion de la terre, qui va devenir pour elle comme la première Communion du ciel. Entre le Dieu caché dans l'Eucharistie et ces âmes candides de jeunes mourants, quelle attirance réciproque ! Ce sont des anges bien plus que de pauvres fils d'Adam ! Des noms se pressent sur nos lèvres, c'est la petite Nellie Organ, cette angélique communiante de quatre ans et demi; c'est Gustave-Marie Bruni, cette

fleur exquise du jardin salésien ; c'est Dominique Savio (1). Combien d'autres encore ! Il n'est pas un prêtre, après quelques années de ministère, qui ne puisse citer de ces noms de jeunes élus, dont le souvenir toujours vivant continue d'embaumer sa vie sacerdotale ! Aussi n'hésiterons-nous pas à proposer le saint Viatique à tous nos chers petits malades en danger de mort. S'il devait être question de fixer le degré de science religieuse requis pour cette communion, disons qu'il suffirait en définitive que le petit patient comprît que le bon Dieu est caché dans l'Hostie, ou même que ce qu'il va recevoir est quelque chose de très saint, qui l'aidera à gagner le ciel, pour que l'administration de ce divin remède produisît en lui ses effets merveilleux.

Il me reste, Messieurs, un dernier point, très important, à traiter. Dans la pensée du Saint-Père, la première Communion n'est pas un terme, le couronnement de deux années d'effort, la conclusion sans lendemain d'une période de l'existence. Bien au contraire, suavement introduite à l'âge de discernement, vers la septième année, après une préparation suffisante et précisée par le Pape, elle devient une initiation à toute une vie de ferveur et d'union avec Dieu. La première Communion, a-t-on dit fort justement, devrait être le premier anneau d'une chaîne ininterrompue et jamais brisée. Tel est l'idéal à atteindre ! Certes, il est magnifique, et l'effort à produire est considérable. Ne reculons pas devant lui. Mettons au service de cette belle cause le même labeur, la même persévérance que nous dépensons pour faire réussir d'autres œuvres. Encourageons-nous par la constatation des résultats obtenus là où des efforts sérieux ont été tentés.

Nos diverses revues eucharistiques abondent en renseignements de ce genre. Oui, là où la parole du Pape fut écoutée

(1) Le procès canonique d'information sur la vie et les vertus de Dominique Savio, terminé devant le Conseil archiépiscopal de Turin, est actuellement soumis à la Congrégation des Rites. (*Bulletin Salésien*, février 1914.)

et suivie, là aussi est descendue la bénédiction de Dieu, là se lèvent des générations de chrétiens ! L'excellente revue belge *l'Action eucharistique* (1), du R. P. Lintelo, S. J., signale, en maints endroits, les progrès à peine croyables réalisés grâce au zèle industrieux de quelques pasteurs, zélés observateurs des décrets de Pie X. Je ne saurais trop vous en recommander la lecture.

On voudrait pouvoir établir une statistique précise des résultats obtenus ; elle nous ouvrirait les yeux sur ce qui reste à faire. La tenter à cette heure serait presque tenter l'impossible. Aussi bien est-elle réservée au prochain Congrès. Bornons-nous à enregistrer des résultats partiels ; ils ont, du reste, l'avantage de nous faire toucher, pour ainsi dire, du doigt la nature et l'intensité de l'effort à produire.

Les chiffres consignés dans ce rapport sont puisés à des sources authentiques. Ils sont la réponse toute récente de divers curés de paroisse interrogés à ce sujet. Voici d'abord une paroisse urbaine située dans la périphérie de Bruxelles. Il y a vingt ans, elle n'existait pas ; tout fut à créer : église, presbytère, écoles, œuvres paroissiales, etc., etc. Sous l'impulsion d'un curé infatigable, au cœur d'apôtre, c'est aujourd'hui chose faite. Quant au temple spirituel construit à l'aide de ces pierres vivantes et choisies dont parle la liturgie (*de vivis et electis lapidibus*), voici le procès-verbal de sa construction : il mérite qu'on s'y arrête un instant. Il révèle à travers quelles difficultés on peut recueillir les fruits les plus savoureux.

La paroisse compte 14 000 âmes, parmi lesquelles, hélas ! bon nombre d'incroyants ou d'indifférents. Les deux cinquièmes, en effet, soit 5 600 seulement, accomplissent le devoir pascal.

Il y a 2 000 enfants en âge d'école (7 à 14 ans) ; 1 000 fréquentent les écoles catholiques. — Parmi ceux-ci, combien d'enfants font leur première Communion vers sept ans ? — Les

(1) Voir, entre autres, *l'Organisation eucharistique d'une paroisse*, t. Ier, p. 137, etc.

trois cinquièmes. — Combien continuent à communier une fois le mois? — Tous.

Combien une fois la semaine? — La moitié.

Combien plus souvent? — Cinquante tous les jours.

Voici une autre statistique plus suggestive encore, car elle contient une constatation précieuse. Il s'agit d'une paroisse de faubourg, assurément la moins bonne du chef-lieu, puisque la municipalité y est socialiste.

50 p. 100 des enfants commencent à communier à sept ans.

40 p. 100 des enfants commencent à communier entre huit et dix ans.

8 p. 100 des enfants commencent à communier à dix ans accomplis.

Après la Communion solennelle, 50 pour 100 continuent à communier une fois le mois, 10 pour 100 une fois la semaine, 2 ½ pour 100 plus souvent.

Un fait est à signaler, c'est que, sur 104 enfants qui devaient faire cette année la Communion solennelle, il s'en est présenté 96 — c'est-à-dire que le déchet est sensiblement le même qu'avant le Décret. La presque totalité a continué à suivre le catéchisme paroissial ; ceci en réponse à cette crainte (non fondée) que la première Communion à sept ans serait le coup de mort de ce catéchisme.

Quittons ces paroisses urbaines. Nous voici dans une petite ville de la région industrielle. C'est le pays des charbonnages, le pays *noir*. La paroisse compte 5 500 habitants, dont 2 200 accomplissent le devoir pascal ! Et voyez ce que peut l'effort d'un doyen zélé :

STATISTIQUE DES COMMUNIONS :

En 1911	35 000
En 1914 (chiffre assuré dès maintenant)....	70 000
Enfants en âge d'école (de 7 à 14 ans)....	500
Communient chaque dimanche : de 100 à..	150
— plusieurs fois la semaine....	40
— chaque jour	30

Ces résultats surprenants sont dus uniquement au zèle *eucharistique* du clergé paroissial ; et ce qui le prouve, c'est que dans une localité voisine, de mentalité à peu près identique, où le clergé s'en est tenu aux anciennes méthodes et aux vieux préjugés, il a suffi d'une année pour voir le chiffre des communions reculer de 1 200 ! le chiffre de la population demeurant le même.

Laissez-moi vous faire entendre encore une voix sacerdotale : c'est celle d'un prêtre qui a voulu, dans sa paroisse rurale, suivre *entièrement* la parole du Pape. Le Décret n'a point de plus fidèle observateur... aussi entendez-le chanter les joies de son apostolat eucharistique :

« Ma petite paroisse agricole, m'écrit-il, compte 110 enfants. Toutes les petites filles (élevées par les religieuses en vue de la Communion précoce) communient à six ans — les garçons communient à sept ans.

» Tous communient au moins une fois le mois.
» 60 p. 100 communient au moins tous les quinze jours.
» 40 p. 100 communient au moins chaque semaine.
» 20 p. 100 communient au moins chaque jour !

» Quant au catéchisme, il a *gagné beaucoup* depuis la communion précoce des enfants. Je peux en dire autant de toute la paroisse en général, surtout depuis que les enfants de six ans communient. Ces marmots-là, si captivants et si touchants dans leur piété enfantine, ont fait dans leurs familles un bien inappréciable. Que de parents mal disposés ramenés à la sainte Table ! Que d'autres, indifférents jusque-là, ont été poussés, malgré eux, dans la voie eucharistique ! Aussi j'y tiens à ces tout petits, qui sont pour moi — sans le savoir, les innocents ! — les meilleurs vicaires qu'on puisse rêver !...

» Il y a quatre ans, certains de nos confrères d'un autre âge nous considéraient comme des naïfs et des imprudents — aujourd'hui ils se taisent, nous envient et gémissent sur leur propre sort. »

Ajouter quoi que ce soit à ce témoignage que l'on devine si profondément vécu ne ferait qu'en affaiblir la valeur.

Pour nous, Messieurs, suivons ce même chemin de l'entière fidélité au Décret libérateur. Le Pape a pour nous guider autorité, mission et lumière. Pas de tergiversations, pas de demi-mesures, elles ont toujours tout compromis sans rien sauver... Il est presque naïf de le répéter encore, mais l'enfant c'est l'avenir ! La phalange des petits communiants d'aujourd'hui, conservés à la vertu et à la pratique de la vie chrétienne et eucharistique, dans dix ans c'est l'élite de notre jeunesse régénérée, les futures pierres d'assises de nos foyers chrétiens. C'est de là que viendra le salut. Initions nos enfants aux merveilles de l'amour divin, ils sont si bien faits pour les comprendre !

Voulons-nous être bénis de Dieu, obéissons à son Vicaire, et cette obéissance même sera le meilleur gage de nos succès apostoliques.

Les résultats pratiques du décret « Sacra Tridentina Synodus » dans les paroisses

RAPPORT DU T. R. P. COUET

Supérieur général des Prêtres du Très-Saint-Sacrement.

Il y aura bientôt neuf ans, Notre Saint-Père le Pape Pie X ordonnait la publication du mémorable Décret *Sacra Tridentina Synodus*, sur la communion quotidienne (20 décembre 1905), mettant ainsi fin à toutes les controverses sur ce point, et ouvrant la voie la plus large aux âmes chrétiennes désireuses de venir chaque jour à la Table sainte manger leur « pain quotidien ».

Après ce laps de temps, il ne sera pas inutile d'examiner sincèrement ce qu'on a fait pour obéir au mot d'ordre du Souverain Pontife, quels résultats l'on a obtenus, les raisons pour lesquelles

ces résultats ne sont pas plus universels, et par suite ce qu'il reste à faire. Cet examen sera rendu assez facile, grâce à des documents venus de tous les points de la France, documents qui nous aideront à dire ce qui s'est fait et ce qui reste à faire chez nous :

1. Par rapport à la *prédication* du Décret ;

2. Par rapport à la *presse eucharistique ;*

3. Par rapport à la *dispensation de la communion* conformément au Décret.

I. — Par rapport à la prédication du Décret de 1905.

A l'article VI du Décret *Sacra Tridentina Synodus*, on lit cette recommandation, ou plutôt ce mot d'ordre :

« Comme il est évident que la réception fréquente ou quotidienne de la sainte Eucharistie accroît l'union avec Jésus-Christ, nourrit plus abondamment la vie spirituelle, enrichit l'âme de vertus et donne au communiant d'une manière plus sûre le gage de la vie éternelle, les curés, les confesseurs et les prédicateurs, suivant la doctrine approuvée du catéchisme romain, exhorteront fréquemment et avec beaucoup de zèle, *crebris admonitionibus multoque studio*, le peuple chrétien à un usage si pieux et si salutaire. »

Qu'en est-il en France de l'observation de cet article?

1. *Le Triduum eucharistique.* — Un excellent moyen d'implanter l'usage de la communion fréquente et quotidienne, ou du moins de renouveler l'ardeur des âmes pour une si salutaire pratique, fut indiqué par Rome même, quelque temps après la promulgation du Décret du 20 décembre 1905 : le *Triduum eucharistique* à prêcher chaque année dans ce but. C'est ce qu'on peut lire dans la Lettre de la S. Cong. des Indulgences et des Saintes Reliques à l'épiscopat, en date du 10 avril. Cette Lettre aux évêques désigne, il est vrai, l'époque de l'octave de la Fête-Dieu comme époque du Triduum ; mais une concession du 28 février 1908 a permis de changer cette date dans les dio-

cèses où est établie l'Adoration perpétuelle, et cela sans préjudice des indulgences accordées par la Lettre de l'épiscopat ; et même un Décret du 8 avril de la même année étendit cette concession aux diocèses où n'existe pas la pratique de l'Adoration perpétuelle.

En fait, ils sont peu nombreux les diocèses où se pratique le Triduum spécial de l'octave de la Fête-Dieu. Presque partout on a préféré faire coïncider la date du Triduum eucharistique avec la fête de l'Adoration perpétuelle, ou avec l'adoration des Quarante Heures.

De ces Triduums, qu'est-il résulté? Voici quelques témoignages venus d'un peu partout : « Résultats très consolants, prédications très suivies, communions très nombreuses. Les fidèles en sont très satisfaits : aussi je me propose de continuer tous les ans. » — « L'Eucharistie, écrit un autre, est étudiée et mieux connue. Les décrets du Souverain Pontife sont rappelés et font impression. » — Un troisième ajoute : « Ces prédications, depuis quelques années surtout, achèvent de déraciner les vieux préjugés plus ou moins jansénistes contre la fréquente communion. Peu à peu la mentalité des fidèles se fait sur ce sujet capital et se traduit dans la pratique par des résultats de plus en plus consolants. » — D'un autre : « Le résultat, c'est que le peuple s'ébranle peu à peu. A force d'entendre dire que l'Eucharistie est une nourriture, et une nourriture indispensable, qu'elle est un cordial qui met au cœur de la sérénité et de la force... le peuple se met en mouvement, et le nombre des communiants augmente d'année en année. » — Et si l'on veut des faits, on peut en demander, par exemple, au curé de Pineuilh (Gironde), paroisse de 600 catholiques disséminés parmi 900 protestants, qui, en trois ans, fait passer le chiffre des communions de 2 000 à plus de 7 600 (1), ou au curé de Montjézieu (Lozère), qui a raconté tout dernièrement comment le Triduum peut devenir le point de départ d'un renouveau dans la paroisse, puisque le

(1) Cf. *Action eucharistique*, t. III, p. 418.

chiffre des communions a doublé chez lui (1), ou à celui de Croix-en-Brie (Seine-et-Marne), paroisse de 1 100 habitants, où les communions passèrent en 1912 de 7 à 2 000, et ont atteint, en 1913, 3 924 : « Oui, s'écrie le curé, Jésus Hostie est vraiment la régénération de nos paroisses. Qui usera de ce moyen est sûr du succès ! »

Mais, pour être sincère, il faut montrer le revers de la médaille. Or, voici ce qu'écrit un prêtre au sujet du Triduum donné pourtant chaque année depuis 1907 dans la ville qu'il habite : « Jusqu'ici le Triduum n'a pas été solennel ni bien suivi : les résultats n'ont pas été sensibles. » D'un autre : « Ces prédications ne paraissent pas avoir eu jusqu'à ce jour grande influence sur la masse des fidèles. » Et ces plaintes se retrouvent aussi sous la plume de plusieurs curés de campagne.

Une des principales causes de ces plaintes — n'ayons pas peur de le dire — est que, parmi les prédicateurs des Triduums eucharistiques, un trop grand nombre prêchent sur l'*Eucharistie en général*, au lieu d'insister vigoureusement sur la *Communion fréquente et quotidienne*, conformément au Décret de 1905. D'après une statistique toute récente, il est prouvé que, sur 50 prédicateurs de Triduums eucharistiques, 20 restent dans les généralités. De là des aveux dans le genre de celui-ci : « Les fidèles (du diocèse) ignorent, du Triduum eucharistique, le nom et la chose ; la majeure partie des prêtres même en sont là : l'on se contente, là où elle se célèbre, de l'Adoration perpétuelle à l'antique manière. » — « Les prédicateurs (dans un autre diocèse) préfèrent, en général, qu'on leur laisse prêcher leur stock de sermons habituels. Des sujets spéciaux, pratiques, plus vivants et mieux adaptés à l'auditoire, feraient certainement plus de bien. » Et pour confirmer cette plainte, voici un exemple assez récent : « Un curé zélé avait invité un religieux pour un Triduum eucharistique. Le prédicateur a servi des sermons quelconques, et n'a donné qu'un seul sermon sur l'Eucharistie. »

---

(1) *Action eucharistique*, t. III, p. 450.

Pour conclure, il faut citer cette juste réflexion d'un confrère: « A mon sens, les prédicateurs ne sont pas assez pénétrés de l'esprit du Décret, et en parlent d'une façon trop vague. » Le remède y est tout indiqué : si les prêtres voulaient se donner la peine (et n'est-ce pas leur devoir, puisque le Décret de 1905 est *doctrinal* et *disciplinaire* tout ensemble?) de lire attentivement le Décret, de s'en pénétrer à fond, nous n'aurions pas à déplorer le petit nombre de *missionnaires eucharistiques* vraiment dignes de ce nom, ni ce *statu quo* qui existe encore ici et là dans plusieurs paroisses par rapport à la fréquence des communions.

2. *Les petits Congrès eucharistiques.* — Un autre moyen qui a contribué et contribue de plus en plus à faire entrer le Décret de 1905 dans les mœurs chrétiennes, ou du moins à attirer l'attention sur lui, c'est l'usage des *petits Congrès eucharistiques diocésains* ou *cantonaux*, et des *journées eucharistiques*. Partie du Nord, cette salutaire pratique gagne de plus en plus du terrain en France ; et nous savons que la cause de la communion fréquente et quotidienne en bénéficie toujours, grâce au Triduum préparatoire, grâce aussi aux rapports présentés dans les séances de travail.

Il est donc à souhaiter que chaque diocèse de France ait chaque année ses petits Congrès eucharistiques, et puisse faire la constatation relevée en Vendée, après la tenue, en 1913, de huit Congrès eucharistiques paroissiaux : « Il devient évident que la masse des fidèles, même dans les paroisses réputées indifférentes, est susceptible de se prêter à des entretiens familiers et pratiques sur les hautes questions de la Messe, de la communion, de la visite à Notre-Seigneur au Sacrement de l'autel. » Ou encore dans le diocèse de Vannes : « Les Congrès eucharistiques interparoissiaux où la foule, sériée en différents groupes (pères de famille, jeunes gens, jeunes filles, maîtresses de maison), discute respectueusement et en toute liberté avec le prêtre qui préside, exercent une influence extraordinaire pour faire disparaître les derniers restes de la mentalité janséniste. Les réunions de mères de famille spécialement, où l'on traite exclusi-

vement de *l'éducation eucharistique* à donner aux enfants, promettent de nous donner les résultats les plus consolants. »

3. *Autres moyens.* — Mais ce n'est pas seulement une fois ou quelquefois l'année que les prêtres doivent exhorter les fidèles à communier souvent et même tous les jours, c'est au contraire (aux termes mêmes de l'article 6 du Décret *Sacra Tridentina Synodus*) « fréquemment et avec zèle ». A eux donc de saisir toutes les occasions dans ce but.

a) *Associations paroissiales.* — Bien que la communion fréquente et quotidienne ne doive pas être réservée à une élite, il est cependant excellent d'en faire contracter l'habitude surtout aux membres des divers groupements paroissiaux : par leur exemple et leur influence, il sera plus facile au prêtre d'entraîner la masse vers la Table sainte. En général, on l'a compris, par exemple : en donnant un nouvel élan aux Confréries du Très-Saint-Sacrement (1), en établissant le roulement de la communion perpétuelle dans les associations de jeunesse catholique (ce roulement date de 1912), en donnant une note eucharistique plus prononcée aux autres associations soit de piété, soit d'apostolat.

b) *Ligues eucharistiques.* — Et même on a constaté en plusieurs diocèses des efforts nettement prononcés pour former des *Ligues eucharistiques*. Telle est la Ligue de Montjézieu (Lozère) groupant les communiants en trois séries : ceux qui s'engagent à communier une fois par semaine ; ceux qui s'engagent à le faire deux fois par semaine ; ceux enfin qui promettent de communier tous les jours. Telles encore les Ligues eucharistiques de Pineuilh (Gironde) groupant, en plein pays protestant, les hommes et les jeunes gens, les petits garçons et les petites filles pour un minimum de communions adapté au tempérament de chaque groupement. A ces Ligues, il convient d'ajouter

---

(1) Nous recommandons sur ce point la brochure très pratique de M. le chanoine Béréziat, *la Confrérie du Très-Saint-Sacrement à notre époque.* Chez l'auteur, à Bourg (Ain).

la Confrérie du Sacré-Cœur établie en la basilique Saint-Donatien de Nantes : « Sans avoir le nom de Ligue eucharistique, elle ne groupe les hommes, les femmes et les enfants qu'en vue de la communion plus fréquente ; et pour beaucoup de ses membres, cette communion est devenue quotidienne. Telle encore la Confrérie du Cœur Eucharistique établie dans une dizaine de paroisses du diocèse de Poitiers ; le principal organisateur de cette Confrérie écrivait naguère : « Dans l'une de ces paroisses, le nombre des communions, en quatre ans, est passé de 3 et 4 000 à plus de 25 000. » « L'Apostolat de la prière, quand il est bien dirigé, ajoute le même correspondant, produit également un bel accroissement de communions (1).

Toutefois, les Ligues eucharistiques *pour grandes personnes* sont peu répandues ; on en est encore aux tâtonnements. Il serait peut-être à désirer que, pour encourager les prêtres à en établir, une Ligue fût canoniquement érigée à Rome, à laquelle les Ligues particulières pussent être affiliées.

Du côté des enfants on a été plus heureux, quoique ici encore le nombre des groupements soit assez restreint. C'est surtout dans le diocèse de Luçon que fleurissent les œuvres qui ont groupé les enfants autour de l'Eucharistie (2). Il faudrait lire en entier le compte rendu qu'en a fait pour l'année 1913 M. le chanoine Mercier, vicaire général de S. G. Mgr l'évêque de Luçon : contentons-nous de les énumérer ici : au premier rang, l'association des *Anges de l'Eucharistie* ou *Pages du Saint-Sacrement*, établie en de nombreuses paroisses du diocèse et qui amène les petits garçons et les petites filles, au nom de tous et à tour de rôle, le matin à la Messe et à la communion, le soir à la visite au Très Saint Sacrement ; — l'œuvre des *Choristes volontaires*,

---

(1) Au Congrès de Vienne, M. le chanoine Lamérand citait cet exemple d'un zèle ingénieux, parfois héroïque : « Dans le Nord, il existe des Ligues eucharistiques enrôlant des soldats pour la communion mensuelle, même hebdomadaire. »

(2) Cf. *Semaine catholique* du diocèse de Luçon, du 27 décembre 1913, et *Annales des Prêtres-Adorateurs* de mai 1914.

pour faire aimer aux enfants à servir la Messe et à y communier ; — l'œuvre de la *Messe du jeudi*, qui convoque chaque jeudi tous les enfants de chaque paroisse à une Messe spéciale, à laquelle ils peuvent facilement communier ; — les *Journées eucharistiques des enfants*, pour implanter et ranimer la dévotion eucharistique dans le groupe si rapidement renouvelé des enfants ; — l'*Association eucharistique pour le temps des vacances*, destinée à aider les enfants d'une même école à ne pas perdre la bonne habitude de communier souvent. — Après toutes ces associations eucharistiques, il ne sera pas hors de propos de mentionner ici la *Pieuse union pour la communion des enfants*, canoniquement érigée en l'église des religieux du Très-Saint-Sacrement, à Rome (160, via del Pozzetto) : non seulement elle a pour but de faire observer le Décret *Quam singulari* sur l'âge de la première Communion des enfants, mais elle propose aussi à ses associés de faire en sorte que les enfants, après leur première Communion, communient le plus souvent possible, même tous les jours, conformément à la doctrine du Décret de 1905.

Avant de clore ce qui regarde les *Ligues eucharistiques*, une remarque s'impose (elle est empruntée à l'esprit du Décret de 1905 en son art. 8: c'est que le nombre des communions prescrit par les constitutions ou statuts de ces Ligues doit toujours être regardé comme un *minimum* pour la piété des associés : par conséquent, ceux-ci devront toujours être exhortés à communier plus souvent.

c) *La retraite de Communion solennelle.* — Au Congrès des Missionnaires diocésains de l'ouest de la France, tenu à Nantes en 1913, l'un d'eux, dans un rapport sur l'*Apostolat des hommes*, gémissait sur la désertion de la Table sainte : « Hélas ! disait-il, dans bien des pays, quand l'enfant a fait *sa* communion, il abandonne pour toujours la Table sainte. On voit dans nos églises beaucoup de communiantes, peu de communiants. » Et il concluait en disant : « Pour obtenir de bons résultats, il faudra surtout s'adresser aux jeunes, et leur inculquer, dès l'en-

fance, un ardent amour pour l'Eucharistie et l'habitude de s'en nourrir fréquemment. »

Or, chaque année, s'offre une occasion magnifique d'inculquer aux enfants, à plus forte dose, la doctrine du Décret de 1905 : la *Retraite de Communion solennelle.* Mais, avouons-le tristement, en général, on y a peu songé ; on a suivi la routine des premières Communions d'avant 1910. Et pourtant — il est bon de le rappeler ici — le Décret *Quam singulari* est venu singulièrement renforcer le Décret *Sacra Tridentina Synodus* en ce qui concerne la communion fréquente des enfants. Qu'on lise l'article 6 du Décret de 1910 : « Ceux qui ont la charge des enfants *doivent* (à noter que c'est une *obligation*) apporter le plus grand soin, après la première Communion, à les faire approcher de la sainte Table assez souvent, et même, si c'est possible, tous les jours, selon le désir de Jésus-Christ et de notre Mère la sainte Eglise. » Or, quelle plus belle occasion que celle de la retraite de Communion solennelle pour compléter l'éducation eucharistique de l'enfant, que le catéchisme a dû déjà développer !

Déjà, l'année dernière, au Congrès de Malte, on signalait l'opuscule de M. le chanoine Laude, *le Nouveau Grand Jour* (1), comme donnant de bonnes indications sur le caractère à donner désormais au jour de la Communion solennelle et à la retraite qui la précède. (On lui a reproché, et avec raison, de ne pas mettre assez en relief l'idée de la communion fréquente et quotidienne.) Cette année, dans son mandement de Carême, S. G. Mgr Péchenard, évêque de Soissons, a donné tout un Directoire pour la Communion solennelle ; qu'il nous suffise d'en citer les extraits suivants :

« *Nom de la solennité.* Le clergé évitera soigneusement d'employer le mot première Communion pour désigner la fête solennelle de la Communion des adolescents. Il popula-

(1) Librairie des Catéchismes, 10, rue de Mézières, Paris.

risera, au contraire, l'appellation de *Communion solennelle* déjà reçue en France.

» *Catéchismes en vue de la Communion solennelle.* L'instruction catéchistique visera non seulement la connaissance de la doctrine à donner aux enfants, mais encore et surtout *leur persévérance.* Dans les réunions catéchistiques, on devra revenir souvent sur la *communion très fréquente.* On s'efforcera même d'organiser plusieurs fois l'an ces « Communions générales d'enfants » prévues par le Décret pontifical.

» *Retraite préparatoire à la Communion solennelle.* Cette retraite sera organisée de telle sorte qu'elle soit une sérieuse préparation de l'enfant à *l'engagement solennel* qu'il va prendre de persévérer dans la vie chrétienne.

» *Fête de la Communion solennelle.* Les solennités du Grand Jour ne devront le céder en rien aux cérémonies de l'ancienne première Communion.

» Dans les instructions du matin, on présentera surtout la communion comme le moyen efficace de la persévérance ; on visera à décider les enfants à la « vie de communion ».

» Dans les instructions du soir, prédicateurs et curés mettront les enfants et les *parents en face de la nécessaire persévérance.*

» Il serait à souhaiter que tous les adolescents soient *décidés*, par leurs solennelles promesses, à faire immédiatement partie des *divers groupements* qui assureraient et leur complète formation chrétienne et leur courageuse persévérance.

» Pour les cérémonies de l'après-midi du Grand Jour, on emploiera les *Actes traditionnels* qui se trouvent dans le catéchisme diocésain en modifiant seulement les expressions qui ont trait à la communion première. »

Après ces indications, l'évêque avait raison de conclure :

« Tel est *l'esprit* qui doit inspirer et la préparation et la célébration de la « Communion solennelle ». Il animera les catéchismes ; il transformera la fête traditionnelle et la rendra plus importante encore que l'ancienne première Communion ; et ainsi, il nous formera peu à peu une élite chrétienne. »

Un autre document important sur le même sujet a été publié dernièrement par S. G. Mgr Gouraud, évêque de Vannes ; il a pour titre : *la Communion solennelle des enfants* (1). « La fête de la Communion solennelle, dit-il dans son avant-propos, doit mettre les enfants définitivement sur la voie chrétienne dans laquelle ils auront à marcher, et elle doit les munir d'une manière permanente du Pain divin nécessaire au voyage. » Et alors, Mgr Gouraud ramène à quatre titres principaux l'étude des moyens à employer pour donner toute son efficacité au jour de la Communion solennelle des enfants : 1. la préparation éloignée ; 2. la préparation prochaine par la retraite ; 3. le jour de la fête ; 4. la persévérance.

Espérons que ces indications parties de voix autorisées seront désormais entendues et produiront leurs fruits.

Et maintenant, à ceux qui ne sauraient comment s'y prendre pour arriver à ce but, nous signalons et recommandons spécialement le nouveau livre de M. l'abbé Gellé, l'auteur bien connu de *Mes petits gars* et de la *Grâce à dix ans ;* il a pour titre : *Retraite de Communion solennelle, Essai d'éducation eucharistique* (2). On y trouve des instructions toutes faites pour une retraite de Communion solennelle, et aboutissant toutes à l'Eucharistie. L'auteur a lui-même prêché cette retraite, et avec succès, non seulement à son petit « troupeau », mais encore « à des enfants de toute culture et même sans culture du tout ». Voilà de quoi nous engager à redire avec confiance ce qu'il a dit lui-même.

N. B. — Comme il est bon de profiter de toutes les occasions pour former l'enfant à l'habitude de la communion fréquente et quotidienne, rappelons ici un moyen signalé par le Décret *Quam singulari*, article 5 : « Les Communions générales d'enfants ». « Les curés doivent avoir soin d'annoncer et de faire,

---

(1) Librairie Galles, à Vannes, in-8° de 53 pages.
(2) Paris, Beauchesne.

une ou plusieurs fois dans l'année, une communion générale des enfants, et d'y admettre non seulement les nouveaux communiants, mais aussi ceux qui, auparavant, du consentement des parents ou du confesseur, ont déjà pris part au sacré banquet. Pour les uns et pour les autres on fera précéder cette communion générale de quelques jours d'instruction et de préparation. »

Comme on le voit, ce n'est plus de la Communion solennelle qu'il s'agit ici, mais de communions *collectives* destinées à faire l'initiation eucharistique des enfants et à la développer de plus en plus, afin qu'au jour de la Communion solennelle ils aient déjà l'habitude de s'approcher le plus souvent possible de la Table sainte. On s'est peut-être trop persuadé en France que la Communion solennelle remplaçait ces communions collectives ; il y a certainement là une des raisons pour lesquelles on n'a pas obtenu, en général, de la part des enfants, les résultats désirables au sujet de la communion fréquente.

En résumé, que notre principale préoccupation soit « d'exhorter fréquemment et avec beaucoup de zèle » le peuple confié à nos soins (petits et grands par conséquent) à « l'usage si pieux et si salutaire » de la communion fréquente et quotidienne. Imitons par exemple ces confrères qui ont consacré toutes leurs instructions du Carême, ou du moins une grande partie de ces instructions, à commenter le Décret de 1905. Notre-Seigneur a béni leurs efforts : il bénira aussi les nôtres.

« Arrivé dans ma paroisse fin 1910, écrit un curé de France, je crois que les communions ne dépassaient pas 600 à cette époque. En 1912, vers la fin de l'année, j'ai commencé des prédications sur l'Eucharistie d'après le Décret : j'ai eu 900 communions. En 1913, j'ai continué de plus belle ; resultat : 2 230 communions. En 1914, j'ai consacré mes prédications du Carême à la Communion : je donne 250 à 300 communions par mois. » Puisse ce bon confrère trouver beaucoup d'imitateurs !

II. — Par rapport à la presse eucharistique.

La presse est un excellent facteur pour répandre les idées. Si l'on s'en sert beaucoup à notre époque pour assainir les esprits et semer les idées catholiques, pourquoi ne pas en user largement à l'égard de la doctrine eucharistique, et principalement de la doctrine de la communion? Voyons donc ce qu'on a fait sur ce point en France par rapport au Décret de 1905, surtout en ces dernières années.

1. *Revues eucharistiques.* — Nous parlions tout à l'heure des groupements paroissiaux dont les curés doivent profiter pour infuser à leurs membres une vie eucharistique plus intense. Un des moyens d'y arriver est de munir les bibliothèques paroissiales d'une ou plusieurs revues eucharistiques, afin de les faire circuler parmi les membres des diverses associations.

Grâce à Dieu, des prêtres zélés l'ont compris, et l'on pourrait citer l'exemple de telle et telle ville du Nord faisant circuler plus de 1 500 exemplaires du *Petit Messager du Très Saint Sacrement* afin de soutenir et d'alimenter la piété eucharistique de leurs œuvres. Il est à souhaiter que cet exemple soit suivi, au moins de loin, par d'autres paroisses : car il reste beaucoup à faire de ce côté ; la statistique sur laquelle s'appuie ce rapport a démontré, en effet, qu'à peine les deux tiers de nos paroisses étaient fidèles à le faire (1).

La Ligue des Femmes françaises et la Ligue patriotique des Françaises, si dévouées à répandre la bonne presse dans les paroisses, sauront bien aussi se mettre à la disposition de MM. les curés pour les aider à assurer aux œuvres une bonne revue eucharistique.

---

(1) Dans ce but, il ne sera pas inutile de signaler à l'attention du clergé les revues mensuelles suivantes :

Le *Petit Messager du Très Saint Sacrement* (11, rue Chateaubriand, Paris).

L'*Eucharistie* (Bonne Presse, 5, rue Bayard, Paris).

Pour le clergé, plus spécialement, il y a les *Annales des Prêtres-Adorateurs* (11, rue Chateaubriand, Paris), et l'*Action eucharistique*, du R. P. Lintelo, devenue aujourd'hui *Hostia* (9, rue Monplaisir, Toulouse).

2. *Bulletins paroissiaux.* — Un autre moyen est à la disposition du clergé : le *Bulletin paroissial.* Quelle paroisse n'a pas aujourd'hui son Bulletin? Dès lors, n'est-il pas juste que la doctrine, la vraie doctrine de la communion, ait sa place dans ces bulletins? Eh quoi ! on y donne bien de la place à tant de choses moins nécessaires et moins utiles, pourquoi n'y parlerait-on pas de la communion, qui, après tout, est le fondement de la vie chrétienne? Pourquoi n'y réfuterait-on pas tant de préjugés encore en règne sur ce point?

Je n'ignore pas qu'en général on a trop mesuré la place à l'Eucharistie dans les bulletins paroissiaux. Et cependant, la chose est faisable : qu'on demande, par exemple, à M. le doyen de Montbazens (Aveyron) comment il s'y prend ; chaque mois, il réussit à transformer son bulletin paroissial en vrai bulletin eucharistique, et ainsi, après avoir fait de sa paroisse une paroisse de communiants, la tient-il, grâce à son bulletin, toujours en éveil.

3. *Tracts eucharistiques.* — A l'occasion du Décret de 1905, il a été recommandé aux prêtres de travailler à donner la plus large diffusion aux tracts et opuscules qui, conformément au Décret, facilitent la pratique de la communion quotidienne. Il est surtout des circonstances où cette propagande semble toute placée : *v. g.* Triduum eucharistique, retraite de communion solennelle, retraites des groupements paroissiaux, etc.

Cette propagande a été faite. La preuve en est que certain tract eucharistique (1) a notablement dépassé le demi-million ; et que ceux du R. P. Lintelo sont parvenus : les uns à leur 35e, 45e et 65e mille, les autres à leur 85e et 160e mille. N'exagérons rien, toutefois : ces chiffres résultent d'une propagande faite et en France et dans d'autres pays. Il est encore des paroisses où l'on n'a pas encore songé à faire cette propagande, et d'autres où elle a été par trop insuffisante.

---

(1) *Une Résolution féconde : Je communierai souvent et pieusement* (feuillet de 4 pages).

Il est donc à souhaiter que les curés s'appliquent davantage à profiter des prédications plus solennelles qu'ils font donner à telle ou telle occasion, pour faire une large diffusion de tracts sur la communion.

Et afin d'obvier au reproche fait par plusieurs de ce que les revues et autres périodiques ne font pas connaître assez la liste et l'adresse de ces tracts, nous faisons appel à ces périodiques, surtout aux périodiques eucharistiques, pour contribuer à cet apostolat en faveur du Décret de 1905 (1).

4. *Le jansénisme dans les prières.* — Au Congrès de Metz, en 1907, on recommandait de ne plus reproduire, dans les livres de dévotion et dans les catéchismes, d'anciennes prières, ainsi que des actes avant et après la communion, qui sont contraires à l'esprit et parfois à la lettre du Décret *Sacra Tridentina Synodus* (2).

La même recommandation est malheureusement encore à faire aujourd'hui ; elle s'appuie sur les aveux suivants :

« Dans le catéchisme (de tel diocèse) il y a encore la réponse 8e de la leçon 62e, qui est inadmissible : « Pour la communion

(1) En attendant, voici une liste des principaux tracts sur la communion fréquente et quotidienne :

a) Aux bureaux du *Petit Messager du Très Saint Sacrement : Une résolution féconde :* Je communierai souvent et pieusement. — *L'Idéal :* La Communion fréquente des jeunes gens. — *La Communion des hommes.* — *De quelles grâces se prive* celui qui, par sa faute, manque une communion. — La Très Sainte Communion, notre Pain quotidien. — *Idées fausses* (réfutation des objections). — *Pourquoi tant de vaines craintes* vous éloignent-elles de la Communion fréquente et même quotidienne. — *Pourquoi ne pas communier tous les matins* où vous allez à la Messe ?

b) Opuscules du R. P. Lintelo, S. J. (chez Castermann, 66, rue Bonaparte, Paris). *La Communion fréquente quotidienne :* Pour les hommes ; A la jeunesse ; Aux Enfants de Marie ; Pour les enfants du peuple (jeunes gens, jeunes filles). — Aux parents : La Communion fréquente des enfants.

c) Bonne Presse, 5, rue Bayard, Paris. Dans les *Causeries du Dimanche*, on trouvera douze Causeries sur la Communion quotidienne.

d) A la librairie eucharistique, 205, chaussée de Wavre, Bruxelles : les six opuscules du chanoine Bouchat, de Namur, sur la *Sainte Communion*, et quelques autres.

(2) Cf. Rapport du R. P. Couet sur la Ligue sacerdotale eucharistique.

fréquente, il faut encore être exempt de *tout attachement volontaire au péché véniel.* » (*Sic* après neuf ans ! ! !)

« Un passage des prières de la Messe, dans le catéchisme diocésain, à l'endroit de la Communion, écrit un autre prêtre, pourrait être modifié avantageusement, et rendu plus conformé à l'esprit du Décret de 1905. » (Ce correspondant ne nous a malheureusement pas donné le texte en question : peut-être s'agit-il de la communion spirituelle, manière janséniste.)

Un autre dit : « J'ai fait des observations à des auteurs qui impriment des prières de la Messe traduites en français, où il n'est parlé que de la *communion spirituelle*, et où la communion sacramentelle est totalement laissée de côté. »

Cette observation est très juste ; et nous ajoutons qu'il faudrait aussi corriger, dans les paroissiens, les formules qui accordent *autant* de grâces à la communion *spirituelle* qu'à la communion sacramentelle, telle celle qui commence par ces mots : « *Qu'il me serait doux, ô mon aimable Jésus* », etc., formules qui exigent de si parfaites dispositions pour la Communion (par exemple : « piété *tendre*, foi *plus vive*, espérance *plus ferme*, charité *plus épurée* ») que les âmes hésitent et reculent.

N'oublions pas ce qu'enseigne le Catéchisme du Concile de Trente (Sess. XIII, c. xx) : « Ceux qui peuvent se mettre en état de recevoir le sacrement du Corps de Notre-Seigneur, et qui se contentent de faire la communion spirituelle, se privent eux-mêmes de biens immenses et célestes. » Et il ajoute que ceux qui sont animés de désirs ardents, « s'ils ne retirent pas de ce sacrement tous les fruits qu'il contient, en reçoivent néanmoins de très considérables ». C'est dire assez haut que la communion spirituelle ne saurait être profitable à celui qui, pouvant communier sacramentellement, ne le voudrait faire ; et condamner du même coup les formules jansénistes encore en cours à notre époque.

Prêtres, faisons donc une guerre sans relâche au jansénisme partout où nous le rencontrerons.

III. — Par rapport à la dispensation de la communion conformément au Décret de 1905.

A ce titre, nous rattacherons tout ensemble et le rôle du confesseur en tant qu'il doit faciliter la communion aux âmes, et le rôle du ministre dispensateur des divins mystères en tant qu'il doit rendre facile l'accès à la Table sainte.

1. *Le confesseur.* — L'influence du confesseur est immense en ce qui concerne l'application du Décret *Sacra Tridentina Synodus.*

a) *Sa science du Décret.* La première condition exigée de lui, c'est qu'il possède à fond la doctrine du Décret : sous peine de donner une direction pas assez en rapport avec l'esprit du Décret, ou même (cela s'est vu : qu'on lise, par exemple, dans le tome II de l'*Action eucharistique* du P Lintelo, le fait qui y est raconté à la page 161) une direction à rebours.

Aussi il paraît digne de tout éloge, ce prêtre qui disait s'être imposé, pendant cinq années consécutives, une étude sérieuse du Décret afin d'éliminer toute la doctrine janséniste qu'on lui avait enseignée autrefois au Grand Séminaire.

b) *Son assiduité au confessionnal.* Possédant la doctrine véritable sur la pratique de la communion, il faut que les confesseurs se tiennent *fidèlement* au confessionnal à la disposition des pénitents.

On peut dire que cette assiduité existe d'une manière générale.

Il y a cependant quelques restrictions à faire ici et là. Dans certaines paroisses, écrit-on, les œuvres extérieures absorbent tout le temps, « retardent le coucher du curé ou des vicaires et aussi leur lever matinal » ; dès lors, plaintes de plusieurs âmes qui auraient besoin du prêtre avant de pouvoir communier, et ne le trouvent pas ; et ajoutons : ne le trouvant pas facilement, elles délaissent la communion. Dans d'autres paroisses, surtout en ce qui concerne les enfants, certains reculeraient devant une fréquence de confessions qui leur imposerait un ministère trop

chargé (1) : mais ceux-là ne songent peut-être pas assez que chasser le démon d'une âme d'enfant, de jeune homme, pour y introduire Jésus par la communion, vaut bien qu'on se donne un peu de peine.

Dans une région qui compte parmi les meilleures de France, l'Ouest, où, par conséquent, les éléments abondent pour avoir des paroisses de communiants, règne trop encore, même chez les personnes pieuses, le grand principe janséniste : « Pas de confession, pas de communion ! » Il y a là toute une éducation à faire. On y travaille, grâce à Dieu ; mais que de difficultés ! Malgré tout, ne perdons pas courage : et, en particulier, donnons aux enfants des catéchismes des règles sûres en ce qui concerne ce dernier point, et à tout prix habituons les personnes pieuses à communier sans se confesser trop souvent et surtout à ne jamais venir à confesse quand les confessionnaux sont assiégés, par exemple la veille des fêtes.

c) *Ses exhortations à la communion.* Au confessionnal, le confesseur n'oubliera pas qu'il est de son devoir « d'exhorter *fréquemment et avec zèle* » ses pénitents à communier souvent, et si possible, chaque jour. Par conséquent, non pas seulement à *date fixe :* ainsi le premier vendredi ou premier dimanche du mois, mais *le plus souvent possible ;* non pas seulement les grandes personnes, mais aussi les *enfants* ayant fait leur première Communion.

Or, le groupe des personnes pieuses mis à part, il semblerait que l'on se soit cru obligé de s'arrêter la plupart du temps à la communion à date fixe. Et l'on en donne plusieurs raisons. En certains diocèses, il y a « pénurie de prêtres ». Ailleurs, on se heurte, surtout dans les paroisses de campagne, à « l'éloignement de l'église » et, par suite, à « la difficulté d'assister à la Messe, à cause du mauvais temps pendant l'hiver, à cause des

(1) Ici nous avons en vue, non pas les confessions des enfants *en masse*, à telle date déterminée, par exemple chaque mois, mais plutôt ces confessions rendues nécessaires en vue de la communion, pour certains surtout, au risque de devenir fréquentes.

travaux pendant l'été ». Ici, c'est, avec les difficultés précédemment énoncées, « l'opposition apportée par les maris, les chefs de famille et les patrons ». Mais aussi, avouons-le, ici et là le clergé y va d'un certain parti pris. Telle cette phrase relevée dans une lettre : « Beaucoup de prêtres n'ont à apporter (contre la mise en pratique du Décret de 1905) d'autre raison que celle du moindre effort. En général, ajoute-t-on, on est porté à critiquer ce qui vient de Rome. » Et comme pour faire écho à cette triste constatation, un prêtre d'un autre diocèse écrit : « Je constate dans mes rapports avec le clergé la difficulté de les convaincre de l'absolue obligation de l'obéissance filiale aux décrets de Pie X dans leurs différents articles et prescriptions : sans être pessimiste, je crois que nous sommes loin de compte avec les volontés formelles du Saint-Père. » Ailleurs encore, « on exagérera les difficultés de l'application du Décret », et on fera valoir à l'excès « le danger des mauvaises communions ». Un curé d'un diocèse qui n'est pas des meilleurs écrit : « On ne connaît pas assez la doctrine eucharistique. Il n'y a pas d'entraînement ; beaucoup n'ont même pas essayé. Ou bien on dit que c'est impossible chez nous, pays d'indifférence religieuse par excellence, et alors on n'ose pas parler de la communion *quotidienne*, sous prétexte qu'on n'y arrivera jamais. — C'est un grand tort, à mon humble avis, ajoute l'excellent curé ; et la preuve, c'est qu'ici je n'avais qu'une seule personne à la communion fréquente à mon arrivée (fin 1910). Aujourd'hui, j'ai une dizaine de personnes qui communient chaque jour ou presque, et pourtant toutes ont des occupations familiales ou agricoles. »

Et pour faire prendre aux enfants l'habitude de la communion fréquente et quotidienne, que de difficultés ont surgi en France ! Tout d'abord le clergé a eu à se buter à *l'indifférence des familles*, et même à *l'opposition* systématique de plusieurs parents : de là, découragement ou au moins ralentissement dans l'entier accomplissement des Décrets sur la communion. Autre constatation qui a beaucoup donné à réfléchir : « les enfants

appartenant à des familles peu chrétiennes cessant d'assister au catéchisme, sous prétexte qu'ils avaient fait la communion privée. » Dans les diocèses où se trouvent des paroisses ayant des villages ou des hameaux éloignés, on « allègue la difficulté du jeûne eucharistique pour les enfants ». Là où les enfants sont nombreux et appartenant à des pays de foi, c'est la difficulté des « innombrables confessions » qui arrête. Enfin — je laisse ici parler un curé qui a de l'expérience, — « dans les paroisses, les *divergences* de vue et de pratique chez les membres du clergé ont produit des effets désastreux (1). Ici le décret concernant les enfants a été accepté par les parents comme il leur était proposé par le clergé de la paroisse, c'est-à-dire comme obligatoire... Mais, à côté, le curé déclarait en chaire qu'il n'admettrait point les enfants à la sainte Table avant leurs douze ans (âge requis pour la communion solennelle). De tels exemples pèsent lourdement sur les paroisses où le Décret avait commencé à produire des fruits, d'autant plus que les parents trouvent que c'est bien assez d'avoir à veiller sur leurs enfants pour la *grande* communion sans avoir à les y préparer pour tant de *petites* communions. »

Quoi qu'il en soit de ces difficultés, prêtres, montrons-nous, en théorie et en pratique, les fils dociles du Saint-Père, et prenons comme règles celles-là mêmes qui ont été fixées par Rome dans le Décret *Sacra Tridentina Synodus* : « Engager à communier ceux que nous trouverons bien disposés, et, dans ce but, les y exhorter fréquemment et avec beaucoup de zèle » (art. 6) ; faire notre possible pour exciter ces bonnes dispositions dans ceux qui ne les auraient pas, car « les confesseurs doivent bien se garder de détourner de la communion fréquente et quo-

---

(1) Exemple d'obéissance (?) au Décret de 1910 cité par le même curé : « En tel grand collège de plus de 400 élèves, dirigé par d'anciens Frères, pourtant pieux personnellement et où il y a deux aumôniers, il n'est pas admis qu'un enfant communie avant l'âge de douze ans, en raison des difficultés qu'il pourrait y avoir à faire communier les uns plutôt que les autres. »

tidienne quiconque sera en état de grâce et voudra communier avec une intention droite » (art. 5), la communion « devant être accessible à tous les fidèles, de quelque classe ou condition qu'ils soient » (art. 1er).

2. *Le dispensateur de la communion.* — Un fait consolant qui a été constaté sur tous les points de notre pays, c'est l'augmentation, parfois considérable, du nombre des communions. Pour s'en rendre compte, on n'aura qu'à relire les statistiques qui ont été relevées par les principales revues eucharistiques les plus répandues. Contentons-nous des deux relevés suivants : 1° Dans un des bons diocèses de notre pays, on évaluait à 150 000 le nombre des communions en 1904 pour la ville épiscopale. Ce nombre est monté à 200 000 en 1908, et à 250 000 en 1913. A la campagne, pour 40 paroisses rurales, on a compté 100 000 communions en 1905, 170 000 en 1908, 260 000 en 1913. — 2° Voici d'autres chiffres fournis par le curé d'une paroisse de 2 800 habitants, agriculteurs et herbagers, dont 600 résident dans un rayon d'un kilomètre de l'église, et tous les autres à une distance variant entre 2 et 5 kilomètres : « L'année 1901 enregistra 25 000 communions ; — depuis deux ans, nous en avons 45 000. Et ce nombre serait doublé sans la distance et les travaux de la campagne. Nous donnons de 8 à 900 communions par semaine, dont la moitié chaque dimanche. » (1) Le point de départ de

(1) Il ne faudrait pas toutefois exagérer l'éloquence des chiffres pour prouver que le nombre des *communiants* a augmenté. Un exemple suffira à faire comprendre la chose : il est emprunté à un rapport sur la *Communion fréquente des femmes* dans un diocèse. En 1913, le curé d'une paroisse de ville qui compte 5 000 catholiques obtient 17 000 communions, alors que, il y a six ans, quand la paroisse commençait, il n'y en avait que 4 500. « Mais d'où viennent ces 17 000 communions ? Eh bien, le plus gros morceau vient d'une *vingtaine* de personnes qui communient tous les jours. Multipliez par 360, cela donne 7 200 communions. Et si j'ajoute à ces chiffres une *trentaine* de personnes qui communient en moyenne deux fois ou une fois par semaine, j'atteins facilement le chiffre de 10 000 communions, uniquement avec 50 personnes. Et comme ma population totale est environ de

cette augmentation a été d'une part l'application du Décret de 1905, mais surtout la mise en vigueur du Décret de 1910.

3. *Sa condescendance.* — Ici vient se placer une question qui est la conséquence logique de tout ce qui a été examiné dans ce rapport. On ne cesse de répéter, dira-t-on, que le prêtre doit exhorter fréquemment et avec zèle les fidèles à communier souvent et tous les jours ; mais, à leur tour, les fidèles trouvent-ils toujours facilement le prêtre pour leur donner la communion ?

En général, disons-le, le clergé se montre très condescendant pour distribuer souvent la communion, soit avant, soit pendant, soit après la Messe, soit même en dehors de toute fonction paroissiale. Je me borne à un exemple emprunté à la paroisse Saint-Donatien, au diocèse de Nantes : « Nous favorisons, dans la paroisse (elle a de 13 à 14 000 habitants), la communion quotidienne. Pour cela nous employons le moyen suivant : à chaque demi-heure, depuis 5 h. 1/2, il y a plusieurs Messes en même temps ; et à tous les autels où se disent ces Messes, les fidèles peuvent communier : à cet effet, l'enfant de chœur passe dans les rangs et compte le nombre de personnes qui désirent communier ; il y a une boîte d'hosties sur chaque autel. » (Et ceci soit dit sans préjudice des communions qui se font à l'autel de la Sainte Réserve.)

Cependant, on trouve ici et là des prêtres qui, loin de multiplier les facilités d'accès à la Table sainte, les restreignent au contraire, quand ils ne les suppriment pas tout à fait. « Quelle tristesse, par exemple, de voir les enfants d'une école libre arriver pleins de zèle à 6 h. 1/4 pour communier à 6 h. 1/2 et se trouver obligés d'attendre *jusqu'à 7 heures!* Et pourtant, dans

---

5 000 âmes, cela fait une moyenne d'une personne sur 100. Malgré le progrès, c'est encore un peu maigre. » Le rapporteur, transportant ensuite ces données à 31 paroisses, arrive à cette proportion pour le diocèse : une femme sur 70 communiant chaque jour ; une sur 50 communiant chaque semaine. Il y a donc beaucoup à faire encore.

cette église, trois Messes avaient été dites avant 6 heures, quatre autres furent dites à 7 heures. N'y a-t-il pas là de quoi refroidir le zèle le mieux trempé (1) ? »

Et quels prétextes allègue-t-on ? « Prétextes d'ordre », répond un zélé missionnaire qui affirme avoir vu le fait se produire en trop grand nombre de paroisses ; « pour éviter des abus », prétend-on dans telle et telle paroisse de grande ville.

Prétextes qui sont loin d'être conformes à l'esprit du Décret de 1905, et qui doivent être renversés par une formule heureuse proposée dans une journée sacerdotale eucharistique tenue à Sainte-Thérèse, au diocèse de Montréal : *La Communion à demande, tout est là !*

Que ceux qui les tiennent encore ou seraient tentés de les favoriser imitent plutôt la soumission d'un curé d'une importante paroisse de France : pris à partie par quelques-uns de ses paroissiens, pendant une séance de travail à un petit Congrès eucharistique tenu, il y a deux ans, dans sa paroisse, il s'entendit reprocher de ne pas distribuer assez souvent la sainte Communion et de priver de communion des hommes pressés d'aller à leur bureau ou à leur travail. Le pauvre curé fut bien un peu embarrassé dans sa réponse. Mais l'affaire n'en demeura pas là : elle fut déférée au jugement de l'évêque du diocèse, qui s'empressa d'écrire au curé de rendre plus facile l'accès à la Table sainte. Le pasteur s'empressa d'obéir, et nous savons aujourd'hui que tout le monde est satisfait. Puisse ce curé trouver des imitateurs de son humble soumission !

CONCLUSION

Chaque prêtre devrait avoir principalement pour but de travailler, par tous les moyens dont dispose le zèle sacerdotal, à répandre la doctrine et la pratique du Décret *Sacra Tridentina Synodus*. Aussi nous faisons le vœu que soit de plus en plus

---

(1) Cf. *Action eucharistique*, juin 1914, p. 57.

connue et appréciée l'association qui, sous le nom de *Ligue sacerdotale eucharistique pour propager la communion quotidienne*, fut érigée canoniquement à Rome le 27 juillet 1906, et dont le titre dit suffisamment le but (1).

Les résultats du Décret « Sacra Tridentina Synodus » dans les collèges

RAPPORT DE S. G. Mgr EYSSAUTIER

évêque de La Rochelle et Saintes.

Messeigneurs et Messieurs,

Le Comité permanent des Congrès eucharistiques internationaux a bien voulu me demander le rapport sur « les résultats du Décret *Sacra Tridentina Synodus* dans les collèges ».

J'ai accepté avec empressement cette tâche et m'y suis appliqué avec amour. Mon humble travail était animé et soutenu par le souvenir de ces jeunes d'autrefois à qui, près de

---

(1) A cette intention, nous nous permettons d'en faire connaître les conditions d'admission, ainsi que les privilèges et indulgences.

I. Conditions d'admission. — Tout prêtre peut en faire partie, s'il s'engage, sans obligation de conscience cependant, à poursuivre ce but, en se livrant à l'apostolat de la communion fréquente, soit par la prière, soit par la prédication, soit par la presse, soit par tout autre moyen de propagande. Il faut, de plus :

1° Faire inscrire ses nom et prénom sur le registre de l'œuvre. (Centre pour la France et la Belgique : Bruxelles, 205, chaussée de Wavre.)

2° Recevoir les *Annales des Prêtres-Adorateurs*, ce périodique étant aussi l'organe officiel de la « Ligue sacerdotale de la Communion ». Prix : 2 francs par an pour la France et la Belgique (étranger, 2 fr. 50).

II. Privilèges et indulgences. — 1° Les prêtres inscrits dans la Ligue peuvent jouir de l'autel privilégié personnel trois fois par semaine, à condition qu'ils n'aient pas déjà autrement ce privilège ;

2° Ils peuvent célébrer une heure avant l'aurore et une heure après midi ;

3° Ils peuvent distribuer la sainte communion à toute heure du jour, depuis une heure avant l'aurore jusqu'au coucher du soleil ;

4° Ils peuvent gagner une indulgence plénière à toutes les fêtes pri-

quarante ans, il me fut donné de consacrer mon dévouement et de m'efforcer de rendre la communion familière, puis par la vision de ces jeunes d'aujourd'hui et de demain qui montent à l'horizon et que nous devons amener, interprètes des providentielles instances du Pape, c'est-à-dire de l'Eglise et du Christ, à communier souvent, à communier chaque jour.

Alors, se lèveraient tour à tour des générations sanctifiées, qui, régénérant par la vertu d'un sang nouveau et divin notre France intoxiquée et anémiée, referaient à fond sa robuste santé. Alors renaîtrait et s'entretiendrait la vie chrétienne, et là seulement est le salut. Alors, et par l'Eucharistie, rayonnerait la royauté sociale du Christ, autour de laquelle ce Congrès jubilaire a très heureusement fait graviter tous les travaux de son programme.

Daigne Notre-Seigneur m'accorder la grâce d'y contribuer pour ma très modeste part !

Afin de traiter complètement ce sujet, en le maintenant dans ses limites, je le divise en quatre parties :

1. Le Décret, dans sa mention spéciale de la jeunesse des collèges ;

2. Les motifs de cette mention spéciale ;

3. Les résultats à l'heure présente ;

4. Les moyens de promouvoir la communion fréquente et quotidienne dans les collèges, avec les réponses aux objections et aux difficultés.

---

maires des Mystères de la foi, de la Très Sainte Vierge et des saints apôtres ;

5° Ils peuvent gagner une indulgence de 300 jours pour chaque œuvre de piété ou de charité qu'ils feront conformément au but de la Ligue sacerdotale ;

6° Pour le « Triduum » qui aura lieu conformément à l'instruction annexée aux statuts, ils peuvent donner au peuple, après la communion générale, la bénédiction papale avec l'indulgence plénière ;

7° Les confesseurs inscrits dans la Ligue peuvent faire gagner « une fois par semaine » l'indulgence plénière aux pénitents qui ont coutume de communier tous les jours ou presque tous les jours ;

8° Les membres de la Ligue ont, moyennant le consentement de l'Ordinaire du lieu où ils désirent user du privilège, le pouvoir de bénir les chapelets en y attachant les indulgences dites des Pères Croisiers.

I. — Le Décret dans sa mention spéciale de la jeunesse des collèges.

Le Décret *Sacra Tridentina Synodus* du 20 décembre 1905, quinze jours après la loi de Séparation, déclare que la communion fréquente et quotidienne des fidèles répond au désir de Notre-Seigneur et de l'Eglise, s'accorde avec la pratique des premiers chrétiens, exige simplement l'état de grâce, accompagné d'une intention droite et pieuse, et l'avis conforme du confesseur, qui ne doit ni ne peut s'y opposer, si les précédentes exigences sont remplies. Pour que les dispositions plus parfaites des communiants augmentent les effets du sacrement, il faudra pourvoir, ajoute le Décret, à une soigneuse préparation et à une action de grâces convenable, selon les facultés, la condition et les obligations de chacun.

Permettez-moi d'attirer et de retenir votre pensée la plus attentive sur « l'intention droite et pieuse », expressément requise. Je me défends de rien exagérer, mais n'est-ce pas ce qui risque, surtout chez des enfants, de faire défaut trop souvent ? Il importe, dès le début, de la mettre en plein relief. Nous y serons ramenés sans cesse, parce qu'elle dégage, dans sa vérité, sa dignité et sa beauté, le sens de la communion, parce qu'elle réduit à néant les principales objections et jette sur la conduite à tenir dans la pratique une décisive lumière. D'après les termes du Décret, « elle consiste en ce que le communiant ne soit pas conduit par l'habitude, par la vanité, ou par des raisons humaines, mais qu'il communie pour plaire à Dieu, pour s'unir plus étroitement à lui par la charité et pour opposer ce remède divin à ses infirmités et à ses défauts ».

Cette intention renouvelée par les communiants de chaque jour n'est-elle pas une préparation et une action de grâces perpétuelles, suppléant à la préparation et à l'action de grâces immédiates, que l'on ne peut pas toujours prolonger, comme ce serait désirable.

Si nous complétons ce Décret par le Décret *Quam singulari*

du 8 août 1910, qui rappelle le droit et l'obligation pour les enfants de s'approcher de la sainte Table, dès l'âge de discrétion, nous résumerons la pensée de l'Eglise dans cette brève formule : communier le plus tôt, le plus souvent, le mieux possible. Nul Pape n'aura autant que Pie X travaillé à l'universelle réalisation de cet idéal. Ce sera la meilleure gloire d'un pontificat marqué par tant de saintes et sages hardiesses. Oui, il mérite d'être appelé le Pape de l'Eucharistie.

La communion quotidienne doit donc constituer « le régime normal » d'un bon chrétien. Aucun évêque, aucun prêtre ne saurait être fondé à compliquer les exigences, en prétendant que, pour communier chaque jour, il faut des conditions différentes de celles nécessaires pour toute autre communion.

Or, la jeunesse des collèges est mentionnée spécialement dans le Décret et reçoit un appel de prédilection. Voici le texte du septième article : « Que l'on propage la communion fréquente et quotidienne surtout dans les instituts religieux, quels qu'ils soient... Que rien ne soit négligé pour la promouvoir aussi dans les Séminaires, dont les élèves aspirent au service de l'autel ; de même dans les autres maisons d'éducation chrétienne de toute nature, *in aliis christianis omne genus ephebeis.* »

Ainsi, dans cette instante recommandation de la communion fréquente et quotidienne, la jeunesse des collèges est l'objet d'une attention privilégiée, qu'elle a l'honneur de partager avec les religieux et les séminaristes. Et nous ne croyons pas fausser le sens du Décret, nous lui attribuons au contraire toute sa portée, si nous estimons qu'il vise l'école primaire privée et publique, l'école primaire supérieure, l'école professionnelle, les établissements d'enseignement secondaire, même les lycées, les écoles normales, les étudiants d'enseignement supérieur, les hautes écoles de l'Etat, et par extension les patronages, l'association catholique de la Jeunesse française, les Noëlistes et autres groupements similaires de jeunes.

Selon nos fonctions et nos relations, il nous incombe à nous,

prêtres, de déployer tous les efforts de notre zèle pour que, partout où sont groupés ou associés des jeunes, la communion soit en honneur, même dans les milieux en apparence les moins favorables.

II. — Les motifs de cette mention spéciale.

Les motifs généraux de la communion fréquente et quotidienne se spécialisent et s'accentuent, quand ils s'appliquent à la jeunesse des collèges.

Redisons ces motifs généraux, qui se confondent avec les bienfaits de la communion. En quels termes précis et sublimes Notre-Seigneur les a présentés ! « Celui qui mange ma chair vivra... Il demeure en moi et moi en lui... Il vivra par moi, comme je vis par mon Père... Je suis le pain vivant descendu du ciel, pour que celui qui en mange ne meure point... Même s'il meurt, il revivra. » Il s'agit, bien entendu, de la vie et de la mort spirituelles. Là se concentrent les bienfaits de la communion et donc ses motifs, avec une sorte d'appel à la communion quotidienne, suggérée par l'image du pain. Comme l'expliquent et le Concile de Trente et le Décret, nous communions, non pas en premier lieu pour rendre honneur et respect à Notre-Seigneur, ni pour trouver une récompense à notre vertu, mais pour vivre persévéramment de la vie divine, c'est-à-dire de la grâce sanctifiante, lier notre âme à Notre-Seigneur par une interpénétrante intimité et donc réprimer les tentations, nous préserver des péchés graves, nous aider, en cas de chute, à nous relever, effacer les fautes légères de chaque jour. C'est, dit le Concile de Trente, « l'antidote qui nous libère des fautes quotidiennes et nous préserve des péchés mortels ». Et dans la troisième oraison avant la Communion de sa Messe, le prêtre demande : *Perceptio corporis tui... pro tua pietate, prosit ad tutamentum mentis et corporis et ad medelam percipiendam.* Les douceurs et consolations sensibles ne sont pas un fruit essentiel ni donc constant de la communion. Mais comment l'âme communiante ne jouirait-

elle pas d'une joie profonde, causée par la paix et la sécurité de la grâce !

Notons que, si nous sommes ainsi immunisés, ce n'est point à la façon d'un sérum inoculé, produisant fatalement son effet physique, sans notre participation. Le sacrement, et ici c'est la personne même de Notre-Seigneur Jésus-Christ, agit selon la nature des causes morales, fortifiant, sans la forcer, notre volonté, qui apporte une part de collaboration indispensable. Ainsi doit se comprendre l'*opus operatum.*

Or, les motifs de communier revêtent, chez les jeunes, une actualité, une facilité, une fécondité spéciales.

Leur actualité ou, si vous préférez, leur opportunité apparaît aussitôt. N'est-ce pas, en effet, l'âge où les impressions se succèdent, neuves, vives, prenantes, où la raison et le libre arbitre, ces facultés dirigeantes encore mal assurées, laissent dominer trop aisément les puissances inférieures, les opérations sensitives, « ces folles qui se plaisent à faire les folles », où les passions s'éveillent, exerçant leurs séduisantes surprises et emprises et leurs poussées impétueuses contre une impuissante faiblesse ? N'est-ce pas l'âge où, sous les prestiges de la baguette imaginative, tout devient tentation ? N'est-ce pas l'âge où se contractent les premières associations d'idées, les premières habitudes, où une première mentalité s'ébauche, dont la vie entière se ressent ? Seule, l'alimentation divine fréquente et quotidienne comble ces lacunes, corrige ces insuffisances, entretient une lumière et une force qui dépassent et remplacent la nature.

Par ailleurs, et nous y apercevons une compensation, en même temps que des dangers et des besoins plus pressants, les motifs de la communion bénéficient, dans nos collèges, d'une entrée et d'un accueil plus faciles. Les enfants sont moins retenus par les préjugés, les préoccupations matérielles, les plis déjà pris. La Providence les place en perpétuel contact avec le prêtre, et, d'ordinaire, ouverts, confiants, prompts, si nous les aimons, à accepter notre action, assez généreux pour être conquis par un tel idéal. Oui, si nous les aimons, ces âmes, si nous avons

conscience de nos responsabilités, le collège nous offre, à chaque instant, la ressource d'établir, surtout pour les pensionnaires, une sorte d'atmosphère eucharistique, et, par l'effort unanime de notre éducation, de créer une âme commune eucharistique. Eux-mêmes nous fourniront alors des élites d'auxiliaires et d'entraîneurs vers la sainte Table.

Nous comprenons déjà la fécondité des influences de la communion. Elles s'affirment plus communicatives, dans le collège même, où une continuelle interdépendance lie, solidarise, tend à unifier, parmi la diversité des caractères, les manières de juger, de sentir et de vouloir, détermine enfin ce que l'on nomme l'esprit d'une maison. Ces influences grandissent en étendue. Ces jeunes, venus de divers points et de diverses familles, y rapportent avec eux leurs exemples. Or, ces exemples, qui montent, empruntent à leur charme, à leur ingénuité, à leur discrétion, une autorité plus efficace qu'on ne suppose. Grâce à nos élèves, l'Eucharistie prend peu à peu possession de la France. Ces influences grandissent en portée. Les vocations ecclésiastiques et religieuses se multiplient. Et, pour tous, ce sont, du moins, des provisions d'idées, d'énergies, de résolutions, qui souvent décident de l'avenir chrétien après le collège et qui, dans la crise des pires égarements ou dans la maladie chronique de l'indifférence, préparent des retours et des réveils. Même en dehors du domaine surnaturel, l'influence eucharistique se traduit, chez les élèves, par la plus bienfaisante répercussion sur la robustesse physique, la discipline, le travail et le succès.

Aux premiers communiants français, pèlerins de Rome, Pie X disait, le 14 avril 1912 : « Vous serez le trésor de vos familles, que vous consolerez par votre bonne conduite et que votre seul exemple gagnera à la fréquentation de la sainte Eucharistie. A l'école, vous provoquerez par votre piété l'émulation de vos jeunes condisciples. A la paroisse, tous vous regarderont comme des anges tutélaires. Enfin, partout autour de vous, par votre prière, votre sagesse, par les seuls attraits de

votre modestie, vous contribuerez, autant qu'il est en vous, à la conversion des pécheurs et au retour à Jésus-Christ des incrédules et des indifférents. » Aux étudiants belges d'Université, le cardinal Mercier parlait ainsi, le 8 décembre 1907 : « Voulez-vous, chers jeunes gens, protéger votre foi, l'affermir, être chastes, forts, généreux, sentir en vous le frémissement des ardeurs désintéressées, communiez souvent, communiez même tous les jours. »

Un supérieur m'écrit : « Dans nos collèges, dans tous les groupements de jeunes, la parole du Pape doit être prise à la lettre : *La communion quotidienne est la condition préliminaire de toute vie chrétienne.* Nous tous, prêtres, nous manquerions au plus grave devoir si nous n'exhortions pas *fréquemment* et avec beaucoup de zèle les enfants et les fidèles à cette pratique. »

L'œuvre des « Prêtres Educateurs », fondée en 1900 et dirigée par le P. Lambert, qui, bien avant le Décret, préconisait de toutes ses forces la communion fréquente et quotidienne dans les collèges, s'y emploie, depuis, plus ardemment encore. Le P. Lintelo, dans l'*Action eucharistique*, en est aussi l'apôtre infatigable. Et le P. Durand s'est rendu populaire par son apostolat eucharistique auprès des enfants.

III. — Les résultats à l'heure présente.

Nous arrivons à la partie documentaire du rapport. Depuis le Décret, où en est, dans nos collèges, la pratique de la communion fréquente et quotidienne? Voilà surtout ce qui était demandé au rapporteur. Et nous sommes conduits logiquement à examiner aussi quels effets ont été constatés partout où est adoptée cette pratique.

Mais rien de plus malaisé que les enquêtes de ce genre. Malgré le bienveillant concours de M. le chanoine Lahargou, président de l'*Alliance des maisons d'éducation chrétienne*, que nous avons aussitôt appelé à notre aide, malgré le soin qu'il

a pris de dresser un questionnaire et de le faire parvenir par l'organe de l'*Enseignement chrétien* aux supérieurs de plus de trois cents établissements, malgré l'insistance presque indiscrète que nous avons mise à solliciter des documents par l'envoi de feuilles imprimées, où chaque question était suivie d'une large place pour la réponse, nous n'avons obtenu qu'une cinquantaine de comptes rendus.

Mais comme ils nous renseignent sur des collèges appartenant aux plus diverses régions de la France et qu'ils sont rédigés avec un scrupuleux souci d'être exacts et complets, nous y trouvons un arrêté de situation très appréciable, bien que réduit, qui nous autorise peut-être à présumer des résultats de l'ensemble.

Plusieurs rapports sur ce sujet ont été successivement présentés par le P. Lambert aux Congrès eucharistiques de Cologne, de Montréal, de Madrid, de Vienne. Ils enregistrent un *crescendo* sensible. D'après lui, la moyenne des communions, depuis 1910, s'est élevée d'un tiers à deux tiers, dans la majorité des maisons d'éducation.

Le rapport présenté par M. le chanoine Lahargou au Congrès annuel de l'*Alliance*, en septembre 1910, nous servira de terme de comparaison.

Dans les Séminaires, 30 sur 73 avaient la communion quotidienne, à des degrés très divers, depuis 100 pour 100 dans une école cléricale jusqu'à 10 pour 100, en passant par 90, 80, 30, 20 pour 100.

Dans les collèges, 26 sur 100 pratiquaient la communion quotidienne. La fréquente communion y atteignait dans deux maisons la proportion de 75 pour 100 ; dans deux, 60 pour 100 ; dans quatre, 50 pour 100 ; dans six, 40 pour 100 ; dans dix, 30 à 35 pour 100 ; dans onze, 20 à 25 pour 100 ; dans seize, 10 pour 100. Mais le rapporteur déclare que 26 maisons n'ont rien répondu sur ce point précis et que la moitié des réponses ne répondait pas. Ce qui prouve combien ces sortes d'enquêtes subissent d'aléas, même quand elles sont menées avec les plus sérieuses garanties.

Les effets constatés partout où fleurissait la communion fréquente et quotidienne étaient : plus de discipline, plus d'ouverture, de délicatesse de conscience et d'esprit de sacrifice, plus de vocations ecclésiastiques et religieuses. On ne signalait pas une notable amélioration du travail.

Voici les documents de notre enquête, datant des trois derniers mois de 1914 :

Dans les Séminaires, 14 sur 16 pratiquent la communion quotidienne. Encore les deux Séminaires éliminés ont-ils adressé des réponses plutôt imprécises que négatives, qui ne nous permettent pas d'interprétation ferme. Suit la proportion par ordre décroissant. Deux maisons s'élèvent à 100 pour 100. Les autres s'échelonnent ainsi : 95, 93, 90, 60, 50, 40, 30, 26, 20, 12 pour 100. Dans toutes, sauf quelques-uns qui en sont restés à la communion hebdomadaire, on communie fréquemment.

Dans les collèges, sur 25, 22 pratiquent la communion quotidienne, selon les proportions suivantes. Une maison se sert de cette évaluation · « la très grande majorité ». Les autres accusent ces divers degrés décroissants de pourcentage : 80, 75, 60, 42, 33, 30, 17, 15, 14, 10, 6, 5, 4 pour 100. A peu près partout les communions sont au moins hebdomadaires. Elles sont fréquentes dans la plupart.

Cet immense progrès dépasse les prévisions les plus optimistes.

Il est à noter que dans ces pourcentages trois maisons belges de l'*Alliance*, dites maisons d'exil, figurent en première ligne. Les établissements de Belgique, en général, nous ont devancés et nous donnent l'exemple.

Remarquons cette note d'un supérieur : « Les aînés ont pris la tête du mouvement depuis deux ans. » Il en est ainsi dans plusieurs autres maisons. D'ordinaire, les moyens se montrent les moins faciles à décider. Nous citons cependant, et avec joie, dans notre diocèse même, une institution où les moyens atteignent le pourcentage le plus élevé des trois divisions.

L'externat est presque toujours un grand obstacle. A peu

près partout, les externes se bornent à la communion hebdomadaire. Cependant, signalons un externat belge, où 14 élèves pour 100 font la communion quotidienne et 20 pour 100 la communion fréquente; un externat français, où 5 pour 100 font la communion quotidienne et 10 pour 100 la communion fréquente. Dans une autre maison, une quinzaine sont à la communion quotidienne. Ces résultats se contrôlent assez difficilement, parce que beaucoup d'externes communient dans les églises paroissiales. C'est surtout à la négligence et à l'insouciance des parents qu'est imputable cette infériorité.

Reste à constater quels effets ont suivi la communion fréquente et quotidienne, et il importerait au plus haut point de savoir ce qu'elle devient en vacances et après le collège.

Dans les Séminaires, meilleur esprit, plus d'ouverture, atmosphère de pureté et de piété, vocations plus solides. On signale assez rarement le progrès du travail. Voici l'appréciation d'un supérieur : « Je dois dire que la communion aussi fréquente ne me paraît pas produire autant d'effets qu'on serait en droit d'en attendre. Un grand nombre ne parviennent pas jusqu'au Grand Séminaire. » Mais il attribue ce fait au caractère mou du pays, au manque d'esprit chrétien dans les familles, à la fréquentation de l'école primaire laïque. Il ajoute cependant : « Si l'on tient compte de ces causes, le résultat obtenu est en réalité beaucoup plus grand qu'il ne semble. » C'est sagement raisonner. Et l'on apprend une fois de plus que l'*opus operatum* n'agit pas d'une façon mécanique.

Dans les collèges, meilleur esprit, immoralités plus rares, plus de piété, conscience plus délicate, formation d'élites plus facile, vocations plus fréquentes. Un supérieur écrit : « Résultats merveilleux. Autrefois, une vocation ecclésiastique ou religieuse tous les quatre ans. Aujourd'hui, quatre ou cinq par an. Communions continuées en vacances après le collège ; la fréquentation des sacrements se rencontre plus qu'autrefois. » Un autre : « Plusieurs élèves de la campagne, qui passent peu de temps au collège, sont fidèles à la communion du mois, même

de la semaine ; ce qui était rare il y a dix ans. » — « Je suis frappé aussi, écrit le même, de plusieurs lettres de mes jeunes gens, qui, à la caserne, exercent un véritable apostolat. » Voici un résultat qui déborde la sphère des élèves : « Je pense que cette croisade en faveur de la communion a été, même dans nos collèges et pour nous prêtres, une occasion merveilleuse de raviver en nous le surnaturel et de vivre davantage, pour les âmes qui nous sont confiées, de la vie d'union à Jésus-Christ, seule productrice du dévouement et de l'esprit de sacrifice. » Importante remarque d'un directeur de maison : « Si les parents n'y mettaient obstacle, nous aurions, tous les ans, au moins une vocation ecclésiastique ou religieuse. » Un grand nombre de supérieurs attestent que le niveau moral s'est sensiblement élevé, que les amitiés particulières et les conversations dangereuses ont à peu près disparu, que la pureté de l'âme transparaît au dehors chez beaucoup, manifestant les victoires intérieures. Je ne veux pas omettre cette note dissonante : « Résultats peu appréciables. Le milieu extérieur est froid ou hostile. » Il faut donc compter avec les facteurs adverses. Mais raison de plus pour se suralimenter de divin.

Réservons une place d'honneur à trois documents prérogatifs.

1. Mme la directrice de l'*Université libre des jeunes filles*, à Paris, nous communique les résultats suivants : « Toutes les maîtresses internes, dont plusieurs licenciées ou agrégées, communient tous les jours. Les pensionnaires de l'*Ecole normale d'enseignement supérieur* (80 élèves de dix-huit à vingt-cinq ans) font la communion quotidienne dans la proportion de 50 pour 100 ; la communion fréquente, 23 pour 100 ; la communion hebdomadaire, 14 pour 100. Les élèves du *Collège d'enseignement secondaire* (160 de sept à dix-huit ans) : Pensionnaires : communions quotidiennes, 80 pour 100 ; fréquentes, 20 pour 100 ; demi-pensionnaires : communions bihebdomadaires, 75 pour 100 ; hebdomadaires, 10 pour 100. — Externes : communions bihebdomadaires, 20 pour 100 ; com-

munions hebdomadaires, 10 pour 100. Effets de ces communions : presque pas de discipline à faire ; esprit d'apostolat ; vie eucharistique, dont voici les principales manifestations, outre les communions : exposition du Très Saint Sacrement tous les mois ; visites quotidiennes au Très Saint Sacrement ; Confrérie du Très-Saint-Sacrement, qui groupe l'élite des élèves et des maîtresses de l'*Ecole normale*, ayant pour but spécial de préparer les futures institutrices à l'apostolat par l'Eucharistie. » L'œuvre est trop jeune pour que l'on constate des effets plus lointains.

2. Dans une autre *Ecole normale catholique de jeunes filles*, encore à Paris, 35 à 40 pour 100 font la communion quotidienne et toutes la communion hebdomadaire. L'externat n'y est même pas un obstacle, au moins pour le plus grand nombre des cas. Effets des communions : esprit de piété, vocations religieuses assez nombreuses depuis la fondation en 1906.

3. Dans un établissement de 360 jeunes gens, où tous se préparent aux grandes écoles de l'Etat, il y a, chaque jour, 80 à 100 communions ; chaque dimanche, de 280 à 300. Mais surtout ces communions ont pris un caractère sérieux et fervent, une portée de formation chrétienne et d'apostolat pour la vie entière. Ceci explique en partie comment il y a une proportion imposante de communiants à Saint Cyr, à Polytechnique, à Normale, à Navale. Plusieurs ont embrassé la vie ecclésiastique ou religieuse. On disait de l'un d'eux, à Normale, ce mot superbe : « Non seulement il communie tous les jours, mais il communie toujours. »

Nous sommes en droit de conclure, malgré le petit nombre des correspondants et leur oubli de préciser certains points, comme la persévérance pendant les vacances et après le collège, que le Décret est connu, compris et de plus en plus appliqué dans les maisons d'éducation chrétienne et que les effets de la communion fréquente et quotidienne sont de nature à convaincre et à décider les plus timides. C'est en songeant aux prêtres que certaines craintes retiennent encore, que nous

allons étudier, dans notre quatrième partie, les moyens de promouvoir cette pratique, répondre aux objections et indiquer comment on remédie aux difficultés (1).

IV. — Moyens de promouvoir la communion fréquente et quotidienne. Réponses aux objections et remèdes aux difficultés.

Moyens de promouvoir la communion fréquente et quotidienne. — Avant tout, le prêtre éducateur doit se dépouiller des préjugés contraires et se pénétrer de la doctrine du Décret, de manière à n'être pas, selon le mot du P. Lintelo, janséniste sans le savoir.

Si entre les professeurs prêtres d'une maison règne sur ce point l'unanimité, l'action combinée de tous et leurs efforts convergeant vers le même but créeront un accord entre les dispositions des élèves et les recommandations du Décret.

Mais il ne faut pas procéder par entraînement grégaire. Outre que ce serait indigne de l'Eucharistie, on n'aboutirait ainsi qu'à des résultats factices, routiniers, compromis dès la première épreuve. Il ne faut pas davantage user d'une sorte de contrainte, en tenant pour suspects ceux qui communient moins et en réser-

---

(1) Le questionnaire dressé par M. le chanoine Lahargou se composait de cinq questions :

1° Vos élèves se sont-ils mis à la pratique de la communion hebdomadaire, fréquente, quotidienne ? Dans quelles proportions, exprimée le plus possible par tant pour cent, pour chaque catégorie ?

2° Ceux mêmes qui communient plus rarement n'ont-ils pas été influencés en quelque manière par l'application du Décret de 1905 ?

3° Quels moyens ont contribué à rendre la communion ou quotidienne ou fréquente, ou plus fréquente, et continuent à maintenir la pratique ?

4° L'externat est-il chez vous un obstacle à la pratique de la fréquente communion, et comment cet obstacle a-t-il pu être écarté ?

5° Quels résultats avez-vous constatés de la pratique de la fréquente communion, au point de vue de l'esprit général, de l'éclosion des vocations, de la constitution des élites, pendant les années de présence au collège ? Après le collège ?

Je me suis inspiré des réponses à la première, à la deuxième, à la cinquième, dans ma troisième partie ; de la réponse à la troisième dans ma quatrième partie ; de la réponse à la quatrième dans les deux.

vant aux autres des préférences publiques. Recourons à une formation substantielle, constante, méthodique, s'emparant de l'intelligence pour la convaincre et de la volonté libre pour la déterminer.

Il y aura donc un enseignement et une éducation eucharistiques.

L'enseignement sera fourni par la lecture et l'explication du Décret, au moins une fois chaque année, par des retours fréquents sur telle ou telle partie plus importante du texte, par des méditations, des lectures spirituelles, des instructions, des triduums, par l'orientation que donnera la retraite de rentrée, par la distribution de tracts et d'opuscules entre lesquels on n'a que l'embarras du choix, tant ils sont et nombreux et bien composés, enfin et principalement par la direction d'un sage et zélé confesseur. Un supérieur a remarqué que plusieurs enfants ont été éclairés par cette pensée : nos communions viennent en aide aux âmes du Purgatoire. La préoccupation de cet enseignement dictera tant aux supérieurs qu'aux professeurs d'ingénieuses inventions.

S'il fallait esquisser le plan d'un catéchisme ou d'une Somme eucharistique, à l'usage de nos élèves, je proposerais ces divisions générales : 1. Doctrine évangélique sur l'Eucharistie et la communion, surtout d'après le chapitre VI de l'Evangile selon saint Jean ; 2. Tradition des premiers temps du christianisme, pensée générale des Pères de l'Eglise et leur accord presque universel sur l'application à la communion de ces mots du *Pater :* « *Panem nostrum quotidianum da nobis hodie* » ; 3. Théologie de la communion d'après le Concile de Trente et précisions du Décret ; 4. Conditions indispensables et suffisantes pour communier, avec insistance sur l'intention droite et pieuse ; 5. Mise au point de la confession par rapport à la communion ; 6. Préparation et action de grâces ; 7. Réfutation des objections ; 8. La communion et l'apostolat.

L'éducation agit plutôt sur le cœur et sur la volonté, en prenant soin que, dans le milieu, rien ne détourne de la commu-

nion, tout y ramène ; en la faisant aimer et désirer ; en se servant du levier de certaines élites et même de l'influence d'un bon camarade ; en organisant des fêtes, en fondant des confréries ou des Ligues, en favorisant la visite au Saint Sacrement soit collective soit individuelle ; en suggérant des résolutions écrites et signées. L'éducation, comme l'enseignement, viendra surtout du confesseur, par sa direction intime, intelligente et zélée. Si le supérieur s'aperçoit qu'un enfant néglige la communion, il sera bon d'avertir le confesseur, qui interviendra à propos. Plusieurs supérieurs témoignent que ce moyen a toujours réussi.

Que le maître qui aurait, par impossible, le malheur de n'être pas convaincu ne trahisse jamais son doute, pas même d'un mot ou d'un geste. Que tous s'abstiennent de blâmer publiquement un communiant, en lui reprochant de ne pas profiter assez de ses communions pour devenir plus régulier et plus travailleur.

« Il ne faut pas cependant, dit le P. Cros, tout laisser à l'initiative pure de l'enfant, il faut dégager sa vraie liberté. » Rien de plus juste. La liberté ne vaut pas par elle-même, mais par le bien qu'elle choisit. Aidons-la chez les enfants à s'affranchir de ses chaînes, par un esprit eucharistique général, par nos impulsions et nos instances affectueuses mais énergiques.

Prenons garde au mot de saint Paul : *non dijudicans corpus Domini*. En communiant, l'enfant doit discerner avec toute son âme le corps du Seigneur. Qu'il ne cède donc pas uniquement à des motifs secondaires et à des enthousiasmes. Que l'intention droite et pieuse informe son acte. L'Eucharistie veut des résolutions éclairées et fermes, des habitudes réfléchies et puissantes.

Un supérieur exprime cette touchante pensée : « La communion fait aimer et désirer la communion. » Plusieurs nous disent que les premières Communions précoces sont pour beaucoup dans la vie eucharistique d'une maison. C'est là que se recrutent les communiants de chaque jour. Suivant l'observation d'un

aumônier attaché à un grand établissement, la discipline de terreur ne vaut rien pour favoriser la communion, elle supprime l'expansion et rend l'enfant malheureux, sans le rendre meilleur. Une discipline vigilante, mais aimante, qui s'adresse à la raison, au cœur, à la conscience, qui rend les enfants heureux pour les rendre bons, les prédispose à devenir des communiants, et, en retour, trouvera dans la communion fréquente l'appui le plus sûr.

Il y a lieu enfin d'exposer certaines adaptations réglementaires qui facilitent la communion : d'abord la Messe quotidienne pour tous ; puis l'heure de cette Messe, fixée de façon que l'étude du matin soit écourtée le moins possible, par exemple, comme dans nombre de maisons, aussitôt après la sortie du dortoir ; la brièveté de l'action de grâces, qui permet de retenir à la chapelle même les non communiants, pour entendre une courte lecture et réciter quelques prières ; l'ordre de présentation à la sainte Table réglé par l'initiative de chacun et non par bancs ou divisions ou classes, sans signal et sans autre intervention d'un maître que celle nécessaire pour que le mouvement se fasse posément ; la liberté de choisir son confesseur, la facilité d'accès auprès de lui, la certitude d'un parfait accueil, et, à certaines époques, la présence d'un ou plusieurs confesseurs extraordinaires. Un supérieur va jusqu'à introduire le confesseur extraordinaire tous les mois et pour les grandes fêtes.

Réponses aux objections et remèdes aux difficultés. — Ces objections et ces difficultés trouveront assez facilement leur solution dans ce qui précède.

On objecte la mobilité de l'âge. Aussi nous efforçons-nous de l'affermir par la conviction et la décision raisonnées.

Il arrive, dit-on, que, malgré la communion fréquente et même quotidienne, beaucoup ne se corrigent pas de leur dissipation et de leur paresse. N'oublions pas que nous avons affaire à des enfants, que de légères améliorations peu appréciées par nous leur ont parfois coûté de méritoires efforts, qu'il suffit pour communier d'être en état de grâce, et que, s'ils commu-

niaient moins, nous constaterions sûrement plus de dissipation et de paresse.

Les enfants et les jeunes gens croient à la pleine efficacité de leurs prières et de leurs communions pour obtenir une faveur d'ordre naturel, par exemple le succès d'un examen, et ils risquent de tout abandonner, s'ils ne l'obtiennent pas. Voici un fait cité par M. le chanoine Lahargou, dans son rapport de 1910 : « Certains élèves de première communiaient tous les jours. Refusés au baccalauréat, ils ont été irrités ; c'étaient des travailleurs, et ils ont abandonné la communion. » De tels communiants ont besoin de rectifier leur intention. L'intention droite et pieuse obtient toujours l'effet qu'elle vise. L'intention de réussir dans un examen est légitime, mais à condition d'être secondaire et subordonnée à la volonté de Dieu. Que les enfants prient et communient pour le succès d'un examen, après avoir travaillé, puis, ayant fait ce qu'ils doivent, qu'ils s'en rapportent à Dieu, avec confiance, comme à un père. Dieu doit à sa paternité de retoucher nos demandes. Il les exauce à sa façon plutôt qu'à la nôtre, parce qu'il voit ce qui vaut le mieux pour nous. Un échec peut être une grâce.

Ce qui est infiniment plus grave, c'est l'accroissement possible du nombre des sacrilèges. Voilà bien la plus impressionnante des objections. Mais n'exagérons rien. On prévient les sacrilèges en prodiguant les facilités pour la confession, en évitant toute contrainte, en insistant sur l'intention droite. Le P. Lambert observe que celui qui ne reculerait pas devant le sacrilège une fois par mois reculera devant le sacrilège quotidien. D'ailleurs, pour empêcher un mal possible, n'allons pas supprimer un bien certain et immense. Ne laissons pas ces douloureuses hypothèses envahir dans nos préoccupations trop de place. A force de paternelle bonté, le confesseur finit par ouvrir les âmes les plus fermées.

La communion fréquente et quotidienne rencontre aussi des difficultés, telles que le prix du temps pour les études, l'opposition des parents, l'externat, les vacances.

Nous avons expliqué comment d'ingénieuses adaptations réglementaires dispensent les communiants de prélever un instant de plus que les autres sur l'étude du matin. L'expérience prouvera que ce sont ceux qui réussissent le mieux.

Les parents, même les plus chrétiens ou qui paraissent l'être, prétendent que l'enfant ne sait pas ce qu'il fait, ne devient pas meilleur ; eux ne communient pas aussi souvent et ils n'en saisissent pas la nécessité. Ces parents ignorent la doctrine. Les prédications générales et au besoin des conversations particulières auront raison de ceux qui ne pèchent que par ignorance. Malheureusement, il en est dont le parti pris ne cède pas et qui redoutent plus que tout le reste l'éclosion d'une vocation. Ne craignons pas de combattre ces sentiments, même si la fréquence des communions n'y était pas engagée. Le but est de conserver des chrétiens dans la vie divine. Mais si Dieu daigne par surcroît honorer de la vocation une âme de communiant, n'y a-t-il pas un manque de foi, une inconvenance et une ingratitude à s'en plaindre? Nul ne défendra mieux et ses communions et sa vocation que l'enfant lui-même. Que si certains parents répugnaient absolument à cette éducation, mieux vaudrait se priver de quelques élèves, auxquels nous ferions probablement peu de bien et dont la présence nous empêcherait peut-être de faire aux autres tout le bien désirable.

Ce sont aussi les parents qui aggravent les difficultés inhérentes à l'externat. Outre les prétextes généraux et courants contre la communion fréquente, ils invoquent l'incommodité d'un lever plus matinal, qui dérange la famille, et la santé des enfants. Ici encore, les enfants réussiront mieux que personne à triompher de ces prétextes par leurs instances et s'emploieront eux-mêmes à diminuer l'incommodité. Le règlement, de son côté, facilitera la communion des externes, en leur ménageant une Messe spéciale, à une heure convenable, et en leur offrant au collège, pour éviter le retour chez eux, le petit déjeuner, moyennant une légère rétribution, ce que je préfère à un déjeuner gratuit qui a un peu l'air d'une amorce. Ils

peuvent aussi communier dans l'église paroissiale, mais il est assez malaisé d'exercer alors un contrôle. Un supérieur écrit que les bulletins envoyés au clergé, avec prière d'y inscrire les communions de l'élève, ne sont jamais revenus. Le clergé paroissial aurait-il vu là quelque contrainte?

Cette absence de contrôle serait plus fâcheuse encore pour les vacances. Or, les vacances sont le fléau des communions et de la vertu des enfants. Et par vacances entendons même les petites vacances, les congés, les sorties, dont l'année scolaire est parsemée. Mille tentations sollicitent alors les âmes, qui trop souvent n'ont personne pour les encourager et leur donner l'exemple. Oisiveté, compagnies et fêtes mondaines, coucher tardif, parties de plaisir, voyages, distance de l'église, moindre facilité de la confession, tout conspire contre le communiant. Cependant, nous demeurons responsables, en une large mesure, de ces chères âmes. Comment nous acquitterons-nous de ce devoir? Par une formation générale solide, qui résiste à ces assauts, par des exhortations spéciales, en les recommandant au clergé paroissial, en leur demandant de s'entendre avec leur confesseur pour prendre des résolutions précises et lui rendre compte de leurs communions, en leur envoyant des circulaires ou des tracts, ou bien, selon le conseil du P. Lintelo, en organisant une Ligue de volontaires, qui signent un engagement. L'*Eucharistie*, numéro du 16 juin 1914, p. 197, reproduit la copie d'une feuille distribuée aux enfants en Vendée et dont le libellé est très heureusement inspiré. On pourrait se servir aussi de cartes-bulletins de communions ou de ces bouquets de communions, dont le modèle figure, p. 75, dans le Directoire du P. Lintelo.

Si, regardant plus loin que les vacances, nous voulons assurer la persévérance pour toute la vie, nous n'avons d'autre ressource qu'une formation eucharistique, à laquelle nous aurons consacré nos soins, la pressante recommandation d'entrer dans des œuvres catholiques et la correspondance, la reprise de contact avec le confesseur et les anciens maîtres.

Le P. Lintelo m'écrit le 16 avril 1914 : « Je mets hors pair quelques collèges d'exil : Jersey, Marneffe, etc., où la communion quotidienne est pratiquée par la très grande majorité. Tout le monde admire la piété, l'élévation des âmes, la générosité qui en sont le fruit et se traduisent en de belles et nombreuses vocations. Dans l'ensemble des collèges où j'ai passé, j'ai trouvé des communions quotidiennes, mais l'idée de la communion quotidienne comme régime normal de tout bon chrétien, comme préservatif ou remède pour l'adolescent, insuffisamment implantée. La cause en est surtout dans les hésitations des prêtres. A mon avis, la grande lacune est dans le manque d'instruction des prêtres et des enfants. »

Je ne veux pas croire qu'il y ait encore des prêtres hésitants. Le prêtre professeur est trop intelligent, trop soucieux de l'intérêt des âmes, trop soumis à l'Eglise et au Pape pour ne pas marcher vaillamment dans cette voie. Je les adjure de répondre au désir de Notre-Seigneur. Comment nous, les sacrificateurs et les communiants de chaque jour, ne pas promouvoir de tout notre cœur et de toutes nos forces chez nos enfants ce régime sauveur ? C'est pour leur âme et c'est pour la France.

Sur les bords de la sinueuse et molle Charente, à Saintes, dans le faubourg Saint-Pallais, il se rencontra une fille du peuple, adoratrice et communiante modèle. Née en 1814, morte en 1842, elle concentra dans sa courte vie tous les témoignages de la passion eucharistique. Elle se nomme Marie-Eustelle. Et nous célébrons son premier centenaire. Les jours ne lui suffisaient pas pour adorer l'Hostie. Elle demandait la clé de l'église et s'enfermait, pendant la nuit, avec son Bien-Aimé. Si loin de l'église que son métier de lingère l'obligeât parfois à séjourner, elle allait chercher le prêtre et la communion chaque jour. Le cardinal Villecourt l'appela l' « Ange de l'Eucharistie ». Ange, elle le fut par l'Eucharistie et pour l'Eucharistie.

Jusqu'à quinze ans, elle avait eu quelque goût pour les vanités du monde, elle s'en accuse sévèrement. Ce qu'elle

désigna sous le nom de sa conversion date du moment où elle se résolut à communier le plus souvent possible. Dès lors, elle ne vécut que pour Jésus, allant de communion en communion et de vertu en vertu. Ses conversations, ses lettres, ses cantiques ne parlent que d'adoration et de communion. Elle vivait d'avance et elle propageait la doctrine du Décret.

Vers l'embouchure de la même Charente, pendant la Révolution française, étaient ancrés des vaisseaux-prisons où s'entassaient dans une atmosphère fétide des centaines de prêtres, déportés pour avoir refusé le serment schismatique. Ils venaient de tous les points de la France. Long et affreux fut leur martyre. Leur plus grande souffrance était de ne pouvoir dire la Messe et communier. Ne pouvant consacrer l'Hostie, ils s'offraient en hosties eux-mêmes à la dérobée. Parfois, dans ces catacombes ou plus tard sur les rivages de notre continent et de nos îles, l'un ou l'autre offrit le Saint Sacrifice. L'histoire nous raconte que l'un d'eux, à défaut de pierre sacrée, trouva un autel vivant sur les mains consacrées d'un de ses confrères, qui les étendit respectueusement comme au jour de son ordination, quand il recevait de son évêque l'onction de l'huile sainte.

Qu'il soit permis à l'évêque de La Rochelle d'évoquer ici ces souvenirs eucharistiques de son diocèse et de mettre sous ces augustes patronages les vœux par lesquels il conclut ce rapport :

1. Que les supérieurs, les confesseurs et les professeurs de nos collèges, sans exception, s'appliquent à promouvoir le plus possible chez les élèves la communion fréquente et quotidienne, en insistant sur l'intention droite et pieuse.

2. Que la formation eucharistique vise les vacances et les congés, et la vie après le collège, soit pendant le service militaire, soit pendant la période d'étudiants, soit, d'une façon générale, dans le monde.

3. Que les aumôniers des écoles publiques et des lycées ou les prêtres des paroisses qui sont chargés du service religieux des élèves, ne négligent pas de faire le possible pour y promouvoir la communion fréquente et quotidienne.

Réunion sacerdotale
DU VENDREDI 24 JUILLET

Marie, Reine du Clergé, Modèle de la piété sacerdotale envers l'Eucharistie

RAPPORT DE M. L'ABBÉ G. LENERT

curé de Saint-Nicolas du Chardonnet, à Paris.

Emmanuel, Dieu avec nous, Dieu fait homme, demeurant au ciel et en terre, en chair et en os, corps et âme inséparablement unis à la divinité, caché ici-bas, mais très réellement présent sous les faibles espèces sacramentelles, qui nous permettent de l'approcher en tous lieux, d'assister à son immolation permanente, pour la gloire de Dieu et notre salut, et de contracter avec lui si étroite union qu'elle n'a de comparable que celle qui se fait entre l'aliment et celui qui le consomme :

Tel est le don de Dieu que nous, catholiques du monde entier, nous venons célébrer, savourer et adorer en ces augustes solennités.

Mais cette manne divine, dont celle des fils d'Israël n'était que la figure, tombe-t-elle, comme elle, directement du ciel ?

Non, c'est par le ministère du prêtre, en vertu de l'institution divine, qu'elle nous est donnée :

Docti sacris institutis
Panem vinum in salutis
Consecramus hostiam.
Sic sacrificium istud instituit,
Cujus officium committi voluit
Solis presbyteris, quibus sic congruit
Ut sumant, et dent cæteris.

Instruits par sa divine institution, nous consacrons le pain et le vin qui deviennent l'Hostie du salut. C'est ainsi qu'il institua ce

sacrifice adorable : il voulut que les prêtres en fussent les ministres ; à eux seuls il appartient de s'en nourrir et de le distribuer aux autres.

(Saint THOMAS, Office du Très-Saint-Sacrement.)

Donc, pas de prêtre, pas d'Eucharistie ; pas d'évêque, pas de prêtre ; et c'est du Pape que les évêques reçoivent leur mission. Comment la hiérarchie sacrée ne serait-elle pas l'un des principaux objets de l'étude et de la respectueuse et dévouée sollicitude du Congrès, puisque le sacerdoce, comme l'Eucharistie, c'est Dieu avec nous !...

Qu'est-ce donc que le sacerdoce ?

Respondeo dicendum quod, dit saint Thomas (1), *proprie officium sacerdotii est esse mediatorem inter Deum et populum, inquantum scilicet divina populo tradit, unde dicitur sacerdos quasi « sacra dans »*.

Ces choses sacrées descendent de Dieu vers l'humanité, comme la grâce et le pardon, ou montent des hommes vers la divinité, comme la prière et le sacrifice. *Omnis pontifex ex hominibus assumptus pro hominibus constituitur in his quæ sunt ad Deum, ut offerat dona et sacrificia pro peccatis* (2). *Hoc autem maxime convenit Christo*, continue saint Thomas ; *nam per Ipsum divina bona hominibus sunt collata, secundum illud* (3). *Per quem maxima et pretiosa nobis promissa donavit, ut per hæc efficiamini divinæ consortes naturæ. Ipse enim humanum genus Deo reconciliavit, secundum illud* (4). *In Ipso complacuit omnem plenitudinem inhabitare et per eum reconciliare omnia.*

C'est donc au Christ surtout que convient le titre de prêtre. Il est le prêtre par excellence, le seul Médiateur : *Unus enim Deus, unus et mediator Dei et hominum homo Christus Jesus : qui dedit redemptionem semetipsum pro omnibus* (5). Il est donc, dans un sens très juste, le seul véritable Prêtre, dont

(1) P. III, q. XXII.
(2) *Hebr.* V, 1.
(3) *II Petr.* I, 4.
(4) *Col.* I, 19.
(5) *I Tim.* II, 5 et 6.

les prêtres de l'Ancien Testament n'étaient que la figure et dont ceux du Nouveau ne sont que les représentants et les instruments. Mais, à ses côtés, nous voyons sa Mère, l'auguste Vierge Marie. Il ne lui donne pas sans doute le caractère sacramentel du sacerdoce ni les pouvoirs rituels qui y sont attachés. Mais cette créature incomparable qui, selon l'expression de Cajetan, touche aux frontières de la divinité : *ad fines deitatis attingit*, remplit de telles fonctions auprès de son divin Fils que les Souverains Pontifes Pie IX et Pie X ont pu l'appeler, après les saints Pères : *apud Unigenitum Filium suum Mediatrix et Conciliatrix.* (Bulle *Ineffabili* et Encyclique *Ad diem illum.*)

Marie est ainsi associée, plus qu'aucune autre créature, à l'œuvre de notre Rédemption. Elle est justement appelée Corédemptrice du genre humain et Dispensatrice de la grâce. *Deus nos totum habere voluit per Mariam*, dit saint Bernard.

Elle est donc véritablement *Ministra Dei*, dit Bernard de Busto ; *Magistra Apostolorum et Discipulorum Christi*, dit saint Thomas de Villeneuve ; *Gloria Sacerdotum*, dit saint Ephrem. *Quamvis sacramentum Ordinis non acceperis, quidquid tamen dignitatis et gratiæ in ipso confertur, de hoc plena fuisti*, dit saint Antonin.

Pie IX et Pie X ont donc pu lui donner le titre de *Virgo Sacerdos* et de *Regina Cleri.*

Cette belle doctrine a été fort bien exposée par les EEmes cardinaux Vincenzo Vannutelli et Vives y Tuto en divers documents, surtout en une pieuse et théologique prière.

Le R. P. Hugon (1), MM. les abbés Laplace (2), Lobry (3), Crapez (4), Degeuser (5) et tant d'autres ont splendidement développé cette thèse du sacerdoce de Marie.

---

(1) *La Vierge-Prêtre.* Paris, Téqui, 82, rue Bonaparte.

(2) *La Mère Marie de Jésus.* Vitte, Lyon, 3, place Bellecour ; Paris, 14, rue de l'Abbaye.

(3) *La Vénérable Catherine Labouré.* Paris, Gabalda.

(4) Chez l'auteur. Lille, 12 *bis*, rue Voltaire.

(5) Paris, chez M. Mott, 95, rue de Sèvres.

Et maintenant, comment nous, prêtres, devrons-nous imiter les exemples de piété sacerdotale que nous donne la Très Sainte Vierge Marie, Reine du clergé ? Nous devrons la prendre comme modèle et comme protectrice dans l'exercice de nos sublimes fonctions et dans la pratique du zèle envers le sacerdoce.

Dans l'Encyclique sur le Jubilé de l'Immaculée Conception, le pape Pie X fait ce sublime résumé du pouvoir sacerdotal de Marie : *Officium ejusdem hostiæ custodiendæ, nutriendæque, atque ideo, stato tempore, sistendæ ad aram.* Qui dira les dispositions d'humilité, d'incomparable pureté, d'intime union à la volonté divine, d'absolue immolation d'elle-même, d'ardent désir du salut du monde, qui remplissaient l'âme bénie de notre auguste Reine lorsque le Verbe divin s'incarna dans son chaste sein, lorsqu'elle l'enfanta, quand elle l'allaita, le présenta au Temple, le couvrit de sa maternelle sollicitude pendant les années de la divine enfance et de la vie cachée, quand, pendant la vie publique du Sauveur, elle le priait pour les malheureux, comme à Cana, à l'heure suprême de la rencontre, sur le chemin du Calvaire et surtout de la consommation du divin Sacrifice, sur le sommet du Golgotha ?

Plus nous nous unirons aux dispositions de la Très Sainte Vierge, lorsque nous offrirons l'auguste Sacrifice de la Messe, plus étroite sera l'union que nous contracterons alors avec Dieu, plus le don de nous-même sera complet, plus nous réaliserons l'identification de la Victime et du Sacrificateur, dont l'idéal et le parfait exemplaire est en Jésus, Prêtre et Victime, et en celle qui, à son image, a été, selon le mot de saint André de Crète : *Hostia acceptissima Deo litata.*

Avec Marie, comme elle et en elle, nous voudrons prier et offrir des sacrifices pour nous-mêmes et pour le peuple chrétien ; nous lui demanderons son assistance et ses maternels conseils pour annoncer les paroles qu'elle conservait dans son cœur ; elle nous aidera à remplir dignement le redoutable ministère du sacrement de Pénitence ; nous présentera elle-

même à son divin Fils, en nos visites au Très Saint Sacrement, et lorsque, gémissant sous le poids de la charge pastorale, nous recourrons filialement à elle, Mère des chrétiens et Reine universelle du ciel, de la terre et du purgatoire, elle prendra pour elle le plus lourd fardeau et confiera à saint Michel et aux saints Anges le soin de disperser les esprits infernaux toujours acharnés à compliquer ou à compromettre le ministère sacerdotal.

***

Ces vérités nous sont suffisamment connues pour qu'il ne soit point utile d'insister.

C'est surtout dans la pratique du zèle envers le sacerdoce et les œuvres sacerdotales que nous nous efforcerons d'imiter Marie, Reine du clergé, et que nous lui demanderons son tout-puissant patronage.

Des prêtres ! des prêtres ! de saints prêtres !... Telle est la prière constante, pressante entre toutes, du Souverain Pontife, des évêques et de toutes les âmes vraiment soucieuses des intérêts de la gloire de Dieu et du salut du monde!

Le recrutement et la sanctification du clergé séculier et régulier, voilà la source de tous les biens. Ce fut l'objet de la prière du Christ : *Pater, sanctifica eos in veritate !* (1) Il ordonna à ses disciples de la faire : *Rogate ergo Dominum messis ut mittat operarios in messem suam* (2), non pas des ouvriers quelconques, mais, comme le dira saint Paul à son disciple Timothée : *Cura teipsum probabilem exhibere Deo operarium inconfusibilem* (3), des ouvriers qui n'ont point à rougir.

Comment la Mère de Jésus, devenue au pied de la croix la mère de Jean, disciple bien-aimé, et, en sa personne, de tous les prêtres d'abord, puis de tous les hommes rachetés par le

(1) *Joan.* XVII, 17.
(2) *Matth.* IX, 38 ; *Luc.* X, 2.
(3) *II Tim.* II, 15.

Christ, n'aurait-elle pas appris à ses enfants, comme son divin Fils l'avait demandé, à prier pour les ouvriers apostoliques ? Aussi bien la voyons-nous, dès l'Ascension du Sauveur, s'enfermer dans le Cénacle, avec les disciples du Maître, et prier avec eux pour que le Saint-Esprit descende sur eux et leur donne en abondance les grâces qu'ils devront communiquer au monde.

Voilà bien comment siège l'immaculée Reine du clergé au milieu de ses sujets, leur donnant, entre autres exemples, celui d'un zèle ardent pour leur sanctification personnelle et pour celle de tous les ministres et apôtres du Christ, dont, comme Marie, ils auront à cœur d'augmenter le nombre et d'attirer sur tous la multiplicité des dons surnaturels.

Telle est la pensée qui nous a porté, au lendemain de la séparation de l'Eglise et de l'Etat, à provoquer une étroite union entre les clercs et les fidèles, par la prière et le sacrifice pour le recrutement et la sanctification du clergé tant régulier que séculier, en prenant comme modèle et toute-puissante patronne l'immaculée Marie, Reine du clergé.

Le 2 février 1908, en vertu de la dernière Ordonnance de S. Em. le cardinal Richard, archevêque de Paris, qui venait de quitter saintement cette terre, était érigée la Confrérie de Marie-Immaculée, Reine du clergé, en l'église Saint-Nicolas-du-Chardonnet, où les François de Sales, les Vincent de Paul, les Bourdoise avaient autrefois exercé leur zèle pour le sacerdoce, où tant de prêtres, enfermés à Saint-Firmin, avaient été, lors des massacres de septembre 1792, mis à mort en haine de la foi.

Le 27 mai 1908, Mgr Amette, archevêque de Paris, voulait bien présenter l'œuvre naissante au Souverain Pontife.

Le lendemain même, nous avions le bonheur de recevoir du Saint-Père une lettre d'approbation entièrement écrite de sa main, témoignant de sa très grande bienveillance pour la confrérie nouvelle. Sa Sainteté l'enrichissait de précieuses indulgences et daignait autoriser, dans le chant des litanies de la

Très Sainte Vierge, à Saint-Nicolas-du-Chardonnet, l'invocation *Regina Cleri, ora pro nobis*.

Le 16 avril 1911, Mgr Delamaire, de si regrettée mémoire, érigeait, en l'église métropolitaine de Cambrai, une autre confrérie de Marie-Immaculée, Reine du clergé.

Et le 20 mai 1912, le pape Pie X, glorieusement régnant, élevait la confrérie parisienne au rang d'Archiconfrérie : « Cette Association Nous a été si agréable, dit le Bref apostolique, s'est si bien concilié Notre faveur, que.. Nous Nous empressons de l'ériger en Archiconfrérie, à titre perpétuel, en lui donnant le pouvoir de s'affilier d'autres Associations dans tous les lieux du monde... »

Déjà vingt et une confréries ont été érigées et affiliées, en France et à l'étranger. La seule confrérie sise à Saint-Nicolas-du-Chardonnet compte 4 200 membres.

Les statuts demandent des prières et des sacrifices pour le recrutement et la sanctification du clergé, en particulier l'invocation quotidienne : *Reine du clergé, priez pour nous* (indulgence de 300 jours *toties quoties*, la célébration annuelle, en n'importe quel sanctuaire, simplement conseillée d'ailleurs, d'une Messe aux intentions de Marie, Reine du clergé (indulgence plénière), et une offrande proportionnée aux moyens de chacun, pour les Séminaires, en quelque diocèse que ce soit.

Différentes pratiques fort touchantes sont venues d'elles-mêmes s'ajouter aux précédentes : Ce sont d'abord des promesses de communions pour le clergé : elles dépassent le nombre de 225 000 par an ; c'est ensuite la frappe de deux fort belles médailles : l'une pour les prêtres, l'autre pour les fidèles. Mgr Delamaire voulut bien nous les proposer et en confier l'exécution à un artiste de grand talent et d'une très chrétienne inspiration.

Ces deux médailles ont la même face. C'est la Reine du clergé portant la couronne royale. Sur son bras gauche se tient l'Enfant Jésus, qui, d'une de ses petites mains, porte un ciboire, et, de l'autre, présente une hostie, pour nous faire

comprendre combien il désire se communiquer à nous par la sainte Eucharistie. C'est le symbole de la communion fréquente. De la main droite, la Très Sainte Vierge tient le calice de Gethsémani, et, de son sourire maternel, elle nous exhorte à souffrir avec patience, en union avec elle. En exergue, on lit : « O Marie, Reine du clergé, priez pour nous. »

La médaille destinée aux prêtres porte, au verso, un calice surmonté d'une hostie rayonnante et entouré par cette prière : « O Jésus Hostie, par Marie immaculée, rendez-nous purs et forts. »

Le verso de la médaille des fidèles ne porte que le chiffre de la Très Sainte Vierge entouré des douze étoiles qui représentent les apôtres, avec cette belle prière : « Protectrice de la sainte hiérarchie catholique, obtenez-nous de saints prêtres qui glorifient Dieu et sauvent les âmes », paroles continuant l'invocation gravée au recto de la médaille.

Une première épreuve de cette médaille fut présentée au Souverain Pontife par Mgr Delamaire, disant que si Sa Sainteté daignait l'approuver, il serait heureux de lui en offrir le premier exemplaire en or. Le Pape, considérant la plaquette de vil métal, la baisa en disant : « Je garde déjà cela », puis il daigna en faire l'éloge et en approuver pleinement la composition.

Déjà ces médailles ont été l'occasion de grâces fort remarquables (1).

Enfin, nous devons signaler divers groupements fort intéressants :

1. Les petits clercs de Marie, Reine du clergé, enfants de chœur en exercices ou enfants de chœur honoraires, qui, par les pratiques de l'Archiconfrérie, apprécient davantage le service des autels et les chants sacrés et sont ainsi mieux disposés à écouter l'appel de Dieu, s'il daigne se faire entendre.

---

(1) Pour se procurer ces médailles, s'adresser à M. Martin, 126, boulevard Raspail, Paris.

2. Des âmes généreuses qui, tirant de cet article des statuts : « S'imposer quelques sacrifices », les conséquences que le Saint-Esprit, sous le contrôle de leur directeur de conscience, leur inspire, pratiquent la pénitence jusqu'à l'état de victime, aux intentions de Marie, Reine du clergé.

Parmi ces groupements, je citerai la Fraternité franciscaine de Notre-Dame des Anges, qui ajoute à la règle du Tiers-Ordre certaines observances constituant, par l'approbation des Supérieurs du premier Ordre, une sorte de seconde règle ajoutée à la première pour les membres de cette Fraternité.

De tous les diocèses où l'œuvre existe, on nous signale une admirable efflorescence de vocations sacerdotales, dont un certain nombre ont un caractère véritablement extraordinaire ; les ressources viennent providentiellement, et le zèle sacerdotal allant toujours croissant entraîne les fidèles eux-mêmes, chaque jour, en de nouvelles conquêtes.

Que par l'auguste et immaculée Reine du clergé et par les générations de saints prêtres qu'elle suscitera dans l'Eglise de Dieu, Jésus-Christ, notre Maître divin, soit à jamais loué, aimé et adoré dans le Très Saint Sacrement de l'autel !

VŒUX

Plaise au Congrès eucharistique international adopter les vœux qu'humblement nous lui proposons :

1. Que le Saint-Siège, par un acte authentique, daigne mettre sous le patronage de Marie immaculée, Reine du clergé, toutes les œuvres de recrutement et de sanctification du clergé.

2. Que de toutes parts, autant que NN. SS. les évêques le jugeront opportun, naissent, dans ce but, de nouvelles confréries de Marie immaculée, Reine du clergé, ou que les œuvres des vocations se transforment en confréries, qui inviteront leurs membres à la prière et au sacrifice pour le Pape, les évêques et les prêtres, en même temps que pour les aspirants au sacerdoce.

Les associations sacerdotales et les retraites mensuelles sacerdotales

RAPPORT DE M. L'ABBÉ E. BOUQUEREL

Chaque jour nous répétons dans le *Pater* cette invocation : « Père ! que votre règne arrive ! » Or, le règne du Père, c'est le règne du Fils, c'est le règne de Jésus-Christ, de Jésus-Christ par l'Eucharistie.

Nous ne devons pas nous contenter d'être, nous, les prêtres de Jésus, de simples suppliants, nous avons pour mission officielle et impérative de collaborer à la venue de ce règne dans les âmes, dans nos paroisses, dans les nations. Mais à quelle condition notre collaboration, humble ou éclatante, sera-t-elle efficace ?

Pie X nous l'a dit dans sa lettre au clergé :

« Quiconque exerce le sacerdoce ne l'exerce pas seulement pour soi, mais pour les autres : *Omnis Pontifex ex hominibus assumptus, pro hominibus constituitur in iis quæ sunt ad Deum* (1). Le Christ a exprimé la même pensée lorsque, pour montrer en quoi doit consister l'action sacerdotale, il comparait le prêtre au sel et à la lumière. Le prêtre est donc le sel de la terre et la lumière du monde. Personne sans doute n'ignore que cela consiste surtout pour lui à communiquer la vérité chrétienne, mais peut-on ignorer d'avantage que ce ministère est à peu près inutile si le prêtre n'appuie de son exemple ce qu'il enseigne de vive voix ? Ceux qui l'écoutent pourront dire alors, injurieusement, il est vrai, mais non sans raison : *Confitentur se nosse Deum, factis autem negant* (2), et ils repousseront la doctrine et ne profiteront pas de la lumière du prêtre. »

L'illustre et sage Pontife insiste longuement sur la nécessité de la sainteté du prêtre et conclut :

« Si cette sainteté, qui consiste surtout dans la connaissance

(1) *Hebr.* v, 1.
(2) *Tit.* 1, 16.

suréminente de Jésus-Christ, manque au prêtre, tout lui manque. Car, sans elle, même les trésors d'une science remarquable, même l'habileté pratique et le savoir-faire, quoiqu'ils puissent être de quelque utilité à l'Eglise, sont fréquemment, néanmoins, la source de préjudices déplorables. Mais un homme profondément saint, fût-il le dernier de tous, combien d'œuvres merveilleuses ne peut-il pas entreprendre et mener à bonne fin pour le salut du peuple de Dieu! De nombreux témoignages l'ont montré en tous temps. Nous en avons une preuve éclatante, et dont le souvenir n'est pas éloigné, dans Jean-Baptiste Vianney, ce parfait pasteur des âmes à qui Nous Nous réjouissons d'avoir Nous-même décerné les honneurs dus aux bienheureux. »

C'est donc par la sainteté de notre vie, d'après les enseignements officiels de Pie X, et rien que par là, que nous pourrons efficacement établir, consolider, étendre le règne de Notre-Seigneur Jésus-Christ sur la terre.

Un homme illustre de notre époque, qui dit ne pas avoir la foi, Maurice Barrès, a exprimé avec une délicatesse académique la même vérité. Son témoignage mérite d'être conservé :

« Si vous voulez que je vous confesse toute ma pensée, je dois vous dire que nos églises ne peuvent être sauvegardées pleinement que dans la mesure où la vie religieuse se maintiendra au village. Le jour où les églises deviendront un objet respecté à cause de leur passé, des monuments curieux, quelque chose comme des dolmens, des peulvans, des cromlechs, bref, de gros bibelots sur la colline, elles seraient perdues, et le reproche d'ingratitude ne suffirait pas à convaincre les générations de les maintenir. La solidité physique des sanctuaires, c'est d'être moralement féconds... Faisons des vœux pour que chaque église trouve un prêtre exemplaire. Il y a des hommes qui, par la qualité de leur être, s'imposent au respect, persuadent, arrêtent les barbares, s'en font des auxiliaires. Aux heures où l'esprit politique est vicié, semble anéanti, et quand le retour à la barbarie s'annonce par le discrédit où tombent

les idées élevées, la vertu qui se fait connaître à ses œuvres devient une puissance... Alors, devant ces églises à demi dévastées, demi-écroulées, je me surprends à murmurer la grande vérité, le mot décisif : Les églises de France ont besoin de saints. »

Comment donc aurons-nous des saints en assez grande quantité pour donner des anges gardiens à toutes les églises bâties par nos pères et aussi à celles que nous élèverons nous-mêmes?

Pie X, après nous avoir enseigné le *pourquoi* de la sainteté, nous en apprend également le *comment*. Il énumère et décrit tous les moyens de sanctification que l'expérience séculaire a consacrés: la méditation, la lecture des livres pieux, les examens, et enfin, comme moyen d'y être constamment fidèles, les retraites et les associations.

Et d'abord les retraites. Déjà, dès la deuxième année de son pontificat, dans une lettre à S. Em. le cardinal vicaire, Pie X fait à tous les prêtres séculiers une obligation rigoureuse de la retraite fermée au moins tous les trois ans.

Il revient sur cette question dans sa lettre au clergé : « Il est, dit-il, un exercice que tous connaissent et considèrent comme avantageux mais que tous ne pratiquent pas également, c'est la retraite pendant laquelle l'âme s'adonne aux exercices que l'on appelle spirituels. Elle doit être annuelle autant que possible et se faire, soit individuellement, soit de préférence en commun, ce second mode étant ordinairement plus fécond en résultats, sous réserve toutefois des prescriptions épiscopales. Il ne sera pas moins profitable aux âmes qu'une retraite de ce genre ait lieu chaque mois pendant quelques heures, en particulier ou en commun. Nous sommes heureux de constater que cet usage a été introduit en plusieurs endroits, avec l'approbation des évêques et parfois même sous leur présidence. »

Depuis lors, cette grande question des retraites a été magistralement traitée dans une lettre adressée à son clergé par S. G. Mgr de La Porte, évêque du Mans, à l'occasion de la retraite pastorale de 1913.

Cette lettre vient d'être publiée dans la collection de la Bibliothèque des Exercices de saint Ignace, n° 51. La rédaction la fait précéder de ces paroles : « Fruit de longues observations d'expériences personnelles et d'une information étendue, cette lettre renferme une étude large et complète de la question, grave entre toutes, des retraites du clergé. »

S. Em. le cardinal Billot écrivait à Mgr de La Porte au sujet de cette lettre pastorale : « Je viens de terminer la lecture de votre très belle lettre sur les retraites du clergé tant diocésaines que fermées et je dois vous dire que tout, absolument tout, m'a pleinement satisfait. Vraiment, vous vous montrez ici l'homme des Exercices qui, non seulement les estime et les admire, mais les connaît de science expérimentale, les a pratiqués, les a vécus. »

L'éloquent prélat parle d'abord de la retraite pastorale, « de cette grande manisfestation de la vie cléricale diocésaine, avec l'échange de pensées, l'échange de sentiments nécessaires au développement de cette vie. Là se resserrent comme naturellement les liens de soumission et d'affectueux dévouement avec le premier Pasteur, de déférence et de docilité à l'égard des aînés ou des dépositaires de l'autorité, de fraternité entre les membres du même clergé. Conférences, avis, exhortations paternelles, conversations, rénovation des promesses cléricales, tout concourt à l'épanouissement de ces sentiments qui sont autant de vertus... Utile à l'ensemble du clergé, la retraite pastorale n'apporte pas une moindre contribution au bien de chacun. A l'humble curé qui, tout le long de l'année, vit isolé au fond d'une paroisse de campagne, cette imposante assemblée fait vivement sentir le grand courant de la vie catholique qui circule et se répand jusqu'aux extrémités ; c'est pour lui comme une impression de l'Eglise, société vivante, et cette expérience, jointe aux fruits que chacun recueille de la prière faite en commun, prépare déjà l'œuvre du renouvellement intérieur. La prédication poursuit ce travail, elle est dans la retraite pastorale le moyen principal, la grande semeuse d'où germent les fruits de sanctification et de salut. »

Dans une seconde partie, le vénérable auteur traite de la retraite fermée : « Loin du bruit des affaires, une installation silencieuse dans un cadre paisible. Là, toujours à la disposition des retraitants, quelques prêtres expérimentés, car il faut un guide à la retraite, et sur ce terrain des manœuvres spirituelles, tantôt la solitude, tantôt les petits groupes réunis pour un travail en commun mais sans que puisse être compromis en chacun le sentiment de l'isolement et du seul à seul avec Dieu. Auprès d'eux, suivant les cas, l'assistance d'un directeur qui propose les sujets, écoute les confidences, éveille les aspirations, se pliant aux aspirations et aux besoins des âmes, ou bien un exposé en commun sobre et substantiel des sujets propres à purifier, à éclairer, à avancer le prêtre dans les voies de Dieu — c'est le programme d'une maison de retraite.

» Là, plus de préoccupations étrangères, l'éloignement, la nouveauté même des horizons matériels, défendent contre l'obsession des soucis ordinaires. Plus de sollicitations des confrères ; on ne se connaît pas ou du moins le silence du lieu, les traditions de la maison, tout invite à s'ignorer pour ne se souvenir que de Dieu et des réalités éternelles. C'est dans ces conditions soigneusement ménagées que le retraitant entre « en exercice », préparant et appelant par son propre travail l'action divine. La voie lui est tracée par les saints et entre tous par saint Ignace. Saint Ignace est vraiment le maître en cette matière. Avec les témoignages authentiques des Souverains Pontifes, le jugement des docteurs les plus désintéressés s'accorde à le reconnaître. Ça été la grâce propre de ce Saint d'organiser la retraite. Pour cette œuvre décisive de la formation et de la transformation d'une âme, il a tracé une méthode, méthode ferme et sûre, souple d'ailleurs et très compréhensive, puisque lui-même prévoit et autorise un dosage très inégal qui retranche, modère, varie, et en définitive adapte la retraite aux portées et tempéraments les plus divers. »

Mgr de La Porte parle enfin de ce qu'il appelle une retraite prolongée. « Ce serait, dit-il, une retraite de dix jours pleins

proposée aux prêtres trois fois dans le courant de leur vie : la première, après quelques années de ministère. Le jeune prêtre, dans une halte sérieuse, examinera à loisir le chemin parcouru, les opérations accomplies. La prudence ne demande-t-elle pas que l'on abrège la première étape et que dans une halte sérieuse on examine le chemin parcouru, les opérations accomplies, qu'on corrige les erreurs, qu'on rectifie les déviations inévitables?

» Quant à la seconde, c'est vers l'âge de la maturité que nous voudrions en assurer le bienfait. Entre quarante et cinquante ans, il s'opère dans les aspirations du prêtre, dans ses aptitudes, souvent aussi dans les ministères qui lui sont confiés, des modifications importantes qui appellent une sollicitude en éveil ; les élans se ralentissent, c'est l'âge des apaisements ; le calme intérieur peut en bénéficier, le zèle pourrait en souffrir... Et pourtant c'est l'âge de la plus grande puissance, pour le prêtre comme pour le citoyen, pour l'apostolat comme pour le talent. Mais il faut que la foi, l'amour de Dieu et des âmes, plus purement, et plus fortement, actionnent au travail et suppléent l'entrain naturel qui tombe.

» Signalons un dernier service que nous attendons encore de cette plus longue retraite : la formation ascétique du prêtre... Dix jours d'exercices faits *ex animo*, conduits avec méthode, en apprendront plus aux directeurs d'âmes que la lecture des in-folios. »

L'idée de la retraite de dix jours a reçu une première application, un commencement d'exécution. Déjà à Clamart, villa Manrèse, en 1912 et 1913, un groupe de quinze à vingt prêtres ont fait avec entière satisfaction la retraite de dix jours pleins. La troisième épreuve aura lieu cette année.

Si j'ai insisté sur cette retraite de dix jours pleins, c'est que ce genre de retraite, expérimenté depuis longtemps avec succès par les religieux, n'avait pas été offert aux prêtres du clergé séculier. Faisons des vœux pour que le beau plan tracé pour eux par Mgr de La Porte soit mis à exécution dans d'autres maisons.

Ce sera, j'en suis convaincu, avec le même succès qu'à Clamart.

Je ne m'arrêterai pas à montrer les bienfaits de la retraite du mois. Elle se fait, soit en particulier, soit en commun. On sait en quoi elle consiste. Je me contenterai de signaler un opuscule du P. Baudot, S. J., intitulé *Les retraites mensuelles sacerdotales en commun* (1). L'auteur, très expérimenté, donne la définition de cet exercice, en énumère les avantages, résout les difficultés qui les empêchent, en détermine les règles pratiques et donne le texte de la concession d'une indulgence plénière accordée, le 2 octobre 1885, aux prêtres du diocèse d'Arras qui *Certis per annum diebus ad spiritualia exercitia peragenda simul convenire solent.* L'extension de cette indulgence ne pourrait-elle pas être sollicitée ? « Cette concession, dit le P. Baudot, aura toujours le caractère de l'approbation la plus haute et en même temps la valeur d'un encouragement des plus précieux et d'un stimulant des plus énergiques. »

Un encouragement plus explicite encore se trouve, comme nous l'avons vu, dans la lettre de Pie X, et il est peu de diocèses, croyons-nous, où ces réunions n'aient pas été essayées avec succès.

Elles sont, de plus, dans la pratique des associations sacerdotales, le dernier moyen indiqué par Pie X pour entretenir dans le clergé séculier la vie surnaturelle et apostolique.

Voici d'abord en quels termes en parle le Saint-Père :

« Nous avons à cœur aussi de recommander aux prêtres d'établir entre eux, ainsi qu'il convient à des frères, une union plus étroite, avec l'approbation et sous la direction de l'autorité épiscopale. Il convient, sans doute, qu'ils se groupent en associations, soit pour s'assurer mutuellement des ressources, soit pour défendre l'intégrité de leur honneur et de leurs fonctions contre les embûches des adversaires, soit pour tout autre motif analogue. Mais il leur importe bien davantage de s'associer en vue du développement de la science sacrée et surtout dans le

(1) Aux bureaux de l'Œuvre des Campagnes, 2, rue de la Planche, Paris.

but de s'appliquer avec une ferveur plus grande aux devoirs de leur sainte vocation et de mieux travailler au salut des âmes en mettant en commun leurs idées et leurs efforts. Les annales de l'Eglise attestent qu'aux époques où les prêtres vivaient partout en commun ce genre d'association fut fécond en heureux résultats. Pourquoi ne pourrait-on pas rétablir à notre époque quelque chose de semblable en tenant compte de la diversité des pays et des obligations ? Ne pourrait-on pas en attendre à bon droit, et l'Eglise s'en réjouirait, les mêmes avantages qu'autrefois ?

» En fait, il ne manque pas d'associations de cette sorte, munies de l'approbation des évêques, et qui sont d'autant plus utiles que l'on y entre plus vite au début même du sacerdoce. Nous en avons Nous-même, au cours de Notre épiscopat, encouragé une dont l'expérience Nous avait montré les avantages (*bene aptam experti*) et que Nous continuons encore maintenant à entourer, ainsi que d'autres, de Notre bienveillance toute particulière.

» Ces adjuvants de la grâce sacerdotale et ceux du même genre qu'une prudence éclairée suggère aux évêques suivant les circonstances, vous devez, chers Fils, les apprécier et les utiliser de telle sorte que de jour en jour vous marchiez plus dignement dans le chemin de la vocation à laquelle vous avez été appelés, faisant honneur à votre ministère et accomplissant en vous la volonté de Dieu : votre sanctification. »

Les associations sacerdotales recommandées particulièrement par Pie X ont pour objectif général la sanctification de leurs membres.

Les unes, comme l'Union Apostolique, y contribuent en visant un but spécial : la régularité de la vie sacerdotale. D'autres, comme celle des Prêtres de Saint-François de Sales, par l'étude des écrits de leur saint patron, l'initiation plus intime à son esprit, la pratique des vertus qui l'ont illustré. D'autres encore, comme les divers Tiers-Ordres, par l'accomplissement d'un règlement calqué sur celui de l'Ordre qui les dirige.

Enfin, nous saluons les Prêtres-Adorateurs, les Prêtres-Apôtres du Sacré Cœur et du Cœur Eucharistique de Jésus, qui se vouent plus directement à la pratique et à la diffusion des belles et fécondes dévotions dont ils ont pris le nom.

Les associations sacerdotales donnent à leurs membres une direction, un esprit, un enthousiasme qui les entretiennent dans la volonté d'utiliser et de perfectionner leur vie.

La direction est assurée par une règle librement acceptée, assidûment étudiée, par une correspondance périodique avec des chefs expérimentés, par des circulaires, une revue mensuelle.

L'esprit de ces associations se puise à la source même de leur fondation, c'est l'esprit de saints initiateurs qui n'est autre que celui de l'Eglise elle-même, avec le profond respect de sa hiérarchie, le dévouement à la gloire de Dieu et au salut des âmes.

L'enthousiasme, qui s'éteint si vite dans l'isolement, est sans cesse activé dans les associations par des réunions plus ou moins fréquentes, les exemples des confrères et la sainte émulation du zèle.

Les exercices de piété auxquels on se soustrait si facilement si l'on est abandonné à soi-même sont sans cesse recommandés. Si, pour quelque motif accidentel, on s'est relâché, on se reprend aussitôt grâce au règlement dont on a à rendre compte périodiquement. Les membres des associations sacerdotales ont donc contracté comme une assurance contre les accidents de la vie régulière et contre l'abandon des adjuvants dont Pie X démontre la nécessité dans sa Lettre au clergé.

Est-il donc étonnant que les Souverains Pontifes aient tous, dans ces derniers temps, engagé les prêtres dans cette voie ? Les encouragements si explicites donnés à l'Union Apostolique peuvent s'appliquer évidemment à toutes les autres associations qui ont un but et un règlement analogue.

Enumérons dans un ordre chronologique ces encouragements. Les paroles des Pontifes nous montreront en même temps comment ils ont compris la vie intime de ces associations.

Dès l'année 1862, M. Yvetot, du diocèse de Coutances, avait

exposé à Pie IX le désir et les projets d'un certain nombre d'ecclésiastiques qui tendaient à se rapprocher de la vie religieuse dans l'exercice des divers ministères confiés aux prêtres séculiers. Le Saint-Père répondit : « Cette œuvre est excellente, je vous engage à la poursuivre. Je bénis les prêtres du Sacré-Cœur. » (1) Dès l'origine, en effet, l'Union Apostolique avait voué une dévotion spéciale au Sacré Cœur, comme on peut le voir dans sa règle générale.

En 1870, Pie IX, s'adressant à Mgr Lebeurier, lui disait aussi : « l'Esprit de Dieu est là ; je vous donne mes encouragements et mes bénédictions. »

Quelle était donc précisément l'idée des pieux fondateurs de l'Union Apostolique des Prêtres du Sacré-Cœur?

Ils voulaient imiter, autant que les circonstances le permettraient, un vénérable ecclésiastique qui avait vécu en Allemagne au XVIIe siècle. Or, en novembre 1912, le *Katolik* de Mayence publiait une étude sur l'histoire de la vie commune en Allemagne au XIXe siècle, signalait plusieurs essais dus à l'initiative de Mgr Ketteler et ajoutait :

« Depuis lors, on a vu un prêtre français, Mgr Lebeurier, travailler de son côté à la réalisation pratique de la vie d'Holzhauser. Pour s'adapter à notre époque et à la situation actuelle du clergé, il écarte trois des cinq articles fondamentaux d'Holzhauser ; communauté de biens, cohabitation, service fait par des femmes, et ne garde que le premier et le dernier : sanctification personnelle, apostolat intense. Ce à quoi il a renoncé sont des moyens dont aucun prêtre sérieux ne contestera la valeur mais dont l'emploi était devenu impraticable à cause des nécessités ardues que le prêtre séculier rencontre dans la vie. Il faut rendre témoignage à la sagesse de Mgr Lebeurier de n'avoir pas renouvelé des essais si souvent recommencés sans succès mais de s'être borné à mettre en pra-

---

(1) *Etudes ecclésiastiques*, 1912, p. 193.

tique l'idée fondamentale d'Holzhauser. C'était assurer la force d'expansion de l'Union.

» Elle n'impose pas de nouvelles obligations, mais elle est un appui et un soutien dans l'accomplissement des devoirs sacerdotaux concernant la sanctification personnelle et l'activité dans le ministère des âmes. » (1)

La même idée fut réalisée en Belgique quelques années plus tard.

En 1875, Mgr Gravez, évêque de Namur, écrivait à Pie IX : « Très Saint Père, vos deux illustres prédécesseurs, Innocent X et Innocent XI, ont béni et approuvé l'Institut des Clercs réguliers vivant en communauté établi par le serviteur de Dieu Barthélemy Holzhauser, mort en odeur de sainteté le 20 mai 1638. Les détails de cette approbation se lisent dans la vie de ce serviteur de Dieu publiée par M. Gaduel. Trois prêtres de mon diocèse ayant lu et admiré cette vie se sont sentis portés à restaurer ce célèbre Institut autant que les circonstances peuvent le comporter, et le 16 janvier 1872, après avoir fait plusieurs retraites, prié, consulté leur évêque et plusieurs Pères éminents de la Compagnie de Jésus, ils élaboraient ensemble des statuts qu'ils me soumirent ensuite et que j'approuvai le 23 février de la même année.

» Cette œuvre, sans aucun caractère officiel, se développe d'une manière étonnante et qui témoigne de l'action divine. Aujourd'hui (1875), elle compte cinquante membres, chanoines, doyens, curés, vicaires, professeurs. J'écrivais au supérieur, à la date du 2 mars 1875 : « Je bénis Dieu du succès qu'il » répand sur votre Association et je désire vivement qu'elle » prospère. » Comme Votre Sainteté pourra le constater par la lecture des règlements, les prêtres qui entrent dans cette Société sacerdotale font profession de ne se distinguer en rien du reste du clergé, si ce n'est qu'ils s'unissent pour mieux s'aider à

(1) *Etudes ecclésiastiques*, p. 109.

acquérir et à pratiquer, autant qu'il dépendra d'eux et que Dieu leur en fera la grâce, la perfection des vertus ecclésiastiques et du zèle sacerdotal.

» Pour établir solidement l'œuvre, le supérieur, sur le conseil de ceux qui le dirigent et avec mon assentiment, se rend aux pieds de Votre Sainteté pour obtenir sa bénédiction. Il vous remettra en même temps les statuts de l'Association, vous priant de vouloir bien les approuver et les confirmer. Il sollicitera quelques faveurs pour ses coassociés.

» Je serai heureux de voir Votre Sainteté l'accueillir avec bienveillance et lui accorder l'objet de sa demande et la bénédiction d'une œuvre qui, si elle continue à se développer, me donnera un bon nombre de coopérateurs zélés et animés de l'esprit de Dieu. »

M. Bauloye, en effet, le pieux fondateur de l'Union en Belgique, fit le voyage de Rome, et le 17 mai 1875 il recevait la lettre suivante : « Nous vous félicitons, cher Fils, de ce que, malgré les difficultés à vaincre, l'œuvre sacerdotale établie par vous au diocèse de Namur soit aujourd'hui prospère. Il y a là une bénédiction manifeste de la divine Providence. Cette œuvre procure au clergé séculier les avantages que la vie commune donne aux réguliers. Par elle, les membres du clergé séculier, dispersés nécessairement pour les besoins du ministère paroissial, forment une sorte de communauté animée du même esprit, ayant une direction spéciale, des règles communes, une même vie ; cette forme de vie a brillé de tout son éclat dans le clergé primitif ; mais la difficulté des temps l'avait fait tomber en désuétude (1).

» A la fin du XVII[e] siècle, Barthélemy Holzhauser l'avait rétablie en Allemagne avec la haute et enthousiaste approbation des évêques et des princes aussi bien que de ce Siège apostolique. Mais, après quelque temps (plus d'un siècle), elle avait

---

(1) Voir *la Vie commune dans le Clergé séculier*, par Mgr Lebeurier, et une brochure sur le même sujet, par Mgr Hautcœur.

de nouveau disparu au milieu des vicissitudes des temps et des difficultés qu'elle rencontra, et jusqu'ici c'est en vain qu'on avait regretté cette disparition d'une œuvre éminemment utile... Nous rendons de solennelles actions de grâces au grand Dieu qui a béni une entreprise si difficile au point que déjà un grand nombre de prêtres très distingués du diocèse de Namur se sont agrégés à cette association naissante.

» Nous avons la confiance que ce précieux exemple attirera à l'œuvre sacerdotale un grand nombre d'autres prêtres, pieux confrères du diocèse, mais des associations similaires s'établiront dans les autres diocèses de la Belgique. C'est la meilleure récompense que Nous présageons devoir être donnée par l'Auteur de tout bien à vos pieux efforts... »

Les souhaits de Pie IX se sont vite réalisés, et tous les diocèses de Belgique ont vu sans tarder se former des associations florissantes et ferventes. Un saint religieux, le R. P. Petit, qui vient de mourir à l'âge de quatre-vingt-douze ans, fut l'âme de ces belles associations.

Un de ses confrères, venu d'Irlande en Belgique pour ses études, le P. Keulen, ayant vu à l'œuvre nos confrères de Belgique, s'employa, de retour dans son pays, à le doter d'une institution semblable, et au mois de novembre dernier j'avais l'honneur d'assister aux noces d'argent de l'Union irlandaise présidée par S. Em. le cardinal Logue, primat d'Irlande, assisté de trois de ses suffragants.

Pendant ce temps-là, Mgr Lebeurier travaillait sans bruit à étendre l'Union dans tous les diocèses de France, au milieu de triomphantes approbations, mais aussi, il faut bien le dire, malgré des difficultés qui ne le découragèrent jamais, car il était persuadé qu'il faisait l'œuvre de Dieu.

En 1880, Léon XIII, informé de ses succès, lui adresse un Bref très élogieux dont voici les conclusions :

« Nous exhortons les prêtres du clergé séculier à s'enrôler dans une Association si salutaire, assurés qu'ils seront de procurer plus efficacement leur bien personnel et celui de la religion.

» Qu'ils se laissent émouvoir par le dessein manifeste de la Providence qui a suscité cette Société pour venir au secours de l'Eglise dans ses pénibles luttes.

» Qu'ils se laissent émouvoir par les bénédictions célestes qui, malgré les difficultés les plus graves, ont donné à cette œuvre un si rapide et si merveilleux accroissement.

» Qu'ils se laissent émouvoir par les encouragements des évêques, par les louanges persévérantes de ce Siège apostolique, par les résultats déjà obtenus et qui se multiplient de jour en jour... »

Pie X a fait plus encore.

Nous lisons dans un Bref adressé en 1903 à Mgr Lebeurier, président général de l'Union Apostolique :

« Cet Institut dont Nous fûmes Nous-même disciple autrefois, dont Nous avons expérimenté l'utilité et l'excellence, et aux avantages duquel Nous avons tenu à participer même après notre élévation à la dignité épiscopale, en proposant à tous un règlement de vie personnelle, soumis au temps marqué aux supérieurs, et de plus diverses autres relations charitables et utiles, assure et affermit l'unité du clergé et relie ensemble les prêtres dispersés par un lien de fraternité spirituelle. De là une admirable union entre les membres de l'Institut, une mutuelle édification, les dangers de la solitude écartés, la concentration des forces de tous pour atteindre le but commun. Chaque prêtre, dans ces conditions, s'applique au bien et à la perfection de tous, et quoique, empêché par les soins de son ministère, il ne jouisse pas des avantages de la vie commune, il ne se sent pas privé des bienfaits d'une famille spirituelle, et il ne manque ni des conseils ni de l'assistance de ses frères. »

Et plus loin, dans le même Bref :

« Pour qu'il soit bien manifeste à tous quelle est notre disposition à l'égard de l'Union Apostolique, et comme gage particulier de notre bienveillante dilection, Nous prenons Nous-même et Nous Nous réservons le protectorat de l'Institut. »

Dans une de ses Encycliques, Pie X donne au clergé, comme

modèle d'apostolat, saint Charles Borromée, archevêque de Milan. Or, parmi les éloges si largement mérités décernés par Pie X à saint Charles, nous trouvons celui-ci : « Il fonda des Congrégations de prêtres qui portaient le nom d'Oblats. C'étaient, dit-il plus loin, des prêtres séculiers qui, jetés partout, dans l'enseignement, dans le ministère, dans la prédication, soutenus par leur évêque, inspirés, chauffés par son zèle brûlant, communiquèrent à tous les ouvriers évangéliques cette impulsion surnaturelle qui aboutit à une merveilleuse réforme. »

Lors du cinquantième anniversaire de l'Union, en 1912, Pie X nous adressa un discours sur l'amour du Pape, qui fut universellement connu.

Mais le texte qui fut alors publié ne contenait pas le document tout entier. Nos confrères d'Italie, qui avaient recueilli religieusement chacune des paroles du Saint-Père, les ont reproduites sans en omettre aucune. Voici la traduction du passage qui concerne la vie intime de l'Union :

« Vous m'avez demandé une recommandation, je vous la donne bien volontiers.

» Je vous recommande d'observer toujours fidèlement les petites règles de l'Union Apostolique. Petites. parce que, ayant été simplifiées, elles correspondent exactement aux obligations sacerdotales que j'ai résumées dans l'exhortation au clergé publiée à l'occasion de mon Jubilé sacerdotal. Si vous voulez arriver à la sainteté exigée par votre vocation sacerdotale, gardez-vous bien de vous dispenser, même un seul jour et pour quelque motif que ce soit, des pratiques qui vous sont imposées par l'Union. Je ne parle pas du bréviaire, il n'est pas un prêtre qui ne se fasse scrupule de l'omettre, mais bien de la méditation, de la lecture spirituelle, de l'examen, de la visite au Très Saint Sacrement. En observant ce règlement, vous vous conserverez bons et vous deviendrez saints. Distraits par tant d'autres occupations, il est facile d'oublier les choses qui conduisent à la perfection de la vie sacerdotale, il est aisé de se faire illusion et de croire qu'en nous occupant exclusivement du

salut des âmes on opère sa propre sanctification. Je prêche, dit-on, et c'est pour moi une méditation : j'exerce les fonctions saintes, et elles sont pour moi une prière ; l'Apôtre ne dit-il pas : *Sive manducatis sive bibitis sive aliud quid facitis omnia in gloriam Dei facile ?* Prétextes pour nous exempter des obligations de notre sanctification. Et à ce propos je rappellerai la parole que disait un saint recteur de Séminaire, qui fut depuis un saint évêque et qui fit dans son diocèse presque autant de bien que saint Charles Borromée, son compatriote. Chaque année il répétait à ses séminaristes ce qu'il appelait son Cent de règles, parmi lesquelles il en était une qui consistait à n'omettre pour aucun motif que ce fût la méditation quotidienne, la visite au Saint Sacrement, la lecture spirituelle et l'examen de conscience. « Je dois partir de bonne heure, et je ne puis faire ma méditation. — Levez-vous une demi-heure plus tôt, mais n'omettez pas votre méditation. — Je dois confesser. — Confessez-en deux de moins et faites votre visite au Saint Sacrement. » Ainsi parlait cet homme de sainte mémoire dont je dirai le nom avec affection et une tendre reconnaissance. C'était Mgr Ernest Fontana, évêque très regretté de Crema, qui fut recteur du collège Lombard et est mort il y a peu de temps. »

Ces paroles ne sont-elles pas comme une dernière consécration de l'Union Apostolique, qui demande tout cela mais ne demande que cela ?

L'Union Apostolique compte cinquante-deux ans d'existence à l'état de fédération de groupes diocésains. Pendant ce demi-siècle elle a progressé sans bruit. De France elle a rayonné dans tous les pays d'Europe, dans le Nouveau Monde et jusque dans les missions.

Pour en faire partie, il suffit d'en exprimer le désir soit au président diocésain, soit au Supérieur général. Tout prêtre en communion avec son évêque en trouvera toujours les portes grand'ouvertes.

Au bout de quelques mois de probation il jouira des nom-

breux privilèges et indulgences qu'elle doit à la munificence des Souverains Pontifes.

Une dernière question : A quel âge faut-il y entrer ?

On peut y entrer à tout âge, et nous avons eu des aspirants octogénaires, mais le mieux, comme le dit Pie X, est d'y venir aussitôt après son ordination. On peut même y entrer après le sous-diaconat.

Mgr de La Porte, qui était depuis longtemps supérieur du Grand Séminaire de Versailles et président de l'Alliance de Grands Séminaires, très expérimenté par conséquent et au sujet de l'Union à laquelle il appartient depuis le début de son ministère et sur les besoins des séminaristes et des jeunes prêtres, écrivait quelques mois avant son élévation à l'épiscopat :

« Si j'avais un vœu à formuler chaque année, une prière à adresser au Père céleste au moment des ordinations, ce serait que le plus grand nombre possible de nos jeunes prêtres eût le courage de prendre ce fardeau et de se mettre sous le joug de la règle de l'Union. Joug rendu suave par l'amour, fardeau léger à porter quand on a chaque jour la conscience qu'il nous porte lui-même et que, malgré nos lâchetés et nos défaillances, il nous empêche d'être tout à fait infidèle aux saintes promesses et aux généreuses ardeurs de notre jeunesse. »

Il y a mieux dans un grand nombre de diocèses, à l'étranger ; le centre de l'Union se trouve au Grand Séminaire même. A Montréal, par exemple, un groupe important de l'Union a pour président le vénéré supérieur des Sulpiciens, et les jeunes clercs sont initiés à la pratique du Bulletin avant leur ordination. C'est ensuite très librement qu'ils s'y enrôlent. A Kandy, dans les Indes, les RR. PP. Jésuites ont organisé deux groupes distincts : l'un composé de séminaristes, l'autre qui comprend les prêtres qu'ils ont élevés et qui sont répandus dans divers diocèses et vicariats apostoliques.

Il nous reste à formuler des vœux :

1. Considérant l'importance des retraites sacerdotales sous toutes leurs formes, et spécialement l'efficacité des retraites fermées et des

retraites prolongées, le Congrès émet le vœu que chaque année les prêtres qui ne vont pas à la retraite pastorale se procurent les avantages d'une retraite fermée, et que tous les prêtres fassent l'essai d'une retraite prolongée.

2. Considérant les grands avantages qui résultent des associations sacerdotales, le Congrès émet le vœu que chaque prêtre et chaque nouvel ordinand s'enrôle dans l'une d'entre elles afin de conserver et d'affermir ses bonnes dispositions et sa ferveur.

3. Considérant que les associations sacerdotales n'ont pas seulement pour but la sanctification personnelle du prêtre, mais aussi la gloire de Dieu par les travaux apostoliques de leurs membres, le Congrès émet le vœu que les directeurs de ces associations aient pour objectif de leurs exhortations la pratique de la communion fréquente et de la communion précoce, ainsi que la diffusion de la doctrine de la royauté sociale de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Les Congrès eucharistiques régionaux
Leur fonctionnement, leurs résultats, leur organisation

RAPPORT DE M. LE CHANOINE LAMÉRAND

Il y a de nombreuses années déjà que fonctionne cet organisme. Il procède des Congrès internationaux et en eut les mêmes organisateurs. C'est que ces organisateurs zélés — M. Philibert Vrau et M. le chanoine Didiot — ont reconnu la nécessité de ce complément pratique. C'est à ce titre, en effet, que se présentent les Congrès régionaux : l'application sur place, parmi les populations y participant, des lumières reçues aux Congrès internationaux. Ceux-ci sont les sources, ceux-là les canaux ; les seconds non moins nécessaires que les premiers, pour que le résultat pratique soit atteint, et pour ce qui concerne le but précis de ce vingt-cinquième Congrès international, quel moyen plus pratique que nos Congrès régionaux, de faire parvenir au peuple chrétien cette grande idée de la royauté de Notre-Seigneur Jésus-Christ ? — D'ailleurs,

Pie X, en accordant les mêmes indulgences aux petits et aux grands, nous montre bien l'égale estime qu'il a pour les uns et pour les autres et l'égal intérêt qu'il leur porte. Ils se multiplient d'année en année, et très nombreux sont en France les diocèses qui ont eu et ont encore périodiquement leurs Congrès régionaux, diocésains quelquefois et principalement pour inaugurer le mouvement, cantonaux le plus souvent.

1. Les Congrès régionaux comprennent, comme les grands Congrès, des cérémonies religieuses avec prédications et des séances de travail.

Un triduum de prédications eucharistiques précède toujours le Congrès ou l'enveloppe. Il consiste, dans ses grandes lignes, en un sermon le soir et une conférence le matin, après la Messe de communion. On peut avec grand fruit y donner l'analyse du décret sur la communion fréquente et quotidienne. Nous commençons le mercredi soir. Le jeudi, jour de congé dans les écoles, nous consacrons la journée presque tout entière aux enfants. Si on a pu les confesser la veille, ils ont le matin la Messe de communion à laquelle on fait la préparation et l'action de grâces à haute voix. Puis, vers 9 h. 1/2 ou 10 heures, on les réunit à l'église pour une deuxième Messe, Messe basse pendant laquelle on leur donne du haut de la chaire les explications des cérémonies au fur et à mesure qu'elles se déroulent à l'autel, puis une instruction et un cantique. L'après-midi, on commence quelquefois par une séance de projections sur la sainte Eucharistie, puis on leur fait chanter les Vêpres et, après le récit d'un miracle eucharistique en guise de sermon, on organise une procession où les enfants escortent le Saint Sacrement en portant des flambeaux, des bannières ou des fleurs. Leurs chants, comme leur démarche, donnent à cette cérémonie le caractère touchant qui ne laisse insensible aucun des spectateurs. Les enfants des paroisses voisines sont convoqués à cette journée, ils communient chez eux le matin et viennent ensuite au Congrès, soit pour la deuxième Messe, soit

pour la cérémonie de l'après-midi. Outre le bien produit sur tous les enfants qui s'en retournent joyeusement avec leurs curés ou avec leurs maîtres et maîtresses des écoles libres ou encore avec des catéchistes volontaires, le Congrès lui-même gagne grandement à la propagande enthousiaste des enfants auprès de leurs parents. Tous veulent avoir leur tour à aller au Congrès. S'il était possible de revoir les jours suivants les enfants de la paroisse où se tint le Congrès, on leur ferait avec grande utilité un catéchisme eucharistique, après la classe, à 11 heures par exemple.

Le vendredi, on pourrait utilement provoquer une réunion sacerdotale, si NN. SS. les évêques le jugent bon, comme à Rodez, à Séez, à Belley. La perfection serait qu'un vicaire général, à défaut de l'évêque lui-même, présidât cette séance. Quand ils ne peuvent s'y rendre, c'est le doyen et le directeur du Congrès qui dirigent cette petite réunion fraternelle. On y prône tout d'abord la nécessité ou du moins la grande utilité de groupements ou œuvres eucharistiques dans la paroisse ; on y parle ensuite de la communion privée, de la communion fréquente, de la communion des malades, toutes questions intéressantes et éminemment pratiques. Dans un Congrès qui se prépare en ce moment dans le diocèse de Blois, cette journée sacerdotale sera marquée en plus par une Grand'Messe et par des Vêpres solennelles où tout le clergé donnera sa coopération liturgique : chanoines d'un jour, dans une modeste église, qui pour un jour sera cathédrale, Monseigneur ayant promis de présider ce Chapitre malheureusement éphémère.

On peut aussi réunir les dames attachées aux différentes œuvres de la paroisse : mères chrétiennes, ligueuses, dames de charité et autres, pour leur parler de l'Eucharistie en fonction de leurs œuvres. C'est le moment le mieux choisi pour convaincre les mères de la nécessité de la communion privée et fréquente pour leurs enfants. Ce qu'on leur enseigne pour leur famille n'est pas moins vrai pour les familles qu'elles visitent et où elles peuvent étendre leur apostolat.

Le samedi soir, au lieu de la prédication des jours précédents, on fait l'exercice de l'heure sainte. Tous connaissent cette adoration solennelle devant le Très Saint Sacrement exposé, où un prêtre fait du haut de la chaire une méditation divisée en quatre parties suivant la méthode des quatre fins du Sacrifice. Chacune de ces parties est suivie d'un moment de silence pour l'adoration personnelle et d'un chant exécuté par toute l'assistance. Que de fois il arrive, au sujet de ce dernier point, que des paroissiens qui semblaient jusque-là réfractaires au chant dans l'Eglise ont suivi en cette circonstance l'impulsion donnée, pour continuer ensuite, sans doute, à participer de cette façon active aux offices qu'ils suivaient auparavant passivement. Quelquefois, mais rarement, l'adoration nocturne suit l'heure sainte, et les hommes se partagent jusqu'au dimanche matin les heures de la nuit en adorant Notre-Seigneur au nom de la paroisse.

Le dimanche, tout se fait avec solennité, mais sans rien changer aux heures des Messes. Messe de communion dite par l'évêque ou par le vicaire général le remplaçant ; on y fait la préparation et l'action de grâces à haute voix. A la Grand'-Messe, prédication de l'évêque ou du vicaire général et chant de toute l'assistance comme à l'heure sainte. Chez nous, Mgr l'archevêque insistait sur ce point, y trouvant l'occasion la plus favorable pour faire entrer cette habitude dans la paroisse, si elle ne l'avait pas prise encore.

Les séances de travail doivent être au nombre de deux au moins : une pour les hommes, une pour les dames. Nous en avons cependant quelquefois quatre, séparant les jeunes gens et les hommes, les jeunes filles et les dames, quand le nombre des locaux le permet et celui des congressistes l'exige. Les jeunes préfèrent se trouver entre eux ; leur entrain trouve plus facilement son essor, et les pratiques qu'on leur propose ne sont pas toujours les mêmes non plus que celles qui conviennent à l'âge mûr. La réunion des jeunes gens est généralement présidée par le directeur des œuvres de

jeunesse ; nul n'est plus qualifié que lui pour cette intéressante mission.

L'église peut être utilisée pour une des séances du Congrès; cependant, un local ordinaire prête toujours plus à l'intérêt de la réunion ; le respect que l'on a pour l'église empêchant les assistants de faire aussi facilement qu'ailleurs les réflexions et observations qu'on cherche à susciter de leur part.

Les séances comportent la lecture de rapports. Sur ce point, nous tenons, dans nos petits Congrès, à ce que les rapports soient très courts, dépouillés de tout appareil protocolaire, de toute considération doctrinale : *non est hic locus*, et de tout éloge au fondateur ou président. Non ; des choses et des faits. La question à laquelle il faut répondre est celle-ci : « Que font les hommes (les jeunes gens, les dames) de la paroisse de X... pour le culte du Très Saint Sacrement ? » et le rapporteur ou la rapporteuse doit y répondre — je voudrais pouvoir dire : y répond toujours — en une page ou une page et demie. De cette manière, on peut facilement passer en revue les différentes paroisses d'un doyenné, et on trouve après chaque rapport le temps de questionner, de faire parler un peu les assistants. C'est l'art du président de la séance, c'est aussi le moyen d'obtenir les meilleurs résultats. Le nombre des rapports peut être relativement considérable quand, docile à cette prescription importante, on y apporte de la concision.

La cérémonie de clôture se fait ensuite à l'église ; le directeur du Congrès y fait une allocution pour résumer les travaux et redire les résolutions prises, insistant auprès de tous sur la fidélité à y apporter, pour la gloire du Très Saint Sacrement et pour la sanctification toujours plus grande des intéressés. Une procession à l'intérieur de l'église ou à l'extérieur, suivant les circonstances, termine la journée. Si la procession a lieu à l'extérieur, il convient que l'allocution soit faite au reposoir. Alors des acclamations vibrantes peuvent se produire : elles font toujours tant de bien! Ce serait le moment, comme con-

clusion du Congrès, d'affirmer vis-à-vis de tout le peuple assemblé la royauté de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il n'est pas d'occasion plus favorable pour ce grand acte de foi et d'amour envers notre divin Maître.

2. Les résultats obtenus sont de deux sortes : les uns individuels, les autres collectifs. Les premiers viennent principalement du triduum, les seconds du Congrès.

Dire ou plutôt redire une fois de plus, *ex professo*, le dogme de la sainte Eucharistie, l'étudier longuement, retenir son auditoire sur le même point de doctrine pendant trois et quatre jours, montrer par le détail de ces manifestations divines l'amour que Jésus nous témoigne en son grand Sacrement, c'est non seulement aller à l'âme du fidèle, c'est y produire et y laisser une trace profonde. Ajoutons que ce triduum ayant été ordonné par Pie X, c'est unir à l'efficacité de la prédication le fruit qu'assure l'obéissance. Les résultats sur ce point sont tangibles et heureusement durables, nous pourrions de ce fait donner maints exemples précieux, et à côté de ceux que leur importance a fait remarquer davantage, combien d'autres qui, pour être plus modestes, n'en sont pas moins réels. L'augmentation considérable des communions, qui d'ailleurs se manifeste partout, apparaît plus saillante encore à la suite d'un triduum, où on a eu l'occasion et la facilité de rappeler avec précision et les désirs du Souverain Pontife et les différents points pratiques de la doctrine.

Les séances du Congrès ne restent pas étrangères à ce qui concerne la piété individuelle, elles y touchent même nécessairement : elles apportent donc aussi leur bienfaisant appoint au travail du triduum. Toutefois, leur but direct est différent. Ce sont les œuvres, les organisations eucharistiques qui sont visées dans les séances d'étude : les développer, les encourager là où elles existent, en constituer là où elles sont absentes, voilà leur objet. Ici le résultat est plus facile encore à constater. Les groupements eucharistiques, dont on comprend aujourd'hui davantage la nécessité, sont comme le fruit naturel d'un Con-

grès. A Châlons, à Bourges, à Châteauroux, au Mans, à Séez, à Mortagne, pour ne parler que des grandes villes, des confréries du Très-Saint-Sacrement se sont fondées séance tenante et, grâce à Dieu, fonctionnent parfaitement. Dans le Nord, les confréries sont depuis longtemps très nombreuses, mais les Congrès nous ont révélé que quelques-unes d'entre elles menaient une vie par trop tranquille, sommeillaient même depuis trop longtemps ; les retirer de leur somnolence fut dans nos réunions un travail aussi facile que fructueux. Quelques paroisses n'en étaient pas encore fournies, elles trouvèrent dans le Congrès l'occasion de suivre l'exemple de leurs voisines, de sorte qu'on pourrait, je pense, compter sur les doigts les paroisses du diocèse qui n'ont pas leur confrérie du Très-Saint-Sacrement. Je parle de confréries, parce que c'est l'association eucharistique la plus ancienne et la plus répandue du côté des hommes, mais toute autre association, comme celle des « Hommes de France » au Sacré-Cœur, peut remplir le même but, à l'honneur du Très Saint Sacrement et à l'avantage spirituel de ses membres. Le Congrès n'impose pas telle association à l'exclusion des autres ; il pose en principe, au contraire, qu'il faut conserver, encourager et développer les œuvres existantes, si du moins le curé intéressé y trouve avantage pour sa paroisse.

Chez les jeunes gens qui n'ont pas généralement d'œuvre eucharistique séparée, les Congrès proposeront une orientation toujours plus accentuée vers la piété envers le Très Saint Sacrement. Ils suggéreront par la discussion et par la comparaison les pratiques les meilleures et les plus concordantes avec les circonstances locales. Il arrive que les jeunes congressistes ne laissent pas au président l'honneur de leur proposer tel ou tel moyen, mais prennent les devants et, dans une généreuse initiative, demandent à faire un pas de plus vers le tabernacle, dans une organisation aussitôt consentie par tous.

C'est chez les dames que nous obtenons davantage ; le travail y est aussi plus facile. Les adorations organisées ont pris dans

nos Congrès un essor considérable. A supposer qu'on n'eût fait que consolider ce qui existait, ce serait déjà un beau résultat, mais nous sommes allés bien plus loin, et nous pourrions ici suivre toute la gamme, depuis l'adoration continue de tous les jours de la semaine jusqu'à une heure sainte mensuelle, le premier vendredi du mois, par exemple. Tous les degrés entre ces deux extrêmes, comme l'adoration de plusieurs heures par jour, d'une journée par semaine, d'une journée ou de quelques heures par mois, trouvent leur réalisation dans nombre de paroisses où ont été tenus les Congrès eucharistiques.

Chez les jeunes filles à qui on demande une large participation à ces adorations, on propose aussi les œuvres des Catéchistes volontaires et des Tabernacles. Stimuler le zèle des membres et susciter des recrues à ces œuvres de dévouement, c'est encore le travail du Congrès, travail heureusement couronné de succès.

3. L'organisation du Congrès. Elle ne comporte pas grande difficulté. Le programme donné dans la première partie de ce rapport suffirait à orienter celui qui n'en aurait pas encore organisé. Mais si l'on désire des détails plus précis, les renseignements peuvent s'obtenir facilement. Tous connaissent les adresses eucharistiques suivantes : les RR. PP. du Très-Saint-Sacrement, 205, chaussée de Wavre, à Bruxelles, ou rue Chateaubriand, 11, Paris ; la revue *Hostia*, 9, rue Montplaisir, Toulouse ; la revue *l'Eucharistie*, 5, rue Bayard. Permettez-moi d'y ajouter la mienne, 12, rue Voltaire, Lille. De partout on vous répondra très aimablement.

Mais la grande question, me dira-t-on, c'est le nerf de la guerre. — Oui et non. — Si vous désirez une procession, une belle procession à l'extérieur, vous aurez évidemment à débourser. Si, au contraire, vous pensez, comme chez nous, qu'il vaut mieux conserver au Congrès toute son importance et faire converger toute l'attention vers les prédications et les réunions, vous vous contenterez d'une procession à l'intérieur de

l'église où les hommes seuls escorteront le Très Saint Sacrement en portant un flambeau. Il nous a paru, en effet, que les soins et derniers préparatifs de l'ornementation des rues et des reposoirs éloignent souvent, même et surtout les meilleurs chrétiens, des séances qui leur seraient profitables, et, pour couper court à cette difficulté, on retrancha, d'autorité, les processions extérieures. Dans ce cas, il suffit d'orner l'intérieur de l'église, et pour la rendre digne d'une telle solennité, qu'on lui mette ses parures des grandes fêtes. Restent comme dépenses les imprimés, affiches et invitations, dont le coût ne s'élève jamais bien haut.

Mais, dans certaines contrées, m'assure-t-on, la procession est un couronnement nécessaire au Congrès. Sans procession, la solennité ne dira rien au plus grand nombre ; l'intérêt des réunions dépasse la portée de la masse, tandis que la procession parle à tout le monde. J'y consens ; organisons une procession — les frais alors seront ce que vous voudrez, ni plus ni moins. — Désirez-vous multiplier les reposoirs, les orner de velours rouge avec crépines d'or, il vous faudra largement délier les cordons de la bourse. Ce sera plus frayeux encore si vous tenez à faire figurer dans le cortège des groupes costumés... Avez-vous des prétentions plus modestes? vous pourrez faire travailler longtemps d'avance les doigts délicats et dévoués des jeunes filles et obtenir avec des ressources très restreintes de fort jolies choses que tous apprécieront. En général, d'ailleurs, les paroissiens s'y mettent de bon cœur, et les indifférents eux-mêmes, avec des vues moins surnaturelles, il est vrai, favorisent volontiers ce qui rapporte matériellement quelque chose à leur pays.

Quant à nous, pour un motif ou plutôt pour deux motifs infiniment plus élevés, travaillons à la diffusion du culte eucharistique. Il honore le divin Maître, et comme l'Eucharistie est *major omni laude*, réalisons le souhait de saint Thomas : *Quantum potes, tantum aude*. Par là aussi se sanctifieront les âmes. Jésus est dans son sacrement le grand moyen de salut et de

sanctification, et comme les Congrès eucharistiques sont un instrument très utile et très efficace de ce double ouvrage, je me permets, expérience faite, de vous les proposer avec insistance.

Considérant que les Congrès eucharistiques régionaux sont un moyen très efficace de diffusion du culte eucharistique, par les prédications et les séances de travail, le vingt-cinquième Congrès eucharistique international émet le vœu que la tenue de ces Congrès régionaux s'étende à tous les diocèses de France.

Réunion sacerdotale internationale

DU SAMEDI 25 JUILLET

De Chritos rege gentibus in sacramento dominante

RELATIO FACTA A R. P. ROUSSELOT, S. J.

Christum Regem adoremus dominantem Gentibus, qui se manducantibus dat spiritus pinguedinem (1). Thomas Doctor Angelicus, quasi afflatu prophetico præviderct, quæ gratiæ dona dives in misericordia Deus in hos sæculorum fines esset effusurus, non a stupenda conversione elementorum in Christi corpus et sanguinem, non a rebus in suprema Domini cena gestis, non a pane cælesti singulis manducantium animis vitam æternam tribuente, exordium fecit invitandi fideles ut Domino exultarent in festiva corporis Christi celebritate : sed late potius regnantem in Sacramento prædicavit, et dominationem suam in universæ terræ populos exercentem. Sic videlicet nobis providebat Spiritus, novis his nostris exsultationibus antiqui præaptans verba cantici. Qui enim hunc, ut levis auræ sibilo, magni Aquinatis frontem quasi prævia adspiratione demulcebat, idem nos hodie, factus spiritus vehemens, in hanc sanctam Matris Dei domum a quatuor ventis congregavit ; idem tot tantosque Antistites huc adduxit ; idem nobis, ab Urbe, Ecclesiæ Principem advocavit, qui nostris cœtibus præsideret ; eumdem precamur ut mentes nostras illustret, cum Eucharistici Christi regnum in Gentes quale esse debeat, conamur explicare.

Nomini *socialis regni Christi* quæ res proprie subjecta sit diligenter est considerandum, ne forte, quod interdum fit,

---

(1) *Breviar. rom.*

canoris verborum ambitibus contenti, res ipsas, quas nos velle contendimus, nesciamus. Quo nihil sane turpius esse potest, nihil quo agendi efficacia, felicissimis licet cæpta auspiciis, languescat certius et collabatur.

Hoc itaque primo advertendum est nos cum de regno *sociali* Christi sermo sit, non id tantum intendere, ut debeant homines non singuli et in abscondito cordis sui Deum colere, sed in una credentium societate rectam colendi viam invenire, quæ societas Ecclesia nominetur. Ceterum res perspicua est, nec quisquam ignorat, in hoc Ecclesiæ negotio, fratres a legitima communione sejunctos, Protestantes, a nobis Catholicis maxime differre. Illi enim, etsi non negant, post repertam ab homine individuo salutem, expedire ut credentes inter se sociali vinculo connectantur, ut suis tamen principiis prorsus consonent, negare debent eo homines credentes effici, quod huic Societati adhæreant, negare debent in Societate et per Societatem fidem esse hominibus reperiendam. Ex quo consequitur, unitatem visibilis Ecclesiæ, etsi fortasse exoptari debeat, tamen ad essentiam veræ religionis neutiquam pertinere, — et totam externi cultus fabricam sine salutis æternæ detrimento vel mutari posse vel neglegi. Hæc quantum et traditioni christianæ repugnent et totius ordinis naturalis analogiæ, non est hujus loci evolvere. Unum tantum adverto, quod ad rem nostram pertinet : ut Ecclesiæ visibilitas cum divinæ Incarnationis vera ac propria realitate consonet, sic cum eadem Incarnationis fide fidem etiam realis præsentiæ Christi in Sacramento artissimo nexu cohærere. Id historia, et realis quædam factorum vitæque dialectica luculenter comprobarunt. Quemadmodum enim illi qui negabant, aspectabilem Ecclesiam in terris a Filio Dei esse relictam, ut opus ejus consummaret, eo cito devenerunt, ut ipsius Verbi incarnati mysterium ad vanas metaphysicorum fabulas amandarent ; sic, qui in veram Christi carnem panem sacrificii converti nolebant, quia « caro nihil prodest », mox ulterius progressi, dominicæ carnis vim salutiferam jam non intelli-

gentes, rejicientesque utriusque naturæ mediatorem Christum, solo exemplo meri hominis Jesu divinitatem fide apprehendendam prædicarunt. Et id satis consequenter. Si enim caro eucharistica nihil prodest, quid proderit caro naturalis, personæ unitate particeps Dei facta? Ut illud ad magiam, ut aiebant, sic id ad mythologiam pari fuit jure remittendum. Consonat itaque socialis religionis forma, quæ catholicæ Ecclesiæ maxime propria est, cum dogmate eucharistico, ambæque veritates in uno Verbi incarnati mysterio connectuntur, in quo, quemadmodum Paulus docet, « omnia constant ».

Sed, ut diximus, hac Ecclesiæ notione doctrina socialis regni Christi nequaquam coarctatur. Hoc enim præterea volumus, hoc Romanæ Cathedræ discipuli constanter adserimus, Christi Regis almos influxus non in ecclesiastica tantum societate, qua talis est, debere contineri, sed in omnem et in totam hominum consociationem, in familiam, in civilia quæque corpora, in res ipsas publicas esse derivandos. *Rem ita esse*, nemo jam inter vos negat, nec argumenta illa iterum commemorabo, quæ in hoc eodem templo sunt ab aliis tam diserte tam magnifice, tam ad fidem faciendam apte allata. Constat igitur Christi principatum non intra templorum septa esse finiendum, sed ad eum nationes, etiam ut nationes sunt, summo ac divino jure pertinere. At, cum a summa pronuntiati illius amplitudine ad consectaria pressius determinanda procedendum est, hæret interdum animus, nec satis perspicit quo pacto, salva sobrietate veritatis catholicæ, salvis Pontificum declarationibus, salvo fidelium sensu, hæc Jesu Christi in gentes regia potestas vel intellegi debeat, vel possit exerceri. Nihil enim nunc publice Christus agit nisi per Ecclesiam. Porro, si per Ecclesiam potestatem suam in nationes, qua nationes sunt, Christus exercet, jam, ut videtur, oportebit Ecclesiæ in principes *potestatem*, ut aiunt, *directam*, agnoscere. Quod, etsi quidam veteres theologi dederunt, nec cum ipsius Christi verbis et agendi ratione, nec cum antiquissimorum Pontificum Patrumque sententiis ullo pacto concilia-

tur, et a Leone XIII eversum est, dum docet utramque potestatem (civilem dicebat et religiosam) esse in suo genere maximam... neutram alteri parere (1). Qui parere debere Regem Pontifici negat, nonne terrenum regnum ab amplitudine regni Christi videtur eximere? Porro, quod de summa terrena potestate dictum est, de ceteris, quæ sub ea ordinantur, pari prorsus jure videtur esse dicendum, nec in Societates temporales, qua tales, Christus imperium exercebit.

Res tamen si diligenter consideratur, et si cum utriusque regni *fine*, *socialis* etiam *condicio* humani generis in primo parente lapsi, in Christo reparati, accurate perpenditur, liquet tandem quo pacto, quin rationis naturalis propria jura, quin civilis potestatis legitima libertas lædantur, Christus nationum, ut nationes sunt, Rex sit vere nominandus. Nam cum societatis forma sit auctoritas, *proprius Regis effectus unitas* est, quæ cum ipso societatis esse convertitur et cujus perfectio pax est. Rex enim summo jure dicitur et est, qui causa est cur socialis hominum colligatio una, firma, stabilis permaneat, ut commune bonum ab omnibus intendatur, ut denique pax sit inter subditos. Rex etiam est qui communis boni veram notionem contra singulorum præjudicia, contra privatorum angustiores prudentias, contra temerarios novatorum errores, et apud se servat, et providet ut omnium mentibus inculcetur. Immo, quo interiorem et profundiorem, vel quo ampliorem et latius patentem Rex unitatem et pacem efficiet, eo dignior erit Regis nomine. Porro in hac nostra divinæ Providentiæ dispensatione, ut civitates temporalem suum et terrenum finem perfecte consequantur, religio Christi duplici ex capite illis necessaria est, quod huic regio muneri plenissime respondet : primo quidem, ut in unoquoque civium sanet confirmetque instinctum seu affectum socialem, ab intrinseco ; secundo, ut potestatem spiritualem constituat exte-

(1) Cf. Denzinger-Bannwart, *Enchiridion symbolorum*, n. 1866, cum adnotatione subjuncta.

rius. Restat itaque ut utrumque hoc officium quam brevissime declaremus, ostendamusque, quam apte Sacramentum altaris a Christo excogitatum sit, ut eo duplicem illam potestatem vel exerceat, vel significet.

Indubium prorsus esse debet, instinctum illum quem socialem dicunt, quique homines inter se dulci societatis nexu colligat, ut non solum familias condant, sed in civitates nationesque coalescant, immo ut communem quamdam totius humani generis societatem constituant, a natura proficisci. Sed, etsi socialium affectuum semina impressa habemus, eaque ipse usus vitaque evolvit, multum tamen abest ut possint ad plenam perfectamque suam maturitatem pervenire, sine adminiculo supernaturalis gratiæ Christi. Hac enim opus est, non tantum ut in unoquoque cive civitatis dilectio meritoria sit, seu eo modo exerceatur, quo oportet ad salutem æternam consequendam (id enim per se patet) ; hac dicimus opus esse ut bonum commune firmiter constanterque diligatur, ac præferatur privato, — quæ tamen civilis felicitatis condicio est. Nam, etsi *singuli* naturales affectus tales in nobis sunt, quales fuissent in natura, ut aiunt, pura, at ordo inter eos, at eorum conspiratio, seu consistentia, seu solidatio (sine qua bonum apparens privatum sæpius communi præferetur) est a sola dilectione Finis ultimi, qui nunc est spiritualis.

Sic etenim humanam naturam bonus et beatificus Deus primæva institutione condiderat, ut et in se Finem ultimum Bonumque perfectum, et in cetera diligibilia, quæ media quædam sunt ut Finem illum consequantur, quavis deviatione morave sublata, eodem simul impetu homo ferretur. Cujus felicis condicionis ipsa etiam imaginatio ita nobis peregrina est, ut fictio possit videri, cum, ut se nunc res habent, caritates creaturarum impedimenta plerumque præbeant Deum pure diligendi, raroque fiat ut delectationis naturalis nisus ipso suo nos pondere in ea quæ Dei vere sunt, impellat. Primi siquidem parentis lapsu effectum est, ut unitas illa utriusque ordinis, concordiaque et quasi interioritas delectationis

supernaturalis in delectationibus naturalibus violenter disrupta sit, ejusque loco successerit quædam amorum naturalium extra amorem ultimi Finis exorbitatio. Non quod Deus, quantum in se est, desinat homines ad participationem utriusque boni (bonum superius prius vehementiusque intendendo), vocare : non quod, ut ita dicam, naturale bonum præbeat nobis appetendum seorsum a supernaturali. Dona enim Dei sine pœnitentia sunt, — « dilectioque Dei, ut scribit S. Thomas, quantum est ex parte actus divini, est æterna et immutabilis, sed, quantum ad effectum quem nobis imprimit, quandoque interrumpitur, prout scilicet ab ipso quandoque deficimus » (1). Ex nobis ergo hominibus, ex parte nostra deest debita condicio ab auctore naturæ constituta ut ad amorem supernaturalem in ipsa nativitate infundendum disponeremur, quo fit ut quasi disjunctos instinctus naturales, sociali minime excepto, recipiamus ipsaque ordinis privatione vulneratos : quod vulnus sola caritate sanatur.

In hac autem sanatione appetituum quæ simul sit eorum ad deiformitatem elevatio, quas partes sanctissima habeat Eucharistia, venit nunc considerandum. Breviter dico : id agit in nobis, quod in hominibus innocentibus carnale semen egisset generationis ex Primo Parente justo, unde discrimen intellegere licet, quod inter utramque dispensationem interest, reparationis dico et innocentiæ.

In homine etenim innocente, quemadmodum S. Thomas luculenter explicat Naturæ elementa, non ea quidem gratiam peperissent, quod hæreticum est, sed, ipsi naturæ humanæ Deus ea principia indidisset, quibus per generationem communicatis, ipse gratiam condidisset, cum Adam elegisset Deus, ut Aquinatis verbis utar, « non solum a quo humana natura propagaretur in posteros, sed etiam quo in alios originalem justitiam transfunderet » (2). Hæc autem originalis justitia, si

(1) I-II, q. cxiii, a. 2.
(2) *De Ver.* xviii, 2. Cf. I, q. c, a. 1 ; *de Mal.* v, 1.

presse loqui volumus, nihil aliud est, nisi subjectio virium inferiorum rationi, quæ, generatione communicata, nullo unquam *tempore* sine gratia sanctificante fuisset, etsi *ratione* (secundum diversas considerationes causæ finalis vel dispositivæ) prior ea fuisset vel posterior. *Tota ergo primæva illa dispensatio quasi quodam sacramento carnalis generationis continebatur.* Nunc vero nostri generis ruinam qui naturam condiderat mirabiliter Deus, mirabilius reparavit, quodque familia humana dignitatis amiserat, — jus dico potestatemque vitam gratiæ cum naturæ vita transmittendi, — sacramentali institutione magno salvandorum lucro compensavit. Nam si paternum semen adamicæ stirpis, magnifica Dei dignatione, liberos ex se genitos statim filios Dei constituisset, et in eis cum naturali dilectione divinam caritatem suscitasset, quanto honorificentius nos nunc iis quæ ex latere novi Adam in cruce dormientis effluxerunt, ad salutem reparamur et nutrimur? Tanto profecto honorificentius, quanto carni meri hominis præstat corpus Filii Dei, ex massa quidem nostra assumptum, sed Ipsi Dei Verbo personaliter unitum? Cum enim Sacramenta dicimus, hoc præcipue cogitamus, omnium Sacramentorum dignissimum, in cujus honorem concio est hæc nostra congregata. Scio equidem ad vitam deiformem primo nobis infundendam non esse a Deo Eucharistiam constitutam, — id enim munus aquæ salutaris est, — at scio etiam animos nostros sacro illo lavacro ita mundari et ornari, ut Christi sanctam carnem digne manducare mereamur. « Eucharistia siquidem, ut docet S. Thomas, est quodam modo finis baptismi. » (1) Semel enim divina caritas nobis per baptismum infusa, nulla re melius in pectoribus nostris augetur, quam Christi corpore suscepto. Hæc autem caritas est, qua primo cum Patre conjuncti, sinum nostræ dilectionis fratribus nostris aperimus, primo maximoque legis mandato hoc in nobis efficiente, ut alterum, quod simile est ejus, similiter perficiamus, *nostraque non quæ-*

---

(1) 4. 8, q. 1, a III, sol. 3 ad. 2.

ramus, quod socialis omnis instinctus caput quoddam dici potest. Quas vero habeat susceptio corporis Christi cum fraterna dilectione necessitudines, et primo intuitu videre facile est, et sancti Patres sæpe prædicaverunt. Unum inter multa seligam. Scimus a nobis, etiam invitis, fratres nostros in multis gravari, rursusque nos nonnulla ab iis interdum perpeti. Quis porro nesciat in hoc etiam a Sacramento aptum nobis conferri et auxilium et exemplum? Non enim qualiscumque caro nobis in Sacramento præbetur, non nitida, non curata molliter, non ab omni molestia diligenter custodita : sed languoribus exhausta, sed sanguine sudans et flagellata, sed omni laborum genere fracta : « Ecce, inquit, corpus meum quod pro vobis datur », vel, « quod pro vobis rumpitur ». Quid Eucharistia luculentius prædicatur, quam esse non posse amorem sine dolore?

Accedit autem quod in ipsa sacramenti sumptione credentium unitas et christiana quædam æqualitas, usu ecclesiastico commendatur. Cum pauperibus enim divites, cum nobilibus plebeii, cum dominis famuli ad immaculati agni jucundam degustationem promiscue solent accedere. Jubet Christus sumere ex hoc pane omnes, Paulusque vetat pudore *confundi* in cena sacramentali *eos qui non habent.* Sed quæ grata simul et utilia hic afferri ex historiis et usu vitæ possent, diutius æquo nos detinerent, et ad alterum quod proposueramus festinare debet oratio.

Instinctu siquidem sociali in individuis hominibus per gratiam reparato, non est arbitrandum alteram catholicæ religionis in humanas societates opem ultra non extendi. Qui enim ita sentiret, a « liberalium » doctrinarum squalore et præjudicio se non satis liberatum ostenderet. Non enim negabant ii inter catholicos qui « liberales » dicti sunt, in singulorum civium pectoribus pietatem justitiamque quæ ex religione est, esse utilissimam, immo fortasse necessariam, ut civilia munera recte obirent. At nolebant Ecclesiam, ut adspectabilis quædam Societas est, rebus publicis adesse opor-

tere, ut finem suum temporalem perfecte consequerentur. Qua in opinione tuenda, et traditioni christianæ repugnabant, nec ipsam humani generis condicionem, prout a natura est, satis considerabant.

Omnis socialis unitas inter homines, non totaliter quidem, sed partialiter, judicatis et volitis iisdem continetur. Nam si *nullius* boni *nulla* prorsus esset communis approbatio et volitio, statim societas illa solveretur, et *domus supra domum rueret* (1). Sunt igitur civitati sua quasi consubstantialia principia, sive implicite, sive explicite, quasi axiomatum loco a civibus, practice saltem, habita, et a quibus tota civitatis fabrica firmitatem suam mutuatur. Porro, naturæ consonum est ut auctoritas spiritualis existat, cui sit munus commissum dicta principia conservandi et explicandi. Nisi enim aderit hujusmodi spiritualis potestas, facile fiet, — quæ est humani ingenii ad errores temeraria pronitas, — ut ipsa fundamenta societatis in civium mentibus passim convellantur, quod malum eo vehementius etiam crescet, quo multiplicior fiet civitas, et vita intellectualis magis evolvetur. Hujus autem auctoritatis necessitas naturalis ea ratione evidenter elucet, quod ibi etiam (ne dicam maxime) exsurgere et florere conspicitur, ubi *liberalismum* vel *neutralitatem* civitas se jactat profiteri, omnemque « dogmatismum » repudiat : hoc enim ipsum « nullum dogma esse debere » novam quamdam « orthodoxiam » constituit, et quidam hujus doctrinæ ministri, vel sponte pullulant, vel ut nunc apud nos fit, a rectoribus civitatis deputantur.

At, si potestas spiritualis est necessaria, ad moralem ut aiunt civitatis unitatem et sanitatem, seu brevius ad pacem, quæ tranquillitas ordinis est, conservandam ; immo si ita naturalis est, ut ab iis ipsis instituatur, foveatur, ornetur, qui dicunt unitatem per se appetendam non esse, principium primum et finem ultimum accipientes libertatem, — difficile

---

(1) *Matth.* XII, 25.

non est christiano homini perspicere, a sola Ecclesia catholica debere hoc officium, ac posse convenienter, procurari.

In prima siquidem nostri generis institutione, cum benignus Conditor, ut supra memoravimus, deiformis vitæ semina in ipsa natura, ex Adam per generationem participanda, deposuisset (natura enim tunc, ut docet S. Thomas, personam sanctificasset), — in prima, inquam, Creatoris intentione, humana familia seu societas, sicut carnali propagatione vitam gratiæ accepisset, sic domestica traditione quicquid ad rectam viam Deique cultum pertinebat, sufficienter didicisset ; simul homo esset et filius Adam et filius Dei constitutus, ipsumque genus humanum, si sic loqui fas est, in Ecclesiam sponte effloruisset, et ex suo sinu, Dei beneficio, quidquid ad Dei cultum ordinandum necesse est deprompsisset. Nunc vero post lapsum Adami liquet civitatem humanam seu societatem naturalem qua talem, imparem prorsus factam esse non solum ad veritatem circa Supernaturale Bonum oblatum homini unicumque ejus Finem ultimum reperiendam, sed etiam ad principia religionis naturalis sive cum ea sinceritate declaranda, quæ erroris periculum avertat, sive præsertim ad ea in usu cotidiano vitaque tuenda, cum ea efficacia, quæ ad finem civitatis temporalem perfecte consequendum sufficiat. Quare positivas, ut aiunt, religiones, omni in loco et exortas esse videmus, et viguisse. Positivam tamen religionem quæ falsa sit, munus auctoritatis spiritualis convenienter explere non posse, planum est. Nam, etsi hujusmodi cultus bonum partiale certæ alicujus temporalis societatis satis splendide conservavit, fieri tamen non potest, ut ipsa *positivitas* falsæ religionis elementa non complectatur, quæ cum germana hominis natura non congruant, sintque tandem aliquando ei nocitura, etiam in ordine ad hujus vitæ bonum. Restat igitur ut Ecclesia Christi partes assumat potestatis spiritualis, quemadmodum in Europa nostra medio ævo feliciter assumpsit.

Hæc ergo cum ita sint, hujusmodi potestas spiritualis quibus quasi notis distinguatur, facile quisque perspiciet. Quia

originem habet ab Eo qui mitis et humilis corde linum fumigans non exstinguit nec confringit arundinem quassatam, consentaneum erit ut non cum fastu et supercilio, sed cum suavitate quadam et animi demissione imperet. Hujus erit ut, quin se civili potestati substituat ad bonum temporale consequendum, in ejus tamen prosecutione deviationes præveniat, dum eo ipso naturalis boni veritatem sanitatemque adservat, quod illud ad supernaturalem finem referendum esse docet, quod congruit cum reparati nostri generis œconomia. Hujus præterea erit, quin singularum patriarum caritates tollat, — quæ, cum sint a Deo, sunt fovendæ, — ut tamen doceat communionem quamdam generis humani in veritate una et dilectione esse ab omnibus expetendam, cujus communionis locus aptus nullus sit, extra maternos sinus Ecclesiæ catholicæ.

Porro, hæc duplex potestatis spiritualis condicio, quam apte, quamque perfecte in Christo species eucharisticas habitante recapitulatur ! Infirmitas ipsa sacramentalis speciei, ad quam quidquid est pompæ, quidquid honoris, quidquid dignitatis in Ecclesia dirigitur, quam luculenter ostendit, hunc temporalem mundum non veritatis esse, sed figurarum ac parabolæ ! Hæc præsertim omnium christianorum ad mensam unam accessio, ejusdem dominici corporis susceptio, quam potenter eorum, qui longissime disjuncti sunt, tam exoptabilem unitatem et significat et operatur ! Scitis, illam mystici corporis in Ecclesia unitatem SS. Patres ita prædicasse, ut ipsam interdum dominici corporis in Sacramento præsentiam minus videantur attendere. Quod tamen, si una vel altera paginula respiciatur, difficultatem studiosis fortasse facit, idem, si totum patristicæ doctrinæ corpus consideras, hoc unum ostendit, quantum locum in Sacramento colendo, laudando, frequentando, tenere debeat caritas fraternitatis. Brevitati tamen consulens, duos tantum locos, ceteris omissis, commemorabo, hisque finem dicendi faciam. In *Doctrina apostolorum* enim, antiquitate venerabili, pietate conspicuo libello, sic jubemur gratias agere : « Sicut hic panis fractus

super montibus dispersus erat, et collectus factus est unus, ita congregetur Ecclesia tua in regnum tuum ; quoniam tua est gloria et virtus per Jesum Christum in sæcula. » Augustinus vero, ad Infantes : « Panis ille, inquit, quem videtis in altari, sanctificatus per verbum Dei, corpus est Christi. Calix ille, imo quod habet calix, sanctificatum per verbum Dei, sanguis est Christi. Si bene accepistis, vos estis quod accepistis. Apostolus enim dicit : *Unus panis, unum corpus multi sumus*. Sic exposuit sacramentum mensæ dominicæ : *Unus panis, unum corpus multi sumus*. Commendatur vobis in isto pane quomodo unitatem amare debeatis. Numquid enim panis ille de uno grano factus est ? Nonne multa erant tritici grana ? Sed antequam ad panem venirent, separata erant, per aquam conjuncta sunt et post quamdam contritionem. » (1) Paucis his verbis id totum Sanctus Doctor declaravit, quod socialis virtutis inest Eucharistiæ, duplex illud fundamentum cujusvis socialis colligationis commemorans : amorem et patientiam.

---

(1) Serm. 227 (*P. L.*, XXXVIII, 1099).

Réunion des hommes

DU SAMEDI 25 JUILLET

La Communion dans les associations d'hommes

RAPPORT DU P. J.-B. LEMIUS

des Oblats de Marie-Immaculée.

(Résumé du Rapport.)

Messeigneurs,
Messieurs,

Deux mots sont, dans l'Eglise catholique, à l'ordre du jour ; deux mots du Souvrain Pontife Pie X, redits par tout l'Episcopat : Association — Communion.

Ces deux mots sont la trame de ce rapport. Il faut montrer les bienfaits de la *Communion dans les associations d'hommes*. Vous saisissez la question ? Il ne s'agit pas des hommes individus, ni des hommes pères de famille, ni des hommes formant une nation, mais des *hommes groupés en associations*.

Ce rapport doit prouver la puissance de la Communion : 1° dans les associations d'hommes en général, et 2° dans les associations d'hommes en particulier, dans les associations paroissiales et les Unions diocésaines, dans les associations de foi et de piété, de charité, d'enseignement et de presse, de défense religieuse, dans les associations économiques professionnelles, telles que les Syndicats et les Corporations, dans les associations même littéraires, scientifiques et artistiques.

En voici la quintessence.

PREMIÈRE PARTIE

La Communion dans les associations d'hommes en général.

Après avoir établi la nécessité, la force et les heureux avantages des associations d'hommes ; après avoir montré que le but de Jésus-Christ et de l'Eglise a été de rassembler les hommes : *ut eos, qui dispersi erant, congregaret in unum*, tout le travail va établir ce principe posé en ces termes par un de nos évêques : « La vraie manière de réaliser la concentration des forces catholiques est d'incorporer tous les fidèles à Jésus-Christ par la Communion. »

La puissance de la Communion dans les associations d'hommes se prouve :

I. — Par l'étymologie.

Le nom latin *Communio*, comme le nom grec *Synaxis*, signifie à la fois union avec le Christ, association avec les membres du Christ.

II. — Par le symbolisme du sacrement.

« Le pain, dit saint Augustin, formé d'une multitude de grains de blé, le vin tiré d'une multitude de grains de raisin est le symbole de l'unité. » L'Hostie est donc le plus bel étendard à lever au front des associations d'hommes catholiques. Le Saint Concile de Trente dit : « Jésus-Christ a laissé dans son Eglise l'Eucharistie comme symbole d'unité et de charité. » Et comme les sacrements opèrent ce qu'ils signifient, le saint Concile ajoute : « Jésus a voulu que, par l'Eucharistie, tous les chrétiens soient associés et unis les uns aux autres. *Quia Eucharistia christianos inter se conjunctos et copulatos esse voluit.* »

Saluons avec le docteur d'Hippone l'Eucharistie : *Signum unitatis, vinculum caritatis !*

III. — Par la figure et la promesse de l'Eucharistie.

Un détail du grand festin des pains miraculeux : Notre-Seigneur, disent saint Luc et saint Marc, fit asseoir la foule par carrés de cinquante et de cent hommes. Les femmes et les

enfants restèrent en arrière. Notre-Seigneur voulut avoir devant lui l'image de ces hommes qui, réunis en association, viendraient s'asseoir ensemble au divin banquet.

Le lendemain, Jésus forme sa première association par la Communion annoncée, ordonnée, sanctionnée. On murmure, on trouve trop dur de communier à la chair et au sang du Sauveur, on se récrie, des disciples eux-mêmes s'en vont attristés. Jésus ne fait que renforcer la doctrine de la Communion et en faire la condition absolue de son association.

Jésus-Christ donne à la foule le pain matériel, le pain spirituel et aussi le pain divin. C'est la triple nourriture que doivent chercher les associations d'hommes catholiques. Il faut, dit Mgr Baunard, « assister le peuple, l'instruire, le déifier, par l'Eucharistie ».

IV. — Par l'institution de la sainte Eucharistie.

Au moment même où Notre-Seigneur crée la sainte Communion, il pose tous les principes qui constituent les associations. Chaque apôtre voulait être chef : *Facta est contentio inter eos, quis eorum esset major* (1) ; Notre-Seigneur lave les pieds de ses sujets et prêche l'humilité. Puis il demande que la charité soit le lien des membres : Aimez-vous ! Il donne la paix, etc. Enfin, il fait sa grande prière : *Sint unum !* Le discours de la Cène est le code merveilleux des associations d'hommes.

V. — Par la première association de l'Église.

Tout le monde connaît la première association instituée par les apôtres. Ils furent bientôt 8 000 n'ayant « qu'un cœur et qu'une âme ». Tout était commun, les biens eux-mêmes.

Or, la source de cette unité, les Actes des Apôtres la donnent : « Ils persévéraient dans la fraction quotidienne du pain. »

Selon la tradition résumée par le Concile de Florence, « la

(1) *Luc.* XXI, 24.

Communion incorpore au Christ et soude les hommes comme les membres d'un même corps. »

Belles étaient les communions des premiers chrétiens ! Belles ensuite leurs agapes fraternelles !

VI. — Par saint Paul.

Je peux appeler saint Paul le docteur des associations par la Communion ; il ne cesse, en effet, de prêcher cette doctrine. Méditez ce mot expressif au possible : *Quoniam unus panis, unum corpus multi sumus, omnes qui de uno pane participamus* (1). Mangeant le même corps, le même pain, nous devenons un seul corps, un seul pain ! Quelle image splendide d'une grande réalité !

VII. — Par l'unité de l'Église.

« O mon Sauveur, s'écrie Bossuet, vous voulez faire votre Eglise belle, vous commencez par la faire parfaitement une ! »

Or, le principe de cette unité, c'est la Communion. Tous les Pères le chantent à l'envi. Il suffit de prendre l'*Enchiridion Patristicum* pour y lire les textes les plus ravissants...

C'est pour cela que le philosophe chrétien Donoso Cortès a dit : « Le catholicisme est la religion des associations vigoureuses. » Le catholicisme a mis toutes choses en ordre et en concert. L'esprit d'associations fécondes a succédé à l'esprit d'égoïsme et d'isolement ; l'empire de l'amour à l'empire de l'orgueil !

VIII. — Par le caractère du Christ-Eucharistie.

Jésus-Christ est *res et sacramentum*. Or, ici encore, la Sainte Ecriture, la tradition, la théologie, montrent que le Christ est essentiellement unifiant. Il est au centre de toutes choses. Verbe, il est au centre de la Sainte Trinité. Homme, il est le point milieu où se condense la nature humaine. « Il est, dit Donoso Cortès, le centre où viennent se concilier en une synthèse supérieure toutes les thèses et toutes les antithèses avec

---

(1) *I Cor.* x, 17.

leur perpétuelle contradiction et leur infinie diversité. Il est le plus pauvre et le plus opulent, le serviteur et le roi, l'esclave et le maître ; il obéit et il commande, il a faim et il multiplie les pains ; il est à la fois obéissant et très puissant ; il lui est ordonné de mourir et il ordonne aux morts de ressusciter. Les pauvres et les riches, les heureux et les malheureux, les humbles et les puissants ne *furent qu'un en Lui, et en Lui seul*... Niez Notre-Seigneur Jésus-Christ, aussitôt commencent les factions et les partis, les grands tumultes et les orgueilleuses révoltes, les cris sinistres et les discordes insensées, les rancunes implacables, les guerres sans fin, les batailles sanglantes. Les pauvres lèvent l'étendard contre les riches, les malheureux contre les heureux, les masses populaires contre les aristocrates, comme d'impétueux torrents qui se choquent à l'ouverture de l'abîme. »

Voilà ce que devient la société avec ou sans la Communion ; la Communion seule unit et harmonise. Il n'y a de salut qu'en Jésus-Christ mangé et incorporé.

IX. — Par l'histoire des Corporations.

On peut dire, en s'appuyant sur Léon XIII, que les associations comme la vie chrétienne « sont toujours en rapport avec la fréquence et la ferveur des communions ».

Les associations communales se forment autour de l'église ; il fait bon « vivre sous la crosse » et au rayonnement du tabernacle.

Les Corporations montent en même temps que les splendeurs de la fête au Très Saint Sacrement.

Le protestantisme détruit le foyer eucharistique ; le jansénisme en sépare le peuple ; vous voyez peu à peu s'établir l'individualisme ; la Révolution en est le triomphe. Les Corporations et toutes les associations meurent sous la hache des révolutionnaires.

Plus d'églises, plus d'Eucharistie en France, plus d'associations !

X. — Par les effets de la Communion.

1° *L'amour*. Saint Thomas a dit : *Homines agregantur per hoc sacramentum.*

Pourquoi ? *Eucharistia dicitur Sacramentum caritatis.* Deux grands amours s'y rencontrent, celui du cœur de Dieu et du cœur de l'homme. Or, ces deux foyers provoquent l'amour du prochain.

Cet amour est le ciment des associations.

Dans un cercle, plus les lignes rayonnantes s'approchent du centre et plus elles se rapprochent entre elles. Jésus-Christ est notre centre. La Communion nous rapproche par la charité.

2° *Le dévouement.* Le Verbe, dit saint Thomas, respire l'esprit d'amour et de zèle. C'est pendant la Communion surtout qu'il le respire en notre âme. En ce moment nous mangeons, selon l'expression de saint Vincent de Paul, la charité. Le P. Monsabré l'a démontré à Notre-Dame de Paris : « Toutes les œuvres, a-t-il dit, sont la raison directe de nos communions sacramentelles. » M. Taine lui-même l'a constaté, toute association de dévouement repose sur l'Eucharistie.

3° *Le dégagement des passions.* Les plus grands ennemis de l'association, ce sont les passions. Plus on met ensemble de flammes dévorantes et plus l'incendie devient effrayant. Qui apaisera ces multitudes qui se disputent les honneurs, les richesses, les plaisirs ?

Il n'y a que le Christ par la Communion.

4° *Le respect mutuel de l'égalité.* Seule la Communion donne un mutuel respect et établit la véritable égalité. Nous nous divinisons. On connaît le mot de Turenne à son valet sur le chemin de la Table sainte : « Ici, il n'y a ni maître ni serviteur. »

5° *La paix.* C'est dans l'Eucharistie que Jésus-Christ l'a laissée. *Pacem meam do vobis. Posuit fines tuos pacem et adipe frumenti satiat te.*

6° *Le Paradis ici-bas.* Il est des associations d'hommes qui

promettent ici-bas le paradis. On ne peut en avoir l'idée, le gage et l'avant-goût que par la Communion eucharistique. *Pignus æternæ gloriæ.*

XI. — Par le symbolisme du banquet.

C'est aux banquets que se forment les alliances, que se célèbrent les noces, que se créent les amitiés, les sympathies, c'est aux banquets que l'on chante : *Quam bonum habitare fratres in unum.* Les banquets forment et fortifient les associations.

Quel banquet est comparable à celui de la Communion ? *O Sacrum Convivium !* Quel pain ! Quelle union !

« A ce banquet, a dit de Maistre, tous les hommes deviennent un en se rassasiant d'une nourriture qui est une et qui est toute en tous. »

Communier, c'est donc créer, fortifier et perpétuer l'association.

DEUXIÈME PARTIE

La Communion dans les associations d'hommes en particulier.

« Il n'y a de question, a dit Louis Veuillot, qu'entre Jésus-Christ et Satan. La besogne de l'Europe est de donner le monde à Jésus-Christ. »

Aussi Pie X répète qu'il veut des associations de Jésus-Christ, c'est-à-dire confessionnelles. Donc, *il faut la Communion dans toutes les associations d'hommes.*

I. — Dans l'union diocésaine et les associations paroissiales.

Former des unions diocésaines et des associations paroissiales, c'est mettre en rangs l'Eglise militante. Or, seule la Communion a ce pouvoir.

Les communiants peuvent seuls créer de telles unions. Un jour, des hommes qui communient rarement vont prier l'abbé de Kersolon de les aider à fonder une Association : « Vous n'avez pas assez de sang du Christ dans les veines, leur

répondit-il, allez, communiez fréquemment, et alors nous travaillerons ensemble. »

Comme l'arche, le tabernacle seul est le centre paroissial diocésain pour les saints combats.

L'expérience est là. M. l'abbé Cetty disait à Metz, après des années de travail : « Jetez les hommes à la Table sainte, et alors vous ferez les œuvres sociales. »

Nisi Dominus œdificaverit domum in vanum laboraverunt qui œdificant eam.

II. — Dans les associations de foi et de piété.

Donnons en exemple les confréries du Saint-Sacrement. Peut-on les concevoir sans Communion ? Et les Associations d'hommes de France au Sacré-Cœur ? Il faut la Communion fréquente, très fréquente.

La Communion est le cœur à cœur avec Jésus-Christ.

On n'adore vraiment qu'avec Jésus-Christ dans la poitrine.

On ne répare sérieusement qu'en s'incorporant tous les mérites de la Passion et de la mort de Jésus-Christ.

Parce que ceux qui se rapprochent du Sacré-Cœur ne peuvent s'empêcher de l'aimer, et l'amour veut l'union, la Communion.

Seul, le communiant devient un catholique d'action. La Communion, dit saint Thomas, *movet ad actum.*

III. — Dans les associations de charité.

Innombrables sont les harmonies entre la charité et la Communion! Dieu se donne sous la forme du pain, et, sous la forme du pauvre, il demande de la nourriture. L'homme qui nourrit un pauvre acquiert le droit de se nourrir de la Communion. L'aumône est une espèce d'Eucharistie, comme l'Eucharistie est une espèce d'aumône. A l'appel du prêtre, Jésus descend ; à l'appel du pauvre, l'homme de charité s'empresse. L'Association des Hommes de charité est une démonstration de l'Eucharistie. Car le dévouement héroïque des chrétiens est le miracle qui prouve celui des autels.

C'est dans la Communion que les Associations de charité trouvent l'amour des pauvres et la force de les servir, même dans leur ingratitude.

On a vu à Montmartre des hommes, tels que M. Marchand, communier et puis se faire les serviteurs absolus des pauvres. Saint Vincent de Paul a fourni des milliers de ces hommes.

IV. — Dans les associations d'enseignement.

Par l'Eucharistie se formèrent les Congrégations des Frères instituteurs qu'il faut remplacer.

C'est dans l'Eucharistie que l'on puise l'amour de l'enfant, les délicatesses d'une vraie éducation et le courage d'instruire jusqu'à la mort.

V. — Dans les associations de défense religieuse.

Nous le chantons : *O Salutaris Hostia, Bella premunt hostilia, Da robur, fer auxilium.*

Le Prophète l'avait annoncé : *Parasti mensam in conspectu meo adversus eos qui tribulant me.*

La Communion fait les lions qui imitent le Lion de Juda. Les premiers chrétiens puisent dans la Communion l'énergie du martyre.

Les grands orateurs O'Connell, Montalembert communiaient les jours de leurs grands discours de défense catholique.

Combien d'écrivains de génie ont trempé leur plume dans le sang du Christ !

VI. — Dans les associations de secours mutuel.

C'est Jésus-Christ qui a apporté l'idée de la mutualité et posé le principe. Voici un aphorisme : Plus il y a d'unité dans un corps et plus il y a communication facile et abondante entre les membres. Or, nulle part l'unité n'existe comme elle existe par la Communion dans les Associations catholiques. Donc, c'est là que se fait aisément la mutualité-modèle.

De plus, les associations catholiques doivent se donner, en outre des biens matériels, des secours spirituels pendant la vie et après la mort. Or, dans la Communion, cette réversibilité se fait plus abondante.

VII. — Dans les associations économiques, Syndicats, corporations, etc.

La Communion est le grand remède économico-social. La preuve en a été donnée dans la première association des chrétiens.

Il faut des associations confessionnelles, catholiques ; c'est l'ordre de Pie X : catholiques par le recrutement, par leurs principes de doctrine et de morale chrétiennes ; catholiques par leur fin ; et c'est pourquoi, ajouté-je, il les faut catholiques par la Communion. M. Desgenettes, curé de Notre-Dame des Victoires, a dit aux hommes d'Etat qui le consultèrent après la révolution de 1848 : « Communiez et faites communier, voilà le remède. »

Faites communier les associations ouvrières, parce que leur fin suprême à elles aussi est de glorifier Dieu et de se sanctifier ; — parce que l'ouvrier trouve sa première dignité à se diviniser par l'Eucharistie ; — parce qu'il reçoit le Dieu de la production du pain, celui qui garde sa santé et féconde son travail ; — parce que le patron reçoit le Dieu de la distribution des biens, celui qui verse la justice et la charité dans les cœurs ; — parce que tous reçoivent le Dieu de la consommation des biens, c'est-à-dire de la tempérance et de l'épargne comme de la générosité et de la magnificence.

« Communiez et faites communier. » Que l'ouvrier mange le Dieu pauvre, soumis, obéissant, le Dieu qui a gagné son pain à la sueur de son front. Que le patron accueille en son âme le Dieu qui apprend à gouverner en toute justice et toute charité.

Le pape Léon XIII l'a dit : « Il faut tremper les ouvriers dans la piété et leur faire *fréquenter les sources divines qui s'appellent les Sacrements.* »

L'Eucharistie mettra la paix entre les patrons et les ouvriers, comme autrefois la simple clochette du Saint Sacrement arrêta une bataille meurtrière entre deux corporations ennemies.

On l'a dit : Partout où apparaît l'Eucharistie, le drapeau rouge disparaît.

VIII. — Dans les associations littéraires, scientifiques et artistiques.

Jésus-Christ, le Verbe, est le Roi des lettres, des sciences et des arts. Il a un droit plénier à passer triomphant à travers les lèvres éloquentes, à s'installer dans ce sanctuaire plein de lumière qui s'appelle la tête des savants, et dans le cœur des artistes vibrant d'émotion et d'enthousiasme.

Il faut que les associations littéraires, savantes, artistiques, communient. Le cri de l'inspiration est celui du poète antique : *Deus ! Ecce Deus !*

Le chrétien reçoit vraiment Dieu.

Je demandai à un savant ingénieur pourquoi il aimait la Communion: Il me répondit : « Après avoir admiré les merveilles de la création, après m'être extasié devant quelques rayons, je veux tenir dans mes bras, dans ma poitrine, le foyer lui-même, le Dieu des sciences, et m'enivrer en lui. Plus les révélations de la science me montrent la grandeur et la majesté de Dieu, plus je suis fier de le recevoir et de le mettre sur le trône de mon cœur. »

Il faut donc conclure : *Formons les rangs des associations d'hommes*, car il s'agit de refaire l'armée catholique.

Mais il faut *ravitailler l'armée*, lui procurer le vrai pain de munition qui est l'Eucharistie. Avec ce pain, vous soutiendrez les énergies et vous chanterez des victoires !

VŒUX

1. Qu'à l'exemple de Notre-Seigneur, les prêtres prêchent hardiment la Communion aussi fréquente que possible dans les associations d'hommes.

2. Que dans chaque association d'hommes on établisse des ligues

de Communion pour former une élite d'hommes communiant fréquemment et quotidiennement.

3. Que dans les associations d'hommes on établisse des communions générales mensuelles, ou au moins trimestrielles.

4. Dans toutes les associations d'hommes où ce sera possible, que l'on fonde et qu'on développe la Communion réparatrice perpétuelle, c'est-à-dire la Communion faite chaque jour par quelques membres.

5. Que les associations catholiques d'hommes assistent aux Congrès, aux pèlerinages, et donnent l'exemple de la Communion dans ces circonstances solennelles.

La Communion et les cheminots

RAPPORT DE M. LE CHANOINE REYMANN

directeur général de l'Union catholique du personnel des Chemins de fer français.

Il y a quelques jours à peine, voici ce que disait un cheminot, vaillant chrétien entre tous, à S. Em. le cardinal Luçon, archevêque de Reims, présidant à Charleville une fête de Cheminots catholiques :

« EMINENCE,

» Autrefois, les petits troupiers français avaient l'insigne honneur de monter la garde à la porte de votre palais archiépiscopal ; ce n'étaient pas seulement des chrétiens rendant les honneurs à un prince de l'Eglise, c'étaient aussi des enfants entourant de respect et d'amour un père bien-aimé. »

« Hélas ! ajoutait mon cheminot, les temps sont changés et avec eux bien autre chose.

» Faut-il pour cela nous décourager et nous contenter de gémir ? Non, les larmes versées sur les ruines ne les relèvent pas. D'ailleurs, n'est-il pas dit dans le saint Evangile que,

jusqu'à la consommation des siècles, les temps seront malheureux et que l'Eglise devra lutter.

» C'est pour la lutte, Eminence, que les *Cheminots catholiques* sont groupés autour de vous. Ils seront vos soldats, vous serez leur chef : commandez, vous serez obéi. Cette nouvelle armée, Eminence, vient vous demander de remplacer l'autre dans la garde d'honneur qu'elle sera toujours heureuse de vous faire partout, aussi bien dans nos somptueuses cathédrales que dans la plus modeste de nos églises. Ce sera *l'armée des Cheminots catholiques*, bien française aussi celle-là, qui remplacera le sympathique troupier, ce sera comme la garde descendante, et la parade de cette garde sera toujours passée par le Roi des rois, dans un alignement parfait, irréprochable, à la *Table de communion.* »

En fait, Messieurs, je dois constater, comme un témoin qui l'a suivie depuis son berceau, que l'Union catholique du personnel des Chemins de fer, depuis sa fondation, le 23 juillet 1898, jusqu'à ce jour, semble avoir placé son point d'honneur à attirer, avec un zèle grandissant, tous ses membres, le plus souvent possible, à la sainte Table, au Banquet eucharistique.

Une des plus essentielles préoccupations des prêtres qui dirigent cette œuvre, hier encore inconnue et aujourd'hui répandue dans la France entière, voire même sur la terre d'Algérie, a toujours été de la construire tout entière sur une solide *Vie eucharistique*, et, chose étonnante, les membres eux-mêmes de cette œuvre, nos braves cheminots catholiques, se sont passionnés, oui, oui, je répète le mot, il n'est pas trop fort, nos braves cheminots catholiques se sont passionnés dès la première heure pour la sainte Eucharistie et ont vite acquis un goût absolument extraordinaire pour la sainte Communion. Au jour même de sa naissance dans la basilique de Montmartre, alors que l'on avait à peine osé voir paraître une poignée de cheminots convoqués pour une nuit d'adoration, quels ne furent pas l'étonnement et la sainte joie du cher supérieur des Chapelains d'alors, l'inoublié et toujours aimé

P. Lemius, lorsqu'il put compter *cent onze cheminots authentiques* groupés pieusement, à 9 heures du soir, au pied du Saint Sacrement exposé. La proportion sur les *cent quarante-huit* invités était surprenante. Et ce qui fut plus surprenant encore, c'est que les *cent onze* passèrent courageusement toute la nuit en prière. Et, après les vibrantes exhortations du R. Père supérieur, surnommé depuis par les Cheminots le *clairon du Sacré Cœur*, après les vives et insistantes allocutions du populaire abbé Garnier, présent providentiellement pendant cette nuit fameuse, les *cent onze* se confessèrent et firent une communion si édifiante, qu'ils soulevèrent l'admiration et firent verser de bien douces larmes parmi leurs heureux témoins.

Les *cent onze* communiants de 1898 furent en quelque sorte des précurseurs. Leur exemple, leur geste si simplement et si noblement chrétien, dès le départ de l'œuvre, bifurqua, le mot est à sa place, l'immense armée des Cheminots catholiques que nous possédons aujourd'hui sur la *voie eucharistique. Voie sûre* et à l'abri des catastrophes, j'ai à peine besoin de le dire, n'est-ce pas, Messieurs ? *Voie radieuse,* illuminée sans cesse par Jésus Hostie, la lumière du monde. *Voie vraie,* établie et gardée par le divin Ingénieur Jésus Hostie, celui qui est la Vérité, *ego sum veritas. Voie qui conduit à la vie,* à la vie pleine, à la vie en surabondance, puisqu'elle n'est autre que Jésus-Christ lui-même, *ego sum via et vita.*

Les Cheminots catholiques, inspirés sans doute par le Sacré Cœur, cela ne fait de doute pour aucun de ceux qui connaissent leur émouvante histoire, se sont nettement et exclusivement engagés dans cette voie eucharistique, jetant à tous les échos des réseaux des chemins de fer français leur fier cri de ralliement, emprunté au grand Cheminot que fut saint Paul : *Fidem servavi. Fidem servavi !* J'ai gardé la foi ! Ah ! cette chère devise, inscrite en lettres de feu au frontispice de leurs statuts et, ce qui est mieux, burinée profondément dans leurs âmes de baptisés, nos vaillants Cheminots catholiques

la respectent, l'aiment. Ils la vivent avec une intensité de vie chrétienne que pas un de ceux qui les ont vus n'osera contester. *Fidem servavi.* Nos Cheminots catholiques ont surtout gardé leur foi en Jésus Hostie, en la divine Eucharistie, au Dieu de leur première Communion. Ils savent, et nous, leurs prêtres directeurs, nous nous efforçons de leur faire savoir qu'en réalité quiconque ne confesse pas de bouche et ne professe pas de fait la loi envers le Christ dans le sacrement de l'Eucharistie ; quiconque ne met pas en lui l'objet principal de sa croyance, de son espérance et de son amour ; quiconque ne se nourrit pas assidûment de sa chair et de son sang pour vivre de sa vie, de son esprit et de son amour ; quiconque ne fait pas consister les principales manifestations de sa foi dans les témoignages fréquents et journaliers de la religion envers l'Eucharistie, Messe, communion, adoration, n'a qu'une foi incomplète, inactive, inféconde, fatalement défaillante, une foi insuffisante à l'honneur du Christ comme aux besoins de sa propre vie surnaturelle.

Nos Cheminots savent et nous, leurs prêtres directeurs, nous nous ingénions à leur faire savoir et comprendre que celui qui communie se sent sollicité — et il en reçoit du reste la force efficace — de donner sa vie morale au Christ et de la maintenir fidèlement en sa dépendance, par l'accomplissement *de tous les devoirs qui constituent la profession pratique de la foi.* Devoirs personnels de la pureté de conscience. La communion qui « préserve de la mort du péché » ne pousse-t-elle pas encore à se purifier des légères poussières qui s'imposent ici bas « même aux âmes pures » ? Devoirs d'état, car celui-là qui communie demeure dans le Christ, « mais à condition pourtant qu'il observe toutes les volontés de Jésus. »

Patience dans les peines : car manger la chair de Jésus, c'est « annoncer sa mort », c'est-à-dire manifester en soi, par la souffrance supportée et aimée, « qu'on s'assimile, qu'on se configure au Sauveur crucifié ».

Devoirs envers le prochain *: devoirs de l'amour réel, sin-*

cère et dévoué ; car c'est le Christ donné en communion qui nous ordonne « de nous aimer comme il nous a aimés lui-même, *devoir du pardon* des injures et de la condonation des torts réciproques, car il n'admet pas à sa table, « sinon qu'on se soit d'abord réconcilié avec son frère offensé ».

Devoirs envers Dieu, *du culte public et de la prière intime,* constituant cette « adoration en esprit et en vérité » qu'il attend de l'homme, parce qu'il l'a fait esprit vivant dans le temple matériel d'un corps ; or, l'Eucharistie, selon le mot de saint Thomas, « n'est-elle pas l'expression principale du culte » ?...

Fidem servavi ! Nos Cheminots catholiques entendent chaque mois, dans *des instructions simples, catéchistiques,* ces enseignements qui réveillent, entretiennent, développent leur foi en Jésus-Christ et en sa divine Eucharistie. Et c'est là, nous en avons l'intime conviction, la raison unique qui explique leur si visible et si sincère dévotion au Sacré Cœur de Jésus, sous les auspices duquel leur Union est placée. C'est merveille de constater le culte des Cheminots catholiques envers le Sacré Cœur de Jésus.

Née au pied de l'autel du Sacré Cœur de Montmartre, notre chère Union catholique du personnel des Chemins de fer semble revendiquer partout en France, comme un héritage d'honneur, de travailler avec un inlassable dévouement à la propagation de la dévotion au Sacré Cœur.

Je ne crois pas exagérer en disant que Montmartre n'a pas formé de phalanges plus intrépides, pour étendre en France le culte du Sacré Cœur, que les phalanges cheminotes, et par voie de conséquence nos centaines et centaines de groupements de cheminots catholiques de France et d'Algérie *ont créé un superbe mouvement eucharistique,* dans leurs paroisses respectives, dans leurs diocèses, dans notre chère patrie tout entière. Dévotion du premier vendredi du mois, pratique si pieuse de l'heure sainte, adoration nocturne, processions du Très Saint Sacrement, confréries du Très-Saint-Sacrement,

Messes d'hommes le dimanche, communions mensuelles, hebdomadaires, voire même quotidiennes, quelle est donc l'une quelconque de ces saintes pratiques, que nos Cheminots n'ont pas essayé de mettre en honneur partout, dès que des circonstances favorables se sont présentées ?

Comme elle serait édifiante et j'ajoute consolante, *l'histoire eucharistique détaillée* des seize premières années de l'Union catholique du personnel des Chemins de fer ! Elle nous dédommagerait, nous prêtres de France, de bien des tristesses, de bien des amertumes, de bien des douleurs, si fréquemment vécues, dans les maudites années de persécutions et d'apostasies officielles que nous traversons. Elle nous rendrait, j'en suis sûr, une confiance plus grande en l'âme chrétienne de la France, une espérance forte et inébranlable aux prochains triomphes de la religion en France. Quand un pays compte ou trouve dans son sein, dans les rangs de son peuple, des réserves de foi comme celles que nous avons rencontrées parmi les travailleurs des chemins de fer français, en toute vérité l'on peut dire que ce pays n'est pas mort. En dépit des assauts innombrables et diaboliques livrés aux âmes de France avec une rage jamais assouvie, on voit surgir de toute part des héroïsmes insoupçonnés au service du Christ qui aime toujours les Francs et de l'Eglise catholique, qui est et restera, quoi que l'on fasse, la mère toujours reconnue, tendrement aimée et fidèlement servie de la nation qu'elle a si légitimement appelée sa *fille aînée*.

Voyez donc, Messieurs, cette œuvre des Cheminots catholiques. A l'heure même où la guerre la plus perfide est déclarée à la foi catholique, où tout ce qui est catholique est bafoué, où tous ceux qui sont cotés catholiques sont traqués, dépouillés, compromis dans leurs situations respectives, où les hommes catholiques surtout, de tous rangs, de toutes carrières sont dénoncés comme suspects, impitoyablement frappés, traités comme des parias ; à l'heure même où il paraît être singulièrement dangereux de s'afficher comme catholique, voici que,

du milieu d'une corporation très moderne qui semblait la moins désignée pour une telle vocation, se dresse, avec une incroyable crânerie, une armée de plus de 50 000 travailleurs dont le cri de ralliement est ce mot de saint Paul : *Fidem servavi,* nous, *Cheminots*, nous sommes restés catholiques, nous voulons la liberté de nous montrer catholiques, nous avons gardé la foi et nous prétendons la garder toujours. Loin de nous la hideuse politique qui divise, loin de nous les troublantes et pourtant parfois si légitimes luttes professionnelles, loin de nous les stériles discussions d'ordre purement matériel. Notre but est plus élevé. Nous rêvons de fraternité à la lumière unique de l'Evangile. Nous voulons que le personnel catholique des chemins de fer se compte, se connaisse, s'unisse pour conserver, propager et, quand ce sera nécessaire, défendre sa foi. Tout l'idéal de notre Union est de faire refleurir dans l'étonnante et si moderne corporation des Chemins de fer les puissantes et fécondes vertus qui sont la gloire et qui furent la force de la France chrétienne du passé.

Et pour atteindre ce but, nous revendiquons comme un droit imprescriptible *d'être* et *de paraître chrétiens ;* chrétiens sans peur et sans reproche dans l'observation intégrale des lois de Dieu et de l'Eglise ; chrétiens dans la famille, dans l'atelier, dans le bureau, sur le quai de nos gares, sur nos locomotives et dans nos fourgons ; chrétiens partout, dans notre vie de travailleurs et dans l'exercice courageux de nos devoirs comme de nos droits.

Or, Messieurs, ce que les Cheminots catholiques revendiquent si fièrement, ils l'accomplissent avec une superbe fidélité.

Je leur dois ce solennel hommage dans une si extraordinaire assemblée.

Et savez-vous, Messieurs, pourquoi les Cheminots catholiques maintiennent si haut le drapeau de leur foi et pourquoi ils ont mérité d'être appelés de *vrais chrétiens ?* C'est qu'ils ont été, qu'ils sont et qu'ils resteront, je l'espère, de FERVENTS

COMMUNIANTS. *Communiants* à Pâques, chaque année, selon le strict précepte.

Communiants aux grandes fêtes de l'Eglise, comme il convient pour des catholiques pratiquants.

Communiants aux pèlerinages de leur chère Union, à la grande fête fédérale annuelle de leur œuvre, aux solennités de l'œuvre dont pas une n'a lieu sans une Messe de communion.

Communiants à la clôture des retraites spirituelles spécialement prêchées aux cheminots.

Communiants aux jours de deuils, quand le groupe les invite à une Messe pour un de leurs camarades décédé, souvent broyé ou tamponné en service.

Communiants, ceci c'est l'élite, le premier vendredi du mois, ou certains jours en semaine et souvent le dimanche.

Communiants tous les jours, et ici, Messieurs, je vous demande la permission de vous raconter la merveille de notre chère Union.

C'était à Valence, en octobre 1911. Le groupe Saint-Apollinaire des Cheminots catholiques de cette ville célébrait, d'après les décisions du Conseil central de l'Union, une fête à laquelle avaient été conviées de nombreuses délégations des groupes de l'Union catholique de la région et d'une grande partie de la France.

Comme toujours, les groupes invités répondirent avec un louable empressement à l'appel de leurs camarades de Valence. Une quarantaine de nos étendards étaient accompagnés par 6 ou 800 cheminots, accourus des quatre coins de la France. Le très aimé et très zélé évêque de Valence, Mgr Chesnelong, aujourd'hui archevêque de Sens, célébra la Messe de communion des Cheminots dans la cathédrale admirablement décorée. Grande fut l'émotion du pieux pontife quand, au moment de la communion, il vit s'agenouiller sur les marches du maître-autel les quarante porte-étendards, tenant pressé sur leur mâle poitrine le cher drapeau de leurs groupes respectifs. Les quarante communièrent avec une visible piété, et ils furent

suivis de près de *500 autres Cheminots qui communièrent* avec la même ferveur, et plus d'un laissant perler à ses yeux de douces larmes, indice du bonheur et de la paix de son âme. Le prêtre qui était chargé de réciter les actes avant et après la communion avait demandé à tous les heureux communiants de se souvenir dans leurs prières des *375 groupes* que comptait, en octobre 1911, l'Union.

En entendant parler de 375 groupes, l'attentif évêque qui était là eut une sorte d'inspiration, et, quelques instants après, il me fit signe d'approcher de lui.

— Mon cher ami, me dit avec une condescendante bonté l'apostolique évêque, vous avez à l'heure actuelle 375 groupes dans l'Union, *pourquoi n'établiriez-vous pas la communion corporative quotidienne*, pourquoi n'auriez-vous pas chaque jour un de vos groupes chargé de faire la sainte communion au nom de toute l'œuvre ?

— Mais, répondis-je, Monseigneur, l'idée me plaît, elle m'enchante, elle entre tout à fait dans l'esprit de notre œuvre. Je ne vois aucune objection à la mettre en pratique.

— Voulez-vous me permettre, poursuit Monseigneur, de demander à vos Cheminots s'ils veulent donner suite à mon idée ?

— De grand cœur, Monseigneur, j'applaudis à votre initiative.

Et, tout enthousiasmé, l'entreprenant évêque monta en chaire. Il tira de son cœur si chaud une allocution toute pénétrée d'amour de Dieu ; puis, à brûle-pourpoint, et avec une voix où perçait une profonde émotion : « Voulez-vous, mes bons amis, attacher à cette fête de Valence un souvenir à la fois saint et fécond ? Laissez-moi vous faire une proposition au nom de votre directeur général et au mien. Votre Union compte à ce jour 375 groupes ; il y a 365 jours dans l'année, vous avez donc plus de groupes qu'il n'en faut pour assurer qu'un de vos groupes se fera un honneur, chaque jour, de faire la communion corporative au nom de toute votre œuvre. Le voulez-vous ? »

Et malgré la sainteté du lieu, un formidable tonnerre d'applaudissements, accompagné de centaines de OUI, répétés parmi un indicible mouvement de joie, répondit à la proposition du pontife.

— Vous le promettez, chers Cheminots, il y aura parmi vous une communion corporative quotidienne ?

— Oui, oui, nous le promettons, nous le jurons ! répondirent de nouveau les 800 Cheminots, tous debout dans les rangées de chaises et la main droite tendue vers l'autel.

Le vénéré évêque, remué jusqu'au fond de l'âme, comme du reste tous les témoins de cette scène digne des premiers siècles de l'Eglise, laissa échapper de son cœur un vibrant *Deo gratias*, et après avoir béni les Cheminots, ses fils bien-aimés, il les félicita au nom de Pie X, le Pape de la communion fréquente ; il les remercia au nom de l'Eglise, leur mère, et il les salua comme une espérance et comme une consolation dans les tristes temps où nous vivons.

Trois mois après, le 1er février 1912, la *communion corporative quotidienne* était officiellement établie parmi les Cheminots. Et, chose admirable, Messieurs, cette innovation, qui sembla un peu audacieuse, fut acceptée avec un enthousiasme et un empressement extraordinaires. Elle reçut le nom caractéristique de *Consigne sacrée* dans l'Union, et depuis *deux ans et demi*, pas un groupe de Cheminots n'a manqué à cette sublime consigne.

J'ai fini, Messieurs, ce long et fatigant rapport que vous avez écouté avec une trop bienveillante charité. Je vous en remercie du fond du cœur et j'en suis fier pour les Cheminots catholiques, mes bien-aimés enfants.

Plusieurs leçons précieuses se dégagent de l'exemple des Cheminots catholiques. La première, c'est que les bénédictions de Dieu reposent sur cette œuvre dont la conception, l'organisation, l'esprit et le but ont déconcerté et déconcertent encore beaucoup de catholiques d'œuvres, beaucoup de sociologues et économistes, amis ou adversaires, mais dont les progrès,

les bienfaits et les conquêtes suscitent, de mois en mois, plus d'admirateurs et, ce qui la flatte davantage, d'imitateurs dans quantité d'autres corporations.

Autre leçon : par son *caractère courageusement et exclusivement religieux*, cette œuvre, que d'aucuns avaient vouée à l'insuccès et à la stérilité, a atteint une prodigieuse prospérité et exerce une incontestable action *corporative* et *sociale*.

A cette heure, l'Union catholique du personnel des Chemins de fer s'est attiré la sympathie et la faveur inappréciable du Souverain Pontife et de tout l'épiscopat français. Notre vaillant et admirable clergé de France l'accueille avec bonheur et lui prête sans hésiter un concours et un dévouement aussi désintéressé qu'empressé. *Cinq cent dix-huit prêtres*, appartenant à tous les degrés de la hiérarchie, dirigent, à cette date, nos groupements de Cheminots en France et en Algérie, et près de 60 000 Cheminots, appartenant indistinctement à tous les réseaux français, sont heureux et fiers d'être conduits, conseillés, instruits et aimés par le *prêtre*, cette sorte d'eucharistie vivante que Jésus-Christ a laissée aux âmes du peuple pour leur rompre le pain de la parole de Dieu.

Enfin, dernière leçon, Messieurs, que je me permets de tirer de mon rapport et que je vous demande de me pardonner, c'est que si l'exemple des Cheminots était carrément et intégralement imité, il y aurait plus de souffle catholique, plus d'esprit évangélique, plus de vie eucharistique dans toutes nos œuvres, et partant peut-être plus de bien sérieusement et solidement opéré, et un grand changement se produirait, lentement peut-être, mais infailliblement, dans notre chère France.

Il se produira, c'est notre plus douce espérance et notre inébranlable conviction à nous tous, au soir de ces graves assises eucharistiques.

C'est bien pour annoncer le triomphe du Soleil de justice, Jésus-Christ Notre-Seigneur, et la parfaite observation de sa loi, que l'Immaculée Conception s'est montrée comme une

aurore d'une incomparable splendeur au firmament de l'Eglise, à Rome, et qu'ici même, à Lourdes, elle a attiré auprès d'elle la multitude des croyants. Oui, oui, le règne de la charité, de la justice et de la paix est proche, car Jésus Hostie va être plus connu et mieux aimé que jamais. C'est le vœu que m'inspire l'édifiante et simple histoire de l'Union catholique du personnel des Chemins de fer français !

La Communion et les travailleurs
Le rapprochement des classes par l'Eucharistie

RAPPORT DE M. JOSEPH LUCIEN-BRUN

« *Veritas liberabit vos*, la Vérité vous rendra libres », telle est la parole immortelle par laquelle le Christ, annonçant à l'humanité le nouvel Evangile, allait renverser le monde païen, abolir l'esclavage, réhabiliter la femme, protéger le faible et l'innocent, enseigner l'amour du prochain et le pardon des injures, et faire ainsi régner la justice et la paix sur la terre.

A notre tour, nous devons répéter cette vérité et l'enseigner, mais nous devons l'enseigner intégrale, sans l'amoindrir, sans la dissimuler en aucune façon ; ne jetons aucune ombre autour d'elle, aucun voile sur son noble visage.

Quelle est donc cette vérité ?

Selon le beau vers de Lamartine :

> Borné dans sa nature, infini dans ses vœux,
> L'homme est un Dieu tombé qui se souvient des cieux.

L'homme a donc toujours besoin de relever la tête vers le ciel, de se rappeler ses destinées éternelles, il a soif d'idéal et de rêves, « l'infini le tourmente ». Sinon ce n'est plus qu'un animal plus ou moins intelligent.

Le travailleur plus que tout autre a besoin de relever la tête, parce que souvent courbée plus bas sur son dur travail ; l'infini le tourmente plus encore, car il n'a pas le temps de cultiver son intelligence par l'étude, et de se livrer à ces occupations et à ces jouissances intellectuelles, qui peuvent parfois nous arracher momentanément au terre à terre des intérêts matériels, et nous donner l'illusion passagère d'un monde supérieur.

Il a toujours fallu à l'humanité souffrante une chanson pour bercer sa misère.

Les anarchistes lui hurlent l' « Internationale », les catholiques lui chantent le *Credo*.

Les anarchistes appellent à eux « les damnés de la terre », nous devons leur opposer « les héritiers du ciel ».

Quelle est donc cette chanson qui va nous donner un avant-goût de l'héritage du ciel ? C'est le Christ lui-même.

C'est la communion.

« Si vous ne mangez ma chair, vous n'aurez point la vie en vous. »

Si donc le travailleur veut vivre, lui qui, plus que tout autre, a besoin de nourriture, il doit communier.

Jésus-Christ ne l'a-t-il pas enseigné, et par la parole, et par les actes ?

Dans l'immortel sermon sur la montagne, s'adressant aux petits et aux humbles, aux pauvres et aux déshérités, aux vaincus de la vie et aux malheureux, aux souffrants et aux travailleurs, il s'écriait : « *Misereor super turbam ;* j'ai pitié de la foule. » Et joignant l'acte à la parole, c'était le miracle de la multiplication des pains pour nourrir cette foule ; et, ajoute l'Evangile : « Tous mangèrent et furent rassasiés. »

Il a donc toujours fallu au travailleur la nourriture de l'âme, comme celle du corps, au point d'en être rassasié.

Quelle autre nourriture que le Christ lui-même pourrait rassasier le travailleur ?

Il a besoin d'être relevé, et quel relèvement plus sublime

que la communion, puisqu'elle le met en contact avec Dieu lui-même ?

La communion relèvera son cœur et son esprit, fortifiera son courage par les espérances de l'au-delà.

N'a-t-il pas besoin, en effet, d'être fortifié, cet ouvrier qui tous les jours, à l'atelier ou à l'usine, entendra blasphémer le nom de Dieu, plaisanter la religion, ridiculiser le prêtre, bafouer la morale, attaquer la vertu et les sentiments les plus nobles ; cet ouvrier qui verra les passions les plus mauvaises enseignées et encouragées autour de lui, qui sentira le souffle de la révolte et de la haine des classes passer sur sa tête ?

Quelle protection plus efficace pourrait-il trouver que d'avoir Dieu avec lui ?

Ne me dites pas : ses camarades s'acharneront sur lui, pour le ridiculiser, blasphémeront encore avec plus de rage, mettront plus de passion dans leurs attaques contre la religion ; rassurez-vous, Dieu, que cet ouvrier portera dans son cœur, est assez fort pour se défendre lui-même, ainsi que le tabernacle vivant qu'il habitera.

Mais je vous disais en commençant : nous devons affirmer la Vérité intégrale. Or, quelle est-elle ici ?

Pour vivre, vous contentez-vous de manger une fois par an, ou tous les mois, ou même tous les huit jours ? Non, vous prenez votre nourriture quotidienne.

L'âme également a besoin de son « pain quotidien ».

Revenons toujours au miracle de la multiplication des pains.

Quel motif décide Jésus à l'accomplir ?

Ecoutez le Maître.

« Depuis trois jours ils sont avec moi sans manger ; si je les renvoie à jeun chez eux, ils tomberont de défaillance en chemin. »

Trois jours, vous entendez bien, c'est le maximum ; après, c'est la chute.

Le travailleur a plus que tout autre besoin de force et

de nourriture, donnez-la-lui donc le plus souvent possible.

Je sais bien toutes les difficultés, tous les obstacles qu'il rencontrera. Incontestablement, il en faudra tenir compte, et ce que je viens de poser, c'est le principe, la thèse, le but auquel il faut tendre.

Il y aura des exceptions, des atermoiements ; mais combien de directeurs d'œuvres, au zèle admirable, savent tourner les difficultés, lever les obstacles ; ils vous diront que le principal obstacle est en nous-même, et que les autres ont vite disparu quand nous le voulons.

L'ouvrier, on l'a déjà dit, est parfois un grand enfant ; or, notre saint et admirable pape Pie X a ordonné la communion aux petits enfants, car elle porte en elle-même une force, une lumière, des grâces aussi mystérieuses qu'infinies. Et les directeurs d'œuvres populaires pourront vous dire les merveilles de grâces, de dévouement, d'abnégation, de courage, de noblesse de sentiments que la communion fréquente aura produites parmi leurs ouvriers. Faites de la gymnastique, de la musique, des colonies de vacances, des cercles d'études, que sais-je encore, c'est très bien, mais si vous n'y infusez pas une vie chrétienne intense, si vous n'y faites pas régner le Christ en maître, s'il ne réside pas dans tous les cœurs, vous n'aurez qu'une façade, des statues sans âme, et auprès de ces hommes, votre parole, ô prêtre qui voulez les évangéliser, ne sera que la cymbale retentissante et la voix qui crie dans le désert.

Est-ce moi qui le dis, écoutez :

« J'ai connu un jeune prêtre qui, lorsqu'il sortit du Séminaire, s'imagina qu'il allait réformer le monde et le convertir à la religion par les idées sociales. Si la religion est un fil qui unit les âmes à Dieu, pensait-il, les idées sociales sont l'aiguille nécessaire, pratique, infaillible, qui doit faire passer ce fil. Et ce jeune prêtre, pendant douze ans, se lança à corps perdu dans toutes les œuvres économiques et sociales qu'il put découvrir : coopératives, mutualités, assistance par le travail, etc., etc. Il se fit des amis, sans doute, mais aussi bien

des ennemis et encore plus des ingrats ; des chrétiens, presque pas.

» Alors, il se mit à réfléchir ; il pensa que le Christ se contentait d'exposer la vérité, et que les foules suivaient le Christ à cause de la vérité. Il constata, l'histoire en main, que saint Paul, l'apôtre des nations, ne faisait pas tant de détours pour amener les foules à Jésus-Christ, mais qu'il les convertissait en le leur montrant sur la croix. C'était un scandale pour les ignorants et les esprits forts ; mais pour les âmes de bonne volonté, c'était le salut. En suivant la méhode de saint Paul, il a résolu désormais d'enseigner avant tout le Christ, sans détours et sans compromissions.

» Ce prêtre, vous le connaissez tous, mes amis ; c'est celui qui écrit ces lignes. Croyez-le et profitez de son expérience. La vie est trop courte pour la gaspiller en détours préliminaires. »

Veut-on connaître le nom de ce prêtre ?

C'est M. l'abbé Soulange-Bodin, curé de Notre-Dame de Plaisance, à Paris ; c'est lui-même qui signe les aveux qu'on vient de lire, dans son *Bulletin paroissial*.

La communion aura encore un autre effet particulièrement nécessaire à notre époque. Regardez passer ces théories de grévistes, hurlant l' « Internationale », le cœur plein de haine pour le patron et le riche, la menace à la bouche. La libre pensée les a soulevés contre les classes supérieures, en leur décrivant les fêtes des riches, au milieu du froufrou des soieries, des nuages de dentelles, de l'éclat des lumières et de la blancheur des épaules nues, en leur montrant l'automobile qui passe comme une vision fugitive, ne laissant après elle qu'éclaboussures et poussière.

La religion, au contraire, vient au pauvre bûcheron courbé sous son lourd fardeau, dans la personne du modeste curé de campagne à la coiffure jaunie, à la soutane râpée, aux souliers éculés.

— Je viens à toi, mon frère, lui dit-il, pour t'apporter des

paroles de paix et de consolation. Ce riche que tu envies est peut-être écrasé par la maladie ou la souffrance. Cette famille, hier en fête, est aujourd'hui en larmes parce que la mort, l'impitoyable faucheuse, a ravi un père, une mère, un frère ou une sœur chéris. Dans cet automobile qui t'éblouit, le riche cherche du mouvement, toujours du mouvement, pour oublier la vie et s'échapper à lui-même. Mais toi, pauvre bûcheron, relève la tête, regarde la nature qui te sourit, le printemps qui revêt pour toi sa plus belle parure, les fleurs qui s'ouvrent pour toi, les arbres qui se couvrent de leur plus riche feuillage. Regarde le clocher de ton village, avec sa croix qui montre le ciel ; plus haut encore, écoute l'oiseau qui te chante sa chanson ; plus haut encore, regarde l'azur du ciel qui t'appartient, et où tu iras contempler un jour l'éblouissante et radieuse clarté de l'éternel Soleil de justice et de vérité.

Où donc le travailleur aura-t-il une vision plus claire et plus nette de son égalité avec le riche, de l'identité de sa vocation et du but de la vie, de son droit au même bonheur infini, qu'à la sainte Table, où, côte à côte, de la main du même prêtre, ils recevront le même Dieu, ce remède, cette récompense, cet honneur, ce bonheur suprêmes, auprès desquels tous les biens de la terre ne sont qu'une poussière impalpable. Comment ces deux hommes ne comprendraient-ils pas le néant des différences sociales à côté de leur grandeur d'enfants de Dieu, au moment où tous deux ils vont porter dans leur cœur ce même Dieu, maître souverain de tous et de toutes choses, et qui peut détruire d'un geste ce monde qu'il a créé d'un mot.

Mais, pour le rapprochement des classes, l'Eucharistie n'agira pas seulement sur le travailleur ; son influence sera non moins grande sur le riche et le patron, à qui elle montrera dans le pauvre l'image de Jésus-Christ, à qui elle rappellera que donner au pauvre, c'est prêter à Dieu, à qui elle prêchera le dévouement, à l'exemple du Christ.

L'Eucharistie, c'est le foyer même de la plus belle des

vertus, fleur merveilleuse éclose du catholicisme, de la charité chrétienne.

En recevant Dieu dans son cœur, le patron se rappellera que le Christ se fit ouvrier ; et comment alors ne pas traiter l'ouvrier avec respect et amour.

Enfin, grands et petits, assis au même banquet, se souviendront que la même étoile conduisit à Nazareth les bergers et les mages.

Voilà bien le rapprochement des classes, la véritable égalité, mais l'égalité par en haut, l'égalité et la fraternité des hommes devant Dieu et devant leur destinée immortelle.

Et tous, portant dans leur cœur Dieu, le justicier suprême, le libérateur, le grand consolateur, l'inspirateur de la charité et de toutes les nobles actions, chanteront d'une seule voix et dans un même élan : *O quam bonum et quam jucundum, habitare fratres in unum !*

Les hommes et l'Hommage social

RAPPORT DE M. LE CHANOINE CRÉPIN

Supérieur des Chapelains, à Montmartre.

Dans le courant de l'année 1689, la bienheureuse Marguerite-Marie reçut une mission qui la jeta dans un étonnement mêlé d'effroi. Jusque-là, Notre-Seigneur ne lui avait parlé que du règne spirituel de son Cœur sacré au milieu des hommes. La servante de Dieu croyait même sa mission terminée, quand, dans plusieurs visions successives, le divin Maître fit connaître à cette humble et timide fille du cloître, étrangère à toute politique terrestre, qu'il lui restait une grande œuvre à accomplir ; c'était d'annoncer aux princes et aux rois qu'il voulait que chaque nation rendît à son divin Cœur un culte social.

Cette nouvelle mission, si difficile et si complexe, commencée par la Bienheureuse avec un admirable courage, attend encore

son achèvement ; elle fait partie du reste du plan divin « qui veut convertir les âmes à l'amour du Sacré Cœur » et inaugurer son règne parmi les nations qui lui ont été données en héritage.

En attendant qu'officiellement la France et les autres nations, à son exemple, rendent au Sacré Cœur l'hommage social qu'il en attend, nous avons le devoir strict de commencer l'œuvre en groupant auprès du divin Cœur les forces vives de la nation, celles qui sont son appui pour le présent, son espérance pour l'avenir, en un mot, en organisant l'hommage social si ardemment demandé à la France, par le moyen et avec l'aide des Français. Qu'a-t-on fait jusqu'à présent dans ce pays, que reste-t-il à faire ? C'est à ces deux questions que nous voudrions répondre en parlant de l'*origine*, de l'*organisation présente*, de l'*avenir possible* de l'admirable groupement social et religieux qui s'intitule « *les Hommes de France au Sacré-Cœur* ».

I. — Origine du groupement « les Hommes de France au Sacré-Cœur ».

Pour utiliser les immenses ressources et le puissant levier de la piété virile au sein de l'organisation présente et en vue de l'établissement du règne de Jésus-Christ sur la société appelée à lui rendre hommage, il faut condenser les énergies diffuses et faire passer « *en acte* » ce qui n'est « *qu'en puissance* » dans l'armée du peuple fidèle.

C'est de ce principe que sont sorties vers 1898 et 1899 les premiers groupements organisés d'*Hommes de France au Sacré-Cœur*.

Certains s'étaient formés comme d'eux-mêmes en plusieurs paroisses de Paris ; on s'était rencontré à Montmartre dans les nuits d'adoration, on se retrouvait dans les cérémonies du culte paroissial ; de là à se grouper sous les plis d'un drapeau portant l'image du Sacré Cœur il n'y avait qu'un pas. Il fut vite franchi, et l'on constata bientôt que ces groupes, à peine organisés ou même encore à l'état latent, représentaient déjà une force. Il fallait les unir, les assembler, de manière à leur donner la

cohésion d'un grand parti, non politique, mais exclusivement religieux et social : la Providence se devait à elle-même, pour l'honneur du Cœur de Jésus, de pourvoir à la constitution de cette grande œuvre. Elle le fit d'une manière admirable. A la suite d'un discours du R. P. Lemius, supérieur de Montmartre, à Combreux, au diocèse d'Orléans, où les hommes s'étaient assemblés par paroisses sous la présidence de leurs curés respectifs, un premier appel (*c'était en octobre* 1898) à la création des groupes d'Hommes de France sous l'étendard du Sacré Cœur de Montmartre eut un plein succès, et grâce à la protection d'un évêque toujours ardent et dont la voix éloquente sut faire comprendre et aimer le nouveau mouvement, on peut dire que l'hommage social des Hommes au Sacré Cœur fut admirablement commencé dans le diocèse et dans la ville de la bienheureuse Jeanne d'Arc.

A quelque temps de là, au Congrès national catholique ouvert à Paris, M. Victor Franque s'écriait : « Comme les résultats ne se feraient pas attendre si, dans chaque paroisse, un groupe d'Hommes du Sacré-Cœur étaient là, toujours prêts à affirmer leur foi et à donner de leur personne dans toutes les circonstances où la gloire de Dieu et l'intérêt de la religion le demanderaient !... On compte environ 40 000 paroisses en France. Si chacune d'elles fournissait seulement un groupe de dix hommes, nous aurions bientôt réuni 400 000 hommes ! Dans combien de paroisses ce nombre ne pourrait-il pas être doublé ? Alors, *quelle armée du bien*, rangée sous le drapeau du Sacré Cœur !

Cette idée fut acclamée, et bientôt, ici même, à Lourdes, sur cette terre bénie du miracle, la Vierge immaculée pouvait présenter au Cœur de Jésus 50 000 hommes accourus de tous les points de la France. Ceux-ci, parlant entre eux de l'idée d'un groupement social et religieux qui, au nom du pays, offrirait au Cœur de Jésus l'hommage d'une foi et d'un amour réparateur et militant, sollicitèrent du supérieur de Montmartre un règlement, un programme, une constitution, un titre

officiel. Ce qu'ils demandaient leur fut accordé, et c'est ainsi que, d'accord avec le vénérable cardinal Richard, archevêque de Paris, de sainte mémoire, le R. P. Lemius, sous le nom désormais célèbre de « *Groupe des Hommes de France au Sacré-Cœur* », baptisait l'œuvre nouvelle qui devait, à travers la France tout entière, poser les bases de ce mouvement qui, encouragé par NN. SS. les évêques et béni par Rome, demeure l'une des plus solides espérances du retour de la France à Dieu, et le moyen peut-être unique de rendre à Notre-Seigneur, vivant pour nous au Saint Sacrement, l'*hommage social auquel il a droit* ; l'organisation même des « groupes d'Hommes de France », dont il nous faut maintenant parler, lui permettant de s'adapter à tous les milieux, de pénétrer dans toutes les classes de la société et de grouper sans aucune distinction de parti toutes les forces catholiques de la nation.

II. — Organisation des groupes d'Hommes de France au Sacré-Cœur en vue de l'hommage social.

Une remarque s'impose et nous nous permettrons de la rappeler ici, c'est que la dévotion au Sacré Cœur a un caractère essentiellement populaire. Qu'est-elle, en effet, sinon la religion elle-même ? « Quintessence du christianisme, disait le cardinal Pie, elle en est l'abrégé et le sommaire substantiel ; puisque tout s'y résume en ces deux termes : l'amour de Dieu pour l'homme et l'amour de l'homme pour Dieu. Et ces fortes paroles, l'évêque de Bayeux devenu archevêque de Paris, S. Em. le cardinal Amette, ajoutait dès les premières heures de son épiscopat ces mots qui en éclairent admirablement le sens : « Le culte du Sacré Cœur est plus qu'une dévotion, du moins au sens habituel du mot, *c'est toute la religion dans ce qu'elle a de plus touchant, de plus efficace, de plus élevé, c'est tout l'Evangile que deux mots résument : « Dilexit, Diliges. »*

Ainsi considérée, on comprend que la dévotion au Sacré Cœur, inspirée aux hommes et devenant le principe de leur vie

surnaturelle et de leur action sociale, ait une puissance sans limite pour le bien, et qu'elle doit être encouragée par tous les moyens, plus spécialement par le moyen dont nous parlons : les « groupes d'Hommes de France au Sacré-Cœur ».

Ces groupes sont, tout simplement, dans une paroisse, dans une œuvre, dans une corporation, la réunion organisée des hommes qui appartiennent aux deux premiers degrés de l'archiconfrérie du Sacré-Cœur (associés et adorateurs) sur laquelle il ne nous est pas possible de nous étendre, mais que chacun connaît.

Toutefois, deux points sont à noter immédiatement. D'abord, la plupart des groupes actuellement fondés sont paroissiaux ; en second lieu, presque tous ceux dont l'existence est active et durable sont composés de membres attachés, non au premier, mais au deuxième degré de l'archiconfrérie, c'est-à-dire *adorateurs réguliers du Très Saint Sacrement.*

Telle est la composition des groupes. Pour faire connaître leur règlement, il suffit d'en citer les articles. Il prévoit une organisation générale ainsi conçue :

1° Un Comité central dépendant de l'archevêque de Paris, ayant son siège à Montmartre, dirigeant le mouvement de l'archiconfrérie du Sacré-Cœur, pour les Hommes de France.

2° Dans tous les diocèses où NN. SS. les évêques le permettent, un dignitaire ecclésiastique, nommé par eux, aura les fonctions de président diocésain et formera un Comité avec directeur, sous-directeur et plusieurs conseillers zélateurs.

3° Par les soins du Comité diocésain, il est créé, sous la présidence des doyens, des Comités cantonaux pour promouvoir les groupes d'hommes et préparer les manifestations religieuses.

4° Chaque paroisse partage son groupe en sections de dix hommes ayant à leur tête un zélateur dizainier.

5° Les groupes de corporation se forment sur le même plan, sous la direction de l'aumônier.

On voit par là que cette association des Hommes de France

au Sacré-Cœur, exclusivement religieuse, laissant de côté toutes les questions étrangères à la diffusion du culte du Sacré Cœur, pourrait devenir, les résultats acquis, du reste, en font foi, un instrument merveilleusement efficace de l'hommage social à rendre au Sauveur résidant dans son Sacrement d'amour. Bien plus, ces groupements d'Hommes de France, partout où on a essayé de les établir, ont été le point de départ d'un renouveau admirable de vie paroissiale, et l'on peut dire que là où tout avait échoué, ils ont réussi contre toute attente humaine et ont produit pour les prêtres qui s'en étaient servis d'étonnantes consolations.

Dans le seul diocèse de Paris, on comptait, en 1908, *4 880* Hommes de France au Sacré-Cœur, tous adorateurs et ayant fourni 26 853 heures de garde auprès du Très Saint Sacrement.

Une année plus tard, ils étaient 5 407 et fournissaient au Sacré-Cœur 29 392 heures d'adoration.

En 1910, on comptait 6 262 Hommes de France, à Paris seulement, et depuis le mouvement ne s'est pas ralenti. Le relevé de l'année 1913 nous en donne plus de 7 000. C'est par plus de 40 000 que se comptent les Hommes de France en province.

La province a suivi le mouvement : Nancy, Verdun, Nantes, Cambrai, et les villes du Nord : Saint-Quentin, Soissons, etc., ont d'admirables organisations, qui prouvent que ce mouvement bien dirigé nous amènerait, dans l'universalité des diocèses où elle serait établie, à une régénération religieuse dont nous ne soupçonnons pas la portée et qui aurait comme principal résultat, unie à la grande œuvre de Montmartre, ne faisant pour ainsi dire qu'un cœur et qu'une âme avec elle, d'offrir au Cœur sacré de Jésus l'*hommage social* de la France, vraiment et réellement représentée dans ses hommes, se consacrant à nouveau à lui et préparant par leur foi et leur amour l'arrivée de son règne social, seul remède aux maux immenses dont nous souffrons.

III. — Le développement et l'avenir du groupement des Hommes de France au Sacré-Cœur.

Les limites très restreintes de ce rapport ne nous permettent pas de faire l'historique du développement si consolant à travers la France et même le monde des groupes d'hommes qui se sont établis sous le vocable du Sacré Cœur.

Le compte rendu du Congrès tenu à Montmartre le 25 avril 1904 est à ce point de vue un document d'extrême intérêt auquel nous ne pouvons que faire allusion.

Et pour ceux qui voudraient connaître plus en détail l'organisation et les résultats du groupement, nous les renvoyons au très intéressant travail de M. F. Veuillot, dans l'*Ami du Clergé* (1902), et publié à part sous ce titre « le Sacré Cœur et les Hommes de France ». C'est une monographie très documentée et très vivante, d'une des plus belles œuvres d'hommes du temps présent ; et à celui du R. P. Anizan, directeur des œuvres du Sacré-Cœur pour le diocèse de Verdun.

Nous voudrions maintenant, en quelques mots, résumer les conclusions de ce rapport au point de vue spécial de l'hommage social rendu par les hommes au Sacré-Cœur à Notre-Seigneur vivant dans l'Eucharistie.

1° Pour être *sincère et vrai*, cet hommage doit être inspiré par une foi, une confiance et un amour que *seule* une association purement religieuse, appuyée sur des bases dogmatiques solides, ayant des ramifications dans tout le pays, peut ambitionner de communiquer à ses membres. Or, pour le présent et surtout pour l'avenir, nous osons dire que *seuls* les groupes des Hommes de France au Sacré-Cœur répondent pleinement à ce désir.

2° Pour être *social et français*, cet hommage doit sortir, non pas seulement du cerveau de ceux qui sont censés conduire les masses populaires et se réclament d'un patriotisme qui n'est pas toujours exempt d'intérêt, mais il doit venir de toutes les conditions sociales sans distinction de parti et répondre à un amour

du pays d'autant plus grand qu'il est plus surnaturel et plus désintéressé. Or, pour le présent et surtout pour l'avenir, nous osons dire que seuls « ces groupes d'Hommes de France au Sacré-Cœur » sont susceptibles de cette universalité dans l'hommage rendu à Dieu par ses sujets fidèles et par des Français qui mettent l'amour de la France au-dessus de tous les autres amours, Dieu excepté.

3° Enfin, pour être *permanent et définitif*, cet hommage social doit pouvoir être renouvelé constamment et se poursuivre nuit et jour comme se poursuivent à notre égard les manifestations de la tendresse du divin Cœur. Or, pour le présent et pour l'avenir, nous osons dire que *seuls* les groupes d'Hommes de France au Sacré-Cœur, uniquement composés d'adorateurs qui, soit le jour, soit la nuit, se relayent sans cesse devant le Très Saint Sacrement, peuvent revendiquer l'honneur de présenter au Cœur de Jésus cet hommage social de la France, parce que seuls ils peuvent en assurer la pérennité.

En conséquence, nous déposons, en concluant ce rapport, un vœu unique :

Que partout où ils n'existent pas encore, soient organisés les groupes d'Hommes de France au Sacré-Cœur en union avec le sanctuaire de Montmartre, qui va être consacré le 17 octobre, et réclame pour ce jour la prière de tous les Français.

La Communion fréquente des hommes et la famille : sa portée sociale

RAPPORT DE S. G. Mgr TISSIER
évêque de Châlons.

Messieurs,

Ce xxe siècle qui commence semble devoir être le siècle spécial de la dévotion à la sainte Eucharistie ou pour mieux dire à la sainte communion ; car c'est là le grand mouvement religieux qui le caractérise.

Tous les âges chrétiens ont eu sans doute le culte du Très

Saint Sacrement. En même temps que les docteurs en précisaient comme celle d'aucun autre dogme la mystérieuse théologie, nos aïeux ont bâti, pour l'abriter, des demeures incomparables : temples majestueux, gigantesques cathédrales, humbles églises dont l'autel du Dieu caché sous l'hostie est le centre et le foyer. Partout, depuis longtemps, des fêtes solennelles furent instituées pour rendre au corps consacré du Christ de publics hommages. On ne trouve pas, dans l'histoire chrétienne, de défaillances publiques de son adoration. Mais ç'avait été en France depuis le jansénisme un long oubli de nos pères de rendre à l'Eucharistie le culte de vie pour lequel nous l'avait laissée son divin Auteur. Le Maître, en effet, ne nous a pas dit seulement, en parlant du pain mystique qui devait perpétuer sa Rédemption parmi nous : *Venez et adorez*, mais : *Prenez et mangez. Celui qui mange ma chair, celui-là seul a la vie en lui, et je le ressusciterai au dernier jour.*

Des générations entières ne s'étaient pas souvenues de cette loi de la manducation eucharistique, qui commence en ce monde pour nous la ressemblance divine à laquelle nous sommes destinés. La grande voix du Pontife de Rome nous en a heureusement rappelé la nécessité pour qui veut vraiment vivre. Quelques-uns y ont voulu voir une innovation : ce n'était qu'une reprise des traditions primitives et le retour à la pratique initiale des chrétiens quand, aux premiers temps de l'Eglise, ils ne faisaient qu'un peuple de frères.

La communion fréquente, en rentrant dans les mœurs, ne réalise que tardivement le désir passionné du Christ qui ne s'est fait notre pain que pour nous être servi en nourriture. Depuis que nous l'avons compris, personnellement mis en contact quotidien avec Dieu, *divinæ consortes naturæ*, en effet, nous vivons mieux. Toujours ont ainsi mieux vécu, au sens surnaturel, les convives eucharistiques. N'est-ce pas parmi eux que fleurissent les mâles vertus, les puissants caractères; parmi eux que s'épanouissent les forts, les dévoués, les rédempteurs, c'est-à-dire ceux qui mènent sur cette terre la vie divine. Pour-

quoi faut-il qu'ils ne soient jusqu'ici qu'une élite et qu'il y ait encore tant d'hommes qui, malgré l'impulsion générale vers la sainte Eucharistie, se traitent eux-mêmes comme des excommuniés ?

Pourtant de la communion fréquente dépendent :

1. La valeur morale et sociale de l'homme.

Car c'est le nom que méritent, sans prohibition disciplinaire, par leur seule abstention de la Table sacrée, tous ces adorateurs lointains qui croient au Christ Jésus, à la vertu même de sa rédemption, mais pas à l'efficacité de sa vie. Et de là vient, pour reprendre le jugement de l'Apôtre, que chez nous se rencontrent tant de pusillanimes et de dormeurs impuissants, *imbecilles sunt et dormiunt multi*... Ils gardent en eux peut-être la foi, c'est-à-dire la racine d'une vie toujours prête à reprendre, mais ne participant point à la fraction du pain, ils ne vivent pas, ou du moins ils végètent, j'allais dire que spirituellement ils vivotent.

Est-ce même exprimer là toutes les réalités tristes de ce temps? Non, hélas! L'état de mort complète est trop commun parmi la foule; mort des idées, qui fait que dans le désarroi des doctrines on ne se comprend plus ; mort des mœurs, qui se traduit par une dépravation sans frein, par la corruption sous toutes les formes et de tous les âges ; mort des volontés, qui met nos institutions et nos vies à la merci de toutes les lâchetés et de toutes les trahisons. C'est la conséquence logique, inévitable, de la séparation absolue de Dieu, pour qui nous sommes faits, par qui seul nous vivons.

Il est impossible à un homme, en effet, de rester lumineux, vertueux et fort, si l'idée, la sainteté, l'énergie de Dieu, son auteur et son terme, ne le pénètrent plus. Mais de tout cela, au contraire, plus il gardera le contact, plus il aura de vitalité. Et où donc trouver un contact de Dieu plus proche et plus intime que dans la sainte communion ? Là, Messieurs, est la

source de vie, abondante et pleine : *Ego veni ut vitam habeant et abundantius habeant.*

Si bien que lorsqu'on veut paganiser les hommes et matérialiser les sociétés, c'est là qu'on frappe, à l'Eucharistie, par la ruine des doctrines dont elle est la réalisation, par la destruction du sacerdoce qui en est le ministre, par la désertion des églises où se perpétue sa présence et où se dresse la table de son banquet. Regardez bien : dans la guerre religieuse actuelle, tous les coups des sectaires remontent jusque-là, violents ou détournés ; ils n'ont au fond qu'elle pour enjeu ; parce que Jésus-Christ présent sur nos autels et dans nos cœurs, en somme, les gêne autrement que Dieu même habitant seulement nos pensées respectueuses.

Aussi le restaurateur de son règne, notre vénéré et glorieux Pie X, sans s'attarder à des réactions incomplètes, pour refaire la vie catholique, nous convie-t-il d'emblée à Jésus Eucharistie, parce que la communion, c'est-à-dire lui en nous, ou plutôt nous en lui, c'est du premier coup la renaissance totale, pour parler comme saint Paul : *Vivo jam non ego : vivit vero in me Christus.*

Si la splendeur de vie religieuse en chacun de nous, Messieurs, dépend de la communion, il n'en va pas autrement pour une société, pour la petite société en particulier, cellule primitive de toutes les autres, qui s'appelle la famille.

2. La sage précocité et les motifs surnaturels de la famille.

Elle est, à l'heure actuelle, cette société fondamentale, battue en brèche par des doctrines impies, par des lois contraires, par des pratiques perverses. Toute une littérature et tout un théâtre sensuels en désagrègent une à une les pierres d'angle. On la bafoue dans ses principes ; on la conspue dans ses motifs ; on la méprise dans son intégrité. Ses liens, comme ceux d'un marché, sont brisés, sans respect des serments donnés, par des passions plus offrantes. L'amour qui la fonde y est devenu un

trafic. Et parce que sa fécondité naturelle peut être une entrave à d'autres intérêts et à d'autres plaisirs, des hommes insensés y élèvent l'homicide préalable à la hauteur d'une théorie presque honorable. La patrie en subira la ruine dans une dépopulation systématique pire que la guerre. Qu'importe la grandeur de la famille, si l'individu jouit davantage ! On devine ce que peut être l'éducation domestique dans un tel milieu d'égoïsme ou, si l'enfant n'est pas de trop, il devient vite une idole devant laquelle s'agenouille l'autorité qui la devrait commander. C'est l'anarchie familiale, en attendant l'anarchie sociale, qui n'est que l'irrespect de chacun transformé par la rencontre de tous en irrespect public.

Les économistes et les législateurs ont cherché des remèdes extérieurs à ce douloureux état de choses. Les plus sages, par des raisonnements fort étudiés, par des considérations très logiques, patriotiques et religieuses, ont tenté sur ce point la réforme de la mentalité nationale. Ils ont oublié tous que l'homme, étant par son âme d'essence divine, ne peut vivre sa vie, comme ils disent, par des expédients purement humains. Il ne vaut vraiment, je le répète, qu'avec Dieu, qu'avec les pensées, les vouloirs et les amours de Dieu, parce que Dieu, étant son origine et son terme, entre nécessairement dans la perfection de sa nature.

Vous le grandissez, en le pénétrant d'Evangile; vous l'élevez, en le dressant au pied de la croix ; vous l'accroissez, en l'agrégeant à l'Eglise, parce que de ces façons-là déjà il touche à Dieu dans ses œuvres de choix.

Mais la vraie grandeur, Messieurs, l'élévation véritable, le progrès supérieur de l'homme, comprenez donc qu'ils ne peuvent être que dans l'intimité avec Dieu réalisée par la sainte communion. Et alors, où sera la splendeur de la famille humaine, si ce n'est dans la manducation de la sainte Eucharistie par ceux qui en sont les chefs ?

Il n'y a point là de conclusion arbitraire ni forcée. Voyez les faits qui confirment cette thèse.

A mon sens, la famille, chez nous, a deux dissolvants premiers : son retard et ses motifs humains. Je sais bien qu'en France l'établissement des hommes, antérieurement auquel on ne se marie pas volontiers, est différé pour des raisons multiples, scolaires et militaires. Mais ce que vous n'ignorez pas plus que moi, c'est que l'absence de Dieu dans trop de jeunes vies, pour ne pas dire l'athéisme pratique et même souvent théorique qui résulte de la conception purement utilitaire qu'on se fait de la préparation à la vie, laisse la jeunesse, à l'heure des passions tumultueuses, à la merci de toutes les voluptés. Elle s'amuse outrageusement, emportée par le tourbillon et par l'orage des sens. Et la facilité des amours coupables, sans conséquences d'avenir, l'éloigne fatalement de la création précoce d'un foyer, même celle qui a de bonnes idées.

Car les idées, toutes seules, Messieurs, ne suffisent pas à inspirer une vie. La vie, en effet, ne naît que de la vie. Or, j'affirme par le fruit d'une longue expérience que la foi seule ne tient pas la jeunesse chaste. Il y faut le contact persévérant du corps et du sang vivants du Christ. Eux seuls ont le divin pouvoir d'apaiser dans leurs fièvres les sens des adolescents, de discipliner leurs membres dans la vertu, de leur garder cette fraîcheur d'amour qui a hâte de se donner sans réserve et de s'enchaîner pour le bonheur d'un autre, tandis que la passion égoïste qui ne veut que jouir repousse tout lien. N'est-ce pas une constatation de la statistique que les plus purs, d'ordinaire, se marient jeunes, et que les voluptueux, au contraire, retardent la famille jusqu'à des délais sans fin ?

Si la précocité du foyer dépend en cette manière de la communion, les motifs qui le fondent en ressortiront aussi très heureusement... Leur vulgarité et leur bassesse trop communes sont dès le principe une des grandes faiblesses de la famille moderne. On s'étonne ici et là qu'à peine établie elle chancelle sur ses bases. Qu'est-on en droit pourtant d'espérer de stable

quand l'argent, la situation extérieure, les avantages corporels, la sonorité d'un nom, la facilité des relations sociales, toutes ces choses, si relatives et si précaires, ont été je ne puis pas dire le ciment qui la lie, mais uniquement le sable mouvant qui la porte et que le moindre vent va disperser. Rien, si je ne me trompe, ne ressemble mieux dans sa nature à la divinité créatrice que la famille chargée de perpétuer la vie. Alors, quand la pensée et l'action initiale de Dieu y manquent, c'est comme un contresens et un renversement. Je m'explique par là tant de maisons à l'envers qui sortent à leurs débuts mêmes du plan divin. A tout le moins, *in vanum laboraverunt, qui œdificant eam*, ils ont travaillé en vain, les constructeurs de ces familles, parce qu'ils n'y ont point fait de place à Dieu. Aucun motif surnaturel n'a guidé leur choix. Il semble qu'un simple attrait ou un besoin physique les ait accouplés. Vrais mariages païens, en dépit de la solennité du sacrement que la coutume fait recevoir plus que la conviction ! Mais qui donc fera que l'homme songe à mettre Dieu entre son épouse et lui, qu'il la recherche avec la pensée de son service, qu'il se l'associe plus encore par l'âme que par le corps... si ce n'est la préoccupation habituelle du maître de sa destinée, si ce n'est la familiarité coutumière avec lui, si ce n'est surtout l'intimité de la vie divine qui surnaturalise tous ses soucis et fait entrer le Christ dans toutes ses décisions. Qu'on ne dise pas qu'un certain spiritualisme, même concrétisé dans des adorations lointaines, est assez efficace pour orienter ainsi dans ses vues premières un jeune homme dans son choix. Non. Pour être sanctifié, l'amour sensible, qui se mêle forcément à la constitution de la famille, a besoin de prendre source au cœur même de Dieu. Et l'Eucharistie a cela de particulier, suivant une belle remarque du P. Lacordaire, qu'elle seule sait vivifier l'amour, en tuant par ses anéantissements l'orgueil humain qui nous fait tous égoïstes et en purifiant par la charnelle beauté du Dieu homme qui s'y cache la sensualité native dont souffrent tous les fils d'Adam.

Par la communion, Messieurs, la fondation de la famille est plus prompte, et elle est plus surnaturelle.

3. L'unité de la famille et son indissolubilité.

Destinée par le Créateur à être surtout une paternité, c'est-à-dire aussi une providence, elle doit encore être une et il faut qu'elle soit indissoluble. Or, si la famille moderne est en péril, c'est surtout en péril d'unité et de pérennité, si vous me permettez ce mot d'église qui transporte dans les choses de ce monde une petite image de l'éternité divine. Comment voulez-vous donc que dans nos milieux antireligieux ou du moins areligieux les familles demeurent et soient unies ou plutôt restent unes ? Recrutées trop souvent au hasard des capitaux, des situations ou des sens, elles ont bien peut-être l'unité de séjour, l'unité d'intérêts, l'unité de passions encore : unités très éphémères, comme tout ce qui, étant charnel, se désagrège et se décompose sous l'action corruptrice des agents extérieurs. Mais l'unité des âmes, la seule qui puisse vraiment compter entre des êtres humains, plus immortels que terrestres, dans la plupart des ménages, est absente, douloureusement absente.

A qui en revient la faute ? Je ne veux pas dire que la femme n'y a point de responsabilité. Mais pourtant, d'ordinaire, étant encore chrétienne par éducation, à tout le moins par instinct, elle garde dans sa vie plus religieuse, par ses pensées, par sa foi, par ses pratiques, des facultés d'attachement auxquelles, hélas ! souvent rien ne répond du côté de l'époux. Liée à lui par des nœuds qu'elle regarde toute seule comme sacrés, elle n'y est fréquemment attachée que comme on attachait par châtiment dans l'antiquité certains condamnés à un cadavre qui précipitait leur propre ruine. Ou bien comparez-la, si vous le voulez mieux, à une veuve, tant le divorce entre leurs pensées paraît dès la première heure irrémédiable ! Plus rien de commun de l'un à l'autre sur les choses essentielles de la vie, sur les croyances, sur le culte, sur le désir et sur l'éducation

des enfants, sur la destinée finale. On mange, on boit, on dort, on voyage peut-être ensemble, et c'est tout. Ces foyers-là n'ont pas besoin d'ennemis du dehors ni de pouvoir étranger pour tomber, pour se dissoudre dans des désordres lamentables. Ils sont ruinés d'avance intérieurement, parce que l'homme, j'ose dire l'homme surtout, n'a point de religion.

On oublie trop, Messieurs, que c'est un mot plein de sens, celui-là, qui opère ce qu'il signifie : la religion... c'est-à-dire l'attachement. On ne peut être attaché, en effet, que par un lien en rapport avec sa nature propre, et plus le lien est étroit, plus on est uni. Or, quel est donc le lien naturel des êtres divins d'aspirations que sont nos âmes, si ce n'est Dieu même. Son absence et sa suppression sont plus qu'un malheur ou une diminution de bonheur, d'unité et d'intimité, c'est une chute, c'est une dispersion, c'est un émiettement, c'est une ruine.

Au lieu de cette famille divisée par les pensées contraires et vite aussi par l'opposition fatalement consécutive des mœurs du mari et de l'épouse, prenez-en une, je vous prie, qui, unie déjà dans ses intérêts et ses amours terrestres, communie par surcroît aux mêmes pensées du ciel, aux mêmes affections chrétiennes, où l'homme et la femme, dans la même prière anxieuse ou reconnaissante, se rencontrent partout, où tous deux, agenouillés sur le même sol béni, lisent le même Evangile du Père et font monter aux solennités tristes ou joyeuses du même cœur les mêmes refrains de cantiques, et vous me direz si son unité ne vous semble pas d'une trempe meilleure et plus rassurante, si elle ne vous apparaît pas par cela seul capable de résister plus fermement au choc des doctrines perverses et aux suggestions des lois démoralisatrices. Dieu n'y est pourtant encore entré qu'en souvenir et qu'en influence extérieure, même peut-être lointaine. Et sa religion d'amour a déjà par dehors cimenté l'une contre l'autre les âmes. Elles se tiennent mieux assemblées, rien que d'être unies sous le nom divin.

Et alors je dis que si la simple religion, presque banale, pourvu qu'elle soit sincère, a ce pouvoir de cohésion familiale, l'acte religieux qui s'appelle d'un nom si suggestif la communion doit opérer des merveilles domestiques, comme il opère des merveilles individuelles. Quand l'homme veut mettre ses passions et toutes ses facultés sous le joug et leur faire rendre dans la discipline toutes les vertus chrétiennes, il introduit en lui l'Eucharistie et il en est transformé. Placez de même l'Eucharistie dans la famille, c'est-à-dire la vie divine au cœur de l'époux en particulier, elle en surnaturalisera les amours ; elle en décuplera les forces ; elle en fera une divine félicité. Connaissez-vous quelque chose de plus reposant et de plus stable que la joie douce et sereine de cet homme et de cette femme qui vont d'ordinaire et fréquemment s'asseoir ensemble au banquet eucharistique ? Avant de communier dans leur propre chair et dans les mêmes pensées de leur âme, ils communient à la chair même et à la vie de leur Dieu. Rien désormais ne saurait les séparer parce que tout leur être s'alimente aux mêmes sources d'amour. Et ce n'est pas là un rêve d'abstraction.

Ces ménages que j'appellerais volontiers eucharistiques sont une consolante réalité ; ménages saints, ménages forts, ménages heureux, à qui la terre n'épargne pas peut-être les inquiétudes et les épreuves, mais qui les portent avec des âmes vaillantes, parce que c'est déjà une sécurité d'être deux à lutter, et toujours un gage de victoire de combattre avec Dieu en soi.

Pourquoi donc, quand on cherche une base solide à la famille, cette œuvre d'union par excellence, ne pense-t-on pas davantage à la sainte Eucharistie ?

Et pourquoi ne la présente-t-on pas plus aux jeunes hommes qui grandissent et aux hommes de ce temps aussi divisés dans leurs foyers souvent que dans leurs partis politiques, comme le levain sacré du véritable amour domestique et de la vraie vie familiale ?

4. La vitalité de la famille et sa grandeur.

J'ajoute que la famille y puiserait une vitalité, pour ne pas dire tout crûment une fécondité et conséquemment une grandeur qui lui fait chez nous singulièrement défaut. Oui, les hommes d'aujourd'hui ont peur de la vie : et comme ils trahissent facilement l'unité et l'intégrité de l'amour, ils renoncent lâchement à ses divines créations ; ils en limitent du moins systématiquement le cours. C'est le cri de détresse de tous les sociologues aux abois. On tente d'y remédier par des lois, par des promesses ou par des considérations platoniques qui ne pénètrent pas dans les mœurs.

Si audacieux que cela paraisse à écrire, et d'influence si indirecte qu'au premier abord cela semble, laissez-moi vous dire qu'à la place de toutes ces initiatives il en est une mille fois plus efficace à laquelle on n'ose pas recourir, dont même on redoute trop de parler publiquement, bien qu'elle apporte des réalités très suggestives, partout où elle reste en honneur.

Où donc, en quel pays la natalité humaine est-elle toujours abondante et progressive ? La preuve est facile et péremptoire, et vous me nommez tous les peuples religieux ; si bien qu'on peut presque poser en loi ce qui déjà est un fait : Faites-nous des croyants et ils vous donneront des hommes. J'irai plus loin encore : Faites-nous des dévots de l'Eucharistie, et ils vous créeront un peuple ; parce que, Messieurs, si la foi théorique maintient dans la famille l'autorité du devoir naturel qui commande de répandre la vie, le culte de Dieu vivant journellement dans les âmes élèverait les pères à la hauteur de tous les généreux sacrifices. Il leur ferait par son séjour habituel en eux une telle délicatesse de conscience qu'ils comprendraient, avec tout l'honneur d'une telle puissance, toutes les exigences sacrées de la famille sur ce point. D'autres temps ont pu subir là-dessus des influences purement profanes d'intérêt ou de volupté. Notre génération à nous, matérialiste et

jouisseuse, ne se rendra pas à d'autres motifs que les vrais motifs religieux ; et parmi ceux-là, les raisons eucharistiques prennent un tout premier rang, qu'on a tort, à mon avis, de ne pas plus mettre en relief dans l'éducation morale des hommes.

5. La valeur de l'éducation familiale.

La grandeur de la famille qui dépend bien pour une large part du nombre des enfants y est singulièrement intéressée ; mais la valeur aussi de l'éducation familiale. Elle subit certainement à l'heure actuelle une crise terrible par le fait des lois sans doute qui restreignent l'autorité du père, par le fait de l'enseignement public qui substitue sa neutralité funeste aux traditions domestiques, par le fait encore de l'esprit d'indépendance universelle qui se glisse partout, mais par le fait surtout de la faiblesse du sentiment religieux dans la plupart des milieux. Il en résulte une jeunesse sans frein, jeunesse audacieuse qui revendique toutes les émancipations, quand elle ne se porte pas prématurément à tous les crimes.

Si j'avais à m'occuper d'elle ici, je pourrais dire où est sa faute personnelle et où serait son personnel remède : toujours dans l'Eucharistie précocement répudiée ou dans l'Eucharistie précocement reçue. Ce n'est pas mon sujet. Il est borné à signaler les lacunes de son éducation qui viennent de la famille et spécialement du père. Or, si l'homme d'aujourd'hui n'est plus volontiers créateur, il est encore beaucoup moins pédagogue ; il n'a plus le sens d'être maître, parce qu'il n'est plus en effet assez divin. Mais en se détachant de Dieu il s'est lui-même humainement découronné ; et il est devenu de plus en plus, même pour ses enfants, un égal qui a seulement davantage vécu. Et devant leur force qui croît, son âge plus avancé, en diminuant ses jours, constitue pour lui devant eux une infériorité. Il a perdu de ce chef la puissance indiscutée du commandement, et ils ont laissé tomber, eux, la vertu du respect, ne se trouvant plus en face du représentant de Dieu, puisque souvent il n'en dit plus même le nom, si ce

n'est en le blasphémant pour intimer quelque ordre encore à des fils insoumis...

Tout autre, Messieurs, n'est-il pas vrai, serait la force de l'éducation, si le père était un croyant et un priant, s'il était surtout un communiant, si l'enfant, avant de recevoir la direction de ses conseils, l'avait vu se relever de la Table sainte, auréolé de la grâce divine reflétée sur son front, exprimée par sa voix, resplendissant dans sa vie. Et l'Eucharistie reçue par le père est plus qu'un bel exemple, qui de lui-même agit sur la vertu du fils, c'est une transformation commune. Outre la majesté divine qu'elle donne à l'autorité, elle la rend ferme et forte de toutes les célestes énergies : elle la fait discrète et toujours opportune ; elle la rend sereine : ce qui est son triomphe, parce qu'elle est l'union au Dieu de la paix. Et l'enfant conduit avec une perpétuelle sagesse, sentant l'amour paternel même sous les ordres sévères, se plie avec joie à une discipline qui l'élève en l'apaisant. L'instinct de la résistance l'aiguillonnera peut-être dans son cœur; mais l'image de Dieu, réapparaissant aussitôt dans son père qui l'a emmené le matin communier à ses côtés et qui en garde les vertueuses bontés, ne manquera jamais d'obtenir sa prompte soumission. C'est là l'efficace éducation.

Au lieu d'écrire des manuels de pédagogie stérile, je voudrais qu'avec tous les pères de famille vraiment soucieux de l'âme de leurs fils, tant de maîtres distingués qui n'aboutissent à rien fissent seulement l'expérience éducative de l'Eucharistie, et de leurs mains sortirait la génération rêvée que la patrie appelle. Pour en être si loin, faut-il à jamais en désespérer ? Les jours viennent où la jeunesse nouvelle, nourrie presque en naissant de la sainte communion, va fonder bientôt des familles à son tour. Fasse le ciel qu'elle ne trahisse pas nos attentes !

6. L'éducation patronale et ouvrière.

Et si l'Eucharistie donne au père de famille le secret de la bonne éducation, elle n'apprend pas moins au patron et au

chef l'art de commander et de conduire, avec celui d'être mieux obéi. Le socialisme contemporain, fruit des erreurs religieuses des siècles passés, n'est en somme qu'une rébellion contre l'Eucharistie. Il vient du XVI[e] siècle protestant qui n'a plus voulu croire à la présence réelle ; il vient du XVIII[e] siècle janséniste et philosophe qui n'a plus voulu boire à la source divine. Déshabitués par ces pratiques et par ces doctrines du divin contact, les hommes ont perdu le sens de Dieu ; ils se sont matérialisés ; ils ont placé le ciel en terre, au lieu d'en trouver ici-bas dans la sainte communion seulement le gage, et ils prétendent le conquérir tout de suite. Leur lutte atroce contre le capital est bien plus encore un assaut à Dieu. Qui le repoussera ?

Le retour, Messieurs, à la notion des vrais biens et de la véritable félicité, la remise en honneur de la doctrine du ciel qui ne peut que s'ébaucher ici-bas, et qui est réservé non pas à ceux qui jouissent, mais à ceux qui se sacrifient et se plaisent à se donner. De cette immolation de soi-même, toujours rude à la nature humaine, il y a un permanent exemple, c'est l'Hostie, où ont tant de leçons à prendre les petits et les grands, les riches et les pauvres, les ouvriers et les chefs. Quand le Maître du monde s'oublie jusqu'à se faire le pain mystérieux de tous, on ne comprend guère l'orgueil du commandement qui attise les haines. La vraie royauté sur les hommes, à l'école de l'Eucharistie, ne serait-elle pas tout simplement la bonté : et si le sort de la vie condamne quelqu'un à se soumettre à son frère dont il est l'égal par nature, est-il quelque part plus humilié que le Dieu de l'autel ? En sorte qu'à quelque condition qu'il appartienne le convive de la sainte Table trouve dans la manducation divine ou la douceur qui rend l'autorité bénie, ou la patience qui fait l'obéissance heureuse.

J'entends tout autour de moi les hommes ennemis de notre génération faire appel à des violences qui répriment l'audace ou à des partages qui égalisent les sorts. A dresser ainsi des lois

ou à crier des revendications, chaque jour davantage les uns contre les autres ils s'exaspèrent, quand le remède à leurs divers maux serait tout proche, dans le ciboire des sanctuaires où leur commun Dieu, s'ils s'en nourrissaient, leur dicte à chacun leur loi d'amour ou de résignation. Dans le frère qui s'assoit à ses côtés au divin Banquet, ne fût-il qu'un pauvre ouvrier, qu'un humble serviteur ou même qu'un mendiant, le riche voit l'élu comme lui de la vie éternelle, qui va rentrer tout à l'heure à l'atelier ou au chantier environné du respect des anges parce qu'il porte en son sein, comme dit Mgr Gerbet, le Dieu qui les jugera tous deux. Comme, Messieurs, la façon de commander un tel frère va se modifier d'elle-même à cette lumière eucharistique ! Et comme l'homme le plus humble va dès lors se consoler en se voyant rendu là le sentiment de sa haute dignité humaine ! Les chefs peuvent le méconnaître. L'Eucharistie le rapproche de Dieu qui fut pauvre toute sa vie ; et son égalité devant elle, au banquet du Père de famille, avec ceux qui le commandent, lui donne la revanche de l'inégalité de sa condition. Elle est ainsi, de quelque côté qu'on la regarde et qu'on la reçoive, le divin ciment de la fraternité des hommes, foyer commun où des frères longtemps séparés se reconnaissent enfin dans les bras du même Père, l'un sans être égoïste et l'autre sans être envieux. *Dives et pauper obviaverunt sibi.* C'est la solution du problème social, cherchée bien loin par des détours sans fin, quand elle est à nos portes dans l'amoureuse Hostie de nos autels.

7. L'influence sociale de la famille.

Ainsi, par la communion des hommes, la famille, en accroissant sa valeur intérieure, accroît encore son influence sociale ; car il est impossible qu'une famille eucharistique ne rayonne pas hors de ses murs. Forts de la vie divine qui est en eux, ses membres, plus unis, plus nombreux, plus expansifs et plus aimés, deviennent des conquérants, conquérants d'idées et conquérants d'action. Je ne sais que trop qu'il y a un prosélytisme du mal fondé sur la haine : cet envers de l'amour, et

pourtant un certain amour encore. N'est-ce pas dire que l'Eucharistie n'enfanterait pas seule le zèle dont je parle ? Si vous veniez à le penser, je vous répondrais qu'il est par le monde des apôtres qui tuent les idées et d'autres qui en sèment, des apôtres qui font œuvre de mort et d'autres qui ressuscitent les âmes. Les premiers sont de ces excommuniés que je signalais au début ; les seconds ne se rencontrent que parmi les convives de l'Eucharistie. Parce qu'elle est, de sa nature, l'amour et la vie même, elle fait irradier de ceux qui la reçoivent la charité féconde des doctrines et des vertus conquérantes. Comme on n'emprisonne ni la lumière ni la chaleur du soleil, on ne peut tenir en soi les lumineuses ardeurs de l'Eucharistie. Elles éclatent et elles se communiquent au dehors. C'est le privilège déjà de toute idée et de tout amour. Mettez-en une étincelle quelconque, de la plus commune et du plus vulgaire, dans un cœur d'homme. Elle le transforme ; elle l'exalte ; elle lui fait accomplir — plus elle est belle, plus il est fort — des prodiges quasi divins pour l'honneur, pour la liberté, pour la patrie. Tout héroïsme y prend sa source.

Mais avec l'Eucharistie, ce n'est plus seulement un amour et une idée d'homme qui pénètre en notre être : c'est la pensée et l'énergie même de Dieu. Je ne m'étonne plus alors des prodiges d'apostolat et de charité que réalisent les communiants. Rien qu'à se lever, le soleil donne à toutes choses leur relief ; au sommet du ciel, son action embrase la terre. C'est la pâle image de Celui qui, s'étant fait la lumière du monde, y est venu apporter le feu, avec la puissance de faire que tout brûle autour de lui.

Ah ! les incendies ardents d'amour qu'elle allume pour cette raison dans les âmes, la divine Eucharistie ! Je ne sais plus qui a dit qu'elle leur incorpore l'esprit d'apostolat et de sacrifice ! C'est bien vrai ! et plus elle est habituelle, plus elle rend divine la pensée, active et persévérante la charité : car rien, a écrit Mgr Gerbet, ne remplace les habitudes, et l'esprit ainsi

que le cœur a les siennes comme le corps... Il leur faut attribuer cette facilité qu'ont les communiants des grandes immolations qui vouent une vie entière aux abnégations héroïques de la charité. La plus petite famille sur son humble théâtre en a des occasions que manquent tous ceux qui ignorent la vertu du divin Banquet. Mais celle dont l'Eucharistie est la manne, outre le bonheur domestique qu'elle y goûte, devient pour toutes les autres une semence de félicité sociale, parce qu'il y a une contagion du bien, comme il existe une contagion du mal.

Donnez-moi — par la piété des hommes — des familles eucharistiques, avec toutes les générosités d'apostolat qu'elles provoquent en tous ses membres, et je vous rendrai un peuple restauré, un peuple aux idées saines, un peuple aux actions sages, un peuple aux nobles aspirations, un peuple aux grandes entreprises. Tout cela, Messieurs, que nous cherchons dans les lois humaines, dans les répressions des magistrats, dans les armes des soldats, ne s'y trouve pas, mais ne se rencontre que dans la manducation publique du Dieu du tabernacle. Ceux qui aiment Jésus-Christ, en effet, qui s'en nourrissent, qui mangent sa chair et boivent son sang, ne peuvent être adonnés aux frénésies d'un sensualisme provocant et diviseur, aux appétits grossiers, aux envies passionnées. La vie surnaturelle qui abonde en eux illumine leur intelligence et contient leur corps dans la dépendance. Ce n'est pas parmi les fils de l'Eucharistie que se recrutent les bataillons sauvages des renverseurs d'institutions ; car leurs mains habituées à s'élever vers les autels sont impropres à creuser des mines sous les trônes. Nourris par la communion de Celui que les saints Pères appellent le Prince de la Paix, ils sont les ouvriers nés de l'éternelle justice ; ils deviennent pour les sociétés le rempart naturel des révolutions. *Le pain du Saint Sacrement*, dit saint Augustin, *marque l'unité ; la Table sainte est le mystère de la paix et de notre unité.* Heureux les hommes ! heureuses les familles, heureuses, fortes et tranquilles les sociétés qui vont s'y désaltérer !

Tableau de l'idéale société dont les chefs de famille seraient des communiants.

Représentez-vous, Messieurs, par la pensée et par le désir — car, hélas ! ce n'est encore, malgré tant de progrès accomplis sous vos impulsions, qu'un rêve pieux pour beaucoup, — représentez-vous une famille où à des intervalles rapprochés, sinon encore fréquents, père et mère, frères et sœurs, maîtres et domestiques, purifiés de leurs fautes au tribunal de la Pénitence, viennent, éclairés et convaincus, pleins de bonne volonté et d'intentions droites, s'agenouiller ensemble devant l'autel et recevoir la même chair sacrée de Jésus-Christ. Quelle idéale transformation ! Quelle sécurité à ce foyer ! Quelle sagesse ! Quelle divine conduite ! Quelle puissance expansive ! Quelle grandeur domestique ! Quelle autorité pour le père ! Quel amour maternel ! Quelle filiale piété ! Quels dévoués services ! Quelles influences suggestives !

Et au lieu d'une simple famille eucharistique, figurez-vous une usine, dont les patrons, les chefs d'ateliers, les ouvriers se rencontrent aux solennités religieuses, à une Messe dominicale, à une communion matinale de la semaine, pêle-mêle, confondus à la Table où Dieu se fait la nourriture commune ! Quel état, Messieurs, et quel état ! Ces hommes, négociants et prolétaires, patrons et artisans, marchaient côte à côte avec des intérêts opposés, avec des prétentions inconciliables. Mais ne sentez-vous pas, quand ils ont pris ensemble le Dieu mystérieux qui a voulu devenir leur pain commun, quel souffle de charité passe maintenant sur eux, abrégeant les distances, aplanissant les aspérités, refrénant les ambitions, adoucissant les amertumes, amollissant les résistances ! Car ils comprennent à cet ineffable Banquet la sainte égalité des enfants de Dieu et la souveraine justice du Maître qui commence dès ce monde à récompenser chacun, non pas suivant sa position ou ses vêtements, mais suivant ses œuvres.

Et si maintenant, Messieurs, vous supposez une commune, une ville, une capitale, une patrie tout entière où l'on célèbre

par une communion universelle le souvenir des grands événements nationaux ou religieux, où l'installation des nouveaux magistrats, où l'ouverture des assemblées délibérantes, où toutes les fêtes populaires sont le signal d'une pareille cérémonie, que direz-vous, qu'allez-vous penser de ce peuple eucharistique ?... Mais n'est-ce point une idéale société, qu'on n'admirera jamais ici-bas nulle part, parce qu'elle est réservée à la Jérusalem céleste, unique cité des béatifiques visions ? Pourtant, si nos faiblesses terrestres ne nous permettent pas de la construire toute, n'est-il pas possible d'en jeter déjà les assises ? Oui, « si la divine Eucharistie est encore trop loin d'être le centre de nos activités sociales, ne pouvons-nous donc pas du moins lui donner une plus large place dans nos institutions publiques et dans nos mœurs ? » Si la patrie officielle s'excommunie par système, n'avons-nous pas le devoir, à côté de ceux qui vivent hors de Dieu, de faire dans chacune de nos familles, et dans nos cœurs plus encore, à l'Eucharistie, des sanctuaires et un trône, d'où elle rayonne au loin ? S'il ne nous est pas donné de contempler autour de la Table sainte plus d'hommes et plus de chefs, il est de notre amour, et je pourrais dire de notre intérêt, que Jésus du moins vive et règne en nous. C'est à ce règne individuel et social que le Souverain Pontife, en promouvant par tant d'exhortations pressantes le culte eucharistique, convie tous nos efforts. Répondons, nous du moins, à son appel.

Il y a au terme, et dès maintenant, l'apothéose humaine et la gloire même des sociétés qu'ambitionne notre génération.

Des hommes de ce temps ont conçu par orgueil une humanité agrandie et triomphante. Mais plus ils la rêvent loin de Dieu, plus elle échappe à leurs ambitions. Le serpent qui tenta notre premier père l'avait, lui aussi, promise à la race d'Adam : *Eritis sicut dii*. Promesse vaine en sa bouche superbe, mais pourtant non tout à fait menteuse, car Dieu fait homme dans le sein très pur de Marie par humilité l'a reprise et l'a réalisée magnifiquement. Il y a maintenant par la Vierge et par

l'Eucharistie une divinisation possible. En la sainte Cène, Notre-Seigneur Jésus-Christ a communiqué à l'humanité trompée cette divine vie qu'en un jour de folie notre premier père et notre première mère crurent trouver dans le fruit de l'arbre de la science du bien et du mal. Elle est à nous désormais, Messieurs ; elle est à l'humanité qui ne meurt que de ne pas s'en nourrir.

O mon Dieu, ô Jésus, fontaine de vie éternelle, pain des purs et pain des forts, pain des apôtres et des héros de la foi, soyez notre aliment à la table de nos cœurs, à celle de nos familles comme à celle de la société, pour que, vivant de vous seul en ce monde, nous soyons assez agrandis pour nous hausser jusqu'à vous à l'heure suprême et jouir au ciel avec l'Immaculée de votre éternité, sans crainte de vous perdre, sans réserve, sans ombre et sans fin.

Réunion des dames

DU JEUDI 23 JUILLET

Raisons providentielles des apparitions de Marie en France au XIXe siècle aboutissant par Lourdes au règne social de Jésus-Christ dans l'Eucharistie

RAPPORT DE Mgr ODELIN

vice-président du Comité permanent.

Le XIXe siècle a été le siècle des apparitions de la Sainte Vierge au peuple de France. Pourquoi ces apparitions répétées pendant quarante ans? N'y a-t-il pas entre elles un lien logique, qui révèle un dessein providentiel ? Tout d'abord, dans ces diverses apparitions, nous la surprenons dans l'exercice de sa maternité adoptive envers les hommes, maternité dont elle a été investie par son Fils mourant au Calvaire, et c'est la France, comme nation, qui en bénéficie, la France, fille aînée de l'Eglise et fille privilégiée de Marie.

La France, en 1830, se ressent encore de Voltaire ; beaucoup sont déistes et rationalistes et ne croient plus à Jésus-Christ.

Le 18 juillet 1830, à Paris, capitale de la France, à la veille de la révolution de Juillet, puis le 27 novembre, Marie apparaît, dans la chapelle de la maison-mère des Sœurs de Saint-Vincent de Paul, rue du Bac, à la Sœur Catherine Labouré. Elle apporte la dévotion de la médaille miraculeuse, où ses mains rayonnent des grâces, où son cœur figure à côté du cœur de son divin Fils avec l'invocation : « O Marie, conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous. » Elle annonce des malheurs ; elle indique deux dates que l'on comprendra plus tard : quarante ans, puis dix ; 1870, c'est l'invasion ; 1880, c'est la persécution.

La dévotion à la médaille miraculeuse se propage rapidement

en France et dans le monde entier : elle prépare le peuple chrétien à la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception, contenu en substance dans l'invocation : « O Marie, conçue sans péché », apportée du ciel par Marie elle-même.

Six ans après, en 1836, à Paris encore, Marie inspire au vénérable abbé Desgenettes, curé de Notre-Dame des Victoires, ancien membre de la Congrégation du P. Delpuits sous la Restauration, la pensée de l'Archiconfrérie du Cœur Imma-
Restauration, la pensée de l'Archiconfrérie du Cœur-Imma-
réseau de grâces sur tout l'univers.

Dix ans après, en 1846, le 19 septembre, dans les Alpes, Marie apparaît à deux bergers, Mélanie et Maximin. C'est dans cette apparition qu'elle a parlé davantage. Elle parle du courroux de son Fils, dont elle ne peut plus retenir le bras. Elle entre dans le détail des violations de la loi divine qui appellent des châtiments sur son peuple : le travail du dimanche, le blasphème. Elle précise les fléaux qui atteindront la campagne. Mais il y en a eu beaucoup d'autres : le choléra en 1832, 1849, 1854, 1866, 1884 ; l'influenza en 1889-90 ; la révolution de 1848 et les journées de juin ; l'invasion en 1870, la Commune en 1871 ; après la guerre, le phylloxéra et d'autres maladies de la vigne et des céréales ; les inondations en 1856, 1866, 1876, 1910.

Voici que, le 8 décembre 1854, vingt-quatre ans après l'apparition de la médaille miraculeuse, le dogme de l'Immaculée Conception est proclamé. C'est l'affirmation de l'ordre surnaturel, de l'économie de la Rédemption, contre le naturalisme scientifique et philosophique qui en est la négation. L'univers catholique rend un hommage solennel à Marie immaculée : c'est une explosion universelle de joie et d'enthousiasme.

Moins de quatre ans après (38 mois exactement), le 11 février 1858, Marie apparaît, non plus dans les Alpes, mais dans les Pyrénées, encore à une enfant du peuple, à Bernadette. Elle lui apparaît dix-huit fois, entre le 11 février et le 16 juillet.

A la 6e apparition, le 21 février, elle lui dit : « Priez pour les pécheurs. »

A la 8e apparition, le 24 février : « Pénitence, pénitence, pénitence. »

A la 9e, le 25 février : « Allez boire à la fontaine et vous y laver. »

A la 10e, le 26 février : « Vous baiserez la terre pour les pécheurs. »

A la 11e, le 27 février : « Allez dire aux prêtres qu'il doit se bâtir ici une chapelle. »

A la 14e, le 2 mars : « Je veux qu'on vienne ici en procession. »

A la 16e, le 25 mars, fête de l'Annonciation, la Vierge répond à l'enfant qui lui demande son nom : « Je suis l'Immaculée Conception. »

Arrêtons-nous à ces deux paroles de Marie : « Allez dire aux prêtres qu'il doit se bâtir ici une chapelle. Je veux qu'on vienne ici en procession. »

Pourquoi Marie dit-elle à Bernadette : « Allez dire aux prêtres de bâtir ici une chapelle » ? La raison me paraît être celle-ci : la chapelle est destinée à abriter le tabernacle où repose le corps eucharistique de Jésus-Christ. Or, le prêtre a seul pouvoir sur son corps sacramentel. La maternité divine de Marie s'arrête à l'Eucharistie : la maternité eucharistique appartient au prêtre ; c'est lui qui donne naissance à Jésus sur l'autel, comme Marie a donné naissance à Jésus dans la crèche. Il le dépose sur le corporal qu'il déplie avec respect, comme Marie le déposa dans les langes qu'elle avait préparés avec amour.

La chapelle se bâtit par les soins du curé Peyramale. Les foules arrivent, les processions se déroulent, les guérisons se multiplient, les miracles abondent. Marie alors inspire à un pieux ecclésiastique, à un modeste curé de campagne (1),

(1) M. l'abbé Lagardère, curé de Vazerac, au diocèse de Montauban.

d'acclamer Jésus Hostie, comme les foules juives acclamaient l'Homme-Dieu ; et, depuis le 22 août 1888, sur le passage du Dieu de l'Eucharistie, on entend les prières qui retentissaient dans les bourgades de la Galilée sur le passage de Jésus :

Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant.
Vous êtes mon Seigneur et mon Dieu.
Seigneur, nous croyons, mais augmentez notre foi.
Sauvez-nous, Seigneur, nous périssons.
Seigneur, si vous le voulez, vous pouvez me guérir.
Seigneur, celui que vous aimez est malade.
Jésus, Fils de David, ayez pitié de nous.
Seigneur, faites que je voie.
Seigneur, faites que j'entende.
Seigneur, faites que je marche.
Seigneur, dites seulement une parole, et je serai guéri.
Hosanna au Fils de David ! Béni soit Celui qui vient au nom du Seigneur.

Et comme en Galilée et en Judée, il y a dix-neuf cents ans, les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les sourds entendent. Sur les bords du Gave, on se croirait sur les rives du Jourdain. Marie est là, invisible. Elle amène les foules à son Fils. Comme à Cana, où elle provoqua son premier miracle, elle est là : *et erat Mater Jesu ibi.* Elle lui demande de faire des miracles pour ces foules, comme il en faisait pour les foules juives. Jésus, comme à Cana, accède à la prière de sa Mère. Lourdes est devenue la terre des miracles, plus qu'aucun lieu ne l'a été dans l'histoire, par la continuité et la publicité des faits miraculeux ; un foyer permanent de surnaturel en face de la négation obstinée de tout surnaturel ; une nouvelle Palestine où Jésus, non plus sous la figure d'un homme, mais sous la figure d'un pain, produit les mêmes miracles, s'affirme comme le Maître de la nature et de ses lois, le Maître de la vie, par conséquent le Créateur du monde. Et toutes les nations viennent à lui, et les hommes de bonne foi proclament sa divinité, comme le centurion Longin

disait en descendant du Calvaire : « Vraiment, celui-là était le Fils de Dieu. »

Tous ont été amenés à Jésus par Marie : *ad Jesum per Mariam*. Mère de Dieu et Mère des hommes, elle remplit magnifiquement sa double fonction. Elle appelle les foules à Lourdes, elle les prosterne sur le passage du Saint Sacrement, aux pieds de Jésus Hostie, caché, silencieux, dans un acte de foi plus étonnant que tous ceux qu'il obtint pendant sa vie mortelle, alors que, prêchant et guérissant, on le voyait et on l'entendait. Elle réalise ainsi le règne public et social de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, chanté par saint Thomas d'Aquin au début de son admirable office du Saint Sacrement: « *Christum regem adoremus dominantem gentibus*. Adorons le Christ-Roi, dominant les nations. »

Ce règne social de Jésus dans l'Eucharistie reçoit, dans ce vingt-cinquième Congrès eucharistique international où toutes les nations se sont donné rendez-vous, une consécration solennelle ; et il nous semble entendre, en ce moment, Marie répéter les paroles qu'elle adressait le 17 janvier 1871, aux enfants de Pontmain : « Mais priez, mes enfants, Dieu vous exaucera en peu de temps. Mon Fils se laisse toucher. »

Le rôle des mères dans l'éducation eucharistique de l'enfant

RAPPORT DE Mme LA Csse DE SAINT-LAURENT

Présidente générale de la Ligue des Femmes françaises.

Je voudrais, comme saint Thomas d'Aquin lorsqu'il cherchait la solution d'une difficulté, pouvoir plonger ma tête dans le tabernacle, afin de puiser dans le Cœur de l'Hôte divin qui y demeure des paroles moins indignes du sujet qui m'a été confié.

C'est que le rôle de la mère, dans l'éducation de l'enfant et

surtout dans son éducation eucharistique, est un véritable sacerdoce, et que, pour en expliquer les prérogatives et en préciser les obligations, il faudrait une voix plus éloquente que la mienne.

Dieu donne aux parents la puissance qu'il a donnée à Adam et à Ève de transmettre la vie, et ce don demande en échange qu'ils soient les premiers éducateurs de l'enfant en lui expliquant dès son bas âge cette simple réponse du catéchisme qui renferme tout :

« Dieu nous a créés et mis au monde pour le connaître, l'aimer, le servir et par ce moyen obtenir la vie éternelle. »

C'est à la mère surtout qu'appartient ce rôle, comme le dit Mgr Bougaud en terminant l'admirable avant-propos de sa *Vie de sainte Monique* : « *Ni les prêtres ni les évêques ne referont la France moderne si les mères chrétiennes ne viennent pas à leur aide. Dieu leur a confié le berceau de l'homme ; le berceau, c'est presque tout.* »

Pour commencer la grande œuvre de l'éducation religieuse de l'enfant, la mère ne doit pas attendre qu'il parle, elle ne doit même pas attendre qu'il soit au monde. Pendant ces longs mois où il vit avec elle d'une seule et même vie, elle peut en quelque sorte le sanctifier et le baptiser dans l'amour de Dieu, en redoublant de vigilance, de piété, de pureté de cœur, afin que cette petite âme moulée sur la sienne ne reçoive d'elle que des impressions saintes. Inquiète de la responsabilité qu'elle contracte, tremblant de n'avoir ni assez de lumière ni assez d'amour pour une telle œuvre, elle doit commencer par offrir son enfant à Dieu avec toute sa confiance et toute sa foi. Elle réalisera ainsi cette belle pensée de l'Écriture Sainte qui sera toujours vraie pour l'honneur des mères chrétiennes : *Les justes engendreront des enfants dignes d'être benis de Dieu*. On pourrait ajouter : les mères qui communient fréquemment formeront une génération d'âmes entièrement dévouées à l'Eucharistie.

Le rôle ou plutôt la mission de la mère consiste donc :

1. A inculquer à l'enfant le désir de s'unir à Notre-Seigneur Jésus-Christ dans la sainte communion.

2. A lui faire faire le plus tôt possible sa première Communion.

3. A le faire communier souvent pour l'aider à vaincre ses défauts.

4. A lui montrer la nécessité de la communion fréquente toute sa vie.

I. *Inculquer à l'enfant le désir de s'unir à Notre-Seigneur Jésus-Christ dans la sainte communion.*

L'éducation religieuse de l'enfant doit commencer avec le premier éveil de sa raison. C'est sur les genoux de sa mère qu'il apprendra d'abord à connaître puis à aimer l'Eucharistie ; dès qu'il saura marcher, elle le conduira à l'église et lui montrera le tabernacle pour éveiller en lui la foi au mystère de l'Eucharistie et lui faire comprendre la bonté d'un Dieu si grand qui a su se faire si petit pour demeurer avec nous sur la terre. Lorsque l'enfant sera plus grand, la mère lui parlera de la présence réelle de Notre-Seigneur dans l'Eucharistie ; alors elle commencera à le conduire à la Messe du dimanche ; elle lui expliquera qu'au moment où toutes les têtes s'inclinent, le bon Dieu descend véritablement du ciel et accomplit un grand miracle en changeant l'hostie en son corps et le vin du calice en son sang. Par la consécration, Dieu devient aussi présent sur l'autel qu'il l'était autrefois au milieu des disciples lorsqu'il disait : « Laissez venir à moi les petits enfants. »

Lorsque l'enfant aura assisté une seule fois à une Messe de communion, s'il est attentif il demandera à sa mère pourquoi M. le curé lui a donné une petite hostie ; elle pourra facilement lui répondre : « Tu sais que nos corps ont besoin d'aliment pour vivre, il en est de même pour nos âmes ; elles se nourrissent d'un pain mystérieux qui n'est autre que le corps et le sang du Fils de Dieu fait homme cachés sous ces frêles espèces. Vois comme il est bon de venir ainsi chaque jour sur l'autel pour nourrir nos âmes. Aime-le de tout ton

cœur et demande-lui de préparer ton âme à sa première visite. »

Si peu intelligent que soit l'enfant, il commencera à aimer Jésus Hostie et dans son âme encore pure germera le désir de sa première Communion.

II. *Lui faire faire le plus tôt possible sa première Communion.*

Après ce travail préparatoire commencé dès le berceau, l'enfant atteindra l'âge de discrétion ; il sera obligé de satisfaire au devoir pascal et ses parents devront lui laisser faire sa première Communion. Plus il s'approchera jeune de la sainte Table, plus son âme sera pure et agréable à Dieu. Il est donc de toute nécessité, pour obéir au décret *Quam singulari*, de faire communier l'enfant dès *qu'il sait distinguer le pain eucharistique du pain ordinaire et corporel ;* alors commencera la préparation immédiate à la première Communion ; la mère lui suggérera des sentiments plus surnaturels ; elle excitera sa haine contre le péché qui sépare l'âme du Dieu trois fois saint ; elle enflammera son cœur d'amour pour ce divin Prisonnier du tabernacle ; elle lui dira qu'il doit à Notre Saint-Père le Pape la faveur de s'approcher si jeune de la sainte Table, parce que, représentant de Notre-Seigneur Jésus-Christ sur la terre et aimant comme lui les tout petits d'un exceptionnel amour, il a voulu que le divin Maître prenne possession de leurs âmes toutes blanches afin de les préserver du péché, source de tous les maux. Elle lui inspirera une grande reconnaissance et un grand attachement qui dureront toujours pour l'Eglise et le Souverain Pontife.

Ainsi préparé, l'enfant s'approchera du banquet divin avec joie, et l'influence de cette première Communion bien faite s'étendra sur toute sa vie. Mais là ne s'arrêtera pas la mission de la mère.

III. *Elle fera communier l'enfant pour l'aider à vaincre ses défauts.*

L'enfant a communié, mais son éducation eucharistique

n'est pas terminée ; cette première Communion n'est que le prélude de beaucoup d'autres qui deviendront de plus en plus ferventes. La mère chrétienne doit faire comprendre à son enfant que cette première Communion est le premier pas d'une union avec Jésus qui ne doit plus cesser et devenir chaque jour plus intime. La communion est un bienfait toujours infiniment désirable, et l'amour du divin Maître se fera plus tendre à mesure que ces communions seront plus ferventes.

Mais pour que l'enfant ait le désir de s'approcher souvent de la Table sainte, il faut que sa mère participe souvent aussi avec lui à ce banquet sacré. On n'enseigne bien que ce qu'on pratique soi-même, et une mère pieuse peut arriver à rendre son enfant semblable à elle, si elle lui donne chaque jour l'exemple d'une vie exemplaire.

L'enfant qui a reçu le bon Dieu dans son cœur deviendra meilleur et fera des efforts pour se corriger de ses défauts. Il essayera d'être plus soumis, plus doux, plus patient, moins égoïste, et l'heureuse mère verra s'atténuer les défauts apparus dès les premières années. Chaque soir elle lui fera faire son examen de conscience. Depuis son réveil jusqu'à son coucher, l'enfant repassera rapidement sa journée ; les grosses fautes apparaîtront les premières à ses yeux, et l'examen une fois terminé, il verra si son bon ange peut apporter à Dieu quelque chose de lui. Par cet examen de conscience, il faut amener l'enfant à constater lui-même que les jours où il a reçu le bon Dieu ont été meilleurs. Cela lui fera comprendre la nécessité absolue de la communion. Ne croyez pas surtout que la communion soit une récompense, elle est bien plutôt un préservatif, et il vaut mieux, comme dit saint Thomas d'Aquin, *communier avec amour que s'abstenir par respect.*

Il comprenait bien la pensée du Docteur angélique, le petit enfant dont on me contait, ces jours-ci, la naïve histoire. Préparé par une mère très pieuse et admis tout jeune à la communion privée, il faisait des efforts énergiques sur lui-même

pour se corriger de ses défauts, mais emporté par l'ardeur d'une nature fougueuse, souvent aussi il y retombait ; or, un jour où ses chutes avaient été plus nombreuses qu'à l'ordinaire, sa mère lui dit avec sévérité :

— On ne communiera pas demain, parce qu'on a fait trop de peine au petit Jésus aujourd'hui.

L'enfant tourna la tête pour cacher ses larmes et il ne répondit rien.

Le lendemain, la mère alla seule à la Messe, attristée de n'avoir pas avec elle son petit compagnon de chaque jour ; mais comme elle montait à la Table sainte, elle entendit un pas furtif derrière elle, et quelle ne fut pas sa surprise en voyant son fils communier après elle. En sortant de l'église, elle lui témoigna son étonnement, mais l'enfant leva vers elle un regard si franc et si candide qu'elle fut attendrie :

— Oh ! dit-il, je ne pouvais pas me priver de Jésus aujourd'hui, maman, j'aurais été plus méchant, et vous verrez comme je serai sage maintenant.

Il tint parole : lutteur trop faible, il avait besoin du Pain des forts pour terrasser l'ennemi.

IV. *Montrer à l'enfant la nécessité de la communion fréquente toute sa vie.*

L'enfant qui, durant ses jeunes années, aura été habitué à communier continuera pendant son adolescence. Puis viendra l'âge des passions ; comment le jeune homme pourra-t-il traverser cette crise s'il perd l'habitude de se nourrir du Pain de vie.

« A dix-huit ou vingt ans, dit Mgr de Ségur, la continence n'est pas possible sans l'Eucharistie ; encore moins cette vigueur dans le bien, cette candeur dans la force, et toutes ces vertus naissantes qui font d'un jeune chrétien ce qu'il y a sur la terre de plus charmant et de plus respectable ; c'est pour cela qu'il est indispensable d'expliquer à l'enfant que la communion est non seulement nécessaire dans le jeune âge, mais à toutes les époques de la vie. Il ne suffit pas de pratiquer la

vertu pendant quelques années, ceux-là seulement qui persévéreront entreront dans le royaume des cieux.

L'enfant pas plus que le jeune homme ne doit rougir de sa religion. Nous sommes sur la terre *pour acquérir la vie éternelle*, par conséquent notre première occupation est de ne jamais perdre ce but de vue et de conserver notre âme pure pour l'atteindre sûrement. Pour cela il faut recevoir le Pain des forts, et seul le jeune homme qui aura communié le matin aura le courage de fuir les mauvaises compagnies, de rester insensible aux railleries de ses camarades parce qu'il aura été à la Messe. Et s'il sait se faire respecter il saura se faire aimer, et sans s'en douter son exemple deviendra un véritable apostolat. Quelle reconnaissance ne devront pas au bon Dieu les mères qui auront obtenu un semblable résultat ! Toutes le pourront si elles le veulent, comme le dit un vieil auteur latin : *On peut ce que l'on croit pouvoir faire.*

. . . .

Que toutes les femmes de France s'enrôlent dans la croisade eucharistique que Notre Saint-Père le Pape a proclamée ; qu'elle soit prêchée dans le monde entier. Il ne reste qu'à dire : « Dieu le veut » et à concourir de tout notre pouvoir à la réalisation des vœux de l'Église. C'est ce que nous nous efforçons de faire partout où il nous est donné d'exercer notre action ; plus que toutes les autres, nous y sommes obligées, car nous avons eu l'insigne faveur de pouvoir humblement mais avec ardeur exprimer à Notre Saint-Père le Pape, au nom de toutes les femmes de France, notre joie du décret *Quam singulari*. Nous avons déposé nos hommages à ses pieds, prêtes à mourir pour l'Église et pour notre bien-aimé Pontife Pie X.

Sa Sainteté a daigné nous écouter avec un sourire bienveillant et écrire de sa main sacrée au bas de la supplique que nous lui présentions : *Je demande au Cœur de Jésus, brûlant d'amour pour nous, d'enflammer vos cœurs d'amour pour lui.* Voilà pourquoi nous devons être fidèles entre les plus fidèles, parce que Jésus demandera beaucoup à ceux qui ont

beaucoup reçu, et que la fidélité suppose un ardent amour, un infatigable dévouement, une constance inébranlable.

Enflammées par le zèle que les bénédictions si souvent réitérées du Souverain Pontife ont allumé en elles, les femmes de France resteront toujours invariablement attachées à la barque de Pierre ; à l'heure du péril, on les trouvera aux postes les plus exposés. Vaillantes dans le devoir, elles auront dans le repos la simplicité de la colombe qui va droit au cœur de Jésus pour y établir sa demeure. Partout et toujours elles donneront l'exemple d'une foi intrépide qui ne chancelle jamais avec le secours de la grâce, et sous l'autorité de NN. SS. les évêques et de nos prêtres elles continueront, comme elles le font depuis treize ans bientôt, à *tout restaurer dans le Christ*, selon le désir de Pie X.

La Communion fréquente des petits enfants : rôle de la dame catéchiste

RAPPORT DE Mlle SORIN DE BONNE

secrétaire générale de l'Œuvre des Catéchismes.

Messeigneurs,
Messieurs, Mesdames,

Parler de l'Archiconfrérie de l'Œuvre des Catéchismes à Lourdes, n'est-ce pas évoquer le souvenir de l'enfant privilégiée que nous voyons, à la sortie du catéchisme du saint abbé Peyramale, se diriger vers la Grotte de Massabieille ?

Toute pénétrée des enseignements qu'elle venait de recevoir ; croyante et priante, souffrante aussi — car le sacrifice doit être joint à la prière, — Bernadette attirait par sa pureté la venue de la Reine du ciel, devenait la confidente et le témoin des plus insignes merveilles célestes sur cette terre de France, habituée cependant déjà aux apparitions de la Sainte Vierge.

Terre de Lourdes où, depuis, tant de foules sont venues s'agenouiller, prier et implorer le secours de Marie ! Aussi

devons-nous rendre grâce à Dieu, au nom de l'Archiconfrérie de l'Œuvre des Catéchismes, de l'honneur qui nous est fait, en nous permettant officiellement de demander à celle qui, nous l'espérons, sera bientôt déclarée bienheureuse, de prendre sous sa protection les multitudes d'enfants de nos catéchismes, de les confier à Marie, pour qu'à son tour elle les dépose dans le cœur de son divin Fils et qu'ils aient, plus que jamais, la soif de son amour, par la réception de la sainte Eucharistie.

La Très Sainte Vierge, ne voulant pas garder pour elle seule les hommages qui lui étaient adressés à Lourdes, tout en conservant les privilèges de mère accordés par son divin Fils, lui a demandé de les confirmer davantage encore par le triomphe de sa toute-puissance eucharistique, et, dès ce jour, l'Hostie sortant du tabernacle, à Lourdes, a accumulé des bienfaits sur son passage et a reçu des témoignages d'amour inconnus jusque-là.

I. Mission eucharistique de l'Œuvre chez les enfants.

Etendre le règne de Notre-Seigneur dans les âmes par la sainte Eucharistie, tel est le but de l'apostolat de notre Œuvre, accompli progressivement en France depuis 1884 et en cette année 1914 par *70 000* catéchistes, dames et messieurs, en faveur de *cinq cent mille enfants* dont, pour le diocèse de Paris, *cinq mille deux cents catéchistes* pour *cinquante mille enfants des catéchismes*.

Le faire sous la direction ecclésiastique, en cherchant à domicile, voire même dans les rues et sur les places publiques, ces millions d'enfants qui ne reçoivent aucun enseignement religieux dans leurs familles ou dans les écoles publiques, suppléer au rôle de la mère chrétienne et aux lacunes de l'instruction donnée par l'Etat, tel est le but de cet apostolat.

Etre l'auxiliaire du prêtre, se mettre à sa disposition pour apprendre à ces enfants à connaître le Dieu qu'ils ignorent souvent si complètement, dont parfois même ils n'ont entendu

prononcer le nom divin que dans un blasphème. Leur parler de sa toute-puissance, de sa bonté, de la vie future, les amener à l'église, au pied de l'autel où la petite lampe brûle, jour et nuit, leur en expliquer la signification. Aimer à leur parler souvent de Notre-Seigneur afin de le leur faire désirer dans la sainte communion, se peut-il une plus belle mission ?

Ainsi que nous y engagent notre vénéré cardinal archevêque de Paris, tous les évêques de France et Mgr Odelin, président directeur de l'Archiconfrérie, dans son rapport sur la communion privée, nous comprenons à quel point la mission personnelle de la catéchiste volontaire a de l'importance pour la préparation de la communion des petits enfants.

N'est-ce point, en effet, les catéchistes volontaires, surtout dans les grands centres, là où les prêtres ne sont pas en nombre suffisant, qui peuvent faire connaître et amener au clergé ces chers petits, désireux de recevoir la sainte communion ?

N'est-ce point elles aussi qui, par leur influence maternelle sur ces enfants, peuvent les amener à la désirer et les aider à obtenir la permission de leurs parents ?

Nous l'avons souvent remarqué, notre influence est d'autant plus facile et consolante que ces enfants sont plus jeunes.

Aussi quelle douceur pour nous de les voir recevoir leur Dieu avec un cœur pur et une physionomie rayonnante de bonheur, puis revenir ensuite plus fidèlement au catéchisme, et partout où les communions privées se sont faites avec des garanties de persévérance, nos chers petits sont devenus l'exemple de leurs camarades, même de leurs aînés, à tel point qu'un prédicateur de retraite de communion solennelle, sans les connaître à l'avance, a pu les distinguer pas leur bonne tenue au milieu des autres enfants.

Dans toutes les paroisses de province et de Paris où s'exerce notre mission, de nombreuses communions précoces ont été faites, même par les enfants des écoles communales, qui sont plus particulièrement les nôtres, et d'après les renseignements reçus de ces divers diocèses, plus nombreux, bien que mieux

choisis, ont pu être ceux qui se sont approchés cette année de la sainte Table, grâce au dévouement des catéchistes volontaires. Pour répondre ensuite au désir de leur pasteur, un groupe de ces enfants vient à son tour chaque jour recevoir la sainte communion en plusieurs paroisses ; dans d'autres, c'est une fois par semaine qu'ils s'approchent de la sainte Table. Le sens eucharistique est inné dans l'âme de l'enfant : à Paris, lors de l'Adoration perpétuelle dans les paroisses, une cérémonie spéciale a lieu pour les enfants des catéchismes. Nous en connaissons une, dans un quartier populeux, où l'église ne pouvant pas contenir les centaines de ces enfants, on est obligé de faire deux cérémonies, une pour les filles et l'autre pour les garçons.

Tout heureux sont-ils de prier devant le Saint Sacrement exposé pour eux et d'écouter une instruction qui leur en parle. Partout aussi ce leur est une grande récompense que d'aller visiter les tombeaux le Jeudi-Saint, et, pour notre part, nous avons souvent donné à la fin d'une séance de catéchisme cette récompense d'une visite au Saint Sacrement à nos nombreux enfants.

Ici, nous en voyons poursuivre leur attrait eucharistique en s'enrôlant dans la garde d'honneur du Sacré-Cœur et faire à tour de rôle leur demi-heure d'adoration au pied de l'autel.

Grâce à Dieu, si nos chers anciens communiants, petits ou grands, nous donnent souvent de réelles consolations, c'est que leurs catéchistes volontaires, poursuivant leur rôle d'anges gardiens, s'occupent plus que jamais de leur persévérance, veillant à ce qu'ils s'approchent le plus souvent possible des sacrements. A cet effet, secondant l'action du prêtre, elles les visitent ou les relancent par écrit afin de leur rappeler leurs promesses, insistant même auprès de leurs parents pour que ceux-ci n'y mettent pas obstacle. Cette poursuite bienfaisante, elles la font en certains endroits, au moins pendant les trois années qui suivent la communion solennelle.

Mais, hélas ! tous ne répondent pas à cet appel ! aussi les

catéchistes pensent-elles avec tristesse aux autres, à ces absents, à tous ceux qui ont déjà perdu la foi ou qui sont entraînés à la perdre, et, continuant leur mission maternelle, elles prient souvent et communient pour eux, les confiant à la Providence qui parfois daigne leur accorder la consolation d'apprendre le retour à Dieu de ces pauvres égarés, que d'autres œuvres ont ramenés par le souvenir de leur première Communion. Nous en voyons cependant de ces enfants de tout âge venant d'eux-mêmes à la sainte Table en habits d'écoliers ou de travail, même en cachette de leur famille.

Mais la consolation suprême de notre mission est de pouvoir contribuer à donner des prêtres à l'Eglise en facilitant et parfois en découvrant des vocations ecclésiastiques chez nos enfants des catéchismes. Combien de bons prêtres doivent leur sacerdoce, après Dieu, à l'action d'une catéchiste volontaire, et combien nombreux aussi sont actuellement nos anciens enfants dans les Petits ou les Grands Séminaires ! Dieu veuille que ces derniers persévèrent et qu'ainsi, le nombre des prêtres allant en augmentant, plus faciles soient les confessions et les communions privées des jeunes enfants dans les paroisses populeuses des faubourgs de Paris et des grands centres.

2. Influence eucharistique sur les catéchistes volontaires.

« Jamais, avant de m'occuper de l'Œuvre, je n'avais eu autant le désir de la sainte communion ! c'est en elle que je puise la force de persévérer dans ma mission et de supporter les épreuves de la vie, je l'ai senti dès le jour où j'ai préparé nos enfants à la première Communion ! je l'ai senti plus encore lorsqu'à leur suite je me suis agenouillée à la sainte Table, en ce grand jour, demandant à Notre-Seigneur de les bénir et de les faire persévérer. » Tel est l'aveu d'un grand nombre de catéchistes volontaires. Plusieurs même, dans l'exercice de cette mission, ont trouvé l'appel de Dieu à une vie plus parfaite ou celui de se consacrer à cette forme d'apostolat, tandis que le

plus grand nombre de nos jeunes catéchistes se préparent ainsi à instruire et à former leurs propres enfants dans un foyer chrétien.

Nous sommes heureuses d'avoir, par l'exercice même de notre mission et l'inscription dans l'Archiconfrérie, le moyen de gagner quotidiennement une multitude d'indulgences, faveurs renouvelées et augmentées encore dernièrement par Pie X.

Ce besoin de la sainte communion, les catéchistes volontaires en font bénéficier directement leurs enfants par l'établissement d'une organisation qui demande dans chaque paroisse la communion quotidienne faite par une catéchiste, à tour de rôle, au nom de toutes et à l'intention des enfants des catéchismes de la paroisse. Nous souhaiterions que, désormais, après ce beau Congrès, cette communion pût être établie dans tous les centres de l'Œuvre.

Combien réconfortante et édifiante aussi est la vue de toutes ces catéchistes volontaires s'approchant de la sainte Table, à la suite de leurs enfants, au jour de la communion solennelle, pieuse habitude qui engage, par son exemple, les parents des enfants à se joindre à elles, alors qu'ils n'en n'avaient pas l'idée.

Les retraites spéciales, les conférences de piété ou d'instruction chrétienne faites au centre de l'Œuvre des Catéchismes sont toujours pour les catéchistes l'occasion de renouveler leur vie eucharistique dont elles tiennent à se pénétrer plus que jamais afin de mieux accomplir leur mission.

3. Action eucharistique dans les familles des enfants et les familles des catéchistes volontaires.

Il ne suffit pas aux membres de notre Archiconfrérie d'établir le règne eucharistique dans leurs âmes et dans celles de leurs enfants, il leur faut encore étendre ce règne *par les enfants* dans leurs familles. Il leur faut aussi que leurs familles

à elles puissent en recevoir un reflet vivant et pénétrant.

Cette double action est donc l'ambition des catéchistes volontaires qu'elles poursuivent souvent à travers de grandes difficultés qui ne sauraient rebuter leur zèle.

Vivre du Christ Jésus ! Le faire rayonner autour de soi, n'est-ce pas le rôle de l'apôtre, et la catéchiste volontaire ne possède-t-elle pas la flamme de l'apostolat ?

Apostolat discret mais non moins puissant et persévérant, qui, de la catéchiste des petits la transforme en catéchiste des grands, de ceux-là ignorants de toute chose, de ceux-là aussi savants sur toute chose, excepté sur ce qui concerne la religion.

— Je ne savais pas que le bon Dieu fût si bon, mais puisque c'est lui qui vous a envoyée à nous, Madame, à l'occasion de notre enfant, je veux bien apprendre à le connaître davantage et à l'aimer.

— J'avais oublié le chemin de l'église, connu cependant autrefois ! Avec vous, Madame, je désire communier le jour de la première Communion de mon fils !

Combien de fois les catéchistes ont entendu des phrases plus touchantes encore ! C'est que, par les visites dans les familles de leurs enfants, elles trouvent l'occasion de voir tant de misères physiques et morales dont elles ont pu soulager un grand nombre !

Nous l'avons vu, c'est aussi par les visites dans ces familles qu'elles peuvent apprendre aux parents la nécessité d'obéir aux ordres du Souverain Pontife en permettant à leurs jeunes enfants de s'approcher de la sainte Table et qu'elles peuvent mieux juger de l'opportunité de cette démarche ainsi que des réelles dispositions de l'enfant.

Dans leur propre milieu, les catéchistes volontaires font du bien non seulement par leur exemple, mais en suscitant de nouveaux dévouements à leur mission et en se faisant aider par les personnes de leur entourage pour les œuvres multiples qu'elles ont découvertes à faire dans les familles de leurs enfants : adultes à instruire, travail à procurer, unions à régu-

lariser, enfin placement d'enfants, ou de vieillards, ou de malades.

Toutes ces œuvres deviennent ainsi une source de bénédictions pour les personnes qui entourent les catéchistes volontaires. Un mari bon mais incroyant, dont la femme catéchiste dévouée lui parlait souvent de ses catéchisés et des pieuses industries de son zèle, touché par la grâce, quelques années après demandait à sa femme de le conduire à un prêtre pour faire ses Pâques. Comme elle s'étonnait de ce changement, il lui disait : « C'est votre inlassable charité à l'égard des enfants des catéchismes qui en est la cause : j'ai compris que pour que vous agissiez ainsi sans jamais vous décourager, il fallait qu'il y eût une action surnaturelle pour vous soutenir, et j'ai été vaincu à mon tour. »

Dieu veuille que cette action surnaturelle se fasse toujours sentir dans les familles de nos chères catéchistes volontaires et que plus nombreux soient désormais les messieurs qui se dévouent à cette mission. Que le Dieu de l'Eucharistie dont le triomphe est si complet et si grandiose sur ce sol français de Lourdes daigne prendre en pitié notre chère patrie.

Que les catéchistes volontaires puissent y devenir légion afin de travailler davantage encore pour que tous les enfants de France, reconnaissant Notre-Seigneur comme leur Maître et leur Sauveur, s'approchent, dès leur jeune âge, du divin Banquet, répondant ainsi à l'invitation de Pie X.

Que les familles des catéchistes volontaires restent profondément chrétiennes ; que celles des enfants le deviennent : c'est le vœu que nous sommes heureuse de présenter ici à Notre-Seigneur, par sa sainte Mère, dans l'acte spécial de la consécration de nos chers enfants et par les invocations particulières à notre Archiconfrérie.

O Jésus, beaucoup d'enfants ne vous connaissent pas, beaucoup méprisent votre religion et vos ministres, ayez pitié des uns et des autres, ô très bon Jésus, et amenez-les tous à votre banquet eucharistique.

Soyez le Roi de ceux que l'école athée a trompés et de ceux qui ont perdu leur innocence, amenez leur intelligence à la vérité et leur cœur à la pureté, et daignez vous servir des catéchistes volontaires comme instrument de votre miséricorde pour rendre chrétiens les enfants de France.

O Jésus, qui avez aimé les enfants, conservez-les, ainsi que leurs familles, dans la foi et dans la charité.

O Vierge très sainte de Lourdes, multipliez les catéchistes de France, protégez-les afin qu'elles puissent étendre chaque jour davantage le règne de votre divin Fils dans les âmes des enfants de notre chère patrie.

L'Eucharistie et la famille

RAPPORT DE S. G. MGR CHESNELONG

archevêque de Sens.

Le programme du Congrès a prévu un rapport spécial sur *l'Eucharistie et la famille*. Pourquoi ? D'autres travaux ont pour titre : *la Communion des hommes, la Communion des mères de famille, la Communion des petits enfants, la Communion des jeunes gens, la Communion des jeunes filles*, — et même puisque, en langage chrétien et en pratique chrétienne, ceux-là sont aussi de la famille, *la Communion des domestiques et des ouvrières*. Ne semble-t-il pas que ces études particulières épuisent le sujet ?

Non, car les points de vue ne sont pas les mêmes, et il importe à la précision de notre travail de bien marquer d'abord cette différence.

S'il y a des composés qui ne sont rien de plus que la somme de leurs composants, des groupements fortuits dont les unités demeurent indépendantes les unes des autres, il n'en va pas ainsi de la famille. Elle n'est pas un agrégat instable et sans

lien. Elle est un tout organique, ayant une vie propre, une fin distincte de la fin particulière des membres qui la composent, et la grande erreur théorique et surtout pratique de l'individualisme contemporain est, précisément, de méconnaître cette vérité fondamentale. Si, dans un certain monde, qui tend à devenir le monde tout court, il n'est plus de foyer, n'est-ce point, en effet, parce que chacun des membres de la famille, proclamant son propre « droit au bonheur », en poursuit la réalisation sans égard au bonheur de ceux-là qui sont la chair de sa chair, sans souci des fins qui leurs sont communes ?

Il était bon de combattre ici cette erreur, en mettant en lumière l'influence de l'Eucharistie sur la famille elle-même, sur la famille tout entière et dans son unité, et non plus seulement sur tel ou tel de ses membres.

Nous allons, pour ce faire, établir d'abord la réalité de cette influence et dire, d'un mot, la raison générale de son efficacité. Dans une deuxième partie, nous verrons comment cette influence s'exerce. Une brève conlusion indiquera, conformément à l'idée générale du Congrès, par quels hommages sociaux la famille doit reconnaître les bienfaits sociaux dont elle est redevable à l'Eucharistie.

I

Il serait, sans doute, aussi difficile qu'intéressant de rechercher quelle fut, au cours des âges, l'influence de l'Eucharistie sur la famille et dans quelle mesure exacte elle a contribué à la transformation du foyer antique.

Nul n'ignore ce qu'était la famille dans la société grécoromaine ainsi que chez les peuplades barbares dont notre race tire son origine et quelles tares la déshonoraient, en dépit de vertus d'ailleurs réelles. Personne, même parmi les incroyants, n'oserait contester que l'on doive au christianisme et à lui seul, avec un idéal nouveau de vie familiale, l'incarnation dans les faits de cet idéal même.

Mais les éléments du christianisme sont complexes. Doctrine, sacrements, liturgie, ascèse, discipline : tous se sont exercés à la fois, comme autant de principes actifs d'un même ferment, sur le milieu où dut se développer la religion du Christ, et le départ exact semble presque impossible de l'influence propre attribuable à chacun d'eux sur telle ou telle manifestation de la vie chrétienne.

Au point de vue qui nous occupe, ce qui contribua tout d'abord à la rénovation du foyer, ce furent les paroles de Notre-Seigneur et l'enseignement apostolique — dont nous retrouvons la substance dans les épîtres de saint Paul — touchant l'indissolubilité et la sainteté du lien conjugal, ainsi que les devoirs respectifs des membres de la famille. Mais l'idéal nouveau de la vie familiale a germé de tout l'Evangile, et non des seuls versets d'Evangile qui le concernent directement. Dans l'enseignement chrétien, les symboles — celui, par exemple, de l'union mystique du Christ avec son Eglise, — les faits — ceux entre autres que nous rapporte le livre sacré au sujet de la sainte famille de Nazareth — n'ont peut-être pas exercé une moindre influence que les préceptes et les dogmes proprement dits.

Le culte de la Vierge Marie a tellement contribué à la création du type idéal de la femme et de la mère que l'on peut, sans exagérer, voir dans la dévotion mariale le facteur principal de cette révolution qui, d'une esclave, ou peu s'en faut, a fait une reine.

De quelles vertus le foyer chrétien n'est-il pas redevable aussi à l'exemple et aux mérites de ceux-là qui ont renoncé à la vie familiale, pour vivre dans l'ascétisme, le célibat, la virginité !

L'inflexible discipline de l'Eglise a fortifié son enseignement, et, pour le faire passer dans les mœurs, pour en sauvegarder l'intégrité, elle a dû soutenir des luttes héroïques contre toutes les ardentes convoitises de la chair païenne, contre tous les abus de la force.

Le nouvel ordre de choses instauré par l'Eglise a lui-même agi, au cours des siècles, à la façon d'un fait inéluctable. Il s'impose encore aux familles que l'on tente, aujourd'hui, de constituer, en dehors de tout le christianisme, et, dans une très large mesure, bon gré, mal gré, il conditionne leur vie. Renan disait des incroyants comme lui : « Nous vivons du parfum d'un vase vide. » Ainsi en est-il des foyers où l'on méconnaît l'Evangile. Tout ce qu'il s'y trouve encore d'amour véritable, de pureté, de respect, de dévouement, est comme un dernier effluve de la bonne odeur de Jésus-Christ, un reflet mourant et comme une phosphorescence de la lumière évangélique, l'écho d'un chant qui s'est tu, — et cet écho répète à qui sait l'entendre : « *Gratia Dei sum id quod sum !* C'est par la grâce de Dieu que je suis ce que je suis ! »

***

Puis donc que toutes les forces vives du catholicisme ont collaboré à la transformation du foyer et puisqu'il paraît si difficile de discerner par la seule étude des faits à laquelle de ces forces on doit attribuer une influence prépondérante, nous demanderons à la théologie de projeter ses lumières sur un champ que laissent trop obscur, à notre gré, les clartés de l'histoire. A la théologie, en effet, il appartient de nous dire par quel canal arrive jusqu'au foyer chrétien la grâce de Jésus-Christ.

Or, ce n'est point à l'Eucharistie que la théologie nous fait penser tout d'abord.

Il existe, nous enseigne-t-elle, un autre sacrement, si essentiel à la constitution de la famille que, non seulement il la sanctifie, mais il la crée. S'il se réalise dans un acte transitoire, il a des effets durables. Au même titre que le Baptême ou la Confirmation, bien qu'à d'autres fins, ce sacrement donne accès, par la blessure toujours ouverte au Cœur de Jésus, à des trésors de grâce où les époux sont sans cesse admis à puiser. Selon l'enseignement de saint Paul, le prêtre peut,

à chaque instant, ressusciter en lui la grâce que lui conféra l'imposition des mains ; ainsi les époux chrétiens peuvent et doivent chercher dans la fécondité de l'acte sacramentel qui les unit devant Dieu la force de remplir saintement tous leurs devoirs d'état. Il ne s'agit point ici de l'évocation, bienfaisante, si l'on veut, mais purement sentimentale, d'un souvenir : il s'agit d'un recours effectif à une réalité permanente.

Voilà une précision dogmatique qu'il était nécessaire d'introduire dans cette étude, où nous devons mettre en lumière les bienfaits de l'Eucharistie sur la famille, mais en évitant de lui attribuer ce qui ne vient ni nécessairement, ni premièrement, ni directement d'elle. Cette précision est utile encore à un autre point de vue. Ellle nous fournit les éléments d'une réponse à l'objection que l'on ne manquerait pas d'élever contre notre thèse, du fait qu'il a pu exister et qu'il existe de très hautes vertus familiales, à des époques et dans des foyers où la communion, du moins la communion fréquente, ne fut pas ou n'est point en honneur. Tout ce qui précède donne de ce fait une explication suffisante, et c'est pourquoi nous n'avons pas jugé hors de propos de nous y arrêter.

Aussi bien n'est-ce, en aucune façon, méconnaître la vertu de l'Eucharistie que de ne point voir en elle l'unique canal de la grâce, et c'est magnifier les richesses de la Rédemption que de décrire le jeu des multiples artères par où circulent, à travers le corps mystique du Christ, les flots vivifiants du sang qu'il a versé pour nous.

***

Ces vérités étant sauves, n'hésitons pas à proclamer que l'Eucharistie exerce sur la famille une influence considérable et telle que nous ne saurions ni en mesurer la portée ni en parler dignement.

Nous devrions affirmer cette action, alors même qu'il ne

nous serait point donné d'en saisir les modalités et d'en scruter les raisons intimes, et c'est ainsi que nous l'avons déjà implicitement reconnue, en parlant, tout à l'heure, de l'influence exercée sur la famille par le christianisme pris dans son ensemble.

De cet ensemble, en effet, l'Eucharistie n'est-elle point le centre vers lequel tout converge et d'où rayonne toute vertu ?

De ce vivant organisme l'Eucharistie n'est-elle pas le cœur et, par suite, pouvons-nous expliquer une seule des manifestations de la vie qui l'anime, sans supposer, tout au moins, que l'Eucharistie joue un rôle de première importance dans la production de ce phénomène ?

Imaginons un christianisme avec la crèche et le calvaire, mais sans l'Eucharistie : il nous apparaît aussitôt appauvri d'amour et de grâce dans une mesure que l'on n'ose déterminer et privé, conséquemment, d'une somme incalculable d'influence. Une telle religion nous ferait songer tout de suite au protestantisme le plus froid. Eh bien, non ! Le protestantisme ne nous donne pas l'idée exacte de ce que serait un christianisme conçu et réalisé en dehors de l'Eucharistie. Car, d'abord, cette hérésie, tard venue dans le monde, n'a pu effacer totalement, dans l'âme même de ses propres adeptes, l'empreinte de quinze siècles eucharistiques. De plus, le protestantisme a bien pu nier la présence réelle, mais cela n'équivaut pas à faire que la présence réelle n'existe pas et n'ait point existé ; une négation, si radicale soit-elle, n'empêche pas un certain rayonnement de l'Hostie de pénétrer le milieu social où vivent les familles protestantes et de les atteindre elles-mêmes, comme par réfraction.

Dès lors que nous constatons une influence salutaire du christianisme sur la famille, nous sommes donc en droit et nous avons le devoir de l'attribuer, non point pour une part quelconque, mais pour une part prépondérante, à l'Eucharistie, centre, foyer principal et cœur du christianisme.

II

Que l'Eucharistie exerce sur la famille une certaine action, voilà donc une conclusion indiscutable ; mais, ce point établi, il nous reste à indiquer le pourquoi de cette action et à préciser de quelle manière elle s'exerce.

On entrevoit aussitôt une raison générale de l'influence de l'Eucharistie sur le foyer : c'est à savoir que chacun des membres de la famille, puisant dans la communion eucharistique un accroissement de vie surnaturelle, devient, par le fait même, plus apte à mieux remplir ses devoirs d'état, d'où il résulte nécessairement pour la famille tout entière un progrès dans la sainteté qui lui est propre et un surcroît de bonheur.

Qu'est-ce, en effet, que l'Eucharistie? La présence réelle du Verbe incarné, la survivance, sous les espèces sacramentelles, du Fils de Dieu fait homme. Et qu'est-ce que la communion, sinon, à travers ces mêmes espèces, l'union, par la chair et le sang de Jésus, de notre âme à son âme et, par son humanité sainte, l'union de tout notre être à sa divinité? Jésus vivant dans la maison de Nazareth, — la caresse de ses mains sur le front des petits enfants, — saint Jean reposant sur la poitrine du Sauveur au soir de la dernière Cène, — l'apôtre Thomas introduisant sa main dans la plaie du côté : rien de tout cela n'égale en intimité ce qui se passe dans l'une de nos communions. Nous n'osons inventer des mots assez hardis en même temps qu'assez respectueux pour décrire cette inexprimable chose. Mais Jésus l'a osé et il a dit : « Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui ; il vit par moi, comme je vis par mon Père. »

Jésus demeure en nous, vit en nous ! Déjà, par le baptême, nous fûmes entés sur le Christ et nous sommes devenus, dans un sens ineffablement réel, participants de la nature divine et fils de Dieu. Baptisés, nous avons donc la vie en nous. Mais Jésus, de qui nous tenons cette vie, est venu pour nous la donner avec surabondance. Il nous donne la vie, puis

le pain de vie, la vie, puis l'aliment qui l'empêche de dépérir et qui l'accroît sans cesse ; de sorte que notre vie déiforme, riche déjà depuis le jour de notre seconde naissance sur les fonts du baptême, peut s'enrichir encore et, de plus en plus, tellement pénétrer notre vie naturelle qu'il soit vrai de dire, avec l'Apôtre : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus qui vit en moi ! »

Dès lors, quelles vertus seront inaccessibles au chrétien fidèle à se nourrir de l'Eucharistie? Quel état de vie imposera des devoirs trop ardus au chrétien avec qui Dieu lui-même collabore de façon si prochaine et si intime? Quel foyer ne ressentira la présence et l'action d'un Dieu qui a contracté et resserre chaque jour, ne serait-ce qu'avec un seul et le dernier des membres de la famille, une union plus étroite que n'en peuvent nouer les liens de la chair et du sang, — la présence et l'action d'un Dieu devenu, en quelque sorte, « de la maison »? Et combien cette influence ne sera-t-elle pas accrue, multipliée, si le Pain de vie est l'aliment quotidien de tous ceux qui s'assoient à la même table?

Cette heureuse répercussion sur la famille de la sanctification, — osons le dire : de la déification de ses membres par l'Eucharistie, est si nécessaire en droit, elle apparaît si évidente en fait, que nous estimons inutile d'insister sur ce point. Du reste, pour en décrire tous les effets, il faudrait concentrer ici, en un seul faisceau, les lumières qui jailliront des différentes études consacrées, en ces assises eucharistiques, à la communion des chefs de foyer, des mères, des petits enfants, des jeunes gens, des jeunes filles, des domestiques et des ouvriers.

***

Sans nous attarder à cet aspect de la question, nous touchons au cœur de notre sujet, en rendant compte des effets propres de l'Eucharistie, non plus sur les membres de la famille, pris individuellement et en fonction de leur salut

personnel, mais sur les vertus sociales qui assurent au foyer une base et donnent à la famille sa cohésion, sa dignité, ses douces et fortes tendresses et, autant qu'il se peut ici-bas, son bonheur.

La loi fondamentale de la famille humaine, c'est l'amour. Nous devrions, en prononçant ce mot, tomber à genoux et dire : *Signatum est super nos lumen vultus tui, Domine :* « Nous saluons, Seigneur, empreint au front de notre race, le reflet lumineux de votre front, — car vous êtes amour aussi, car l'amour substantiel enserre d'un nœud vivant et constitue dans son unité mystérieuse la famille de votre adorable Trinité! »

Dieu qui, étant un, jouit en trois personnes de sa béatitude infinie, n'a point jugé bon que l'homme, sorti de ses mains, fût seul pour parcourir les étapes de la route qui le ramène à lui. Créateur immédiat de nos âmes, s'il a fait chacune d'elles individuellement distincte et personnellement responsable, il les a voulues solidaires et les a, pour ainsi dire, enlacées par d'intimes liens. Il a créé la famille, avec la double mission de peupler le foyer de corps auxquels il fiancerait étroitement des âmes et d'élever dans sa connaissance, son amour, son service et pour sa gloire, les êtres qui, créés par lui et nés de l'homme, diraient à l'homme et lui diraient à lui-même : « Mon Père ! »

Et parce que ces saints devoirs allaient, après la faute du premier homme, coûter aux mères tant de douleurs et de larmes, au père de si durs labeurs, à l'un comme à l'autre tant de sollicitudes et imposer aux fils une obéissance dont le joug serait lourd à leur impatiente jeunesse, Dieu mit au cœur de l'homme, pour l'incliner dans le sens même de ses austères devoirs, un besoin, une force impérieuse, une tendresse : l'amour, qui unit l'époux à l'épouse, attache le père et la mère à leurs enfants, le fils à son père et à sa mère et, entre eux, les fils issus d'un même sang. L'amour fait que, au foyer, on donne et l'on se donne, que l'on se renonce et

que l'on sort de soi, pour mieux appartenir aux chers aimés ; et, parce que ce don est réciproque, parce qu'il va de l'un à l'autre des membres de la famille, pour revenir, toujours amplifié, en une circulation sans fin, l'amour crée cette union des cœurs, cette fusion des âmes que je ne tenterai pas de décrire devant des mères et que mon cœur de fils n'a pas besoin d'analyser.

***

L'amour devait d'abord monter vers Dieu, de qui toute paternité tire son nom sur la terre. Or, aucun homme n'avait encore entendu résonner à son oreille ce nom sacré, et déjà l'ange déchu, homicide dès le commencement, enseignait à l'homme cette perversion de l'amour qui le fait se replier vers le cœur même d'où il émane, par un retour qui s'appellera l'égoïsme, la volupté ou l'orgueil.

La punition fut prompte, et parce que c'était comme chef de la famille humaine que notre premier père transgressa l'ordre éternel, en détournant de Dieu son amour, le châtiment atteignit la famille tout entière, à l'exception de l'Immaculée fille d'Eve, Marie, mère future du Rédempteur. Bientôt le premier drame de famille ensanglanta les sillons fraîchement tracés sur la terre d'exil ; la mort entra dans le monde par un fratricide, et nous, lointains descendants de ceux qui pleurèrent sur le cadavre d'Abel, nous charrions dans nos veines, viciant les généreuses ardeurs d'amour déposées au cœur de l'homme par un épanchement du cœur de Dieu, les germes impurs de cet égoïsme homicide qui arma le bras de Caïn.

En nous, la loi des membres milite contre la loi de l'esprit. Par suite, l'honneur, la paix, la joie, l'existence même du foyer sont sans cesse menacés, parce que, à l'encontre de la loi de Dieu, qui créa la famille pour que, par elle, la vie se déverse, s'épanche, se donne, se sacrifie, une perpétuelle tentation hante le cœur de l'homme : celle de garder pour

lui son amour et de « vivre sa vie », en égoïste jaloux, féroce, s'il le faut.

Prétendue liberté du cœur, serments trahis, unions brisées, berceaux volontairement vides, ingratitude des fils, aventureux départs d'enfants prodigues, mortelle jalousie des frères, passions et turpitudes dont la presse jette chaque jour le récit en pâture à la malsaine curiosité de la foule : énumérez tout ce qui déshonore et détruit la famille, remontez à la cause, et vous découvrirez, à l'origine de toutes ces misères, la concupiscence, l'égoïsme sous toutes ses formes, l'oubli, la perversion, la négation de l'amour.

***

Mais le Rédempteur est venu. Il redit la loi promulguée sous les ombrages de l'Eden et gravée sur la pierre parmi les éclairs du Sinaï. Sachant bien que la lettre tue, que l'obligation de combattre notre égoïsme est pénible à notre nature blessée, le Sauveur infuse en nous l'esprit qui vivifie, la grâce qui stimule et soutient notre effort, il nous donne « le vouloir et le parfaire » et accroît en nos cœurs l'amour dont il les sait trop pauvres.

C'est au soir de la Cène, après avoir institué l'Eucharistie, — véritable sacrement de l'amour, parce que, nous dit saint Thomas, « elle est à la fois l'expression suprême de l'amour du Christ pour nous et la cause de notre amour pour lui », — c'est après nous avoir légué ce gage d'un amour infini : *In finem dilexit*, c'est après avoir allumé dans nos cœurs, en nous donnant le sien, cette flamme dont il veut voir s'embraser le monde, c'est alors que Jésus dit à ses apôtres et nous dit : « Je vous donne un commandement nouveau, qui est de vous aimer les uns les autres, comme je vous ai aimés. » Gardons-nous de voir rien de forfuit dans ce concours de circonstances : tout, ici, s'harmonise, pour préciser à nos yeux les intentions du Maître.

Accroître en nous la charité, tel est, selon la doctrine de saint

Thomas, l'effet propre de l'Eucharistie, la grâce particulière, spécifique, de ce sacrement, effet qui ne peut pas ne point se produire en toute âme apportant à la communion le minimum des dispositions requises, c'est-à-dire l'état de grâce.

Sans doute, notre amour envers Dieu se ressent le premier des énergies dont le sacrement vient alimenter sa flamme ; mais, tout comme le précepte d'aimer Dieu et celui d'aimer notre prochain sont inséparables, ainsi l'amour de Dieu ne peut surgir ou s'accroître, sans qu'aussitôt naisse ou grandisse en nous l'amour du prochain, hors duquel, nous dit saint Jean, notre prétendu amour de Dieu ne serait qu'un leurre. Et parce que l'amour dont Dieu est le principe est nécessairement ordonné, il est naturel que nos proches bénéficient tout d'abord et le plus largement de cette augmentation de charité, fruit de l'Eucharistie.

***

Par le fait même qu'elle accroît l'amour en nos cœurs, l'Eucharistie affaiblit et ruine l'égoïsme ; mais elle s'attaque en outre très directement aux diverses manifestations de la concupiscence.

Au contact de la chair très sainte du Christ, véhicule sacramentel de la grâce, notre chair s'imprègne, en quelque sorte, de ses qualités virginales, elle sent peu à peu s'apaiser les malsaines ardeurs qui la brûlent, oppose de moins vives résistances à la loi de l'esprit et s'immunise contre les influences délétères d'un monde corrupteur. Aussi, rien ne garantit plus sûrement la sainteté du foyer chrétien que la pratique fréquente de la communion. Quand ils ont été et lorsqu'ils demeurent les convives habituels de l'Eucharistie, les époux apportent au mariage le trésor d'une jeunesse intacte, une exquise fraîcheur de sentiments que nulle expérience coupable n'a ternie et ces intuitions, apanage des cœurs purs, qui ne laissent subsister entre les âmes aucun mystère et d'où procèdent les plus délicates attentions.

L'humilité, l'abnégation, l'oubli de soi, la subordination de l'intérêt propre et des satisfactions personnelles au bonheur moins étroit et aux fins plus hautes du foyer sont aussi des vertus que l'Eucharistie enseigne, en donnant aux membres de la famille la grâce de les pratiquer. Toutes ces leçons, en effet, se dégagent de l'anéantissement sans nom auquel Jésus a daigné se réduire, oubliant ses prérogatives divines, effaçant jusqu'aux apparences de son humanité, pour faire de tout son être la nourriture de notre âme et nous apprendre ainsi qu'il n'est pas de plus grand amour que de donner littéralement sa vie, chaque jour, sans réserve, pour ceux qu'on aime.

Se donner de la sorte, c'est mourir progressivement à soi-même ; mais à cette condition seulement une vie est féconde, et Jésus nous l'apprend, moins encore par la parabole du grain de blé jeté en terre qu'en nous donnant, pour pain de vie, son corps livré et son sang répandu. Ainsi, le souvenir et la vertu de la Passion du Christ, dont la Cène fut le prélude et dont la Messe demeure la reproduction à la fois mystique et réelle, marquent notre amour du sceau du sacrifice. Toutes les fois que nous mangeons le pain eucharistique, c'est la mort du Seigneur, mais c'est aussi, ce doit être notre mort à nous-mêmes, la mort de nos égoïsmes, que nous annonçons.

Une autre vertu sociale, absente aujourd'hui de trop de foyers — le respect, — naît spontanément aussi des influences eucharistiques. « Ne savez-vous pas, demandait saint Paul, que vos corps sont le temple du Saint-Esprit? » Ce que beaucoup de chrétiens méconnaissent, ignorants qu'ils sont des sublimes conséquences de l'état de grâce, les communiants ne peuvent l'oublier. Temples de l'Esprit-Saint, tabernacles et ciboires vivants de Jésus Hostie, comment n'auraient-ils point les uns pour les autres le plus religieux respect? Et comment ce respect mutuel ne se nuancerait-il pas, suivant qu'il y va de l'époux à l'épouse, de la mère et des fils

au chef du foyer, dépositaire de l'autorité divine, ou qu'il découvre aux parents, dans leurs fils, d'autres Jésus, confiés à leur pieuse sollicitude?

Dans une famille où, grâce à l'Eucharistie, l'amour revêt ces caractères, comment l'union la plus intime ne régnerait-elle pas? Il semble que pour elle surtout doive se réaliser la prière de Notre-Seigneur après la Cène : « Père, qu'ils soient un, comme vous et moi nous sommes un! » Avant tous autres, les membres d'une même famille nourrie de l'Eucharistie peuvent se rendre ce témoignage : « Nous ne formons tous ensemble qu'un seul corps, nous qui partageons le même pain : *Unum corpus multi sumus, omnes qui de uno pane participamus.* »

De la Table sainte au foyer, les convives de l'Eucharistie rapportent la paix, la paix promise et donnée par le Maître. Dans les belles prières qui suivent l'*Agnus Dei*, l'Eglise met sur les lèvres du prêtre les termes mêmes de cette divine promesse, marquant par là que la paix avec nos frères, tout comme la paix intérieure, est un des fruits de la sainte communion. Cette paix, inconnue du monde, règne dans les foyers eucharistiques, grâce à l'esprit de douceur et de mansuétude que l'on apprend à l'école de Jésus, avec l'humilité, le support mutuel, le pardon et l'oubli des torts réciproques.

Saint Thomas fait observer que l'un des effets de la nourriture est d'augmenter en nous la joie de vivre, et il attribue un effet analogue, dans l'ordre surnaturel, à l'aliment eucharistique. Comme les fidèles de la primitive Eglise, les familles chrétiennes qui se nourrissent du pain de vie « le mangent dans l'allégresse » : *Cibum sumebant cum exultatione*, avec cette « grande joie » que produit toujours l'avènement de Jésus.

***

Trop rares, hélas! sont les demeures où la pratique de la communion est assez générale et assez fréquente pour assurer dans leur plénitude à la famille les bienfaits de l'Eucharistie.

Il en existe cependant. Dans ces foyers privilégiés, chacun peut emprunter à saint Paul, en les transposant dans l'ordre des affections familiales, les accents de son fier et tranquille défi : « Qui donc me séparera des miens et brisera notre amour ? Ni les épreuves de toute sorte : un même Cyrénéen nous aide à porter nos croix ; ni la dispersion du foyer : nous sommes, tous les matins, réunis à la même table ; ni la mort ! »

La mort! Eh quoi! n'est-elle pas la grande ennemie du foyer? Ne vient-elle pas nous ravir, une à une, toutes nos tendresses? Ne ruine-t-elle point d'avance notre bonheur, en mêlant à toutes nos joies la sensation de leur brièveté et le pressentiment de la tombe?

C'est vrai : la mort brise à jamais les cœurs qui n'ont pas d'espérance et, dans ceux-là mêmes qui espèrent, elle jette un doute cruel : « Ceux que je pleure, les retrouverai-je? La séparation est-elle donc définitive? Ai-je à tout jamais perdu ma mère, mon époux, mon enfant, ou verrai-je, au ciel, se reconstituer ma famille? »

O vous qui pleurez, si ceux que vous avez perdus ne communiaient pas, je ne puis vous dire qu'un mot : espérez quand même en l'infinie miséricorde! Mais s'ils étaient des communiants et si vous êtes aussi un convive habituel de la Table sainte, je n'ai pas à vous consoler. Vous savez la parole du Maître : « Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie en lui et je le ressusciterai au dernier jour. » L'Eucharistie est le gage de la résurrection glorieuse. Elle est — en attendant le jour où, dans les multiples demeures de notre Père, se reformeront les foyers, — elle est le gage de la vie éternelle : le prêtre vous le redit, au nom de l'Eglise, chaque fois qu'il dépose sur vos lèvres la sainte Hostie : *Corpus Domini nostri Jesu Christi custodiat animam tuam in vitam æternam !* Vous donc qui aimiez à communier ensemble au mystère eucharistique et que la mort a momentanément séparés, bientôt vous communierez ensemble à l'éternel festin de la gloire.

Peut-être celui que vous pleurez est-il au ciel, déjà. Quand vous allez seul, maintenant, vers la sainte Table, pensez que, là-haut, il se nourrit du « Pain des anges », tandis que vous recevez ici-bas le « Pain des voyageurs » ; mais les frêles espèces de l'Hostie masquent seules à vos yeux l'identité de cette unique manne, de sorte qu'entre vous et votre cher aimé il ne subsiste plus qu'un léger voile, fragile comme votre vie, ténu comme les apparences eucharistiques.

Et si l'absent n'est pas encore un bienheureux, pensez que chacune de vos communions apporte un soulagement à ses souffrances. A l'heure de son agonie, vous humectiez d'eau fraîche ses lèvres desséchées, et votre tendresse impuissante trouvait, à lui donner ces soins, une consolation amère. Puisez, aujourd'hui, au calice de la Messe et dans vos communions ferventes le sang du Rédempteur : il dépend de vous d'en répandre sur les chères âmes du purgatoire la bienfaisante rosée.

Vous voyez donc que si la mort sépare, l'Eucharistie demeure entre les membres de la famille un infrangible lien et que, par elle, l'amour est plus fort que la mort : *O sacramentum pietatis ! O signum unitatis ! O vinculum caritatis !*

III

Pour remplir tout notre programme en restant fidèles à l'esprit de ce Congrès, nous aurions à montrer par quels hommages la famille doit reconnaître socialement les bienfaits sociaux de l'Eucharistie. Après une si longue étude, nous serons bref sur ce point, nos conclusions étant, d'ailleurs, semblables à celles qui couronnent la plupart des rapports du Congrès.

Disons, d'un mot, qu'il n'est, pour la famille comme pour les individus, qu'une façon de répondre parfaitement aux bienfaits de l'Eucharistie : c'est de s'ouvrir toute grande à ses divines influences. « Si tu savais le don de Dieu, disait Notre-

Seigneur à la Samaritaine, tu me demanderais à boire. » Nous savons le « don de Dieu ». Il nous reste à le désirer, à le demander, à le recueillir. — « Prenez et mangez, ceci est mon corps » : ne semble-t-il pas, à la seule contexture de cette phrase, qu'avant même de savoir quel pain le Sauveur vient de bénir et de rompre, nous devrions, confiants en sa bonté, tendre les mains, pour le recevoir et en nourrir notre âme? Que sera-ce, maintenant que nous en connaissons la vertu! C'est donc surtout en communiant que nous rendrons hommage à l'Eucharistie. La recevoir encore, c'est une manière de remercier, l'Eucharistie étant à la fois — son nom même l'indique — le « don parfait » et la « parfaite action de grâces ».

Mais quel rôle spécial, bien à elle, peut ici jouer la famille, sinon d'offrir aux êtres qui la composent un milieu propice à l'éclosion des pensées, des désirs, des actes et de la ferveur eucharistiques, — sinon de créer parmi ses membres une sorte d'entraînement vers la sainte Table, en leur apprenant à communier ensemble, après s'être ensemble préparés à la communion par des prières et des lectures eucharistiques faites au foyer?

De l'éducation eucharistique des enfants, bien qu'elle soit, au premier chef, une œuvre familiale, nous ne dirons rien, après les belles paroles que nous venons d'entendre à ce sujet. Remarquons seulement que si, dans l'ordre normal, ce sont les parents qui acheminent leurs fils vers la sainte Table, il est des foyers où l'exemple ne part point d'en haut. La charge de l'éducation eucharistique incombe alors, envers les autres membres de la famille, à celui qui, le premier, a « goûté et vu combien le Seigneur est doux ». Quel qu'il soit, ses leçons seront fructueuses dans la mesure même où ses vertus, surtout ses vertus familiales, attesteront, par leur incessant progrès, l'efficacité de l'Eucharistie.

Une autre fonction, enfin, est dévolue à la famille, à l'égard de l'Eucharistie, et de toutes c'est la plus glorieuse :

la famille peut et doit ambitionner de fournir au Très Saint Sacrement non point seulement des sujets, mais des ministres, non plus des communiants, mais des prêtres.

Sous l'ancienne loi, une seule tribu avait l'honneur de pourvoir à la perpétuité du sacerdoce. Aujourd'hui, cette prérogative n'est le privilège exclusif d'aucune famille. La gloire de donner à Dieu des prêtres et, par suite, de contribuer à garder sur la terre la présence réelle de Jésus dans l'Eucharistie peut appartenir à tout foyer chrétien : il n'est pas pour lui de gloire plus haute.

Cet honneur devient un devoir quand Dieu appelle. Heureuses les familles qui le comprennent! Heureuses les mères qui consacrent leurs fils à l'Eucharistie! Si, grâce à l'éducation eucharistique qu'elles leur donnent, leurs fils savent, un jour, être les victimes du sacrifice comme ils en seront les ministres, ces mères auront acquis la plus enviable ressemblance avec Celle qu'il nous plaît d'acclamer, sur cette terre mariale, en acclamant l'Hostie, — heureux de glorifier à la fois, dans nos chants, le Fils et la Mère, l'Eucharistie et la famille : *Ave, verum corpus natum de Maria Virgine!... O Jesu filii Mariæ!*

Réunion des dames
DU VENDREDI 24 JUILLET

La Communion fréquente et quotidienne des ouvrières et domestiques

RAPPORT DU R. P. ANDRÉ DURAND, S. J.

Messeigneurs,
Mesdames,
Messieurs,

Je dois à la haute bienveillance de Mgr l'évêque de Tarbes et de Lourdes et à celle du Comité permanent l'honneur insigne autant qu'inespéré de paraître devant vous, en ces assises solennelles du vingt-cinquième Congrès eucharistique international. J'ai à vous présenter un court et rapide exposé à propos de la communion fréquente et quotidienne parmi les ouvrières et domestiques. Ne vous effrayez pas du nombre de feuillets que vous voyez entre mes mains ! D'abord, ils ne sont écrits que d'un seul côté, et il en est une bonne moitié dont vous ne serez forcés de subir la lecture que si vous le voulez bien.

Qu'on ait choisi pour ce rapport un vieux missionnaire en résidence à Lyon (osons le dire sans frémir), un Jésuite, à peu près inconnu en dehors de la région lyonnaise, cela vous paraîtra moins étrange peut-être, si vous voulez bien vous souvenir que Lyon est la patrie de sainte Blandine ; Blandine, la petite esclave, quotidiennement nourrie du *Pain des forts ;* Blandine, qui en devint si vaillante et si généreuse au milieu des supplices qu'elle a mérité d'être appelée le soutien et la mère des autres martyrs de Lyon, parmi lesquels, cependant, il y avait des sénateurs, des avocats, des diacres et même des prêtres ! Lyon est aussi le pays qui s'honore d'avoir donné

à l'Eglise Pauline Jaricot ! Et vous n'ignorez pas que c'est grâce à l'humble sou donné chaque semaine, sur sa demande, par de pauvres ouvrières et de simples domestiques, qu'a été fondée et que subsiste cette œuvre admirable qui se nomme l'œuvre de la Propagation de la Foi.

Peut-être convient-il aussi de rappeler aujourd'hui, aux pieds de Notre-Dame de Lourdes, que c'est aux pieds de Notre-Dame de Fourvière qu'ont été créées, par deux vénérables religieux, deux Congrégations florissantes, lesquelles ont conduit et conduisent encore à la Table sainte des milliers d'ouvrières et de domestiques.

La première établie, il y a trois quarts de siècle (1), et surtout destinée aux ouvrières en soie, *les canuses*, comme on dit à la Croix-Rousse ; elle porte le vocable de Notre-Dame de Fourvière.

La seconde, destinée aux filles de service et aux domestiques, existe depuis près de trente ans ; elle est sous le patronage de Notre-Dame de Nazareth.

Sur le modèle et souvent par l'initiative de ces deux Congrégations-types ont été formées et établies à peu près toutes celles qui existent, à cette heure, dans les nombreuses paroisses de la vieille capitale du royaume de Marie. Que l'on me permette d'ajouter que, si Lyon reste encore, malgré tout, une grande ville, profondément croyante et catholique, c'est qu'entre autres causes l'on y voit les petits et les humbles s'empresser peut-être plus qu'ailleurs vers la Table sainte.

***

Doctrinalement parlant, la question de la communion fréquente et même quotidienne des ouvrières et domestiques ne peut soulever aucune difficulté spéciale. Il est évident que tout baptisé, quel qu'il soit, étant obligé de vivre surnaturellement pour atteindre sa fin, doit recourir au moyen

(1) Par le R. P. Nègre, S. J.

établi par Jésus-Christ lui-même pour conserver, accroître, fortifier en lui la vie de la grâce. Or, ce moyen régulier, *normal*, c'est avant tout l'*Hostie*, le *Pain de vie*. *Nisi manducaveritur carnem meam, non habebitur vitam in vobis.*

L'Eucharistie, reçue quotidiennement, ne saurait être le monopole d'une catégorie d'âmes privilégiées, prêtres, religieuses, personnes consacrées à Dieu, une sorte de banquet luxueux réservé aux grands seigneurs et aux grandes dames, aux riches et pieuses rentières. Le *Pain de vie* doit être *à la portée de toutes les bouches*, offert à toutes les âmes. Le dernier des fidèles, par sa condition sociale, y a droit tout autant que le plus auguste prince de l'Eglise : *il faut qu'il vive d'une vie divine et donc qu'il mange divinement.*

***

Pratiquement, pourquoi faut-il et comment faut-il s'y prendre pour obtenir la communion fréquente et même quotidienne des ouvrières et des domestiques ?

Sans aucun doute, il est des ouvrières et des domestiques qui, en communiant tous les mois, ou même seulement aux principales fêtes, conservent la vie de la grâce, restent foncièrement honnêtes, chastes, dévouées. C'est là un fait encore assez fréquent, Dieu merci ! Faut-il en conclure que cette mesure parcimonieuse d'alimentation eucharistique soit suffisante pour la très grande majorité d'entre elles ? Non ! carrément non ! Aujourd'hui où les mœurs se paganisent si rapidement, où dans toutes les classes de la société il se fait un si effroyable travail de démoralisation, quantité de jeunes filles, réduites à gagner leur vie par le travail, rencontrent des occasions de péché, des pièges séducteurs et des dangers de perdition dans les ateliers, les foyers, les milieux même relativement bons, à fortiori dans ceux qui ne le sont pas !

Pour toutes ces jeunes filles si exposées, n'hésitons pas à le proclamer bien haut : la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ de plus en plus connu, aimé, fréquenté à la

Table sainte, c'est le grand moyen, et à peu près le moyen unique, soit de les défendre victorieusement contre les rêves de la vanité, les fascinations du plaisir, les vertiges d'une folle jeunesse et l'attraction si puissante des liaisons dangereuses et coupables ; soit de les empêcher de rouler jusqu'au fond du gouffre, quand elles ont eu le malheur de faiblir.

***

Mais comment les amener à communier fréquemment d'abord et même quotidiennement ? Comment le divin Ami du tabernacle deviendra-t-il la lumière et la joie, la force et la beauté, en un mot, le radieux soleil, seul capable d'éclairer, d'embellir, de réchauffer leur vie parfois si froide, si terne, si solitaire, si abandonnée ?

Tout d'abord, nous pouvons et nous devons constater un fait extrêmement suggestif et consolant. Ce fait certain, c'est que, dans bien des cas et lorsqu'il s'agit de personnes habituées déjà à communier de loin en loin, il n'est pas plus difficile (que dis-je, il l'est souvent beaucoup moins) d'obtenir l'assiduité *hebdomadaire et quasi quotidienne* à la Table sainte que de les y faire asseoir *régulièrement tous les mois, ou même seulement aux grandes fêtes.* Essayez et vous verrez !

L'expérience démontre, en effet, que les motifs ou prétextes spécieux d'espacer et de différer les confessions et les communions se multiplient en raison même du retard que l'on met à s'approcher des sacrements. Et pourquoi ? Permettez-moi de répondre par une métaphore : *parce qu'il en coûte moins d'épousseter chaque jour un appartement que de le nettoyer de fond en comble tous les mois !* Ce qui est vrai dans l'ordre physique, en fait de toilette, l'est aussi dans l'ordre moral.

Et donc je soutiens à bon droit qu'un confesseur prudent et zélé, un confesseur qui s'intéresse vraiment et saintement aux âmes, s'il prend la peine de les suivre et *s'il le veut sérieu-*

sement, obtiendra des ouvrières et des domestiques qui s'adressent à lui, *et obtiendra plus aisément* que ces pauvres enfants communient chaque dimanche, d'abord, qu'il n'en obtiendra la communion faite régulièrement chaque mois. Nous qui avons le soin de ces âmes encore neuves et pleines de bonne volonté, ne craignons pas de beaucoup leur demander. Plus elles donnent et plus elles sont heureuses de donner. C'est vis-à-vis de cette catégorie d'âmes qu'il faut pratiquer hardiment le *Compelle intrare* de l'Evangile, afin qu'aucune place ne reste vide au grand festin du Père de famille.

***

A l'appui de cette affirmation, permettez-moi de citer ici le témoignage d'un curé chargé d'une paroisse, dans un milieu où se rencontrent, en proportion presque égale, les filles de service, les employées de magasin et les simples ouvrières.

« Depuis notre dernière mission, me disait-il récemment, nous avons passé de 120 000 communions par an à 150 000, et nous marchons vers les 200 000 que j'espère bien atteindre et enregistrer l'an prochain. Durant la mission, un élan vigoureux a été imprimé à nos ouvrières, employées, domestiques, grâce à des appels pressants et multipliés. Elles sont venues communier tous les jours pendant leurs retraites respectives, et le mouvement s'est continué après. Ce sont elles surtout qui ont fait monter le chiffre de nos communions. De toutes nos Messes, la plus matinale est la plus fréquentée. Il n'est pas rare qu'on y distribue la sainte Hostie à plusieurs centaines de personnes. Parmi elles, il en est qui font des efforts presque héroïques pour recevoir Notre-Seigneur. Des ouvrières trop éloignées pour retourner chez elles avant de se rendre à l'atelier ou au magasin apportent dans leur sac un morceau de pain et une tablette de chocolat qu'elles prennent ensuite en allant à leur travail.

» Parmi ces jeunes filles, plusieurs ne manquent jamais au

rendez-vous matinal. Eté comme hiver, aucune intempérie ne les arrête. Une jeune ouvrière, obligée de soutenir, par son maigre salaire, ses parents âgés et infirmes, vient quatre fois par semaine se nourrir du Pain des forts qu'on lui donne avant la première Messe ; après quoi, elle s'achemine vers son atelier en mangeant le long de la route le petit pain d'un sou qui lui sert de déjeuner ! »

Il est juste d'ajouter, à la louange de ce bon et saint curé, qu'il ne néglige rien, de son côté, pour faciliter la communion fréquente à ses ouailles : assiduité au tribunal de la Pénitence, et le soir, et chaque matin, le dimanche surtout. Un jour, il s'est dit : « Pourquoi ne ferais-je pas, toute l'année, ce que l'on fait, dès l'ouverture de la chasse, dans les églises voisines des gares ? On y célèbre une Messe de très grand matin, pour permettre aux amateurs de gibier d'assister au Saint Sacrifice avant de se livrer à leur passion favorite. Je vais en faire autant pour les personnes très occupées de ma paroisse. Il y a des tramways ouvriers ! Ayons notre Messe ouvrière ! Chacun de nous la dira à tour de rôle. » En effet, dès la première aube, un prêtre monte à l'autel et la sainte communion est distribuée *avant*, *pendant* et *après*, pour la plus grande commodité et le plus grand profit des fidèles.

***

J'en ai dit suffisamment pour avoir le droit de conclure. Le mouvement ascensionnel des ouvrières et des domestiques vers la sainte Table n'est pas seulement souverainement désirable, indispensable, même pour un grand nombre ; il est possible, il est amorcé de toutes parts, il ira toujours grandissant, grâce à l'action combinée de trois facteurs.

Le premier facteur, incontestablement, c'est l'action du prêtre. C'est le prêtre qui a la clé de ce garde-manger sublime qu'est le tabernacle, suivant l'expression du saint curé d'Ars. C'est lui qui est le producteur, le détenteur, le distributeur du *Pain de vie*. A lui non seulement de le donner largement

quand on le lui demande, mais d'allumer partout la divine faim. A lui d'entraîner les foules vers l'autel, vers le tabernacle, au banquet sacré ! C'est sa mission, son devoir d'état, *sa raison d'être !*

Depuis le jour où, préludant au miracle permanent de la sainte Eucharistie, Notre-Seigneur multipliait les pains au désert, l'Eglise, dans la personne des apôtres et de leurs successeurs, est devenue, demeure et demeurera la grande pourvoyeuse du genre humain, l'éternelle porteuse du Pain qui nourrit les âmes. Mais il lui faut des ouvriers. Sont-ils assez nombreux, assez actifs, assez vaillants ? Ce n'est point à moi de répondre. Je ne veux faire ici le procès de personne, et si j'ai le devoir de faire mon propre *mea culpa*, je n'ai pas le droit, et ne veux pas me l'arroger, de battre un *mea culpa* sur la poitrine des autres. Qu'il me soit permis pourtant de souhaiter que tous ceux qui ont reçu l'honneur du sacerdoce et la clé du tabernacle s'efforcent de plus en plus partout, en chaire et au confessionnal, dans les catéchismes, les retraites d'œuvres et autres prédications, de faciliter à tous l'accès fréquent à la Table sainte. Quiconque, sans se lasser, prendra soin de rappeler, de commenter, d'expliquer et d'appliquer prudemment sans doute mais aussi très courageusement les décrets du grand Pape de l'Eucharistie, si souvent acclamé en ce Congrès, finira par créer autour de lui une mentalité pleinement conforme aux désirs ardents de Notre-Seigneur, au vœu et à l'esprit de l'Eglise et aux besoins des âmes !

Sans doute, les difficultés sont nombreuses. Mais ce dont il faut surtout triompher, c'est la routine. Ce qu'il faut vaincre une bonne fois, ce sont les vieilles habitudes, les préjugés figés dans les mœurs qui gardent encore un arrière-levain de cet odieux jansénisme qui, si longtemps, a fait le vide autour de nos tabernacles. C'est l'œuvre magnifique, poursuivie depuis vingt-cinq ans surtout par le Congrès eucharistique international, salutaire et puissant apostolat dont le retentissement fait vibrer tous les échos du monde.

C'est l'œuvre aussi des simples fidèles, de ceux-là surtout qui ont reçu de Dieu le privilège et la mission d'agir puissamment sur leurs subordonnés ou leurs inférieurs par l'exemple, la parole, l'influence attachée au rang, à la fortune, à la situation sociale. Il faut féliciter les ouvrières qui ont des patrons et des chefs d'atelier, les domestiques, des maîtres et des maîtresses assez chrétiens et assez intelligents pour ne pas leur laisser seulement la liberté de pratiquer le *strict nécessaire* en fait de devoirs religieux (c'est leur droit sacré et inviolable), mais qui, comprenant bien tout ce qu'ils ont à y gagner, accordent à leurs subordonnés les plus grandes facilités pour assister fréquemment à la Messe et y communier.

On dit que sur le champ de bataille de Patay, le général de Sonis, témoin enthousiasmé de la bravoure des zouaves de Charette, s'écria : « Avec 100 000 soldats qui se confesseraient et communieraient tous les jours, j'aurais bientôt rejeté l'ennemi par delà nos frontières. » Voici une parole moins belle peut-être, mais non moins juste. Elle est d'un industriel de la région lyonnaise. Un jour, il disait à l'aumônier desservant la chapelle, où chaque matin 300 ouvrières entendent la Messe et communient avant d'aller travailler la soie : « Ce n'est pas du temps perdu pour elles et pour moi. C'est du temps et de l'argent gagnés. Je sais ce qu'elles valent, les ouvrières, quand elles ont la religion dans le cœur ! plus de grèves à craindre, plus de sabotage à redouter. » Ah ! Celui qui descend dans les âmes et y demeure ne les fait pas seulement vivre de la vie éternelle : il sait aussi sauvegarder tous les intérêts légitimes de la vie présente et de la vie sociale. Partout où il vient, il apporte la solution de tous les problèmes !

Du côté des maîtres, on dit parfois : « Les bons serviteurs sont rares, sinon introuvables ! » Du côté des serviteurs, c'est la même parole retournée contre les maîtres. D'un côté comme de l'autre, il y a des exceptions nombreuses, fort heureusement ! Si l'exception ne devient pas la règle, c'est peut-être bien que la rencontre ne se fait ou ne se fait pas assez

souvent entre les bras et sur le cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ à la sainte Table. C'est là seulement qu'on se donne un baiser de paix sincère et durable !

Des catholiques de nom et de profession ne rendent pas toujours aux serviteurs catholiques et pieux toute la justice qui leur est due. N'exagérons rien ! je ne dis pas qu'une cuisinière qui communie souvent, qu'une femme de chambre qui va à la Messe chaque matin, auront toutes les vertus et pas un seul défaut. Il n'en n'est pas moins vrai que des maîtres et des patrons, étrangers à notre foi, savent bien faire la différence entre ceux qui communient et ne communient pas. Les protestants et surtout les juifs de Genève, je le sais très pertinemment, sont très friands de cuisinières et de femmes de chambre originaires de Savoie, tout simplement parce qu'ils savent qu'elles ont généralement beaucoup de religion et de piété. J'ai connu une très brave fille à qui sa maîtresse juive, plusieurs fois millionnaire, permettait et même recommandait d'aller à la Messe tous les jours. Elle aimait à dire à ses amies : « Il est vrai, je prends ma tasse de lait et mon chocolat dans mon lit une demi-heure plus tard, mais, en revanche, je suis sûre que je serai bien servie et pas volée ! »

Je demande encore la permission de faire à ce sujet l'application d'un mot charmant prononcé par un petit garçon de six ans et demi, qui a fait sa première Communion le 26 mars dernier. Très turbulent, volontaire et capricieux, il fallait plus d'une fois se servir du fouet pour le faire obéir et triompher de son entêtement, et le fouet demeurait suspendu en permanence dans la salle à manger. Le petit garçon fit de grands efforts pour se préparer à la première visite de Jésus qu'il désirait ardemment. Le soir de ce grand jour, très calme et très résolu, il dit à son grand-père (le pauvre enfant a perdu son père) : « Grand-père, vous n'aurez plus besoin de votre fouet, à présent que Jésus est dans mon cœur. Vous pouvez l'enlever ! » Et de fait le fouet a disparu et l'enfant depuis lors est d'une sagesse et d'une obéissance remarquables.

Personne aujourd'hui, ni en haut ni en bas, ne veut plus entendre parler du fouet : « Ni Dieu ni maîtres ! » Il faut un fouet pourtant. Et il est problable que Dieu s'occupe de le fabriquer, pour restaurer partout la soumission et le respect à ses volontés, pour remettre à la base de toute société et de toute famille ce sans quoi il n'y a plus que l'anarchie et la mort : l'autorité !

Maîtres et maîtressses de maison, patrons et chefs d'atelier, voulez-vous que votre autorité soit comprise, acceptée, respectée ? Donnez l'exemple, montrez le chemin en allant à la Table sainte souvent, et puis laissez à tous vos subordonnés le temps nécessaire pour s'y asseoir à leur tour, et s'y asseoir presque tous les jours sinon tous les jours. Alors vous aurez des serviteurs bons et consciencieux, des domestiques fidèles et dévoués. Vos femmes de chambre, Mesdames, ne seront pas jalouses de vos toilettes, avec la secrète prétention de les porter aussi bien et même mieux que vous ; elles seront honnêtes, laborieuses, discrètes. Vos cuisinières, si elles ne sont pas toujours douces comme saint François de Sales, du moins ne feront pas danser l'anse du panier... et si les unes et les autres finissent par se marier, elles ne divorceront pas, elles n'apprendront pas à jouer du revolver, elles ne deviendront pas des héroïnes de Cour d'assises.

* * *

Pour ne pas abuser de votre patience et dépasser le temps qui m'est mesuré, je vous signale en deux mots le troisième facteur de la Communion : c'est le groupement, c'est l'association pieuse sous ses formes variées : Ligue de la Communion fréquente, Confrérie du Saint-Sacrement, Apostolat de la Prière, Congrégation d'ouvrières, de domestiques, sous le vocable de Saint-Joseph, de Sainte-Blandine, de Sainte-Marthe, etc. Comme preuve je vous signale la monographie très fidèle de celle qui porte le nom de Notre-Dame de Nazareth, déjà nommée plus haut : vous verrez comment l'on

peut amener progressivement domestiques et ouvrières à la communion fréquente et quotidienne. Vous y verrez aussi quels fruits admirables l'adorable Eucharistie fait naître et mûrir dans ces âmes transformées par l'amour de Notre-Seigneur.

Je propose en terminant ce triple vœu.

1. Mettre tout en œuvre pour faire connaître et pratiquer la récente législation eucharistique. Beaucoup trop l'ignorent encore ! D'autres la connaissent et se contentent de la saluer comme un bel idéal, à peu près irréalisable.

2. Que les maîtres et patrons catholiques soient invités à donner à leurs ouvrières, employées, domestiques, liberté et facilité d'aller souvent à la Table sainte.

3. Que l'on multiplie autant que possible les ligues de communion, etc., afin de former et de fournir aux ouvrières et filles de service un milieu et une mentalité de plus en plus eucharistiques.

La Communion fréquente des mères de famille

RAPPORT DE LA V^sse DE VÉLARD

présidente de la Ligue patriotique des Françaises.

MONSEIGNEUR,
MESDAMES,

La direction des Congrès eucharistiques a bien voulu me charger de présenter un rapport sur la Communion fréquente des mères. Je le fais d'autant plus volontiers que, présidente générale de l'association catholique de femmes qui s'appelle la Ligue patriotique des Françaises, je constate, par l'expérience des autres comme par ma propre expérience, la disproportion qui existe, aujourd'hui plus qu'en tout autre

siècle, entre la faiblesse des mères et l'importance de leur mission.

De tout temps, la mission des mères a été grande et difficile, mais on peut dire, à l'heure actuelle, qu'elle l'est plus que jamais ; la persécution religieuse sévit de toutes parts, et notre époque ressemble par bien des côtés à celle de la primitive Eglise, où il fallait un exceptionnel courage pour affirmer sa foi, la vivre et la répandre.

L'histoire nous montre les premiers chrétiens allant chaque jour puiser dans l'Eucharistie la force et la vaillance qui leur étaient nécessaires. De la bouche des apôtres ils avaient recueilli les pressantes invitations du Maître :

« Venez à moi, vous qui êtes chargés... et je vous soulagerai... »

« Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang a la vie en lui... »

« Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement, et le pain que je donnerai est ma chair pour la vie du monde... »

A l'aube du xxe siècle, la voix du grand apôtre, le successeur de Pierre, se fait aussi entendre, et, en présence de l'erreur qui monte, de l'air vicié qui empoisonne les foules, des lois qui sapent les bases de la famille, qui ruinent la foi dans l'âme de la société, Pie X nous montre la source de toute vie, de toute pureté, de toute vérité dans l'Eucharistie, et nous rappelle, en nous invitant à l'imiter, l'exemple des premiers fidèles.

Que le chef de l'Eglise soit remercié de nous avoir conduites à Notre-Seigneur dans la communion qui donnera à notre vie l'orientation qu'elle doit avoir.

S'orienter, c'est chercher son chemin, et combien, hélas ! subissent par le fait de l'air ambiant une orientation funeste vers la vie molle, égoïste et oisive ! Pour nous, chrétiens, l'orientation n'est pas facultative ; nous savons que le but à atteindre, ce sont nos destinées éternelles, — et, dès lors,

comme le capitaine d'un navire, nous avons des écueils à éviter et une route à suivre. A tous la force divine est nécessaire, mais combien plus est-elle nécessaire à la mère qui a non seulement à orienter sa vie, mais encore à orienter les vies qui lui sont confiées au foyer dont elle est la gardienne.

Gardienne du foyer, c'est-à-dire chargée d'y assurer la paix, l'harmonie, et d'y créer une atmosphère réconfortante, heureuse est-elle quand elle trouve dans son compagnon de route ses aspirations, sa foi, son idéal, qui allègent les souffrances et décuplent les joies parce qu'elles sont partagées. Nous en connaissons de ces ménages chrétiens pour qui la communion fréquente est le ciment d'une union toujours plus parfaite, en même temps qu'elle est un aliment de force pour la défense des foyers dont ils ont la responsabilité.

Mais si la femme est seule à comprendre son devoir, où donc trouvera-t-elle l'énergie de rester au foyer... même s'il est désert? Qui lui donnera la volonté d'être là toujours, patiente, aimable et bonne, attendant sans se lasser que revienne celui qui a compromis ses intérêts, trahi son affection, brisé sa vie?

Ah! pour être ainsi gardienne d'un foyer déserté, ou bien pour porter seule la responsabilité de le faire chrétien, que l'épouse s'approche du Dieu de l'Eucharistie!... qu'elle s'en approche surtout, la mère, car l'Eucharistie agrandira à ses yeux l'idée de la maternité et lui fera goûter, par-dessus les fatigues, les souffrances et les peines, la joie qu'il y a à donner des enfants à l'Eglise et des âmes à Dieu. Puis l'Eucharistie, centre de sa vie, l'armera contre les craintes excessives pour l'avenir d'une famille nombreuse. Comment le Dieu « qui se donne » lui-même pourrait-il refuser à ceux qui le lui demandent le pain de chaque jour?

Admirable et nécessaire disposition de l'âme que celle de vouloir réaliser ainsi le plan providentiel en multipliant le nombre des élus de Dieu! disposition trop peu commune de

nos jours et que le cœur à cœur avec le Créateur ne peut que développer et affermir.

L'Eucharistie fera comprendre à la jeune mère le respect qu'elle doit à l'enfant attendu : « L'éducation de l'enfant commence avant sa naissance, dit Lacordaire; chaque prière, chaque soupir de sa mère est un lait divin qui coule jusqu'à son âme et le baptise dans l'honneur et la sainteté... L'âme de la mère touche celle de l'enfant et lui impose des prédispositions qu'elle sème dans les profondeurs inconnues de la maternité. »

Comme il importe, dès lors, que la mère veille sur ses sentiments ! Comme il importe qu'il n'y ait désormais rien en elle que de noble et de pur... Elle n'est plus seule, elle est deux... Quand elle prie, quand elle communie, qu'elle prie, qu'elle communie pour l'enfant que Dieu lui a donné ; qu'elle demande pour ce cœur si près du sien les germes de la foi, de la grâce et des vertus d'en haut, ainsi que le conseille Mgr Dupanloup.

Elle ne pourra supporter, la jeune mère, qui par l'Eucharistie est en contact constant avec Dieu, la pensée que son enfant nouveau-né est sous la domination de Satan et se hâtera de le faire purifier dans les eaux du baptême...

O jeunes mères chrétiennes, c'est maintenant à vous que je m'adresse ; parvenue au soir de la vie, je m'arrête un instant, je vous regarde et je suis angoissée, je suis saisie de pitié en songeant que, du jour où vous fondez un foyer jusqu'à l'heure où vous entrerez dans la paix du Seigneur, vous ne connaîtrez pas un instant de repos...

Car le rôle des mères ne se borne pas à mettre des enfants au monde, et saint Paul, parlant de leur glorieuse et douloureuse mission, dit que « la femme sera sauvée par ses enfants si, grâce à elle, ils persévèrent dans la foi, dans la charité, dans la sainteté, dans l'honneur »...

Tel est le plan d'éducation à réaliser ; s'il commence pour la mère avant la naissance même de l'enfant, il se poursuit

jusqu'à l'heure où cette mère a préparé chacun d'eux à être les ouvriers des grandes tâches humaines.

C'est que, en effet, les grandes tâches humaines requièrent des qualités qui doivent être semées et cultivées dès la plus tendre enfance. On n'improvise pas du soir au lendemain un homme de caractère, un homme de devoir ; l'épanouissement de ces qualités est la résultante d'une lente et solide éducation qui n'a jamais perdu de vue son but, à savoir : habituer à la lutte contre soi-même, habituer à se vaincre, à se dominer, à se donner! Préoccupée de cette éducation, la mère voudra donc appeler dans le cœur de l'enfant l'Hôte divin qui assure les victoires, et la première Communion ne lui apparaîtra pas comme le grand acte qui se prépare par un surchauffage hâtif pendant les mois qui le précèdent. Mais, dès l'éveil de la raison, elle orientera les premières pensées et les premiers désirs de son enfant vers le Dieu de l'Eucharistie! Dans cette intention aussi, elle l'habituera à de petits sacrifices et l'acheminera vers l'école eucharistique qui, pour toute sa vie, sera l'école de l'abnégation, du dévouement, de l'honneur. Quel beau jour de fête pour la mère quand, après avoir conduit elle-même les pensées, les désirs de son enfant vers l'Eucharistie, elle le conduira, lui, à la Table sainte et qu'elle remettra une partie de sa charge d'éducatrice au Maître divin, qui est venu enseigner le monde par sa vie et sa parole.

Mais, pour bien entendre et comprendre les enseignements du Maître, il importe au jeune communiant de revenir souvent au banquet sacré, et pour rester fidèle habitué de ce banquet, il importe qu'il ait l'exemple continu de sa mère.

Nul doute qu'une vie ainsi alimentée ne se tourne comme naturellement vers l'accomplissement du devoir quel qu'il soit, et quand je dis devoir, j'entends aussi bien le devoir obscur de l'ouvrier qui accepte sa condition et ennoblit son métier quel qu'il soit, que le devoir plus en vue de celui qui possède et qui gouverne ; j'entends aussi bien le devoir

familial que le devoir social ; j'entends aussi bien le devoir envers Dieu que le devoir envers son pays ; j'entends aussi bien le devoir de la femme que celui de l'homme.

Le devoir! Il est parfois difficile à accepter : que les intérêts du pays exigent d'un jeune homme son départ pour une expédition lointaine où il aura à risquer sa vie ; que l'appel de Dieu se fasse entendre pour une vocation d'apôtre, de missionnaire ou de religieux, et il faudra à la mère et à son enfant des forces que seule l'Eucharistie pourra donner.

Le devoir ! Il est encore plus douloureux à accepter quand il se présente sous la forme d'une séparation définitive. Un jour vient dans les familles où les tombes s'ouvrent, où la mort parfois fauche les plus jeunes, laissant désemparés les parents et les aînés. Qui sera là debout pour relever les courages et sanctifier les larmes? Qui sera là pour parler le langage de la foi et pour faire s'incliner généreusement les cœurs meurtris sous le coup qui les frappe? Qui sera là?... La mère à l'âme eucharistique.

Il est d'autres deuils qui meurtrissent le cœur de la mère et doivent la trouver debout ; ce sont les séparations morales créées par le péché mortel. Ah ! ces fils de tant de sollicitudes, ces vies jalousement gardées : les voir ainsi fuir le chemin de la vertu et se laisser entraîner fougueusement vers le plaisir et vers le mal, quel déchirement et quelle agonie! « Il est raconté, dit Mgr Mermillod, dans les Livres Saints qu'Agar, chassée des tentes d'Abraham, s'enfonçait dans le désert, son enfant à la main ; le soleil était ardent sur sa tête et le sable lui brûlait les pieds. Son fils, dévoré de soif, gémit et va mourir sous ses yeux ; elle s'arrête un moment et cherche avec anxiété quelque secours ; l'horizon est de feu, nulle part cette goutte d'eau qu'elle payerait de sa vie. Désespérée, elle dépose l'enfant sous un palmier et s'enfuit en disant : « Du moins je ne le verrai pas mourir » ; mais elle revint bientôt, car elle n'était pas loin. Elle entend les soupirs de son fils devenir plus faibles ; folle de douleur, elle

tombe à genoux et pousse un cri qui retentit jusque dans les profondeurs des cieux ; Dieu l'entend, et, vaincu par les larmes, fait jaillir une source à ses pieds. Comme Agar, votre fils, fût-il mourant, vous pouvez, vous, sa mère, par un cri, par une larme, faire jaillir la source qui le ressuscitera. Sainte Monique ressuscita Augustin. »

Ici semble se terminer le rôle de la mère qui, orientée par l'Eucharistie, a orienté la vie de ses enfants. Celle qui berce l'enfant dirige le monde, celle qui parle à l'enfant dirige l'éternelle destinée de l'homme.

La Communion fréquente et quotidienne dans les associations de jeunes filles

RAPPORT DE Mme DE NOAILLAT-DEVUNS

I. — L'Eucharistie et les jeunes filles au cours des siècles.

Cent fois, au berceau comme au cours de la vie de l'Eglise, on se prend à répéter le mot du vieux Roi-Prophète perdu dans sa contemplation : « *Abyssus abyssum invocat.* L'abîme appelle l'abîme. »

Confondre la fausse sagesse des hommes, faire éclater sa seule puissance dans ce qu'il y a de plus faible au monde, tel semble être l'éternel dessein de Dieu. *Infirma mundi eligit.*

Aujourd'hui, le choix des organisateurs du Congrès international pour traiter le beau sujet qui m'a été confié en est une nouvelle preuve. Mais, après avoir simplement sollicité de vous, Messeigneurs, qui portez sur votre front l'auréole de l'onction divine et du savoir ; de vous, Mesdames, dont plusieurs auraient mérité mieux que moi cette faveur, une indulgence dont je sens toute la nécessité, permettez-moi d'affirmer que les jeunes devaient avoir une place d'honneur dans ce

Congrès eucharistique, car la première communiante des cieux et de la terre, ce ne fut ni un grand prêtre de la synagogue, ni un illustre savant, ni une austère prophétesse, ce fut une jeune fille, la Vierge Marie, qui conserva pendant neuf mois en son sein le corps, le sang, l'âme et la divinité du Christ Jésus.

Abyssus abyssum invocat. Il avait regardé la bassesse de sa servante et il en avait fait sa Mère en se communiant à elle!

Ce fut une vierge devenue mère, gardant inviolées les deux plus belles auréoles de la femme, qui nous donna la première l'exemple du fruit personnel qu'on doit retirer de la communion et du fruit qu'on doit en transmettre au monde.

Et, ô merveilleuse économie divine, immuable ; tandis que les siècles passent avec les hommes, alors que le prêtre a seul le droit d'immoler l'Hostie et d'enseigner l'Eucharistie... ce sont d'autres jeunes filles que le Christ choisit pour exalter son sacrement d'amour... C'est Catherine de Sienne qui en parle avec des lèvres embrasées, et pendant des mois, aux yeux étonnés du moyen âge, prend l'Hostie comme seul pain de son âme et de son corps. — C'est Julienne du Mont-Cornillon qui demande à son évêque, Robert de Liége, et obtient d'Urbain IV que Jésus Hostie ait son office propre et processionne solennellement dans les rues de nos campagnes et de nos cités terrestres qu'il daigna jadis fouler de ses pieds divins.

C'est par Marguerite-Marie que Jésus, transperçant les voiles de son Hostie, fait rayonner les flammes de son Cœur sur le monde. C'est par une toute jeune fille de douze ans, Bernadette, que la Vierge Marie appelle les foules à venir à elle afin qu'elle les conduise aux piscines qui miraculent les corps, aux piscines de la pénitence qui miraculent les âmes et à la Table sainte qui redonne la vraie vie aux anémiés et aux mourants. C'est Marie-Eustelle, de Saintes, dont la vie se consume en actes et en paroles pour Jésus Hostie. Et Mlle Tamisier était une jeune fille quand sa grande âme conçut les Congrès eucharistiques,

quand elle écrivait, en 1884 : « Lourdes est un chantier de reconstruction (morale) ; j'y voudrais un concours immense des villes et des villages, bannières en tête, autour de l'Hostie. » — Et quand elle traçait, en 1885, ici même, ces lignes de foi intense : « L'Immaculée, c'est le moule de Jésus, c'est le moule de tous les saints, le moule où il faut se refondre pour se refaire... le moule des familles comme des individus et des patries comme des familles. »

Qui nous donnera le secret de pareilles lumières et de telles condescendances divines?

Abyssus abyssum invocat. C'est le Dieu voilé « qui cache ses secrets aux puissants et aux superbes et les révèle aux petits et aux humbles ».

Et après avoir esquissé rapidement dans mon premier point les rapports de l'Eucharistie et des jeunes dans le passé, voyons en second lieu comment le décret de la Communion fréquente fut accueilli par les jeunes, les résultats qu'il obtint, puis nous terminerons par les fruits en déduisant de ces faits les vertus que les communiantes fréquentes opposent et opposeront de plus en plus à l'esprit sceptique du XX[e] siècle.

II. — Accueil et résultats du Décret *Sacra Tridentina Synodus* parmi les jeunes.

Mesdames, toute notre sécurité vient de ce que nous sommes non des enseignantes mais des enseignées de l'Eglise infaillible ; aussi n'a-t-on jamais ouï parler d'hérésiarques femmes, encore moins d'hérésiarques jeunes filles. Et tandis que les beaux esprits inconscients de leur jansénisme la discutaient, les jeunes filles ouvraient toutes grandes leurs âmes à la parole de Pie X, transmise par nos évêques et nos prêtres. Il y a de telles affinités entre les âmes qui éclosent à la vie et l'Eglise qui renouvelle sans cesse sa jeunesse comme celle de l'aigle! Le mystère eucharistique, qui rebute les orgueilleux, les cœurs purs le boivent sans effort, comme ils ont bu le lait maternel,

comme l'abeille vole naturellement au calice des fleurs. Comme confirmation de cela, citons des exemples pris, parmi tant d'autres, dans trois Associations florissantes, exemples que nous compléterons de quelques chiffres cités par un patronage.

a) LES ENFANTS DE MARIE

L'Association entière embrassa généreusement la pratique du décret du 25 décembre 1905. Je dis généreusement, car, bien que le don de Dieu dépasse tous les efforts humains, il en demande à ces jeunes filles appartenant souvent aux classes travailleuses. Les jours de semaine, elles sont obligées de venir à une Messe matinale et de retourner hâtivement à l'atelier ou au magasin. On les reconnaît à leur médaille, triomphatrice du respect humain, à leur recueillement, à leur tenue modeste, surtout à ce sérieux que donne à leur jeune âge le contact du surnaturel et qui contraste noblement avec les airs mutins et gavroches des midinettes trop laïques ou même avec la désinvolture de gestes et de toilettes des habituées des Messes de midi. Au sortir de leurs communions ferventes, des cérémonies où elles ont suivi, paisiblement enveloppées de leurs voiles blancs et cierges en main, l'ostensoir d'or, elles portent, à travers nos rues paganisées, aux affiches voyantes et aux toilettes tapageuses, un parfum d'innocence et un reflet du ciel dont le blasé peut rire mais qui fait penser à la masse : « Il y a tout de même quelque chose au-dessus de nous, et celles-là l'ont vu ou senti... » A leur insu, la vraie vie transparaît en elles. Dans un intérieur ouvrier, noir à tous points de vue, où nous tentions de ramener aux pratiques religieuses les parents égarés, le père nous dit : « Vous savez, on n'est pas si malhonnête que cela ; je pourrais vous montrer la robe blanche de mon aînée. Elle la met pour faire sa communion plusieurs fois l'an, et elle a le droit de la porter, sa robe blanche, ma parole d'honneur ! » C'était le mystère de Jésus passant dans l'âme humaine et l'entourant d'un vêtement de pureté...

Et maintenant que les bonnes Sœurs se raréfient, hélas ! dans les quartiers populaires, quand les passions violentes s'éteignent au soir de la vie, c'est à une jeune fille de la Congrégation qu'on a recours pour que le mourant « fasse ce qu'il a à faire ». On ne se trompe pas de porte, on frappe chez celle qui a tant de fois passé, avec Jésus, toute blanche parmi les turpitudes de ce monde. Elle prévient le prêtre, fait revenir ce Jésus dans les intérieurs purifiés, et prépare au baiser de paix ceux qui ont oublié, blasphémé, peut-être haï pendant de longues années.

« Faire bien mourir ceux du quartier ou de la rue, c'est la grâce du pauvre qui, en faisant prévenir le prêtre par la congréganiste, rend à un voisin ce que le voisin a fait pour un de ses vieux parents », me disait un jour M. Lesêtre, alors curé de Saint-Etienne-du-Mont, au sujet des nombreuses conversions tardives du quartier Mouffetard. Mais faire bien vivre vaut mieux encore. Et nulle jeune fille qui s'approche souvent de la Table sainte dont le foyer ne répande ses flammes éclairantes et purifiantes. Chez elles d'abord, elles font faire les prières, étudier le catéchisme des petits frères et sœurs. Au dehors, voyons la jeunesse féminine à l'œuvre, à la paroisse de Vaugirard, par exemple. Ce sont les jeunes filles qui chantent, qui catéchisent, qui préparent en partie la belle vente de charité. Que dis-je? ce n'est point assez ; elles parcourent la paroisse, recueillent les pauvres malades et, sous la direction de l'excellent clergé, préparent le train de Lourdes où elles se transforment en infirmières. Est-ce tout? Pas encore... elles se font dizainières de la Ligue patriotique afin de s'asseoir au foyer de leurs adhérentes et d'y porter la lumière catholique... Mais le bruit de tant de péchés mortels monte des rues de la capitale à leurs oreilles comme un flot mugissant. Et pourquoi tant de péchés mortels? C'est parce que Jésus, le bon Jésus que plusieurs reçoivent chaque jour dans leur cœur, n'est pas connu ! S'il était connu, il serait impossible de ne pas l'aimer, et donc de l'offenser mortelle-

ment ! Alors, le dimanche, après la communion de 6 heures, elles se mettent à faire connaître le Crucifié en vendant la *Croix*, le *Pèlerin*, l'*Echo du Noël*, etc. Elles commencent par une douzaine, continuent par une centaine et atteignent aujourd'hui à une vente de 300 par semaine, 15 600 par an et 1 200 romans de la Bonne Presse.

Tour à tour réchauffées, rafraîchies, pacifiées par la divine Hostie, elles ne craignent ni les bises glaciales sifflant aux porches de l'église, ni les chaleurs torrides, ni les bousculades de la foule. Elles ont été tout droit au meilleur moyen d'apostolat. Elles ont compris le grand principe tant répété par les Pères : La foi est la source de la charité... et elles ont commencé à faire des communiants à la vérité pour obtenir un jour des communiants à l'Amour !

b) AU VAL NOTRE-DAME

Pénétrons maintenant au delà des frontières où une loi juive a exilé les meilleures des Françaises, au Val Notre-Dame, couvent dirigé par les Dames de l'Assomption. En parlant d'elles parce qu'il est toujours doux à des enfants de saluer leurs Mères, et de telles Mères ! je rends hommage aussi à celles du Sacré-Cœur, de Sion, de Nazareth, de la Retraite, leurs émules dans le bien.

L'instruction y est poussée très loin par ces dames qui possèdent toutes le latin et parlent souvent trois, quatre et cinq langues ; les arts d'agrément y ont pour professeurs celles qui ont peint les merveilleuses fresques du cloître d'Auteuil devant lesquelles se sont extasiés d'excellents artistes modernes. Cependant, toutes ces pauvres bribes de savoir humain sont comptées pour rien en comparaison des solides vertus religieuses dérivant du culte de l'Hostie. Elle y rayonne du matin au soir dans son ostensoir d'or devant les moniales, qui, à l'adoration perpétuelle, joignent la psalmodie du grand office avec le doux rythme bénédictin. Tout y préparait donc un enthousiaste accueil au décret *Sacra Tridentina Synodus*

du 25 décembre 1905 et aux instances de la Congrégation du Concile (15 septembre 1906). Le P. Lintelo, l'ardent apôtre de l'Eucharistie, y prêcha alors un triduum qui entraîna un mouvement général, à ce point que la communion quotidienne devint bientôt le régime normal de toutes les élèves catholiques. Le décret *Quam singulari* (8 août 1910) devait faire accourir à la Table sainte les benjamines, et avec un tel élan, une telle ferveur, que les hérétiques et schismatiques en furent profondément remuées, et que, depuis lors, les conversions se font plus nombreuses. Le pensionnat ainsi que l'orphelinat situé sur la frontière sont devenus dans toute la force du terme des pensionnats eucharistiques. Jugez-en : Au Val, sur 80 jeunes filles, absentes pour les vacances presque un tiers de l'année, il y a en moyenne 17 225 communions (plus que dans beaucoup de nos paroisses de villages de 800 à 1 000 habitants), ce qui donne, si l'on compte 265 jours de présence, 1 950 communions par mois et ainsi plus de 65 communiantes quotidiennes.

Et les résultats? Ah ! l'Hostie, c'est toujours le Jésus de l'Evangile : « *Jesus transit benefaciendo*, Jésus passant en faisant le bien. » L'aumônier et les Mères nous écrivent : « Le sens chrétien est plus goûté, les caractères s'assouplissent, il y a plus d'esprit de sacrifice, partant plus de gaieté et d'entrain ; on apprécie plus la liturgie dont l'Eucharistie est le centre, on aime le Pape d'un amour fervent, extraordinaire à ce jeune âge... » Une fillette disait : « C'est le Pape qui m'a fait avoir Jésus tous les jours ; aussi je lui dis à chaque communion : « Je vous en supplie, placez-le dans le ciel tout de suite après la Sainte Vierge ! » Une autre affirmait : « Maintenant que je communie tous les jours, je comprends qu'il faut aimer Notre-Seigneur plus que ma maman ; elle m'aime depuis huit ans seulement, et Notre-Seigneur depuis l'éternité. »

Plus tard, dans le monde, ces communiantes quotidiennes sont au premier rang dans l'apostolat de la famille, des œuvres

de zèle et par la dignité de leur vie. Dans ce parterre de lis, arrosé du sang eucharistique, elles ont compris ces paroles qui résument les fruits permanents des décrets sauveurs. « L'action de grâces d'un communiant quotidien commence seulement à l'église, elle se continue sa vie entière. Le matin, il va chercher le feu pour que ce feu l'enflamme, et tout son jour terrestre doit être une traînée de lumière. »

c) PARMI LES CERCLES D'ÉTUDES DES JEUNES

Comme troisième exemple, dirigeons nos regards sur les Cercles de jeunes dans la Ligue patriotique. Sauf à Quimper, dont le programme est un peu plus large, on peut dire que presque toutes les autres sections naquirent à l'ombre de l'autel et que l'étude et l'action y eurent comme principal objectif de ramener les âmes à l'autel. Telle celle de Dôle, où la première fondatrice de ces cercles en jeta les bases dans une sacristie avec une cinquantaine de membres qui, sous l'heureuse direction de la présidente, s'accrurent jusqu'à une centaine. Plus tard, en 1909, ce fut après une communion générale au pèlerinage de Notre-Dame de Liesse que la même apôtre jeta aux oreilles enthousiastes de son jeune auditoire les semences de plusieurs groupes. A la première réunion du Cercle d'Hirson, nous osâmes parler de la communion fréquente comme de la base solide de tout apostolat, et quelques mois après, sa directrice nous écrivait : « Réjouissez-vous, nos jeunes comblent vos désirs, elles ont établi le roulement de la communion perpétuelle, se succédant chaque jour de la semaine à la Table sainte. »

Ah! nos désirs, ils croissaient toujours, ils n'étaient assouvis ni par les Pèlerinages-Congrès dus aux intentions de notre Cercle de jeunes de Perpignan, ni par leurs petites missions apostoliques où elles entraînaient les jeunes des villages voisins à former des chœurs de chant autour de l'Eucharistie, ni par les jeunes d'Indre-et-Loire qui, sur l'appel de leur archevêque

vénéré, s'offraient comme catéchistes volontaires pour conduire les petits à Jésus Hostie, ni par celles d'Arpajon qui, à notre demande, devenaient presque d'héroïques colportrices des bons journaux jusque sur les marchés publics. Nous osions vouloir davantage. Nous désirions à travers tous nos groupes d'un diocèse un roulement de communions collectives, de journées d'adoration et de réparation, chaque jour du mois étant assigné d'avance à un Comité. L'idée, déjà lancée dans plusieurs Congrès eucharistiques, fut réalisée dans le diocèse de Tours après son Congrès de mai 1913 qui groupa 4 000 personnes ; dans celui de Versailles, après son grand pèlerinage de Montmartre en juin 1913 ; dans la Seine et les Pyrénées-Orientales et d'autres pays encore. Bientôt les jeunes suivirent l'exemple de leurs aînées. Mais leurs Cercles, encore trop peu nombreux pour former la chaîne de journées adoratrices et réparatrices mensuelles à l'intérieur des diocèses, en franchirent les barrières. Et c'est d'un bout à l'autre de la France que nos jeunes filles, à l'instar de leurs frères de la Jeunesse catholique, se tendent les mains et unissent leurs cœurs pour y faire triompher dans une chaîne de communions organisées Jésus Hostie, Roi des jeunes, et répéter avec elle : *Juvenes et virgines, laudate Dominum !* Que rendra la jeunesse au Seigneur pour tant de biens dont il l'a comblée. Elle prendra le calice du salut et invoquera le nom du Seigneur sur la patrie coupable ! Puisque les impies sapent sans relâche le règne social du Christ Jésus, ce sera aussi socialement, aussi collectivement et officiellement qu'il leur sera possible que nos jeunes communieront, adoreront et répareront, afin de détourner les foudres vengeresses et de rouvrir sur la France les abîmes de l'infinie Miséricorde (1).

---

(1) Nous pensions terminer ici la liste de nos exemples, nous proposant d'ailleurs d'animer la discussion par ceux des Noëlistes dont « Nouvelet » voudra bien nous parler lui-même avec l'affection du Père pour ses enfants. Mais quelques personnes, moins frappées par l'éloquence des faits eucha-

III. — Bienfaits spéciaux que les jeunes filles retirent de la communion fréquente au XX[e] siècle.

Après la trop pâle photographie de trois Associations actuelles, prises du point de vue eucharistique, jetons un regard sur l'avenir.

Humainement parlant, il serait bien sombre, au début de ce xx[e] siècle, tant les passions de l'enfer ont déchaîné celles de l'ambition et de la volupté. Mais il n'y a pas de nuit que le Soleil eucharistique ne puisse transformer en jour.

Aussi bien l'avenir est aux jeunes, *il ne faut pas qu'elles le subissent, il faut qu'elles le fassent.*

Certes, les courants du mal semblent irrésistibles, mais celle qui boit le sang et mange la chair d'un Dieu a en elle-même la force divine. Elle est donc capable de renverser tous les obstacles humains. Elle est apte à remonter tous les courants du monde et à voguer en sens contraire.

Des tableaux que nous venons d'ébaucher à larges traits nous pouvons conclure que les jeunes filles des pensions, des patronages, des Cercles d'étude qui, grâce aux décrets de 1905 et de 1908, sont devenues des communiantes fréquentes ou quotidiennes, retirent de la Table sainte des vertus en opposition directe avec le monde semi-païen du xx[e] siècle.

---

ristiques que par celle des chiffres, nous ont demandé d'en citer d'autres encore. Pour les Enfants de Marie, mêlées au reste de la paroisse les jours de communions, les plus zélés directeurs, entre autres celui de Saint-Lambert de Vaugirard, affirment l'impossibilité des évaluations exactes de communions avant ou après le décret. Pour les patronages, tous ceux que je connais seraient à mettre à l'ordre du jour. Pour répondre à de justes désirs, je mentionne, outre celui de Montceau-les-Mines, celui de Sainte-Germaine, à Marseille, sur la paroisse de Saint-Adrien, sur lequel voici des détails frappants : Avant le décret, sur 200 enfants, il y en avait 60 communiant aux quatre grandes fêtes et 80 à Pâques. Depuis le décret, sur 250 enfants, il y en a 85 communiant aux quatre grandes fêtes, 190 à 200 à Pâques, 30 chaque *dimanche* et 3 tous les jours. Toutes les petites font la première Communion précoce et 12 à 15 continuent, depuis trois ans, à s'approcher chaque semaine de la Table sainte.

A son égoïsme outrancier, elles commencent à opposer leur dévouement familial et social.

A sa licence effrénée, leur modestie chrétienne. A sa lâcheté apeurée, la fierté de leurs convictions religieuses.

a) DÉVOUEMENT FAMILIAL ET SOCIAL

Ah ! comme on frémit en pensant à ces têtes de jeunes filles, tellement encombrées de chiffons, de tennis, de soirées et, dans les classes populaires, de bals et de cinéma, qu'elles sont vides de tout idéal et se font le centre égoïste de leur famille, puis courent à la recherche du mari qui leur permettra de continuer ce train... de plaisir pour elles... de purgatoire pour les autres !

Comment, au contraire, ne s'occuper que de soi, lorsqu'on reçoit chaque jour le Christ Jésus qui a sacrifié tout ce qu'il avait, le sang de ses veines jusqu'à la dernière goutte, ses membres jusqu'à d'indicibles souffrances, son honneur jusqu'aux pires outrages sur l'autel du monde entier ! Comment vivre en égoïste lorsqu'on possède Celui qui a fait sa prière universelle, son sacrifice universel, son Eglise universelle, et seul a le droit de nous pousser à l'apostolat familial, aux catéchismes, aux œuvres de zèle, parce que seul il nous a donné l'exemple du dévouement poussé jusqu'aux extrêmes limites.

La formule de vie de nos communiantes fréquentes est donc devenue et doit de plus en plus être celle-ci :

Le Christ nous a aimés et s'est livré pour nous.

Nous aimerons nos frères, et nous nous dévouerons pour eux.

b) MODESTIE CHRÉTIENNE

Fréquentant un Dieu voilé, nos plus assidues communiantes ne se présentent plus qu'enveloppées de vêtements toujours soignés, parfois élégantes selon leur rang, mais de vêtements sobres et chrétiens et non de transparents.

Leur exemplaire est et sera de plus en plus la grâce idéale de simplicité qui parait la Sainte Vierge.

Mangeant la chair trois fois sainte et immolée, elles ne peuvent, elles ne doivent plus se présenter aux yeux des hommes comme des idoles de chair ; elles laisseront aux demi-mondaines, aux théâtres et aux cafés-concerts les désinvoltures de gestes et les scandaleux déshabillés. Mieux encore, elles réagiront par leurs exemples, prieront et se mortifieront pour leurs sœurs égarées. Oui... élites, non pour faire descendre les hommes en descendant jusqu'à leurs passions, mais pour les élever jusqu'à en faire des élus !

c) FIERTÉ DE LEURS CONVICTIONS RELIGIEUSES

Le monde est plein de respect humain et de lâcheté, il a peur de se mettre du côté du Christ parce qu'il le voit *muet, moqué, combattu.*

Mais, à la lumière eucharistique, les vrais horizons s'ouvrent pour nos jeunes filles.

Jésus Hostie *muet !* Mais c'est lui *qui a fait parler* le Dante, Corneille et Lacordaire. C'est lui qui inspire à ses plus haineux adversaires tout ce qui, dans leurs écrits et lois, porte encore la trace de la loi d'amour qu'il a écrite avec le sang du Calvaire et écrit tous les jours avec le sang eucharistique.

Jésus Hostie *méprisé !* Mais c'est *pour l'exalter* que sont surgies de terre jusqu'aux cieux les merveilleuses dentelles de pierre et de marbre de nos cathédrales, que se sont immortalisés le ciseau ou le pinceau des plus grands artistes !

Jésus Hostie *combattu, battu !* Mais c'est lui *l'auteur de tous les vrais triomphes.* C'est pour lui que les conquistadors ont repoussé les Sarrasins, que Colomb a découvert un nouveau monde. C'est avec l'Hostie au cœur que Sobieski a barré la route de l'Europe aux Turcs et Jeanne d'Arc renversé les bastilles anglaises !

La conclusion s'impose : en se mettant hardiment du côté

de Jésus Hostie, nos jeunes filles se mettent avec celui qui vaincra le monde demain comme hier.

Comme les autres crient leur laïcisme, elles crieront donc leur catholicisme par leur tenue, leurs chants d'église, leurs processions solennelles, leurs catéchismes, leur apostolat familial et social.

Comme les autres recherchent, pour accorder leur main, la fortune et les places, elles proclament déjà et proclameront afin de changer le faux esprit du monde, qu'elles désirent des catholiques militants et les reconnaîtront à la fraction du pain eucharistique, sûres que jamais elles ne rencontreront plus de délicate affection que chez ceux qui saluent chaque jour la Vierge Marie non pleine de force, mais pleine de grâce !

Elles rediront au Christ : O Jésus Hostie, s'il dépendait de nous, nous n'aurions d'autres gouvernants que ceux qui, en corps, publiquement, t'auraient reconnu comme le Roi social, national de la France, et les voiles de nos vaisseaux pleureraient tes douleurs, et à l'Elévation des Messes militaires les tambours battraient aux champs pour exalter ta gloire.

Au moins par notre vie tout entière, par nos Ligues et Associations, nous proclamerons que nous sommes tes humbles et fières sujettes.

Nous ferons tout notre possible et tu feras le reste !...

Comme Agnès et Cécile préparèrent le triomphe des premiers chrétiens parce que sur leur poitrine brillait ton Evangile, et dans leur cœur vivait ton Hostie !...

VŒUX

1. Que pour acheminer à la communion quotidienne, on préconise, après la communion du dimanche et du vendredi, celle du samedi en l'honneur de la Sainte Vierge.

2. Que pour rendre les Associations de jeunes filles de vraies œuvres eucharistiques, on organise parmi leurs membres ou leurs groupes une chaîne de communions.

3. Que la tenue des jeunes filles communiant fréquemment soit pour les autres un modèle de modestie chrétienne.

L'Eucharistie et l'influence sociale de la femme

RAPPORT
DE S. G. Mgr MARTIN DE GIBERGUES
évêque de Valence.

Mesdames,

L'influence sociale du christianisme n'est plus à démontrer. Elle n'est contestée par aucun esprit de bonne foi ; elle s'impose comme un fait irrécusable. Elle a arraché à des libres penseurs les plus beaux hommages. Nous avons entendu un positiviste comme Taine dire du christianisme qu'il avait « créé la conscience », et le comparer à une « grande paire d'ailes soulevant l'humanité au-dessus d'elle-même ».

Or, la part qu'ont eue les femmes chrétiennes dans cette rénovation sociale, prodigieuse et sans précédent, a été reconnue et saluée par les plus grands écrivains.

Et c'est bien le christianisme qui a été la cause évidente de ce renouvellement sans pareil de la face du monde, et tout spécialement de l'influence considérable que les femmes y ont exercée.

Avant Jésus-Christ, en effet, sauf quelques exceptions qui se sont produites avec éclat dans le peuple juif, l'influence sociale de la femme était nulle. Que dis-je ? Au moment où la civilisation païenne jetait son plus bel éclat à Rome, la femme ne comptait pas dans la société : c'était un être abaissé et dégradé, ce n'était guère qu'une esclave.

Créée à l'origine comme « une aide semblable à l'homme », destinée dans le plan divin à être pour l'homme un ange de salut et de bénédiction, la femme avait été infidèle à son sublime apostolat : ou plutôt elle l'avait retourné contre l'homme. Elle avait reçu mission de le sauver et elle l'avait perdu. Aussitôt le châtiment était venu, terrible : « Tu seras sous la puissance de l'homme. »

Et voici que l'histoire nous montre depuis les origines du

monde jusqu'à Jésus-Christ, en traces profondément douloureuses et parfois sanglantes, les effets de la sentence prononcée par Dieu contre la femme coupable. Celle-ci a perdu toute grandeur, toute noblesse. Elle s'est vu enlever tous ses droits et sa dignité au foyer domestique et dans le monde. Elle n'est plus une aide et un secours pour l'homme dans le rang élevé où l'avait placée l'acte créateur ; mais elle est devenue son esclave, c'est-à-dire sa propriété, sa chose. C'est la domination tyrannique et le droit brutal d'un côté ; de l'autre, la sujétion la plus complète et l'abjection absolue dans une dégradante et universelle polygamie. C'est assez dire la nullité de toute influence sociale de la femme dans l'ancien monde.

Mais voici venir le libérateur. Jésus réhabilite la femme en lui rendant à la fois son innocence et sa dignité et, par là même, sa puissance sociale.

L'unité et l'indissolubilité du mariage arrachent la femme à l'antique servitude en faisant d'elle, à nouveau, l'égale de l'homme ; la compagne destinée à l'aider et le soutenir dans sa mission ici-bas. La doctrine de la grâce, en nous montrant dans toute créature baptisée un être de race et de nature divine, donne à la femme une puissance et un prestige supérieurs. Et l'une d'elles, par la maternité divine, Marie, s'élève à une hauteur que nul homme n'atteindra jamais.

Par ces trois dogmes du mariage, de la grâce et de la maternité divine de Marie, le christianisme conférait à la femme, avec une grandeur sublime, une influence de premier ordre sur les destinées sociales.

Et, en effet, depuis l'apparition du Christ sur la terre, les femmes prennent immédiatement conscience de leur mission, et on peut suivre leur influence, en traces lumineuses, à travers dix-neuf siècles d'histoire.

Elle commence avec la Samaritaine, qui amène à Jésus les gens de sa cité. Elle se continue avec les saintes femmes, que le divin Maître charge, en quelque sorte, d'aller évangéliser les apôtres eux-mêmes par ces paroles : « Allez et dites aux dis-

ciples et à Pierre que je suis ressuscité et qu'ils se rendent en Galilée pour me voir. »

Au Cénacle, la mission chrétienne de la femme est définitivement constituée en même temps que celle des apôtres. Les saintes femmes étaient là sous la conduite et l'égide de Marie, et elles furent, comme les apôtres, remplies du Saint-Esprit, le jour de la Pentecôte.

Dès lors, leur apostolat ne tarda pas à envahir le monde. Elles suivirent les apôtres comme elles avaient suivi Jésus-Christ. Elles se firent partout les auxiliaires intelligentes et dévouées du zèle sacerdotal. Elles se groupèrent aussi en communautés religieuses pour augmenter leurs forces en les mettant en commun ; et les voilà au service des pauvres, des malades, des abandonnés, des petits, des humbles; les voilà secourant toutes les misères, consolant toutes les afflictions, soulageant toutes les infortunes. Les voilà aussi dans la famille, dans la société, partout, ménagères aussi discrètes qu'empressées, aussi prudentes que dévouées, aussi humbles qu'actives, exerçant l'apostolat le plus ignoré, le plus obscur, le moins brillant, le plus ingrat, mais le plus méritoire, le plus efficace, le plus fécond.

Parfois, cependant, leur apostolat éclate en vertus si élevées, si héroïques, et en bienfaits si étonnants, qu'elles ne peuvent dérober leurs noms aux hommages de l'Eglise et aux acclamations enthousiastes des fidèles. Ce sont les Marie-Madeleine et les autres Marie de l'Evangile ; ce sont les Paule, les Marcelle, les Hélène, les Monique, les Clotilde, les Blanche, les Claire, les Jeanne d'Arc, les Chantal, les Catherine de Sienne, les Thérèse... et des milliers d'autres que l'Eglise a placées ou placera dans l'avenir sur ses autels, pour témoigner hautement en faveur de cette mission d'apostolat que les femmes chrétiennes ont reçue de Dieu et qu'elles se transmettront jusqu'à la fin des temps pour le salut d'une multitude d'âmes.

Or, qui ne voit le rôle prépondérant de l'Eucharistie dans cette prodigieuse influence que les femmes ont exercée ainsi sur la société ?

Supprimez, par hypothèse, l'Eucharistie du dogme catholique. Sans doute, la doctrine du mariage et celle de la grâce auraient pu suffire à rendre à la femme sa dignité et ses droits perdus sous le règne du paganisme.

Mais d'abord l'Eucharistie souligne cette dignité et ces droits avec une force spéciale. Le jour où l'esclave pouvait s'agenouiller à la même table que sa maîtresse, manger le même pain de vie, se transformer comme elle en un autre Christ, au point de s'écrier avec saint Paul : « Je ne vis plus, mais le Christ vit en moi », ce jour-là toutes les distances s'effaçaient, toutes les barrières tombaient ; ce jour-là l'une et l'autre devenaient manifestement deux sœurs, deux égales, reines l'une et l'autre et de même race divine.

Les *Constitutions apostoliques* (II, 58) nous font saisir sur le fait cette influence de l'Eucharistie pour rétablir l'égalité au sein du peuple chrétien. Les fidèles sont réunis, la célébration des saints mystères commence. « Si, tous les sièges étant occupés, on voit entrer un pauvre, un homme de condition vile, le diacre s'emploie de tout son cœur à lui procurer une place... Une diaconesse doit assister de même les femmes qui entrent, sans distinction entre les riches et les pauvres. » C'est bien l'égalité parfaite. « Toute différence est supprimée ici, dit saint Jean Chrysostome (1) ; la table du Seigneur est la même pour le riche et le pauvre, l'esclave et le libre. » « Il arrivait même, dit toujours saint Jean Chrysostome, que le maître, encore catéchumène, sortait de l'église pendant les saints mystères, tandis que le serviteur baptisé restait ; et de même la maîtresse se retirait pendant que l'esclave demeurait. » (2)

Le rôle de l'Eucharistie, pour rendre à la femme comme à l'esclave leur dignité et leurs droits, est pris ici sur le vif. Et saint Jérôme en fait la remarque expresse lorsqu'il écrit à

(1) *Hom. in Sanctum Pascha* 3, 4.
(2) *Hom. de Resurrectione* 3.

Eustochium : « Si tes servantes veulent avec toi se vouer à la virginité, ne prends pas vis-à-vis d'elles des allures de maîtresse. Vous avez le même Epoux, vous recevez ensemble le Corps du Christ : pourquoi y aurait-il une différence entre vous ? » (1)

C'est à l'Eucharistie toujours, à la communion spécialement, que les *Constitutions apostoliques*, saint Jean Chrysostome, saint Jérôme et bien d'autres encore font honneur de cette dignité et de cette égalité vis-à-vis de l'homme, restituées à la femme par le christianisme.

N'est-il pas évident, d'ailleurs, que l'Eucharistie étant le cœur même de tous nos dogmes, le résumé et le centre de tous nos mystères, si le christianisme a eu quelque puissance et a produit quelques effets, c'est surtout par elle que cela s'est toujours fait.

Mais il y a bien plus à dire au compte de l'Eucharistie et de l'influence sociale de la femme. Car il ne suffisait pas de donner aux femmes une dignité et des droits qui leur permettent d'agir ; il ne suffisait pas de les constituer puissances sociales ; il fallait encore mettre cette puissance en mouvement, il fallait persuader aux femmes d'user de leurs privilèges et de se servir de leur force, il fallait vaincre en elles l'égoïsme, les obliger à sortir d'elles-mêmes, de leurs intérêts et de leurs plaisirs, de leur luxe et de leur oisiveté. Que dis-je? Aux premiers siècles de l'Eglise il fallait donner à des femmes, à des jeunes filles la force surhumaine de surmonter la faiblesse naturelle à leur sexe et de supporter les plus cruelles tortures. Il fallait donner aux Agnès, aux Blandine, aux Cécile, aux Catherine, le courage de donner leur sang et leur vie, le courage de regarder sans frémir les instruments de supplice et les bêtes furieuses. Il fallait donner aux Félicité et aux Perpétue, à une jeune mère allaitant encore son enfant, l'héroïsme contre nature de se séparer du fruit de leurs entrailles ou

(1) *Ep.* 22 *ad Eustochium.*

d'exhorter leurs fils à mourir devant elles ou après elles.

Et c'est ici le triomphe de l'Eucharistie. Elle est allée jusque-là : elle a transformé à ce point la faiblesse humaine. C'est qu'elle est un principe supérieur de force et de générosité apostoliques. Elle est une source inépuisable de dévouement. Elle est un foyer d'amour et donc un foyer toujours rayonnant de lumière, de chaleur et de vie, d'actions d'éclat et d'héroïsme. Nous entrons ici au cœur même de notre sujet : nous passons de la théorie à la pratique. Nous allons montrer dans l'Eucharistie l'âme de toute l'activité sociale de la femme chrétienne.

***

L'activité sociale de la femme se manifeste sur quatre champs divers : les salons, les œuvres, les pauvres, les cloîtres. Et partout, c'est l'Eucharistie qui est l'âme et la mesure de l'influence salutaire que la femme exerce sur la société.

1. C'est dans les *salons* surtout que se vérifie la parole de Fénelon : « Les femmes ont toujours eu la principale part aux bonnes ou aux mauvaises mœurs de presque tout le monde. » Mais qui déterminera le sens de cette influence. On peut dire hardiment : l'Eucharistie.

Regardez ces deux femmes dans le monde : l'une vit de l'Eucharistie, l'autre ne s'en soucie guère. Quelle différence dans leur mise, leur tenue, leurs pensées, leurs paroles, leurs actions, leur influence sur les autres !

Celle qui ne communie jamais, ou ne le fait qu'à Pâques ou à de longs intervalles, par formalisme peut-être ou acquit de conscience plus que par piété, comment va-t-elle se comporter ? Où trouvera-t-elle la volonté, et surtout la force, de résister à ces penchants terribles, à ces instincts violents parfois, qui poussent toute fille d'Eve à la coquetterie et au désir de plaire, à la jalousie, au succès, à l'impérieux besoin de régner sur les cœurs, au prix même des pires capitulations ?

Elle aura beau aimer son mari, ses enfants, sa mère ; je veux que la tentation ait moins de prise sur son cœur. Elle n'empêchera pas qu'à des heures de tristesse, comme il en est toujours dans la vie, ou qu'en présence d'assauts plus perfides livrés savamment par l'infernale diplomatie d'un libertin, elle ne soit en danger. Et qui sait si le sentiment du devoir suffira pour la retenir ?

Que sera-ce si elle n'aime pas son mari ni son intérieur ? Si elle est incomprise à son foyer, si elle souffre, si des besoins passionnés d'idéal et d'amour n'ont jamais été satisfaits ? Alors le monde deviendra l'eau rafraîchissante à laquelle son cœur vide et altéré aspire avec ardeur. La toilette, le succès, les compliments, les triomphes de vanité, telles seront ses préoccupations incessantes. D'effroyables pensées l'obséderont, et dans ses vêtements et ses allures, dans ses regards et ses gestes, dans ses paroles et ses actions, la pudeur sera constamment outragée. Qui dira les mauvaises pensées qu'elle inspirera, les sentiments coupables qu'elle fera naître, les cœurs qu'elle meurtrira, les foyers qu'elle désunira, le mal effrayant dont elle sera cause ? Il n'y a qu'un mot pour caractériser l'influence pernicieuse qu'elle exercera dans le monde : ce sera un *démon*.

Supposez, maintenant, une femme vivant de l'Eucharistie — je veux dire non seulement communiant, — car nous n'avons jamais prétendu que l'Eucharistie agissait toute seule sur une âme, — mais coopérant à l'action eucharistique en elle. Supposez cette femme dans les conditions morales les plus désavantageuses : cœur ardent, nature de feu et en même temps incomprise et délaissée à son foyer. Supposez-la en butte aux plus perfides tentations.

Mais elle a communié le matin : elle a rassasié son âme au divin banquet ; elle a rafraîchi son cœur « aux fontaines sacrées du Sauveur ». Elle a apaisé par des satisfactions divines ses instincts naturels de jouissance. Elle a versé dans l'âme compatissante de Jésus le trop-plein de la sienne. Elle s'est

reposée, comme Jean, entre les bras et sur la poitrine divine de son Epoux : elle a senti dans son cœur les battements du Sacré Cœur. Elle a vécu les paroles de l'Imitation : Quand Jésus est présent, tout est doux, et tout est amer quand il est absent. Celui qui s'appuie sur la créature périra parce qu'elle est fragile ; celui qui s'attache à Jésus sera affermi pour l'éternité.

Lorsqu'elle paraîtra le soir dans un salon, où la bienséance et le devoir l'auront amenée, et non plus la recherche du plaisir, que ses pensées seront nobles et pures ! Elle ne verra dans les créatures que l'image de Dieu. Elle verra Jésus en chacun de ceux qu'elle abordera : Jésus vivant dans les justes, Jésus offensé et crucifié dans les pécheurs. Epouse très aimante, elle s'oubliera elle-même pour ne chercher que les intérêts et la gloire de son divin Epoux. Ses pensées, ses paroles, ses allures, ses gestes, tout en elle sera dirigé au bien des autres, tout deviendra édification, source de saintes inspirations et de très purs sentiments.

Et que dire de sa toilette? Habituée à contempler Jésus enseveli sous les voiles de l'hostie, Jésus cachant pour son amour tous ses divins attraits et ses sublimes beautés, Jésus anéantissant sa propre gloire sous l'humilité du pain, comment ne rougirait-elle pas de se produire elle-même ? Comment n'aurait-elle pas honte de laisser paraître les séductions du mal ? Comment ne serait-elle pas pressée de voiler sur elle tout ce qui pourrait inspirer l'ombre même d'une mauvaise pensée ?

Comme Jésus, vivant en elle, elle n'aura qu'un désir : se cacher et se donner ; se cacher dans la parfaite modestie de ses mises et dans la sincère humilité de son cœur ; se donner dans la simplicité, l'affabilité, la bienveillance et la charité pour tous ; se donner pour donner Jésus vivant en elle, comme Jésus se donne pour donner son Père et son divin Esprit vivant en lui en unité de nature.

Oh ! qu'elle sera bienfaisante l'influence de cette communiante ! On ne l'approchera pas sans devenir meilleur. On sera

attiré à elle par la bonne odeur du Christ ; elle sera pour tous une édification, une lumière, un exemple. Elle pacifiera bien des cœurs, elle calmera bien des jalousies, elle relèvera bien des défaillances, elle séchera bien des larmes, elle inspirera à tous le sentiment du devoir, le goût du dévouement, de la charité et de l'apostolat. Elle sera l'ange de Dieu au service de la vérité et de la morale, de la vertu et du bien.

Ah ! Mesdames, d'où vient aujourd'hui dans tant de salons ce dévergondage effronté et cette disparition complète de tout sentiment de pudeur naturelle ? D'où vient cette rage effrénée de se produire, de jouir de la vie, et tous ces efforts sataniques de l'immoralité et de l'impureté coalisés contre la vertu ? Tout cela vient de ce que Jésus n'est pas au cœur de ces femmes qui, pour reprendre la pensée de Fénelon, ont tant de part aux mauvaises mœurs de presque tout le monde.

Et comment Jésus serait-il dans leur cœur ? Elles ne communient pas, ou elles le font si rarement et si mal. Seule l'Eucharistie connue et aimée, désirée et cherchée, l'Eucharistie devenant, par la communion, foyer de vie et source d'activité, pourrait changer leur cœur et faire de ces démons des anges et des apôtres.

Que les femmes du monde communient souvent et bien. Jésus Hostie créera en elles un cœur nouveau dans lequel il fera passer son divin Esprit. Elles comprendront que, portant Jésus et vivant de lui, elles doivent donner Jésus et vivre pour lui. Et, déjà, le seul sentiment qu'elles le portent fera qu'elles le donneront presque sans s'en douter. Et plus elles se transformeront en lui, plus elles le feront rayonner autour d'elles, plus elles exerceront dans les salons cette influence chrétienne et bienfaisante qui leur donnera part aux bonnes mœurs d'un grand nombre.

2. Dans les *œuvres*, comme dans les salons, l'Eucharistie est l'âme de l'activité sociale de la femme.

C'est une des gloires de ce siècle d'avoir vu naître tant d'œuvres de toutes sortes, où les femmes se groupent pour

exercer autour d'elles une action sociale et chrétienne et pour propager la foi et la vertu, la charité et l'apostolat.

Les deux grandes Ligues — Ligues des Femmes françaises et Ligue patriotique des Françaises — qui couvrent tous les jours la France d'un réseau plus serré et plus puissant, l'œuvre admirable des catéchistes volontaires constituée dans presque tous nos diocèses, les réunions de dames de charité pour la visite des pauvres et des malades, et tant d'autres œuvres du même genre, sont une démonstration éclatante de l'influence que les femmes peuvent exercer sur la société.

Mesdames, croyez-vous que sans l'Eucharistie, ces œuvres aient jamais pu se former ? Ou, du moins, que, sans l'Eucharistie, elles aient eu cette intensité de vie, cette puissance d'expansion, cette efficacité pratique ? Non, certes !

Celles qui en ont eu l'inspiration première, celles qui y jouent le rôle le plus actif, ce sont des chrétiennes qui vont sans cesse alimenter leur foi, leur amour et leur zèle aux sources divines de l'Eucharistie. Et quel est aussi le but principal poursuivi par ces femmes apôtres ? Amener les âmes à l'Eucharistie, leur faire mieux connaître, servir et aimer le Dieu caché sous les voiles de l'Hostie.

Et quelle sera enfin la femme d'œuvre idéale ? Celle qui ira plus souvent chercher au tabernacle, à l'autel, à la Table sainte ses inspirations et ses forces, celle qui se pénétrera mieux des méthodes d'apostolat prêchées par l'Eucharistie et qui les mettra plus fidèlement en pratique, celle qui, par son esprit d'humilité et de renoncement, de dépendance et de discipline, de soumission absolue aux autorités chargées de la conduire, réalisera plus parfaitement le vœu du Sauveur instituant l'Eucharistie comme le Sacrement de la parfaite unité de l'Eglise et faisant monter alors vers son Père cette ardente et sublime prière : « Qu'ils soient un comme nous. Vous, mon Père, en moi, et moi en eux, pour qu'ils soient consommés en un. »

En dehors de l'Eucharistie, cherchez un moyen d'inspirer

au cœur des femmes l'esprit de dévouement et d'apostolat, la volonté persévérante de travailler au relèvement de l'esprit chrétien en France, l'obéissance courageuse par l'abnégation de soi et de ses vues personnelles, l'unité d'action, enfin, dans l'amour et la charité, — en dehors de l'Eucharistie, vous ne trouverez rien.

Oh ! que saint Vincent de Paul avait raison de dire : « L'Eucharistie est l'oracle des pensées charitables. » Oui, c'est d'elle que viennent toutes les grandes inspirations et le courage persévérant de tous les dévouements apostoliques et utiles à la société. Et le bon M. Vincent s'écriait : « Ne ressentez-vous pas un feu divin brûler dans vos poitrines, quand vous avez reçu le corps adorable de Jésus-Christ ? » (1)

Oui, l'Eucharistie est l'âme et la vie de toutes ces grandes œuvres par lequelles nos admirables chrétiennes de France travaillent avec un zèle si digne de tous les éloges au relèvement de la religion et de la patrie.

3. Que dire maintenant du *service des pauvres et des malheureux*, des secours à porter à tous ceux qui souffrent et qui pleurent ?

Un sentiment naturel de compassion et de pitié suffira-t-il à arracher une femme à son confort, à sa vie de bien-être, à ses plaisirs et à ses vanités ? Je ne le pense pas.

La pitié naturelle pourra lui faire sacrifier quelque minime parcelle de cet or qu'elle répand à profusion pour ses toilettes, ses parfums, ses bijoux et ses folies mondaines. Mais — sans compter que ce même sentiment ne lui fera jamais donner autant que la charité et les besoins des pauvres exigeraient d'elle, — il ne l'arrachera pas à elle-même, à son intérieur ou à ses fêtes, pour la conduire dans les humbles et souvent infectes demeures des pauvres. Il ne lui fera rien donner de son temps ni de son cœur, de son affection ni de sa tendresse, de ces trésors dont les pauvres ont plus besoin même que de

(1) Abelly, *Vie*, t. II, p. 307.

secours matériels, pour être consolés dans l'amertume de leur détresse.

Au contraire — c'est ici le triomphe de l'Eucharistie, — tandis que l'égoïsme dit à la femme : Reste chez toi, songe à tes intérêts, à tes affaires et à tes plaisirs ; qu'irais-tu faire chez les pauvres, ces gens-là ne sont pas intéressants, ils ne songent qu'à t'exploiter ; tes aumônes ne serviront qu'à encourager leur paresse, il n'y a rien à faire avec le peuple... Jésus vivant au cœur de la communiante lui tiendra un langage tout opposé : Va aux pauvres, c'est moi qui te l'ordonne sous peine de rupture d'amitié entre nous. Tu as reçu, donne ; tu es riche de tous les biens de la nature et de la grâce, enrichis les autres. Et la voix de Jésus se fait précise, forte, persuasive, entraînante. Elle vient tour à tour du tabernacle, de la Table sainte, de l'autel, écoutez-la.

Au tabernacle, Jésus dit à la femme : Je viens du ciel jusqu'ici pour ton amour. Moi, le Tout-Puissant, je m'anéantis pour m'approcher de toi. Moi, la richesse infinie, je descends jusqu'à toi, la pauvreté suprême. Et toi, pour mon amour, ne voudras-tu pas sortir de ta maison pour pénétrer dans celle des malheureux ; ne voudras-tu pas quitter ta somptueuse demeure pour entrer dans leur modeste intérieur ? Ne voudras-tu pas porter à ces pauvres quelque chose de tes biens ? Ces pauvres, ce sont d'autres moi-même. C'est moi qui, pour éprouver ton amour, me revêts de leurs haillons et me cache sous leur détresse. Ils ne sont pas au-dessous de toi, ils sont au-dessus ; ils te dominent de l'auréole de gloire que je mets sur leur front en vivant en eux. Moi, je daigne descendre pour venir à toi ; toi, du moins, consens à monter pour venir jusqu'à moi. Je m'approche de toi au prix d'incroyables abaissements ; approche-toi du pauvre dans une sublime ascension.

Quelle chrétienne, ayant l'intelligence et l'amour de l'Eucharistie, résisterait à un pareil appel ?

Mais voici qu'à la Table sainte la voix de Jésus se fait plus

intime et plus pressante : Je ne m'approche pas seulement de toi, je me donne à toi. Et de quel don! Mon intelligence, mon cœur, ma volonté, mon corps et mon âme, mes mérites, mes expiations, mes grâces, mon sang et ma vie, je te livre tout ce que j'ai, tout ce que je suis, sans exception et sans réserve. Tout de moi est à toi comme si tu étais seule au monde. Bien plus, je m'unis à toi, je me perds en toi, ma chair devient ta nourriture, mon sang, ton breuvage, et mon être sacramentel est consommé et détruit par cette manducation spirituelle, incroyable et suprême effort de l'amour divin qui lui-même, dans sa toute-puissance, ne pouvait aller plus loin ni imaginer un don qui surpasse celui-là. Et je te demande en retour de te donner à moi en la personne des pauvres. Tu me donneras en eux ton intelligence, ton cœur, ta volonté, tes sens, tes membres, ton corps et ton âme, ton temps et ta vie. Tu n'enverras pas un bon de pain ou quelque pièce de monnaie par une religieuse ou une amie: tu viendras toi-même en personne et tu te donneras toi-même comme je le fais pour toi.

Et la voix de Jésus continue toujours plus forte et plus pressante : J'entends bien qu'il t'en coûtera beaucoup et que tu auras de durs sacrifices à accomplir. Mais regarde l'autel : c'est par là que je commence. Je viens à toi par le sacrifice, par l'immolation, par la mort, et dans mon tabernacle comme à la Table sainte, je viens à toi en victime. Je suis l'Agneau qui porte les péchés du monde et qui les expie dans son sang. A ton tour, consens aux sacrifices nécessaires pour accomplir le grand devoir de la charité personnelle. Renonce à tes plaisirs, surmonte tes répugnances, accepte la fatigue et la peine, pour venir à tes frères malheureux et souffrants. Et surtout aime-les. Si je viens à toi, si je me donne, si je me sacrifie, c'est que je t'aime, et si je ne t'aimais pas, rien de ce que je ferais pour toi ne te toucherait. Tu veux être aimée, tu veux sentir dans ton cœur la chaleur et les tendresses du mien. C'est cela surtout qui te fait du bien. De tous mes dons magnanimes, mon amour t'est le plus secourable et le plus bienfaisant. Agis

de même envers les pauvres. Aime-les sincèrement. Aime-moi en eux. Alors tout ce que tu feras pour eux sera bien fait. Tu seras aimable, douce, persuasive, irrésistible. Tout viendra du cœur, tout ira au cœur. Tout s'inspirera de moi pour revenir à moi et par moi à mon Père. Tu me gagneras le cœur des pauvres, tu me les donneras et moi je les donnerai à mon Père. Le but final de la charité sociale sera rempli : le pauvre reviendra à Dieu par le ministère de la femme chrétienne.

N'est-il pas vrai que si vous compreniez et aimiez l'Eucharistie, un de vos plus ardents désirs serait de devenir comme son extension à travers le monde et surtout près des pauvres, je veux dire de devenir pour eux comme une Eucharistie vivante.

Oui, Jésus-Christ mort en apparence dans ce sacrement de son amour, vous le ferez revivre. Il se prive volontairement de l'usage de tous ses membres et de toutes ses facultés : il les retrouvera en vous. Il a tout perdu par amour pour vous, vous lui rendrez tout par amour pour lui. Vous deviendrez, pour ainsi dire, ses pieds pour aller aux pauvres, ses yeux pour les voir, ses oreilles pour les entendre, sa bouche pour leur parler et leur sourire, ses mains pour répandre sur eux mille bienfaits, son intelligence pour penser, sa volonté pour agir, son cœur, oh ! surtout son cœur pour aimer les pauvres qu'il aime tant, les pauvres ses privilégiés, les véritables préférés de sa divine et adorable tendresse !

Ne sentez-vous pas que l'Eucharistie est vraiment l'âme de la seule charité digne de ce nom, de celle qui va aux pauvres comme à des frères en Jésus-Christ, avec le sourire sur les lèvres et la bonté au cœur, afin de partager avec eux les biens de la nature et plus encore ceux de la grâce ?

Demandez à ces femmes du monde qui s'y livrent avec constance et ardeur, demandez surtout à celles qui sont vouées par état à ces dévouements surhumains dans les Congrégations religieuses, demandez-leur le secret de leur vie laborieuse et de l'activité joyeuse avec laquelle elles se livrent journellement

à leur rude et souvent répugnante besogne, toutes vous répondront en vous montrant l'autel, le tabernacle, la Table sainte, et en vous disant avec saint François de Sales : Quand nous avons communié, nous avons Jésus au cerveau, au cœur, dans tous nos membres, et c'est lui qui nous presse d'agir.

Oui, si la jeune fille élevée dans le luxe ou du moins dans tout le confort de la vie, la jeune fille qui n'a connu que des joies dans sa famille et à laquelle tout sourit dans l'avenir, si cette jeune fille est pressée du désir de quitter père et mère, parents et amis, d'abandonner tous les biens de ce monde et de renoncer à toute espérance humaine pour se consacrer à la vie la plus pénible, souvent la plus répugnante à la nature, sans rien attendre en retour ici-bas ; si elle trouve la force de sacrifier tant de joies légitimes et d'immoler à jamais sa jeunesse sans compensation terrestre, la force de s'engager pour toujours dans une pareille vie toute tissée de souffrances et d'immolations, et tout cela non comme une lourde et triste victime qui tombe sous le couteau du sacrificateur, mais comme une fiancée radieuse qui vole triomphante au banquet de ses noces, — et s'il y a aussi dans le monde des jeunes filles ou des femmes qui, sous des robes de soie, ont des cœurs et des vertus de Sœurs de charité et en mènent la vie, il n'y a qu'une explication à un pareil phénomène, qu'aucune force de ce monde n'expliquera jamais, c'est l'Eucharistie ! Ces femmes, ces jeunes filles, ces religieuses, c'est l'amour qui les entraîne, l'amour qui les arrache à ceci pour les attacher à cela. Jésus, le divin Epoux, leur est apparu dans l'éclat rayonnant de son irrésistible et suprême beauté. Jésus s'est approché d'elles ; il les a regardées, il leur a parlé, il les a prises un instant frémissantes entre ses bras, il les a pressées sur son cœur, il leur a fait sentir les douceurs infinies de ses adorables tendresses, que dis-je ? il se les est unies par ces liens intimes et mystérieux de la communion, dont rien ici-bas ne peut donner une idée adéquate ; il les a ravies, enlevées à elles-mêmes, il se les est attachées à jamais.

La permanence de leur héroïsme et la folie surhumaine de leur existence sont les fruits de la communion ; et rien en dehors de l'Eucharistie ne pourra jamais en produire de semblables. C'est la constatation qu'à la fin de sa vie, émerveillé des effets sociaux du christianisme, Taine apportait dans un de ses ouvrages en disant : « En France, plus de 20 000 hommes et plus de 123 000 femmes sont voués par leur propre choix à des besognes dangereuses, répugnantes... le tout gratuitement ou à des prix infimes... Elles sentent parfois leur cœur défaillir ; par bonheur, on leur a ménagé dans un coin une petite chapelle ; elles y vont prier, et, au bout d'un quart d'heure, elles ont refait leur provision de courage et de douceur. » Et ce même positiviste, parlant d'un grand établissement des Filles de Saint-Vincent de Paul, citait les paroles du P. Etienne, leur supérieur, à des visiteurs étrangers stupéfaits de ce qu'ils venaient de voir. Leur montrant le tabernacle de la chapelle, il leur disait : « Je vous ai fait connaître le détail de sa vie, mais je ne vous en ai pas donné le secret. Ce secret, le voici: c'est Jésus-Christ connu, aimé, servi dans l'Eucharistie. »

Oui, il n'y a que l'Eucharistie qui ait le secret d'accomplir de pareils prodiges, que le monde, sans elle, n'aurait jamais connus, et de produire une influence sociale d'une telle portée et qui dépasse tout ce que la nature la plus généreuse serait capable de susciter par elle-même.

4. Il est, enfin, une dernière influence sociale de la femme, qui, pour être cachée et inaccessible à la raison, n'en est pas moins certaine et profonde et que l'Eucharistie seule peut produire : je veux parler du *sacrifice*.

Le rôle social du sacrifice s'impose aux chrétiens comme un fait indiscutable. Nous sommes tous les fils de la croix, les rachetés du Calvaire ; nous sommes nés tous de la mort de Jésus, et Bossuet nous proclame « enfants de sang ». Or, la vertu rédemptrice de la croix se continue dans les chrétiens qui, selon la parole de l'Apôtre, « accomplissent ce qui manque à la passion du Christ ».

La plus puissante influence sociale est celle de la croix, et chaque chrétien participe à cette influence dans la mesure où il s'immole avec Jésus et dans les mêmes intentions que lui.

C'est de cette vérité, attestée par les enseignements les plus certains de la foi, que les *cloîtres* sont nés. Et les femmes ont ici une part prépondérante par le nombre de celles qui s'y vont enfermer.

Le monde méprise ces emmurées ; il les traite d'inutiles, il leur reproche durement leur inaction sociale.

Le monde se trompe. Dans ces murs, derrière ces grilles, de grandes choses s'accomplissent pour le bien de la société tout entière. Ces victimes volontaires, ces joyeuses immolées sont pour le monde un grand exemple et une saisissante prédication. Elles lui disent : Ces richesses, ces plaisirs, ces honneurs que vous poursuivez avec avidité et dans lesquels vous placez tout l'idéal de votre bonheur, nous les dédaignons, nous les regardons comme de la poussière et, selon l'expression hardie de saint Paul, « comme du fumier ».

Si le monde voulait entendre un pareil langage, quelles prodigieuses et salutaires réformes en découleraient! Quels progrès s'accompliraient ! Quelle impulsion serait donnée à la prospérité sociale et que d'effroyables luttes, que de crises redoutables seraient conjurées ! Mais il y a bien plus. Tant d'immolations unies à celles du Calvaire, tant de victimes offertes avec Jésus sur la croix, montent sans cesse vers le trône de la justice et de la miséricorde, apaisent la colère divine prête à éclater sur la terre, éloignent les châtiments mérités par tant de crimes, et font descendre sans cesse les bénédictions qui relèvent, vivifient et fécondent. Il n'y a qu'au ciel, dans la lumière des révélations suprêmes, que nous connaîtrons les bienfaits dont la société est redevable aux cloîtres.

Mais les cloîtres seraient-ils possibles sans l'Eucharistie ? Evidemment non.

La nature humaine est mille fois incapable de s'élever si haut et de demeurer si constante dans l'immolation totale

d'elle-même. Il faudrait pouvoir pénétrer dans l'âme de ces saintes et augustes victimes de la pénitence, il faudrait connaître leurs angoisses, mesurer l'immensité de leur douleur, la profondeur de leurs souffrances, la longueur de leurs agonies, pour comprendre que, sans la présence en elles de Jésus Hostie, elles ne tiendraient pas un jour à ce cruel martyre. Non ! si le divin Crucifié du Golgotha ne soutenait lui-même entre ses bras sanglants ses épouses consacrées sur le lit nuptial de la croix, pas une seule n'aurait la force d'accepter les immolations constantes du cloître ; et si l'on supprimait l'Eucharistie, on fermerait les monastères. L'histoire en fait foi, puisque le protestantisme a toujours été impuissant à maintenir la vie cloîtrée.

Mais voici qu'au contraire tous ces agneaux s'offrent spontanément au Sacrificateur en expiation des péchés du monde, toutes ces augustes victimes marchent à la mort, le sourire sur les lèvres, la tête couronnée de fleurs comme si elles allaient à un banquet. O renversement de la nature, ô triomphe de la grâce sur la faiblesse et l'égoïsme, sur la sensualité et le désir de la jouissance, ô prodige social accompli par la vertu de l'Eucharistie !

Et ce qui se passe dans les cloîtres se rencontre aussi, quoique à un degré inférieur, dans quelques âmes d'élite qui vivent dans le monde. Là aussi il en est qui sont altérées de sacrifice et de pénitence ; il en est qui pleurent, qui expient, qui réparent ; il en est qui vivent comme les cloîtrées dans les dispositions de Jésus s'offrant au Calvaire comme l'Agneau qui porte les péchés des hommes. Et celles-là, comme les cloîtrées, n'ont de force, d'espérance, de constance qu'en Jésus Hostie vivant en elles par la communion.

***

En résumé, toute influence salutaire de la femme sur la société, qu'elle l'exerce dans les salons, dans les œuvres, près des pauvres, dans les Congrégations apostoliques ou cloîtrées, toute cette influence lui vient de l'Eucharistie.

Du tabernacle, de l'autel, de la Table sainte, Jésus l'éclaire sur son devoir d'apostolat et sur sa mission sociale. Il lui en démontre l'obligation, l'urgence, la sublime beauté.

Jésus touche son cœur, il excite sa compassion et sa pitié pour les pauvres et plus encore pour les pécheurs ; il l'enflamme du désir de leur être secourable.

Jésus stimule sa volonté, il l'entraîne aux dévouements généreux et aux courageuses immolations. Il la soutient, il la porte au milieu des difficultés, des écueils, des tempêtes qui se soulèvent autour d'elle.

Jésus vit en elle pour diriger, féconder, surnaturaliser son activité. Jésus Hostie est vraiment l'âme de l'action et de l'influence sociale de la femme.

Et cette action devient plus intense, cette influence grandit à mesure que la femme comprend et aime mieux l'Eucharistie, vit davantage de Jésus Hostie, ne faisant avec lui qu'un cœur et qu'une âme, qu'un dévouement et qu'une immolation, tant elle s'est livrée à lui pour être consommée avec lui en unité de vie.

Cette influence sociale de la femme par l'Eucharistie apparaît ici à Lourdes dans tout son éclat.

A Lourdes, Marie, bénie entre toutes les femmes, exerce en effet une influence sociale profonde. Elle attire les foules à elle. Elle les fait venir du plus loin. Elle attire les malades et les pauvres, les faibles et les forts, les grands et les petits. Fatigues, dépenses, dangers, on accepte tout, on passe pardessus tout pour accourir vers elle, et jamais personne ne revient les mains vides. Elle rassasie tous ceux qui ont faim. Les nombreux miracles qu'elle a accomplis dans l'ordre matériel ne sont rien auprès de ceux qu'elle a produits dans l'ordre moral. Ici, que d'aveugles, de sourds, de muets, de paralytiques elle a guéris ! Dans combien d'âmes n'a-t-elle pas ramené la foi, suscité l'espérance, réchauffé la charité ! Que de larmes n'a-t-elle pas séchées, que de dévouements n'a-t-elle pas inspirés ! Quelle action puissante n'a-t-elle pas exercée sur la

société tout entière en contribuant à relever la première puissance sociale, celle qui est le fondement de toutes les autres, la religion !

Mais comment Marie agit-elle à Lourdes ? Par l'Eucharistie. C'est Jésus vivant en elle qui la presse d'agir, et c'est aussi par lui qu'elle agit dans ces incomparables manifestations eucharistiques qui sont comme un monopole de Lourdes et une si puissante attraction.

Le but de Marie à Lourdes est de glorifier Jésus dans le Très Saint Sacrement. La première chose qu'elle a demandée à Bernadette, ce fut de faire construire une église ; et ces processions, ces triomphes eucharistiques, c'est elle qui les veut, qui les inspire ; c'est elle qui s'en sert pour ranimer dans tous les cœurs l'amour de Jésus Hostie.

A l'origine, Marie s'est montrée plusieurs fois à une humble bergère. Et depuis, elle est demeurée cachée. Maintenant, c'est Jésus qui se montre, Jésus Hostie dans l'ostensoir rayonnant de lumière et de grâces, qui parcourt les foules et qui est acclamé par elle. Marie ne cesse d'agir à Lourdes : mais c'est Jésus qui l'inspire en toutes choses, et c'est à Jésus qu'elle veut amener toutes les âmes.

Voilà votre modèle, femmes chrétiennes ! Comme Marie, vivez de Jésus et pour lui. Comme Marie, montrez Jésus, prêchez-le, donnez-le à notre pauvre société qui se meurt parce qu'elle l'a perdu ; et comme Marie, vous deviendrez une grande influence sociale. Que toutes les femmes du monde accourent à Lourdes pour y apprendre la grande leçon que la Mère de Dieu ne cesse de leur enseigner ! Qu'elles viennent à Lourdes pour méditer sur la sublime mission de cette femme bénie entre toutes les femmes et par laquelle nous est venu le salut, puisque par elle Jésus nous a été donné ! Qu'elles viennent à Lourdes pour y recevoir authentiquement de Marie leur mission sociale et apostolique! Qu'elles viennent ici puiser l'amour de Jésus et de Marie, de la Mère et du Fils, les divins inséparables ! Qu'elles viennent ici chercher une intelligence

plus profonde du grand mystère eucharistique, un culte plus ardent, un amour plus généreux, un plus grand enthousiasme pour Jésus Hostie, pour Jésus pain de vie, pour Jésus source de tout apostolat et de tout bienfait !

Et comme Jésus, comme Marie, par eux, avec eux, en eux, elles deviendront des puissances sociales, des puissances chrétiennes capables de faire reculer toutes les forces conjurées de l'athéisme sectaire, toutes les influences de destruction et de mort, et de ranimer enfin la vie au cœur de la France en ramenant tous les Français au Dieu de l'Eucharistie !

Réunion des jeunes gens

DU SAMEDI 25 JUILLET

La sainte Communion dans les collèges et patronages

RAPPORT DE S. G. Mgr LECŒUR

évêque de Saint-Flour.

Le Souverain Pontife, écrivant à Mgr l'évêque de Tarbes, a exprimé en une brève et claire formule l'incomparable grandeur de cette terre bénie de Lourdes où nous sommes réunis à l'occasion du vingt-cinquième Congrès eucharistique international.

« Ce sanctuaire, a-t-il dit, rayonne à la face de l'univers catholique tout à la fois comme le centre du culte marial et comme le trône le plus glorieux du mystère eucharistique. »

En effet, le pèlerin qui met le pied sur ce sol sacré se demande s'il touche une terre principalement vouée à la Sainte Vierge ou consacrée au divin Sacrement. Pour peu qu'il étudie l'histoire de Lourdes pendant ces dernières années, il ne peut se défendre d'admirer avec quelle rapidité et avec quelle plénitude ce domaine adopté par la Vierge immaculée a été envahi par la vie eucharistique, comme un champ de roses, de lis ou de violettes qu'on verrait se couvrir d'une riche moisson de froment pur et fécond.

Nulle part peut-être, sauf à Bethléem, où Marie présente aux bergers son divin Fils, et sur le Calvaire, où elle s'associe à son sacrifice rédempteur, nulle part la mission de la Mère du Sauveur n'apparaît plus magnifiquement qu'ici.

Mgr l'évêque de Tarbes et Lourdes l'a fait remarquer dans la belle lettre qu'il a écrite pour annoncer ces assises solennelles : « Marie, en venant à Lourdes, en y appelant tous les

peuples, n'a eu en vue que de remplir la mission de sa divine maternité spirituelle : donner Jésus-Christ aux âmes et les âmes à Jésus-Christ ; *per Mariam ad Jesum.* »

En effet, la dévotion à la Très Sainte Vierge devant produire la dévotion à Notre-Seigneur Jésus-Christ, la conclusion nécessaire d'un pèlerinage au sanctuaire de Marie doit être un accroissement de piété envers la divine Hostie et une ferveur plus grande pour la sainte Communion.

Parmi ceux que Notre-Dame de Lourdes appelle au tabernacle, comment ne pas faire une place à part à la jeunesse? N'est-ce pas à une adolescente qu'elle s'est manifestée ici ? Jeunes frères de Bernadette, adolescents de nos collèges et de nos patronages, Notre-Dame vous appelle à la grotte de Massabieille parce que, « dans le creux de ce rocher », *in foraminibus petræ,* il y a un autel chargé pour vous du Pain céleste dont elle veut vous donner le goût et le besoin. C'est pour vous et sur vous, jeunes catholiques du monde entier, que, du lieu de ses apparitions à votre sœur la pastourelle Bernadette, elle veut faire couler, plus abondants que les eaux de la source miraculeuse de Massabieille, les flots de la vie eucharistique.

N'est-ce pas aussi en face et sous le rayonnement de la statue de Notre-Dame de Lourdes, placée devant son bureau de travail, que le pape Pie X a signé le décret du 20 décembre 1905, par lequel il prescrit d'encourager la Communion fréquente et quotidienne, « d'une façon toute spéciale... dans tous les collèges chrétiens », et qu'il ne cesse de répéter aux jeunes gens admis en sa présence : « Communiez le plus souvent possible? »

Le lieu où nous sommes est donc favorable pour traiter de « la sainte Communion dans les collèges et patronages ».

Collèges et patronages catholiques me font penser à ces deux roses qu'on voit fleurir aux pieds de l'Immaculée. C'est la Communion qui doit les faire croître « pleins de grâce et de vérité » et leur donner la vigueur d'une vie vraiment chrétienne.

Pour mettre de l'ordre dans notre sujet, en premier lieu nous poserons les *principes généraux* de l'action eucharistique dans l'adolescence et dans la jeunesse, et en second lieu nous parlerons de la sainte Communion d'abord dans les *collèges*, ensuite dans les *patronages catholiques*.

PREMIÈRE PARTIE

Principes généraux.

Collèges et patronages ont ceci de commun qu'ils sont des champs de culture et de formation pour la jeunesse.

Au début de la vie, l'homme doit trouver, dans la famille bien entendu, mais aussi dans les institutions auxiliaires de la famille, les secours propres à favoriser cette croissance en quoi consiste l'éducation.

Celle-ci a pour but de former l'homme pour la vie. Je dis : pour la vie, dans le sens plein de ce mot, qui exprime celle du temps et celle de l'éternité.

L'homme est d'abord un individu ayant une fin personnelle ; et donc, les œuvres d'éducation ont pour mission de procurer l'évolution de toutes ses facultés personnelles en fonction de sa destinée.

L'homme est aussi membre d'un corps social ; fait pour vivre en société, il a des facultés appropriées aux fonctions et à la fin de cette vie collective ; et donc, ces mêmes institutions ont pour rôle d'aider le jeune homme à mettre en valeur ces facultés sociales et à devenir un membre utile de la société à laquelle il est incorporé.

Mais, ni la personne individuelle ni la société ne sont des êtres indépendants, issus du hasard, ayant en eux-mêmes leur suprême raison d'être. Jésus-Christ (c'est l'honneur de ce Congrès de le rappeler sous toutes les formes, *multifariam multisque modis*), Jésus-Christ est le roi des âmes comme des sociétés humaines. Par suite, les institutions qui guident le jeune homme dans son essor et dans sa formation doivent

tendre à faire de lui un être de plus en plus vivant de cette double vie, c'est-à-dire un vrai sujet du Christ Jésus, maître de toute âme, et un vrai membre de cette société chrétienne dont Jésus-Christ est le roi, en attendant qu'il devienne dans le ciel l'immortel citoyen du royaume éternel du Christ.

I. Formation individuelle.

Considérons d'abord comment la sainte Communion, force souverainement éducatrice, contribue à former dans le jeune homme le chrétien *au point de vue individuel ou personnel.*

1. *Le premier acte de la vie chrétienne,* celui par lequel le jeune homme soumet son esprit et sa volonté à Dieu, donc le reconnaît comme son Maître, c'est *la foi* (1).

Aussi, la conservation et le progrès de la foi dans les jeunes âmes, voilà le principal souci de tous ceux qui ont la douce et glorieuse charge de leur éducation.

Enseignement, instructions, exhortations, conseils tendent à cette fin. Mais rien n'y contribue davantage ni autant que la sainte Eucharistie.

Puisque, selon les expressions du Décret *Sacra Tridentina Synodus*, la communion fréquente et quotidienne « alimente avec plus de force la vie spirituelle » dont la foi est la racine, elle doit d'abord agir sur cette foi et la nourrir ; puisqu'elle « augmente l'union avec Jésus-Christ », elle doit rendre plus vive notre foi en lui ; puisqu'elle « embellit l'âme des plus abondantes vertus », elle doit surtout l'enrichir de celle qui est le principe des autres ; puisqu'elle purifie l'âme de ses péchés, elle la met dans les meilleures conditions pour croire avec plus de force ; enfin, puisqu'elle exige du chrétien qui s'approche souvent de la sainte Table un acte de foi en ce

---

(1) *Quum homo a Deo tanquam Creatore et Domino suo totus dependeat, et ratio creata increatæ veritati penitus subjecta sit, plenum revelanti Deo intellectus et voluntatis obsequium fide præstare tenemur.* (Conc. Vatic., *De fide.*)

sublime mystère, elle accroît la vertu, c'est-à-dire l'habitude de croire pleinement et de toute son âme.

Et, en effet, quel éducateur, quel prêtre, pourrait ignorer que ses disciples ne croient jamais si bien qu'en sortant de la sainte Table et que les jeunes gens hésitants ou tentés au point de vue de la foi voient communément leurs doutes s'évanouir dans la sainte Communion ?

Ozanam a écrit : « Quand toute la terre aurait abjuré le Christ, il y a dans l'inexprimable douceur d'une communion et dans les larmes qu'elle fait répandre une puissance de conviction qui me ferait encore embrasser la croix et défier l'incrédulité de toute la terre. »

Si les larmes ne coulent pas toujours, si l'âme n'est pas toujours envahie par cette ineffable suavité, du moins la solidité de la foi s'y affermit, l'esprit éclairé et la volonté mue par celui qui vit en elle donnent, avec un assentiment plus complet à la présence de Jésus-Christ dans le Saint Sacrement, une totale adhésion aux vérités dont il est le mémorial : *memoriam mirabilium suorum.*

2. En *second lieu*, la royauté de Jésus-Christ dans l'âme chrétienne se manifeste par l'empire qu'elle a sur ses sens et sur ses passions, c'est-à-dire par la *pureté des mœurs.*

Les âmes chastes sont des âmes qui restent maîtresses du corps qu'elles animent, parce que Jésus-Christ, leur maître, règne en elles et sur elles.

On sait combien elles sont présentement menacées par le dévergondage moral qui sévit dans le monde actuel, mal d'autant plus grave qu'il n'épuise pas ses effets dans le champ clos de l'existence personnelle et qu'il désorganise non seulement les forces physiques et morales des individus qu'il atteint, mais celles de la famille dont il tarit ou dont il empoisonne les sources.

Devant ces menaces, les éducateurs, d'une part, les jeunes chrétiens, de l'autre, cherchent la force qui permettra à ceux-ci de traverser la crise de la jeunesse et la crise du siècle.

Elle se trouve dans le Pain des anges.

Voici l'enfant avec ses insouciances et ses naïvetés touchantes mais périlleuses : la communion fréquente tiendra en éveil son âme imprévoyante, l'avertira des dangers jusque-là ignorés et le prémunira contre les surprises possibles en lui inspirant l'amour très délicat de la vertu qu'il doit conserver dans son cœur.

Voici l'adolescent avec ses vagues aspirations, ses élans inconsidérés, ses alternatives de joie et de tristesse : la sainte Communion lui donnera la force de ne pas se livrer à ses rêveries, de maîtriser ses curiosités inquiètes, d'obéir sans mollesse à une conscience constamment éclairée par l'idée du devoir, enfin de ne pas se confier au premier venu, en ces heures critiques, mais à des guides sages, à des amis délicats et, cela va sans dire, à ses parents vigilants et aimants.

Voici la jeunesse agitée de passions fougueuses et déprimantes à la fois. Saint Thomas d'Aquin, le chantre de la divine Eucharistie, dit que celle-ci *soutient*, *accroît*, *répare* les forces du chrétien, et qu'elle *réjouit son cœur : sustentat, auget, reparat* et *delectat* (1). Que les jeunes catholiques expérimentent ce qu'il y a de grâce fortifiante dans la sainte Communion à cet âge où tout conspire autour d'eux pour amoindrir la vigueur de leur cœur, de leur volonté et même de leur sang ; ce qu'elle contient de principes de croissance religieuse et morale, en une heure où l'âme, si facilement, se laisse abattre ; ce qu'elle renferme de vertu réparatrice, dans un temps où les défaillances sont, hélas ! toujours à redouter ; ce qu'enfin elle apporte de consolations et de charmes, dans un âge mal fait pour le devoir froid et aride, où le cœur a besoin, comme dit saint Augustin, d'être « entraîné par une sorte de volupté sainte et par la douceur du Pain céleste » (2).

---

(1) *Sum. Theol.* III^{a} pars, LXXXIX, art. 1.

(2) *Est quædam voluptes cordis cui panis dulcis est ille cœlestis... cordis vinculo trahitur.* (*Tract XXVI ; in Joannem ; post initium.*)

Oui, jeune catholique, tu veux, selon une expression aujourd'hui très usitée et très mal comprise, tu veux *vivre ta vie.* Hélas ! vivre sa vie, avec soi-même pour fin et pour seul appui, c'est s'exposer à mourir. Vis plutôt de la vie de celui qui vient dans les âmes pour leur communiquer « une vie abondante et surabondante ».

Ainsi parlent les éducateurs.

De leur côté, les adolescents et les jeunes hommes fidèles à ces exhortations déclarent qu'ils ont trouvé dans l'Eucharistie le secret de leur vertu.

« Alleluia ! écrit un jeune homme de dix-huit ans (1). Oh ! comme je vous remercie d'avoir eu assez de confiance en moi pour m'engager à communier tous les jours... Je me rappellerai toujours cette minute où vous m'avez dit :

» — Mon cher ami, voulez-vous sortir de là ?

» — Oui, mon Père.

» — Voulez-vous devenir *quelqu'un,* un homme utile à l'Eglise, à la société ?

» — Oui, mon Père.

» — Voulez-vous prendre les moyens pour cela ?

» — Oui, mon Père.

» — Même s'ils sont héroïques ?

» — Oui, mon Père.

» — Eh bien ! communiez tous les jours. Vous tomberez encore, mais vous vous relèverez de suite, vous vous confesserez, vous communierez. Est-ce entendu ?

» Je réfléchis, je promis et j'ai tenu ma promesse. Les rechutes prédites arrivèrent, mais de plus en plus rares ; je me relevai, je continuai à communier tous les jours. Et la paix se fit en moi absolue, la paix de l'esprit et celle des sens. »

Voilà, certes, la communion qui *augmente* les forces de l'âme.

On connaît cette belle parole du général de Sonis : « En

(1) *Apostolat de la Prière* (juin 1913, p. 6).

dehors de la sainte Eucharistie, il n'y a que des alternatives de courage et de faiblesse. Je crois que la vraie force, la force indomptable, est le partage des chrétiens chez qui Jésus-Christ est en permanence.. » Voilà la communion qui *soutient*, *sustentat*, comme dit saint Thomas d'Aquin.

— J'en sors, dit un jeune homme qui vient de communier, j'en sors dans la lumière et dans la joie (1).

L'Ange de l'école a bien dit que la sainte Eucharistie *délecte* et *réjouit*.

— Je vais essayer, dit un autre, victime de terribles tentations.

Peu de jours après, il revient près de l'aumônier de son collège.

— Ah ! Monsieur l'Aumônier, lui dit-il, votre remède est... étonnant.

La communion *répare et guérit*.

Ce qui est étonnant, en vérité, c'est, non pas que ce divin « remède », cet « antidote » ait une telle efficacité, c'est que l'on n'y ait pas plus souvent recours et que beaucoup se promettent d'être vertueux sans lui.

Grâce à Dieu, la lumière se fait et conquiert aujourd'hui les esprits. Si nous voyons un grand nombre de jeunes gens s'attacher à la religion et se ranger sous l'empire du Roi Jésus-Christ, c'est qu'ils ont pris dans nos collèges et patronages l'habitude d'aller puiser les vertus chrétiennes aux sources intarissables de l'Eucharistie.

2. Formation sociale.

Nos œuvres seraient incomplètes, si elles ne servaient à former, en même temps que l'individu, l'*homme social*, le membre d'une société digne de ce nom et conforme au plan divin.

---

(1) *Apostolat de la Prière* (juin 1913, p. 6)

Dans cette formation, quelle est la fonction de la sainte Eucharistie?

Elle y développe, nous l'allons voir, les vertus proprement sociales dont l'exercice n'est pas moins nécessaire que la pratique des vertus privées.

1. *D'abord, le sens social :*

L'homme est fait pour vivre en société.

La famille est la première cellule du corps social, génératrice des autres ; la société n'est que la famille étendue et multipliée, et, quelles que soient ses formes locales ou temporelles, comme la famille, elle a Dieu pour principe et pour fin.

Sentir qu'on n'est pas un être isolé, un atome perdu dans l'immensité du temps et de l'espace, se savoir et se reconnaître incorporé à une société dont Dieu est le souverain, c'est ce que j'appelle avoir le *sens social.*

Ce sentiment est de bonne heure étouffé par l'égoïsme, si les éducateurs n'y prennent pas garde.

A l'orée de l'existence, l'adolescent, tout occupé de vivre, surpris et ravi de sentir la sève qui monte, aspirant la vie à pleins poumons, haletant après le bonheur qui arrive vers lui de tous les horizons d'un monde hier inconnu dont la découverte l'enchante, l'adolescent, fier de ses quinze ou de ses dix-huit ans, tend à s'absorber dans son *moi.*

Pour détruire cet égoïsme, les constructions philosophiques, les doctrines de l'altruisme et de la solidarité, les appels les plus éloquents de la philanthropie sont impuissants. Ce sont de pâles lueurs qui passent devant les yeux sans avoir d'action sur l'esprit, sur le cœur et sur la volonté.

L'Evangile, lui, jette des clartés pénétrantes et des flammes capables de fondre la glace d'une personnalité égoïste.

Mais c'est surtout par la sainte Communion que la grâce de Jésus-Christ opère sur l'âme jeune en laquelle elle forme un sens vraiment et chrétiennement social.

A la Table sainte, s'il vient s'y agenouiller de bonne heure et souvent, il apprend et il comprend qu'il n'est pas un égaré

ou un isolé dans le monde, mais le convive d'un festin familial dressé par le Père qui est aux cieux. « Le pain que nous rompons, dit l'apôtre saint Paul, n'est-il pas une communication au Corps du Christ? Puisqu'il n'y a qu'un seul pain, nous formons un seul corps, car nous participons tous à un même pain. » (1)

La sainte Eucharistie sera vraiment pour lui, selon l'expression de saint Augustin, « un signe d'unité, un lien de charité ». En la recevant, surtout s'il le fait fréquemment, il sortira de lui-même, il connaîtra qu'il fait partie d'un grand tout et il se sentira une âme fraternelle ; ainsi il prendra de plus en plus conscience de ses devoirs envers autrui.

Son sens social éveillé et clairvoyant se manifestera par des vertus sociales dont voici les principales.

2. *L'esprit de discipline.*

L'égoïsme qui veut jouir est essentiellement individualiste, donc anarchique.

La sainte Eucharistie, en l'apaisant, apaise l'orgueil et ses prétentions démesurées, modère la cupidité et ses revendications injustes, contient l'envie et ses révoltes funestes.

Le jeune chrétien qui s'en nourrit aime la paix. Certes, il ne devient pas un être amorphe, incapable de réagir contre les iniquités, contre les abus du pouvoir, contre les forfaitures. Pacifique et non pacifiste sans vigueur, il aime la paix, la concorde et cette union ou cette unité dont la communion est « le signe » et le principe.

Patron ou ouvrier, riche ou pauvre, il sait allier avec le légitime souci de son bien le respect du bien et des droits d'autrui ; hôte du banquet où tous les hommes se rencontrent, il voudrait que la paix sociale ne fût jamais troublée par les égoïstes prétentions d'un individualisme insatiable.

3. *L'esprit de sacrifice* est une condition de cette harmonie

---

(1) *I Cor.* x, 16, 17.

et donc une vertu nécessaire à tout organisme social, soit domestique, soit national.

Les familles heureuses, c'est-à-dire nombreuses et unies, germent dans le sacrifice et ont pour sève l'esprit d'abnégation.

Les cités, les patries fortunées, ayant devant elles un noble avenir, sont celles où l'ambition et le besoin de jouir n'absorbent pas toute l'activité et où l'on sait travailler, se dévouer et se sacrifier pour le bien commun.

Communier à Jésus-Christ, immolé et livré pour nous, c'est se rendre capable de dévouement et d'abnégation, voire même des saintes ardeurs de l'apostolat.

4. *L'esprit d'apostolat*, c'est-à-dire la passion des âmes, l'amour de l'Eglise, le besoin de répandre la vérité, de servir la justice, d'être les ouvriers de la charité, naissent le plus souvent dans les jeunes cœurs au foyer eucharistique.

N'est-ce pas là que s'éveillent, d'ordinaire, ces vocations au sacerdoce qui sont comme le dernier mot de l'amour pour Dieu et pour les âmes ?

Que ce soit aux premières heures de l'adolescence, lorsque le cœur commence de chanter, ou plus tard, au cours d'une jeunesse consacrée aux œuvres du zèle, que ce soit dans l'éclat d'une carrière brillante ou dans l'obscurité d'un pauvre village (car Dieu jette partout les semences des moissons sacerdotales qu'il veut faire lever), c'est presque toujours au pied de l'autel que les premiers appels ont été entendus et qu'ils se sont imposés à la conscience et au cœur des élus de Jésus-Christ.

Oui, c'est là, vous dirai-je avec l'abbé H. Perreyve, c'est là, « jeunes frères et amis, qu'au détour de votre jeunesse et au sein même de votre fière liberté, Jésus-Christ vous a dit le mot éternel qui fait les apôtres : « Viens, suis-moi ! » C'est là que tant d'autres avant vous ont accepté « en tremblant, cette couronne du sacerdoce qui a ses épines comme celle du Christ, mais qui n'ensanglante le front de l'homme que

pour l'amour des hommes et pour la gloire de Dieu » (1).

Tous les prêtres qui s'occupent du recrutement sacerdotal le savent bien. Aussi, l'un de ceux qui, de nos jours, apportent à cette œuvre le plus de zèle et de compétence a donné ce grave conseil : « Pour repeupler les Séminaires, il faut que, dans les paroisses, les curés fassent communier les enfants très jeunes et cela tous les jours ou à peu près. Qu'on continue au collège et au Petit Séminaire. Alors on aura les vocations en bon nombre et solides. » (2)

Sans ce regard attentif du prêtre qui lit l'appel de Dieu dans les yeux et sur le front du jeune communiant, combien de germes auraient été perdus, combien de vocations seraient mortes, combien de prêtres, combien de saints, protecteurs et patrons du sacerdoce catholique dans le ciel, n'auraient peut-être pas été même de bons chrétiens ! (3)

C'est dans la sainte Communion reçue fréquemment, tous les jours si c'est possible, que se développe, dès le matin de l'existence, la vie chrétienne en sa forme privée et en sa forme sociale, même la plus haute.

Adolescents, jeunes gens, voulez-vous vivre d'une pleine vie morale et religieuse, voulez-vous garder la foi, être purs, demeurer fidèles à Dieu ? Communiez souvent.

Voulez-vous créer un foyer heureux, honoré, fécond ? voulez-vous être des hommes de dévouement, d'abnégation, d'apostolat ? voulez-vous être (si Dieu le veut lui-même) des prêtres aimant d'un amour généreux les âmes et leur pays ? Communiez très souvent. Nourrissez-vous du « pain de chez nous », c'est-à-dire du pain que l'Eglise catholique place chaque matin sur la Table sainte autour de laquelle elle convie ses enfants pour en faire de vrais chrétiens, de vrais citoyens du temps et des élus de l'éternité.

---

(1) *Station à la Sorbonne*, p. 326.

(2) R. P. Delbrel, *Comment repeupler nos Séminaires.*

(3) Voir dans la *Semaine religieuse de Toulouse* (12 août 1900) le touchant récit de la vocation du cardinal Langénieux.

DEUXIÈME PARTIE

La sainte Communion dans les collèges et patronages.

Les principes généraux sont posés.

Les adolescents et les jeunes gens ne peuvent se passer du « pain de vie » pour vivre chrétiennement. Donc, dans les établissements ou dans les œuvres de jeunesse, l'Eucharistie devra être le centre d'où tout le reste procédera.

« La communion fréquente et quotidienne est, par-dessus tout, à promouvoir... dans les maisons d'éducation chrétienne de toute catégorie. » C'est le mot d'ordre du Souverain Pontife.

Pourquoi la campagne des ennemis de l'Eglise est-elle si vive et pourquoi devient-elle plus aiguë en certains pays contre les écoles ou patronages catholiques? N'est-ce pas parce que le « régime divin » de la sainte Communion, générateur de la vie de Jésus-Christ dans les jeunes générations, y est de plus en plus en honneur? Qu'on ferme le tabernacle en ces demeures-là, elles auront bientôt moins d'ennemis parce qu'elles ne seront plus des foyers aussi chauds de christianisme.

Parlons successivement des collèges et des patronages catholiques.

I. Collèges.

I. Nécessité de la Communion.

C'est d'eux surtout qu'on doit dire qu'ils sont des champs de culture chrétienne, puisque c'est en ces lieux que l'Eglise et les familles rassemblent leurs jeunes Samuels, afin qu'ils puissent « croître et plaire autant à Dieu qu'aux hommes » (1).

A propos d'un autre adolescent, la Sainte Ecriture a voulu, ce semble, décrire la détresse des éducateurs, des parents et de l'Eglise, notre divine Mère, en face des âmes qui ne *croissent* pas. Ismaël, fils d'Agar, meurt, brûlé par la soif,

(1) *I Reg.* II, 11.

dans la morne solitude du désert. Sa mère pleure. « Je ne puis voir mon fils mourir ! » dit-elle. Nous non plus, nous ne pouvons voir l'âme de nos jeunes fils languir et mourir de la soif de Dieu. Aussi nous ne devons pas hésiter à ouvrir largement pour eux la source vive de la divine Eucharistie, afin que, comme Ismaël, « ils croissent et deviennent à leur tour principes de vie ». *In gentem magnam faciam eum* (1).

Au fait, les éducateurs s'accordent de plus en plus, surtout après l'expérience de ces dernières années, à reconnaître la nécessité et à constater les effets de la Communion fréquente dans leurs collèges, au point de vue du progrès personnel de leurs disciples, comme du progrès général de leur maison.

L'enquête que nous avons faite (2), celles que d'autres ont poursuivies, les renseignements qui nous ont été communiqués sont pour ainsi dire unanimes et se résument dans cette déclaration d'un supérieur, homme d'expérience et de zèle : « La Communion fréquente et quotidienne transforme la physionomie d'une maison. » (3)

Aussi S. Em. le cardinal Mercier, archevêque de Malines, n'hésitait pas à dire, en 1909, au Saint-Père : « La fréquente Communion produit des fruits de piété et de moralité qui dépassent ce qu'avaient entrevu les directeurs d'âmes les plus optimistes. »

LA PIÉTÉ

Il ne s'agit pas (et cela est très important) d'une piété molle, sentimentale, superficielle. La fréquente Communion doit, au contraire, former une piété intérieure, ayant des effets profonds sur la conscience et sur la volonté.

---

(1) *Gen.* XXI, 18.

(2) Dans un rapport comme celui-ci, convenait-il de donner des chiffres et de faire des statistiques ? Nous ne l'avons pas pensé. Nous avons jugé meilleur de renvoyer aux excellentes publications et revues eucharistiques.

(3) *La Communion dans les collèges*, par M. le chanoine BOISLEUX, supérieur de l'Institution Saint-Joseph, d'Arras (Arras, 1908).

On nous dit parfois : l'éducation doit faire des hommes ; vous faites seulement des communiants.

Effectivement, la Communion serait singulièrement discréditée si les jeunes gens qui la fréquentent ne s'efforçaient pas de devenir meilleurs, de prendre de l'empire sur eux-mêmes, non seulement de se corriger de leurs défauts, mais d'acquérir des vertus. En ce cas, ils n'accompliraient qu'un rite extérieur pour la satisfaction d'une piété purement formelle.

Il se peut qu'il y ait ou plutôt qu'il y ait eu des communiants regardant la fréquentation du divin Sacrement comme une récompense, une marque de distinction ou de supériorité sur leurs camarades, une sorte de témoignage de satisfaction dont ils étaient portés à se prévaloir aux yeux de leurs parents ou de leurs maîtres. Ils semblaient dire : *Non sum sicut cœteri*, je ne suis pas comme le reste de mes condisciples ! et leurs mères contemplaient avec une très touchante admiration ces petites merveilles, sans observer que, faute de la véritable intention droite exigée pour bien communier, le sacrement n'exerçait pas une réelle influence sur la conscience de ces adolescents. Les voilà, les « communiants » qu'on nous oppose.

Mais, à côté d'eux, au-dessus d'eux, il y a les vrais fidèles de la sainte Eucharistie, dont le nombre croît tous les jours. Ils ne font pas de la sainte Communion une fin, car ils ne communient pas pour dire qu'ils ont communié ; ils la regardent comme un moyen, et ils y ont recours comme à l'aliment nécessaire qui, assurément, donne d'inexprimables joies, mais qui surtout soutient dans les luttes contre le péché, guérit les plaies de l'âme et augmente les forces de la volonté : ce sont, on le sait, les expressions de saint Thomas d'Aquin. Il y faisait écho, sans le savoir, l'enfant qui disait un jour : « Ce n'est pas parce que je suis sage que je communie, mais pour le devenir. » Il parlait vraiment comme un sage (1).

---

(1) *La Communion fréquente. — Aux parents et aux éducateurs*, par le R. P. Lintelo, S. J.

La Communion ainsi entendue et ainsi pratiquée dans une maison y fera régner « la vraie et solide piété ». Celle-ci « se manifestera par une meilleure tenue à la chapelle, des chants plus nourris et plus spontanés, généralement plus d'estime pour tout ce qui tient à la religion » (1) ; elle se révélera surtout par une sorte d'émulation vers le bien et vers la vertu. On ne pourra pas lui reprocher de ne pas former des hommes puisqu'elle fera mieux que des hommes, à savoir des chrétiens et des catholiques, voire même des saints.

Ainsi, elle ne contribuera pas seulement à l'essor de la piété dans le collège, mais au progrès de la moralité.

LA MORALITÉ

Un historien de l'Eglise primitive écrit que, sous l'influence de la sainte Eucharistie, « le péché grave pénétrait difficilement dans les premières communautés chrétiennes » (2). Sous la même influence, il pénètre et se propage difficilement dans les maisons d'éducation chrétienne.

On rencontre parfois des maîtres qui déplorent le degré inférieur de moralité du collège auquel ils donnent une partie au moins de leur vie sacerdotale. Sans doute, l'enfant y reçoit des leçons de vertu meilleures que dans les établissements vides de Dieu, mais les âmes y sont livrées aux mêmes désordres, et ces institutions donnent le spectacle lamentable de jeunes chrétiens qui ne valent guère mieux, dans la vie, que leurs camarades non religieux.

Or, les maîtres qui ont le bonheur de voir leurs disciples s'approcher souvent de la sainte Table disent que ces plaies se guérissent dans leur maison et que la vertu s'y épanouit. En vérité, comment ne tenterait-on pas de sauver, par ce moyen, les générations que menace le libertinage, et de former une élite saine et pure par la fréquentation de la divine Eucharistie?

---

(1) Témoignage de M. le Supérieur de l'Institution Saint-Joseph, de Montluçon.

(2) M. Vacandard, *la Pénitence publique dans l'Eglise primitive.*

On obtient ainsi, nous écrit le supérieur d'un grand collège, « une moralité de plus en plus satisfaisante, une chasteté dans les actes et les paroles, qui ne sont plus exposées qu'à des oublis passagers, dont on se relève vite et qui n'ont pas d'écho sur l'ensemble de la vie ou sur l'ensemble de la division. Il n'est pas chimérique de croire qu'on arrivera ainsi à supprimer les cas de renvoi. Nous n'avons eu, ajoute-t-il, qu'un renvoi en cinq ou six ans ; nous en avions une moyenne de deux par an, auparavant ».

Au Congrès de l'Alliance des Maisons d'éducation chrétienne, à Bordeaux, en 1910, après avoir entendu le remarquable rapport de M. le chanoine Lahargou, on adopta des conclusions dont voici le résumé :

« 1° Avec la Communion quotidienne, l'esprit devient bon, même excellent ; en particulier, « on voit disparaître le sentiment de défiance qui éloignait de leurs maîtres un certain nombre d'élèves » ; 2° on vit dans « une atmosphère de pureté, de gaieté, de bonne volonté » ; 3° les vocations se multiplient. »

Ainsi, au lieu de cette pestilence qui règne dans certains collèges non chrétiens ou peu chrétiens, on respire en ces établissements où les âmes se nourrissent du pain angélique « l'exquis parfum d'un champ riche et fécond », *sicut odor agri pleni*, la suave odeur de Jésus-Christ.

Ce ne sont pas seulement la piété et la moralité qui les embaument. En thèse générale, nous écrit un aumônier, les élèves qui communient « sont les meilleurs sous tous les rapports. Ils sont vertueux, *travailleurs*, obéissants, ont bon esprit et font volontiers de *l'apostolat* parmi leurs camarades ».

J'appelle l'attention du Congrès sur deux des traits qu'on vient de signaler.

L'AMOUR DU TRAVAIL

Ils sont « travailleurs », dit-on.

Je dois pourtant convenir qu'un éducateur distingué m'a fait, à cet égard, une remarque suggestive : « Le travail subit une certaine amélioration, mais pas aussi grande que je l'aurais

prévu. Pour l'enfant, ajoute-t-il, ce devoir semble se rattacher moins directement à la sainte Communion. Cela peut provenir d'une mauvaise formation générale de la conscience de l'enfant, qui ne met pas le travail à sa place et ne croit pas aisément qu'un élève puisse avoir un devoir d'état ou que ce devoir (le travail) oblige autant que les autres. »

Déjà les supérieurs et professeurs réunis à Bordeaux en 1910 avaient dit : « Le progrès dans l'esprit de sacrifice et dans le travail ne marche point d'ordinaire du même pas » que la sainte Communion.

Ces réflexions sont d'importance. Elles donnent à penser, en effet, que l'adolescent qui communie se fait souvent de graves illusions. Il sait que c'est un devoir d'être chaste, ou obéissant, ou dévoué : la sainte Communion l'aide à le devenir et à rester tel. Qu'il soit bien convaincu que c'est aussi un devoir sacré de travailler, que c'est « son devoir d'état », la sainte Eucharistie l'aidera pareillement à le remplir. C'est aux maîtres et aux confesseurs à former la conscience de l'enfant sur ce point. La Communion, ne l'oublions jamais, ne dispense pas l'éducateur de cultiver l'idée du devoir dans l'âme de ses disciples. Il doit se garder de croire que tout va bien pour cette unique raison que l'enfant communie et même communie souvent. Votre jeune disciple communie ? Raison de plus pour éclairer ses voies afin qu'il y marche généreusement *in fortitudine cibi illius* (1).

C'est en ce sens que se justifie l'expérience rappelée par le P. Gratry : « La Communion ne donne pas des facultés qu'on n'avait pas ; mais ses effets intellectuels n'en sont pas moins immenses... J'ai sous les yeux ce beau spectacle d'âmes élevées par Dieu vivant en elles... Prenez deux enfants du même âge, de moyens égaux, ayant mêmes professeurs et même ardeur pour le travail. Que l'un passe toute une année dans la grâce, et l'autre, cette même année, sans la grâce, ces enfants, égaux

---

(1) *III Reg.* XIX, 8.

au départ, ne le seront pas à l'arrivée. L'un aura dépassé l'autre de beaucoup à tout point de vue, par le seul fait de la présence habituelle de la grâce dans son cœur. » Effectivement, de telles âmes sont pures, condition de la paix qui favorise le travail ; elles ont le goût de ce qui est « en haut », *quæ sursum sunt*, donc du savoir ; elles n'ont pas peur de l'effort consciencieux, principe du progrès ; elles ont la grâce de Dieu, c'est-à-dire qu'elles ont en elles la vie de Dieu qui est lumière. C'est ainsi qu'avec une intelligence commune elles peuvent produire des effets intellectuels « immenses ».

Qu'on les exhorte donc, disent les congressistes de Bordeaux, à communier tous les jours et « qu'en même temps on leur montre dans le sacrifice la fleur à offrir à Dieu ». Les jeunes étudiants de nos collèges deviendront certainement des laborieux.

L'APOSTOLAT

Quant à l'apostolat (nous l'avons déjà montré), il sort ardent du cœur des communiants. Lorsque la Communion est fréquente dans un établissement scolaire, elle en fait une pépinière d'apôtres zélés, dévoués, généreux. Ce n'est pas seulement dans les Séminaires qu'elle enflamme le cœur des futurs serviteurs de l'Eglise, mais dans tous les collèges catholiques dignes de ce nom.

« Beaucoup, m'écrit-on, font de l'apostolat dans les patronages, dans les milieux ouvriers, parmi leurs camarades. Ils deviennent conférenciers populaires, visitent les pauvres et se dépensent avec un zèle admirable pour la cause de Dieu. »

La sainte Communion, c'est Jésus-Christ dans l'âme de l'adolescent. Jésus-Christ, c'est l'amour. Comment n'embraserait-il pas les cœurs de sa divine charité ?

Non ! le communiant de nos collèges n'est pas un « communiant », comme on le dit quelquefois avec dédain. Il devient un homme dans le vrai et noble sens de cette expression ; il devient un chrétien ; il devient même un apôtre ; il sera peut-

être prêtre un jour, comme nous l'avons indiqué plus haut. Et n'est-ce pas la joie des supérieurs et des maîtres de voir s'ouvrir et se former, sous le rayonnement de leur cœur, des cœurs de vrais prêtres, des âmes vraiment sacerdotales ?

2. Moyens.

Par quels moyens assurer à nos jeunes gens ces bienfaits de la sainte Eucharistie ?

L'*action personnelle* et l'*action collective* sont nécessaires.

L'ACTION PERSONNELLE

L'*action personnelle* est, à coup sûr, la plus importante : pourtant nous en dirons peu de choses.

Elle consiste à faire partager par l'adolescent notre conviction touchant l'importance et la nécessité de la Communion fréquente. Si cette conviction est vive dans notre cœur, elle passera avec ses chaudes clartés dans celui de nos jeunes disciples.

Cette action s'exerce par les conseils qu'un directeur ou un confesseur éclairé, vigilant et affectueux, sait trouver dans son zèle et dans sa foi. La connaissance qu'il a de ces jeunes âmes par leurs confidences lui révèle le besoin qu'elles ont de ce pain céleste ; l'autorité que lui assurent ses fonctions surnaturelles et son dévouement pour elles, cette autorité lui permet de parler clairement et ouvertement.

Les éducateurs et les directeurs d'œuvres de jeunesse manquent quelquefois de confiance, je ne dis pas en la valeur du sacrement, mais en eux-mêmes et en l'efficacité de leur influence. De là vient que, même leur diagnostic étant bon, il y a de la mollesse dans leur traitement et dans leur direction.

Qu'ils n'hésitent donc pas à pénétrer dans l'âme de leurs jeunes disciples ; y ayant découvert la vertu et l'innocence ou, au contraire, des infirmités profondes, peut-être de grandes aspirations paralysées par l'apathie d'une nature molle, qu'ils leur disent hardiment que le meilleur moyen de préserver cette

vertu, de détruire ces tendances mauvaises, d'enflammer ces généreux desseins, c'est l'union intime avec le Sauveur divin qui appelle à lui « tous les ouvriers du devoir, tous les épuisés, tous les accablés », en qui il veut établir sa royauté et qu'il veut rendre rois et maîtres d'eux-mêmes.

L'ACTION COLLECTIVE

Nous croyons répondre mieux au programme du Congrès en examinant de plus près les conditions de l'*action collective* propre à rendre fréquente la sainte Communion dans nos collèges.

1. D'abord il importe d'y créer ce que j'appellerai une *atmosphère eucharistique.*

« La piété, c'est le tout de l'homme. » Elle doit l'être dès le collège ; je l'entends de la piété qui prend son aliment dans le tabernacle.

Si la chapelle est, dans l'estime commune, le lieu central du collège ; si l'accès en est facile, si le courant vers l'autel est général, je veux dire si tous, maîtres et élèves, s'y portent non seulement aux heures officielles, mais avec spontanéité ; si la Messe est réputée l'acte le plus saint de toute la journée scolaire, si les prêtres la célèbrent avec gravité et si les élèves y gardent une attitude religieuse ; si l'on ne voit dans le sanctuaire que des objets propres à élever les cœurs, non des tableaux ou des statues d'un goût détestable, mais un décor distingué et décent, sinon somptueux ; si les chants y sont pieux, généraux et chauds ; si les prières y sont recueillies ; si les fêtes y sont célébrées avec religion ; en un mot, si le tabernacle est le centre de la maison, on y respirera une atmosphère eucharistique bienfaisante et vivifiante.

2. Cette action est encore vague et imprécise. Il faut la compléter par la *parole*, sous la forme soit d'un *enseignement doctrinal* très exact, soit de *vives exhortations*.

Les jeunes gens ont besoin d'avoir la *science* de l'Eucharistie.

N'oublions pas que les résolutions durables sont celles qui viennent d'une vraie conviction ; n'oublions pas non plus qu'ils auront à subir des objections nombreuses touchant ce divin mystère, puisque c'est presque toujours à son occasion que le démon cherche d'abord à troubler leur foi.

Pour ces deux raisons, il importe qu'ils soient, de bonne heure, éclairés sur ce sacrement et sur sa fonction dans l'économie du salut des âmes.

On aura donc soin d'appuyer sur un ferme fondement leur foi en ce mystère, de leur découvrir la volonté de Notre-Seigneur et celle de l'Eglise touchant la sainte Communion, qui est la nourriture des âmes, de dissiper enfin leurs fausses idées sur les conditions de la présence eucharistique de Jésus-Christ en ceux qui communient. Ne sait-on pas que nombre d'enfants ont là-dessus d'étranges illusions, disons, plus exactement, de fâcheuses ignorances ? Il sera donc sage de leur apprendre, de bonne heure, que cette divine présence n'est pas perpétuelle, mais qu'elle est subordonnée à la permanence des saintes Espèces, que « d'ailleurs cette présence du divin Sauveur en nous, l'union passagère de son corps avec notre corps, quelque admirable que soit cette démonstration de son amour pour nous, n'est que le signe de l'union permanente de sa divinité avec notre âme... et que c'est ce fruit du sacrement qu'il faut estimer et rechercher principalement dans la sainte Communion » (1).

C'est de cet exposé du dogme eucharistique qu'on déduira les bienfaits de ce « pain de chaque jour » que Notre-Seigneur nous a dit lui-même de demander au Père céleste (2).

Les *exhortations*, les *homélies pressantes* sortiront de ces instructions doctrinales. Autrement, elles n'allumeraient qu'un

---

(1) R. P. Smedt, *Notre vie surnaturelle.*

(2) « Le Sauveur a un tel désir d'habiter en nous en y revenant chaque jour qu'il nous ordonne de le demander chaque jour dans notre prière quotidienne. » (Saint Hilaire ; cité par le R. P. Lintelo, *De la Communion fréquente.*)

feu de paille. Les impressions éveillées dans la sensibilité s'évanouissent vite ; quand on s'est borné à former dans l'enfant un goût sentimental pour la divine Eucharistie, ces émotions tombent bientôt, et le charmant communiant, arrivé à un âge où l'humeur est naturellement changeante, s'éloigne peu à peu du banquet divin, où il aurait plus que jamais besoin de prendre des forces.

Il n'en va pas ainsi lorsque, convaincu en même temps que touché par la parole claire et ardente des prêtres, l'adolescent devient le familier de la sainte Communion. C'est alors qu'elle produit chez lui des résolutions capables d'engendrer des habitudes, en quoi consiste la vraie vertu.

Ces instructions, faites de lumière chaude, sont données, dans certains collèges, au cours d'un triduum eucharistique, institution deux fois recommandée par le Souverain Pontife Pie X. « Partout où l'expérience a été tentée (et elle a été faite, dit un maître en la matière, dans les milieux les plus différents et les plus réfractaires en apparence), les résultats ont dépassé toute attente. » (1) Il n'est pas rare de voir des jeunes gens devenir, pendant ces pieuses journées, les apôtres de la Communion fréquente parmi leurs camarades.

Convient-il, pour autant, d'encourager les *Ligues eucharistiques ?* A MM. les Supérieurs de répondre, d'après la connaissance qu'ils ont du milieu où s'exerce leur ministère. Nous nous bornons, quant à nous, à présenter, sur ce point, deux observations. D'abord la direction de ces associations, là où l'on estime qu'elles sont opportunes, doit être confiée à des prêtres particulièrement prudents en même temps que zélés. En outre, on veillera à n'y pas recevoir des adhérents dont la persévérance serait douteuse. Or, elle est toujours douteuse en certaines natures qui s'enflamment vite et dont l'ardeur

---

(1) R. P. Lintelo, *la Communion quotidienne dans les maisons d'éducation*. Charleroi. — Voir aussi la *Prédication du triduum eucharistique*. Castermann.

s'éteint plus vite encore, qu'il s'agisse du travail, du jeu ou de la piété.

3. Ces divers moyens de propagande seraient incomplets si l'on n'avait pas soin d'adapter le *règlement* aux nécessités de la vie eucharistique.

Le règlement doit réaliser deux conditions essentielles : la *liberté* et la *facilité* de la sainte Communion.

La liberté. — Le règlement doit, en quelque sorte, mettre la Communion hors des prises du règlement.

Elle ne doit pas être « du domaine disciplinaire ». Il serait fâcheux que l'écolier pût la confondre avec quelqu'un de ces exercices qu'on accomplit au collège et qu'on abandonne en changeant de milieu. Mgr Dupanloup écrivait autrefois : « On ne comprendra jamais assez l'importance d'avoir, dans une maison d'éducation, certains exercices que les enfants puissent faire ou ne pas faire... Cela peut leur donner spontanéité, sincérité, vérité et liberté dans leurs relations avec Dieu. »

Cette observation si fine s'applique éminemment à l'*exercice* le plus sacré de tous.

La Communion *libre, spontanée*, c'est la Communion aimée, à laquelle on s'attache, et qu'on n'abandonnera pas.

S'il y a, dans un établissement, des communions commandées, de celles qu'on appelle générales et qui sont, à ce titre, imposées ; s'il y a des communions contrôlées, tellement que des maîtres, en classe ou à l'occasion de la lecture des notes, y font allusion pour féliciter les uns ou pour blâmer les autres, qui semblent ne pas profiter du don de Dieu ; s'il y a des communions retranchées, comme on prive d'une récréation les élèves paresseux (1) ; s'il y a des communions récompensées comme on fait pour un travail satisfaisant ; s'il y a des communions encouragées par des faveurs vulgaires, déjeuner

(1) « Il serait abusif de les leur limiter en punition de leurs fautes journalières. » R. P. Zulueta, S. J. — Voir *Directoire eucharistique* du R. P. Lintelo, p. 143.

meilleur, récréations exceptionnelles, dans tous ces cas, il est à craindre qu'on ne provoque des communions de *complaisance*, en vue de conquérir l'estime des maîtres, ou seulement des communions de pure *routine*, pour « faire comme les autres », peut-être même des communions tout à fait *mauvaises*. Celles-ci, assurent des prêtres sages, sont plus à redouter avec les communions rares mais obligatoires qu'avec les communions fréquentes mais libres.

Rien de tel ne semble à craindre lorsque la spontanéité de cet acte est entière.

Oui, si tout est organisé, dans la maison, de telle sorte que les enfants et les jeunes gens suivent uniquement les attirances de Notre-Seigneur, les conseils d'un guide sage et les mouvements d'un cœur pieux, s'ils sentent ou s'ils savent qu'ils n'ont à rendre compte de leurs démarches eucharistiques qu'à Dieu, à leur conscience et à leur directeur, si un air de liberté les enveloppe, rien n'étant ni contraint ni forcé, il est permis de penser que dans ces jeunes esprits l'idée de la Communion sera liée, non au souvenir de la vie scolaire avec ses assujettissements et ses tâches imposées, mais à la notion désintéressée du devoir chrétien et au sentiment des bienfaits moraux et religieux qu'elle procure.

Avec la *liberté*, le règlement doit donner la *facilité de communier*. — Celle-ci est le complément de celle-là.

Je ne crois pas qu'on puisse, à cette fin, entrer dans de trop minutieux détails. Les plus ténus ne sont pas les moins importants aux yeux des supérieurs, des économes, des préfets de discipline, desquels ils dépendent.

D'une part, demander à nos enfants qui désirent participer, le matin, au banquet divin, leur demander des sacrifices ou des privations pénibles, comme de se lever de meilleure heure que leurs condisciples, d'avoir moins de temps qu'eux pour préparer les cours, de ne pas prendre leur petit déjeuner dans des conditions normales (spécialement s'ils appartiennent à la catégorie des externes, auxquels surtout il faut rendre aisée la

fréquentation des sacrements à cause du grand besoin qu'ils en ont) (1), c'est écarter de la Communion ceux que Notre-Seigneur y appelle si tendrement. « Question de ménage », disait quelqu'un. Soit, mais question très importante comme l'est pour les armées, en temps de guerre, celle du ravitaillement et de l'intendance.

D'autre part, si la Messe où les jeunes gens pourront faire la sainte Communion n'a pas lieu à une heure très régulière (2), si, par suite d'un enseignement erroné, ils se croient obligés de se confesser après les plus légers manquements et, en tout cas, s'ils ne peuvent pas facilement s'adresser à leur confesseur, si l'on exige d'eux une préparation démesurément longue, une action de grâces encombrée de pratiques ou de prières sans fin, ne succomberont-ils pas vite sous le faix d'une piété si chargée ?

Non, certes, que nous devions les détourner de toute préparation ou de toute action de grâces ! Pie X nous le rappelle : « Les sacrements produisent un effet plus grand en raison des dispositions plus parfaites de ceux qui les reçoivent. » Ces dispositions comprennent évidemment une préparation pieuse, quelques prières ferventes et des résolutions généreuses après la Communion ; mais elles n'ont rien de commun avec ces pratiques compliquées et multipliées qui la précèdent ou la suivent dans quelques collèges, comme si la dévotion à la sainte Eucharistie ne se suffisait pas à elle-même et comme s'il fallait l'envelopper, jusqu'à l'étouffer, dans une foule d'autres !

Un règlement bien fait doit aussi prévoir toutes les circon-

---

(1) Dans quelques établissements on ne tient pas assez compte, à ce point de vue, des difficultés pratiques que rencontrent les externes pour l'accomplissement de leurs devoirs religieux. A notre avis, ils devraient pouvoir prendre leur petit déjeuner au collège sans avoir besoin de retourner dans leur famille.

(2) Dans les collèges où les élèves assistent chaque jour à la sainte Messe, le problème est plus qu'à demi résolu.

stances propres à favoriser l'accès de la sainte Table et à en aplanir les divines avenues.

« Nous avons dû, disait la directrice d'un pensionnat de jeunes filles, modifier notre ordre du jour, en vue de faciliter la Communion quotidienne. » (1)

A la bonne heure ! *Cur non potero quod isti et istæ ?* N'est-il pas sage de corriger parfois ces codes disciplinaires qui régissent une maison, non pour céder au goût du changement, mais pour les adapter à des circonstances nouvelles ou à des besoins nouveaux ? N'ayons pas ce que volontiers j'appellerais la superstition du règlement et ne pensons pas que refuser de changer même un iota dans la loi d'une maison soit chez les supérieurs signe de force et d'autorité. Par cette inflexibilité on se fait illusion à soi-même ; bien souvent, cette extrême rigidité cache une véritable faiblesse ; la vraie force est plus souple parce qu'elle se sent maîtresse d'elle-même et capable de contenir ses mouvements, de limiter ses concessions, de régler ses réformes selon le plan qu'elle s'est tracé ou en vue des légitimes besoins qui les réclament. Est-ce que l'Eglise, l'immuable, l'indéfectible, l'immortelle éducatrice des âmes, ne sait pas admirablement adapter sa discipline aux temps et aux événements de l'histoire ? Pouvons-nous mal faire en faisant comme elle ?

D'ailleurs, les maisons d'éducation et les lois qui les régissent sont faites en vue des élèves et pour leur bien. Les élèves ne sont pas faits pour le règlement, mais le règlement pour les élèves. Si donc l'intérêt de ceux-ci demande que celui-là soit modifié, nous devons le faire, au prix des sacrifices réels que ces changements imposent d'ordinaire aux supérieurs, aux maîtres, au personnel de la maison dont il trouble ou même bouleverse les habitudes.

Toujours tout changer ! disent surtout les anciens. Non pas tout, mais seulement les articles de notre législation scolaire

---

(1) Cité par le R. P. Lintelo.

qui s'accorderaient mal avec les nécessités nouvelles ou qui seraient défavorables aux progrès proposés par l'Eglise à nos efforts et à la bonne volonté de notre jeunesse.

Songeons et n'oublions jamais qu'avec si peu de chose, je veux dire avec de si légers changements dans nos horaires ou dans nos coutumes, nous pourrons procurer ce grand bien : laisser venir facilement vers Notre-Seigneur nos petits enfants et nos chers jeunes gens ; ouvrir largement dans nos maisons les sources de la vie eucharistique !

3. Objections.

1. Des objections opposées à la Communion fréquente dans les collèges, la plus intéressante, parce que la plus suggestive, est, pensons-nous, celle qui invoque le *respect dû* à la Communion elle-même.

Nous croyons l'avoir déjà implicitement résolue. Toutefois, examinons-la de plus près, un instant.

L'enfant est, dit-on, léger et inconstant. Il se lassera vite de la Communion si souvent reçue ; ce qui est pire, il se familiarisera avec elle jusqu'à s'en approcher sans réflexion, par routine, donc sans fruit. Au contraire, la Communion rare à laquelle il pense d'avance et dont il s'approche avec révérence fait sur sa jeune âme une impression profonde, produit dans sa vie des effets durables.

Ces effets excellents se produisent-ils donc dans tous ceux qui communient rarement ? En revanche, ceux qui, par respect pour le sacrement, s'en approchent à de longs intervalles n'en tireraient-ils pas des fruits plus abondants s'ils s'en approchaient souvent avec une âme si religieusement respectueuse ? L'Eucharistie, on ne doit pas l'oublier, « est un sacrement qui produit *ex opere operato* la grâce ou l'augmentation de la grâce ». Si donc on la reçoit avec une conscience pure et avec une intention droite, elle aura plus d'efficacité pour accroître en nous la vie surnaturelle ou servir « d'antidote au péché » que les dispositions personnelles du sujet le plus

respectueux (1). D'où le cardinal Gennari conclut : « On doit absolument nier que la Communion rare produise plus de fruits que la Communion fréquente. »

Grâce à celle-ci, le jeune homme coule non seulement ces douces journées de ferveur qui passent avec l'éclat des fleurs dont l'autel était orné à l'occasion d'une fête religieuse, mais une vie vraiment chrétienne ; il n'accomplit pas seulement, comme avec la Communion rare, des efforts et des actes fugitifs de vertu, mais il contracte des habitudes, c'est-à-dire qu'il transforme, pour ainsi dire organiquement, son âme adolescente en celle d'un « homme parfait » *in virum perfectum, ad mensuram œtatis plenitudinis Christi.*

« Je suis resté toujours en grâce avec Dieu, disait un de ces jeunes communiants, âgé de seize ans. Quant à la routine, je ne l'ai pas encore trouvée et j'espère ne jamais la connaître. » (2)

A cette touchante parole n'ajoutons qu'une réflexion, celle du Souverain Pontife à Mgr l'évêque de Belley en 1909 :

« Quand même les enfants ne persévéreraient pas toujours, la Communion fréquente laissera dans leurs âmes des semences qui ne se perdront pas définitivement. » Ces semences renaîtront un jour comme ces grains de froment qui, trouvés dans le cercueil d'un prince d'Egypte où ils dormaient depuis des milliers d'années, et jetés dans la terre féconde que baigne le Nil, levèrent et mûrirent.

2. Les objections à la Communion fréquente viennent surtout *des parents* que cette pratique étonne, comme une nouveauté, trouble dans leurs propres habitudes religieuses, ou plutôt dans leur indifférence. Chose étrange ! sous leur toit, l'enfant est souvent maître de son temps, de ses relations, de ses jeux; il y fait sans contrôle ce qu'il veut et ce qui lui plaît : le régime le plus débonnaire règle tout dans leur maison ; mais

---

(1) Cardinal GENNARI, *De la Communion fréquente*, Abbaye de Maredsous.
(2) R. P. LINTELO, *la Communion fréquente et la jeunesse.*

lorsqu'il s'agit d'exercices pieux, d'une Messe matinale, des sacrements les plus augustes de l'Eglise, ils ont d'inexprimables surprises, ils retrouvent toute leur autorité et, pour s'opposer à ces pratiques religieuses, ils font preuve d'une fermeté qu'on ne leur connaissait pas.

Pour dissiper ces préjugés, il faudra de la patience et du temps. Raison de plus pour commencer sans retard à dessiller les yeux de ces pères et même de ces mères aveugles. Ah ! s'ils savaient le don de Dieu ! oui, s'ils savaient à quel point leurs fils, grâce à la sainte Communion, seront plus fidèles, plus vertueux, plus aimants, meilleurs fils enfin, avec quelle joie ils seconderaient les nobles desseins de leurs enfants et ils iraient avec eux à la Table sainte se nourrir du même pain eucharistique !

C'est ce que doivent déclarer avec force aux familles chrétiennes les prêtres, surtout les directeurs de nos collèges catholiques, soit dans les correspondances qu'ils leur font parvenir, soit dans les conférences ou discours qu'ils leur adressent.

3. L'opposition et les objections que nous venons de signaler produisent leurs fâcheux effets, surtout pendant la période *des vacances.*

C'est avec douleur que les éducateurs songent au sort de leurs disciples privés trop souvent, en ce temps-là, de la nourriture qui les avait fortifiés durant l'année scolaire. Appréhensions, hélas ! très fondées, craintes trop justifiées. C'est pour les avoir partagées et ressenties que nous insistons sur les points suivants :

1° Avant les vacances, les directeurs et les confesseurs ne peuvent assez presser leurs fils spirituels de prendre la résolution réfléchie et sincère de communier souvent pendant ces longs congés ;

2° Ils doivent, autant qu'ils le pourront, se faire renseigner par les jeunes gens eux-mêmes sur leur fidélité ;

3° Ils feront bien, dans la mesure des convenances et des possibilités, d'attirer l'attention des parents sur l'importance de

la fréquentation des sacrements pendant ces jours de liberté ;

4° Au retour, ils ne manqueront pas de faire reprendre sans retard les habitudes chrétiennes qui auraient été négligées au cours des vacances, afin de ne pas laisser aux mauvais penchants le temps de creuser un lit profond (1) ;

5° Ils favoriseront les ligues de « volontaires » pour la sainte Communion que les jeunes gens fervents d'un collège voudraient former entre eux pour le temps des vacances.

Quelle que soit la valeur des observations précédentes (elles visent surtout les familles et leurs enfants), il en est une qu'un évêque aime à faire devant une assemblée où se trouvent des prêtres en grand nombre.

« Il y a, m'écrivait un aumônier, au sujet de la confession et de la communion des adolescents en vacances, il y a des prêtres qui ne se prêtent que de mauvaise grâce à ce ministère. »

Serait-il possible ! Quoi ! il y aurait quelque part un prêtre qui ne serait pas heureux de voir, au temps des vacances, arriver dans sa paroisse, dans son église dont la solitude le fait souvent gémir, des essaims pieux d'enfants, de jeunes gens de quinze ou de vingt ans ! Quoi ! son cœur sacerdotal ne tressaillirait pas en contemplant ces affamés de Dieu ! Quoi ! ce vieux prêtre ne se sentirait pas rajeunir au spectacle de cette jeunesse chrétienne que Jésus-Christ veut nourrir de sa grâce, « maintenir dans son amour », peut-être honorer de son sacerdoce ! Quoi ! ce prêtre, pasteur ou vicaire, hésiterait à se mettre à la disposition de ses jeunes paroissiens pour leur faciliter la réception du Sacrement, leur donner Jésus-Christ, souvent, n'importe quand, selon leurs besoins spirituels ! Quoi ! sous prétexte que ces piétés-là sont feux de paille que la routine étouffera bientôt, il céderait, ce prêtre, à la routine qui ne

(1) Rapport présenté à l'Association nationale des catholiques belges, en 1909, par M. le chanoine Janssens, directeur du collège de Saint-Rombaut, à Malines.

veut rien changer à ses méthodes, ni s'imposer quelque gêne, même légère !

O prêtres ! ô prêtres ! soyez bénis, vous qui avez grand souci de nos jeunes collégiens, de nos jeunes séminaristes pendant leurs vacances, qui les entourez de vos conseils affectueux et de l'exemple de votre noble vie, enfin qui leur ouvrez, de grand cœur, la porte de vos presbytères, de vos églises et de vos tabernacles ! Vous avez entendu la parole du pape Pie X aux membres du Congrès eucharistique de Rome, en 1905 : « Ne laissons pas inutile dans nos tabernacles le plus grand trésor que l'amour de Dieu nous ait donné. »

Et vous, jeunes gens, écoutez cette parole que le cardinal Vannutelli adressait à vos amis, membres d'une association dont la France est fière :

« Savez-vous, disait-il, pourquoi Pie X aime particulièrement l'Association catholique de la Jeunesse française? Je vais vous le dire : parce que, dans les plis de votre drapeau, vous avez inscrit avant tout la fidélité au culte eucharistique. Vous ne l'ignorez pas, notre bien-aimé Pie X, qui veut tout restaurer dans le Christ, est avant tout l'apôtre de la Cène eucharistique ; il recommande la Communion fréquente, il veut que tous connaissent les bienfaits qu'on doit se procurer à cette source de la véritable vie chrétienne ; il a ordonné que chaque fidèle y participât dès le plus jeune âge. Or, vos efforts ne tendent-ils pas à grouper vos associés autour de la Table sainte ? »

Vous avez senti le mal fait aux âmes et aux peuples par le nihilisme religieux des doctrines athées et matérialistes qui vont à les priver de Dieu ; alors vous avez formé le dessein de les « recatholiciser », de les « rechristianiser », à commencer par vos âmes à vous. Réaliser chaque jour davantage le *Mihi vivere Christus est* de saint Paul, voilà le besoin et la tendance d'une partie de la jeunesse contemporaine (1). Or, quel meilleur moyen de vivre de la vie intérieure, de la vie

---

(1) *Revue pratique d'Apologétique*, 1er juin 1914, p. 321.

de la grâce, que de communier à Jésus-Christ et de s'unir à celui qui, par la sainte Eucharistie, veut vivre en nous et accroître dans nos cœurs la vie surnaturelle, c'est-à-dire la vie même de Dieu : *divinæ consortes naturæ ?*

Allez donc, jeunes catholiques, enfants de ce siècle qui mourrait faute de sève divine si vous n'étiez là pour la lui rendre, allez puiser souvent cette vie de Dieu aux sources eucharistiques.

Elles sont inépuisables et elles ont des rejaillissements éternels.

Ut Deo plenos bibat ore puro
Spiritus omnes.

2. Patronages.

1. Avantages et bienfaits de la sainte Communion.

La sainte Eucharistie, nourriture céleste qui entretient et développe la vie surnaturelle dans les âmes, est souverainement bienfaisante dans nos patronages où se rassemblent les jeunes ouvriers et les jeunes employés chrétiens.

On sait ou l'on devine à quels périls sont exposés ces chers jeunes gens, sortis hier de nos écoles libres et des écoles officielles. Un grand nombre viennent dans nos grandes cités, quittant, pour cela, leurs villages, leurs champs ou leurs montagnes. Dans ces milieux souvent dépravés, impies, au moins indifférents, que deviendront-ils, si un messager de Dieu ne vient pas leur apporter, comme à Daniel dans la fosse aux lions, le pain sacré qui les rendra forts et vigoureux ?

« Sans aucun doute, m'écrivait un prêtre très dévoué au services des classes laborieuses, notre jeunesse ouvrière a besoin plus que toute autre jeunesse des secours qu'apporte la divine Eucharistie. Elle court, chaque jour, des dangers si grands et si incessants, au point de vue de la foi et au point de vue des mœurs ! Ses croyances et sa vertu ne cessent pas d'être battues

en brèche, dans les ateliers, les fabriques, les chantiers et tous les lieux de travail. Ils ne trouvent guère de secours dans leurs familles démoralisées. »

Très exposés et, en même temps, très faibles en face de ces grands périls religieux ou moraux, voilà, en bref, nos chers patronnés.

Aussi est-ce avec raison que le R. P. Hello, qui les connaissait bien, disait : « Chez le jeune ouvrier, le besoin de la Communion atteint son maximum. »

Pour résister, en effet, aux fatales influences du dedans ou du dehors, il doit se faire un tempérament moral sain et robuste. Mais comment l'acquerra-t-il s'il vit dans l'état du péché qui déprime et qui débilite ? Et comment en sortira-t-il ? Comment cessera-t-il de vivre dans le péché mortel ? Comment demeurera-t-il dans l'état de grâce ? Qu'on indique, si l'on peut, un autre moyen décisif, complet, universel !

Nous avons entendu beaucoup de prêtres gémir sur la situation lamentable de ces jeunes apprentis et de ces jeunes employés. Quelques-uns nous ont indiqué des palliatifs propres à atténuer le mal ou à le retarder ; aucun ne nous a dit qu'en dehors de la religion pratique et de la piété eucharistique il y eût un « régime sauveur ».

« La Communion, m'écrivait naguère un prélat de grande foi et de grand zèle, la Communion les préserve, les fortifie, et peu à peu les transforme. » Nous croyons que tous les directeurs d'œuvres feront écho à ce témoignage, ainsi qu'à la formule de Don Bosco, parlant de la Communion fréquente : « Tout est là ! »

Un de ses bienfaits dans les patronages est de former une élite de chrétiens.

Les jeunes ouvriers qui la composent ne connaissent pas le respect humain, et par leur seul exemple ils le détruisent autour d'eux ; ils ont une moralité élevée qui éclaire toute leur vie, anime leur conversation, dirige leur conduite et leur donne une allure franche, loyale, distinguée même, propre

à exercer une très heureuse action sur leurs camarades et sur leur famille.

N'est-ce pas dans ces élites eucharistiques que naissent ces vocations religieuses ou ecclésiastiques, tardives peut-être, mais très généreuses, en lesquelles il est doux d'admirer un des signes du réveil chrétien et de saluer une des providentielles raisons d'espérer en l'avenir ? Grâce à l'Hostie, cet adolescent, sorti peut-être d'une atmosphère malsaine, va se dégager de son influence délétère, se rendre supérieur à ces impiétés et à ces impuretés, croître dans l'amour de Jésus-Christ, et gravir les routes âpres mais glorieuses de l'apostolat. Quel chemin, de ces marais fangeux aux sommets où l'Eucharistie l'a fait parvenir !

Comme on comprend ce mot d'un directeur d'œuvres catholiques ouvrières : « Les encouragements et les instances du Souverain Pontife pour pousser à la Communion fréquente ne s'appliquent à personne plus utilement qu'à la jeunesse ouvrière. »

2. Possibilité et moyens.

Mais peut-on l'y amener ?

Quelqu'un, un maître en la matière, nous a dit que « ce n'est pas très difficile ».

Convenons pourtant que si ce n'est pas très difficile, la Communion fréquente rencontre des difficultés dans le milieu spécial dont nous nous occupons. Comment en triompher ?

I — MOYENS EXTÉRIEURS

La Communion dominicale est pratiquée dans un assez grand nombre de patronages dont les directeurs ont à cœur de donner une formation surnaturelle à leurs jeunes gens.

Pour que cette Communion du dimanche, et en général la Communion fréquente, soit réalisable, il faut, évidemment, que les prêtres soient décidés à la favoriser, et par conséquent s'y prêtent cordialement.

D'abord l'église, le tabernacle doivent s'ouvrir facilement devant le jeune homme qui désire recevoir le Pain de vie. S'il vient le demander de très bonne heure, avant les Messes, ou très tardivement, après qu'elles sont dites, les prêtres n'hésiteront pas à se déranger et ils le feront de bonne grâce, afin de procurer à celui qui la réclame la nourriture céleste dont il a si grand besoin.

Les prêtres sont les gardiens de ces greniers d'abondance où repose le divin froment ; ils ne doivent pas être des gardiens sévères, impitoyables, rendant difficile l'accès du tabernacle. Ils doivent, au contraire, être heureux de distribuer à tous ceux qui le demandent et qui en sont dignes le trésor sacré dont ils sont les administrateurs non pour eux-mêmes, mais pour le bien des âmes.

Dans cet esprit, les directeurs de patronages ne reculent devant aucune fatigue ni devant aucune gêne, pour faciliter la réception de la sainte Eucharistie dans leurs œuvres (1) : heure des confessions, heure de la Communion, heure de la Messe, heure et conditions du petit déjeuner, etc., tout est organisé en vue de cette fin : aplanir et ouvrir largement le chemin de l'autel.

Les Communions générales, faites par tous à certains jours, doivent-elles être mises au nombre des *moyens* utiles et recommandables ?

Nombre de directeurs expérimentés ne le croient pas.

Cette organisation un peu militaire des patronages leur paraît dangereuse. « Si je ne vais pas à la Communion générale, disait un jeune patronné à un religieux, j'aurai tout le monde sur mon dos : M. l'abbé, mes parents, etc. »

Cette parole ne révèle-t-elle pas l'inconvénient d'un système qui rend obligatoire un acte dont l'efficacité et la valeur dépendent en partie de sa spontanéité ?

---

(1) On en trouvera des exemples dans la *Communion fréquente dans le peuple.*

Aussi bien, nous ne croyons pas qu'on doive juger d'une œuvre par le seul fait ou par le seul nombre des communions. « Nous en avons tant par semaine, par mois, par an, disent quelques-uns ; mes enfants communient tous les dimanches. » Constatation consolante, assurément, à la condition qu'il s'agisse non de communions de complaisance, faites « pour n'avoir pas M. l'abbé sur le dos », mais d'actes vraiment religieux où la foi, la bonne intention et la piété tiennent la place nécessaire.

On ne peut, en revanche, assez recommander le procédé de ces directeurs sages et zélés qui, sans pression aucune et par de prudents conseils, s'appliquent à former l'élite entraînante dont nous parlions tout à l'heure. « J'entrevois des jours meilleurs, écrit un directeur cité dans l'*Apostolat de la Prière* (1) ; la Communion fréquente a déjà développé une piété vraie, personnelle, courageuse chez nos petits ligueurs. » Ces « jours meilleurs » se lèveront partout où l'on réussira à grouper quelques sincères amis de la sainte Eucharistie.

Pour les grouper et pour développer en eux cette piété franche et communicative, nul moyen n'est plus efficace que les « retraites fermées ».

On conçoit que des jeunes gens habitués à mener une vie agitée et bruyante aient grand profit à se recueillir ensemble, pendant deux ou trois jours, dans un lieu silencieux où tout les invite à prier et à penser à leurs destinées éternelles. Ils en sortent plus croyants, plus purs, plus vaillants et résolus à garder leur foi, leur vertu et leur courage en se nourrissant de la sève eucharistique. Ils en sortent aussi, même à leur insu, semeurs et apôtres du sacrement divin. L'expérience confirme les espérances les plus hardies (2). Ils en sortent parfois fervents jusqu'à l'héroïsme, passionnés pour la sainte Eucharistie jusqu'à participer à l'adoration nocturne dans les centres

---

(1) *Apostolat de la Prière* (juin 1913).
(2) *Ibidem.*

où elle est établie, avides de réparer par leurs sacrifices tant de nuits profanées, tant de crimes commis autour d'eux contre Jésus-Christ et tant d'iniquités dont est victime l'Eglise catholique.

II — MOYENS SURNATURELS

Toutefois, ces divers procédés sont inefficaces sans la coopération des moyens surnaturels que nous devons au moins signaler.

D'abord, tous les hommes chargés de la direction des œuvres de jeunesse doivent revenir souvent sur le sujet de la sainte Communion. Il n'est pas de ceux dont on dit qu'il faut y penser toujours et n'en parler jamais.

Il faut y penser toujours et en parler sans cesse.

En parler. Non seulement, comme nous l'avons déjà dit à propos des collèges catholiques, dans des homélies touchantes, mais surtout en des instructions claires, propres à former des convictions, germe des résolutions qui durent.

« Il faut, m'écrivait un jour le distingué prélat qui a consacré sa vie aux œuvres ouvrières, Mgr de Poterat, il faut faire apprécier, estimer et désirer la Communion : à quoi aident efficacement les décrets du Pape... Il faut, ajoute-t-il, éviter avec soin, en dépeignant devant les jeunes gens la Communion comme chose facile afin de mieux les y attirer, de paraître diminuer quelque chose de son caractère très haut, très sérieux, voire solennel. » Une instruction solide et une direction éclairée préviendront ce grave inconvénient.

Il y a des mots qui frappent les jeunes membres de nos cercles et de nos patronages, des *mots-lumière* et des *mots-force*, si l'on peut parler ainsi, c'est-à-dire des formules qui éclairent, des phrases qui entraînent leur volonté. Ces brèves sentences, il faut les répéter souvent ; un peu plus tôt ou un peu plus tard, elles feront dans ces jeunes âmes, simples et loyales, un effet salutaire.

Les directeurs connaissent bien ces fécondes paroles ; ils

sauront en trouver dans leur cœur plein de zèle ; ils en recueilleront dans l'histoire des saints ; l'Evangile en est rempli : saint Paul, saint Jean, les Docteurs, les mystiques, les Alphonse de Liguori, les curé d'Ars, les auteurs contemporains, les lettres des Papes, les décrets du pape Pie X, leur en fourniront à foison. Encore une fois, elles seront fructueuses si elles sont lumineuses et chaudes.

Mais, quels que soient les moyens employés, la condition essentielle, c'est que le patronage soit animé d'un *esprit vraiment religieux et surnaturel.*

La voilà, l'âme de nos œuvres !

Le but qu'elles se proposent d'atteindre, c'est de conduire à Jésus-Christ les adolescents, les jeunes hommes qu'elles rassemblent. Or, Jésus-Christ est lui-même la *voie* qui mène vers lui. La foi en lui, l'union avec lui par la prière, l'union eucharistique, la Communion, voilà les plus sûrs moyens d'attacher ces jeunes cœurs au Maître divin, terme de tous nos efforts.

En est-il toujours ainsi dans nos cercles et groupements de jeunesse ?

« On a vu, disait Mgr d'Hulst, des œuvres sur la porte desquelles on aurait pu écrire : estaminet bien pensant ; ici on entre, on fume, on joue au billard et on en sort à peu près comme on était entré. Ce n'est pas notre idéal, et voilà pourquoi nous demandons à nous affranchir de ces atermoiements en fait de piété, qui sont le fruit de la prudence et de la lâcheté. »

Le mot est dur ; n'a-t-il jamais été vrai ? Ose-t-on toujours, dans nos cercles et dans nos œuvres, parler de Dieu, de la vie surnaturelle, du sacrifice et du ciel qui en est le prix ? N'arrive-t-il pas qu'un étrange respect humain ferme les lèvres ou bien y glace les mots, qui devraient en sortir brûlants et victorieux ? La crainte de ne rien obtenir ne paralyse-t-elle pas à ce point qu'on n'ose presque rien demander en fait de pratiques ou d'actions religieuses ? C'est Mgr Gay qui en a fait

l'observation : « Beaucoup d'âmes se perdent par notre timidité ! »

Que notre cœur soit débordant de Jésus-Christ, le cœur de nos jeunes enfants et de nos jeunes gens en sera bientôt pareillement rempli, et Notre-Seigneur les attirera lui-même à son divin Sacrement.

Par Jésus à Jésus !

Oui ! mais aussi à Jésus par Marie.

La *dévotion à la Sainte Vierge* doit être fervente dans tout patronage et dans toute association de jeunesse catholique. Elle constitue le moyen irrésistible de susciter et d'entretenir la vie eucharistique dans ces œuvres et dans toutes les jeunes âmes qui en font partie.

Ainsi, nous sommes ramenés à notre point de départ.

En commençant, nous constations que Lourdes a été, à la fin du siècle dernier, et est encore davantage de nos jours le chemin d'un grand nombre d'âmes et d'œuvres vers la sainte Eucharistie.

Et voici qu'en finissant nous vous disons, jeunes gens : Si vous êtes les fils très aimants de Notre-Dame, vous serez les hôtes assidus du divin banquet.

Mère de Jésus, Marie appelle toutes les générations, les jeunes surtout, aux pieds de son Fils, roi du monde ; Mère des hommes, elle veut que ses enfants aillent demander la vie abondante et surabondante de la grâce à Celui qui en est la source ; Vierge immaculée, elle purifie leurs cœurs afin que Jésus-Christ puisse y descendre ; Vierge-Prêtre, elle veut donner Jésus Hostie à ses fils bien-aimés.

Il est impossible de concevoir une âme ayant un culte éclairé pour celle que Bossuet nomme « la Mère des appelés, la Mère des justifiés, la Mère des persévérants », une âme fidèle à Notre-Dame, une âme mariale, qui n'arrive pas à l'amour et à la pratique de la divine Eucharistie.

Per Mariam ad Jesum !

Sur les murs d'une cathédrale de France, j'ai vu, sculpté

dans la pierre, un touchant symbole qui résume non seulement ce rapport et ce Congrès eucharistique, mais tout le mystère de Lourdes : un beau lis du calice duquel sort un épi de blé.

Marie est le lis virginal, embaumé, qui a donné au monde Jésus-Christ, divin froment des âmes.

Elle fut cela à Bethléem ; elle l'est encore à Lourdes où, de son Cœur immaculé, sort, tous les jours plus féconde, une moisson eucharistique.

Jeunes gens, fils de nos collèges et de nos patronages, si vous aimez véritablement Notre-Dame, vos âmes seront aussi « des lis en fleur » (1) où germera le blé sacré, le froment adorable, Jésus-Christ.

Il y germera, il y croîtra, il y fructifiera en y produisant des vertus et des mérites.

Bien plus, par la vertu de la sainte Communion, vous répandrez, autour de vous et dans le monde, la foi en ce Maître adorable, en ce Roi divin, sans lequel les âmes s'étiolent, les familles dépérissent et les sociétés meurent !

La Communion et l'Association catholique de la Jeunesse française

RAPPORT DE M. SOURIAC

président.

De précédents Congrès eucharistiques internationaux ont déjà donné à l'Association catholique de la Jeunesse française l'occasion de parler du développement de la communion fréquente dans ses rangs et des bienfaits qu'en a retirés son apostolat. C'est spécialement au Congrès de Vienne (1912) qu'elle fut appelée à présenter deux rapports sur ces questions : le premier, de notre ami Albert Sabourin, président de l'Union diocésaine de Touraine, traitait de « la dévotion eucharistique

(1) *Florete flores, quasi lilium* (*Eccli.* XXXIX, 19).

et la communion perpétuelle dans l'Association catholique de la Jeunesse française » ; le second, dont j'avais eu l'honneur d'être personnellement chargé, montrait dans l'Eucharistie le vrai « foyer d'apostolat religieux et social dans l'Association catholique de la Jeunesse française ». L'année suivante, à Malte, notre ami Paul de Quinsonas, président de l'Union diocésaine de Grenoble, rendait compte des progrès réalisés dans l'organisation de la communion perpétuelle depuis le Congrès de Vienne, où cette institution se trouvait seulement à ses débuts et ne pouvait être saluée encore que comme une brillante espérance.

Je ne viens pas aujourd'hui reprendre purement et simplement les exposés de principes ou de faits qui ont fourni leur matière à ces divers rapports ; mais puisque une fois de plus le Comité permanent veut bien associer officiellement notre groupement à ces solennités eucharistiques et reconnaître ainsi le lien très étroit qui nous unit à son œuvre, je tâcherai, après lui en avoir exprimé notre respectueuse et vive gratitude, d'entrer d'une façon aussi complète que possible dans les vues qui lui ont dicté l'orientation générale des travaux de ce Congrès, en m'efforçant de montrer comment l'Association, devenue de plus en plus une ligue de communiants, une ligue eucharistique, a été conduite par le fait même, peut-on dire, à travailler de toute son âme à cette restauration et à cette proclamation de la royauté sociale de Notre-Seigneur Jésus-Christ auxquelles est voué tout le Congrès de Lourdes.

Toutefois, il ne sera pas inutile de marquer en quelques mots et par des faits précis où en est à l'heure actuelle la dévotion eucharistique dans l'Association. Je viens de dire de cette dernière qu'elle devient de plus en plus une ligue de communiants. Quelques faits de notre vie en 1913-1914 me permettront de montrer la réalité de ce progrès constant et de mieux expliquer l'exposé qui suivra.

Le progrès de la communion perpétuelle est un sûr indice de ce progrès général. A l'heure actuelle, cette institution,

naissante en 1912, est établie dans toutes nos Unions régionales sauf une, et toutes les Unions diocésaines sauf une, également, y prennent part. Les groupes isolés eux-mêmes, c'est-à-dire ceux qui existent dans un diocèse où l'Association catholique de la Jeunesse française ne possède pas une Union diocésaine, l'ont organisée entre eux par un roulement national sous la direction du Secrétariat général. Le symptôme le plus significatif du développement de l'œuvre et de l'attachement qu'éprouvent désormais à son égard nos amis, c'est que son organisation, de régionale primitivement, devient diocésaine. La conséquence de cette transformation est en effet un retour plus fréquent du jour de communion de chaque groupe, puisque le roulement, au lieu de s'étendre à plusieurs diocèses, est limité à un seul. Il en est ainsi maintenant dans la Manche et dans l'Orne, dans le Poitou, la Vendée, la Loire-Inférieure, l'Anjou, le Vivarais, le Puy-de-Dôme, la Nièvre, l'Isère ; dans les diocèses de Lyon et de Marseille, dans la Haute-Garonne, le Tarn, l'Aveyron, l'Ariège, dans les Pyrénées-Orientales, le Territoire de Belfort, sans compter la grande Union interdiocésaine du Nord et l'Union du Pas-de-Calais, qui valent à elles seules des Unions régionales. Dans cette nomenclature, vous aurez de vous-mêmes relevé les noms de contrées dans lesquelles l'organisation diocésaine de la communion perpétuelle représente un effort considérable et méritoire, leurs ressources en jeunes catholiques très pratiquants étant encore des plus réduites ; mais que ne peut-on pas espérer pour l'avenir de l'exemple donné par ces vaillants et des bénédictions divines qu'ils ne peuvent manquer d'attirer sur leurs Unions débutantes !

Déjà, cet exemple donné par nos amis a essaimé et nous avons eu connaissance que des groupements non officiellement rattachés à l'Association catholique de la Jeunesse française par le lien de l'affiliation, telles des fédérations diocésaines de patronages, pratiquaient à leur tour, certaines même, comme à Grenoble, en union avec les groupes affiliés, la communion perpétuelle. On ne pourrait, me semble-t-il, trouver moyen

plus efficace de rapprocher les unes des autres des œuvres nécessairement distinctes que de les associer toutes dans une communauté d'intentions et de prières par la pratique d'une institution à qui ses origines donnent bien le caractère d'une institution propre aux jeunes. Il est bon de noter également ici, que, grâce au développement pris principalement depuis cette année par les groupes de collèges, affiliés à l'Association catholique de la Jeunesse française, qui sont naturellement parmi les plus assidus à la pratique de la communion perpétuelle, la jeunesse de nos écoles participe activement à ce mouvement eucharistique, et c'est là un fait plein d'heureuses conséquences pour l'avenir.

La fin de l'année 1913 nous a, d'ailleurs, ménagé une très douce et très précieuse récompense en même temps qu'un puissant stimulant des efforts prodigués pour l'implanter profondément dans l'Association même. Le Souverain Pontife, au cours de l'audience privée qu'il daigna accorder aux chefs de l'Association catholique de la Jeunesse française, pendant la présence à Rome, au mois de septembre, de notre pèlerinage, interrompant notre aumônier général, au moment où ce dernier venait de lui parler de la « communion perpétuelle », prononça ces paroles : « Pour cela, je donne une *bénédiction spéciale.* » C'est donc avec la certitude que notre œuvre est particulièrement approuvée par le Saint-Père que tous ont pu travailler, depuis ce moment, à son développement, et les résultats que j'ai dits, obtenus principalement depuis cette époque, montrent assez quel zèle reconnaissant et quel redoublement de dévotion a produits la bénédiction spéciale de Pie X.

La communion perpétuelle ne constitue d'ailleurs pas l'unique objet des efforts de l'Association en faveur de la communion fréquente. Elle constitue plutôt une pratique particulière à l'Association catholique de la Jeunesse française, qui y voit un moyen d'établir un lien social de piété entre tous ses membres, qu'un mode direct d'application des directions pon-

tificales sur la nécessité de la communion fréquente; car, si dans certaines Unions le tour des groupes revient très rapidement, dans les plus grandes, au contraire, il revient naturellement plus rarement. La communion mensuelle, hebdomadaire, quotidienne même, doit donc être recherchée, encouragée, demandée simultanément et par un mouvement parallèle à celui de la communion perpétuelle, comme correspondant d'une manière encore plus complète aux enseignements du Pape.

Sur ce point comme sur le précédent, les résultats de cette nouvelle année d'efforts vers le mieux ont été abondants et méritent une mention. La communion mensuelle est, en effet, à l'heure présente, entrée dans les mœurs de la presque totalité de nos groupes ; seules les régions où la foi a subi d'une façon plus rude l'atteinte de la propagande antireligieuse ou celle plus ancienne, mais non moins redoutable, du jansénisme, ont à compléter à cet égard leur formation, mais même dans celles-ci la fréquence déjà plus grande des communions aux principales fêtes de l'année nous garantit une prochaine arrivée au but qu'un groupe de l'Association doit considérer aujourd'hui comme nécessaire à atteindre s'il veut vivre pleinement dans son esprit.

La communion hebdomadaire est en voie de sérieux progrès également, ainsi que la communion quotidienne ; cette dernière, pratiquée par des membres toujours plus nombreux de nos groupes, l'est aussi par les groupes eux-mêmes, sous la forme d'une organisation particulière de la communion perpétuelle dans leur propre sein, un ou plusieurs de leurs membres, suivant le degré de piété générale auquel ils sont parvenus, les représentant chaque jour à la sainte Table. Cette pratique, dont le Comité général et plusieurs Comités de province donnent l'exemple, se généralise peu à peu dans des régions cependant très différentes, comme esprit général, les unes des autres. Nous la voyons suivre dans la Marne par les groupes Saint-Michel de Reims et de Ville-en-Tardenois,

à Grenoble, par la Conférence Saint-Hugues, des étudiants ; à Cette, par le groupe Jeanne d'Arc ; dans la Loire-Inférieure, par un groupe de Nantes et plusieurs groupes ruraux ; par plusieurs groupes de l'Anjou ; par six groupes de la Manche ; par trois groupes de Caen et par leurs avant-gardes ; par les groupes de Poitiers et celui de Châtellerault dans le Poitou ; par les groupes des Conférences de Belfort ; par plusieurs groupes du Puy-de-Dôme, dont celui de Thiers, qui envoie tous les jours deux de ses membres à la Table sainte. Je suis obligé de limiter cette énumération, n'ayant voulu que vous indiquer par la variété des régions citées qu'il y a bien, là aussi, un mouvement général, d'autant plus beau qu'il est plus spontané, mais qui demeure dû dans son principe à l'orientation générale donnée par l'Association, puisqu'il s'en inspire et en procède.

Ces indications générales données, il me sera plus aisé de montrer à présent comment toute l'orientation de la vie et de l'action de l'Association catholique de la Jeunesse française s'inspire de l'ardent désir de rapprendre à notre société française le principe de la royauté sociale de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans le sacrement de son amour et de travailler à reconstituer cette souveraineté niée et sapée par les erreurs modernes. En pourrait-il être autrement, en effet ? Ceux qui goûtent les bienfaits de la vie eucharistique, qui savent ce qu'elle apporte de force à la vie morale et intellectuelle de l'individu, de paix dans les rapports avec nos frères; qui apprennent sous sa douce influence à rendre à Notre-Seigneur un peu d'amour, en retour de son amour infini, sont mieux préparés que tous autres à comprendre que le règne de Jésus ne doit pas s'étendre seulement aux individus, mais aussi aux peuples, et que les devoirs d'hommage et d'adoration par lesquels les hommes le reconnaissent et s'efforcent de rendre amour pour amour au Maître qui les aima jusqu'à la mort de la croix s'étendent aux sociétés, rachetées par son sacrifice, au même titre que les individus, de la barbarie païenne.

Les grands enseignements du pape Pie X ne sont-ils pas venus, d'ailleurs, ici encore, leur tracer la route ? Dans sa lettre au cardinal légat van Rossum, à l'occasion du Congrès de Vienne, le Souverain Pontife disait, en effet : « Nous désirons donc ardemment que les bons tendent, par toutes leurs industries, à ce que, par la sainte Eucharistie, comme par sa source la plus abondante, la vie de Jésus pénètre plus intimement non seulement les âmes des individus et les mœurs privées, mais les institutions des peuples et les divers ordres de l'Etat. Car il n'est pas possible de pratiquer les vertus privées ou de défendre la tranquillité et l'ordre public, si la force divine de la religion ne comprime les mouvements désordonnés de l'âme et ne persuade de mépriser les biens périssables dans l'attente des biens éternels. »

Comment donc nos groupements de jeunes catholiques se sont-ils efforcés de faire pénétrer plus intimement dans la vie sociale et publique de notre pays la vie de Jésus-Christ, c'est ce que nous allons essayer de montrer à présent.

I

Les inspirateurs du courant de sécularisation, de « laïcité », pour reprendre l'expression à la mode, qui entraîne notre société loin de ses origines chrétiennes, ont compris, semble-t-il, à merveille le lien intime qui unit le règne de Jésus-Christ dans les âmes à son règne dans la société elle-même. Ils ne se sont pas contentés de constituer avec leurs écoles, leur presse, leur littérature, leur philosophie, leurs organisations de libre pensée, un formidable instrument de déchristianisation des âmes, ils ont tenu aussi à supprimer de toute la vie sociale et publique de la nation les signes auxquels se manifestait jadis la reconnaissance de la souveraineté divine. Ils connaissaient, en effet, l'importance qu'ont, pour maintenir chez un peuple la notion de l'existence de cette souveraineté, les manifestations extérieures, publiques et solen-

nelles du culte qui lui est dû. L'effort de nos groupes nous a donc paru devoir se porter d'une façon très sérieuse vers la reconstitution de tout ce qui serait susceptible d'affirmer aux yeux des foules l'imprescriptibilité de la royauté sociale de Jésus-Christ. Si les représentants officiels du pays n'y participent plus, du moins montre-t-on ainsi qu'ils n'ont pas la nation entière avec eux dans leur reniement, qu'ils ne parlent ni n'agissent dès lors en cela comme ses véritables chefs, mais seulement comme les agents d'un parti ou d'une secte, qui détournent le pouvoir de son but et ne méritent pas d'être suivis et imités. L'hommage de la partie de la nation demeurée fidèle ne forme-t-il pas, d'autre part, l'acte de réparation nécessaire envers la majesté outragée de notre Dieu, acte de réparation qui doit prendre d'autant plus d'ampleur et devenir d'autant plus fervent que l'offense est plus grande et plus publique ?

L'œuvre du relèvement des calvaires, à laquelle se sont voués spécialement nos amis des Ardennes, qui trouvent à présent des imitateurs un peu partout, dans l'Yonne, dans la Saône-et-Loire, etc., si elle n'a pas pour objet direct le culte eucharistique, n'en doit pas moins être mentionnée ici, car la présence sur la place publique, à la croisée des chemins, le long de nos grandes routes, de la croix de notre Sauveur affirme à tous les yeux son règne sur nos cités et sur la nation entière. Trop souvent, hélas ! l'indifférence ou l'hostilité ont laissé tomber à terre ou sacrilègement abattu les croix de bois, de pierre ou de fer que la piété des aïeux avait multipliées en hommage au Dieu protecteur des foyers, des villes et des Etats. Les membres de l'Association catholique de la Jeunesse française se sont faits leurs restaurateurs ; après s'être armés de la pioche et de la pelle, de la truelle et des cordes nécessaires au relèvement et à la réparation de la croix tombée, ils ont, au jour fixé pour la solennité par le curé de la paroisse, appelé la population à une fête où, processionnellement, elle est allée renouveler le geste de vénération et de confiance des premiers

bâtisseurs du calvaire, et désormais la croix, symbole de paix et de réconciliation, de rédemption et d'immortalité, se dresse victorieuse au milieu de ces hommes que tout, par ailleurs, pousse aux luttes fratricides, au désespoir et à l'abjection matérialiste.

Comme les calvaires, nos églises marquent la terre de France du sceau de la royauté de Jésus-Christ. A nos yeux de catholiques, elles ne font pas seulement partie du patrimoine artistique et de la physionomie traditionnelle du pays, elles sont, avant tout, les demeures du Dieu de vérité et de vie, les palais où sa majesté daigne résider sans cesse au sein de nos cités: humble ou grandiose, simple demeure semblable à la modeste maison de la Vierge que nous vénérons à Lorette ou magnifique édifice, œuvre de plusieurs générations, l'église abrite toujours le tabernacle et l'Hôte divin qui y attend nos hommages, prêt à épancher en retour sur nous ses bienfaits et ses grâces.

C'est pour conserver aussi à chacune de nos villes et de nos communes ces temples dont l'existence atteste aux yeux mêmes des plus hostiles le règne de Jésus sur notre pays que l'Association participa très activement à la campagne en faveur des églises organisées, il y a deux ans, par le *Comité catholique de la Défense religieuse*, dans tous les diocèses où nos évêques la jugèrent opportune. Le Comité a bien voulu reconnaître que nulle part son appel n'a rencontré accueil plus empressé que dans nos rangs. Ne pouvant nommer tous les lieux où des manifestations furent organisées, nous mentionnerons cependant que certains de nos Comités se virent confier par l'autorité diocésaine l'organisation des conférences dans tout le diocèse : ainsi, en Touraine et en Franche-Comté. Dans l'Yonne, qui compte peu de groupes, mais où la question présente un si douloureux et pressant intérêt, quatorze réunions furent tenues dans la même campagne.

Mais nos églises et nos calvaires sont des signes de la royauté sociale de Notre-Seigneur à la manière, pour ainsi

dire, dont les palais des princes et les drapeaux des nations sont les signes de la souveraineté terrestre. Notre amour, nos hommages doivent aller plus loin que ces monuments extérieurs pour atteindre la personne même du souverain, présente dans l'Eucharistie.

Les processions constituent un premier hommage solennel à la personne de Jésus-Christ, et c'est vraiment bien sa royauté qui s'affirme, au milieu des fleurs, de l'encens, des décorations dont se parent les plus modestes demeures, sur les hommes inclinés. Elles ont été plus particulièrement visées par l'esprit destructeur des ennemis de la foi, car ce passage solennel de Notre-Seigneur Jésus-Christ au milieu de son peuple est pour beaucoup d'indifférents mêmes un moment de recueillement souvent bien fugitif, mais néanmoins salutaire. Partout où cela a été possible, l'interdiction brutale a été prononcée ; ailleurs, par le respect humain, on a réussi à enchaîner les hommes, à les détourner de la garde d'honneur qu'ils devraient former ce jour-là auprès de l'Eucharistie. L'Association catholique de la Jeunesse française a résolu de briser celui-ci, qu'elle peut plus facilement atteindre dès maintenant, en même temps qu'elle ne cesse de réclamer la restitution de la liberté de la rue aux seuls cortèges qui s'en trouvent aujourd'hui bannis.

De plus en plus, nos groupes participent en corps aux processions, drapeaux déployés, rehaussant de leurs chants en même temps que de leur attitude chrétienne et recueillie l'éclat de la cérémonie. Désormais, Notre-Seigneur retrouve dans la jeunesse de notre pays ces cohortes d'hommes, qui depuis longtemps le délaissaient, et l'effet, comme on nous le signalait encore tout récemment du Gers, où les groupes des villes assistent régulièrement non seulement à la procession de la Fête-Dieu, mais aux processions mensuelles de leurs paroisses, en est ressenti par toute la population paroissiale, qui secoue sa torpeur et son indifférence à la vue de ces jeunes affirmant avec une telle conviction leur foi en la

présence réelle et leur piété envers le Maître qu'ils suivent.

Les processions ne nous apparaissent pas encore cependant comme l'acte d'hommage le plus complet à la royauté sociale de Notre-Seigneur. Il en est deux autres qui, pour la manifester moins extérieurement, n'en sont pas moins, me semble-t-il, les deux formes par excellence du culte social de la sainte Eucharistie : l'adoration réparatrice et la Messe.

En 1913, pour la première fois, l'Association a demandé à ses divers groupes et Comités de s'unir à l'adoration réparatrice de la nuit du 31 décembre au 1er janvier, à laquelle le Comité général et le Comité régional de Paris participaient à Notre-Dame des Victoires. Cette première tentative n'était qu'une ébauche, peut-on dire, afin de se rendre compte des facilités ou des obstacles que pourraient rencontrer nos amis dans son exécution. Son succès, principalement dans les groupes de villes tels que Cette, Marseille, Toulon, Aix, Orléans, où nos amis s'associaient déjà depuis plusieurs années à l'initiative de l'autorité diocésaine, Lille, Tourcoing, Brest, Laval, et dans certains groupes ruraux comme Sainte-Radegonde, en Touraine; Roquemaure, en Provence; plusieurs groupes de l'Aisne, des Pyrénées-Orientales, nous a décidés à la pousser cette année plus avant, de manière que, grâce à la simultanéité d'efforts que notre organisation générale nous permet d'obtenir, ce soit bien un acte de réparation et de prière *national* qui s'accomplisse en cette nuit sainte.

Depuis longtemps, d'ailleurs, la pratique de l'adoration nocturne réparatrice, notamment le premier vendredi du mois, est en honneur dans nombre de nos groupes : à Reims, où le Comité envoie des représentants officiels à cette adoration, à Poitiers, à Dijon, à Nevers. Le Comité général organise tous les ans avec le Comité régional et les groupes de Paris une nuit d'adoration à Montmartre. Signalons en même temps à ce propos l'initiative prise par certains groupes et beaucoup d'avant-gardes d'avoir tous les jours un de leurs membres désigné pour faire quelques instants d'adoration

dans le cours de la journée au nom du groupe tout entier.

L'assistance à la Messe comme acte d'hommage à la royauté sociale de Jésus-Christ se manifeste enfin de la part de nos groupes dans la pratique de plus en plus suivie par leurs membres d'y assister collectivement, groupés, souvent avec leur drapeau à leur tête. L'exemple s'étend fréquemment même à plusieurs paroisses, grâce aux groupes interparoissiaux ou aux « rencontres » de groupes, qui, dans certaines contrées, par exemple le Gers, la Saône-et-Loire, tiennent leurs réunions tantôt dans une paroisse, tantôt dans une autre, et font ainsi bénéficier la population de plusieurs paroisses de l'exemple qu'ils donnent. « Nos rencontres d'Association catholique de la Jeunesse française deviennent la plupart du temps prétexte à fêtes religieuses paroissiales », nous écrivait-on dernièrement de Saône-et-Loire.

L'assistance collective du groupe à la sainte Messe, bien plus que l'assistance individuelle et dispersée de ses membres, est un acte du culte social dû à Notre-Seigneur, car les jeunes gens ainsi rassemblés attestent mieux qu'ils forment autour de lui une garde d'honneur, qu'ils représentent en même temps devant lui l'ensemble des milieux sociaux, des professions, des familles auxquels ils appartiennent. La présence à leur tête de leur drapeau affirme que c'est comme fils de la nation, voués à sa défense, préparateurs de son avenir, qu'ils se trouvent là, et les chants pour lesquels en de nombreuses paroisses le groupe de Jeunesse catholique s'est substitué volontairement aux chantres de jadis sont l'expression de leurs prières collectives aussi à l'adresse de Dieu Hostie. Cet acte s'accomplit tous les dimanches, tous les jours de fête et en semaine, grâce à la communion perpétuelle, dans des centaines de paroisses de France, où de nouveau Jésus-Christ se voit salué comme le roi aux pieds de qui s'inclinent, en la personne de nos étudiants, de nos travailleurs des champs ou de l'atelier, de nos jeunes chefs de famille, les représentants des vraies forces nationales.

II

L'excellence du culte social, extérieur et public, rendu à Jésus-Christ dans le sacrement de l'Eucharistie, ne doit pas nous faire perdre de vue la nécessité de revivifier par l'esprit chrétien les institutions sociales elles-mêmes. Un roi ne demande pas seulement les hommages de ses sujets, il exige aussi leur obéissance à ses lois. La laïcisation de la société n'a pas eu pour objet exclusif de faire disparaître de l'Etat toute manifestation publique de reconnaissance de la souveraineté divine ; elle vise également à bannir de la vie sociale elle-même la loi chrétienne et l'ordre divin pour leur substituer le caprice et l'arbitraire des passions humaines dissimulés sous le nom trompeur de « droits de l'homme ». Rétablir dans les institutions et les divers ordres de l'Etat — pour prendre la parole déjà citée du Souverain Pontife — un *ordre social chrétien*, c'est-à-dire un esprit et des lois conformes à ceux de Jésus-Christ, c'est, pour des communiants, pour des hommes qui vivent déjà personnellement selon cet esprit et ces lois, un devoir d'apostolat dont l'importance ne cesse de s'accroître en même temps que s'aggravent les maux entraînés par leur abandon.

L'Association catholique de la Jeunesse française n'a cessé depuis ses origines de comprendre et de pratiquer un tel devoir. Ses fondateurs, dans leur première déclaration, en 1886, n'écrivaient-ils pas qu'à leurs yeux « la paix ne pouvait être solidement établie dans l'ordre social et dans le monde du travail que par *la vertu surnaturelle de la grâce*, dont l'Eglise catholique, apostolique et romaine a été établie l'unique dispensatrice sur la terre par Notre-Seigneur Jésus-Christ » ? Ils se proposaient en conséquence, « par une action constante, par un concours dévoué prêté aux œuvres catholiques, et s'il était nécessaire, par la fondation d'œuvres nouvelles, de contribuer, suivant leurs forces et d'après le conseil du Souverain Pontife Léon XIII, *à ramener toute constitution publique à cette forme chrétienne des Etats qu'il nous a proposée pour modèle* ».

Cette déclaration est toujours demeurée la loi de nos efforts et de notre action publique et sociale : elle en marque admirablement le caractère surnaturel, que nous ne perdons jamais de vue, même lorsque nous nous occupons d'institutions qui ont avant tout pour objet l'ordre ou le bien-être matériels. A nos yeux, l'action sociale est le moyen de restaurer et de faire vivre suivant la loi de Jésus-Christ les « organismes brisés par la Révolution », selon l'expression du pape Pie X dans sa lettre de 1910 sur le *Sillon*. Ces organismes, nous les voyons non seulement dans les institutions proprement économiques et professionnelles, mais aussi dans la famille, dans l'Etat, protecteur des activités qui se développent sous ses lois ; dans l'Eglise elle-même, société publique elle aussi. Pour celle-ci, nous revendiquons les droits que la Révolution lui dénie, au nom du faux principe, que la religion serait une « affaire privée » ; aux autres organismes, nous voulons restituer leur constitution chrétienne, et c'était à quoi daignait nous inciter particulièrement le pape Pie X, lorsque, dans sa lettre à notre président Jean Lerolle, à l'occasion du Congrès national de Bordeaux, en 1907, il rangeait au nombre de nos moyens d'action, qu'il déclarait « excellents », celui de « s'occuper avec ardeur des doctrines sociales et de leur mise en pratique ». C'était à quoi il daignait encore nous inciter dans la lettre écrite en son nom par S. Em. le cardinal Merry del Val à l'occasion de notre pèlerinage à Rome au mois de septembre dernier, en nous recommandant de lutter « contre les sacrilèges entreprises, qui tendent de plus en plus à substituer les droits de l'homme aux droits de Dieu » ; contre les « décevantes utopies sociales et contre le souffle perfide du libéralisme ». Et pour soutenir nos forces dans cette action parfois si rude et pleine de périls, la lettre du cardinal secrétaire d'Etat nous indiquait l'Eucharistie, qui met « dans nos veines le sang divin du Christ ». « Par elle, vous serez des apôtres », écrivait-il, nous faisant ainsi entendre la leçon même adressée l'année précédente par le Saint-Père aux congressistes de

Vienne, de puiser dans notre dévotion eucharistique les forces et les énergies nécessaires pour travailler à la restauration du règne de Jésus-Christ dans les institutions sociales.

Ne pouvant prétendre tracer ici un tableau complet de l'action pratique par laquelle depuis vingt-huit années l'Association s'est efforcée de réaliser cette partie de son programme, je m'arrêterai seulement, comme je l'ai fait au début de ce rapport, en traitant de la communion perpétuelle, à la période la plus récente de notre vie.

Notre activité sociale s'est particulièrement exercée durant ces dernières années dans le domaine du régime scolaire et des institutions professionnelles.

L'organisation du régime scolaire, du point de vue spécial qui nous occupe dans ce rapport, est une question des plus graves. La lettre du cardinal Merry del Val, en septembre dernier, a eu à son sujet un mot particulier en distinguant parmi les « sacrilèges entreprises » de l'époque actuelle celle qui tend « à violer notamment le droit sacré qui donne pour base à l'enseignement à tous les degrés les préceptes de la religion ». C'est un des vœux les plus chers au Cœur du divin Maître que de régner particulièrement sur les enfants: « Laissez venir à moi les petits enfants ». Par eux, il peut atteindre et sauver la société tout entière, dès le présent, en touchant par leur intermédiaire le cœur des parents ; dans l'avenir, que ces enfants peuvent faire meilleur s'ils parviennent à l'âge d'homme avec des âmes bien formées par la pratique de la loi divine et des sacrements. L'Etat actuel, hélas ! s'oppose de toute sa puissance à cette action de Notre-Seigneur sur ces jeunes âmes, et son enseignement tente au contraire de créer en elles une intellectualité hostile et réfractaire à tout enseignement religieux. La violation des droits de la famille, investie par l'autorité divine elle-même de la direction de l'éducation des enfants, lui coûte peu pour parvenir à ses fins: il ne craint pas de faire échec à la volonté et à l'autorité paternelles, et c'est la famille qui se trouve, de ce chef, atteinte en

même temps que l'enseignement chrétien, tant il est vrai que nier la royauté de Jésus-Christ, c'est détruire le fondement même de tout ordre social et porter un coup mortel aux institutions les plus solides.

L'Association catholique de la Jeunesse française, à son Congrès de Caen, en 1913, a pris la défense des âmes de nos jeunes frères en péril et de la famille sourdement sapée. Elle a revendiqué pour les premiers le droit de connaître la vérité religieuse tout entière et de ne plus subir le mensonge d'une neutralité qui les désarme devant les peines et les risques de la vie ; elle a revendiqué pour la seconde la plénitude de son droit à diriger l'enseignement de ses enfants ; elle a enfin affirmé et proclamé le droit de l'Eglise d'enseigner elle-même aussi bien les sciences profanes que les sciences sacrées et d'exercer son contrôle sur tout enseignement en rapport avec ces dernières. Ainsi, elle a remis sous les yeux de nos contemporains trop enclins à les oublier les principes fondamentaux de la doctrine catholique en matière d'enseignement et proclamé sa volonté de voir de nouveau Jésus-Christ régner sur notre jeunesse de France et la constitution naturelle de la famille selon le plan divin, sauvegardée contre les attentats qui constituent un véritable retour offensif du paganisme le plus bas.

La répartition proportionnelle scolaire lui étant apparue comme le moyen le plus sûr de garantir dans l'état social présent la liberté de l'école chrétienne, le Congrès de Caen l'a hautement réclamée, et, depuis lors, c'est dans toutes les Unions de l'Association, principalement en Vendée, en Aveyron, dans la Loire-Inférieure, le Pas-de-Calais, le Roannais, etc., un magnifique mouvement de propagande qui a abouti déjà aux plus précieux résultats en matière municipale, seul domaine où il nous soit permis d'obtenir dans une mesure restreinte un peu d'égalité pour les enfants qui reçoivent notre enseignement chrétien avec ceux qui fréquentent l'école laïque. Mais, vous le voyez, cette revendication pratique sur le terrain légal s'est inspirée réellement des grands intérêts

chrétiens, qui sont en même temps les grands intérêts patriotiques, puisque la société, une fois replacée sur la base de ses institutions chrétiennes, doit, par la solidité plus grande donnée au lien familial et par la meilleure formation morale des jeunes générations, retrouver l'ordre, la paix, la sécurité et la force également bouleversés, affaiblis et menacés dans son état présent.

Le même désir de faire prévaloir dans l'organisation sociale le règne des lois chrétiennes a guidé notre action sur le terrain des institutions professionnelles. Ici, depuis longtemps, les enseignements de l'Encyclique *Rerum Novarum* avaient montré la route à ceux d'entre nous qui, sur le terrain pratique, avaient commencé à se livrer au travail d'organisation des masses populaires qu'elle recommandait. Profitant de l'expérience acquise, le Congrès de Lyon de 1912 montrait comment le désir de voir les institutions sociales et notamment les associations ouvrières se placer sur le terrain nettement « confessionnel » déjà exprimé à plusieurs reprises par le Souverain Pontife et qui devait se manifester quelques mois plus tard d'une façon si formelle au point de vue doctrinal dans l'Encyclique *Singulari quadam*, était à la fois la sauvegarde des droits de la conscience des travailleurs chrétiens et, par une coïncidence toute naturelle, de la véritable organisation syndicale.

L'organisation professionnelle catholique telle que nous l'avons préconisée, c'est la royauté de Jésus-Christ reconnue et proclamée sur le monde du travail. L'épithète de catholique n'est pas seulement, en effet, qu'on y prenne garde, une étiquette dont nous décorerions des organismes qui n'auraient de catholique que le nom et poursuivraient le même but de révolution et de guerre que les groupements adverses. Non, les fondations auxquelles l'Association prête son concours sont instituées en vue de rechercher, par la pratique et la reconnaissance réciproques des devoirs et des droits, l'union des classes et leur collaboration féconde en vue de leur œuvre

commune, et cela seul suffit à les distinguer de leurs adversaires de façon complète, à les séparer d'eux par un infranchissable fossé. Or, cet esprit d'union et de concorde, en même temps que l'esprit de fraternité, qui pousse les membres d'une même profession à s'unir dans les liens d'un groupement où ils viennent avant tout s'entr'aider et se fortifier les uns les autres non pour lutter contre autrui, mais surtout pour pratiquer leurs devoirs familiaux et professionnels, c'est le fruit de l'esprit chrétien, c'est le fruit de la reconnaissance par ces travailleurs de Jésus-Christ comme roi et comme maître, car ceux qui dirigent ces entreprises délicates à manier sont, eux aussi, nous pouvons l'attester, nous qui les connaissons, des communiants, des adorateurs de Montmartre, en même temps que, pour la plupart, des fils de l'enseignement chrétien. Par eux, la loi du Dieu de l'Eucharistie reprend peu à peu son empire sur le monde du travail, et ils trouvent à la pratiquer un zèle et un dévouement désintéressés aux intérêts de leurs frères que n'ont jamais pu égaler les hommes que leur propre doctrine condamne à désirer que leurs adeptes soient de plus en plus malheureux pour devenir des recrues plus sûres de l'armée révolutionnaire.

Cette œuvre de réorganisation chrétienne du travail, nos amis la poursuivent un peu partout à l'heure présente : sous leur influence, se reconstituent par îlots les centres de vie professionnelle marqués du sceau de la croix. Il y a quelques mois, nos amis du Gers affirmaient publiquement, dans un Congrès solennel, présidé par leur archevêque, la conception du Syndicat catholique pour l'agriculture, comme leurs camarades des Ardennes et de Reims prêtent leur concours au « Syndicat de la Champagne », dont le caractère catholique est affirmé par la présence d'un aumônier nommé par S. Em. le cardinal archevêque. Les mêmes groupes ardennais établissent à Mézières-Charleville un Syndicat catholique d'employés. Les Syndicats semblables, agricoles ou d'employés, sont aujourd'hui nombreux à qui l'Association a donné le jour

ou prêté un appui décisif : il est rare de trouver un département où il n'en existe pas quelques-uns, et, du côté ouvrier, le mouvement plus en retard se met à son tour en branle avec le Syndicat des métallurgistes de Grenoble, celui des ouvriers de l'arsenal à Brest, celui des apprentis de l'arsenal à Cherbourg.

J'ai tenu à vous montrer par ces deux exemples le lien étroit qui peut unir, pour qui se pénètre vraiment de l'enseignement de l'Eglise, la piété la plus active au souci de tous les intérêts publics et sociaux, et ce lien, j'espère l'avoir fait suffisamment paraître au cours de ce rapport, c'est précisément la royauté de Notre-Seigneur sur les âmes et sur les institutions, pénétrant les premières par l'Eucharistie, s'affirmant sur les secondes par les hommages qu'il en reçoit et par l'esprit que son influence sainte y développe et y fait régner. C'est donc devant cette royauté, dont le service est si léger, dont les bienfaits sont si grands, qu'à la fin de cet exposé, je veux, au nom des 135 000 membres de l'Association catholique de la Jeunesse française, qui à l'heure actuelle s'unissent de prières et d'intentions à ceux d'entre eux ici présents, m'incliner encore une fois. A la servir, tous les jours, ces jeunes gens se sentent devenir meilleurs : plus purs dans leur vie personnelle, mieux éclairés dans leur intelligence, plus aptes à faire le bien autour d'eux. En retour, elle a droit à leur dévouement le plus absolu, poussé, s'il le faut, jusqu'au sacrifice d'eux-mêmes. Ce dévouement, qu'ils lui juraient naguère entre les mains de son Pontife vénéré, venu si providentiellement pour porter à leur degré le plus intense la foi et la confiance des chrétiens dans l'Eucharistie, il leur est doux de lui en renouveler la promesse aujourd'hui, par l'intermédiaire de la Vierge bien-aimée, reine de notre France. Oui, cette jeunesse ardente est prête, ô Jésus, à recueillir comme un trésor précieux tous les enseignements qui pendant ces journées de bénédiction se sont, par votre faveur, répandus avec une telle abondance sur notre terre maternelle. Demain vous la trouverez à l'œuvre, ô Maître, partout où votre cause aura besoin de quelque soutien, de quelque

défense, travaillant à l'arrivée de votre règne. Ce ne sera point en vain que cet hommage à votre royauté sociale lui aura été rendu si solennellement en ce pays : une fois encore, vous avez voulu qu'au milieu de l'oubli et du reniement de tant des siens, il entendît votre appel. Sa jeunesse, qui vous adore et qui vous aime, l'a compris : fidèle au serment prêté, il y a trois ans, à la voix de son fondateur illustre, lors du Congrès de ses noces d'argent, elle vous rendra la France !

La Communion et les soldats

RAPPORT DE M. LE CHANOINE LECOIFFIER

aumônier militaire à Rennes.

Messieurs,

Je dois la faveur insigne de prendre ici la parole à l'amitié dont votre secrétaire daigne m'honorer et peut-être aussi, bien que je ne sois pas encore le doyen d'âge, à trente-quatre années d'apostolat auprès des soldats, en deux garnisons de Bretagne, à Vitré et à Rennes.

Au nom de tous mes confrères, aumôniers militaires et aumôniers de garnison, dont j'aurai à célébrer le zèle en faisant connaître les résultats obtenus, au nom du vaillant Comité catholique des Militaires et des Marins (14, rue d'Assas), à qui je dois la plupart des statistiques et renseignements qui vont passer sous vos yeux, je remercie MM. les organisateurs du Congrès eucharistique d'avoir voulu couronner les séances d'études des réunions de jeunes gens par une question dont le titre seul révèle l'intérêt et l'ampleur : *La Communion et les Soldats.*

Les casernes et les camps étant aujourd'hui, dans presque toute l'Europe, l'école suprême où s'entassent, pour de longues années que l'intérêt vital des peuples se réserve de fixer, tous les jeunes gens d'un pays et avec eux, il faut le déplorer, les

élus du sanctuaire eux-mêmes, il est indéniable que la parole du Maître : « Venez tous à moi... et je vous referai ! » adressée aux soldats des siècles écoulés, voulut surtout rejoindre nos armées permanentes du temps de paix, image amoindrie des millions d'hommes qu'une guerre ferait demain surgir, pour se ruer les uns sur les autres, dans d'épouvantables massacres... Nous n'en sommes pas là, et Dieu daigne en éloigner l'heure ! Mais, aujourd'hui comme hier, les exténuantes périodes de manœuvres au soleil torride des routes poudreuses ou dans les plaines dénudées, aussi bien que le terre à terre des longues semaines passées au quartier ou sur le terrain d'exercices, comme les heures, banales ou enfiévrées, mais toutes dangereuses, des soirées à travers les villes de garnison, tout cela nécessite au soldat un ferment de vertu, un gage protecteur contre la chair, le monde et Satan à la fois !

Où trouver cet élément de salut ? La précision des règlements, la vigilance des chefs, le concours spontané des prêtres de garnison, les conseils suppliants des mères resteraient toujours impuissants. Dans la vie du soldat comme à toutes les heures de la vie humaine, au régiment comme sur tous les terrains de l'action sociale, la sagesse par excellence, la protection que rien ne brise, l'amitié toujours fidèle, c'est Jésus Eucharistie, c'est la sainte communion. Jésus, Dieu fort, Jésus, Dieu de la paix, Christ toujours vainqueur, à vous d'être le Maître incontesté des cœurs de tous les soldats !

Le P. Laurent Scupoli avait-il été soldat avant d'entrer dans les Clercs Réguliers Théatins ? On le croirait presque, devant la précision de tactique de son *Combat spirituel*. Pour arriver, dit-il, à la perfection, c'est-à-dire à l'union à Dieu, il faut vouloir, il faut combattre. Dans le combat, cinq armes sont indispensables : 1° la défiance de soi-même, 2° la confiance en Dieu, 3° l'exercice de l'intelligence et de la volonté, 4° la prière, 5° l'Eucharistie qui, dit-il, surpasse toutes les autres armes.

Cette doctrine, vraie dans la vie spirituelle, se trouve vraie aussi pour le soldat. En effet :

Qu'est-ce que le soldat ?

a) Vocation mise à part, le soldat est un jeune homme de vingt ans, arraché à sa famille et à sa paroisse, déraciné du sol natal, pour être jeté dans une multitude où il se croit isolé, où il l'est réellement. Qui remplacera sa mère absente? Qui pourra évoquer un foyer, l'église, le cimetière aux chers souvenirs ? Les amis ? les fêtes ? les étourdissements d'une vie folle et sensuelle ? Non. Le prêtre et l'Eucharistie auront ce pouvoir.

b) La vie du soldat, malgré son activité sans fin : détails de chaque jour, exercices physiques, manœuvres, reste une vie plutôt matérielle. On le voit à la fièvre avec laquelle le soldat appelle la libération. Qui lui gardera la science religieuse des jeunes années, la théorie ébauchée de ses vertus ? Qui rendra l'essor vers l'idéal à ses envolées subitement contenues ? Le tabernacle et la Table sainte où, sous une apparence fragile et muette, se tient la force, la vie suprême.

c) Le soldat est l'homme qui se donne au pays ; qui, dans le silence, prépare ses forces pour les luttes possibles ; qui s'oublie, qui demain s'immolera tout entier pour sa patrie. Durant trois ans pour le simple soldat, durant dix, vingt, trente, quarante ans pour le chef qui forme des générations de soldats : se donner, obéir, se sacrifier, voilà la vie. Ne leur faut-il pas un modèle ? Et quel plus beau modèle pour éveiller le courage que la croix, l'autel, l'Eucharistie ?

Je l'affirme d'un mot : le vrai soldat ne se comprend pas entièrement sans la religion, sans l'Eucharistie.

Doctrine nouvelle ? Non, assurément. Doctrine aussi vieille que la France. Par elle, la France a écrit les meilleures pages de son histoire ; elle lui doit ses gloires, ses triomphes, longtemps unis dans le monde à la cause de la civilisation et à celle de l'Eglise. Si j'évoquais les siècles passés, quelle pléiade de soldats fidèles à l'Eucharistie je ferais surgir devant vous. Mais vous les connaissez tous, aussi bien que moi. Nommons-en seulement quelques-uns, en faisant ensuite l'histoire de l'aumônerie militaire.

Clovis et ses 3 000 braves, les baptisés de la nuit de Noël 496, prosternés devant l'hostie de leur première Communion.

Witikind, le roi saxon, dont Jésus-Christ fait la conquête en se montrant à lui dans l'Eucharistie, à la Messe où Charlemagne l'a admis, au bas de l'église, comme il fallait aux païens.

Charlemagne et ses ordonnances aux évêques et aux prêtres qui le suivaient dans ses batailles.

Robert le Pieux.

Philippe-Auguste à Bouvines.

Les veillées des armes avec la confession et la communion des nouveaux chevaliers.

Saint Bernard et les constitutions qu'il rédige pour les Chevaliers du Temple.

Saint Thomas qui, dans son *De regimine principum*, trace le portrait du bon soldat.

Le saint roi Louis IX, que l'Église canonise à peine trois ans après sa mort.

Jeanne d'Arc, la libératrice qui mène au confessionnal et à la Table sainte les soldats qu'elle mènera le lendemain à la victoire.

Turenne.

Jean Sobieski, un peu Français par son mariage avec Mlle d'Arquien et par son amour pour la France, servant la Messe les bras en croix, et communiant avec son armée quelques heures avant l'assaut du 12 septembre 1683, qui devait délivrer Vienne et abattre le Croissant. — Et dans les temps modernes, Drouot, Bugeaud, La Moricière, de Saint-Arnaud, de Sonis, entre tous, Courbet, de Miribel, Lebel, et combien d'autres.

Les aumôniers apparaissent en 1574, avec la formation des régiments. Louis XIV le Grand distingue les aumôniers des corps de troupes et ceux des hôpitaux avec un grand aumônier nommé par lui (1). Louis XV en réduit le nombre.

(1) Saint Vincent de Paul fut aumônier des galères du roi.

En 1791, Louis XVI rétablissait un aumônier par régiment.

Bientôt, dans la tourmente révolutionnaire, les Vendéens et les Bretons ont seuls des prêtres dans leurs rangs, qui célèbrent pour eux la Messe et les mènent au combat.

En 1816, la Restauration reconstitue le corps des aumôniers disparu depuis 1793 et vote un budget d'un million pour le service religieux des armées et des hôpitaux.

En 1828, la conquête de l'Algérie commence avec les 18 aumôniers pour les 18 régiments de marche, et un aumônier pour le régiment de cavalerie. La révolution de 1830 les arrête un instant et les force à s'établir en Algérie, mais bientôt l'organisation religieuse reprend : on voit des mosquées transformées en églises ; on bâtit des chapelles ; les camps ont leurs autels, dressés dans la plaine, autour desquels les régiments se forment en carré et s'inclinent à l'Elévation.

Le maréchal Bugeaud, vaillant chrétien, aide Dom François Régis et les Trappistes à s'établir à Staouëli, et leur influence consolidera la conquête.

En Crimée, des aumôniers admirables, parmi lesquels plusieurs scellent de leur sang les services rendus, consolent nos blessés, nos malades, nos mourants, à qui ils portent le saint Viatique et l'Huile sainte.

Nos campagnes d'Italie, de Chine, de Cochinchine, du Mexique, voient de trop rares aumôniers se multiplier et réaliser des merveilles.

Enfin, dans l'affreuse guerre de 1870-71, toute une pléiade d'aumôniers volontaires s'adjoint au cadre trop restreint de l'entrée en campagne et produisent partout, en province comme à Paris, des actes admirables de foi et de charité. Je renonce à dresser ici leur liste, comme il conviendrait. D'ici, j'envoie aux aumôniers survivants de cette terrible campagne l'expression de notre admiration à tous.

De 1874 à 1880, l'aumônerie est officiellement constituée à nouveau ; chaque régiment a son aumônier pris dans le clergé des paroisses. Alors aussi reprennent les Messes militaires aux-

quelles assistent la musique et une compagnie en armes ; les camps reçoivent leurs chapelles volantes pour la Messe en plein air ; les règlements rétablissent les honneurs à rendre et donnent au prêtre aumônier sa place officielle. C'était bien. L'aumônier est chargé de la bibliothèque des hommes de troupe. Les hôpitaux militaires ont de même leur organisation religieuse.

Mais, en 1880, la loi sur l'aumônerie est modifiée, bouleversée. Les hôpitaux gardent leurs aumôniers, mais les soldats des régiments sont renvoyés aux prêtres des paroisses. Il n'y aura plus, en temps de paix, d'aumôniers officiels pour les garnisons de la métropole, sauf si les camps sont trop éloignés de l'agglomération paroissiale. Des cadres seront tenus prêts pour le temps de guerre, et l'aumônier nommé par les ministres de la Guerre et des Cultes n'entre en fonction que le jour de la déclaration de guerre.

Puis, successivement, comme d'après un plan hostile, les points de contact officiels entre l'armée et la religion s'effacent et disparaissent. Quelques années encore, un service d'ordre est accordé dans les villes pour les processions de la Fête-Dieu ; bientôt, on le supprime. Pourtant, dans les garnisons, sur la demande et à la nomination des évêques, les œuvres militaires se développent et font du bien. Réglementées indirectement par des circulaires ministérielles, elles se font un devoir de leur obéir, pour conserver la paix. Les grandes écoles militaires, les écoles d'enfants de troupe, gardent leurs aumôniers. Mais l'heure de la tourmente approche...

Le 4 février 1904, la fermeture violente des œuvres militaires fut un attentat à la liberté du soldat. Quelques mois plus tard, comme si d'avance on voulait se réserver de supprimer, malgré la loi, l'aumônerie du temps de guerre, les aumôniers de mobilisation durent remettre leurs lettres de service, qui leur seraient rendues à la déclaration de guerre.

Arrive la loi de Séparation, sournoisement persécutrice, avec le but de ruiner l'Eglise de France, et spécialement d'établir

dans l'armée un régime jusque-là inconnu : la neutralité, l'indifférence. « La République assure la liberté de conscience », dit l'article 1er de la loi. Mais plus d'œuvres militaires, plus d'aumôniers dans les hôpitaux de soldats ni dans les camps. Comment fera le soldat qui, sans doute, reste libre de pratiquer individuellement sa foi, mais qui ne peut, à lui seul, se mettre à même de le faire ?

Vous verrez tout à l'heure ce qu'il a fallu d'industries pour rester dans la légalité et ne pas donner lieu à de nouvelles tyrannies ! — Si les amiraux Dupetit-Thouars et Courbet, si le général de Castellane, le colonel de Coniac, le colonel Lebel vivaient à l'heure présente, quelle humiliation ne ressentiraient-ils pas !

Et pourtant, l'armée moderne n'est plus l'armée de métier, comme jusqu'en 1870. Aujoud'hui, la France entière passe sous les drapeaux, et les lois de 1874, de 1889, de 1905, qui réduisirent le temps de service augmenté de nouveau avec la loi de 1913, ne se sont pas éloignées un instant de la théorie moderne. Au contraire, il est plus exact aujourd'hui que jamais de dire : « Il n'y a plus seulement des hommes de guerre, ce sont les nations tout entières qui, demain, courront à l'ennemi ! »

En 1888, Mgr de Ségur avait dit : « Si vous ne vous occupez pas de la religion du soldat, la caserne sera le tombeau de toutes vos œuvres ! »

Qu'a-t-on fait dans ce sens ?

Cette question me ramène au titre de mon rapport : *La Communion et les Soldats*. Si je me suis étendu sur le passé, ç'a été à la fois pour aider à l'intelligence de la situation du moment et pour mettre en lumière plus vive les difficultés à vaincre et les résultats déjà obtenus par les nouvelles initiatives.

Vous verrez des soldats chrétiens travailler aujourd'hui avec une activité merveilleuse. Jésus Hostie trouve toujours en eux des fidèles, au grand profit de l'armée tout entière.

J'essayerai d'esquisser, en trois tableaux : *Comment Jésus*

Eucharistie se donne aux soldats, et ce que les soldats font pour lui :

1. *Avant la caserne.*
2. *Pendant la caserne.*
3. *Après la caserne.*

I — AVANT LA CASERNE

Je n'ai point à rechercher ni à dire ce qu'est le jeune homme de dix-huit à vingt ans. Les patronages, les Sociétés de gymnastique ou de sports, la préparation militaire elle-même, ont collaboré à sa formation religieuse, physique et sociale. Tâche immense, d'où l'avenir dépend ! Mais je le prendrai, au contraire, à l'époque de son inscription sur la liste de recrutement, du Conseil de revision qui le déclare bon pour le service, l'ajourne ou le réforme, de la mise en route vers le régiment. Trois événements qui remplissent les huit derniers mois du conscrit au pays. C'est donc le rôle du clergé paroissial que je m'essayerai à décrire.

Avant la guerre de 1870-71, le prêtre s'occupait très peu du départ des soldats. — Avec l'armée de métier, avec les sept années de service et les rengagements alors en faveur, c'étaient seulement quelques unités de la paroisse qui partaient chaque année. Le zèle du prêtre s'adressait, nous n'en douterons pas, à chacun des « pris pour le service », suivant sa formation religieuse et ses besoins, mais aucun acte de zèle collectif n'existait encore. — Avant de quitter les siens, le conscrit multipliait les visites pour distribuer ses adieux et accroître... son pécule. Peut-être, en fin de compte, se payait-il déjà en Bretagne une ou deux heures de folie, puis il partait rejoindre la garnison lointaine, et c'était tout.

Aujourd'hui, dans chaque commune, toute la jeunesse masculine de l'année part au service militaire : les malades, les infirmes seuls sont dispensés ou exempts. Or, que s'est-il passé ? Après la journée du tirage, arrivait le Conseil de revi-

sion : deux jours de folie. Puis, la dernière semaine avant le départ, les conscrits de la paroisse cessaient leur travail, se réunissaient à la suite de leur drapeau, chantaient et buvaient pour s'étourdir : le danger apparut. En opposition avec ces joies factices, les parents gémissaient, pleuraient à l'idée de quitter pour cinq ans, pour trois ans, ce grand garçon tant aimé et si cher. A ces deux besoins il fallait des remèdes : le clergé inventa la Messe du départ. Il fit là une bonne œuvre.

a) Messes du départ des conscrits.

La paroisse que les conscrits vont quitter s'intéresse à eux et leur fera fète. — Le confessionnal, la Table sainte les reçoivent une dernière fois dans leurs habits civils que demain ils auront échangés contre l'uniforme du soldat français. — Leur curé, rempli de sollicitude, distribue les conseils dictés par son expérience et par son cœur.

Dans les villes, une mise en scène, parfois grandiose, fixe le caractère patriotique et religieux de la fête. Si la Messe du départ est placée le dimanche, comme cela se fait depuis quinze ans à Montauban-de-Bretagne, la municipalité, les pompiers font cortège aux conscrits, et toute la paroisse assiste. A Rennes, depuis 1896, c'est fête dans toute la ville. Chaque conscrit de Rennes et les conscrits retraitants des communes environnantes (nous en parlerons plus loin) ont été invités par lettre nominative et par la voix des journaux à la Messe de départ fixée au dernier dimanche avant la mise en route. Dans l'immense cathédrale décorée de drapeaux et d'oriflammes dominés au fond de l'abside par une grande banderole : « Cœur de Jésus, sauvez la France ! » les autorités civiles et militaires, et à leur suite les anciens combattants de 1870-71 avec leur drapeau et leurs décorations, remplissent la droite de la nef ; les conscrits tiennent la gauche. Dans les bas côtés, les familles se pressent. Mgr l'archevêque préside, la Messe est célébrée par un vicaire général et servie par deux conscrits ; les drapeaux des Sociétés militaires avec le jeune drapeau des conscrits sont placés dans le sanctuaire. Les chants des conscrits, les accents d'une fan-

fare, la distribution de médailles bénites suspendues à un nœud tricolore et bientôt fièrement attachées à la boutonnière, une allocution du prédicateur, les conseils paternels de Monseigneur en font une fête splendide. 500 600 conscrits, *dont la plupart ont communié le matin*, sont là : la prière d'admiration, de joie et de reconnaissance monte pour eux vers le ciel ! — Après la Messe, anciens combattants et conscrits se forment de nouveau en colonne sur le parvis de la cathédrale, et, aux accents guerriers des cuivres, traversent toute la ville pour se rendre au monument du Champ-de-Mars et déposer la couronne gigantesque offerte par les conscrits à leurs aînés de 1870-71. La foule fait face et salue, ou bien les suit. D'anciens généraux, les combattants de 1870, prononcent des discours ; un jeune conscrit répond au nom de ses camarades... Belle leçon de patriotisme chrétien ! Le Christ-Jésus doit être ce jour-là content des Bretons.

Cette idée de la Messe de départ a passé partout, dans tous les diocèses, et demain toutes nos paroisses de France devront l'avoir. Citons à l'honneur : Bordeaux, très belle Messe de conscrits. A Paris, en 1913, le Comité des militaires et des marins avait organisé quatre Messes de départ : deux à Notre-Dame des Victoires, présidées par S. Em. le cardinal archevêque; à chacune d'elles 300 à 400 jeunes gens assistèrent; plus de la moitié firent la sainte communion. Deux Messes à Montmartre (Sacré-Cœur), avec environ 200 assistants et 100 communions.

La Messe de départ suffira-t-elle longtemps? Nous l'avouerons tout bas : elle ne suffit déjà plus dans notre Bretagne, si chrétienne autrefois, mais aujourd'hui travaillée *plus que d'autres provinces* par tous les éléments de démoralisation réunis. — La Messe de départ ne pare qu'aux dangers des derniers jours : l'année de la conscription doit être protégée tout entière contre le sensualisme grossier qui envahit nos campagnes. Pour remédier au paganisme (parlons plus clairement), aux orgies des journées de Conseils de revision et des dimanches

suivants qui en sont, paraît-il, l'écho nécessaire et interminable, les prêtres de paroisse devront trouver d'autres industries. S'il m'était permis de formuler un avis, je dirais : « Le remède le plus énergique et le plus sûr, c'est l'établissement de la communion mensuelle ou même hebdomadaire chez les conscrits demeurés sérieux ou aptes à le redevenir. » L'attitude de ceux-là se dressera contre le mal. Là sera le salut !

b) *Retraites de départ* (*ou de conscrits*).

Si la Messe de départ, dans sa théorie même, est l'œuvre des prêtres de paroisse, la retraite du départ, au contraire, paraît surtout appartenir aux aumôniers militaires, à qui elle fut inspirée par la connaissance des casernes modernes, où le sens religieux disparaissait de plus en plus, et par le souvenir des veillées d'armes où se faisait jadis l'initiation des chevaliers chrétiens.

Je devrais présenter dignement, dans ses éléments essentiels, dans sa mise en œuvre et dans son développement, cette industrie des retraites de soldats, jugée d'abord inaccessible, reconnue aujourd'hui providentielle et capable, le jour où toute la France l'aura adoptée, de susciter un courant religieux intense et un vrai renouveau de foi. Une esquisse et des chiffres, sur lesquels vous baserez votre jugement.

Idées générales. — Qu'est-ce que la retraite de départ?

Avant tout, une œuvre spécialisée dans son but et dans ses moindres détails. — Dans son but; elle a pour devise: Dieu et patrie! A des baptisés, à des communiés, aujourd'hui conscrits, demain soldats, elle propose un idéal : la vie chrétienne à la caserne ; si vous préférez: le soldat chrétien. D'où elle doit étudier la vie chrétienne dans ses bases, ses moyens, ses horizons, pour la rendre inébranlable, et la vie du soldat, non pas en elle-même, ce qui est l'affaire des chefs, mais dans le fini, la perfection que lui ajoute la vie chrétienne. — Spécialisée dans ses détails : vous le verrez bientôt.

Des conscrits en retraite ? — Oui, rien que des conscrits, convoqués dans un centre approprié : maison de retraite,

collège, école, patronage. Puisque demain ces conscrits seront soldats, pour les y préparer, on leur donne aujourd'hui la vie en commun: numéro matricule, chambrée, réfectoire, chapelle, récréations, temps de silence, tout cela sous un règlement d'une précision militaire acceptée pour Dieu, pratiquée pour Dieu.

En retraite fermée ? — Oui. Nos conscrits quittent leurs familles pour trois jours et demi ; tout ce temps, le monde disparaît pour eux ; ils ont le *Seorsum* et le *requiescite* de l'Evangile. Dans ce repos de l'âme, leur vie chrétienne va renaître, s'affermir, se préparer à la lutte. La bonne volonté de tous ouvre la voie à la vérité.

Sous quelle direction ? — Des prêtres de paroisse et des aumôniers de soldats. Ces deux éléments s'imposent : le curé connaît assez ses hommes pour les mettre en mains à l'aumônier. L'aumônier sait sa caserne et la vie des armes : il en fera reluire la noblesse, les ressources, les exigences. N'organisez pas de retraites de conscrits sans un aumônier de soldats ou quelque confrère bien préparé à cette tâche. — Un prédicateur pieux et éprouvé ; un surveillant général (commandant d'armes) précis et ferme ; un conférencier attrayant ; des confrères, confesseurs, célébrants, surveillants à leurs heures, assez nombreux pour éviter toute surcharge en ne quittant pas la retraite d'une ligne.

Le succès est-il assuré ? — Pas encore. Il sera en proportion avec le zèle apporté au recrutement de la retraite, à sa mise en œuvre, à la sauvegarde des résolutions.

La retraite du départ doit se dérouler en trois phases successives :

A) Avant la retraite. — Il faut :

1. — *Choisir le personnel directeur et recruter les retraitants.*

a) Pour ce travail rude et délicat à la fois, il faut des prêtres robustes, dévoués, pieux. Tous leurs efforts, à l'ombre du règlement général, pour compléter son influence.

b) Il faut aussi des retraitants. Un mois avant, l'aumônier

ouvre la campagne. — Une lettre aux curés indique la date de la retraite, la zone territoriale invitée, rappelle les conditions matérielles (1892 à 1911, 6 francs ; depuis 1912, 7 francs). Il envoie en même temps ses lettres aux conscrits et la liste d'adhésions à retourner, une fois remplie. Depuis le Conseil de revision, le clergé avait dénombré ses conscrits : la lettre de l'aumônier, envoyée ou portée à la maison, entamera la question. Le conscrit hésitera, peut-être. De nouvelles visites le décident, et on veille soigneusement à l'heure du départ. Ces visites du prêtre à cette heure providentielle ont souvent créé l'influence sacerdotale dans une paroisse.

2. — *Réaliser d'avance toute la préparation matérielle : local et règlement.*

a) Le local. — J'ai déjà dit celui qui convient : mais il faut l'adapter. — La chapelle, décorée de drapeaux dès l'arrivée, s'embellira au cours des cérémonies pour arriver à la grande fête de l'adoration et de la communion ; les réfectoires, les dortoirs : cellules ou chambrées (celles-ci, plus difficiles à tenir). Partout, places numérotées. A l'arrivée, le conscrit reçoit son numéro matricule de retraite, qui fixe sa *place inchangeable* au réfectoire, au dortoir, à la chapelle. L'ordre en dépend. — Cours ou jardins, exactement clos et de surveillance facile.

b) Le règlement. — Soigneusement étudié, sans surcharge, sans oubli, ne laissant pas de place au désœuvrement : celui des retraitants, affiché pour être lu et expliqué ; celui des directeurs, portant l'attribution des emplois, des cérémonies, des principes d'action, des heures de surveillance. Rien à l'imprévu.

B) Entrons un instant en retraite :

Le soir d'arrivée. — L'incorporation est ordonnée, rapide, et aussi intelligible au conscrit qui entre en sa fonction de soldat. Il vérifie sa place au dortoir, au réfectoire, à la chapelle où Notre-Seigneur est déjà pour lui. — Après le repas, *Veni Creator*, sermon d'ouverture et bénédiction. — Une courte

récréation : prière du soir et lecture du règlement. — Les voilà entrés : qu'on veille au grain !

a) 1er jour. — Celui des enseignements graves, du retour à Dieu, de la confession. — Sous la garde de Jésus, par le scapulaire du Sacré Cœur porté sur la poitrine, à l'ombre du drapeau de la France, qu'une escorte apporte à la chapelle, qui salue le tabernacle et ne le quittera plus. — Par groupes, les conscrits sont photographiés : déjà visages calmes et radieux. — La liste des régiments est affichée : les soldats pourront se connaître, s'aimer avant de se retrouver là-bas. — Le soir du premier jour, tous se sont confessés. — Sermon sur la mort du soldat : qui peut mourir en manœuvres, à l'hôpital, en famille.

b) 2e jour. — Messe pour les morts, impressionnante. — La grâce de Dieu rayonne sur l'âme reconquise, sur le terrain déblayé... Les exercices se suivent, de plus en plus attrayants : aucune place pour l'ennui. — Cantiques spéciaux, instructifs, entraînants. — La soirée des absolutions, terminée par la consécration à Marie.

c) 3e jour. — Les retraitants communient avec ordre, piété, ferveur. Oh ! la bonne première Communion à dix ans ! Celle-ci, meilleure encore : ils communieront souvent à la ville de garnison... car ils savent maintenant les dangers et les ressources de la vie militaire, ses fatigues et ses gloires. Devant le Saint Sacrement exposé pour eux toute la journée, la Garde d'Honneur s'établit. Un tableau de service fixe le tour de garde par sections de 20, 25, 30 retraitants, debout ou à genoux. — Journée de suractivité spirituelle, de sacrifices. — Le soir, procession triomphale, avec des flambeaux : les soldats de l'active qui assistent à la réunion de chaque soir sont les témoins heureux des serments prononcés. — Toujours fidèles!

Le départ. — La retraite finit; la lutte va reprendre. — L'émotion passe sur tous. — Après le lever plus matinal, Messe solennelle de communion, d'action de grâces, de serments renouvelés, puis les adieux et la séparation. Avec Jésus dans leurs cœurs, à la suite du drapeau qui descend de la chapelle,

les voilà qui partent... Dites-le-moi : est-il souvent, dans une vie de chrétien, communion pareillement préparée ? Toute l'œuvre de ces trois jours a été dirigée, orientée vers un but : donner au conscrit le Viatique de la force et du salut. Après trois années, pour certaines âmes généreuses, le parfum de leur communion de retraite ne sera pas encore épuisé. Tous emportent leur manuel avec ses prières et ses cantiques, le « Sois bon soldat », les scapulaires et médailles, le billet de religion, le nom et l'adresse de leur aumônier. — Ils n'ont pas encore un bulletin mensuel souvenir de retraite leur permettant de se suivre, de se retrouver là-bas malgré la distance. Cela viendra.

C) Après la retraite. — La tâche de l'aumônier a pris fin : celle du clergé recommence. Il devra veiller sur les dernières journées de ces grands enfants que sont les conscrits.

Des chiffres ? — Je les ai promis, en voici : En 1913, plus de 15 000 retraitants, de 22 diocèses. Le centre fondateur, Athis-Mons, a reçu plus de 300 Parisiens et de la banlieue; Versailles, 200 ; Bayonne (année de débuts), 304 ; Lille, 120 ; Nîmes, 150 ; Angers, 816 ; Besançon, 1 100 ; à Lyon, quelques lignes du directeur diocésain (24 janvier 1914) laissent entendre de très beaux résultats : « L'œuvre nouvelle et d'une importance capitale est, dit-il, organisée définitivement. Presque tous les cantons du département ont eu leur retraite fermée de départ. Tous les retraitants, sans exception, sont partis enchantés. Je pourrais citer tel canton, celui de Saint-Symphorien-sur-Coise, où la moitié des conscrits de tout le canton ont fait leur retraite fermée. Cette année, s'il plaît à Dieu, nous inaugurerons les retraites de retour. » Bravo ! Je citerai, sans chiffres à l'appui, les diocèses où l'œuvre est déjà ancienne et florissante : Mende et Rodez, Cambrai, Coutances, Poitiers, Luçon, Séez, Le Mans, et j'en oublie peut-être ? Que dire de la Bretagne, où chaque diocèse compte des milliers de retraitants ? Quimper avait commencé en 1890, Rennes en 1892, puis Saint-Brieuc, Vannes et Nantes, vers la même époque. Notre province a gardé des siècles passés, et surtout du début du xixe siècle,

une série de maisons de retraite où nos conscrits peuvent être accueillis 200, 300, à la fois. Avantage précieux et qui favorise singulièrement la marche d'une retraite.

Me permettrez-vous d'insister sur le diocèse de Rennes, où il m'est donné de suivre depuis vingt-deux ans le développement de l'œuvre des retraites du départ ? On dit que les chiffres parlent parfois : ils sont certainement ici la preuve très belle d'une activité persévérante, à l'honneur du clergé rennais.

Origine et développement des retraites de conscrits dans le diocèse de Rennes :

(1892-1913)

1892 :	Vitré débute avec 158 retraitants, Rennes imite avec 104	262
1893 :	Deux autres centres sont créés : Saint-Malo et Redon.	522
1894 :	Bécherel ouvre ses portes. Dans les cinq centres, 720 conscrits, 40 anciens à Vitré qui inaugure les retraites de retour	760
1895 :	Pléchâtel et Fougères entrent en lice	693
1896 :	697 conscrits, 53 anciens	750
1897 :	1 010 — 68 —	1 078
1898 :	1 028 — 123 —	1 251
1899 :		1 423
1900 :		1 603
1901 :	Année du Jubilé	1 483
1902 :	1 363 conscrits, 251 anciens	1 614
1903 :	1 105 — 267 —	1 372
1904 :	868 — 174 — (la persécution arrive : Pléchâtel a sombré)	1 042
1905 :	Le relèvement commence	1 280
1906 :		1 371
1907 :	de 236 paroisses sur 385	1 247
1908 :	de 255 —	1 288
1909 :	de 270 —	1 640
1910 :		1 730
1911 :	Saint-Malo s'efface. De 296	1 801
1912 :	1 631 conscrits, 330 anciens	1 961
1913 :	Jubilé Constantinien et loi de trois ans. De 280 paroisses	2 547
	TOTAL de 1892 à 1913	28 718

Ces chiffres sont scrupuleusement exacts : listes et photographies à l'appui.

Puissent ces chiffres, malgré leur sécheresse, inspirer à d'autres diocèses la ténacité qu'ont mise ici les Bretons !

P.-S. — Dans l'établissement des retraites de départ, deux variantes ont empêché l'unanimité de la thèse.

Les voici :

1° *La durée de la retraite.* — Deux jours et demi ou trois jours et demi ? Il nous apparaît très clairement que trois jours sont indispensables et constituent le minimum de temps pour une action sérieuse.

2° *Faut-il faire des exercices militaires ?* — Notre avis est négatif. Pourquoi enlever à la retraite son caractère exclusivement chrétien et perdre un temps requis pour atteindre à fond et faire une bonne besogne ?

Soumis à l'étude du Congrès.

Retraite du départ. — Le but reconnu, mis en lumière et constamment poursuivi est celui-ci :

Refaire au jeune homme de vingt ans, par une retraite de même durée et plus intense que sa retraite de première Communion, une âme toute neuve et désormais assez instruite de ses devoirs pour demeurer fidèle. Tout le temps est donc consacré à cette tâche : prières, instructions, lectures, exercices, causeries sont invariablement ordonnés vers ce but : préparer le soldat chrétien. La vie militaire est étudiée au sens religieux, avec ses obligations, ses ressources, ses grandeurs. C'est une théorie vivante exposée à des âmes attentives, sans aucun des exercices matériels qui pourraient les dissiper, à la grande lumière du devoir chrétien, du devoir patriotique, de la dignité personnelle. De la prière du matin à la prière du soir, ils vivent la vie chrétienne dans tous les détails jadis aimés par nos pères. La discipline, stricte pourtant comme le devoir militaire, paraît sans rigueur à leurs volontés généreuses. Les cérémonies, les fêtes, les exercices se suivent, sans redites, toujours variés et progressifs, et par là attrayants, de façon à réaliser le programme complet.

II — A LA CASERNE

Il faut au soldat chrétien une église et un prêtre. Le milieu militaire, chef et camarades, ne suppléera jamais la famille : éloigné de ses prêtres et de la paroisse, le soldat chrétien, pour garder sa vie spirituelle, doit s'attacher à un nouveau groupement religieux, à de nouveaux guides. Bien plus, à cause de sa vie spéciale et des heures de liberté que lui font les règlements, il lui faut son prêtre à lui, instruit des besoins du soldat, apte à y subvenir. Les évêques de France l'ont compris. Quand la loi de 1880 eut biffé d'un trait de plume l'aumônerie militaire en temps de paix, chaque ville de garnison reçut des évêques un prêtre, spécialement désigné pour les soldats. Il en est ainsi partout, ou peu s'en faut ; grâce à de multiples industries, le soldat chrétien rencontre aisément *son prêtre* et peut s'en servir.

A notre époque, pour 600 000 hommes et plus, le métier des armes durera trois ans. Durant ces trois ans, le Jésus Eucharistie de la paroisse, de la Messe du départ, de la retraite fermée, sera-t-il abandonné ? La laïcisation à outrance pourra-t-elle, à son gré, recouvrir d'un voile de mort les vestiges demeurés des âges de foi ? Vous en jugerez tout à l'heure. Mais ici, ne cherchez plus rien d'officiel ! Ce sont des élans spontanés que je vais décrire. Si l'éclat et l'ampleur font défaut, qu'importe à nos yeux instruits des difficultés présentes, qu'importe à Dieu qui mesure et pèse l'effort ?

Dans la garnison.

A) A la caserne : On trouve aujourd'hui la prière et l'affirmation chrétienne. — Parfois, Dieu est prié ostensiblement dans nos casernes. La chambrée ne ressemble pourtant guère à une église : la couchette du soldat, à la lueur de la veilleuse enfumée, resta longtemps l'unique prie-Dieu des jours de désolation et de larmes. Depuis vingt ans, depuis quatre ans surtout, un changement se fait jour. Parfois, jadis, on avait vu un soldat à genoux dans la chambrée pour prier. C'était très

rare. En 1890, les séminaristes osèrent s'agenouiller matin et soir. On s'y attendait. Aujourd'hui, ils ne sont plus seuls : par la brèche ouverte, d'autres ont passé. En face du blasphème et des grossièretés de la chambrée, quelques soldats, à genoux près de leur lit, les yeux clos pour pacifier leur âme, murmurent tout bas des prières qui ravissent les anges et arrêtent le bras de Dieu. En eux, la foi parle : aux autres, elle impose le silence et l'admiration. Ou bien, dans la cour du quartier, aux dernières minutes avant de remonter pour l'appel, un groupe formé en cercle récite la dizaine de rosaire. A l'école Polytechnique, on priait déjà il y a vingt-cinq ans : en telle salle, cette année, sur huit, quatre font la prière à genoux, et parce que deux autres sortent de collèges ecclésiastiques, ils ne sauraient tarder à s'y joindre. Sur la prière au pied du lit, l'*Etendard de Cambrai* a mené en 1912 et 1913 une excellente campagne.

Messes militaires. — Depuis 1874, la Messe militaire était inscrite au service des places ; la musique et une compagnie en armes assistaient : Messe servie par des enfants de troupe, places d'honneur pour les officiers. Mais tout sombra sous la loi de 1880: il fallut rebâtir à neuf. Bientôt, trente-cinq ans auront passé au cours desquels, dans certaines villes, aux années de prospérité, les chapelles d'œuvres débordaient, où les baptêmes, les premières Communions, les Confirmations et même les mariages de soldats se multiplièrent jusqu'à soulever des haines qui durent encore aujourd'hui. Et les heures mauvaises vinrent: on interdit les œuvres militaires ; ce furent des larmes, des colères... Tout était-il fini ? L'Eucharistie n'aura-t-elle plus de soldats fidèles ? Quelques officiers pourront s'effacer un instant sous la tenue civile, mais les petits soldats ?... Voici la réponse : des Messes tardives, souvent à la demande du Comité catholique des militaires, ont été établies. Je citerai seulement Saint-Christophe de Belfort, Nantes, Saint-Etienne de Rennes, avec 300, 400, 500 soldats à la Messe de midi. Vannes aura un millier, « la plus belle Messe d'hommes

du diocèse » ! A Rennes « on s'édifie » à entendre les soldats prier et chanter ensemble ; une discipline intelligente rappelle à tous les règles liturgiques, et le peuple s'unit à haute voix à la prière du prêtre pour le dialogue entre le célébrant et les fidèles.

Qu'on interroge les soldats ? Ils ont besoin de leur Messe du dimanche : ils s'ennuient toute la semaine, quand « Jésus n'est pas venu pour eux sur l'autel ». Je veux l'affirmer. Jamais, avant ces dernières années, on n'avait vu autant de soldats dans les églises : à Vitré, un seul régiment en fournit à lui seul 300 chaque dimanche.

B) Communions pascales et autres. — Adoration du Saint Sacrement. — Quand Jésus passe. — Le décret de Pie X a libéré les enfants : on dirait qu'il attire aussi les soldats. Ce ne sont pas seulement les séminaristes soldats qui communient le dimanche : d'une année à l'autre, les soldats chrétiens communient davantage.

La tradition de « Pâques dans la ville de garnison » s'établit victorieusement partout, là même « où l'on n'osait essayer ». Tradition louable, conforme à l'esprit de la loi pascale. Si, en effet, le soldat qui a l'intention de rentrer dans sa famille après le service garde, au sens théologique, et le domicile de ses parents et le droit strict de faire au pays sa communion pascale, il est exact aussi que les Pâques dans la ville de garnison sont non seulement valides, mais qu'elles rentrent mieux dans l'esprit de la loi ecclésiastique, dans les conditions de l'apostolat, et même dans l'intérêt spirituel du soldat qui, en fait, est plus recueilli, après une retraite pascale et dans la société de ses camarades chrétiens, qu'il ne le serait au village, à travers les inévitables distractions d'un congé. D'ailleurs, des soldats qui auront l'énergie de faire leurs Pâques au régiment et qui, par là, seront amenés à y communier de temps en temps, pourraient-ils refuser à leurs parents la joie de les voir, au pays natal, agenouillés près d'eux à la Table sainte ? En 1914, les Pâques des soldats ont été partout en progrès. Que

ne puis-je tout citer ! Mettons pourtant à l'honneur (1) : Verdun, avec 1 100 communions pascales (sur 18 000) et 11 premières Communions ; Versailles, 600 ; Nantes, 520 ; Lille, 400 ; Vitré, 300 ; Ancenis, Pau, Alençon, 200, etc. Le jour prochain où les prêtres de paroisse et les familles s'uniront aux aumôniers pour conseiller la communion pascale dans la ville de garnison, les résultats seront merveilleux. Telle ville, où les communions d'hommes sont rares, sera régénérée et ramenée à Dieu par les communions des soldats !

Quand il s'est agenouillé à la Table sainte, dans l'Eglise ou dans la chapelle des soldats, le jeune homme comprend vite que la communion, plus nécessaire, lui est parfois en même temps plus facile que dans la vie civile. De là à la communion hebdomadaire, fréquente, il n'y a qu'un pas. L'école Polytechnique en compte 50 chaque dimanche. Versailles accuse 100 communions par semaine ; Belfort, 200 par mois ; Reims, 1 500 par an ; à Rennes, il y a des communions tous les jours. Dans l'infanterie, où les quartiers sont libres dès le réveil, le soldat peut communier tous les dimanches. Dans les sections dont les bureaux n'ouvrent qu'à 8 heures, il pourrait communier chaque matin. La situation est tout autre, avouons-le, pour les armes montées: artillerie, cavalerie, etc. Le pansage (non encore réduit le dimanche, ce qui s'impose pourtant) constitue l'obstacle réel. Sans doute, quelques soldats obtiendraient, de temps en temps, le dimanche une heure de liberté dans la matinée : mais ils n'osent en faire la demande. Pourtant la solution est là ; qu'il ouvre le feu, au nom de la liberté religieuse. Quand même, aujourd'hui, artilleurs et cavaliers, plus rares sans doute, font la communion à 10 h. 1/2, 11 heures, midi. Tous les aumôniers de garnison ont parfois distribué Jésus à 3 heures et 4 heures le soir ! Quelle joie pour le Sacré Cœur ! Et chez l'âme, vaillante à ce point, quelles délices doit avoir la sainte communion !

---

(1) L'Ecole Polytechnique, où 217 élèves ont accompli, à Saint-Etienne du Mont, en grande tenue, leur devoir pascal. 217 sur 350 (?) Est-ce beau !

Au contact de l'aumônier, la visite quotidienne au Saint Sacrement, pour rester facultative, devient vite habituelle. Il me souvient d'avoir vu, trois années durant, de 1899 à 1902, un ouvrier d'artillerie, jadis forgeron à Tourcoing, quitter chaque soir les conversations, ses lettres ou les jeux pour monter à la chapelle réciter son chapelet et montrer à Jésus son amour et sa foi. Nos églises voient tous les soirs des soldats faisant l'adoration ou la garde d'honneur.

Dans nos rues, s'ils rencontrent le Saint Sacrement porté aux malades, des soldats portent respectueusement la main au képi et font face, cédant le pas à l'Eucharistie. Aux processions de la Fête-Dieu de Rennes, le long des rues pavoisées, entre deux haies de fidèles prosternés, on a pu compter, dans le millier d'hommes massés derrière le dais, une centaine de militaires, soldats ou gradés, tête nue, chantant les hymnes sacrées, s'agenouillant à la bénédiction. La saine intelligence de leur liberté les a amenés à comprendre que dans ces rues, autorisées à devenir comme une église prolongée, au milieu de cette foule dont ils partagent la foi, ils peuvent, très régulièrement, rendre au Maître des nations leur hommage individuel et spontané.

Loin des casernes endormies, loin du poste et de la garde qui veille silencieuse, les théâtres, les bars, d'ignobles tavernes réunissent des soldats, accourus de partout, permissionnaires attitrés ou accidentels. De là ils sortiront à l'aube, la bourse amincie, l'âme endolorie et ruinée, je tais le reste... Aux mêmes heures, souvent venus de loin aussi, d'autres soldats se rassemblent, arrivant l'un après l'autre à de pieux rendez-vous. Ce sont les adorateurs de Jésus Eucharistie. A Montmartre surtout, sur cette colline où le bien et le mal luttent sans trêve, vers la fin de 1913, 60 polytechniciens firent leur nuit d'adoration et de prières ! Ils sont aujourd'hui 110 par mois, et ils veulent mieux encore. Une ou deux fois par mois, 40 à 50 soldats de la garnison de Paris et de Vincennes consacrent ainsi la nuit du samedi au dimanche ! Le 2 mars 1914, c'étaient

85 soldats venus de Cherbourg, d'Alençon, d'Argentan, de Vitré, etc. Il y a d'autres pèlerinages à Sœur Thérèse à Lisieux, à Sainte-Anne d'Auray, que sais-je ? Et partout, même programme, prières, chants, Messes et communions ferventes. De là, le matin ils sortent retrempés, invincibles... La France est malade ! Oui, mais n'est-ce pas ainsi que se rachète un pays ?

C) Dans les camps. — Connaissez-vous nos grands camps d'instruction ? Avez-vous compté les brigades, les divisions qu'on y réunit sans interruption ? Une fois au moins, avez-vous été témoins de l'activité surhumaine déployée à certains jours ? Devant les simulacres d'attaque et de destruction, avez-vous entrevu l'épouvantable violence qu'aura la prochaine guerre, plongeant l'Europe entière dans le feu et le sang ? Mais, passons. Je parlerai du camp de l'Ouest, le seul qui me soit connu. Le soir, sur le flanc du plateau interminable, redevenu paisible, mais où avait régné l'ouragan de feu, quelques soldats descendent, causant à voix basse, presque mystérieuse, comme s'ils couraient à une fête. Leur teint hâlé, bruni, accuse à la fois la vigueur et la fatigue : la pureté du regard révèle la paix de leurs âmes. Où vont-ils donc ? Par le sentier rapide, ils vont vers une pauvre petite église, Saint-Malo-de-Beignon, jadis chapelle paroissiale du manoir des évêques de Saint-Malo, aujourd'hui déshéritée et ruineuse. Avant le camp, les cultivateurs restaient à leurs travaux, et l'église était fermée dès le soir ; aujourd'hui, l'église reste ouverte très tard pour les soldats qui vont y prier. De 1895 à 1904, en été, quand les régiments d'artillerie se succédaient sur la lande pour les écoles à feu, l'église débordait à la Messe du dimanche, où les soldats chantaient des cantiques et des hymnes à ébranler les voûtes ou les vitraux mal assurés... Depuis un an, cette méthode est devenue insuffisante. Dans le parc du vieux manoir, aujourd'hui propriété privée, chaque dimanche, un autel est dressé. La cloche appelle... Nos éclaireurs d'hier ont tout préparé, tout orné, et le matin avec eux ce millier de soldats descend... La Messe commence... Sous la voûte du ciel, cette

fois, le *Credo* retentit encore, et les échos transportent là-haut, sur la lande où hier le canon tonnait, le *Credo* de la foi. A la communion, des soldats, des chefs, parfois même de grands chefs, s'agenouillent ensemble sur l'herbe séchée, pour recevoir leur Dieu. A la Fête-Dieu, scène plus impressionnante encore. Sous les allées ombreuses, le prêtre radieux porte l'ostensoir vers un reposoir de branchages et de fleurs construit par les soldats... Et les soldats suivent le Dieu des armées !... La fumée des sacrifices d'Abel montait droit vers le ciel. N'est-ce pas de même ici ? N'est-ce pas le même esprit, la même foi, le même amour qui conduit nos soldats ? Ce que j'ai dit du camp de Coëtquidam se retrouve à peu près, et mieux peut-être, à Châlons, à Sissonne, à La Valbonne...

D) En manœuvres. — Les manœuvres immenses, d'armée ou de corps d'armée, s'imposent de plus en plus pour la guerre de demain : à elles de parfaire ce que les camps d'instruction ont préparé. Dans les manœuvres surtout se forme le soldat. Nous aimons à le redire, vous aussi aimez à l'entendre, le long des routes, à travers champs et vallons, comme au cours de l'action militaire la plus intense, le soldat chrétien garde sa foi. Dans l'horizon qu'il scrute, la vue d'un clocher fait battre son cœur : Jésus est là ! Au passage des bourgades, ses yeux se tournent vers l'église entr'ouverte, heureux s'il a pu entrevoir la lampe du saint tabernacle. Au cantonnement, il entre dans l'église et va s'agenouiller devant l'autel, ou bien, comme ce commandant d'état-major dont je garde le nom, arrivé à l'étape, il descend de cheval pour venir faire la sainte communion. Si jadis (car ce serait à croire que l'autorité n'en a plus aujourd'hui souci !) le dimanche tombait jour de repos comme à Saint-Aaron, en 1897; à Pipriac, en 1898, le régiment entier assiste à la Messe célébrée pour lui. En colonne, hélas ! les chants montent trop souvent grivois, grossiers, obscènes... A travers ces refrains qui sont une honte pour ceux qui les tolèrent et qui font la terreur des pères et des mères, s'élève vers le ciel une prière de réparation. Là encore, c'est la lutte

du bien contre le mal : et où le bien se fait jour, pourquoi ne serait-il pas vainqueur ?

E) Dans les hôpitaux militaires. — Je vous demanderai d'abord de distinguer les hôpitaux militaires proprement dits et les hôpitaux mixtes, à la fois civils et militaires, beaucoup plus nombreux. Dans les trente hôpitaux militaires de France et d'Algérie, le personnel infirmier est, depuis 1904, exclusivement laïque : des infirmières brevetées, souvent difficiles à trouver, malgré les salaires élevés, ont succédé aux religieuses. Dans bon nombre d'hôpitaux mixtes, au contraire, les municipalités gardent leurs traités avec les religieuses qui, par là, ont accès dans les salles militaires et y travaillent sous les ordres des médecins-majors.

Dans les hôpitaux militaires, l'aumônier en titre, autrefois nommé par le ministre de la Guerre, n'existe plus. (Circulaire du 16 décembre 1905.) Un prêtre, à qui l'évêque seul donne l'investiture, assure aux yeux de l'Etat, moyennant une indemnité, le service religieux pour les malades qui en ont fait la demande. Inutile de rappeler les vexations et les tyrannies que cette législation imposa. Peu à peu, depuis neuf ans, les manières ont revêtu plus de souplesse ; devant l'affirmation fréquente et spontanée des consciences, çà et là certaines exigences ont pris fin. Les règlements de 1905 et de 1906 ne sont pas enlevés pourtant, et tout soldat chrétien, aujourd'hui comme hier, devra s'assurer d'avance la présence d'un prêtre à ses derniers moments. Une formule, aujourd'hui répandue partout sous le nom de billet de religion, a constitué en même temps un acte de foi que Dieu récompensera et une précaution efficace contre les hésitations ou l'insouciance des majors et des infirmiers. A ce double titre (auquel il s'ajoute que le billet de religion réveille la conscience générale et la volonté de bien mourir) l'emploi de la formule devra être maintenu et perfectionné jusqu'au jour attendu où une circulaire plus respectueuse de la liberté (comme celle du ministre de la Marine, 29 mars 1909) reconnaîtra officiellement la formule

et en prescrira la recherche et l'exécution. Telle qu'elle est aujourd'hui, elle a rendu depuis neuf ans d'innombrables services et préparé une ère meilleure.

Le Congrès désire-t-il quelques détails sur la vie religieuse dans les hôpitaux militaires ? Je me bornerai à citer plusieurs faits, très suggestifs.

1. Nos hôpitaux militaires ont encore aujourd'hui leurs chapelles, et la circulaire du 16 décembre 1906 y autorise « les cérémonies ordinaires du culte catholique ». Les hôpitaux de demain, c'est-à-dire ceux qu'on construit aujourd'hui, seront-ils ainsi traités, auront-ils « une chapelle aménagée » ? Angoissante question ! Elle est dès aujourd'hui posée. A Verdun, à Nantes, de nouveaux hôpitaux s'achèvent : or, ni à Verdun (27 000 h.) ni à Nantes (5 000 h.) l'administration n'a prévu de chapelle. Le Conseil municipal de Verdun a demandé par voie hiérarchique « la construction d'une chapelle ou au moins l'aménagement d'une salle qui en tiendra lieu » ; à Nantes, le Conseil général à l'unanimité réclame une chapelle, un aumônier, des religieuses : le préfet a promis de transmettre, avec des réserves ; le Conseil municipal (!) a refusé de s'associer. Demain, Lille, Rennes et d'autres villes vont renouveler leurs hôpitaux militaires. N'est-ce pas l'heure pour la presse catholique d'étudier la thèse et de préparer l'opinion ?

2. Demandez-le à tous. La chapelle est de toute nécessité dans un hôpital militaire, et il s'y fait des merveilles. La Messe et les Vêpres du dimanche, où blessés et convalescents en tenue d'hôpital se refont l'esprit et le cœur ; les temps privilégiés du Carême, de la Semaine Sainte, du mois de Marie, les fêtes, apportent à l'hôpital entier une atmosphère douce et paisible, qui ferait promptement défaut. Les sermons y sont reçus mieux que nulle part ailleurs et nulle part aussi ne sont plus nécessaires. On y compte les communions par centaines... mais je n'en dirai pas davantage. Quelques faits, à l'appui.

3. Un dimanche soir, à 2 heures, après les visites de parents et d'amis, un aumônier va communier un soldat qui se meurt.

De la chapelle à l'hôpital, 200 mètres environ de cours et jardins à traverser. Les convalescents sont éparpillés dans la cour, se promenant et causant. Je me demande avec anxiété quelle sera leur attitude. Ecoutez. Le prêtre s'avance seul, tête nue, portant sous l'ample manteau noir le surplis blanc, l'étole et le petit ciboire où Jésus Eucharistie repose. Un soldat regarde... il a compris : d'un geste vif il enlève son calot et fait face au Sacrement. O geste vainqueur ! Tous les autres, une trentaine environ, se souviennent sans doute et l'imitent. L'heure est bonne, se dit l'apôtre, la grâce agit, en avant ! Il tombe à genoux sur le sable humide et s'incline avec respect. En moins de temps que j'aurai mis à le dire, tous le suivent, et ce jour-là le Pain de vie est adoré publiquement et bénit ses enfants. Dans la folie d'irréligion qui accable notre pays, l'article du service des places qui, jadis, réglementait les honneurs à rendre « aux cultes approuvés par l'Etat » a disparu. L'exemple d'un chrétien, la loyale spontanéité de ses camarades, l'avaient rétabli ce jour-là. Au fond de la cour, un officier d'administration regardait : ahuri, il croisa les bras... il ne protesta pas, n'en eut peut-être pas la pensée... que pouvait-il, du reste ? Qui donc pourra poser chez son semblable des barrières à la foi et aux convictions ?

4. Je poursuis pour vous dépeindre l'aumônier communiant les malades dans les salles d'hôpital. Plus d'autel portatif, plus de cierges ni de fleurs comme au temps des religieuses... l'aumônier doit même absorber les fonctions de l'enfant de chœur et les autres. Qu'importe ? Jésus triomphe encore. A Pâques 1914, des chambrées entières ont communié ! En février dernier, un soldat prisonnier, rongé par un mal horrible, avait été envoyé à l'hôpital pour y mourir. Six lundis de suite, il fit la sainte communion, réclamant une fois la faveur de lire à haute voix, devant la sainte Hostie que je lui montrais, les actes de foi, d'espérance et d'amour ; il les lut dans le manuel des soldats où, depuis sa conversion récente, il avait réappris ses prières et son catéchisme avant de renou-

veler sa première Communion, faite quatorze ans auparavant ! Un artilleur breton, à peine remis d'une fracture de jambe, se faisait porter un jour par les infirmiers à un étage supérieur, près d'un compatriote qui allait mourir sans confession, et en quelques phrases le décidait à réclamer le prêtre. Un autre, qui parlait un dialecte breton complètement inconnu de moi, acceptait l'intervention d'un camarade convalescent qui nous servit d'interprète et se confessait par des serrements de mains, sous une serviette, sans hésiter devant cette confession quasi publique. Le lendemain matin, le même interprète lui traduisait quelques phrases de préparation à la communion. Toute la salle le regardait comme un ange, et le soir, pour me remercier, il passait naïvement la main sur sa poitrine à la manière des enfants, pour me dire que « Jésus était bon, très bon ! » Oh ! les braves cœurs que ces soldats malades ! Mais il leur faut des prêtres, il leur faut l'Eucharistie !

Laissez-moi vous en supplier tous ! Obtenez de Dieu qu'il reste des aumôniers dans tous nos hôpitaux de France, qu'il y en ait partout au Maroc et sur les champs de bataille de demain !

III — APRÈS LA CASERNE

La retraite de retour. — Une expérience de deux années (1892 et 1893) précisa à nos yeux la thèse des retraites fermées de soldats. C'était illogique et téméraire de convoquer à même date les conscrits qui réclament une préparation sérieuse pour demeurer chrétiens à la caserne et les anciens qui, souvent, ont beaucoup souffert et qui devront remettre leur âme à neuf avant d'entrer dans la vie religieuse et civile. Pour assurer la marche progressive vers l'idéal entrevu du soldat chrétien, convenait-il de rassembler les jeunes, tremblants à l'approche de la vie militaire, et les anciens, dont quelques-uns, ayant failli à leurs promesses, les déclareraient d'avance et tout haut impossibles à tenir par d'autres ? La réponse se fit, chez nous, nette et désormais indéracinable : il fallait

dédoubler l'œuvre des retraites. Comment? Voici quel fut notre nouveau plan : il y aura deux retraites indépendantes.

Une retraite de départ pour les conscrits, comme préparation religieuse et morale à la vie de caserne ; une retraite de retour pour les anciens, où la conscience éclairée et refaite s'orientera vers un avenir définitif, la vie de famille ou l'apostolat.

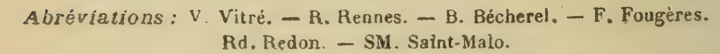
Des contradictions s'élevèrent. On nous reprocha de désorganiser une méthode établie déjà, appuyée par le succès. Mais l'avis de Mgr Labouré, archevêque de Rennes, l'emporta, et en 1894, à Vitré, s'ouvrit la première retraite d'anciens. Quarante libérés la firent avec joie, s'en allèrent convaincus. Ils prêchèrent autour d'eux, et peu à peu les autres centres de retraite l'adoptèrent. Dix ans après, en 1904, le diocèse de Rennes pouvait compter 39 retraites, où avaient passé 1585 anciens. Quand éclata la tourmente de 1905, nous tremblions pour nos retraites : « Si vous devez vous replier, nous dit S. Em. le cardinal Labouré, sacrifiez sans hésiter les retraites de conscrits, bien qu'elles soient plus nombreuses, et gardez les retraites d'anciens, qui nous donnent des chefs de famille chrétiens. » Par bonheur, rien n'a été sacrifié.

Pourtant, nous avons toujours trois classes d'opposants à convaincre : *les parents*, privés depuis deux ou trois ans de leur fils et lui disant de se remettre sans tarder au travail, parce qu'ils ignorent l'influence d'une retraite de retour sur l'avenir entier ; *les anciens*, déprimés par le séjour à la caserne, aveuglés par l'indifférence et l'oubli général, n'ayant plus assez d'énergie pour tenir une promesse et faire prévaloir leur intime préférence ; *le clergé des paroisses lui-même*, avide de ressaisir les siens, se persuadant facilement que la caserne ne les a point décidément atteints dans leur foi, et qu'une bonne confession à la paroisse avec quelques sermons pourront suffire. Erreurs funestes qui ont retardé chaque année depuis vingt ans l'épanouissement d'une méthode sans égale. Si, en 1913, les 2 320 conscrits qui firent leur retraite de départ avaient été doublés quinze jours plus tard par 2 320 anciens (au lieu

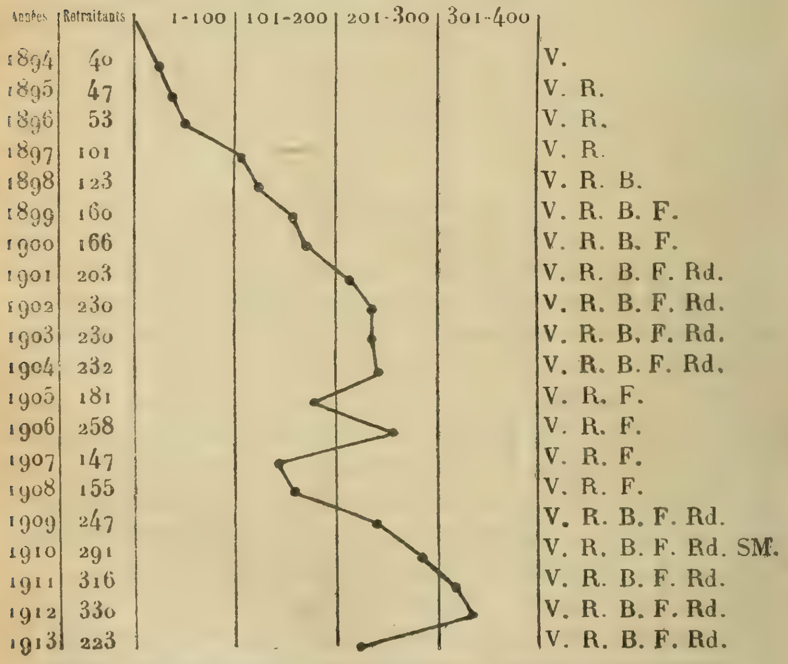
de 247 !) faisant dans le diocèse de Rennes des retraites fermées de retour de trois jours entiers, quel merveilleux réveil de vie chrétienne on eût promptement et partout constaté !

Car depuis vingt ans le diocèse de Rennes, qui fut le premier à l'œuvre des retraites de retour, ne l'a jamais abandonnée complètement, même une seule année. De 1894 à 1913, en 76 retraites fermées de retour, 3 733 anciens ont recueilli, pour les porter ensuite dans leurs paroisses, des germes d'une prodigieuse vitalité chrétienne. En voici le graphique :

GRAPHIQUE DES RETRAITES DE RETOUR AU DIOCÈSE DE RENNES (1894-1913)



Abréviations : V. Vitré. — R. Rennes. — B. Bécherel. — F. Fougères. Rd. Redon. — SM. Saint-Malo.



Total en vingt années : 3 733 retraitants de retour en 76 retraites.

CONCLUSION

Je résume :

I. — AVANT LA CASERNE. — Presque partout, aujourd'hui, on célèbre la Messe du départ ; dans 22 diocèses au moins, la retraite des conscrits apprend à rester chrétien à la caserne ; partout, dès demain, le plan d'irréligion ne s'arrêtant pas, on s'emploiera à fournir, durant toute l'année de la conscription, une protection à la fois physique et morale sur les jeunes soldats.

II. — A LA CASERNE. — Le soldat chrétien trouve, quand il veut, une église et un prêtre : un prêtre qui devient, au sens religieux, son confident et son guide ; une église où le soldat s'approche de Dieu, où Dieu lui-même s'approchera du soldat. Dans les camps d'instruction, comme en manœuvres, le soldat chrétien est entouré, aidé, secouru. A l'hôpital militaire, des industries basées à la fois sur la liberté de conscience du soldat et sur les règlements en vigueur ouvrent la route à l'aumônier, et la pratique des sacrements est aujourd'hui plus édifiante et peut-être plus sérieuse qu'autrefois, parce qu'elle est plus spontanée, plus personnelle.

III. — APRÈS LA CASERNE. — Les retraites de retour, déjà essayées dans toute la Bretagne et en plusieurs autres diocèses (Lyon inaugure cette année, ainsi que Besançon et Bayonne) et çà et là florissantes, devraient être établies partout. En dehors de leurs résultats immédiats, elles susciteraient prochainement d'autres retraites fermées d'hommes qui, par catégories sociales ou religieuses, et à époques convenables, viendraient s'y encourager à fixer ou à sanctifier leur vie.

Tout ceci doit être pour nous un réconfort et un espoir. Disons-le encore : avant la caserne, durant la caserne, après la caserne, le zèle apostolique et la grâce de Dieu continueront à former, dans l'amour et la pratique de l'Eucharistie, l'élite à laquelle nous devrons demain le renouveau définitif de la France chrétienne.

P.-S. — Que si, dans cet auditoire, quelqu'un disait : « Vous avez raison de lutter, et là-haut Dieu récompensera vos efforts. Mais ici-bas les échecs se sont trop multipliés, la décadence a été trop constante pour espérer si tôt la victoire. La verrons-nous jamais ? Vos 15 000 retraitants conscrits ne sont pas 1/10 du contingent annuel (250 000 h.), et encore, combien auront persévéré ! L'action des aumôniers en sauve sans doute quelques-uns, réalise parfois des conquêtes, mais ils ne peuvent atteindre la masse, et la deuxième année de service, comme les jours qui précèdent la libération, ont bientôt anéanti leurs efforts. Quant à vos retraites de retour, leur proportion, dérisoire par rapport au nombre des libérés, vous interdit de compter sur elles pour régénérer la France ! » A ce découragement, ignorant l'action de Dieu et l'histoire de son action dans le monde, je répondrai par une page du Livre des Juges (ch. VII).

Depuis sept ans, à cause de leurs crimes, les enfants d'Israël avaient été livrés par Dieu aux mains des Madianites. Ils avaient leurs refuges dans les montagnes, sur les hauteurs fortifiées et habitaient dans des cavernes... S'ils descendaient dans la plaine pour semer, Madian dévastait tout, ne laissant aucune subsistance à Israël. Madian tenait toute la plaine...

Gédéon fut choisi par Dieu pour délivrer son peuple. Sur l'ordre d'en haut, il sonna de la trompette, et les fils de Manassès, d'Aser, de Zabulon et de Nephtali s'assemblèrent sur la montagne de Gelboé... A cette vue, Amalec et les fils de l'Orient vinrent se joindre à Madian dans la plaine de Jezraël, nombreux comme des nuées de sauterelles, et leurs chameaux nombreux comme les grains de sable du rivage.

Gédéon compta avec lui 22 000 hommes. « C'est trop, lui dit le Seigneur, fais publier que quiconque a peur et tremble s'en aille ! » Et des 22 000 hommes il en resta 10 000 : les autres rentrèrent en leur pays. « C'est trop encore, dit le Seigneur, le peuple pourra tirer gloire contre moi et dire : c'est ma main qui m'a délivré. Je ferai moi-même le triage : mène-les boire au torrent. » Là, tous les enfants d'Israël se mirent à genoux pour boire, sauf 300, les plus petits, qui, au passage, se contentèrent de prendre un peu d'eau dans leurs mains et la portèrent à leur bouche. « Voilà mes élus, dit Dieu. » Quand les autres furent partis, Gédéon entendit : « Lève-toi ! descends contre le camp de Madian, je l'ai livré entre tes mains... Tu hésites ? Prends ton serviteur Pharan, va écouter ce qu'ils disent, ton cœur sera for-

tifié. » Aux avant-postes, Gédéon et Pharan entendent un homme qui disait à son camarade : « J'ai eu un songe : un pain d'orge roulait dans le camp de Madian ; il vint jusqu'à la tente du général, la heurta et elle tomba : il la renversa sens dessus-dessous, et elle était étendue par terre. » Son camarade répondit : « Ce n'est pas autre chose que l'épée de Gédéon... Dieu a livré entre ses mains Madian et tout le camp. »

Gédéon revient au camp d'Israël : « Levez-vous ! » crie-t-il. Il divisa en trois colonnes les 300 hommes et leur remit à tous des trompettes et des cruches vides, et des flambeaux dans les cruches, et leur donna ses ordres... Aux cris de *Par Yahweh et par Gédéon !* les 300 braves jettent l'épouvante dans le camp ennemi... Tout le camp se mit à courir, à crier et à fuir. Pendant que les 300 hommes sonnaient de la trompette, Yahweh fit les Madianites se tuer entre eux, et le camp tomba aux mains d'Israël.

Aujourd'hui, avec vous, je vois où est le camp des Madianites et quelle est sa puissance... Avec moi, croyez donc à Yahweh et à Gédéon ! Laissez rentrer chez eux ceux qui tremblent ! Renvoyez ceux qui sont esclaves de leurs aises ou de leurs passions ! Gardez seulement ceux-là qui savent faire abnégation d'eux-mêmes jusqu'au sacrifice ! Ils sont peu nombreux ! c'est possible. Mais je vois en eux l'élite choisie par Dieu, l'élite fidèle... A elle viendra d'en haut le don de convertir la France et de la sauver.

VŒUX PRÉSENTÉS AU CONGRÈS EUCHARISTIQUE ou idées à faire passer dans les masses au profit des soldats.

1. Pour le respect du dimanche et la liberté religieuse du soldat :

a) Dans l'artillerie et la cavalerie, réduire le pansage du dimanche matin, ou bien faciliter des sorties limitées en nombre et en durée, par la suppression de corvées inutiles.

b) L'abreuvoir du dimanche soir, souvent reporté par les gradés à 1 heure et 1 h. 1/2, entrave l'assistance à la Messe de midi et, parce que la soupe le suit immédiatement, expose l'artilleur et le cavalier durant la soirée à des excès, sinon à des privations. Ne pourrait-on pas, dans l'artillerie et la cavalerie, conserver pour le dimanche l'heure d'abreuvoir et l'heure de la soupe des jours de semaine ? Santé physique et morale des hommes y sont intéressées. (Les chevaux eux-mêmes y gagneraient !)

2. Que tous les soldats chrétiens, au lieu de s'en aller faire leurs Pâques au pays, les fassent désormais dans leur ville de garnison. C'est leur droit. La population chrétienne de la ville applaudira à cet exemple, qui ne restera pas sans fruits.

3. La mise en marche des régiments le dimanche ou le retour des régiments le même jour dans la ville de garnison étonnent et scandalisent. Pourquoi cette violation de la loi du repos du dimanche, qui doit profiter aux soldats comme aux civils ? Pourquoi cette atteinte souvent répétée à la liberté religieuse du soldat, qu'on prive de Messe et de communion ? Pourquoi ce scandale donné aux populations ?

4. Par les protestations et par les réclamations appuyées et poussées à fond, réagir contre les chansons obscènes et irréligieuses prodiguées le long des marches de soldats aux passants honnêtes et aux habitants des campagnes ?

5. Préparer, en toute occasion, le rétablissement des honneurs militaires aux enterrements de soldats et aux cérémonies religieuses.

6. Pétitionner pour le maintien des chapelles d'hôpitaux militaires et le retour des religieuses.

II — SECTION BELGE

(Salle Sainte-Germaine du nouvel Abri des pèlerins.)

Bureau.

Président d'honneur : S. G. Mgr Heylen, évêque de Namur, président du Comité permanent des Congrès eucharistiques.

Vice-présidents d'honneur : S. A. S. le prince Ferdinand de Croy, protonotaire apostolique, curé doyen de Mons, membre du Comité permanent ; M. le baron M. Van der Bruggen, ancien ministre de l'Agriculture, sénateur.

Président : M. le chanoine Van den Gheyn, directeur des Œuvres eucharistiques du diocèse de Gand.

Membres : Mgr Bovens, camérier de S. S., vicaire général de Liége ; M. le chanoine Van Genechten, archidiacre du Chapitre de Malines ; M. le chanoine Vosters, professeur à la Faculté de philosophie, à Bruxelles ; M. le chanoine Van de Velde, directeur du monastère des Dames anglaises, à Bruges ; M. le chanoine Tharsicius, secrétaire de Mgr l'évêque de Namur ; M. l'abbé F. Parot, directeur des Œuvres sociales, à Tournai.

Secrétaires : Le R. P. Langendries, S. J., et M. Henri Davignon, membre du Comité permanent.

Programme.

JEUDI 23 JUILLET

M. Liesens, membre du Comité permanent. — *Le règne social de N.-S. par l'Eucharistie.*

Baron Snoy d'Oppuers. — *L'Œuvre de Fayt. Les Ligues du Saint-Sacrement.*

M. Jamart. — *L'Institution et l'organisation des journées eucharistiques.*

Mgr de Croy. — *L'Œuvre des retraites dans le doyenné de Mons.*

M. Poncelet, représentant. — *Les Œuvres eucharistiques du Luxembourg.*

VENDREDI 24 JUILLET

Comte de Renesse-Breidbach, membre du Comité permanent. — *Nécessité et moyens de promouvoir la Communion fréquente dans les patronages.*

Dr Havet, professeur à l'Université de Louvain. — *Les Ligues eucharistiques universitaires.*

M. l'abbé Hottelet, curé de Boneffe. — *L'apostolat eucharistique des petits enfants dans les familles.*

M. Brifaut, représentant, membre du Comité permanent. — *La Communion fréquente des enfants et la Société de Saint-Vincent de Paul.*

R. P. Henri Durand, membre du Comité permanent. — *Le rôle des enfants dans les Congrès eucharistiques internationaux.*

SAMEDI 25 JUILLET

Chanoine Van de Velde. — *Les Congrès eucharistiques régionaux.*

R. P. Pierlot, O. M. I. — *L'adoration réparatrice nationale.*

M. Henri Davignon. — *La veillée d'adoration du Jeudi au Vendredi-Saint.*

Chanoine Van den Gheyn. — *La sanctification des employés de l'église. La Ligue des clercs du diocèse de Gand.*

R. P. Langendries, S. J. — *Du caractère à donner à la Communion solennelle des enfants.*

Réunion du 23 juillet

Le Règne social de Notre-Seigneur Jésus-Christ par la sainte Eucharistie

RAPPORT DE M. MATHIEU LIESENS

La très grande partie de ceux qui entendront ou liront ce rapport connaissent les questions qui y sont traitées. Mais celles-ci sont tellement importantes que les organisateurs du Congrès et particulièrement notre éminent et dévoué président, Mgr Heylen, ont estimé qu'il serait utile de les rappeler.

Pour quiconque suit et étudie le mouvement ouvrier en Belgique, il est évident que la question sociale est liée intimement à la question religieuse.

En lui-même, ce grand problème qui se trouve à l'ordre du jour dans tous les pays, ce problème de la lutte entre le capital et le travail est une question de justice, et par conséquent c'est une question religieuse.

Mais il y a plus ; il existe une école, malheureusement de plus en plus puissante dans les régions industrielles, qui, certes, affiche dans son programme des revendications intéressant la classe ouvrière, mais qui aussi proclame que la lutte contre le capitalisme se confond avec la lutte contre la religion, une école qui dit aux ouvriers : « L'autre vie est un mensonge. Quittez l'Eglise qui vous trompe. Détournez le regard du ciel et dirigez-le sur cette terre. Les croyants de n'importe quelle espèce ne pourront plus exister. Les églises, les couvents, les chapelles doivent être démolis et réduits en poussière. »

Ceci prouve suffisamment que, pour un grand nombre, la lutte sociale marche de pair avec la lutte religieuse.

Pour nos populations ouvrières le danger est grand. Travailler à développer les convictions religieuses, c'est établir un rempart infranchissable entre elles et les sectes qui veulent, en définitive, les entraîner dans la guerre des classes et la révolution sociale.

Mais, Messieurs, l'Eglise, par ses enseignements religieux, ne sera

pas seulement la protectrice, elle sera également pour le pauvre, pour le faible, la grande consolatrice. Pour l'ouvrier qui doit travailler tous les jours de l'année, pour la malheureuse mère de famille dont la vie n'est souvent qu'un long sacrifice, pour tous ceux que les misères, les malheurs, les deuils frappent au courant de cette courte existence, n'est-il pas souverainement consolant de pouvoir dire : aucune prière, aucune larme n'est perdue ; ce que la terre me refuse, le ciel me le donnera?

Le ciel, voilà le grand mot que redit l'Eglise pour pacifier ceux qui peinent et qui luttent. C'est l'immense service que nous rend la religion de nous aider, de nous habituer, de nous forcer à lever les yeux vers le beau paradis. Quand l'ouvrier, s'inclinant devant son Dieu et Créateur, pourra proclamer son *Credo :* Je crois à la vie éternelle, je crois à une patrie bienheureuse où toutes injustices seront réparées, où s'oublieront, dans les douceurs d'un repos éternel, toutes les fatigues et toutes les misères d'ici-bas, oh! alors, Messieurs, ce n'est plus le désespoir qui règne dans l'âme de cet homme, mais, malgré les privations et l'infériorité de l'heure présente, ce seront la douce joie et le véritable bonheur.

Si la religion, comme une mère, sait consoler et encourager le pauvre et le faible, ses enseignements sont également de nature à changer, à améliorer les sentiments des riches et des puissants.

L'Eglise a proclamé que tous les hommes étaient frères en Jésus-Christ, ayant la même origine et la même destinée. Elle a lutté contre l'esprit d'égoïsme et tend à faire régner ces deux grandes idées bien capables d'apaiser les conflits sociaux : la justice et la charité.

Développer chez l'ouvrier et le malheureux, développer chez le patron et chez le riche les sentiments religieux, c'est travailler, d'une façon certaine et efficace, à la paix sociale et au bonheur des deux partis.

Et comment faire naître dans l'âme du peuple, comme dans l'âme du dirigeant, cette idée chrétienne et surnaturelle? Où trouver cette source d'énergie pour transformer les tièdes et les indifférents, cette source de sacrifice pour dompter l'égoïsme? Où puiser le courage et l'enthousiasme nécessaires pour ces belles causes? C'est Notre Saint-Père le Pape lui-même, avec toute l'autorité de sa parole apostolique, qui nous montre la solution tant désirée dans la sainte

Eucharistie. La sainte Eucharistie, gage du plus grand amour d'un Dieu pour les hommes, gage aussi de l'union la plus étroite entre tous les chrétiens.

Tel est le programme magnifique que nous devons avoir à cœur de réaliser par l'exemple et par la parole : ramener au banc de communion le peuple qui, malheureusement, en a désappris le chemin. Car le banc de communion où la place du pauvre est à côté du riche, où le savant sait s'agenouiller à côté d'une simple femme du peuple, est, par excellence, le symbole de la réconciliation des classes et de la véritable fraternité.

Comment arriver pratiquement à convaincre les hommes, tant des classes élevées que des classes inférieures, de l'excellence de la sainte communion ? Par quels moyens parvenir à leur donner, à tous, cette énergie, cette conviction profonde et généreuse?

A la suite d'une expérience de vingt ans, je me permets d'en indiquer deux :

1° Les retraites fermées pour hommes, œuvre que S. S. Pie X appelait l'œuvre providentielle entre toutes.

2° Les associations du Très-Saint-Sacrement, ces associations à la création et au développement desquelles notre éminent président, Mgr Heylen, se dévoue avec un courage et une persévérance admirables.

Il ne rentre pas dans le cadre de ce rapport de décrire ces œuvres. Leur fonctionnement fait l'objet d'un rapport subséquent ; vous pourrez apprécier dans le détail la grande somme de bien déjà réalisée. L'homme providentiel qui en fut l'initiateur en Belgique vient d'en recevoir la récompense. Le P. Petit nous fut enlevé par la mort le 20 mai dernier, à l'âge de quatre-vingt-douze ans révolus, à l'heure où il s'apprêtait à célébrer avec ses nombreux fils spirituels le cinquantenaire de la fondation des Retraites fermées pour hommes du monde, d'où est sortie l'Œuvre des Retraites ouvrières. En rappelant à lui son bon serviteur, en la vigile de son Ascension, le Maître a voulu peut-être nous donner un enseignement : à savoir, que notre dévouement aux œuvres doit faire abstraction de considérations trop humaines. Les hommes passent, mais les œuvres demeurent.

Messieurs, qu'il me soit permis de dire (et ces paroles ont uniquement pour but de donner plus de force à mes conclusions) que depuis trente ans que je vis en contact quotidien avec la classe

ouvrière, je me suis intéressé à l'étude, à la direction et à l'organisation de beaucoup d'œuvres économiques : mutualités, caisse d'épargne et de retraite, cercles ouvriers, syndicats, écoles professionnelles, etc.

J'estime que c'est un devoir élémentaire des chrétiens de s'inquiéter des intérêts matériels de leur prochain et de créer des œuvres, pour que nos chers ouvriers ne soient pas obligés de s'enrôler dans celles où l'Eglise et ses prêtres sont honnis et persécutés.

Mais, Messieurs, j'ai également la conviction que ceux qui veulent rejeter le secours suprême et consolateur de la religion bâtiront sur le sable et ne résoudront jamais le terrible problème social.

Ces quelques considérations appellent une conclusion. Permettez-moi de la réserver jusqu'après lecture des vœux formulés par M. le baron Snoy, avec lesquels les miens s'harmoniseront de façon à constituer un ensemble pratique.

Messieurs, sur ce sol béni de Lourdes, dans ce domaine de la Vierge Marie, où l'on touche l'idéal et le surnaturel du doigt, prenons la résolution bien profonde de travailler chacun dans sa sphère pour que, avec l'aide de Dieu, ces vœux puissent se réaliser pleinement, et de coopérer de la sorte au triomphe social de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

L'œuvre des retraites fermées pour ouvriers et les Associations du Saint-Sacrement en Belgique

RAPPORT DE M. LE BARON SNOY D'OPPUERS

président du Comité des associations du Brabant wallon.

« Partout ailleurs, les catholiques luttent pour la vie ; chez nous, ils luttent pour la victoire. »
(GODEFROID KURTH, *la Patrie belge*, [illegible])

On dit que la Belgique est catholique, et l'on a raison. Dans toutes les phases de son histoire, la nation belge est restée fidèle à l'Eglise, et chaque fois qu'il « y allait de la foi », elle s'est rangée, non sans combat, sous sa bannière.

On aurait tort de croire cependant que le Belge, pris individuel-

lement, soit particulièrement pieux : peu accessible à l'enthousiasme, d'autant plus circonspect qu'on voudrait l'attirer, il répugne à toute exaltation et cherche la solution des problèmes qui lui sont soumis dans son bon sens naturel, qui le maintient dans le juste milieu. D'ailleurs très libre, par nature comme par tradition, le Belge regimbe aisément contre l'autorité et ne se soumet pas volontiers à la discipline ; s'il tient beaucoup à ses droits et à son indépendance, il laisse aussi la porte ouverte à toutes les opinions, et, après avoir écouté tout le monde, il ne se laisse généralement faire que par ceux qui ont raison. Il l'a montré déjà au XVI[e] siècle, lorsque, après une lutte violente, et malgré le penchant très marqué de son tempérament, il préféra se soumettre à une dynastie catholique, qui cependant le gouvernait avec trop de sévérité, plutôt que de conquérir une indépendance qu'il n'aurait trouvée que dans l'hérésie. Lorsque, en 1830, il put allier la conscience catholique au désir de l'indépendance, il la conquit, non pas pour demeurer dans l'indifférence et l'oisiveté, mais pour vivre de la rude vie des forts, qui ne reculent pas devant la lutte. Et c'est ainsi que, depuis quatre-vingt-quatre ans, toutes les opinions se font jour et se combattent sur le sol de la Belgique, toutes les idées y sont discutées en pleine liberté, et cependant, c'est la conscience catholique qui domine.

Mais ce n'est pas sans peine : chez nous comme partout, et plus encore peut-être, le mal s'est organisé.

A côté de ceux qui combattent l'esprit chrétien par la littérature et par la presse, à côté des partisans de la vie facile qui proclament qu'il faut jouir le plus possible, à côté de ceux qui osent prêcher le néo-malthusianisme jusque dans les campagnes, nous voyons la masse des ouvriers industriels embrigadés dans un réseau d'œuvres économiques irréligieuses : ces œuvres rendent obligatoires pour leurs adhérents, et l'abonnement à la mauvaise presse, et l'enseignement impie, et le baptême et la première communion laïques, et l'enterrement civil. Les Syndicats politiques et les Coopératives forment la puissance de chefs notoirement voués à la libre pensée ; leur mot d'ordre retentit partout, et l'ambition haineuse qu'ils soufflent constamment dans les cœurs les rend capables de tous les excès.

Le mal s'étend graduellement, même à certaines paroisses agricoles : là aussi l'idée de la vie surnaturelle disparaît, les grandes pensées de la vie future sont ridiculisées et niées, et c'est dans une

atmosphère saturée d'impiété que doivent vivre et agir les pauvres ouvriers.

Qu'ont fait les catholiques belges pour essayer d'enrayer la marche victorieuse de l'irréligion? Que fallait-il faire?

Faut-il rappeler que, dès 1864, trois hommes : le comte de Bergeyck, M. de Penaranda de Franchimont, le comte Alfred Cornet de Peissant, se réunissaient à Tronchiennes, au noviciat des Pères Jésuites, et inauguraient, sous la direction du P. Petit, de sainte mémoire, cette habitude des retraites fermées, qui depuis lors est devenue de tradition pour tous ceux qui font ou veulent faire partie, du côté catholique, de l'élite intellectuelle de la nation ?

Mais cet état-major d'élite, sanctifié par la retraite, ne suffisait pas à un peuple qui tient à honneur de porter devant le monde entier le titre de catholique : il fallait que les bienfaits provenant de la méditation des grandes vérités pénétrassent la nation, il fallait que la nation entière passât par la retraite pour devenir une nation de grands chrétiens. N'était-ce pas là une utopie, une chimère, une folie? Mais il y eut quelqu'un pour penser que ce pouvait être là la folie du Christ : il y eut un groupe d'hommes pour lever l'étendard et le faire flotter, d'autant plus visible au loin que la tempête soufflait avec plus de rage : ce groupe d'hommes, ce furent les Pères de la Compagnie de Jésus, et, parmi eux, le premier qui osa se lancer dans la mêlée — on peut parler de lui, puisqu'il vient d'être rappelé devant son Maître, — cet homme, cet apôtre qui ne craignait pas d'aller à la recherche des âmes jusque dans les cours des usines et des charbonnages, ce fut le P. Jules Lechien.

Ce fut un coup d'une ironique audace que l'établissement — cinq années après les événements de 1886 et l'incendie des usines Baudoux — de la Maison de Notre-Dame du Travail à Fayt, qui ouvrit ses portes le 21 avril 1891 en face de Jolimont, en plein centre de cette activité industrielle, au milieu de ce fourmillement d'hommes auxquels on inculquait depuis peu de temps, avec le sentiment de leur valeur et de leur force, des germes de haine et de révolte contre un régime qui pêchait peut-être par certains abus, mais qui néanmoins représentait l'ordre et ne devait être amendé que par les voies légales.

La nouvelle maison serait-elle saccagée? Les ouvriers oseraient-ils affronter les sarcasmes et les représailles possibles? Que sortirait-il

de cet acte si nouveau? Questions angoissantes! Mais nous savons tous que la Société de Jésus a la spécialité des avant-postes : elle a pour elle la discipline ; l'homme désigné pour le danger n'hésite pas. Les Pères de Fayt ont fait preuve d'un tranquille courage, et leur œuvre est couronnée et bénie.

Depuis vingt-trois ans, la Maison de Fayt a donné 897 retraites groupant 37 469 retraitants.

Devant le succès prodigieux de cet essai, d'autres maisons de retraite pour ouvriers se sont fondées. Ce sont :

En 1894, Notre-Dame de Flandre, à Gand.

En 1896, Saint-François-Xavier, à Arlon.

En 1899, Saint-Joseph, à Lierre.

En 1901, Notre-Dame de Xhovémont, à Liége.

En 1904, Notre-Dame de l'Immaculée-Conception, à Alken, et, actuellement encore, les Pères Rédemptoristes sont sur le point d'ouvrir une maison de retraites à Roulers.

Voici du reste le résultat obtenu depuis la création de ces maisons jusqu'au 1er juillet 1914.

Fayt a donné	897 retraites	à	37 469 retraitants.	
Jusqu'au 1er janv. 1914.				
Gand	694	—	23 520	—
Arlon	189	—	8 010	—
Lierre	309	—	11 828	—
Liége	560	—	21 350	—
Alken	304	—	11 783	—

Depuis la fondation de l'Œuvre, ces différentes maisons ont donc donné ensemble 2 953 retraites auxquelles se sont rendus 113 960 retraitants.

C'est sous le toit hospitalier de ces maisons que, déposant pour quelques jours le fardeau des durs labeurs et des préoccupations qui accompagnent le peuple travailleur du berceau à la tombe, les pauvres ouvriers se sont reposés un moment : c'est là que, dans la paix et le silence, ils ont pénétré jusqu'au fond de leur conscience, tandis que la doctrine clairement exposée leur a fait voir, au delà de l'horizon borné de cette courte vie, un lointain lumineux de réconfort et de bonheur. Et après une bonne et fructueuse retraite, ils ont repris leurs occupations ordinaires avec cette joie calme qui caractérise le chrétien.

Mais ne fallait-il pas craindre que les heureuses dispositions, fruit de la retraite, ne viennent à se perdre au milieu des luttes de la vie ?

Les Pères Jésuites ont jugé avec raison que, tant pour faire donner à ces exercices spirituels tout le fruit qu'on en attend, que pour combattre par le coude à coude les faiblesses du respect humain, et pour assurer le recrutement permanent des candidats à la retraite, il y avait lieu d'organiser dans la plupart des paroisses un groupement d'hommes dans lequel d'une part on remémorerait périodiquement les résolutions de la retraite, et d'autre part on formerait le futur retraitant. C'est dans cette intention que furent instituées, dans les paroisses où se trouvaient d'anciens retraitants, des confréries ou associations du Saint-Sacrement.

L'association du Saint-Sacrement développe le culte eucharistique sous toutes ses formes et crée, au sein de la paroisse, un groupe de chrétiens d'élite profondément pieux et capables d'aider le prêtre dans son laborieux ministère.

Pour arriver à ces fins, l'Œuvre emploie les moyens suivants :

1. La retraite fermée, payée en partie par les membres à raison d'une cotisation mensuelle de 15 à 25 centimes.

2. Une double réunion mensuelle :

a) A l'église, avec prière eucharistique, chant, courte méditation par le prêtre directeur ;

b) En dehors de l'église :

Le programme de cette réunion comporte une prière, la lecture du saint Evangile avec commentaire par le prêtre directeur, la lecture, par le secrétaire, du procès-verbal de la séance précédente, l'exposé, par le président, des diverses cérémonies du mois, un rapport ou une conférence par un membre sur un sujet d'actualité religieux, moral ou social, enfin, un échange de vues.

3. Des communions générales périodiques et l'assistance aux processions du Saint Sacrement.

4. Les journées ou Congrès eucharistiques régionaux.

Ces moyens de développer l'Œuvre deviennent obligatoires pour tous les membres.

Pour devenir membre, il faut :

1. Après un stage satisfaisant de trois mois au moins, être admis par le Conseil de l'association.

2. Avoir seize ou dix-sept ans.

3. Avoir fait la retraite ou être disposé à la faire.

Comme cinquième moyen de soutenir l'Œuvre, il y a dans le doyenné un *Comité de Dames patronnesses* chargé de recueillir dans chaque paroisse les cotisations annuelles de personnes charitables permettant de payer les frais de la retraite pour les retraitants.

En ce qui concerne le recrutement, ce sont les associés eux-mêmes qui, par leur apostolat auprès de leurs compagnons, assurent à l'Œuvre des adhérents nouveaux. Je ferai remarquer que ce but pratique, proposé au zèle de nos membres, stimule puissamment leur activité, car ils sont fiers et heureux d'être chargés d'une mission apostolique. Il m'est arrivé de réchauffer l'ardeur de quelque membre un peu tiède, en le chargeant d'une semblable mission. Ceux qui demandent à devenir membres d'une Association, lorsque le Conseil les agrée après un stage satisfaisant de trois mois au moins, sont reçus solennellement l'un des jours de communion générale de l'Association.

A la tête de l'Association est placé le curé de la paroisse, ou un prêtre délégué en qualité de directeur. Il est assisté d'un Conseil de cinq ou six membres, parmi lesquels un président et des conseillers. Au Conseil sont adjoints un secrétaire et un trésorier. Le Conseil se réunit chaque mois, quelques jours avant la réunion mensuelle de l'Association.

J'insiste sur l'importance de cette réunion : le Conseil est le pivot, l'âme de l'Association, c'est lui qui veille au zèle, à la ponctualité des membres, qui maintient la vitalité dans les œuvres qu'elle entreprend ; c'est le Conseil qui prépare les séances et qui étudie l'opportunité qu'il peut y avoir à diriger l'activité des membres vers tel ou tel point. Il ne faut pas perdre de vue le but de l'Association qui est, entre autres, de seconder dans son ministère paroissial le prêtre qui la dirige.

Combien souvent, dans les paroisses peu chrétiennes, là où le curé ne peut pénétrer dans toutes les maisons, n'a-t-il pas fait victorieusement sentir son influence en l'amorçant, cette influence, d'une façon indirecte, par l'action des très zélés membres de l'Association qui, eux, n'ont pas de précautions à prendre, et ont accès partout.

Le Conseil est renouvelé par tiers, tous les deux ans, en assemblée

générale et au scrutin secret, d'après une liste double de candidats proposés par les membres du Conseil non soumis à réélection. Les statuts portent bien que les membres sortants ne sont pas rééligibles pour les deux années suivantes : ce serait l'idéal, car cela empêcherait, par l'infusion dans le Conseil d'éléments nouveaux, mainte association de s'enliser dans la routine et cela donnerait au Conseil une tendance à se conformer toujours plus exactement aux besoins de la paroisse qui se modifient constamment.

Cependant, dans la pratique, cette règle reste parfois sans application, parce que, dans certaines paroisses, les hommes d'action et d'initiative, aptes à faire progresser l'Œuvre et à la rendre utile, sont trop peu nombreux.

La caisse de l'Œuvre est alimentée par les cotisations mensuelles et les dons que l'on peut offrir spontanément.

Ces fonds sont destinés à payer les frais de la retraite annuelle, en partie du moins, car la grosse part de ces frais est couverte par les fonds fournis par le Comité cantonal des Dames patronnesses, et versés par celui-ci directement à la maison de retraite.

Voilà donc, en grands traits, l'organisation des Associations du Saint-Sacrement qui peuvent comprendre encore une section pour les femmes et une section de gardes d'honneur pour les jeunes gens de onze à dix-sept ans.

Quant à leur vitalité, qu'il me soit permis de citer les lignes du Sacré-Cœur, nom donné aux Associations dans la partie flamande du pays, qui, à Gand, groupent environ 600 membres. A Bruges, leur nombre n'est guère inférieur. D'après une brochure très intéressante, *l'Œuvre des Ligues du Sacré-Cœur*, par le P. Hardy, de la maison de Lierre, 159 Ligues, réparties parmi 28 doyennés du Brabant et de la province d'Anvers, groupent 24 956 membres, et ces membres ont fait en 1912 une moyenne de 21 234 communions mensuelles. Il ne faut pas l'oublier, une pareille œuvre exige le concours de chrétiens convaincus et surtout de jeunes gens dévoués. Quelques hommes à la foi solidement trempée font plus pour le succès que beaucoup d'hommes tièdes ; il faut donc trouver une élite, et notre Œuvre la fournit en sélectionnant parmi les membres de l'Association les meilleurs éléments pour en former la structure : c'est cette élite qui constitue au sein de l'Association la *Ligue eucharistique* ou la Ligue de la communion fréquente : car à ces vaillants, à ces courageux, il

semble que pour travailler avec succès à la grande œuvre de la régénération de leur paroisse, il faille s'imprégner fortement de l'esprit chrétien : et où trouveraient-ils mieux les aspirations généreuses et l'esprit de sacrifice dont ils ont besoin pour atteindre leur but, que dans la réception fréquente du corps et du sang du Seigneur ?

Qu'il est beau et savoureux, ce premier fruit des Associations du Saint-Sacrement : la Ligue eucharistique, et qu'il contient en germe de puissance pour conserver la vitalité de toutes les autres œuvres paroissiales !

Ces Ligues et les récollections ou journées eucharistiques régionales font l'objet d'un rapport aussi profondément senti que largement exposé, que M. Jamart a bien voulu me communiquer et qu'il va vous soumettre.

Par ce court aperçu, je pense que l'on pourra se rendre compte de la valeur de l'Œuvre des retraites et des Associations du Saint-Sacrement.

Comme je le disais au début de ce travail, la Belgique est un champ d'expérience où la vérité et l'erreur luttent sans entraves. Ce n'est pas sans effort que notre Œuvre s'est fondée et subsiste ; mais l'effort lui donne de la vigueur et lui est favorable : l'Œuvre des retraites et des Associations est prospère, et il semble qu'elle puisse se fonder partout avec un égal succès. Partout, en effet, la vie paroissiale a besoin d'être stimulée, et le culte du Saint Sacrement ne peut qu'être relevé par cette milice nouvelle qui trouve sa formation dans la méditation et dans la retraite. Je pense que partout aussi il se trouvera des cœurs chevaleresques qui voudront s'ennoblir en s'enrôlant dans les Associations — les Compagnies, comme on disait autrefois (1) — du Saint-Sacrement, et j'émets le vœu :

1° Qu'en Belgique on s'attache avec plus de zèle, avec plus de dévouement que jamais à promouvoir cette Œuvre eucharistique qui a déjà donné tant de preuves de sa puissance régénératrice ;

2° Que là où l'Œuvre n'existe pas encore, on se hâte de l'organiser avec le zèle, l'ardeur et le succès qui furent déployés à cet effet chez nous.

---

(1) Voir dans le *Correspondant* de juin 1911 l'article de M. de Grandmaison sur les Compagnies du Saint-Sacrement fondées au XVIIe siècle en France par le duc de Ventadour, et le rapport de M. le chanoine Van Caneghem au Congrès de Fayt du 4 juillet 1911.

Les Associations et les Journées eucharistiques

RAPPORT DE M. L. JAMART

secrétaire général de la Fédération bruxelloise des Associations paroissiales du Très-Saint-Sacrement.

Nous connaissons tous les merveilleux effets que produisent les retraites fermées et le grand essor qu'elles ont pris en Belgique dans toutes les classes de la société.

Tant pour assurer le recrutement permanent des candidats à la retraite que pour faire porter à ces exercices spirituels tous les fruits qu'on en attend, on a organisé, dans la plupart de nos paroisses, un groupement d'hommes dans lequel, d'une part, on prépare le futur retraitant et où, d'autre part, l'on remémore périodiquement dans l'âme du retraitant les résolutions de la retraite.

C'est ce groupement — pépinière et complément de la retraite — qu'on nomme, en pays wallon *Association du Très-Saint-Sacrement*, en pays flamand *Ligue du Sacré Cœur*.

On peut regretter cette différence d'appellation pour une œuvre qui tend au même but et composée d'éléments semblablement préparés.

Quoi qu'il en soit, voici en deux mots comment fonctionnent ces groupements, du moins dans la région wallonne du pays :

L'Association du Très Saint-Sacrement, qui a pour but le développement du culte eucharistique sous toutes ses formes et de former des chrétiens pieux, convaincus et disposés à aider le prêtre dans son laborieux ministère, met en œuvre pour arriver à ses fins les moyens suivants :

a) La retraite fermée payée par les membres à raison d'une cotisation mensuelle de 15 à 25 centimes ;

b) Une double réunion mensuelle :

1. A l'église, avec prières eucharistiques, chants, courte méditation par le prêtre directeur.

2. En dehors de l'église :

Le programme de cette réunion comporte une prière, la lecture du saint Evangile, commentaire par le prêtre directeur, lecture par le secrétaire du procès-verbal de la séance précédente, exposé par le président des diverses cérémonies du mois, rapport ou conférence

par un membre sur un sujet d'actualité — religieux, moral, social, — échange de vues ;

c) Communions générales périodiques et assistance aux processions du Très-Saint-Sacrement.

Voilà tout le programme de ces Associations, et les faits sont là pour montrer que, partout où elles fonctionnent régulièrement et de la façon décrite, elles sont une source de régénération et de consolidation de la vie chrétienne.

Est-ce à dire que tous les membres composant l'Association du Très-Saint-Sacrement sont aptes à pratiquer l'apostolat? Ce serait se faire illusion que de le croire ; mais les réunions mensuelles de l'Association constituent une excellente occasion pour le prêtre directeur d'étudier le caractère de ses membres ; il remarque ceux qui se distinguent par leur intelligence, leur piété, leur dévouement, qui répondent le mieux à ses exhortations, qui s'approchent plus fréquemment de la sainte Table ; prier... réfléchir... agir d'âme à âme... telle fut la méthode suivie par Notre-Seigneur dans le choix de ses ouvriers apostoliques ; elle sera aussi celle que devra employer le prêtre directeur.

Ses apôtres formés, Notre-Seigneur les prenait à l'écart ; il leur donnait ses instructions spéciales, ses recommandations intimes, ainsi encore fera le directeur ; c'est pourquoi, à côté de l'Association du Très-Saint-Sacrement qui s'adresse à la masse des chrétiens restés fidèles à la pratique religieuse, on a institué la *Ligue eucharistique* qui ne groupe que les meilleurs éléments de l'Association, ceux qui sont aptes à exercer l'apostolat.

Et quel apostolat pratiquent-ils? Sans doute leur mission n'est pas de prêcher, sinon d'exemple — ce que tout chrétien doit faire, — mais qui ne voit la tâche que des laïques dévoués, bien préparés, peuvent utilement remplir au sein d'une société qu'on écarte de plus en plus du prêtre ?

La tâche! Mais elle est là, tout autour de nous, urgente et impérieuse : la propagande en faveur des écoles catholiques, des patronages, des retraites fermées, des associations religieuses, des œuvres sociales, mutualités, syndicats, des œuvres de préservation, etc., voilà, n'est-il pas vrai, un champ immense à proposer à l'activité des membres de la Ligue eucharistique et devant lequel on est tenté de s'écrier avec le Sauveur : « Que la moisson est grande ! »

A notre époque où tout le monde lit, l'apostolat de la presse s'impose surtout comme le plus nécessaire, le plus urgent : « En vain, dit Notre Saint-Père le pape Pie X, en vain vous bâtiriez des églises, vous prêcheriez des missions, vous fonderiez des écoles, toutes vos bonnes œuvres, tous vos efforts seraient détruits si vous ne saviez pas manier en même temps l'arme défensive de la presse catholique... » Faire pénétrer le bon journal dans les familles, en chasser le mauvais ou le neutre, voilà, me semble-t-il, la besogne à laquelle doivent avant tout s'attacher les membres de la Ligue eucharistique.

Mais il convient pour cela de procéder avec méthode.

Messieurs, pour ne pas vous proposer une théorie idéale, mais vous présenter un rapport pratique, des faits vécus, j'ai demandé à un curé d'un faubourg d'une grande ville de me donner quelques renseignements sur le fonctionnement de la Ligue eucharistique dans sa paroisse. Voici de larges extraits de la lettre que cet honorable ecclésiastique m'écrit :

Etterbeek, Saint-Antoine, le 1. 7. 1914.

Bien cher Ami,

Ma Ligue eucharistique, selon la méthode proposée par la maison de retraites de Fayt, se compose d'une section de dames et d'une section d'hommes choisis parmi les meilleurs éléments de l'Association du Très-Saint-Sacrement.

A chaque membre de la Ligue est attribué le soin d'une rue ou d'une partie de rue de la paroisse.

Chaque section se réunit le soir une fois par mois, à des jours différents. Nous passons d'abord quelques instants à l'église, devant le tabernacle, pour demander à Jésus Hostie de bénir nos travaux et nos efforts. De là, nous nous rendons au local où, après la prière de Pie X pour la propagation de la communion quotidienne, un membre lit une page de l'*Action eucharistique* ou un chapitre de l'*Introduction à la vie dévote* ou de l'*Imitation*. J'en fais le commentaire pendant une dizaine de minutes. Lecture du procès-verbal de la séance précédente est ensuite donnée par le secrétaire qui rappelle à l'assemblée la mission dont certains membres ont été chargés dans le courant du mois. Chacun rend compte de ce qu'il a fait, de ses succès, de ses déboires... Le président propose, après cela, l'apostolat du mois : la paroisse est examinée rue par rue, famille par famille, pour la propagande à faire tel mois pour les écoles, tel autre mois pour les patronages, les catéchismes, les œuvres religieuses, retraites fermées, cérémonies, les œuvres sociales, etc. Outre ces points particuliers à certains mois

déterminés, trois objets figurent d'une manière constante à l'ordre du jour de toutes nos réunions. C'est 1° la surveillance des quartiers au point de vue de la moralité des étalages des boutiquiers ; 2° le départ des familles ou l'arrivée de nouveaux ménages ; à ces derniers, on remet un exemplaire du saint Evangile comme souhaits de bienvenue dans la paroisse ; 3° et surtout la propagande de la bonne presse.

Comment organiser ces divers genres d'apostolat dans une ville où l'on ne se connaît guère, même entre voisins, alors que c'est notamment par la propagande individuelle, par le travail de famille par famille que l'on arrive à des résultats sérieux ? Le Bulletin paroissial nous a fourni la solution de ce problème. Chaque semaine, ce sont les membres de la Ligue eucharistique qui remettent eux-mêmes cette petite feuille illustrée aux familles de leur quartier ; ce sont eux qui, au début de l'année, recueillent les abonnements au Bulletin, qui en délivrent quittance. Notez que le prix d'abonnement est généralement supérieur au prix de revient, de telle sorte que le Bulletin paroissial peut être remis non seulement aux abonnés, mais encore, et ce gratuitement, à ceux qui ne veulent pas s'abonner, soit parce qu'ils sont trop pauvres ou d'opinion contraire. Ajoutez à ces visites hebdomadaires les bons services de tous genres que les membres de la Ligue se montrent toujours prêts à rendre autour d'eux aux paroissiens qui les réclament, et vous conclurez que la Ligue est devenue, pour le clergé, un auxiliaire précieux autant qu'indispensable au succès de sa mission...

Voilà, me semble-t-il, une organisation modèle, mais toutes nos paroisses n'en sont pas encore là ! C'est précisément pour les encourager à entrer dans cette voie, pour leur faire connaître ces généreuses initiatives et leurs consolants résultats comme aussi pour s'étayer mutuellement contre les surprises de l'inconstance et les faiblesses du respect humain que les associations du Très-Saint-Sacrement d'un même doyenné se sont unies en Fédération.

La Fédération décanale — ou cantonale — tient ordinairement deux sessions par an, dans chaque paroisse à tour de rôle ; ce sont ces sessions qui prennent le nom ici de *Journée eucharistique*, ailleurs de *Congrès eucharistique*.

Ces Journées ou Congrès eucharistiques, rassemblant des centaines, parfois des milliers d'hommes venus des quatre coins du canton, constituent un spectacle de profonde édification pour la paroisse entière ; ses exercices religieux comme ses séances de travaux sont accessibles à tous les hommes de bonne volonté. Toute la paroisse assiste non seulement aux solennités religieuses, il y a aussi des réunions spéciales pour les dames et la jeunesse de cette paroisse.

Mais cet effet salutaire à produire sur l'ensemble n'est pas le but propre et immédiat des Journées eucharistiques. Les rapports qui y sont présentés, les discussions et échanges de vues qu'ils provoquent, les conférences, les études pratiques qui y sont données, tout doit être organisé en vue surtout de rendre les confrères plus fervents, plus apôtres, plus nombreux, de les attacher davantage à leur Association, de les pénétrer de son importance et de la grandeur de leurs devoirs.

Entretenir la vie des Associations existantes, fonder l'Association si elle n'existe pas, rénover celles qui languissent, multiplier chez les confrères l'usage des pratiques eucharistiques : sainte communion, sainte Messe, adoration et visite du Très Saint Sacrement, allumer la flamme de l'apostolat, orienter cet apostolat vers un point spécial à exercer dans la région, étudier la mise en pratique des résolutions et vœux des grands Congrès internationaux, voilà l'objet de nos Journées eucharistiques.

Leur programme se compose de deux parties : l'une concernant exclusivement la paroisse siège du Congrès, la seconde intéressant tout le doyenné.

La première partie comporte une retraite ou un triduum eucharistique préparatoire prêché par un Père ou un prêtre étranger, une communion générale le jour du Congrès et des réunions spéciales pour les hommes, pour les femmes et pour les jeunes gens de la paroisse ; c'est au cours de ces réunions que l'on fonde, si elles n'existent pas encore, l'Association du Très-Saint-Sacrement pour hommes, ou la section des dames, ou la Garde d'honneur (jeunes gens de onze à dix-sept ans), que l'on en adopte les statuts, que l'on procède à l'élection du Comité, etc.

La réunion des hommes et celle des jeunes gens se tiennent habituellement le dimanche matin après la Messe de communion générale, elles sont ainsi l'occasion d'un déjeuner en commun. La réunion des femmes se tient l'après-dîner à 2 heures.

Le programme de la seconde partie comporte :

a) Une communion générale dans toutes les paroisses du doyenné le jour du Congrès.

b) Une Grand'Messe solennelle dans la paroisse siège du Congrès, avec participation des fidèles aux chants liturgiques. L'heure en est fixée de telle façon que les délégués prêtres et quelques laïques de

chaque paroisse du doyenné puissent y assister. Des places leur sont réservées. Sermon de circonstance.

c) Après la Grand'Messe, ouverture du Congrès sous la présidence de M. le doyen.

Voici l'ordre du jour habituel de cette réunion :

1. Prière de Pie X pour la propagation de la communion quotidienne.

2. Lecture du saint Evangile.

3. Souhaits de bienvenue du président.

4. Rapports sur une ou deux ou trois questions au plus. Sujet de ces rapports : retraites fermées, œuvres et pratiques eucharistiques, communion fréquente des hommes, des femmes, des enfants, Messe réparatrice, adorations, visites au Très Saint Sacrement, sanctification du dimanche, participation aux chants liturgiques, assistance aux Vêpres et aux Saluts, Apostolat de la prière, Congrégations et Confréries diverses, apostolat laïque, Ligues eucharistiques, œuvres de presse, tracts, journaux... et même les œuvres sociales, Mutualités, Syndicats, etc., en vue d'en assurer la direction chrétienne et d'en tirer les meilleurs fruits au point de vue religieux. Chaque rapport est suivi de discussions, échanges de vues entre les congressistes.

5. Mesures à prendre pour augmenter la vitalité et la fécondité des Associations du Très-Saint-Sacrement. Fixation de la date et du siège de la prochaine journée eucharistique.

6. Prière à Notre-Dame du Très-Saint-Sacrement.

d) A 1 heure, dîner démocratique, chaque participant payant sa quote-part.

e) A 3 heures ou 3 h. 1/2, assemblée générale à laquelle assistent *tous* les membres des Associations du Très-Saint-Sacrement du doyenné.

En voici l'ordre du jour ordinaire :

1. Prière de Pie X pour la propagation de la communion quotidienne.

2. Lecture de l'Evangile.

3. Allocution de bienvenue par M. le curé de la paroisse.

4. Rapport sur les œuvres de la paroisse siège du Congrès.

5. Rapport par le secrétaire général de la Fédération sur la situation et les travaux de celle-ci et sur la vitalité des différentes Associations qui y sont affiliées. Examen sur la mise en pratique dans les diverses

paroisses du doyenné des vœux et résolutions du Congrès antérieur. Lecture des vœux et résolutions du Congrès du matin.

Ce rapport est la partie essentielle de l'Assemblée générale.

6. Conférence populaire.

7. Remerciements et allocution finale par M. le doyen président.

8. Prière à Notre-Dame du Très-Saint-Sacrement.

f) L'assemblée se forme en cortège, bannières en tête, et se rend à l'église en chantant *Nous voulons Dieu*.

g) Pendant le salut, sermon par le prédicateur du triduum ou de la retraite, consécration à Notre-Seigneur Jésus-Christ des nouveaux membres de l'Association paroissiale et signature au Livre d'or au chant du *Magnificat*.

h) Là où c'est possible, procession du Très Saint Sacrement dans les rues de la paroisse.

Les Journées eucharistiques ont lieu le dimanche ; il est à remarquer cependant que la tenue du Congrès le matin et de l'assemblée générale l'après-dîner d'un même dimanche offre parfois des inconvénients pour les curés de certaines régions ; d'autre part, si l'on réunit le Congrès et l'assemblée générale à des jours différents, on oblige certains membres à un double déplacement ; entre ces deux inconvénients, le Comité choisira le moindre, d'après les circonstances locales.

Quoi qu'il en soit, en présence de l'importance de ces Congrès ou Journées eucharistiques, il convient de les organiser avec beaucoup de soin et de méthode si l'on veut aboutir aux résultats qu'on en attend.

C'est le Comité fédéral, Comité composé ordinairement du doyen comme président, d'un laïque comme secrétaire général et de quatre ou cinq membres prêtres et laïques, qui est chargé de cette organisation dont les frais sont couverts par une cotisation payée par chaque Association affiliée.

A propos de cette organisation, je crois devoir entrer dans quelques détails ; on voudra bien m'en excuser, mais le délégué du Comité permanent, en me demandant de vous présenter ce rapport, a fortement insisté pour que je lui donne un caractère essentiellement pratique. Voici donc comment on procède :

Trois mois avant la date fixée pour la Journée eucharistique, le Comité fédéral se réunit avec le curé et le Comité de la paroisse siège

du Congrès. Dans cette réunion, on arrête le programme de la journée : horaire des offices, des cérémonies et des séances, objet des rapports à présenter au Congrès du matin, désignation des rapporteurs, propositions à faire au point de vue de l'apostolat, dîner des congressistes, coût du repas, désignation du conférencier pour l'assemblée générale. Le curé de la paroisse siège du Congrès devra s'entendre personnellement avec un missionnaire de son choix pour la célébration du triduum eucharistique ou de la retraite.

Immédiatement après cette réunion, le secrétaire général de la Fédération fait les démarches nécessaires auprès des rapporteurs et du conférencier désignés, pour leur faire part des desiderata du Comité fédéral. Il demande en même temps aux rapporteurs de lui envoyer les conclusions de leur rapport six semaines au moins avant le Congrès.

Deux mois avant le Congrès, le secrétaire général de la Fédération adresse à MM. les curés du doyenné une circulaire exposant le programme de la Journée eucharistique, en leur demandant de lui faire connaître le plus tôt possible :

1. Les noms et adresses des délégués désignés pour prendre part au Congrès du matin.

2. Le nombre de cartes d'invitation à l'assemblée générale qui leur seront nécessaires pour en remettre une à chaque membre de l'Association du Très-Saint-Sacrement ainsi qu'aux paroissiens auxquels l'assistance aux cérémonies du Congrès pourrait faire du bien.

Dès que les réponses de MM. les curés lui sont parvenues, le secrétaire général adresse aux délégués désignés un exemplaire du programme de la journée eucharistique, avec les conclusions imprimées des rapports qui seront présentés au Congrès, de telle façon que ces conclusions puissent être préalablement étudiées et que la discussion qui suivra la lecture des rapports soit pratique et sérieuse.

Six semaines avant le Congrès, le secrétaire général adresse aux secrétaires des Associations paroissiales un questionnaire relatif à la vitalité de l'œuvre dans leur paroisse. Ce questionnaire porte notamment sur :

1. Le nombre de membres admis dans l'Association depuis la dernière journée eucharistique ;

2. Le nombre de membres ayant fait la retraite fermée depuis cette date ;

3. Le nombre de membres qui s'en tiennent aux communions statutaires, combien communient tous les mois, combien tous les dimanches, combien tous les jours ;

4. Combien, d'une façon générale, y a-t-il dans la paroisse de communions mensuelles, communions hebdomadaires, communions quotidiennes ;

5. Que fait-on pour engager les grandes personnes, les enfants, à s'approcher fréquemment de la sainte Table ;

6. Quelques mots sur la participation des fidèles aux chants liturgiques.

7. Quelle suite a été donnée dans la paroisse aux vœux et résolutions du Congrès précédent.

8. A quelle propagande s'est-on spécialement livré dans la paroisse depuis le dernier Congrès ? Résultats.

Ces éléments doivent servir au secrétaire général pour rédiger son rapport d'ensemble à présenter à l'assemblée générale.

Un mois avant le Congrès, le secrétaire général adresse à MM. les curés quelques exemplaires d'une affiche à placarder à l'église, au local des œuvres et dans tous les établissements catholiques. Cette affiche porte en résumé le programme de la Journée eucharistique.

Quinze jours avant le Congrès, le secrétaire général adresse aux secrétaires paroissiaux le nombre demandé de cartes d'invitation à l'assemblée générale. Cette carte rappelle également la sainte communion à faire par les intéressés le jour du Congrès.

Au bas de la carte, on a soin de réserver une place pour que le secrétaire paroissial puisse y inscrire l'endroit et l'heure du rendez-vous pour le départ en groupe. Chaque Association est accompagnée de sa bannière.

Les secrétaires paroissiaux adresseront ces cartes aux destinataires une huitaine de jours avant le Congrès.

***

Ce sont là des détails matériels qu'il ne faut pas négliger, car le succès du Congrès en dépend très souvent. N'oublions pas cependant l'avertissement des Saints Livres : *Nisi Dominus ædificaverit domum*. « En vain travailleront ceux qui élèvent la maison, si le Seigneur ne bâtit pas avec eux. »

Par conséquent, il faut prier et faire beaucoup prier. A cet effet,

il serait souhaitable qu'à l'approche de chaque Journée eucharistique, on organise une croisade de prières dans tout le doyenné ; qu'à cette fin on distribue dans toutes les familles une prière eucharistique dont la rédaction pourrait s'inspirer de celle qui a été composée pour le succès du Congrès de Lourdes ; que non seulement on récite cette prière dans nos familles, mais qu'aux Messes du dimanche nos prêtres, à la fin de leurs sermons, fassent mettre les fidèles à genoux pour la récitation en commun : on intéresserait ainsi la population tout entière à l'œuvre surnaturelle des Congrès eucharistiques, et comme le Bon Dieu ne se laisse jamais vaincre en générosité, on peut espérer qu'ainsi préparées, ces assises régionales constitueraient un renouveau de vie eucharistique dans toutes les paroisses et hâteraient dans les âmes l'avènement du règne de Notre-Seigneur Jésus-Christ!

Je confie à Notre-Dame de Lourdes, la Mère toute-puissante du Très Saint Sacrement, la réalisation de ces pieuses espérances!

Conclusion.

Comme conclusion de ce qui précède, j'ai l'honneur de soumettre à l'assemblée les vœux suivants :

1. Etant donné que les Associations du Très-Saint-Sacrement, ayant à leur base la retraite fermée, sont une source de vie et de régénération religieuses, le Congrès forme le vœu de voir établir dans chaque paroisse des Associations de ce genre, tant pour hommes que pour femmes et jeunes gens (onze à dix-sept ans) ;

2. Reconnaissant l'impérieuse nécessité, à notre époque surtout, de l'apostolat laïque, le Congrès forme le vœu de voir s'établir partout des Ligues eucharistiques composées des meilleurs éléments de l'Association du Très-Saint-Sacrement ; estimant, d'autre part, que cet apostolat laïque peut notamment s'exercer avec fruit en matière de presse : tracts, journaux, etc., il est souhaitable que toutes les paroisses possèdent un Bulletin paroissial comme instrument de propagande à l'usage des membres des Ligues eucharistiques et que celles-ci s'entendent avec l'Action catholique de Bruxelles pour la fourniture à bon marché de tracts de circonstance.

3. Etant donné, d'autre part, la grande utilité des Journées ou Congrès eucharistiques régionaux tant pour la création, le maintien

et le développement des associations du Très-Saint-Sacrement que pour assurer un travail d'ensemble au point de vue de l'apostolat à exercer dans une même région, et, d'autre part, l'intensité de vie eucharistique dont ils sont la source, le Congrès forme le vœu de les voir organiser périodiquement dans chaque doyenné.

4. L'effet produit par ces assises régionales étant en raison de la circonscription qu'ils embrassent, nous prions très respectueusement NN. SS. les évêques de faire étudier la possibilité d'organiser en Belgique deux Congrès eucharistiques annuels : l'un en flamand pour la partie flamande, et le second en français pour la partie wallonne du pays!

L'Œuvre des Retraites dans le doyenné de Mons

RAPPORT DE MGR DE CROY

curé doyen de Sainte-Waudru, à Mons.

MONSEIGNEUR,
MESDAMES, MESSIEURS,

A la demande du R. P. Langendries, je me permettrai de vous dire quelques mots de la Ligue des Retraitants organisée depuis 1901 dans la ville de Mons. C'est l'histoire d'une œuvre modeste qui a vécu et qui vit en la collégiale de Sainte-Waudru. Quelques chiffres et des notes fournies par le secrétaire de l'Œuvre, M. Alfred Wailliez, indiqueront ce qu'a produit, avec la bénédiction de Dieu, ce que l'on nomme familièrement « la Récollection de Mons ».

C'est en 1901 que, sous l'inspiration de M. le chanoine Lemaître, alors curé et doyen de Sainte-Waudru et vicaire général à Tournai, le R. P. Delhaye, assisté du Fr. Henri, des Frères de la Doctrine chrétienne, jeta les bases de la « Ligue des anciens Retraitants de Fayt ».

Les réunions de la Ligue des Retraitants ont lieu chaque troisième dimanche du mois dans l'église de Sainte-Waudru. Les membres assistent à la Messe de 7 heures, dite pour eux dans la chapelle de l'Oratoire annexée à l'église ; une instruction est faite à la Messe par un R. P. Jésuite, et pendant la Messe a lieu la communion des

membres. Après la Messe, réunion au local du patronage Saint-Charles et déjeuner.

Dès 1903, l'Œuvre compte 67 membres et d'année en année elle augmente : en 1904, 74 ; en 1905, 80 ; en 1906, 98 ; dès 1907, 105 membres, et l'année dernière, en 1913, 226 membres.

Mais, me direz-vous, le nombre n'est rien ; à côté de la quantité avez-vous aussi la qualité?

Quel est le zèle et quel est l'attachement de nos membres de la Récollection?

Voici quelques chiffres qui serviront à nous édifier :

En 1903	403	présences	totales	33	mensuelles	en moyenne
En 1905	600	—	—	50	—	—
En 1910	1 500	—	—	125	—	—
En 1913	2 028	—	—	169	—	—

Dans quelle classe sociale se recrutent nos membres?

C'est surtout parmi les ouvriers du chemin de fer, les petits employés et aussi quelques bourgeois, mais malheureusement en petit nombre.

Plus d'un obstacle vient empêcher l'assiduité de nos membres.

C'est leur service au chemin de fer, ce sera aussi ces cours d'écoles industrielles, cours fixés aux dimanches à des heures qui semblent choisies à plaisir pour empêcher l'assistance à la Messe le dimanche, ce sera parfois la garde civique dont les exercices ont lieu le matin.

C'est aux sources pures et vives de la retraite annuelle à Fayt que nos récollectants vont puiser cet esprit de foi et de piété sincère dont ils ont besoin pour vaincre la tentation du respect humain et les sollicitations de la paresse naturelle.

Au moment de la Trinité, beaucoup de nos membres se rendent à Fayt, et le choix de ce temps est particulièrement méritoire, car il coïncide avec les trois jours de congé de la kermesse de Mons que nos membres sacrifient joyeusement pour goûter les joies plus paisibles et plus saintes d'une retraite spirituelle.

Voici quelques chiffres relevés par la Maison de Fayt sur le nombre de nos Retraitants :

En 1903, 30 ; en 1904, 14 ; en 1910, 49 ; en 1913, 32.

Pour ceux qui ne peuvent aller à Fayt, une petite retraite a lieu à la mi-septembre au patronage Saint-Charles : le mardi, mercredi, jeudi soir, instruction ; le vendredi, exercice du chemin de la croix ;

le samedi, confession ; le dimanche, communion générale suivie du déjeuner au patronage. Le soir, salut solennel de clôture à Sainte-Waudru.

En dehors des retraites annuelles, des communions mensuelles, l'activité de la Ligue se déploie aux époques des adorations diurnes et nocturnes des différentes paroisses. La nuit de l'adoration nocturne, soixante membres au moins se retrouvent aux pieds du Saint Sacrement, de minuit à 1 h. 1/2, sous la direction du Fr. Henri, de la Doctrine chrétienne ; des prières, des chants, des exercices de réparation se succèdent. A 1 heure du matin, la Messe est célébrée et tous communient. Une grande dévotion au Sacré Cœur de Jésus amène à Sainte-Waudru un grand contingent de membres, le premier vendredi du mois. 30 membres prennent part au salut et à la procession qui se déroule dans l'église à la fin du salut.

Cet amour du Cœur de Jésus a amené l'élite des récollectants à constituer la Ligue eucharistique du Cœur de Jésus. Cette portion choisie s'est donné pour mission de répondre à l'appel de Pie X, le Pape de l'Eucharistie. Au nombre d'une trentaine, ces jeunes gens se retrouvent chaque dimanche à la sainte Table. Mais si nos Retraitants aiment l'Eucharistie et le Cœur de Jésus, ils n'oublient pas Marie, Mère de Dieu et la nôtre.

Aussi le culte de Notre-Dame de Lourdes est-il en grand honneur dans notre Ligue. Une Caisse d'épargne reçoit les économies que s'imposent ces « enfants de Marie ». Ils se privent qui d'un plaisir, qui d'une satisfaction pour alimenter cette Caisse dont le montant leur permettra de se rendre à la Grotte bénie de Massabieille. Deux fois déjà une petite caravane de dix récollectants a accompli ce beau pèlerinage.

Nous venons de voir ce que peut le dévouement de deux hommes : le R. P. Delhaye, de la Compagnie de Jésus, et le Fr. Henri, des Frères de la Doctrine chrétienne, apôtres infatigables de la retraite et recruteurs persévérants de nos membres.

Dans la ville de Mons qui a le triste honneur de posséder la loge la plus ancienne du continent, dans la cité de l'indifférence et du doute, le dévouement béni par la Providence est parvenu à grouper plus de 200 jeunes gens sous l'étendard de la croix. Ils osent affirmer publiquement leur foi et donnent à toute la ville, en 1913, l'exemple de 3 000 communions d'hommes dans l'église de Sainte-Waudru.

Les œuvres eucharistiques du Luxembourg

RAPPORT DE M. PONCELET

membre de la Chambre des Représentants.

Monseigneur,
Mesdames, Messieurs,

Je suis ici pour obéir à la voix de mon évêque. C'est mon excuse ! Elle me justifiera d'autant plus à vos yeux, quand vous penserez que mon évêque est le saint prélat que S. S. Pie X a mis à la tête du Comité permanent des Congrès eucharistiques, Mgr Heylen.

Comment ne pas répondre à l'appel d'une voix si autorisée ? Comment y résister surtout lorsqu'elle m'appelait ici pour y parler de mon pays ?

Mon pays ! Nous avons tous notre patrie ; nous l'aimons profondément !... Mais il y a pour nous tous aussi un coin de cette patrie que nous aimons plus ardemment encore : c'est la terre qui fut notre berceau, celle où nous avons nous-mêmes créé d'autres berceaux, celle où est plantée la croix qui projette son ombre sur la tombe de ceux qui nous étaient si chers et qui ont disparu de ce monde.

Cette terre, c'est elle que j'appelle plus spécialement « le pays » ; et pour moi, cette première petite patrie, mon pays, c'est le Luxembourg, la plus pauvre et la plus ignorée de nos provinces, mais, pour les yeux de mon cœur, la plus belle et la plus passionnément aimée. Je vais donc, puisque Mgr l'évêque l'a ainsi voulu, vous parler de cette province, que la plupart d'entre vous, sans doute, ne connaissent que de nom, et je vais essayer de vous dire comment Jésus y est aimé et adoré.

Ne vous étonnez pas, car je n'ai à vous raconter ni actions d'éclat ni faits extraordinaires. Serait-ce d'ailleurs le lieu ? et que pourrais-je bien dire qui puisse vous frapper ici, sur ce champ des miracles où tout tient du merveilleux ?

Ce que je veux vous exposer est, au contraire, tout de simplicité : c'est la vie chrétienne de nos populations qui ne connaissent ni le luxe ni le tapage et qui savent adapter à cette simplicité leurs habitudes et leurs œuvres de piété.

Et je ne sais si je m'illusionne, mais il me semble que pareil exposé peut avoir son utilité et porter des fruits : ne faut-il pas, en effet, si l'on veut aboutir à des conclusions pratiques, chercher les exemples, non pas dans les sphères de la haute perfection, où ne peuvent atteindre que les âmes d'élite, mais bien plutôt dans ces milieux modestes, où la vie chrétienne est pratiquée à un degré accessible à tous, et où l'on adore Jésus sans ostentation et sans recherche, mais avec simplicité et naturel, et où l'on met, en quelque sorte comme par instinct, son nom à tous les actes de la vie ?

N'est-ce pas même ainsi que Jésus désire qu'on l'aime et qu'on l'adore ?

Quel sujet de profonde édification, Messieurs, que le sentiment de sincère et profonde piété qui se traduit dans les mœurs, dans les habitudes et dans les actes les plus simples de la vie de notre peuple !

C'est la mère de famille, c'est souvent même le père aussi qui jamais ne manquent à l'assistance quotidienne au Saint Sacrifice.

C'est, le soir, après les rudes travaux, la prière en commun, c'est l'*Angelus* au son de la cloche, c'est l'invocation avant et après les repas.

Ici, c'est la population de tout un village, hommes et femmes, jeunes et vieux, qui, le dimanche, non seulement assistent à tous les offices, mais font encore isolément le chemin de la croix.

Là c'est la procession, à laquelle personne ne manque, c'est le pèlerinage organisé ou fait modestement dans la solitude.

Voyez ce grand gars près de son attelage : il va partir ; il a déjà entre les mains le « cordeau » qui lui sert à guider ses chevaux ; il jette un dernier regard tout autour pour s'assurer que tout est en place ; il ne lui reste plus qu'à crier à ses bêtes le signal de la mise en marche... et tout d'un coup, le voilà qui se découvre et fait un signe de croix. C'est son appel à Jésus ! Que de fois ce spectacle m'a touché !

Voyez ces travailleurs passer devant l'église ou seulement devant une croix . ils n'oublieront pas leur salut à Celui qui doit sanctifier leur travail.

Entrez chez nos paysans : que ce soit l'aisance ou la pauvreté, toujours, à la place d'honneur, c'est le Christ qui semble dire : je suis ici le Roi.

Et que d'autres manifestations encore à chaque pas dans la vie et

qui démontrent combien est animée du souffle chrétien cette vie de nos populations qui croient en Jésus et qui savent mettre l'intérêt de Dieu dans leurs intérêts de tout genre !

« Dieu tout-puissant, maître de la nature, je crois en ta puissance, je crois en ta bonté », telle est bien la foi que crie le cœur du paysan.

Aussi loin que me reportent mes souvenirs, c'est bien la vie dont j'ai été le témoin durant mon enfance et ma jeunesse. Dieu vraiment emplissait la vie du peuple.

Aujourd'hui, Messieurs, c'est encore la même foi, ce sont encore les mêmes habitudes religieuses, mais il y a cependant quelque chose de changé.

Il y a trente ans, ce peuple, si profondément imbu du sentiment chrétien et qui savait si bien rendre au Créateur l'hommage que lui doit la créature, ce peuple avait peur de Dieu. Il ne communiait pas : il était resté dans l'air des traces des doctrines jansénistes, et c'était comme une défense d'oser s'approcher de l'Arche sainte. Il ne fallait communier que tout juste quand c'était de commandement, et l'on n'était pas loin de traiter d'audacieux et d'inconvenants ceux qui osaient s'approcher plus souvent de la Table sainte.

Que de fois, dans mon enfance et ma jeunesse, il m'en souvient, j'ai entendu des propos de ce genre, non seulement de la part des profanes, mais même de la part des prêtres qui pourtant étaient de bien saints prêtres !

Aujourd'hui, quel changement !

Ce n'est plus comme autrefois le privilège de quelques âmes d'élite, c'est la foule qui communie, et l'on se demande vraiment, au spectacle de cette transformation étonnante, si c'est bien le même peuple. Dieu soit loué ! Messieurs. Tous les mois, dans tous nos villages, ce sont des groupes compacts qui s'approchent du tabernacle pour y recevoir le pain sacré, et le nombre est grand des âmes à qui Dieu se donne tous les jours. Est-il besoin de dire que chez nous le décret de Pie X sur la Communion des petits enfants reçoit son application sans réserve ?

Oui, Dieu soit loué du miracle qu'il a ainsi accompli dans les âmes !

J'ai dit tout à l'heure qu'il y a trente ans, vingt ans, le peuple ne communiait pas.

Personne pourtant ne manquait au devoir pascal. Mais il y avait

aussi un jour par an où Dieu daignait apparaître moins terrible et où la Table sainte était ouverte à tous, et la plupart osaient ce jour-là en approcher : c'est le jour de l'Adoration.

C'est ainsi qu'on appelle cette œuvre déjà ancienne établie chez nous, comme dans d'autres diocèses, du reste, et qui consiste à assigner à chaque paroisse un jour où elle est chargée d'adorer Dieu.

Œuvre magnifique dans sa simplicité et qui a dû produire des fruits abondants de bénédiction.

Ce jour-là, c'est jour de fête dans la paroisse ! C'est le repos, c'est l'habit des dimanches.

Chaque famille a ce qu'on appelle « son heure », et cette heure, c'est la part d'adoration qui lui est dévolue au pied du Saint Sacrement. Et c'est ainsi que, chaque jour, au moins une paroisse de la province est en adoration devant le tabernacle ; à chaque heure du jour et de la nuit, au moins une famille est prosternée devant le Saint des saints.

Jésus continuellement adoré ! Quel motif pour sa gloire et quelle source de grâces pour le pays qui l'adore !

Telle est, Messieurs, la première œuvre eucharistique, déjà très ancienne dans notre province.

Depuis bien longtemps aussi existe, dans presque toutes les paroisses, une seconde œuvre moins connue, celle de l'heure mensuelle, œuvre établie dans toute la Belgique par l'archiassociation de l'Adoration perpétuelle.

On connaît l'organisation de cette association.

Les dames de la noblesse et de la bourgeoisie se sont associées dans une œuvre qui a pour objet : doter les églises pauvres des ornements sacrés et dont le but est de provoquer partout l'adoration de Jésus-Christ. Pour recevoir un don de l'association, toute église doit établir l'heure mensuelle d'adoration publique avec exposition du Saint Sacrement.

Nombreuses sont les paroisses, c'est même la généralité, qui ont établi chez elles cette œuvre moins solennelle que la première, mais plus intime et à laquelle participent les âmes privilégiées.

C'étaient là les deux œuvres établies dans notre pays quand vint à s'ouvrir le glorieux pontificat de Pie X.

Le grand appel du Pape de l'Eucharistie tombant sur une terre aussi bien disposée devait produire des fruits abondants. Un vaste

champ d'action s'ouvrait bien préparé au zèle d'un évêque comme le nôtre, que l'on peut aussi appeler l'évêque de l'Eucharistie.

En 1903, à la suite d'un Congrès eucharistique régional tenu au chef-lieu de la province, à Arlon, des zélatrices ardentes voulurent pour Jésus Hostie plus que ce qui existait. Il y avait l'heure annuelle ; il y avait l'heure mensuelle : elles voulurent l'heure quotidienne, et l'on est frappé d'étonnement quand on songe, Messieurs, qu'aujourd'hui, après dix ans d'existence, cette œuvre compte dans notre Luxembourg près de vingt mille adhérents. Vingt mille, sur une population de deux cent mille habitants !

Que c'est beau, que c'est consolant ! Vingt mille âmes qui se sont engagées à faire chaque jour une visite au Saint Sacrement.

Honneur au saint évêque qui a su produire pareil élan pour la gloire de l'Eucharistie ! Honneur aux zélatrices qui ont si vaillamment secondé ses efforts !

Mais bientôt allait surgir une œuvre plus éclatante et plus grandiose. Cette fois, c'était la part des hommes. Ils allaient donner toute leur mesure dans la participation au culte du Saint Sacrement.

Engagé dans cette voie par notre saint évêque, notre admirable clergé jeta son appel au peuple... J'ai promis, Messieurs, de ne rien raconter d'extraordinaire, et cependant je me demande si je ne vais pas sortir des faits ordinaires, tant fut tout d'un coup grandiose et généreuse la réponse du peuple à cet appel de ses prêtres. Partout, depuis deux ans, c'est comme une poussée triomphale qui rassemble les hommes de foi et les pousse aux pieds de Jésus.

Dans presque toutes les paroisses sont fondées les associations du Saint-Sacrement qui comptent de nombreux participants : là sont réunis des hommes que seule la piété inspire, qui veulent être en groupe pour prier, s'instruire et communier.

Combien il est édifiant de constater, dans nos petits villages comme dans nos villes, le nombre considérable des adhérents à cette œuvre de haute piété ! Chaque mois, ces hommes, qui ne connaissent plus le respect humain, s'assemblent à jour fixe pour prier ensemble, pour s'instruire des choses religieuses à la voix de l'un ou l'autre zélateur, pour escorter le Saint Sacrement en procession devant l'assemblée des autres fidèles.

Pareil exemple n'est-il pas de nature à stimuler le zèle des bons et à ramener les égarés, car quel est l'homme assez fermé aux

émotions pour ne pas être frappé devant le spectacle de cette grande foi ainsi montrée au grand jour ?

Mais ce ne sont pas ces assemblées locales, souvent bien humbles, qui sont le grand triomphe de Jésus dans notre pays.

Chaque année, d'après les statuts diocésains de l'œuvre, les associations locales, rassemblées dans une Fédération cantonale, vont ensemble dans l'une des paroisses du canton célébrer la gloire de Jésus.

J'ai eu le bonheur, Messieurs, d'assister déjà plusieurs fois à ces manifestations régionales, et chaque fois je me suis demandé si ce n'était pas là l'arrivée du règne de Jésus que chaque jour nous demandons dans le *Pater*. Qu'il est consolant, qu'il est beau, qu'il est magnifique ce spectacle d'un peuple courbé devant l'Hostie sainte, et qui chante la gloire de Jésus !

« Nous voulons Dieu ». Tel est son cri, et l'on sent bien qu'il sort de son cœur !

Il y a quelques jours, j'assistais à l'une de ces réunions merveilleuses : on m'avait demandé d'être ce jour-là le porte-parole de ces milliers d'hommes qui voulaient entendre dire tout haut les sentiments qui éclataient dans leur cœur.

J'étais ravi du spectacle qui se déroulait devant moi : je reconnaissais, au pied de ma tribune, des vieillards, des hommes d'âge mûr et des jeunes gens. Beaucoup m'étaient apparus jusque-là indifférents et je ne leur connaissais pas tant de piété. Il avait fallu cette explosion pour que leur foi, endormie au fond du cœur, se réveillât tout à coup et les transportât d'enthousiasme.

Je venais précisément de recevoir ce jour-là la lettre qui m'invitait, au nom de Monseigneur, à venir dire ici l'amour de notre peuple pour Jésus ; et, enthousiasmé moi-même à la vue de ces merveilles, je leur ai dit : « J'irai dans quelques jours à Lourdes et je dirai là-bas, devant la Vierge bénie, combien vous aimez son divin Fils. »

Je viens de tenir ma promesse.

Daigne la Très Sainte Mère de Dieu entendre ma voix et demander à Jésus, pour mon pays, des trésors plus grands encore de sa grâce.

Que l'avenir rende plus vraie encore la devise de nos associations : « Au Christ le Luxembourg ! »

Je ne puis, en voyant ces grandes choses accomplies dans le cœur

de nos paysans, m'empêcher de songer à la chanson du poète breton et d'appliquer à notre chère Ardenne ce que Botrel chante pour son pays d'Arvor :

Si Jésus revenait au monde,
Le doux Sauveur à barbe blonde,
Le Charpentier aux grands yeux doux,
Jésus devrait revenir chez nous.

Et je voudrais, en rentrant de ce pèlerinage, après avoir assisté à ces splendides assises de l'Eucharistie et à la rencontre de Jésus et de sa Mère, non plus sur le chemin douloureux du Golgotha, mais sur ce nouveau Thabor tout plein des rayons de sa gloire, je voudrais, ravi de ces inoubliables spectacles, crier à mon retour à mes enfants, à mes amis, à mes compatriotes :

Sonnez, les binious,
Car le divin Maître
Va renaître :
Oui, sonnez, les binious.
Car Jésus va
Revenir chez nous !

Réunion du 24 juillet

La Communion fréquente dans les patronages

RAPPORT
DE M. LE Cte DE RENESSE-BREIDBACH

Partout en Belgique nous avons compris la nécessité des patronages, pour y former notre jeunesse à la vie chrétienne.

Nous les avons multipliés et les multiplierons encore, de sorte qu'à côté de chaque église paroissiale il y ait une de ces écoles de formation, parce que, comme l'a dit Léon XIII, c'est une *œuvre capitale* ; parce que, comme ajoute M. Wœste, c'est l'*œuvre maîtresse du* XXe *siècle.* Le patronage doit être l'*arche de salut* pour les jeunes à l'heure actuelle, et nous ajoutons : Ces patronages n'atteindront leur but que si l'Eucharistie y est en honneur, parce que l'Eucharistie seule est le centre de la vie chrétienne.

Notre programme universel sera d'y promouvoir la communion fréquente. Et voici deux moyens pour réaliser ce programme :

1. *Etablir et perfectionner la communion mensuelle générale.*
2. *Obtenir d'une élite la communion fréquente.*

I. — La pratique de la communion mensuelle en groupe par tout le patronage doit être considérée *comme un strict minimum.*

Le directeur emploiera tout son zèle, toute son activité, pour que cette communion en groupe soit bien faite, avec la récitation publique des actes avant et après, récitation toujours si impressionnante et si belle. Il s'efforcera d'établir des convictions chez ses jeunes gens, en leur suggérant souvent les grands motifs de foi et d'amour qui les amènent au tabernacle, et il leur rappellera les inestimables bienfaits de la communion.

Il fera en sorte que chacun de ses patronnés sache pertinemment que, la communion étant *notre nourriture céleste ordinaire et quotidienne*, on y recourt, non parce qu'une certaine périodicité en ramène l'usage, mais pour se fortifier, pour éviter le péché grave et rester en état de grâce d'une manière permanente.

Sa devise sera la belle parole de Lacordaire : « On ne calculera jamais, disait le célèbre orateur, l'effet d'une communion de moins dans la vie d'un chrétien ! » Cette pensée serait même très utilement imprimée sur la carte d'invitation adressée chaque mois aux jeunes gens, pour leur rappeler la communion générale.

Un directeur l'a fait avec l'espoir que ce serait utile non moins aux parents qu'aux enfants : et il ne s'est pas trompé.

Est-ce que jamais, en fait de nourriture, on se contente d'un strict minimum ? Non, n'est-ce pas, on doit prendre plus qu'il ne faut pour ne pas mourir ! Aussi faut-il chercher à établir la communion fréquente et quotidienne comme régime ordinaire : tel doit être l'idéal de tout directeur.

Les nécessités de l'adolescence et les leçons de l'expérience nous crient bien haut qu'il faut entrer plus résolument dans la voie ouverte par le Décret de Pie X.

J'ai dit les nécessités de l'adolescence. A combien de jeunes gens la communion mensuelle du patronage suffira-t-elle, pour qu'ils restent en état de grâce, ce qui doit être l'état habituel du chrétien ? Ils sont si faibles, si téméraires, si exposés aux mille séductions du monde et aux multiples tentations de l'adolescence !

J'ajoute : *les leçons de l'expérience* disent même que la communion mensuelle et réglementaire, lorsqu'elle n'est pas considérée comme un vrai minimum, entraîne de très réels inconvénients pour plusieurs. Puisque c'est la mesure de l'alimentation au patronage, disent-ils, c'est que c'est très bien, et dans leur mentalité il ne faut pas la dépasser ! Et alors, on en voit se dégoûter des sacrements, parce qu'ils ont chaque mois des aveux trop pénibles à faire à la confession mensuelle, et au lieu d'augmenter une alimentation évidemment trop insuffisante pour eux, ils en viennent à considérer les sacrements comme inefficaces, c'est le triomphe du démon et de leur mauvaise nature !

Il faut donc amener la jeunesse à la communion hebdomadaire et même à la communion quotidienne.

II. — Le moyen préconisé et usité dans divers patronages est de former un groupe, *une Ligue* de communion fréquente, *une Garde d'Honneur* du Saint Sacrement, donnez tel mot que bon vous semble à cette élite à former au sein du patronage et qui entraînera les autres ! Mais comment peut-on procéder pour trouver cette élite ?

Le directeur choisit un à un quelques enfants de douze à treize ans, avant la crise de l'adolescence. Par des conversations, des lectures de tracts appropriés, il s'attache à les rendre plus pieux et mieux instruits ; il les réunit en un groupe, en leur donnant le sentiment qu'eux-mêmes fondent cette œuvre ayant pour but une participation plus fréquente à la sainte communion.

Il les invite à s'élire un président, un secrétaire et l'un ou l'autre conseiller qui formeront *le Comité*, et prépareront avec le directeur le programme de la réunion hebdomadaire ou bihebdomadaire : ce programme comporte une lecture commentée de l'Evangile, une étude plus attentive et plus pratique de la religion, celle de la liturgie de la sainte Messe et la pratique de l'apostolat mutuel sur leurs compagnons de patronage. Par la culture particulière des élites, on réussit ainsi à infuser dans le patronage une vie plus chrétienne, et le levain fait fermenter la pâte.

Bon nombre de patronages des provinces de Namur, de Liége et du Hainaut ont pris ce système et ont réussi à obtenir de leur jeunesse la communion fréquente. La communion hebdomadaire y devient habituelle et les communions quotidiennes n'y sont pas chose rare !

Voici les vœux que je propose :

1. Tout en maintenant la communion générale mensuelle de tous ses membres, le patronage doit la considérer comme un strict minimum, insuffisant pour notre jeunesse actuelle.

2. Chaque directeur s'efforcera de former, au sein de son patronage, une Garde d'Honneur, ou une Ligue, en vue d'obtenir que cette élite fasse la communion au moins hebdomadaire et que quelques-uns fassent la communion quotidienne.

La Ligue eucharistique universitaire de Louvain

RAPPORT DU D[r] J. HAVET

professeur à l'Université catholique.

Une Ligue eucharistique universitaire de la communion fréquente et quotidienne et de l'assistance quotidienne au Saint Sacrifice de la Messe existe à Louvain depuis une année.

Auparavant, quelques tentatives avaient été faites en vue de réunir

un certain nombre de jeunes gens dans une église déterminée, à jour et heure fixés, et de les faire participer à la sainte Messe célébrée par un prêtre, membre de l'Université. Ces tentatives n'eurent pas le succès qu'on avait espéré ; elles furent sans résultat appréciable.

Depuis bien des années, il existe à Louvain une association eucharistique qui, chaque mois, invite étudiants et professeurs à faire une demi-heure d'adoration devant le Très Saint Sacrement exposé.

La Ligue eucharistique, cette nouvelle œuvre plus conforme aux désirs de Notre Saint-Père Pie X, fut bénie de Dieu. En quelques semaines seulement, la Ligue compta une centaine de membres. Après huit mois d'existence, près de deux cents étudiants, flamands et wallons, en font partie ; de nouvelles recrues vont nous arriver nombreuses des collèges.

Voici brièvement indiqués le but de la Ligue, ses moyens d'action et les vœux qu'elle forme pour sa prospérité et son extension.

I. *But.* — 1. Le but principal de la Ligue eucharistique universitaire de Louvain est, tout d'abord, d'amener le plus grand nombre possible d'étudiants des Universités belges et étrangères à participer au Saint Sacrifice de la Messe et à communier très fréquemment, chaque jour si c'est possible.

Pour atteindre plus facilement ce but, on a eu recours à la Ligue, à l'union des bonnes volontés multiples, éparses, disséminées, isolées et souvent faibles et impuissantes dans leur isolement.

2. Tout en entraînant les jeunes universitaires à la communion fréquente, la Ligue ne cesse de leur rappeler la nécessité de la confession régulière et d'une direction spirituelle suivie. Comme conclusion pratique, elle signale à l'attention des jeunes gens les noms des confesseurs, l'église où ils entendent les confessions et les heures durant lesquelles ils reçoivent. Elle fait connaître aux étudiants les retraites fermées.

3. La Ligue eucharistique universitaire empêche un certain nombre de jeunes gens d'abandonner la communion fréquente à leur entrée à l'Université ; elle prévient ainsi un danger très grave.

Il y a des jeunes gens, nous le savons tous, qui ont besoin d'être soutenus, encouragés durant un certain temps du moins pour continuer à communier fréquemment. On leur envoie des tracts nombreux qui les sollicitent doucement mais continuellement vers l'Eucharistie, et qui leur rappellent la promesse de communier

fréquemment qu'ils ont faite à Notre-Seigneur, qu'ils ont signée même à leur entrée dans la Ligue.

4. Les premiers mois de la vie universitaire sont souvent décisifs ; le passage du collège à l'Université est plein de dangers, qui ne le sait ? Aussi la Ligue s'est fait un devoir d'attirer l'attention des supérieurs de collège et des professeurs de rhétorique sur le but qu'elle se propose ; elle les prie, chaque année, de solliciter de leurs élèves qui se destinent aux études universitaires leur adhésion complète à l'esprit et au règlement de la Ligue.

5. Un autre but est de susciter parmi la jeunesse universitaire des apôtres de la sainte Eucharistie, de l'assistance quotidienne au Saint Sacrifice de la Messe et de la communion fréquente et quotidienne. Les membres font une propagande discrète, patiente, mais en même temps ardente parmi leurs compagnons. Il y aurait des faits bien édifiants à raconter au sujet de cet apostolat, sur lequel on peut, sans crainte de se tromper, faire reposer les plus belles espérances. L'action des étudiants sur leurs compagnons est vraiment puissante et pleine de succès. C'est à cette action qu'il faut tendre.

Leur zèle se dépense non seulement autour d'eux, dans leur milieu, il s'étend encore aux autres Universités belges et aux Universités étrangères. Ils auront bientôt la joie d'établir deux Ligues eucharistiques dans deux Universités.

6. Le but de la Ligue est encore de diviser ses membres par petites sections, par paroisses, et de mettre ces sections sous la direction active, éclairée de prêtres capables de faire leur éducation chrétienne, eucharistique, capables d'être des maîtres d'énergie chrétienne.

La vie universitaire ne doit pas être regardée comme une fête où tout rappelle le paganisme. Il faut qu'elle soit un sérieux apprentissage de la vie et de la vie chrétienne. L'étudiant doit apprendre que le sacrifice est à la base de toute vie et que la vie chrétienne comporte le sacrifice entier et continu de tout l'être, joyeusement accepté par amour de Dieu. Non seulement il faut qu'il le sache, mais il faut aussi qu'il s'essaye à mettre en pratique ce qu'il sait, et cela méthodiquement, sous la direction d'un homme éclairé et expérimenté.

C'est un fait reconnu : la formation du caractère, la culture de l'énergie chrétienne n'ont pas une place suffisante, la place convenable qu'elles devraient avoir dans la vie universitaire. On semble

s'en désintéresser, on les laisse souvent aux soins du hasard, ou bien encore elles font l'objet de recommandations générales et imprécises. Dans la réalité, dans la pratique, elles sont fort délaissées.

La raison principale en est qu'il est difficile d'atteindre jusque dans ses moelles une masse de plusieurs milliers de jeunes gens, pour qui rien n'existe au monde, semble-t-il, que la jouissance folle d'une liberté sans limites.

En fractionnant cette masse et en formant de petits groupes qu'elle mettra sous l'influence vigoureuse et douce en même temps de la sainte Eucharistie, la Ligue, loin de diminuer la liberté des jeunes universitaires, l'augmentera, l'étendra, la prolongera jusque par delà les espaces et le temps. Son action sera une coopération précieuse et utile au but auquel l'Université doit tendre : faire des hommes supérieurs, non seulement par l'intelligence, mais encore et surtout par l'éducation, par la volonté, par le cœur.

II. *Moyens d'action.* — 1. Les principaux moyens d'action sont les prières et les communions offertes par les membres et par de saintes âmes, afin que la Ligue s'étende et qu'elle atteigne partout son but : le règne souverain de Notre-Seigneur dans la sainte Eucharistie sur la jeunesse des Universités.

2. L'envoi de bulletins à signer faisant connaître le but de la Ligue. Ces bulletins paraissent en deux langues. Ceux qui veulent bien y apposer leur signature s'engagent sur l'honneur à communier fréquemment, dans l'esprit et les dispositions rappelées à plusieurs reprises par Notre Saint-Père Pie X.

3. L'envoi gratuit de nombreux tracts ou de livres ayant pour sujet la communion, la sainte Eucharistie, la sainte Messe. L'envoi de revues, de périodiques traitant des mêmes sujets ou de sujets se rapportant à l'éducation chrétienne. L'envoi de feuillets détachés reproduisant quelques pensées d'hommes célèbres par leurs talents, leurs vertus, afin d'encourager et de stimuler les membres. Depuis une année environ ont été envoyés aux membres :

1. Les opuscules du R. P. Lintelo, *la Communion fréquente et quotidienne*, quelques centaines.
2. *La Sainte Messe*, par E. Vandeur.
3. *Heit Heilig Misoffer*, door M. C. Nieuwbarn.
4. *L'Eucharistie*, journal mensuel, édité par Casterman, à Tournai.
5. *De Bode van het Heilig Hart.*

6. *Het dekreet over de dagelyksche Communie*, door M. Mahieu.

7. De nombreuses circulaires françaises et flamandes rappelant la Communion quotidienne.

8. *Le Pain de vie*, par le chanoine Mahieu.

9. *Het Brood des levens*, par le même.

10. Des poésies françaises.

11. Des poésies flamandes, poésies eucharistiques, tirées des œuvres de Vondel.

4. Les triduums eucharistiques. A la naissance de l'œuvre, un triduum a été donné par le R. P. Lintelo. Des conférences, qui ont été très religieusement suivies, ont été données durant le Carême par le R. P. Lambert. Le sujet de ces conférences a été l'Eucharistie, le Saint Sacrifice de la croix et le Saint Sacrifice de la Messe.

5. La Ligue doit être l'œuvre exclusive des étudiants. Elle n'a pas de président ni de trésorier. Un étudiant prêtre se charge de la correspondance ; il y a un secrétaire pour la partie flamande et un autre pour la partie wallonne. Ces secrétaires s'adjoignent quelques étudiants parmi les plus anciens et les plus zélés et forment un Comité qui recherche les moyens les plus propres à l'extension et à la prospérité de la Ligue dans les Universités belges et étrangères. Ce Comité a la charge de recruter chaque année des membres parmi les élèves de rhétorique des divers collèges.

6. Les publications françaises et flamandes sont choisies et vérifiées au préalable par des théologiens compétents, qui donnent à la Ligue leur concours le plus généreux et le plus éclairé. Ils se réunissent chaque semaine.

7. Ces publications sont envoyées par la poste ou remises à domicile par des personnes charitables qui se chargent aussi de la mise sous bande, du timbrage et des adresses.

8. Le budget de la Ligue est constitué par quelques rares aumônes. Un prêtre dévoué aux œuvres eucharistiques a placé chez lui un tronc : le denier de la Ligue eucharistique. Ce tronc reçoit l'obole des amis, des parents, des visiteurs qui ont à cœur les œuvres eucharistiques.

9. On nous a promis le concours des Sociétés de Saint-Vincent de Paul, répandues partout, pour l'établissement de Ligues eucharistiques dans les Universités des divers pays.

III. *Vœux de la Ligue.* — Les voici :

1. Que les étudiants catholiques des Universités belges et étrangères, avec l'aide de professeurs catholiques et de prêtres éclairés et zélés, établissent des Ligues eucharistiques d'étudiants universitaires.

2. Que ces Ligues nouvelles se fassent connaître, et se mettent en rapport avec M. l'abbé Bitremieux, collège américain, rue de Namur, à Louvain (Belgique).

3. Qu'il s'établisse entre les différentes Ligues universitaires des diverses Universités des rapports aussi fréquents que possible, pleins de cordialité et d'encouragement au bien, soit par l'envoi des tracts, des brochures distribuées aux membres, soit par l'envoi d'un rapport annuel que chaque Ligue pourrait présenter, soit encore par l'envoi d'un exposé des œuvres charitables, sociales, intellectuelles, morales établies dans les Universités où des Ligues auraient été fondées.

4. Le choix d'un insigne que toutes les Ligues universitaires adopteraient.

De l'apostolat des tout petits ou du rôle des enfants dans la propagation de la communion fréquente

RAPPORT DE M. L'ABBÉ HOTTELET

curé de Boneffe.

Voilà bientôt quatre ans qu'a paru le décret pontifical auquel le peuple chrétien a donné, à juste titre, le nom glorieux de « décret libérateur » ; et si nous jetons un coup d'œil d'ensemble sur l'œuvre réalisée en ces quatre dernières années, si nous interrogeons ceux que j'appelerai volontiers « les gens du métier », les uns, prêtres renommés dans le monde des œuvres religieuses et sociales ; d'autres, qui ne sont comme moi que d'humbles curés de campagne, il se dégage de toute cette consultation des hommes et des choses une pensée réconfortante et une leçon expérimentale des plus précieuses.

Sans doute, il reste encore bien des progrès à réaliser, mais il n'en est pas moins vrai que nous pouvons contempler avec joie et avec fierté les victoires remportées en ces dernières années sur les erreurs et la routine du passé. Partout où le décret pontifical a été appliqué sans arrière-pensée, il se manifeste une transformation qui apporte à notre ministère paroissial des joies et des consolations qu'il n'avait pas connues jusqu'à aujourd'hui. Et déjà ceux qui, en dépit des hési-

tations et des craintes du commencement, ont eu foi dans la parole du Vicaire de Jésus-Christ, déjà les ouvriers de la première heure voient lever dans le champ des âmes de superbes moissons, présage des moissons plus riches et plus abondantes encore que leur réserve l'avenir.

Il y a surtout, vous disais-je, une précieuse leçon à tirer de la consultation du passé, et c'est ce fruit de l'expérience des quatre dernières années qui viennent de s'écouler, que j'ai l'honneur, Mesdames et Messieurs, de vous offrir dans ce modeste rapport.

Je résumerai toute ma pensée dans une seule formule : « Le moyen le plus facile et le plus efficace pour propager l'application des décrets pontificaux, c'est la communion aussi précoce et aussi fréquente que possible des petits enfants. »

Ce n'est rien moins, comme vous le voyez, que l'apostolat des tout petits, et ne vous en étonnez pas, car Dieu choisit souvent les instruments les plus faibles pour produire les plus grandes merveilles.

Cinq à six ans, c'est l'étape moyenne entre les premières lueurs de l'intelligence et ce qu'on appelle communément l'âge de raison. A six ans, l'enfant normalement développé a une vie personnelle, il parle, il a des idées, il raisonne ; légère et courte philosophie, sans doute, qui voltige sur les choses beaucoup plus qu'elle ne les pénètre, mais qui suffit à éclairer l'esprit des vérités élémentaires de la foi.

Quant aux qualités de cœur de ces tout petits, écoutez le bel éloge qu'en faisait autrefois saint Hilaire de Poitiers : « Ces enfants, dit-il, ne savent point vouloir de mal à autrui, ils négligent le soin de s'enrichir, ils n'ont point l'insolence de l'orgueil, ils ne haïssent personne, ils croient ce qu'on leur dit, et ce qu'ils entendent ils le tiennent pour véritable. »

Mais ce qui séduit le plus en eux, n'est-ce pas leur innocence ? Ils ignorent les attraits de la volupté, ils jouissent de cette heureuse impuissance de l'âge où l'on ne pèche pas, c'est toute la paix du ciel qui se reflète dans leurs yeux clairs et purs.

Et comme ils ont le cœur généreux ! Avec quelle tendresse quasi fraternelle ils contemplent l'Enfant-Dieu dans sa crèche ! Quelle douleur sincère, une douleur qui contracte leur petit visage et fait souvent perler des larmes à leurs yeux quand ils regardent l'Homme-Dieu traîné par les bourreaux le long du chemin ensanglanté du Calvaire ! Et lorsque l'heure de la première Communion approche, avec

quelle impatience, avec quel amour ils attendent cette première union avec Jésus, le roi et l'ami des enfants !

Et pour lui, il n'est pas de sacrifices qui leur coûtent : garder le silence à l'école, s'appliquer à un devoir ennuyeux, pardonner à un camarade, se priver d'une friandise. Ah ! Messieurs, si le temps me le permettait, je vous redirais, suivant l'expression du poète, « ces mots charmants cueillis comme des diamants à la lèvre enfantine » et ces histoires naïves qui révèlent chez ces tout petits une intelligence des choses de Dieu et un amour de Jésus-Christ que nous ne pouvons nous passer d'admirer et parfois d'envier.

Et que vous dirai-je de leur piété ? Sortie d'un cœur simple et naturellement affectueux, leur prière est sincère, elle est fervente ; sur ces lèvres qui n'ont pas encore péché, la parole humaine se fait plus pure, plus suave, plus fraîche, plus angélique, et elle constitue le plus beau des cantiques à la gloire éternelle du Créateur. *Ex ore infantium et lactentium perfecisti laudem.* (*Ps.* VIII, 3.)

Enfin, chez ces tout petits, pas de respect humain, pas non plus cet esprit d'indépendance qu'on remarque déjà chez leurs aînés de sept et de huit ans.

Pour tout dire en un mot, les enfants de cinq à six ans, c'est la cire molle qui reçoit aisément l'empreinte qu'on veut lui imprimer, c'est la bonne terre où la semence divine germe rapidement et rapporte au centuple. Dès lors, ne serait-ce pas le moment le plus favorable pour s'emparer de ces jeunes âmes avant qu'elles ne connaissent les impressions mauvaises ? Et comme les premières impressions sont les plus fortes et les plus durables, car en dépit des années elles demeurent burinées au fond de l'âme, ne serait-ce pas le moment de leur inculquer l'amour de Jésus-Christ et le goût de la communion fréquente ? Il semblerait que c'est bien là la pensée de l'Eglise, car l'instruction aux membres de la Ligue sacerdotale eucharistique approuvée par S. S. Pie X, le 27 juillet 1906, dit formellement « les prêtres de la Ligue veilleront à faire faire la première Communion aux enfants, *dès qu'ils en sont capables* ». Ne craignons donc pas de donner le *corpus Christi* à ces petits enfants qui savent, qui croient, qui désirent, et souvenons-nous que le Sauveur se plaît parmi les lis.

La communion des petits enfants n'est pas seulement un moyen facile de propager la pratique de la communion fréquente, c'est aussi un moyen efficace entre tous.

Ici encore. Messieurs, je veux laisser de côté les arguments spéculatifs pour ne m'en tenir qu'aux leçons de l'expérience et ne vous dire que des choses vécues.

En 1911, Mgr Heylen, notre évêque bien-aimé, disait en inaugurant le Congrès de la restauration de la vie chrétienne dans la famille : « Depuis son origine, la franc-maçonnerie ne cesse de mener une guerre acharnée contre Dieu, la religion et les âmes. Tous les moyens lui sont bons, mais elle a compris qu'un des moyens les plus efficaces, c'est la destruction de la famille. Aussi, elle s'est mise à l'œuvre et nous voyons avec douleur le mal qu'elle a réussi à faire jusqu'ici. Et Sa Grandeur ajoutait : « Si vous voulez restaurer l'esprit familial... cherchez avant tout à ce que les parents et les enfants se retrouvent ensemble à la Table sainte, car c'est là qu'ils iront puiser la force nécessaire pour garder l'esprit de famille. »

Mais qui donc ramènera à la Table sainte ces pères de famille qui ont vécu de longues années, sinon dans le mépris, du moins dans l'indifférence à l'égard de la sainte communion ? Qui ramènera à la sainte Table ces mères de famille, plus pieuses, sans doute, que leurs époux, mais tout imprégnées encore de la routine et des préjugés d'autrefois ? Qui les ramènera ? Ce sera l'enfant, et par un sublime renversement des choses où éclatent l'infinie sagesse de Dieu et sa miséricorde sans bornes, c'est l'enfant qui sera l'apôtre de sa famille, l'ange gardien de son père et de sa mère. Chaque matin il reportera le bon Dieu chez lui, et n'est-ce déjà pas une bénédiction infiniment précieuse que cette visite du divin Maître dans une famille chrétienne ? Puis les petits communiants prieront pour leurs parents, et ces prières que saint François de Sales appelait si bien les prières pénétrantes des petits enfants réjouiront, nous ne pouvons en douter, le Cœur de Jésus, le céleste Ami de l'enfance, et attireront sur les familles des grâces de sanctification et de salut.

Mais surtout — et c'est un point sur lequel je tiens à insister — les enfants attirent leurs parents à la Table sainte non seulement par leurs discrètes invitations, mais par tout l'attrait qui se dégage de leur petit être, car il n'est rien de si captivant qu'un enfant de cinq à six ans, plus captivant encore quand son front pur et ses yeux innocents reflètent une âme sans tache et un cœur pieux. C'est avec raison qu'un illustre orateur a pu dire : « L'enfance avait bien des charmes, mais depuis que le Fils de Dieu s'est fait enfant,

elle est ravissante et pleine de séductions divines. » Aussi, la communion des tout petits est-elle un événement heureux dans toute la famille : les parents, les grand-parents, le parrain, la marraine, parfois même les voisins (car les enfants sont choyés dans tout le voisinage), tous se font une fête d'accompagner l'enfant à la sainte Table. Et lorsqu'une fois on les a goûtées, comment ne pas désirer ardemment revivre ces heures d'ineffable bonheur ! Aussi voyons-nous des mères de famille revenir à la sainte Table le dimanche, parfois même pendant la semaine, auprès de leur petit garçon ou de leur petite fille, tandis que les hommes, peu fervents d'habitude, communient auprès de leurs petits enfants, plusieurs fois en dehors du temps pascal. Et ne dites pas que ces quelques communions supplémentaires sont chose insignifiante. « Ce n'est qu'au ciel, disait le P. Lacordaire, que nous comprendrons tout ce que peut faire une bonne communion dans la vie d'un homme. » Vous dirai-je aussi que des malheureux et des malheureuses, éloignés de Dieu depuis de longues années, ont repris le chemin de l'église et le chemin de la sainte Table, ramenés par leurs petits enfants !

Voilà comment les tout petits sont devenus les apôtres de l'Eucharistie auprès de leurs parents, voilà comment, grâce à eux, nous voyons refleurir dans nos paroisses la coutume depuis longtemps perdue des « communions de famille », ces communions que l'on peut appeler avec raison « la solution du grand problème de la restauration de toutes choses dans le Christ », car ces communions de famille, c'est la paix domestique assurée, c'est l'union des cœurs raffermie, c'est le rempart de l'honneur assuré.

Le bien que réalise la communion des petits enfants n'est pas moindre si nous le considérons au point de vue paroissial. Rien, en effet, n'établit des liens plus étroits entre les fidèles et le pasteur, rien ne gagne autant les cœurs des parents, que la sollicitude qu'on témoigne à leurs enfants, et comme, dans nos paroisses rurales particulièrement, les pratiques religieuses sont en raison directe des bons rapports avec le curé, c'est la sainte Eucharistie qui bénéficiera de cette « triple alliance » entre le pasteur, les parents et les petits enfants.

Et déjà se manifestent parmi les plus intelligents de ces enfants des apôtres pleins de dévouement. Je ne parlerai pas de l'œuvre de la Sainte-Enfance, de l'œuvre de la Presse, de la Propagation de la

Foi, dont ils sont les ardents zélateurs, et pour ne m'en tenir qu'au point de vue eucharistique, je constaterai seulement que lorsqu'il s'agit d'amener les enfants du voisinage à la sainte Messe, à la visite au Très Saint Sacrement, à la Table sainte, ces petits apôtres de l'Eucharistie constituent pour le curé des vicaires précieux, je vous l'assure.

Mais ce sont nos classes de catéchisme qui ont le plus bénéficié de ce nouvel état de choses. Ce n'est pas précisément ce qu'avaient annoncé les mauvais prophètes de 1910. La communion privée ne devait-elle pas, à ce qu'ils prédisaient, porter le coup de la mort à nos catéchismes paroissiaux ! Or, qu'est-il advenu ? La question valait la peine d'être étudiée de près, c'est pourquoi j'ai fait des recherches dans un grand nombre de paroisses de notre diocèse et des diocèses voisins ; paroisses urbaines, paroisses industrielles, paroisses agricoles, et voici le résultat de cette petite enquête : dans les paroisses industrielles du bassin houiller, les déchets ont varié de 30 à 60 pour 100 ; dans les vieilles cités libérales, les déchets ont été de 15 pour 100 en général, de 50 pour 100 dans l'un ou l'autre cas particulier ; dans les paroisses rurales et dans la plupart de nos villes catholiques, le pourcentage est insignifiant, et encore, Messieurs, à considérer les choses dans leur réalité pratique, la perte est plus apparente que réelle. Ces désertions (qui d'ailleurs vont en diminuant) ne devaient-elles pas se produire trois ou quatre ans plus tard ? Ces déserteurs, croyez-le bien, étaient décidés à ne plus accomplir leurs devoirs de chrétiens après la première Communion ; c'était leur intention, c'était celle de leurs parents, et, suivant la parole de l'illustre évêque de Soissons, « la première Communion devait être tôt ou tard, pour ces malheureux, le tombeau de la vie chrétienne ».

Quoi qu'il en soit, Messieurs, le problème est trop grave pour que nous ne cherchions pas à le résoudre. Essayons donc de trouver la cause de cette désertion et cherchons-en les remèdes. La cause ? Mais ne serait-ce pas, permettez-moi de vous le dire franchement, l'hésitation (sinon la mauvaise volonté) qu'on a apportée à mettre en pratique le décret de 1910 ? Il est un principe auquel nous n'échapperons pas : « *la fréquentation des catéchismes est intimement liée à l'application fidèle et intégrale du décret libérateur* ». Les faits sont là pour le prouver. Où les désertions se sont-elles

produites en plus grand nombre ? C'est précisément là où, pour sauver la communion solennelle, on a éloigné les enfants de la Table sainte. Or, Dieu a déjoué tous ces calculs trop humains. Autre part, la solennité donnée à la communion privée, contrairement à l'esprit du Décret, a dérouté bon nombre de gens, si bien que beaucoup d'enfants croyant avoir fait la communion solennelle et estimant qu'ils avaient leur feuille de congé définitf sont partis pour ne plus revenir. Voilà la cause principale du mal ; quels en sont les remèdes ? Le premier ne serait-il pas de s'en tenir à l'esprit du Décret et d'organiser les communions privées sous forme de communions individuelles, de communions de famille ou de communions par petits groupes ? Et le deuxième remède, ce serait d'amener les enfants à la Table sainte le plus tôt et le plus souvent possible, et lorsque ces tout petits, dès le premier éveil de la raison, auront pris l'habitude de se nourrir chaque matin de la sainte Eucharistie, non seulement nous n'aurons plus à craindre la désertion, mais nos catéchismes prendront une orientation nouvelle. Jusqu'à maintenant nous avons vécu dans cette idée que la communion était la sanction du catéchisme, et le catéchisme le long et fastidieux prélude d'une cérémonie imposée par l'usage ; nous ne nous sommes pas assez attachés à vivifier notre enseignement théorique en donnant aux âmes d'enfants l'Auteur même de la vie. Et n'est-ce pas pour cela que, malgré un travail de plus de cent ans, nous n'avons pu refaire une société chrétienne ?

Désormais, nos catéchismes seront avant tout des catéchismes pratiques ; nous donnerons, avec la science religieuse, l'habitude de la prière et des convictions fortes, nous ne nous contenterons plus de faire connaître la vie chrétienne, nous la ferons vivre. Et au lieu d'une masse indifférente qui n'avait plus que des pratiques extérieures sans intelligence et sans vie, nous formerons des générations imprégnées de Jésus-Christ, et de ces générations nouvelles sortiront pour l'avenir des âmes d'élite et des cœurs d'apôtres.

Je vous ai dit le bien que la communion précoce réalise déjà présentement dans les familles et dans les paroisses, il me reste à vous dire le bien qu'elle est appelée à réaliser dans un avenir assez prochain.

L'enfant, c'est la réserve de l'avenir. Je ne sais plus quel philo-

sophe a dit : « Il suffit de former une génération à la vertu pour changer les mœurs d'une nation. » S'il en est ainsi, il suffirait des enfants que nous élevons aujourd'hui dans une mentalité plus eucharistique, pour renouveler dans quelques années la société tout entière et la régénérer de corps et d'âme. Dans quelques années, en effet, les enfants d'aujourd'hui iront porter dans la vie de famille, dans la vie civile et politique, dans la vie religieuse, les principes dont ils auront été imbus dès leur jeune âge. Grâce à eux nous aurons pour nos œuvres sociales ces vicaires laïques qui nous deviennent de plus en plus indispensables ; grâce à eux, nous pourrons donner à nos œuvres pieuses : Congrégations de la Sainte Vierge, Sociétés de Saint-Vincent de Paul, Tiers-Ordre, etc., un caractère plus eucharistique. C'est grâce à eux enfin que nous donnerons à nos Ligues et Associations eucharistiques leur véritable caractère. Et puisque je suis amené à vous parler des Ligues eucharistiques, permettez-moi d'ouvrir une petite parenthèse. Depuis quelques années, ces œuvres se sont développées en notre pays d'une façon merveilleuse et l'on peut dire qu'elles ont déjà réalisé un bien considérable : elles ont groupé autour du curé toutes les bonnes volontés de la paroisse, elles ont abattu la tête de cet ennemi séculaire de la piété... le respect humain ; avec les processions solennelles qui terminent les réunions annuelles cantonales, elles ont procuré à Jésus Hostie des manifestations de foi sans précédent dans l'histoire de nos cantons, mais, au point de vue de la communion fréquente, il faut bien l'avouer, nous sommes encore loin de l'idéal. D'après les statistiques que j'ai établies, quelques paroisses arrivent à une ou deux communions par semaine. Pour la généralité, c'est-à-dire pour 80 associations sur 100, on obtient quatre à six communions par an (y compris les communions de Pâques, de la Toussaint et de l'Adoration), quelques-unes vont jusqu'à douze communions par an. Cela est beau si nous considérons le passé, cela ne peut nous contenter si nous regardons l'avenir, car les décrets pontificaux nous donnent le droit et nous imposent le devoir de rêver plus grand et plus beau. Mais comment réaliser ce rêve ? Etudions la tactique de nos adversaires, car il est permis de profiter des leçons de l'ennemi. Que font-ils pour peupler leurs Syndicats et leurs Coopératives ? Ils s'emparent de l'enfant, ils le dressent, ils le forment, ils en font un aspirant à leurs diverses organisations sociales. Pourquoi ne ferions-nous pas de

même ? Pourquoi n'aurions-nous pas des Ligues de petits communiants, destinées à rajeunir nos œuvres tout en leur donnant une direction plus accentuée vers la communion quotidienne ? Encore une fois, c'est sur l'enfant que nous devons compter si nous voulons assurer la perpétuité de nos œuvres et les améliorer au point de vue de la communion fréquente.

Je ne me fais aucune illusion, Messieurs, au sujet des difficultés que nous rencontrerons sur notre route. Il reste encore, surtout lorsqu'il s'agit des tout petits, des obstacles considérables : c'est l'opposition des parents alarmés, cela se conçoit, pour la santé de leurs enfants, c'est la fatigue, c'est le froid, c'est l'heure de la Messe, c'est l'heure de l'école, c'est surtout l'obligation du jeûne. De ces difficultés, les unes pourront être résolues par le zèle expérimenté des pasteurs, les autres appartiennent aux théologiens qui étudieront et à l'autorité suprême qui décidera. En attendant, je prie, et j'appelle de tous mes vœux le jour où toutes les barrières seront rompues, le jour où, suivant la parole des Livres Saints, toute colline et toute montagne sera abaissée, le jour enfin où plus rien ne s'opposera à la mise en pratique du décret libérateur. Ce jour brillera dans le ciel de l'Eglise, comme l'aurore d'une ère nouvelle, et nous verrons alors se réaliser notre idéal, nous verrons les petits enfants, débarrassés de tous les obstacles, s'asseoir tous les jours à la Table sainte, avant de se rendre à l'école. Et l'enfant, comme un nouveau Moïse, sauvera le monde, car dans la famille désorganisée, dans la société ébranlée jusque dans ses fondements, il rapportera ce qui leur manquait à l'un et à l'autre, Notre-Seigneur Jésus-Christ.

J'ai l'honneur de soumettre à votre approbation les vœux suivants :

1. Que l'on donne aux petits enfants une éducation essentiellement eucharistique, de façon à pouvoir les admettre à la sainte Table le plus tôt possible.

2. Qu'on s'efforce de restaurer dans les paroisses les « communions de famille ».

3. Qu'on établisse partout des Ligues d'enfants qui s'engagent à communier fréquemment.

Réunion du 25 juillet

Les Congrès eucharistiques régionaux du diocèse de Bruges

RAPPORT
DE M. LE CHANOINE VAN DE VELDE
directeur du couvent anglais, à Bruges.

Je serai forcément bref dans cette notice consacrée aux Congrès eucharistiques régionaux du diocèse de Bruges. La raison en est bien simple : tout en étant les premiers Congrès de ce genre qui aient été convoqués en Belgique, ils sont cependant de création trop récente pour avoir déjà leur histoire. Si les Congrès eucharistiques internationaux datent de loin et célèbrent cette année leur vingt-cinquième réunion, nos Congrès de Bruges ne datent que de 1910 et s'assembleront pour la troisième fois en septembre prochain.

Je dois aussi faire remarquer que je suis un ouvrier de la dernière heure ; on m'a demandé ce rapport il y a à peine quinze jours ; c'est ce qui explique que certains renseignements ne m'ont pas pu être fournis dans un délai aussi bref et que je ne suis pas aussi complet que je le désirerais.

Origine.

Nos Congrès régionaux doivent leur origine au renouveau de vie eucharistique que le décret de la S. Cong. du Concile *Sacra Tridentina Synodus* sur la communion fréquente et quotidienne a infusé dans toutes les âmes. Il convenait de se rendre compte des résultats obtenus en Flandre et de rechercher les moyens de faire mieux comprendre par nos populations l'appel au banquet sacré. La piété personnelle se trouve d'ailleurs éclairée et soutenue par ces échanges de vues et les discussions d'une réunion pieuse, et elle est réconfortée par les manifestations publiques de la foi chrétienne. S. G. Mgr Waffelaert rappelait cette vérité dans son allocution prosynodale du 25 mai 1909. Parmi les divers moyens de raviver la

foi et les sentiments chrétiens de nos populations, Sa Grandeur indiquait les hommages publics rendus à l'Eucharistie par les confréries du Très-Saint-Sacrement, et Elle faisait connaître son intention de les convoquer dans ce but.

La première idée avait été d'organiser de temps en temps une journée eucharistique. Cette idée, mise à l'étude, alla se développant, et bientôt Sa Grandeur résolut de donner à cette première manifestation en l'honneur de l'Eucharistie les allures d'un petit Congrès.

Un Comité permanent fut constitué à Bruges. Il lança un appel aux prêtres, aux religieux et aux laïques, aux directeurs de patronages, d'écoles et de cercles ouvriers, aux hommes d'œuvres, à l'aristocratie, à la bourgeoisie, à la classe ouvrière, en un mot, à tous les hommes de bonne volonté, afin que dans leurs journées d'études ils pussent s'entendre sur les meilleurs moyens de répandre la dévotion à l'Eucharistie dans les masses et de la rendre la dévotion populaire par excellence. Chacun pourrait faire connaître les fruits de son expérience personnelle, on discuterait les vœux émis, on raviverait son zèle au contact de l'ardeur de son voisin. Les assises du Congrès seraient couronnées par un cortège imposant, une de ces processions grandioses par le nombre des participants et édifiantes par la piété dont nos pays flamands et en particulier la West-Flandre ont conservé la tradition.

Les Comités.

A la tête de nos Congrès il y a deux Comités. L'un *permanent*, fixé à Bruges, et l'autre *local*, dans la ville où le Congrès tient ses assises.

Chacun de ces Comités comprend des représentants du clergé et des laïques, en nombre sensiblement égal. Les deux ordres ont toujours rivalisé de zèle, à qui se dévouerait le plus pour Jésus Eucharistie.

Le Comité *permanent* conserve la haute direction des Congrès. C'est lui qui fait le choix de la ville où le Congrès s'assemblera, il désigne le titre commun à donner aux rapports et s'assure le concours des divers membres du Comité local. Il organise les bureaux des diverses sections et choisit ou approuve les orateurs.

Le Comité *local* prend surtout soin de la partie matérielle et règle les divers points d'intérêt particulier.

Villes où les Congrès se sont assemblés.

1. — A Roulers.

Le premier Congrès se tint à Roulers, du jeudi 11 au dimanche 14 août 1910.

C'était un Congrès général pour tout le diocèse. Beaucoup dépendait de cette première tentative. Nos Flamands sont éminemment conservateurs et plus ou moins hésitants devant toute innovation, même quand celle-ci a pour but d'honorer la meilleure des causes. Il fallait donc à tout prix que ce Congrès réussît, qu'il fût une manifestation grandiose de foi et de piété chrétienne, que des ecclésiastiques et des laïques vinssent en grand nombre assister aux travaux des sections et prendre part à la procession de clôture. Rentrés chez eux, ils raconteraient ce qu'ils avaient vu et entendu, enthousiasmeraient leurs auditeurs et feraient désirer par d'autres villes du diocèse que le prochain Congrès se tînt chez elles.

Pour obtenir ce résultat on devait choisir un endroit très catholique et d'un abord facile ; voilà pourquoi on choisit la ville de Roulers.

Cette ville occupe une position centrale dans la West-Flandre et se trouve à l'intersection de plusieurs lignes de chemin de fer ; ainsi était résolue la première partie du problème : faciliter l'assistance aux Congrès.

Roulers est, de plus, un centre de vie catholique et d'œuvres pieuses et sociales ; c'était la seconde qualité requise, et, aux yeux du Comité permanent, c'était la principale.

Les habitants de Roulers sont foncièrement catholiques ; l'élément ouvrier, qui compose les deux tiers de la population, est catholique pratiquant et même militant. Les ouvriers de Roulers se sont toujours montrés rebelles aux infiltrations socialistes et n'ont jamais cédé aux influences de leurs patrons, pour la plupart libéraux.

Si la ville est catholique, l'arrondissement ne l'est pas moins. Un fait pour ainsi dire unique dans notre histoire parlementaire le prouve. Jamais, depuis 1830, l'arrondissement de Roulers n'a envoyé un député libéral ni aux Chambres ni au Sénat. Sa députation est restée catholique homogène, même aux élections de 1912, où Roulers-Thielt avait à élire un député de plus, ce qui rendait plus probables les chances de nos adversaires. Ce résultat superbe témoigne d'une foi bien vivace et de sentiments religieux fortement ancrés dans les

cœurs. Or, nous savons que le centre de notre foi et le grand aliment de notre piété est l'Eucharistie. Il était donc juste que des populations aussi foncièrement chrétiennes fussent les premières à voir et à entendre le tribut d'hommages apporté par les congressistes à l'Eucharistie, et qu'elles fussent réconfortées par le spectacle édifiant de toutes les classes de la West-Flandre réunies dans les murs de Roulers pour acclamer le Saint Sacrement et attirer sur la patrie l'abondance des bénédictions divines.

Les travaux du Congrès n'avaient pas un caractère aussi bien défini que devaient l'avoir ceux des deux suivants. Dans les trois journées d'étude, les orateurs résumèrent leurs rapports, car le texte complet, imprimé d'avance, était déjà dans toutes les mains. Chacun de ces résumés, qui avaient l'avantage de mettre plus en lumière les points importants, fut suivi d'un échange de vues fort instructif.

Il y avait trois sections. Dans la première on traita du culte de l'Eucharistie par les œuvres : la confrérie du Très-Saint-Sacrement, l'assistance à la Messe, l'adoration annuelle et hebdomadaire, la visite quotidienne à l'Eucharistie et la communion fréquente des adultes.

Dans une autre section on s'attacha aux questions de liturgie et de chant dans le culte et dans l'éducation comme moyen de rehausser les cérémonies de nos églises.

Dans une troisième section on se spécialisa à rechercher les moyens de propager la communion fréquente et quotidienne parmi les jeunes gens.

Chaque soir, il y avait une séance plénière, où, après la lecture des différents vœux, des orateurs de marque, belges et étrangers, saluaient l'idéal religieux incarné dans l'Eucharistie. Pour allier l'agréable à l'utile, ces séances se terminaient par une exécution musicale d'une partie de l'*Oratorio* de Perosi, *la Passione di Cristo*, et de maint morceau de cette belle musique grégorienne, remise en honneur par le Pape de l'Eucharistie et qui s'accorde si bien avec l'ordre et l'harmonie de la liturgie catholique.

Mais il ne fallait pas seulement s'adresser à la partie intellectuelle de la population, il fallait aussi atteindre les masses ouvrières. Le dimanche matin, il y eut donc une assemblée populaire en plein air où le R. P. Dierickx et M. Van de Vyvere, actuellement ministre des Finances, enthousiasmèrent les foules accourues de tous les coins de la Flandre.

Après le salut pontifical, chanté par Mgr l'évêque de Bruges, eut lieu la procession. Plus de 30 000 hommes, des centaines de prêtres, deux abbés mitrés et trois évêques, précédés de 297 bannières et drapeaux, prouvèrent l'attachement séculaire et inébranlable de la Flandre catholique.

2. — Ypres.

Le deuxième Congrès se réunit à Ypres le 24 et le 25 août 1912. Ce Congrès était strictement régional ; y étaient représentés les trois doyennés du sud de la province : Ypres, Menin et Poperinghe.

La matière qu'on traita dans la journée d'études était *la communion des enfants*. C'était notre première réunion après le décret *Quam singulari Christus amore*. Le but de la réunion était de rendre les communions des enfants plus nombreuses et plus fructueuses.

Il y avait cinq sections : une pour les prêtres, une pour les laïques, une troisième pour l'éducation liturgique de l'enfance, une quatrième pour les instituteurs, une cinquième pour les religieuses enseignantes et les institutrices. C'est à l'école qu'on doit atteindre les petits, c'est ce qui justifie l'existence de ces deux dernières sections.

La journée se termina par une heure d'adoration méditée. S. G. Mgr Waffelaert célébra la Messe pontificale dans la magnifique cathédrale de Saint-Martin ; et, par une ironie du sort, sous ces voûtes où avait prêché le sévère Jansénius retentit un éloquent appel à la communion fréquente.

Une splendide procession termina le Congrès. Rien ne manquait dans la vieille cité pour rehausser l'éclat de cette solennité finale. Toute la population, sans exception, s'était évertuée à faire au Maître divin, circulant dans ses murs, une réception digne de sa présence parmi ses enfants. Les Yprois se souvenaient de la beauté des décorations de Roulers, et ils voulaient faire mieux, et je dois dire qu'ils réussirent pleinement. 10 000 hommes, représentant les trois doyennés, marchaient dans la procession, montrant une dévotion sincère et excitant l'émotion de la foule, massée sur le parcours, par la gravité de leur allure et la ferveur de leurs prières. La piété du Flamand n'est pas très démonstrative, mais par sa sincérité elle est impressionnante. Je ne puis en donner de meilleure preuve que cette parole dite en 1908 par Monseigneur d'Arras à l'évêque de Bruges, ici à Lourdes : « Monseigneur, j'aime la dévotion tranquille de vos pèlerins, car je préfère les gens qui prient à ceux qui crient. »

3. — Bruges.

Notre troisième Congrès s'ouvrira à Bruges le dimanche 6 septembre et sera suivi de deux jours d'étude.

On commencera par la procession le dimanche, pour éliminer le samedi, qui était un jour d'étude dans les Congrès précédents, et n'était qu'un demi-succès. Ce jour-là, les prêtres sont retenus chez eux pour les confessions.

A Bruges on étudiera les moyens pour faire mieux sanctifier le dimanche.

En dehors de l'ouverture qui se fait le dimanche, il y aura une double innovation. La section des dames, qui avait été emmanchée à Ypres par la section des religieuses enseignantes et des institutrices, se trouve définitivement constituée. La femme est d'ailleurs parfaitement dans son rôle, quand il s'agit de faire sanctifier le dimanche. L'influence de la mère de famille pour faire assister le mari et les enfants aux offices et leur rappeler leurs devoirs à l'égard des sacrements est un facteur trop sérieux pour qu'on le néglige. Puis le *Christen Vlaamsch verbond* ou Ligue des Chrétiens de la Flandre pour la défense et la conservation de la foi, des mœurs et des habitudes chrétiennes, aura aussi sa section. C'est une société puissante qui a des ramifications par tout le diocèse, et dont les membres s'obligent : « à s'acquitter le dimanche non seulement eux-mêmes de leurs devoirs, mais aussi à faire tout ce qui est en leur pouvoir pour amener leur entourage à sanctifier le dimanche et surtout à ne pas manquer la Messe ». (Art. 5 du règlement.) A notre époque, où le dimanche semble devenir de plus en plus le jour des sports et des plaisirs de toutes sortes, il est consolant de voir des hommes zélés s'opposer à l'emballement général et essayer de faire rentrer dans les mœurs de leurs concitoyens les bonnes habitudes chrétiennes d'autrefois.

Comme à Roulers, il y aura à Bruges une exposition d'ornements d'église et de vases sacrés, et le chanoine Collewaert, maître des conférences liturgiques à l'Université de Louvain, donnera à ses confrères du sacerdoce et aux laïques les explications voulues pour montrer que dans les objets servant au culte, on peut parfaitement allier ces deux choses, jugées quelquefois incompatibles, les prescriptions liturgiques et les règles de l'art.

Les adhésions au Congrès arrivent nombreuses et tout fait présager que le Congrès de Bruges, patronné unanimement par toutes les

autorités civiles et encouragé par les autorités ecclésiastiques, sera un nouveau triomphe pour Jésus Eucharistie.

Vous me pardonnerez d'exprimer un vœu : que les congressistes de Lourdes, qui en ont le loisir, viennent honorer de leur présence le Congrès de Bruges. Ils pourront communiquer à nos populations flamandes un peu de leur ardeur amoureuse pour l'Eucharistie, et trouveront en retour un encouragement à redoubler de zèle dans leurs efforts pour tout régénérer dans le Christ.

Résultats.

Il me reste à ajouter un mot. Aux fruits on connaît l'arbre, et cet arbre poussé en Flandre a-t-il donné de bons fruits? Certainement, en voici quelques-uns qui, sans être exclusivement produits par nos Congrès eucharistiques, sont dus en grande partie à leur influence.

1. *Les communions sont devenues plus fréquentes dans la plupart des églises.* — Les prêtres, qui assistaient aux Congrès et entendaient les résultats magnifiques obtenus par leurs collègues, se sont sentis poussés par une noble émulation. Rentrés chez eux, ils se sont livrés à l'apostolat eucharistique au confessionnal, dans la chaire de vérité, dans les réunions d'œuvres, dans les écoles et les patronages. Dans une petite enquête que les très révérends doyens d'Ypres et de Roulers ont voulu faire à ma demande, les réponses des curés étaient unanimes à ce sujet, et quelques-uns ajoutaient : « Les parents qui ont assisté soit au Congrès, soit à la procession de clôture, et dont l'opposition à la communion fréquente de leurs enfants avait été irréductible jusque-là, ont donné toute liberté à ceux-ci. »

D'ailleurs, dans cette matière, rien n'est éloquent comme des chiffres. A l'église de Saint-Michel, à Roulers, on avait distribué, en 1909, 97 250 communions ; en 1910, il y en avait 9 000 de plus ; en 1911, l'année après le Congrès, on constate un accroissement de 30 420 sur l'année précédente ; en 1912, il y a environ 18 000 communions de plus, et, en 1913, il y a un progrès incroyable, tant il est considérable, de 108 000 communions de plus qu'en 1912. De sorte qu'en cinq ans les communions, dans cette paroisse de 13 200 habitants, ont presque triplé et représentent le total de 263 000. Nous ne nous trouvons pas ici devant un fait isolé, car cette même progression se remarque, dans des proportions plus modestes, dans toutes les

paroisses des deux doyennés de Roulers et d'Ypres. Pour notre édification et à l'honneur du vaillant clergé de ces doyennés, voici la statistique des communions distribuées de 1909 à 1913.

Doyenné de Roulers. — Population : 56 892 habitants. — Communions distribuées en 1909 : 1 054 230 ; en 1910 : 1 153 112 ; en 1911 : 1 468 412 ; en 1912 : 1 558 375 ; en 1913 : 1 606 789.

Doyenné d'Ypres. — Population en 1913 : 65 856 habitants. — Communions distribuées en 1911 : 679 208 ; en 1912 : 780 998 ; en 1913 : 844 674.

2. *Les Confréries du Très-Saint-Sacrement ont reçu un renouveau de vie.* — En mainte paroisse existait l'habitude d'inscrire dans la confrérie les enfants dès après leur première Communion. Les résultats étaient peu encourageants, car les enfants font force promesses, mais quand le temps arrive de s'acquitter de leurs devoirs, ils hésitent devant les obligations. Dans d'autres endroits, le curé, maladif ou avancé en âge, avait négligé les exercices; son successeur se trouvait devant le fait accompli, les œuvres sociales absorbaient une grande partie de son temps, et l'adoration du Très Saint Sacrement en souffrait singulièrement. Le Jeudi-Saint et au jour de l'Adoration, le clergé invitait les paroissiens à fêter dignement le Dieu de l'Eucharistie. Le jour de l'Adoration, les communions étaient assez générales, la plupart des paroissiens assistaient même à la Grand'Messe, aux Vêpres et au Salut, mais un nombre infime faisaient leur heure d'adoration, et, surtout entre 11 heures et 3 heures, l'église était quasi déserte.

Le Congrès de Roulers a rappelé au clergé que la dévotion à l'Eucharistie est la première de toutes, et qu'un des principaux moyens de la faire fleurir est d'introduire ou de maintenir la confrérie du Très-Saint-Sacrement. On s'est mis à l'œuvre, et là où la confrérie n'existait pas, on l'a établie ; là où elle existait, on a repris les exercices avec régularité et ferveur.

Voici un exemple typique. Dans la paroisse de Zedelghem (3 214 h.), le curé fit appel au zèle des membres du Tiers-Ordre de Saint-François pour réorganiser la confrérie. Neuf dames assumèrent le rôle de zélatrices et allèrent, la semaine avant l'Adoration, expliquer le but de la confrérie du Très-Saint-Sacrement et inviter les habitants à prier, pendant une heure, aux deux jours d'Adoration et le Jeudi-Saint.

Avant la fin de cette première semaine elles avaient visité la majeure partie des paroissiens et avaient recueilli l'adhésion de plus de 560 membres. Pour avoir de l'ordre dans un si grand nombre de confrères, les zélatrices avaient remis aux membres de leur groupe une carte imprimée, portant l'heure que ces personnes avaient librement choisie. Le jour de l'Adoration, de midi à 1 heure, et aussi de 1 heure à 2 heures, heures considérées à juste titre comme difficiles, il y avait plus de 100 personnes en adoration.

Le curé ajoute dans son petit rapport que c'était avec une certaine fierté que les confrères prenaient place dans le chœur de l'église et près du banc de communion, et, quand ils quittaient, ils semblaient tout heureux et agréablement surpris d'avoir été si nombreux.

Ceux que les zélatrices n'avaient pu visiter se croyaient oubliés volontairement, et le curé reçut une avalanche de lettres et de visites pour protester et demander qu'on les inscrivît le plus tôt possible.

3. *On a facilité partout la communion pour les enfants des écoles.* — Dans nos collèges et pensionnats, la Messe a lieu immédiatement après la méditation. Les prières de la Messe servent de préparation à la communion. Pendant la Messe, un ou plusieurs confesseurs sont à la disposition des élèves. Après la Messe, les élèves externes peuvent rentrer chez eux pour déjeuner, et l'heure d'étude, qui autrefois précédait le déjeuner, a lieu maintenant avant la classe.

Pour les élèves des écoles primaires, la grande difficulté à la campagne et souvent en ville est le déjeuner. On a résolu la difficulté au Congrès d'Ypres. Ces élèves ont leur Messe à 7 heures ou à 7 h. 1/2, on l'appelle la Messe de communion des enfants. Les élèves habitant à proximité de l'église rentrent chez eux pour déjeuner. Les autres se rendent à l'école où le Frère ou la Sœur chauffent le lait ou le café, apportés de la maison, ou si le personnel enseignant ne se prête pas à cette besogne, ils vont chez un de leurs petits amis dont les parents sont heureux de rendre ce service.

Parmi ce petit monde on rencontre tant de générosité! Plusieurs curés me disaient naguère que certains enfants, habitant à trois et même cinq kilomètres de l'église, communiaient trois et quatre fois par semaine, bien qu'ils n'eussent que sept et huit ans.

Ce sont ces exemples et ceux de nos étudiants en vacances qui forment le meilleur apostolat eucharistique des enfants. Je connais telle famille où les parents, chrétiens de la vieille école, ne commu-

niaient qu'aux quatre grandes fêtes de l'année. Leur fille unique fait sa première Communion vers l'âge de sept ans. Poussée par les exemples de ses petites compagnes et par une piété très sincère, l'enfant demande à faire la communion fréquente, voire même quotidienne. Son père ou sa mère l'accompagnait à l'église, et l'enfant s'étonne que ses parents ne communient pas avec elle. Elle en fait l'observation, et les parents font valoir que quand ils étaient en âge d'école la communion fréquente était inconnue et que, maintenant, ils sont trop âgés pour changer leurs habitudes. L'enfant insiste et s'entête dans son idée, les parents cèdent et depuis lors ils communient journellement et font la confession hebdomadaire.

4. *Les Ligues de communion se sont répandues parmi les élèves des écoles primaires et dominicales.* — Ces Ligues se composent de tous les enfants qui prennent l'engagement d'avoir une conduite exemplaire. Ils restent libres de communier ou non, mais ils savent que le but de la Ligue est d'amener les élèves, par la communion fréquente, à la communion quotidienne.

Ces enfants se réunissent à l'église le premier dimanche du mois, on leur y donne des répétitions de chants liturgiques et des explications des cérémonies du culte. De petites récompenses décernées aux plus fervents et aux plus assidus stimulent le zèle de ces enfants. Comme on leur distribue des brochures liturgiques et eucharistiques, les parents en profitent à leur tour. Témoin ce père dont le fils avait rapporté chez lui un exemplaire de la *Vie liturgique*. Le dimanche suivant, le père emporte l'opuscule à la Grand'Messe, et, à la sortie de l'église, il rencontre un de ses amis. « Mon cher, dit-il, je n'ai jamais aussi bien entendu ma Messe qu'aujourd'hui ; grâce à ce petit bouquin, j'ai pu tout suivre, et je vous assure que c'est rudement intéressant! »

5. *Dans nombre de paroisses, surtout à la campagne, l'assistance aux Grand'Messes est devenue plus nombreuse, grâce au chant liturgique exécuté par les fidèles.* — Dans beaucoup de villages, ce sont les enfants des écoles qui forment la *Schola cantorum ;* ailleurs, on permet aux grandes personnes d'assister aux répétitions de chants faciles, ce qui les met à même de prendre une part active à la liturgie. Comme la piété qui chante est celle qui se communique le plus facilement, les offices ont gagné et sous le rapport du nombre et sous le rapport de la piété.

6. *Enfin, je me permets de signaler que l'exposition des vêtements sacrés, organisée à Roulers par le cercle liturgique de Bruges, a eu son influence sur le goût esthétique du clergé pour la couleur et la forme.* — Depuis quelque cinquante ans, on voit dans nos églises des couleurs criardes, à effet prétentieux, surtout pour les ornements violets et verts, qui avaient fait disparaître presque totalement de nos ornements modernes ces teintes douces et expressives qu'on retrouve dans les anciens ornements de nos églises flamandes. A Roulers, on avait juxtaposé les diverses teintes, et le contraste était si frappant et tellement en faveur des anciennes couleurs, que leur cause était gagnée définitivement. Ainsi, en 1911, nous recevions la visite d'un fournisseur étranger qui avait parcouru toute la province et qui se plaignait amèrement de ne plus vendre dans notre diocèse les étoffes vert sombre et violet bleu, cependant très demandées dans d'autres diocèses.

La même remarque s'applique à la forme de nos vêtements. « On a généralement conservé les formes anciennes jusque dans le XVIe et le XVIIe siècle. Alors on a trop souvent perdu le respect de la tradition, la vive intelligence du but liturgique et du symbolisme (ajoutons : de l'origine) des ornements sacrés. Les autorités ecclésiastiques en abandonnèrent la fabrication à l'industrie du moment et au goût de chacun, et les ordonnances souvent réitérées de l'Eglise ne purent pas lutter suffisamment contre cette dégénérescence. Il est résulté de là que, dans beaucoup d'endroits, les ornements destinés au service de Dieu ne répondirent plus, tant pour l'étoffe et la couleur que pour la forme, ni aux exigences de la liturgie ni à celles de l'art. » (1) Il y a depuis quelques années un mouvement en Belgique pour rendre à ces vêtements leur souplesse et leur ampleur. Le Congrès de Roulers a donné une vive impulsion à ce mouvement dans le diocèse de Bruges. La cause des ornements anciens semble gagnée, les catalogues illustrés et les annonces des Revues du clergé sont très suggestives à cet égard.

Voilà l'exposé bien simple de la nature de nos Congrès diocésains et l'énumération de quelques avantages qu'ils nous ont apportés. Ils ont certainement enflammé le zèle des prêtres et des hommes

---

(1) GIHR, *Le Saint Sacrifice de la Messe*. Paris, Lethielleux. I, p. 292 et suiv.

d'action, ils ont enhardi les âmes pusillanimes par les manifestations grandioses de foi dans les communions générales et les processions eucharistiques, et ils ont semé dans toutes les âmes, à notre époque si inquiète et si désireuse de vie intérieure, un désir plus grand de la communion où Jésus est pour tous l'amour qui donne et la vie en Dieu qui est donnée.

L'adoration réparatrice nationale

RAPPORT DU R. P. EUGÈNE PIERLOT

Oblat de Marie-Immaculée, Supérieur des Chapelains de la Basilique nationale du Sacré-Cœur, à Bruxelles.

Le règne du Sacré Cœur

Notre-Seigneur Jésus-Christ s'est présenté au monde comme un roi, les textes et les faits évangéliques le proclament avec une évidence éclatante.

Quand il parle de sa royauté, Jésus laisse entendre qu'en stricte justice, il pourrait exiger les hommages de ceux qui sont à la fois son bien et sa conquête. Mais, désireux de laisser à la volonté humaine tout le mérite d'une libre collaboration à l'œuvre rédemptrice, il affirme hautement qu'il ne régnera sur les âmes que par l'amour.

Sa loi et son code de perfection se résument en un mot : « *Diliges !...* Aimez !... » et l'étendard qu'il donne à ses disciples pour conquérir le monde est la croix sanglante sur laquelle il a réalisé sa devise d'infinie charité : « Mourir pour ceux qu'on aime est la cime de l'amour ! »

Seize siècles plus tard, secouant la torpeur où l'indifférence et l'oubli ont plongé les hommes, Jésus tente auprès d'eux un suprême effort et leur présente un nouveau moyen de salut : son Cœur, le Labarum de l'avenir. Aujourd'hui, écrivait Léon XIII à l'aurore du xxe siècle, voici qu'un autre emblème béni et divin nous est offert. C'est le Cœur très sacré de Jésus, sur lequel se dresse la croix, et qui brille d'un magnifique éclat au milieu des flammes. En lui

nous devons placer toutes nos espérances ; de lui nous devons attendre le salut de tous les hommes !

Par son Cœur, Jésus veut régner dans les derniers temps comme, aux premiers, il a régné par l'instrument de son supplice. L'appel de Paray fait écho au dialogue du prétoire. Là, il avait jeté à Pilate sa réponse sereine : « Tu l'as dit... Je suis roi ! » Ici, à l'humble vierge, il confie le désir de son Cœur : « Je veux régner ! » Il me l'a dit, écrit Marguerite-Marie, « je régnerai ». « Oui, reprend-elle avec insistance, le Sacré Cœur régnera malgré ses ennemis ! »

Le règne social du Sacré Cœur

Le règne du Sacré Cœur se manifestera dans les cœurs par l'amour et dans la société par des hommages publics.

L'empire de l'amour divin n'est pas, en effet, appelé à exercer son action sur les individus seulement ; il doit avoir aussi une influence extérieure pour le renouveau de la société civile et religieuse.

Le règne du Cœur divin est un règne social, imposant aux nations, comme telles, des devoirs spéciaux.

Dans leur lettre pastorale du 29 août 1911, nos évêques ont mis cette vérité en éclatante lumière.

« Les sociétés aussi bien que les individus sont redevables à Dieu. L'honneur des familles, la paix des cités, la civilisation des nations, sont des conquêtes du Condamné à mort dont le gibet était surmonté de cette inscription moqueuse : « Jésus le Nazaréen, roi des Juifs », et qui, en dépit de tous les assauts de l'enfer et du monde impie, depuis vingt siècles est encore et toujours celui qui est vainqueur, celui qui triomphe, celui qui est roi. Il avait prédit avant de mourir : « Lorsque j'aurai été élevé en croix, j'attirerai » tout à moi ! »

» Y a-t-il devant la conscience du monde civilisé une alternative plus impérieuse que celle-ci : Vous serez pour ou contre Jésus-Christ ! Ouvrez donc les yeux et regardez : dans l'enseignement, c'est-à-dire à l'école primaire, dans les athénées, dans nos collèges, dans les Universités, dans les hôpitaux, au prétoire, dans la presse, dans la politique, quelle est la question qui prime toutes les autres ? N'est-ce pas celle de savoir si, sous la poussée haineuse de la franc-maçon-

nerie, la divinité du Christ sera niée ou méconnue, ou si, sous l'inspiration de l'Evangile, et sous l'aile maternelle de l'Eglise catholique, Jésus-Christ sera reconnu pour le roi immortel et invincible des siècles, à qui seul reviennent tout honneur et toute gloire ?...

» Nous vivons à une de ces heures privilégiées de l'histoire où Jésus est plus violemment haï et plus ardemment aimé. Pressons-nous donc autour de lui, et venons-lui courageusement en aide... La plupart des gouvernements ne reconnaissent plus Notre-Seigneur Jésus-Christ, et le monde officiel affecte de l'ignorer. La franc-maçonnerie internationale, ici avec rage, ailleurs avec astuce, lui déclare la guerre ; les institutions *publiques* l'abandonnent : c'est le moment ou jamais, pour nous qui l'aimons, de redoubler *publiquement* d'amour pour lui... »

Dans cette page magnifique se trouve condensée toute la doctrine de la royauté sociale du Christ, la nécessité, l'opportunité et jusqu'à la forme particulière que doit revêtir l'hommage national au Cœur sacré de Notre-Seigneur.

L'hommage national de réparation.

En présentant aux hommes le signe des derniers temps, le Maître leur impose un code nouveau où se trouvent deux lois.

La première est le rappel et la traduction du *Diliges* évangélique : « Voilà les limites extrêmes où j'ai conduit mon amour... A votre tour, aimez-moi !... » « J'ai soif, dira-t-il à la Bienheureuse, mais d'une soif si ardente d'être aimé des hommes au Très Saint Sacrement, que cette soif me consume... »

Le second précepte est une autre loi d'amour : la *réparation* : « Je ne trouve personne qui s'efforce, selon mon désir, de me désaltérer en rendant quelque retour à mon amour... Je ne reçois de la plupart des hommes que des ingratitudes, par leurs irrévérences et leurs sacrilèges, par les froideurs et les mépris qu'ils ont pour moi dans le Sacrement d'amour. C'est pour cela que je te demande qu'on répare les indignités que mon Cœur reçoit sur les autels... »

Cette plainte n'est-elle pas la réplique du gémissement du prophète : « J'ai cherché quelqu'un qui voulût s'affliger avec moi et me consoler, et je n'ai trouvé personne ? »

« Une des fins principales de la dévotion au Sacré Cœur, écrit Léon XIII, est d'expier, par nos hommages d'adoration, de piété et d'amour, le crime d'ingratitude si commun parmi les hommes, et d'apaiser la colère de Dieu par le Sacré Cœur. »

De plus, ce Cœur divin nous demande un amour d'amitié. Or, selon saint Thomas, « dans l'amour d'amitié, l'ami regarde comme siens les biens et les maux de celui qu'il aime. Voilà pourquoi le caractère propre de l'amitié est d'inspirer aux amis de vouloir les mêmes choses et de partager mutuellement leurs joies et leurs tristesses ».

Donc, pas de véritable amour sans réparation : l'hommage national, comme l'hommage personnel, ne peut échapper à cette loi.

Les désirs du Cœur divin sont, au reste, très clairement exprimés : c'est dans son Eucharistie qu'il veut être spécialement honoré ; c'est dans le Sacrement de son amour qu'il veut recevoir les consolations du nôtre.

N'est-ce pas par l'Eucharistie qu'il a trouvé le moyen de franchir les bornes de l'amour, et qu'étant mort pour nous, il se donne, vivante nourriture, à ceux qu'il aime ? N'est-ce pas au tabernacle qu'il vit et prie comme aux jours de son existence terrestre ? N'est-ce pas là que nous le trouvons toujours prêt à porter notre fardeau et à sécher nos pleurs ? N'est-ce pas là qu'il endure les tourments d'une passion prolongée à travers les siècles ?

L'hommage national de réparation doit donc être offert au Christ-Roi devant son trône eucharistique.

L'origine et les progrès.

Il est étrange que les diverses formes de la dévotion au Sacré Cœur aient toutes longtemps sommeillé dans les âmes avant de germer et de s'épanouir. Ne doit-on pas cependant reconnaître dans ces délais un dessein providentiel, puisque, à peine divulguées, ces initiatives sont aussitôt fécondes et donnent une floraison magnifique ?

La pensée d'une adoration nationale subit ce sort et connaît ces rapides succès : Elle était toute dans les révélations de Paray ; pourtant, elle date d'hier et déjà elle rayonne, tant elle répond aux préoccupations actuelles et aux désirs de tous.

Que d'étapes parcourues en trois ans !

L'inspiratrice des Congrès eucharistiques internationaux, insatiable d'hommages pour Jésus Hostie, rêve d'adorations nationales, mais elle meurt sans avoir vu son espoir devenu réalité.

Au Congrès de Madrid, les confidents de son secret font acclamer ce vœu : « Que désormais, dans tous les Congrès eucharistiques, soient étudiés, d'une manière spéciale, les moyens d'organiser le culte social et public de Notre-Seigneur Jésus-Christ chez chaque peuple, de manière à faire reconnaître et proclamer par chacun d'eux la souveraineté qui lui appartient sur toutes les nations. »

En juin 1912, S. Em. le cardinal archevêque de Paris propose à l'épiscopat français les moyens de hâter la réalisation de ce vœu, et, deux mois plus tard, le Congrès de Vienne adopte une proposition analogue, où se précise le but réparateur de l'Adoration nationale.

Quel fut le rôle de notre pays dans ce mouvement ? Celui qui convenait à la patrie de Lutgarde d'Aywières et de Julienne de Cornillon : un rôle d'avant-garde. Recueillons-en l'affirmation impartiale d'une plume étrangère.

« La Belgique, dit M. François Veuillot, il convient de le reconnaître à son honneur, et sans autre sentiment que celui d'une pieuse et fraternelle émulation, fut la première à s'engager dans la voie ouverte au Congrès de Madrid. Deux mois jour pour jour après l'adoption du vœu, l'épiscopat belge publiait une lettre pastorale collective pour prescrire au vaillant peuple catholique le culte social et public de Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

On a dit plus haut comment cette lettre établit la nécessité d'un hommage national ; voici les moyens qu'elle préconise pour le réaliser :

« Il nous a semblé que, sans rien changer aux pratiques de dévotion en honneur dans tous les diocèses de Belgique, nous pouvions rendre à la royauté spirituelle de Jésus-Christ un *hommage national d'amour réparateur*. Chaque jour de l'année, dans plusieurs paroisses du pays, Notre-Seigneur Jésus-Christ est exposé aux adorations publiques des fidèles dans son Très Saint Sacrement. La plupart des fidèles assistent ce jour-là aux offices religieux. Peut-être y prient-ils trop souvent pour eux seuls, pour leurs intérêts personnels, trop peu pour les intérêts généraux de la patrie et de l'Eglise.

» Désormais nous voulons que le jour de l'Adoration perpétuelle

soit un jour de *réparation nationale*. Le clergé et les fidèles offriront ce jour-là la Messe, leur communion, leurs heures d'adoration à la même intention publique : *le bien de la nation*. Ils s'uniront à la divine Victime, pour adorer, *au nom de la Belgique*, la souveraine majesté de Dieu et lui rendre des actions de grâces ; avec elle, ils expieront pour la Belgique, prieront pour la Belgique. Ils demanderont pardon à Notre-Seigneur pour les outrages dont l'abreuvent, dans notre pays, les impies, les indifférents, et ils protesteront qu'ils veulent, avec le secours de sa grâce, l'aimer de plus en plus. Aux prêtres qui ont charge d'âmes nous demandons de célébrer solennellement la Messe, à la même intention, le jour de l'Adoration perpétuelle. »

Parlant de ce devoir actuel au Congrès des catholiques du Nord, le 26 novembre 1911, S. Em. le cardinal Mercier s'écriait : « Quel magnifique et consolant spectacle, quelle belle proclamation des droits de Dieu offrirait une Belgique, unie en une même pensée, prosternée devant l'Eucharistie ! Comme il ne se passe pas de jour où au moins une de nos paroisses ne soit en adoration devant le Très Saint Sacrement, la nation entière, à chacun des jours de l'année, adore, expie et répare ! »

L'union nationale de prière et d'adoration.

Tel est le programme que nous ont tracé nos évêques.

Pour le mettre en pratique, il faut donner à l'hommage national l'*union* et *l'unité*.

A toute œuvre, il faut un lien qui donne et entretienne la vie dans les membres par le stimulant d'une sainte émulation : L'adoration réparatrice nationale, pour être vivante et atteindre pleinement son but, doit avoir un *centre national*, qui coordonne les efforts de tous, et des prières de tous fasse une *prière unique et nationale*.

Ce centre national n'est pas à créer en Belgique : il existe.

Notre patrie a résolu d'élever au Cœur divin un temple national, dont toutes les pierres proclameront à leur manière la royauté de Jésus sur elle, car nous tous, Belges, nous voudrons reconnaître d'un geste généreux les bienfaits sans nombre versés par Dieu sur notre pays.

Mais n'était-ce pas chose naturelle, tandis que l'on prépare, dominant la capitale, un superbe *ex-voto* de pierre, que l'on voulût en même temps y créer un foyer d'adoration, de prière et de réparation, âme bien vivante du temple futur ?

En donnant à la basilique nationale sa charte constitutive, nos évêques avaient dit : « Elle doit être le centre d'un pèlerinage national et le siège d'une incessante prière pour la patrie », et, dans la pensée de ses promoteurs, elle apparaissait comme une réparation pour les crimes sans nombre commis contre Dieu.

C'est pourquoi, à l'ombre de la chapelle provisoire, fut fondée l'archiconfrérie du Sacré-Cœur, érigée par S. S. Pie X, en mars 1912, avec cette unique devise : « Prière nationale. »

Nationale, elle s'est faite accueillante à tous : en deux ans, elle a quadruplé le chiffre de ses membres qui sont aujourd'hui 90 000, groupés en divers degrés : adorateurs et adoratrices, Ligue de la communion fréquente, Union réparatrice et Ligue enfantine, et qui tous ont chaque jour sur les lèvres la prière qui est leur trait d'union : « Cœur Sacré de Jésus, protégez la Belgique ! »

Mais ceux qui s'inscrivent dans une association ne seront jamais, même parmi les fidèles, qu'une minorité : aussi l'œuvre, qui veut et qui doit être de toutes manières nationale, a-t-elle élargi ses cadres et créé un organisme spécial, très simple, qui permette à tous de prendre part à la prière commune : *l'Union nationale de Prière et d'Adoration*, approuvée le 24 février 1912 par S. Em. le cardinal Mercier.

Son but est de grouper toutes les paroisses, communautés, églises et chapelles de Belgique, afin de rendre perpétuel et national l'hommage d'amour, de réparation et de reconnaissance au Sacré Cœur par la prière et l'adoration de Notre-Seigneur au Très Saint Sacrement.

Elle n'impose aucune obligation nouvelle ; elle n'exige aucune cérémonie spéciale. Parmi les jours d'adoration déjà établis — Quarante-heures ou Adoration diocésaine — on en choisit un ou plusieurs — quatre au plus par an — où on fera l'adoration dans la même pensée patriotique que l'Union nationale, et l'on avertit les fidèles afin qu'ils s'unissent à cette intention.

Appréciant hautement le but de cette Œuvre, S. S. Pie X, le 2 mai 1912, daigna l'enrichir d'une précieuse faveur : *Tous les fidèles qui*, aux jours choisis, feront une *demi-heure d'adoration* dans

les églises ou chapelles affiliées à l'Union nationale pourront gagner une *indulgence plénière* aux conditions ordinaires.

On le voit, cette Union réalise pleinement, selon le vœu de nos évêques, l'hommage d'amour et de réparation de la Belgique au Sacré Cœur, qui puise en elle sa vitalité, et, en même temps qu'elle fournit aux fidèles le moyen d'y prendre part, elle les attire et les stimule par le bienfait de précieuses indulgences.

Ce n'est donc pas une œuvre nouvelle, exigeant des obligations nouvelles : Elle vit et fonctionne déjà, recueillant chaque mois des adhésions nombreuses : elle accuse aujourd'hui *466 églises affiliées* et *888 journées d'adoration* par an.

Elle peut donc et elle doit s'étendre à toutes les églises de notre pays, afin de rappeler aux chrétiens d'une façon permanente l'intention qu'ils doivent donner à leurs prières et réparations, et d'encourager leur ferveur par la participation à de grandes faveurs spirituelles.

Par l'affiliation à l'Union nationale, on donnera à l'Adoration perpétuelle déjà existante un caractère plus explicitement national et réparateur. Presque partout, le jour de l'Adoration est marqué d'un renouveau des âmes : on s'y prépare par la réception des sacrements comme aux fêtes pascales. Dans plusieurs diocèses — et cet usage se généralise, — pour que l'empreinte soit plus profonde et la préparation plus marquée, un triduum a lieu avec prédication quotidienne.

Profitons donc de ces solennités, heures bénies où, sous l'action de la grâce, les âmes s'ouvrent à la générosité, pour les porter, selon l'invitation de nos évêques, à élargir le cadre de leurs intentions : Jusqu'ici, ils ne priaient que pour eux-mêmes, leurs familles, leurs intérêts. Désormais, par l'affiliation de leur paroisse à l'Union nationale, dont le rappel serait fait en chaire le dimanche précédent, ils prieront pour la Belgique et l'Eglise, et ces prières, animées d'un sentiment plus pur et plus fervent, attireront sur la patrie des bénédictions nouvelles.

Profitons aussi des cérémonies de ce jour pour prononcer un acte solennel exprimant la consécration, la réparation et la reconnaissance de la Belgique au Sacré Cœur.

Réunir ainsi les prières personnelles en prières de communautés et de paroisses, et les prières des paroisses groupées par le lien de

l'Union nationale, devant le Cœur de Jésus, autour de la basilique qu'édifie à sa gloire la patrie entière, voilà le moyen d'assurer en Belgique une prière, une adoration et une réparation vraiment nationales.

Mais il faut que tous y prennent part, car l'universalité de cet hommage, qui dépend uniquement du zèle de chacun, est indispensable pour qu'il soit national (1).

C'est avec confiance que nous soumettons ce vœu :

Que, pour assurer l'Adoration réparatrice nationale, toutes les églises et chapelles du pays s'affilient à l'Union nationale de prière et d'adoration, établie à la Basilique nationale du Sacré-Cœur, à Bruxelles.

L'Adoration nocturne du Jeudi au Vendredi-Saint

RAPPORT DE M. HENRI DAVIGNON

Il n'est pas d'œuvre mieux faite pour participer à la reviviscence liturgique dont notre pays commence à donner le spectacle. Longtemps, les offices de la Semaine Sainte ont été seuls à conserver aux croyants le goût et le bienfait du chant grégorien. La lecture

(1) Archiconfrérie du Sacré-Cœur de Jésus établie dans la Basilique nationale, à Bruxelles, érigée par Pie X le 22 mars 1912. Union de prières, d'adorations et de communions, pour perpétuer la pensée qui a inspiré l'œuvre de la Basilique nationale : remercier le divin Cœur de Jésus de sa protection sur la Belgique et lui demander l'accroissement de la vie chrétienne dans la nation. Cette archiconfrérie ayant pour but d'offrir au Sacré Cœur des témoignages d'amour et de reconnaissance, des hommages d'adoration et des supplications ferventes en forme variée, doit nécessairement admettre dans son sein autant de classes d'associés qu'il y a de manifestations principales de ces sentiments, mais en les obligeant toutes à une pratique commune. Cette pratique consiste dans la récitation quotidienne du *Pater* et de l'*Ave* et de l'invocation trois fois répétée : « Cœur sacré de Jésus, protégez la Belgique ! » L'archiconfrérie comprend quatre classes : les simples associés ; les adorateurs et les adoratrices du Sacré-Cœur ; la Sainte Ligue du Sacré-Cœur pour la Communion fréquente et quotidienne, et la Ligue enfantine du Sacré-Cœur. — Pour les inscriptions, agrégations, affiliations et tous autres renseignements, s'adresser au directeur de l'Archiconfrérie Nationale, Basilique nationale du Sacré-Cœur, Bruxelles.

chantée de l'Evangile du Dimanche des Rameaux et du Vendredi fut une brève ouverture sur la force dramatique du récit direct, et, pour quelques-uns, les prophéties du Samedi ont éveillé le sens jusque-là endormi de l'apologie prophétique. La visite des églises le Jeudi, pour les plus profanes, pour les plus indifférents, demeure un rite de la vie individuelle et sociale.

Profitons-nous assez de l'occasion qui nous est offerte en cette période privilégiée de rapprocher notre dévotion et l'aptitude religieuse de l'humanité du principe même de notre catholicisme ?

Sans doute, pour le clergé, pour les hommes d'œuvres, c'est un grand affairement autour des Pâques à faire faire, et qui a pu augmenter le chiffre des communions pascales et des retours au confessionnal se flatte à juste titre d'un réel progrès. Faire se souvenir le plus d'âmes possible du royaume auquel elles appartiennent, du royaume de Jésus-Christ, en les amenant à payer l'impôt annuel de la confession et de la communion, rien de mieux. Mais faire des âmes conscientes, des sujettes plus dociles, plus actives du Roi couronné d'épines, voilà qui entre directement, je crois, dans l'objet de ce Congrès, l'avénement de la royauté sociale de Jésus Hostie. Les heures commémoratives de l'immolation et de l'amour, la veillée tragique où s'élabora dans l'ombre et l'abandon le sacrifice rédempteur, sont par excellence le moment de compter les vrais participants de la société chrétienne. Chez ceux qui suivent les offices, chez ceux qui obéissent à la loi du jeûne ou de l'abstinence, chez ceux qui se préparent au renouvellement dont la nature même leur donne l'exemple, un instinct profond s'émeut, un désir de revivre et de célébrer les origines de la civilisation et de l'espérance. Pourquoi ne pas en profiter pour appeler le plus grand nombre possible à une heure de contemplation totale avec la divine image, à une heure d'imitation rédemptrice et d'obéissance intégrale ?

L'œuvre existe, peu connue, réservée à une élite, encadrée dans l'atmosphère restreinte de sodalités, avec une marque congréganiste très nette.

Ne pourrait-on l'élargir, l'introduire dans la vie paroissiale, la mêler à l'innombrable activité d'un apostolat social, l'ouvrir, en un mot, à la foule qui doit être chez elle à l'église, chez elle dans la prière, le chant, la participation liturgique, chez elle dans la divine présence, chez elle dans le Cœur de Jésus-Roi ?

Je voudrais me le demander devant vous, et, à cet effet, vous exposer brièvement le fonctionnement de l'œuvre afin de découvrir avec vous ce qui est en elle de facilement adaptable à une extension nécessaire.

I

Elle naquit à Louvain en 1880 et se répandit aussitôt dans toutes les grandes villes où les RR. PP. Jésuites ont des résidences. Elle est demeurée l'apanage de la Compagnie de Jésus, et porte la marque distinctive de l'Ordre : Cette alliance des possibilités de la vie moderne avec l'extrême ardeur vers une sanctification intégrale.

Les Congrégations d'hommes, la sodalité, forment le noyau des adorateurs, mais personne n'est exclu, l'invitation est adressée à tous ceux qui sont susceptibles d'être touchés. Ici encore l'apostolat individuel, l'apostolat laïque est le grand levier, comme pour les retraites, un minimum d'une heure de présence est demandée, à spécifier entre 9 heures du soir et 5 heures du matin, avec faculté de prolonger cette heure ; une indication de préférence est faite pour les heures les plus pénibles, après minuit.

L'heure d'adoration est occupée généralement d'une façon déterminée et identique : Le chant en commun, une méditation sur la Passion, le chapelet, un acte d'amende honorable, le chant du *Stabat*. Les participants s'inscrivent à l'avance et sont reçus sur la présentation d'une carte.

L'œuvre fonctionne ainsi à Louvain, Namur, Tournai, Liége et Gand. Elle est florissante, puisqu'elle a ses habitués, ses fidèles. Elle est cependant susceptible de développement, puisqu'on constate dans le nombre des adorateurs des sautes brusques ; le chiffre passant de deux à trois cents, et puis à quatre et à cinq cents en une année. La propagande a été faite sur un modèle différent, une catégorie nouvelle de gens ont été touchés, invités, admis.

En réalité, elle renferme une force profonde et rayonnante. Il n'est que de la faire pénétrer et de la laisser agir.

Elle exige, en effet, un double effort, un effort physique sérieux, visible et sensible, un effort moral, singulièrement facilités l'un et l'autre par l'heure et le temps.

Pour beaucoup de gens, pour la plupart, et particulièrement dans notre pays d'activité réaliste, la dévotion pure, celle qui se tiendrait

par la méditation spontanée, par une contemplation volontaire, mêlée à la respiration même de la vie, est une chose exceptionnelle et impossible. Tandis que le sacrifice de sommeil, l'agenouillement prolongé, la prière en commun, le chant collectif contentent cet appétit d'hommage extérieur envers Dieu où il faut voir un des fondements de toute vocation surnaturelle.

Et c'est de cet effort physique consenti joyeusement, avidement, que naît ensuite l'effort moral. Car l'âme n'est jamais mieux l'âme que lorsque le corps subit une étreinte volontaire.

Et voyez comme la nuit du Jeudi au Vendredi autorise déjà la simple union physique du chrétien acceptant la fatigue avec la pensée du Dieu souffrant. « Vous n'avez donc pas pu veiller une heure? interroge douloureusement la divine Victime, tandis que les disciples choisis pourtant par le Maître se sont endormis. Il ne leur demandait que de veiller, que de faire l'effort de garder ouvertes leurs paupières, et de l'assister par leur seule présence en son agonie ruisselante.

Veiller une heure, la nuit, Jésus Hostie, en se tenant devant le tabernacle, voilà ce qu'on demande et ce que tout le monde peut comprendre et donner.

« Veillez et priez, ajoute le Maître à Pierre, pour ne point tomber en tentation ; l'esprit est prompt mais la chair est faible. »

Et cette prière, une fois l'effort physique consenti, est une chose si naturelle, si nécessaire, si directement en rapport avec l'infinie présence, avec la Rédemption commémorée, avec le soir du jour eucharistique par excellence, qu'il semble que l'heure passe rapide et légère et qu'une autre doive être entamée.

Beaucoup d'adorateurs consentent alors à deux heures, d'autres en donnent trois, quatre et jusqu'à cinq heures. Et ce sont quelquefois de très pauvres gens, peu instruits, ceux-là, qui dans l'ordre spirituel donnent de si grands exemples.

II

On peut se demander, n'est-ce pas, si ce n'est pas un tort de cantonner dans quelques centres et de réserver aux seules agglomérations possédant une résidence de Jésuites l'œuvre de l'Adoration nocturne du Jeudi et du Vendredi-Saint.

Car, enfin, l'élite n'est pas exclusivement citadine, et l'apostolat laïque a par excellence le champ paroissial à labourer.

Songe-t-on que l'œuvre des Retraites fermées, œuvre d'initiative laïque et d'institution religieuse, est aujourd'hui une œuvre paroissiale ? Oh ! le clergé n'a pas été à son origine, pas plus que pour l'œuvre des Conférences de Saint-Vincent de Paul. Et l'on peut dire, sans manquer de respect aux pasteurs dont les intentions ont toujours été excellentes, que c'est bien souvent en dehors d'eux, malgré eux, que des Ligues de retraitants se forment, et que des conférences se fondent. Ils finissent par reconnaître, émerveillés, qu'ils n'auraient jamais cru la chose possible.

Des confrères de Saint-Vincent de Paul, pris quand il le faut parmi les gens les moins influents, les plus modestes, loin des autorités et des gros bonnets, des retraitants volontaires recrutés les uns par les autres, simples ouvriers, petits bourgeois, et voilà, Messieurs les Curés, de quoi transformer vos paroisses...

D'ici quelques années, je suis persuadé que le chant liturgique, que le chant en commun bien organisé, sérieusement, artistiquement, rendra la participation aux offices solennels de chaque dimanche nombreuse, universelle.

Pourquoi la veillée paroissiale du Jeudi au Vendredi-Saint ne restituerait-elle pas à l'église paroissiale son rôle primitif de maison spirituelle pour tous ?

Oh ! je sais les objections, je les vois même en beaucoup plus grand nombre que les arguments.

Il en est qui servent à maintenir aussi l'interdiction de la Messe de minuit à Noël, interdiction que tant de fidèles déplorent et qui sera levée un jour : le scandale possible, le mouvement nocturne, le service d'ordre impossible.

Il en est qui mettent en avant l'impossibilité matérielle de la présence du clergé harassé par le travail pascal.

Je n'essayerai d'en réfuter aucune. Je dirai seulement : Si des fidèles se présentent pour organiser l'œuvre, si des religieux Jésuites s'offrent à lui céder la direction spirituelle, il n'est pas une objection qui puisse tenir devant le grand bienfait, devant la haute pensée, devant l'élan surnaturel magnifique, devant la plénitude de commémoration liturgique d'une nuit d'adoration paroissiale entre le jour commémoratif de l'institution du Sacrement de l'amour et celui de l'immolation d'un Dieu fait homme jusqu'à la mort.

J'ai l'honneur de soumettre à la section le vœu suivant :

Considérant l'excellence de l'œuvre de l'Adoration nocturne du Jeudi au Vendredi-Saint en vue d'une meilleure diffusion de la royauté sociale de Jésus-Christ ;

Considérant son existence et sa prospérité dans les grandes villes de Belgique ;

Considérant sa conformité naturelle et son adaptabilité au tempérament des fidèles du pays ;

Considérant les résultats spirituels remarquables obtenus dans les paroisses sur l'apostolat laïque ;

La section émet le vœu de voir l'œuvre croître et se développer sous sa forme actuelle de façon à offrir à toutes les classes de la société l'occasion facile d'y participer ;

Attire l'attention des Ordres religieux, du clergé et des hommes d'œuvres sur l'examen des moyens utiles pour la faire entrer davantage dans la vie paroissiale, soit en la recommandant comme une participation plus directe des fidèles à la liturgie de la Semaine Sainte là où elle existe, soit en cherchant à l'instituer dans le sanctuaire même de la paroisse ou dans un sanctuaire voisin.

NOTA

Les autres Rapports mentionnés au programme ont été présentés de vive voix.

III — SECTION ESPAGNOLE

(Salle Sainte-Marthe de l'Asile Notre-Dame de Lourdes.)

Bureau.

Présidence : S. Em. le cardinal ALMARAZ Y SANTOS, archevêque de Séville.

NN. SS. les archevêques et évêques d'Espagne et d'Amérique latine qui daignent y assister.

D. LUIS DE PANDO, président du Centre eucharistique et de l'Adoration nocturne espagnole.

R. P. JUAN POSTIUS, D. RAFAEL MORENO Y GIL DE BORJA, D. PEDRO GIL MORENO DE MORA, membres du Comité permanent.

D. SATURIO PRADOS Y MORALES, D. MIGUEL FRANCO Y GONZALES, S. EXC. D. JUAN TALTAVULL.

Programme.

JEUDI 23 JUILLET

R. P. JEAN POSTIUS Y SALA, Missionnaire Fils du Cœur Immaculé de Marie, *La souveraineté sociale de l'Eucharistie au Congrès eucharistique de Madrid et au Congrès de Lourdes* (d'après un rapport du P. THOMAS DE TORRE ECHAVARRIA, du même Ordre).

R. P. THOMAS DE TORRE ECHAVARRIA, Missionnaire Fils du Cœur Immaculé de Marie, *Doctrine de Pie X sur la nécessité et le principe de la royauté sociale de Jésus-Christ.*

R. P. GABRIEL DE JÉSUS, Carme déchaussé, *Sainte Thérèse de Jésus et l'Eucharistie.*

R. P. ANDRÉS DE OCERIN JAUREGUI, de l'Ordre des Frères Mineurs, *Fondement doctrinal et relations entre le royaume du Christ et le royaume de l'Immaculée.*

R. P. IGNACE DE LA CROIX BANOS, Religieux des Sacrés-Cœurs, *Intronisation du Sacré Cœur de Jésus au foyer par le Cœur de Marie.*

R. P. EDOUARD TEYSSEYRE, Religieux des Sacrés-Cœurs. *Doctrine de la Congrégation des Sacrés Cœurs sur l'Adoration réparatrice.*

D. LUIS DE PANDO Y PEDROSA, *Les Congrès eucharistiques nationaux espagnols.*

Don ROMAIN M. DESCOMP et don ANTOINE RUIS, *Œuvres eucharistiques en Uruguay.*

Mgr EMMANUEL ELZAURDIA, secrétaire général de l'archevêché de Buenos-Aires, *Œuvres eucharistiques à Buenos-Aires.*

VENDREDI 24 JUILLET

Don François de Paule Munoz Reyna, doyen du Chapitre de Malaga. *Les Associations sacerdotales eucharistiques et les retraites.*

R. P. Jean Postius, *Notes sur les Associations sacerdotales les plus parfaites, d'après les enseignements du vénérable Antoine-Marie Claret.*

R. P. Albin Gonzalez, des Frères Prêcheurs, *La souveraineté sociale de Jésus-Christ sur les enfants par l'Archiconfrérie de la Première Communion et de la bienheureuse Imelda.*

Don André Serrano Garcia Vaho, directeur du collège des vocations ecclésiastiques de Valence. *La Communion quotidienne dans les Séminaires.*

R. P. Raymond Sarabia, Rédemptoriste, *L'œuvre de la défense de la foi et les Missions eucharistiques.*

Don F. Xavier Moreno y Martinez, membre de l'Union apostolique, *Manière pratique d'amener les enfants à la Communion quotidienne.*

R. P. Thomas de Torre Echevarria, *Marie, Reine du clergé, modèle de piété sacerdotale envers l'Eucharistie.*

Don Philippe Estalayo Gutiérrez, de la Congrégation de Saint-Pierre-aux-Liens, directeur de l'Asile Durán, à Barcelone. *La Communion fréquente dans une maison de correction.*

S. G. Mgr Padilla, évêque de Tucumán (République Argentine). *Le Jeudi eucharistique. Hommage d'adoration, d'amour et de réparation à Jésus au Très Saint-Sacrement.*

SAMEDI 25 JUILLET

R. P. Jean Postius, *La fête du règne social du divin Cœur dans la Sainte Eucharistie* (à propos du vœu de la section portugaise).

R. P. Ignace Banos. *Le règne mondial du Très Saint Sacrement dans la basilique de Saint-Pierre du Vatican* (d'après un mémoire de la princesse de la Tour du Pin La Charge).

R. P. Jean Postius, M. F. C. Im., et R. P. Nazaire Peréz, S. J., *L'hommage social au divin Cœur par le Cœur de Marie* (2 rapports).

Marquise de Anza del Valle, fondatrice de l'Union des Dames du Sacré-Cœur, *Le vœu des dames espagnoles au sujet de l'hommage social au divin Cœur par l'intermédiaire du Cœur immaculé de Marie.*

R. P. Venance Azcunaga, de l'Ordre de Saint-Augustin, directeur de l'Adoration diurne de Madrid, *L'Eucharistie et la famille et l'influence sociale de la femme.*

Mlle Marie Echarri, publiciste à Madrid, *L'œuvre des Trois-Maries.*

R. P. Jean Postius. *L'Œuvre du Cœur eucharistique de Jésus à Buenos-Aires* (d'après un rapport de D. Mercedès Civellaneda de Dellepiane).

R. P. Augustin de Lazcano, Missionnaire Fils du Cœur Immaculé de Marie. *L'Eucharistie et la question sociale : L'Eucharistie, moyen de rapprochement entre les différentes classes sociales de patrons et d'ouvriers.*

Mgr Rucker, vicaire général de Santiago (Chili), *L'action sociale et l'Eucharistie.*

R. P. Louis D. Urbano, des Frères Prêcheurs, *La souveraineté sociale de Jésus-Christ dans les hymnes du Très Saint Sacrement.*

Don Joseph Rosendo Olivares, prêtre, Tertiaire de Saint-Dominique, professeur à Santiago du Chili, *L'hommage social et les hommes.*

Don Norbert Torcal, directeur de l'agence catholique « La Presse Associée », *Le règne de Jésus-Christ par la presse.*

Colonel Raphael Moreno y Gil de Borja, membre du Comité permanent des Congrès eucharistiques internationaux et du Centre eucharistique d'Espagne, *La Communion fréquente chez les soldats* (sur un rapport de D. André Serrano Garcia-Vaho).

R. P. Jean Vila, des Ecoles Pies, *Les enfants des émigrés et la Communion fréquente des enfants.*

Auctore Fr. Andrés Ocerin Jauregui, O. F. M., *Postulatio in honorem sancti Paschalis Baylon.*

D Amélie Vivé de Negra, Coopératrice Salésienne. *Sur les « Abeilles mystiques ».*

Conclusions adoptées par la Section Espagnole :

I. Sur la Souveraineté sociale de la sainte Eucharistie ;

II. Bienfaits de la souveraineté sociale de la sainte Eucharistie ;

III. L'hommage social à la sainte Eucharistie.

NOTA

On trouvera dans cette section le texte des rapports dont il a été donné lecture, et un mémoire, lu en séance, qui condense en un seul texte la substance de deux rapports des plus importants.

Jeudi 23 juillet

La soberania social de la sagrada Eucaristia en el Congreso eucaristico de Lourdes y la doctrina de Pio X sobre el reinado social de Jesucristo

PONENCIA DEL R. P. POSTIUS Y SALA

sobre la memoria del R. P. de Torre Echevarria, C. M. F.

Habéis visto a grandes rasgos cuanto hizo el inolvidable Congreso Eucarìstico de Madrid para hacer efectivo en España el reinado social de Jesucristo. ¿ Debemos parar aquí ? De ningún modo. Nuestros Congresos deben de ir adelante, no sólo multiplicando en todas las naciones los obsequios felizmente inaugurados en España, sino también perfeccionando en España y en todas partes cuanto allí se esbozó. Esta es la misión del Congreso Eucarístico que celebramos en Lourdes. Para cumplir esta misión falta conocer en particular los derechos y deberes fundamentales de la soberanía social de Jesucristo. Muchos y escogidos trabajos se han presentado para dilucidar este punto fundamental, pero pocos seguramente que tengan fundamentos tan sólidos, carácter tan práctico y oportunidad tan manifiesta como el escrito por mi hermano de religión el P. Torre de la « *Doctrina de Pio X sobre la necesidad y el principio del reinado social de Jesucristo.* » Voy a resumirlo.

El P. Torre no se fija en el Mandamiento pastoral del cardenal Sarto cuando era patriarca de Venecia. El P. Torre ha estudiado gran copia de documentos pontificios y en ellos ha visto el ideal y la obra grandiosa de la verdadera restauración social del papa Pio X.

Antes de asegurar nada sobre la necesidad del reinado social de Jesucristo, el papa Pio X descubre la enfermedad dominante en el organismo social, el naturalismo, o como quiera llamarse el apartamiento sistemático de Dios, de Jesucristo y de la Iglesia. *Morbus qui sit intelligitis, venerabilis fratres, defectio abscessioque a Deo,*

quo nihil profecto cum pernicie conjunctius. Esto, que decia el Papa en su primera encíclica de 4 de octubre de 1904 lo ha repetido en todos sus venerandos documentos.

Sabiendo, pues, que el malestar social es originado por el naturalismo en todas y cada una de sus derivaciones, es obvio que volvamos los ojos al verdadero Salvador de los pueblos, a Jesucristo, personificación del puro sobrenaturalismo. Esto, repito, es muy obvio, pero en el terreno práctico cosa muy olvidada por los modernos redentores del pueblo y aun por muchos católicos. Carácter peculiar del papa Pio X es por el contrario su amor grande a Jesucristo como único Salvador de la sociedad. *Instaurare omnia in Christo ut videlicet sit omnia et in omnibus Christus :* tal es el programa del Papa. Para establecer la soberanía de Dios sobre los pueblos se requiere la soberanía de Jesucristo y para la soberanía de Jesucristo se precisa la soberanía de la Iglesia. Este principio, inconcuso e indiscutible, sirve a Su Santidad para hacer revivir las leyes y consejos evangélicos y para regular el matrimonio, la educación de los hijos, la autoridad y los derechos y deberes conforme a las nociones de justicia y equidad que la Iglesia nos propone.

S. S. desea que se aplique este principio *toto pectore, totis visceribus* y se alegra de sus aplicaciones parciales, v. g. en los Congresos eucarísticos y señaladamente en el de Madrid. ¿ De dónde le nace a S. S. este convencimiento ? De estos cuatro grandes principios o filosofia de la vida del hombre :

1° Los hombres despues del pecado viven en *destierro*, pero marchan en *sociedad* a su verdadera patria que es el *cielo ;* 2° Despues del pecado nada puede el hombre en orden a ese destino si un *Salvador* no le dá *vida nueva ;* 3° Segun la Providencia actual ese Salvador es *Jesucristo ;* 4° Jesucristo se perpetúa en la *Iglesia*, la cual por lo mismo es también Salvadora del mundo.

El P. Torre demuestra cumplidamente estos principios en que descansa la verdadera historia de la Humanidad. Y termina este punto con la sentencia del papa Pio X en carta al pueblo francés de 11 de febrero de 1906 : *Civitatis rationes a rationibus ecclesiæ segregari oportere falsissima maximeque perniciosa est sententia*, porque la humanidad no es sino una sociedad de seres racionales que caminan al fin sobrenatural trazado por Jesucristo y enseñado por su Iglesia.

Sentadas estas teorias es menester aplicarlas. Y el papa Pio X lo hace cumplidamente por medio *de la unificación de todas las fuerzas y elementos obradores de la sociedad en Jesucristo y su Iglesia.* El Papa no excluye nada conducente al fin de la Iglesia, pues quiere la unión, que resulta de la natural subordinación que existe entre los mismos medios. A esta *Unión Católica* el Papa le ha dado esta fórmula práctica : Debeis observar en la acción social la subordinación natural de las distintas fuerzas sociales, religiosas y civiles.

Supuesta esta variedad y unión de fuerzas, el Papa determina tres cosas : los medios que se deben emplear, su reconstitución si se han perdido y su inmediata aplicación a la práctica. En cuanto a los medios que se deben emplear los concreta en esta nueva fórmula : sumisión del seglar al sacerdote, del sacerdote al obispo, del obispo al Vicario de Cristo. A levantar al católico seglar, al sacerdote, al obispo y al Papa en la consideración de los pueblos, ha dirigido Pio X sus mayores esfuerzos y ello con gran resultado, porque sus enseñanzas especialmente sobre la santidad y la ciencia del sacerdote y sobre las virtudes y ciencia cristiana de los católicos de acción, encontraron la mayor resonancia. El mismo papa Pio X declara hasta donde debe llegar el despliegue exterior de esos elementos de acción. No podemos en el corto espacio concedido a una ponencia bajar a los pormenores que tan interesante hacen la memoria del P. Torre, pero señalaré estos puntos : subordinación ante todo, luego la instrucción religiosa del pueblo y por fin la acción social católica con el magnífico programa de la encíclica *Certum consilium*, el cual abarca la esfera politica, la familia, la escuela, la sociedad, la autoridad y las obras económicas y de beneficiencia cristiana, sin olvidar la prensa genuinamente católica. Antes de terminar justifica el P. Torre un hueco en el plan del Papa Pio X ; es el referente a Maria. En realidad no existe este hueco, por que Maria forma al lado de Jesús, la Madre al lado del Hijo.

Aquí teneis el brevisimo resumen de la brillante exposición del P. Torre. Enamorado del programa de restauración social expuesto en documentos públicos por el papa Pio X lo explica y razona con tanto calor que lo infunde a los pechos más frios. Si se cumplieran las enseñanzas pontificias no hay duda que se hermanarian la Iglesia

y la Sociedad y de ambas haríamos una sola Sociedad en Jesucristo, que es nuestro Unico Señor y Soberano. ¿ Hay medio de llevarlo a cabo ? ¿ Quien lo duda ? Se llegaria pronto si se adoptasen las conclusiones siguientes :

1. Divulgar en todas partes el plan completo de restauración social publicado por Su Santidad el papa Pio X, aceptando y fomentando la unión católica o asociación universal y ordeñada de todas las fuerzas católicas en Jesucristo Nuestro Rey y Señor.

2. Fomentar la implantación en todas partes de la *Liga pro Pontìfice et Ecclesia* con el programa aprobado por Su Santidad y comprometìéndose expresamente sus miembros mas influyante a promover todas las obras de regeneración social y a conservar entre ellos la dependencia mutua, a fin de restablecer la armonia entre la Iglesia y el Estado y hacer que reine efectivamente Jesucristo sobre todas las naciones de la tierra.

Os leeré el programa para que juzgueis de la conveniencia de esta conclusión que yo desearia se incorporase a las de todos los Congresos católicos.

Fin y Ocasión. El fin es promover la mayor adhesión del Clero y fieles a la Santa Sede, disponiendose a sufrirlo todo por la Causa del Papa y de la Iglesia. La ocasión es el abandono en que dejan al Papa y de que el Papa se quejó a Mons. Archi, obispo de Como, al decir : *De Gentibus non est vir mecum*, cuando se trata de las doctrinas, intereses y derechos de la Iglesia romana.

Condiciones de los Socios. 1° Hacer voto de dar 20 francos anuales o siquiera estar dispuesto a hacer *voto* de dar 5 francos cada año para el Dinero de S. Pedro. (La licitud de este voto estableciòla Gennari.)

2° Rezar diariamente la colecta : *Tu es Petrus et super hanc Petram ædificabo Ecclesiam meam... Constituit... et principem... Oremus. Deus omnium fidelium Pastor.*

3° Celebrar una misa anual por el Papa. haciendo si es Pàrroco, una colecta para el dinero de S. Pedro.

4° Exhortar a sus penitentes a la comunión diaria y a ofrecerla por el Papa, al menos una vez a la semana.

5° Predicar, por si o por otro una vez al año sobre los documentos pontificios contemporaneos, v. g. de la comunión. confesionalismo de las obras, etc.

6° No leer, salvo por razones graves, ningún periódico ni revista afectos de liberalismo católico, o de modernismo e impedir semejantes lecturas en otros.

7° Procurar nuevas suscripciones anuales a diarios integramente pontificios.

8° Dar la mayor difusión a la condenación de los errores modernos y especialmente al *Syllabus* de Pio IX y a las Encíclicas contra el liberalismo, modernismo y seudodemocracia cristiana.

9° Combatir especialmente y con insistencia y en todas las ocasiones por la union entre la Iglesia y el Estado, por la enseñanza religiosa en las escuelas y por el reconocimiento oficial y la prosperidad de las Congregaciones religiosas.

10° Oponerse a la conspiración del silencio sobre la *Cuestion Romana*, haciendo resaltar oportunamente la condición intolerable del Papa sometido a hostil dominación.

11° Hablar del Papa, de sus actos y orientaciones, en reuniones, Congresos, federaciones y patronatos.

12° Darse al estudio de la Filosofia y Teologia Escolástica y defender las declaraciones urgentes y repetidas de la Santa Sede acerca de este punto.

Santa Teresa Eucaristica

POR EL P. Fr. GABRIEL DE JESUS

Carmelita Descalzo.

Véante mis ojos
Dulce Jesús bueno
Véante mis ojos
Muérame yo luego.
(Sta. Teresa.)

Ante la gruta mariana de Lourdes donde se celebra este año el XXV Congresso eucarístico internacional y donde tantos milagros y prodigios ha obrado el Santísimo Sacramento, no podría faltar la voz de la mejor cantora y panegirista de ellos, cual es Teresa de Jesús. De esta Doctora Eucarística dice, con motivo del tercer centenario de su beatificación, el Papa de la Eucaristía, Nuestro Santísimo Padre Pío X :

« Con la firmeza de su fe mereció llegar en el conocimiento de los altísimos arcanos de Dios hasta donde es dable llegar a la inteligencia humana ; por lo cual los explicó con tanta precisión y claridad que no anduvieron desacertados sus directores espirituales cuando

la compararon a Moisés, que conversaba familiarmente con Dios y le veía cara a cara. De ahí que al acercarse a recibir el Augusto Sacramento, se la encontraba siempre engolfada y como abismada en la contemplación de tan alto misterio... ¿ Quién supo jamás ensalzar con tan elevados conceptos ni cantar en tonos tan delicados la bondad y sabiduría de Dios que resplandecen en la institución de este adorable Sacramento en el que satisfizo a su caridad inmensa, acomodándose a nuestra pequeñez y perpetuando el sacrificio cruento de la Cruz con el cual rescató al género humano ? ¿ Quién deseó con más ardor recibir el pan de los ángeles ? En un tiempo en que ni las almas piadosas frecuentaban la sagrada mesa, Teresa de Jesús se acercaba diariamente a ella, y con tales ansias lo hacía, que ninguna fuerza hubiera sido capaz de impedírselo y hasta hubiera pasado por entre lanzas para recibir el pan del cielo. ¿ Quién sintió con tanta pena y tan vivamente como ella la indiferencia e impiedad de los hombres para con el Sacramento del amor ? ¿ Quién procuró con tanto afán desagraviar al buen Jesús de las ofensas que recibe en este Sacramento de inmensa caridad ? No contenta Teresa con derramar su alma generosa en el tabernáculo, busca la compañía de sus hijas, instándolas a que se ejercitasen constantemente con toda la intensidad de sus corazones en esta obra de reparación. Aun más : en un arranque de intenso dolor a vista de tanta ingratitud, dirige a Dios Padre fervorosa oración, suplicándole que, o ponga fin a tamaña perfidia o decrete sin tardanza el fin del mundo. »

Muchas y grandes cosas son estas que afirma el Papa al hablar de los incendios abrasadores y eucarísticos de la gran Santa española, pero todas ellas le son debidas con todo rigor de justicia, como se verá por estos puntos que a la ligera, *no más*, vamos a tratar en esta Memoria que presentamos al Congreso Eucarístico internacional de Lourdes para gloria y exaltación de Jesús Hostia, de Teresa de Jesús y del Pontífice de la Comunión diaria.

I. *Fé.* — La fé de Santa Teresa era tal que solía decir : « Me río cuando oigo a algunas personas decir que quisieran ser en el tiempo que andaba Cristo nuestro bien en el mundo, pareciéndome que teniéndole tan verdaderamente en el Santísimo Sacramento que qué más se les dá... Cuando comulgo, ni mas ni menos que si con los ojos corporales le viera en casa del Fariseo, me considero a sus

pies con la Magdalena, y aunque no sienta devoción, la fé me dice que estoy allí bien. »

« Dejemos, pues, que la fé señoree nuestra miseria y la haga exclamar : Mirad, Señor, que ya sois Dios de misericordia y por mi vinisteis al mundo, y por mi pasasteis tantos trabajos, y por mi os quedasteis en el Santisimo Sacramento, donde sois Maná que sabe conforme a lo que queremos que sepa. Oh miserable mundo, que así tienes atapados los ojos de los que viven en ti, que no vean los tesoros con que podrían granjear riquezas perpetuas ! »

II. *Esperanza.* — Pintando Santa Teresa las luchas del alma, y cómo, aunque la esperanza nos recuerda los bienes de allá arriba, pueden más los de aquí abajo, durante esas luchas, en muchas ocasiones, pues « la voluntad de Dios quiere que queramos la verdad, y nosotros queremos la mentira ; quiere que queramos lo eterno, acá nos inclinamos a lo que se acaba ; quiere que queramos cosas grandes y subidas, acá queremos bajas y de tierra ; querría quisiésemos sólo lo seguro, acá amamos lo dudoso... »

Queriendo la Santa que las almas triunfen de todas las dificultades de que está rodeada en el mundo la esperanza, les dice : « Si os da pena no verle con los ojos corporales y contemplarle de cerca como esperais contemplarle en la gloria, mirad que no os conviene, y que es otra cosa verle glorificado. No habría sujeto que lo sufriese, ni habría mundo, ni quien quisiese parar en él, porque en ver esta verdad eterna, se vería ser mentira y burla todas las cosas de que acá hacemos caso. »

Aún nos dice más la Doctora eucarística : ¿ Creeis muy lejos esos bienes del cielo, que os recuerda la esperanza ? No así. Para los que comulgan, los bienes del cielo y sus recompensas están cerca, están en la Hostia, « que por eso la Comunión sabe a gloria. No nos guarda el Señor para la otra vida el premio de amarle. En esta comienza la paga ».

III. *Caridad.* — « ¿ Qué padre hubiera, Señor (dice la Santa a Jesucristo), que habiéndonos dado a su hijo, y tal hijo, y parándole tal, quisiera consentir que se quedara entre nosotros a pasar nuevas injurias ? Por cierto ninguno, Señor, sino el vuestro. Bien sabeis a quien pedís. ¡ Oh válame Dios, qué gran amor del Hijo, y qué gran amor del Padre ! ¡ Oh, y cómo se hace aquí una cosa con

nosotros por la parte que tiene de nuestra naturaleza, y no hace diferencia de sí a nosotros, mas hácenos a nosotros unos consigo, para que juntando cada día su Majestad nuestra oración con la suya, alcance la nuestra delante de Dios lo que pidiéremos.

« *El pan nuestro de cada día dádnosle hoy.* » He mirado yo cómo en esta petición sola, prosigue Santa Teresa, duplica las palabras el buen Jesús, porque dice primero y pide que nos deis este pan cada día, y torna a decir : Dádnosle hoy, Señor. Es como decirle que ya que una vez nos le dió, que no nos le torne a quitar hasta que se acabe el mundo.

« *Cada día* me parece a mí, porque acá le poseemos en la tierra y le poseeremos también en el cielo si nos aprovechamos bien de su compañía. El decir *hoy*, me parece es para un día, que es mientras durare el mundo, y no más. Y también un día para los desventurados que se condenan, que no le gozarán en la otra : no es a culpa del Señor, que no dejará de animarlos hasta el fin de la batalla, ni podrán quejarse del Padre Eterno porque se lo tomó al mejor tiempo.

» Esto nos enternezca el corazón a los cristianos para amar al esposo de nuestras almas, que no hay esclavo que de buena gana diga lo que es, y este nuestro amante Jesús parece que se honra de ello. »

IV. *Fines de la institución eucarística.* — La Doctora eucarística da al punto con ellos, como quien está tan adentro en los secretos del corazón de Cristo, pues nos dice :

1. « No se quedó para otra cosa Jesucristo con nosotros en la Eucaristía sino para *ayudarnos, animarnos, y sustentarnos* a hacer esta voluntad de su Padre, que hemos dicho y pedido se cumpla en nosotros. »

2. « Que se quedó Jesucristo en el Santísimo Sacramento para más gloria de sus amigos, y pena de sus enemigos. »

3. « También se quedó para mantenimiento y maná de la humanidad ; maná que le hallamos como queremos, y que si no es por culpa nuestra, no moriremos de hambre, ya que de todas cuantas maneras quisiere comer el alma, hallará en el Santísimo Sacramento sabor y consolación. »

4. También se ha quedado con nosotros en el sagrario « para mantenimiento aún de estos cuerpos, y gran medicina de nuestros

males corporales. Yo sé que lo es, y conozco una persona (la misma Santa) de grandes enfermedades que estando muchas veces con grandes dolores, como con la mano se le quitaban y quedaba buena del todo ».

5. En fin, se ha quedado Jesús en la Eucaristía « para que no haya necesidad ni trabajo ni persecución que no sea fácil de pasar ».

V. *Culto al Santísimo Sacramento.* — Para el aumento y engrandecimiento de este culto todo le parecía poco a nuestra endiosada santa. A este fin procuraba ella :

1. Nutrir su alma en sentimientos eucarísticos, rezando cada día el Oficio del Santísimo, cuyo breviario, que se conserva todavía, aparece harto usado en la parte que corresponde a dicho rezo.

2. Con estar tan ocupada en sus fundaciones gloriosas y en escribir tratados del cielo, todavía supo encontrar tiempo para bordar por sí misma primorosos ornamentos, como el que se guarda en Medina del Campo.

3. Hilaba muy fina y delicadamente, y de este hilo se hacían corporales para el altar del Señor, amor de sus amores ; aún se conserva un juego de ellos en Medina, segunda fundación de la Santa.

4. El Iltmo. Yepes llamó la atención a la Santa Madre en cierta ocasión en que para celebrar la misa se le presentó a dicho prelado por parte de las Carmelitas descalzas agua de rosas para el *lavabo*. Respondió la Santa : « No se ofenda V. S. por cosa tan poca, pues esto lo han aprendido mis monjas de mí. Con agua de ángeles querría yo que el altar y toda la iglesia se regase.

5. Ella introdujo en la Iglesia la costumbre de comulgar con formas de gran tamaño, como se hace entre sus hijos principalmente.

6. Debido a los ejemplos y enseñanzas de Santa Teresa en los noviciados y colegios de la Reforma Carmelitana se tiene conferencia acerca de la Eucaristía los jueves y domingos durante media hora, que se quita a la recreación, según prescriben las leyes.

7. Lo mismo entre Religiosos que entre Religiosas de la Reforma, se recita en medio del claustro, en alta voz, todas las vísperas de Comunión, momentos antes de acostarse, un pensamiento o una sentencia acerca de la Eucaristía, como por ejemplo :

Hermano (dice el que echa la sentencia, despues de tocar con gravedad unas tablillas *ad hoc*) :

> ·Cómo el pecho adornaría
> Para comulgar María.
> Abre tu pecho al Cordero
> Que él te abrió el suyo primero.
> No vayas a comulgar
> Con solo el cuerpo al altar.
> Pasiones y comulgar
> Dan mucho que sospechar.
> ¿ Quién un volcán no está hecho
> Al entrar Dios en su pecho ?

Todos los religiosos oyen arrodillados a la puerta de su celda dicha letrilla, y se quedan esperando a que pase el prelado cuyo Escapulario besan al mismo tiempo que reciben la bendición.

8. Por costumbre inmemorial, recibida de Santa Teresa, se vela toda la noche de Jueves Santo al Santísimo, la mismo entre religiosos que entre religiosas. Entre estas hay muchos conventos en que nadie de la comunidad se acuesta en tal noche.

9. De Santa Teresa es tambien la costumbre, convertida en ley, de hacer los religiosos carmelitas oración, al salir y entrar en el convento, *coram Sanctissimo*, al que también visitan en comunidad despues de la recreación.

10. De la Santa es también la costumbre hermosa entre sus hijos e hijas, los carmelitas descalzos, de formar una lotería eucarística para obsequiar al amor de los amores durante la Octava del *Corpus*. Consiste ésta en repartirse por suerte papeletas a cada uno, en las que se consigna el modo de obsequiar que a cada religioso o religiosa le ha tocado, y que es, por ejemplo, preparar los corporales para el Santísimo, mediante tales y tales actos de amor, sobre todo prácticos y que cuesten ; preparar el purificador con actos de humildad y de limpieza especial en vasos y altares ; preparar la lámpara del Sagrario con el aceite de la devoción visitando varias veces el Santisimo ; preparar la custodia con flores de tales y tales virtudes y con piedras preciosas, sobre todo diamantes de fortaleza con mucho brillo de pureza de intención. En otras papeletas se consigna el modo de preparar *espiritualmente*

las vinajeras, las velas, la palmatoria, el misal, la cruz, el paño del cáliz, la palia, paños de altar, etc., etc. En fin que por muchos que sean los individuos de una comunidad, para todos hay algo que hacer y que ofrendar a Jesús Hostia.

11. De la Reforma teresiana es también el que en los conventos de frailes velan al Santisimo los Hermanos, turnando por horas, desde las ocho de la noche hasta que el resto de la comunidad se levante à Maítines a las doce.

VI. — Merced a esta enseñanza eucarística y a esta devoción con que se crian los hijos de Santa Teresa, algunos de ellos han llevado a cabo grandes cosas, aun en nuestros tiempos, para honra y gloria de Jesús Sacramentado, entre los cuales sobresalen :

1. El Padre Hermann (Agustin del Santisimo Sacramento), fundador de la Adoración nocturna en Francia y Inglaterra, y fundador también de los ejercicios piadosos y solemnidad que hoy se acostumbra en la primera comunión de los niños, y que tanto llenó de gozo al cardenal Wiseman allá en Londres.

2. El hermano fray Jerónimo de San Elíseo, fundador de la Congregación del Alumbrado, que de Madrid se propagó rápidamente a España y América.

3. El Padre fray Gerardo Beccaro, que después de levantar, con la aprobación y bendición de Léon XIII, la Iglesia de *Corpus Domini*, en ella fundó la santa *Liga Eucarística* que cuenta con cerca de cuatro millones de asociados en todo el mundo.

4. Las carmelitas descalzas de Granada, que acaban de fundar la Adoración Nocturna entre las religiosas de clausura.

***

Todo lo hasta aquí consignado, obra es de Santa Teresa Eucarística, a quien con razón podemos llamar así, porque eucarística aparece en sus fundaciones, ya que el mandato para comenzarla siempre lo recibía Teresa de Jesús de su Jesús de Teresa en el momento de la Comunión ; eucarística aparece al comentar tan a lo divino la oración del Padre nuestro ; eucarística aparece escribiendo sus exclamaciones y poesías ; eucarística aparece cuando llora la destrucción por los protestantes de tantas iglesias donde recibía culto Jesus Sacramentado ; y eucarística, enfin, cuando se alegra y da gracias a Dios por cada iglesia de su Reforma que se

abre al culto, pues con esto « ya hay una iglesia más, como la Santa decía, donde reciba culto y adoración el Santísimo Sacramento del Altar.

Nadie le adoró con tanta fe, nadie le recibió con tanto amor y humildad, ni supo darle gracias tan rendidas, después de recibido, como la Santa, que llamaba a este tiempo de la acción de gracias « la hora de negociar con Dios ». Nadie, en fin, enseñó todo esto a los demás con tanta persuasión, unción y gracia como nuestra Santa, à quien con razón que nos sobra podemos llamar, y a boca llena en adelante Santa Teresa Eucarística o la doctora de la Eucaristía.

VII. *Influencia de Santa Teresa en la sociedad por este su amor a la Eucaristía.* — Por ser así Santa Teresa, por ser tan amante y devota de este misterio de fe y de amor, por ser con toda propiedad la Santa de la Eucaristía o Santa Teresa Eucarística, es por lo que ella sola es la poseedora del secreto de conmover los pueblos y levantar las muchedumbres, como se está verificando ahora en las peregrinaciones que, con motivo del Tercer Centenario de su Beatificación, han tenido lugar en Avila y Alba de Tormes con la bendición y aprobación del Papa, de Nuestro Reverendísimo Padre General y de las Señores Obispos españoles, y en las que los iniciadores, después de los Carmelitas Descalzos, principalmente el Fr. Miquel de la Sagrada Familia, ha sido toda la grandeza y aristocracia española.

Y como en estos tiempos dicen tanto y hablan tan alto los números, he aqui el de peregrinaciones y el de concurrentes a ellas, que en dos meses escasos han tenido lugar junto al sepulcro y cuna de la Santa en Alba y Avila :

Peregrinaciones Madrileñas. — 1. a Avila y Alba, 300 peregrinos ; 2. a Avila y Alba, 400 ; 3. a Avila solamente, 800 ; 4. a Avila y Alba a la que se unieron las hijas de Maria en corporación, 1 600.

Más peregrinaciones teresianas. — Peregrinación Vascongada, 400 peregrinos ; de Valencia, 1 800 ; de Zaragoza, 100 ; de Sevilla, 250 ; de Extremadura, 500 ; de varios pueblos de Avila, 3 000.

Nada diremos de la calidad de los peregrinos por ser incontable la lista de Marqueses, Condes y Duques que en dichas peregrinaciones han figurado al lado de los obreros y gente sencilla del pueblo. Pero no dejaré de consignar la estupefacción producida

por la presencia del Eminentísimo Señor Cardenal Almaraz en la estación del Mediodía en Madrid al descender del tren con su escogida y entusiasta peregrinación sevillana entre vivas y aclamaciones a la Santa de las grandes empresas, al Serafín encendido en los amores eucarísticos, a la sin par Teresa de Jesús.

Estas peregrinaciones, que tantos alientos infunden en el noble pecho español, comenzarán por la de las juventudes españolas, que promete ser nutrida y grandiosa, allá para el próximo octubre.

De todo lo expuesto en la presente memoria surge una conclusion harto práctica y es como sigue :

« Conviene fomentar la divulgación de las doctrinas eucarísticas de la Mística Doctora Santa Teresa de Jesús, sobre todo en este tercer Centenario de su Beatificación. »

Conclusion que, en su alta prudencia, sabiduria y piedad, no dudo hará suya el XXV Congreso Eucarístico Internacional de Lourdes, y muy principalmente la Seccion Española, para con ella dar un toque de atención a la piedad cristiana de todo el mundo, a fin de que sean más cada dia las almas que reciban, visiten y honren al Santisimo Sacramento del Altar. Así sea.

Fundamento doctrinal y relaciones entre el Reino de Cristo y el Reino de la Inmaculada

POR EL R. P. Fr. ANDRÉS OCERIN-JAUREGUI
Vicario general de los Padres Franciscanos en Espana.

In commendando Christum, malo excedere quam deficere a laude sibi debita. (Escotus, III. 13, q. 2.)

En el *Programa de Estudios* para el XXV Congreso Eucarístico Internacional, que se celebrará en el milagroso Santuario de Ntra. Sra. de Lourdes de 22 a 26 de julio de 1914, en el Tema VI de Asambleas generales dice la primera proposición : *Fundamento doctrinal y relaciones entre el Reino de Cristo y el Reino de la Inmaculada.*

Estas relaciones de la realeza de Jesús y de María se manifiestan en toda la creación ; pero las concretaremos principalmente a Cristo

Hostia y al misterio de la Inmaculada, porque en Lourdes la multitud de fieles que se postra ante la Virgen María, espera a Jesús Sacramentado para acompañarle en la visita que hace a los enfermos y a todos los necesitados. De este modo unen a Jesús con su Santísima Madre, y si la Reina de los cielos y tierra dijo : *Yo soy la Inmaculada Concepción,* su Santísimo Hijo le dice con sus obras : *Yo soy el Verbo encarnado en tus entrañas y Rey legítimo de todo el orden natural y sobrenatural.* De donde resulta que son inseparables el Rey y la Reina del Universo, porque son tambien inseparables la Madre y el Hijo, puesto que *caro Christi est caro Mariae.*

Deseamos, pues, hacer muy breves reflexiones sobre el Fundamento doctrinal y las relaciones entre el Reino de Cristo y el Reino de la Inmaculada, a fin de que los fieles acudan cada vez con más confianza a Jesús y María y canten las grandezas de su realeza.

I. — Realeza de Jesucristo.

De la divinidad de Jesucristo se infiere su realeza sobre todas las cosas ; pero no es nuestro objeto detenernos en este punto ; consideramos como un axioma esta verdad, y sin aducir argumento alguno para demostrarla, acudiremos a lo que nos dice el corazón iluminado por la razón natural y por la tradición.

En efecto, el corazón pide que en el conjunto admirable de seres que constituye el universo se dé la primacía al más perfecto. Igualmente nos dicta la razón que cuando Dios se propone un fin ha de emplear el medio más adecuado y seguro para alcanzarle. Y pues Dios ha creado para hacerse amar, debía, desde luego y ante todo elegirse un corazón cuyo amor fuese digno de Sí, un corazón que no pudiese jamás separarse de El ; esto parece que lo exige la razón.

El corazón y la razón a una, piden que Jesucristo, objeto de la voluntad divina antes que todas las cosas, sea el centro y el fin de la créación.

Pero esto no obstante, como *los juicios* de Dios *son incomprensibles y sus vias investigables* (*Rom.*, xi, 33), la inteligencia infinita puede tener razones que traspasen, sin esfuerzo, los estrechos horizontes de las conveniencias creadas. A ella sola pertenecen

los motivos de sus operaciones. Si ha juzgado conveniente revelárnoslos, nuestro deber es adorarlos y aceptarlos con reconocimiento.

Oigamos, pues, a la tradición, eco fidelísimo de la palabra de Dios. La tradición ve en Cristo el fundamento de la creación. « Cuando se trata de edificar un palacio, dice San Cirilo de Alejandría, el arquitecto, para preservarse de cualquier accidente que pudiera sobrevenir en semejantes casos, comienza por abrir hondos cimientos ; prepara a su trabajo una base inconmovible, y de esta suerte, si algún vicio de ejecución hace defectuosa la primera fábrica, podrá levantar un segundo palacio sobre las bases primitivas perfectamente consolidadas y firmes. De este modo ha obrado el Creador del universo al establecer a Cristo como fundamento de nuestra salud eterna ; nosotros hemos podido ser reedificados sobre el mismo fundamento, Jesucristo. Así, pues, en los consejos divinos y según el plan del Padre, Cristo ha sido puesto por fundamento antes de todos los siglos ; la obra se ha ejecutado en su tiempo ; y por exigirlo imperiosamente la necesidad, hemos sido restaurados en Cristo al realizarse su aparición sobre la tierra, nosotros que teníamos, desde toda la eternidad, a Cristo por fundamento de nuestra salud. »

La tradición nos muestra en Jesucristo el modelo de Adán. « Recojámonos, dice Tertuliano, sigamos con la mirada de nuestra alma los movimientos de la mano de Dios, su pensamiento, su consejo, su providencia y sobre todo su amor. Contemplemos a Dios absorto por completo en cada uno de los rasgos y líneas de la forma humana. El limo de la tierra bajo la mano de Dios, si asi puede decirse, está bastante honrado con su contacto. Un mandato habia bastado para sacar de la nada a las criaturas destinadas al servicio del hombre. Como siervas que eran acudían a la voz y a cumplimentar las órdenes ; pero para que el hombre, su futuro señor, tuviese derecho a reinar sobre ellas, debía ser formado por la mano de Dios : tan grande era esa obra que iba a salir del limo de la tierra ; cada trazo, cada línea del divino Artista que aparecía en aquella vil materia traía a la memoria la imagen de Cristo que había un dia de nacer hombre. »

Estas palabras de los Proverbios : *El Señor me ha creado al principio de sus caminos* (cap. VIII, 22), han llegado a ser célebres,

por el abuso detestable que de ellas hicieron los arrianos, obstinados en sostener que el Verbo ha sido creado. Pero Dios, que sabe sacar bien del mal, tomó ocasión de las mismas, para hacer brillar ante nosotros, con los más vivos y penetrantes fulgores, la primacía de Cristo. Y he aquí que los Santos Padres de la Iglesia que combatieron dicha herejía han afirmado todos, sin excepción alguna, que Jesucristo ocupa en el plan divino el primer lugar, el que hemos indicado.

« Si la Sabiduria es el Verbo de Dios, dice San Cirilo de Alejandría, y si ella *se ha edificado una morada* (*Prov.*, IX, 1), debemos nosotros investigar cuál es el sentido de aquellas palabras : *El Señor me ha creado.* Quien habla aqui es Cristo, Cristo que se supone ya nacido y hecho hombre. De Jesucristo, en cuanto hombre, podemos decir sin injuria, ni blasfemia, que ha sido creado. La morada que levanta para Sí la Sabiduría, es ese cuerpo formado en el seno purísimo de la Santísima Virgen, y, en el cual; según las palabras de San Pablo, *se ha dignado habitar corporalmente la plenitud de la divinidad* (*Col.*, II, 9). Es el Verbo hecho carne a quien las Santas Escrituras aplican estas palabras : *El Señor me ha creado al principio de sus caminos.*

Oigamos a San Dídimo de Alejandría sobre estas palabras de San Pablo : *El Hijo amadídisimo* (del Padre) *que es el Primogénto de toda criatura* (*Col.* I, 15), y habremos oido la vez de toda la tradición sobre la primacia de Cristo. « Es llamado Hijo único porque no tiene hermanos que participen de su naturaleza ; es llamado el Primogénito de las criaturas, no porque haya sido creado antes de toda criatura, pues entonces hubiera sido el primer creado, sino porque en la *presciencia* divina ha nacido de la Virgen Maria antes que toda otra criatura. » (Lib. III, *De Trinit.*, cap. IV.)

Jesucristo es, pues, el primer objeto de la voluntad creadora y, por consiguiente, del decreto divino ; asi lo proclama y canta la tradición. *Todo ha sido hecho por causa de El*, como lo afirma San Pablo en su carta a los fieles Colosenses (Cap. I, 15.)

Oigamos a San Sinesio, obispo de Tolemaida ; en él oiremos a todos los escritores eclesiásticos que han comentado las palabras de San Pablo : « Por Ti, oh Cristo, el sol, manantial inagotable de luz, sigue su curso sembrando de alegría los espacios hasta

perderse en el horizonte ; por Ti la luna en su crecimiento disipa las tinieblas de la noche ; a Ti se deben los frutos de la tierra. » (*P. G.*, t. XXXVI.)

Dios ha hablado, pues, y la voz imponente de los siglos, eco fiel de la palabra divina, nos repite y predica la primacia de Cristo y su dignidad real.

II. — Como se verifico esta realeza en Cristo. Participacion de esta realeza en la Virgen inmaculada.

Si penetramos con la consideración en el orden de los seres inteligentes y capaces de amar a Dios, encontraremos en lo más alto de esta escala maravillosa que une lo humano con lo divino, primeramente el Corazón del Hombre-Dios, despues, en sentido descendente, el Corazón inmaculado de su Madre virginal. Más abajo se ofrecen seguidamente a nuestra admiración San Miguel, con las innumerables cohortes que componen las milicias celestiales, y los grandes santos que han ilustrado a la humanidad con su doctrina y sus hermosos ejemplos de virtud y perfección.

Veamos ahora en qué manantial de amor ha querido Dios satisfacer con preferencia ese deseo de ser amado. ¿ Cuál es el corazón en que ha venido a descansar primeramente su mirada, cautivado por su soberana belleza ? ¿ Ha obrado, por ventura, al estilo de los hombres que fluctúan y titubean sobre el camino que han de seguir o en la elección de los medios, haciendo diversas tentativas antes de llegar al fin ? ¿ O bien, a semejanza del artista que a medida que van apareciendo los primeros productos de su portentoso cerebro, ve tomar relieve y afianzarse e imponerse su arte ? Más claro, ha recorrido Dios al corazón de su Cristo solamente en último término, despues de las lamentables ruinas que presenció su sabiduria infinita en las regiones de lo eterno, y cuando vió que gran número de corazones cerraban ingratos la puerta al llamamiento reiterado de su amor ?

No es creible que así obrara. Si el Todopoderoso pronunció su palabra creadora para hallar fuera de Si corazones capaces de amarle, ¿ quién no ve que debió comenzar su obra por el más perfecto, por el más amante de todos los corazones, por el Corazón sacratisimo de Su Hijo.

Así, pues, segun nuestra manera de entender, antes de que esa Palabra única resonara en los espacios inmensos de la eternidad, todas las naturalezas que yacian en los senos de la mera posibilidad estaban como pendientes de las miradas de la santísima Trinidad, solicitando el privilegio de la elección divina.

Mas Dios ha determinado no hacer brotar ese manantial de amor, tan deseado, de una mera criatura, pobre y mezquina de suyo cuando está sola, entregada a si misma, a su propia personalidad impotente ; y llena de imperfecciones ; y en el consejo de la augusta Trinidad decreta que la segunda Persona, el Verbo se una a la naturaleza humana ; desde entonces la inteligencia y la voluntad de ese nuevo ser humano que el Verbo ha asumido, comunicándole su personalidad divina, serán la fuente, el manantial del conocimiento más perfecto, del amor más intenso que se pueden concebir fuera de Dios, al mismo tiempo que serán levantadas esas facultades a participar de la felicidad de la Trinidad beatísima en la medida que es dable a la criatura beber hasta saciarse en los torrentes de las delicias infinitas.

Pero ¿ dónde se llevará a cabo esa unión hipostática ? La Sabiduria ha ordenado que el Verbo tome carne en el seno de una Virgen.

Todas las mujeres que entran en el número de los posibles están, digámoslo asi, esperando que Dios se incline hacia alguna de ellas para hacer la elección que tiene meditada. Pero esta recae en María ; ella será, pues, Madre de Dios sin dejar por eso de ser Virgen, y amará a su Hijo con la intensidad con que una Madre como ella es capaz de amar al fruto de sus entrañas, obra del Espíritu de toda santidad y mediante el amor creado de su Hijo y juntamente con ese amor, amará a Dios, primer principio de todas las cosas.

El Verbo se hará hombre ; se encarnará en el seno de una Virgen, y ésta Virgen será Maria : tal es el *primer decreto*.

Y ved ya como triunfa Dios en sus designios sapientísimos. Su deseo de ser amado se realiza por modo maravilloso, y por igual modo queda satisfecha esa tendencia a comunicarse inherente a su bondad.

Mas el amor ¿ conoce por ventura el reposo ? ¿ No le impulsan dulcemente a la acción, sin consentirle treguas que resfríen su llama, esas aspiraciones férvidas, ardientes, esas inquietantes ansias

de ver siempre más amado al que forma el objeto de sus pensamientos y da vida a las afecciones que brotan allá dentro ? ! Ah ! Si el amor es la herida del corazón, esos sentimientos hacia el amado que le ocupan por completo y constituyen una imperiosa necesidad son, a su vez, su herida y delicioso tormento.

Apenas es decretada la creación de Cristo, Dios pone en El todas sus complacencias, y su amor siente una especie de necesidad de ver multiplicarse los corazones al rededor de su Hijo dilectísimo, y que llegan de todas partes en legiones innúmeras a testimoniarle su afección profunda ; que se adhieren a El y le reconocen por su Rey y mediador a fin de que se tornen por esa via única que es Cristo, al primer principio.

Pero esa mirada de la Santísima Trinidad se detiene también en María con singular y señaladísima complacencia. Las riquezas de gracias y bienes celestiales que con prodigalidad verdaderamente divina derramará el Señor sobre el alma de esa privilegiada criatura, la embellecerán hasta tal pulto que llega a provocar su incomparable belleza el amor de las tres divinas Personas, las cuales no solamente aman a la Inmaculada Virgen, sino que desean que la Madre de Dios sea en unión con Cristo, aunque secundariamente y con cierta subordinación de inferioridad a El, el *centro de los corazones* y el objeto del amor universal.

Por su parte, el amor humano de Jesucristo no se contenta con descansar en el gozo y fruición de Dios. Porque lleva impreso ese carácter particular que distingue el amor de Dios, del cual no es aquel más que una emanación ; no solo ama a su Padre con todo el ardor de que es capaz, sino que se siente torturado El tambien — ¡ oh martirio de inefable suavidad ! — se siente torturado del deseo de verle rodeado de corazones amantes.

La Virgen sin mancilla obra asimismo, ejerce su acción sobre el corazón del Creador. ¿ No está todo patente a las miradas del Eterno ? El ve, pues, el amor intensísimo de que será objeto por arte de esta su predilecta Hija ; no se le oculta el celo que la devorará por la gloria de su Hijo y de su Dios, por eso, para honrar y sublimar a su Madre, será su voluntad que este amor tenga real y verdadera influencia sobre el acto productor de las diversas criaturas que han de aparecer al sonar el gran *fiat* de la creación.

De modo que la causa integral de ese acto hemos de buscarla,

pues allí se encuentra, en el deseo de Dios de glorificar a Jesucristo y a su Madre, y en el que anima a Cristo y a María de glorificar a Dios.

Dios Padre preve los deseos de su Hijo que anhela corazones que rindan a su Padre el tributo de su amor ; quedarán satisfechos sus deseos, y esos corazones le serán concedidos, pero servirán al mismo tiempo para formar a Cristo y a su Madre una corte de honor y de gloria : *Pídeme y yo te daré en herencia las naciones* (*Sal.*, 8).

Y Jesucristo pide ángeles a las legiones sin número de espíritus que aparecerán en la región del cielo, hombres a las generaciones que se sucederán a través de los siglos sobre la superficie de la tierra como las olas en la vasta extensión del océano. Todas esas criaturas, hechas en atención a Jesucristo y para Jesucristo, serán perfectas más o menos, según que amen a Jesucristo y a su Madre, y en la medida en que con Cristo y por Cristo amen a Dios. El amor que sientan por Dios será, pues, la medida de su perfección durante la prueba que han de sufrir, y la de su felicidad durante la eternidad. He ahí el *segundo decreto*.

El pecado, como dice el autor de *Jesucristo Rey de la Creación*, del cual, copiamos estos pensamientos, sembrará el desorden en la creación. A los ángeles se les prescribirá la adoración del Hombre-Dios y el reconocimiento de la soberanía de María sobre todas la jerarquías celestiales. Unos, permanecerán fieles, le adorarán y le amarán ; otros se rebelarán contra el mandato, arrastrados por el más brillante de los espíritus. Lucifer ambicionará para si la unión hipostática, y encendido su propio corazón en odio contra Jesucristo, vendrá a ser homicida desde el principio. (*Joan.*, VIII, 44.) En esta lucha gigantesca cada uno de los espíritus tendrá plena y absoluta libertad para elegir la bandera bajo la cual ha de combatir, y al final de la prueba será confirmado para siempre en los sentimientos que hayán animado su corazón en el momento supremo y decisivo.

Los estragos del pecado serán más lamentables aún en la pobre humanidad, pues la transgresión de Adán acarreará la ruina de toda su posteridad, envolviendola en su suerte. Su fidelidad al mandato divino hubiera asegurado a su descendencia los dones maravillosos de la inocencia con que él se hallaba enriquecido.

El pecado le despoja de ellos, y de allí en adelante no será ya dado al hombre conocer y amar sobrenaturalmente a Dios en la tierra, ni verle y gozar de El en las mansiones venturosas del cielo. Es la sentencia que pronuncia la justicia irritada del Creador. Pero, afortunadamente, la misericordia es también un atributo divino, y ¿ como no habia de moverse a compasión el bondadoso corazón de Cristo a vista de una tan tremenda desgracia ? No, no quiere que sean privados para siempre del reino de la dicha sempiterna los que ha asociado para Si pidiéndolos por hermanos.

Pero es todavia más fuerte que ese sentimiento de compasión, tan en armonía con nuestro natural, y anterior a ese sentimiento, que nos parece el primer latido de su corazón, la pena, el dolor que experimenta al ver a su Padre privado de ese amor que El habia querido asegurarle de parte de las generaciones todas y de cada hombre en particular. Si Cristo ha solicitado, ha pedido al Padre criaturas inteligentes, capaces, por lo tanto, de amar, era con el designio de que Aquel fuera amado. Si Jesucristo solicita y obtiene el rescate de la humanidad culpable, es, ante todo, para asegurar a su Padre ese amor, del que es tan celoso. — Y Jesucristo hace el sacrificio de la vida de triunfo que le estaba reservada en el seno de la creación y abraza voluntaria y libremente las humillaciones de la Cruz, aceptando el sacrificio de Redentor del mundo.

Dios se da por satisfecho y admite el sacrificio. ¿ No es tan grande para el Padre como para el Hijo ? Por eso se dirá con muchísima razón : *Dios ha amado de tal modo al mundo, que le ha dado su Hijo único.* (*Joan.*, III, 16.) He ahí el *tercer decreto.*

Los ángeles y los hombres son, pues, llamados a participar de la vida de Jesucristo. Recibiéndolo todo de su plenitud, tendrán por deber único a Dios, por Cristo y con Cristo.

Pero el amor es fecundo. En Dios ese amor solicita la Redención ; en Cristo le mueve a pedir la creación de los ángeles y de los hombres, y asegura la Redención.

¿ Qué hará el amor en las simples y meras criaturas ? Excitará, avivará fuertemente la llama del celo. Ya no será posible que una criatura ame a Dios con amor desinteresado y sincero sin sentir despertarse en su seno el deseo de ver compartir su amor a todos los corazones, deseo que será el tormento que marque los grados del amor, y toda criatura hallará el medio de realizarle. Es el que

crea y forma al apóstol ; el que anima al contemplativo y le hace consumirse en el fuego sagrado de la oración y de las austeridades, por la salud y satisfacción de las almas ; el que inspira al cristiano, que vive en medio del tráfago y ruido del mundo, esas industrias santas de la caridad, para ayudar a las almas a marchar presurosas por el camino del cielo.

La vida tiende a difundirse, es una exigencia de su misma naturaleza la expansión, y la fecundidad del amor en las almas se muestra por obras del celo y de caridad.

Si no todos no viven y mueren en el amor, si no llegan todos a tocar esas sublimes cumbres donde el corazón descansa en la felicidad suprema del amor, todos son llamados a ella, y a cada uno se ofrecen los medios necesarios para asegurarse su eterna dicha.

La vida de los ángeles y de los hombres, en conjunto y en particular, estaba patente a Dios, pendiente de su mirada y lo estaba en toda su realidad, como habia de ser, con la subordinación y dependencia de Cristo, con el ejercicio omnímodo de la libertad, con las relaciones mútuas y las diversas influencias entre unas y otras de esas criaturas ; lo estaba, en fin, con la eternidad, que será el justo salario de las obras de cada uno, cuando el Altísimo dió su *cuarto decreto.*

Ahora bien ; Dios no dijo más que una sola palabra, y todo ese inmenso cúmulo de seres creados es el resultado, la expresión magnifica de esa palabra. En ella estaba comprendida la Encarnación, que responde al deseo de la santísima Trinidad de ser amada por nuevos corazones hechura de su bondad ; la creación de los ángeles y de los hombres, que responde al deseo de Dios de ver a su Cristo glorificado por los hombres y los ángeles, asi como al deseo de Cristo de ver a su Padre conocido y amado por esas mismas criaturas, la bienaventuranza y felicidad eterna de los seres inteligentes propocionada al mérito de su fidelidad al gran deber de amar a Dios.

Y así es como triunfa el amor en el cielo y en la tierra ; él lo domina todo y dirige todos los acontecimientos.

Tal es el plan divino, No se puede negar que Cristo figura en él con un esplendor sin igual, y aparece revestido de toda la magnificencia de un rey incomparable, cuyo poder no tiene limites,

pues El es el centro de la creación y el fin de la misma, ya que todo ha sido hecho en atención y mirando a El.

En adelante el títulò de *Rey* que daremos a Cristo significará que toda la creación ha sido hecha por causa de El.

III. — Consecuencias de esta realeza en honor de Maria inmaculada.

Ha llegado el momento supremo de fallar en la causa de María Inmaculada, y por su órgano infalible, el Pontífice de Roma, se dispone a proclamar purísima y libre de toda mancha la concepción de esta Virgen de las vírgenes ; pero antes se recoge y concentra, meditando la transcendencia de semejante acto, y embebida toda en los más familiares coloquios con la divinidad, trata de indagar y descubrir los secretos misteriosos del gran Rey. Ahora bién ; en los preliminares de ese acto solemne, el Vicario de Jesucristo confiará a nuestra piedad una palabra que será para nosotros un rayo de luz de inestimable precio. ¿ Y cuál es esa palabra reveladora ? Vedla aqui : *María ha sido objeto de un mismo decreto con Cristo* (Bula *Ineffabilis*) ¿ Qué quiere decir esto ? Quiere decir que la Encarnación del Verbo y la creación de María jamás han estado un solo momento separadas en la mente de Dios ; quiere decir que María, representación de Eva para con el nuevo Adán, Jesucristo, ha sido dada a Este como ayuda, al igual que la primera Eva al primer Adán ; quiere decir que desde ese momento ha entrado a la participación de todas las prerrogativas de Cristo en la medida que una nueva criatura puede participar de ellas.

Cristo es principio y fin de la creación, María es también *principio y fin* de la creación, aunque *secundario*. Meditemos por unos instantes siquiera esta verdad tan gloriosa para nuestra Madre celestial.

María es *principio de la creación*, es decir, que ha sido objeto de la voluntad divina antes que toda otra criatura. He aquí porque la Iglesia pone en sus labios las palabras que el profeta Rey en la Sabiduría encarnada : *El Señor me ha creado en el principio de sus caminos, antes de que comenzase a hacer cosa alguna.* (*Prov.*, VIII, 22.) He sido decretada desde la eternidad, con prelación a la aparición del mundo. Más aún : Ella ha precedido en la mente divina al serafín más encumbrado.

¿ Cuáles serán las consecuencias de esta verdad ? Enumerémoslas brevemente.

Objeto de la voluntad y de los decretos del Eterno, antes que Adán, María no depende de nuestro primer padre en la posesión de los dones y de las gracias que Dios le destina, y esos dones y esas gracias las hallaremos en María tan perfectas al menos como en Adán.

María será, pues, concebida en la inocencia como Adán fué creado sin pecado. No solamente no incurre en el pecado original, sino que no puede incurrir en él, al modo que Adán no podia ser librado por los vínculos del pecado original. María, como Adán, de estar sujeta a algún pecado, estaria al alcance de los dardos de un pecado personal.

La concupiscencia, esto es, la inclinación natural del apetito sensitivo que se adelanta a la razón y la arrastra a los bienes sensibles de una manera desordenada, es una consecuencia del pecado según enseña el Concilio de Trento, y nos lleva a él. Esa concupiscencia debia estar muy lejos de María. En la Reina del cielo, lo mismo que en Adán durante el periodo de su inocencia, subsistia la inclinación natural a los bienes sensibles, pero era racional y obediente en absoluto a la parte superior, con quien formaba un todo armónico ; constituía para el hombre un poderoso medio de acción.

En el estado actual nuestra inteligencia está bajo la presión de los sentidos, de los cuales depende para la elaboración de sus operaciones. Pero eso es en castigo del primer pecado. En el estado de inocencia, el alma tenía en si misma una vida intensa, con absoluta independencia de los sentidos. Esa vida con sus operaciones maravillosas y nunca interrumpidas, la hallamos en María desde el instante de su concepción, sin que se suspendiera un momento su prodigiosa actividad, ni aún es ese espacio de tiempo en que el sueño corta en nosotros la corriente de toda energía intelectual. Desde su concepción hasta su muerte María ha multiplicado, pues, los actos en su alma, sin la menor interrupción. Y siendo esto asi, ¡ oh qué maravillas de santidad y de perfección no habrá acumulado en los largos años de su preciosa existencia !

Finalmente, la corrupción del cuerpo en el sepulcro era un nuevo castigo impuesto por Dios a Adán, a causa del su pecado. En María,

empero, no pudo obrar el pecado ni debían dejarse sentir sus consecuencias, porque fué pura desde su primer instante ; de ahí que su santísimo cuerpo haya escapado, como el de su Hijo, a los estragos de la muerte ; para corroborar lo cual la Iglesia ha establecido una fiesta en honor de su Asuncion gloriosa.

Maria es *principio de la creación*, es decir, que ha influido, bajo cierto aspecto y hasta cierto punto, en la creación entera. ¿ De qué modo ? Dios arrobado de amor, si se me permite hablar así, por Jesucristo y por su Madre, ha derramado sobre Ellos todo el tesoro de sus gracias ; los dones con que los ha enriquecido y el reino que les ha entregado son de tal calidad que sólo se pueden medir tomando como medida ese amor inmenso y sin límites que siente hacia Ellos. En la creación de los ángeles y de los hombres, Dios no tuvo más fin, como ya hemos visto, que formar una corte de honor y de gloria encargada de servir, glorificar y amar a Cristo y su santísima Madre.

Y ¿ cómo ha influido María en la creación ?

No hay más que una gracia puramente gratuita, que es, según nos enseñan los teólogos, de más significacion y fuerza : la de la Encarnación (S. Tomas, S. Buenaventura, Escoto, etc.). Todas las gracias que constituyen el orden sobrenatural nos han sido merecidas por Cristo. Pero como el orden natural es para el sobrenatural, habremos de decir que todos los dones concedidos a los ángeles y a los hombres tienen su origen y su razón de ser en Cristo, ¿ Y no tendrá su Madre la Virgen Maria una misión particular en la distribución de sus dones ? La Iglesia la proclama medianera entre Dios y los hombres, distribuidora de las gracias, y llega hasta aplicarla, por medio de sus doctores, el hermoso dictado de *omnipotencia suplicante*.

¿ Qué quiere decir eso ? Quiere decir que los deseos de su corazón maternal son hoy la medida de las gracias que actualmente se distribuyen en todo el universo ; y los sentimientos amorosos de ese corazón lleno de bondad, previstos y contemplados por el Eterno en su mente divina, fueron la medida de los dones de naturaleza y gracia otergadas a los ángeles, asi como a los que precedieron a su venida al mundo. Cristo lo ha merecido todo, y Maria distribuye y da de esos dones que su Hijo ha merecido y ganado, cuanto quiere, a quien quiere, y como quiere y cuando quiere. Si esto es

así, como realmente lo es, ¿ no se podrá decir en rigor de verdad que Ella es *principio de la creación ?*

María es *fin de la creación*, o lo que es lo mismo, todo ha sido creado para María. *Todo es Vuestro*, decia el Apostol dirigiéndose a los fieles de la primitiva Iglesia, *y vosotros sois de Cristo.* (*I ad Cor.*, II, 23.) Pero María es inseparable de su divino Hijo ; luego si Jesucristo es nuestro *fin principal*, su Madre será el *fin secundario.* ¡ Qué divinamente hermoso es, pues, el reino que Dios ha preparado a su Hija predilecta ! Reina de todos los mundos, desde las inaccesibles alturas de su trono de gloria pasea su dulcísima mirada sobre las jerarquías ángelicas y sobre las generaciones humanas que se van sucediendo en la carrera de los siglos, y extremecida por el sentimiento de la gratitud más profunda, deja escapar de su labios este himno que encierra las maravillas obradas en Ella por el poder divino : *Yo salí de la boca del Altísimo engendrada primero que ninguna criatura : Yo hice que naciese en los cielos la luz que nunca falta, y como niebla cubrí toda la tierra : Yo habité en las alturas... y estuve en toda la tierra : y en todo pueblo, y en toda gente tuve la primacía.* (*Eccl.*, XXIV, 5.)

La realeza de María es gloriosa por la extensión de su imperio, pues abraza la creación entera ; pero ¿ no lo es quizá todavia más por la multiplicidad y la importancia transcedental de sus derechos ? Guardada la debida proporcion, sus derechos son los de Cristo.

María es *fin de la creación*, es decir que, es más amada de Dios que todas las criaturas juntas. Todo lo que Dios hace para María es a sus ojos muy inferior a María. ¿ Cuál será la conclusión de esta verdad ? El amor que Dios siente por la criatura es la medida de sus dones. María, en el momento de su concepción, es más amada de Dios que el conjunto de las demás criaturas ; las gracias comunicadas a los ángeles y a los hombres, los méritos acumulados por los espíritus celestiales y los santos se hallan reunidos en el alma de María, en el primer instante de su asistencia, por una dignación de la bondad divina que quiso mostrarse con Ella soberanamente magnífica. Y ved el tesoro inmenso que María debía hacer fructificar ; así que, la santidad, en lo que ha tenido o tendrá de más elevado en las demás criaturas, será para María como el punto de partida de sus ascensiones hacia Dios.

¡ Oh maravilla de la liberalidad divina ! ¡ Oh grandeza de la misericordia de Dios !

María es *fin de la creación ;* mas ¿ no es esto decir que la debemos amar con un amor particular, correspondiente a sus prerrogativas excelsas y a su santidad, que casi toca las fronteras de lo infinito ?

El amor de Dios debe ocupar, es claro, el primer lugar en nuestro corazón, anteponiéndole a todo otro amor, incluso al amor de nosotros mismos, puesto que Dios es el Bien soberano y nuestro último fin, y cada una de estas razones impone un amor sumo.

María ha sido elevada a la dignidad de *fin secundario ;* ¿ no deberá, pues, revestir ese mismo carácter el amor que tan alta dignidad reclama ? Asi parece dictarlo el buen sentido y la razón.

IV. — Relaciones del reinado de Jesus y Maria en el Santisimo Sacramento.

Es evidente que, siendo inseparables la maternidad de María y la filiación de Jesucristo, por necesidad tienen que encerrarse en un mismo dogma la Eucaristia y María Inmaculada. Partiendo, pues, del principio inconcuso de que la causa eficiente de la Carne y de la Sangre de Jesucristo fué María Santísima, se ve con entera claridad cuan verdadera es aquella acerción de los teólogos, de que Jesucristo ha venido al mundo por medio de María, formando asi la Madre de Dios parte integrante en el plan de la Redención. Y a fin que comprendieran los mortales los derechos intrínsecos de la Maternidad divina y la parte que tenia María Inmaculada en nuestro remedio, el Verbo divino no quiso encarnarse en las entrañas de la Virgen sin que esta diese su consentimiento. Por consiguiente, si hubo Encarnación, debido es al consentimiento de María ; si existe la Eucaristía, es decir, este Sacramento, renovación continua de la Encarnación, debido es también al consentimiento de María, pues lo que realmente se contiene en el Sacramento del Altar en virtud de la consagración, es, sin duda alguna, el mismo Jesús en persona con la carne y sangre de la Virgen Madre. Confirma esto mismo el autor de *Assumptione Mariæ*, que se halla en las obras de San Agustin, cuando dice : *Caro Jesu, caro est Mariæ*, sin que obste para esto el que ahora se halle revestida de la impasi-

bilidad y demás dotes de gloria, pues conserva la misma naturaleza que tenia antes de su gloriosa resurrección, conforme dijo El mismo a sus Apóstoles : *Videte manus meas et pedes meos, quia ego ipse sum.* (*S. Luc.*, XXIV, 39.)

De todo esto se infiere que María Santísima merece ser honrada como primer tabernáculo del Santísimo Sacramento, como su primer sagrario, como su primer viril, como su primera custodia, porque solo en Ella tuvo el Verbo divino *dignum habitaculum*, aquella digna morada que convenia a su excelsa Majestad. En ninguna otra de las custodias labradas por los artistas de la tierra y costeadas con los tesoros de los poderosos magnates reposó y estuvo tan dignamente alojada la Santísima Humanidad de Cristo, como en esta que labraron y embellecieron para tan alto uso el poder, la sabiduria y el amor de las tres divinas Personas.

En ningun altar o templo del mundo se dió a la Carne y Sangre del Hombre-Dios la adoración fervorosa, el culto incesante, el *laus perennis* o continuo homenaje, que se le tributó en el templo y altar enteramente celestiales que su Madre Virgen le tenía preparados desde su Concepción Inmaculada.

Ampliando la precedente argumentación, esto es, que Jesús vino al mundo por medio de María, podemos afirmar sin vacilacíon de ningún género ser ortodoxa la proposición que dice, que es voluntad de Dios que vayamos a El por medio de María y que cuanto este divino Redentor hace en su Iglesia es por mediación de su divina Madre y nada sin Ella. Y ¿ quién no ve cuan conforme sea a la razón esta consoladora doctrina, teniendo presente aquel hermoso principio del venerable Escoto, *Quod excellentius, tribuendum est Virgini*, que lo más grandioso y excelente debemos atribuir a la Virgen, siempre que no se oponga a ello la sagrada Escritura y la autoridad de la Iglesia ? Esta Maternidad espiritual de María Santísima, es decir, que es voluntad de Dios que todas las gracias pasen por Maria, sostiénela expresamente San Bernardo con esta palabras : *Deus totum nos habere voluit per Mariam.* San Buenaventura y San Bernardino de Sena ponen esta doctrina como base de la devoción a la Madre de Dios. El eximio Suárez llama a esta sentencia opinión universal de la Iglesia católica ; San Leonardo de Porto Mauricio, doctrina comun de los Santos, y San Ligorio, comun sentir de teólogos y doctores.

Además de esto, tiene su fundamento esta doctrina en que el ser físico de Jesús es todo de María ; de lo que se deduce que la Virgen Inmaculada tiene cierto derecho a todas las gracias y dones que el Verbo divino nos consiguió en la Pasión y en todas las obras que realizó como *principium quo* con su Santísima Humanidad. Asi se comprenderá mejor la intervención directa que tuvo María en nuestra Redención y en todo lo que de Ella procede, como son las gracias sacramentales y de un modo particular las de la Eucaristía, pues en Ella se encierra aquel mismo cuerpo y aquella misma Sangre que Jesús recibió de las purísimas entrañas de su Santísima Madre.

Es muy conforme a la razón que Jesús haya confirmado y aún aumentado en el cielo el imperio y las demás prerrogativas de Madre que la concedió sobre la tierra. Y ¿ quién no sabe que nuestro adorable Jesús estuvo en todo y por todo sujeto a su Santísima Madre, y tuvo sus complacencias en obedecer sus mandatos y ordenaciones durante toda su permanencia en este mundo ? ¿ Pues porque no hemos de admitir esta misma dependencia y sumisión de Jesús a su purísima Madre en el Santísimo Sacramento del Altar ? Claro es que la Virgen Madre no es mayor que su Hijo ni es señora o dominadora en sentido riguroso y teológico ; pero ¿ quién duda que en el curso ordinario de la naturaleza el hijo debe obedecer, amar y reverenciar a su madre ? Jesús, pues, que guardó esta relación para con su Madre mientras vivió sobre la tierra, es indudable que la guarda tambien en la Eucaristía, resultando de aqui tan íntimas y estrechas relaciones entre la Virgen María y Jesús Sacramentado, que con razón podemos decir que María es dueña de este Sacramento, que por Ella existe esta prenda de la gloria y que Ella es la que allí manda e impera, realizándose con toda verdad aquel hermoso dicho de San Bernardino de Sena : *Toda criatura está sujeta a Dios ; pero a la Beatísima Virgen está sujeta toda criatura y también Dios.* Todo esto confirma el Santísimo Padre Pio X al aprobar e indulgenciar la bella invocación : *Domina nostra Sanctissimi Sacramenti, ora pro nobis.*

Un tercer argumento de conveniencia nos dará a conocer mejor las íntimas relaciones que existen entre la Virgen y Jesús en la Eucaristía. Ciertamente, el fin que el Verbo Humanado tuvo en la institución de este Sacramento, no fué otro que la manifestación

de su amor a la Iglesia militante, es decir, a los miserables mortales que peregrinan sobre la tierra. Ahora bien ; ¿ quien duda que Jesús amó a su Madre Santísima mucho más que a todos los hombres juntos y con más predilección que a todas las otras criaturas ? Luego debemos confesar que Jesucristo Nuestro Señor instituyó este divino Sacramento principalmente por amor a su purísima Madre.

Para mejor inteligencia de este argumento creo, serán de grande utilidad las siguientes profundas palabras de la clásica obra *Mística Ciudad de Dios* : « Me atrevo a decir del amor con que Cristo nuestro Salvador estimaba a su Madre Santísima y de lo que ella le obligaba, que sino le acompañara siempre estando con ella debajo de las especies consagradas, volviera el mismo Hijo de Dios de la diestra de su Padre al mundo para hacerle compañía el tiempo que vivió la Madre en la Iglesia. Y si para esto fuera necesario que los moradores de los cielos y sus cortesanos carecieran de la presencia y asistencia de la Humanidad santísima por aquel tiempo, estimara esto en menos que faltar a la compañía de su Madre. Y no es encarecimiento decir esto cuando todos hemos de confesar que en María purísima hallaba el Señor una correspondencia y linaje de amor más semejante al de su voluntad que en todos los bienaventurados juntos ; y con otro amor correspondiente le amaba Su Majestad a ella más que a todos. Si el pastor de la parábola evangélica dejó noventa y nueve ovejas para ir a buscar una sola que le faltaba, no hiciera novedad en el cielo que este divino Pastor Jesús dejara en él a todo el resto de los santos para descender a estar en compañia de aquella candidísima oveja, que le vistió de su misma naturaleza, le crió y alimentó con ella. Sin duda que los ojos de esta amada Esposa y Madre le obligaran a volar de las alturas y venir a la tierra a donde antes habia venido para ramedio de los hijos de Adan. Pero no fué necesario para esto desamparar el cielo, pues bajando sacramentado, satisfacía a su amor y al de la felícisima Madre, en cuyo corazón, como en su lecho, descansaba este verdadero Salomón, sin dejar la diestra de su eterno Padre. » (Parte II, lib. VII, cap. VIII.)

Por último el fin que Dios se propone en todas sus obras *ad extra* es su gloria extrínseca. De donde se deduce que Dios habia de instituir este Sacramento principalmente por aquellas personas que

debian glorificarle en él de una manera adecuada. Y ¿ quién duda que, despues de Jesús, fué María Santísima la que más perfectamente honró, glorificó y adoró al supremo Señor de cielos y tierra en este admirable Sacramento ? ¿ Por ventura todas las otras criaturas terrenas y celestiales podrán igualar a esta excelsa Señora en el culto y homenaje que tributó a Dios-Hostia ? Debemos, pues, afirmar como cosa convenientísima al último fin de todos los seres, que Dios puso en la Iglesia este gran Sacramento principalmente por su Santísima Madre. Esto mismo quedará plenamente confirmado con las siguientes palabras de la obra arriba citada : « En aquellos primeros años no tuvieron los Apóstoles ni disposición para guardar la Eucaristía sagrada, y asi la consumían toda el dia que celebraban. Sola María Santísima fué el templo y el sagrario en que por algunos años se conservó el Santísimo Sacramento para que no faltase de la Iglesia el Verbo humanado por ningún instante de tiempo, despues que subió a los cielos hasta el fin del mundo. Adoraba a Cristo Sacramentado en la Iglesia en nombre de toda ella, y mediante esta Señora la presencia que en ella tenía, estaba presente y unido por aquel modo al cuerpo místico de los fieles. Y sobre todo, hizo esta gran Señora Madre más feliz aquel siglo con tener sacramentado a su Hijo y Dios Verdadero, que estando como ahora en otras custodias y sagrarios, porque en el de María Santísima siempre fué adorado con suma reverencia y culto, y nunca fué ofendido, como lo es ahora en el templo. Tuvo en María con plenitud las delicias que deseó por eternos siglos por los hijos de los hombres, y ordenándose a este fin la asistencia perpetua de Cristo en su Iglesia, no la consiguió Su Majestad tan adecuadamente como estando sacramentado en el corazón de su purísima Madre. Ella era la esfera más legítima del divino amor, y como el elemento propio y el centro en que descansaba ; y todas las criaturas, fuera de María Santísima, eran en su comparación como extrañas, y en ellas no tenía su lugar y esfera aquel incendio de la divinidad que siempre arde en infiníta caridad. » (*Ibid.*)

Por todo lo dicho se ve que las íntimas y estrechas relaciones que, según el dogma, existen entre la Virgen María y la Eucaristía, no solo son relaciones de gracia, sino también de naturaleza entre la Madre y el Hijo, entre la Carne y la Sangre de Jesús Sacramentado y María Inmaculada.

Conclusion.

1. De lo dicho se infiere, que el Reinado de Jesús y de Maria es legítimo, tanto en el orden natural como sobrenatural, no solo por razón de dignidad o excelencia, *ratione dignitatis vel excellentiæ*, sino tambien *ratione originis vel causalitatis*. De este modo se estrecharn más y más los vínculos de amor entre Jesús y María y los hombres, porque las relaciones que existen entre sí no resultan accidentales y ocasionales, sino fundamentales e inseparables, puesto que Cristo y su Inmaculada Madre fueron los primeros predestinados en los consejos eternos, *uno eodemque decreto*. (Bula *Ineffabilis*.)

2. De esta doctrina fluye el amor de Jesús al hombre en la Eucaristia, que es como una nueva encarnación con la humanidad de los miserables mortales por medio de la Comunión. Por lo que podemos exclamar : ! Oh amor de Jesús ! vuestro supremo triunfo en la tierra es el pan de los ángeles concedido sin tasa al hombre viador ! Con justo título habeis dado vuestro nombre a la Eucaristia, pues se llama *El Misterio de Amor*. Y este triunfo se consumará en la gloria sin contradicción ni obstáculo alguno, porque allí, estrechando en un abrazo inmenso a la creación entera, exclamareis : *¡ Yo soy el Amor !* Y la criatura embriagada de gozo y felicidad, responderá : *¡ Yo participo del Amor !*

3. Si la Reina de los cielos y tierra, Maria Inmaculada, es nuestra madre en todas las cosas, como que su bendita e inmaculada carne y sangre se halla en el Cáliz y en la Hostia, con mucha más razón lo será cuando, por medio, de la Comunión, recibimos en nuestro pecho a su divino Hijo Sacramentado.

4. Ya que es tan grande y hay tan íntimas relaciones entre el Reinado de Cristo y a Inmaculada debemos : 1. Entregarnos por completo a ellos, porque son nuestros dueños absolutos, y darles toda nuestra libertad. 2. Obligarnos a cumplir en todo su voluntad. Pero ante todo, de esta Realeza de Jesús y María podemos sacar argumentos para divinizar todo y rebatir los errores modernos sintetizados en la proclamación de los *Derechos del hombre*, porque esta admirable doctrina estrecha las relaciones con el Creador, consigo mismo y con el prójimo.

Relaciones con el Creador. -- No hay más que un solo Dios ; luego tampoco habrá más que un solo culto verdadero : el que Dios mismo ha establecido ; los demás serán falsos.

La sociedad no lo entiende así. Separada de Dios, ella no reconoce culto, o por mejor decir, da a todos los cultos idéntico valor, los pone en una misma línea, al mismo nivel, no habiendo para ella diferencia alguna entre Jesucristo y los grandes embaucadores de los pueblos. Y así, queda Dios desposeido de sus derechos más esenciales con la implantación de eso que han dado en llamar *libertad de cultos.*

Relaciones consigo mismo. — Dios invita constantemente al hombre a tender a su perfección, para satisfacer los anhelos de su espíritu de subir siempre más alto. Mas todo el progreso moral está encerrado en el conocimiento de la verdad, y en el amor al bien ; cuanto más completo y universal sea uno y otro, el progreso será mayor y la perfección más elevada.

Por una condescendencia inefable Dios habló al hombre, y pasó a enseñarle la verdad, y a mostrarle el bien. El hombre se arrogó primeramente el derecho de interpretar por sí mismo, con sus propias luces, tan escasas como falibles, esa divina palabra : y he ahí el *libre examen.* Despues proclamó el derecho de repudiar esa palabra, de hacer abstracción absoluta de ella : y he ahí el *libre pensamiento.* El libre pensamiento es, pues, el menosprecio de esos avances, llenos de misericordiosa bondad, del divino amor ; es la negación del derecho de Dios a comunicarse con su criatura.

Relaciones del projimo. — El hombre ha sido hecho para vivir en sociedad ; por eso Dios le ha impuesto el precepto de la caridad, que nos obliga a amar como a nosotros mismos al préjimo, y nos prohibe causarle el menor daño. La Revolución declara, sin embargo, que cada uno es libre de hablar y de escribir como le plazca, aún a sabiendas que esta detestable libertad ha de multiplicar indefectivamente las ocasiones de ruina moral para el prójimo.

La sociedad moderna se cree con indiscutible derecho a impedir que se envenenen las fuentes públicas, y mira, en cambio, como libertad intangible la licencia de corromper los corazones. Ved ahí lo que pomposamente llama *libertad de la palabra y libertad y de la prensa,* que es la negación práctica del gran precepto de la caridad.

Esas pretendidas libertades modernas siembran, como lo atestigua la historia y los acontecimientos actuales, el desorden y la confusión en las inteligencias, y la desmoralización de los corazones

y conducen lógicamente a la guerra contra la Iglesia y al odio de Dios y de su Cristo.

¿ Qué remedio oponer a esos males, a todas luces transcedentales, que tienen su origen en la negación de los derechos de Dios ? La salvación no puede venir sino de la afirmación de estos derechos. Si el error se propaga ostentándose audaz, o deslizándose furtivamente como venenosa serpiente, la verdad se esparce y se difunde proclamándose con la altivez propia de su origen divino. No se podrá vencer la corriente impetuosa de error que arrasta a la sociedad, sino estableciendo una corriente contraria de más virtud y fuerza. Que se multipliquen, pues, las almas que condenan altamente los principios de la Revolución, reconociendo los derechos de nuestro Señor Jesucristo, y esta corriente de salvación se formará infaliblemente. Pero, sea cualquiera el resultado social, este reconocimiento de los derechos de Jesucristo producirá, sin duda, en las almas, frutos copiosos de vida.

Entronizacion del Sagrado Corazon de Jesus en el Hogar por el Inmaculado Corazon de Maria

POR EL P. IGNACIO DE LA CRUZ BANOS

Religioso de los Sagrados Corazones y de la Adoracion perpetua del Santisimo Sacramento del Altar.

I. — Desarollo de esta devocion.

Eminentísimo Señor,

La Memoria que en nombre de la Congregación de los Sagrados Corazones, de la Asociación del mismo nombre y de la Unión de Damas Españolas del Sagrado Corazón y con la bendición de muchos Prelados españoles y americanos he tenido el honor de presentar al Congreso, tiene por objeto dar a conocer el medio fácil y eficaz que el Sagrado Corazón de Jesús parece haber escogido para establecer su reinado social en el mundo, esto es, la Entronización del Sagrado Corazón de Jesús en el Hogar por el Inmaculado Corazón de María.

El verdadero fundador de esta obra es el Sagrado Corazón de Jesús. Sus dos elementos esenciales, la consagración de las familias y la veneración de su sagrada imagen, hace tiempo que fueron revelados a la beata Margarita María de Alacoque.

Pero el iniciador de este movimiento es un humilde religioso de la Congregación de los Sagrados Corazones de Jesús y de María y apóstol celoso de la República de Chile, el Rdo. P. Mateo Crawley-Boevey. Arrodillado ante el altar de Paray-le-Monial, sintió vehementes deseos de trabajar por el reinado del Sagrado Corazón de Jesús, y movido por la divina gracia concibió el vasto proyecto de entronizar al Sagrado Corazón de Jesús en todos los hogares del mundo, y de este modo restaurar a la familia en Jesucristo y como consecuencia a los individuos y a la sociedad. Con este fin compuso un Ceremonial sencillo y fué a Roma a presentárselo al devotísimo Cardenal español Vives y Tutó. « Me lo hizo leer tres veces consecutivas, me escribía hace poco el P. Mateo, y después de hacerme añadir algunas frases, me dijo : « Dé la vida, Padre, por esta obra », y me abrazó con inmensa ternura. » El Cardenal Merry del Val también lo bendijo con efusión en nombre de Su Santidad Pio X. Era el año 1907.

Los principios fueron muy penosos ; pero con la gracia divina se vencieron pronto todos los obstáculos. A fines de 1908 varios centenares de familias habían entronizado al Sagrado Corazón de Jesús en su hogar ; dos años más tarde el Sagrado Corazón reinaba como único soberano en casi todo Chile, y para 1912 la obra de la Entronización estaba perfectamente organizada en el Perú, la Argentina, el Uruguay, el Paraguay, Colombia, Bolivia, el Brasil, el Ecuador, en casi todas las Repúblicas de la América central, en Méjico y en los Estados Unidos.

También *Europa* arde en santos deseos de entronizar al Sagrado Corazón de Jesús en sus hogares. España, sobre todo, como madre cariñosa ha recibido con amor este homenaje de sus hijas muy queridas de Ultramar. Aun no hace seis meses veíase esta práctica reducida a un exiguo rinçón de las provincias de Navarra, Burgos y Barcelona, y hoy son varios los millares de familias que han proclamado al Sagrado Corazón de Jesús Rey único de su hogar. Todas las Congregaciones Religiosas y todas las Asociaciones piadosas nos han prestado su valioso concurso, pero muy especial-

mente la Unión de Damas Españolas del Corazón de Jesús, cuya Presidenta, la Excma. Señora Marquesa de Unzá del Valle, fué la primera que entronizó solemnemente al Sagrado Corazón de Jesús en su hogar, y a cuyo celo se debe la fundación del Secretariado Central de Madrid, el primero constituído en España, que en unión con nosotros, y con la bendición y aprobación de varios Prelados, dirige tan acertadamente dicha Asociación. Los Párrocos miran esta obra como uno de los mejores medios para regenerar sus parroquias ; la Prensa entera se halla a su servicio, y lo que es más consolador, casi todos los Cardenales, Arzobispos y Obispos la han bendecido, aprobado y organizado en sus diócesis respectivas, y son ellos mismos personalmente sus más ardientes propagadores.

Francia, siguiendo la voz de veinte de sus Pastores, ha entrado igualmente en esta cruzada de regeneración social. Casi lo mismo puede decirse de Italia, Bélgica, Holanda, Suiza, Alemania y Rusia.

En *Asia*, el celosísimo Arzobispo de Constantinopla hace tres años que se sirve de la Entronización como de un medio de unión de las dos Iglesias. Hállase ya muy floreciente en Turquia, Palestina, Siria y en todas las Misiones del Norte de la India.

También en *Africa* ha penetrado ya. El ilustrísimo señor Obispo de Fessea en Marruecos la ha aprobado y bendecido. Una señora del Uruguay la estableció con mucho fruto en las llanuras de Egipto, y otra dama francesa la ha introducido en Madagascar, Gabón, el Congo y el Senegal.

Por fin los Misioneros de los Sagrados Corazones obtienen por ella verdaderos milagros de conversión entre los habitantes de la *Polinesia.*

En resumen, en menos de siete años la Entronización del Sagrado Corazón de Jesús en el hogar ha sido aprobada tres veces por Su Santidad Pío X, bendecida y recomendada por 150 Emmos. y Rvmos. Cardenales, Arzobispos u Obispos ; cuenta con más de doscientos centros de propaganda o « Secretariados », de treinta a cuarenta miembros cada uno, y ha sido implantada en cerca de *dos millones y medio* de hogares.

Y no hay que creer que este reinado sea puramente exterior, no ; las gracias de conversión y santificación que el Sagrado Corazón de Jesús derrama por su medio son verdaderamente admirables. En tres semanas de jira apostólica, un sacerdote consagró cerca

de 2 000 hogares al Sagrado Corazón de Jesús, y en ese tiempo tuvo el inefable consuelo de reconciliar con Dios cerca de 80 pródigos alejados de los Sacramentos hacía veinte, treinta y aun cincuenta años. Una conversión maravillosa en extremo fué la de toda una familia, cuyo padre, redactor de un diario excomulgado, era un impío de triste notoriedad. El mismo día en que se confesó por primera vez, aceptaba su esposa protestante recibir el bautismo junto con sus tres hijos, ya crecidos. El primer viernes siguiente, padre, madre e hijos hacían la primera Comunión, llorando de alegría. Y como solemne acción de gracias, se entronizaba el Corazón de Jesús victorioso, en ese hogar, creado nuevamente por su gran misericordia.

Estos no son hechos aislados ; se han repetido por millares en tantas partes, especialmente en estos dos últimos años. ¡ Ah ! Si hubierais visto a esos hombres envejecidos por el vicio arrodillarse ante el Sagrado Corazón de Jesús entronizado en su hogar, después de haber sido entronizado en el corazón por la Sagrada Comunión, y con voz apagada por la emoción leer la fórmula de consagración ; si hubierais contemplado esos rostros surcados por el crimen convertidos en dos regueros de lágrimas ; si hubierais sentido vibrar su corazón arrepentido al unísono con el vuestro, y sobre todo, si hubierais palpado el bien duradero obtenido en esas familias, a buen seguro que concluiríais conmigo que la Entronización del Sagrado Corazón de Jesús en el hogar es verdaderamente una obra divina, escogida por ese divino Corazón para establecer su reinado social en la tierra.

II. — Naturaleza de esta devocion.

Y ¿ qué cosa es la Entronización del Sagrado Corazón de Jesús en el hogar ? Es un acto principalísimo de la devoción al Sagrado Corazón de Jesús, por el cual lo reconocemos y proclamamos pública y solemnemente Rey de nuestro hogar, y le consagramos cuanto somos y poseemos, por el Inmaculado Corazón de María.

Los dos elementos esenciales que lo constituyen, entronización de una imagen del Sagrado Corazón de Jesús y la consagración de las familias, son tan antiguos como la misma devoción, revelados por el Sagrado Corazón y practicados por sus fieles devotos.

Lo único nuevo en este acto es su forma exterior, es decir, el ceremonial que el R. P. Mateo compuso en el santuario de Paray, y que contiene las particularidades siguientes : 1) la imagen (pintura o estatua) debe ser entronizada por el jefe de la familia en el salón principal de la casa ; 2) dicha imagen debe estar bendecida por un sacerdote ; éste preside la ceremonia siempre que sea posible ; 3) todos los de la familia comulgan el día de la Entronización.

Esta práctica no impone a la familia ninguna obligación estricta bajo pecado mortal ni venial ; pero se harían indignos de las promesas del Sagrado Corazón de Jesús y no podrían ganar las indulgencias los que quitasen la imagen de su trono y los que no le dieran ningún culto.

Se recomienda muy encarecidamente a las familias consagradas que vivan como verdaderos vasallos del Sagrado Corazón de Jesús y en particular : 1) que celebren con devoción la fiesta de su divino Corazón y el primer viernes ; 2) que renueven la consagración en dicha fiesta, y aun todos los días ; 3) que comulguen frecuente o diariamente ; 4) que hagan media hora semanal de adoración reparadora delante del Santísimo Sacramento del altar ; 5) que hagan la Hora santa, y 6) que tengan verdadera devoción al Inmaculado Corazón de María.

¿ Como se propaga la Entronización ? La propaganda de la Entronización del Sagrado Corazón de Jesús en el hogar tiene una organización sencillísima. Toda ella se reduce a la fundación de un « Secretariado » o centro de propaganda.

Cada Secretariado *se compone :* 1) de un dírector eclesiástico ; 2) de una presidenta ; 3) de una vicepresidenta ; 4) de una o varias secretarias ; 5) de una tesorera, y 6) de cierto número de vocales.

Las *atribuciones* de todo « Secretariado » son : 1) reproducir los folletos y hojas de propaganda, y tener de ellos un buen depósito, así como de imágenes de toda clase para la Entronización ; 2) repartir con profusión dichos impresos por todas partes ; 3) formar la lista de las familias que deseen entronizar al Sagrado Corazón de Jesús en sus hogares ; 4) proporcionarles un sacerdote que presida la Entronización ; 5) guardar en un registro los nombres de las familias que se consagren y mandarlos al Secretariado diocesano respectivo ; 6) organizar una gran fiesta religiosa el dia del Corazón de Jesús.

El Secretariado se reune una vez al mes, o cuando lo juzgue conveniente el director, para dar cuenta de los trabajos efectuados y de los resultados obtenidos, proponer los medios de propaganda más aptos y animarse mutuamente e seguir con celo el apostolado comenzado.

Hay en Valparaíso de Chile un Secretariado *internacional*, dirigido por el fundador de la Obra, Rdo. P. Mateo Crawley. En cada país hay un Secretariado *central*, dirigido por un director nacional ; sus atribuciones son : 1) llevar un registro con los nombres de todos los hogares del país en que se haya entronizado el Sagrado Corazón de Jesús ; 2) publicar el órgano de la obra, y darle por este medio la dirección que se necesita ; 3) propagar la Entronización en el extranjero.

En cada diócesis hay un Secretariado *diocesano*, dirigido por un director diocesano. Sus atribuciones son : 1) llevar un registro de los hogares de la diócesis en donde se haya entronizado el Sagrado Corazón de Jesús ; 2) gestionar la fundación de Secretariados en cada parroquia o centro importante, y 3) mandar lista de los hogares consagrados, y la relación de cuanto pueda ser de algún interés al Secretariado central. Por fin, en cada parroquia o centro importante y en todas las juntas de las Asociaciones piadosas se procurará fundar « Secretariados locales ».

En vista de lo dicho, en nombre de la Congregación de los Sagrados Corazones de Jesús y de María, de la Asociación del mismo nombre, de la Unión de Damas Españolas del Sagrado Corazón de Jesús y del Rdo. P. Mateo Crawley, iniciador de este movimiento, suplico humildemente al XXV Congreso Eucarístico Internacional se digne aprobar las conclusiones siguientes :

1. El Congreso Eucarístico Internacional considera a la « Entronización del Sagrado Corazón de Jesús en el hogar por el Inmaculado Corazón de María » como un medio muy apto, y al parecer escogido por el Sagrado Corazón de Jesús para establecer su reinado social en el mundo, y desea que se propague por todas partes.

2. El Congreso vería con sumo gusto que cada Prelado nombrase un director diocesano, encargado de propagar la obra en la diócesis.

3. El Congreso recomienda a los directores de Asociaciones piadosas y a los señores párrocos que formen en los centros de su respectiva dirección « Secretariados locales ».

Obras Eucaristicas en el Uruguay

Por los delegados de la Archidiocesis de Montevideo

DON ROMAN M. DESCOMP Y D. ANTONIO RUIZ

Eminentísimo Señor,

Los que suscriben, delegados de la Archidiócesis de Montevideo (República Oriental del Uruguay) al XXV Congreso Eucarístico que con tanto brillo se celebra en esta ciudad, consideran de su deber presentar un brevísimo informe acerca de lo que en nuestra patria se ha hecho y se hace por difundir la devoción y el amor á nuestro divino Redentor Jesús en el adorable Misterio de la Eucaristía.

La circunstancia de haber recibido nuestros nombramientos cuando ya nos habiamos ausentado de la República, nos impide presentar una memoria documentada de todas aquellos trabajos y una enumeración prolija de todas las iniciativas que desde largos años se han venído desarrollando para estimular aquella devoción, fundamento y piedra angular en que deben descansar todas las obras que en cualquier forma persigan el triunfo del Reinado social de Jesucristo.

A pesar de ello, por el conocimiento que tenemos de las obras Eucarísticas que por iniciativa ó bajo la protección de nuestros Prelados se han fundado entre nosotros, podemos afirmar que el Uruguay responde á los anhelos que han inspirado á los Congresos Eucarísticos que se han efectuado hasta el presente, y que con escrupulosa fidelidad, guiado por sus Pastores, ha seguido el camino que la benignidad de los Soberanos Pontífices nos ha trazado para que la Eucaristía sea el centro de todos nuestros afectos y la luz que ilumine a todas las obras que inspiradas en el amor de Dios tienen por fin último la salvación de las almas.

Para que su Eminencia pueda formarse una idea de la importancia y número de aquellos obras haremos una breve enumeración de las principales que tienen como fin inmediato propagar la devoción del Sagrado Corazón de Jesús en el Smo. Sacramento.

Ellas son las siguientes :

1. *Santuario Eucarístico Nacional.* Fundado bajo los auspicios

del Exmo. Mons. Dr D. Mariano Soler — de querida memoria — donde las Religiosas del Inmaculado Corazón de María (Adoratrices) y los fieles hacen de la mañana a la noche la Adoración diaria al Smo. Sacramento.

2. *Cuarenta horas circulares.* Fundada para que por turnos sucesivos se exponga la Divina Magestad en las distintas Parroquias y demas templos de la República a la adoración de los fieles, de modo que todos los dias del mes, desde la mañana hasta la noche, se preste un culto especial al Smo. Sacramento.

3. *Exposición y bendición diaria con el Smo. Sacramento.* Esta devoción, en la que se hacen actos de adoración y desagravio, se practica a diversas horas en todas las Iglesias de la Republica.

4. *Archicofradía y Cofradías del Smo. Sacramento.* La primera fundada en la que es hoy Iglesia Metropolitana, cuenta mas de un siglo de existencia. Las cofradías, de fundación mas reciente, han sido establecidas en diversas parróquias de la Capital y del Interior de la República.

5. *Asociaciones del Sgdo. Corazón de Jesús* (Pia Unión del Sgdo. Corazón de Jesús — Guardia de Honor, etc.). Bajo diversas denominaciones se han fundado en todas las Iglesias de la Capital y del Interior diversas Asociaciones que, como las citadas, sólo se proponen hacer objeto de un culto especial al Smo. Sacramento. Todas ellas, cuando menos, tienen una Comunion mensual.

6. *Visitas al Smo. Sacramento.* Todos los Srs. Párrocos y encargados de los Iglesias y Capillas de la República, estimulan constantemente á los fieles, á que no dejen abandonado al Smo. Sacramento, especialmente cuando está de manifiesto. Con este fin se organizan turnos para asegurar la vela contínua.

La Sociedad de San Vicente de Paul — de hombres — ha fundado desde hace años la obra de la visita diaria al Smo. Sacramento, en la que, cada Conferencia, todos los dias del mes, hace por turno aquella visita, pidiendo por las necesidades de la Sociedad y por las de los pobres que socorre.

Procesión solemne del Smo. Sacramento. Siguiendo una práctica tradicional, el domingo inmediato siguiente al dia de la festividad del Corpus Christi, en la mayor parte de las Parroquias de la República se tributa un culto especial al Santísimo, llevándolo procesionalmente por nuestras calles.

En la capital, aun cuando el Gobierno ha negado en estos ultimos años el concurso que prestaba á esta solemnidad religiosa con la concurrencia del Ejercito, el pueblo católico sigue demostrando su amor y devoción á la Eucaristía concurriendo mas numeroso si cabe que cuando las procesiones contaban con el concurso oficial.

A la procesión efectuada el 14 de junio del presente año, concurrieron no menos de treinta mil católicos.

Asociaciones catequísticas. En la mayor parte de las Parroquias, Iglesias y Capillas del Uruguay, se han fundado Asociaciones Catequísticas con el fin de secundar la acción Parroquial y la de las Comunidades religiosas en la tarea de enseñar la Doctrina Cristiana á los niños de ambos sexos y de prepararlos para la primera Comunión.

Esta enseñanza se hace en forma continua de manera que con toda frecuencia se ven en nuestras Iglesias numerosos grupos de niñas que hacen su primera Comunión.

A fines del pasado año 1913, la « Union Social del Uruguay », respondiendo á los anhelos de Nuestro Santísimo Padre el papa Pio X, organizó un concurzo catequistico al que concurrieron todas los niños que se forman en los Centros catequísticos y los que se educan en los colegios católicos. Tomaron parte en este concurso unos doce mil niños, los que, al terminar sus tareas, se acercaron á recibir el pan Eucarístico, recorriendo luego nuestras principales calles entonando canticos de amor al Divino Jesús.

Al mencionar estos trabajos catequísticos, no podemos olvidar á la meritoria « Liga de Damas Católicas del Uruguay » la que, en una de sus secciones, señoras de las más distinguidas de nuestra sociedad, se ocupan de vigilar la instrucción de los niños y de prepararlos para la primera Comunión.

Con este fin la Liga ha fundado en diversos puntos de la Capital varias « Escuelas de Religión », las que funcionan diariamente con toda regularidad.

Comunión mensual. Todas las Congregaciones y Asociaciones piadosas existentes en el Uruguay, por disposición de sus Estatutos, tienen cuando menos una Comunión mensual. Haremos constar no obstante que la mayor parte de las personas que componen estas instituciones, se acercan con mas frecuencia á los Santos Sacra-

mentos, siendo muchas las que hacen la comunion diaria, segun los deseos del Soberano Pontífice.

Los miembros de la Congregación Mayor, fundada y dirigida por los PP. de la Compañia de Jesús, hacen como acto voluntario la comunión semanal, es decir, siempre que la Congregación se reune oficialmente.

Las Asociaciones de los Hijas de María son otras de las instituciones que más estimulan la comunión frecuente. Tienen a mas de sus comuniones mensuales y extraordinarias una solemne comunión anual, á la que concurren todas las Asociaciones existentes en la Capital de nuestra República.

Las espaciosas naves de la Metropolitana resultan pequeñas para contener el gran número de señoritas y niñas que concurren en estas solemnidades á recibir el Pan Eucarístico.

Devoción al Sgdo. Corazón de Jesús. Como complemento de todos estos trabajos, hace ya algunos años que respondiendo á los deseos de nuestro Prelado et Ilmo. Mons. D. Inocencio M. Jéregui — de grata memoria — todas las familias y todas las Instituciones Católicas se consagraron al Sgdo. Corazón de Jesús.

Recientemente, á fines del pasado año, por iniciativa de un celoso sacerdote de los Sgdos. Corazones, se ha dado á aquel acto de consagración una forma más ostensible, con la santa práctica de la Entronización del Sgdo. Corazón de Jesús.

De hoy en adelante el sitio de honor en los hogares cristianos será ocupado por la imagen de Ntro Señor Jesucristo, y de hoy en adelante tambien las Instituciones católicas buscarán la protección del Sgdo. Corazón de Jesús entronizándolo, ó meyor dicho, haciéndolo dueño y señor de las casas donde se trabaja y se lucha porque El reine é impere en la sociedad ahora y siempre hasta la consumación de los siglos.

Dos de las Instituciones mas prestigiosas del Uruguay — el Club Católico y el Circulo Católico de Obreros — ya han entronizado al Sgdo. Corazón de Jesús. Dentro de muy poco tiempo todos nuestros hogares y nuestras obras habran imitado estos piadosos ejemplos.

Juzgamos, Eminentísimo Señor, que basta lo dicho para dar una idea de ló que se ha hecho y se hace en el Uruguay por propagar la devoción y el amor al Sgdo. Corazón de Jesús y á la Eucaristía,

y para persuadir á la Honorable Asamblea que Vuestra Eminencia preside, de que encontrarán una favorable acogida en nuestro país todas las conclusiones que sancione el XXV Congreso Eucarístico, que tiendan á facilitar aquellos trabajos y al logro de sus mas ardientes aspiraciones.

Obras Eucaristicas en Buenos Aires

POR MONS. MANUEL ELZAURDIA

Canonigo y Secretario general del Arzobispado de Buenos Aires.

Por vez primera la Ciudad de Buenos Aires, que constituye un Arzobispado, preséntase en uno de los Congresos Eucarísticos internacionales para demostrar su amor hacia el Santísimo Sacramento, con la constatación de cuanto se hace en esta Capital para exteriorizar la devoción á la Eucaristía. Y por esta misma razón de ser la primera vez, es de sentir que esta breve memoria se resienta de la falta de datos y por lo tanto no sea un completo reflejo de tan divina devoción.

Los datos obtenidos hasta el presente se refieren á 27 Parroquias, 19 Iglesias públicas, 36 Colegios y 7 Hospitales ; los cuales á pesar de su deficiencia, por sí sólos ya demuestran cuan propagado se halla el culto á Jesús Sacramentado.

Si siempre los fieles habían acudido gustosos á recibir el Pan de los Angeles, después de los decretos de Nuestro Santísimo Padre Pío X acerca de la Comunión frecuente y de la edad para la primera Comunión, ha surgido un despertar eucarístico consolador en todas las almas y los templos, á pesar de las teorías modernas que pulular en esta inmensa ciudad, la cual es un compuesto heterogéneo de individuos, los templos cada día son más concurridos y la Eucaristía fortalece el pecho de más cristianos.

Múltiples son las Asociaciones que tienen por fin inmediato el culto del Smo. Sacramento, entre las cuales son dignas de notarse :

1. — Las *Cofradías del Smo. Sacramento*, y muy en especial la que tiene su sede en la Metropolitana, célebre por su antigüedad, por la calidad de sus asociados, distinguidos caballeros, muchos de

ellos hombres públicos, de notoria actuación en la República y digna de ser recordada por los cultos solemnísimos que de continuo y muy particularmente en el octavario del Corpus celebra en dicha Catedral.

2. — El *Apostolado de la Oración*, que cuenta con centros en todas las parroquias y en muchas Iglesias y Colegios ; algunos de esos centros pasan de 1 500 asociados. Las comuniones en los 1° Viernes y 1° Domingos son tradicionales por lo numerosas. El mes de Junio, que dedica al Sagrado Corazón de Jesús, es un verdadero mes eucarístico, practicado por muchísimos fieles.

3. La *Guardia de Honor* erigida en muchas Iglesias reúne un número considerable de fieles, contando uno solo de sus centros, el de la Iglesia del Smo. Sacramento, cerca de 2 505.

4. — La *Liga Eucarística de la Comunión frecuente* se va propagando por las Iglesias, numerando ya varios centros.

5. — La *Liga de los Sacerdotes Adoradores*, á la cual se hallan adscritos más de 500 Sacerdotes y cuenta con un órgano de publicidad titulado « Anales de los Sacerdotes Adoradores » es una institución llamada á dar muchos frutos, pues dichos socios al mismo tiempo que ellos adoran á Jesús en la Eucaristía enseñan á los fieles á adorarlo.

6. — La *Adoración Nocturna*, propagada ya por bastantes parroquias y medio eficacísimo para enfervorizar á los hombres.

7. — Las *Semanas Eucarísticas* tienen su sede en la Iglesia del Santísimo Sacramento, cuyo fin es repartirse las 52 semanas entre los asociados para adorar al S. Sacramento en la Exposición perpetua.

8. — La *Obra del Corazón Eucarístico de Jesús*, erigida el 24 de mayo de 1913, tiene dos secciones ; la de Caballeros y la de Señoras y va propagándose por algunas Iglesias.

9. — Otras *Asociaciones particulares* coadyuvan á las antes citadas en la obra verdaderamente grande de propagar más y más el culto á la Eucaristía en esta Ciudad de Buenos Aires.

La exteriorización de esta devoción al Smo. Sacramento y de los frutos de tantas obras eucarísticas se halla en las siguientes cifras estadísticas :

Primeras Comuniones en 1913 :	13 072.
Comuniones anuales :	1 976 040.

Exposiciones ó Bendiciones con el Santísimo Sacramento : todos los domingos y días de fiesta y en otras ocasiones que se citan à continuación.

Exposiciones de 40 horas en todas las Iglesias dos veces al año, pues el año se divide en dos semestres, durante los cuales el Smo. Sacramento por tres días consecutivos es velado por turno en las Parroquias é Iglesias públicas.

Exposiciones diarias : 511 en diversas Iglesias, muy en especial en los primeros viernes y en las fiestas patronales.

Adoraciones nocturnas : 59 en varias Iglesias, sin contar la piadosa práctica del Jueves Santo en que los Caballeros suelen adorar al Smo. Sacramento durante la noche entera.

Procesiones con la Eucaristía : 162, entre las cuales son dignas de ser notadas las que se realizan para la fiesta del Corpus Christi, y muy principalmente la de la Metropolitana, la cual saliendo de la Catedral recorre las Calles que rodean la Plaza de Mayo, la plaza principal de esta Ciudad, y es compuesta por los Colegios Católicos de niños y de niñas, por las Cofradías y Asociaciones piadosas, por las Sociedades de Jóvenes Católicos y de Obreros, y otras de socorro mutuo de varias nacionalidades, por todas las Parroquias y Ordenes religiosas, por el Clero secular y Cabildo Metropolitano. Concurre el Gobierno Nacional á esta manifestación de fe enviando varios batallones del ejército y de la armada, á más de las bandas de música de policía y del ejército. Es una procesión verdaderamente grandiosa y tradicional en el pueblo de Buenos Aires. También resultan hermosas las procesiones que el Apostolado de la Oración promueve en casi todas las parroquias, sea en el mes de Junio, sea en los primeros domingos de cada mes.

Exposiciones perpetuas : 5 en casa de religiosos dedicados exclusivamente al culto y adoración de la Santa Eucaristía.

El Mes de Junio que se celebra en todas las Iglesias con exposiciones, sermones, Misas solemnes, cánticos y otros actos piadosos resulta un verdadero mes dedicado á honrar al Santísimo Sacramento.

El Mes de María (que aquí se celebra desde el 7 de noviembre hasta el 8 de diciembre), en el mes del Rosario en muchas Iglesias y en otras Festividades de la Santísima Virgen, se celebran diversos actos piadosos en los cuales se une la devoción del Santísimo Sacramento con la devoción á la Madre de Dios.

En varias Iglesias se celebran Novenarios ú Octavarios para el tiempo de Corpus Christi y también para el tiempo de Carnaval en reparación de las injurias que en esos días se cometen contra N. S. Jesucristo. El octavario que se celebra en la Catedral atrae numerosos fieles y es tradicional en nuestra Ciudad.

Este es el resumen de los datos suministrados por las distintas Parroquias y Capillas públicas ; resumen que es de esperar ha de ser ampliado en otro Congreso Eucarístico, en el cual se demuestre el adelanto o mejor dicho la continuación del adelanto de este movimiento de los fieles bonaerenses hacia la Eucaristía. Y este movimiento cada día más intenso hacia el centro de las almas es necesario para esta Capital, trabajada por tantos enemigos de la fe católica.

Ojalá que la Hostia Sacrosanta ilumine con sus divinos destellos todos los corazones de los fieles de esta Ciudad, y sea la devoción más propagada en todos los hogares : en los cristianos, para conservarlos en su fe ; en los alejados de Dios, para convertirlos y enfervorizarlos, de tal manera que el Santísimo Sacramento domine en esta grandiosa Capital de la República Argentina.

Vendredi 24 juillet

Necesidad de los retiros para el fomento, conservacion y propaganda de las Asociaciones Sacerdotales Eucaristicas

Por el Illmo. Senor don Francisco de P. Munoz Reyna
Dean de la S. I. Catedral de Malaga.

Eminentísimo Señor,

Entendemos por Asociaciones Sacerdotales Eucarísticas, no solamente aquellas que tienen por objeto ó finalidad propia, promover y practicar la adoración contínua del SSmo. Sacramento, apellidada por esta razón, *Confraternidad de Sacerdotes Adoradores*, más también la que se propone extender y difundir entre los fieles, ora en el púlpito, ora en el confesonario, ya de palabra ó por escrito, la práctica de la Comunión frecuente y cotidiana, denominada, *Liga sacerdotal Eucarística.* Comprendemos tambien bajo este nombre, todas aquellas Confraternidades compuestas de Saçerdotes, que tienen alguna finalidad eucarística.

Tanto éstas como aquellas deben mirar como principal y propio objeto al Sacerdote Eterno, Cristo Nuestro Señor Sacramentado, que se dignó tomar el linage de Melchisedech, para ofrecerse El mismo como Pan de riquísimo trigo y Vino de especial suavidad delante de Dios y de los hombres, *Sacerdos in aeternum secundum ordinem Melchisedech.*

Ahora bien, para que esta mirada sea atenta y reflexiva, á fin de copiar con el mayor cuidado posible las líneas que forman la preciosa Divina Figura del Eterno Sacerdote que vive en nuestros Tabernáculos, es de todo punto indispensable el apartamiento del mundo y la quietud y soledad que como ambiente adecuado, presten al Sacerdote valioso auxilio, á fin de realizar tan hermosa obra. Este apartamiento de hora, dia ó semana, es lo que acostumbramos llamar, ejercicios de recogimiento ó propiamente dicho, *retiro.*

Así explanados los términos de nuestro tema, deducimos de ellos la siguiente proposición : *Los retiros son indispensables para la conservación, fomento y expansión de las Asociaciones Sacerdotales Eucarísticas.*

La vida de estas Asociaciones debe ser una vida semejante á la de Cristo en la Eucaristía. Tres Carácteres importantes tiene la vida de Nuestro Señor en el Sacramento, á saber ; vida oculta, vida de sacrificio y vida de expansión ó de donación.

I. — Vida oculta.

Nuestro Señor Jesucristo se oculta en el Santísimo Sacramento ; ese es su estado propio y habitual que le ha merecido el título de *Dios escondido*, que decía el Profeta : *Vere Tu es Deus absconditus.* (*Is.*, XLV, 15.) Explanando este pensamiento un gran pensador católico, escribía : Cristo ha vivido oculto bajo el velo de la naturaleza que le cubre hasta la Encarnación ; despues se ocultó debajo de los velos de la humanidad ; y para cumplir, por último, la promesa hecha á sus Apóstoles de vivir con ellos hasta la consumación de los siglos, se ha escondido debajo de las especies eucarísticas.

Este es el Sacramento que San Juan llamó en su Apocalipsis, *Maná oculto.*

El velo de la naturaleza, añade Pascal, que cubre á Dios, ha sido penetrado por muchos infieles que en frase de San Pablo, han reconocido al Dios invisible, mediante la naturaleza visible. Los herejes le han conocido á través de la Humanidad y adoran á Jesucristo Dios y Hombre. A solo los católicos les ha sido dado el conocerle debajo de las especies del pan.

Nosotros creemos en este Dios oculto, reconociéndo la obligación de amarlo y de servirlo, como nos lo enseña Nuestra Santa Madre la Iglesia. Ella lo guarda en el Sagrario. Poco importa que este sea de oro, de mármol, ó de madera y esté colocado en el fondo de modesta Iglesia, ó en el centro de Catedral magnífica. Nuestro Señor está allí siempre prisionero en el Copón, que tiene una cubierta y sobre la cubierta un velo ; en una palabra, allí está el Dios escondido.

Pero Cristo se ha quedado oculto en el Sagrario, no solamente para recibir nuestros homenajes y adoraciones, testimonio de nues-

tra fé y de nuestro amor, sino para enseñarnos, á los que tenemos el derecho de guardar y custodiar la llave de esos Sagrarios, á que nuestra vida sea semejante á la suya, vida oculta, esto es, vida de oración y recogimiento. A ello nos convida de un modo especial repitiéndonos las palabras que dijera á sus Apóstóles : *Venite in desertum locum et requiescite pusillum*, y aprendereis de esta mi escondida vida, lo que debe ser vuestra vida sacerdotal. Un cuarto de hora cada dia y una hora semanal de retiro á los piés de Jesus Sacramentado, proporcionarán y comunicarán al Sacerdote las fuerzas necesarias para conservar el espíritu sacerdotal.

Recordamos á este propósito las palabras del insigne Prelado francés, Monseñor Perraud ; cuando decía : « A primera vista, parece de poca importancia esta práctica... pero si se reflexiona un poco, échase de ver enseguida que esta visita semanal durante una hora contínua, puede llegar á ser en la vida del Sacerdote, como el grano de mostaza, que según el Evangelio, creció rápidamente y extendió sus ramas y sus hojas por todas partes. » Por eso llamó el predicho Prelado á esta hora de Adoración, *pequeño retiro semanal*.

II. — Vida de sacrificio.

Otra de las notas que nos ofrece la vida de Cristo en la Eucaristía, es el sacrificio, la inmolación. Y efectivamente, si nos ponemos á considerar esta vida de inmolación que Cristo nos muestra en el Sacramento de su Amor, no solo como el Memorial perenne de su Santísima Pasión y Muerte, que entonces constituye el Sacrificio por excelencia, el Sacrificio de la Cruz, sino el modo de vivir en este Sacramento, hallaremos la inmolación de su Inteligencia, de su Corazón y de su Voluntad.

El silencio de Cristo Sacramentado es el más elocuente testimonio del sacrificio ó inmolación de su Inteligencia, que aparece como envuelta en las tinieblas de la ignorancia, cuando es la misma Sabiduría : *Sicut tenebrae eius, ita et lumen eius*.

Cristo vive en el Tabernáculo sacrificando su Corazón ante los desdenes, irreverencias y menosprecios que con frecuencia allí recibe, aún de parte de aquellos que más obligados están á su servicio, como son los Sacerdotes. Ofrece los sacrificios de su Corazón repitiéndo á todos las hermosísimas y divinas palabras que brotan del

mismo : No me enojo con vuestros menosprecios y desacatos ; no os dejo ni os abandono como merecen vuestros ultrajes y menosprecios ; aquí estoy y estaré con vosotros, porque tengo un corazón sacrificado por vosotros en aras de la mansedumbre y de la humildad.

Tiene por último, esta vida de Cristo, esta vida de inmolación de Nuestro Señor en la Eucaristía, una tercera fase, y es la del sacrificio de su Voluntad. Vive allí siempre á disposición de todos los fieles que lo llaman y desean recibirlo, dejándose llevar con admirable obediencia, lo mismo á los pechos limpios, que á los corazones manchados.

Estos tres sacrificios de la vida eucarística de Nuestro Señor, han de ser imitados fielmente por los Sacerdotes, si quieren cumplir exactamente los altos deberes de su sagrado Ministerio. Han de sacrificar sus inteligencias, rindiéndolas en aras de la fé y de la más completa docilidad á las enseñanzas de la doctrina católica. Han de oponer á los amores desordenados, el amor puro y recto de Dios Nuestro Señor, pues como decía San Agustín : Si algo es amado fuera de Dios y no por Dios, no es puro amor. Y han de ofrecer, por último, el sacrificio de su Voluntad con su más entera y extricta obediencia á los legítimos representantes de Cristo en la tierra, en frente de las falsas libertades y de la satánica independencia de la voluntad humana, á las prescripciones y mandatos de la Autoridad.

Para realizar todo esto, ayuda mucho al Sacerdote, la oración diaria y la adoración semanal ; más para tomar fuerzas y renovar el fervor de su espíritu, á fin de sostener la constante lucha contra las concupiscencias que continuamente intentan señorear sobre su espíritu, há menester dedicar un dia siquiera en cada mes, á la soledad y al retiro junto al Sagrario.

III. — Vida de expansion o de donacion.

Una tercera nota aparece en la vida de Cristo en la Eucaristía, cual es, su costante y contínua donación en este Sacramento. Oh ! si los Angeles pudieran contarnos las Misas celebradas desde el Sacrificio de la Cruz, hasta las que hoy mismo acaban de celebrarse por nosotros, y las Comuniones distribuidas desde la Institución del SSmo. Sacramento, hasta el momento presente, nos quedariamos

asombrados al contemplar su número, que entra en el cálculo de lo infinito ! Con esto se probaría suficientemente la verdad de esta tercera nota que tiene Cristo en la Eucaristía.

Enséñanos esta donación contínua, perpétua y universal de Jesús Hostia que, á imitación suya los Sacerdotes de la Nueva Ley deben vivir una vida de constante y contínua donación á los fieles, suministrándoles ora el pan de la Divina palabra, ora el Pan eucarístico, ora en fin, el pan de la gracia, por medio de los otros Sacramentos necesarios y convenientes para la eterna salud.

Esto exige de parte del Sacerdote una contínua é incesante labor, que agota á veces las energías físicas, con menoscabo tambien de las propias y espirituales energías. ¿ Más, cómo reparar estas fuerzas y reponer estas energías indispensables á la vida sacerdotal ? Nada más eficáz para esto que los retiros anuales de ocho ó diez dias al pié del Sagrario, donde se respira el más puro ambiente, el oxígeno del amor divino, reparador de todas las fuerzas y el gran tónico de las espirituales energías.

Cuando el Sacerdote sale del retiro, hecho con verdadero espíritu, siente renovada su alma, reparadas sus fuerzas espirituales y pronto á seguir los llamamientos de la gracia, diciéndo á Nuestro Señor : *Ecce, Domine, mitte me.*

Perdonad, Señores, la brevedad y desaliño de estas ideas que acabo de presentaros para probar, siquiera sea ligeramente, la necesidad que hay de los Retiros, para conservar, fomentar y expansionar las Asociaciones Sacerdotales Eucarísticas, porque lo que hemos dicho del Sacerdote en particular, ha de entenderse muy especialmente de los Sacerdotes Asociados. Por tanto, formularé y presentaré las siguientes Conclusiones, que de lo dicho se desprenden : 1. Debe recomendarse á las Asociaciones Sacerdotales, la práctica de la adoración diaria durante un cuarto de hora, á más de la hora semanal ante el Santísimo Sacramento.

2. En armonía con la anterior Conclusión, debe recomendarse la inscripción en la Archiconfraternidad de Sacerdotes Adoradores, enriquecida con muchas indulgencias, cuyo Centro universal reside en la Iglesia de San Claudio de Roma y el Español, en la de San Agustín de Málaga.

3. Las Asociaciones Sacerdotales Eucarísticas, cooperarán eficazmente á los Retiros mensuales y anuales de sus miembros.

La soberania social de Jesucristo en los niños por medio de la Archicofradia de la Primera Comunion y de la Beata Imelda

POR EL R. P. FR. ALBINO GONZALEZ MENÉNDEZ, O. P.

El concepto de soberanía implica de suyo superioridad, poder, gobierno u ordenamiento.

Tratándose de Dios, la superioridad y el poder desde luego se suponen.

Y el gobierno, la ordenación ¿ porqué no ?... Porque habiendo Dios creado libre al hombre, respeta esa libertad que ha creado ; y para gobernarnos quiere que nuestra voluntad tome parte, prestándose dócilmente a ese gobierno. « *Qui te creavit sine te, non te justificavit sine te* », dice San Agustín : « El que te creó sin tí, sin que tú tomases en ello parte, no te justificará sin tí ». ¿ Porqué anda la humanidad moral y socialmente tan desgobernada ? ¿ por falta de voluntad o de poder en Dios ? No, sino porque la humanidad, el hombre, a quien Dios constituyó *in manu consilii sui, en manos de su consejo,* abusando de su libertad no se presta a ser de Dios gobernado.

Se trata, pues, de disponer la materia, que en nuestro caso son las voluntades humanas, y más en concreto para nuestro tema, las voluntades de los niños, haciéndolas aptas para el gobierno de Dios.

Por otra parte, el hombre es por naturaleza social. Pero como Dios es el autor de la naturaleza, lo que es por naturaleza, es por Dios, es decir, porque Dios así lo ha querido y decretado.

Ahora bien, como Dios jamás se contradice, todo cuanto Dios quiere edificar en el hombre lo ha de edificar sobre el primer cimiento, puesto por El mismo, que es la naturaleza. Lo dice Santo Tomás : la gracia no destruye sino que perfecciona la naturaleza. Por eso, aun los más altos fenómenos de la vida mística están sobre la naturaleza, pero no son contrarios a ella.

Por eso, sobre todo, y por ser el hombre por naturaleza social, todo en la humanidad lo administra Dios socialmente. El ejercicio, pues, de su soberanía, su gobierno, su ordenación, ha de ser social.

De donde se deduce que para que Jesucristo pueda ejercer con-

venientemente su soberanía sobre los niños, estos han de ofrecérsele socialmente organizados.

Los niños católicos, sencillamente por estar bautizados, forman ya parte de una sociedad que es la Iglesia. Y esto les basta para poder recibir oportunamente la gracia sacramental y todos los bienes e influjos vitales, que de Cristo, que es la Cabeza de este Cuerpo místico, del Espíritu Santo, que es el alma que le informa, y de los miembros más perfectos, que son los santos nuestros hermanos, por medio de la Comunión de los Santos se comunican.

Pero esto no basta. Los niños forman una categoría especial dentro de la humanidad y dentro por consiguiente de la Iglesia Católica. Sus ideas, sus sentimientos, sus afectos, su manera de ver las cosas, de amar y de temer, tienen un carácter bien específico.

Pues si sobre todo esto ha de recaer la soberanía social de Jesucristo ¿ porqué no se trata de organizar y de moldear socialmente ese mundo infantil, volviéndole más apto para el gobierno divino ?...

Bueno es y muy laudable traer masas de niños a Jesús. Bueno es y meritorio ir preparándolos individual o colectivamente para presentarse ante su Rey ; infundiéndoles nociones sencillas de catecismo, que cual astros luminosos esclarecerán algún dia los espacios infinitos del pensamiento ; rozando suavemente sus corazoncitos con el dulce aleteo de afectos y ternuras, que echarán más hondas raíces en aquella tierra virgen con la presencia y trato de su Dios. Pero la masa no es sociedad ; ni lo es siquiera una colectividad de niños como la de un Catecismo.

Si Dios creó social al hombre, si Dios gobierna al mundo socialmente, si Dios del mismo modo quiere gobernar socialmente a los niños, no nos contentemos con presentarle masas, con presentarle colectividades ; presentémosle sociedades de niños verdaderas.

Por otra parte, lo que es social, es más estable. Lo social forma un ambiente que sostiene en los dias de desfallecimiento. El individuo solo, sobre todo en esa tierna edad de la niñez, que cual flexible tallo a todo viento se inclina, facilísimamente cambia y muda. Lo que hoy pensó y propuso, no lo realizará mañana, si algún agente exterior no se le impone, si algún factor extraño, de antemano, libre y espontáneamente escogido, no viene a ayudar su frágil libertad. Ese factor extraño, ese exterior agente, es lo social, las trabas con que sin rebajarle le obliga la sociedad de que

es miembro. Y no es posible, aun para la niñez, encontrar otro factor de este género, otro ayudador de la libertad, más digno, más noble, más educador que éste.

Y si la asociación fortifica, y si la asociación tiende a dar estabilidad ¿ dónde más necesaria la asociación que en los niños ? ¿ Dónde mayor mutabilidad que corregir ? ¿ Dónde mayor urgencia de asentar sobre bases sólidas y estables algo que ofrezca garantías de perseverar en lo futuro ?... ¿ Qué es el niño sino una esencia todavía casi impalpable ; un gérmen ; una tendencia vaga que concretar ; una actividad que peligra dispersarse y perderse por completo, si desde el principio no se le impone un cauce ; un capullo ; al que sólo un soplo de aire esteriliza, si no es el aire tibio de primavera ; un anhelo, un tanteo, una esperanza ?...

Para preparar, para facilitar en cuanto está de nuestra parte la soberanía social de Jesucristo en los niños es necesario ofrecerle niños asociados, verdaderas sociedades de niños.

Toda sociedad supone : identidad de fin, un ideal plástico en el cual ese fin prácticamente se encarne, comunidad de medios, unión de voluntades.

1. *Identidad de fin.* — El fin remoto es para todos los hombres — que hombres son tambien los niños — el Reino de Dios, es aquel « *unum est necessarium* » del Salvador ; es la Soberanía social de Jesucristo.

El fin próximo, tratándose de sociedades de niños, es que cada niño realice en sí el ideal a que aludía Jesucristo cuando decía : « *Nisi efficiamini sicut parvuli non intrabitis in regnum caelorum*, si no os haceis como niños no entrareis en el Reino de los cielos. » ¿ Es que todos los niños entran en el reino de los cielos ? Seguramente que no, tratándose de niños que ya han alcanzado el uso pleno de la inteligencia. Pero es que Jesucristo alude al niño digno de tal nombre ; no malcado aún, no desarrollado en los gérmenes de mal que en el fondo de su naturaleza lleva.

Hay niños díscolos, niños malos ; bien lo sabemos todos por experiencia. Para que no los haya, es para lo que necesitamos organizar los niños en sociedad, convirtiéndolos en materia apta para la Soberanía social de Jesucristo.

Y esa sociedad, además del fin, necesita :

2. *Un ideal plástico en el cual ese fin practicamente se encarne.* — Sí. ¿ Porqué creéis que la sociedades humanas, desde sus comienzos, se apresuran tanto a divinizar a sus héroes ? ¿ Porqué, tal vez aun antes de haber tenido tales héroes, los crean en sus ensueños ?... Esos héroes habrán de ser su ideal ; y sin ideal no pueden vivir los pueblos.

Ahora bien, si en sociedades de hombres, es decir, de individuos en el pleno desarrollo de su inteligencia, no basta el fin, sino que es necesario el ideal, un ideal plástico y sensible al que puedan volver constantemente los ojos ¿ cómo no ha de ser esto necesario en sociedades de niños, cuando la inteligencia apenas es más que un vislumbre y no puede dar un paso sin andadores ; en que la fantasía tiene un predominio casi exclusivo ?...

Puestos a buscar un ideal de este género para sociedades infantiles, os habrá venido acaso al pensamiento Jesús Niño. Si, Jesús Niño es el ideal ; pero es ideal remoto, que aquí ocurre lo mismo que con los fines. Habreis visto sociedades y pueblos perecer, no precisamente por falta de ideal, sino porque ese fin y ese ideal les quedaban ya demasiado lejos. El ideal próximo, sobre todo, se impone como algo con lo cual podamos ponernos con relativa facilidad al alcance. Jesús fue niño, sí, pero fue Niño-Dios ; y los otros sólo son niños. Y entre unos y otro hay una distancia tan grande, que es infinita ; y el infinito aunque sea un infinito de luz, y aunque Dios esté allí para ayudarnos con su infinito poder, impone muchas veces espanto a nuestras pequeñitas almas.

El ideal remoto es Jesús-Niño ; pero ¿ el ideal próximo ? Jesús-Niño es el sol ; pero ¿ dónde está la gotita de agua en la cual ése sol quebrándose, nos dé sus vívidos y fulgurantes resplandores, dispersados, humanizados, en las suaves tonalidades del iris ?...

Ese ideal próximo de los niños, esa gotita de agua cristalizada bajo el influjo del Sacramento, y que en sí refleja irisada la divina imágen de Jesús, es una florecita del Sagrario, y se llama *Imelda Lambertini*.

Imelda, nombre dulce como la miel, lucerito claro de la mañana... Sabeis su historia ; y yo no quiero ni puedo detenerme aquí a relatarla. Mas aun sin detenerse, sin ahondar, surgen bien pronto en su figurita encantadora, todas las facetas que en un verdadero modelo, en un ideal próximo de la niñez pudieran desearse.

Imelda vivió once años, es decir, recorrió todo el periodo de la niñez, que ya en el año duodécimo termina, sin sobrepasar sus umbrales. Niños que hayan muerto demasiado jóvenes, a los tres, a los cuatro años, por ejemplo, no son tan apropósito para modelo e ideal común de todos los niños en cualquier periodo de desarrollo en que se encuentren.

Nació de familia noble y aristocrática, para tener mucho que renunciar cuando por Jesús quiso renunciarlo y dejarlo todo.

Fue hermosa con hermosura extraordinaria, como la de un ángel ; para que sintiendo en torno de sí el coro halagador de las alabanzas, tuviese más mérito su virtud, su desprecio profundo de toda humana belleza, para dejarse sólo fascinar por la Belleza divina que en Jesús Hostia vislumbraba.

Fue hija única, para que recayendo sobre ella todo el peso y el mimo de los amores de su familia, resaltase más su heroísmo, marchando, con todo ese bagaje, ágil, como gacela, o cual sediento ciervo a ofrecer a Jesús todo, todo su inocente corazoncito.

Tuvo su vida gran variedad : vivió en familia, vivió en colegio, vivió en el campo, que la entusiasmaba, y en la ciudad, y vivió al fin, a los diez años, ya decidida a consagrarse a Dios, en el convento.

En un convento de dominicas en las afueras de la ciudad, rodeado de bosques y aguas que cantan, y pajarillos que trinan ; en el famoso convento de Valdipietra, donde a los diez años se empeñó en hacerse religiosa. Y ¿ qué religión la podía atraer sino la dominicana ? ¿ Qué otro hábito la podría cubrir sino el dominicaño, blanco como las hostias que ella adoraba ? ¿ No era dominico Santo Tomás, el cantor divino del Sacramento ? ¿ No era dominico San Jacinto de Polonia que en el incendio de una iglesia arrojóse intrépido entre las llamas para salvar el copón con las hostias de sus amores ?... Tenía que ser ; y como última nota, como última pincelada, fue dominica la Beata Imelda.

Su vida es un encanto, llena de seriedad y de poesía, de profundidad y gracia, como un trocito de azul del cielo, en el fondo del cual se adivina a Dios. ¿ Quien no ríe, quien no llora, viéndola a los seis años, para realizar su ensueño de hacerse anacoreta, esconderse entre los follajes del jardín, construir allí un altar de musgo y flores, con una estampa de María, y compadeciendo y

orando por los pobres que viven en el mundo cuyo bullicio les impide entregarse de lleno a Dios, soltar su vocecita a coro con los pájaros cantores para entonar divinas alabanzas ?... Y luego, el fin de su vida, en un deliquio de amor. Quiere comulgar, mas no se lo permiten ; porque entonces se juzga para esto demasiado temprana la edad de once años, precioso mártir de la Comunión temprana. Mas ella llama, y llama, con sus suspiros, ante el Sagrario. Y el Divino Prisionero la escucha, y en una Hostia esplendente, va por los aires a ella, buscando unirse a aquel corazoncito que le ama tanto. Imelda recibe a Dios por milagro del Omnipotente. Mas ¿ cómo podrá ella reduplicar sus amores con favor tan grande ?...

Allí, en aquel pechito está Jesus en las especies sacramentales. Mas cuando estas especies comenzaban a disolverse y con su disolución la presencia real de Cristo desaparecía, el alma toda, todo el espíritu de la niña Imelda, concentrado se abraza con el espíritu de Jesús ; y Jesús no queriendo que por parte suya dejase tampoco de ser indisoluble aquel tiernísimo abrazo, arranca con aquella almita que no quiere desprendersele hacia el cielo, donde su presencia real es indefectible.

No, no busqueis para los niños otro ideal, que Dios se lo ha dado en la *Beata Imelda Lambertini*.

3. *Comunidad de medios*. — ¡ Ah ! los medios por los cuales se preparan los niños para recibir el reino de Dios, giran todos al rededor de uno sustancial y principalísimo. Sabeis cual es : es Jesús en el Sacramento, que aun siendo fin, se nos da también como medio de santificación y perfeccionamiento. Al rededor de este medio y por Él vivificados, surgirán otros ; pero este nunca podrá faltar. Y es común, porque se ha puesto a disposición de todos, y a todos nos llama y nos espera.

Que en toda sociedad se necesita comunidad de modios, está bien claro. ¿ Porqué no formamos los españoles una sociedad, una sóla patria, por ejemplo con los chinos ?... Quizá, apurando los términos, por esto sólo, porque nuestros medios no son comunes.

Cuando ante una masa de niños hayais logrado señalarles con toda evidencia el fin ; cuando ante los ojos les hayais puesto patente un ideal que imitar, dadles medios tambien comunes, para que los lazos de sociedad se traben y se estrechen entre todos ellos.

Y si es comun el medio por excelencia, Jesús en el Sacramento, — que en común y socialmente, corporativamente lo reciban, y se preparen para recibirlo, y le dén gracias y le cantan a toda hora, y le saquen en procesión organizados todos con sus insignias y estandartes, y si es preciso formados en escuadrones.

Comunidad de medios ; esto concreta una sociedad. Y ya sabemos que a los niños hay que asociarlos para que en ellos se ejerza la Soberanía social de Jesucristo.

4. *Union de voluntades.* — Es el ultimo toque, la última y específica diferencia de toda sociedad.

Mas despues de todo lo dicho ¿ creeis que las voluntades de los niños podrán permanecer desunidas ?... Amando un fin, de suyo tan amable ; siguiendo un ideal tan fascinador y atrayente ; viviendo en comunidad de vida, centralizada en el Sacramento, esas tiernas voluntades infantiles, a quienes deslumbra y atrae todo lo bueno, todo lo alegre, todo lo brillante, se unen y se aman, y se comunican en un creciente flujo y reflujo sus entusiasmos y nobles aspiraciones. Y he aquí entonces dichosamente preparadas las voluntades infantiles para que se cumpla la Soberanía social de Jesucristo en los niños. Aquí ya no quedaría sino clamar con los niños así dispuestos y organizados : Ven, Jesús, reina en nosotros ; ven, nuestro rey, nuestro Soberano. Y Jesús ciertamente descendería, y vendría a nosotros con Él su Reino.

Con todo lo que hemos dicho, creo que ya apenas se necesita sacar la consecuencia. ¿ No habeis pensado en la *Archicofradía de la Primera Comunión y de Beata Imelda*, que tambien se llama *Archicofradía de la Buena Primera Comunión y de la Perseverancia ?...*

Su fin remoto es naturalmente el Reino de Dios ; y su fin próximo es hacer a los niños buenos, y a los grandes hacerles perseverar en la bondad de los niños. « *Nisi efficiamini sicut parvuli...* »

Su ideal remoto es el Niño Dios, en donde toman lumbre y esplendor todos los ideales ; y su ideal plástico inmediato es la Beata Imelda, ese angelito risueño que el cielo prestó a la tierra durante once años.

Sus medios giran todos al rededor de la Comunión, y en particular de Comunión Primera, considerada, primero, para los más

niños, como un anhelo y una esperanza, para la que hay que prepararse cuidadosamente ; para otros, como una realidad del cielo, jamás suficientemente ponderada ; para otros, en fin, como un recuerdo divino, que en el corazón cual fuego sagrado se guarda, celebrando con indulgencia plenaria indefectiblemente sus aniversarios.

Fue instituida esta Cofradía en Prulla, cuna de la Orden Dominicana en 7 de mayo de 1891, fiesta de la Ascensión del Señor. En 1893 por un Breve Pontificio de 21 de agosto fue declarada *Archicofradía*, e incorporada a la Orden de Predicadores, cuyo Maestro General es desde entonces su Jefe supremo, al que hay que acudir para poder fundarla. Pueden entrar en ella niños y grandes.

Las obligaciones que impone son : 1. Suscribir su nombre, dando una limosna. 2. Llevar una medalla de la Beata Imelda, visible el año que se hace la primera Comunión, y en los otros años, antes o despues, interiormente. 3. Decir todos los dias por la mañana y por la noche esta jaculatoria, a la que hay concedidos 40 dias de indulgencia : *Ntra. Sra. de Prulla* (por ser allí la casa matriz de la Archicofradía), *Reina del Santísimo Rosario, ruega por nosotros ; Bienaventurada Imelda, Patrona de la Primera Comunión y de la Perseverancia, ruega por nosotros.* A la vez se suele rezar una decena del Rosario. 4. Comulgar por lo menos una vez al mes y en las fiestas de la Beata Imelda, 12 de mayo y 17 de septiembre, y acostumbrarse a hacer con frecuencia la Comunión espiritual.

Las principales ventajas son : 1. Participación de todos los méritos y buenas obras de la Orden Dominicana y de todas las Asociaciones incorporadas a ella. 2. Indulgencia plenaria el dia de la primera Comunión y en todos sus aniversarios ; en las fiestas de la Beata Imelda, y en el artículo de la muerte. Además, cuando muere un celador se suele decir una misa por su alma en la iglesia de la Archicofradía.

Sobre esto, puede la Archicofradía en cada localidad, adoptar otros ejercicios o piadosas prácticas que los Directores juzguen convenientes.

Queda, pues, palpable y evidentemente demostrado que la *Archicofradía de la Primera Comunión y de la Beata Imelda es el mejor medio para lograr que sea un hecho la Soberanía social de Jesucristo en los niños.*

Conclusion.

El XXV Congreso Eucarístico internacional celebrado en Lourdes del 22 al 26 de Julio de 1914 hace ardientes votos porque la Archicofradía de la Primera Comunión y de la Beata Imelda se extienda rápidamente, estableciéndola desde luego en todas las iglesias parroquiales y en las de Seminarios, asilos, colegios y demás institutos de la infancia para que de este modo juntamente se extienda la Soberanía social de Jesucristo en los niños.

Resultados de la Comunion frecuente y diaria en los Seminarios

POR D. ANDRÈS SERRANO Y GARCIA VAO

director del Colegio de Vocaciones eclesiasticas de Valencia.

Hasta hace 20 años la mayor parte de los Seminarios tenían en sus Reglamentos la Comunión mensual. En las costumbres piadosas de los Seminarios se ha ido introduciendo la Comunión quincenal y semanal, merced á la lectura de los folletos de Mgr de Segur *La Comunión frecuente* y *Cada ocho dias*. Más de una vez por semana raro era el alumno que comulgaba. Había propensión á Comunión más frecuente en algun pequeño grupo de alumnos y en algun superior de más celo. El Colegio Español de Roma desde su nacimiento ha tenido la costumbre de que los alumnos comulgasen tres ó cuatro días cada semana. A la Comunión diaria casi nadie se ha atrevido hasta los decretos de S. S. Pio X.

Resultados. 1. *Generales.* Más pureza, más piedad, mas obediencia, mas facilidad en la disciplina.

2. *Especiales.* En los alumnos relajados, tibios, fervorosos :

a) En los relajados. Hastío de comulgar y de que otros comulgasen. Rehuían la Comunión, han sido más pronto conocidos y expulsados. Algunos relajados se han convertido con la Comunión frecuente. Se temía que algunos seminaristas hiciesen el hipócrita. Este temor no se ha confirmado. Los Seminaristas generalmente son sinceros. Algun caso raro de hipocresía ha sido descubierto precisamente por el modo de recibir la Comunión ; y por el hilo se ha sacado el ovillo de la falta de vocación ; de modo que hasta para

ahuyentar á los hipócritas ha sido útil la Comunión frecuente y diaria.

b) En los tibios. Menos caidas, más fuerza, más victorias.

c) En los fervorosos. Más pureza, más obediencia, más celo. La Comunión diaria está formando muchos edificantes Seminaristas.

3. *En los Superiores.* Algunos, mal avenidos con la Comunión tan frecuente, por rutina ó irreflexión, han tenido que callar y ceder delante de los decretos de Su Santidad y han allanado el camino á la Comunión diaria. A otros que vacilaban, estos decretos les han convencido.

Los directores espirituales han visto multiplicada la eficacia de su ministerio. Los confesores encuentran su trabajo más facil y gustoso. La disciplina se mantiene con menos esfuerzo.

Los Seminarios con Comunión diaria se van asemejando al ideal que concibieron los Padres del Concilio de Trento.

***

La Comunión frecuente y diaria logra todos esos resultados ; pero necesita que concurran otras causas para producirlos plenamente. Son estas, entre otras :

La vigilancia paternal incesante de los Prefectos ;

La palabra viva del Rector y del director espiritual ;

Confesores adecuados disponibles siempre ;

El dia de retiro mensual ;

La expulsión implacable de los que notoriamente no tengan vocación.

« La obra de la defensa de la Fe » y las Misiones eucaristicas

POR EL R. P. RAMON SARABIA

Redentorista.

SEÑORES CONGRESISTAS,

El programa de este Congreso Eucarístico celebrado en este bendito rincón de la tierra, santificado por la presencia de María Inmaculada y por los milagros eucarísticos, es tan vasto, abarca tantas grandezas, sugiere tantas ideas, despierta tantos recuerdos, y congrega tantas banderas, que cada punto de él parece una inmensa

lámpara suspendida en el cielo de la historia y que proyecta mares de luz, sobre la blanca hostia de nuestros altares.

Su fin es la aspiración primera que brotó del corazón eucarístico de nuestro inmortal Pío X, a quien llamará la posteridad santificada, el Papa de la Eucaristía : *Instaurare omnia in Christo.* Por eso en la sección III, se trata de los homenajes sociales, internacionales, nacionales, diocesanos, regionales y hasta parroquiales.

Sí, *parroquiales,* porque la parroquia es la célula de la vida cristiana, en la sociedad de Dios. Formad parroquias eucarísticas, haced que por las venas de los últimos hijos de la Iglesia circule la vida divina cuya fuente reside en el Santísimo Sacramento, y la tierra será un cielo : y el día que señalen para que este mundo nuestro proclame á Jesucristo, su Rey, los himnos serán tan entusiastas, los vítores tan colosales y las alegrias tan intensas que los moradores de la gloria suspenderán sus cantares y se asomarán a las celosías del cielo, para enviarnos como grito de amor y admiración los ecos de sus eternos aleluyas.

Para fomentar esa vida divina en las parroquias y llevarlas a Dios, El programa propone un medio : los *triduos eucarísticos.* Que estas solemnidades parroquiales contribuyan no poco á desarrollar el amor á la Eucaristía, en aquellos pueblos sobre todo, en que la piedad tiene aún caravanas de seguidores ¿ quien será tan necio que lo niegue ? Pero digo y sostengo, y conmigo dirán y sostendrán todos los señores congresistas, que el medio más poderoso y excelente para alcanzar el reinado eucarístico en la parroquias son las misiones que me he atrevido a llamar *eucarísticas.* Y pues la *Obra de la Defensa de la Fe* se ha establecido en España para predicar misiones parroquiales y ya empieza a propagarse y sus frutos son abundantísimos, de ahí el tema que brevemente voy á explanar ante el Congreso.

I. — Un poco de historia.

La Obra admirable de la *Defensa de la Fe,* germinó, como un acto de amor en el corazón apostólico del R. P. Gregorio Rodríguez, ilustre Redentorista español, muerto este mismo año en la lozanía de la vida, con la muerte de los servidores de Dios, en su residencia de Madrid.

Tiene esta empresa sublime un fin altamente divino y patriótico :

conservar y defender la fe en España, aquella fe que nuestros padres aprendieron de labios del Apóstol Santiago al pie del Pilar de Zaragoza, que defendieron desde Covadonga hasta Granada y que tremolaron en las playas del nuevo Mundo, envuelta en los inmensos pliegues de la bandera española.

Así se realizaron los anhelos del gran Pío IX. Yo quisiera, decía, para remedio de tantos males, que se organizara una especie de Propagación de la Fe en lo interior. Que antes de predicar á Jesucristo en remotas regiones hemos de procurar que no le arrojen de nuestras casas, ni del bendito solar que llamamos « patria ».

Los medios que la Obra elige para alcanzar su fin nobilísimo son :

a) *Las misiones parroquiales.*

b) *La propaganda y difusión de sanas lecturas y en especial de diarios católicos y.*

c) *Apoyar moral y materialmente según se lo permitan sus fuerzas, las escuelas católicas gratuitas.*

El actual Obispo de Madrid, Dr. D. José María Salvador y Barrera, aprobó el reglamento de la nueva Obra católica, y otros muchos Prelados la elogiaron calurosamente, deseando que se propagara por toda España.

Pio X, viendo en ella un nuevo poderosísimo recurso para salvar al mundo, derrochó en su favor los tesoros divinos y por Breve del 5 de febrero de 1909, la colmó de privilegios é indulgencias. « Vosotros los españoles, decía, no tenéis más que conservar la fe, esa fe que ha hecho de España la nación católica por excelencia. »

Apenas cuenta esta Obra 6 años de existencia y ya está establecida en unos 30 centros.

La organización no puede ser más sencilla. Los *socios* divididos en decenas entregan cada mes á las *colectoras* su cuota de 10 céntimos o más, si se hubieran suscrito como miembros bienhechores. Las colectoras entregan estas limosnas á las *celadoras*, que están al frente de 10 decenas, y éstas a su vez a la *Tesorera*, la cual presentará cuentas detalladas a la Junta establecida en cada diócesis ; y todo ello finalmente se entrega al *Centro general directivo*, en Madrid, del cual forman parte personas respetabilísimas por su elevada posición social, por sus títulos y sobre todo por su piedad.

Aunque tres son los fines de esta Obra redentora, desde su fundación se ha dedicado sobre todo á conservar la fe y á defenderla en

España por medio de las misiones parroquiales. Noventa ha predicado en este último año, y los Boletines que cada dos meses se publican y en los cuales da cuenta del estado económico y de los frutos de la Asociación no son más que heraldos que pregonan los triunfos de Jesucristo.

Tal es la Obra para muchos desconocida, pero que yo presento al Congreso, como uno de los medios más poderosos para cultivar la vida eucarística en las parroquias, para convertir el corazón de todos los feligreses en relicarios de la Hostia diaria, para levantar en cada pueblo un trono desde donde reine sobre todos sus hijos Jesús sacramentado.

Y es la causa que esta Obra envía *misiones gratuitas* á las parroquias. Y ¿ qué son las misiones y sobre todo las misiones eucarísticas que se deben predicar en nuestros días ?

Cruzadas que levantan los pueblos y los lanzan á la conquista amorosa del sagrario.

Academias populares en las cuales de mil maneras y á todas horas se explican las maravillas eucarísticas.

Congresos parroquiales en los cuales niños y ancianos, jóvenes y doncellas se reunen á los pies del altar y allí rezan y allí lloran, y allí expían sus pasadas ingratitudes para con el Vecino sacramentado.

Agapes sagrados que recuerdan los más hermosos días de los albores del Cristianismo.

Mitines a veces colosales en los cuales no hay más que este grito entusiasta y delirante, que brota del corazòn, y lo riegan los ojos con sus lágrimas : *¡ Viva Jesús sacramentado !*

Recepciones espléndidas en las cuales el Padre celestial recibe a caravanas de hijos pródigos que vienen de las regiones estériles del pecado a sentarse con El de nuevo a su mesa sagrada.

No son palabras de vano entusiasmo : son la expresión sincera y leal de la verdad.

Pero ya lo he indicado : es menester que hoy sean las misiones más eucarísticas que nunca.

II. — Misioneros eucaristicos.

Misioneros que sólo saben describir con cuadros terroríficos y acentos espeluznantes la guadaña de la muerte, la trompeta del juicio final y las llamas del infierno ; Misioneros que sólo abren

su boca para exigir la austeridad de la penitencia y los rigores del ayuno ; Misioneros que con mano de acero aprietan el corazón y le echan el yugo de rigoristas sentencias ; Misioneros que son demasiado exigentes y que propenden á apartar a niños y mujeres de la frecuente comunión : ¡ ¡ Ah ! misioneros así, no valen para misioneros del siglo XX.

Que alcen su voz poderosa y truenen contra los pecados de los hombres ; que pinten con trágicos colores los cuadros de ultratumba ; que despierten á los pecadores con sus gritos tremebundos y les den piedras para que se golpeen el pecho arrepentidos, si las piden. Pero que sean ante todo dulces, pacientes, mansos, como el Dios de la Eucaristía ; que los acentos de terror terminen siempre con suspiros de misericordia ; que después de los cuadros de la divina justicia expongan el museo de la divina caridad ; que sean en una palabra ante todo *Apóstoles de la Eucaristía.*

¡ *Apóstoles de la Eucaristía !* Esa es su primera obligación. Así se lo recuerda el Papa en su maravilloso decreto sobre la comunión diaria. « *Concionatores... christianum populum ad hunc tam pium ac tam salutarem usum crebris admonitionibus multoque studio cohortentur.* »

Un anciano misionero exclamaba con los arranques del celo más ardiente : « He prometido solemnemente al Señor que mientras tenga un hilo de voz en mi garganta y mi corazón lata en mi pecho no cesare de gritar : Hermanos, ¡ a la Eucaristía ! ¡ a la Eucaristía ! Que sean todos los misioneros así. Otro mas joven, pero enamorado de Jesús Hostia, repetía sin cesar : S. Juan, el heraldo de la caridad para con el prójimo no se cansaba de decir : « Amaos los unos a los otros. » Yo, Apóstol de la caridad para con Dios, moriré pronunciando siempre el mismo sermón : ¡ Comulgad hijos míos, comulgad ! Este ha de ser el tema favorito de los misioneros de hoy.

¿ Por qué ? Porque Jesús eucarístico es luz, es fortaleza, es amor, es paz, es pureza, es fe, es el santificador de las familias, es el eje de la sociedad, es la vida de la Iglesia.

¿ Por qué ? Porque hoy la impiedad ataca por todos los flancos, y el libertinaje corroe todo el ambiente que respiramos, y el paganismo ha vuelto á levantar cabeza con todas sus desverguenzas, y los demonios como deletéreos miasmas lo llenan é invaden todo ;

y á ese diluvio de cieno y de odios hay que oponer otro diluvio de pureza y caridad, que es la divina Eucaristía. ¿ Por qué ? Lo diré en una palabra : por que estamos en tiempos de lucha ; por que los Nerones van escalando los tronos y los cristianos de hoy tendrán que salir a la calle á defender sus divinos derechos si no quieren morir en las cárceles como víctimas ó apostatar ante los verdugos como traidores.

Los cristianos del siglo XX deben amar la Eucaristía como los mártires y defenderla como los cruzados.

Misioneros : he ahí vuestra obra. Más : los misioneros de hoy deben ser los grandes *tácticos* o si queréis los grandes *generales* de la Eucaristía.

Generales de la Eucaristía. Siempre se han comparado las santas misiones con las maniobras militares. Hay que conquistar los corazones, las familias, las parroquias en masa, derribar allí la bandera del demonio y tremolar el estandarte de Jesucristo. La empresa es digna de Dios, porque el mundo, el demonio y la carne han levantado el ejército de las pasiones, y sólo un esfuerzo divino puede saltar esos fosos de los malos hábitos y derribar esas murallas que levantaron el vicio y la impiedad.

S. Ignacio, S. Vicente de Paúl, S. Alfonso y otros invictos misioneros trazaron planos admirables, dieron leyes de estrategia divina y hasta, valga la comparación, fabricaron armas y municiones poderosas para vencer al enemigo.

Respetemos esos viejos sistemas, empleemos esa táctica maravillosa, armémonos con esos armamentos siempre antiguos y siempre nuevos y siempre maravillosamente eficaces. No cabe duda : al fin se rendirán los enemigos de Jesucristo. Pero yo creo que sin cambiar lo esencial, deben los misioneros de nuestros días, emplear más que nunca la táctica que empleó el mismo Dios para conquistar el amor del mundo : la divina Eucaristía.

Que recen y lloren ante la Eucaristía ellos mismos ; que hombres y mujeres si es posible vayan por turno á rezar y llorar por los que no rezan ni lloran ante el callado tabernáculo. Multiplíquense las comuniones generales ; expóngase la Hostia santa ante el pueblo arrodillado ; elévense plegarias y cantares hasta el trono del Rey eucarístico ; que Jesús sacramentado sea el centro de la misión ; que de allí salgan los sermones y allí se lleven las almas.

Misioneros, que así lucháis tremolando la bandera blanca de la divina Eucaristía, ¡ Adelante ! Ante ese glorioso estandarte huyen los demonios como las nubes barridas por el huracán. Prosigamos.

Serafines amantes de la sagrada eucaristía deberán ser los modernos misioneros. Lo he leído no sé donde : Presentáronse al pontífice León XIII, un Obispo y algunos misioneros de la Groenlandia. — Santísimo Padre, habló el obispo, venimos a pedir una gracia á Vuestra Santidad.

— Hablad ; os será concedida.

— Que podamos llevar con nosotros la Eucaristía en nuestras apostólicas correrías.

— Dispensad ; no es posible ; es privilegio exclusivo del Papa.

— Pues entonces Santísimo Padre, enviad otros misioneros á la Groenlandia.

— ¿ Pues ? — Por que nosotros sin ese compañero divino de viaje, no podemos soportar tantas penalidades.

El Papa cogió un papel y escribió al punto : Concedido.

¡ Ah ! Pasaron aquellos tiempos, en que los misioneros entraban en los pueblos con toda la pompa y solemnidad de legados extraordinarios de Dios. Pasaron aquellos tiempos en que cabildos, parroquias, ayuntamientos, audiencias, hermandades y cofradías tenían obligación de asistir a las fervientes declamaciones de los misioneros... Pasaron aquellos tiempos en que el pueblo español se apiñaba en plazas inmensas y al grito de : « Españoles, Jesucristo os llama », que lanzaban los heraldos de la cruz, alzaba la visera, empuñaba la espada é iba á morir por su fe en las dunas de Flandes, y en los campos de Alemania, contra los escollos de Inglaterra y en medio de las aguas de Lepanto.

Hoy en algunas regiones de nuestra patria, los misioneros entran en las parroquias, escoltados por viejas y chiquillos, y á veces entre burlas y silbidos. Yo he visto a misioneros, ser recibidos por una lluvia de piedras y entre una granizada de castañas. Yo he visto á turbas insensatas que en el templo hablaban, reñían, blasfemaban, insultaban y hasta bailaban. Yo he visto á más de 100 hombres, insultar, pegar, y hasta silbar a un compañero bajo las bóvedas sagradas, sólo porque se estaba confesando...

La vida del misionero es dura como la del soldado, amarga como la de Jesucristo. ¿ Que hacer ? ¿ Desmayar ? ... ¡ Oh eso nunca !

¡ Misioneros al sagrario ! Los ofendidos, los escupidos, los despreciados, no sois vosotros... ¡ Es El ! A El pues toca salir por su honra.

Por eso aquel gran Apóstol de Italia, y doctor celosísimo de la Iglesia, S. Alfonso María de Ligorio, imponía a sus misioneros tres leyes gravísimas :

1. Que aunque los penitentes asediaran los confesonarios, dijeran la misa con gravedad y recogimiento, y por espacio, al menos, de un cuarto de hora dieran gracias.

2. Que todos los dias, por urgentes que fueran las ocupaciones hicieran la visita a Jesús Sacramentado.

3. Que el que hubiere de predicar el sermon grande de la noche, rezara y meditara antes, por lo menos un cuarto de hora, delante del tabernáculo.

Dadme misioneros así : *apóstoles* que prediquen con fe y entusiasmo las maravillas de la comunión ; *generales* que sepan dirigir las maniobras de las santas misiones, teniendo como compamento y ciudadela y fortaleza y generalísimo a Jesús Sacramentado, corazones *chiflados* de la Eucaristía, como dice el Arcipreste de Huelva, y yo os aseguro : que los 8 ó 10 ó 15 días que durare la santa misión, serán una serie de triunfos gloriosísimos para Jesucristo.

Lo vais á ver.

III. — Misiones eucarísticas.

En medio de vivas y de músicas, quizás de insultos y pedradas, acaban de hacer su entrada en la parroquia los misioneros de Jesucristo. Son dos, cuatro, diez, treinta, ochenta, como en algunas populosas ciudades de Francia, evangelizadas por los PP. Redentoristas ; unos son jóvenes, viejos venerables otros, abrumados ya bajo el peso de largos trabajos. Todos tienen la misma fe y todos añoran las mismas conquistas ; ganar las almas de aquella parroquia para Jesucristo.

Cristobal Colón, de pié en el puente de la Capitana mandó levar auclas santiguándose en nombre de la Santísima Trinidad. Los misioneros se postran de rodillas ante el sagrario y rezan el *Tantum ergo*... ¡ Es la presentación de armas o si queréis el besamanos del Rey Eucarístico.

Desde ese momento toda la vida material del pueblo se paraliza :

los labradores suspenden sus faenas agrícolas ; los obreros á veces interrunpen sus trabajos ; los niños no van á la escuela ; las doncellas guardan la costura, y las madres apenas tienen tiempo para arreglar lo mas indispensable de la casa y hacer la comida.

¿ Que misionero no ha visto cien veces en la vida, á pueblos y regiones enteras acudir á apiñarse en torno del púlpito sagrado...? ¿ A caravanas que llegaban rendidas a sus pies después de haber andado a través de montes y barrancos más de 5 y 8 leguas...? ¿ A niños que permanecían en el pórtico de la iglesia el día entero sin probar más que un pedazo de pan y una manzana o naranja...? ¿ A piadosas mujeres que a las 6 de la tarde aún estaban en ayunas para poder comulgar...? ¿ A ancianos venerables y decrépitos que, farolillo en mano subian cuestas y se arrastraban por el fondo de angostos caminos, sólo por tener la alegría de descargar el peso de su conciencia y recibir a Dios...? ¿ A ayuntamientos en masa que tenían que nombrar 2 ó 4 hombres por turno, para guardar casas y haciendas, pues todos querían ir al sermón... ?

He asistido a espléndidos congresos — he presenciado manifestaciones Eucarísticas colosales : Y yo pensaba : ¡ Qué poco nos ha costado el reunirnos aquí ? Hemos venido en tren, en coche, en automovil y ellos, mis nobles campesinos de Castilla, mis valientes montañeses del Norte ¡ cómo los he visto llegar a las fiestas eucarísticas de mis misiones...? Rendidos, sí, sudorosos, empapados en agua, tiritando de frio...! Y sin embargo ¡ qué entusiasmo, que amor se reflejaba en aquellos rostros arrugados por el hambre y tostados por el sol.

Seamos sinceros... ¡ Valen más ellos que nosotros ! Puede decirse que durante la misión la parroquia vive en la iglesia. ¿ Qué hacen allí los misioneros...?

Hablar de la Eucaristía. Como bandadas de pájaros llegan de todas partes los inocentes pequeñuelos. No los podéis contar ; pasan de mil, de dos mil... Hay que separar niños y niñas, porque ¿ quién podrá hacerse entender en medio de esa confusa algarabía infantil...? Ya están quietos... cruzan las manos, cierran la boca, abren los ojos y ... a ver lo que les dice el Padre misionero.

Y les habla sobre todo de la confesión y comunión. ¿ No habéis oido alguna vez como ese experto catequista les enseña la presenciá real de J. C. en el altar ? Yo he visto contar la historia de

aquel niño que jugó al escondite con el Niño Jesús ; que le buscó en los confesonarios, en el púlpito, en los rincones de la trastera ; y que al fin corrió, saltó sobre el altar, llamó con sus deditos á la puerta del sagrario y porfiaba que allí estaba su divino amiguito, por que se lo habia dicho su mamá, su corazón y su fe. Hay que ver con qué atención escuchan los traviesos pequeñuelos. Preguntadles después donde está Jesús, y todos de pie alargan la mano y con su dedito señalarán el sagrario. Sublime arranque de fe. Les anuncia después el misionero que tiene que hacer una comunión general espléndida, que no ha de faltar uno solo. Y los revoltosos angelitos contestan con un « Sí, sí » que se prolonga á veces en una tempestad de aplausos o en un cántico eucarístico cantado con toda la rabia bendita de sus gargantas. Ya está terminada la catequesis... A la calle. Pero antes el misionero les enseña á pasar con reverencia delante del Santísimo, a hacer la genuflexión con espiritu de adoración y de piedad. Manda que algunos remeden los garabatos y pantomimas que los hombres hacen en presencia de la Eucaristía. Rien... protestan que ellos no lo harán nunca así y... á correr.

¿ No es esta la instrución militar eucarística ? Todos los días se celebran dos, tres ó mas misas en la parroquia ; el auditorio es cada vez más numeroso. ! ¡ Ah ! no desperdician tan buenas ocasiones. Allá sube al púlpito el incansable misionero y todos los días encuentra en ia riqueza de la liturgia sagrada y en la sublimidad de la teologia católica doctrina interesante, conmovedora y práctica para exhortar á los fieles a que diariamente asistan al santo sacrificio de la misa.

Y van sucedíendose las hondas emociones de la misión, como se sucede las olas de fe y entusiasmo de estos congresos eucarísticos y ¿ podéis contar las veces que los heraldos de Jesús han levantado la voz para repetir el grito del actual Pontífice : ¡ A comulgar, a comulgar ! Reunen á doncellas, á casadas ; á caballeros ; yo puedo dar testimonio de que todas las veces y bajo todas las formas, en el lenguaje de la íntima conversación y con los períodos de fogosa elocuencia se inculca el mismo deber, se repite la misma doctrina : « Amad a Jesucristo ! ... ¡ Comulgad ! — Padre, decía un ilustre duque español a un celoso misionero, siempre nos dice lo mismo ; que comulguemos. Eso es fácil, pero ¿ y confesar ? — Sr. duque,

replicó el veterano de Jesucristo, para besar la bandera de la patria hay que correr, aunque tengamos que dejar en el camino la sangre y la vida.

Celebramos estas asambleas, triunfos gigantescos de Jesucristo. Vuestra voz, ilustres oradores nos ha conmovido y arrebatado ; pero vuestros acentos se han estrellado contra esas paredes, contra esas rocas... ¡ Se han desvanecido como el ruido de las campanas !... Quizás los habeis grabado en las placas de algunas páginas maravillosas... ¡ Ay ! esas páginas también yacen en el polvo de las bibliotecas, como las hojas perfumadas de una rosa que van a caer en medio del tamo de la era que esparce el viento...

¿ Queréis que vuestras voces resuenen en los pueblos más olvidados de la patria ? ¿ Queréis tener placas vivientes, gramófonos maravillosos, que repitan los gritos de la fe perpetuamente, como las campanas de un reloj que en elevada torre anuncian los movimientos del sol ?...

Llamad a legiones de misioneros, y decidles como Jesucristo : « Id por el mundo universo... ¡ Ah ! Los misioneros... Los generales que están siempre en campaña... los predicadores incansables de la fe... los viajantes de Jesucristo... Ellos, ellos son los que en las santas misiones populariazan la doctrina de la Eucaristía.

¿ Que hacen allí los misioneros ?

Cantan a la Eucaristía. Los que asistieron al mas grande de los congresos eucarísticos, al congreso de Madrid, aseguran que aún llevan en el hondo del alma los últimos ecos del himno inmortal que más de cien mil hombres cantaron en la procesión mas sublime que presenciaron los siglos.

Gloria a Cristo Jesús,
Cielos y tierra
Bendecid al Señor.
Honor y gloria a Ti
Rey de la gloria,
Amor por siempre a Ti
Dios del amor.

Llevado en labios de todos los congresistas el himnc se ha hecho popular en nuestra patria española. Pero nunca se repite con mas emoción que en las santas misiones.

Alternando con él se entonan el *Corazón Santo*, el *Altísimo Señor*, el *Alabado sea el Santísimo* y el *Bendice alma mía :* coros populares que á veces el arte desprecia, pero que el alma del pueblo ama y saborea y los lanza a los vientos como rachas de corazones volcánicos.

¿ Oid ?... ¿ No ois un rumor lejano ? ... Al otro lado de esas montañas, más allá de aquellas sierras gigantescas, en ásperas vertientes, en valles hondos, en áridas llanuras, en medio de huertos frondosos y de inmensos trigales hay mil pueblos, aldeas, villorrios, granjas, cortijos, á donde no puede llegar el religioso bullicio de los congresos internacionales. Pero allí estan los misioneros hace 8 y 15 días y al eco de su vibrante palabra los corazones se han caldeado... y cantan á Jesús Sacramentado.

¿ Que hacen allí los misioneros ?

Celebran fiestas en honor de Jesús Sacramentado. Al quinto ó sexto día de la misión aún en los pueblos mas fríos é indiferentes se nota ya movimiento extraordinario. Los misioneros han pedido con mucha gracia á cada vecino una pobre velita y han anunciado para esa noche una fiesta sorprendente, maravillosa, celestial.

Esa noche van todos, aún los que hace muchos años que no han puesto los pies en la iglesia. Nunca he podido contemplar esos inmensos auditorios compuestos en gran parte de blasfemos, impíos, canallas y libertinos sin sentirme hondamente emocionado.

El altar es una ascua de luces artísticamente combinadas. El misionero sube al púlpito. ¡ Que acentos los suyos en esa sublime noche ! Así debían de hablar los Profetas de Israel, anunciadores de espantosas catástrofes... ¡ Y aún hablan y rien algunos !

De repente se descorre el velo... y aparece en un trono de luz Jesús Sacramentado : ¡ Y se miran frente á frente Dios y los pecadores !

Y el Señor echa en cara á sus hijos con amorosas quejas sus ingratitudes y pecados... Y los pecadores : ¡ Ah ! ya no son pecadores, son hijos pródigos que vuelven a casa de su Padre celestial... Y niños y jóvenes, hombres y mujeres, sacerdotes y misioneros, todos alzan al cielo sus manos suplicantes, gritando todos con lágrimas en los ojos : ¡ Perdón, Dios mío, perdón !... No hay nada que se pueda comparar con la emoción de ese solemne momento... ¡ Jesús vuelve á ser el rey de esa parroquia ! El recuerdo de ese día no lo borran largos años. « ¡ Oh ! exclamaba una malagueña

hace pocos meses, al salir de esa función espléndida, hemos visto un cacho de cielo. »

No es esta la sola fiesta eucarística que en estos días se celebra. S. Alfonso en sus misiones sacaba el Santísimo por los campos y con El bendecía haciendas y ganados. Otros misioneros, con competente autorización, llevan la divina Eucaristía en procesión por las calles engalanadas, y a veces hasta por las rías serenas teniendo por escolta mil lanchas empavesadas.

Pero no nos detengamos demasiado que aún nos quedan algunos puntos por considerar.

En las misiones se cumple con el precepto pascual. ¿ Para que estamos aquí ? ¿ Para que celebramos estos solemnísimos congresos ? ¿ Sólo para que algunos elocuentísimos oradores nos embriaguen dulcemente con el vino generoso de su fascinadora palabra ? ¿ Sólo para presenciar el desfile de banderas eucarísticas y la marcha triunfal de algunos centenares de miles de adoradores cristianos ? ¡ Ah ! si sólo eso pretendemos, somos niños vestidos de hombres, somos soldados que van al campo de batalla sólo para lucir los brillantes colores del uniforme... En España á los hombres así se les llama « fantoches ».

Estamos aquí para extender el reinado social de Jesucristo y Jesucristo no reina sino por el cumplimiento de sus leyes.

Pues bien ; ¿ nos sabéis que una de las leyes más conculcadas es la del precepto pascual ? He recorrido España entera, desde las vegas de la Andalucía hasta las playas norteñas, y aquí llevo en el alma como un puñal que me mata, el recuerdo de las cosas que ví.

He visto pueblos populosos de cinco, diez, quince mil almas donde apenas diez hombres y contadísimas mujeres ponían los pies en la iglesia. He visto pueblos donde sólo las hermanas del Señor Cura, cinco o seis mujeres y el maestro acudían a oir misa los domingos. He visto un pueblo donde había más de un siglo que no se administraba el sagrado viático. He visto pueblos donde mozos de 20 años y hombres de 60 no sabían dónde había que ir para comulgar... ¡ Ay ! ¡ son regiones enteras !

Pues bien y ¿ qué hacemos para ganar esos pueblos para Jesucristo ? Trabajan, es verdad, los párrocos ; pero esas almas endurecidas necesitan una gracia extraordinaria... Ya están ahí los

misioneros : sólo ellos por lo general pueden despertar a esos pueblos de su fatal modorra.

Leed los boletines de la *Defensa de la Fe* en que se dá cuenta de las misiones que ella ha predicado y allí veréis que en pueblos de doce mil almas más de cuatro mil al fin de la misión, después de estar separadas de Jesucristo por espacio de largos años, volvieron á acercarse á la divina Eucaristía.

Recordaré dos pueblos cuya memoria está aún muy fresca en mi corazón.

Lillo, en la provincia de Toledo, tiene algo más de tres mil almas. ¿ Cuántos comulgaban allí ? ¡ Qué poquísimos, Dios mío ! Y sin embargo el último día de la misión desde las cuatro de la mañana la iglesia de tres naves estaba abarrotada. Los hombres ocupaban la nave central. A las 6 empezó la comunión general : adelantaron las autoridades : detras el pueblo casi en masa. De 182 mozos que comulgaron unos 140 lo hacian por vez primera. Hombres y mujeres que hacia años que no cumplían con la Iglesia, casi todos.

Y ¿ quién no conoce a *Pueblo Nuevo del Terrible*, enclavado en una inmensa cuenca minera en la provincia de Córdoba ? Son 16 000 habitantes ¡ sin iglesia ! Solo tinen un sacerdote y una capillita provisional hasta que el gobierno termine la iglesia, que será dentro de muchos años.

Predicamos la misión en el teatro republicano. Cinco y seis veces se llenaba al día y el último, la comunión general fué hermosa y conmovedora. ¡ En un teatro republicano ! Los que entonces volvieron a Dios ¡ ay ! cuantos años hacia que le tenian olvidado ! ¿ No son estos los verdaderos homenajes parroquiales á Jesucristo ?

En las misiones se comulga mejor. Pero no hasta comulgar : lo mas importante es comulgar bien. Y seré franco con vosotros : es fruto de largos años de experiencia : me dan miedo esos que llaman « pascatines » es decir, cristianos que sólo confiesan y comulgan una vez al año por cumplir. Me dan miedo sobre todo los que viven en pequeñas parroquias donde faltar al cumplimiento pascual es todavía considerado como una verguenza o una aposasía. Me dan miedo cuan do el párroco no proporciona a sus feligreses algún medio extraordinario para favorecer las confesiones. ¿ Cómo queréis que no me dé miedo si sé que no se preparan y

que van á los pies del confesor á decir lo primero que se les ocurre a los labios ? ¿ Cómo queréis que no me den miedo, cuando los he visto aún en el mismo confesonario contestar á graves preguntas con cínicas sonrisas ? ¿ Cómo queréis que no me den miedo, si me consta que hace 40 y más años caen en las mismas culpas sin enmienda de ningún género ?

Y en cuanto á la sinceridad, oid lo que decía un viejo misionero : « ¿ Podéis contar las estrellas del cielo y las gotas del océano y las átomos del aire ? Más incontestables son las almas que fuera del tiempo de las misiones se confiesan mal. » Oíd lo que decía S. Alfonso : « Esta maldita verguenza de confesar los pecados puebla de condenados el infierno. »

Pero en la misión los sermones excitan el dolor de los pecados, y los pecadores se sienten movidos a abrir su corazón de par en par a los misioneros. ¡ Oh ! ¡ con cuanta páz y alegría se levantan de sus pies benditos ! Ahora sí que pueden ir a comulgar. Allí en el púlpito o en el presbiterio está el apostol incansable, enseñándoles con cálidas palabras á comulgar con piedad y recogimiento. Y se repiten afectos tiernísimos y se cantan coplas emocionantes y empieza el desfile del enorme gentío que va á comulgar. Son viejos temblorosos que hace 60 años que no conocían el camino del comulgatorio ; son madres muy descuidadas que hoy van á comulgar llevando en brazos a tiernos pequeñuelos ; son mozos de veinte abriles que van á saborear por vez primera las dulzuras de la Eucaristía.

Y nadie habla : todos rezan y cantan y gozan : nadie aprieta, que los misioneros son viejos tácticos que saben mover las muchedumbres con orden admirable.

¡ Han comulgado ya ! ¡ Oh no temáis que se marchen del altar á la calle como en otras ocasiones. Otra vez el misionero ha subido al púlpito y jamás son sus palabras más fervientes que en esos momentos solemnes. Después de periodos de fuego les pregunta si volverán a comulgar, si prometen no blasfemar jamás... y todos extienden la mano y ante el Cristo del misionero prometen que sí. ¿ Decís que se olvidarán muchos, muchísimos quizás ? Es verdad. pero nosotros también hoy en este congreso aclamamos a Jesucristo... ¿ Y mañana ?... Os vuelvo a preguntar, señores... ¿ Y mañana ?

En las misiones se comulga más. ¿ Cuantas veces ? Si las misiones duran 12 ó 15 días, las comuniones generales se multiplican. Empiezan los niños, siguen las doncellas, luego las mujeres, después los mozos y finalmente los hombres : y los que un día han comulgado siguen comulgando dos, cuatro y seis veces hasta el fin de la misión.

Repíten los hombres también la comunión ? sí, y eso á veces aún en los pueblos más perdidos e indiferentes.

Lo recuerdo muy bien : pasó en la provincia de Santander. La misión terminó el domingo, y aquel día allá fueron á comulgar todos los hombres, todos menos uno ¡ y vaya si eran de cuidado aquellos bravos montañeses !

— Mañana, dije al Cura, haremos un solemne funeral por todos los fieles difuntos de la parroquia y los hombres comulgarán de nuevo.

-- ¿ Comulgar dos días seguidos mis hombres ? Sueña ; sueña ; contestaba sonriente el párroco. Y con él opinaban las mujeres. Por la noche antes del sermón, me volví a los hombres : « Amigos, les dije, las mujeres os han insultado : dicen que sois incapaces de comulgar dos días seguidos. Probadles mañana que es una calumnia. » ¡ Y qué bien se lo probaron !

Una reflexión final.

En las misiones se fomentan las obras eucarísticas. Os cansais en vano si intentáis modelar el hierro en frio. Metedlo en la fragua ; que esté bien rojo. ¡ Oh ! ahora si que pod
queraís. Las obras eucarísticas de nuestros días son innumerables ; y vosotros todos sin duda deseáis que se propaguen, que se extiendan hasta los últimos pueblos de vuestra patria y del mundo.

Id a ese pueblo frio e indiferente, y decid a esos hombres que se pasan la vida en la taberna, que quereís implantar la adoración nocturna. Os contestarán con un terno o con una blasfemia. Buscáis, indagáis, pero es un pueblo pésimo y sólo al fin os encontráis con tres hombres de bien que quieren y una docena que vacilan. Llamad en vuestra ayuda a celosos misioneros ; ellos calentarán el hierro y... mirad : ya tenéis mas de 60 adoradores. ¡ Oh no me digaís que sueño : son apuntes de nuestra historia ! ¡ Lo he visto tantas veces con mis propios ojos !

Conclusion.

Resumamos ya y pongamos fin a esta interminable memoria.

Al eco de la ardiente palabra de Pedro el Ermitaño levantóse Europa en la Edad media y se lanzó á la conquista de Jerusalén, repitiendo este grito que despertaba á todos los guerreros que dormían en campamento y castillos : *¡ A la guerra santa, a la guerra santa !* Hoy el mundo cristiano ha despertado de su letargo por que ha oido una voz que ha salido del Vaticano ; y ahí tenéis á este mundo viejo remozado, que con el entusiasmo de los mártires repite en todos los Congresos Eucarísticos internacionales : *¡ al sagrario, al sagrario !*

¡ Al sagrario !... ¡ Ah ! los que estaís aquí no comprendéis las hondas angustias de esos heroicos sacerdotes que viven á la sombra de los olvidados tabernáculos de mi patria. Yo los he visto quejarse y llorar amargamente. Tambien ellos quisieran que sus feligreses cayeran de hinojos ante el Dios de la Eucaristía ; tambien ellos quisieran que su templo no fuera un fúnebre mausoleo donde el Dios de amor llorara el abandono de sus hijos. Pero la indiferencia lo ha helado todo y los ministros sagrados lloran sin esperanza. Sólo les queda un recurso : que vengan *misioneros eucarísticos*, es decir, *apóstoles, generales y serafines* de la Eucaristía y que prediquen allí una mision entusiasta, valiente, eucarística. Y los párrocos empiezan á soñar : sueñan que sus feligreses comulgan por fin, que comulgan con fervor de ángeles, que otra vez vuelven a comulgar y que en aquél terreno estéril germinan obras eucarísticas que santifican la parroquia.

¡ Oh ! no es un sueño : en esta memoria os he probado que es una realidad que estamos contemplando todos los días : que es una maravilla que obran por todas partes las misiones eucarísticas.

¿ Cómo predicarlas por todas partes ? Que lo oigan todos los Párrocos españoles y que estas palabras caigan en su corazón como germen de esperanza : « Acudid a la *Obra de la Defensa de la Fe* que dirigen los PP. Redentoristas en Madrid y que abarca á todos los religiosos españoles ; acudid a ella y tendréis misioneros de la Orden que queráis ; acudid á ella y procurad que se extienda por toda nuestra patria como por Francia se halla extendida la *Obra de S. Francisco de Sales* que tiene idéntico fin. »

Los prelados españoles la han bendecido. El Arzobispo de Valencia, hoy Cardenal y Primado electo de Toledo, escribía : « Hermosa y oportunísima es la Obra de la Conservación y Defensa de la Fe, que mucha falta hace se extienda por toda España ante los peligros cada día mayores que corre ese gran don del cielo. »

En vista de esto yo pido :

1. *A todos los Sres. congresistas y á todos los párrocos aquí presentes un aplauso, y a todos los Prelados una bendición para la Obra de la Defensa de la Fe, y para que se propague por España.*

2. *Que se declare que el medio más poderoso para conquistar las parroquias para Jesucristo es la predicación de misiones parroquiales.*

3. *Que se exhorte a todos los misioneros a que en sus misiones propaguen de un modo particular la devoción a la Eucaristía.*

4. *Que en todas las misiones se celebre una fiesta solemnísima en que se proclame a Jesucristo, Rey de la parroquia.*

Nada más. Que Jesucristo reine, triunfe, e impere en España y en el mundo universo. ¡ Amén !... ¡¡ Amén !!

Manera practica de llevar los niños à la Comunion diaria

Por

D. Francisco Javier Moreno Y Martinez

parroco de Aldeancabo de Escalona (Toledo), pbro. de la Union apostolica.

Advertencias preliminares importantisimas.

1. Aquel obtendrá más de los niños, que más los quiera y mejor sepa demostrárselo.

2. Los niños, son...niños. Alegres, juguetones. Consecuencia : Hay que estar con ellos, alegres, contentos, con cara de risa, con cara de Pascua.

3. Son inquietos, los niños, como juguetones pajaritos. No les deja la sangre. Hay que por consiguiente aprovisionarse de toda una farmacia entera, con su rebotica y todo, de paciencia e infantil condescendencia.

4. Hay que hacer lo posible, porque los niños se levanten pronto,

para que en la cama no estén nunca, a ser posible, despiertos : Niño que se levanta tarde, estando despierto, inevitablemente, pierde la « Sagrada Comunión » y caerá además más o menos tarde en asquerosas impurezas.

5. Deberán acostumbrarse, en lo posible, a acostarse cuando estén rendidos de sueño ; — nunca jamás mande un padre o madre, a un niño a la cama por castigo, sin que sea hora de acostarse ; — y la madre — y nada más que la madre — sea la encargada de acostarlos y levantarlos, despertándolos y presenciando el desnudarse y el vestirse y rezando con ellos oraciones. ¡ Qué dicha para la madre, cuando dejó dormido al niño y dormido se le encuentra cuando va a despertarle !

6. Con el rato que los niños pasan en la « Sagrada Comunión » en la Iglesia, creo que aun en el órden doméstico se hace un gran bien a los padres.

7. Que se abran pronto las Parroquias...!

Desde que se abran, al toque tempranero del Angel, de la oración, o de los buenos días, no se cierren hasta después de Misa por lo menos.

8. Conviene, principalísimamente, estar bienquisto con los Maestros, Autoridades y personas principales.

9. Conviene o mejor dicho, es necesario, captarse las símpatías de los niños, lo que se consigue tratándolos con gran afabilidad, alabándolos, dándoles alguna estampita...

10. Entre los niños siempre hay alguno o algunos que los capitanea. Ya por su carácter, por su posición, por su belleza, sus vestidos, su saber, o por todas o algunas de estas cualidades juntas, descuellan entre los demás, y ellos son, como por tácito convenio, los jefes, digámoslo así ; de la « Grey infantil » Ellos mandan. Si ellos dicen, « Vamos a jugar a esto, los niños siguen gustosos sus indicaciones, dicen otra cosa, lo mismo. Ellos son los que, con gusto de los demás, rigen y gobiernan. Téngase táctica para discernirlos. No es mucha la que se necesita. Basta ver jugar a los niños, varias veces para notar enseguida, cuales son los ¡ caudillos ! Si a esos se gana para la Comunión, se ha conseguido muchísimo con respecto de los demás.

11. Como directamente no haya que tratar, por necesidad, algún punto de la Confesión, para la enseñanza, yo nunca la miento

para nada. La confesión se resiste. La Comunión atrae. Que hay que confesar antes de comulgar, ya se supone.

Yo digo : Oye, tu fulano, no faltes a la Comunión. Oye, mira, la Comunión... la Comunión...

No digo : Ve a la Confesión, no faltes a la Confesión...

12. Con la organización escolar de ahora, los que vayan al Colegio por la tarde, quedan libres por la mañana y se puede por consiguiente, libremente aprovechar el tiempo. Los que van por la mañana, se les dá la Comunión antes de Misa. Mientras confiesan estos, los demás rezan el Viacrucis. No siendo así, yo siempre soy partidario de que comulguen en la Misa, su lugar propio.

Por lo que, si pudiera ser que, antes de la hora de la Escuela, comulgaran todos, en la Misa ; sería lo más conveniente.

13. A pesar de lo dicho en el número anterior de que comulguen todos en la Misa, no obstante, en los días de fiesta, por lo imperioso de la necesidad, me he visto obligado, a introducir una modificación que da buenos resultados. Como por el número de los comulgantes, se alarga no poco el tiempo de estar de rodillas, los demás concurrentes, que no comulgan, ¡ se cansan ! ; he determinado dar la Comunión, antes de la Misa ; dando, en oportuno tiempo, un toque especial de campana, que se llama el toque de la « Comunión », para las personas mayores, que suele ser una media hora antes del momento de darla. Los niños, van en la misma forma y siguen la misma marcha que todos los días.

En esta forma, se obtienen algunas ventajas.

a) Se evita la molestia de los que no comulgan.

b) Como en los días festivos acude mucho mayor número de niños, se pueden ir al desayuno antes que sí hubieran de comulgar en la Misa.

c) Como al marcharse los niños de la « Comunión », hay que darles de tiempo siquiera media hora, para el desayuno, resulta que se ha de tocar, a la Misa, más tarde que antes se tocaba.

Aquí, -- en invierno — suele terminarse la Comunión, a las 9 y 1/2 y a las 10 se toca a Misa, para empezar a las 10 y 1/2 en punto, hora que resulta muy cómoda para los fieles. En verano suele haber una hora de diferencia.

d) Que con ese toque especial, se da a la « Comunión » determinada importancia.

---

14. Ante todo pedir incesantemente, ante el Sagrario, el acierto para obtener Comuniones. Tened, hermanos mios, en el Sacerdocio, la completa seguridad, que si de vuestra parte haceis cuanto podais, e incesantemente pedis ánte el Sagrario, ese acierto ; le tendreis. ¿ Qué quiere el dulce Jesús, sino que vayan a recibirle ? Petite et accipietis...

15. Constancia.

16. Desinterés.

17. Desapego a la comodidad.

I. — Como se empieza.

Antes que todo, conviene principalísimamente, hacer entender a los niños y padres, en lo posible, — que el Sacerdote es el encargado por Dios, de dirigir las almas a la salvación y por consiguiente que, en lo que él disponga, e este respecto, hay que obedecerle, si quieren ir a la Gloria.

Hecho lo anterior puede empezar la *Comunión Diaria* de una de estas tres maneras :

1. Por una gran fiesta de Primera Comunión, con bastantes días de preparación que, se les haga empapar bien en el amor a Jesús Hostia y que sigan, luego, ya, las Comuniones Diarias. También, se podría aprovechar, con naturalidad, el cumplimiento Pascual de los Colegios.

2. Por una gran fiesta de Comunión, aunque no sea de primera Comunión, en la cual enfervorizando a los comulgantes, podrían ir siguiendo comulgando.

3. Eligiendo seis, ocho, diez o doce que comulguen en una fiesta. Si estos niños, son los jefecitos de que hablaba antes, mucho mejor. Aunque faltaran algunos, — lo ordinario es no faltar — irán, dos, tres, cuatro, cinco o seis y... no importa. Con que vayan algunos, bueno va.

Yo elijo siempre esta tercera manera — cuando se va de nuevo a un pueblo, de otra manera no — para empezar y me da muy buenos resultados. Hay que poco a poco desvanecer prejuicios.

A estos niños, se les alaba, por lo bien que se hayan portado, se les da alguna estampa...

Antes de que se marchen y de que se les desvanezca el contento y la satisfacción de haber comulgado, se les dice poco más o menos, etc., con gran cariño rebosante de alegría :

« Qué contento estoy con vosotros, queridos niños, por lo bien que os habeis portado... Vosotros también estais muy contentos ¿ verdad ?...

Ellos contestan con una sonrisa de satisfacción :

Sí, señor.

Con vosotros queda también muy contento, el divino Niño Jesús, el Angelito de la Guarda... la Virgencita...

¡ Oh mirad, os voy a decir una cosa que os va a dar mucha alegria...

La misma alegría que hoy teneis, la vais a tener tambien el día — si hay fiesta próxima dígase ese día y si no hay fiesta, el Domingo inmediato — porque al Divino Niño Jesús, al Angelito de la Guarda, a la Virgencita... les gusta mucho, mucho, que recibáis la Sagrada Comunión. Oid y decídselo también a los niños que iban haber venido con vosotros y no han venido, no se como será eso... Tomad, dadles esta estampita, dádsela de parte mía y decidles que no falten ese día que vais a venir vosotros, que hoy los he echado muy de menos...

Cuantas veces, se tropieze en la calle con esos niños, se les recuerda diciendo : ya falta poco ¿ Qué día os dije ? Ellos contestan. Tal dia. Bueno, bueno, adios, no falteis ninguno.

Llega aquel ansiado día. Habrán ido, dos, tres, cuatro o cinco, o los que sean, pero algunos irán.

Acabada la Comunión, se hace la misma operación que el día primero y así sucesivamente, dos, tres o cuatro veces, no más.

La vez última se les dice, ahora va a tocar a las niñas.

Con las niñas, se sigue la misma marcha que acabo de decir.

Se eligen, seis, ocho o diez... y comulgan tal día y otras dos, tres o cuatro veces...

Llega una fiesta señalada y esos niños y niñas que han comulgado esos días, se los reune a comulgar juntamente y siguen así varios Domingos.

A los cuatro, cinco o seis Domingos que vayan comulgando en esa forma, se halla en la mejor oportunidad de la *Comunión diaria*, de la dicha y de la felicidad del que a diario comulga... y diri-

giéndose a los niños y niñas que vienen comulgando, se les dirá poco mas o menos :

Vosotros, queridos niños, esa alegría grande que habéis tenido estos días que habeis recibido la Sagrada Comunión, la váis a tener desde mañana ¡ todos los días ! ¡ oh qué dicha ! ¡ qué alegría ! desde mañana recibir la Sagrada Comunión todos los días !...

Podrá ocurrir que otros niños o niñas, al ver que esos sus compañeritos comulgan y ellos no, digan al Señor Cura o por si o por otro, que si quiere que vayan, en cuyo caso o se hace uno el desentendido, o se les dice que se señalará un día para que vayan todos, para ir fomentando el deseo de ir a comulgar, o se les dice según las circunstancias lo exijan serán amigos vuestros, ¿ verdad ? Bueno, pues que vengan.

No hay para que decir que los monacillos de la Parroquia han de ser los primeros o de los primeros en la Comunión.

Con unos y otros, en esa forma, creo no ser difícil conseguir que vayan diariamente, seis, ocho o diez niños y otras tantas niñas, con lo cual ya se puede seguir en colectividad y aunque acudieran pocos, no hay de ninguna manera que desanimar y muchísimo menos desistir.

4. También pueden aprovecharse para ir aproximando a la *Comunión Diaria*, los nueve primeros Viernes de mes del S. Corazón de Jesús ; los siete Domingos de San José ; los Sábados en honor de la Santísima Virgen ; la Semana de San Luis Gonzega. Las Novenas de Comuniones preparatorias para las grandes festividades de la Santísima Virgen, del Santísimo Sacramento, las novenas de San Estanislao, de San Juan Berchmans, del Santo Angel de la Guarda, etc.

II. — Como se sigue. Veamos como se hace en esta parroquia.

Las campanas tocan a la oración, temprano, al amanecer.

Las puertas de la Iglesia ya no se cierran. Están abiertas, de par en par, convidando, convidando al mundo entero a entrar.

El sacristán no se marcha.

Con ilustración, amor y profundo respeto y grande educación realzada con esmerada prudencia... hablando poco, muy poco y bajo muy bajo, pagándoles a toca teja (y con desprendimiento mejor) y

no dejándose nunca coger (por ellos) por cuartos prestados o cosa que se les parezca, se consigne cuanto conseguirse se desee.

El sacristán, iba diciendo, no se marcha y hace limpieza.

Entretanto van viniendo los niños, unos antes, otros después, otros un poco después...

El Sr. Cura..., ¡ ah ! el Sr. Cura, tiene que ser también madrugador ! De lo contrario, nada, nada y nada...

— En las sacristías de poblaciones importantes a las que pudieran concurrir niños de buena posición, podría en el rigor del invierno — si fueran pocos — tener brasero. Caso contrario no lo haya, jamás, por varios inconvenientes. Aquí jamás hay brasero y nadie se acuerda de él.

Vaya, vaya, esos niños se duermen. Vamos vamos a las oraciones. Salen de dos en dos.

En el centro y frente al altar mayor, están colocados, los bancos, en dos hileras, a todo lo largo de la Iglesia — también se podrían colocar, la mitad a cada lado unos tras otros, o en el centro, unos tras otros, esto depende de la situación, anchuras... de la Iglesia — con bastante espacio intermedio y se van colocando de pie a uno y otro lado — por el órden en que han llegado —

A continuación, las niñas, por el mismo órden.

Así colocados ya todos y a la debida distancia, para que al ponerse de rodillas, no toquen los pies de los unos en las rodillas de los otros, cantan los siguientes versitos, con una tonadilla, que es muy parecida a la estrofa del ¡ Perdón, Dios mio, Perdón ! *Los niños perezosos*, etc.

Los cánticos son el gran auxiliar necesario. Despiertan, mueven, alegran, predisponen...

Acabados de cantar estos versos, el niño que le corresponda — o los niños mas despiertitos dicen las oraciones por turno — Para las oraciones en la Santa Misa, hay dos fijos : uno de lengua fácil y expedita para la Misa en que no hay conmemoraciones y otro más tardo para las en que hay conmemoraciones, con las oraciones al frente, que son las que aquí, en este librito, pongo. (Siguen las oraciones de la mañana, para confesarse, oir misa, comulgar, etc.)

Notas importantes. 1. El sacristán, es el encargado de guardar el orden en las Misas de los días laborables y de darme cuenta despues.

2. En las parroquias en que haya más de un Sacerdote, convendría sobremanera, que estuviera al frente de los niños, otro Sacerdote.

3. Los Domingos y días festivos, cuidan los Sres. Maestro y Maestra respectivamente. Los Domingos y demás días festivos, van los niños y niñas a la Misa, con su Cruz y los solemnes con Cruz y Bandera.

Al frente de los niños va su Maestro.

Al frente de las niñas va su Maestra.

Unos y otros van cantando, cánticos religioso-populares.

4. En su ausencia, cuida alguna de las presidentas del Corazón de Jesús, o de la Purísima y en último caso, alguna de las que hacen por turno diariamente la visita al Sagrado Corazón de Jesús y a la Inmaculada Virgen María.

5. No habrá dejado tal vez de llamar la atención, el que no marco hora para que los niños vayan por la mañana, y es porque dejo en plena libertad de ir o un poco antes o un poco despues. Me fundo en la manera de ser de los niños. Habrá niño, por ejemplo, que gustándole ir antes, si se le determina hora despues, no irá ni antes ni despues. Por el contrario. Habrá niños que gustándole, por ser algo perezosillo, ir algo despues — o que no tuviera más remedio que hacerlo así por algún recado... — si la hora es antes no irá ni antes ni despues, por el temor a ser reñido. Y en la forma que yo lo hago, quedan salvados esos inconvenientes.

El que le gusta ir antes, como sabe que la puerta está abierta de par en par para recibirle y que en la sacristía o en alguna habitación a la sacristía contigua, pueden estar tan bien o mejor que en su casa, allá van contentos. Y ahí es nada la alegría con que reciben al Sr. Cura que los llama valientes, madrugadores...

El que le gusta ir despues — o que por cualquier cosa que se haya interpuesto, no le ha sido posible ir antes — no tiene reparo ninguno en ir, sabiendo que se le admite lo mismo, con la misma alegría, la misma sonrisa, nada de cara feroche ¡ es la Comunión una cosa tan voluntaria ! todo lo más, con la misma sonrisa se le dice — haciéndole una caricia — que te duermes, que te duermes... mañana ya sé yo que vas a venir antes, ¿ verdad ?...

6. Cuando circunstancias extraordinarias exigen corrección dura — que es rarísima vez — no dejo marchar nunca al niño bajo aquella imposición del castigo. En esa forma, es lo seguro que no vaya a la Comunión. Le hago conocer la necesidad de haberle tenido que corre-

gir. Le hago ver a él mismo la justicia de mi corrección y obtengo de él la declaración de lo justo que ha sido y luego le hago entender, lo mucho que he sentido haberle tenido que corregir con dureza y luego sorprendo un momento oportuno y de repente con alguna chirigota, inmediatamente despierto o arranco de él la alegría, la risa y acabo diciéndole con gran ternura :

Mira hijo mio, mira, mañana trabajará mucho el Demonio asqueroso, para que pierdas la Sagrada Comunión ; no te dejes vencer, ya sabes como se le vence. Mañana vente más prontito que otros días, ¿ oyes ? cuidadito, ¿ he ? cuidadito...

En esta forma, es seguro el triunfo.

En varios casos que a mí me han ocurrido, el triunfo ha sido completo.

7. Cuando el niño hace su primera Comunión, fácil es, ¡ como tan propio ! que vaya límpio y hasta tal vez elegante, pero habiendo de ir todos los días, se tropieza con el inconveniente, de que sus madres no los dejan ir porque se va a estropear el traje...!

¿ Pero hace falta que vayan de traje nuevo todos los días ?

No. Eso indudablemente habría de retraer a muchísimos niños y a muchísimos padres.

Que vayan decentes y limpios, bien lavados y vestidos como puedan.

La limpieza diaria, será el mejor adorno diario.

Y esto debe advertirse en público, para evitar desde el principio, una de las dificultades que, al principio dá quehacer no poco.

Porque los padres, mientras el sacerdote no lo advierta, no se atreven a mandarlos con el traje de diario y entre que vaya el niño a la Comunión y que se estropee el traje majo, optan pues... por que no se estropee el traje.

8. El que preside, debe colocarse siempre, en sitio desde el que domine bien a todos los niños, los cuales nunca y por ningún concepto deberán quedarse solos.

9. Es convenientísimo, por no decir de todo punto necesario, el que los niños, estén en la Iglesia, solamente el tiempo necesario. En su consecuencia, no se admita, en manera alguna, el que los niños estén, en la Iglesia, con los sacristanes, poniendo o quitando imágenes de las andas, poniendo o quitando tumbas, catafalcos, etc., porque fácilmente, en esas ocasiones, pierden el debido respeto a los lugares y cosas sagradas.

III. — Como se persevera.

1. Mostrando siempre, siempre, mucho amor al niño.

2. Este amor, si es natural, debe fomentarse, purificarse y glorificarse con y por el sobrenatural y si falta el natural, debe suplirlo el sobrenatural.

3. Con los ensalzamientos e ilustraciones ya en público ya en privado, por medio de la palabra y por medio de la lectura, de la Sagrada Comunión diaria.

4. Dando a conocer la influencia y valor grandioso educativo de la Sagrada *Comunión Diaria*.

5. Alabando siempre, en público y en privado, el buen comportamiento de los niños en la *Comunión Diaria*.

6. Siendo muy cariñoso, con los niños, dejarse besar la mano, aunque algunas veces se pongan algo pesadillos, por su mucho número. ¡ Dichoso el Sacerdote cuya mano acudan los niños a besar con alegría y confianza !

Ese Sacerdote, simplemente con eso, lleva mucho adelantado.

7. Procurando ponerse frecuentemente en contacto con ellos, lo que puede ser :

a) Por los cánticos. Convocándoles a la Casa Rectoral u otro sitio en que puedan estar con relativa y si puede ser absoluta confianza mejor, mucho mejor — a la caida de la tarde para salir al anochecer o un poquitin entrada la noche, a aprender algún cántico, por lo que el Sacerdote que sepa música o que simplemente sea aficionado a la música por su buen oido, lleva mucho adelantado, porque el cántico es un gran elemento.

b) Convocándolos, asímismo, a aprender alguna cosa del ayudar a Misa. Yo al ayudar a Misa le saco mucha enjundia. Una vez que vamos a aprender a tocar la campanilla, con que vamos a aprender, a encender y apagar las velas, como se encienden y como se apagan, con que si vamos a aprender a dar las vinageras ; vaya que estas cositas me sirven de un gran banderín de enganche y de perseverancia...

Al terminar una de estas cosas, sea la que quiera, se les recuerda ; ¡ eh no os durmais mañanita, tu fulano, no te duermas, según van saliendo, se va diciendo a cada uno alguna frasecilla de cariño y se van tan contentos. Niño que se vaya a su casa contento, es segura su asistencia a la Comunión del día siguiente.

Por el contrario. Niño que se vaya descontento, sea por lo que quiera, justa o injustamente, no se le espere a la Comunión, que no irá, por regla general.

Si se termina con algún juego, mucho mejor (1), entonces, el efecto es seguro, con que se les diga al marcharse :

Bien, bien, mañana todos a la Comunión, ay qué contento me quedo, porque vais a ir todos.

Alguno puede que falte, pero la mayoría irá.

8. Enseñándoles juegos para lo cual puedo recomendar un librito « Los juegos de los niños » del Padre Santos Hernandez, de la Compañía de Jesús, donde en 375 páginas, hay una buena colección de juegos, la mejor que yo he visto.

Esto es de efecto seguro. El sacerdote que enseña juegos a los niños, se gana el afecto y el cariño de los niños que, fácilmente, luego siguen las indicaciones y dirección que se les imprima.

Corazón ganado por este medio, tan atrayente para los niños, se hace dúctil y maleable, es decir, que se deja fácilmente modelar, por aquel que ganó su afecto y su cariño.

Ahora bien, no hay que abusar. Se les enseñará de tiempo en tiempo, cuando haya decaido el interés por el últimamente aprendido. Y si se sabe escoger el tiempo oportumo, de ¡ cuántos peligros se les puede librar !

9. Con paseos infantiles. Sobre todo los dìas festivos, para librarles de otros peligros — máxime si desgraciadamente, hay en la población, salones de baile y otras análogas diversiones cuya curiosidad los arrastra y seduce — al mismo tiempo que en tal o cual descansillo, se intercala, como cualquiera otra conversación, lo explicado en la « Doctrina » ; con lo que hay la ventaja, de que algunos niños que no estuvieran, lo aprendan ; pues a esos paseos, se admiten aunque no hayan estado en la « Doctrina ».

---

(1) En días de Carnaval y ocasiones semejantes, es de gran resultado, el atraerles al ejercicio de desagravio y llevarlos despues de paseo, lo que si por el mal tiempo no pudiere hacerse o hubiere de ser muy breve, puede terminarse el dia, jugando a la « Loteria » ú otros juegos parecidos en la casa Rectoral o donde pudiere ser. A mi, me ha dado esto grandes resultados, dando a la « terna », « cuarta » y « quina » y algunas veces también a la primera y a la segunda, las estampas, cacahues, higos, pilongas, o santos o cajillas de las de cerillas que ellos tanto aprecian, terminando la última « quina » o con una naranja, o con mayor número de las otras cosas.

En estos paseos, debe procurarse llegar al pueblo, de vuelta, un poquitín entrada, ya, la noche, para que al despedirse del Sacerdote, vaya, ya, cada niño, derechito a su casa ; recomendándoselo mucho y diciéndoles al despedirlos « a ver quien llega mañana, el primero a la « Sagrada Comunión », « a ver si estamos, mañana, cabalitos los mismos que estamos aquí, a ver si no faltáis ninguno en la Sagrada Comunión de mañana... »

10. Con mucha oración, pidiéndole a Dios en ella los atraiga a la Comunión y nos inspire gracia para atraerlos. No dijo El. « Dejad que los niños vengan a mi ?

11. No cansándose nunca, ni desmayer nunca, porque acudan pocos o no tantos como uno deseara, sino encendiéndose cada día de nuevo, en el fuego ardoroso de su Divino Corazón, para con entusiasmo seguir siempre trabajando, sin desmayos ni vacilaciones de ninguna clase.

12. Con funciones teatrales — si es posible organizarlas — en que ellos mismos sean los actorcillos. No hay para qué decir que las funcioncitas han de ser selectísimas.

Estas obritas si son de la « Galería Salesiana » se tiene la gran ventaja de haber sido compuestas por personas tan competentísimas como los Salesianos en el dificilísimo problema de instruir y educar niños.

Su precio es infimo ; por unas cuantas perras chicas, se hace cualquiera con un selecto — a su gusto — repertorio. Enrique Hernandez, Madrid, Paz, 6, las vende.

En estas funcioncitas debe tenerse muy en cuenta terminar con bastante anticipación de las 12 para no perder precisamente lo que se va buscando : La Comunión...

En las funcioncitas teatrales, que yo he tenido, nunca fueron obstáculo pará las comuniones del día siguiente, antes por el contrario, a la mañana siguiente fueron aun los « dormiloncillos ».

Con este medio del teatro, se atraen, nuevamente, a aquellos niños que, por cualquier cosa, están, ya muy retraidos. Y despiertan, ¡ vaya si despiertan ! se les da un papel...

13. Hacerlo todo para mayor Gloria de Dios.

14. En esta Parroquia, todos los días de fiesta y al terminar la Misa, se lee el número de Comuniones hechas por los niños y las hechas por las niñas y se dice : qué grupo ha ganado, si los

niños o las niñas y es muy digno de notarse el santo pugilato que, entre niños y niñas se establece, para ver cual de los dos bandos ha de ganar la próxima semana.

Al bando que gana, se le felicita y al bando que pierde se le anima a no dejarse vencer.

Con tal motivo, se observa el interés que unos y otros ponen en contarse y recontarse cada día y animar los niños a sus compañeritos, los niños y las niñas a los niños a no faltar al día siguiente.

15. A ser posible, por la inmediación de parroquias, es muy conveniente celebrar alguna « excursión eucarística » yendo los niños de una parroquia a comulgar a la otra, animando así los unos a los otros.

16. De vez en cuando, de dos en dos, o de tres en tres meses, celebro lo que yo anuncio con el pomposo nombre de « Grandes Comuniones Generales » en las que comulgan, todos los niños, todas las niñas, todas las hermandades, y los niños y niñas invitan a sus padres y hermanos, etc. En estas Comuniones se recuentan, y se animan y se echan por la ventana los respetos humanos.

Con todas estas mañas y la santa bendición de Dios, crecen, visiblemente, las comuniones diarias de mayores y pequeños porque excusado es el decir que en las Confesiones, se anima, cuanto se puede, a la Comunión diaria que, por espacio de quince o veinte días se notan notablemente el mayor número, luego van bajando, bajando, bajando... llega otra Gran Comunión y van subiendo, subiendo...

17. Por muchas comuniones que haya, facil es el saber cuantas. Si se espera por ejemplo que haya de 150 á 200 — este es el número que yo alcanzo en las Grandes Comuniones Generales — se llevan 200 hojitas o estampas, se reparten, se cuentan las que sobren y ya esta echada la cuenta.

18. En el mes de Mayo, con motivo de las Flores ; en Octubre con el Santo Rosario y en la Cuaresma en el ejercicio Cuaresmal diario, siempre se les puede decir algo — suponiendo que asisten, y si no asisten hay que hacer que asistan — para avivarles y animarles a la Comunión del día siguiente.

19. Fuera de esos meses nos podemos poner en contacto con los niños, con las Congregaciones, Catequesis, con la enseñanza de alguna de las cosas del Ayudar a Misa, con los ensayos de cánticos,

de comedias, paseos, excursiones, etc., etc., y a diario cuando esas cosas no tenemos, en la calle, en las plazas, cuando nos van a besar la mano, o haciéndonos los encontradizos, ¿ no iban los Santos a buscar almas a las selvas ? Aunque nosotros vayamos a las calles y a las plazas, no creo que haremos tanto como ellos.

20. También se pueden intercalar en medio de cada semana los « Jueves Eucarísticos ».

21. También suelen despertar a los rezagados las grandes fiestas infantiles, como la primera Comunión, o aniversario de la misma, del Angel de la Guarda — cuando esto escribo los niños de aquí están organizándole gran fiesta al Divino Niño Jesús...

22. Oración, Oración, Oración.

23. Constancia, Constancia, Constancia.

Sin que nos sirva de desanimación el ver que algunas veces que trabajamos con gran entusiasmo con gran ardor y parece como que soñamos con los frutos que vamos a obtener, luego... ¡ qué desengaño ! ¡ no llegó ni con mucho a lo que habíamos creido ! Nada. No obstante, piensa que sin con aquel ardor no hubieras trabajado, no hubieran ido ni aún esos y que el Señor te pagará, no a razón de lo que obtuviste, sino a razón de lo que trabajaste...!

Proclamemos pues a Santa Constancia...

IV. — Otras industrias santas.

Si bien es verdad que, Dios es el gran motor del cuál viene a la criatura, todo necesario esfuerzo para su decisión a la Sagrada Comunión ; también es verdad que, a nosotros, sus ministros, nos ha encomendado, eligiéndonos sus sagrados obreros, para que mediante los medios humanos, como humanos que somos, obtengamos la inclinación de la voluntad en la parte alícuota que según sus altos designios nos corresponda.

Por lo cual pondré aquí una como pequeña lista, de esos medios, de que yo, en el transcurso del tiempo, me voy valiendo ; para que el ánimo no decaiga, para despertar otras veces a los que algún tanto se abandonan, atraer, en una palabra a los niños, por medios que despiertan, mueven, inclinan, animan, espoleen, aguijoneen, etc., y que yo llamo « Industrias Santas ».

Helas aqui. 1. Los primeros Viernes de mes.

2. A los dos o tres meses de excelente comportamiento eucarístico se entrega « Diploma Eucarístico » de « Niño Eucarístico »

3. Cada mes se celebra una solemne Misa en sufragio de las Benditas Animas, animando con la debida antelación al aumento de Comuniones ese día.

4. Dos, tres, o cuatro veces al año, echan papeleta diaria, de la Sagrada Comunión, a un cepillo, en la que pone cada niño su nombre, y el día a que pertenece aquella Sagrada Comunión. Esto suele hacerse en los meses : Enero, en honor del Divino Niño Jesús ; Marzo, en honor del Angel de la Guarda ; Mayo, en honor de la Santísima Virgen ; Junio, en honor del Santísimo Sacramento y durante el mes del Rosario. Durante esos meses echan sus papeletitas y al fin de cada mes se queman delante del altar mayor en una gran fiesta, entre incienso, y flores ; suele dar muy buenos resultados.

5. Cada mes, se da un patrono Niño Santo, que imitar.

6. En las misas de cuerpo presente y aniversarios. Se anima con la debida oportunidad, a ofrecer aquel día la Sagrada Comunión, por aquel difunto.

7. En casos de alguna tribulación o que haya peligro de haberla. Enfermedades, sequías, langosta, etcétera...

En la marcha o venida de algún soldado hijo del pueblo.

8. En determinados días como las fiestas extraordinarias : Navidad, Semana Santa, Corpus, el Santo Angel de la Guarda, San Luis Gonzaga, el día del Santo Patrón del Pueblo, el día del Santo del niño, el aniversario de primera Comunión, el primer día que ayudan la Santa Misa...

9. Los días de repartos de premios de la Catequesis. Yo, reparto 3 ó 4 veces al año, por considerar que un año es muy largo para la imaginación del niño que es la vivacidad por esencia.

10. Cuando en parroquias en que solo hay un sacerdote y este por imprescindible necesidad, ha de faltar algún día ; los niños asisten igual que todos los días, haciendo el ofrecimiento de obras y a continuación la « Comunión Espiritual ». Consiguiendo así que, no pierda el hábito de ir por las mañanas temprano a la Iglesia.

Durante esas Comuniones espirituales, llevan lista de los que bien se portan dando cuenta luego de ello. Por el buen comportamiento se rifa luego un peón, una pelota, etc.

11. Paseos vespertinos en el verano. Son de gran fruto. El Sacerdote, franco, alegre, los ve jugar, los enseña juegos nuevos, y aun toma parte en ellos con gran contentamiento de los niños. Con maña ¡ eh ! ¡ con maña ! ¡ que sepan los niños apreciarlo !

12. Cuidado y riego de algún jardin. Esto les agrada mucho haciéndolo con parquedad.

13. Jugar en el jardin, para lo que se dispone con paseitos de vueltas y revueltas para que pueda haber variedad en sus juegos, carreras y brincos. ¡ Juegan en el jardin, con una fruición que ya, ya !

14. Carta al Papa de todos los « Niños Eucarísticos ».

15. En Parroquia pobre, puede darse la conveniencia de tener dos, tres o cuatro pares de zapatos, botas y en último caso de alpargatas, para que algunos niños muy pobres, puedan ponérselas para hacer la Sagrada Comunión. No es la primera vez que lo he hecho yo y así puedieron comulgar niños que de otra manera no lo habrían podido hacer. Dichas alpargatas, quedan siempre, a reserva, en la Sacristía o habitación adjunta.

16. No pocas veces me ha dado óptimo resultado, respecto de los niños dormilones, hacerles conocer como el Niño Jesús los está esperando y decirles que vayan enseguida como niño valiente y en cuanto entra en la Iglesia diga, mirando al Sagrario, « Divino Niño Jesús » ya estoy aquí me he portado como valiente.

17. Mañana hay boda, a comulgar todos en la Misa de la Boda.

18. La Víspera se anuncia : Mañana vamos a ver las grandes estampas de los martirios de los Santos. Y en el descansillo que hacen al terminar el ofrecimiento de obras, en la Sacristía, se les enseña dos o tres estampas de los martirios de los Santos de las Actas de los Mártires. Como están tan a lo vivo, les agrada e impresiona muy bién y la ocasión no puede ser mas oportuna, para hacerles breves y oportunas reflexiones.

19. De vez en cuando ocurre en los pueblos que, suena el tambor, trompeta y bombo de títeres. Ya está revuelta toda la chiquillería y como resulta que generalmente, acaba tarde, al día siguiente la Comunión... Pues bien ; hay que salvar como se pueda ese escollo, no pequeño. Me veo con los titeriteros y me entero de sus trabajos. Si consigo escamotear todo lo que pueda resultar indecoroso no digo una palabra. — Pero si me recelo que puede haber algo inde-

coroso, entonces reunión infantil a dar la conveniente direcoción — Y el que falte a lo que en esa reunión se les diga, tiene luego su correspondiente capítulo de burlas de los demás niños.

20. Cuando decae algún tanto la prontitud en el ir, se dice « mañana el más madrugador gana tal cosa ».

21. Cuando se marchó el « presidente de los niños » al Colegio de la Compañía de Jesús, tuvimos no se cuántas Comuniones de despedida.

22. Congregaciones de perseverancia eucarística.

23. Paseos interparroquiales — eucarísticos.

24. Por las mismas cosas que se vayan trayendo a la Parroquia, roquetes, sotanas, candelabros, etc. Ellos ven con mucha fruición y alegría cualquier cosa con que se va mejorando la Iglesia, la sacristia... Algún altar, alguna Imagen, sobre todo si es del Divino Niño Jesús, de la Virgencita, Angel de la Guarda, San Luis... cuadros, etc.

25. Por las cartas mutuas que se escriben entre ellos y algún niño que se haya ido a estudiar a algún Colegio, animándose en ellas unos a otros a no faltar a la Sagrada Comunión.

26. De vez en cuando y cuando menos lo piensen, les obsequio con alguna rifa de alguna pelotita, un peón, trompo de música, un libro, un cuadro, algún paquetito de dulces, bombones, etc.

27. ¿ No podría ser un gran medio la creación de salones de estudio donde por ejemplo podrían entrar al toque de la oración, rezando el Angelus brevisimo Rosario, teniendo media o una hora de estudio preparatorio de las leccioncitas del día siguiente ?

28. Las visitas del Sacerdote a los domicilios de los niños — ¡ que si estos son de los que se portan bien hay que ver con que alegría se le recibe ! — aplaudiendo a unos, animando a otros, desvaneciendo preocupaciones, rutinas, encareciendo cual se merece la influencia educativa de la Sagrada Comunión diaria, etc.

29. En lo riguroso del verano, durante la trilla, a algunos niños que estaban trillando les suplían otros durante el tiempo necesario para la Sagrada Comunión.

30. Dos o tres veces al año se da a cada niño medio pliego de papel de barba, o de cartas o una cuartilla blanca, muy blanca, sin doblez ninguno, y sin mancha alguna. El mérito especial de esta hoja, es conservarla el mayor tiempo posible, sin tener que escribir

en ella nada, sin tenerla que manchar ni siquiera con un puntito negro. Mientras esté blanca, blanca, es que el niño no ha faltado ni un día siquiera a la Sagrada Comunión — Cuando el niño falta a la Sagrada Comunión, un día, hay que echar en aquel blanco, muy blanco un borroncito de tinta y en un lado o en otro del borrón se pone el día a que pertenece.

Como la impresión mayor, en el niño es el primer borrón, hay que hacer lo posible porque se pueda retrasar cuanto más se pueda, el haberle de echar — porque echado el primer borrón, entra en ellos determinada tristeza y desaliento — así es que, si esa falta se puede disculpar, en forma alguna razonable, discúlpese, y el niño cobra nuevo aliento y toma con nuevo interés el no tener que emborronar la hoja.

31. Cuando ya los niños están algún tanto habituados a la Sagrada Comunión, hay que irles acostumbrando a ir haciendo actos de amor al « Divino Niño Jesús » con aspiraciones y jaculatorias cortitas. Los de esta Parroquia, dicen « Oh Divino Niño Jesús, te amo con todo mi corazón ». Y hay niño que al día se lo dice 500 ó 600 veces y aun 800, 900 y 1 000.

32. Como hay que tender en todas formas y modos y con toda intensidad, a que los niños comulguen tambien, luego de mayores, les hago repetir, como actos de deseo, cuantas veces se pueda, estas o parecidas jaculatorias : « Oh Divino Niño Jesús, quiero recibiros siempre ». « Cuando sea mayor, os recibiré siempre. No me dejaré engañar del enemigo. »

33. En los que se vea más fervorositos, se les va acostumbrando también a actos de mortificación infantil, con la debida prudencia.

34. Con los cánticos y sus ensayos.

35. En puestos honoríficos, en ponerse las mejores sotanitas — las hay negras, encarnadas, y azules que son las que más les gusta ponerse — los más bonitos roquetes, rizados o no rizados, en sorteos, rifas, si se reparten estampas ú otras cosas, y en general siempre que sea algo que redunde en honor de la persona como nombramiento de Presidente, Vicepresidente, Tesorero, Secretario, etc., siempre son preferidos los « Niños de Comunión » y si entre ellos ocurre alguna duda, el niño que más días seguidos lleve comulgando, empezando por el día de la fecha.

36. Con la elección y nombramiento de Presidente y Presidenta

y demás cargos... Vicepresidente, Vicepresidenta, Tesorero, Secretario, rector, abanderado, etc., etc., se tienen no sé cuantas reuniones, que dán por resultado ; esmaltando estas reuniones, con cánticos o juegos, el sostenimiento inequívoco o aumento de las Comuniones de los días siguientes.

37. ¡ Qué ! ¿ Sería mala cosa, la creación del « Desayuno infantil », tomándolo al salir de la Sagrada Comunión — y desde allí al Colegio — en la Sacristía o pieza contigua ? Si no se podía diario, podría hacerse alguno que otro día.

Y no podría hacerse al menos que siquiera los Maestros aceptaran como delicado obsequio del Sacerdote que se desayunaran con él.

38. Si ni aun esto pudiera hacerse, tenemos otra arma, muy poderosa, para obtener de ellos, hasta con gusto, aquello que con delicada prudencia se desee obtener. ¿ Que como me preguntais ? Pues muy facil.

El Magisterio, hoy por hoy, por lo general, bien sea por negligencia del « Estado », bien sea por errados ambientes sociales, está necesitado, pasando muchos de los de su clase, penurias y escaseces sin cuento. Pues bien ; sed generosos con ellos.

Regaladles — aparte de otras cosas — por ejemplo, el periódico diario que tal vez no pueda pagar. En las cosas que referentes a nuestro sacerdotal ministerio, les ocurra, que vean en nosotros, largueza y generosidad.

Un bautizo, un entierro... Nada, para Vd. nada, Sr. Maestro, tengo mucho gusto en poder ayudar a Vd. con mi generosidad...

Una de estas generosidades, cambió por completo, el comportamiento de un Maestro, que daba no poco que hacer.

Y no haya cuidado. En Pascuas, y ocasiones oportunas, con delicadeza exquisita y en secreto absoluto, encerrad en un sobre, un duro, dos, tres y si es un billete, ¡ miel sobre ojuelas ! y remitídselo, porque es lo más seguro que lleveis la alegría a aquella casa, apenada tal vez más cuanto mayor sea la fiesta.

Los resultados son seguros. Porque la plata y los billetes ensanchan tanto el corazón del necesitado... tienen tal magia...

39. Bendición de la « Bandera de los Niños ». Ya he dichos antes que, aquí los días solemnes, llevan los niños a la Misa además de la Cruz, la « Bandera ». Tal vez, se haga en otros sitios también y si no se hace, lo mismo puede hacerse. Pues bién. Sabido

es que está prohibida la entrada, en la Iglesia, de banderas, si no están benditas. Si pues no está bendita la de vuestro pueblo, bendecidla.

Con unos versos patrióticos que se enseña a los niños que pueden ser muy bien los del dos de Mayo y un himno a la bandera, yendo y viniendo a la Iglesia en un día de fiesta, con el Ayuntamiento y pueblo en comitiva ya tenemos una fiesta de primerísima. Y si os ingeniais en revestirla con otros detalles atrayentes, de primerísima doble.

Aquí, la comitiva partió de la plaza con un gentío imposible luego de colocar en nuestra pequeña Iglesia. El que llevaba la « Bandera », era el niño « Presidente de los Niños » qu iba revestido de capitán y montado en el mas brioso corcel del pueblo, dándole escolta, guardias civiles, los soldados que estaban de vacaciones y varias niñas revestidas de blanco. No hay para qué decir que la Bandera iba lo más adornada posible y pendiendo de ella cintas blancas que sostenían las niñas vestidas de blanco.

El desfile fué en la plaza después de haber dirigido niños y niñas bonitos versos y el Sr. Maestro desde un balcón del Ayuntamiento, un sentido discurso al que había precedido el chispeante de patriotismo del Sr. Cura.

Tal vez me dirá alguno que en la escuela de su pueblo ni hay Cruz ni Bandera. Pues mirad si hay alguien que lo quiera pagar de su peculio y de no haber, ¡ pagadlo vosotros ! con cuatro perras chicas se arregla el asunto.

¿ Qué valen ni cuatro ni ochenta perras chicas para el alegrón que causa al Cura ver a los niños de su parroquia ir en colectividad con su cruz, su Bandera y sus maestros cantando con sus argentinas vocetitas ?...

El día de la bendición de la « Bandera » anunciándolo con tiempo, no falta ningún chiquillo a la Comunión.

40. Poco más o menos se puede hacer con la Bandera de las Niñas. Muy apropósito para esto sería el último Domingo de Mayo para mayor solemnidad del término de las Flores.

41. De vez en cuando dar algún recuerdito en las Comuniones solemnísimas.

42. Comunión de acción de gracias por el feliz término de la siembra ú otro feliz acontecimiento.

43. Idem, por la terminación de la recolección, sobre todo si ha sido año abundante.

44. El día que se lleve la Sagrada Comunión a los enfermos.

45. Por fallecimiento de un Papa.

46. Por elección del nuevo Papa.

47. Por fallecimiento del Obispo de la Diócesis.

48. Por advenimiento del nuevo.

49. Visitas pastorales.

50. Misiones.

51. Por la marcha del Párroco de su Parroquia.

52. Por la venida del nuevo. Siendo muy de desear que, en este caso, el sacerdote saliente que haya trabajado con afán y tenga ya su plan « Eucarístico », no se marche en cuanto ya tenga el nuevo nombramiento, si no que en dos, tres o cuatro días ponga al corriente al entrante de la marcha a que él los tiene acostumbrados, para que salvo en aquello que su mejor juicio, haya de variar, siga todo lo demás, dando, así, estabilidad a lo ya establecido, pues de otras maneras suele haber no pocas ruinas en los cambios.

Asímismo, conviene que los niños se confiesen con el entrante, animándolos el saliente, dos o tres veces porque por lo mismo que son niños, tal vez encuentren algún reparo en confesarse con él. Así mismo conviene que comulguen ya en su Misa varias veces para que todo quede ya debidamente puesto en marcha. En una ocasión de estas que noté en los niños algún reparo, para darles ejemplo y desvanecerles su reparo, me confesé yo el primero y después todo fué como una seda.

53. Cada niño de estos de la *Comunión Diaria* tienen un librito, de papel blanco, donde van anotando las más importantes cosas de su vida ; como el día de su « Primera Comunión », el día de su confirmación, el día que por vez primera se revistió de « Niño Angélico », las veces que ayuda a dar la Sagrada Comunión, la primera vez que mudó el Misal — porque como todos los niños de Comunión Diaria, saben ayudar, no obstante, algunos por lo pequeños, no pueden — y sobre todo, los días que tiene la desgracia de perder la Sagrada Comunión y su causa, y los actos diarios de amor de Dios y de mortificación.

54. En el invierno, como aseguida se hace hora del Colegio, hay

que de vez en cuando, estimular a niños y padres, en la conveniencia del madrugar. Insístase en que se laven, bien lavaditos. Del niño bien lavadito, huyen el frío, la pereza y estoy por decir que las enfermedades. Cuando se nota algún decaimiento en el madrugar, se anuncian de vez en cuando, distribución de preciosas estampas. Mañana, por madrugadores, voy a daros preciosas estampas : a los más madrugadores, las más preciosas. Otras veces, se anuncian estampas, a los tres o cuatro que primero lleguen, o un libro al primero que llegue o medallas, etc, etc., pero esto pocas veces ¿ eh ? pocas veces, a lo sumo cuatro o cinco al año.

55. También se observa en algunos niños y niñas que, si por cualquier cosa no consiguen llegar los primeros, se desaniman y no van aquel día. Con mucha ternura, digáseles en tal caso, una y otra vez, sin cansarse, que si bien es cierto, ser mejor llegar de los primeros porque al « Divino Niño Jesús » le agradan más los madrugadores porque así no se pierden oraciones, etc., no obstante, tampoco desprecia a los que no hayan podido ir antes, por que El todo lo ve...

Si pues no podeis venir los primeros, venid en cuanto podáis que el « Divino Niño Jesús » os recibe con sus bracitos abiertos y yo que soy su ministro con la sonrisa en los labios y la alegría en el corazón... No temáis, pues adelante, queridos niños ; ¡ adelante !

56. Se tropieza a veces con niños entusiastamente fervorosos por no perder la Sagrada Comunión y que por falta de tiempo, no pueden llegar a las oraciones de antes de la Misa. Pues bien, con estos tales, no he tenido inconveniente de dispensarles de esas oraciones y de la Confesión con tal que acudan al toque de la Misa. Esos niños, lo agradecieron mucho y pudieron así recibir la Sagrada Comunión, confesando cada tres o cuatro días, cosa que no la estimo improcedente, puesto que es muy dificil que estos tales caigan en pecados mortales. Y no haya cuidado en que se atrevan a Comulgar habiendo cometido faltas graves, que generalmente, son ellos, para eso, más delicados que nosotros mismos.

57. También se tropieza a veces con desgraciados padres que no dejan a sus hijos ir a la Sagrada Comunión, mientras los pobrecitos niños están deseando de poderla recibir.

En tales casos ¿ qué hacer ?

Pues en tales casos, hay que salir en la forma que parezca más

adecuada, a la defensa de los derechos del niño y como un primordial derechos del niño, es el recibir la Sagrada Comunión, y otro derecho es el de la obligación que tiene el padre de dar buena educación a sus hijos ; yo, cuantas veces he podido y pueda les doy la Sagrada Comunión (occulte) y no se han hundido las esferas, ni siquiera han temblado y encima uno de esos padres ¡ cuántas gracias me está dando siempre, por haber tenido, a su debido tiempo la energía que fué necesaria, para arrancar, en aquel entonces, a su hijo, de su despótica férula ! El niño antes es de Dios que del Padre.

58. Cambios internacionales. Convenirse con un sacerdote de fuera para que tal o cual o tales o cuales días dé la Sagrada Comunión. Avísese y prevéngase a los niños con la debida antelación. « El día tantos, o los días tales y cuales os va dar la Sagrada Comunión el Sr. Cura de tal parte... Acudid todos ¡ que ni un niño del pueblo se quede sin recibir de sus manos la Sagrada Comunión...!

59. En las Parroquias grandes y que puedan resultar demasiado frías, si se pudiera habilitar una capillita para las oraciones y en la Iglesia estar el tiempo preciso para la Misa...

60. Cuando alguna vez se olvide poner formas — yo tengo por costumbre la renovación en los « Jueves Eucarísticos » — todo se hace igual, no obstante — si no hubiera bastantes « Formas » para la Comunión — variando tan solamente lo referente a la « Comunión Sacramental » en cuyo caso se hace la « Comunión Espiritual ».

61. El último día de cada mes, se destina a repaso general del « Ayudar la Santa Misa », tanto solemne, como rezada (y, demás rúbricas) pues ya he dicho que, todos los niños según van haciendo su « Primera Comunión », van aprendiendo y sabido es que de no tener repasos frecuentes y diligentes, la lengüecilla se les acostumbra a armar un « baturrilo » que, me rio yo de lo que resultara, si se tradujera.

62. Las Asambleas Parroquiales e Interparroquiales. Haciéndolas en Triduo Solemnísimo, e intercalando Comuniones Solemnísimas de Niños.

63. En oportuno tiempo — puesto que estas industrias se irán intercalando sucesiva y prudentemente, para ir sosteniendo y alimentado la volubilidad del niño que, tanto le agradan las cosas

nuevas — se divide la semana, en cada uno de sus días en distintos conceptos eucarísticos ; por ejemplo :

Lunes, Sagrada Comunión, en obsequio del Divino Niño Jesús.

Martes, Sagrada Comunión, en obsequio del Santo Angel de la Guarda.

Miércoles, en obsequiō a San Luis, San Estanislao, Tarsicio, Juan Berchmans...

Jueves, en honor del Santísimo Sacramento.

Viernes, en honor de la Sagrada Pasión y Muerte de Nuestro Señor Jesucristo.

Sábado, en honor de la Santísima Virgen.

Domingo, en honor de la Resurreccion del Señor.

Otras combinaciones pueden hacerse, según los conveniencias de cada pueblo.

Animas Benditas, San José, San Antonio, Patrono del pueblo, bien espiritual y temporal del mismo...

Es muy conveniente que, cada día y en el lugar propio de las advertencias, se recuerde con brevísimas palabras, el concepto Eucarístico del día siguiente.

64. Los siete Domingos de San José, fiesta.

65. La Seisena de San Luis Gonzaga — fiesta con una novena o Triduo según circunstancias.

66. Las Catequesis que para mayor variedad y novedad podrán hacerse al aire libre.

67. Aumentando cuanto sea posible el número de Sacerdotes, Maestros.

68. Prestándose bondadosamente a suplir a los Maestros en sus ausencias. ¡ Oh, cuánto bien puede hacerse !

69. Para obtener su quietud y silencio, decirles todos los días al decir las oraciones poco más o menos.

Estamos delante de nuestro Dios y Señor, que nos está viendo, mirando y escuchando.

¿ Con qué respeto no estaríamos delante de un Rey, delante de un gran Señor a quien hubiéremos de hablar ?

Pues al decir las oraciones hablamos con Dios Nuestro Señor, Criador y Redentor, gran Señor de Señores y Rey de Reyes, dueño de nuestra vida, de nuestro... debeis pues estar con mucho recogimiento, con profundo respeto... con los brazos cruzaditos, con

las rodillas y pies juntos sin echarse sobre los bancos, etc., con los ojos mirando al Sagrario desde donde Nuestro Señor nos está viendo, mirando y escuchando...

Conviene variar con frecuencia para no hacerse rutinario y conseguir de ellos la atención e impresión y esto como bien se comprende, se puede hacer de mil distintas maneras.

70. Otras veces se les hace entender que se pedirá cuenta al que presida del comportamiento, de cual haya sido el que mejor se haya portado, etc.

71. Otras veces se les anuncia la distribución de honores y de estos hay según su comportamiento, los siguientes :

Niños Honorables, que ya son dignos de que se les concedan honores.

Niños Notables, primer grado.

Niños Distinguidos, segundo grado.

Niños Ejemplares, tercer grado.

Niños Modelos, cuarto grado.

Niños Eucarísticos, Supremo grado.

72. Durante el mes de Mayo, precioso mes de las flores y Mes de María, después de la Comunión de cada día, entran los niños que han comulgado al jardin y coge cada uno la flor que más le agrade y la ponen en su casa en un florerito, vaso, copa, etc., delante de un cuadro o estampa de la Inmaculada y los sábados lleva cada niño su florerito, vaso o copa con las flores de la semana a la Iglesia poniendo más cerca del Sagrario los que más flores tengan como honor especial a su mayor número de comuniones, luego van poniendo las flores de la siguiente semana en otros vasos y ya van remudando los unos con los otros los sábados fomentando así de una manera tan fácil como simpática, el amor a la Sagrada Hostia y a la Sagrada Virgen María cuyo altar está de flores contínuamente adornado.

Estas flores se llaman las « Flores de la Sagrada Comunión ».

La Comunion frecuente en una casa de correccion

POR D. FELIPE ESTALAYO GUTIÉRREZ

de la Congregacion de San Pedro « ad Vincula »
y director del Asilo Duràn de Barcelona.

Desde la feliz publicación del decreto de S. S. Pio X, de 20 de diciembre de 1905 sobre la Comunión frecuente y del de 8 de agosto de 1910 sobre la comunión de los niños, se ha producido un gran movimiento hacia el Tabernáculo, y ningún sacerdote que haya secundado los deseos del Sumo Pontífice, habra dejado de constatar sus consoladores y fecundados resultados.

Ya son parroquias transformadas por las numerosas comuniones ; yan son colegios renovados por la corriente eucaristica que dirige a sus alumnos á la santa mesa ; los mismos misioneros nos cuentan maravillas de la comunión cotidiana entre los recien convertidos.

La relación que vengo á presentar al Congreso, creo no será la menos interesante de las que se han publicado hasta ahora, porque se trata de los resultados obtenidos por la comunión frecuente en una *Casa de Corrección.* Este ejemplo de realización práctica de los deseos del Soberano Pontífice, me ha parecido propio para interesar á los congresistas y muy á propósito para animar á establecer el regimen de la comunión frecuente en los Asilos y Colegios.

Hay en Barcelona una importante casa de Corrección ,donde se albergan cerca de 260 niños. Dado el carácter del establecimiento puede uno facilmente formarse idea de sus alumnos. Unos han sído enviados por sus familias, que no han logrado dominar sus instintos viciosos y depravados ; otros han sido recogidos vagando, sacados del arroyo o encontrados durmiendo al sereno sobre un banco de algún paseo, otros en fin, han sido recluidos por la autoridad judicial por haber cometido algún delito. La mayor parte de estos niños, cuya edad varía entre 9 y 17 años, tienen una instrucción religiosa muy rudimentaria, casi nula ; muchos no han hecho áun la primera Comunión y entre ellos hay que no han oido hablar de Dios, mas que para blasfemar su santo nombre. El ambiente en que viven es naturalmente corrompido y muy apto para corromper ; pero la Religión vela por estos desgraciados que la divina providencia ha

colocado bajo la dirección de los religiosos de S. Pedro ad Víncula, que ningún otro método pedagógico siguen, que el señalado por el Evangelio.

La asignatura del Catecismo es diaria — Hacen practicar á sus alumnos tan vivificadora doctrina con exquisito tacto y discreción, valiéndose al efecto de una santa habilidad, sin echar mano jamas de la violencia, respetando siempre la libertad moral de sus encomendados, como mas adelante tenderemos ocasión de manifestar.

La frecuentación de los Sacramentos se tiene en grandísima estima en la Casa ; poniendo a disposición de cada uno, los medios mas necesarios para facilitar la recepcion de los sacramentos. Y este conjunto de niños descarriados, viciosos, discolos, y hasta criminales, se acercan en gran numero diariamente á la *Verdadera Vida* que corrige, mejora, ennoblece y diviniza en cierto modo la suya.

Casi la mitad de estos jóvenes comulgan cada día, las dos terceras partes lo hacen cada domingo y cada mes casi todos. Ascienden á mas de 50 000 las comuniones que se distribuyen anualmente á los albergados en la santa Casa, poniendo á disposición de cada uno los medios necesarios para facilitarle la recepcion de los sacramentos.

¡ Y cuán maravillosos son los resultados ! Disciplina perfecta (no se ha registrado, ni siquiera proyectado ningún acto de rebelión). En los talleres donde pasan seis horas diarias y en la clase donde se instruyen par espacio de tres, trabajan todos con seriedad y aplicación. Sus diversiones ofrecen un espectáculo sorprendente (considerandolo, con justicia como la piedra de toque del éxito de todo casa de educación) a causa de su gran entusiasmo. Los juegos son activos, interesantes y constantes.

Las felices consecuencias de esta vida cristiana, fecundadas por la Eucaristia, son en primer lugar la causa de una moralidad que muchos colegios podrían envidiarnos. Hay mas aun ; esta vida eucarística, irradiando durante meses y años en el alma de nuestros jóvenes, produce los más consoladores resultados para la perseverancia en la vida ejemplar y cristiana.

No cabe duda que más tarde habrá descuidos, olvidos, hasta indiferencia, porque la debilidad de la naturaleza humana por una parte y por otra el nocivo y perjudicial ambiente al que la mayoría

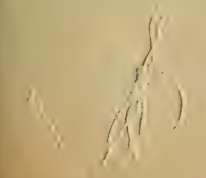
se verán obligados á volver ejercerá sobre ellos gran parte del ascendiente antiguo ; pero el fruto de las frecuentes comuniones permanece. Testimonio de esto nos lo dan algunas vocaciones religiosas y sacerdotales salidas de nuestra Casa, asi como los numerosos hogares cristianos que han sido formados por nuestros alumnos y en donde la religión ocupa el puesto de honor.

¡ Cuantas virtudes puestas en salvo, gracias a la comunión frecuente ! y cuántos actos de energia, debidos á la vida sobrenatural y santa, nutrida por la Eucaristía !

Verdad es que no escatimamos ningún sacrifício para facilitar á nuestros alumnos la frecuentación de los sacramentos. En primer lugar damos á la enseñanza del catecismo un caracter eucarístico bien marcado y todos los domingos por la mañana se consagra media hora exclusivamente á la enseñanza eucarística. Los Padres confesores están siempre á disposición de los alumnos, en particular cada mañana durante la misa y por lo menos una vez á la semana, confesores extraños al personal del establecimiento, vienen á oir las confidencias de cuantos lo desean. Por otra parte dejamos a los alumnos la más completa libertad para la frecuentación de los sacramentos, y su proceder sobre este particular no es ningún aliciente para el mejoramiento de sus calificaciones y premios. Para respetar aun más esta libertad, los que van á comulgar no deben salir por orden ni por bancos, como suelen hacerlo en muchos colegios, sino que se acercan indistintamente del primero, del quinto o del último y además nunca deben levantarse á la vez todos los alumnos de un mismo hanco para ir a comulgar a fin de evitar que el que se viera solo se acercara a la sagrada mesa por respetos humanos y sin la debida preparación. El proceder que pone termino á este inconveniente no ocasiona en manera alguna transtorno al buen orden que requiere el santo lugar ni á la piedad ni al recogimiento.

Doy termino a esta reseña permitiéndome repetir lo que tantos otros han dicho, a saber : Que la sumisión al decreto sobre la comunión frecuente no debe ya dar lugar á ninguna objeción ni difficultad ante tan hermosas realidades como ha producido y las esperanzas fundadas que se pueden concebir para el porvenir.

Que el régimen de la comunión frecuente es el mejor y el único medio para formar la juventud en la práctica de sólidas virtudes



y vida cristiana, aunque se trate de jóvenes como los nuestros que se hallen en el ínfimo grado de degradación moral.

Que la Eucaristia es un foco de luz y de amor ; la inteligencia del niño que comulga a menudo está mejor dispuesta para comprender las verdades de la fe, su voluntad se purifica y se dirige naturalmente hacia el bien. Es un ideal de elevación de miras, instituye las aspiraciones vulgares y sustuendo las puras alegrias del divino amor triunfa más facilmente en la lucha de los sentidos y de la carne.

Que los maestros cristianos que se consagran a la formación de la juventud no deben olvidarlo, porque querer alcanzar buenos y solidos resultados con un *minimum* de piedad es perder miserablemente el tiempo ; solo la Eucaristía puede ser un contrapeso para las bajas inclinaciones de la pobre naturaleza humana, dandole fuerzas para reaccionar contra el placer de los sentidos que es para la juventud casi el mayor y único peligro. Y por fin, recurriendo a la oración que es la que debe fecundizar nuestro esfuerzos, rogaremos para que Dios atienda a los deseos de S. S. que quiere *restaurarlo todo en Cristo* y para que á la vez bendiga nuestros desvelos de sacerdotes y de educadores y así poder presentar al Dios de la Eucaristía los jóvenes de nuestros colegios, de nuestros patronatos y centros católicos y poder decirle con toda la efusión de nuestros corazones :

Tu qui cuncta scis et vales
Qui nos pascis hic mortales :
Coheredes et sodales
Fac sanctorum civium.

Amen.

N. B. — La Sociedad de los PP. de S. Pedro ad Víncula, fondada por el M. Iltre. Sor. Canónigo Carlos Fissiaux, se cónsagra exclusivamente a la moralización de jóvenes delincuentes, penados viciosos, de malas inclinaciones o vagamundos, misión muy oportuna en la época presente en que la criminalidad juvenil aumenta de una manera tan alarmante.

Cuantos quieran consagrarse á esta obra eminentemente social y apostólica pueden dirigirse al R. P. Director del Asilo Durán de Barcelona.

El jueves eucaristico
Homenaje de adoracion, amor y reparacion a Jesus Sacramentado

Por el Illmo. y Rmo. Senor don Pablo Padilla
obispo de Tucuman, de la Republica Argentina.

Si la Santísima Trinidad es el objeto esencial de nuestra religión, el centro en que han de rematar todos nuestros homenajes, aún cuando vayan dirigidos á cualquier otro misterio, á la Bienaventurada Virgen ó á los Santos, puede decirse que la Eucaristía es el medio más eficáz para dar á Dios el culto que se le debe, concentra en si misma todas las operaciones del Verbo encarnado y por ella se une la tierra al Cielo.

De ahí que la Iglesia, depositaria fiel y celosa de la herencia que su divino Fundador le confiára, haya tenido especial afán en mantener y fomentar, en todo tiempo y lugar, la devoción al Santísimo Sacramento.

Para celebrar el aniversario de su institución, en Jueves Santo, viste sus mejores galas á pesar del luto riguroso que se impone para conmemorar la pasión y muerte de su divino Esposo.

¡No contenta con esto, al ver, en el siglo XIII, que la piedad viril de las naciones cristianas se debilitaba y su fé decaía, temerosa de que el Adorable Sacramento perdiera su prestigio y su eficacia ante la indiferencia de las nuevas generaciones, ella instituyó la fiesta del *Corpus Christi*, la *Fête-Dieu* como la llaman los hijos de su primogenita. En ella, cada año, el jueves despues de la Octava de Pentecostés, el pueblo fiel, en medio de las solemnidades del culto, al paso de la Hostia por sus calles y plazas públicas, brinda jubiloso sus adoraciones á Cristo, Rey de las Naciones, que vigoriza el alma de quienes se alimentan con su carne: *Christum regem adoremus dominantem gentibus qui se manducantibus dat spiritus pinguedinem*.

Aprovechando todas las ocasiones, su Vicario en la tierra nos anima á glorificar cuanto esté en nuestro alcance á Jesús Sacramentado, sin temor de excedernos, pues está por encima de toda alabanza y jamás se le celebrará cuanto se merece: *Quantum potes, tantum aude, quia major omni laude, nec laudare sufficis.*

Tal fué el santo y seña que nos dió León XIII en su encíclica *Mirae Caritatis*, síntesis admirable del dogma eucarístico : « Los sacerdotes, dice, a quienes Cristo nuestro Redentor confió el oficio de consagrar y distribuir su cuerpo y su sangre, nada pueden hacer mejor, para darle gracias por el inmenso don que les ha sido otorgado, que promover con todas sus fuerzas las glorias de la Eucaristía. »

Tal es tambien el santo y seña, sobre todo de Pío X, que puede, en verdad, llamarse el *Papa de la Eucaristía*. Para « restaurar todas las cosas en Cristo » emplea todo su celo apostólico en lograr que Jesús Sacramentado sea más conocido, amado, alabado é imitado. Ahí están los decretos sobre la comunión frecuente y diaria, la comunión temprana de los niños, la dispensa del ayuno para facilitar su recepción a los enfermos, el fomento de los congresos y obras eucarísticas : « El celo que nos impele á propagar el culto de la Santísima Eucaristía, escribía al Cardenal Vicente Vannutelli, su legado en Montreal, se explica por ser este el manantial del cual fluyen sobre cada fiel en particular y sobre la sociedad en general las más abundantes oleadas de la divina gracia. »

A la verdad, la Eucaristía lo es todo para nosotros ! Es el centro, el memorial y el compendio de todos nuestros misterios ! ¡ Es luz, fuerza, gozo, protección, regeneración y honor ! ¡ Es el Verbo encarnado realmente presente en medio de nosotros, para ser nuestra víctima propiciatoria, el alimento de nuestras almas y el compañero de nuestra peregrinación. En una palabra, es *Emmanuel*, es decir, *Dios con nosotros*.

Esto es lo que nos anima a presentar al Congreso eucarístico de Lourdes, el proyecto del *Jueves eucarístico*, para que si merece su apoyo, sea elevada, en su nombre, al Santo Padre una súplica pidiéndole se digne establecerlo como institución permanente para fomentar, entre los cristianos, los homenajes de adoración, amor y reparación á Jesús sacramentado.

El *Jueves eucarístico* consistiría en celebrar todos los jueves del año hábiles, una misa votiva del Santísimo Sacramento, con exposición, seguida de un acto de adoración y desagravio a Jesús Hostia y la bendición con S. D. M. Dicha misa tendría los mismos privilegios que León XIII concedió á la del Sagrado Corazón en los primeros viernes.

El fin de esta institución sería de agradecer á Nuestro Señor el don excelente entre todos de la Eucaristía y tambien el del Orden Sagrado que la perpetúa en la tierra y al propio tiempo desagraviarle por todas las injurias que contra El se cometen en este Sacramento y en el Santo Sacrificio del altar.

El fin secundario sería de promover entre los fieles, el culto eucarístico, ahogado, por decirlo así, por una parte en la indiferencia que a un sinnúmero de cristianos aqueja, y por otra parte entre la multitud de devociones particulares que solicitan y absorben la cooperación de los buenos. Al repetirse con esa frecuencia periódica los homenajes a Jesús Sacramentado, todos entenderían que esta devoción sobrepuja en excelencia a las demás, girando todas en su derredor y bajo su dependencia como los planetas respecto del sol, de quien reciben luz, calor ó por lo menos la regularidad de su movimiento.

Lo entenderían tanto mejor cuanto más se promoviera, en los *jueves eucarísticos*, un gran movimiento de comuniones, haciendo al efecto los sacerdotes un llamado especial á todos los fieles que frecuentan sus iglesias y particularmente á los miembros de las asociaciones piadosas establecidas en ellas.

Las razones de la elección del *jueves* para dedicar á Jesús Sacramentado este testimonio público de adoración, amor y reparación, son obvias y múltiples :

1. El divino Salvador escogió este día para instituir no solamente la Santísima Eucaristía, memorial de todas sus maravillas, alimento y tónico por excelencia de la vida espiritual, sino tambien el Orden Sagrado que debe perpetuarla y multiplicarla sobre la tierra, por el ministerio de los sacerdotes, hasta la consumación de los siglos.

2. Ese mismo día, víspera de su muerte, El quiso distribuir con sus propias manos, la santa comunión, primera entre todas, á sus Apóstoles.

3. Además en aquel día, ¡ duele recordarlo ! se cometió el primer sacrilegio, doble y horrendo, con la indigna recepción de la Eucaristía y del Orden por parte de Judas.

4. De tiempo inmemorial, la piedad cristiana, sancionada por la autoridad de la Iglesia, ha asignado á cada día de la semana un culto especial, reservando el jueves para conmemorar el Santísimo Sacramento.

5. León XIII, al aprobar los oficios votivos, asignó al jueves el

del Santísimo Sacramento y en ese mismo día suele hacerse la renovación de la hostia para la custodia.

6. El jueves eucarístico, en una ú otra forma, ha existido siglos ha y existe aún en algunos lugares.

S. Francisco de Sales, que fué uno de los grandes promotores de la divina Eucaristía, decía a sus sacerdotes que « habiendo los herejes llevado la ingratitud y la perfidia hasta poner en ridículo la adoración del Smo Sacramento, convenía rendir, sobre todo en la diócesis de Ginebra, homenajes multiplicados a este gran misterio de amor con la mayor devoción posible ». En consecuencia, en 1603, en virtud de un breve de la Santa Sede, estableció que, *todos los jueves del año* no impeditos, se celebraría, en toda la diócesis, el oficio del Santísimo Sacramento. (Hamon, *Vida de S. Fr. de Sales*, lib. IV, c. III.)

Como se vé aquel gran adalid de la fé cristiana fué el promotor y precursor de los *jueves eucarísticos*.

¿ Quien se atrevería a negar que esta glorificación se impone á la piedad cristiana hoy más que nunca ? pues á la perfidia de los herejes contra la Santísima Eucaristía se han agregado la indiferencia, la ingratitud y los crimenes de los hijos de la Iglesia. Por otra parte la supresión de los oficios votivos y la traslación facultativa de la solemnidad del Corpus Christi al domingo siguiente, habiendo quitado al día jueves algo del sitio prominente que tenía en el culto del Smo. Sacramento, parece conveniente le sea devuelto en otra forma : lo sería con creces, si el Soberano Pontífice, acogiendo el voto que pedimos al Congreso formule, instituyera el *jueves eucarístico*.

Si el divino Salvador ha pedido á sus devotos que consagren al culto de su Sagrado Corazón el primer viernes de cada mes, si Pío X (junio 18 de 1912) ha dedicado el primer sábado para honrar y desagraviar á María Santísima, justo es que se haga algo mas en obsequio á Jesús Sacramentado, por ser este culto superior á aquellos.

Al aceptar este proyecto y propiciarlo ante la Santa Sede, el Congreso eucarístico secundará eficazmente el celo ardiente de Nuestro Santísimo Padre en restaurarlo todo en Cristo por la Eucaristía.

Responderá asimismo á los designios de la Santísima Virgen al venir á Lourdes. Apareció por vez primera á la Venerable Bernardita

el *jueves* 11 de febrero 1858. Volvió á aparecerle en día *jueves* el primer, séptimo y último día de la famosa quincena 18, 25 de febrero y 4 de marzo. El jueves 25 de febrero hizo brotar la milagrosa fuente y por fin la 16° aparición en que la misteriosa Señora reveló su nombre, se realizó asimismo el jueves 25 de marzo. Ahora bien si recordamos que durante la quincena dejó de aparecer dos días y que Lourdes merced á la acción de la Santísima Virgen, se ha convertido como lo ha dicho Pío X, no solamente en « el centro del culto mariano, sino tambien en el trono mas glorioso del misterio eucarístico en el orbe católico » ¿ no podremos interpretar aquella preferencia de N. Sra. de Lourdes para el jueves como un deseo claro de la institución que pregonamos ? : *el jueves eucarístico.*

Samedi 25 juillet

El Reinado mundial del S. Sacramento en la basilica de S. Pedro del Vaticano

MEMORIA

de la Princesa de la Tour du Pin La Charce

PONENCIA DEL R. P. IGNACIO, DE LOS SAGRADOS CORAZONES

Hace dos dias tuve el honor de proponer a vuestra aprobación un medio fácil y al parecer escogido por Dios para establecer el reinado social del Sagrado Corazón de su divino Hijo, y vuestro amor ardiente para con el S. Corazón acogió con aplauso mi proposición.

En el mismo dia cúpome la honra de exponeros la Memoria que el R. P. Eduardo Teysseyre, hermano mio muy amado en religion, habia presentado, sobre el modo más propio para practicar ese reinado, el modo que el mismo Sagrado Corazón reveló a su sierva la Beata Margarita Maria, y que la Sta. Iglesia aprobo para la Congregación de los Sagrados Corazones de Jesús y de Maria, la adoración perpetua y reparadora del Smo. Sacramento del Altar ; vimos el modo de organizarla, de tal suerte que no solamente cada nación, sino cada Diócesis, y si fuera posible cada Arciprestazgo y aún cada parroquia, esté perpetuamente representada delante de su divina Magestad, ofreciéndose por el adorador, como victima reparadora, y pidiendo al S. C. de Jesús que no descargue sus íras sobre los culpables sino que los perdone y convierta.

Hoy vengo a completar esta obra grandiosa, del reinado de Nuestro Señor Jesucristo real y verdaderamente presente en el Smo. Sacramento del Altar, no en mi nombre, que supone muy poco, sino en nombre de una piadosísima Princesa, Francesa de origen, pero tan Española de corazón, que ha querido que la sección Española tenga el honor de aprobar su Memoria, y sea la primera en realizar su voto ; porque, me decía, las demás naciones aman al Smo. Sacra-

mento con fervor, pero España, (y quien dice la Madre dice las Hijas) España lo ama con locura.

Empieza la Memoria, exponiendo la necesidad de realizar en el mundo el reinado de Nuestro Señor Jesucristo real y verdaderamente presente en el Smo. Sacramento del Altar, y las ansias que todos los pueblos sienten por verlo establecido, parécele a su autora que el mejor medio es el de designar un lugar en donde se levante el trono de los tronos para el Rey de los Reyes, un lugar que sea como el centro del Reinado de Nuestro Señor Jesucristo, su Corte mundial, y en donde sea adorado y reverenciado oficialmente por todas las naciones, *dominantem gentibus.*

Y concluye con mucho razón, que este lugar no puede determinarse en ninguna nación del mundo, ya porque no alcanzaria la universalidad de votos, ya porque estaría expuesto a las vicisitudes de las luchas politícas y religiosas. Ni tampoco puede aspírar a serlo nínguna Basílica, por rica y grandiosa que sea ; ni aun cuando fuese construida, con este fin, de oro purísimo y piedras preciosas, sino es la Basílica de S. Pedro del Vaticano de Roma ; porque es preciso que donde está el trono de la Esposa, alla esté el trono del Esposo, y que la Corte del Rey no esté separada de la del Vicario.

La segunda parte describe el estado de grandeza y esplendor del culto real tributado al Apóstol S. Pedro y al Vicario de Cristo en la tierra, mientras el verdadero Señor, el Rey de los Reyes, el que domina a todos los pueblos, real y verdaderamente presente en esa Basílica mundial, está completemente abandonado. Y vé desde su carcel, pasar a las multitudes que van a venerar a su Apóstol y a su Vicario, sin pensar siquiera que El está allí esperando a que vayan a adorarlo como a su Dios y como a su Rey.

En la tercera parte, la Princesa, expone en forma de súplica dirigida al Sto Padre, el mundial modo como podria establecerse el reinado del Smo. Sacramento. Dice asi :

« Beatísimo Padre. Prosternados a vuestros pies, y con el alma ardiendo en el más vivo deseo, escuchad este ruego por cuyo éxito se ofrecen continuamente numerosas víctimas.

» Mandad ! el mundo entero os lo suplica !... »

1. Que el Smo. Sacramento sea expuesto regia y perpetuamente en la capilla del Smo. Sacramento de la Basílica de S. Pedro del Vaticano.

2. Que se establezca alli, una Archicofradia mundial Prima Prímaria, a la que se unan todos los templos nacionales, todas las Archicofradias, cofradias y obras Eucaristicas existentes ó por existir, en todo el mundo..., como otras tantos rayos emanados de la Custodia mundial, desde donde Cristo Sacramentado reine en el Universo, hasta el fondo de la más miserable aldea...

3. Que todas las naciones y todas las corporaciones ofrezcan su candelabro nacional o corporativo, a su Rey, Jesucristo ; y que el nombre y las armas de cada nación o corporación estén grabados y pintados en cada candelabro respectivo, (todos los candelabros serán según un modelo único).

4. Que la guardia de honor, los sacerdotes adoradores sean llamados por Vuestra Santidad, a los dos reclinatorios, para asegurar la guardia permanente y devota.

5. Que la Corte esté formada : *a*) por todas los Ordenes, Congregaciones, Institutos, obras Asociaciones y Parroquias, de modo que cada uno tenga un dia de audiencia regia por año, en época señalada ; *b*) por todos los adoradores y adoradoras inscritos, que vengan a estar de guardia, una hora cada dia ó cada semana.

6. Permitid que todas las nacíones y todos los católicos del mundo ofrezcan, por medio de una vasta suscripción, entregada en cheques a Vuestra Santidad personalmente : *a*) el capital necesario para la compra y mantenimiento del candelabro nacional ; *b*) el capital necesario para la fundación de un culto magnifico y el mantenimiento de veinte o veinticinco sacerdotes adoradores, y todos los objetos necesarios : ropa, ornamentos, luminaria, personal, gastos de culto, etc.

La cuarta parte está destinada a detallar la organización que se podria dar a esta corte mundial del Rey de Reyes.

Y por fín en la quínta, vemos que esta idea ha sido aprobada y bendecida *cinco* veces por su santidad Pio X ; apoyada y recomendada por veinticinco Cardenales, entre ellos, los Eminentísimos Cardenales Vives y Tutó, Merry del Val, Aguirre y Garcia y el Principe Granito Pignatelli di Belmonte, Legado de Su Santidad en el presente Congreso, y por muchos Ilustrísimos Señores Arzobispos y Obispos de todas partes del mundo ; han solicitado un día de audiencia regia veintidos Superiores Generales de Ordenes y Congregaciones religiosas.

En vista de lo dicho la Princesa de la Tour du Pin de Chambley de La Charce, propone al Congreso la siguiente conclusión :

El Congreso Eucarístico Internacional de Lourdes suplica humildamente a Su Santidad Pio X, se digne aprobar solemnemente el establecimiento de la Corte Mundial de Nuestro Señor Jesucristo en la Basílica de S. Pedro del Vaticano.

El homenaje social al Corazon Divino por el Corazon Inmaculado de Maria

POR EL R. P. JUAN POSTIUS Y SALA

Misionero Hijo del Corazon de Maria.

Las disposiciones presentes de mi espíritu ponen en mis labios las palabras de San Bernardo : *Non est equidem quod me magis delectet, sed nec est quod terreat magis quam de gloria Virginis Mariae habere sermonem.*

Estas palabras del Doctor Melifluo apropióse el Presidente efectivo del Primer Congreso Nacional Mariano de Italia, celebrado del 4 al 8 de septiembre de 1898. Debía hablar de un asunto igual o semejante al mío, es decir : « de la consagración de todos los italianos al Corazón de María para debatir el neo paganismo del siglo XIX y apresurar en el siglo XX el triunfo de Jesucristo Redentor ».

Análogo tema debo desarrollar en estos instantes. He de hablar de la consagración de todo el mundo al Inmaculado Corazón de María, de la celebración de su fiesta en toda la Iglesia Católica y del valor de ambos acontecimientos para acelerar el reinado social del Corazón Divino en el misterio y sacramento de su amor.

I. — De la consagracion del mundo al Corazon de Maria.

Consagración, y ¿ por qué ? : ¿ no basta la devoción a María ? Consagración al Corazón de María : ¿ no basta la consagración a María ? Consagración del mundo : ¿ no basta la de los católicos ?

Empleamos; diré con el Obispo de Saluzzo, Mons. Matías Vicario ; empleamos la palabra consagración para denotar la voluntad firme y resuelta de servir a Nuestra Señora y de sacrificarse en caso nece-

sario para el incremento de su culto, para la defensa de sus privilegios y para la conservación de la fe en nuestros bellos países. Consagración visible, proclamada a la faz de todo el mundo, que dé fe de nuestro amor a María. En resumidas cuentas no se traía sino de hacer público y solemne lo que prácticamente está arraigado en nuestro corazón.

¿ Hay diócesis, ciudad, parroquia o villorrio que no reconozca a María como Reina y como Madre ? Especialmente en los países latinos, y más aún en los iberoamericanos, la historia nacional se confunde con la historia del culto mariano. Y es así, que nuestros países son gigantescos santuarios de María, y en su altar debemos ofrecer nuestros hijos, familias, pueblos, reinos e imperios. Reconózcalo así el Congreso de Lourdes y manifiéstelo a la Santa Sede.

Parece bien se dirá y hasta oportuna en este lugar santificado por la presencia y milagros de la Virgen Inmaculada la consagración de los pueblos a María ; pero habéis dicho que la consagración ha de hacerse al Corazón de María. — Lo he dicho y lo mantengo, porque los precedentes y la razón favorecen este deseo.

María es Virgen, María es Madre, María es Reina. Ahora bien, lo más bello en la Virgen, en la Madre y en la Reina es el Corazón. Y ¡ qué Corazón el de María ! No es este lugar para descubrir y ponderar sus grandezas. Todos las sentís y admiráis por la fe y por el amor de hijos que la tenéis en cambio del cariño maternal que profesa a toda la Iglesia, y a cada uno de sus hijos en particular. ¿ De dónde derivan las apariciones, los milagros, las Ordenes Religiosas y tantas gracias con que defiende, instruye y consuela a la Iglesia ? Del Corazón de María ; no puede dudarse. Reconózcalo nuevamente nuestro Congreso, porque las apariciones y milagros de Lourdes son otros tantos favores del Corazón compasivo de María.

Siendo generales estos títulos y otros semejantes, así en la Virgen como en los hombres, es menester que la consagración al Corazón de María no se limite a los países católicos ; debemos consagrarle toda la tierra, porque el dominio del Corazòn de María, que con esta consagración reconocemos, se extiende por gracia adonde por naturaleza, por herencia, por conquista y por redención alcanza la soberanía del Corazón Divino.

Esta equiparación del dominio que tanto ponderan los Santos y tanto alegra nuestro corazón trae a mi memoria el primero y más memorable de los precedentes. Consagrado el mundo al Corazón de Jesús, es justo que se consagre también al Corazón de María.

Así lo han entendido pueblos, diócesis y naciones enteras. No se llegó a la consagración del mundo al Corazón Divino sino después de consagrársele en particular pueblos, diócesis y naciones. Lo mismo exactamente se cumple con el Corazón de María. Ya en 1892 se consagró la República de Colombia. Las diócesis de Vich y Solsona se le consagraron en 1893. El IV Congreso Católico Nacional de Tarragona propuso la consagración oficial de toda España. El papa León XIII aprobó en 1898 la consagración de toda Italia. Y viniendo de tan alto los ejemplos y estímulos, no es de extrañar que varias diócesis de España y de América hayan después verificado o siquiera proyectado su consagración al Corazón Inmaculado de María. Desde el año 1904 se reciben en Roma memoriales de todas las naciones suplicando esta gracia. ¿Qué falta para obtenerla? Quizá tan solamente un acto del Congreso Eucarístico de Lourdes.

Conocidos son los planes del dignísimo Prelado de Lourdes y Tarbes, quien desde las primeras juntas de preparación del Congreso habló de hacer algo por esta consagración. Del mismo parecer fueron varios individuos del Comité Permanente, y estoy por decir todos, porque si alguien opuso repararos, no fué a la consagración en así, sino al momento escogido del Congreso Eucarístico, creyendo él que debía reservarse para un Congreso Mariano o para otra fecha en el mismo Lourdes, sin perjuicio de hacer algún trabajo en esta ocasión encaminado a conseguir de la Santa Sede la anhelada consagración del mundo al Corazón de María. Recogiendo estas unánimes aspiraciones de la opinión católica, me atrevo a formular la primera de mis conclusiones, que está al final de este escrito.

II. — La fiesta del inmaculado Corazon de Maria.

Complemento indispensable de la consagración del mundo al Inmaculado Corazón de María ha de ser el establecimiento de su fiesta en la Iglesia Universal. Abrigo la dulce esperanza de que pronto, muy pronto, veremos en el calendario universal de la Iglesia

una fiesta que estaba ya en casi todos los calendarios diocesanos y en los de órdenes y congregaciones religiosas.

En España particularmente ha tenido nuestra fiesta el favor del clero, de los reyes y del episcopado. No hay iglesia en que no tenga un cuadro, un altar o una cofradía. Hay muchísimas Congregaciones Religiosas que llevan su nombre y que se consagran a su culto. Desde 1862 y a petición de la Reina doña Isabel II ha sido fiesta nacional. Algo parecido podríamos escribir de las demás naciones.

A esto deberíamos añadir la historia interna y externa del oficio y misa del Corazón Inmaculado de María. Trabajo constante de tres siglos no puede pasar desapercibido. Desde el Beato Eudes hasta nuestros días se ha ido agrandando y perfeccionando la fiesta litúrgica. Parece llegado el período de imponerla como precepto a toda la Iglesia.

Tres épocas, en efecto, cabe distinguir en la concesión de la fiesta del Corazón de María : la *preparatoria* o de pura devoción desde 1640 a 1805 ; la *privilegiada* o de indultos especiales a las diócesis y órdenes religiosas desde 1805 a 1862, y la *obligatoria* desde el célebre decreto *Hispaniarum* de 1862 hasta el novísimo que señala para la fiesta del Purísimo Corazón de María el sábado siguiente a la del Sagrado Corazón de Jesús. Esta última declaración no impone precepto alguno ; declara tan sólo que a las iglesias que pidan dicha fiesta se les señalará dicho día. Así y todo, el novísimo decreto hace presentir ya el triunfo no lejano de la fiesta del Corazón Inmaculado de María. Gloria no pequeña del Congreso Eucarístico de Lourdes sería si lograba con sus súplicas adelantar el reinado del Corazón de María en toda la tierra.

No voy a referir ahora los motivos que tiene la Iglesia Católica para tributar al Corazón de María este homenaje, debido a sus excelencias y a los beneficios de esta amabilísima Madre de los hombres. En las obras del Beato Eudes y en el Memorial del P. Gallifet entre los antiguos y recientemente en Nilles y en las revistas *El iris de Paz, La voix de Marie* y *La Esperanza* hay piezas justificativas de la obligación que se desea, no imponer, sino ratificar. Si la Liturgia oficial consagra la devoción popular, no hay duda sino que ha de venir el decreto oficial sancionando la fiesta que todo el pueblo cristiano celebra en honra del Purísimo Corazón de María.

Este decreto general tendría una importancia inmensa, no sólo desde el punto de vista social, sino también en su aspecto meramente litúrgico. Hoy las diversas cofradías, religiones y diócesis celebran en diez o doce días distintos la fiesta del Corazón de María. Con el decreto general para toda la Iglesia desaparecería esta diversidad, que es poco conforme al espíritu de la misma Iglesia.

He dicho además que tendría importancia social inmensa el decreto sobre la fiesta universal del Corazón de María. La razón de esto nos la dará la tercera parte de estos breves apuntes, porque en realidad, para llegar pronto al reinado social del Corazón Divino, debemos emplear la devoción al Corazón Inmaculado de María.

III. — El reinado social del Corazon divino.

La ley de la Predestinación, la ley de la Historia y la ley de la Liturgia han asociado estos dos Santísimos Corazones de Jesús y de María. Persuadidos de ello los pueblos cristianos formularon el principio : *Ad Jesum per Mariam.* Lourdes no es más que la aplicación de este principio. Y la medalla que llevamos nos lo recuerda al poner en labios de María señalando el Corazón Divino : *Quodcunque dixerit vobis facite.* Lo mismo hemos de decir de su reinado : si queréis que reine pronto el Corazón Divino, procuremos su doble triunfo al Corazón de Maria el de la consagración y el de la fiesta.

No ha pensado ni podía pensar diversamente el Comité Permanente de nuestros Congresos. En *El Iris de Paz* he dado una referencia, no completa, pero sí suficiente de lo ocurrido en el seno de dicho Comité. Voy a trasladar aquí lo más saliente, en razón de su gran importancia (véanse los números 875, 878, 881, 888).

Voy a terminar este asunto con tres razones poderosísimas para uno y otro homenaje, es decir, para el homenaje social al Corazón de Jesús por el homenaje social al Corazón de María. Por *gratitud*, por *reparacíon* y por *impetracíon* debemos acelerar la consagración y la fiesta al Corazón de María, seguros de llegar así al reinado social de Jesucristo. Lo exige la gratitud, porque la Virgen ha defendido a la Iglesia de todas las herejías y ha sido la Madre del pueblo y el sostén del pontificado. Lo exige la reparación, porque la llaga del naturalismo y liberalismo lo invade todo. El Papa, la Iglesia,

Jesucristo, Dios, no tienen de hecho el cetro de la sociedad. ¿ Quién nos alcanzará la victoria ? La victoria ha de ser de una mujer, la que quebrantó la cabeza de la serpiente, la misma que hoy nos sonríe desde la Cueva de Lourdes y nos anuncia el día en que podremos decir con más verdad que la Asamblea del Clero francés al establecer en 17 de julio de 1765 la fiesta del Sagrado Corazón de Jesús :

Los potentes Corazones
de Jesús y de María,
vencieron, oh Francia pía,
de la maldad el furor.
Tus pastores han hablado ;
tu amada reina te anima.
Tras sus pasos ve a la cima
de la Dicha y del Honor (1).

El voto de las Senoras Espanolas acerca del Homenaje social al Corazon Divino por medio del Inmaculado Corazon de Maria

Por la Excma. Senora marquesa de Unza del Valle

fundadora de la « Union de Damas del Sagrado Corazon ».

Confusión y alegría rebosa mi espíritu en estos solemnísimos momentos : confusión por el cargo honrosísimo y superior a las fuerzas de todas las Señoras, cuanto más a las mias, de hablar en nombre, de la mujer española delante de Su Eminencia Reverendísima y de tantos Reverendísimos Prelados y Congresistas que asisten a nuestra Sección. Alegria no menos grande, porque he de hablaros de materia muy simpática a nuestro corazón de señoras españolas, que quien dice españolas, dice católicas y amantes hasta el exceso de Nuestra Señora y Madre, la Virgen María. Voy a hablaros del

(1) Restaba decir algo de la oportunidad de la fecha fijada para la fiesta, pero hacemos nuestro el trabajo de *Revue Mariale*, de Lyon, de que hablaremos otro día.

homenaje social al Corazón Inmaculado de María. En otros Congresos, se ha proclamado ya, la realeza de Maria. Ahora deberiamos hacer efectivo reconocimiento de esta realeza, proclamando el homenaje social a su Corazón Inmaculado, por el cual María es Reina de cielos y tierra.

¿ Y qué momento puede haber más oportuno que el presente ? Hoy se cumplen 50 años de la primera peregrinación a la Gruta de las Apariciones. A principios de este mismo año se han cumplido cincuenta de la primera procesión a la Gruta y de la bendición de esta bendita estátua de la Inmaculada, ante la cual han orado, cantado y comulgado innumerables muchedumbres de fieles. Por fin, en diciembre de este mismo año, celebraremos el sexagésimo aniversario de la definición dogmática de la Inmaculada Concepción de Maria.

¿ No os parece, Señores, que estas coincidencias históricas piden del XXV Congreso Eucarístico de Lourdes, alguna demostración especial de amor a Nuestra Señora ? Sí, de esto no dudais. ¿ Y os asegura vuestro corazón lo que el mio me asegura a mi, que no encontrará el Congreso Eucarístico de Lourdes, obsequio más grato a Maria Inmaculada que el tributado a su Purísimo Corazón, en la forma que nos ha expuesto un hijo suyo, de todos bien conocido, por su labor mariana y eucarística de muchos años atrás ?

Desde la primera sesión oisteis de sus labios, de los labios del P. Postius, que el intento principal de este Congreso, es la extensión, consolidación y perfección del homenaje social al Corazón Divino, felizmente inaugurado en nuestra España, en el alcázar de nuestros reyes, al cerrarse el inolvidable Congreso Eucarístico de Madrid.

El mismo afortunado protagonista de la solemne consagración de España a la Sagrada Eucaristia, es el que hoy, dando un paso más en lo referente al homenaje social del Corazón Divino, afirma resueltamente, en la memoria cuyo resúmen se me ha encomendado, que para llegar al homenaje social del Corazón de Jesús hemos de ir por la devoción al Corazón Inmaculado de María. Perdóneme el Padre Postius si le digo, y lo mismo le dirán muchas Señoras españolas, que se ha quedado muy atrás ; porque seguramente todas las Señoras católicas, no digo tan sólo de España ni aún de la América latina, sino de todo el mundo, hubieran visto con júbilo que el Congreso Eucarístico de Lourdes consagrara el mundo al

Corazón Inmaculado de Maria y acelerara asi, la celebración de su fiesta, en toda la Iglesia Universal. Y a esto añado yo que si al finalizar el Congreso Eucarístico de Madrid se consagró España al Sagrado Corazón, ¿ porqué al finalizar el Congreso Eucarístico de Lourdes, y como complemento de él, aquí, en esta Gruta de María y a los pies de esta milagrosa imagen, no ha de hacerse la consagración del mundo a su Corazón Inmaculado ? Esto sería hacerle un obsequio agradabilísimo, y la Santísima Virgen, en cambio, derramaría seguramente sus gracias por el mundo entero.

Me dirán, quizá, que para preparar esto no hay bastante tiempo ; pero les contestaré yo que se fijen en la manera tan rápida y prodigiosa como se hizo la consagración de España, y de la cual tan admirablemente nos habló el R. P. Postíus en la primera sesión ; pero como para mí me es tan grato recordar aquel becho, permitidme que añada algún detalle más a los que el Padre dió para que se vea cuán pronto se realizó.

Efectivamente, fué una religiosa, como dijo, la que me habló de esto, y la cual desde hacía muchos años venía orando con fervor a fin de lograr esta consagración, empleando, además, cuantos medios y personas influyentes podía interesar, a fin de conseguirla ; pero todos le contestaban en general que no eran tiempos estos para hacerse estas consagraciones públicas y solemnes. Así, en vistá de esto y de las dificultades que parecían hacerla imposible, la dije que lo dejara encomendado a nuestra Obra, pues tenía esperanza de conseguirla por medio de la Unión de Damas del Sagrado Corazón, pues el Señor parece que la ha formado para realizar *grandes cosas y especialmente para propagar la devoción de su Divino Corazón.* Para conseguirlo fuí a ver al Sr. Obispo de Madrid-Alcalá y le dije que nuestra federación deseaba que estuviese establecida en alguna iglesia donde pudiésemos celebrar los cultos, y que ésta fuese Santa María la Real de la Almudena.

Veía yo que para que se cumpliesen los designios del Corazón de Jesús expresados a la Beata Margarita María era necesario tener un templo nacional, donde se consagrase la nación y orase en él por ella y por la Iglesia, y en la que pudiese ondear algún día el pabellón nacional con la imagen del Corazón de Jesús ; y como la Almudena forma casi un cuerpo con Palacio, pensé que éste era el sitio en el que debíamos aspirar a *ver realizado todo esto.*

La instalación de nuestra Obra en la Almudena se hizo con gran solemnidad, asistiendo al acto sus Altezas, y fué el día del Sagrado Corazón. Al terminar la función entregué una carta a S. A. R. la Infanta doña María Teresa, nuestra inolvidable Presidenta, en la que le decía que, por ser el día que era, *le pedia* que aquel templo fuese declarado *Templo Nacional del Corazón de Jesús*. Pocos días después de esto me encargaba viese de su parte al Excmo. Sr. Obispo, pues deseaba vivamente que se hiciese este dedicación ; y como el señor Obispo contestase que no podía hacer nada sin el Cardenal Primado. « se lo pediré — me contestó ella — en el momento que entre en Madrid ». También le dije entonces sería conveniente hacer la consagración de España, y que para hacerla de un modo solemne no creí que podía haber momento más oportuno que al finalizar la gran procesión del Congreso Eucarístico, y al preguntarle si estaría el Gobierno, me dijo que sí, y que el Rey también, y que dijese al señor Obispo que hiciese la fórmula de la consagración.

Pocos momentos antes de la procesión el Cardenal Primado me decía : « Esté usted contenta, que ya, por fin, se han vencido todas las dificultades y se hace ya la consagración. » Loca de alegría fuí a decírselo a Su Alteza Real y pedirle al mismo tiempo que nuestra bandera, la bandera de nuestra Unión de Damas españolas, que es la de España con el escudo del Corazón de Jesús y la Virgen del Pilar, estuviese en Palacio al hacerse la consagración. « Haga usted que la lleven en seguida », me contestó, y ella misma hizo estuviese en el salón del Trono al consagrarse España.

Lo que pasó lo sabe mejor que yo el P. Postíus, que por encargo del Cardenal y del Obispo compuso la consagración, y con aprobación de Sus Majestades y del Gobierno la leyó en el salón del Trono inmediatamente antes de la bendición dada desde el balcón principal del real Palacio.

Después de ver realizado todo esto, que parecía un imposible, y en tan pocos días, ¿ cómo hemos de dudar conseguir también aquí ahora esta otra consagración ?

Y si el papa León XIII consagró el mundo al Corazón de Jesús, y si se consagró también a El España al final del Congreso Eucarístico de Madrid, ¿ por qué no hemos de tener esperanza de conseguir que al final de este otro Congreso Eucarístico de Lourdes, que bien puede llamarse también Mariano, porque aquí venimos todos

a cantar las glorias de María, consigamos poderle ofrecer, como obsequio y en agradecimiento a sus bondades, el consagrar el mundo a su Corazón Inmaculado ?

Pero voy a dejarme de comentarios, Eminentísimo Señor, y seguir el camino más expedito del Padre Postius que se contenta con las conclusiones siguientes :

1. El XXV Congreso Eucarístico Internacional de Lourdes estima que contribuiría grandemente a la extensión, consolidación y perfección del Homenaje Social al Corazón Divino la consagración solemne de todos los pueblos al Corazón Inmaculado de María ; la cual podría verificarse, si parecia bien a la Santa Sede y al Comité Permanente de los Congresos Marianos Internacionales, en el VII Congreso Mariano Internacional que se ha de celebrar en 1915 en Turin, donde, por disposición de S. S. el papa León XIII, se verificó ya la consagración de todas las diócesis de Italia al mismo Corazón Purísimo de Maria.

2. Celebrar en el dia señalado por la Santa Sede la fiesta del Inmaculado Corazón de María, es decir, el sábado siguiente a la fiesta del Sagrado Corazón de Jesús, a fin de que la fiesta del homenaje social a la Sagrada Eucaristía se integre con los cultos al Corazón Sacratísimo de Jesús y al Corazón Inmaculado de Maria en los dias de su fiesta.

Sobre la primera conclusión ya he dicho lo bastante y aun demasiado para Señora ; creo, Eminentísimo Señor, que merecerá su aprobación y la de todos los Prelados y congresistas presentes, porque si de algo peca, es por pedir poco.

También debería aprobarse la segunda y aun con mayor razón por conformarse con los deseos de la Santa Sede y de todos los fieles. La inauguración del homenaje social al Corazón Divino en cada pueblo ha de tener por consecuencia inmediata el reconocimiento de su fiesta como fiesta civil y oficial, aunque se traslade la solemnidad civil al domingo siguiente a fin de no multiplicar los dias de guardar. 94 Obispos de la América Meridional y de Italia, entre los cuales figuraba el Eminentísimo Señor Cardenal Sarto, que hoy felizmente nos gobierna, pidieron ya a la Santa Sede que se dignase conceder la fiesta del Reinado del Sagrado Corazón de Jesús. Esta fiesta litúrgica completaría la fiesta civil, pero pídase o no se pida, concédase o niéguese, lo que importa es fomentar

el homenaje social al Corazón Divino en todas y cada una de las naciones, porque, como dijo Nuestro Santo Padre León XIII, el Corazón de Jesús ha de ser nuestra bandera, en él debemos confiar y de él hemos de recibir la salvación.

¿Obstáculos? ¿Qué valen todos los obstáculos para el poder de Dios? ¿ Qué suman las dificultades ante el poder de Maria ? ¿ No hemos visto innumerables veces los triunfos de la gracia ? Pero notémoslo bien. La Iglesia, como dice el elocuente Obispo francés Mon. Touchet : « L'Eglise n'a pas reçu une grâce publique sans l'avoir attribuée à son Roi et à sa Reine. Le Roi Jésus la lui méritait ; la Reine Marie la lui obtenait. » Todos los pueblos cristianos han proclamado ya el principio : *Ad Jesum per Mariam.* Y la piedad de nuestros tiempos y la misma medalla que llevamos los congresistas, nos dice : *Ad Cor Filii per Cor Matris :* vamos al Corazón de Jesús por el Corazón de Maria.

Y ¿ puede haber medio más sencillo para unir estos dos Corazones en el culto y homenaje exterior, ya que tan unidos están al amor de nuestros corazones, puede haber, repito, medio más sencillo para juntar en un corazón el homenaje social de adoración, reparación y gratitud de todas las naciones a los Sagrados Corazones de Jesús y de Maria, que aproximar sus fiestas y redoblar sus cultos y cantar sus alabanzas en el triduo siguiente a la fiesta del Santísimo *Corpus Christi* ?

Con esto se conseguirán entre otras ventajas las siguientes : 1. veriamos el desarrollo paralelo de las devociones al Corazón de Jesús y al Corazón de María ; 2. veriamos que la gloria de la Madre completaba la del Hijo ; 3. veriamos que el reinado social de la Eucaristía ha de ser el fin de la devoción al Corazón de Jesús y que la devoción al Corazón de María era el medio más eficaz para conseguirlo ; 4. establecido ya el homenaje social veriamos complacidos que el medio providencial de su establecimiento habia sido la invocación unánime del maternal Corazón de Maria ; 5. veriamos finalmente que la fiesta del reinado social de Jesucristo reinado por su Corazón en las naciones incluia dos tronos, uno para Jesús y otro para Maria, porque segun la ley de la predestinación, y según la ley de la historia y segun la ley de la Liturgia van siempre juntos Jesús y Maria y por su Corazón reinan juntos en el individuo, en la familia y en la sociedad.

En resúmen. Terminada la Octava del Corpus, que nos recuerda el amor invencible del Corazón de Jesús a los hombres, celebraremos la fiesta litúrgica del Corazón de Jesús el viernes, la fiesta litúrgica del Corazón de María el sábado, y la fiesta del homenaje social a los Sagrados Corazones el domingo.

Permitidme, Eminentísimo Señor, que a estos dos votos añada una súplica a nombre de todas las Señoras españolas. Es tan grande la devoción que profesamos a los Sagrados Corazones que no podemos descansar hasta que veamos cumplidos sus deseos de reinar en todas las naciones y de figurar en sus banderas, las banderas que han de cubrir de gloria a nuestros hijos. Para acelerar este reinado formulamos como tercera conclusión esta súplica :

« Rogamos al Eminentísimo Señor Cardenal Legado de S. S. el papa Pio X que dé las más rendidas accíones de gracias al Santo Padre por haber señalado la fiesta del Purísimo Corazón de María para el sábado siguiente a la fiesta del Sagrado Corazón de Jesús y que se digne acoger benignamente los ruegos de todo el Congreso de que sea declarada oportunamente fiesta universal la del Purísimo Corazón de Maria, a fin de que por intercesión de tan poderosa Reina y Madre se acelere el reinado social de Jesucristo sobre todas las naciones de la tierra. »

La Eucaristia y la familia — Accion social de la mujer

POR EL P. VENANCIO AZCUNAGA, O. S. A.

I

Faltaban ya muy pocas horas para que el Hijo de Dios, el Verbo Divino, derramara su sangre preciosa en las alturas del Gólgota, realizándose asi, el fin que trajo á éste mundo. Y próximo á ausentarse de la tierra, quiere primero cumplir la palabra que en muchas ocasiones había dado á sus discípulos y que de nuevo ahora les repite. Sumidos en honda tristeza los Apóstoles, al ver que Jesucristo se alejaba de ellos, exclamaban como los discípulos de Emmaús : « Quédate, Señor, con nosotros », y á éstas palabras, responde Jesucristo con toda la ternura de su Corazón : « Os conviene que me vaya,

pero no os dejaré huérfanos ; estaré con vosotros hasta la consumación de los siglos ; pero estaré de una manera misteriosa ; el mundo no me verá, pero me veréis vosotros y vuestro gozo será cumplido. »

Para realizar ésta promesa, quiso el Maestro Divino celebrar con los suyos una cena de despedida, preparada con gran solemnidad y ardientemente deseada y en ella instituyó el Sacramento del Amor de los Amores, la Sagrada Eucaristía, ejecutando asi el plan divino, con el cumplimiento de su palabra ; pues aunque suba entonces al cielo á gozar de la gloria del Padre y preparar allí lugar para los que le sirvan, permanecerá también con ellos en la tierra para ser de todos, camino verdad y vida.

La misericordia de Dios, que desde la creación del mundo se había manifestado en la tierra, con la comunicación divina del Creador con la humanidad, no podía terminarse con la muerte de Jesucristo en el Calvario. En todos los tiempos se ha comunicado Dios con los hombres. Ya en el Antiguo Testamento descendía á la tierra y se daba á conocer al mundo, alentando siempre las esperanzas del hombre caido. Ampara al primer hombre despues del pecado y acepta con cariño los frutos y ofrendas de Abel ; salva á Noé del naufragio humano y hace oir su voz en el Senaár, para que los pecadores le teman y los justos le adoren ; dá su ley escrita á Moisés y se le aparece entre llamas de una hoguera que ni se consume, ni se quema ; guia al pueblo escogido por las arenas del desierto, y le manifiesta sus maravillas en la columna de nube y de fuego ; en la separación de las aguas del mar y en el maná que hace descender del cielo ; en el agua que brota del peñasco y entre los relampagos que iluminan el Sinaí.

Oculta su gloria y su grandeza en el Arca santa que guardan sus Sacerdotes ; provee á su pueblo de Jueces y Reyes que lo dirijan, é inspira á sus Patriarcas y Profetas, que le bendicen y adoran, para que revelen y extiendan su nombre divino, entre los hombres y todas las generaciones le reconozcan y alaben.

De esta manera se manifestó Dios á los hombres en los 40 siglos que precedieron en la tierra á la venida de Jesucristo ; pero humanado el Verbo divino, su comunicación con los hombres había de ser más perfecta que en la antigua alianza, estableciéndose la ley del amor que había de ser perpetua en el mundo y había de dar a conocer

á la Sabiduria increada con toda la majestad de su grandeza y con todos los esplendores de su gloria. Y conocidas, por los hombres redimidos, ésta grandeza y ésta gloria, ¿ serian privados de ellas, ausentándose Jesucristo de la tierra ? ¿ Había de ser mas imperfecta la ley del amor, que la ley de la esperanza ? ¿ Podía faltar ahora aquella comunicación que nunca faltó en la antigua alianza ?

Jesucristo vino á la tierra para permanecer siempre en ella, pues solo asi cumpliría la misión que trajo á éste mundo, que no fué solo redimir á la humanidad, sino iluminar al mismo tiempo con su luz á las generaciones todas y elevarlas con los torrentes de su gracia y de su amor á las cumbres de la perfeccion y de la santidad ; lo cual solo podía conseguirlo Jesucristo, quedando en la tierra, aunque fuera oculto con el velo de las especies sacramentales. Por eso al subir a los cielos inventó su amor el Sacramento de la Eucaristía, complemento de la Encarnacion del Verbo ; recuerdo y memorial de su Pasión sacrosanta ; memorial perfecto de todas las maravillas de Dios ; fuente purificadora de la que brotan santas consolaciones y sublimes dulzuras ; panacea universal de todas las dolencias del espíritu.

Y esta institución maravillosa del Hijo de Dios, sería despues de su muerte, el medio de comunicación con los hombres que usara Jesucristo, para que alimentada la humanidad en la mesa sagrada que El disponía, pudiera transponer las fronteras de su humana naturaleza y ser divinizada con el alimento que en era mesa recibiera.

Allá en los confines de la eternidad habia dirigido Dios su mirada, al mundo que había de crear y complacido en el amor que había de tener á los séres racionales, que en su idea arquetipa existían, buscó entre los tesoros de su caridad infinita el modo de alimentar sobrenaturalmente sus almas, no encontrando fuera de si mismo, lo que pudiera satisfacer sus anhelos y deseos, por eso acudió á su misma divinidad y en ella halló la solución. Descendería al mundo creado y haciéndose semejante á aquellos séres que amaba, sin desprenderse de su esencia divina, podria decirles : « Solo yo puedo alimentaros conforme mi deseo ; tomad y comed mi mismo cuerpo ; tomad y bebed mi misma sangre, para que asi llegueis á ser divinizados en vuestra misma naturaleza. »

Y realizándose en el tiempo su deseo con la comunión eucarística, amparó Jesucristo nuestra orfandad al dejarnos en la tierra ; sua-

vizó las asperezas en que habiamos de ser envueltos durante nuestra peregrinación por este valle del llanto y del dolor, alentó las esperanzas de nuestra vida, hizo que palpitara nuestro corazon á impulsos del más puro de los amores y nos dió á conocer á los hombres que en el testamento que con su institución nos dejaba, tendriamos siempre la solución para todos los problemas que en la serie de los siglos se ofrecieran á la humanidad.

II

En esa mesa divina que el Dios omnipotente y creador dispuso, se encuentran despues de la muerte del Redentor, los secretos de todas las perfecciones y de todos los heroismos ; de todas las bellezas y de todas las glorias ; de todas las ternuras y de todos los amores que forman la vida humana. Por eso se han acercado y se acercarán siempre á ella el individuo, la familia y la sociedad, en la seguridad de que con su aproximación á ella, serán regenerados todos los elementos que constituyen la raza humana.

Regenerado el individuo, se regenera la familia y regenerada ésta, lo es la sociedad.

El Sacramento del Amor de los amores regenera al individuo, refrenando sus pasiones ; invitándole á ejercitarse en la práctica de las virtudes ; atrayendo hacia si al caido, para que levantándose del lodo de la tierra pueda aspirar á llegar á saborear las dulzuras del cielo. Encarna Jesucristo en el corazón del hombre y le comunica la perfección y santidad que posee, y si dotado ese hombre de un alma pura supo conservarse en las hermosuras del bien y de la virtud, llegará á transfigurarse con el pan eucarístico, pudiendo un día cantar con el Apóstol de las grandes verdades : *Vivo autem, jam non ego : vivit vero in me Christus.* Y el alma pecadora que en las luchas constantes de la vida, cayó destrozada al borde del camino, encuentra una mano salvadora en la comunión eucarística, á la que puede acercarse por medio de la penitencia, regenerado y ennoblecido á pesar de su derrota y su caída.

Henchidos de amor y de confianza se acercan los hombres á esta fuente de amor y ventura, llevando consigo la garantía segura de que en ella encontrarán los fundamentos y los resortes de sû dicha. En el altar eucarístico aprenden los Reyes y poderosos de la tierra

el régimen y gobierno de los pueblos, basando sus órdenes y mandatos en la santa caridad de Cristo ; ahí aprenden tambien los vasallos y los humildes, á llevar con paciencia y resignación cristiana la cruz de la vida por muy pesada que sea ; ante la institución eucarística se rinden todos los poderes y se abaten todas las grandezas, elevándose en cambio todos los caídos y recuperando esperanzas frustradas y consuelos apetecidos, todos los desgraciados y enfermos. Que es el Sacramento del Amor de los amores, el yunque donde se forjan las almas grandes y se templan los más elevados sentimientos ; donde se acallan todos los gritos de las pasiones humanas y donde se engendran los sacrificios más heróicos y las abnegaciones más sublimes.

Ahí se han formado los mártires de Cristo, lo mismo los que salían de las Catacumbas romanas, para ser sacrificados en las arenas del circo y bajo los arcos del anfiteatro, que los que sucumbieron predicando al Crucificado en las soledades de la China y del Japón ; lo mismo los que fueron decapitados por la guillotina de la Revolución francesa, que los fusilados en las calles de París, en medio de los horrores de la *Commune ;* lo mismo los que regaron con su sangre los claustros y galerías conventuales en la matanza del 34, que los que sucumbieron entre las danzas macabras, de ese baldón de ignominia, que aparecerá en los albores del siglo XX al escribirse la historia de España, con el nombre de la semana trágica de la ciudad condal.

Mártires son todos ellos que alimentados y sostenidos con el pan eucarístico, han penetrado en los cielos, proclamando la fé del que nos redimió en el Calvario, premiando así Jesucristo el heroismo y la abnegación que con la Comunión recibían y que con la oración y la plegaria conservaban. En la Comunión eucarística han formado su espíritu los misioneros católicos, que surcando los mares y sufriendo todo género de penalidades, llevan la luz del Evangelio á todos los paises, dan á conocer el nombre de Cristo á todos los hombres y extienden sus doctrinas por todos los ámbitos del orbe.

En ella han aprendido la ley del amor las Vírgenes cristianas, las Hermanas de la Caridad y las Hermanitas de los pobres, esos ángeles humanos puestos por Dios en el mundo, para amparar al desvalido, para proteger la orfandad y consolar al desgraciado. Todo lo grande y sublime que en la tierra existe, ha nacido al calor del

Sacramento del Amor de los Amores ; todo lo purifica y regenera Jesucristo desde el estrecho recinto del Sagrario, donde tiene establecida su cátedra y formado su trono.

La Sagrada Eucaristía es por consiguiente la regeneración del individuo, como es tambien la fuente regeneradora de la familia y el origen y sostén de los más puros y dulces amores del hogar.

III

Vivificado el individuo con la eterna Vida que recibe en la Eucaristía, esparce entre los suyos los aromas del bien que ha recibido, formándose así la familia cristiana, esta institución necesaria que es la base sólida y columna firmísima de la sociedad, que sólo puede conservarse en la pureza de las costumbres y con los principios de moralidad, que forman la honradez y la virtud. Y ¿ dónde hallará la familia los medios necesarios, para conservarse en ese ambiente de moralidad y en ese estado de santificación, para que pueda siempre llamarse cristiana ?

Asi como en el individuo ejerce la Eucaristía su influencia bienhechora, de la misma manera la ejerce en la familia ; porque es este Sacramento amor y unión ; y el amor lo vence todo y todo lo purifica y la unión preserva del mal y lo redime todo. Cuando los individuos que constituyen una familia, se acercan con frecuencia á la mesa sagrada, reina siempre entre ellos la paz y el bienestar, é impregnado de suaves aromas el hogar que forman, encuentran en la tierra en cuanto cabe, la felicidad á que aspiran. Y consiguen esto, porque han puesto como norma de su vida, las doctrinas de Jesucristo que se contienen en el Evangelio. Y el Evangelio es la luz verdadera que ilumina al individuo, como es también la regla de la familia y la ley de la sociedad y esa luz, esa regla y esa ley, son las que obligan á los individuos que constituyen la familia, á acercarse al altar eucarístico, para enriquecerse con las virtudes cristianas que adornan su vida; y para inculcar ideas salvadoras en los hijos, para que á la vez que son éstos, hijos de los hombres, sean tambien hijos de Dios é imitadores de Jesucristo.

Son almas convencidas de su fé y saben arrodillarse y orar ; y como la oración trae siempre consigo las bendiciones del cielo, ella hace que la paz reine en el hogar de los amantes de la Eucaristía y

que este Sacramento del amor les proporcione la ventura y la dicha que no pueden existir donde no se admite á Jesucristo como alimento espiritual, que se reconoce por la oración. En la Eucaristía, adquieren tambien esos miembros, la santa caridad, el amor verdadero, que es la fuerza social y el lazo de unión de la familia ; ese amor que hace olvidarse de si mismo al amante, para que se refunda en el amado ; amor que no puede adquirirse por el hombre, si carece de auxilios celestiales, por eso no existe en la familia que no es religiosa, en la familia que no frecuenta la Eucaristía, y es bien sabido : que donde no hay amor, no hay vida.

El mismo Jesucristo nos manifiesta que ha venido á este mundo, para que los hombres tengan vida y vida abundante. Esa vida, dice el discípulo amado, es la caridad ; el que no ama permanece en la muerte ; y nosotros sabemos — que no permanece muerta la familia cristiana, porque en ella hay caridad y amor que todo lo vivifica. Y existe ese amor y esa caridad, porque se agrupa la familia cristiana al lado de Jesucristo y participan todos sus miembros de la comunicación del Cuerpo del Señor. Y El es el que alimentando espiritualmente á cada uno de los miembros, les hace concurrir á la edificación común ; El es el que enlazándolos consigo mismo, los une entre si con la unión mas perfecta, haciendo por lo tanto que la paz se conserve entre todos los miembros y sea santificado el hogar.

Ocupa lugar preferente en el hogar cristiano la mujer y ella puede hacer con su piedad firme y acendrada que reine siempre en la familia este amor, esta caridad ; incitando siempre á los suyos á que se acerquen frecuentemente á la sagrada Mesa, para que se conserve vivo el fuego sagrado en que se funden sus corazones y así se conserve inalterable la paz.

La acción social de la mujer en el mundo, ha de desarrollarse en la familia, constituyendo su hogar el centro de sus operaciones y poniendo el amor como base de todo su trabajo, para que pueda despues ejercitarse en empresas salvadoras que redunden en favor de la paz que debe siempre subsistir. Y como para ejercer su acción necesita fuerzas y auxilios sobrenaturales, acudirá al templo de Cristo, acercándose con frecuencia á la mesa eucarística y haciendo la guardia de honor al augusto prisionero del sagrario, que constantemente se ofrece á los hombres y atrae con su amor á los que redimió desde la cruz del Gólgota.

Anima siempre la oración á los que desean acercarse á Jesucristo, pero el medio mejor para desear recibirle en la Eucaristía, es el dedicar todos los dias algunos momentos á la oración que se hace á Jesucristo, cuando está manifiesto en los Altares. Por eso ha establecido la Iglesia Católica nuestra Madre, esas fervientes Adoraciones de Jesus Sacramentado, que llenan hoy el mundo todo.

IV

De la misma manera que la Adoración nocturna de Caballeros, ha sabido establecer la guardia de honor á Jesucristo en la Eucaristía, para que en las horas de la noche, en que las tinieblas se apoderan del mundo, hagan oracion sus asociados y velen junto al Tabernaculo de los Altares, acercándose asi todo lo posible á Jesucristo y animando con su ejemplo á los descreídos y remisos en el cumplimiento de sus deberes religiosos ; de la misma manera digo, se han establecido en la Iglesia Católica, Adoraciones para Señoras, donde á la vez que puedan elevar sus plegarias eucarísticas, fortifiquen su fé y se animen á recibir cotidianamente en su corazón el pan de los fuertes, la Hostia purísima y sacrosanta que todo lo embellece y perfecciona desde el estrecho recinto del Sagrario.

Entre estas asociaciones eucarísticas para Señoras, merece especial mención la Adoración diurna, que á imitacion de la nocturna, se ha establecido en Madrid, en la Iglesia de Nuestra Señora de la Consolacion (donde dicho sea de paso, es la Adoracion perpetua, pues tanto de dia como de noche está acompañado Jesucristo en el Sacramento de su Amor), siendo muchas las Señoras que acuden durante el día á dicho templo y despues de orar allí, llevan la caridad de Cristo encarnada en su seno, á otras instituciones cristianas, como escuelas y catequesis, donde sembrando constantemente semillas salvadoras, hacen que germinen con fuerza extraordinaria y produzcan siempre frutos de bendición ; con lo que se consigue la regeneración de la sociedad, despues de haberse regenerado el individuo y la familia.

¡ Ojalá se constituyeran en el mundo, muchas Adoraciones como la que aquí citamos, que además de completar la Adoración nocturna, haciendo que en todas partes fuera perpetua la guardia y vela á Jesús Sacramentado, serviría para que se aumentara el número de seres cristianos que imploraran las bendiciones del cielo, alejando

así con sus plegarias, el rayo de la ira divina ofendida, que amenaza caer sobre las naciones prevaricadoras !

Es de esperar que estas adoraciones se multipliquen, puesto que serán reconocidas por su eficacia y valor en Congresos eucarísticos como el presente, y procurarán ponerse en práctica en todos los pueblos cristianos. Hoy que tanto se trabaja en favor de las obras sociales, debemos aprovechar todo lo que sea beneficioso para ellas y es bien sabido : que cuanto más se acerquen á la Eucaristía los Apóstoles de dichas obras, mayores y más excelentes serán los frutos que se consigan.

Acerquémonos, pues, todos al Altar eucarístico para que asi sea siempre adorado el Sacramento del Amor de los amores y se realice el fin social que Jesucristo desea y que tanto nos inculca la Iglesia nuestra Madre. Pues el gran mal de nuestros tiempos, como dice muy bien un ilustre escritor, es que no se va á Jesucristo, que abandonamos facilmente el Sagrario, que nos olvidamos de hacer en la tierra la guardia de honor que El nos pide ; por eso conviene que todos unidos trabajemos por extender el amor á la Eucaristía ; prediquémosla siempre, para que, como dice el gran apóstol de la Eucaristía, el Padre Eymard, lleguemos á poner en las almas, aunque no sea mas que una chispa eucarística ; obliquémonos todos aquí en la gruta de Lourdes, tantas veces santificada con las maravillas del cielo, á trabajar porque esa chispa de amor incendie los corazones para que así reinen en la tierra todas las virtudes cristianas que son las únicas que pueden vencer y acallar los vicios y pasiones en que se agitan los hombres, salvando con el amor divino a la gran familia humana.

La obra de las Tres Marias

POR LA SRITA. MARIA ECHARRI

Jamas hubiera yo pudido suponer, que mi voz se levantaria en un lugar como este, siquiera sea brevisimamente... Pero mi excusa está en que obro unicamente impulsada por la obediencia : en nombre del Corazón eucarístico de Jesús y de la Virgen Inmaculada se me pidió que lo hiciese, y yo como os sucederia a vosotros todos los

que me escuchais no sé decir que no, cuando en nombre de esos dos amores del alma se me pide algo... Menos aun cuando se me pide en Lourdes, en este rincón del cielo donde el corazón recobra la paz, y el alma vive tan cerca de Dios, llevada ante el, en los plieques blancos de María, y cuando en Lourdes se celebra el Congreso Eucarístico, es decir el triunfo, la victoria del que es Rey de reyes y Señor de todas las cosas...

Obedeciendo pues a los deseos expresados, y rogándoos me perdoneis lo desaliñado de mis frases, que no pudieron tener la preparación debida, pasemos a hablar precisamente de ese Rey celestial, tan ensalzado hoy en esta tierra bendita, pero que en muchas partes se vé muy solo, muy pobre, muy abandonado. Vamos a decir algo sobre la obra de las Marías.

¡ La obra de las Marías ! Que contraste para el corazón que ama mucho al Divino Misionero, hablar de la soledad que padece en muchos sagrarios, en este gran Cenáculo como graficamente se ha llamado a Lourdes en estos dias, en que cada pecho es un sagrario donde arde la llama del amor en honor de Jesús Sacramentado ; donde los ecos de los montes repercuten sin cesar de los gritos y aclamaciones que le saludan como Rey y como el Amado de las naciones !...

¡ Ah ! recordad conmigo que poco despues de las aclamaciones del Domingo de Ramos, nos encontramos con la escena del Calvario. Jesús en Lourdes es el triunfador... Jesús en otros puntos, en muchos pueblos, en muchas aldeas, en muchas ciudades es, como le llamó el Fundador de esta obre hermosísima, que ojalá se hallase aquí para hablaros de ella, es el más pobre entre los pobres, el más abandonado entre los abandonados.

¿ Dudais de ello ? Las que me oyen, que son Marías, bien lo saben, bien conocen esos sagrarios en los que no se vé a nadie, ni miradas que contemplan, ni corazones que aman, ni labios que imploran, ni rodillas dobladas, ni ojos que miren con amor... nada... el silencio, la soledad... Una lampara solitaria que apenas alumbra, una verja enmohecida, una frialdad que hiela... una puertecita que no se abre nunca... Que triste y que solo está Jesús en esos sagrarios tan propiamente llamados Calvarios... ! Los habitantes del pueblo no se acuerdan que allí, en aquel sagrario, tienen el remedio de sus males, el consolador de los afligidos, el que calmaria sus

penas, el que ansia murmurar a sus oidos : « Venid a Mi, todos que yo os aliviaré. » Nadie va a la iglesia, nadie se acuerda de Jesús... ¿ Nadie ?

Ah sí... ¿ Sabéis quien ? Las Marías. Las Marías que fueron un dia al sepulcro en busca del Amado... Las Marías que van hoy al Sagrario a decir al Jesús bueno, al Jesus dulce, que aun cuando todos los hombres le abandonen, ellas jamás le dejarán solo...

¿ Que hacen pues las Marías ? ¿ Cual fué el pensamiento del Arcipreste de Huelva al fundar esta obra que se ha multiplicado tan prodigiosamente y cuyos frutos son tan magníficos y consoladores ?

Escuchad : brevemente voy a reseñar lo que es la obra : que las Marías que ya lo son me perdonen, pero es necesario esta explicación para aquellas que me escuchen y desconocen la organización de ella.

La obra de las Marias nació de un corazón enamorado, « chiflado » según el poseedor de ese corazón dice, por el Amo, ese Amo tan misericordioso y bueno que a diario se nos dá en la comunión.

La idea que guía el Arcipreste fué la de reparar el abandono en que se hallaba Jesús en el Sagrario, llevándole almas que le acompañasen constantemente : mirad los colores de nuestra cinta : en ellos vereis esta doble finalidad : el abandono, significado por el color morado, lo blanco indicio de la reparación y del amor.

Así como en el Calvario hubo Marías y hubo un discípulo del Señor, quisa el Sr Arcipreste de Huelva que en torno de los Sagrarios hubiese Marías, y hubiese discípulos de san Juan...

Tambien como bandada de amantes pajarillos congrega junto a esos sagrarios a los niños, los Juanitos, que tanto consuelan al Señor con su inocente compañia, con su tan puro amor...

Crecida la obra, hubo de dársele firma Hoy existe de este modo : en cada diócesis — pues es obra en absoluto sometida a la aprobación y autoridad del Prelado — se buscan con preferencia los sagrarios más abandonados : y se les dá a las Marías.

Para cada sagrario hay, una Primera María, dos Marías activas, y hasta nueve Marías contemplativas.

¿ Que han de hacer estas ?

Las contemplativas acompañar a Jesús en el sagrario que se les haya dado, unir sus oraciones, comunión, visita al SSmo, todo en una palabra con aquel sagrario, a fin de que cese esa soledad y abandono de Cristo Jesús.

Las Marías han de ser de Comunión diaria, pues como dice muy bien el Sr Arcipreste, si han de dar a los demás, a los habitantes del pueblo de su sagrario, calor y amor a Jesús, y como les darán esto si no se caldean a diario en el horno encendido de la Comunión ?

Sin embargo, si por una causa justificada, moral ó física, hubiera quien no pudiese de momento comulgar a diario, haciéndolo en cuanto le fuese posible, podria ser tambien María contemplativa.

Las Marías activas además de hacer lo que hacen las contemplativas procurarán en cuanto les sea posible visitar su sagrario, conocer sus necesidades, y tratar de remediarles : claro se está que el jefe, como si dijeramos, de este grupo do Marías es la llamada primera María.

La organización como se ve es muy sencilla : ¿ Cual es la finalidad principal de la obra ? Ya lo hemos dicho : acompañar a Jesús en el sagrario, rodear ese tabernáculo de amor, y naturalmente que deber es de las Marías, a penas tienen su sagrario, buscar en el pueblo, Marías que hagan la visita diaria, que ayuden al párroco en cuanto este lo necesite, que comulguen con cuanto mayor frecuencia puedan, que sean como los ángeles que custodien, reparen y amen a Jesús en la Eucaristia. ¿ Se ha conseguido algo con esta obra ? Si yo pudiera, ó quisiera extenderme, podria citaros hechos y hechos edificantes y hermosos, que os entusiasmarian... No voy a hacerlo porque no quiero abusar de vosotros, y temo excederme en mis atribuciones.

Basteos que os diga que la obra de las Marías está efectuando una verdadera regeneración moral y espiritual en los pueblos. ¡ Ah si estuviere aquí el Director nuestro de Madrid, el Rev. P. Buhó, de la Cª de Jesús, como os diria lo que las Marías llevan hecho... Como os contaria el entusiasmo de los párrocos al ver llegar a las Marías, y con ellas el resurgir de los pueblos, y con ellas la ayuda y la protección para esos párrocos, tan solos antes, allá en sus aldeas entre peñas y entre montes, escondidas a las miradas de las grandes ciudades, tan solos para llevar a cabo una empresa áspera, dificil, penosa, y que hoy se ven animados, auxiliados, por las Marías que en todo y siempre marchan unidas con el párroco, sin que den un paso para el que no cuenten con él, perfectamente compenetradas, identificadas con sus dificultades, con sus luchas.

con sus amarguras, y deseosas solo de cooperar a la obra que ellos realizan en su feligresia.

Cuantos datos se os podria citar de lo que ya han hecho las Marías... : pueblos en los que se ha consagrado al Corazón de Jesús el elemento oficial, las autoridades, y en los que la primera placa del Corazón de Jesús la ha pedido el alcalde para colocarla en la fachada del Ayuntamiento. Pueblos en los que la misión ha vuelto al redil del Buen Pastor las ovejas que de él se habian apartado... Pueblos en los que refiere el párroco en cartas que emocionan, como aumentado las comuniones y las visitas a Jesús Sacramentado.

¡ Que de escenas os podria tambien describir ! Marías yendo a sus sagrarios a pesar de las dificuldades, de lo penoso del camino, morando en los pueblos, careciendo de hielo, pero contentas de pasar un rato junto al Tabernáculo para decirle a Cristo : « Señor aunque todos te abandonaren, aquí estamos nosotras ; jamás te dejaremos solo. »

Marías que para que asistiesen a la misión unos pobres pastores, que apenás conocian a Dios, guardaron el ganado, mientras ellos estuvieron en la iglesia, y asearon las chozas, en tanto que las mujeres escuchaban la palabra de Dios que llevaba a sus corazones consuelos y esperanzas que ellas no conocian. Yo os podria contar delicadezas sin cuenta, de la señora, de la mujer del pueblo, de la aristócrata, de la aldeanuca que allá en la montaña, mientras está trabajando se acuerda y con el pensamiento se llega al Jesús de su sagrario para visitarle y consolarle... Yo os diria como se han visto hombretaces que á las dos de la mañana iban a segar y antes se acercaron á comulgar, porque eran ellos discípulos del Apóstol amado...

Yo os diria como una pobre mujer se estuvo trabajando en el campo desde el amanecer hasta el mediodía y a esa hora fué a pedir el Pan de los ángeles para poder recibir el cual no habia tomado alimento ninguno.

Yo os citaria a centenares casos de las Marías de Murcia, de Salamanca, de Vitoria, de Bilbao, de Andalucia, de Madrid... Todos os probarian la misma cosa : el amor de la María a la obra, la bendición que a esa obra ha dado Dios.

Pero repeto que no quiero extenderme : ojalá que mis palabras, sin mérito ninguno, reflejo palidísimo de lo que fué el pensamiento

del Arcipreste de Huelva, pudiera hacer germinar la obra allá donde no se conozca, donde no exista.

Ojalá que el eco dolorido, la queja suave del Amado, que desde el fondo de sus sagrarios abandonados y pobres, implora de vosotros hoy una limosna de amor, de compañia, de compasión, llegue hasta vuestros corazones para que se inciende en ellos el deseo vivísimo de establecer la obra de las tres Marías. Ah hoy, nos parece un imposible esto de que haya sagrarios donde Jesús esté solo... Hoy que repetimos sin cesar el Hosanna de bendición y de homenaje, no podemos quizá comprender bien que en otros lugares donde se halla el mismo Jesús no se oiga nunca una palabra que le diga al Señor que sabemos ser agradecidos...

Y sin embargo, los hay : ante nuestras miradas, se aparecen nuestros sagrarios, aquellas que ya los tenemos, y los vemos solos, y los vemos sin calor, y los vemos sin que los habitantes del pueblo, dejen escapar de sus corazones un solo latido de amor...

Oh vosotros, los que me habeis escuchado, no os fijeis en lo mal que he interpretado unos deseos que constituian para mi una orden, escuchad, escuchad el quejido de Cristo que dice hoy, como dijo ya : « Vine entre los mios y los mios no me conocieron, no quisien recibirme... Las aves del campo tienen sus nidos, las zorras sus madrigueras, el Hijo del Hombre no tiene donde reclinar su cabeza, no encuentra corazones en los que descansar, no halla almas en las que fiar, no encuentra amor que pague un poco el amor inmenso que nos tiene... »

Nosotros todos los que aquí nos hallamos, sepamos responder a esa queja con un aumento de amor... Seamos Marías... Sean los hombres, discípulos de San Juan, formemos como una red de corazones junto al Corazón de Cristo, y sea fruto de este Congreso Eucarístico que celebramos junto a la Gruta bendita, donde Bernadita contempló la belleza de María, el establecimiento de la obra eminentemente eucarística de las Marías, que lleva consigo la bendición de Dios y la aprobación absoluta del Pontifice de la Eucaristía, Pio X, cuya personalidad representais, Eminentísimo Señor, hasta el punto de haber otorgado a las Marías, el beneficio, — y tambien a los Discípulos de San Juan — de poder tener Misa en su Cuarto, cuando se encuentran enfermas y recibir así mismo la Santa Comunión. Beneficio que nos indica que como siempre no

se deja vencer Jesús en generosidad... Ese Jesus está hoy desde sus sagrarios tristes y solos, pidiendoos a vosotros que les rodeis con el amor de vuestros corazones.

Veremos si entre los que en Lourdes se han congregado para enaltecer y glorificar a Cristo en el Sacramento Santísimo, hay alguno que no escuche la voz del Amado y permanezca sordo a sus deseos.

Por mi creo que no los habrá y que al número inmenso de Marías diseminadas por España, América y Portugal, se unirán aquellos que se den cuenta de lo que es la Obra, de su carácter eucarístico, de lo facil de su organización, y del consuelo que llevan a Aquel contra el cual se han conjurado las puertas del infierno, y sus secuaces de la tierra, y que ya en el Monte Calvario pensando quizá en el abandono suyo en los sagrarios, exclamó con sus labios moribundos : « *Sitio*... Tengo sed ! »

Su sed era sed de almas ; era sed de amor. ¿ Quien habrá que no empape en esa agua la esponja de su corazón y se la acerce á la boca para refrigerarle y consolarle ?

La accion social y la Eucaristia

POR MONS. RUCKER

vicario general de Santiago de Chile.

Como la acción social en su sentido más amplio, y como tal debe comenzar por la formación del niño, seguir con el joven y concluir con el obrero.

Tres instituciones corresponden a esta formación la escuela, el patronato y las asociaciones obreras.

Respecto de la escuela y patronato quiero solamente sugerir la idea que en Madrid me expuso no hace mucho el conocido arcipreste de Huelva. Este celoso sacerdote ha logrado verdaderos prodigios en la formación de los niños y jóvenes mediante la obra que él, con mucha razón, llama educación de Jesús Hostia o educación eucarística.

No necesito extenderme en largas consideraciones sobre la grande obra de apostolado del nombrado Arcipreste, puesto que ella es sufi-

cientemente conocida por todos nosotros, y sólo es de desear que dicha educación eucarística sea conocida no sólo en España, sino también fuera de ella.

Yo, por mi parte, haré lo que sea posible por propagar las hermosas enseñanzas pedagógicas eucarísticas a que me refiero, y que con tanto entusiasmo me habló aquel digno miembro del piadoso, del patriótico y del ilustrado clero español.

Antes de pasar a exponer la idea principal que se me ofrece sobre la educación social eucarística de los obreros, permitidme que os refiera uno de los ejemplos que más impresión higo en mi espíritu sobre la educación eucarística y que lo juzgo sumamente oportuno para hacer ver de cuanta eficacia puede ser el sistema pedagógico que pone en práctica el Arcipreste de Huelva. Dos niños riñen en el patio de la escuela o patronato : el maestro sorprende el pugilato ; llama a los combatientes y les dice : id a los pies del tabernáculo ; postraos un momento delante de Jesús Sacramentado, y volved a referirme lo que él os ha dicho en secreto. Van los dos granujillas, cumplen con la orden y vuelven compungidos y reconciliados, porque aquel otro maestro, que es padre de amor y caridad, no puede consentir que en su familia haya hijos que se odien o se maltraten.

La educación eucarística es, pues, una educación de santa emulación que es la más recomentada en la pedagogía moderna.

La época del castigo pasó : ahora se halla en su vigor la época de la educación mediante el inteligente uso de los sentimientas más delicados del alma : y esto es lo que fomenta la educación eucarística.

***

En el desarrollo de la acción social obrera desempeña una misión esencial la Eucaristía, porque no pudiendo reinar la paz en la sociedad sin la influencia de la religión ¿ dónde mejor que en la Eucaristía encontraremos la manifestación más intensa de las relaciones que unen al hombre con Dios ? En consecuencia, toda institución obrera ha de estar informada por este espíritu sobrenatural y éstos son justamente los deseos de Su Santidad Pio X, reiterados en diferentes ocasiones.

Para concretar mi pensamiento sostengo que al lado de toda aso-

ciación obrera, sea gremio o unión profesional, sea sociedad mutual o económica, de cualquier modo que sea, debe existir una Cofradía eucarística o alguna otra asociacion similar. Así vemos que mantienen incólume el espíritu cristiano las conocidas Uniones Profesionales del P. Rutten en Bélgica, gracias a las Ligas Eucarísticas del P. Lechien y colaboradores. Esas agrupaciones que acaban de celebrar con 110 mil socios el décimo aniversario de la fundación de la secretaría general de Gand, conservan su vigor por medio de los Ejercicios espirituales de San Ignacio de Loyola.

Soberania social de Jesucristo reflejada en el Oficio del Sacramento

POR EL R. P. FR. LUIS D. URBANO, O. P.

Es una coincidencia notable que se haya escogido como idea general, orientadora de los temas y discusiones que han de tenerse en el XXV Congreso Eucarístico Internacional de Lourdes, la contenida en estas hermosísimas palabras : *Soberanía social de Jesucristo.*

Porque se celebra el Congreso en Lourdes, en torno de la santa *Gruta*, donde la Madre de Jesús levantó su trono, blanco, de pureza, como cubierto de pétalos de azucenas, el trono más célebre que tiene hoy la Virgen en el mundo, trono de Reina, soberana del amor, de la inocencia, levantado sobre las ruinas de tantos tronos en medio de fangoso pantano, donde serpean las alimañas de todas las concupiscencias.

La paz se pasea por muchos Estados del mundo, entre fusiles, en equilibrio inestable ; se oyen resonar con frecuencia atormentadora el estampido de las bombas o el chasquido de proyectiles que cortan el hilo de la vida de personas reales ; la revolución mansa, traida por el desenfreno de las pasiones, se va acercando : cuando nos encerramos en los alcázares de la Historia, decía Lasalle, y quedamos por un momento silenciosos oimos claramente sus pisadas cada vez más fuertes. La causa profunda de tanto desorden nace de que se tiene especial empeño por destronar a Jesús, en arrojarle del sólio que debe tener levantado en la cumbre de la sociedad para dirigir las conciencias, sostener con su gracia nuestras debilidades congé-

nitas, y guiar, por el libre albedrío rectificado, todas las energías humanas al bien social, a la suprema felicidad de los pueblos.

En este breve trabajo recogeré todos los destellos que el Sol de Aquino dejó reflejados en las antífonas, en los himnos, en todo el hermosísimo Oficio del *Corpus Christi* referente a esta materia. La poesía inspirada por el amor de los amores en el pecho del Angélico Doctor, cinceló magníficamente las ideas escriturarias y teológicas en que se funda la sublime doctrina de la *Soberanía Social de Jesucristo*.

Antes daremos una idea general de estos fundamentos escriturarios y teológicos para que resalte más la obra genial del Angel de las Escuelas.

I. — Soberania de Dios.

Por ser Dios Criador supremo del mundo, del Universo que forman todas las criaturas ; y por seguir conservándolas positivamente a través de los tiempos para que no vuelvan a caer en la nada, es con justicia llamado señor absoluto de cuanto existe, Dueño y soberano de todos los seres reales y posibles. Dios es la causa eficiente y ejemplar de todo, y tambien su causa final.

Pero mirando bien esa muchedumbre de hermosuras esparcidas por la tierra y por los cielos, se ve que todas ellas parece que se subordinan entre sí formando como una gradería en cuyo pedestal más alto se contempla la figura del hombre. De lo cual resulta, dice hermosamente Fr. Luis de Granada (1) esta armonía del mundo compuesta de infinita variedad de cosas reducidas a esta unidad susodicha, que es el servicio del hombre... el cual es como fin para cuyo servicio la divina Providencia deputó todas las cosas de este mundo inferior. Pues este (*el hombre*) primeramente tiene necesidad del servicio de diversos animales para mantenerse de sus carnes, para vestirse y calzarse de sus pieles y lanas, para labrar la tierra, para llevar y traer cargas y aliviar con esto el trabajo de los hombres. Estos animales tienen necesidad de yerba y pasto para sustentarse. Este se cría y crece con las lluvias que riegan la tierra ; estas se engendran de los vapores que el sol hace levantar así de la tierra como del mar. Estos han menester vientos que los lleven del mar

(1) De la *Introducción del Símbolo de la Fe*, Primera Parte, cap. 1, pº 5.

a la tierra. Los vientos proceden de las exhalaciones de la tierra. Para esto son necesarias las influencias del cielo, y el calor del sol que las saque de ella, y levante a lo alto. El cielo tiene necesidad de la inteligencia que lo mueva y esta de la primera causa que es Dios para que la conserve y sustente en el oficio que tiene. De esta manera podríamos poner ejemplo en todas las otras cosas criadas y mostrar cómo se ayudan y sirven unas a otras, y todas finalmente se ordenan y reducen al servicio del hombre, para el cual fueron criadas. En esta página donde tan abrazadas aparecen la literatura y la teología se vislumbra tambien que los ángeles aparecen en la creación como intermediarios entre Dios y los hombres no solamente como fuerzas espirituales directivas de los astros, cosa que todavía no puede desmentir la ciencia ; sino como embajadores y enviados de Dios (ἄγγελος) para comunicar sus órdenes a los hombres.

El hombre es el eje de la creación, es el rey de la creación ; y aunque el pecado hizo rodar la corona de su cabeza, dejó en su frente la huella que nunca se le pudo borrar. Por eso Dios de quien es la tierra y su plenitud (1), debía tener una soberanía especial, singularísima sobre el hombre, verdadero microcosmos, resúmen y compendio del Universo creado.

Dios, Soberano del Hombre.

Dios, pues, es el Dueño y Señor absoluto de todas las energías del hombre. En su organismo dejó marcadas las huellas de sus manos en los tejidos, en los órganos y en las leyes que rigen sus movimientos. Las pasiones y todos los fenómenos de la vida sensible, de Dios proceden como de Hacedor Supremo. Un aliento que dejó caer sobre la frente del hombre le infundió el alma con los resplandores de la inteligencia y los tesoros de la libertad. Dió leyes al hombre para vivir porque no lo sabía hacer sin poner en peligro su joya más preciada que es el libre albedrío ; y robusteció su inteligencia que entre sombras yacía medio muerta, con la luz suavísima de las verdades de la Fe.

El hombre constituyó una familia, y de las familias brotaron las sociedades y los reinos. Estos mismos impulsos que Dios había sembrado en su corazón, Dios mismo tuvo que guiarlos para que no se desviara el hombre del camino de la justicia. Por eso es tambien

---

(1) *Ps.* XXIII, I.

Dios el Señor absoluto de las familias (1) y el excelso Soberano de los pueblos. Dios reinará sobre las gentes (*Ps.* XLVI, 9), y su reinado será para siempre, por los siglos de los siglos (2) ; los reinos son de Dios (*Ps.* XXI, 29), cuya soberanía está sobre todos los imperios y alcázares de la tierra (*Ps.* CII, 19). Sobre sus vestiduras y en su muslo, con letras de oro cuajadas de rubíes, lleva escrita la expresión de su Realeza : « Rey de los Reyes y Señor de los que dominan » (*I Tim.* VI, 15 ; *Apoc.* XVII, 14 ; XIX, 16).

Los pueblos tienen sus monarcas investidos de autoridad ; pero si algo vale esta autoridad no es por convenio tácito de los hombres, sino porque se deriva de Dios (*Rom.* XIII, 1) ; por eso el príncipe no es más que un « ministro de Dios para el bien » como lo definió admirablemente el Apóstol (*Rom.* XIII, 4).

En la antigua ley, cuando se ve tan claramente la acción de Dios sobre su pueblo, les quita y les pone reyes, desviste a un pastor de su pelliza, le cubre de púrpura y le hace subir las graderías del trono ; o los despoja, los arroja del sólio y les priva del reino unas veces por fracciones y otras por completo ; moviliza ejércitos de enemigos que castiguen con mano dura las prevaricaciones de su reino ; o acariciándolos con el laurel de la victoria cuando le son fieles, destroza ejércitos formidables con estratagemas y medios infantiles al parecer. Los ecos de los clarines, los sonidos de las trompetas son más fuertes que cañonazos ; hacen caer hechos arena los muros fortísimos de las murellas de Jericó (3). Dios daba a los reyes hasta los pájaros del aire (*Dan.* II, 37).

Entonces y ahora y siempre será cierto que así como vanamente trabajan los que edifican palacios y estérilmente vigilan los que custodian ciudades, mientras Dios no los edifica y las vigila (*Ps.* CXXVI, 1, 2), así vanamente confiarán los reyes en sus muchas energías que no les salvarán si Dios no les ayuda, como de nada valdrán a los gigantes la muchedumbre y el vigor de sus fuerzas

---

(1) Cf. *Gen.* II, 18. — *Eccli.* XXVI, 3 ; *Tob.* V, 22 ; VI, 17, etc.

(2) Véase esta variedad de fórmulas : *Dominus regnabit in aeternum* (*Exod.* XV, 18 ; *Ps.* X, 16 ; *Tob.* VIII, 23) ; *in sæcula* (*Ps.* CXLV, 10 ; *Sap.* III, 8) ; *in sæcula sæculorum* (*Tob.* IX, 11 ; *Apoc.* XI, 15) ; *in omnia sæcula regnum tuum* (*Tob.* XIII, 1) ; *regnum sempiternum* (*Dan.* III, 100, etc.).

(3) Todos los libros del A. T. contienen pasajes abundantísimos en corroboración de estas ideas.

(*Ps.* XXXII, 16). Por mí, dijo Dios con voz tan poderosa que no lograron apagar ni el estruendo de las revoluciones ni los cataclismos tan profundos que experimentaron los siglos ; por mí reinan los reyes y si decretan cosas justas los que dan las leyes, es por Mí (*Prov.* VIII, 15).

Cuando los reyes de la tierra y los principes se coaligaron contra Dios y contra su Cristo queriendo arrojar el yugo suavísimo que cargaba sobre sus coronas, cometieron la más grande de las injusticias (*Ps.* II, 2 y sigs.). Los reinos de la tierra deben dar voces de alabanzas a Dios (*Ps.* LXVII, 27) y escuchar humildemente y cumplir con diligencia la recomendación que Dios mismo les dice por estas palabras : Ahora, reyes, oíd ; y aprended los que juzgais la tierra : « Servid al Señor con temor y alabadle con grande reverencia » (*Ps.* II, 10).

La Soberania en Jesucristo.

Pasada la época de las sombras, llegada la plenitud de los tiempos, Dios envío al mundo a su Hijo Unigénito, verdadero Mesías, el Ungido del Señor, el que se había de sentar sobre el trono de David, sin que jamás tuviera fin su reinado (*Luc.* I, 12 y sigs.). Zacarías señalándole con el dedo por orden de Dios y dirigiéndose a su pueblo le dijo : Míralo, tu Rey se acerca a tí (*Zac.* IX, 9). Los Patriarcas y los Profetas rindieron pleitesía al que veían en lontananza resplandecer como Caudillo de su Pueblo, al que *había de venir* para romper las cadenas de la esclavitud, al *que esperaban* con esperanza que brillaba en el fondo de sus corazones con más vivos fulgores que el sol aquel limpido cielo oriental. Cristo era el fin y el complemente de la Ley (*Rom.* X, 4). Jacob cuando moría, aseguró con la firme visión del porvenir que a Judá nunca se le quitaría el *cetro* ni le faltaría un *caudillo* hasta que llegara *el que ha de venir*, el que será la *expectación de las gentes* (*Gen.* XLIX, 10).

El retoño que brotará de la vara de Jessé, decía Isaias, sobre el cual posará el espíritu del Señor, será puesto como una señal a los ojos de todos los pueblos ; y las naciones vendrán y le ofrecerán sus oraciones (*Is.* XI, 17 y sigs.) porque él es la misma Justicia y la *salvación de todos* (*Is.* XLIX, 1 y sigs.).

El Señor Dios de los ejércitos, de cuya gloria están llenos los cielos y la tierra, le dió por herencia la muchedumbre de las na-

ciones, y por botín despues de su victoria, los despojos de los fuertes (*Is.* LIII, 5). Pídeme, le decía el Padre Omnipotente, y te daré en herencia las naciones, y tu posesión los confines de la tierra. (*Ps.* II, 8).

Cristo mismo, dirigiéndose al pueblo por el profeta de las lamentaciones, le dice : Oid islas, y atended *pueblos remotos*. El Señor me ha llamado desde el seno de mi madre... y ahora el Señor me ha respondido. El que me ha formado desde el vientre de mi madre para ser su servidor a fin de que yo vuelva Jacob a El... El Señor me ha dicho : Poco es que tú me sirvas para restablecer las tribus de Jacob y para restaurar las ruinas de Israel. Te he destinado para ser *Luz de las naciones y la Salvación* que enviaré hasta los confines de la tierra. Alzad los ojos ; mirad en rededor vuestro : toda esa multitud inmensa de pueblos viene a entregarse a vosotros (*Is.* XLIX, I y sigs.).

En términos semejantes cantaban los Profetas la magnificencia regia de Cristo, del Mesías que esperaban las gentes. La célebre visión de Daniel, que los judíos sabían de memoria, venía a resumirlas todas cuando decía : « En la visión nocturna... divisé cómo *el Hijo del Hombre* venía sobre las nubes del cielo y se acercaba al Anciano de muchos dias y le presentaban a El. Y entonces se le dió potestad, el honor y el reino ; y todos los pueblos y todas las tribus todas le servirán. Su potestad es una potestad eterna que nunca le será quitada, y su reino jamás será destruído. » (*Dan.* VII, 13, 14.)

Si en todos los momentos parecía ser esta ansia por el Mesías la palpitación más fuerte del corazón judio, en los tiempos de San Juan Bautista, cuando se veía la nación bajo la soberanía del imperio romano, empezó a agitarse esta idea del Libertador próximo, del Rey del porvenir de una manera persistente y violentísima.

« Esta esperanza que durante siglos parecía la heredad o el lote de los profetas y que no surgía en el corazón del pueblo más que en los momentos de grandes crisis, como el arco iris en la tempestad, se hizo en adelante el patrimonio de todos. Jamás ni bajo la esclavitud de Egipto, ni bajo la cautividad de Babilonia, ni bajo el mismo Antíoco el brutal Seleucida, fue más viva ni más impetuosa. Ahora es la idea candente. Pertenézcase a cualquier partido, excepción hecha de los Saduceos, Fariseo, o Herodiano, a cualquier escuela la de Hillel o la de Schammai, a cualquier clase social, sacerdotes

y ancianos, doctores y escribas, Ebionitas y publicanos todos están conmovidos, agitados, sublevados. » (1)

Por eso cuando Jesús enardecía a las turbas predicándoles las excelencias del Reino de Dios, le creían el Libertador, prorrumpían en vítores y le querían proclamar por su Rey y Caudillo. Jesús tenía que esconderse ; porque no era terreno el Reino cuyas excelencias tan maravillosamente pregonaba. Está ya ese reino entre vosotros, les decía ; vino ya, nosotros predicamos su *Evangelio*, la *buena nueva* (*Matth.* XII, 28).

El reino de Dios, que es el mío, lo teneis *intra vos*, dentro de vosotros, en vuestro espíritu (*Luc.* XVII, 21). Nada había tan contrario a los gustos y pareceres del pueblo judío, que por eso no comprendía las enseñanzas del Divino Maestro y teniendo la luz ante los ojos pedía, como presa de un ataque epiléptico, más luz... Jesús, en ocasión solemnísima de su vida, ante el juez que le condenaba a muerte, con una serenidad divina lo confesó diciendo : *No ; mi reino no es de este mundo* (*Joan.* XVIII, 36). Es el reino de la justicia, de la fraternidad, del amor, de la santidad, del espíritu : por eso es el Reino de todos los reinos y el Imperio de todos los imperios y la Soberanía de todas las soberanías. A Pilatos mismo le decía Jesús : No tendrías tú potestad alguna, si no te hubiera *sido dada de arriba* (*Joan.* XIX, 11).

La soberanía de Cristo es absoluta y perfectísima : no se ejerce sobre un territorio, sobre una nación, sobre un planeta. Se ejerce sobre el Universo, sobre los reyes y los príncipes, uno de cuyos deberes fundamentales es rendir el homenaje de su pleitesía al que reina sobre los espíritus por ser Dios ; y el espíritu es la fuente donde Dios hace brotar los sentimientos de justicia los destellos de la ley, las virtudes y singularmente el amor, sin el cual no hay ni familia, ni sociedad, ni reino, ni nación, ni vida...

Ideas de san Pablo.

El Evangelio de San Juan y las Epístolas de San Pablo son los libros de la Sagrada Escritura donde se reflejan más al vivo y se ven con mayor perfección y detalle los caracteres de la figura de Cristo, como Rey soberano de los siglos.

---

(1) DIDON, O. P., *Jesu-Cristo*, t. I, l. II, c. I. — Vergara, 1903.

Aunque de un modo ligero, me vo a ocupar de San Pablo, ya que es reputado como el Maestro de los Teólogos y singularmente del Angel de las Escuelas.

Como el fundamento de toda la grandeza de Jesús está en ser Dios, pues por ser Dios participa de la Soberanía de Dios, San Pablo enalteció de una manera incomparable la plenitud de la Divinidad que reinaba en Cristo, que vivía en Cristo, que constituía el ser mismo de Cristo. En Jesús habita visiblemente, corporalmente como si dijéramos *palpablemente* (σωματικῶς); no solo en forma y en figura el pleroma, la plenitud de la Divinitad (*Coloss.* II, 9) ; no de una manera funcional o moral sino sustancial, por su realidad, por su esencia (δε' ούσιχε.) Esta palabra *plenitud* (πλήρωμα) gustaba mucho a San Pablo : sólamente en esta Epístola a los Colosenses la repite ocho veces.

En Jesucristo que es el primogénito de toda creatura (πρῶτος) engendrado desde toda la eternidad, fueron criadas todas las cosas. A todos los hombres los escogió Dios en Cristo, antes de que el mundo fuera hecho, y a nosotros nos bendijo *en Él* con toda clase de espirituales bendiciones (1). Él es el prototipo de toda la creación, y el fin de ella. La mancha del pecado la borra con su sangre divina ; y finalmente, todas las cosas son restauradas en Él, así las que hay sobre la tierra, como las que viven en el cielo (*Ephes.* I, 4-13).

Todas las manifestaciones de la vida del hombre *nuevo*, del cristiano se realizan en *Cristo*, en Jesús, en Él. Esta fórmula *in Christo Jesu* la tenía siempre San Pablo en sus elocuentísimos labios. Deissmann que ha consagrado su actividad casi exclusivamente gramatical al estudio de fórmulas semejantes en las Epístolas de San Pablo hizo una curiosa estadística de su empleo.

En dichas Epístolas la usa el Apóstol 164 veces distribuidas en esta forma : *en Cristo Jesús* ('Εν Χριστῷ 'Ιησοῦ) 48 veces ; *en Cristo* (έν Χριστῷ) 34 veces ; *en el Señor* (έν Κυρίῳ) 50 veces ; *en Él* (έν ῷ = έν αύτῷ) 29 veces (2). Aun podían añadirse tres que son algo parecidas (3).

Parece que Dios ha querido resumir todas las cosas en Cristo.

---

(1) Cf. *Coloss.* I ; *Ephes.* I y III, 10 ; *Rom.* VIII, 30, etc.

(2) DEISSMANN, *Die Neutestam. Formel in Christo Jesu*, Magburgo 1893. — Cf. PRAT, *Théologie de S. Paul*, Paris 1913, t. I, l. IV, ch. II y ch. III.

(3) *Phil.* IV, 13 ; *Ephes.* I, 6 ; *Ephes.* IV, 21.

Le ha hecho superior a los ángeles ; cabeza de ellos y de los hombres. Forman estos últimos el cuerpo místico de la Iglesia, cuya cabeza es Jesús, como es el principio de todo, el primogénito de entre los muertos a fin de que Cristo tenga la primacía en todas las cosas (*Coloss.* I, 3).

Todo lo que hay en el hombre es finalmente de Jesucristo : lo intelectual y lo moral, lo estético, lo social, lo religioso. Es la imágen del Dios invisible : *en El* fueron hechas todas las cosas así las que hay en el cielo como en la tierra, las invisibles y las visibles, los tronos, los principados, las dominaciones... Todas las cosas fueron creadas por Él y en Él mismo. Esta es la fórmula más hermosa del Apóstol San Pablo (*Coloss.* I, 16, etc.) en Él, por Él, para Él.

Por eso el Apóstol se extasía en la dulcísima contemplación del gran día, cuando terminada la cadena de los tiempos venga el fin. *Y despues el fin :* Cuando Jesús entregue el Reino a su Dios y Padre ; cuando haya quitado todo imperio y toda plenitud y potestad. Porque es conveniente que Cristo reine hasta poner a todos sus enemigos debajo de sus pies. Y el postrer enemigo que será des hecho, la muerte : porque todas las cosas sujetó debajo de sus pies... (1) Con esta apoteósis verdaderamente sublime corona San Pablo sus ideas cristológicas donde tan vivamente resplandece la Soberanía personal y social y universal que ejerce Cristo Jesús sobre los espíritus y sobre los cuerpos en los cielos y en la tierra. Reinando está sobre un madero ¡ admirable trono de gloria ! Cuando su Padre le vió tan humillado que parecía un criminal y un pecador, y tan obediente que soportó, sin desplegar los labios, los tormentos de la cruz, le dió un nombre sobre todo nombre ; y sólo al pronunciarlo se levantan como electrizados los cielos, la tierra y los abismos, y doblan sus rodillas adorando al Hijo de David, al que viene en el nombre del Señor, al que vive y reina por los siglos de los siglos.

II. — Panoramas tomistas.

Estas enseñanzas magníficas de la Sagrada Escritura que resonaron tan vivamente en el corazón de los Santos Padres de la Iglesia no podían menos de constituir las piedras fundamentales de ese edificio

(1) *Coloss.* XV, 24 sigs. : *Hebr.* I, II, 8, etc. ; *Idem.* II, I, 13 : X, 13 ; *Ps.* VIII, 8.

grandioso levantado por el genio de Sto. Tomás en la Edad Media para gloria de Dios y admiracion del mundo.

Bueno será que demos aquí una idea sintética del admirable pensamiento de Sto. Tomás respecto de la *Soberanía social de Jesucristo*, pues en el Oficio del Santísimo Sacramento, debido también a su pluma, se verán reflejadas esas mismas ideas en las planchas doradas del Tabérnaculo, en las platas bruñidas de la Custodia.

¡No se ha conocido ni se conocerá jamás un tratado acerca de la grandeza de Dios tan maravilloso, tan sorprendente como el escrito por el Angélico Doctor. Tiene la precisión de un tratado algebráico y la sublimidad de una visión apocalíptica. Sin citar lugares, para no llenar de números esta memoria, recordaremos algunos de los principales fundamentos.

Dios es el único ser *necesario ;* ninguno otro fuera de Él es. Es por *sí mismo.* Tiene en su esencia la razón de su existencia ; por eso no hay entre ellas diferencia real, como sucede en las cosas creadas. Es simplicísimo, acto puro, *ens* a se.

Todo cuanto hay de bueno y perfecto y hermoso en las criaturas existe en Dios de una manera eminentísima.

Dios crió por su poder infinito todas las cosas sacándolas *de la nada.* La ciencia de Dios, que conoce todas las cosas por su misma esencia, influenciada o movida por su voluntad es la causa de los seres.

La voluntad de Dios es tambien su esencia y el acto de querer es su voluntad. Esta se cumple siempre infaliblemente.

Todas las cosas se mueven por Dios como causa primera. Es primer *Motor inmóvil.* La fe y la razón obligan a crer que Dios conserva *positivamente* en todas las cosas : por eso está en todo lugar por *esencia, presencia y potencia.* Vendría todo a caer en la nada si no lo sostuviera el brazo omnipotente de Dios.

El hombre como ser inteligente y libre depende particularísimamente de Dios. La ley natural es una participacíon de la ley eterna, como esta es reflejo del plan de Dios en el gobierno del mundo. La voluntad de la criatura se mueve directamente por Dios como por principio intrínseco : ningun otro ser, ni el ángel más alto, puede entrar en el mundo del corazón. Precisamente existe nuestra *libertad*, porque Dios, como primera causa, mueve *libremente* al hombre : imprime esa modalidad en su movimiento para fundar sobre ella

el orden moral, con sus pasiones, sus actos, sus virtudes y sus vicios.

Para la *bondad* de la voluntad humana se requiere que se conforme con la voluntad divina. Dios es el prototipo y la fuente manantial de la justicia ; por eso es el fundamento de la ley y de la autoridad social.

Y son tan inmutables estos principios morales, que Dios *no puede* dispensar que sea lícito al hombre sustraerse del orden establecido por Él aun en aquellas cosas que ordenan las relaciones de ellos entre sí. Dios es quien sanciona las leyes, llenando las deficiencias de la justicia humana.

Dios y los Reyes.

El hombre es por naturaleza sociable. Aunque de muchos modos se puede esto manifestar se declara *evidentísimamente*, advierte Sto. Tomás, por el hecho de que el hombre *habla* y las palabras son para manifestar los conceptos de una persona a otra. Lo mismo se advierte por el amor natural que sienten los hombres entre sí, y las tristezas y penalidades que vienen con la vida solitaria. Y como toda tendencia *natural* pende de Dios, a Dios se debe que sea el hombre social. Y como la sociedad sin autoridad no se concibe, esta autoridad tiene su fundamento en Dios. *No hay potestad fuera de Dios*, decía S. Pablo. Luego debemos concluir con el Mtro. Vitoria por *constitucion divina* tiene ese poder la República (la sociedad, el pueblo) a la cual compete de por sí el gobernarse a sí misma y administarse y dirigir todos sus poderes al bien comun (*Rect. De potestate civili*, nº 7).

Dejando otras cuestiones que sobre este punto importantísimo se podrían plantear, debemos concluir que la potestad regia en tanto es legítima y los reyes y gobernantes en tanto deben ser obedecidos, en cuanto tienen la potestad por *derecho natural y divino*, aunque la multitud tenga el derecho de *señalar, designar o escoger* la persona.

Por esto el fundamento de los Tronos está en Dios, que es con *justicia* llamado el Rey de los Reyes. Porque Dios es el Rey más grande que se puede concebir (*Rex Magnus*) y las fuentes de su grandeza soberana están en la *universalidad* y en la *eternidad* de su *poder* y en que tiene la autoridad por sí mismo sin recibirla de nadie.

La grandeza de los reyes está en imitar a Dios en el gobierno del mundo, en ser clementes y justos, en obrar siempre aconsejados por la prudencia y el amor a su pueblo ; y estas virtudes nadie las dá si no las da Dios.

El deber fundamental de los Estados es reconocer esa Soberanía absoluta de Dios que va moviendo con su dedo omnipotente todas las figuras, todos los personajes de la Historia. Los reyes tienen que reverenciar a Dios de dos maneras ; como hombres, viviendo bien ; como reyes, dando leyes justas.

Todos los reyes que fueron solícitos en el servicio de Dios fueron felices. Los que menospreciaron esa obligación sacratísima, se vieron arrastrados por la cadena de sus infortunios. Finalmente, sería una garantía de prosperidad y de paz que los reyes se sometieran a los sacerdotes y atendieran sus consejos, como hacían los Romanos y los Galos (1).

Cristo monarca.

Todo cuanto se ha dicho en general de Dios, puede aplicarse, segun Sto. Tomás a Jesucristo que es real y verdaderamente Hijo de Dios, que tiene naturaleza divina y naturaleza humana unidas en la *Hipostasis* sublime realizada el dia de la Encarnación. Muy breve voy a ser en la exposicion de algunas ideas complementarias.

Está Cristo en la cumbre más excelsa de la creación : su alma está sobre todas las criaturas. Está en el vértice de los tiempos a quien se ordenan todas las cosas : por ser verdadero hombre las resume ; por ser verdadero Dios las santifica y esplendora. Es el único sin semejante (unus sine pari) porque es al mismo tiempo Dios, Creador, Hombre, Señor, Maestro, Padre, Pastor y Hostia de los hombres. Su humanidad, su alma es el instrumento de la Divinidad. Y según ambas naturalezas, divina y humana, es Cabeza de la Iglesia ; tiene la plenitud de las gracias, la plenitud de la Divinidad, de la Verdad, de la Virtud, de toda Ciencia... Toda gracia que se pueda pensar la tiene Cristo de una manera eminentísima. Ejerce un verdadero influjo sobre todos miembros de ese cuerpo místico : toda la humanidad de Cristo ejerce esa influencia principalmente sobre las almas de los hombres y secundariamente sobre los cuerpos

(1) Para el desarrollo de estas ideas véase además de la *Suma* el tratado *De Regimine Principum* y el *Opsculo* 20, c. XII, etc.

(I p., q. VIII, I y 2 ; q. XLVIII, I, c., etc.). Y no hay hombre, excepto los condenados, que no sea miembro de Cristo : porque es cabeza de los *bienventurados*, de los que viven en caridad como *viadores*, de los *fieles*, de los que se *le han de unir*, y de los que *se pueden unir* que son todos los que no están condenados. Por eso es un verdadero Monarca, el retrato vivo del rey de los reyes. Su monarquía sobrepuja infinitamente a las pobres y movedizas monarquías del mundo porque dura *para siempre*, es utilísima al hombre *completo* puesto que beneficia su alma y su cuerpo ; y sobre la púrpura del manto real se descubre la aureola de la divinidad (*Opsc.* 20, I. III, c. XII). La monarquía de Cristo data desde el nacimiento; mas quiso ocultarla, apareciendo asi más poderosa, para que aprendieran los reyes a ser humildes, y tambien los súbditos Finalmente : toda la historia del mundo converge hacia Cristo ; y toda ella se puede explicar por esta metáfora eucarística que hermosamente expone el Angélico Doctor : Cristo estaba como en la *espiga*, que es la fe de los Padres de la ley natural ; estaba como en la *harina* en la doctrina de la ley y de los Profetas ; estaba como el *pan* cocido por el fuego del Espíritu Santo en el horno del seno virginal, y por el fuego del amor en el madero santo de la cruz (*Sum. Theol.* I-II, q. CII, 3 ad 12). Despues se nos dió en alimento y comiendo ese pan, comemos su cuerpo y recibimos la vida que conservaremos ya para siempre. Antes del Cenáculo el mundo se preparaba para el Misterio de la Eucaristía : despues del Cenáculo el mundo vive de la Eucaristía ; y vivirá por los siglos de los siglos.

III. — Poesia del amor.

La unidad luminosa es el secreto de la belleza poética : unidad en medio de una variedad rítmica y encantadora (1). Por eso ha dicho Hegel con razón que « lo divino es el centro de las representaciones artísticas ; pero concebido en sí mismo, en su unidad absoluta como el ser universal, sólo se dirige al pensamiento, escapa a los sentidos y a la imaginación... Sólo la poesía lírica en su impulso hacia a Dios puede celebrar aun su poder y su soberanía ».

La Fe que ve en todos los acontecimientos la obra de Dios, lo

(1) V. Sto. TOMAS, *De Pulchro* ; Cf. *Poesía de la Fe en el Ateneo*. Madrid, 1911.

mismo los que suceden en el amplio escenario del mundo como en el más pequeño y misterioso de la propia conciencia, tiene en símisma el secreto mayor de la unidad. Nuestro Dios no es invisible, caótico, sólo cognoscible por abstracciones mentales. Es un Dios personal, vivo, que tiene corazón, de donde brota el amor verdadero. En torno de ese Dios-Amor se desarrolla la Historia. Es un Dios que ven nuestros ojos, cuya voz dulcísima podemos escuchar. Nuestro Dios es amor y muere víctima más del amor, que de los verdugos. Cristo que es la síntesis de todas las bellezas, el compendio de todas las hermosuras, que infinitamente las excede por su divinidad ; Cristo personificación de la inocencia y de la santidad, muere por amor en medio de los más atroces tormentos bendiciendo a sus enemigos que vocean con rabia viéndole sufrir, rodeado de unos pocos amigos, junto a su Madre, en presencia de los sepulcros abiertos y del sol que se va oscureciendo por no alumbrar tan horrible cuadro. « La belleza trágica, he dicho en otro lugar, aun concebida naturalmente, no puede llegar más alta que a la cumbre del Calvario. » (1)

Y no termina la tragedia aquí. Ese Dios humanado, Monarca soberano de los siglos, héroe del amor..., sigue viviendo y sigue muriendo... místicamente, sin derramar sangre, pero reproduciendo en la esencia el misterio del Calvario. La Eucaristía es continuación y memoria del Sacrificio cruento de la Cruz : *sacrificio* tambien pero incruento. Por aquí se comprende cómo el Santísimo Sacramento puede ser un manantial perenne de inspiración, la síntesis de todas las bellezas líricas y trágicas. En la custodia que se yergue acariciada por azules espirales de incienso, aclamada por la muchedumbre de creyentes, herida por los rayos del sol que en el oro y en las piedras preciosas se quiebran en cascadas de chispas de colores, en esa custodia ve el corazón que vive de la fe, alumbrado por las llamas del amor una epopeya grandiosa, una variedad *infinita* de grandiosas e inefables epopeyas.

El oficio del Corpus.

Al Angélico Doctor estaba reservado por la Providencia divina ser el cantor de la Santísima Eucaristía. Las glorias de Cristo Reden-

(1) *Poesía de la Fe*, p. 381.

tor, muriendo de amor en la cumbre del Gólgota y prisionero de amor tras los accidentes sacramentales en el Sagrario debía de cantarlas Santo Tomás, el *Abismo* de la sabiduría, el Príncipe de la ciencia cristiana, el que había penetrado tan en el fondo las Sagradas Escrituras y trazado aquellos cuadros tan admirables de gloria que acabamos de exponer en la *segunda parte*.

« La poesía del Angélico es teológica, ardiente, popular ; en cada estrofa cincela con maestría incomparable un conjunto de verdades dogmáticas, inflamadora del corazón cristiano, que se destacan sobre el fondo suave de imágines sencillas, casi siempre bíblicas. En cada verso, en cada frase flamea y resplandece una verdad que brilla como sol en miniatura, entre los pliegues de oro de la expresión poética. Cada palabra sintetiza y encarna una enseñanza teológica y ascética ; a través de ellas como entre nubes de incienso, se vislumbra la imagen paternal de Jesús, la delineada por Juan de Juanes, que nos da su carne y exprime su carne en nuestros labios. » (1)

Muy grato nos sería analizar las magnificencias contenidas en ese *Oficio* que mereció alabanzas del mismo Jesús que aseguró a Sto. Tomás que había *escrito bien* del Sacramento de su Cuerpo : y veríamos con admiración cómo no hay palabras que no encierre un misterio, una metáfora, una alusión a la vida de Jesús, a las profecías del Sacramento, a las enseñanzas teológicas que encierra... Es esta, esencialmente, una poesía teológica.

Gloria a Cristo Rey.

Todas las ideas escriturarias y teológicas acerca de la magnificencia soberana de Dios y del Reinado eterno de Cristo están engarzadas como perlas en el hilo de oro de la poesía fomando collares que adornan el cuello de la Iglesia..., de aquella Matrona vestida de Pontífice que pintó Palomino en el coro de San Esteban de Salamanca llevada en una carroza magnífica que va pisando los vicios... y junto a la Matrona Santo Tomás rodeado de las Virtudes y en manos de la Iglesia, el Viril de oro resplandeciente.

Empieza el Oficio de Maitines con esa invitación magnífica a todos

(1) Urbano, *La Poesía de Santo Tomás*, en *El Ssmo. Rosario*, marzo de 1914.

los cristianos a todos los hombres... Venid ; adoremos a Cristo Rey, al que domina a las Gentes, que viene a nosotros en figura de pan, y nos da con su sangre torrentes de dulzuras.

¡ Qué contraste ! Un rey dándose en mantenimiento a sus mismos súbditos, a sus esclavos *¡ O res mirabilis !* Qué cosa amirable más admirable : que el pobre, el siervo, el humilde se *coma* al Señor ! El pan de los ángeles cayendo del cielo, no como el maná que se corrompía y servía para un pueblo pequeño ; sino como pan de vida, para todos, y para siempre. *¡ O res mirabilis !* Somos muchos, son muchos los pueblos y las naciones todos distintos en lenguas, en aficiones, en sentimientos, en costumbres... y todos somos unos porque es uno el pan que nos sustenta... y formamos un cuerpo, por cuyas venas corre una misma sangre, la que cae del Cáliz consagrado. Este sí que es el reinado del amor, la locura del amor.

Los cristianos forman una nacion santa, imágen de la Jerusalén futura ; y no hay nación alguna, entre todas las conocidas en la tierra que tenga tan cerca sus Dioses como nosotros tenemos de cerca el nuestro : *In me manet et Ego in illo,* recuerda Santo Tomás contestando a ese responsorio. Está Cristo permaneciendo en nosotros el trono de ese monarca lo llevamos en medio del corazón. *¡ O res mirabilis !*

Verdaderamente no hay sacramento más excelente ni más admirable que este, donde resplande tan vivamente el supremo poder, la inmensa bondad y la suavidad dulcísima de Dios. Para aplacar a Dios, los pueblos, hasta el de Israel, necesitaban víctimas, sacrificios de animales, de hombres, de corazones. Nosotros tenemos ese Cordero inmaculado, esa Hostia santísima que es nuestra víctima de valor infinito, de eficacia infalible.

¡ Tantum ergo sacramentum
Veneremur cernui !

De todos los pueblos y naciones de la tierra salgan coros y voces de alabanzas en honor del General, del Rey, del Pastor ; y que sean las alabanzas rotundas, alegres, sonoras en honor de esta *Mesa,* que manda poner nuestro *nuevo* Rey, donde Él mismo se da por alimento, comiendo igual uno que mil... *¡ O res mirabilis !*

Nada hay que tanto levante el corazón del pueblo como esos signos de gloria escritos al pie del tabernáculo por el Angel de las

Escuelas. Cuando las muchedumbres emocionadas, doblando su rodilla, cantan el *Pange lingua* o el *Tantum ergo*, mientras los sacerdotes del Señor agitan los incensarios, cruzan sobre las cabezas y penetran en el fondo del pecho como ondas de magnetismo celestial que enardecen, que curan llagas, mitigan tristezas y hacen leones de corderos enflaquecidos... El imán divino está escondido en la Custodia, vibrando de amor por nosotros.

Nada más justo que las naciones, como naciones, rindan culto público y oficial al Santísimo Sacramento : nada más triste que no se vistan de gala los ejércitos ni ondee la bandera nacional el dia del *Corpus*. Nada más justo que las músicas entonen al paso de *Su Divina Magestad*, frase hermosísima de nuestra lengua española, los himnos nacionales : nada más triste que nieguen su saludo al Rey de los reyes los soldados que no lo niegan a un pedazo de carne que se sienta en el trono.

La nación que adora a Jesús Sacramentado, que le rinde el homenaje de su pleitesía será grande, aunque parezca humillada ; y aunque vaya regando con sangre los campos de la historia, será inmortal, porque se alimentará del pan de vida, del pan de los ángeles : y el que come de ese pan vivirá por los siglos de los siglos.

El homenaje social y los hombres

POR D. JOSÉ ROSENDO OLIVARES

Pbro. de Santiago de Chile.

Cuando el ángel del Señor hubo anunciado a los pastores de Belén que, en la ciudad de David, había nacido el Salvador, el Cristo, el Señor, refiere el Evangelista San Lucas que los pastores se decían unos a otros : *Transeamus usque Bethleem, et videamus hoc verbum, quod factum est, quod Dominus ostendit nobis.* « Vamos hasta Belén, y veamos este prodigio que acaba de suceder, y que el Señor nos ha manifestado. »

También nosotros, al llegar a nuestros oidos la grata noticia de la celebración del Congreso Eucarístico de Lourdes, nos hemos dicho mutuamente : ¡ Vamos al Belén de Francia ! ¡ Vamos a Lourdes !

Y ¿ cómo negarse a la invitación que hacía a los católicos del mundo entero el Ilustrísimo Señor Obispo de esta esclarecida Diócesis, si juntamente con él, eran Jesús Sacramentado y la Inmaculada Concepción quienes amorosamente nos llamaban ?

La presente memoria es tan sólo la humilde y agradecida respuesta que mi alma y corazón de católico, apostólico, romano dan a tan santo y dulce llamamiento, desde esta estremidad del mundo llamada « República de Chile ».

Que el Espíritu Santo se digne iluminar mi entendímiento e inflamar mi corazón en el mas puro y encendido amor a Jesús Sacramentado. Que la Inmaculada y siempre Virgen María, Madre de Dios interceda con su divino hijo Jesús, para que se digne escuchar mis súplicas y aprobar mis deseos encaminados únicamente a mayor honra y gloria de Dios. Y que vosotros todos aquí presentes me acompañéis con vuestras santas oraciones a conseguir del cielo y de la Santa Sede las gracias que me voy a permitir proponer a vuestra deliberación y aprobación, a medida que vaya tratando los tres puntos de que se compondrá la presente memoria, a saber. El Santísimo Sacramento y los Santos Evangelios, El Santísimo Sacramento y las indulgencias plenarias *toties quoties*, El Santísimo Sacramento y la devoción al Espíritu Santo tres medios eficacísimos para conseguir la Restauración de todas las cosas en Cristo, o sea el Reinado social y universal de Cristo en el mundo.

I. — El Santisimo Sacramento y los santos Evangelios.

Teniendo por objeto todo Congreso Eucarístico procurar que Nuestro Señor Jesucristo Sacramentado sea cada día más amado, y no pudiendo amarse lo que no se conoce, es deber primordial de todo Congreso Eucarístico emplear todos aquellos medios que sean adecuados para dar a conocer al mundo entero a Nuestro Señor Jesucristo Sacramentado.

Siendo Nuestro Señor Jesucristo infinito en perfecciones, ninguna inteligencia creada será capaz de conocerlas y apreciarlas con toda plenitud ; pero con las luces y gracias divinas, y poniendo de nuestra parte todos los medios que están a nuestro alcance, por lo menos llegaremos a conocer las perfecciones infinitas de Nuestro Señor Jesucristo en aquel grado necesario para poder amarlo con toda

nuestra alma y todo nuestro corazón, que es lo único que El exige de nosotros.

Es muy cierto que la Teología nos presenta todas las sublimes verdades que N. S. Madre Iglesia nos enseña, y entre ellas las que se refieren a la persona divina de N. S. Jesucristo y al Santísimo Sacramento de la Eucaristía ; pero el estudio de la Teología no está al alcance de todas las inteligencias, y Jesús quiere ser conocido y amado de todos los hombres, aún aquellos que tienen el mas corto y escaso entendimiento.

Es necesario, entonces, buscar otro medio de estudiar y conocer a Nuestro Señor Jesucristo que esté al alcance de todas las humanas inteligencias.

Los santos Evangelios cumplen admirablemente con este requisito. Los santos Evangelios nos dan a conocer a Nuestro Señor Jesucristo tal cual El quiso revelarse al mundo, y darse a conocer a los hombres. Los santos Evangelios nos enseñan la doctrina que El mismo enseñó a los pobres e ignorantes, a los sabios y doctores de la Ley. Su doctrina, sus obras y milagros nos dan a conocer su divino espíritu y su divino Corazón ; nos dan a conocer, por consiguente, a un Dios hecho hombre infinitamente bueno, amable, amante y digno de todo nuestro amor.

Los santos Evangelios, escritos por hombres inspirados por Dios, tienen un don especial para iluminar nuestro entendimiento e inflamar nuestra voluntad en el divino amor, en el amor a Nuestro Señor Jesucristo, gracia que están muy lejos de poseer en tan alto grado la más exelente de las Historias o Vidas de Nuestro Señor Jesucristo escritas por hombres muy santos y sabios, pero no inspirados como lo fueron los cuatro santos Evangelistas.

La lectura de estas Historias ó Vidas de N. S. Jesucristo deja siempre gran provecho en las almas, y sobre todo sirve para prepararlas a la lectura de los santos Evangelios en los cuales encontrará el alma gracias espírituales inmensamente más abundantes.

Para sacar provecho espiritual de la lectura de los santos Evangelios, es necesario leerlos con el espíritu con que Nuestra Santa Madre Iglesia desea que los leamos. No con espíritu de vana curiosidad, sino con el deseo únicamente de conocer cada día más y mejor a Nuestro Señor Jesucristo para amarlo cada día más y ayudar a nuestros prójimos a conocerlo y amarlo más.

Debemos leerlos con un espíritu de verdadera humildad, dispuesto siempre y en todo caso a someternos a la interpretación que N. S. Madre Iglesia da a los santos Evangelios, y no encapricharnos en interpretarlo a nuestro antojo.

Por no leer los santos Evangelios con un espíritu verdaderamente cristiano, muchos han encontrado su ruina en la misma fuente de salvación ; pero la culpa no es de la palabra divina, sino de la soberbia y demás pasiones del corazón humano que no nos dejan ver la luz y nos hacen amar las tinieblas.

Hace ya algunos años que se fundó en Roma la Pía Sociedad de San Jerónimo con el esclusivo objeto de propagar los cuatro santos Evangelios y los Hechos Apostólicos cuanto más sea posible en todas las clases sociales para acostumbrar a los católicos a la lectura diaria de los santos Evangelios en el hogar doméstico en lengua vulgar.

Han sido tantos y tan abundantes los buenos frutos alcanzados por la Pía Sociedad de San Jerónimo en todas las clases sociales, que ha merecido los más encomiásticos elogios de S. S. el papa Pio X, quien, al mismo tiempo se dignó enviarle su Bendición Apostólica.

Corresponde a los Congresos Eucarísticos empeñarse para que en cada Nación católica se funde una Pía Sociedad de San Jerónimo, tomando por modelo a la que ha sido fundada en Roma, para que cada Nación pueda cosechar los mismos abundantes frutos espírituales que está recogiendo en Italia la Pía Sociedad de San Jerónimo de Roma.

El Congreso Eucarístico Internacional de Lourdes está llamado de un modo especial para hacer esta fundación. En estos mismos instantes Nuestro Señor Jesucristo, realmente presente en la Hostia Consagrada, parece que estuviera repitiéndo (1) a este respetabilísimo Congreso Eucarístico aquellas mismas palabras que en otro tiempo dijera a los enviados de San Juan Bautista : *Euntes renuntiate Joanni quæ audistis et vidistis.*

Cœci vident, claudi ambulant, leprosi mundantur, surdi audiunt, mortui resurgunt, pauperes evangelizantur :

Et beatus est qui non fuerit scandalizatus in me. (*Math.*, XI, 4, 5, 6.)

---

(1) Con cada uno de los milagros.

Cada milagro que Jesús Sacramentado hace aquí en Lourdes está repitiendo elocuentemente estos mismas palabras.

« Id y contad a Juan lo que habéis oido y visto. »

« Los ciegos ven, los cojos andan, los leprosos quedan limpios, los sordos oyen, los muertos resucitan, se anuncia el Evangelio a los pobres » :

« Y bienaventurado de aquel que no tomare de mí ocasión de escándalo. »

¡ Católicos de Francia ! Nuestro Señor Jesucristo desea que cada uno de vosotros se transforme en Lourdes en un fervoroso apóstol de su Divinidad comprobada con estupendos milagros que vuestros ojos están viendo y vuestras manos palpando.

Verdaderos apostoles de la Divinidad de Nuestro Señor Jesucristo, y de su real y verdadera presencia en el santo sacramento de la Eucaristía seréis si contribuís con vuestras limosnas a fundar aquí en Lourdes la Pía Sociedad de San Jerónimo.

Que cada enfermo que aquí sane, que cada peregrino que venga aquí, pueda llevarles a sus conciudadanos, a sus parientes a sus amigos el libro de los Santos Evangelios y hacerles conocer y amor a Jesús.

Los pobres que de todas partes del mundo vienen aquí a obtener la salud, desean conocer mejor para poder amar mucho más a Aquel que puede devolverles la salud y sanarlos.

En vuestras manos está dar a estos infelices el libro de los Santos Evangelios y cumplirles sus santos deseos ; y Jesús os bendecirá porque os empleáis en evangelizar a los pobres.

¿ Qué católico será aquel que venga aquí y se vaya sin haber depositado antes una pequeña limosna para el sostenimiento de la Pía Sociedad de San Jerónimo ?

¿ Os negaréis a dar este gran consuelo al corazón de la Inmaculada Concepción que aquí os está dando diariamente prueba de su bondad y maternal amor ?

Dios bendecirá a manos llena esta obra, y la Inmaculada Concepción la tomará bajo su especial protección. ¿ Qué más podeis desear ?

Resumiendo todo lo dicho hasta aquí tengo el honor de proponer a vuestra aprobación la siguiente conclusión :

Los caballeros del Congreso Eucarístico de Lourdes, considerando :

1. Que mientras mejor conozcamos a Nuestro Señor Jesucristo, más lo amaremos y mejor le serviremos, y que la lectura diaria y perseverante de los santos Evangelios es un medio muy adecuado para que cada día vayamos estudiando y conociendo mejor a Nuestro Señor Jesucristo real y verdaderamente en la Sagrada Eucaristía ;

2. Que con este santo objeto ya se ha fundado en Roma la Pía Sociedad de San Jerónimo, y en los pocos años que lleva de existencia han sido tantos y tan palpables los frutos espírituales que ha producido en los indíviduos, en la familia y en la sociedad, que ha merecido justísimos elogios de S. S. el papa Pio X acompañados de su Bendición Apostólica ;

3. Que el ejemplo dado por Roma con la fundación de la Pía Sociedad de San Jerónimo conviene que sea imitado por todas las Naciones católicas fundando nuevas Pias Sociedades de San Jerónimo, tomando por modelo la ya fundada en Roma, para que entre todas puedan más fácilmente difundir y propagar los Santos Evangelios en el mundo entero, y establecer cuanto antes el Reinado Social de Nuestro Señor Jesucristo en el mundo ;

4. Que Francia, como Hija Primogénita de la Iglesia, debe ser de las primeras en fundar en su seno la Pía Sociedad de San Jerónimo. Y siendo Lourdes unos de los puntos de la tierra más fovorecidos por la Divina Providencia, y que más facilidades presenta para fundar y sostener dicha Sociedad, y poder propagar los Santos Evangelios por el mundo entero, y que la Inmaculada Concepción no podrá menos que tomar bajo su amparo y especial protección dicha fundación, y que N. S. Jesucristo mismo parece que estuviera pidiéndola con cada uno de sus milagros

Acuerdan : Recómendar la fundación canónica en Lourdes de la Pia Sociedad de San Jerónimo segun la ya fundada en Roma.

II. — El Santisimo Sacramento y las Indulgencias Plenarias « toties quoties, » medio eficacisimo para establecer el Reinado Social de N. S. Jesucristo en el mundo.

Con la aprobación del proyecto que acabo de proponeros, se habra dado un paso gigantesco en la « Restauración de todas las cosas en Cristo » que debe ser nuestro lema predilecto, nuestro norte y guía en todas nuestras obras, desde aquel dichoso día en que

S. S. el papa Pio X, inspirado de un modo especial por el Espíritu Santo, enarboló este lema como estandarte de su glorioso Pontíficado.

De este templo universal, pues no otra cosa es la restauración de todas las cosas en Cristo, la piedra fundamental es Cristo ; pero Cristo tal cual Nuestra Santa Madre Iglesia nos lo enseña y nos lo dá a conocer en los Santos Evangelios, y que la Pia Sociedad de San Jerónimo se propone difundir.

En la obra divina por excelencia de la restauración de todas las cosas en Cristo, cada católico está obligado a tomar parte en ella. Digo más, cada descendiente de Adán está obligado a ser una imagén de Cristo. Nuestros corazones de piedra tienen que ser labrados conforme al Corazón de Jesús. Mas, ¿ quién hará este gran milagro ?

¿ Quién labrará este corazón de piedra para que amolde bien en el sitio que le está designado en el templo universal de la restauración de todas las cosas en Cristo ?

A esta pregunta responde el Salmista : *Nisi Dominus œdificaverit domum, in vanum laboraverunt qui œdificant eam.* (*Ps.* CXXVI, I.)

Con este fin el Eterno Padre nos dió a su Divino Hijo, El Hijo se encarnó y murió por nosotros, y se quedó en el Sacramento de la Eucaristía con nosotros hasta la consumación de los siglos.

Y el Espíritu Santo descendió sobre el Colegio Apostólico, sostiene y gobierna la Iglesia y santifica nuestras almas.

Estando Dios con nosotros, falta únicamente que nosotros no nos opongamos a los designios de Dios, no resistamos a su inspiraciones y gracias para que la obra quede realizada.

Vuestra presencia en este lugar santo, la participación que tomaís en este Congreso Eucarístico, está probando hasta la evidencia que vosotros todos no sois del número de aquellos que se oponen a los designios de Dios ; sino que, por el contrario, pertenecéis al número de los verdaderos amantes y servidores de Nuestro Señor Jesucristo y de su esposa la Santa Iglesia Católica.

Dígnese Nuestro Señor, iluminar mi mente para acertar a decir algo que corresponda a la nobleza de vuestros sentimientos, y esté en armonía con el amor ardiente a Jesús Sacramentado que abrasa a vuestras almas.

Ante todo, quisiera llamaros la atención sobre un hecho o coincidencia verdaderamente providencial y divina : El Sumo Pontífice

que ha permitido recibir diariamente la Sagrada Eucaristía a las almas imperfectas, a los pobrecitos pecadores que arrepentidos de sus culpas desean acercarse diariamente al banquete eucarístico para fortalecer sus almas con el Dios fuerte e inmortal, con el Dios de las virtudes ; el Sumo Pontífice que, con este inspirado decreto, ha dado el golpe de gracia a los resabios de jansenismo que aún tenían almas, por otra parte, muy doctas y santas, ha sido el mismo Soberano Pontífice que, desde el primer instante de su glorioso Pontíficado, despertó al mundo adormecido en sus vanídades y placeres, con este inspirado grito de guerra y de victoria al mismo tiempo : *Instaurare omnia in Christo.*

Dios que es la infinita sabiduría, y que algunos siglos ha ya nos había dicho por boca del Salmista : *Nisi Dominus œdificaverit domum, in vanum laboraverunt qui œdificant eam,* al ordenarnos, por la voz infalible de su Vicario en la tierra, la restauración de todas las cosas en Cristo, no podía menos que darnos los medios mas adecuados para tan divina empresa, y ponernos en comunicación diaria con Cristo, arquitecto divino de esta divina obra, tal como sucedía en los primeros siglos del cristianismo.

Qui manducat meam carnem et bibit meum sanguinem, in me manet et ego in illo, ha dicho Nuestro Señor Jesucristo.

Si cada católico escuchase, como es obligación de escuchar, la voz infalible del Sumo Pontífice que nos permite y nos exhorta a recibir diariamente la Sagrada Eucaristía, Cristo moraría en cada uno de nosotros, y cada uno de nosotros moraría en Cristo.

Nuestro deber de verdadero católico nos exige que cada uno de nosotros sea un celoso apóstol de la Sagrada Comunión diaria ; pero un apóstol síncero, que predique primero con el ejemplo y después con la palabra, como lo manda Nuestro Señor Jesucristo.

Pero, desgraciadamente, hay siempre muchas almas que a pesar de las tiernas y paternales invitaciones del Santo Padre, se hacen sordas a sus llamamientos. En presencia de estas almas ¿ nos conformaremos con lamentar y deplorar su desgracia únicamente ? No haremos nada para ver el modo de sacarlas de ese estado de tibieza y tal vez de pecado en que se encuentran. ¿ No procuraremos consolar de alguna manera al Corazón de Jesús por tanta ingratitud, y al corazón de su Vicario en la tierra al ver cuán mal corresponden muchas almas a los sacrificios que El hace por su salvación ?

Si la causa de Cristo y de su Vicario en la tierra no la concideramos como causa nuestra ¿ qué clase de católicos somos ?

¡ Preocupémosnos por breves instantes de estas pobres almas, y discurramos algún medio para sacarlas del triste estado en que han vivido tal vez durante muchos años !

Es un hecho que no puede dejar de ser notado ní aún por el hombre menos observador, que las indulgencias plenarias *toties quoties* ganadas a modo de Jubileo por cuyo motivo generalmente se les llama Jubileos *toties quoties*, tienen una gracia especial y que no puede menos que ser divina, para atraer al santo tribunal de la Penitencia a las almas más tibias y pecadoras.

Nadie se sorprenderá de este poder especial de los Jubileos *toties quoties*, si se fija en el origen de estas indulgencias. San Francisco de Asís, anegado en un mar de lágrimas, día y noche elevaba sus humildes y fervientes súplicas a Nuestro Señor Jesucristo por la conversión de los pecadores ; y Nuestro Señor, escuchando propício las súplicas de su siervo Francisco, se dignó concederle la indulgencia llamada Jubileo de Porciúncula.

Nuestra Santa Madre Iglesia, viendo el gran provecho espiritual que producen estas indulgencias, las ha ido aumentando en número, usando del poder divino que le ha sido conferido. Pero para conceder una nueva indulgencia plenaria *toties quoties* espera que sus amantes hijos se la pidan con instancia.

No faltan, sin embargo, personas que crean que no es conveniente multiplicar mucho las indulgencias *toties quoties*, para que una gracia tan extraordinaria no se haga tan común que llegue a ser poco estimada.

A primera vista parece que los que así piensan tienen mucha razón y están en la verdad ; pero tan pronto como se entra a examinar está teoría, se descubre el gran error que ella encierra.

Es verdad que los dones naturales son tanto más estimados cuanto mas escasos son, y cuando llegan a ser muy comunes y abundantes pierden su valor y estimación.

Pero en el orden sobrenatural sucede todo lo contrario, pues una gracia bien aprovechada prepara nuestra alma para conseguir otra gracia mayor, o para seguir aprovechándonos de la misma gracia haciéndonosla estimar cada día más.

Nuestra Santa Madre Iglesia, con sólo el hecho de haber concedido

varias indulgencias plenarias *toties quoties* nos está probando elocuentemente que es falsísima la teoria de aquellos que creer que no es conveniente aumentar el número de las indulgencias plenarias *toties quoties*.

Dejemos a Nuestra Santa Madre Iglesia la facultad de juzgar cuándo será o nó será conveniente conceder esta gracia, pero nosotros hagamos cuanto esté de nuestra parte por conseguirla, pidiéndocela repetidas veces y con instancia.

Ya en el año 1906 el Congreso Internacional Mariano celebrado en Einsiedeln de Suiza dejó estampado en sus Actas un voto especial para recomendar a los católicos los Jubileos *toties quoties* ya concedidos, y *solicitar de la Santa Sede una nueva plenaria indulgencia en forma de Jubielo « toties quoties » para el día de la Inmaculada Concepción en todos las iglesias públicas en que haya pías asociaciones de la Virgen* (1).

Dos años después, el cuarto Congreso Internacional Mariano celebrado en Zaragoya en 1908, presidido por el Emmo. Sr. Cardenal Aguirre y Garcia, Legado de S. S. el papa Pio X, acordó no sólo insistir en la petición del Jubileo *toties quoties* para el día de la Inmaculada Concepción formulada por el Congreso de Einsiedeln, sino tambien hacer igual petición para el día de Pentecostés, como consta por el voto XIX estampado en sus Actas, que dice así : « Jubileos Marianos. — Considerando que es muy conforme al espíritu de la Santa Iglesia el aumento de la piedad práctica y devoción al Espíritu Divino, a la Sagrada Eucaristía y a la Santísima Virgen ; aplaudiendo al Sumo Pontífice reinante por las recientes disposiciones acerca de esta materia, *hace votos porque el Sumo Pontífice se digne conceder indulgencia plenaria « toties quoties » a cuantos, habiendo recibido los Santos Sacramentos, visiten una iglesia dedicada a la Virgen desde las primeras hasta las segundas visperas de Pentecostés y de la Inmaculada Concepción.*

Si estos dos Congresos Internacionales ya citados han tenido a bien pedir a la Santa Sede nuevas indulgencias plenarias *toties quoties*, este Congreso Eucarístico Internacional de Lourdes ¿ se negará acom-

(1) Voto 6° de la Sección Hispanoamericana. Véase la obra titulada *Tercer Congreso Mariano Internacional celebrado en Einsiedeln de Suiza* publicado en Madrid, imprenta Helénica año 1907.

pañar a dichos Congresos en tan piadosa y espiritual petición ante la Santa Sede ? ¿ No hará cuanto esté de su parte para que la Santa Sede se digne conceder cuanto antes ambos Jubileos *toties quoties?*

¿ Qué prueba más grande de gratitud y amor podria dar a Nuestro Señor Jesucristo Sacramentado, al Espíritu Santo qué procede del Padre y del Hijo, y a la Inmaculada Concepción que después de haber honrado y santificado este lugar con su celestial presencia, cada día está dando aquí nuevas pruebas de su maternal amor ?

No es la vanidad ni la soberbia la que nos hace pedir estas gracias, sino el deseo de atraer a los tibios y pecadores a los piés de Jesús Sacramentado.

Es el deseo de que todos los católicos honren al Espíritu Santo y a su virginal e inmaculada esposa la Santísima Virgen María, con sus almas puras y sin mancha por medio del Sacramento de la Confesión y Eucaristía y de la indulgencia plenaria *toties quoties.*

Quizás en estos momentos ya el Espíritu Santo ha inclinado la voluntad del Santo Padre para conceder ambas Jubileos y espera solamente que llegue a sus manos esta nueva instancia del Congreso Eucarístico de Lourdes.

Confiado en vuestro celo apostólico por la conversión de los pecadores, en vuestro inflamado amor a Jesús Sacramentado y al Espíritu Santo, y en vuestra filial devoción y reconocimiento, piedad y gratitud a la Inmaculada Concepción, me atrevo a proponer a vuestra aprobación el siguente voto :

El Congreso Eucarístico Internacional de Lourdes considerando el poder y gracia especial que tienen los Jubileos *toties quoties* para atraer a los pecadores al tribunal de la Penitencia y luego después al Sacramento de la Eucaristía, y para poder honrar lo mejor posible a Dios Espíritu Santo en el dia de Pentecostés, y a la Santísima Virgen María en la festividad de su Inmaculada Concepción ; acuerda unir sus votos a los de los Congresos Marianos Internacionales de Einsiedeln y Zaragoza y pedir con vivas instancias a la Santa Sede se digne conceder cuanto antes una indulgencia plenaria *toties quoties* ganada a modo de Jubileo en las festividades de Pentecostés y de la Inmaculada Concepción, y que podrán ganarla desde las primeras vísperas de dichas festividades hasta las doce de la noche del siguente día, todos aquellos que, habiéndose confesado y comul-

gado, visiten alguna iglesia pública en que se haya rezado la Novena del Espíritu Santo recomendada por Su Santidad León XIII de inmortal memoria en el día de Pentecostés desde las primeras vísperas ; y por cada vez que visiten dicha iglesia. O a los que visiten alguna iglesia pública en que haya algún altar consagrado especialmente a la Santísima Virgen María, o haya alguna pia asociación en honor de la Virgen María.

Pedir igualmente se faculte al Ordinario Eclesiástico para trasladar el Jubileo de la Inmaculada Concepción a cualquiera otra festividad de la Santísima Virgen siempre que previamente se solicite esta gracia por el respectivo Rector de cualquiera iglesia, exponiendo los motivos que, a juício del Ordinario Eclesiástico, justifiquen la traslación.

III. — El Santisimo Sacramento y el Espiritu Santo.

Si verdaderamente amásemos a Nuestro Señor Jesucristo, desearíamos ardientemente estar llenos del Espíritu Santo y dar ante el mundo entero testimonio de Jesús, a semejanza de los Apóstoles, hasta dar la vida por El.

Si amásemos a Nuestro Señor Jesucristo con toda nuestra alma y todo nuestro corazón, mientras El no estuviese sacramentado dentro de nuestro pecho, sentiríamos su ausencia con un pesar tan profundo que podría causarnos la muerte si Jesús no nos enviase al Divino Consolador, al Espíritu Santo; porque sólo Dios podría ser capaz de consolarnos de la ausencia de Dios. Solo Dios Espíritu Santo, puede consolarnos de la ausencia de Jesús.

Si verdaderamente amásemos a Nuestro Señor, imploraríamos las luces y gracias del Espíritu Santo para mejor conocer, amar y servir a Nuestro Señor.

Cum autem venerit ille Spiritus veritatis, docebit vos omnem veritatem. Non enim loquetur a semetipso : sed quæcumque audiet loquetur, et quæ ventura sunt annuntiabit vobis.

Ille me clarificabit : quia de meo accipiet, et annuntiabit vobis. (*Joan.*, XVI, 13-14.)

La poca frecuencia con que imploramos las luces y gracias del Espíritu Santo, y el olvido que hacemos de la tercera Persona de la Santísima Trinidad a pesar que Nuestra Santa Madre Iglesia tiene tantas y tan piadosas oraciones para honrar al Espíritu Santo, y

los Sumos Pontífices continuamente nos están recomendando que implorемos las luces y gracias del Espíritu Santo ; todo esto está probando muy claramente el poco amor que tenemos a Nuestro Señor Jesucristo, que se ha dignado morar con nosotros hasta la consumación de los siglos en el Santísimo Sacramento de la Eucaristía.

Si el Espíritu Santo es el que santifica nuestras almas, el que nos distribuye las gracias que Nuestro Señor Jesucristo nos mereció con su encarnación, vida y pasión y muerte ¿ dónde está nuestro reconocimiento y gratitud para con el Espíritu Santo ?

El Espíritu Santo es tambien quien sostiene, ilumina y gobierna a Nuestra Santa Madre Iglesia, quien asiste de un modo especial al Vicario de Nuestro Señor Jesucristo en la tierra para que no pueda errar en materia de fe y de moral. Por uno y otro favor le debemos gratitud y reconocimiento. ¿ Cuándo y cómo se lo manifestamos ?

A cada paso necesitamos fuenza y gracia para resistir a las tentaciones, vivimos en medio de un mundo corrompido y corruptor, pidámosle, pues, a Nuestro Señor Jesucristo nos dé el don de fortaleza para resistir las tentaciones del mundo, del demonio y de la carne durante toda nuestra vida.

Cuando Nuestro Señor Jesucristo esté sacramentado dentro de nuestro pecho, aprovechemos de un modo especial estos felices instantes, y adorando humilde y amorosamente cada una de sus cinco llagas repitámosle esta preciosísima oración que nos enseña Nuestra Santa Madre Iglesia : *Ure igne Sancti Spiritus renes nostros et cor nostrum, Domine, ut tibi casto corpore serviamus et mundo corde placeamus.*

Abrasad, Señor, con el divino fuego del Espíritu Santo nuestras entrañas y nuestro corazón, para que con un cuerpo casto te sirvamos y con un corazón puro te complazcamos. Amen.

Nuestro Señor Jesucristo después de haber dado a sus apóstoles su Cuerpo y su Sangre, les dijo : *Adhuc multa habeo vobis dicere ; sed non potestis portare modo.*

Cum autem venerit ille Spiritus veritatis, docebit vos omnem veritatem. Non enim loquetur a semetipso ; sed quæcumque audiet loquetur, et quæ ventura sunt annuntiabit vobis. (*Joan.*, XVI, 12-13.)

« Aún tengo otras muchas cosas que deciros ; mas por ahora no podéis comprenderlas.

» Cuando, empero venga el Espíritu de Verdad, él os enseñará todas la verdades; pues, no hablará de suyo; sino que dirá todas las cosas que habrá oido y os pronosticará las venideras. »

Bien pudiera Nuestro Señor repetírnos a cada uno de nosotros después de cada Comunión estas mismas palabras; pues de cada uno de nosotros El tiene derecho a esperar que le amemos inmensamente más que lo que actualmente lo amamos, y le manifestemos este amor con obras y sacrificios de los cuales no somos capaces en estos momentos.

¿ Qué haremos para llegar cuanto antes a conseguir tan alto grado de amor y manifestarselo con obras igualmente grandiosas ? Pedirle a Nuestro Señor nos dé el Espíritu de verdad para que nos inspire e ilumine lo que Nuestro Señor Jesucristo pide y exige de nosotros de hoy en adelante, y nos de fuerza y gracia para ejecutarlas.

Elevemos también nuestro corazón al mismo Espíritu Santo, y por los méritos infinitos de Nuestro Señor Jesucristo, digámosle con Nuestra Santa Madre Iglesia :

Veni Creator Spiritus,
Mentes tuorum visita,
Imple superna gratia
Quæ tu creasti, pectora.

Accende lumen sensibus,
Infunde amorem cordibus,
Infirma nostri corporis
Virtute firmans perpeti.

Para que algún dia podamos cantar eternamente en el reino de los cielos esta última estrofa

Deo Patri sit gloria,
Et Filio, qui a mortuis
Surrexit, ac Paraclito,
In sæculorum sæcula. Amen.

Es muy cierto que el Espíritu Santo mora en el alma que está en gracia ; mas, por esto mismo el alma que está en gracia está obligada a honrar a su divino huesped, y no ser tan descortés con El, que jamás se acuerde de El, ni le dirija plegaria alguna.

El Espíritu Santo no desea otra cosa que santificar nuestras almas y hacerlas cade día mas semejantes al alma de Cristo. No desea otra

cosa que encender y avivar en nuestras almas el divino amor a Nuestro Señor Jesucristo. ¿ Porqué, entonces, no le pedimos con toda confianza unas gracias que El desea tanto concedérnosla ?

Antes de recibir la Sagrada Eucaristía, arrodillados a los pies del Altar, después de haber hecho cuanto estaba de nuestra parte para recibir dignamente a Nuestro Señor Jesucristo Sacramentado dentro de nuestro pecho, dirijámosnos como último recurso al Espíritu Santo y supliquémosle que venga a nuestra pobrecita alma a enriquecerla con sus divinos dones y frutos para hospedar dignamente a N. Señor. Supliquémosle que tome posesión de nuestra alma, y como divino dueño de ella salga al encuentro de Jesús Sacramentado y lo invite a reposar siquera unos breves instante en ella. Que El agasaje a nombre nuestro a Nuestro Señor. Que El nos inspire los actos de amor que le vamos a dirigir y las súplicas que le vamos hacer. Que El mismo se las presente con esos jemidos inenarrables de que habla la Santa Escrítura.

Y antes de terminar nuestra acción de gracías, después de haber suplicado a Jesús Sacramentado nos de el Espíritu de verdad, el Espíritu Consolador, dirijámosnos nuevamente al mismo Espíritu Santo, porque por los méritos infinitos de Nuestro Señor Jesucristo se quede con nosotros para que sea El nuestro divino Consolador durante el tiempo de nuestro destierro, durante el tiempo que va a mediar durante una Comunión y otra. Y volvámosle a decir :

Veni Creator Spiritus,
Mentes tuorum visita,
Imple superna gratia,
Quæ tu creasti, pectora.

Los Apóstoles después de haber recibido de manos de Nuestro Señor su Cuerpo y su Sangre, por una disposición divina misteriosa y oculta a nuestra vista, no esperimentaron aquella súbita y milagrosa transformación que en ellos se obró cuando descendió sobre ellos el Espíritu Santo.

Después de haber comulgado en la noche de la Cena, San Pedró nego a Nuestro Señor, y los demás Apóstoles, con excepción de San Juan, lo abandonaron. Pero después que el Espíritu Santo hubo descendido sobre ellos, ninguno le negó, ninguno lo abandonó sino que siguieron a Jesús hasta la muerte.

Igual fenómeno se repite en cada uno de nosotros ; después de haber recibido muchas veces a Nuestro Señor Jesucristo Sacramentado, tenemos la desgracia de ofenderle.

¿ Deseamos ardientemente no ofender más a Nuestro Señor ?

Pidámosle entonces nos dé el Espíritu de verdad, el Espíritu Consolador. Pidámosle esta gracia durante toda nuestra vida, hasta que Nuestro Señor se digne escucharnos y concedernos esta gracia, y entonces podremos esclamar con el Apostol : Vivo yo, mas no propiamente yo, sino que es Cristo quien en mi vive. Fin al cual debemos encaminar todos nuestros esfuerzos ; fin al cual debe dirigir también sus esfuerzos todo Congreso Eucarístico.

Siéndonos, pues, tan necesarias las luces y gracias del Espíritu Santo para conocer y amar a Nuestro Señor Jesucristo Sacramentado, no es estraño que Satanás haya puesto todos sus esfuerzos por apartar a las almas del Espíritu Santo, haciendo que nieguen unos su divinidad y su eterna procesión del Padre y del Hijo ; que otros, como los protestantes, queiran atribuir al Espíritu de Verdad, las falsas interpretaciones que ellos dan a las Santas Escrituras ; que otros se crean ilumidos por el Espíritu Santo cuando en verdad están poseidos por Satanás.

Para no incurrir en ningún error ni en ninguna falsa apreciación acerca del Espíritu Santo, atengámonos únicamente a lo que Nuestra Santa Madre Iglesia nos enseña ; pero de ninguna manera releguemos al olvido a la Tercera Persona de la Santísima Trinidad. Antes por el contrario, contrarrestemos los males que Satanás hace en las almas de los que se apartan de la verdadera doctrina que Nuestra Santa Madre Iglesia enseña tocante al Espíritu Santo, con los abundantísimos frutos que la devoción al Espíritu Santo obra en las almas de los hijos sumisos de la Iglesia Católica, y que frecuentemente lo invocan con las preces que Nuestra Santa Madre Iglesia ha aprobado.

Como consecuencia lógica de todo lo dicho hasta aquí, me permito proponer al exámen y aprobación de este Honorabilísimo y Respetabilísimo Congreso Eucarístico Internacional de Lourdes el siguente acuerdo :

El Congreso Eucarístico Internacional de Lourdes teniendo presente :

1. — La gran necesidad que las almas tienen de las luces y gracias del Espíritu Santo para a mejor conocer y amar a Nuestro Señor Jesucristo Sacramentado.

2. — Que Nuestra Santa Madre Iglesia tiene aprobadas y enriquecidas con indulgencias varias oraciones y algunos himnos en honor del Espíritu Santo, y para invocar sus luces y gracias.

3. — Que Nuestra Santa Madre Iglesia y muchos Sumos Pontífices nos han exhortado a invocar y honrar al Espíritu Santo.

4. — Que siendo el Espíritu Santo Dios como el Padre y el Hijo Tercera Persona de la Santísima Trinidad que procede del Padre y del Hijo y un solo Dios con Ellos, le debemos culto de latría, y es digno de todo nuestro amor e infinita gratitud por los infinitos beneficios que nos hace.

5. — Que honrando al Espíritu Santo, honramos juntamente con El al Padre y al Hijo de quienes procede eternamente.

6. — Que al Espíritu Santo le debemos desagravio y reparación por los muchas y gravísimas ofensas que recibe de todes aquellos que niegan su Divinidad y su eterna procesión del Padre y del Hijo, o lo creen capaz de inspiramos el error o la mentíra, o que en vez de invocar sus luces y sus gracias con humildad y confíanza, prefieren invocar a Satanás con las prácticas del espiritismo :

Acuerda recomendar la humilde, fervorosa y amante invocacíon de las luces y gracias del Espíritu Santo como un medio excelente para conseguir pronto un perfecto amor a Nuestro Señor Jesucristo, que ha querido quedarse con nosotros en el Santísimo Sacramento de la Eucaristía hasta la consumación de los siglos ; y al mismo tiempo como un acto de amor al Espíritu Santo por ser Dios ; de gratitud, por los infinitos beneficios que nos hace ; y de desagravio, por las ofensas que recibe de los pecadores.

Que para honrar al Espíritu Santo e invocar sus luces y gracias empleemos las preces e himnos que en su honor ha compuesto, aprobado y énriquecido con indulgencias Nuestra Santa Madre Iglesia. De un modo especial recomendar se reze alguna de estas preces o himnos antes de recibir la Sagrada Eucaristía como una excelente preparación ; y después de haber recibido la Sagrada Comunión pedir a Nuestro Señor Jesucristo se digne darnos el Espíritu Santo como Espíritu Consolador mientras dure nuestro destierro en este mundo.

Que en todas las iglesias públicas en que pueda rezarse la novena del Espíritu Santo, se cumpla todos los años con lo dispuesto y ordenado por Sa Santidad Léon XIII en una de sus Encíclicas.

Y por último recomendar a los católicos pidan a Nuestro Señor Jesucristo la gracia de que la Santa Sede se digne conceder algún día el Jubileo de Pentecostés en honor del Espíritu Santo, y de la Inmaculada Concepción, gracias ambas tan conformes con la divina misión del Espíritu Santo : la santificación de nuestras almas y la restauración de todas las cosas en Cristo.

Los ninos de los emigrados y la Comunion frecuente de los ninos

POR EL R. P. JUAN VILA

de las Escuelas Pias.

I. En las sesiones que hasta el presente hemos tenido, se ha hablado mucho y muy bien, acerca de la manera o medios de fomentar la Comunión entre la ninez, de entronizar el Sagrado Corazón de Jesús en el hogar doméstico, de las relaciones entre el reinado de Cristo y de la Virgen, de la devoción y confianza que hemos de tener en la Virgen de Lourdes, etc., como no es menos cierto que son ya muchísimas las consecuencias que de los diversos trabajos se han ya sacado o deducido ; pero ya que en estas asambleas veo tanto entusiasmo y tanto empeño en aproximar a los hombres, y muy particularmente a los hombres en germen, envueltos todavía en el blanquecino capullo de la inocencia, aproximarlos á su Dios, por medio de la Eucaristía, por medio del maná celeste, por medio del pan de los angeles ; permitidme que os diga, y que os diga con dolor, que hay muchos angelitos, tiernas plantecitas trasplantadas de nuestro ibérico jardin, que piden pan, piden sustento y no hay quien se lo proporcione : *Parvuli petierunt panem et non erat qui frangeret eis.*

¿ Quiénes son estos hijitos, esas hambrientas criaturas que piden pan, y pan eucarístico, pan de la divina palabra, pan de la santa instrucción ?

Me vais a entender inmediatamente. Debidamente autorizado por mis Rdos. Superiores, hace unos 15 dias que dejé de pisar nuestro bendito y glorioso suelo español, con el objeto de visitar la Exposición de Lyon, la de Burdeos, visitar Paris, y enterarme al mismo tiempo de la benéfica y grandiosa « Obra de emigrados españoles, cuyos dos principales centros residen en Paris y en Lyon ; pero, ¡ ah Señores ! ¿ quién podrá expresar la alegría, el entusiasmo que experimente al ver reunidas en torno mio muchedumbres de Españoles que me abrazaban, como enfermos que de continuo buscan la presencia de su médico ?

Y quién podrá enumerar las diversas obras de caridad que diariamente están desplegando para con nuestros hermanos, dos celosí-

simos sacerdotes llamado el uno el Rdo. P. Fray Francisco de Argentona, anciano religioso capuchino, que es como el Fundador y Director general de la obra de Lyon, y el otro llamado Rdo. P. Juan Badía, joven presbitero, que viene a ser como el Sr. Vicario intérprete y solventador de todas las dificultades con que diariamente tropiezan los emigrados españoles ?

Yo quisiera, Señores, que las presenciarais, dichas necesidades, porque aunque supongo, que estáis de ello enterados por medio de la prensa, no obstante sabido es que somos hombres y lo que entra por los ojos se queda y grava mucho más que lo que penetra por los oidos.

En los 8 días que estuve en Lyon diariamente se nos presentaban casos, ya para retirar los muebles o ajuar de un pobre español, que tenía todo su mobiliario detenido en la estación y que no podía retirar por falta de recursos (pues le pidieron la friolera de 125 fr., importe superior a todo su mobiliario) ; ya para legalizar un matrimonio ; ya para buscar colocación a los recien llegados ; ya para introducir los huerfanos en los asilos y los pobres enfermos en los hospitales ; ya en fin para preparar a los niños y niños, que salen de aquellos talleres sucios y hasta digámoslo así aparentemente asquerosos, prepararlos, digo, para recibir dignamente al Dios de los amores, al Dios de los ricos y de los pobres, al Dios de la verdadera igualdad y fraternidad, que es el Dios de la Eucaristía.

Precisamente mañana, tendrá lugar en la ciudad de Lyon, el conmovedor acto de acercarse por vez primera a la Mesa Eucarística, un buen nutrido grupo de niños y niñas, hijos todos de las diferentes provincias de España, y debidamente preparados, por una humilde religiosa, expulsada violentamente de nuestra Ciudad-Condal en aquellos sangrientos días de la semana trágica, en la que la bestía-humana, es decir, el hombre sin fe, sin Dios, y de consiguiente sin freno ni conciencia, se paseaba orgullosa, triunfante y embravecida por las calles y plazas de nuestra hermosa é industrial ciudad catalana.

Y ¿ qué satisfacciones más santas no experimentará aquel amigo, mío, aquel joven sacerdote, al repartir el Pan divino entre aquellos inocentes niños y aquellos trabajadores padres, que al unísono entonarán entusiastas himnos de : *Corazón santo, tu reinarás tú... Venid cristianos, venid al Señor... ?*

Sólo una pena amarga a aquellos dos apostólicos sacerdotes, sólo una espina traspasa su incansable corazón, y es la falta de recursos para poder atender a todas las necesidades y exigencias ; porque si bien es verdad, Señores, que el Emmo. Cardenal de Lyon, paga creo yo anualmente 900 fr., al joven sacerdote ¿ qué es esto para sostener una obra siempre en aumento, y en la que se multiplican a diario las necesidades ?

No quiero detenerme en pormenores ; yo solamente he querido dar a conocer esta obra eminentemente caritativa, porque estoy persuadido de que en los congresos hay que buscar conclusiones fáciles y plácticas, y creo reunirán estas dos condiciones las 3 consecuencias que como final voy a proponer. (Esto sea dicho modestia aparte, ya que como dice nuestra simpática Sta. Teresa de Jesús : « La humildad es la verdad ».) — Y he querido hablar en tan oportuna ocasión porque bien conozco el desprendimiento de las damas españoles, honor y prez de nuestra Patria, que tienen un corazón tan bondadoso cuyos límites se pierden en la inmensidad de aquel Dios infinito que penetra diariamente en sus nobles corazones.

Decidme vosotras que sois Madres, decidme : ¿ no es verdad que más ansias y cuidados pasais por vuestros hijos ansentes, que por los que de continuo pueden imprimir el beso filial en vuestros sonrosadas mejillas ? Y ¿ no es verdad, Sres. Sacerdotes, que Jesucristo nos dice que todo lo sacrificaría y entregaría para poder encontrar a la oveja extraviada ? Sí esto es así, ¿ porqué nos hemos de olvidar de nuestros alejados hermanos, hijos la mayor parte del infortunio ?

Y si de ellos nos olvidáremos, decidme : ¿ esos niños y esos padres obreros que asisten todos los domingos a la Misa que exclusivamente por ellos se celebra en la Catedral-Basílica de Lyon, y a quienes tanto y tanto recomendamos la Comunión frecuente, lo mismo que la imagen del Sdo. Corazón de Jesús en sus hogares, decidme repito, esos niños y esos padres, se acordarían de su Dios, recibirían a su Padre celestial, vivirían como buenos cristianos, si no fuera la Obra eminentemente religioso-patriótica, de la que os acabo de dar una idea más ó menos completa, a fin de que, viendo la necesidad, nos ayudéis todos según vuestras fuerzas y recursos, para que podamos poner en práctica todos vuestros religiosos y prudentes consejos, entre nuestros hermanos españoles, que no por ser emigrados, dejan

de ser nuestros hermanos, sangre de nuestra sangre, corazón de nuestro corazón, é hijos de nuestro insigne Patrón, el glorioso Apóstol Santiago ?

II. También podría decirles algo acerca de la entronización del Sdo. Corazón de Jesús en el hogar domestico ; mas como no es mi deseo entretenerles y cansarles, os voy inmediatamente a exponer la manera o medios por mi empleados para fomentar la Comunión entre los niños a mi solicitud y cuidado confiados.

Hace y a más de 5 años se me hizo entrega, digámoslo asi, de mis feligreses y apenas les hube conocido, empezé a reunirlos, hablarles del amor y excelencias de augusto Sacramento de los altares, la hice leer el libro de todos cononocido, titulado *Prodigios Eucarísticos*, y despues les reparti un librito de la comunión frecuente que es del Rdo. P. Tordelaspar C. M. F., y una vez bien preparados y dispuestos, les reuní a todos y les pregunté : ¿ « Quien de vosotros, hijitos mios, quiere ir a recibir a Jesús, por lo menos semanalmente ? » — Y unánimemente me contestaron todos : « Yo ! Yo ! » Tomé mi lápiz al instante, y una vez apuntados y enumerados, los distribui en 6 grupos, encabezando cada grupo con el nombre, de un celador, que tuviera el cuidado de avisar a los individuos o socios de un grupo el día que por turno debían ir a comulgar. Hay que advertir que al domingo llamé yo día libre, para indicar que en aquel día podrían ir a comulgar todos o casi todos juntos como así lo vienen realizando. Hoy pueden Vs. visitar mi parroquia y en la entrada verán un grandioso cuadro que en letras de gran tamaño dice : « Turnos Eucarísticos » y en dicho cuadro se ostentan los dias y los nombres de los que deben acercarse á la Sagrada Mesa.

Más todavia : Estos mismos niños, todos o casi todos, celebran la función de los primeros viernes de mes y mutuamente se vigilan para que nadie por verguenza o por respeto humano vaya a recibir al Cordero inmaculado.

Los medios que empleo para fomentar dicha asociación son varios, tales como : *a)* premiar mensualmente a los celadores y a los socios más constantes ; *b)* hacer de vez en cuando alguna excursión o salida de campo ; *c)* buscar dos o tres personas que coadjuven a dicha obra por medio de algún regalito o recompensa ; *d)* y tambien, suspender por algunos días la comunión al niño revoltoso, que mi prudencia juzga no lleva las más de las veces la debida

preparación, y creo por otra parte que dicha prohibición le ha de servir de confusión y encarecimiento.

Dificultades ! Ah Señores, aquí fué Troya, pero algunas son tan insignificantes que ni siquiera vale la pena de enumerarlas, ya que son hijas del poco espíritu de sacrificio. Enumeraré sólo las tres principales, dejando las otras a voluntad o disposición del auditorio, para que me las presente pública o privadamente :

1. Cuándo y en dónde deben confesarse ? — *R.* Antes de solventar dicha dificultad me encontraba e que bajaba yo al confesonario una multitud de veces, me fastidiaba, esperaba y hacía esperar, sucediendome repetidas veces que dejando el confesonario por falta de penitentes me iba a trabajar en mi aposento, y apenas sentado ya oía : *Pum! pum!* — Quién hay ? — Una persona que quiere confesarse ; — bajo, me siento y se me presenta una inocente criatura de 6 años que no tenia más pecados que el pecado de la inocencia. Nada ; reuní a los niños y les dije de hoy en adelante los que desean confesarse vendréis todos por la víspera entre 5 y 6 de la tarde, pero habéis de tener en cuenta que no es necesario confesarsarse diariamente, sino cuando haya pecado o hayan pasado algunos días, y he ahí, Señores, solventada la primera dificultad.

2. Cómo poderlos reunir ? — *R.* Esta dificultad se solventa casi por completo si antes de hacer el cuadro o distribución se estudian y tienen en cuenta las ocupaciones de cada niño. Que sepamos despertar en ellos un verdadero amor y entusiasmo y veréis como ellos mismos procuran concentrarse hacia el foco y centro de los amores, hacia aquel que dijo : *Ego sum charitas.* « Yo soy la caridad, yo soy el amor. »

3. Si en mi parroquia, dice otro, bien contados y distribuidos los niños y niñas, se reducirían a grupos de 2 ó 3, y aún gracias. — *R.* No importa, en tal caso podrian juntarse a los grupos eucarísticos infantiles, los nombres de los demás fieles que frecuentan la Sagrada Comunión ; y aunque sólo quedara uno para cada grupo, sería esto más que suficiente para que no faltara en la entrada parroquial el cuadro de turnos eucarísticos, pues sabido es que el precio de una sola alma es de un valor infinito.

Estos son a mi corto modo de ver y apreciar las cosas las tres principales dificultades, dejando otras, repito, que son de ninguna importancia, como es v. g. el que los niños tengan que mudarse diaria-

mente, ya que lo que se requiere es la pureza interior y hasta con alpargatas se acercan mis amados y pobres hijitos a recibir al Señor de Cielos y tierra ; y, por otra parte si como sabemos todos, en los tiempos modernos el joven y máxime la Señorita, se reviste y se acerca al lavabo cien veces al dia para agradar a los hombres, ¿ no lo podrá hacer siquiera una vez por la mañana para agradar a su Dios y Señor ?

En fin, no quiero extenderme más ; solo pido dispensais mi sencillez y mi atrevimiento, y aunque no soy yo un elocuente, orador ; no obstante puedo santamente vanagloriarme de poderme presentar como sacerdote, como maestro, y como hijo de aquel insigne y Santo español, conocido por el más santo de los pedagogos, y el pedago más santo, que renunció todos sus bienes y empleó todas sus actividades para formar y educar a las generaciones crecientes, que quíso que sus paternales brazos unieran ambos continentes, y que es y ha de ser siempre como el Apóstol de la infancia, al Señor que es mi santo Padre, el inclito é inmortal aragonés, San José de Calasanz.

Procuremos pues trabajar por la juventud, tengamos siempre presente aquellas palabras del gran cardenal Pie : « El Pan, el Pan sobre todo ! » y como fruto de todo lo dicho presento a vuestro celo e ilustración los tres deseos o conclusiones siguientes :

1. Mandar hoy mismo a los Españoles de Lyon y sus alrededores el telegrama cuyo contenido sea, a poca diferencia, el siguiente : « Congresistas españoles reunidos en Lourdes desean celebren esplendidamente et grandioso día 1ª Comunión » ;

2. Suplicar a los roperos de damas católicas, o catequistícas que destinen una participación para atender a los emigrados españoles.

3. Suplicar a los Ilmos. y Rmos. Prelados pidan a sus respectivos párrocos los cuadros eucarísticos infantiles, para fomento de la Comunión frecuente.

Estos son mis deseos, a vosotros los entrego, para que si son factibles los pongais en práctica, y de lo contrario aceptéis por lo menos mis juveniles entusiasmos, que son los entusiasmos que deben anidar en todo pecho español.

CONCLUSIONES ADOPTADAS POR LA SECCION ESPANOLA

I. — Sobre la Soberania Social de la Sagrada Eucharistia.

1. La Sección española acuerda expedir telegrama de saludo y felicitación a S. M. el Rey don Alfonso XIII por el grato recuerdo del Congreso Eucarístico de Madrid y por la consagración oficial de España à la Sagrada Eucaristía.

2. La Sección española propone al Congreso Eucarístico de Lourdes que haga constar el más cumplido aplauso a S. M. el Rey D. Alfonso XIII por haber autorizado la consagración de España a la Sagrada Eucaristía en el mismo Real Palacio de los Augustos Monarcas españoles.

3. En los futuros Congresos se debe invitar a los pueblos, por la menos de la nación donde se celebre el Congreso Eucarístico Internacional, a tener simultáneamente otro congreso espiritual, incluyendo como actos principales los triduos, comuniones, procesión y telegramas que se recomendaron y practicaron con éxito en el XXII Congreso Eucarístico Internacional de Madrid.

4. Divulgar por todas partes el plan completo de restauración social publicado por Su Santidad el Papa Pio X, aceptando y fomentando la unión católica o asociación universal y ordenada de todas las fuerzas católicas en Jesucristo, nuestro Rey y Señor.

5. Fomentar la implantación en todas partes de la *Liga pro Pontifice et Ecclesia* con el programa aprobado por Su Santidad, comprometiéndose sus miembros más influyentes a promover todas las obras de regeneración social y a conservar entre ellas la dependencia mutua, a fin de restablecer la armonía entre la Iglesia y el Estado y hacer que Jesucristo reine sobre todas las naciones de la tierra.

6. Fomentar la divulgación de las doctrinas eucarísticas de la Mística Doctora Santa Teresa de Jesús, sobre todo en este tercer Centenario de su beatificación.

7. Siendo el reinado de Jesús y de María legítimo tanto en el orden natural como en el sobrenatural, no sólo por razón de dignidad o excelencia, sino también por razón de origen o causalidad, colígese cuán estrechos son los lazos de amor entre Jesús y María y los hombres, como fundados en relaciones fundamentales e inseparables, que conviene pregonar contra los mentidos *derechos del hombre*.

8. Se considera la entronización del Sagrado Corazón de Jesús en el hogar como un medio muy apto y al parecer escogido por el mismo Sagrado Corazón para establecer su reinado social en el mundo, y desea el

Congreso Eucarístico que se propague por todas partes. Al efecto, convendría nombrar directores diocesanos y recomendar a los presidentes de asociaciones piadosas y a los señores párrocos que constituyan en los centros de su respectiva dirección secretariados locales.

9. El Congreso desea que se propague la práctica de la Adoración Reparadora al Santísimo Sacramento, así como la Asociación de los Sagrados Corazones, organizando dicha entidad de modo que la Adoración pudiera ser perpetua.

10. En los futuros Congresos Eucarísticos Internacionales conviene que cada nación dé cuenta de los congresos nacionales, diocesanos y locales celebrados desde el último Congreso Internacional, como también de la labor eucarística realizada, al modo que lo ha hecho la archidiócesis de Buenos Aires.

II. — Beneficios de la Soberania Social de la Sagrada Eucaristia.

11. Debe recomendarse a las asociaciones sacerdotales la práctica de la Adoración diaria durante un cuarto de hora, además de la hora semanal ante el Santísimo Sacramento. Al efecto, conviene inscribirse en la Archiconfraternidad de Sacerdotes Adoradores. Las asociaciones deben cooperar eficazmente a los retiros mensuales y anuales de sus sacerdotes.

12. El Congreso recomienda la doctrina del V. P. Antonio M. Claret, fundador de la Congregación de Misioneros Hijos del Corazón de María, sobre las asociaciones sacerdotales para la vida ministerial, la vida literaria y la vida común del clero.

13. El Congreso recomienda la Archicofradía de la Primera Comunión y de la Beata Imelda.

14. Para lograr la comunión diaria de los seminaristas se encarecen la vigilancia de los Superiores, las exhortaciones del Director y confesores, el retiro mensual y la expulsión de los no llamados.

15. Se recomienda la Obra de la Defensa de la Fe para fomento de las misiones eucarísticas parroquiales.

16. Se recomienda toda clase de industrias para lograr la comunión diaria de los niños, entre otras una plática hecha por los mismos niños.

17. Convendría el reconocimiento litúrgico de la realeza de María sobre el clero, popularizar las oraciones eucarístico-marianas, escribir un libro mariano-sacerdotal y difundir en el clero y pueblo el conocimiento de las relaciones entre Jesús y María.

18. El ejemplo de varias casas de corrección demuestra que no hay excusa que valga para la práctica de la comunión diaria y frecuente.

19. El Congreso eleva una súplica al Santo Padre en favor de los Jueves eucarísticos para que sea institución permanente y universal.

III. — El Homenaje Social a la Sagrada Eucaristía.

20. La Sección española hace suyo el voto de la Sección portuguesa sobre la fiesta del reinado social de Jesús Sacramentado.

21. El Congreso suplica humildemente a Su Santidad el Papa Pío X que se digne aprobar solemnemente el establecimiento de la Corte mundial de Jesús Sacramentado en la Basílica de San Pedro, en el Vaticano.

22. El Congreso estima que contribuiría grandemente a la extensión, consolidación y perfección del homenaje social al Corazón divino la consagración solemne de todos los pueblos al Corazón Inmaculado de María, o en este mismo Congreso o en el momento que se considere más oportuno, v. g., en el VII Congreso Mariano Internacional que se ha de celebrar en Turin, si la Santa Sede lo aprobase.

23. Celebrar en todo el mundo la fiesta del Inmaculado Corazón de María en el día señalado por la Santa Sede, es decir, el sábado siguiente a la fiesta del Sagrado Corazón de Jesús, a fin de que la fiesta del Homenaje social a la Sagrada Eucaristía se integre con los cultos a los Sagrados Corazones de Jesús y de María.

24. Rogamos al eminentísimo señor Cardenal Legado de S. S. el Papa Pío X que dé las más rendidas acciones de gracias al Santo Padre por haber señalado la fiesta del Purísimo Corazón de María para el sábado siguiente a la fiesta del Sagrado Corazón de Jesús, y que se digne acoger benignamente los ruegos de todo el Congreso de que sea oportunamente declarada fiesta universal la del Purísimo Corazón de María, a fin de que por intercesión de tan poderosa Reina y Madre se acelere el reinado social de Jesucristo sobre todas las naciones de la tierra.

25. Propagar por todos los medios posibles la fundación para señoras de Adoraciones diurnas de Jesús Sacramentado.

26. Recomendar la propagación en todo el mundo de la Obra de las Tres Marías y de los discípulos de San Juan, y manifestar el agrado con que se ha recibido la estadística de esta obra del Corazón Eucarístico de Jesús en Buenos Aires y otras Repúblicas americanas.

27. Recordar a los Directores de Colegios, Escuelas y Patronatos la educación eucarística como medio eficaz para formar la inteligencia y el corazón del educando ; trabajar para que los obreros se inscriban en alguna asociación eucarística ; establecer Ligas Eucarísticas en las familias, y fomentar por todos los medios la comunión frecuente y diaria de los obreros y patronos.

28 Fundar en todas las naciones católicas Sociedades como la de San Jerónimo de Roma, destinadas a editar textos económicos de los Santos Evangelios para que Jesucristo sea conocido.

29. Implorar de la Santa Sede la concesión de jubileos *toties quoties* en las festividades de Pentecostés y de la Inmaculada Concepción.

30. Antes de la Comunión invocar al Espíritu Santo con cánticos e himnos aprobados por la Santa Sede.

31. Recomendar que la Prensa católica haga una consagración colectiva al Sagrado Corazón de Jesús ; que los periodistas católicos se reunan anualmente a hacer ejercicios espirituales, y que los diarios católicos publiquen cada domingo el Evangelio del día.

32. A fin de facilitar la comunión frecuente a los soldados se ruega a los señores párrocos que al marchar sus feligreses para entrar en filas les recomienden a las asociaciones religiosas de los pueblos donde han de prestar el servicio militar. Del celo y abnegación del clero castrense se deben esperar las mayores facilidades para la comunión frecuente de los soldados.

33. El Congreso vería con gusto que se hiciera internacional el himno del Congreso Eucarístico Internacional celebrado en Madrid en 1911.

IV — SECTION ITALIENNE

(*Chapelle de l'Asile de Notre-Dame de Lourdes.*)

Bureau.

Président : S. G. Mgr Bartolomasi, évêque titulaire de Derbe, auxiliaire à Turin.

Vice-président : R. P. Charles-Marie Poletti, des Prêtres du Très-Saint-Sacrement, directeur général des Prêtres adorateurs d'Italie.

Membres : Mgr Joseph Previtali, curé de Saint-Sauveur, à Venise ; M. l'abbé Félix Ferrario, secrétaire du Comité.

Programme.

Réunions générales.

JEUDI 23 JUILLET, DE 9 A 11 HEURES

Salut du président aux congressistes, lu par le R. P. Poletti.

Don Clément Barbieri, de Vigevano. — *La sainte Eucharistie et la Sainte Vierge à Lourdes.*

Prof. François Zitelli, de Rome. — *Le droit de l'Eucharistie à un culte public social.*

S. G. Mgr Pujia, archevêque de Santa Severina. — *Bienfaisante influence de l'assistance à la sainte Messe et de la sainte Communion quotidienne dans la famille et dans la société.*

VENDREDI 24 JUILLET, DE 9 A 11 HEURES

Mgr G. Catalanotto, recteur de l'église du Sauveur, à Palerme. — *Les triduums eucharistiques.*

R. P. Ch. Poletti. — *Journées eucharistiques paroissiales et interparoissiales.*

Mgr Giordano Fortunato, de Naples. — *L'heure d'adoration mensuelle publique.*

Chan. Dr Arthur Mazzucchelli, prévôt de Figline Valdarno. — *Comment aider les hommes à l'accomplissement du précepte pascal.*

Mgr J.-B. Pini, assistant de l'Association des jeunes étudiants et prévôt de Saint-Eustorge, à Milan. — *Comment promouvoir parmi les hommes, spécialement parmi les jeunes gens, la Communion fréquente.*

Dr Charles Baizini, de Milan. — *Le saint Viatique et le devoir des médecins.*

Réunion des Dames.

VENDREDI 24 JUILLET, A 11 HEURES

Comtesse Mariscotti, de Rome. — *L'Eucharistie et les Congrégations mariales.*

Mme Palazzi, de Naples. — *L'Eucharistie et l'apostolat féminin dans la famille et dans la société (avec allusion aux enfants).*

Mme Cucchietti, de Livourne. — *L'œuvre des Tabernacles en faveur des églises pauvres.*

Réunions générales

JEUDI 23 JUILLET

PAROLE
DI S. ECC. MONS. ANGELO BARTOLOMASI

Vescovo tit. di Derbe, Aus. di Torino,
Presidente del Comitato Permanente Italiano per Congressi Eucaristici.
(letto dal P. POLETTI, Vicepresidente.)

Eccellenze Reverendissime,
Reverendi Sacerdoti,
Signori Congressisti,

Avete sentito il fascino soave e potente di due parole, che sono un'armonia : Lourdes ed il 25° Congresso Eucaristico Internazionale ; il fascino divenne desiderio intenso, il desiderio amore, l'amore, che non s'adombra a sacrifizi, divenne realtà, e voi, fratelli per fede e patria, siete qui convenuti, e ne siete contenti.

Anch'io sentii il fascino, il desiderio, l'amore stesso, quasi dissi, il dovere di trovarmi con voi ; se non che altri, e più forti doveri si frapposero agli slanci dell'animo mio, li intercettarono. Non posso essere con voi. Non colla persona ; ma vi mando l'animo tutto ; esso è con voi divoti di Maria, con voi figli affezionati al Papa dell'Eucaristia, con voi soldati ed apostoli di Gesù.

Il desiderio grande faccia perdonare la forzata assenza del Presidente ; e, buoni, perdonate ancora le larghe lacune nell'ordinamento della Sezione Italiana.

Nacquero esse dal vuoto immane e profondo scavato davanti ai nostri occhi dalla morte che vi rapì il v. Presidente del Comitato per i Congressi Eucaristici Nazionali, Mons. Padovani, che alla costituzione del Comitato ed alla preparazione del Congresso di Lourdes aveva dato tutto se stesso, mente alta e calcolatrice, cuore

ardente e pio. Molto aveva fatto, egli infaticabile ; ma gli urgenti lavori dovette sospendere per l'assalto del male che ne ruppe la forte fibra ; poi la morte troncò i suoi progetti e le comuni speranze. Così nel 1881 Mons. de Ségur preparava il 1° Congresso Internazionale, quello di Lilla, e Dio chiamavalo ad assistervi dal cielo.

Alla lugubre e quasi improvvisa notizia della morte di Mons. Padovani, il popolo di Cremona, che l'ammirava ed avevalo carissimo, disse : è morto un santo. Noi perciò abbiamo fiducia che egli, beato, vegga dal cielo adempiuti nel Congresso di Lourdes i suoi desiderii, coronati i suoi lavori e sorrida.

Chiamato tosto dalla bontà del S. Padre a succedergli, mi trovai di fronte a lavoro urgente, immane e sentii le forze mie deboli, sproporzionate, l'inesperienza molta.

A queste siate indulgenti senza misura, buoni Congressisti.

Da essa confortato, con affetto intenso ed invidia, che parmi legittima, mando un saluto riverente agli Ecc. Confratelli dell'Episcopato Italiano, ringraziandoli che si degnino rendere colla loro presenza illustre e colla illuminata parola proficui gli studii della Sezione Italiana ; agli insigni oratori ed oratrici, i quali proietteranno luce di verità e calore di santi entusiasmi e pratici propositi sui temi loro assegnati, e loro domando venia se mi presi licenza di apporre voti ai temi, che essi svolgeranno ; fu necessità impellente, più forte che la mia ripugnanza, operar così ; ma intendo che non perciò sia vincolata la libertà degli egregi relatori e della discussione.

Affettuoso saluto mando pure ai molti membri del Clero, ai Signori ed alle Signore, che, di me più fortunati, possono godere le meraviglie di Lourdes, nel regno di Maria proclamare altamente la Regalità Divina del suo Gesù, accendervisi di forti amori e propositi per l'apostolato eucaristico in loro patria. *Quod faxit Deus !*

Se tra voi io fossi, vorrei, dopo il saluto augurale, fidente nella loro benevola condiscendenza, raccomandare ai Signori Congressisti l'assiduità alle adunanze di Sezione e generali e la partecipazione collettiva alle sacre funzioni (e specialmente alla S. Messa con discorso di un Ecc. Vescovo ed alla S. Comunione nel triduo del Congresso sul poggio, detto il Calvario. Qual sublimità di significato, qual gioia di animi, l'assistenza al S. Sacrifizio e l'unione eucaristica coll'Ostia immolata sul Golgota lassù davanti alla scena pietosa di Gesù morente sulla croce !...)

Vorrei raccomandare l'ordine in tutta la partecipazione al Congresso, la praticità e serenità delle discussioni nelle adunanze nostre. Vorrei... e la parola mi rinnova il rincrescimento della lontananza ; ma mi conforta la certezza che queste ed altre più opportune cose vi diranno gli Ecc. Vescovi, che costituiscono la Presidenza Onoraria della Sezione Italiana, ed il Vicepresidente del Comitato nostro P. Poletti, Direttore Gen. dei Sacerdoti Adoratori d'Italia.

A lui affidai, come la parola mia, così gli affetti del mio cuore per il Congresso. Ed accompagnandovi con essi davanti a Gesù, al quale farete corona, del quale godrete i trionfi, sentirete la potenza divina, l'amabilità di amico, i benefizi di padre, auguro che il Congresso di Lourdes rinnovi i prodigi della Pentecoste e faccia dei Congressisti altrettanti apostoli di Gesù Sacramentato in tutte le nazioni, diocesi, e parrocchie.

La SS. Eucaristia e la Vergine a Lourdes

PEL SAC. PROF. CLEMENTE BARBIERI

di Vigevano (Pavia).

I. Proclo di Costantinopoli chiama Maria « l'inaccessibile Santuario dell'innocenza..., il paradiso verginale chiuso al peccato, dove ha da formarsi il secondo Adamo » (1), e la Chiesa nella sua liturgia la saluta in questi termini : *Ave, amoenissimus et rationalis Dei paradisus* (2). E considerando com'Ella doveva divenire la augusta Madre di Dio, queste parole, che ne esaltano la purezza e ne proclamano la grandezza, sono appena sufficienti per esprimere i dòni di che la Trinità Santissima l'ha arricchita ed il privilegio singolare di che l'ha onorata rendendola, a differenza di tutte le creature, esente da ogni colpa d'origine ; e però S. Tomaso ragiona : « E' cosa manifesta che quanto più un essere s'avvicina al principio da cui riceve le sue proprietà tanto maggiormente partecipa all'efficacia di questo principio. Gli angioli ne sono forniti più degli uomini.

(1) Orat. VI, *in Deipara.*
(2) Off. Imm. Concept., II Noct.

perchè più prossimi alla sorgente d'ogni bene. Ma più vicina degli Angioli è la Vergine benedetta che deve vestire il Verbo di Dio della nostra natura e deve chiamarlo suo Figlio ; e perciò Ella ha una pienezza di grazia, che trascende ogni grazia. » (1) Dicendola quindi immacolata e tutta santa, non avremo fatto che ripetere quello che il cielo ha manifestato alla terra per far conoscere alla terra le meraviglie di tanti celesti splendori accumulati in Lei ; poi che Ella è con Dio da tutti i secoli : *Dominus possedit me in initio viarum suarum* (2) e con Dio Ella è santa e tutta piena di grazia : *Ave, gratia plena* (3) e così piena di grazia è divenuta la madre di Dio : *De qua natus est Jesus, qui vocatur Christus* (4).

II. Ecco dunque il paradiso di delizie nel quale venne ad abitare il secondo Adamo, ed ecco il tempio santissimo dov'egli, Dio eterno e consustanziale al Padre, ebbe a celebrare le sue nozze con la umana natura, per farsi Redentore degli uomini. Ed è un tempio degno di lui, perchè da lui stesso preparato ed adornato con la più bella luce di santità e riempito delle fragranze della più eccelsa purezza. E se questa Madre benedetta potè così essere il tabernacolo per eccellenza, dove abitò la maestà di Dio per nove mesi continui, fu di conseguenza anche il primo e più santo sacerdote di questo Dio medesimo, che gli preparò la prima Chiesa e il primo Altare nella grotta di Betlehem ; che lo adorò per la prima, com'ella sola lo sapeva adorare : *Quem genuit adoravit* ; che lo offerse alla adorazione del popolo nella persona dei pastori e all'adorazione dei sapienti nella persona dei Magi ; che lo portò viatico del viaggio santo che doveva compiere il suo Precursore nel venire al mondo col portarlo alla casa di Elisabeth ; che lo custodì e lo adorò nel giro di ben trent'anni nella casa di Nazareth, che si potrebbe giustamente dire la Chiesa col primo tabernacolo ; che lo seguì nelle sue peregrinazioni per le vie della Galilea e della Giudea, contemplandolo e adorandolo con indefinita devozione ; chè non lo lasciò nemmeno pel più piccolo spazio di tempo, e che quando la procella degli insulti, e la ferocia del peccato si abattè su di lui,

---

(1) *Summa Theol.* pars. III, q. XXVII, art. 5.
(2) *Prov.* VIII, 22.
(3) *Luc.* I, 28.
(4) *Matth.* I, 16.

fino a farlo sua vittima espiatrice, Ella volle essere presente, per offerirlo col suo grande cuore sacerdotale all'eterno Padre in olocausto per la povera umanità.

III. Tutto questo succedersi di ineffabili misteri nel poema delle grandezze della Vergine, non è che un succedersi di glorie, che si concatenano le une alle altre e che formano la più bella ghirlanda che possa risplendere intorno la sua fronte ; e non è che un succedersi di analogia in una altra serie di misteri che si svolgono ogni giorno in mezzo a noi per opera di Gesù Cristo redentore nell'adorabile Sacramento dell'Eucaristia. Poi che se pel mistero dell'Incarnazione, Gesù Dio discese nel seno della Vergine e vi prese carne e fu Dio e Uomo, quando Ella disse all'angiolo il *fiat* reverente e santo, per un nuovo *fiat* che sono le divine parole di Gesù ripetute dal suo sacerdote, si compie la consacrazione e la transustanziazione del pane e del vino, e Gesù discende in su l'altare nelle mani del Sacerdote, come discese nel seno castissimo della sua purissima Madre nell'incarnazione e fra le sue braccia nell'ora salutare della sua nascita a Betlehem, e il sacerdote lo adora, lo custodisce, lo porge alle anime, lo salva dalle persecuzioni, lo ripara dagli insulti, così come un tempo (oh con quanto maggior amore e fervore !) ebbe a fare di Gesù la Madre sua benedetta ; e così tra il Sacerdote e la Madre corronó particolari affinità, come quelli che di particolari misteri sono partecipi ; ed è stabilito fra essi ancora una singolare corrispondenza di amorosi sensi e di cooperazione, per le quali mentre il Sacerdote trova in Maria il suo modello trova ancora il suo migliore aiuto, per la funzione santissima che è chiamato a compiere tra gli uomini e Dio.

IV. Inoltre la Madonna benedetta accettando di divenire madre di Dio ha associato se stessa all'opera salutare del suo Gesù e si è fatta con lui corredentrice della povera umanità. Per questo ella lo ha nudrito del suo latte ; per questo l'ha assistito, per questo l'ha trafugato dalla persecuzione di Erode ; per questo l'ha seguito nelle sue peregrinazioni apostoliche ; per questo si è unita ai dolori della sua passione e agli spasimi della sua agonia ; per questo ella lo ha offerto a Dio, quando in su la Croce egli stesso si offeriva espiatore dei nostri peccati.

Ma quest'opera di redenzione se ha avuto l'apice della sua infinita oblazione meritoria in sull'altare della croce, non è però, fortuna-

tamente per noi, finita ; essa continua perchè la misericordia di Dio non ha confini e perchè la misericordia di Dio ci vuole inondati della sua grazia ; e se prosegue nella sua Chiesa e ne'sacramenti pei quali i meriti infiniti di Gesù vengono quotidianamente applicati alle piaghe delle nostre anime, più particoralmente nel sacramento dell'Eucaristia che è il Corpo di Dio « dato per noi » e che è il Sangue di Dio « sparso per noi in remissione dei peccati » e pel quale, si rinnovella in mezzo a noi, sui nostri altari il sacrificio stesso della croce con l'offerta del Corpo e del Sangue di Dio.

E a questa continuazione della preziosissima opera di salute che Gesù Cristo prosegue ad applicare in mezzo a noi, come mai potrà tenersi estranea Maria Santissima, che con Gesù è la corredentrice degli uomini, che di Gesù è la Madre, che di Gesù è il Sacerdote più alto e più degno ? No, no, canta il Monsabré : « Maria è la Madre, e per questo titolo ella coopera più universalmente e più profondamente alla diffusione del gran bene della redenzione. Ella non ha perduto punto di quella dolce autorità che le riconosceva il Figliuol suo nei giorni della sua vita mortale. La sua parola sempre rispettata nella memoria de'suoi patimenti attinge una forza misteriosa, che fa vibrare nel Cuore di Cristo tutte le corde dell'amor filiale, e lo rende inchinevole ad una larghezza senza misura. » (1)

V. Ed ecco il perchè della meraviglia di Lourdes. Qui sono le glorie di Dio, e l'Immacolata ne è la proclamatrice sovrana. Il beato Grignone da Montfort scriveva : « Nella guisa che Gesù venne nel mondo per la Santissima Vergine, così per essa ancora deve regnare nel mondo. Maria è rimasta fino ad ora sconosciuta alla maggior parte dei cristiani ; ed è questa una delle ragioni per cui Gesù Cristo non è conosciuto quanto dovrebbe esserlo. Se dunque, com'egli è certissimo, Gesù deve regnare nel mondo, ciò non sarà che una conseguenza necessaria della cognizione e del regno della Santissima Vergine. Colei che per la prima volta lo diede al mondo, lo farà ben conoscere la seconda volta. » (2)

Queste parole sono di una evidenza tale, che si direbbero una profezia. Maria appare a Lourdes e si dichiara : « Io sono l'Imma-

---

(1) *Esposizione del Dogma Cattolico*, Conf. L.

(2) Citato dal COLIN in *Lourdes e le sue fragranze*. Ed. ital. di Monza, 1906, p. 163.

colata Concezione », per preparare col suo esempio insigne di illibatezza una via fragrante d'innocenza e di castità al suo divin Figliuolo, che è il Santo per eccellenza. Appare clamando : « Penitenza ! penitenza ! », come già il Precursore là nel deserto (*Luc.* III, 3) perchè è vicina l'opera della redenzione, e tutte le anime devono essere preparate a riceverne la benefica rugiada. Appare pregando ed invitando alla preghiera, perchè è coll'orazione che si aspettano le misericordie di Dio. Appare in una rude grotta e ad un'umile fanciulla del popolo, perchè è nell'umiltà e con l'abnegazione che l'anima più facilmente potrà avvicinarsi a Dio. Sono questi i segni forieri del trionfo ; e come rosea luce che dilaghi per l'orizzonte, preludiano essi al sole della magnificenza, che si distenderà nella meraviglia della sua misericordia. Così, Ella, Sacerdote, dispone il trono del suo Signore : così Ella corredentrice, prepara le anime alle benedizioni salutari del Redentore ; così Ella, Madre, annunzia il Figlio.

Ed il Figlio appare in quel mirabile Sacramento che lo nasconde col velo di poco pane agli occhi dei mortali, perchè in esso più magniloquente si manifesta l'opera sua di amore e di salute, e perchè per esso ancora egli è in mezzo a noi, come lo fu nel tempo prezioso in che egli visse con gli uomini per amore degli uomini. È la Madre che prima fra tutti i mortali lo ha adorato fatto uomo, qui lo adora sacramentato ; ella che prima gli ha offerto il tempio castissimo del suo seno, qui gli offre il suo mirabile tempio che s'innalza trionfale co'suoi pinnacoli al cielo ; ella che lo ha offerto ai pastori e ai magi, lo offre alle moltitudini peregrinanti da ogni parte della terra. La Madre s'immedesima col sacerdote in un ministero Santissimo, e la Madre e il Sacerdote si associano alla corredentrice, per implorare le grazie e le benedizioni. Ella intercede ed Ella ottiene. Non è il sacerdote che porta Cristo in Sacramento sulla spianata del bel Santuario di Lourdes ; è Maria ; non è il popolo che clama nella sua miseria : « Gesù, figliuolo di David, abbi pietà di noi ! », è Maria ; e questa preghiera di Maria e questa ostensione di Gesù per le mani di Maria sono tanto possenti, che il Cuore di Gesù non può non commoversi e non può non largire le sue grazie. Questo il secreto di tante guarigioni, questo il perchè di tante conversioni ; questa la ragione di tanti trionfi in questa terra prima oscura ed ora benedetta e santa, *per Mariam ad Jesum*,

perchè *ubi Maria, ibi Jesus*. E se noi vogliamo dire il nostro giubilo, il nostro amore, la nostra riconoscenza, non dobbiamo far altro che ripetere la voce di quella donna che si levò da mezzo la folla del popolo per acclamare Gesù, e che per acclamarlo non seppe trovare parola più degna se non col celebrarlo per la Madre sua ; « Beato il seno che ti ha portato e che hai succhiato ! » (1), perchè Maria Madre di Gesù, primo e più degno Sacerdote di Gesù, corredentrice della misericordia che Gesù ha compiuto e compie tuttavia in mezzo a noi, è quella che ci conduce a Gesù, che ce lo fa conoscere, ce lo fa amare, ce lo fa adorare, ce ne ottiene le grazie, particolarmente nell'adorabile Sacramento dell'Eucaristia, nel quale essendo Gesù presente realmente col suo *verum Corpus natum de Maria Virgine*, perchè *Caro Christi caro Mariae*, più da vicino concede le sue inesauribili misericordie.

VI. E noi che siamo qui peregrinati dalla bella e fiorente terra d'Italia, così benedetta da Dio fino ad essere la sede del suo Vicario in terra ; noi che abbiamo portato qui le nostre ansie e le nostre tribolazioni ; noi che siamo qui convenuti per adorare e celebrare Cristo in Sacramento nella casa della sua santissima Madre l'Immacolata, e che in unione con Lei supplichiamo benedizioni e grazie per noi, pel venerato nostro Padre il Papa, per la Chiesa e per la nostra Patria, noi se vogliamo ottenere esaudimento dobbiamo interporre la potenza di Maria presso il Cuore di Dio. Ricordiamo il miracolo primo di Gesù Salvatore in Casa di Galilea ; e ricordiamo che appunto quel grande prodigio si deve alla intercessione della Madonna. *Vinum non habent* (2) ha detto Ella al suo Gesù ; ed ha ottenuto che l'acqua fosse prodigiosamente mutata.

Lo dica Ella per noi a Gesù, che nei nostri cuori manca il vino della fede, il vino della speranza, il vino della carità ; e ci ottenga di poter ritornare alle nostre case rinvigoriti in queste tre virtù, che sono il fondamento delle altre tutte. Dica Ella che manca il vino della pace, e ci ottenga che i nostri cuori e le nostre famiglie e le nostre città possano venire confortate dal più bel sereno. Dica Ella che il Padre nostro il Papa geme nella tristezza delle più amare sconoscenze e delle più luttuose defezioni, e ottenga dal suo

---

(1) *Luc*. XI, 27.
(2) *Joan*. II, 3.

Gesù la tranquillità pel suo gran cuore amoroso e il trionfo della Chiesa, per la quale egli vigila e opera, con eroico zelo apostolico. Dica che la Patria nostra è in guerra, che l'errore la conturba da ogni parte, che i suoi figliuoli hanno dimenticato il cielo, per chiedere unicamente alla terra la gioia e la vita ; e faccia ella, con la sua preghiera, che la pace, la virtù, la salute rifioriscano in ogni casa e in ogni cuore.

E noi, dopo aver adorato ed acclamato in unione con Maria Immacolata Gesù Cristo in Sacramento ; noi dopo aver pregato e pianto, sempre in unione con Lei, per noi e pei nostri fratelli, rivalicando le Alpi potremo portare a tutti l'annunzio della salute ottenuta per Maria da Gesù, e conclamare in coro, magnificandone la bontà : *Cantemus Domino ; gloriose enim magnificatus est !*

VOTO. — Con istruzioni e pie pratiche si promuova la divozione a N.ª S.ª di Lourdes ordinandola al suo scopo intimo, la divozione al SS. Sacramento : non mai si disgiungano queste divozioni : *per Mariam ad Jesum.* — Ed a tal uopo si invitino i sacerdoti a tenere discorsi analoghi nelle feste mariane : si faccia conoscere l'Opera dei Malati a Lourdes, invitandoli ad assistere spiritualmente, quando non possano parteciparvi personalmente, e si facciano presenziare alle processioni eucaristiche nei loro paesi, in occasione dei Congressi Eucaristici.

Diritti della SS. Eucaristia ad un culto pubblico sociale

PER CAV. FRANCESCO ZITELLI
di Roma.

Qual mistero ! Qual meraviglia. Qual capolavoro e sopratutto qual beneficio è l'Eucarestia !

Un Dio ospite del cielo, senza abbandonare il trono sul quale riceve gli eterni omaggi degli angeli e degli eletti, discende ad abitare nel mezzo dei figli degli uomini ; un Dio pane vivo degli abitatori della patria, si fa il pane dei viaggiatori e degli esuli, un Dio, già immolato sulla Croce, si immola ogni giorno sopra i nostri altari e diffonde intorno a sè i meriti infiniti del suo sacrificio. E questo sacrificio si compie sempre incessantemente in ogni giorno, in ogni ora. Dalla aurora fino al meriggio in tutte le

parti di Europa si celebra il santo sacrificio della Messa, e quando per noi principia il pomeriggio, allora nel Missaurì e nel Taxas il Missionario di colà sale sull'altare irradiato dai primi raggi del sol nascente, poco più tardi nel Messico e nelle Montagne Rocciose, poi nella California, nell' Oceania, nelle isole Marchesi, sacerdoti di vario tipo e colore che indossano sacri indumenti, si succedono nei diversi santuari ; e quando per noi il sole tramonta, l'Hancoa ed il Tongo lo veggono sorgere ; e mentre qui i teatri, le sale dorate dei concerti, rigurgitano di gente spensierata ed allegra, mentre qui fervono i canti ed i balli, mentre nelle vie, nelle case, nei ritrovi i nostri mondani si sollazzano, offendono e forse insultano a Dio ; nella nuova Caledonia, nelle isole Caroline i fedeli piegano il ginocchio dinanzi l'Ostia incruenta. Che più, quando tu o Cristiano, stanco per la lunga veglia, ti abbandoni al riposo fino a che il rintocco di una nota campana viene a destarti ; in questo passaggio di ore i ministri di Dio nella Cina Orientale, nel Bengala ed a Calcutta, nella Persia e nella Palestina, inneggiando al Santo dei Santi innalzano al cielo il Pane Celeste. *In omni loco sacrificatur oblatio munda.*

Dove trovar sulla terra uno spettacolo più grandioso di questo !

E chi sono questi adoratori di Gesù Sacramentato che riverenti si chinano innanzi ad Esso ? Forse solo la semplice contadinella dei campi ? Forse l'umile operaio dell'officina, ovvero un popolo facile o superstizioso ?

Sì, anche il semplice popolo circonda l'altare con fede affettuosa, ma non meno divotamente si prostrano le persone colte e le intelligenze più elette, le quali quanto più hanno di luce spirituale tanto più volonterose si piegano ammirando davanti alle meraviglie del Dio nascosto.

E dopo un primo atto di fede nella presenza reale, che Dio ci ha rivelata, i filosofi cristiani son sorti a difenderla contro i sofismi della miscredenza e della eresia e gareggiano in esaltarla.

Ed è ben giusto che la scienza e le arti e ogni opera umana concorra alla gloria di Gesù in Sacramento.

Gesù Cristo nell'Eucarestia regna in mezzo al popolo cristiano dai santi tabernacoli e continua l'opera redentrice dell'individuo e della società e quindi ha diritto non solo ad un culto individuale ma anche sociale.

Di fatti la società cristiana ha sempre riconosciuto questo dovere di culto sociale nella santa Eucarestia.

Poichè primo obbligo dell'uomo e della società è la religione, ossia quell'onore e quel culto che è dovuto a Dio, onde pendono egualmente l'essere stesso e l'ordine e ogni dovere e diritto dell'uomo e della società, sia questa familiare o cittadina o nazionale.

Ora Iddio non vuole essere adorato altrimenti dall'umanità tutta quanta che per la religione cattolica e per Gesù Cristo. E Gesù Cristo ha voluto tra noi stabilire il suo trono nell'Eucarestia.

Questo è il sommo sacramento che ci santifica, questo è l'unico sacrifizio che adora e placa Iddio, qui è la fonte della grazia e l'esercizio del culto a Dio presente. Qui dunque principalmente il culto cristiano si accentua e ottiene tutto lo splendore che gli conviene. Qui l'uomo paga al suo Signore il debito che lo stringe, di riverenza, di gratitudine, di festa, di amore.

Così il culto pubblico è quasi esclusivamente accentuato intorno alla Eucarestia, ed a servigio dell'Eucarestia ha messo tutto ciò che riflette le Arti e le Scienze.

In tutte le parti del mondo sorgono a cento a cento i sontuosi templi ove l'architettura ha raggiunto, può dirsi, la sua perfezione.

Enumerarli saria impiegarvi un tempo non breve e basterà solo ricordare quelli innalzati in Europa e particolarmente nell'Italia nostra, ove i Brunelleschi ed i Buonarroti slanciarono alle nubi le gigantesche cupole.

Che dirò della scultura ? Tutti i sommi geni di quest'arte sembra abbiano voluto perpetuare nella finezza dei marmi tutto quanto una divina ispirazione poteva loro suggerire. E non parlo già dei bassorilievi istorianti i fatti più salienti della cristianità, ma di quei tabernacoli cretti dai Donatelli e dai Cellini, nonchè da altri insigni Maestri, in cui la preziosità della materia vinta è dal lavoro.

Nè tacer si può della pittura ; e per me parlino quei capolavori che sono la Cena e la disputa del Sacramento coi quali i Leonardi e i Raffaelli decorarono le pareti delle Sue stanze. La Poesia e la Musica insieme alle arti sorelle ebbero anche esse largo campo d'intrecciarsi fra loro, e sugli organi e sulle cetre innanzi a quegli azzimi sposarono canti sublimi che i Tomassi, i Marcelli ed i Palestrina crearono con il *Pange Lingua*, il *Lauda Sion* e le mirabili Messe, sì da estasiare quanti le sentono, ed esse stesse sembrano

sorridere ed applaudirsi a vicenda dell'altissimo onore a cui sono state chiamate.

Ma non basta ! L'amore a Gesù non è ancor pago, ed ecco che tutti i regni della natura fanno a gara per rendere l'omaggio il più solenne al suo Creatore.

Il mare con le sue perle, le miniere con l'argento e l'oro, i giardini con l'erbe e i fiori, le api con le cere, le crisalidi con le sete, le piante con gli incensi fanno onore e festa a quel Dio velato, quando trionfalmente sotto baldacchini smaglianti d'oro e pietre preziose viene portato in processione per le nostre contrade, quando allo squillar dei sacri bronzi ed al suono dei musicali strumenti vede piegarsi al suo passaggio riverente un'onda di popolo.

Che più ! Gesù Cristo nell'Eucarestia ha un immenso dominio su tutta intera la vita dell'uomo fino a riscuoterne un tributo di sangue.

Parlate voi o arene del Colosseo di Roma, ove corroborati dal Pane dei forti, vedeste scendere milioni e milioni di eroi i quali non impallidirono dinanzi agli eculei, agli uncini infuocati, alle mannaje, alle belve, e col sangue suggellarono la lor fede negli azzimi sacramentali. E tu, o Tarcisio, caro angioletto che ten volasti al cielo cantando : *Oh Salutaris Hostia*, tu c'insegna ad amare Gesù, tu che ci desti una prova certa che Gesù Cristo regna in mezzo al popolo cristiano dai santi tabernacoli e continua l'opera redentrice dell'individuo e della Società.

Ma non solo questo ; la santa Eucarestia ci dà il modo pratico di rendere a Dio non solo il culto individuale ma anche sociale.

Sono numerose le Associazioni religiose e civili che coll'adorazione notturna e diurna innalzano preci al Signore perchè allontani da noi i divini flagelli pel male che esso riceve dagli uomini specialmente nel santo sacramento dell'altare.

La presenza di Gesù Cristo in mezzo a noi, dice il Monsabrè, non è il rapido passaggio di un viaggiatore illustre che si reca da un paese ad un altro, non domandando ai luoghi nei quali si ferma che una breve ospitalità ; non è l'apparizione di un padrone che attraversa la folla tremante dei suoi servi e sollecita di comunicare loro i suoi ordini ; non è il viaggio ufficiale di un Re che abbaglia per alcuni giorni i suoi sudditi col prestigio della sua grandezza e mendica le loro servili acclamazioni — Egli risiede sempre fra noi, abita vicino a chi lo ama, è un amico, un fratello, un padre, ed è

però giusto e doveroso che noi diamo alcuni passi per visitare Colui che infinite distanze non hanno sgomentato quando si è trattato di avvicinarsi a noi.

Che timore abbiamo di andare a Lui? Quali difficoltà dobbiamo superare per avvicinarlo? Che lungo cammino far dobbiamo? Esso è Re e Signore nostro; ma su questa terra non è circondato di gloria come in cielo. *Exinanivit semetipsum*, si annichilò. Sotto le specie di pane ci si nascose e quell'Ostia sacrosanta sta chiusa in un tabernacolo ove tutti possono accedere. Non vi sono soldati che al Suo palazzo ne impediscono l'entrata, non è necessario appartenere a famiglie d'alto lignaggio per avvicinarlo, nè faticoso è il viaggio che dobbiamo imprendere. Il povero, il servo, il più umile fra gli uomini può andare a Lui, vicino alle nostre case, nelle nostre chiese sta il Santo dei Santi e sotto il velo del Sacramento Egli nasconde la Sua Umanità gloriosa, troppo formidabile alla nostra debolezza; Egli ci vede, Egli ci ascolta; Egli riceve i nostri omaggi e noi non siamo schiacciati sotto il peso della sua maestà. E poichè questo nascondimento è opera d'immenso amore, esige in cambio ogni nostra cura per circondare il nostro Re, il nostro Dio presente e nascosto, di luce e di gloria.

Da tutto ciò ne consegue che è indispensabile che da parte nostra ci adoperiamo con tutti i mezzi di ricondurre le anime ai piedi di Gesù Sacramentato. Egli fu che con la sua morte di croce redense il mondo: il mondo delle anime principalmente; ma il mondo anche dei corpi: il mondo intellettuale e il morale, il mondo degli individui il mondo della famiglia, il mondo della società, in una parola il mondo universo sotto tutti i rispetti. E che sia così veramente, lo mostra il fatto che dove è alzata la croce, si trova luce e vita; dove la croce non sorge, tenebre e morte.

E quale sarà il mezzo che noi dovremo impiegare per promuovere questo culto pubblico, perchè in esso la Società possa trovare il vero rimedio per la riforma sociale? L'adorazione del SSmo Sacramento. Non basta che l'individuo faccia di tanto in tanto una visita a Gesù in sacramento, non è sufficiente che una schiera di volenterosi nelle ore notturne resti in adorazione in qualche Chiesa salmodiando e pregando. Sorgano pure nuovi istituti religiosi d'ambo i sessi che abbiano per scopo sì bella devozione; tutte le Società, associazioni ed istituzioni cattoliche di tutto il mondo inseriscano

nei loro statuti, che coloro i quali fanno parte o vorranno far parte di esse divengano contemporaneamente adoratori del SSmo Sacramento ed esplichino questa devozione nei modi più acconci che a ciascuna società si conviene.

La salvezza della Società il trionfo della Chiesa di Gesù Cristo sta riposto nell'amore intenso a questo augustissimo Sacramento, e così il dovere adempiuto verso la divina Eucarestia chiamerà le divine misericordie sopra questa povera società, che ha tanto bisogno dell'unico Salvatore Gesù.

VOTO. — Si procuri il culto pubblico sociale a Gesù Sacramentato colla solennità delle Processioni eucaristiche ; col moltiplicare i Congressi che chiamano le folle cristiane attorno a Gesù, con l'accompagnamento pubblico del S. Viatico, coi canti eucaristici popolari, colle adorazioni cui prendano parte i membri delle Associazioni cattoliche. A condurre gli uomini all'Eucaristia si diffonda sempre più l'opera dei ritiri operai.

Benefica influenza dell'assistenza alla S. Messa e della S. Comunione quotidiana nella famiglia e nella società

PER S. ECC. MONS. CARMELO PUJIA

Arcivescovo di Sta Severina.

L'assistenza alla Messa e la Comunione quotidiana hanno una benefica influenza per rifare noi — cioè la famiglia e la società ?... E se di sì, come facilitarla ?...

Potremo, per esse, giungere sino a Dio, e dirsi di noi : *Dii estis ?...*

***

Parlo ad anime eucaristiche ; e questa è una relazione, non un discorso.

Parlerò, quindi, per brevissimi cenni.

Comprendete, però, che il tema è vasto, e, aggiungo, di tale bellezza che mi trascinerebbe ai più alti voli dell'eloquenza, se oratore eloquente io fossi...

Ma seguitemi.

Due forze — fatali forze — hanno impedito, sino a ora, l'influenza benefica dell'assistenza alla Messa e della Comunione quo-

tidiana : la *ignoranza*, nelle nostre moltitudini, il *rigore*, nelle nostre scuole : — un'ignoranza e un rigore non voluto, certo, da Gesù, non voluto dalla sua Chiesa.

L'*ignoranza* non fece intendere la Messa alle moltitudini, le quali — massime in questi ultimi secoli se ne tennero lontane, o vi assistettero solo per un dovere imposto ; ma senza conoscerne la storia e l'alto significato, e senza comprendere l'azione creatrice e restauratrice che da essa ne poteva venire. Il *rigore* fece deserti gli Altari : non più adorazioni ; sopra tutto, non più comunioni. Per fino, le anime più elette se ne ritraevano sgomentate.

***

Bisognava — e vi bisogna ancora — togliere dalle moltitudini cotesta ignoranza che rende solo un dovere la Messa ; e, insieme, condannare il tirannico rigore che i cattolici tiene lontani dalla Comunione.

Solo così si potevano chiamare, di nuovo, i fedeli, tutti i fedeli, ad assistere alla Messa che fa scendere Dio su gli Altari ; e chiamarli, non per essere soltanto degli spettatori a un'azione divina che ci pone dinanzi Gesù *morto*, *risorto*, *glorioso* ; ma per chiedere anche, dì per dì, questo Dio venuto a noi in *cibo quotidiano* e chiederlo come *forza preservatrice* e *redentrice*, e, s'intende, come *elevazione dello spirito nostro*, come *nostra divinizzazione*.

Non si faceva così nel più fulgido periodo della Chiesa ?...

***

Questa, secondo me, è, al presente, la missione di quei Sacerdoti che hanno un'anima eucaristica : è la missione di tutti : rifar cristiane le moltitudini — *restaurarle in Cristo* — per mezzo di una cosciente assistenza alla Messa e di una santa Comunione quotidiana.

Come si potrà attuare questo programma di *preservazione* e di *restaurazione* : — di preservazione, per quanti ancora non sono de'caduti, diteli fanciulli o giovinetti buoni ; di restaurazione, per coloro che già sono de'caduti, diteli peccatori o nemici, indifferenti o disertori ?...

***

Ho studiato, con amore, tale mandato del Clero, e che potrebbe essere pure il mandato nuovo del laicato cattolico.

Ebbene, chiamato qui non a condannare il passato, ma a provvedere sapientemente all'avvenire della famiglia e della società, sentomi, sicuro dell'influenza benefica che dalla Messa e dalla Comunione n'avranno le nuove generazioni ; se noi — dico tutti noi — sapremo far intendere al popolo la virtù divina che ne viene dall'assistenza alla Messa e, nel tempo medesimo, la necessità, per vivere di vita spirituale — la vita di Dio — della Comunione quotidiana.

Signori !

E'stata pur troppo fatale, in mezzo a noi, l'ignoranza delle moltitudini per gli augusti misteri della Religione. Si è ammirato lo splendore del culto cattolico ; ma si è rimasti freddi ammiratori e, aggiungo, lontani ammiratori. Invece, l'ammirazione doveva menare alla conoscenza piena, esatta delle cose nostre ; e da essa, poi, venire l'*amore, il bisogno di Dio*, lo *studio dei mezzi ad arrivare in sino a Dio, per vivere della sua Vita anche da peregrini, anche da esuli.*

E questo non vi fu.

La colpa fu un pò di tutti.

Ora, noi dobbiamo chiamarli i popoli a'nostri Altari ; e farli non degli ammiratori, ma de'conoscitori sapienti del Mistero più grande dell'amore infinito, *Gesù-Ostia, Gesù-Messa, Gesù-Comunione.* Da conoscitori, diverranno adoratori ; e gli adoratori saranno, poi, gli amatori di Dio, e vorranno a Lui essere simili, a Lui uniti, viventi di Lui, per amore per elezione, per vera divinizzazione.

Ma qui, direte, è poesia.

No : qui è teologia : — qui è la scienza divina del Sacramento dell'altare.

Quando faremo intendere a popoli affamati di verità, di bontà e di bellezza, che la *Verità* è lì su i nostri Altari ; che lì su gli Altari è la *Bontà stessa di Dio ;* che lì su gli Altari è la Bellezza *sostanziale*, il Cristo di Dio... oh sì, che verranno, con gli uomini nuovi, i tempi nuovi.

***

Chiedete quanti, sin ora, del popolo hanno compreso la Messa per quello che è — un'azione divina, che, *memoria del passato* e *pegno di futura gloria*, pone, per noi, su gli Altari, la *Verità*, la *Bontà*, la *Bellezza* — la *Verità*, per la reale presenza di Dio, la

Bontà, per l'amore di un Dio che a noi viene, a vivere di noi, la *Bellezza*, per il possesso, che Dio, dopo conquistato il nostro cuore, ci dà di tutto se stesso, in un'unione eucaristica fatta a divinizzare la nostra natura, a renderci immortali, da mortali che siamo ; felici, da miseri ; angeli, da uomini...

E vedrete quanti pochi sono ancora, tra noi, i *conoscitori*, gli *adoratori*, gli *amatori* di *Gesù-Verità*, di *Gesù-Bontà*, di *Gesù-Bellezza*.

***

Perchè, dunque, l'assistenza alla Messa e la Comunione quotidiana possano avere un'universale influenza di conservazione e di restaurazione, è necessario istruire, da per tutto, il nostro popolo. E istruirlo, non a solamente conoscere, su gli Altari, la presenza di Dio, di Dio come *Verità* — questo non influirebbe o influirebbe poco su la vita individuale, domestica e sociale — ma anche, e massimamente, a sentirlo come *Bontà*, che vuole rendere noi buoni, noi santi, e come *Bellezza* che, presa d'infinito amore per noi, noi vuole suoi, noi divini della sua Divinità... Ha tutto il popolo, sino a oggi, saputo o compreso appieno l'ardente desiderio che ha Iddio di abitare con noi, e di vivere, Lui che di nessuno ha bisogno, unito con noi ; affinchè, in questa unione, possa l'uomo, secondo la parola di S. Cirillo, divenire *concorporeo* e *consanguineo* con Dio ?... Chi — l'eccezioni non sono che eccezioni — chi si è preso costante impegno, in mezzo a noi, di chiamare à sè le moltitudini, che ancora non ci hanno abbandonati, e rendere loro debitamente *razionale* l'adorazione, e il culto, informato di spirito e verità ?...

Signori ! quando, in tutte le parrocchie, sarà da noi tolta la ignoranza che le moltitudini si hanno di ciò ch'è la Messa ; quando — ora che il rigore delle scuole è cessato, e ci abbiamo con noi la parola del Papa dell'Eucaristia — le anime sapranno, tutte, quale *dono di Dio* sia la quotidiana Comunione, per vivere di vita spirituale ; oh, ne sono sicuro, una rapida trasformazione ne verrà nel mondo delle coscienze : — la famiglia e la società in Cristo troveranno, un'altra volta, la parola e gli esempi che la eleveranno e la faranno vivere cristiana : — di quella vita, cioè, che ha per suo statuto il *Discorso delle Beatitudini*, per codice divino, il *Vangelo*, per sanzione unica, la *Legge della Chiesa*.

Dico di più. Quando le istruzioni eucaristiche dei Curati e dei Sacerdoti adoratori — in quel mandato nuovo che deve essere per loro un incessante apostolato di amore — mireranno, più che si è fatto infino ad oggi, a questo triplice fine : *far comprendere la Messa ; farla desiderare ; farla amare ;* e le loro istruzioni mostreranno *Gesù-Ostia*, disceso su gli Altari, per mezzo della Messa, come *Verità* che illumina le menti, come *Bontà* che santifica i cuori, come *Bellezza* che eleva le anime sino alla comunione con Dio... oh sì, che un'influenza *avvivatrice*, *redentrice* e *trasformatrice* verrà alle moltitudini dall'assistenza non più passiva al santo Sacrifizio ; e le anime sentiranno, tutte, il bisogno di Dio : — di Dio che, venuto a noi, sè comunica a noi, per poterci comunicare la sua medesima vita.

Sarà questa un'influenza nascosta, prima, nella famiglia ; ma, di poi, come onda benefica di luce e di vita, andrà a spandersi nella umana società.

***

Signori !

Lourdes ha accellerato il cammino di Dio verso l'uomo.

I Congressi Eucaristici, il cammino dell'uomo verso Dio.

I Curati, i Sacerdoti adoratori debbono ora accelerarne l'incontro.

Nell'incontro, la vittoria di Gesù e, insieme, la cristiana restaurazione della famiglia e della società.

Compio questa visione di luce.

L'avvenire è nelle mani nostre : dico meglio, nel cuore nostro eucaristico. Per il risveglio di fede, venutoci da Lourdes, e per il movimento universale delle anime, preparato da'Congressi e benedetto da Roma, verso *Gesù-Ostia*, le Chiese si vanno, dì per dì, ripopolando di anime desiose di vita, di amore, di luce.

Ebbene, facciamola sentire, a tutti, quest'ora fatidica, — da apostoli dell'Eucaristia, da benefattori del popolo.

Additando l'Altare, diciamo alle anime : lì è la *Vita*, l'*Amore*, la *Luce*. Guardate : un ministro di Dio vi è salito, fra le divine armonie degli organi e il sacro fumo di un incenso ch'è preghiera di uomini, preghiera di Angeli. Guardate : era stata la sua una voce di timore e di speranza, di umiltà e di pianto a'piedi dell'Altare ; ma, in giovinezza che spera, fissando l'eterna giovinezza di Dio, come quel Sacerdote è asceso sul mistico Golgota, s'è visto circon-

dato della luce del Taborre : il Dio aspettato, il Dio della profezia, è venuto : lo canta gloria del Cielo, pace della terra... Lo vuole Dio per tutte le anime ; e lo trova ne'libri di aspettazione e lo annunzia nei libri della realtà, i Vangeli... E crede, prostrandosi dinanzi a un Dio fattosi Uomo, per amore... Ma non gli basta la fede ; egli offre un'immacolata ostia : egli vuole arrivare in sino a Dio, e si lava in un'acqua cui egli dice dell'innocenza della vita, che stringe a Dio... Sente, è vero, che non ha la purità degli Angeli, e chiama i fedeli perchè preghino per lui, acciò il Sacrifizio comune sia acetto al Cielo, sia in salute di tutti... E giunge l'istante che la Chiesa della terra, la Chiesa delle anime sospiranti la luce e la Chiesa de'Beati chiama ad assistere, per un trisagio divino, all'*avvento di Dio*... La parola del Sacerdote — un *fiat* che rimovella il *Fiat* della creazione e il *Fiat* dell'Incarnazione — compie il miracolo più grande dell'amore... Prostriamoci tutti : *Deus : ecce Deus*... Dio è sull'Altare : qui non più si piange, aspettando ; non più si letiziano le anime nella pace della fede, o cantano nell'amore che va all'*Amore* : qui si adora !... E adorando, e chiamando altri che adorino, si prega il Padre di tutti, s'invoca l'Agnello che toglie il peccato del mondo ; e, con la fiducia del Centurione che sente l'indegnità sua e insieme la potenza della Vittima, rinnovatrice de'cuori, si va a Gesù, a Gesù *Dio, Uomo, Cibo, Resurrezione e Vita*... Dietro al Sacerdote, altre anime vanno a pascersi delle mistiche carni dell'*Agnello di Dio*, e a dissetarsi di un Sangue, che s'è fatto a noi redenzione, salvezza, gloria... E dall'Altare tutti si partono, nel desiderio santo che arrivi un altro giorno, perchè si rinnovelli il Sacrifizio dell'amore nel Sacramento dell'amore. E in quell'aspettazione del *Banchetto divino*, la giornata del *lavoro umano* diviene giornata che spera nel riposo, mercede eterna, e sente, per nel novissimo dì, non *Giudice* Gesù, ma Padre...

***

Ditemi, o Signori : se a sentire tutto questo Paradiso delle anime noi educheremo, istruendolo, il nostro popolo, potrà l'assistenza della Messa, potrà la Comunione quotidiana non darci una famiglia santa, e in essa non prepararci una società santa ?

La Messa farà conoscere e amare Gesù, *crocifisso, risorto, glorioso ;* e in questa conoscenza e in questo amore la vita umana

accetterà il dolore, che, in Cristo, s'è fatto *creazione*, *restaurazione*, e *gloria*.

Come i discepoli di Emmaus, così i popoli nuovi, educati ad assistere, da sapienti discepoli, alla Messa — ch'è il *Banchetto eterno* per le anime — riconosceranno Gesù-Dio *in fractione panis*; e, infiammandosi di amore, anche loro, vivranno di vita eucaristica, di vita, cioè, che non è, nè può essere terrena.

Sarà il miracolo del XX secolo : — i popoli che, tornati a Cristo, da Cristo saranno santificati, divinizzati.

Oggi il miracolo è visione : domani sarà la realtà, da noi preparata !... Oggi, è voto di Congressi : domani, *trionfo di Dio*, *trionfo dell'uomo*.

E ne verrà un inno di mille popoli all'*Immacolata* ; che, da Lourdes, ha menato le anime a Gesù : perchè da Lui n'avessero resurrezione e vita, elevazione e gloria.

* * *

Signori !

Lascio l'inno mio, l'inno de'popoli ; e vengo alla Relazione che da me vi aspettate.

Ma io la relazione ve la ho già fatta, nascondendola — per renderla meno indegna di me e di voi — tra le parole di una teologia e di una liturgia eucaristica che ci innalzano in sino a Dio, e le strofe mistiche di un canto, che dicono del bisogno nostro di sdegnare la terra e di unirci a Dio.

La *Relazione* è tutta qui ; e qui, tutti i « *Considerando* ». La Messa, finora, ha avuto poca influenza conservatrice e restauratrice nella famiglia e nella società, perchè poco o nulla conosciuta e intesa dalle moltitudini ; le quali, o si sono tenute lontane, o vi hanno assistito solo come un dovere, e spesso anche per un abito già contratto. Di conseguenza, nessun bene ne veniva per la conservazione dell'innocenza ne'fanciulli e nei giovinetti ; nessun bene per la redenzione delle anime ch'erano cadute. Fortunatamente, s'è usciti da questo sonno.

L'*ignoranza*, ecco il nemico. Conosciuto, però, il nemico, c'è facile il vincerlo.

Non mi fermo a dire dell'altro nemico, che, da'tempi del Giansenismo, ipocrita e triste, sino a'tempi nostri, era entrato per fino tra le nostre mura domestiche : il *rigore* che teneva quasi tutti

lontani dalla Comunione quotidiana. Questo nemico è già stato vinto. Il Papa ha parlato : la causa di Dio, ch'è la causa nostra, è stata decisa. *Gesù-Ostia* ci attende tutti, e ogni dì, alla sua Mensa divina.

***

Il duplice nemico Lourdes lo ha scoverto. Vada, per ciò, alla *bianca Regina de'Pirenei* la parola della nostra riconoscenza : e la riconoscenza di tutto il mondo.

Non mai, come oggidì, s'è inteso che per Maria — ch'è la forza invincibile dell'amore — si va al Cristo di Dio.

Il miracolo Mariano è, ora mai, miracolo Eucaristico. Noi sentiamo *Gesù-Ostia* presente in mezzo a noi ; e sempre da operatore di miracoli ; sempre da creatore e da restauratore.

Chiudo con un episodio, che tolgo dalla Storia di Lourdes.

Un libero pensatore, or son pochi anni, venuto qui solo a curiosare, si stette diritto dinanzi a *Gesù-Eucaristia*, che procedeva tra luci e canti, beneficando e sanando, come un giorno faceva nel paese suo.

Una misteriosa forza — la forza di Dio che lo guardava dall'Ostia Santa — gli fece piegare le ginocchia superbe.

E l'uomo, vinto, come Saulo su la via di Damasco, gridò : *Credo, o Signore : — credo, e adoro !*

Ebbene, questa è la sorte di quanti s'incontrano con Gesù, guidati da Maria.

Tocca a noi ora d'affrettarlo questo incontro ; che rifarà cristiana la famiglia e la società.

Come facilitarla poi questa azione benefica, che renderà il nostro, *il Secolo del Sacramento*, è subito detto : con l'assistenza razionale, cosciente, fatta di fede e di amore, alla Messa ch'è il *trionfo di Dio*, e con la Comunione quotidiana, ch'è *il trionfo dell'uomo*.

***

Presento, ora, a questo *Congresso eucaristicò internazionale* de'voti, che, al *Congresso eucaristico diocesano* di Santaseverina nella mia « *Settimana eucaristica* » io vedevo opportunissimi, utilissimi e, sopra tutto, pratici.

Essi, combattendo l'*ignoranza* e il *rigore*, renderanno l'assistenza alla Messa e la Comunione quotidiana i più efficaci mezzi che si possano avere per la restaurazione in Cristo della famiglia e della società civile. Ricordo Malta : essa è ancora cattolica solo per la Messa e per la Comunione.

VOTI. — 1. I Curati facciano spesso delle istruzioni speciali su la s. Messa e su i vantaggi che ne vengono, se vi si assiste non per solo dovere, ma anche per un bisogno della mente e del cuore. Lo stesso si pratichi per la Comunione quotidiana. Identiche istruzioni si facciano dai Sacerdoti sì nelle loro predicazioni, sì dal confessionale e sempre che tornerà possibile.

2. Si parli sovente del dovere grave della Messa festiva; si cerchi di renderne facile l'audizione devota con la lettura del Vangelo in lingua italiana, con la recita di preghiere liturgiche, con canti ed ancor più con una breve spiegazione del Vangelo ad ogni Messa; e per riparare alle Messe, che purtroppo da molti non si ascoltano, i buoni diano il nome all'Associazione della Messa riparatrice, istituita in Roma, e che non domanda altro che l'audizione d'una seconda Messa.

VENDREDI 24 JUILLET

I Tridui eucaristici

PER MONS. GAETANO CATALANOTTO

di Palermo.

Ricordata la Lettera Circolare della S. Congregazione delle Indulgenze, in data 10 aprile 1907, a tutti i Vescovi del mondo cattolico che ordina in tutte le Chiese Cattedrali e suggerisce a tutte le Parrocchie, possibilmente nei giorni Venerdi-Sabato-Domenica fra l'Ottava del Corpus Domini, la celebrazione annuale del Triduo Eucaristico allo scopo di propagare il pio uso della Comunione frequente, il Relatore spiega come si debba sgolgere, secondo la stessa Circolare, tale Triduo; ed accennato ai voti emessi a questo proposito l'anno scorso dal 1° Congresso Eucaristico Nazionale dei Sacerdoti Adoratui Italiani, in Roma 9-11 settembre, dice come in tutta Italia si vadano attuando tali Tridui e scioglie la difficoltà che abitualmente si solleva ove già si fanno ogni anno le Quarantore proponendo il seguente:

VOTO. — Si tengano, oltre le ss. Quarantore e possibilmente nel tempo pasquale, i Tridui Eucaristici; ove non siano possibili si dia alla predicazione delle ss. 40 Ore una forma pratica, facile, istruttiva, sulla s. Messa e sulla frequente Comunione.

Le Giornate Eucaristiche

PEL P. CARLO-MARIA POLETTI, S. S. S.

Le Giornate Eucaristiche sono una forma meno solenne di Congressi Eucaristici: durano un solo giorno, per lo più la Domenica; chiamano al trionfo di Gesù solo una Parrocchia o poche Parrocchie vicine, od una sola classe di persone: consistono nell'Esposizione e Adorazione del SS. Sacramento, Messa spiegata, Comunione generale, Adunanza di studio, Processione solenne del Santissimo: la si prepara con un Triduo Eucaristico. Fatte nei centri principali (Vicarie) di una diocesi, sono la migliore preparazione dei Congressi Eucaristici diocesani. Che scossa salutare darebbero ad una Regione, ad una Nazione, se fossero praticate su larga scala, dapertutto, all'avvicinarsi di un Congresso Eucaristico Interdiocesano, Nazionale! sono anche il migliore ringraziamento, la più pronta applicazione ed il più proficuo complemento di ogni Congresso Eucaristico sia diocesano, che Regionale e Nazionale.

Si propone quindi il seguente:

VOTO. — Si estenda l'uso delle Giornate Eucaristiche parrocchiali ed interparrocchiali che già con felice esito e profitto si tengono in molte Diocesi a preparazione e complemento dei Congressi Eucaristici.

L'Ora di adorazione pubblica mensile

PER MONS. FORTUNATO GIORDANO

di Napoli.

Il pio relatore, che ha pubblicato per la circostanza un elegante volumetto in onore della Vergine di Lourdes ed una graziosa immagine-ricordo, accennato al dovere dell'adorazione a Gesù in Sacramento ed alla forma dell'ora di adorazione seguendo i quattro fini del sacrifizio promossa ed inculcata dal Ven. Eymard, narra come vadasi propagando mirabilmente in Italia detta forma con predicazione dei quattro punti intercalati con canti e qualche minuto di silenzio, e propone il seguente voto che viene discusso ed approvato:

VOTO. — Si faccia l'Ora di adorazione in tutte le parocchie, poichè l'esperienza la dice bene accetta alle popolazioni, divisa in quattro parti, con brevi fervorini e canti, valendosi, se occorre, della s. Messa parrocchiale o durante la funzione pomeridiana in una delle Domeniche od in altro giorno del mese, possibilmente fisso.

Come coadiuvare gli uomini nell'adempimento del precetto pasquale

PEL CAN. DOTT. ARTURO MAZZUCCHELLI
di Fiesole (Firenze).

Misereor super turbam. Queste bellissime parole uscite dalle labbra divine del Redentore e che ci mostrano la grandezza del suo amore noi pure le ripetiamo perchè veramente ci muove a pietà tanto popolo cristiano che langue perchè privo di quel pane divino che è il nutrimento delle anime. Molti fra i Cristiani purtroppo sentono quasi nausea, mi si perdoni l'espressione, di questo pane celeste, quindi di consequenza si indeboliscono nella fede fino a perdere qualche volta perfino l'apparenza del cristiano. Si abbandonano al peccato, tradiscono i loro doveri più sacrosanti.

Ripetiamo anche noi quelle belle parole : *Misereor super turbam.*

Ma mentre intorno a Gesù vi era una moltitudine che desiderava il cibo ma che ne era priva affatto e non poteva procurarselo perchè nel deserto, intorno a noi invece vi è una moltitudine, che non desidera il cibo spirituale dell'anima, mentre invece il pane celeste noi lo ritroviamo dappertutto, moltiplicato in un modo più meraviglioso del miracolo operato da Gesù. Il pane eucaristico lo abbiamo nelle città, lo abbiamo nelle campagne, nei luoghi più alpestri, fra' ghiacci del polo e gli ardori dell'equatore. Dovunque è un sacerdote là vi è il pane divino venuto di cielo per conservare la vita delle anime.

Da ogni chiesa, da ogni cappella, da ogni altare Gesù ci chiama e ci dice : « Venite a me voi che siete affaticati, che sentite il peso delle umane miserie, che desiderate una vita migliore. Venite a me, io sono la via, la verità e la vita. » Ma quanti ascoltano questo invito ? Anche qui si verifica il *compelle intrare* del Vangelo. Dobbiamo aiutare gli uomini perchè si avvicinino a Gesù.

Tutti però dovrebbero cooperare a questo santo apostolato, in primo luogo i sacerdoti che sono i naturali dispensatori dei misteri di Dio poi tutti e in particolare la donna che può e deve essere sempre l'angelo tutelare della famiglia e che è capace per il bene di tanti sacrifizi.

Ed ecco l'argomento della mia breve relazione.

In questi tempi in cui tanto si parla di comunione dei bambini nella più tenera età, di comunione frequente anzi quotidiana, parrebbe un errore il riferire sul come aiutare gli uomini nell'adempimento del precetto pasquale.

Ma purtroppo non è un controscuro, non è un errore. Confessiamolo, molti uomini non ricevono la S. Pasqua. Non parlo certo di coloro che di christiano hanno solo il battesimo ma che poi vivono lontani da ogni pratica religiosa, che professano dottrine condannate dalla Chiesa, che appartengono a partiti nemici a Dio ; parlo di tanti cristiani i quali vanno alla Messa la Domenica, che pregano e fors' anche asservano le leggi dell'astinenza, ma che mai frequentano i Sacramenti. A questi noi dobbiamo dire e ripetere le parole della Chiesa : Almeno alla Pasqua ricevete i Sacramenti, avvicinatevi al Banchetto Eucaristico, ricevete la grazia di Christo ; ma non basta il dirlo, bisogna aiutarli, prepararli, spingerli : *Compelle intrare.*

L'aiuto, la preparazione può essere *remota* e *prossima*.

Preparazione remota abbraccia tutto quello che è risveglio di vita cristiana in mezzo al popolo ; è il programma di Pio X, *instaurare omnia in Christo.* Ma questo non può e non deve formare argomento della mia relazione.

Tuttavia non voglio trascurare di fermarmi per un momento su una preparazione remota intimamente connessa al nostro argomento. Vogliamo noi che molti più uomini ricevano Gesù in Sacramento almeno alla Pasqua, procuriamo l'aumento del *culto eucaristico...*

Se noi entriamo in molte chiese, noi troviamo lampade accese a vari altari, vediamo profusione di ornati, di fiori ; se si va invece a vedere l'altare del Sacramento vi vediamo accesa la sola lampada prescritta. Le buone persone entrano nella Chiesa e vanno a pregare dinnanzi a quegli altari ; all'altare del Sacramento pochi o punti. In caso di malattie, di disgrazie, in qualunque bisogno, si porta la candela, l'offerta, il dono a quegli altari ; all'altare del Sacramento nulla o quasi.

Io domando : un tal modo di agire è contrario alla dottrina cattolica ? No certamente, perchè il culto tributato a' santi è un culto che va a terminare a Dio.

Ma è però conforme allo spirito della dottrina cattolica ? È conforme al fatto che negli altari abbiamo delle immagini mentre invece nell'altar del Sacramento abbiamo Gesù vivo, vero e reale benchè nascosto sotto le apparenze di poco pane ? Un tal modo di agire è scevro da ogni pericolo, da ogni inconveniente, da ogni esagerazione ?

La risposta a queste domande io non la vorrei dare, la vorrei invece ascoltare con tutto il rispetto dagli Eccellentissimi Vescovi qui presenti.

Io aggiungo una cosa sola : il culto dei santi non ci deve allontanare ma avvicinare a Gesù. Nelle catacombe i divini misteri, erano celebrati sulle tombe dei martiri e sempre il vescovo quando consacra l'altare vi depone le reliquie dei santi. Ecco l'immagine dell'intima unione che vi deve essere fra il culto dei Santi ed il culto verso Gesù in Sacramento.

Uno splendido esempio del come il culto dei Santi può condurre a Gesù, l'abbiamo proprio qui a Lourdes. Questo luogo benedetto è il Santuario di Maria. Qui la Vergine Immacolata è apparsa alla piccola Bernadetta, qui ha fatto sgorgar una sorgente di acqua veramente miracolosa, qui vengono da ogni parte del mondo devoti i pellegrini, qui per intercessione di Maria avvengono guarigioni portentose. Ma coll'andar del tempo, insensibilmente, questo Santuario di Maria è diventato anche il Santuario dell'Eucaristia. Qui Gesù in Sacramento riceve un culto speciale, è esposto quasi continuamente all'adorazione dei pellegrini, tutti i giorni è portato processionalmente intorno al santuario, qui Gesù parla al cuore dei peccatori, qui Gesù passa beneficando ed operando portenti. Qui a Lourdes i due grandi amori del cristiano, l'amore a Gesù e l'amore a Maria sono riuniti con un vincolo perfetto, armonioso, sublime, e qui si verifica il detto *per Mariam ad Jesum*. Meditiamo ed impariamo.

Facciamo dunque meglio conoscere agli uomini qual grande tesoro è l'Eucaristia perchè gli uomini ne abbiano un desiderio sempre maggiore.

Basta della preparazione remota, veniamo alla prossima, che io riduco a tre punti : *stampa, associazioni cattoliche, predicazione*.

Stampa. — La potenza della stampa è veramente grande ; sotto forma di giornale, di opuscolo, di foglietto volante arriva in tutte le famiglie e si avvicina ad ogni individuo.

Ebbene serviamoci della stampa, sotto qualunque forma, per spingere gli uomini a compiere il precetto pasquale.

E qui vorrei rivolgere un invito alla tanto benemerita Unione Popolare perchè stampi un foglietto volante sull'argomento della Comunione Pasquale, foglietto che i parroci possano distribuire fra il popolo nel tempo pasquale.

Associazioni cattoliche. — L'azione cattolica in Italia ha un grande sviluppo e la sua forza è sempre maggiore. Si può dire che non vi è paese che non abbia il suo circolo, la sua società cattolica. Sono associazioni benemerite della buona causa. Ebbene ogni associazione cattolica deve avere nel suo statuto l'obbligo della solenne Comunione Pasquale dei soci. A questo modo si vincerà il rispetto umano che è il più grande ostacolo all'adempimento del dovere del cristiano, s'infonderà nei soci uno spirito di fede e di amore sempre più grande e servirà di buon esempio, di incitamento il più efficace agli altri uomini per far essi pure altrettanto. Ma in particolare mi rivolgo alle associazioni dei giovani perchè essi che hanno un animo leale e generoso abbiano ad essere i primi a compiere questa opera di fede e di amore.

Ed ora una parola su alcune associazioni antiche nella Chiesa, che hanno fatto del bene e che ancora molto bene possono operare e che possono e debbono integrare le associazioni che promuovono l'azione cattolica, voglio dire le compagnie, le congreghe, le confraternite. Queste associazioni che pure hanno uno scopo solamente religioso, molte volte non si curano d'altro che di mettersi in contrasto col legittimo superiore che è il parroco, ed accampare pretesi diritti, a costituire una parrocchia nella parrocchia. Cerchiamo invece che raggiungano il loro fine che è quello di risvegliar la pietà cristiana, e non già quello solo di portare i morti al Cimitero. Le confraternite diano il buon esempio, anch'esse quindi come le associazioni cattoliche abbiano nello statuto l'obbligo della Comunione generale per Pasqua.

Se in Italia tutte le Associazioni cattoliche, tutte le Compagnie, tutte le Confraternite facessero tal cosa, molti davvero sarebbero gli uomini che a Pasqua saprebbero compiere il loro dovere.

Predicazione — Fides per auditum. La parola viva, sincera, affettuosa, zelante del sacerdote è sempre uno dei mezzi più efficaci per muovere al bene. Sia dunque la parola del sacerdote cioè la predicazione adoperata senza risparmio, *opportune et importune*, con perseveranza nello spingere gli uomini all'adempimento del precetto pasquale. Quindi a tale scopo la predicazione ordinaria del parroco, quella straordinaria del Quaresimalista che non parli per divertire ma per convincere e muovere al bene. Si predichi non in modo vano ma Gesù Cristo e Gesù Cristo crocifisso. Quindi, missioni, tridui in particolare per soli uomini per meglio attrarli al bene. Vi sono dei Nicodemi che cercano Gesù di notte per non essere veduti e scherniti dagli altri, ebbene adattiamoci alla loro debolezza, facciamoci piccoli coi piccoli, deboli coi deboli pur di far conoscere e amare Gesù Cristo.

In particolare facciamo queste predicazioni ai membri delle associazioni cattoliche ai confratelli delle Compagnie, a quegli uomini che sono più vicini a noi e che senza grandi sforzi noi possiamo avvicinare a Gesù.

L'uomo però prima di ricevere nel suo petto la S. Eucaristia deve confessarsi. È cosa troppo evidente. Ora io domando, trova l'uomo che vuol confessarsi un modo conveniente, decoroso, facile per adempiere un dovere assolutamente necessario ma per il quale sente una difficoltà più grande ? Diciamolo pure, in molte chiese se un uomo si vuol confessare, trova difficoltà gravi che servono ad allontanarlo da un tal sacramento. Certo non va a mescolarsi fra le donne vicino a un confessionale, deve quindi andare in sagrestia per cercare di un sacerdote che non sempre si trova.

Bisognerebbe che, almeno nelle chiese di città, chi vuol confessarsi trovi senza tante scappellature il sacerdote, che si confessi senza essere veduto da alcuno e colla maggiore libertà possible.

Il più bel modello di confessionale adatto per uomini e per donne, io l'ho veduto non a Roma, o nell'Italia e nemmemo nelle altre nazioni cattoliche, ma in Olanda e precisamente nella chiesa di S. Nicola ad Amsterdam. Il confessionale è chiuso non solo per il sacerdote ma anche per i due penitenti che si alternano al fianco del confessionale, dimodochè il penitente è perfettamente libero di mostrare anche esternamente il dolore del cuore senza che sguardi indiscreti abbiano a disturbarlo nel momento in cui manifesta al ministro di Dio le piaghe dell'anima sua. In tal confessionale nessuna

indiscrezione nessuna manifestazione di segreto o diretta o indiretta è possibile. Io credo che se tali confessionali fossero frequenti in Italia molto più sarebbero gli uomini che si avvicinerebbero al Banchetto Eucaristico.

Questi sono i mezzi che io credo bene di suggerire con tutto il rispetto a questo Congresso, ma lo zelo per la salute delle anime per il bene del prossimo ne potrà suggerire tanti altri ugualmente buoni, ugualmente opportuni. Quello che importa è che da tutti noi si cerchi di avvicinare l'uomo a Gesù Cristo. L'uomo senza Gesù è una belva feroce e noi gli abbiamo visti tali uomini, poche settimane sono, nella settimana rossa, ribellarsi ad ogni autorità, fomentar la guerra civile e distruggere le chiese.

Noi vogliamo invece che in mezzo agli uomini regni la pace, la concordia, l'amore ; noi vogliamo nobilitar l'uomo, fargli conoscere il fine altissimo per cui è stato creato ; per tutto questo noi dobbiamo avvicinarlo a Gesù, dobbiamo buttarlo nelle braccia di Gesù, di quel Gesù che ama i peccatori, i traviati, che ama, che perdona, che sparge le sue grazie su noi peccatori. Facciamo provar quindi agli uomini le dolcezze del cibo eucaristico e quest'uomo fortificato da tal cibo, lo desidererà sempre più e saprà compiere il suo dovere di cristiano superando ogni ostacolo, ogni difficoltà, ogni rispetto umano. *Venite ad me omnes et ego reficiam vos.*

VOTO. — Le Associazioni cattoliche, le Confraternite, le Compagnie, in particolare quelle chiamate dal SS. Sacramento, sanciscano nei loro statuti l'obbligo di una solenne Comunione Pasquale ; e colla stampa e più ancora colla *predicazione fatta nel tempo pasquale per soli uomini*, vengano essi aiutati a compiere il loro dovere di cristiani.

La frequenza della S. Comunione fra gli uomini e specialmente fra i giovani

PEL P. CARLO-MARIA POLETTI

in assenza dell'oratore.

Ricordata la dottrina della Chiesa nei due decreti *Sacra Tridentina Synodus* e *Quam singulari Christus amore* sulla frequenza della Comunione e sulla Comunione dei fanciulli, ed accennato brevemente al potentissimo mezzo di santificazione degli uomini e dei

giovani che la S. Madre Chiesa ci offre nella Comunione frequente dei medesimi, il Relatore passa in rassegna le molte industrie che con vantaggio pratico si possono adoperare per raggiungere il nobile santissimo scopo : sviluppa così ed illustra il seguente ordine del giorno che viene approvato dall'Assemblea.

VOTO. — Mediante l'Adorazione notturna, le Messe festive per soli uomini, gli Oratorî, le Scuole di Religione, ecc., si dia sempre maggior comodità agli uomini ed ai giovani di confessarsi e comunicarsi frequentemente.

Il S. Viatico e il dovere dei medici

PEL DOTT. CAV. CARLO BAIZINI

di Milano.

Dedit fragilibus corporis ferculum ;
Dedit et tristibus sanguinis poculum.
S. TOMASO D'AQUINO.

I. — Il S. Viatico agli infermi.

Intendo trattare brevemente di questo tema, così importante, soltanto da quel punto di vista dal quale può essere considerato da un medico.

Cercherò sopratutto di essere pratico senza avere la pretesa di esaurire l'argomento, che d'ora innanzi dovrebbe essere oggetto di studio da parte dei medici cattolici nei futuri congressi eucaristici.

Il tema in parola potrebbe essere posto in questi termini :

Di fronte alla legge divina ed ecclesiastica, che fa obbligo preciso agli infermi in pericolo prossimo di morte di ricevere il Santo Viatico, qual'è il dovere del medico cattolico ?

Il Salvatore nostro ha parlato chiaro e così ha detto : *nisi manducaveritis carnem filii hominis et biberitis eius sanguinem non habebitis vitam in vobis.*

Non v'è quindi alcun dubbio : per salvarsi la Santa Eucaristia, sebbene non sia di *necessità assoluta* (o come suol dirsi nel linguaggio della scuola di *necessità di mezzo*), è però certamente per queste parole del Salvatore, chiare ed esplicite, di *necessità di precetto.*

Ora se, come è evidente, vi è precisa l'obbligazione, essa deve affermarsi nel tempo del maggior bisogno, cioè quando àvvi pericolo di morte.

Viatico è, nell'uso attuale del vocabolo, la Comunione di N. S. al soggetto in *pericolo grave di morte*. Per legge divina ed ecclesiastica è gravemente obbligatorio tanto al soggetto, quanto al parroco rispettivo, al quale l'obbligo in discorso incombe ex justitia.

In pratica possiamo attenerci a questa formula : il Viatico urge, in *coscienza, in pericolo prossimo di morte ;* per misura di prudenza si deve sempre consigliare in *pericolo probabile di morte*.

Se ex ufficio il Parroco o Confessore deve attenersi a queste norme, può credersene dispensato il medico, il cui giudizio in caso è il più competente e la parola per conseguenza più autorevole?

È ben necessario dire una parola chiara a questo riguardo oggi giorno, in cui pur troppo si deve constatare un intorpidimento della coscienza cristiana in tutti i ceti della società, specialmente nei medici. Quante volte si sente dire da questi, anche fra i migliori : *il medico faccia da medico e non da prete... anzi tutto la prudenza nell'esercizio della professione :* medicina tota prudentia est ; *non è doveroso, nè conveniente che il medico spieghi dello zelo nella propaganda religiosa fra i suoi clienti.*

Fra l'altro si dice, il medico deve riuscire simpatico a tutti ; egli deve entrare in tutte le famiglie senza distinzione di partito e di religione. Il più delle volte i consigli in riguardo allo spirito sono accolti male : conviene ch'egli se ne astenga per non essere messo alla porta e per non nuocere alla sua professione.

Simili schermaglie si potrebbero moltiplicare senza numero ; e tutto ciò per chiudere la bocca al medico sul dovere più grave, che esso ha di fronte ai diritti dell'infermo all'assistenza religiosa. Si tace, si tace sempre fino all'agonia quando si tratta del Viatico, come di una cerimonia di cui si può fare a meno e che riesce un peso insopportabile ai cristiani dei nostri giorni.

Tutto ciò sta a dimostrare un atteggiamento della coscienza, che, per rispetto a moltissimi de' nostri medici cattolici, mi astengo di giudicare, perchè temerei di esser troppo severo.

Per averne tuttavia un'impressione basti accennare un fatto assai doloroso, che si svolse recentemente sotto i nostri occhi e che riguarda un gruppo di medici cattolici di una regione d'Italia.

Questi, adunatisi per discutere le basi di un sodalizio fra sanitarî cattolici italiani, non poterono arrivare ad un risultato definitivo, perchè molti fra essi non si arrischiavano di scrivere in fronte al sodalizio la parola cattolico... E' incredibile, è dolorosissimo questo atteggiamento di anime ; ma è pur troppo una realtà che illumina una situazione di coscienze ; e diciamolo francamente : se la Madonna non ci aiuta, non so dove si andrà a finire...

Non vado più in là... ; ma con tanto languore ed oscurità di coscienza non è bene che, sopratutto nei congressi eucaristici, si dica una parola chiara e forte su quello che è il più grave fra i doveri del medico cattolico, voglio dire l'obbligo di assicurare agli infermi l'assistenza religiosa ?

II. — Il medico è obbligato dinanzi a Dio.

E incominciamo : il medico cattolico è innanzi tutto obbligato dinanzi a Dio ad avvisare il pericolo di morte ; perchè, come cristiano, gli deve premere sopra ogni cosa la salvezza dell'anima de' suoi clienti.

I diritti di Dio sono in prima linea ; in qualunque caso non si possono dimenticare dal medico credente. La divina Provvidenza lo ha creato appunto, *etenim illum creavit Altissimus* (*Eccles.* cap. XXXVIII, 1) perchè dia frutti particolari di intelligenza e di amore in vantaggio di tutti, dovendo tutti presto o tardi ammalare e morire. Perciò la sapienza antica scrisse : *Disciplina medici exaltabit caput illius et in conspectu magnatorum collaudabitur* (*Eccles.* cap. XXXVIII, 3).

Ma da parte sua il medico deve essere la scolta vigile, l'angelo del conforto, il figlio della consolazione, che non ha in consegna soltanto dei metri cubi di carne, ma ancor delle anime che deve aiutare a redimersi dal dolore eterno.

Al medico si deve obbedire, dice la Sacra Scrittura... *ora Dominum... ab omni delicto munda cor tuum... et da locum medico... et ipse non discedat a te quia opera eius sunt necessaria* (*Eccles.* cap. XXXVIII, 9-10, 12).

Dunque egli deve parlare, deve prescrivere, deve consigliare. E se è così, come tacerà su quello che forma il fulcro della vita dell'uomo, sul dovere religioso ?

Dinanzi al gran nemico, che si avanza per la battaglia campale, il silenzio è crudele ; stolta quella prudenza che taglia la strada al Dio del conforto e della vittoria.

Ippocrate, il principe della medicina pagana, esortava innanzitutto gli infermi a pregare con lui Iddio per propiziarlo nelle cure da farsi : vedi il Commento dell'Alapide al Capo XXXVIII dell'Ecclesiastico. Mentre il paganesimo antico riconosceva a suo modo i diritti della divinità e poneva la preghiera come fondamento della medicina, il paganesimo moderno ha relegato Iddio in soffitta : l'uomo fatto di materia, secondo questo, deve essere guarito dalla sola materia.

Che la scienza ufficiale sia ormai così profondamente decaduta, malgrado gli inganni di un falso neospiritualismo, nessuno v'è che lo ignori ; ma che il medico cattolico dimentichi il valore inmenso della preghiera nella cura dei morbi e la trascuri in pratica, e sopratutto lasci da parte un farmaco divino che la Misericordia di Dio ha donato agli uomini per la salute delle anime e dei corpi e per essere loro di speciale aiuto in morte, è un fatto così grave e doloroso che strappa le lagrime.

La Sapienza antica nel Capo XXXVIII dell'Ecclesiastico dice nel versetto 14 una grande verità che dovrebbe essere stampata nel cuore d'ogni medico : *ipsi vero Dominum deprecabuntur ut dirigat requiem eorum, et sanitatem, propter conversationem illorum* : « i medici pregheranno il Signore, perchè diriga la loro opera nel comunicare la quiete, e la salute agli ammalati, al cui scopo è diretta la loro professione ».

III. — Il medico è obbligato ne' suoi rapporti sociali.

Ora tiriamo innanzi e consideriamo il dovere del medico soltanto alla stregua de' suoi rapporti sociali.

Egli per il suo ufficio è obbligato a procurare a' suoi infermi il maggior bene possibile ; quindi prevedere il pericolo, evitare danni presenti e futuri, fra i quali il più grave di tutti, la morte senza il perdono e senza l'aiuto di Dio.

Oh, anche il medico incredulo deve rispettare, se ha ancora la coscienza di un uomo onesto e leale, la fede e le pratiche religiose de' suoi clienti. Non deve fingere d'ignorarle ; deve dare gli avvisi

a tempo, deve facilitare tutto ciò che forma la più legittima aspirazione dell'ammalato credente.

Il governo italiano non difende e protegge la religione maomettana a' suoi Beduini di Tripoli? Se ciò è giuridicamente vero, quanto più il medico cattolico deve sentirsi obbligato dinanzi agli infermi, alle loro famiglie, alla società intiera, alla Chiesa.

Virtù terapeutica dell'Eucaristia.

Ma v'è di più: L'infermo si affida completamente al medico; è un abbandono così completo, cui deve corrispondere da parte di questo un impegno a tutta prova.

Il medico deve perciò trarre profitto per la salute dell'infermo affidatogli da ogni risorsa della scienza umana e divina.

Quello che si fa oggi dalla medicina moderna, trascurando affatto l'elemento spirituale, oppure facendo della *psicoterapia senza Dio*, è assaî lontano dalla verità e dalla giustizia.

Non si possono, nè si devono curare dei corpi senza tener conto della salute delle anime. Questa verità sacrosanta deve essere il fondamento dell'opera del medico che vuol esere veramente religioso.

Ora chi è religioso non deve ignorare il valore supremamente terapeutico del SS. Sacramento.

Ecco che cosa dice una sentenza attribuita a S. Ambrogio in commento alla lettera I^a ai Corinti: « *Hoc Sacramentum* (Eucaristia) *valet ad tuitionem animæ et corporis.* »

Non àvvi dubbio che la Chiesa attribuisca al Corpo comunicato di N. S. una virtù esplicitamente terapeutica, benchè accidentale e condizionata al valore e alle viste della divina Provvidenza. S. Tomaso (*Summa*, III p., q. LXXIV) dice: *licet Corpus non sit immediatum subiectum gratiæ, ex anima tamen redundat effectus gratiæ ad corpus dum in presenti exhibemus membra nostra « arma iustitiæ Deo » ut habetur (Rom. VI) et in futuro corpus nostrum sortietur incorruptionem et gloriam animæ;* a significare in sostanza, che l'effetto del Corpo Eucaristico di Cristo nel nostro corpo precipuamente intende alla moderazione del fomite e ad eccitare le buone inclinazioni nell'appetito sensitivo.

Oh, è necessario che i medici cattolici conoscano profondamente il dottrinale eucaristico per trarne un immenso vantaggio nell'esercizio pratico della medicina.

I decreti di Pio X sull'Eucaristia mirano allo scopo di spingere il laicato ad una cultura più profonda dello spirito eucaristico : onde i medici più di tutti gli altri devono collo studio e colla pratica convincersi dell'alto valore terapeutico del Corpo di Cristo.

La Santa Chiesa (Rito Ambrosiano) nell'orazione previa alla Comunione all'infermo dice della S. Eucaristia : « *Deus, infirmitatis humanæ singulare præsidium, auxilii tui super infirmum ostende virtutem ut incolumis Ecclesiæ tuæ repræsentari mereatur...* » In seguito alla Comunione (Rito Ambrosiano) il sacerdote dice nella preghiera. « ... *te humiliter deprecamur ut accipienti fratri nostro Sacramentum Corporis et Sanguinis Domini N. Jesu Christi Filii tui Eucharistiam et animæ et corporis sit salus* ».

È pur sempre vero adunque che dall'Ostia Santa esce una virtù che tutti risana : è pur sempre lo stesso Gesù Cristo dal quale è stato scritto : *exibat ab illo virtus, quæ sanabat omnes.*

Non potrebbe essere più luminosa la dottrina della Chiesa sul valore terapeutico del SS. Sacramento non solo per le anime, ma ancora per i corpi.

Ora se questa è la verità, il medico cattolico deve sentire il dovere di non lasciar mancare a' suoi clienti la medicina per eccellenza, che contiene tutte le altre medicine : vi hanno un sacro diritto gli infermi, le loro famiglie, la Santa Chiesa.

Il medico cattolico non deve dimenticare giammai le splendide parole di S. Paolo al capo XV della I[a] lettera ai Corinti : Per virtù del Corpo di Cristo, dell'Ostia Santa, che non è solo anima vivente ma spirito vivificante, il nostro corpo... *seminatur in infirmitate surget in virtute. Seminatur corpus animale surget corpus spiritale.*

» *Si est corpus animale, est et spiritale, sicut scriptum est :*

» *Factus est primus homo Adam in animam viventem ; novissimus Adam in spiritum vivificantem.*

È un pregiudizio grave limitare l'azione del medico alle cure del corpo, trascurando lo spirito ; è contro natura separare l'uno dall'altro ; infine è contro il sentimento della Chiesa.

L'indifferenza, l'ignoranza non possono scusare il medico che tace la verità poichè dice l'Apostolo delle genti : « *debemus autem nos firmiores imbecillitates infirmorum sustinere* ». (Lettera ai Romani, cap. XV.)

IV. — In pratica come deve regolarsi il medico per assicurare agli infermi il Santo Viatico?

Vi sono dei criterî generali e dei criterî particolari che devono guidare l'opera del sanitario in questo fra tutti i suoi doveri il più grave.

Criteri generali.

Anzi tutto il medico cattolico si deve persuadere che oggi giorno è assai aspro il conflitto tra scienza e fede.

Il naturalismo ha tutto invaso ed ha ingaggiato una guerra senza quartiere allo spiritualismo. Col silenzio o colla resistenza aperta e blasfema si è circondato il letto degli infermi con una rete piena d'inganni. Talora anche nelle buone famiglie con un assedio sottile ed astuto si cerca dovunque di escludere le pratiche fondamentali della religione cattolica. Si muore molto male oggi giorno specialmente nelle città. Quanti cristiani anche buoni muoiono ai nostri giorni senza sacramenti !!

Il medico credente e avveduto deve aver sempre presente questo grave flagello al tutto moderno ; deve essere compreso che una buona parte di responsabilità pesa sulle sue spalle.

Sia sempre vigile in lui il pensiero, come l'ago nella bussola, di combattere una battaglia per assicurare l'assistenza religiosa agli infermi.

Or bene questo atteggiamento risoluto in pratica richiede da parte del medico una vita religiosa, esemplare. La sua coltura in fatto di religione deve essere superiore alla comune ; la sacra scrittura e il Corpo del Signore devono formare per lui due mense abituali, dalle quali sa trarre quello che gli abbisogna per ogni evenienza : luce, forza, consolazione per sè e per i suoi ammalati.

Senza munizioni abbondanti non si vincono le terribili ed insidiose battaglie che sempre si svolgono durante le infermità gravi e mortali ; questa è convinzione, sicuro frutto di una lunga esperienza.

Un altro criterio generale è il seguente : il medico deve prepararsi collo studio a combattere un cumulo di pregiudizî che hanno generato un'opinione falsa sull'opera sua e della scienza medica.

Oggi giorno si è elevato il medico quasi al posto di un semidio, anche dai credenti. Si trascura lo spirito ; si dà importanza solo

alla materia ; le generazioni presenti anche colte, sono credulone, superstiziose ; la polifarmacia fa affari d'oro.

È davvero una situazione desolante ; non si può immaginare una decadenza più profonda della scienza medica in pratica.

Di conseguenza il Ministro di Dio è lasciato da parte sempre nel momento più importante della vita ; egli non viene considerato come uno strumento valido di salute ; non ci si crede, anzi si disprezza e si deride.

Or bene il medico cattolico ha il preciso dovere di combattere con una preparazione scientifica sana e profonda tutti questi pregiudizî, deve convincere chiunque avvicina con una sapienza pratica che il *medico cura, ma è Iddio che guarisce.*

Criteri particolari.

Se si considera che ogni infermo non può essere trattato allo stesso modo dal medico per quanto riguarda i doveri religiosi, è opportuno accennare ad alcuni criterî particolari che corrispondono a condizioni diverse degli infermi.

Vi sono infermi ricchi e poveri ; colti e ignoranti. Oltre alla qualità degli infermi è d'uopo considerare il genere della malattia. Vi sono infermi d'infermità acuta e cronica ; vi sono malattie di apparenza benigna, ma insidiose ; ve ne sono altre per sè benigne, ma che richiedono atti operatorî pericolosi e così si vada dicendo. Si ha in pratica tutta una casistica che varia indefinitamente e che è di competenza esclusivamente medica.

Inoltre è pur necessaria una terza distinzione fra gli ammalati, la quale riguarda il luogo dove vengono curati.

L'opera del medico è assai diversa a seconda che le cure si facciano a domicilio degli infermi, oppure all'ospedale e alla casa di salute. E ciò non vale solo per l'assistenza sanitaria, ma altresì per le pratiche religiose.

A queste tre distinzioni secondo la qualità degli infermi, secondo la natura dell'infermità e secondo il luogo dove si curano corrispondono criterî particolari.

a) QUALITA DI AMMALATI

La clientela povera, operaia, in genere la gente poco colta deve essere trattata dal medico in rapporto ai doveri religiosi con grande franchezza, con grande lealtà e con un po' di ardimento.

Credetelo, anche i socialisti più sbracati nell'ora del pericolo accolgono benignamente la parola franca e convinta del medico che sa a tempo richiamare l'attenzione sulla paterna bontà di Dio.

Diciamola adunque questa parola di fede al letto degli infermi senza ambagi. Quando il cuore del medico è nudrito da uno spirito intenso di pietà, senza dubbio la divina Provvidenza dà alle sue parole l'opportunità, la prudenza ed un'efficacia meravigliosa.

Quanto poi alla clientela ricca e colta la cosa è più difficile ; ma non c'è ragione di diffidare dell'aiuto di Dio e della Vergine. L'attuale risveglio eucaristico a poco a poco scuoterà anche queste classi sociali ; il grande Mistero della fede, illustrato in tutti i modi da una splendida fioritura di Congressi eucaristici, non potrà che diffondere uno spirito più profondo di fede e di preghiera.

Egli è perciò che all'odierno movimento eucaristico sono vivamente incitati a prendervi parte attiva anche i medici cattolici insieme ai laici delle classi sociali più elevate.

Con tanto sviluppo di cultura intellettuale è pur ottimo consiglio invogliare le persone istruite ad occuparsi dietro guide esperte di studi eucaristici.

Oh, se i medici conoscessero la scienza profonda dei Santi Padri della Chiesa in riguardo all'Eucaristia, quale efficacia di convinzione ne saprebbero trarre per sè e per i loro infermi !

Chi potrà proibire questo studio quando venga diretto da sacerdoti sapienti ?

Non creiamoci colla fantasia delle difficoltà immaginarie : certamente avverranno cose portentose quando le seguenti parole del S. Vescovo Cirillo d'Alessandria diventeranno nell'animo dei medici credenti una profonda convinzione ; eccole :

« *Mihi crede, non mortem solum, verum etiam morbos omnes depellit. Sedat enim, cum in nobis maneat Christus sævientem membrorum nostrorum legem ; pietatem corroborat, perturbationes animi extinguit, œgrotos curat, collisos redintegrat...* » (Lib. IV *in Ioan.* cap. XVII, Lectio IX feria V uff. SS. Sacramento).

Senza dubbio il medico nutrito dello spirito eucaristico dei Santi Padri della Chiesa saprà comunicarlo a tutta una turba di cattolici addormentati, e saprà anche scuotere la protervia di falsi sapienti e di Capanei soperbi dell'età nostra.

b) GENERE DELLE MALATTIE

La seconda distinzione che riguarda il genere delle malattie è tutto un compito scientifico.

Qui non è il luogo di trattarlo diffusamente ; mi sembra per ora sufficente proporlo allo studio dei medici cattolici italiani.

Quà e là sono comparse pubblicazioni sopra periodici eucaristici da parte di alcuni medici distinti (Dott. Santopadre di Roma : Aurora del Sacramento), ma non basta, è bene che l'argomento sia trattato a fondo da molti medici riuniti collegialmente.

Poichè le questioni scientifiche in riguardo alla Comunione degli infermi sono molte e interessanti ; fra queste urge occuparsi con speciale cura del vieto pregiudizio circa l'impressione dannosa, che si pretende cagionata sull'infermo in pericolo di vita da parte del sacerdote e dall'amministrazione del Santo Viatico.

A tale questione, così grave in pratica, ne verrà molta luce da uno studio fatto da medici specialisti, come psichiatri, neuropatologi, etc.

Tutto ciò può dare occasione ad affrettare la formazione del tanto desiderato sodalizio di medici cattolici italiani.

Gli studi e lavori fatti collegialmente circa all'assistenza religiosa degli infermi produrranno un bene immenso, se verranno concretati in opuscoli di propaganda da diffondersi largamente in mezzo al popolo.

c) LUOGO DOVE SI CURANO GLI AMMALATI

Rimane dire due parole sui criterî particolari che riguardano il luogo dove si curano gli infermi, il che è della più grande importanza.

La degenza negli ospedali e nelle case di salute dovrebbe facilitare assai l'assistenza religiosa degli infermi.

Per il popolo, non c'è dubbio, è una grande provvidenza l'ospedale : quanta gente a casa propria morirebbe senza sacramenti !

È l'unica speranza che rimane per molti operai rovinati nella fede dal socialismo e dalle sette antireligiose.

Le cure ospitaliere, checchè si dica da parte di recenti amministrazioni comunali di color rosso, che vorrebbero dar maggior sviluppo alle cure a domicilio, andranno sempre più acquistando terreno e simpatia presso i poveri e presso gli agiati.

È questo un provvedimento sociale richiesto dalla vita moderna, sempre più complicata in danno della famiglia.

Siamo certi che in avvenire gli ospedali aumenteranno di numero e si dilateranno a favore della classe povera ; le case di salute si moltiplicheranno per comodità degli agiati.

Ora noi medici cattolici dobbiamo entrare nelle mire della Provvidenza, che si serve della degenza ospitaliera per assicurare l'assistenza religiosa degli infermi.

Anche a questo riguardo è urgente, che essi si uniscano per opporre una gagliarda difesa contro lo sforzo dei cattivi, che presto o tardi tenteranno di laicizzare gli ospedali.

Senza sacerdoti e senza congregazioni religiose gli infermi corrono il rischio di essere privati del Santo Viatico. Il pericolo è assai grave : senza esitazione il compito dei medici cattolici è chiaro ed urgente.

Il futuro sodalizio dei medici cattolici, che sta tanto a cuore, deve altresì promuovere per la clientela agiata l'erezione di case di salute private collo scopo precipuo di assicurare l'assistenza religiosa alla gente per bene.

In Italia e fuori non fanno così i cattivi ?

Dalle riviere di mare e di lago, alle stazioni alpine si trovano dovunque case di salute dirette da medici o da società private.

Vi sono persino case di cure naturali, nelle quali si verificano le cose più strane con insulto grave alla legge del pudore ; immaginatevi come si deve morire in queste anticamere dell'inferno ; è un orrore : avvengono anche dei suicidi !!...

Mi auguro che in quest'anno, in cui si celebra il 3° centenario di S. Camillo de' Lellis, il grande apostolo degli infermi del secolo XVI si noti un risveglio nelle nostre città a favore dell'assistenza religiosa degli ammalati.

E giacchè ai nostri tempi la funzione sociale dell'Ordine Camilliano si è circoscritta all'assistenza a domicilio dei privati, i medici cattolici devono con grande calore zelarne la diffusione. È immenso il vantaggio che ne verrà a tanti poveri infermi, specialmente di certe classi sociali vittime del liberalismo e del rispetto umano, che senza l'apostolato dei figli di S. Camillo morirebbero certamente senza Dio.

L'Altare portatile dei Padri Camilliani è una risorsa geniale, efficacissima per assicurare il Santo Viatico.

In Milano sopra più di 300 Messe celebratesi l'anno scorso da questi RR. Padri a domicilio degli infermi, più di 120 furono accompagnate dal S. Viatico per grazia di conversione.

Inoltre è molto opportuno ricordare che in alcune grandi città (Torino, Milano, etc.) esistono da parecchi decenni delle famiglie religiose che appartengono alla *Congregazione delle piccole serve del Sacro Cuore*, che hanno il compito specifico di assistere gli ammalati poveri al loro domicilio.

Simili Congregazioni è bene che si moltiplichino ai nostri tempi : bisogna prepararsi ad opporre armi ad armi perchè gli infermi sia negli ospedali, sia nelle case di salute, sia a domicilio vengano sottratti all'influenza dei cattivi, ben decisi a voler impedire che Gesù li consoli, li conforti, li salvi.

V. — I Congressi Eucaristici e i Medici.

Abbiamo prospettato ne' suoi punti principali l'argomento del S. Viatico. Queste povere parole vengano considerate come un invito ai medici cattolici italiani per riunire tutte le loro forze in difesa dell'assistenza religiosa degli infermi.

E' opportuno questo richiamo che è suggerito dai decreti recenti di Pio X sulla comunione frequente degli infermi.

Con tanto risveglio eucaristico anche i medici devono portare la loro cooperazione in quello che li riguarda in modo particolare ; e perchè questa sia più efficace è bene che sia preparata e svolta in un modo collegiale.

Queste parole non hanno altra pretesa che di un colpo di tamburo, che apra una serie di studî da farsi nei futuri Congressi eucaristici, regionali e nazionali.

Agli Ecc. Vescovi, ai RR. Sacerdoti sono esse specialmente rivolte perchè chiamino a raccolta i medici cattolici d'Italia, più numerosi di quanto si giudica.

Questo è il tempo propizio per eccitarli a lavorare in comune per la causa santa dell'assistenza religiosa degli infermi, se non altro per il bisogno di difenderli dagli assalti imminenti di un nemico implacabile che vuole strapparli da Gesù, redenzione e vita eterna.

VOTO. — I Sacerdoti si mantengano possibilmente in buoni rapporti coi medici locali e li preghino a tenerli avvisati degli infermi che possano trovarsi in pericolo ; si propaghino le Società di S. Vincenzo de'Paoli per la visita agli infermi ; s'istituisca in Italia un sodalizio fra i medici cattolici, e, poichè trattiamo di infermi e siamo a Lourdes, si domandi loro che quando mandano ammalati a Lourdes li muniscano di esatti attestati.

Réunion des Dames

VENDREDI 24 JUILLET

L'Eucaristia e le Congregazione Mariane

PER LA CONTESSA MARISCOTTI

di Roma.

O Vergine, o Signora, o Tuttasanta,
Che bei nomi ti serba ogni loquela!
Più d'un popol superbo esser si vanta
In tua gentil tutela.

Parlare delle Congregazioni Mariane in un Congresso Eucaristico e dimostrare i rapporti che esistono fra questo e quelle, equivale a rendere omaggio alla Madre durante il solenne mondiale tributo di amore e di fede al suo Divin Figlio in un lembo di terra da Lei santificata e dove Essa ha stabilito visibilmente il suo regno. E' cosa dolcissima che si collega mirabilmente, perchè la Madre non può andar disgiunta dal Figlio e l'onore che ad Esso vien reso, si riflette pure su di Lei che siede regina del cielo e della terra alla sua destra :

E' dunque un accordo di soavi concenti : un cantico di mistica poesia in cui s'intessono lodi al Figlio ed alla Madre, che dal Cenacolo ai oggi, è stata la più sapiente e valida maestra di quella scienza e di quell' amore ch'Ella apprese dallo stesso suo divin Figlio.

Nè cosa più bella che audare a Gesù in compagnia della sua santa Madre : adorarlo bambino sulle sue ginocchia, agonizzante accanto a Lei sul Calvario, o morto fra le sue braccia : chiedere a Lei immacolata il candore per la gioventà ; a Lei sapiente e prudente, la scienza che deve regolare tutta la vita cristiana.

Le Congregazioni Mariane in ogni epoca, oltre chè la devozione e l'ossequio alla Vergine, hanno avuto per scopo essenziale di tener vivo il culto della Eucarestia, soprattutto quelle fondate espressa-

mente per la gioventù, onde crescerla e perfezionarla nelle virtù cristiane e tenerla vicina al fuoco che deve scaldarla affinche il gelo della indifferenza non intorpidisca la vita dell'anima.

E'stata la Vergine stessa, che, avendo avuto sul Calvario per eredità dal suo divin Figlio tutta quanta la umanità raffigurata nel discepolo prediletto Giovanni, ha ispirato pel bene spirituale di essa umanità e pel bisogno dei tempi mutati a varie anime pie, la fondazione di simili congregazioni.

Daremo però solo un breve cenno delle più attive : di quelle che meglio corrispondono alle necessità odierne, perchè appunto si occupano di crescere e perfezionare la gioventù nelle virtù cristiane, poichè disgraziatamente oggi molte famiglie poco o nulla si curano dell'istruzione religiosa dei propri figli.

Solo per diritto di anzianità deve rammentarsi la Congregazione Mariana fondata dal B. Pietro de Honestis verso il x secolo in Ravenna nell' antichissima chiesa di S. Maria in Porto col titolo di Figli e Figlie di Maria. A questa congregazione non sdegnarono ascriversi pontefici e imperatori, re e regine. La contessa Matilde — come attestano i documenti di quell'epoca — ne fece parte essa pure. Molto più tardi — nel 1563 — il P. Jean Léon gesuita belga nativo di Liegi, professore nel Collegio Romano, ne istituiva un'altra che doveva fruttificare come il granello di senapa.

Egli incominciò col riunire intorno ad un altare inalzato ed ornato bellamente ad onore della Vergine, i più fervorosi fra i suoi alunni, convinto che la protezione di Maria è il mezzo più sicuro ed efficace per conservare l'innocenza e divenire perfetti cristiani.

A piè di questo altare egli pregava circondato da'suoi alunni e li esortava a servire ed onorare la Vergine coll'imitarne le virtù, ma soprattutto inculcava loro la frequenza dei sacramenti.

Queste riunioni diedero ottimi risultati e molte altre comunità dedicate alla educazione della gioventù, ne seguirono l'esempio per ben riuscire nella importante e delicata missione.

Papa Gregorio XVI con la sua bolla *Omnipotentis* eresse queste Congregazioni che chiamò *Scuole di salute* nella chiesa del Collegio Romano ed altri pontefici confermarono ed ampliarono le concessioni già fatte. Anche a queste Congregazioni si gloriarono di appartenere illustri personaggi : i Duchi di Savoia, gli Arciduchi d'Austria, i Borboni, i principi di Condè e di Turenne : Tasso, Lambruschini,

Fénélon, Bossuet : Rubens e moltissimi altri, non escluse le figlie dei re di Francia, d'Austria e di Spagna.

Anche oggi sotto la direzione dei PP. Gesuiti tali congregazioni hanno vita fiorentissima e se ne contano molte nelle varie parti del mondo, risorte ancor più vigorose dopo la guerra spietata che i Giansenisti avevano fatto sopprimendo le corporazioni di quei padri e portando un colpo mortale anche alle congregazioni da essi dirette.

Anco nel XVI secolo si trova menzione di un'altra Congregazione Mariana istituita dal B. Pietro Fourier, parroco di Mattaincourt in Francia.

Per riformare i costumi della gioventù di quell'epoca miscredente, questo santo sacerdote riunì i giovani della sua parrocchia intorno alla Vergine sotto il titolo della sua Immacolata Concezione e ne vide ben presto i salutari effetti perchè nel suo popolo rifiorirono le virtù religiose quasi estinte. Poi col volgere degli anni — e forse per la medesima causa delle precedenti — anche questa congregazione ebbe fine.

Ma la Vergine che voleva la gioventù — specialmente quella femminile — riunita intorno a sè, suscitò in alcune anime pie il desiderio della ricostituzione delle sue congregazioni.

Il P. Aladel, zelante figlio di S. Vincenzo de' Paoli, ebbe da Suor Caterina Labourè sua pia penitente favorita da sorprendenti rivelazioni intorno alla medaglia miracolosa, ebbe nel 1830 un messaggio della stessa Vergine che gl'ingiungeva di dar principio ad una congregazione di figli di Maria con promessa di molte grazie per sè e per le ascritte.

E la congregazione fu eretta dal P. Aladel e dopo la sua morte proseguita dal suo successore P. Étienne, che potè ottenere nel 1847 un rescritto dal pontefice che gli concedeva la facoltà di fondare consimili associazioni, però esclusivamente nelle case dirette dalle Figlie della Carità.

Ben presto un gran numero di altre giovanette ebbero il pio desiderio d'indossare esse pure la cara divisa dell'Immacolata e il P. Boré successore del P. Étienne supplicó il Sommo Pontifice di appagare quel giusto desiderio, il che fu benignamente concesso da S. S. Pio IX allora regnante, con un breve del 19 settembre 1876.

Innumerevoli congregazioni sorsero in poco tempo fino nei più remoti paesi.

Già nel 1864, quando tutto il mondo parlava delle virtù delle buone Figlie di Maria e Roma stessa ne contava vari sodalizi, sulla tomba della vergine e martire S. Agnese era stata eretta una nuova congregazione, le cui prime socie furono le giovanette che frequentavano la scuola gratuita aperta dalla marchesa Lepri e questo nuovo sodalizio si accrebbe in breve tempo d'innumerevoli schiere di fanciulle. Con decreto di S. E. il Cardinal Vicario di S. S., fu canonicamente eretta questa Pia Unione delle Figlie di Maria sotto il patrocinio di Maria Immacolata e di S. Agnese v. e m. e il 12 agosto 1864 fu stabilito che la tomba di S. Agnese divenisse il centro di tutte le Pie Unioni delle Figlie di Maria.

S. S. Pio IX il medesimo giorno benedisse sulla tomba della invitta martire giovanetta la nuova Congregazione Mariana, l'arricchì di molte indulgenze e la elevò alla dignità di Archisodalizio o Primaria, affinchè ad essa fossero aggregate tutte le altre, coi benefizi medesimi.

I tre posteriori brevi del medesimo Pontefice — 16 febbraio e 16 giugno 1866 — e quello del 4 febbraio 1870, confermavano l'erezione mariana divenuta universale e dava ai Vescovi il potere di erigere nello stesso luogo varie P. U. delle Figlie di Maria.

S. S. Leone XIII beneficò di altri due brevi questa Primaria concedendole molte indulgenze e nominò il P. Ab. Don Alberto Passeri suo Istitutore e Direttore generale, dandogli facoltà di benedire in articolo di morte le medaglie delle ascritte e di delegare ad altri sacerdoti direttori, il medesimo privilegio.

Questa Pia Unione delle Figlie di Maria è la più popolare e conta numerose socie.

Il breve riassunto storico fatto dimostra di quale utilità pratica siano state in tutti i tempi le Associazioni Mariane, vera ispirazione celeste, e quanta importanza han dato loro molti pontefici.

Infatti scopo santo delle Congregazioni Mariane è stato sempre quello di crescere la gioventù cristiana nella pietà, nella onestà dei costumi, sottomessa alla autorità dei parenti e della Chiesa : perfezionare la istruzione religiosa coi mezzi che offre l'Associazione, onde ciascuno ascritto si prepari a compiere con vera coscienza la propria missione in quello stato provvidenziale a cui sarà chiamato.

Per le giovanette soprattutto che, nelle proprie famiglie non hanno il modo di compiere una vera istruzione religiosa e di frequentare

i Santi Sacramenti, è una fortuna ascriversi alle Congregazioni Mariane, onde prepararsi ad essere perfetti modelli di spose e di madri, di maestre o religiose, secondo lo stato a cui il cielo le destina.

Oggi soprattutto che la donna atea si agita e prende si viva parte nella vita pubblica, è doveroso che ogni donna cattolica raddoppi le proprie energie e cerchi ogni mezzo per fare argine al movimento femminista vera emanazione della setta.

Che lavori efficacemente alla restaurazione della società in nome e coi precetti di Gesù Cristo, ravvivando il sopito sentimento religioso. Ecco il compito novello da aggiungere al vecchio programma : perfezionare se stesse, prendere parte attiva in ogni manifestazione religiosa, cioè professare apertamente i propri sentimenti, non basta più : non basta più il solo esempio, occorre l'azione pronta ed efficace : convertire le Congregazioni Mariane in vere e proprie scuole di religione aperte anche ai non ascritti : in circoli di propaganda religiosa per ogni classe sociale, che sappiano attrarre a se la gioventù per avviarla sui retti sentieri.

Le Congregazioni Mariane protrebbero — ove non lo avessero già fatto — assumersi ancora un altro compito ; quello cioè di proseguire l'insegnamento catechistico ai teneri fanciulli che il nuovo ordimento del S. Padre vuole si conducano presto alla Mensa Eucaristica. Se non è possibile irreggimentarle nella sacra milizia delle Pie Unioni onde completare la loro istruzione religiosa appena appena incominciata e che sarebbe dannosissimo lasciare a quel punto, le stesse Pie Unioni dovrebbero aprire scuole od aggiungere sezioni speciali a quelle che già fossero aperte, prendersi sotto la propria protezione queste anime innocenti ed istruirle completamente nei doveri religiosi che la loro tenera età non può comprendere, al momento della prima Comunione.

Più bella missione di questa non potrebbe darsi per le Congregazioni Mariane : esplicare la individuale maternità spirituale a favore di tanti bambini che nella propria famiglia non possono trovare per incapacità o negligenza dei parenti, tutto quello che manca al compimento della istruzione religiosa, alla preparazione di tutta la vita, onde riuscire e mantenersi ferventi cattolici.

Data l'abolizione dell'insegnamento religioso obbligatorio nelle scuole primarie : data la indifferenza della maggioranza dei genitori,

chi è che si occupi oggi con paziente interesse dei fanciulli ove non siano ordini religiosi che li radumino intorno a se ?

Conquistare, tenersi strette quelle anime innocenti — sia pure con qualche industria che le alletti — può essere talvolta il modo di giungere fino ai loro genitori che han fatto divorzio con Dio e riconquistarli.

Nelle scuole non solo è abolito l'insegnamento religioso, ma in talune si fa propaganda d'ateismo. Urge quindi opporre all'opera nefasta della setta che impera e s'infiltra dappertutto, una azione vigorosa che tutto possa comprendere.

Se tutti i cattolici devono adoperarsi a tal uopo con ogni mezzo, tanto più le Congregazioni Mariane le cui finalità sono appunto il culto della divina Eucarestia, la devozione alla Vergine, la pratica delle cristiane virtù.

E' bella, è santa questa missione collettiva femminile. E' l'espressione, la corrispondenza dell'amore, della gratitudine della creatura al suo Creatore : della donna verso Gesù Cristo che la francò dal servaggio, che le diede tante prove di amore e di pietà durante la sua carriera mortale : che le lasciò tutto se stesso nel sacramento dell'altare perchè non fosse sola ne' suoi dolori, nelle sue miserie, nel compimento de'suoi doveri talvolta pesanti, ne'suoi duri sacrifici spesse volte incompresi.

E poichè la parziale emancipazione ha portato la donna fuori della famiglia, sui banchi della scuola e nelle aule delle università : negli uffici e nelle officine ed è naturalmente più esposta ai pericoli ed alle tenzoni più forti delle passioni sfrenate dalla libertà, è necessario che lo spirito religioso — l'unico che possa salvarla — sia forte e ben fondato : che la frequenza ai sacramenti non venga meno : che la fiducia nell'aiuto celeste sia illimitata e chiesta ad ogni istante.

I catechismi di perseveranza rispondono perfettamente a tutti gli odierni bisogni e nelle Congregazioni Mariane — che non hanno limite d'età — si può trovare ogni alimento spirituale.

E poichè l'esempio può essere utile e suscitare il desiderio della imitazione, giova citare l'opera di varie Pie Unioni di Livorno che in diverse parrocchie si occupano dell'insegnamento catechistico ai fanciulli che devono prepararsi ai sacramenti della Cresima e della Comunione, attirandoli con premi di varie specie.

Nell'Istituto dell'Immacolata diretto dalle Figlie della Carità, un

gruppo di signorine esterne, ascritte alla Pia Unione delle Figlie di Maria, non contente di praticare la virtù e frequentare le pratiche religiose, hanno aperto una Palestra di religione per signorine studenti ed un Patronato per le figlie del popolo, che funzionano a meraviglia.

Le signorine studenti — circa trecento — si raccolgono la domenica nella splendida cappella dell'Istituto, ascoltano la messa, la spiegazione del Vangelo — tanto trascurata dappertutto — si accostano alla Mensa Eucaristica e dopo si prosegue l'insegnamento catechistico a seconda della età, fino ai gradi più elevati.

Nelle ore che avanzano, le signorine possono istruirsi — sempre guidate dalle Figlie di Maria più provette ed abili in ogni genere di lavoro ornamentale, nella musica vocale e strumentale, disegno, pittura, pirografia ed altri simili, che senza parere sono appunto quelli che servono ad attirare quel nucleo di signorine, molte delle quali appartengono a famiglie atee o indifferenti e trovano nella Palestra la loro salvezza.

Così all'egro fanciul porgiamo aspersi
Di soave licor gli orli del vaso...

Un corso di spirituali esercizi nelle vacanze di pasqua — frequentatissimo — precede la comunione solenne del Giovedì Santo, a cui non manca nessuna.

Tale funzione è così edificante, che molte madri vengono a dividere con le proprie figlie quell'ora piena di dolci ricordi e di profonda consolazione.

Si chiude poi il corso annuale alle vacanze scolastiche, con un bel trattenimento, distribuzione di premi ed una assortita e pregevole esposizione dei lavori eseguiti dalle frequentatrici.

Un altro gruppo di queste stesse Figlie di Maria sotto la direzione delle suore, ha aperto fuori un Patronato per le figlie del Popolo, sempre con lo stesso intendimento della istruzione religiosa nei giorni festivi in cui esse sono libere.

Anche in questo Patronato si danno premi in denaro alle più assidue e si contano molte operaie e bambine che lo frequentano volentieri e con profitto.

Si può esser certi che quelle ragazze, finchè saranno costanti nel recarsi a quel ricreatorio, si manterranno oneste e potranno un

giorno esser buone madri di famiglia e forse ricondurranno il proprio marito — quatora non vi fosse — sulla retta via.

Bellissimo esempio da imitarsi dovunque, questo dell'opera delle Figlie di Maria dell'Istituto dell'Immacolata, le quali hanno compreso la grandezza e l'utilità della propria missione con la propaganda religiosa la più benintesa e che corrisponde mirabilmente al bisogno del tempo. Propaganda religiosa e può dirsi anche civile, che abbraccia ambedue le classi e che procura loro vantaggi spirituali e materiali.

Riepilogando : le Congregazioni Mariane non debbono più contentarsi di perfezionare nella virtù gli ascritti, ma urge che l'azione d'ogni socia collettiva o individuale si faccia sentire dove più necessita : nella famiglia, nella scuola, fra il popolo cosi abbandonato a se stesso o preda di vili seduttori : e nella società civile, dove più aleggia lo spirito della indifferenza religiosa.

Plasmare le anime dei fanciulli secondo i divini insegnamenti : far loro conoscere ed amare Dio, disporli a ricevere i carismi della sua grazia onde possano alimentati dalla Divina Eucarestia crescere saldi nei buoni principî, fondamento d'ogni virtù religiosa e civile.

Coltivare nel giardino dell'Immacolata i gigli pel Divino Agnello : sbocciare e maturare il germe di piante che possano dare eccellenti frutti in vantaggio della Chiesa e della società : preparare i futuri padri di famiglie governate da quella salda autorità che viene da Dio solo : donne forti e sagge che ne veglino e custodiscano i santi ideali, onde i figli non crescano degeneri.

In una parola cooperare a quel gran detto del nostro amatissimo S. Padre, di restaurare l'attuale società così guasta, in nome e coi precetti di Gesù Cristo.

È questo il più bel programma delle Associazioni Mariane maschili e femminili completato nel paese della Vergine Immacolata — a Lourdes — in occasione del XXV Congresso Eucaristico : programma a cui Gesù insieme alla Madre sua benediranno e daranno novello vigore.

VOTO. — Le Congregazioni Mariane, dopo essersi occupate della santificazione dei proprii membri, si dedichino con ogni mezzo a promuovere il Culto Eucaristico, specialmente prestando volonteroso concorso al Clero nell'istruzione catechistica dei fanciulli e avviando ed assistendo i medesimi alla Comunione frequente e quotidiana.

L'Eucaristia e l'Apostolato femminile nella famiglia e nella società (con accenno ai bambini)

PER LA SIGNORA ANGELINA PALAZZI

di Napoli.

La relatrice, dimostrata l'immensa efficacia che può avere l'esempio e la parola della donna per condurre la famiglia, e per mezzo della famiglia la società, alla SS. Eucaristia, si ferma in modo particolare allo zelo che deve e può spiegare, sempre con sicuro successo, nella educazione eucaristica dei bambini e propone il seguente

VOTO. — Le donne cattoliche d'Italia facciano grande propaganda presso le madri di famiglia affinchè i fanciulli, dopo la Prima S. Comunione si ascrivano alla Pia Unione dei Paggetti del SS. Sacramento e dei piccoli adoratori, radunandoli tutti una volta al mese per un'ora di pubblica adorazione e facendoli avvicendare a gruppi per un quarto d'ora avanti l'Ostia santa.

La pia opera dei Santi Tabernacoli in favore delle Chiese povere

DALLA REL. PROF. LUIGINA CUCCHIETTI

di Livorno.

Signore ho amato il decoro della tua casa, ed il luogo dove abita la tua gloria!
Domine, dilexi decorem domus tuæ, et locum habitationis gloriæ tuæ!
(*Ps.* xxv, 8.)

EMINENZE,
ECCELLENZE,
REVERENDI,
SIGNORE E SIGNORI,

Questo versetto sublime, che il Reale Salmista cantò in un'estasi di gloria e di amore, modulando la fatidica voce all'eolico suono dell'arpa, ripeteva non men dolce e solenne il X Pio, allorchè nella augusta Sala del Concistoro riceveva il 9 aprile 1910 i membri del Consiglio e le Zelatrici dell'Opera dei Santi Tabernacoli o delle

Chiese povere, e lo applicava loro : « Signore, ho amato il decoro della tua casa, ed il luogo dove abita la tua gloria. »

È in esso la sintesi dell'azione che in due grandi rami : spirituale l'uno, e religioso sociale l'altro svolge l'Opera dei Santi Tabernacoli o delle chiese povere.

I. — Ramo o scopo essenziale.

Amare il luogo ove abita la gloria del Signore.

E poichè la gloria di Dio abita nelle anime pure : è scopo essenziale dell'Opera far vivere spiritualmente in noi il Signore, tenendo lontana la colpa anche lieve, fondando la nostra vita morale ed intellettuale nel timor santo di Dio : *Nel timore di Dio è il principio della sapienza.*

Initium sapientiae timor Domini (*Ps.* cx, 9) ; facendo vivere sacramentalmente in noi Gesù Cristo colla SS. Comunione frequente, e possibilmente quotidiana ; onorandolo con una vita di fede e di virtù cristiano-sociale, glorificandolo coll'assistere al S. Sacrificio della Messa, coll'adorazione privata e pubblica del SS. Sacramento : con culto interno ed esterno cioè, di adorazione, di amore, di propiziazione e di laude.

Laverò le mie mani..., e starò intorno al tuo altare, o Signore.

Lavabo... manus meas, et circumdabo altare tuum, Domine. (*Ps.* xxv, 6.)

Intravediamo qui la Maddalena del Vangelo che col dolore e coll'amore si lava appiè del Salvatore, e sta appresso di Lui fino a che il ferale supplizio del Golgota non glielo strappa inesorabile.

Ancora noi mondiano l'anima nostra nel sangue dell'Agnello, ed appiè dell'Altare prolungheremo la nostra preghiera.

Maria elesse la parte migliore, che non le sarà tolta giammai.

Maria optimam partem elegit, quæ non auferetur ab ea. (*Luc.* x, 42.)

Ecco il 1° scopo dell'Opera dei Tabernacoli : santificare i tabernacoli viventi : cioè i membri che ad essa si consacrano senza legami di voti se persone secolari ma uniti dai potenti vincoli della Fede e della Carità Cristiana.

Non mi posi a sedere nell'adunanza delle vanità, e non converserò con coloro che operano iniquamente. (*Ps.* xxv, 4.)

È proprio di chi attende alla perfezione il sorvolare la moltitudine dei pensieri vani, delle brame effimere, per assurgere a pensieri celesti, ad aspirazioni elevate, a propositi di solida virtù e di opere efficaci.

Di quanta salvezza e redenzione morale e sociale è sorgente questa larga e bene intesa missione, che eleva le anime a Dio, togliendole alla vanità e conversazioni del mondo, agli artigli di Satana per portarle in alto, al monte della perfezione! — « Siccome il mistero Eucaristico — diceva il grande Pio X nella sunnominata Adunanza dell'Opera dei Santi Tabernacoli — compendia le verità tutte di nostra Santa Religione, con adorare Gesù nel pegno più tenero del suo amore, voi compendiate in tale atto tutte le altre devozioni, venite, a far professione solenne di fede, non soltanto nella SS. Eucaristia, ma in tutti gli altri misteri della Religione, in cui avete la fortuna di essere nate e vissute ed in cui speriamo chiudere gli occhi alla vita. Le preghiere fatte da voi, aggiungeva l'Augusto Pontefice, chiameranno su di voi e su tutta la Chiesa le Benedizioni di Dio.

II. — Ramo o scopo speciale.

— *Signore, ho amato il decoro della tua casa!*

Domine dilexi decorem domus tuæ!... (*Ps.* XXV, 8.)

Il 2° grande ramo dell'Opera dei Santi Tabernacoli, o scopo speciale, è il lavoro religioso-sociale a vantaggio delle Chiese povere. Sorvola qui il nostro pensiero all'industriosa Marta, che apprestò la casa al Divino Ospite, e per Lui la mensa.

Marta... Lo ricevette nella propria casa.

Mulier quædam Martha nomine, excepit illum in domum suam. (*Luc.* X, 38.)

— « Voi che provvedete al decoro delle sacre funzioni della liturgia — diceva ancora il Santo Padre Pio X alle ascritte all'Opera delle Chiese povere — fate sì, che il culto che si appresta a Gesù in Sacramento abbia a far crescere in tutti la fede, e con essa la santità dei costumi; venite ad esercitare un vero apostolato, giacchè operate con me e coi Sacerdoti alla diffusione della Fede.

Pronunciate queste sublimi parole l'Augusto Pontefice, al suono de' sacri bronzi della Basilica Vaticana annunzianti il mezzodì, recitò

ad alta e chiara voce il « Regina Cœli ! » Soavissima connessione di fatti! Abbiamo sempre la SS. Eucaristia e l'Opera dei Tabernacoli che s'intrecciano al culto di Maria SS. tabernacolo vivente di Gesù Cristo.

Regina Coeli laetare. Alleluja !

Ma perchè così d'un tratto mi avanzo nell'argomento affidatomi ?

Forse mi tarda di compiere il mandato — che umile — chiude la serie di splendide sublimi trattazioni ?

L'apostolato cattolico che la Donna fu chiamata a compiere attraverso gli svariati gradi sociali riguardo la Persona di Nostro Signor Gesù Cristo, trova la sua genesi in quella del cristianesimo, per l'opera perfetta di Maria SS.

La gran Madre di Dio, che non aveva le ansietà di Marta perchè preservata dalla colpa di origine, nè i pentimenti di Maddalena, perchè l'anima sua non conosceva alcun neo di colpa attuale, ebbe per Gesù Bambino, per Gesù Adolescente cure tenerissime, attenzioni sante, quali labbro umano non potrà mai descrivere !

Si dovrebbe comprendere l'amore di Lei verso l'Augusta Persona del Verbo, si dovrebbero comprendere i disegni della Divina Sapienza nel farle altreversare l'intero periodo della vita di Gesù Cristo, nel lasciarla più anni ancora ad ammaestrare la Chiesa nascente, specialmente riguardo il culto Eucaristico.

La Vergine Madre di Dio, sapientissima nella contemplazione, ardentissima nell'amore, fedelissima nell'operare, oh ! Ella sì, è la fondatrice, protettrice e guida di questa opera grande e santa, che offre tanta gloria a Gesù Cristo e tanto ajuto alla Sua Chiesa.

III. — L'Opera nei secoli.

Dal principio del Cristianesimo a noi nella Chiesa di Gesù Cristo è una fioritura di anime grandi, che sacrarono l'opera del loro cuore e delle loro mani al decoro della casa del Signore.

Gli annali cattolici, quelli degli Ordini e degl'Istituti religiosi, l'agiografia e la cronaca hanno pagine gloriose che, quali tavolozze classiche, ritraggono l'azione ed il lavoro della nobile matrona, della vergine cristiana e dell'artista credente, per il decoro della casa di Dio : sia cattedrale o santuario, chiesuola di campagna cappella di cima nevosa o di landa deserta.

Ove abita Gesù Sacramentato, ove palpita una fiammella Eucaristica là è il bisogno di un cuore di sacrarsi al decoro della casa del Signore.

Ogni terra ha le sue eroine, ogni generazione le sue schiere di lavoratrici, cui palpita nell'animo un desio forte dell'arte per trasfonderla nei tessuti, negli arazzi, sulle tele quali omaggio al Grande Re dell'Universo.

E mentre gli artisti lanciano nell'azzurro le ardite cupole quali tabernacoli del Dio di amore, mentre il Ministro dell'Altare ed il Missionario Cattolico spiegano il loro zelo e la loro carità nell'amministrare i SS. Sacramenti, nel compiere i grandi atti del culto, la donna cattolica appresta la mano gentile per preparare i lini su cui poserà Gesù Eucaristico.

In altri congressi, quale quello di Montréal — 1910, — è stata riportata la gloriosa pagina storica riguardante l'Opera dei Santi Tabernacoli ; fondata dalla pia quanto generosa Mademoiselle Anne di Meeûs, che seguendo l'impulso della grazia e della carità istituiva nel cattolico Belgio l'anno 1843, l'Opera dei Santi Tabernacoli a vantaggio delle chiese povere, aggregando pie compagne che formarono il primo nucleo delle lavoratrici, tra cui sorsero poi con Lei le prime Dame Adoratrici perpetue.

Fu detto come a questa Fondazione eucaristica abbia avuto appoggio l'Opera di pie secolari, che in sezioni svariate, con a centro Roma, lavorano al perfezionamento proprio ed al culto del SS. Sacramento. Che per approvazione della Santa Sede il centro di Roma è eretto in Arciassociazione, ed in Associazioni i Comitati dipendenti.

Fu detto della sua diffusione nell'Antico e nel Nuovo Continente per mezzo di Comitati ed Associazioni sparse in bel numero, con immenso merito di organizzazione.

Le Associazioni che sono oggidì oltre 400 — hanno il prezioso appoggio del Vicario di Gesù Cristo, che le incoraggia fra le lotte per la diffusione del culto eucaristico.

Molti Vescovi hanno preso interessamento per costituirla nelle proprie diocesi, e ben lo merita ; nè dobbiamo credere che questo avanzamento, al certo grande dell'Opera dei Santi Tabernacoli a vantaggio delle Chiese povere, abbia toccato il culmine nell'ascensione sua.

IV. — L'ora presente.

Mentre pochi anni fa esistevano presso molte chiese cospicui fondi di lasciti e di elargizioni per l'acquisto e le riparazioni degli arredi sacri e degli oggetti di culto, oggidì per la violazione dei dirriti della Chiesa di Gesù Cristo e dei legati costituiti in favore di Lei non è più soltanto la chiesa di campagna o quella di missione che abbisogna dell'Opera dei Santi Tabernacoli in favore delle Chiese povere, ma sono altresì numerose chiese parrocchiali.

Gli arredi inventariati sono passati coi fondi esistenti in potere altrui, mentre resta alle chiese il solo uso degli arredi, talora logori o quasi distrutti. Che se quello che era segnato nell'inventario cessa di esistere, entra l'obbligo della sostituzione e la proprietà del nuovo acquisto passa in altrui potere.

Gli armadi di molte sacrestie sono ingombri ormai d'involti di pianete e di paramentali in disuso, e poco mancherà — se perdura un tale stato di cose senza qualche pio provvedimento — che in più di una chiesa una sola pianeta di un colore arieggiante all'oro, abbia a servire per i vari colori di rito e che i paramentali pressochè comuni debbano usarsi per le grandi solennità come per le secondarie. « La povertà delle chiese parrocchiali » ecco un tema che si impone agli zelatori del culto eucaristico.

Mi arresto.

Noi rappresentanti l'Unione fra le Donne Cattoliche d'Italia, con a capo l'Augusto Pontifice dell'Eucaristia, chiamate dalla nostra Illustre Presidente Generale Principessa Cristina Giustiniani Bandini, ad illustrare, nel gentile idioma di Dante, la grandiosa opera delle Chiese povere destinata a diffondersi ovunque è un altare, un Sacerdote Cattolico, un'Ostia consacrata, salutiano con venerazione questo lembo di cielo irradiato dai fulgori della Vergine Immacolata, queste grandiose spianate sacre ai trionfi perenni del Divinissimo Sacramento, *le Bureau des Constatations*, ove giornalmente la scienza s'inchina al sovrannaturale, quell'ininterrotto succedersi di ammulati d'ogni specie, portati o venuti a ricevere la guarigione del corpo o quella dell'anima.

Salve ! Ostia viva di Pace e di salute ! Salve, o Augusta Regina dei Pirinei ! o schiera di oratori e di santi, venuti a svelare i segreti di Dio, gli alti tesori della fede !

Salve o augusto Principe di Santa Chiesa, che fai vivere fra noi il dolce Vicario di Gesù Cristo in terra !

Salve a Te, Augusto Capo della Chiesa Cattolica, che santamente aneli all'instaurazione di ogni cosa in Gesù Cristo !

Giunga a Dio il voto che per Te formiamo su questa terra dei miracoli !

Brilli la fede di Gesù Cristo in ogni plaga, l'onda di grazia vivifichi le anime sepolte nell'errore di morte, la misericordia ed il perdono scendano su gl'infelici peccatori, venga a Dio la società ; a Lui diano omaggio e all'Augustissimo Sacramento dell'Altare le lettere, le scienze e le arti ; ed alla Regina dell'Universo sia amore, devozione, lode perenne !

Viva Pio X ! Viva il SS. Sacramento ! Viva la Vergine di Lourdes !

VOTO. — Poichè l'*Opera dei Tabernacoli* ha già fatto tanto bene ove è istituita, si fa voto che si estenda sempre più in Italia ed abbia una filiale in ogni Diocesi.

V — SECTION PORTUGAISE

(*Chapelle de l'Hôpital des Sept-Douleurs.*)

Bureau.

Présidents d'honneur : S. Em. le cardinal Netto et NN. SS. les archevêques et évêques portugais et brésiliens.

Président : S. G. Mgr Leite de Vasconcellos, évêque de Béjà.

Vice-président : Abbé J. Leite de Faria.

Secrétaires : Chan. A.-J. Moita ; abbé E. Coelho Ferreira.

Programme.

S. G. Mgr de Vasconcellos. — *La Royauté sociale de Jésus-Christ et la consécration de l'univers et du Portugal au Sacré Cœur.*

Dr Luiz d'Azevedo. — *L'application du Décret* Sacra Tridentina Synodus.

R. P. François de la Conception Pereira Cabral. — *Explication du Décret* Quam Singulari.

R. P. Jean-Chrysostome de Freitas Ribeiro. — *Réparation des sacrilèges et des profanations récemment commis en Portugal.*

Dr Luiz d'Azevedo. — *La Communion des malades.*

M. Joseph-Fernand de Souza (« Nemo »). — *La fête nationale du Sacré-Cœur dans la basilique de l'* « *Estrella* ».

Abbé J. Leite de Faria. — *Instruction religieuse.*

Da Marie de Azevedo Teixeira de Aquilar. — *Note sur l'Adoration perpétuelle en Portugal et sur la Confrérie des Esclaves du Très-Saint-Sacrement d'Avis.*

Chanoine de Sa Pereira. — *Hommages rendus à Jésus-Christ au Très Saint Sacrement dans le diocèse de Lisbonne.*

Dr Joaquim dos Santos Abranchès. — *Les Congrès eucharistiques en Portugal.*

A Realeza social de Jesus Christo e a consagração do universo e de Portugal ao Sagrado Coração

DISCURSO DE ABERTURA

Pelo Exmo. e Rev. Snr D. Leite de Vasconcellos

bispo de Beja, presidente.

Louvado seja nosso Senhor Jesus Christo.

Com esta saudação eminentemente christã e portuguesa dou as boas vindas a todos os que fallando a lingua de Camões e Vieira, se congregaram para constituirem uma luzida *Secção Portuguesa* neste Congresso Eucharistico internacional ! E, porque é a divina Eucharistia, que hoje aqui nos reune nos laços da mesma fé e do mesmo amor, áquella saudação portuguesa e christã junto outra naõ menos christã e portuguesa *Bemdito e louvado seja o Santissimo Sacramento da Eucharistia.* E, porque estamos reunidos nestes abençoados dominios de Lourdes, onde se tem manifestado as glorias de *Maria Immaculada*, ao nosso « Bemdito e louvado seja o Santissimo Sacramento da Eucharistia », accrescentaes vós, e accrescento eu *Fructo do Ventre Sagrado da Virgem Purissima Santa Maria.*

É assim, em nome da divina Eucharistia, e da Immaculada Conceição, Augusta Padroeira da Nação Portuguesa, que eu vos saudo com o mais vivo enthusiasmo.

Cabe-me esta honrosa missão, porque, apesar de minha insufficiencia, fui encarregado de organisar e dirigir a Secção portuguesa n'este imponentissimo Congresso.

Devendo agradecer a todos a sua amavel comparencia, as minhas mais affectuosas saudações e os meus profundos agradecimentos pertencem ao Emo. Senhor Cardeal Netto, o homem de Deus, que nesta secção, como em todos os actos do Congresso tem o logar d'honra depois do Emo. Legado Apostolico. Receba-as pois V. Eminencia como tributo da minha admiração pelas suas virtudes e acrisolado amor á Santa Egreja, e pela completa isenção de respeitos humanos em todos os actos da sua longa vida, cheia de benemerencias para com a Egreja e a Patria.

E agora permittam-me os meus queridos Collegas de Portugal que,

antes de os saudar com todo o affecto da minha alma, primeiro me dirija aos venerandos Prelados do Brazil, aqui presentes. Merecem-nos essa deferencia, não só por serem nossos hospedes, como tamben por virem de tão longe e duma nação, para nós mais que irmã. Ao Brazil prendem-nos não só os laços estreitissimos da mesma lingua, da mesma historia, dos mesmos costumes, mas tambem os beneficios, que nos presta, os exemplos que nos dá, e o recurso sempre aberto que nos offecere em tempo de perseguição ou desdita nacional. A Vossas Excellencias Reverendissimas, pois, a homenagem rendida dos nossos louvores, da nossa gratidão e da nossa profunda estima.

Aos meus respeitabilissimos collegas de Portugal não sei como saudal-os. Dignem-se Vossas Excellencias acceitar os desabafos dum coração de irmão, que soffre tanto ou mais como vós soffreis, e soffre tambem por não poder soffrer juncto de vós na nossa Patria.

Oh ! ainda bem que viestes a esta terra abençoada para vos podermos saudar e agradecer não só a vossa presença aqui, mas o exemplo que nos tendes dado, pelo muito que tendes soffrido em prol da fé e em defesa dos direitos sacratissimos da Egreja, que são os de Deus. E, nestas saudações, nestes agradecimentos e affectos envolvo certamente o vosso clero fiel e dedicado, e principalmente o que atravez de mil difficuldades, incommodos e sacrificios veiu perlustrar a Secção portuguesa.

Faltaria sem duvida a um dever de justiça e a uma exigencia do meu coração se não tivesse neste momento uma palavra de reconhecimento de louvor e admiração para com as Senhoras e Cavalheiros, que se dignaram tomar parte em nossos trabalhos. No momento actual o apostolado dos simples fieis é uma necessidade dos nossos tempos, e uma imperiosa reclamação dos altos e sagrados interesses da Egreja para defesa da fé, e triumpho da causa de Deus.

Estamos aqui todos reunidos no mesmo ardor de crença, no mesmo amor ao Santissimo Sacramento. E hoje, em certo modo, mais podem os leigos na defesa dos altissimos interesses da religião do que os proprios ecclesiasticos, perseguidos, mettidos em prisões, vilipendiados, ultrajados e redusidos a somenos condicções materiaes, e em parte tãobem moraes. Muito é pois, para agradecer o vosso valioso concurso. Que admiraveis exemplos de dedicação, de fé, de

heroismo não tem dado em Portugal tão numerosas Senhoras e illustrados Cavalheiros ? Bem vindos sejaes, pois, honra e gloria do vosso inquebrantavel zelo.

Mas ainda não estão terminados os cumprimentos que por dever do cargo tenho de fazer ao inaugurar a nossa secção. Deixei propositadamente para o fim, que por certo mais agradecimentos merece, por mais ter trabalhado para o bom exito dos nossos esforços : refiro-me á Commissão, por mim organisada, infelizmente já muito tarde. A competencia porem dos sacerdotes e leigos que a compoem, a sua decidida vontade e trabalho suppriram o que a estreitesa do tempo não podia conseguir. A recompensa das vossas obras haveis de tel-a não só de Deus e da Santissima Virgem, mas tãobem da vossa consciencia quando sentirdes a enorme consolação, que vos ha de trazer o brilho e os fructos desta secção. E agora só nos resta por mãos á obra e entrar com decedida confiança nos nossos trabalhos.

Invoquemos para issos o auxilio de Deus rezando todos de joelhos : *Veni, Creator Spiritus...*

Nossa Senhora de Lourdes, rogae por nós.

S. Paschoal Baylon, Protector dos Congressos eucharisticos, rogae por nós.

EMINENCIA, EXCELLENCIAS REVERENDISSIMAS, MEUS SENHORES,

Torna-se desnecessario lembrar que estas sessões sendo, como são essencialmente practicas e de estudo, não comportam discursos pomposos nem nesmo largas disertações. O nosso fim é tomar resoluções practicas, salutares, exequiveis, que vão produzir em Portugal um augmento de fé e de amor de Deus, que levantem as ruinas lá amontoadas, salvem e engrandeçam a nossa Patria. Tem por isso o nosso programma duas ordens de assumptos ou materias : umas eruditas, doutas, apologeticas, outras urgentes, necessarias. As primeiras não as discutimos aqui. Registramos, agradecemos e publicaremos as dissertações e memorias, que neste sentido nos fôrem offerecidas. E ainda que nesta parte pouco tenhamos que publicar, alguma coisa fica, porque o nosso programma é um esforço de boa vontade, que d'ante mão nos aponta assumptos e questões, que em futuros Congressos se poderão versar. Todo o nosso trabalho e attenção tem de convergir para as questões practicas, tractadas em

familia com toda a singelesa e com a brevidade possivel. Por isso é que, a cada Relator de theses não se concedem mais do que dez a doze minutos. O resto é para as discutir, para propôr e ouvir alvitres, sommar a experiencia e os avisos de todos, para que de facto sáia do nosso trabalho algum fructo para gloria de Deus e sanctificação das almas.

Obedecendo a esta brevidade, que se nos impoem, e ao caracter practico e familiar desta secção, começo eu por dar o exemplo, reservando-me, se o tempo o permittir, fallar sobre os effeitos da sagrada communhão, como fundamento espiritual e sobrenatural de todas as obras catholicas.

Terminados os cumprimentos, cumpre-me a distinctissima honra de abrir os trabalhos d'esta secção do Congresso Eucharistico de Lourdes. E agora em duas palavras vou expôr um pensamento tão nobre e elevado, que encerra o pensamento fundamental d'este e de todos os congressos : e de tão vasto alcance elle é, que sahindo para fóra da esphera d'uma secção particular, constitue quiçá a homenagem mais grandiosa e authentica, que todo o congresso e toda a Egreja póde advogar em prol da realesa social de Nosso Senhor Jesus Christo. E não obstante ser um assumpto de interesse geral para todo o Congresso e para a mesma Egreja universal, tem comtudo relações particulares com a nossa Secção.

Antes porém de expòr a conclusão, que vou submetter ao vosso exame e discussão, para que esta Secção a exponha a todo o Congresso, desejo recordar os principios que a justificam.

Um dos mais grandiosos acontecimentos de nossos dias foi sem duvida a Consagração de todo o genero humano ao Divino Coração de Jesus ordenada por Leão XIII, levada a effeito no sempre memoravel dia 11 de junho de 1899.

A Encyclica *Annum Sacrum* do mesmo Soberano Pontifice de 25 de maio de 1899 é um dos mais bellos monumentos attestando a realesa de Nosso Senhor Jesus Christo. Os titulos e fundamentos d'esta divina realesa são ahi expostos com admiravel lucidez. « Jesus Christo é Rei e Senhor dos homens e das Nações por direito de natureza, por direito de herança, por direito de conquista e resgate ».

Para nós os Catholicos, filhos submissos da santa Egreja, é tão evidente esta verdade como a luz de sol que nos allumia, como a divindade de missão do nosso divino Redemptor. « O seu imperio,

é Leão XIII que falla, não se estende somente ás nações catholicas e ás almas que foram purificadas pelo baptismo e de direito pertencem á Egreja, posto que o erro as affaste, ou a discordia as separe do seu amor : o seu poder abrange tãobem todos os que vivem fóra da fé christã ; de maneira que, todo o genero humano está sujeito ao poder de Jesus Christo. »

E brilhantemente explica Leão XIII, com a doutrina de S. Thomaz, como é que os infieis e não baptisados estão sugeitos ao poder de Jesus Christo, que se exerce pela verdade, pela justiça e sobretudo pelo amor.

Aos titulos e fundamentos da realesa e poder, que Jesus Christo tem por direito proprio, nativo e de acquisição podemos nós accrescentar outro de muita gloria para Elle, e ainda de maior proveito para nós *a nossa eleição ou consagração voluntaria.*

Nós somos de Jesus Christo : pertencemos-Lhe porque é nosso Creador e nosso Redemptor, porque nos deu o ser e a vida que temos, e nol-a conserva : e porque deu tãobem a sua propria vida e o seu Sangue preciosissimo. Todavia nós podemos offerecer-Lhe aquillo que já Lhe pertence, como se fôra nosso. Com esta consagração bem claramente significamos que tudo quanto Lhe pertence Lhe offerecemos, se fosse inteiramente nosso, com todo o coração e alegria Lhe dariamos. D'este modo não só acceitamos e reconhecemos o suavissimo imperio de Jesus sobre nós com todos os direitos que Lhe pertencem, mas com a nossa voluntaria eleição e a nossa plena consagração Lhe damos um novo titulo a *reinar sobre nós e sobre tudo o que nos pertence.*

Foi esta a significação da consagração do genero humano ao Sagrado Coração de Jesus, preceituada por Leão XIII « accrescentar um novo titulo á sua realeza e reconhecer os que já tinha sobre nós ». Ora este facto é tão grandioso e de tão vasto alcance social que, de sua naturesa se destina a salvar o mundo, chama constantemente as misericordias do Senhor sobre todos os homens, e tanto mais quanto geralmente se repetir aquella consagração. Por isso a Instituição da festa da realesa social de Nosso Senhor Jesus Christo, destinada a perpetuar a memoria d'aquella consagração, a lembral-a constantemente ás almas, e a repetil-a todos os annos, será uma das mais grandiosas homenagens prestadas ao Salvador de mundo, um dos remedios mais adequados ás necessidades dos tempos.

O grande mal de que enferma a sociedade nos tempos presentes é a apostasia da maior parte das nações, e o atheismo social.

O programma geral dos estudos d'este Congresso propoem ao zelo de todos o investigar *homenagens de reparação em face d'este atheismo social, e apostasia dos povos.* Pois uma das melhores homenagens de reparação será a *Instituição da festa da realesa social de Nosso Senhor Jesus Christo*, que bem poderá celebrar-se dentro da Oitava da festa do Coração de Jesus, que em Portugal, por concessão pontificia, alem de ser dia santo, tem o rito duples de primeira classe com oitava.

Certa e indubitavel é a gloria que por meio desta festa a Egreja dará a Deus, nosso creador e redemptor, com a celebração de tantos milhares de missas implorando as misericordias do Senhor sobre todo o genero humano e a recitação do Officio divino, que proclamará os direitos de Jesus Christo sobre a sociedade. E depois, quando os parochos e sacerdotes explicarem á missa o sentido da mesma festa, e as intenções da Egreja, os fieis não deixarão de mais e mais acatar e reconhecer os direitos de Jesus Christo sobre a sociedade, e sentiremse impellidos a dar ao amoravel Salvador as reparações, que Lhe devemos por tantos crimes, que se commettem.

Passado pouco mais de um mes depois da consagração do genero humano ao sacratissimo Coração de Jesus, mandava Sua Santidade o Papa Leão XIII, por meio da Sagrada Congregação dos Ritos em data de 21 de julho de 1899, annunciar aos Bispos do orbe catholico a suavissima consolação que experimentou com aquelle acto, a forma como Elle proprio a realisou e as esperanças que nutria de fructos abundantes para a Egreja e para todo o genero humano, e para mais e mais alentar essas esperanças e alcançarem aquelles abundantissimos fructos mandava Sua Santidade que os Ordinarios de todo o mundo estudassem o meio de mais se propagar e desenvolver a devoção ao Coração de Jesus.

São d'esta Carta-circular estas palavras : « Todos devem desejar anciosamente que a sociedade humana se submetta ao maviosissimo imperio de Christo, e os poderes civis tambem reconheçam e acatem o direito divino, que Elle tem de reinar sobre todas as nações, para que então a Egreja, que é o reino de Christo, mais e mais se dilate e gose *aquella independencia* e paz tão necessaria para ir sempre alcançando novos triumphos. Todos enfim devemos applicar-nos com

o maior empenho a confessar e reparar com obras de piedade tantas e tão graves injurias, que no mundo todo, e todos os dias a Divina Majestade está recebendo dos homens. » Ora por meio da festa que vimos advogando se augmentará certamente a devoção ao Sagrado Coração de Jesus, se alentarão em todos as esperanças que Leão XIII concebêra, se alcançarão grandes fructos e misericordias do Senhor e cumprir-se-hão os dois fins principaes dos Congressos Eucharisticos expressos nas palavras já citadas, isto é o reconhecimento do reinado social de Jesus Christo, e um acto de reparação universal pela apostasia e crimes dos nossos tempos.

Por isso, e porque Portugal no tempo da Rainha D. Maria I., foi *a primeira nação do mundo* que erigiu um templo ao Sagrado Coração de Jesus — *a Basilica da Estrella em Lisboa*, — e ainda porque da minha querida cidade do Porto em Portugal, foi a Irmã Maria do Divino Coração, Religiosa do Bom Pastor que pediu ao Santo Padre Leão XIII a consagração do mundo inteiro ao Sagrado Coração de Jesus,

Voto. — Proponho que se dirija ao Santo Padre uma supplica em nome d'este Congresso e que se fôr approvada podia ser a seguinte :

Beatissimo Padre,

Com elevado pensamento o glorioso Predecessor de Vossa Santidade, o Summo Pontifice Leão XIII, pela memoravel Encyclica *Annum Sacrum*, de 25 de maio de 1897, mandou consagrar o genero humano ao Sagrado Coração de Jesus.

Este facto, que o mesmo Soberano Pontifice chamou o mais grandioso do seu longo pontificado, constitue tambem a homenagem mais grandiosa e universal prestada a Jesus Christo, Nosso dulcissimo Redemptor, e o triumpho mais sublime da sua divina Realeza ; não só porque a Encyclica *Annum Sacrum* com admiravel lucidez põe em relevo os direitos d'essa realeza sobre todos os homens, ainda sobre os mesmos herejes e pagãos, mas tambem porque, de facto, todo o genero humano ficou consagrado ao adoravel Coração de Jesus.

Os fructos d'esta universal consagração annunciava-os em parte a Carta que em nome de Sua Santidade a Sagrada Congregação dos Ritos dirigiu a todo o Episcopado, a 21 de Julho de 1899 ; — fructos de benção para todos os fieis, fructos de conversão para os filhos prodigos voltarem á casa paterna, isto é, á verdadeira Egreja, e fructos de immensa misericordia para apressar aos pagãos e idolatras a graça inapreciavel do baptismo.

Para perpetuar d'um modo indelevel a memoria d'aquella consagração, para mais e mais a renovar e alcançar por isso da summa bondade de Nosso Senhor e Creador os fructos e misericordia que d'ella devemos e podemos esperar, os Cardeaes, Arcebispos e Bispos da Santa Egreja Romana, reunidos no Congresso internacional eucharistico de Lourdes, em seu nome, em nome dos sacerdotes e fieis reunidos no mesmo Congresso, e em nome dos fieis das suas dioceses, pedem humildemente a Vossa Santidade se digne approvar e conceder a instituição da festa, com o respectivo officio e missa, da *Realeza social del Nosso Senhor Jesus Christo.*

A Santa Egreja, que já celebra os principaes mysterios e titulos de nosso Senhor Jesus Christo, costuma sempre accudir com o necessario e apropriado remedio ás necessidades dos tempos que vão correndo. Ora presentemente, o maior mal de que enfermam os povos é a apostasia official dos Estados. Jesus Christo tem sido banido das leis, dos costumes e da consciencia dos homens.

Se o livre pensamento e os sectarios de todo o mundo empregam os maiores esforços para subtrahir os homens ao doce imperio do nosso amabilissimo Salvador, para assim deschristianisarem a sociedade, os maiores cuidados, pelo contrario, no nosso zelo devem convergir em defender os sacratissimos direitos do Nosso Senhor Jesus Christo e da sua Egreja, que é o seu reino social.

Se os homens com tanta ingratidão offendem a Nosso Senhor Jesus Christo, todo o nosso empenho deve convergir em reparar essas offensas.

N'estes dois pontos fazer reconhecer em todo o mundo a realeza social de Nosso Senhor Jesus Christo e offerecer-Lhe uma reparação universal pelos crimes publicos das nações e dos povos, está toda a razão de ser dos Congressos Eucharisticos, a ideia fundamental que os inspirou e preside a todos os seus trabalhos.

O pedido, portanto, que fazemos da festa da Realeza de Nosso Senhor Jesus Christo para perpetuar a memoria da consagração do genero humano ao sacratissimo Coração de Jesus e renova-la todos os annos, é um corollario necessario da celebração do Congresso Internacional de Lourdes, está d'harmonia com as necessidades dos tempos e destina-se a apressar a conversão de todo o genero humano.

Se da referida consagração Leão XIII affirmou que era ella a plenitude e a corôa de todas as homenagens até agora offerecidas ao Sagrado Coração, e por isso muito esperava que fosse do agrado de Jesus Christo Redemptor, tambem nós com egual razão podemos esperar que a festa e o officio que pedimos a Vossa Santidade sejam egualmente do agrado de Deus e redundem inteiramente em sua gloria e bem de todo o genero humano.

Et Deus...

Explanação de decreto de Pio X
« Quam singulari Christus amore » de 8 d'agosto de 1910

Pelo Revmo. P. Francisco da Conceição Pereira Cabral

Congratulo-me com os illustres congressistas presentes por nos encontrarmos em terra extranha afim de nos associarmos á grandiosa manifestação de fé e amor neste momento tributada a Jesus Sacramentado.

Em terra extranha, disse eu menos reflectidamente, porque Lourdes é um local privilegiado consagrado a Maria, e nós todos, amados patricios, somos oriundos das terras de Sta. Maria. Estamos, pois, aqui, como se estivessemos na patria amada.

Convidado, meus Senhores, para discorrer sobre algum dos pontos do programma d'estudos da secção portuguesa do presente Congresso eucharistico internacional, para logo se fixaram meus olhos sobre o numero 15, que tem por objecto o decreto pontificio *Quam singulari Christus amore*, relativo á communhão das creanças.

Esta preferencia explica-se por ter decorrido a maior parte da minha vida em collegios e seminarios, entregue á missão grata, embora ardua, da formação da juventude.

A educação da mocidade eis um problema assás complexo e sempre palpitante de actualidade. E, antes de proseguir, importa accentuar mais uma vez o lamentavel equivoco em que tantos laboram, confundindo educação com instrucção, sendo aliás intuitivo que o joven pode ter adquirido variados conhecimentos de sciencias profanas e ignorar as mais elementares verdades da fé, bem como as regras mais indispensaveis da moral christã, o que equivale a não ter um freio que lhe modere o ardor das paixões, e contrarie a sua ingenita propensão para o mal.

Citarei, em abono deste asserto as palavras do insuspeito philosopho Fouillée : « Por mais que a creança apprenda as regras de tres, os cabos da Hollanda, ou os lagos da America, etc., estes conhecimentos em nada modificam as suas inclinações. Nem a grammatica, nem a historia, nem a geographia, prosegue o illustre pensador, a impedirão de praticar o mal. »

Ora, illustres congressistas e respeitaveis patricios, obstar á perversão da creança, perversão tão precoce, infelizmente, no momento

actual, eis o objectivo a que, devem tender os esforços de todos nós, sobretudo os membros da classe sacerdotal, que a Egreja pela voz auctorisada do seu ja agora immortal Chefe Pio X, incita a votar-se d'alma, vida e coração á formação christã da infancia, vasando-a nos moldes da moral mais pura e inoculando-lhe na alma os germens de todas as virtudes que hão-de, lá para deante, desentranhar-se em fructos opimos e realisar a sua felicidade e concomitantemente a de suas familias e da sociedade.

A sociedade tem tudo a perder sem a educação moral da juventude, a qual ha-de ser sempre o mais solido esteio da ordem e da disciplina. E não ha mais forte travão a oppôr á dissolução dos costumes do que frequencia dos sacramentos.

É o proprio philosopho Marmontel que o reconhece, quando affirma que a « confissão mensal é o meio mais efficaz de manter os jovens na pureza dos costumes e na observancia dos deveres. »

Não é pois, extranhavel que Pio X, o Papa da Eucharistia e dos meninos, envide todos os esforços para os preservar dos perigos que corre a sua angelica candura. E o meio mais pratico e efficaz é ministrar-lhes com frequencia o pão dos anjos ; é admitti-los o mais cêdo possivel á sagrada mesa.

I. *Razão de ser da promulgação do decreto.* — Farei primeiro uma succinta exposição das causas do decreto *Quam singulari* e das incontestaveis vantagens que delle dimanam.

1. O Santo Padre quiz evitar com este decreto que as creanças estivessem até aos 12 ou 14 annos entregues ao peccado, sob o poder do demonio, sem a graça da absolvição e sem o remedio soberano do pão divino.

Como tenho a honra e o prazer de falar a Portuguezes, direi com sentida magua que na nossa nação muitos e muitos paes levam a sua inercia a ponto de mandar sómente os filhos á comunhão pela Iª vez, quando elles se estão preparando para a solemnidade da Iª Communhão, não sendo raro confessarem-se pela Iª vez jovens de 15 e 16 annos, senão de mais edade ! É dolorosa esta confissão, mas é verdadeira !

2. Quantos maus habitos, continúa o decreto, contraidos em tenra edade e custosos de confessar na occasião da Iª Communhão, quando feita em edade adeantada !

3. Quantos meninos ficavam inhibidos de fazer a sua Iª Com-

munhão pelos empregarem aos 11 e 12 annos em trabalhos, que os impediam de receber qualquer instrucção !

4. Muitas creanças morriam antes da edade ordinariamente estabelecida nas freguezias para a solemnidade da Iª Communhao, ficando assim privadas, contra todo o direito, das copiosas graças déste sacramento, bem como da recepção da confirmação ou chrisma, e da extrema-uncção !

5. Muitas creanças ignoravam durante muito tempo tempo as principaes verdades da fé, por em muitas parochias se organisar a catechese pouco antes da Iª Communhão.

O Venerando Pontifice, que tão gloriosamente preside aos destinos da Egreja, e cuja preoccupação e constante anhelo são *restaurar tudo em Christo* e faze-lo reinar nas almas por meio da Eucharistia, pubblicando este notavel documento obviou a todos estes males e resolveu simultaneamente todas as difficuldades, que podessem surgir para a integral execução das suas sapientissimas determinações.

II. *Edade da Iª Comunhão privada.* — As creanças, commungarão a Iª vez logo em seguida á Iª confissão, isto é quanto tiverem a edade da discrição, ordinariamente aos 7 annos, pois o concilio de Latrão não estabelece differença alguma entre a edade necessaria para a Iª confissão e para a Iª comunhão. E, se a creança sabe aos 7 annos e, algumas vezes antes, discernir o bem do mal, porque não ha de comprehender que deve ser semelhante aos anjos para receber a Jesus Sacramentado, se os paes, se o seu parocho lhe gravarem na alma o santo temor de Deus, se lhe falarem das suas infinitas perfeições e do odio que Elle tem ao mal, ao peccado ! Mas ainda mesmo que a creança não forme uma idèa clara da grandeza do beneficio que vae receber e da immensa bondade de Jesus que lh'o dispensa, nem por isso pode contestar-se que ella experimente os seus salutares effeitos, logo que esteja em estado de graça. O Bom Jesus supprirá de certo com o seu amor a deficiencia de conhecimentos dos commungantes.

III. — *Condições para as creanças poderem commungar.* — Para as creanças poderem commungar, bastam o estado de graça e a rectidão d'intenção (assim como para qualquer pessoa adulta) e o conhecimento dos principaes artigos ou verdades da religião no que diz respeito ao sacramento que vão receber. É mister que saibam distin-

guir o pão commum do pão dos anjos e que desejem recebê-lo.

Não é preciso, portanto, diz o Cardeal Génnari, que as creanças, para haverem de commungar a 1ª vez saibam o Credo, o Padre-Nosso, os actos de fé, esperança, caridade, contricção, etc. Basta, segundo o Cardeal Génnari e outros, que a creança saiba e intenda, segundo a sua capacidade, o seguinte :

a) Que ha um Deus, o qual premeia os bons e castiga os maus.

b) Que ha tres pessoas distinctas Padre, Filho e Espirito Santo.

c) Que Jesus Christo é o Filho de Deus que se fez homem e morreu na cruz para nos salvar.

d) Que distingam o pão eucharistico do pão ordinario e corporal (1).

Ficam, porém, as familias obrigadas em consciencia a mandar seus filhos a catechese até á Iª Communhão solemne, cuja opportunidade compete aos parochos fixar.

Pio X com o decreto *Quam singulari* não introduziu doutrina nova ; limitou-se a restabelecer o antigo uso christão de admittir os meninos da mais tenra edade á sagrada mêsa da communhão, antiga pratica esta que o Concilio de Trento, embora ella caisse em desuso, não só nunca prohibiu, mas até se recusou formalmente a condemnar (2).

IV. *Falta de devoção.* — A difficuldade da falta de devoção resolve-a o decreto facilmente e de modo satisfactorio. A devoção das creanças, diz elle, será proporcional á sua edade. Nosso Senhor, pondéra o ardente apostolo da juventude Mons. de Ségur, não exige dellas mais do que ellas podem dar-Lhe, e Elle conhece melhor do que nós essa leviandade propria de meninos, que tanto nos assusta, mas sabe tambem e muito melhor do que nós que a innocencia é o mais precioso de todos os thesouros que o demonio quer arrebatar-lhos cêdo e que só a communhão pode defendêlos das ciladas do inimigo.

V. *Vantagens incontestaveis que o Santo Padre espera obter da applicação do decreto.* — 1. Proporcionar a Nosso Senhor Jesus Christo a dulcissima consolação de saborear as delicias de se hospedar

(1) *Revista Catechistica*, 1º anno, nn. 8-9.
(2) *La Communion fréquente*, p. 134.

nas almas innocentes e candidas destes meninos, que Lhe pertencem como seu Deus e Salvador que é, antes de estarem polluidas pelo peccado e de o demonio tomar posse dellas.

2. Não ficam as creanças privadas tanto tempo da vida sobrenatural, da vida da pureza e ao mesmo tempo dos meritos e graças inherentes ao sangue preciosissimo de Jesus Christo.

3. Copiosas benções chovem sobre a sociedade, devido ás communhões cada vez mais numerosas de creanças innocentes, que em certo modo consolarão o Coração de Jesus das ingratidões de innumeros christãos, que, só de longe em longe ou talvez nunca, se acerquem do banquete eucharistico.

VI. *I[a] Communhão solemne.* — O costume tradicional da I[a] Communhão solemne está fundamente arreigado no nosso povo, de modo que a sua suppressão não seria bem recebida pelos fieis, que concorrem sempre em numero avultado a esta tocante e sympathica solemnidade, tomando por ella o mais vivo interesse.

Verdade é que a exaggerada preoccupação do aceio dos commungantes prejudica um pouco o fructo, que se deseja obter deste acto tão importante da vida christã ; mas sabido é que os abusos não são argumento que se possa adduzir para a suppressão de qualquer instituição ou devoção. Se os parochos fizerem vêr aos paes das creanças a necessidade de estas se apresentarem com a maior singeleza e modestia, indicativa de recolhimento e devoção requeridos para a digna recepção de um Deus que é a mesma santidade, majestade e humildade, muito terão conseguido no sentido de imprimir a esta festividade un cunho de verdadeira piedade.

É incontestavel que a solemnidade da I[a] Comunhão é um dos actos do culto externo, que actuam mais salutarmente nos assistentes, que ouvem attentos quaesquer verdades mesmo amargas e convenientes admoestações.

Ha, porém, um meio efficacissimo de imprimir a esta solemnidade tão edificante o caracter profundamente christão, que ella deve revestir. Sãos os *Exercicios Espirituaes* ou *practicas preparatorias* para um acto tão importante e decisivo talvez da felicidade ou desdita dos neo-commungantes.

Se o sacerdote nessas instrucções, que nada tem de commum com os formularios da doutrina, se tornar accessivel á intelligencia do seu auditorio infantil, e amenisar a tal ou qual aridez das practicas dou-

trinaes com casos appropriados, pode estar certo, di-lo uma larga experiencia, de que será abundante o fructo espiritual do seu zelo, que Nosso Senhor Jesus Christo ha-de abençoar e fecundar. E os meninos, uma vez compenetrados do amor de predilecção, que Jesus lhes consagra, e obrigação de retribuirem amor com amor, hão-de suspirar pelo momento feliz em que tem de recebê-lo. Se lhes inspirarem um grande horror á confissão nulla e á communhão indigna, e ao mesmo tempo uma grande confiança na bondade de Jesus, as creanças irão animadas fazer uma confissão sincera dos seus peccados. Muito conviria que os Rev. Parochos se compenetrassem bem das grandes vantagens espirituaes de um retiro, pelo menos de tres dias, como preparação prévia para a Iª Communhão. Assim se pratica em varios paizes, a principiar por este onde nos encontramos, cujo clero é infatigavel em fazer compenetrar as creanças do alcance e importancia do acto que vão praticar, e do abundante proveito espiritual, que hão-de auferir se receberem a Jesus-Hostia com a maior piedade e fervor !

VII. *Communhão particular.* — Não sendo facil nem conveniente supprimir a Iª Communhão solemne, é indispensavel, pelas razões já adduzidas, a Iª Communhão privada, que sendo feita por mera devoção, mesmo no tempo da desobriga, póde ser administrada por qualquer sacerdote, competindo, todavia, ao parocho administrar a que for feita para cumprimento do preceito.

Segundo as prescripções do decreto *Quam singulari* a Iª Communhão particular não deve ser revestida de qualquer apparato ou solemnidade externa.

A creança, diz o decreto, deve ir só ou acompanhada de seus paes ou de quem os represente.

É este o sentir do Emo. Cardeal Vigario de Pio X, que acha muito conveniente que as creanças de 7 annos façam a sua Iª Communhão de um modo privado.

Os Rev. Parochos explicando aos fieis as determinações de Pio X, no tocante á Iª Communhão particular, e os graves motivos, que elle teve para exigir o seu integral cumprimento vencerão a possivel reluctancia dos paes em permittir que seus filhos façam a Iª Communhão particularmente antes da Iª Communhão solemne, sob o pretexto talvez da sua pouca edade e falta de comprehensão.

Aproveito este ensejo para declarar com visivel satisfação que tanto

na diocese do Porto, como n'outras ainda, os Senhores Bispos tem dado instrucções ao clero, no sentido da execução do decreto *Quam singulari*, instrucções coroadas do mais feliz exito !

VIII. *Communhões geraes das creanças.* — O clero zeloso, que as tem promovido, póde dar testimunho dos beneficos resultados colhidos pelos meninos, que assim vão tomando gosto ao manjar celestial, radicando-se mais e mais no seu affecto entranhado a Jesus Sacramentado, que ha de fecundar com os raios do seu amor os germens de virtudes, que em seus corações infantis tenham depositado o seu parocho, seus paes e seus educadores. Essas comunhões geraes, feitas mesmo em pequenos grupos, talvez por isso não menos proveitosas, podem realizar-se por occasião de qualquer festividade notavel, por exemplo, no dia de Natal, em honra do Deus-Menino, na I[a] sexta feira de cada mês, etc., como se está praticando com resultados consoladores n'algumas freguesias do bispado do Porto.

IX. *Communhões frequentes e quotidianas.* — O pensamento preminante do actual Pontifice é promover a communhão frequente e quotidiana, se possivel fosse, de todos os christãos tanto adultos como creanças.

Quer fazer regressar a sociedade aos tempos da primitiva Egreja, em que a communhão era a principio quotidiana, e mais tarde, feita aos domingos, dia em que os fieis cumpriam o preceito da audição da missa e se nutriam da carne do Cordeiro Immaculado. E assim se explica a intensidade da vida religiosa nessa epocha de assombrosa florescencia christã, da rapida propagação da fé e de ardente e mutua caridade dos christãos. Eram os mesmos pagãos que exclamavam : *véde como os christãos se amam uns aos outros !* Esta breve exclamação encerrava a mais eloquente apologia da nossa religião, a trasbordar de seiva divina promanada da Eucharistia, da communhão frequente.

Ora, se Pio X tem tanto a peito promover a communhão frequente nos adultos, para que nella vão haurir a vida da graça e buscar a força necessaria para calcar aos pés o respeito humano e se não envergonharem do nome de christãos, apresentando-se em toda a parte como taes, poderia acaso não querer que as creanças se alimentassem frequentemente do pão dos fortes ? Carecem muito delle, porque devido á sua ingenuidade e inexperiencia se acham expostas a muitos perigos de perder a candura e innocencia, não só fóra da familia, mas

até no proprio seio della, podendo talvez muitas exclamar como S. Cypriano : *Patres habemus infanticidas.*

Por isso, Sua Santidade se exprime assim no artigo 6. do seu memoravel decreto : « Aquelles que tem o encargo de velar pela educação dos meninos devem envidar todo o seu zelo para que elles vão muitas vezes á sagrada mésa depois da Iª Communhão, e até todos os dias se fosse possivel, conforme os desejos ardentes de Jesus Christo, da sua esposa a Sta. Egreja, e o façam com a devoção propria da sua edade ».

Infelizmente, devido a incuria dos paes e a outras causas, as creanças depois da Iª-Communhão não mais, se acercam do sagrado banquete, senão pela quaresma... Muito ha esperar do zelo dos Rev. Parochos quanto ao desapparecimento de tal costume, tão nocivo á vida espiritual dos meninos e ao seu adeantamento na virtude.

O meio mais efficaz de conseguir que as creanças não abandonem a catechese, é exhorta-las á communhão frequente, é conseguir se nutram a meude do pão dos anjos.

Ao terminar esta tão succinta e deficiente exposição do assumpto, que me propuz explanar perante os illustres congressistas presentes, tenho o maximo prazer em fazer minhas as sentidas phrases do distincto escriptor Bailly :

« Ah ! paes e sacerdotes, semeae, semeae particulas consagradas nas almas das creanças, serão vocações semeadas na primavera da vida, que mais tarde hão-de germinar e amadurecer ao sol duma adolescencia pura, preparando assim para o Senhor apostolos, que serão a honra de vossas familias, a salvação da vossa patria e a consolação da Egreja. »

Votos. — 1. Necessidade dos exercicios espirituaes ou retiro eucharistico para os meninos colherem o maior fructo possivel da sagrada communhão.

2. As familias christãs devem auxiliar o parocho na sua missão de preservar as creanças dos perigos que corre a sua innocencia nos theatros immoraes, nos cinemas e na leitura de jornaes avariados.

3. As familias christãs devem dar aos seus filhos o exemplo da frequencia dos Sacramentos e ter o cuidado de que ellas façam a sua primeira Communhão privada logo a seguir á sua primeira confissão.

4. Faz votos ardentes para que Jesus Christo reine nos meninos, por meio da Eucharistia, o mais cedo possivel.

Reparação dos sacrilegios e profanações ultimamente practicadas em Portugal

Pelo Revmo. Padre João-Chrysostomo de Freitas Ribeiro

representando a Liga de Acção Social Christã.

Não venho fallar em meu nome perante esta distincta assemblêa, que me faltam a competencia e auctoridade ; venho tão somente lêr um Relatorio sobre a these 22. do programma d'esta Secção, organisado pela Liga de Acção Social Christã, da qual sou immerecidamente Assistente Ecclesiastico.

Desejaria fazer a apresentação da Liga expondo largamente o seu programma, organisação e meios de acção, porém o tempo urge, e, supprindo com o conhecimento da respeitavel assemblea acerca da obra d'aquella Associação esta lacuna, só direi que a Liga da Acção Social Christã, de Lisboa, é o nucleo de mulheres Catholicas portuguezas dispostas quanto em si caiba para restabelecer em Portugal os direitos de Nosso Senhor Jesus Christo.

As mulheres da Liga querem formar un nucleo forte, generoso, disciplinado, heroico até ao sacrificio, e, sob as ordens da Egreja Catholica, trabalharem em favor de Nosso Senhor Jesus Christo em Portugal.

Sua Excia. o Sr. Bispo de Beja na bella e sentida palavra com que hontem saudou a Secção, encareceu a necessidade do Apostolado social dos fieis, como uma accentuada necessidade dos tempos actuaes. Muito bem.

A Liga nasceu da iniciativa intelligente d'um grande sabio, d'um grande santo e d'um grande sacerdote portuguez, o saudoso Padre Manuel Fernandes Sant'Anna, membro distinctissimo que foi d'essa illustre, e benemerita cohorte de levitas, que é a Companhia de Jesus, e á qual a Liga com reconhecimento presta a sua homenagem e sauda com respeito e admiração, tanto maior quanto contra ella a sanha dos adversarios da Egreja de Portugal, mais e mais se faz sentir.

A Liga depois d'apparecer ao mundo com signaes de vida foi, se assim me posso exprimir, baptisada solemnemente : lançou-lhe a agua lustral da sua Approvação Sua Ema. o Snr. Cardeal Netto,

então dignissimo Patriarcha de Lisboa. E mais tarde, quando a força dos seus actos a fez affirmar mais largamente, ella recebeu o oleo da Confirmação das mãos de Sua Emminencia o Senhor Cardeal Mendes Bello, actual dignissimo Patriarcha de Lisboa. Sua Santidade Leão XIII, e depois Sua Santidade Pio X, mandaram-lhe os beneficios das Suas Santas Benções e alguns dos nossos dignissimos Prelados a tem egualmente abençoado.

A Liga d'A. S. C. teve conhecimento pelo jornal « Liberdade », do programma que a Exma. Commissão executiva dos trabalhos preparatorios d'esta Secção organisára, e tambem do appelo dirigido aos portugueses para que todo o brilho fosse dado ás sessões.

D'este modo quiz associar-se, e embora com pouco tempo para preparação, organisou um Relatorio sobre um assumpto a que ja tem dedicado os seus esforços e que está incluido na these 22. da Programma.

Reparação dos sacrilegios e profanações ultimamente praticadas em Portugal : Este assumpto é bem proprio da Liga, pois ella é uma aggremiação feminina, sem ser *feminista*, e as mulheres, se teem o dever de trabalhar em defesa de Fé e da Patria, tambem é certo que por direito de herança receberam no Calvario a primasia d'offerecer a Nosso Senhor o seu amor para reparar as offensas que Lhe forem dirigidas.

A Liga deseja saudar com respeitosa submissão a auctoridade da Egreja Catholica aqui tão dignamente representada por Sua Ema. o Sr. Cardeal Netto... e por S. Ex. Rma. o Sr. Bispo de Beja... Arcebispo-Bispo da Guarda... Bispos de Porlalegre e de Lamego. E com licença da respeitavel assemblea passo a lêr o referido Relatorio.

DEUS É REI UNIVERSAL

Deus é Rei universal por sobre a humanidade, como por sobre a creação ascende o Seu throno, impondo homenagens d'adoração, amor e respeito.

Como Creador, Redemptor, e Conservador tem direito a receber de todos os povos tributos que proclamem e affirmem a sua soberania, *de todos os povos* — sem qualquer excepção — porque todos dimanam da unica e mesma essencia e receberam e usufruem graças e beneficios da mesma liberalidade.

Assim é que toda a organisação social, nos diversos aspectos de

que se revestir, ou nas differentes manifestações da vida, usos, costumes, leis etc., deve affirmar intemeratamente fidelidade a Deus.

Se nas suas convenções os povos e as raças se separam com a barreira das nacionalidades e criam para sua superintendencia thronos regios ou estrados presidenciaes ; se os homens, na livre escolha do seu direito, constituem familia ou querem permanecer na vida individual a suprema Magestade não perde a posse do seu direito. E as nações como os povos, a familia como as nações, o individuo como a familia, continuam sujeitos a este grande dever.

Onde houver signal de vida humana, collectiva ou individual, ahi soará a voz da obrigação de tributar un preito condigno en honra d'Aquelle que a produziu redimiu e conserva.

Taes homenagens devem ter um caracter correspondente á causa efficiente.

. . . .

A Eucharistia, que é o Christo, o filho de Deus-vivo, o proprio Deus, o rei immortal, é o centro d'estas demonstrações.

Deus, instituindo esta prodigiosa maravilha, exhibe-se verdadeiramente ao homem para que este possa medir e comprehender, e logo subjugar-se, toda a grandeza e profundidade divina.

Alli. na Eucharistia, Elle aguarda os beneficiados viventes humanos (que são os seus subditos) como no solio do poder humano o imperante recebe a vassalagem dos seus servos. Não haveria adoração que consolasse a alma sem a Eucharistia ; como não haveria Eucharistia sem a miseria do genero humano.

Em torno d'Ella, pois, é que os povos, nações, familias e individuos devem exprimir os sentimentos que a consciencia inspira, e a que está obrigada, e affirmar as acções pelas quaes a vontade é preciso se determine.

A Eucharistia !... Eis o signal para apreciar a vitalidade e consolidação da realesa social de Deus.

. . . .

Se observamos como a sociedade actual corresponde aos direitos divinos, facilmente concluimos que falham em grande parte as adorações. E em vez da acclamação quente e enthusiastica que devia irromper de todos os peitos humanos, eis que muitas das mesmas creaturas se revoltam contra a justiça e bondade de Deus, para com alvoroço conclamarem insultos, blasphemias e injurias. Ah ! o

mundo, hoje, como elle se levanta quasi em massa para ultrajar a Deus, a Jesus-Hostia !

. . . .

Embora não possamos de nenhum modo ser indifferentes á consideração do grau das manifestações, que os povos rendem a Christo, é certo que não poderemos aqui avalial-as detalhadamente. N'esta Secção portuguesa do XXV Congresso Internacional Eucharistico cumpre-nos simplesmente observar o facto com relação ao nosso paiz.

Tem Portugal rendido a Deus as homenagens de adoração, amor e respeito que Lhe deve ?

A these a que estou respondendo, nas laconicas palavras que a formulam, dá completamente resposta a esta justificada interrogação : *Reparação dos sacrilegios e profanações ultimamente practicadas em Portugal...*

Se é necessaria reparação, é porque tem havido offensas.

Sim ! em Portugal, houve, ha offensas atrozes contra Deus ! Portugal tem prevaricado ! Portugal tem commetido sacrilegios ! Portugal tem dirijido insultos a Deus !

Estes insultos, expressão com que se synthetisa uma hecatombe formidavel de crimes, são a nossa vergonha, como hão de ser o nosso anathema, se almas generosas e delicadas se não interpõem entre Deus e Portugal.

Como é possivel Portugal dirijir insultos a Deus ! commetter sacrilegios e profanações !...

Ah ! Portugal, o filho predilecto de Jesus, nascido na maravilhosa irradiação de Sua Divina Pessoa, pregado na Cruz, no Campo d'Ourique ; baptisado com o sangue dos martyres e batalhadores christãos, nas terras de Scalabis, Santarem d'Olyssipona, de Ossonoba, de Silves... ; osculado com os labios puros innocentes de santas e virgens ; amamentado no peito da Mãe de Jesus, no berço d'Ajubarrota, enriquecido e glorificado com as descobertas dos seus galeões guiados pelo bemdito brasão da Cruz ; Portugal emancipado com o prestigio d'Aquella a que elle chamou Padroeira e proclamou *Immaculada ;* ainda antes da definição da Egreja...

Portugal... bafejado de todas as graças, galardoado com todos os dons, sempre preservado de grandes males, de grandes flagellos... Portugal, como é possivel dirijir insultos a Deus !...

Mas, é a realidade, a tristissima realidade dos factos que o assevera inilludivelmente !

O espirito infeliz da maldição tem soprado por sobre as nossas cabeças e no nosso desgraçado paiz desinvolveu-se uma tempestade furiosa d'odios e baixesas, de miserias e vergonhas.

Eis que não podem ser mais ultrajantes as injurias contra Deus. Aquella gloria que aos filhos dos homens cumpre erguer até as nuvens, ahi jaz arrastada na valeta da mais baixa degradação.

Ah ! o coração confranje-se em viva angustia e o peito não pode deixar de soltar un grito d'afflicção.

Portugueses ! meus irmãos, o nosso paiz tem arremessado á face divina os ultrajes mais atroses.

Não o digo para descredito da Patria, porque em toda o parte sou portuguez, e nem vós portugueses como eu, o consentirieis ; todos amamos o nosso paiz e aqui estamos para exaltar o seu valor, no convivio das outras nações. Repito, não é un brado de descredito que aqui venho traser, é un grito de dor, de afflicção, de angustia e de penitencia. Venho diser os crimes dos ultimos tempos de Portugal, aqui, n'este rincão celestial, onde a adoração, humana, no enthusiasmo que a Mãe Immaculada a todos communica, dá a Deus toda a gloria ; como fallaria, aos pés d'um sacerdote no momento da Confissão, fallo assim deante do Senhor Omnipotente para que Elle, condoido da nossa dôr, vendo a nossa cabeça coberta com a cinza da penitencia, nos diga, o *vade in pace* da absolvição.

Os crimes de Portugal contra Deus ? !... como é miseranda esta confissão ! É o atheismo official que prohibe e até reprime as adorações e invocações á Suprema Magestade ; que auctorisa e engrandece reuniões e festas ao erro e á impiedade ; que tenta levar a cabo a errecção d'um monumento em memoria do espirito satanico !

É o arrombar dos sacrarios, onde Jesus Christo Nosso Senhor no heroismo da caridade vive e soccorre as multidões sedentas de paz e felicidade ; é o atirar para o chão do despreso o corpo vivo de Deus, que é o alimento da terra ; é o esmagar nos assomos do odio e o inutilisar no mais nefando dos crimes a força e a vida que são a conservação e a esperança de todos os viventes humanos !

São as violencias praticadas contra a Egreja, que é a obra de Deus ; são as usurpações e extorsões do patrimonio religioso, é a rapinagem dos objectos do culto !

São as violações dos templos ; as mutilações e outros desacatos contra as imagens sagradas ; as ignominias contra os simbolos religiosos !

É o côro injurioso contra Deus ; é o grito blasphemo e perjuro contra Nosso Senhor Jesus-Christo, é o echo de maldição contra a Mãe Santissima, Nossa Senhora, e Immaculada Mãe!

São os despresos contra o Santo Padre, os ataques contra os Bispos ; a perseguição contra o Clero !

São as injurias contra os religiosos e outras pessoas consagradas a Deus, e a negação dos seus direitos, aliás conceditos aos peiores criminosos !

São os crimes dos novos judas, d'aquelles que abandonam a Jesus para se lançarem nos braços de satanaz !

É a revolta contra os Mandamentos de Deus, contra a Sua Soberania, é a desobediencia contra a ordem o que produz a desorganisação continua, os attentados horrorosos que preparam as aberrações !..

São os peccados *malditos* que matam a raça, os roubos que lesam os direitos do proximo ; os escandalos que prevertem e contaminam a mocidade !

É o auxilio á audacia do mal ; é o conselho á pratica do peccado, é o chamamento e o convite ao crime !

É a desobediencia á instituição sacrosanta da familia ; o ensino de theorias subversivas, é a desorganisação de lar !

. . . .

Ah ! a serie execranda das offensas contra Deus não acaba nunca ! Pode-se affirmar que cada dia, cada hora, cada minuto nuvens espessas de injurias vão ferir o Coração Amorosissimo de Deus !...

. . . .

Detenho-me aqui, que coragem já não tenho para descrever com minudencia ainda outras loucuras.

. . . .

E agora que a Confissão está terminada e a contrição e o proposito firme de emenda não faltarão, esperemos que Nosso Senhor, na Misericordia infinita, nos conceda indulgencia.

Entretanto alguna causa falta. Evidentemente uma obra se impõe : como satisfação sacramental ; é a *Reparação.*

Devemos reparar as ruinas causadas por este diluvio de crimes, remediar os seus effeitos desastrados, entregar a Deus alguma cousa equivalente áquillo que a crueldade Lhe tem usurpado.

É preciso reparar as offensas contra Deus ?

Assim como no Calvario houve almas que repararam os sacrilegios e profanações a Jesus ; hoje, no Calvario de Portugal, quando a sanha feroz dos inimigos de Jesus se accende para mais O injuriar, é necessario crear, faser surgir, almas reparadoras, outras santas mulheres, como aquellas de que o Evangelho falla, novas Veronicas, novas Magdalenas ; é necessario que muitos homens, novos discipulos como o Evangelista, Apostolo do amor, como José d'Arimathea, offereçam com delicadesa e generosidade todo o amor do coração, o proprio coração, o sangue, a essencia do sangue, a propria vida, e supprirem, pagarem as offensas de Portugal a Jesus.

. . . .

Alguna causa já a Liga tem feito acerca d'esta obra. Ha mais de tres annos que encetou esta Crusada. Dirijiu un apello ás almas amantes de Nosso Senhor para que corram presurosas a reparar as offensas a Deus, e hoje, nos seus trabalhos de renovação social *em Christo*, constantemente repete o pedido. Organisou até dentro da aggremiação, uma Commissão permanente para com maior cuidado se dedicar a esta santa empresa.

Se a illustre assembleia tem gosto de conhecer o trabalho da Liga, aqui damos una nota de obras approximadamente ao resultado. Assim :

O Santo Sacrificio da Missa (audição ou applicação)	48 325
Communhões espirituaes	39 291
Via Sacra	20 608
O Santo Rosario	62 626
Parce Domine	432 080
Actos d'amor e presença de Deus	852 036
Jaculatorias especiaes	2 957 865
Visitas ao Smo. Sacramento	7 385
Orações e obras diversas	7 328

E quantos outros actos reparadores não chegaram ao nosso conhecimento !...

Se é certo que sempre encontramos boa vontade n'aquelles a quem nos dirijimos, tambem é verdade que lhes encontramos repugnancia em nos devolverem as folhas depois de completas como se pedia. Para isto imprimiram-se, e distribuimos pelo paiz milhares de folhas, com uma oração e explicação propria, devidamente approvada pela

Autoridade Ecclesiastica. Mas não é tudo, pois temos a consolação de ter iniciado em Lisboa e n'outros logares a pratica publica da *Hora Santa*, com esta applicação, e ainda mais tem a Liga conseguido que, mensalmente em dias certos, se realisem em grande numero de templos de Lisboa e, no paiz, actos de reparação, como o Santo Sacrificio da Missa, a Sagrada Communhão, Orações, Jaculatorias, Canticos laudatorios, entre os quaes o Bemdito e louvado, Benção do Smo. Sacramento, etc.

Mas ; repetimos, a maioria das obras reparadoras não a conhecemos. Deus o saberá, entretanto ; e como para Elle é que tudo promovemos, a Liga tem a consciencia tranquilla.

D'este modo a Liga de Acção Social Christã tem despertado a vontade dos seus irmãos á pratica da Reparação, e aqui renova a promessa que tantas veses a si mesma tem emittido, que é de jamais descançar emquanto não conseguir que de todos os pontos de Portugal se levante ao Ceu junto com um côro laudatorio, uma nuvem d homenagens reparadoras.

Sim ! ao menos a Reparação. Emquanto Portugal, como outr'ora, não ajoelha em peso aos pés do Christo para O adorar e acclamar com todo o coração e vontade — e para isto a Liga trabalhará com ardor — ao menos que todos os portugueses crentes abafem, no clamor dos seus louvores, o uivo da impiedade, e satisfaçam, no valôr das suas obras reparadoras, os crimes do seus infelises irmãos !

A Liga de Acção Social Christã atreve-se a pedir a esta illustre assembleia que entre as conclusões a votar não esqueça a *Reparação*.

Já agora atreve-se a diser um pouco como pensa a organisação da obra.

A Reparação em geral, é proporcionada á naturesa da offensa.

Ora os insultos no nosso paiz dirigidos a Deus, tem uma feição dupla ; ha as offensas *officiaes* que podemos classificar de *nacionaes*, visto que teem origem n'aquelles que assumiram o governo da patria ; e ha as offensas *particulares* ou *individuaes*, de que são agentes, por um lado, almas tibias, e pouco tementes a Deus, e por outro, espiritos desvairados pelo odio e soberba, criminosos encartados, precavidos contra a justiça, direito e defesa humana.

D'este modo que a Reparação tenha tambem um aspecto duplo. A *Reparação nacional* ou collectiva, e a *Reparação individual* ou *particular*.

A Reparação nacional ! Ah ! que admiravel se todo o Portugal crente no mesmo dia ajoelhasse ante o Senhor para entoar o *Parce Domine* dos desvarios nacionaes ! Esse dia poderia ser o da Festividade do Sagrado Coração de Jesus que pela Divina Providencia parece destinado para esse fim com o privilegio da santificação que Sua Santidade concedeu a Portugal.

A Reparação nacional !... E porque não organisal-a com um caracter permanente, ja que continuos são os crimes de que queremos alcançar perdão ? *Crear um Centro de Reparação perpetua no coração do paiz.* La temos na nossa Patria, como pristina Gloria do mundo ao Coração de Deus, o famoso e lindo monumento de D. Maria I — a *Basilica da Estrella.* Que vale mais o recente *Montmartre* para esta respeitavel França do que para nós a *Gloriosa Estrella ?*

Ou são menores os nossos delictos ?

A Reparação nacional ! Formar no seio de cada Diocese ou Parochia um Centro d'homenagens reparadoras.

O Santo Sacrificio da Missa, a Sagrada Communhão, os retiros, as peregrinações... tudo são tributos que consolarão a amargura de Jesus e repararão as nossas dividas.

A Reparação particular ! Conseguir o maior numero d'obra espirituaes ou sociaes com o caracter reparador.

A illustre assembleia resolverá o que convém faser. O nosso modesto alvitre ahi fica como insignificante obulo, para a grande obra que é necessario levar a cabo. Hesitou a Liga durante tempo se não deveria antes calar a sua palavra desauctorisada ; Nosso Senhor — assim o julgou ella, recordou-lhe o exemplo de Mademoiselle Tamisier, agora tão opportuno, e sentiu que, assim como Elle destinou que, na França, uma só mulher conseguisse as mais admiraveis e fervorosas demonstrações de Adoração Eucharistica, tambem um nucleo de mulheres portuguesas, as senhoras da Liga d'Acção Social Christã — podiam auxiliar na sua Patria a Obra de Reparação.

Que nosso Senhor nos illumine, que a palavra auctorisadissima dos Dignissimos Principes de Egreja Catholica de Portugal, aqui presentes, esclareçam a assembleia ; que tantos Padres zelosos e catholicos dignos, todos tão intelligentes, tão devotados á Religião e á Patria se animem e levem a effeito a grande Obra de Reparação de Portugal a Jesus-Hostia ; a quem é devida toda a honra, gloria, louvor e adoração.

A festa nacional do Sagrado Coração na Basilica da Estrella

Pelo Exmo. Conselheiro José Fernando de Souza
(« Nemo »)

É com legitima ufania que os catholicos portugueses veem o arrojado e elegante zimborio da *Basilica da Estrella* erguer a Cruz redemptora em triumphal apotheose sobre a cidade de Lisboa, como que esparzindo nella as bençções divinas e proclamando o caracter christão da vida nacional e a realisação, a despeito de todas as rebeldias das paixões ruins, do eterno *Christus regnat, Christus vincit, Christus imperat.*

Foi a *Nação Fidelissima* a primeira que erigiu um majestoso templo como padrão do culto de amor ao Coração Sacratissimo de Jesus, mais que simbolo, fóco ardente da Caridade Divina. Ao frio e duro jansenismo, que atrophiava a piedade e reduzia o culto a sêccas e duras formulas, vendo na religião de Christo sómente os aspectos sombrios e aterradores de uma justiça sem misericordia, contrapoz a Egreja o culto do divino Coração do Redemptor, culto de amor e confiança na bondade e misericordia divina.

A gloriosa nação cuja historia, oito vezes secular, é um acervo de maravilhas ; que na aurora da sua independencia buscou para ella amparo e protecção na força moral do Vigario de Christo ; que no cumprimento da sua missão providencial dilatou com immarcessiveis louros a *fé e o imperio*, consubstanciando em Nun'Alvares e S. Francisco Xavier, a gloria militar e o zelo apostolico ; a nação, que tomou por brazão as chagas do Redemptor e por Padroeira a Virgem Immaculada ; a nação que tão constante e amoroso culto prestou sempre ao supremo testimunho de amor do Coração Divino, entoando perennes louvores a Jesus Sacramentado : não podia ficar indifferente á forma especial, que no seculo XVIII tão opportunamente revestiu a devoção, adorando em ardentes effusões de piedade a Humanidade de Christo no seu amantissimo Coração.

Se a grandiosidade e magnificencia da sua fabrica e a nobreza das linhas architectonicas fizeram classificar monumento nacional a Basilica da Estrella, já a piedade portuguesa como tal a considerava desde o inicio da sua construcção.

Ha pouco ainda, quando o odio sectario pretendeu profanal-a, fechando-a ao culto sob pretexto de a transformar em museu de arte religiosa, milhares de assignaturas firmaram em poucos dias um vibrante protesto, que logrou conter em respeito os impios secularisadores, mostrando ao mesmo tempo que a formosa Basilica não é, para os catholicos portugueses, apenas um centro de vida religiosa parochial.

Até á queda da Monarchia, os poderes publicos prestavam homenagem ao reinado social do Redemptor na solemne festa official ao seu Sagrado Coração, com a assistencia d'El Rei, da sua Côrte e dos altos funcionarios, realizada annualmente na Basilica da Estrella.

Foram violentemente cortados pela Revolução triumphante os vinculos tradicionaes de respeito, obediencia e affecto filial, que em materia religiosa prendiam legitimamente a nação portuguesa á Egreja. Realisou-se (e para isso principalmente foi feita a conjura revolucionaria) a separação com um proposito accentuado e confesso de apostasia sectária e de affirmação, não de neutralidade respeitosa, mas de irreligião militante do Estado.

A perseguição veiu juntar-se á espoliação. Sob côr de mentirosa libertade pretendeu-se traduzir em preceitos vexatorios o lemma, que os escribas a soldo se não pejaram de proclamar : *a Egreja suspeita no Estado vigilante.*

Não pódem, pois, os catholicos portugueses contar actualmente com a associação dos poderes publicos á homenagem solemne, que uma festa nacional se preste annualmente ao Sagrado Coração de Jesus, embora não faltem exemplos d'esse culto pubblico officialmente prestado pelas republicas sul-americanas.

Segue-se então que deixou de ser possivel e opportuna essa festa, ou que já não póde revestir a imponencia de uma consagração nacional ?

De modo algum. Hoje mais do que nunca tem logar essa affirmação pubblica e solemne da fé que a Nação portuguesa professa. Exactamente, quando o ardor dos odios e a ferocidade das sangrentas luctas politicas dilaceram entre nós a sociedade, e abrem para a autonomia nacional sombrias perspectivas de futuro, convém que os apostolos de uma religião de amor e perdão congreguem os fieis numa prece publica ao Redemptor, manso e humilde de coração, nossa paz e reconciliação.

Homenagem de adoração, de acção de graças, de desaggravo e de impetração dos divinos beneficios, será essa festa ao mesmo tempo uma affirmação cathegorica de solidariedade religiosa, que é, no fundo, a Communhão dos Santos, esse dogma consolador da nossa religião eminentemente social, e a reivindicação das legitimas liberdades religiosas.

Como realisal-a ? A' auctoridade ecclesiastica pertence julgar e decidir.

Seria impertinencia criminosa a usurpação de taes funcções attinentes á Egreja docente. A nós, simples fieis, incumbe obedecer aos preceitos e acatar os conselhos dos legitimos Pastores, não nos sendo porem defeso traduzir em respeitosos alvitres as aspirações de nossa piedade.

Poderia pois, haver annualmente uma festa nacional, solemnissima ao Sagrado Coração de Jesus com a assistencia de todo o Episcopado ou de representantes seus, pontificando Sua Eminencia o Patriarcha de Lisboa, e prégando um dos Prelados.

No mesmo dia e em todas as parochias do paiz haveria communhão geral e a possivel festividade em intima união com a da Basilica da Estrella.

As associações catholicas far-se-iam representar, e seriam convidadas a enviar representantes todas as collectividades nacionaes, que a ella quizessem associar-se. Poderia mesmo, se as circumstancias o permitissem, realizar-se por essa occasião um congresso catholico annual, tendo uma secção eucharistica, e destinado principalmente a auxiliar as boas vontades na obra de reconstituição da vida religiosa pelo apostolado oral e escripto, pelas obras de piedade, pela acção social catholica.

Nesse dia elevar-se-ia em todo o paiz uma prece fervorosa ao Coração do Redemptor, nossa vida e reconciliação, salvação dos que n'Elle esperam, propiciação das nossas culpas, fonte de vida e santidade.

O culto de Jesus Sacramentado, tão querido da alma portuguesa, afervorar-se-ia e com elle tomaria novo incremento a vida christã, fonte perenne e insubstituivel de renovação moral e social.

A Communhâo dos enfermos

PELO REV. DR. LUIZ GONZAGA DE AZEVEDO

No Projecto de programa de estudos para a secção portuguesa do Congresso internacional eucaristico de Lourdes leio sob o numero 14, estas breves palavras : *A comunhão dos enfermos.*

Julgo inutil encarecer a importancia de tal assunto, o qual chama as atenções do Sumo Jerarca da Igreja católica, do episcopado e de todos os pastores de almas, e enfim dos simples fieis que, sob influxo do Espirito Santo, sabem appreciar o valor das almas. Ora a comunhão dos enfermos, quando entrados em artigo de morte, è de rigoroso preceito. Mas neste momento o meu espírito, recorda-se, com angustioso e solicito pesar, da classe numerosa de moribundos, que pela malicia dos homens, por efeito de intempestivas doenças ou quiçá pelo concurso de terriveis catástrofes se encontram, num momento, rosto a rosto com a morte, sem terem um sacerdote que lhes administre os últimos sacramentos.

Sob o imperio dessa temerosa angustia, que denuncia um mal possivel a todos, pergunto : qual será a comunhão dos moribundos que se encontram nesse doloroso transe, sobretudo quando elles não estão, como frequentes vezes acontece, em estado de graça e em amizade com Deus ?

A salvação eterna das almas é a empreza mais digna de atrair as atenções dos que vivem no tempo, e nenhuma ha que mais ardentemente solicite os cuidados do Coração de Jesus, substancialmente presente e perpetuamente vivo no sacramento de nossos altares. Ora, contra essa empresa da salvação armam poderes adversos ao Salvador formidável maquina que aí se ostenta até em nações católicas, com o fito posto em derrancar as almas dos que foram lustrados nas aguas do baptismo. Não está em meu plano enumerar as traças, descrever as seduções e apontar os infinitos ardis postos em jogo com esse satanico intento ; mas não deixarei de lembrar que o meio mais insistentemente empregado por ser o mais directo, o mais eficaz, e de efeitos mais seguros, está na perseguição manifesta ou oculta e na guerra, sob mil formas, movida contra o sacerdote, constituido pelo Espirito Santo despenseiro dos misterios da salvação.

Os tiros da impiedade vem apontados contra nós, os padres, nós

somos os alvejados ostensivamente ; mas os rancores que movem o braço de nossos inimigos, buscam victima de mais alta esfera, pois férem o Coração de Homem-Deus no que Lhe é mais caro, isto é, nas almas ás quais nós, antè o altar ou sentados no tribunal de reconciliação, preparamos a mesa eucharistica ou desligamos das cadeias de seus peccados.

E este é o nosso maior titulo de gloria, o fundamento mais sólido dessa alegria intima de que só estão de posse os bons mensageiros de Deus.

Nós somos os perseguidos por odio a Jesus ; porque nas regiões onde não aparece a nossa batina, não explende o sol de conforto eucaristico, apaga-se a luz do evangelho, e as almas privadas de conforto e sem a força divina que só as pode nortear e fortalecer nos combates contra as paixões e a impiedade, correm perigo iminente em que as mais delas tristemente naufragam.

É não só possivel mas muito provavel que a guerra movida á religião vá diminuindo progressivamente o numero dos sacerdotes. Já hoje morrem muitos sem terem um padre a quem confessem seus peccados e lhes ministre o Viatico da ultima jornada. Mas Jesus com misericordiosa providencia deixou remedio ao forçado abandono em que muitos se vêm nos transes de agonia. A nós sacerdotes incumbe divulgar por entre todos os fieis o modo pratico de se reconciliarem com Deus e de morrerem em estado de graça apesar de estarmos ausentes.

***

Este ponto é da major importancia, pois quer-me parecer que muitas almas se perdem, por falta adeste conhecimento.

Muitos são os peccadores, que por culpa ou negligencia propria, invalidam a admiravel eficacia comunicada ao sacramento da penitencia, para os reconduzir a Deus e lhes conciliar a graça perdida. É sabido que o 4° sacramento consta de partes e exige varios actos do penitente, dos quais o mais importante é a contrição ou a dòr dos peccados. O exame de consciencia pode dispensar-se, quando o penitente tem já de memoria seus peccados ; a confissão que deve ser inteira, póde abreviar-se por justos motivos, e reduzir-se até no caso de impossibilidade (como acontece frequentemente com os moribundos) a um mero signal, a satisfação de obra não pertence á

essencia do sacramento reconciliador : mas sem contrição, *sem dôr e sem detestação dos pecados cometidos,* com proposito (ao menos virtual) de emenda futura é que não ha e náo pode haver reconciliação entre o peccador e a justiça e a santidade ofendida de Deus.

Ora dizia Santa Tereza de Jesus que muitos são os que descem ao inferno por peccados de que se confessaram, mas de que se não arrependeram : porque entre cristãos (assim passava no tempo da Santa e assim acontece ainda desgraçadamente em nossos dias) a parte mais necessaria do sacramento é tambem a mais descurada, a que merece menos empenho ou aquela a cuja suficiencia chega com mais dificuldade a miseria e a sensualidade do peccador.

Penitencia ! Fazer penitencia ! Este tem sido o brado de quantos apontaram ao homem sendas de salvação. O Santo Precursor, esse admiravel tipo de austeridade e de justiça, falando aos peccadores nas margens do Jordão, e a Santissima Virgem Maria dirigindo-se, nas ribas do Gave, a uma inocente pastorinha, tiveram identica linguagem. *Se não fizerdes penitencia, se não fizerdes dignos fructos de penitencia, perdervos-eis sem remissão.*

Ora a penitencia é um acto de espírito do peccador que sinceramente se confrange á vista dos proprios peccados ; quando é veemente costuma traduzir-se por manifestações externas de odio santo contra si mesmo, as quais são ao mesmo tempo prova exuberante da sua intensidade e da sua actividade sobrenatural.

Esta transformação que se opera no delinquente sob o influxo da graça divina que iluminou a inteligencia, moveu e aliciou suavemente a vontade é sempre indispensavel para a justificação, quer o peccador compareça e se ajoelhe de facto no tribunal da penitencia, quer não compareça por impossibilidade, tendo contudo o desejo sincero de o fazer, e de facto o faria se as circunstancias lho permitissem. Ha contudo, como é bem sabido, diferença essencial entre a contrição necessaria para a valida recepção do sacramento da penitencia, e a contrição que de per si justifica e purifica dos peccados sem a confissão actual, pois a segunda é concebida sob o influxo do amor desinteressado e só por considerações da infinita perfeixão e amabilidade suma que em Deus existe e que o homem pelo seu peccado desprezou e ousou pospor á bondade efemera e contingente de uma criatura. No mais a contrição quer seja perfeita, quer seja imperfeita é em ambos casos sobrenatural (concebida sob influxo de

graça) ; universal (ou detestativa de todos os peccados mortais) e em ambos os casos alia o odio sincero dos peccados cometidos (a ponto de o peccador estar disposto a preferir-lhe todos os tormentos) com o proposito de os não tornar a cometer ; pois sem estas disposições a absolvição do sacerdote não encontra materia disposta e o sacramento ou é nulo ou até sacrilego.

A contrição perfeita é o divino incendio da caridade que se ateia na alma captiva da bondade infinita de Deus. Este incendio devora quantos reatos encontra e directamente lhe são opostos, como são por natureza todas as culpas mortais e a pena eterna ; essa alma de repente acrisola-se, e de inimiga volve-se em amiga do seu Deus, o para logo a restitue á sua amizade segundo a palavra da Escriptura : *Ego diligentes me diligo.*

A contrição imperfeita não tem igual eficacia ; contem uns inicios de caridade que só dispõem suficientemente para a justificação ; mediante a absolvição conferida pelo sacerdote no tribunal da penitencia.

Escusado é dizer que as almas piedosas, os frequentadores da Eucharistia e os amantes do Coração Divino devem forcejar por se doer de seus peccados a ponto que se justifiquem antes da absolvição : a qual nem por isso será inutil, pois lhes influirá acrescimo de dons sobrenaturais e de graça que mais os estabelece e enraiza no bem em que já estão pela posse da caridade.

Quanto á contrição imperfeita e perfeita ha um duplo erro pratico que releva combater a todo o transe, pois é funestissimo, parece muito vulgarizado e conduz talvez inumeras almas á eterna perdição. Esse erro facilita de mais a atrição aos que se confessam, e dificulta tambem de mais a contrição aos que por qualquer circunstancia se não podem confessar : assim os primeiros, sem se doerem devidamente de seus peccados, repousam na falsa confiança duma absolvição mal recebida ; os segundos, desalentados pela ausencia do sacerdote a quem não podem revelar o seu peccado ou os seus muitos peccados, demasiadamente se contristam e até se desesperam, como se o Deus que lhes daria graça para fazerem uma confissão bem feita, não estivesse tambem disposto a ajudalos com os auxilios sobrenaturais convenientes e oportunos para se justificarem só com um acto de contrição.

Os sacerdotes nunca prégarão de mais a necessidade, a eficacia, a

possibilidade e até a facilidade relativa do acto de contrição perfeita, pois esse acto é meio infalivel para reconduzir em todas as circumstancias os peccadores á paz da consciencia e á perdida amizade com Deus. Só se condena quem se quer condenar. Por isso sejam quaes forem os transes de abandono em que nos encontremos, sejam quais forem as ingratidões e até as indignidades de que nos sintamos culpados, a mão de Deus está sempre proxima de nós, a sua graça está sempre ao alcance das nossas disposições e dos bons desejos do nosso coração contrito, que a elle volta clamando perdão.

A necessidade de prégarmos e de praticarmos *opportune et importune* a contrição perfeita deduz-se de duas considerações : uma verdadeira e certa em todo rigor da teologia : outra atestada por inumeros testemunhos e por sucessos quotidianos, por nós talvez observados. Eis as referidas considerações :

1. A contrição perfeita é sempre possivel e até relativamente facil ao peccador que ora e de veras quer converter-se.

2. São sem numero as almas até de cristãos, até de sacerdotes, e até de religiosos cuja unica taboa de salvação está na contrição perfeita.

Na verdade, como atestam as Sagradas Escrituras e definiu a Igreja Catolica, Deus tem vontade sincera de salvar a todos, ora para os que não podem receber os sacramentos o meio unico de salvação está na contrição perfeita ; logo Deus tem vontade sincera de salvar a muitos por esse meio unico, que lhes dá, tornando-lho relativamente comesinho e facil ; pois se a dita contrição fosse tão dificil como imaginam certos cristãos, aliás piedosos mas ainda dominados pelo influxo nefasto do antigo jansenismo, a justificação de innumeras almas deixaria de ser moralmente possivel, apesar de ellas a desejarem sinceramente, pois, o que é muito dificil torna-se facto impossivel ao maior numero.

Demais antes de vinda de Cristo todos se podiam pôr em graça por meio da contrição perfeita ; por isso os profetas não cessavam de convidar o povo com os termos mais expressivos a voltar-se e a converter-se a Deus ; mas se duramente o arguiam de suas infidelidades e da sua impenitencia é porque Deus estava pronto e sempre disposto a acolher-lo na sua amizade e por meio da contrição perfeita. A converção por meio da contrição era pois possivel a todos os peccadores, ainda os maiores, como os idolatras, os sacrilegos, os adul-

teros etc., durante a lei antiga ; ora sendo isto assim, será possivel que o não seja durante a vigencia da lei da caridade e da graça, cujo Autor é Cristo-Jesus, Salvador e Redentor nosso, que veio ao mundo a buscar a ovelha perdida e declarou desejar ardentemente a conversão do pecador e o regresso de todos os prodigos á casa paterna ?

Finalmente as almas piedosas fazem na realidade muitos actos de contrição perfeita, por exemplo quando consideram seus delitos e lhes veem a hediondez á luz que irradia da caridade e da bondade divina manifestada na incarnação do Verbo, na Paixão do Redentor etc. Isto é un facto de experiencia sufficientemente apreciado e atestado por todos os directores de consciencias : ora o que as almas piedosas fazem, e é necessario á salvaçáo, todos os outros o podem realizar mediante o recurso á oração e o empenho oportuno de estimular a vontade.

***

Que a contrição é meio unico de salvação patente a innumeras almas é coisa tão manifesta que não requer declaração especial. Quando falta o medico faz-se mister que cada um se faça medico de si mesmo, para não morrer ao abandono e á mingua de socorros. O progresso cerca-nos da comodidades e põe a nosso serviço as forças da natureza ; mas tambem nos faz observar catastrofes que os processos rotineiros antigos não produziam. Incendios, catastrofes de toda a especie, naufragios, explosões em minas profundas, desabamentos choques de locomotivas, etc., ocorrem todos os dias, e obrigam a passar o homem inesperadamente do tempo á eternidade. Felizes os que então souberem fazer um *acto de contrição perfeita !*

Mas se muitos cristãos ignorarem, como de facto ignoram, a doutrina e a pratica da contrição como poderão, na hora do passamento, lançar mão do recurso supremo que lhes podia abrir as portas do ceu ?

Quaesquer outros actos de piedade e milhares de jaculatorias, que então se façam não supremo acto de arrependimento, absolutamente necessario.

Votos. — Proponho pois que a Secção Portuguesa deste Congresso Eucaristico Internacional exare um voto muito ardente rogando a todos os pastores de almas que enviedem esforços para divulgar a doutrina e pratica sobre a contrição perfeita.

O Sagrado Lausperenne em Lisboa
e à Irmàndàde das Escravas do Santissimo Sàcràmento do Mosteiro
dà Encàrnàçâo dà Ordem Militàr d'Aviz

Pela Exma. D. Maria José de Azeredo Teixeira de Aguilar
(« Samodâes »)

O Sagrado Lausperenne em Lisboa. — Antes de apresentarmos á Secção portuguesa do Congresso Eucharistico, reunido em Lourdes n'este mez de julho do anno corrente de 1914, uma breve noticia sobre a Irmandade das Escravas do Santissimo Sacramento do mosteiro da Encarnação da Ordem militar d'Aviz, temos primeiramente de fazer referencia á instituição do Sagrado Lausperenne na cidade de Lisboa.

O Lausperenne ou *louvor perenne*, que é a adoração perpetua, existe em Portugal desde o anno de 1682. Não foi Portugal, o primeiro paiz a quem esta graça foi concedida. Obteve-a, antes de todos, Milão em 1534. Era a oração das 40 horas, em memoria do tempo, que o corpo de Nosso Senhor Jesus Christo jaseu no sepulcro. Este piedoso costume foi depois introduzido em Roma, onde Pio IV em 1560 aprovou a confraria da Oração, a qual em certos dias de cada mez se entregava á Oração durante 40 horas seguidas, em memoria dos 40 dias do jejum do Nosso Senhor, e fazia uma procissão com o SS. Saeramento. Supõe-se que se expunha o Santissimo. No anno de 1592, Clemente VIII ordenou a perennidade d'esta Oração pela forma como se usa em Lisboa.

Em 1705, Clemente XI prescreveu o metodo que se deve seguir n'esta oração e em 1 de setembro de 1736, Clemente XII renovou e ampliou o metodo do seu antecessor.

Clemente XIII em 1765, aprova e enriquece com muitas indulgencias a introdução do Sagrado Lausperenne na Belgica.

Pelo que diz respeito ao Lausperenne em Lisboa, governava este reino o *Senhor Dom Pedro II*, e ocupava o solio archiepiscopal o Cardeal Dom Luiz de Souza, quando a Santa Sé fez a concessão. A primeira egreja que o recebeu, foi a do Santissimo Sacramento dos religiosos Paulistas (Sam Paulo, 1° Eremita) da Congregação da

Serra d'Ossa, fundada na Calçada do Combro em 1647 por fr. Diogo da Ponte.

O terramoto de 1755 impoz forçada interrupção ao Sagrado Lausperenne, que só se veiu a restablecer em 1784, por um Breve Apostolico de 16 de março de 1784, no qual o Papa concede indulgencia plenaria a todos os fieis, que confessados e comungados, visitarem a egreja onde o Lausperenne estiver.

Foi ainda a egreja do Santissimo Sacramento dos Frades Paulistas, que, depois de restablecido o Lausperenne, o recebeo pela primeira vez com grande piedade e explendor.

Apezar das difficuldades dos tempos, tem-se mantido até hoje inalteravel em Lisboa esta devoção, não se tendo mesmo interrompido durante os calamitosos dias da revolução de 1910.

Irmandade das Escravas do Santissimo Sacramento do Mosteiro de Encarnação da Ordem Militar de Aviz. — A' fundação d'esta Irmandade, que ora tem a honra de se fazer representar n'este Congresso, presidiu a grande devoção pela Sagrada Eucharistia, o desejo ardente de promover, entreter e difundir o seu culto, e a obrigação de uma obra de reparação constante e perpetua por ultrages e desacatos contra a Divina Majestade Eucharistica.

Foi-lhe origem imediata, o desacato cometido na egreja parochial de Sta. Engracia, em Lisboa na noite de 15 de janeiro de 1630. N'essa noite, alguem que conseguiu introduzir-se na egreja, arrombou a porta do Sacrario, roubou um cofre de tartaruga, que continha uma hostia e dez ou doze particulas consagradas, e um vaso dourado com uma hostia e 25 particulas. Foi acusado do tremendo sacrilegio, um individuo nobre e de bons sentimentos cristans. Por melindroso ponto d'honra, elle nada poude justificar onde tinha passado aquella noite. Comprometiam-no muitos indicios, e assim elle foi julgado, condemnado e executado. Tudo leva a crer que se cometeu un terrivel erro judiciario ; annos depois á hora da morte, um homem se confessava publicamente autor do nefando crime.

Sendo grande a emoção causada em Lisboa, por este desacato, que ao tempo eram raros n'este paiz e sempre punidos mui severamente, Senhoras da nobresa, com a Rainha á frente, se lembraram de se constituirem em Irmandade para adoração e desagravo perpetuo. Quizeram denominar-se escravas, e colocar-se sob o amparo de Nossa Senhora da Encarnação, porque foi Ella a primeira que

assim se chamou na hora feliz em que o Archanjo S. Gabriel lhe annunciou que ia ser Mâe de Deus. Para se instituirem canonicamente, impetraram de Roma Breve Pontificio. Foi-lhe concedido pelo papa Urbano VIII com muitas indulgencias aos tres de março de 1651.

No primeiro dia de entrada é concedida indulgencia plenaria, e cada Irman, que esteja devidamente confessada e comungada, e pela mesma forma ás que na hora da morte, com a boca ou no coração invocarem o nome de Jesus. E muitas mais são as indulgencias conferidas ás Irmans, pela honra e devoção á Sagrada Eucharistia, especialmente no oitavario de *Corpus Christi*, na terceira dominga de julho, e terceira tambem de setembro, e pelas obras de caridade, por ellas praticadas.

A Irmandade tem a seu cargo sufragios, festividades e varias devoções. Em cada anno se mandão resar 40 missas pelas Irmans falecidas, e cada Irman deve mandar diser á sua custa uma missa por cada uma, que falleça.

Em todos terceiros domingos de cada mez (excepto na quaresma, advento e domingo do Espirito Santo) haverá missa resada. A festa grande da Irmandade é a do Oitavario do Corpo de Deus, tenho principio na quarta feira, sua vespera, com missa cantada, com musica, sermão e exposição do Santissimo. Em todos os outros dias seguintes, até á immediata quinta feira se expõe o Santissimo, pelo menos desde as 4 até ás 7 da tarde. Esta commemoração durante todo o oitavario tem-se feito sempre com a maxima solemnidade possivel, havendo sermões diarios, e cantando-se vesperas e a Ladainha de Nossa Senhora por musica.

Todas as Escravas, que não têm impedimento, fazem durante o oitavario a adoração do Santissimo por turnos, que costumam durar uma hora.

O numero das Escravas é de cem. Fóra d'esse numero estavam a *Rainha*, *Princeza* e *Infantas*, que tinham tambem o titulo de *Protectoras*. Fizeram todas parte d'esta Irmandade, desde a primeira que foi a Senhora D. Maria Francisca de Saboia, primeira mulher de D. Pedro II, até a Rainha a Senhora D. Maria Amelia esposa d'El-Rei Dom Carlos.

A Irmandade das Escravas do Santissimo Sacramento do Mosteiro da Encarnação da Ordem militar d'Aviz apresentando ao Congresso Eucharistico de Lourdes, um ligeiro e mui imperfeito apontamento

sobra a sua historia e fim, propõe-se, concorrer dentro dos limites das suas forças, para o esplendor d'esta grande manifestação de Fé e de Piedade, assignalar como em Portugal sempre esteve arreigado o amor e a devoção á Eucharistia pela instituição do Sagrado Laus-perenne e tornar conhecida e relembrada esta antiga Irmandade, que brotando de uma obra de desagravo pelo desacato de Santa Engracia, se perpetúa atravez do tempo para a Adoração á Sagrada Eucharistia e para a reparação por tantos ultrages cometidos contra o Divino Sacramento do Altar.

Homenagens prestadas a Jesus Christo na Eucharistia no Patriarchado de Lisboa

Pelo Exmo. Rev. Mons. Conego de Sà Pereira

Neste XXV Congresso Eucharistico Internacional, celebrado na cidade de Lourdes, nesta grandiosa festa mundial, consagrada ao mais alto Mysterio da fé catholica, a sagrada Eucharistia, não podia deixar de fazer-se representar o povo portuguez, profundamente catholico, que sempre se tem mostrado essencialmente devoto do Santissimo Sacramento da Eucharistia, e que se honra com o titulo de *Fidelissimo*, concedido pelo Breve de 23 de dezembro de 1748 pelo SSmò. Padre Bento XIV a El-Rei D. João V, para se perpetuar em seus successores.

Não podia, por maioria de razão, o Patriarchado de Lisboa, como a primeira diocese de Portugal, deixar de se fazer representar por um numero relativamente grande de ecclesiasticos e de fieis aqui presentes, cabendo-me a honra, apezar da minha falta de competencia, de ser escolhido para representar nesta respeitavel assembléa S. Ema. o Senhor Cardeal Patriarca de Lisboa, impedido de comparecer, como era seu ardente desejo, para, junto dos seus Veneraveis Irmãos no Episcopado, abrilhantar com a sua presença, e com os primores da sua eloquencia os trabalhos da secção portugueza do Congresso.

Em nome, pois de S. Ema. e como interprete dos seus sentimentos de viva fé e de entranhado amor ao Augustissimo Sacramento

da Eucharistia, faço fervorosos votos para que deste Congresso resulte a maior honra e gloria para Jesus Sacramentado, e nelle se resolva o modo pratico de cada vez mais se desenvolver e afervorar no coração dos fieis o culto da sagrada Eucharistia.

Não poderei eu, como representante do meu Emo. Prelado, supprir dignamente a sua tão sensivel falta ; e nem mesmo tencionava usar da palavra, por me não ter sido distribuida qualquer these do programma : mas vendo, ao chegar a esta cidade, que o meu nome figurava entre os oradores inscriptos, e para satisfazer aos desejos do Excmo. Snr. Bispo de Beja, Presidente effectivo desta secção, eu apresentarei um breve relatorio sobre a these 3ª do programma geral do Congresso, e 12ª d'esta Secção portugueza intitulada : *Homenagens prestadas e prestandas a Jesus Christo na Eucharistia,* — referindo-me em especial ao modo como no Patriarchado de Lisboa se teem prestado essas homenagens, e como ainda hoje, ellas são prestadas, apezar da perseguição, religiosa, assignalada entre outros actos de força, pelo exilio de todos os Prelados Portuguezes, pela prizão ou desterro de muitos Parochos e pelo encerramento de numerosas egrejas e capellas.

Entre as homenagens prestadas no Patriarchado de Lisboa a Jesus Christo na Eucharistia destaca-se, pela solemnidade e fervor religioso com que é celebrada, e pela constante e numerosa assistencia de fieis, a devoção do Sagrado Lausperenne, que por seu turno é recebido nas egrejas e capellas da Cidade de Lisboa, séde do Patriarchado e capital da nação Portugueza.

Consiste esta devoção na Exposição do SSmo. Sacramento em cad egreja ou capella por espaço de 48 horas, precedida e concluida com missa solemne de exposição e reposição, seguida de procissão e das Ladainhas de todos os Santos, havendo no segundo dia a Missa da Paz, tudo conforme a Instrucção Clementina.

Esta devoção concedida outr'ora a Portugal pela liberalidade dos Summos Pontifices, conservou-se em Lisboa sem interrupção até que o horroroso terramoto do 1° de novembre de 1775, e o incendio que se lhe seguiu, assolou a cidade, destruindo prédios, derrubando templos e reduzindo tudo a um montão de ruinas.

Reconstruida a cidade pela energica vontade do primeiro Ministro d'El-Rei D. José I, foi a devoção do Sagrado Lausperenne restabelecida de novo em Lisboa no anno 1784, e enriquecida com a indul-

gencia plenaria concedida por Breve Pontificio a todos os fieis, que confessando-se e commungando, visitarem à egreja em que se acha exposto o SSmo. Sacramento em Lausparenne, e ali orarem conforme a intenção do Santo Padre.

Houve em Portugal luctas politicas em 1833 pela mudança de regimen ; houve-as finalmente em 1910 pela mudança para o regimen republicano ; fecharam-se por essa occasião muitas egrejas e capellas pertencentes a casas religiosas e a particulares ; expatriarem-se dezenas de familias titulares ou abastadas, que recebiam o Sagrado Lausperenne em suas capellas ou custeavam as despezas com a sua recepção, mas apezar disso, esta piedosa devoção, como obra tão agravadel a Deus, e como acto de veneração, e respeito tributado a seu Divino Filho, e de reparação pelos sacrilegios commettidos para com o Augusto Sacramento da Eucharistia, tem continuado atravez dos tempos, sem que até hoje tenha soffrido interrupção, nem diminuido a concorrencia dos fieis que, com o maior recolhimento e devoção, se aproximam do throno em que está exposto o Rei dos Reis, para dirigir-Lhe fervososas preces e aproveitar-se das Indulgencias concedidas a tão sublime devoção.

Para que esta tão piedosa devoção se tenha conservado, muito tem contribuido, alem do zelo dos Rdos. Parochos e das esmolas dos fieis, as benemeritas Irmandades do Santissimo Sacramento que, tendo por principal fim prestar culto á Sagrada Eucharistia, não só recebem o Sagrado Lausperenne a expensas suas, mas celebram annualmente com o maior esplendor a festividade do SSmo. Sacramento nas respectivas egrejas, promovendo tambem os actos do culto da parochia em honra do SSmo. Sacramento, taes como : o sagrado Viatico aos enfermos, a communhão paschal aos entrevados, com procissão solemne, antes de Jesus Sacramentado ter sido feito prisioneiro pelo actual regimen, que lhe deu apenas por homenagem o recinto interior do templo, vedando-Lhe o apparecer solemnemente fóra delle para, como Pae amoroso, abençoar seus filhos ou dar-lhes alento e conforto nos momentos derradeiros da vida.

Se, porem estas manifestações externas do culto á Sagrada Eucharistia não pódem realisar-se especialmente na capital, não tem deixado os fieis de venerar e honrar com o mesmo ou maior fervor, dentro do templo, o Augusto Sacramento dos nossos altares.

Quem, como eu, conheceu o Patriarchado de Lisboa ha quarenta

annos, não pode deixar de reconhecer que o espirito religioso se tem desenvolvido sobremaneira durante este periodo de tempo. Então o clero parochial limitava-se em geral á celebração da missa, á administração dos sacramentos, ao serviço do cartorio, encerrando-se depois no presbyterio, sem curar mais do regimen espiritual da sua parochia, sendo raros aquelles que estendiam mais além o seu zelo pastoral. Era isto devido em grande parte á falta de preparação religiosa do clero pela carencia de Seminarios bem organisados, o que só foi conseguido no Patriarchado de Lisboa pelo Emo. Cardeal Patriarcha D. Guilherme I, que reorganisou o Seminario em Santarem no anno lectivo de 1856 a 1857.

Os ecclesiasticos d'ali sahidos, alguns annos depois, começaram a manifestar o seu zelo pela salvação das almas e pela educação religiosa dos fieis que lhes eram confiados, para o que muito contribuiram tambem as instantes determinações dos Emos. Prelados sobre o ensino religioso pela catechese e pela homilia, que se achava completamente descurado. A primeira Pastoral do Emo. Cardeal Patriarcha D. Manuel de 30 de novembro de 1858, depois de tomar posse do governo do Patriarchado, tratava do dever dos Parochos de explicarem o Evangelho, para o que, dizia S. Ema., ia empregar os esforços para que do Seminario saissem sacerdotes habilitados, tratando tambem do ensino do catecismo ou da doutrina christã sobre o que dava as devidas instrucções.

Para premiar o zelo dos Rdos. Parochos neste tão importante dever que lhes havia recommendado, concedeu aquelle Emo. Prelado por Decreto de 29 de junho de 1859 aos Parochos collados de Lisboa o titulo de Priores e o uso da murça. O seu successor D. Ignacio I determinou em sua Carta Pastoral de 30 de julho de 1872 e na Circular de 24 d'outubro do mesmo anno que, no fim de cada mez, os Rdos. Parochos lhe enviassem preenchido um mappa indicando quaes os dias santificados em que cumpriram os preceitos da homilia e catechese, qual o numero de creanças que frequentaram esta, e dos que tinham feito a primeira communhão.

O Emo. Snr. Cardeal Netto, digno Presidente de honra desta Secção, esforçou-se deveras por este tão importante dever do Ministerio parochial, e approvou, per Provisão de 4 de janeiro de 1895, os Estatutos da Obra Pia de Santa Dorothea para o ensino da Catechese, já approvada pelo Santo Padre Gregorio XVI como um dos

meios de regeneração social. O actual Patriarcha de Lisboa, Emo. Snr. Cardeal Mendes Bello tem instantemente recommendado o cumprimento deste tão importante dever parochial, a começar pela sua Carta Pastoral de janeiro de 1908 para a Quaresma d'aquelle anno, o 1º do seu governo na Diocese. Foi assim que, com estos incitamentos, se desenvolveu, a instrucção religiosa das creanças e adultos, e d'ahi o estabelecer-se pouco a pouco a festa solemne da primeira communhão dos meninos, que havia muito se praticava na França Christianissima, que tão hospitaleiramente nos recebe agora.

Seguiu-se a creação dos centros de Apostolado da Oração, hoje canonicamente erectos em todas as parochias e em muitas capellas, com a communhão reparadora do terceiro grau d'associados.

Celebram tambem estes centros, em cada anno, com toda a pompa e devoção, e com communhão geral dos associados; a solemnidade do SSmo. Coração de Jesus.

Existe tambem em Lisboa a « Pia União Eucharistica » ou « Adoração perpetua do SSmo. Sacramento » erecta canonicamente na egreja da Ordem Terceira da Penitencia de S. Francisco, approvada canonicamente por Decreto Patriarchal de 5 de fevereiro de 1905, e aggregada á Archi-confraria de Roma em 15 do mesmo mez e anno. Nesta « Pia União » começou em 23 de março, de 1899 a adoração nocturna feita por homens, na maior parte operarios e Irmãos Terceiros, em todos os sabbados do anno das oito horas da tarde á seis da manhã. A adoração diurna por senhoras foi fundada em 2 de agosto de 1903, e é feita todos os domingos das 6 horas da manhã ás 6 da tarde.

Além déstas, muitas outras devoções ha em Lisboa, em honra do SSmo. Sacramento da Eucharistia, taes como :

a) Exposição do SSmo. Sacramento durante o dia, nas primeiras 6.as feiras de cada mez, em muitas egrejas, entre ellas nas egrejas parochiaes de Santa Maria Magdalena, Campo Grande e Lapa, egreja de S. Luiz da Colonia Franceza, e capella de N. Senhora da Assumpção, á Palhavã ;

b) Exposição do SSmo. Sacramento em todas as quintas feiras de tarde, para a hora de adoração, nas egrejas parochiaes de S. Mamede, e N. S. da Lapa ;

c) Exposição á bocca do Sacrario com benção do SSmo. Sacra-

mento, nos domingos e dias santificados, nas egrejas parochiaes de Lisboa e em algumas capellas, depois da missa.

Celébram-se além destas, outras solemnidades nas quaes é exposto o SSmo. Sacramento no throno com grande affluencia de fieis, que a ellas concorrem.

Um povo que, apezar das innumeras difficuldades no exercicio das ceremonias religiosas, concorre assim aos templos e tributa o culto devido ao SSmo. Sacramento da Eucharistia, não pôde ser esquecido por Deus que, sem duvida, fará cessar, quando o julgar opportuno, a coacção religiosa em que se encontra Portugal de expandir publicamente os seus sentimentos de fé, para póder mostrar ao mundo inteiro que a nação portugueza, que outr'ora, se tornou conhecida nos confins da terra pela propagação da religião catholica pelos seus missionarios, tornará de novo a brilhar pelas suas crenças e pelo seu acrisolado amor ao Santissimo Sacramento da Eucharistia.

Os Congressos eucharisticos em Portugal

Pelo Revmo. Dr. Joaquin dos Santos Abranches

Nesta altura do Congresso, discursos, theses, discussões..., tudo é descabido, menos, por ventura o pedido que vou fazer...

Peço ao nosso Exmo e Revmo Presidente que em vez de encerrar esta nossa secção do Congresso, a interrompa ou suspenda simplesmente, e que essa interrupção seja breve.

— Mas para se continuar aonde, se ámanhã vamos dispersar de Lourdes ?...

— Aonde ? — En Portugal :

— E em que ponto de Portugal ?

— Em todas as cidades, em todas as villas, e até nas principaes aldeias.

E continue lá com o mesmo espirito, com o mesmo fervor e enthusiasmo com que se tem celebrado aqui.

Não ! a secção portuguésa d'este admiravel Congresso Internacional não está concluida ; não deve, não póde ser encerrada...

Isto foi apenas un começo, um simples principio...

Mas principio tão alentado, começo de impulso tão vigoroso, que bem póde agora fraccionar-se em tantos congressos particulares, quantas são as dioceses, as cidades e as villas de Portugal.

A grandiosidade, o brilho e o esplendor d'este congresso não os podemos transportar para a nossa terra. — Lourdes é um logar unico no mundo. — Mas a mesma fé, o mesmo espirito sobrenatural, a mesma decisão da vontade, o mesmo ardor e enthusiasmo, e até em certa medida, os mesmos fructos de benção, senão, por ventura, maiores, isso sim, podem e devem ir agora animar os nossos futuros congressos.

As considerações que eu esperava ter a honra de apresentar aqui sobre a importancia e uma relativa necessidade dos congressos eucharisticos entre nós, já não tem razão de ser, depois que esta secção calorosamente approvou e acclamou o voto do Exmo Snr. Bispo da Guarda sobre a celebração de um congresso nacional (1).

Basta recordar que as vantagens dos Congressos e a sua relativa necessidade para a *propaganda das ideias e uniformidade de acção*, tomaram já foros de axioma social.

« Hoje nada se faz no mundo da sciencia, de commercio, do trabalho, da industria, da economia politica e social, senão por meio dos congressos. Por isso, para despertar as massas, approxima-las de Jesus-Christo e salva-las, são precisos hoje congressos eucharisticos. »

Assim dizia já em 1874 Mgr. Mermillod á principal iniciadora dos congressos eucharisticos internacionaes, Mlle Tamisier, que, se hoje fôra viva, morreria de alegria ao contemplar estas homenagens a Jesus Sacramentado.

Nem ha que insistir em excogitar razões, quando uma, verdadeira, decisiva, se impõe á consciencia dos catholicos : a obediencia á voz do Summo Pontifice.

Com grande consolação ouvi dizer no discurso de abertura de todo o congresso a Mgr. Heylen, bispo de Namur, presidente do *Comité* permanente dos Cong. Euch. que por ordem do S. Padre os Congressos eucharisticos internacionaes para o futuro só se celebrariam

(1) Tinham aquellas considerações um caracter essencialmente *practico*, porque se destinavam a propor o modo de *preparar, realizar e executar* os Congressos, indicando o que se havia de fazer *antes*, *durante* e *depois*.

de 2 em 2 annos, e que o anno de intervallo se destinava a promover a celebração de Congressos nacionaes, diocesanos, regionaes, ou, melhor, concelhios ou de arciprestados.

Para a nossa terra então são elles de uma flagrante actualidade, porque são o meio mais efficaz de corrigir um grande defeito nacional.

Tomo a liberdade de me referir a elle, porque o amor intranhavel, o amor incorregivel, que tenho á minha patria, dá-me direito a falar dos seus defeitos, não para os assoalhar, mas para lhe buscar o remedio, como as mães quando se queixam dos filhos culpados.

Na verdade os portuguezes são refractarios ao principio associativo. Não sei que triste condão os desune, os separa, os afasta uns dos outros.

Será temperamento desconfiado ? — Será effeito de educação acanhada ? — Será rotina commodista ? — Ou será o fermento de outro defeito ainda maior, a amarelecida inveja, que mancha muitas das paginas mais gloriosas da nossa historia ?...

Não indago as causas : reconheço o facto.

E o facto mostra-nos desunidos em todos os campos. Todos o vemos, todos o sentimos, todos o deploramos.

Temos necessidade de união como do ar que respiramos, como do pão que nos alimenta a vida.

Neste ponto não ha, não pode haver duas opiniões em contrario.

Pois bem ! o meio de despertar o principio associativo, o meio de nos unirmos como convem, o meio de promover a união de todos os portuguezes que amam a sua patria, a sua fé e as suas tradições, são os Congressos eucharisticos.

Umas das maiores glorias da nossa terra e do nosso caracter religioso é sem duvida a devoção ao SSmo. Sacramento e á Immaculada Conceição.

Desunidos andam quasi todos os portuguezes ainda os melhores, os mais tolerantes. Um laço comtudo os une — o amor ao *SSmo. Sacramento da Eucharistia, fructo do ventre Sagrado da Virgem purissima Santa Maria.*

Então, se andamos desunidos e precisamos de união, onde havemos de unirnos ?

— Junto do Altar.

Não ha principio de união como o SSmo. Sacramento. Quando pela

sagrada Communhão em certo modo nos transformamos em Jesus Christo, a nosso união é completa, é divina e a nossa força mais invencivel do que a dos leões.

São pois os Congressos eucharisticos os mais efficazes para promover a necessaria união, e tambem os mais faceis de realizar entre nós e os de mais urgente necessidade.

E os assumptos que lá se hão de versar estão ahi palpitantes a metter-se pelos olhos de todos...

Não ha instrucção religiosa em Portugal.

As almas morrem lá á fome de verdade.

Os inimigos de Deus triumpham porque a ignorancia os acredita...

E os instruidos, e os bons atemorizam-se, fecham-se em casa guardando a sua fé para o fôro intimo.

E a propaganda da verdade, tão necessaria como o do pão que comemos, não se faz.

E os crimes mais nefandos, e os sacrilegios mais injuriosos e os attentados blasphemos... multiplicam-se impunemente e como em terreno proprio.

Pois bem. Vamos aos Congressos eucharisticos fazer a propaganda das ideias e ensinar como ella se ha de multiplicar.

Vamos lá mostrar a todos que o Catholicismo hoje não é um mero agasalho de trazer por casa ; mas a seiva que nos virifica em casa e na rua, em particular e em publico :

Se o coração não nos soffre ver desabar essas ruinas e blasphemar o nome bemdito de Deus, vamos estudar nos Congressos como havemos de reparar tantos desacatos, evitar tantos abusos e resolver as mil questões que a cada momento surgem na vida religiosa e social.

É lá, nessas abençoadas reuniões, que se ha de dar a orientação christã, a todos e marcar a uniformidade da acção...

Por isso eu pedi e com todas as véras torno a pedir que este Congresso, pelo que nos diz respeito, não se encerre, mas se suspenda...

Oh seja elle o rastilho que vá atear um grande incendio em Portugal... ; o incendio da caridade e do amor que a todos une ; do amor e da caridade que a todos perdoa, a todos enche de zelo, dedicação e heroismo para salvar a sociedade que se perde...

Supplément aux Assemblées générales

(La plus grande partie de ce volume était déjà imprimée lorsque nous sont parvenus les textes des discours suivants qui se rapportent, celui de Mgr Lausberg à la page 104, et celui de M. Muller-Hoberg à la page 154.)

DISCOURS DE S. G. Mgr LAUSBERG

évêque auxiliaire de Cologne.

Eminentissime Cardinal Légat,
Eminences,
Messeigneurs,
Mesdames, Messieurs,

J'ai l'honneur de présenter des vœux de plein et parfait succès au Congrès eucharistique jubilaire de Lourdes, ainsi que des félicitations cordiales au pays illustre qui l'a demandé et repris sur son sol hospitalier. Ce devoir, je le remplis avec un dévouement sincère et une haute reconnaissance au nom de S. Em. l'Illustrissime et Révérendissime cardinal archevêque de Cologne, Félix de Hartmann, dont je suis depuis peu le second évêque auxiliaire.

Comme j'ai eu l'avantage d'accompagner un assez grand nombre d'Allemands à Lourdes, je ne crois pas m'exposer à une présomption audacieuse en ajoutant les mêmes vœux et félicitations au nom de mes compatriotes catholiques.

L'Allemagne a eu deux fois le bonheur d'ouvrir ses portes aux Congrès eucharistiques ; dernièrement, en 1909, à Cologne, où les vastes nefs de la cathédrale ont embrassé des adorateurs zélés du Christ eucharistique de tout le monde. Des

louanges solennelles pour le Roi pacifique des peuples et des nations ont retenti, à cette occasion, de tous les côtés et en langues différentes dans cet édifice monumental dont les deux tours immenses qui s'élèvent au ciel ont annoncé symboliquement, à la suite de bénédictions multiples, la double paix provenant du ciel, celle entre Dieu et les hommes de bonne volonté et l'autre paix entre les hommes eux-mêmes.

Dès lors, nous, catholiques allemands, nous sommes attachés par des liens indissolubles à l'idée des Congrès eucharistiques, et par un attrait tout spécial nous sommes venus à Lourdes afin de manifester notre profonde gratitude vis-à-vis du don sublime de la sainte et adorable Eucharistie, et la dire à Notre-Seigneur et à sa Très Sainte Mère, l'immaculée Vierge Marie.

Me sera-t-il permis d'appliquer encore une fois cette parole consolante et encourageante à notre assemblée majestueuse de Lourdes, *Ad Jesum per Mariam ?* Oui, par la dévotion toute spéciale que cet endroit béni provoque envers l'Immaculée, il donne sans doute un attrait des plus heureux à notre attachement à la sainte Eucharistie. De même, pourrait-on dire, à plus forte raison, *Per Jesum ad Mariam*, car le culte religieusement et tendrement pratiqué pour le Très Saint Sacrement contribuera largement à augmenter la dévotion filiale envers la Sainte Vierge, Notre-Dame de Lourdes et du monde entier.

Dans cette singulière réciprocité entre les flots de grâce sur lesquels nous sommes portés par Marie à Jésus et inversement par Jésus à Marie, je reconnais une des belles significations de la parole de l'Ecriture Sainte : « Les fleuves retournent à leur origine d'où ils sont sortis pour verser leurs flots de nouveau. »

Il me sera permis d'ajouter quelques paroles adressées à mes compatriotes pour les encourager à assister à ce spectacle grandiose de tout cœur et de toute âme.

La suite de ce discours était en allemand ; à notre vif regret nous n'avons pu nous en procurer le texte.

Die heilige Eucharistie und der Friede unter den Nationen

Discours de M. le conseiller Muller-Hoberg

de Munchen-Gladbach.

Es ist an mich der sehr ehrenvolle Ruf ergangen, im Namen der deutschen Katholiken hier in dieser groszen, glaenzenden Versammlung das Wort zu nehmen. Ich folge gehorsam diesem Rufe, wenn ich mir auch bewuszt bin, als Laie einer zu hohen Aufgabe entgegenzustehen. Meine Worte werden deshalb schlicht und einfach sein ; sie kœnnen ja auch nur ein kleines Ausmasz sein aller Liebe und Begeisterung, welche die Katholiken aller Nationen dem erhabensten Geheimnis unserer heiligen Kirche entgegenbringen. An diesem Geheimnis vollzieht sich aber auch die Scheidung der Geister ; auch die Apostel hœrten einmal die Frage des gœttlichen Meisters : « Wollet auch ihr gehen ? » In dieser entscheidenden Stunde erhebt sich aber ihr Glaube zu dem machtvollen Bekenntnis : « Herr, du hast Worte des ewigen Lebens, und wir haben erkannt, und wir glauben, dasz du bist Christus, der Sohn des lebendigen Gottes. » Das gleiche Bekenntnis abzulegen sind wir alle nach Lourdes gekommen und in mæchtigen, weihevollen Akkorden soll dieses Glaubensbekenntnis aus den Herzen aller Kongreszteilnehmer zu den Stufen des Thrones Gottes emporsteigen. Vor Gott ist dieses Kongresz ein groszes Gebet, vor der Welt aber eine Kundgebung des Friedens. Die Engel, die den gœttlichen Heiland in der Weinachtsnacht auf unsere Erde geleiteten, sie kündeten ja seine frohe Botschaft mit den Worten : « Ehre sei Gott in der Hœhe und Frieden den Menschen auf Erden, die eines guten Willens sind. » Und so ist die heilige Eucharistie, die Zentralsonne der katholischen Kirche, für die Menschheit in Wahrheit der Friedensgott geworden. In eine Welt von Egoismus bringt sie die Liebe, in die Welt von Kampf und Not den Frieden und das Seelenglück. Vor ihr legt sich der Sturm der Leidenschaften, wie einstens

der Sturm der Wellen vor Christus. « Der Friede sei mit euch », so sprach er immer wieder aufs neue. Und kein Undank, kein Unglaube vermochten ihn zu erschüttern in seinem groszen Friedenswerke. « Meinen Frieden hinterlasse ich euch, meinen Frieden gebe ich euch », so sprach der gœttliche Heiland. Und von jenem Gründonnerstag ab vor seinem Tode, da er das Brot gebrochen und den Wein gesegnet, da er die Worte gesprochen : « Nehmet hin und esset, dies ist mein Leib und mein Blut », ist er in wunderbarer Weise unter Brotgestalt auf unseren Altaeren, und dort wird er bei uns bleiben, bis sich die Zeiten werden erfüllt haben.

Es bringt die heilige Eucharistie Frieden allen Voelkern und Nationen. Leider verschaerfen sich die Interessen und Ideale der einzelnen Nationen immer mehr zu einem Kampfe der Voelker, zu einem Hasse der Nationen untereinander. Aber vor dem Tabernakel schlagen doch alle Herzen einen Schlag Franzosen und Deutsche, Englænder, Spanier und Amerikaner, sind wir nicht einer Kirche Kinder ! Und gilt nicht dem einen Christus in allen Sprachen der Welt der Jubelruf : « Hochgelobt und gebenedeit sei das allerheiligste Sakrament des Altares von nun an bis in Ewigkeit ? » So bringt die heilige Eucharistie Frieden allen Voelkern und Nationen ; und wenn ein einsames verlassenes Menschenkind in fernem fremden Lande nur eine katholische Kirche und ein Tabernakel gefunden hat, so hat es eine Heimat gefunden. Und wenn den Fremdling auch keiner versteht, der goettliche Heiland im Tabernakel versteht ihn, den Deutschen in Frankreich, den Franzosen in Deutschland. Frieden vermag auch der eucharistiche Friedenskoenig in die mit schweren Sorgen und Verantwortung beladenen Herzen der Groszen dieser Welt zu senden. Und wenn auch nicht alle demütig, glaeubig vor dem Tabernakel knien, das Gebet der Voelker vermag Gnade und Rat aus dem Tabernakel in die Herzen derer hineinzutragen, die berufen sind, unser weltliches Geschick zu leiten. Mit Trauer beobachten wir Katholiken der Welt, wie so viele

Schwierigkeiten und Hindernisse der tiefen Religiositaet des franzoesischen Volkes im oeffentlichen Leben und im Staatsleben bereitet werden. Wer aber einmal Zeuge gewesen ist, wie in Lourdes und in vielen Teilen Frankreichs gebetet wird, dem ist es nicht bange um die Zukunft der aeltesten Tochter der Kirche. Je mehr die Katholiken Frankreichs dem Rufe unseres heiligen Vaters nach der oefteren Kommunion folgen, um so cher wird der Gnadenstrom aus dem Herzen des Friedenskoenigs auch der bewundernswerten treuen Schar der franzoesischen Katholiken nach allem Kampf Sieg und Frieden bringen. So gilt denn auch dem opferwilligen, frommen Katholizismus des schoenen Frankreichs unser Grusz und unser Gebet.

Wie klein war die Zahl der érsten Christen, die in der Gemeinschaft des Brotbrechens lebten ! Und heute ? In allen Weltteilen, unter allen Voelkern leben Millionen, die den eucharistischen Heiland erkennen und ihn glaeubig empfangen. Wo einst der Zirkus Neros stand, wo Tausende von Christen den schrecklichen Martertod erlitten, erhebt sich der Sankt Petersdom, das groeszte Gotteshaus der Erde und überwoelbt das Grab des Apostelfürsten und den Opferaltar der Paepste. — « Grosz sind die Segnungen der menschlichen Wissenschaft, nur eins vermag sie nicht und wird sie niemals vermoegen : der menschlichen Seele jene wahre Weisheit und Staerke zu geben, deren sie bedarf, um siegend über alle Leidenschaften und selbstsüchtigen Triebe sich den inneren Frieden zu erringen. » Die Menschheit bedarf der goettlichen Weisheit, des Jungbrunnens goettlicher Kraft. Und das alles umschlieszt das Tabernakel. In diesem Kampfe um das Tabernakel darf die lehrende Kirche nicht allein bleiben, hier müssen auch die Laien Kaempfer und Streiter sein. Heute erschallt die Welt vom Kampfe der Klassen, vom Kampfe ums Dasein. Vor der Kommunionbank und dem Tabernakel begegnen wir auch der groessten Frage unserer Zeit, der sozialen Frage.

Aber vor dem Friedenskoenig knien alle demütig, hier schlaegt jeder, Koenig und Arbeitsmann, demütig an seine Brust und spricht : « Herr, ich bin nicht würdig. » Vor dem Angesichte des Friedensgottes weichen alle Wolken der sozialen Kaempfe. Hier schoepft das Menschenherz übernatürliche Werte und immer tiefer praegen sich ihm die sozialen Programmworte des goettlichen Heilandes ein : « Du sollst Gott lieben über alles und deinen Naechsten wie dich selbst. » Und so ist der eucharistische Heiland der friedliche Loeser aller groszen Voelker und Menschheitsfragen. Aber wieviele Friedensstroeme sendet er erst in die still und verborgen leidenden Menschenherzen ; wieviele einsame Traenen moegen vor dem Tabernakel gestillt, wieviele Wunden in friedlosen Menschenherzen geheilt, wieviel heiszes Ringen zu Ende geführt werden. « Meinen Frieden lasse ich euch, meinen Frieden gebe ich euch, meinen Frieden, den die Welt nicht kennt. »

Soll ich hier in Lourdes, der groszen Gnadenstaette, noch von diesen Gnadenstrœmen reden ? Tausende sind schon hierher gewallt, Tausende haben es an sich selbst erfahren, wie gerade hier in Lourdes der goettliche Heiland und seine heilige Mutter Glück und Friede spendend einherziehen. Die Mutter Gottes hat diesen Gebetsort der Welt bereitet. Aber gilt die Ehre des Sohnes nicht auch der Mutter und ehren wir in der Mutter nicht auch den Sohn ? Gesegnetes Lourdes, wir grüszen dich auch von Deustchland aus. Wohl sind auch in unserem Vaterlande und allerorts Gnadenorte, in welchen die Mutter mit dem goettlichen Sohne verehrt wird. Aber auch wir deutschen Katholiken wallen zu vielen Tausenden nach Lourdes. Wir fühlen und finden hier den Segen des Gebetes, der Liebe, des Zutrauens zu der Fürsprache der Koenigin des Himmels. Die ganze katholische Welt schaut heute auf dieses herrliche Kongreszbild, in welchem sich um Christus und seine heilige Mutter der Vertreter des heiligen Vaters mit einem herrlichen Kranz anderer Kirchenfürsten mit Tausenden von frommen Priestern und einer unabsehbarer Schar von Laien

draengen. Man hat den harmonischen Aufbau der katholischen Kirche mit seiner wunderbar gegliederten Staendeordnung oftmals verglichen mit unseren herrlichen Domen. Wie die Kathedrale mit kleinen Steinchen und Spitzen, mit gewaltigen Saeulen und Bogen himmelwaerts strebt und doch nur das eine Ziel hat, dem eucharistischen Gott im heiligen Altarssakrament Haus und Dach zu bieten, so sind auch die vielen groszen und kleinen Ordnungen unserer Kirche in ihrer herrlichen Harmonie nur bestimmt und gerichtet auf die weisze Segenswolke der heiligen Eucharistie. Kein Papst waere Papst, kein Bischof Bischof, kein Priester Priester, kein Katholik ist Katholik, der es nicht als Hoehepunkt und erhabensten Zweck seines Lebens ansieht, dem verborgenen Gott im Sakramente zu dienen und sein Reich auf Erden in den Menschenseelen und im oeffentlichen Leben zu verteidigen und zu mehren, soweit seine schwachen Kraefte reichen. Vom heiligen Vater in Rom bis zum letzten Laien empfangen wir alle Lebensziel und Lebensinhalt durch das heilige Sakrament. Voll kindlicher Liebe und Verehrung gedenken wir auch unseres heiligen Vaters. Die Vorsehung hat uns diesen Papst gesandt, der die Welt wieder zu einem Reiche des Gottessohnes machen will. Hehre Weisheit verkündet sein vaeterlicher Mund in den schwierigen Fragen des oeffentlichen Lebens ; Gottesgnade wird er der Welt vermitteln, wenn diese nur seinem Vaterwunsche nach der oefteren heiligen Kommunion folgen will. Das soll die Hauptfrucht dieses Kongresses sein, wenn sich in allen Voelkern und Nationen die Bewegung durchsetzen wird, dasz Jung und Alt beim Tabernakel das übernatürliche Lebensbrot findet.

Doch der Friede, den die heilige Eucharistie in unseren Herzen sendet, ist nicht für uns Katholiken allein. Hat doch Papst Leo XIII, die ganze Welt dem goettlichen Herzen geweiht. Wir ziehen deshalb auch alle diejenigen in unseren Gebetskreis hinein, die abseits von uns stehen. Auch für sie ist unser goettlicher Heiland auf die Welt herabgestiegen, auch für sie hat er gelitten, geblutet, und sein Leben hingegeben. Seien

wir allen Menschen Freunde und Brüder, dasz sie den Weg leichter zu ihm finden, zu ihm der sie ruft, der sie sucht allerorten und allezeit. So moege denn von uns, die wir hierher gekommen sind, Angehoerige der verschiedensten Nationen, das Gebet zum Himmel emporsteigen um eins der hoechsten und koestlichsten Güter, das der Welt beschert werden kann, um den Frieden unter den Voelkern und unter den Staenden. Und moege der Vater im Himmel die ewigen Friedenspforten oeffnen und jedem einzelnen von uns den Frieden geben, den die Welt nicht geben kann, den Frieden, der uns dereinst die lichten Hoehen einer besseren Welt erschlieszen wird.

ÉPILOGUE

Lettre de S. S. Benoît XV à S. G. Mgr Schœpfer
évêque de Tarbes et Lourdes.

A Notre Vénérable Frère François-Xavier, évêque de Tarbes et de Lourdes

BENOIT XV, PAPE.

Vénérable Frère,
Salut et Bénédiction Apostolique.

Il y a quelques jours, Notre très cher Fils, le cardinal Janvier Granito Pignatelli di Belmonte Nous a rapporté ce que déjà Nous avaient appris les feuilles publiques et les récits de plusieurs, à savoir à quel point a été parfait et splendide le succès du Congrès eucharistique présidé par lui en qualité de Légat de Pie X, Notre prédécesseur de sainte mémoire, à

Venerabili Fratri Francisco-Xaverio, Episcopo Tarbiensi et Lourdensi

BENEDICTUS PP. XV.

Venerabilis Frater,
Salutem et Apostolicam Benedictionem.

Proximis diebus a dilecto Filio Nostro, Cardinali Ianuario Granito di Belmonte, certiores facti sumus — quod iam ex publicis nuntiis ac multorum sermonibus acceperamus, — Lourdensis Conventus Eucharisticus, cui quidem ipse ut Legatus Decessoris Nostri sanctæ memoriæ Pii X præ-

quel point aussi ce succès autorise les plus consolantes espérances.

Nul d'ailleurs n'en saurait être étonné parmi ceux qui ont été témoins de la foi et de la charité que, sur cette terre vraiment sainte, on voit jaillir si ardente au sein des foules ; nul n'en saurait être étonné non plus, Vénérable Frère, parmi ceux qui connaissent et votre activité et votre zèle, comme aussi le zèle et l'activité des hommes d'élite qui, avec vous, se sont employés à préparer ce Congrès.

Cette double cause de succès Nous est certes connue, et Nous aimons, non sans une sorte de vive nostalgie, à Nous souvenir de l'an dernier, où il Nous fut donné de passer quelques jours auprès de ce très illustre sanctuaire de l'immaculée Mère de Dieu, et d'y goûter, dans une suite ininterrompue de cérémonies solennelles, des consolations d'une suavité que Nous n'avions pas encore ressentie. Aussi éprouvions-Nous le désir le plus vif de retourner le plus tôt possible à Lourdes, ce Trône des miséricordes de Marie. Mais puisque — sans mérite, il est vrai, de Notre part — il a plu au Dieu tout-puissant de Nous élever au faîte du Siège apostolique, contentons-Nous de la consolation d'avoir fait une fois ce Pèlerinage, qu'aucun de Nos prédécesseurs n'avait encore eu le bonheur d'accomplir.

---

sederat, quam bene splendideque evenisset, quantaque cum spe fructuum optimorum.

Quod sane nemini potest accidere mirum qui vel fidei caritatisque expertus sit fervorem quem istius loci sanctitas ac celebritas commovet, vel alacritatem studiumque noverit et tuum, Venerabilis Frater, et hominum lectissimorum qui tecum rei apparandæ elaborarunt.

Certe Nobis utrumque est exploratum, nec sine magno desiderio solemus superioris anni meminisse, cum ad nobilissimam Aedem Deiparæ Immaculatæ paucos versari dies licuit, atque in ea sollemnium continuatione sacrorum novam quamdam animo percipere suavitatem. Atque erat Nobis in optatis istam quasi Sedem misericordiarum Mariæ, quam primum possemus, revisere ; sed cum Omnipotenti Deo placuerit Nos, quamvis non merentes, in hac Apostolicæ dignitatis Arce locare, satis habeamus istuc venisse semel, id quod adhuc Decessorum Nostrorum contigit nulli.

Or donc, puisque de tous les maux dont souffre la société humaine le principe n'est autre que son éloignement du Christ, et puisque par Marie l'on va à Jésus par une voie directe et comme raccourcie, Nous souhaitons tout particulièrement que les travaux en l'honneur de la très sainte Eucharistie auxquels on s'est livré au cours de ce récent Congrès aient pour effet de rendre, sous le patronage de la Vierge de Lourdes, le culte de l'auguste Sacrement de nos autels de jour en jour plus fervent, et sa réception plus fréquente dans l'univers tout entier. Que ce résultat soit obtenu surtout en France, cela semble naturel, et, pour Notre part, Nous le souhaitons vivement, car non moins qu'à Nos prédécesseurs le salut et la prospérité de la Nation française Nous tiennent à cœur. Du reste, ce que le cardinal Légat Nous a relaté des éclatantes manifestations de piété des nombreux congressistes envers la divine Eucharistie et envers la bienheureuse Mère de Dieu, comme aussi ce qu'il Nous a dit des résolutions prises en commun pour répandre partout cette piété, Nous est un gage certain de l'heureuse réalisation de Nos désirs.

En terminant, Vénérable Frère, Nous honorons de l'éloge qu'il mérite et votre zèle et celui de ceux qui, avec vous, ont organisé ces assises eucharistiques. Et, comme gage des faveurs

---

Iam vero, quia malorum omnium quibus societas humana laborat caput est aberrare a Christo, rectàque et tanquam compendiarià vià ad Jesum per Mariam itur, idcirco rerum istic in honorem Eucharistiæ consultarum hunc maxime fructum expetimus ut, Lourdensis Virginis patrocinio, cultus in dies religiosior ususque frequentior Sacramenti Augusti toto orbe terrarum diffundatur. Hoc præsertim fieri in Gallia cum consentaneum est tum vehementer cupimus ; Gallicæ enim gentis salutem ac prosperitatem Nos, non minus quam Decessores Nostri, caram habemus. Ceterum quæ idem Cardinalis Legatus attulit ad Nos de præclaris documentis, datis a confertissimo cœtu, pietatis in divinam Eucharistiam atque Beatissimam Dei Matrem, itemque de consiliis communiter susceptis eiusdem pietatis usquequaque promovendæ, ea certo sunt argumenta factum iri quod exoptamus.

Iam tuam, Venerabilis Frater, diligentiam et eorum qui tecum hunc Conventum curarunt merita ornamus laude, atque, auspicem divinorum

célestes et en témoignage de Notre paternelle bienveillance, Nous vous accordons très affectueusement, à vous et à tous ceux qui ont assisté au Congrès, la Bénédiction apostolique.

Donné à Rome, auprès de Saint-Pierre, le 24 du mois de septembre 1914, la première année de Notre Pontificat.

BENOIT XV, PAPE.

---

munerum paternæque testem benevolentiæ Nostræ, tibi et omnibus qui convenerunt Apostolicam Benedictionem amantissime impertimus.

Datum Romæ, apud S. Petrum, die XXIV mensis septembris MCMXIV, Pontificatus Nostri anno primo.

BENEDICTUS PP. XV.

TABLE DES MATIÈRES

Documents préliminaires

I — INVITATION AU CONGRÈS

II — ORGANISATION DU CONGRÈS

III — HORAIRE ET PROGRAMME DU CONGRÈS

IV — NOMINATION D'UN CARDINAL LÉGAT

V — RÉCEPTION SOLENNELLE DU CARDINAL LÉGAT

Discours des Assemblées générales

I — ASSEMBLÉE GÉNÉRALE D'OUVERTURE

II — ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 23 JUILLET

III — ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 24 JUILLET

IV — ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 25 JUILLET

Rapports des sections nationales

I — SECTION FRANÇAISE

1. Réunions générales.

2. Réunions sacerdotales.

3. Réunion des hommes.

4. Réunion des dames.

5. Réunion des jeunes gens.

II — SECTION BELGE

III — SECTION ESPAGNOLE

Séance du jeudi 23 juillet.

Séance du vendredi 24 juillet.

Séance du samedi 25 juillet.

IV — SECTION ITALIENNE

Réunions générales.

Réunion des Dames.

V — SECTION PORTUGAISE

Supplément aux Assemblées générales

Épilogue

1311-19. — Imp. Paul Feron-Vrau, 3 et 5, rue Bayard, Paris, VIIIe.

